

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

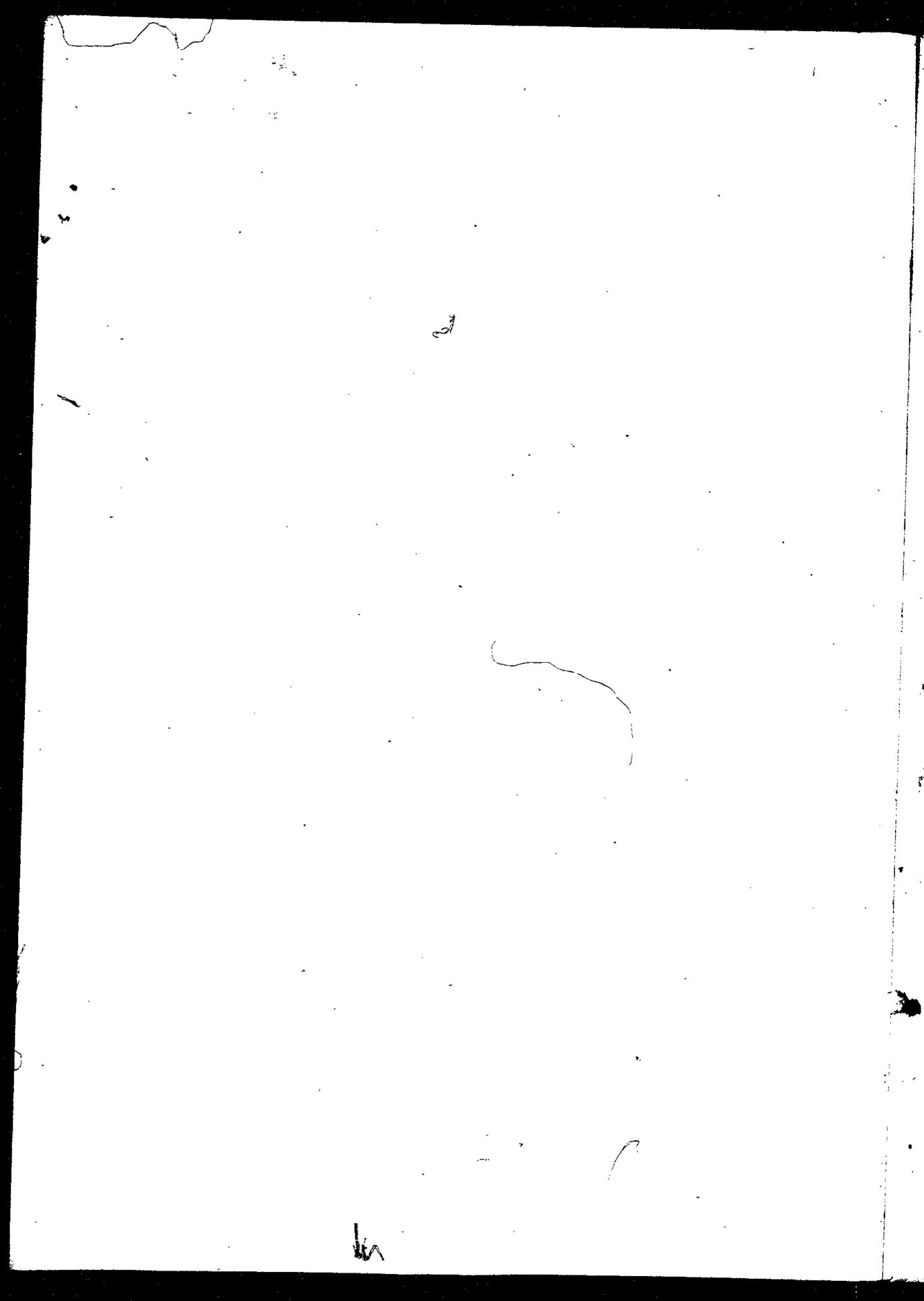
- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: *Pagination irrégulière : [35], 1-520, 523-757, [6] p. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.*

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LA VIE  
DE LA VENERABLE  
MERE MARIE

Ex libris S<sup>ti</sup> Richardi Ordinis S<sup>ti</sup> Benedicti Congreg<sup>is</sup> A<sup>nt</sup>illan<sup>sis</sup>  
DE 1676.

L'INCARNATION  
PREMIERE SUPERIEURE  
DES URSULINES  
DE LA NOUVELLE FRANCE.

Tirée de ses Lettres & de ses Ecrits.

*Sicut qui thesaurizat, ita qui honorificat matrem  
suam. Eccli. 3. 5.*

Par D. Claude Martin



S. 29.

A PARIS,  
Chez LOUIS BILLAINE, au second pillier de la  
grande Salle du Palais, au grand Cesar.

---

M. DC. LXXVII.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.PHYSICS.UCHICAGO.EDU

ADMISSIONS OFFICE

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60607

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.PHYSICS.UCHICAGO.EDU

ADMISSIONS OFFICE

PHYSICS DEPARTMENT

530 SOUTH EAST ASIAN AVENUE



## P R E F A C E.

**L**Usage des Prefaces est presque aussi ancien que celuy des Livres ; & leur necessité est fondée sur le besoin d'expliquer de certaines choses qu'on ne peut pas mettre dans le corps de l'Ouvrage, parce qu'elles ne sont pas absolument du sujet qu'on y veut traiter, & qui ne laissent pas d'être ou fort utiles ou même necessaires pour son éclaircissement. Sur tout il y a des Livres qui traittent de choses si extraordinaires, que si l'on ne prevenoit l'esprit de ceux qui les doivent lire, ils se trouveroient souvent embarassez & obligez de se faire des questions qu'ils ne pourroient resoudre. Il est même important pour lire des Ouvrages avec plaisir & avec fruit, sur tout quand ils sont pour la pieté & pour la devotion, d'en connoître l'Auteur dont le seul nom donne souvent du poids & de l'autorité aux choses qu'il avance ; d'avoir une idée au moins generale de la matiere qu'on y traite ; de bien sçavoir la suite & la methode qui y est gardée, & même de connoître la fin qu'on s'est proposé en l'écrivant.

Ces quatre considerations qui sont le sujet le plus ordinaire des prefaces, feront aussi le sujet de celle-cy : Car la Vie de cette excellente Religieuse que je donne au

## P R E F A C E

public est rare & extraordinaire, & elle contient plusieurs choses qui arrêteroient souvent le Lecteur, si je ne l'éclaircissois dès cette entrée de beaucoup de veritez importantes, & si je ne luy faisois connoître l'Auteur, la matiere, la forme, & la fin de ce Livre.

Il y a plus d'un Autheur; il y en a deux, & l'un & l'autre étoient nécessaires pour achever l'Ouvrage. Cette grande Servante de Dieu y a travaillé elle-même, & son fils y a mis la dernière main, en sorte néanmoins qu'il n'y parle que comme un écho qui répond à ce qu'elle dit par ses propres paroles, & qui explique par elle-même ce qui pourroit être trop obscur à ceux qui n'auroient pas assez de lumière pour pénétrer les secrets de la vie sublime où Dieu l'a élevée. Il est rare à la vérité qu'une personne écrive elle-même sa vie, & qu'elle publie les graces intérieures & secrètes dont Dieu l'a enrichie; l'un des premiers effets de la grace, est de cacher la grace même, & de la mettre en dépôt, ainsi qu'a fait saint Paul, entre les mains de celui qui la peut garder en assurance jusques au jour auquel il la comblera de gloire, & qu'il couronnera ses propres dons.

Cela néanmoins n'est pas sans exemple dans l'Eglise, où les merites de quelques Saints ne sont connus que parce qu'ils les ont eux-mêmes fait connoître par leurs écrits. Sainte Perpetuë illustre Martyre de l'Eglise d'Afrique a écrit elle-même la principale partie de ses Actes, & elle y rapporte des visions qu'elle eut, par lesquelles Dieu la fortifia dans ses souffrances, & luy promit un heureux succès de son combat. Ce que nous avons de plus assuré & de plus édifiant de la vie de saint Augustin, c'est luy-même qui nous l'a appris dans les Livres

## P R E F A C E

de ses Confessions , & nous aurions peu de connoissance de celle de saint Jérôme , s'il n'avoit luy-même exprimé dans ses Lettres , ses penitences , ses veilles , ses jeûnes , ses études , ses travaux & ses tentations dans le desert. Je ne diray rien de sainte Gertrude , qui par une simplicité digne d'une Epouse de Jesus-Christ , a écrit elle-même les familiaritez & les caresses de son Epoux envers elle , & aussi les tendresses & les dévotions de son ame envers son Epoux. Que diray-je de sainte Thérèse , dont l'exemple doit être icy plus fort que tout autre à cause des grands rapports qui se trouvent entre elle & cette grande Religieuse dont nous voulons parler ? Les Livres de cette Sainte , qui sont entre les mains de tout le monde , font assez voir qu'elle n'a eu autre dessein en les composant que d'écrire sa vie , que de donner connoissance des graces cachées dont Dieu avoit orné son ame , que de communiquer les lumieres de la sagesse dont son esprit étoit éclairé , & que de faire connoître à tout le monde la perfection dont une ame est capable quand elle ne met point d'obstacle à la grace & qu'elle la laisse agir dans toute l'étendue de sa force & de son efficace.

Saint Paul même nous a appris ce qu'il y a de plus considerable dans sa vie ; & c'est de luy que nous tenons le lieu de sa naissance , celui de son éducation , la tribu d'où il est descendu , ses graces , ses vertus , ses revelations , ses tentations , ses fatigues , & beaucoup d'autres choses qui nous seroient inconnues , si luy-même n'en avoit donné la connoissance. Et généralement dans la plus part des vies des Saints , nous voyons des actions & des circonstances qui leur étoient si secretes , que Dieu seul en pouvoit être le témoin ;

## P R E F A C E

nous y trouvons même des sentimens purement intérieurs qui ne pouvoient être connus que de cet Esprit Saint qui penetre les cœurs & les reins des hommes: nous les connoissons néanmoins, & la connoissance que nous en avons ne peut être venue que d'eux-mêmes.

Matth.  
5. 16.

Tous ces grands Saints ont publié les graces de leur intérieur, quand ils ont cru que Dieu en seroit glorifié, & afin d'exciter tous les hommes à se joindre à eux pour rendre graces à leur bienfaicteur, selon la parole du Fils de Dieu, qui veut que *Nos bonnes œuvres paroissent aux yeux des hommes, afin qu'ils en prennent occasion de glorifier celuy qui en est le premier & principal Auteur*: nous apprenant par là qu'il n'est pas toujours defendu de mettre au jour les dons de la grace, mais qu'il le faut faire quelquefois pour la gloire de nôtre Pere celeste, & pour l'exemple de nos freres qui le servent avec nous sur la terre. Ce sont les motifs qui ont porté la Mere de l'Incarnation à découvrir une partie de ce qu'il y avoit de plus secret dans son intérieur. Je dis une partie, car depuis qu'une ame est à Dieu au point qu'étoit la sienne, quoy qu'elle produise au dehors, elle en retient toujours beaucoup plus dans le silence, partie par modestie, partie par necessité; les graces étant si abondantes qu'il faudroit trop de volumes pour les contenir, & si spirituelles & sublimes que la langue & la plume ne peuvent trouver de termes assez propres & assez forts pour les représenter comme elles sont. C'est ce qu'elle dit elle-même dans une Lettre qu'elle écrit à son fils en des termes qui meritent d'être rapportez icy: *Il y a icy, dit-elle, beaucoup de choses, & ie puis dire que presque toutes sont de cette nature, qu'il me seroit impossible d'écrire entierement, d'autant que dans la conduite intérieure*

26 Aout  
1653.

## P R E F A C E

que la bonté de Dieu tiens sur moy, ce sont des graces si intimes & des impressions si spirituelles par voye d'union avec la divine Maiefté dans le fond de l'ame; que cela ne se peut dire. Et de plus il y a de certaines communications entre Dieu & l'ame qui seroient incroyables si on les produisoit au dehors comme elles se passent interieurement. Mon Superieur m'ayant une fois commandé d'écrire sur le champ quelque communication extraordinaire de la tres-sainte Trinité dans mon ame, i'y mis tout ce qui me fut possible, mais le plus intime n'étoit pas en ma puissance: Et c'est en partie ce qui me donne de la repugnance d'écrire de ces matieres, quoyque ce soient mes delices de ne point trouver de fond dans ce grand abyme, & d'estre obligée de perdre toute parole en me perdant moy mesme. Plus on vieillit, plus on est incapable d'en écrire, à cause que la vie spirituelle simplifie l'ame dans un amour consummatif, en sorte qu'on ne trouve plus de termes pour en parler.

De ce peu qu'elle a produit de tant de graces qu'elle n'a pû dire entierement & qui demeureront cachees jusqu'à ce jour le plus éclatant de tous les jours, auquel Dieu découvrira les merites les plus cachez pour les recompenser, on ne peut inferer qu'elle ait eu dessein de s'acquérir de la réputation parmi les hommes, ny qu'elle soit tombée dans le crime dont les Juifs vouloient accuser nôtre Seigneur lors qu'ils disoient qu'il portoit témoignage de luy-même. Porter témoignage de soy-même, c'est publier de son propre mouvement & par la seule inclination de la nature orgueilleuse le bien que l'on reconnoît en soy: Or elle n'a rien écrit de son propre mouvement, mais par l'ordre de son Superieur qui le luy a commandé, pour la raison que je diray plus bas, & afin que des tresors si precieux qu'il prevoyoit

## P R E F A C E

devoir être un jour d'une si grande édification dans l'Eglise, & d'une si douce odeur parmi ceux qui font profession d'une vie toute interieure ne demeurassent point cachez & ensevelis dans l'oubli. Ainsi ne s'étant produite que par l'obeissance, ce n'est pas elle qui porte témoignage d'elle-même, c'est plutôt l'Esprit de Dieu, qui a fait faire ce commandement & qui l'y a fait obeir. C'est, dis-je, cet Esprit saint qui donne témoignage aux Justes qu'ils sont enfans de Dieu, qui a porté témoignage de sa vie, & qui après avoir enfermé dans son ame les plus pures vertus de l'Evangile, a voulu ensuite les faire éclater au dehors. On ne remarquera pas non plus qu'elle ait rien écrit par aucun sentiment d'orgueil ou de vanité, mais plutôt ceux qui liront cette vie trouveront assurément une ame des plus humbles & des mieux établies dans l'aneantissement de soy-même qui ayent peut-être jamais été. Il n'est point d'abîme dans le neant où elle ne se cache quand elle pense à son indignité, & elle ne trouve point de lieu parmi les creatures qu'elle croye luy être plus propre, que d'être sous les pieds de Lucifer. La repugnance même qu'elle a apportée à écrire les dons de Dieu, les conditions avec lesquelles elle a consenti au commandement qui luy en a été fait, les precautions qu'elle a apportées pour empêcher qu'ils ne fussent communiquez à d'autres qu'à celuy pour lequel elle les a écrits, montrent assez par quel principe & par quels motifs elle a entrepris une chose qui luy paroissoit si étrange & si contraire à la vie cachée qu'elle avoit envie de mener. Elle n'y a consenti qu'à condition qu'elle écriroit en même temps tous les pechez de sa vie dans la veüe que celuy qui luy faisoit ce commandement, n'osant

## P R E F A C E

pas produire ses defauts , seroit obligé de cacher ses vertus , ou bien que s'il donnoit connoissance de ses graces tout le monde eut en même temps la connoissance de ses pechez.

Mais à parler plus proprement , porter témoignage de foy-même , c'est s'approprier les dons de Dieu, & s'en servir comme de témoins pour se persuader premierement, & ensuite pour faire croire aux autres que l'on est dans quelque élévation de grace & de sainteté, tout ainsi que les hommes se servent de leurs sciences pour faire croire qu'ils sont sçavans, & de leurs richesses pour témoigner qu'ils sont riches. Mais elle a été bien éloignée de cette conduite, qui est proprement celle du prince des orgueilleux, qui s'est laissé tellement ébloüir aux lumieres dont Dieu l'avoit revestü, & qui en a tellement aveuglé les Anges de son parti, qu'il ne se consideroit plus parmi eux que comme une seconde divinité independante de la premiere.

L'on reconnoitra dans tout le cours de cette Histoire que la Mere Marie de l'Incarnation a parfaitement distingué ce qui étoit de Dieu en elle, de sa propre bassesse, en sorte que quand elle parle des dons de Dieu, c'est toujours avec de tres-hauts sentimens, & quand elle pense à elle-même, il semble qu'elle ne se puisse rien imaginer de plus vuide, ny de plus defectueux. Elle se considere comme un miserable qui n'auroit rien de luy que la nudité, & qui pourtant seroit revêtu de la pourpre & de tous les ornemens d'un Roy: Elle compare ses graces à des tresors, mais elle se considere en même temps comme un vase fragile qui se peut rompre facilement, & qui en se perdant, perd aussi tous les tresors qui y sont enfermez. Ce sont

## P R E F A C E.

presque les mêmes termes dont elle use dans une Lettre, lesquels sont trop considerables, pour n'estre pas rapportez en ce lieu : *Lors que vous lirez ce que la divine Majesté a fait à mon ame, tremblez pour moy, parce qu'il a mis ses tresors dans un vaisseau de terre le plus fragile qui soit au monde ; que ce vaisseau peut tomber ; qu'en tombant il se peut briser ; & qu'en se brisant, il peut perdre toutes les richesses qu'il contient.* Ainsi quand elle parle avec tant d'avantage des graces dont Dieu l'a enrichie, elle ne s'en sert pas pour porter témoignage d'elle-même, mais pour porter témoignage de la liberalité de Dieu, de laquelle elle confesse qu'elle a tout receu.

Voilà les sentimens avec lesquels elle a écrit sa vie: Mais elle n'a pas été seule à la composer, j'ay dit que son fils y a encore travaillé comme un Echo. L'on peut bien certes luy donner icy cette qualité, puisque l'Echo est le fils de la voix, & comme un supplément qui l'étend au delà de sa propre activité, lors même qu'elle n'est plus. J'y ay donc travaillé avec elle; & ce n'est pas non plus une chose inouïe & sans exemple, qu'un fils écrive la vie de sa Mere: si Saint Augustin ne l'eût fait, nous n'eussions point connu l'éminente vertu de sainte Monique. Ce seul exemple suffiroit pour justifier mon dessein, mais j'en puis encore produire deux autres, qui sont comme domestiques à mon égard, puisque je les trouve dans l'Ordre de saint Benoist, auquel Dieu m'a appelé. Le premier est de S. Pierre Abbé de Cluny, qui a fait l'Eloge de la Bienheureuse Raingarde sa mere, qui après avoir été dégagée des liens du mariage se fit Religieuse à Margni; & le second du Venerable Guibert Abbé de Nogent, qui écrivant sa propre vie a aussi écrit celle de

## P R E F A C E.

sa mere, qui étant demeurée veuve dans un âge où sa beauté & d'autres considerations l'invitoient à se remarier se retira aussi du siecle, & vécut dans une grande pieté.

Je sçay que l'affection previent quelquefois, & que dans cette prevention, il est facile d'exagerer les merites de ceux qu'on aime, & c'est comme je croy la seule raison pour laquelle on peut trouver à redire qu'un fils écrive la vie de sa mere, ou qu'un Auteur fasse l'éloge d'une personne qui le touche par les liens du sang ou de l'amitié. Mais ce que je diray en cette vie est autorisé par des memoires si assurez, & reconnu par tant de personnes qui en ont été les témoins oculaires & qui vivent encore, qu'une personne equitable n'en pourra jamais douter. Que si j'y ajoute quelques choses de mon particulier comme les ayant veüs de mes yeux, cela est si peu considerable en comparaison de tout le reste qu'on ne croira jamais que j'aye voulu trahir ma conscience, ny offenser la verité pour si peu de chose. Tout cela neanmoins n'a pas empêché que je n'aye eu souvent la pensée de mettre mes memoires entre les mains d'un de mes amis, & de me servir d'une main empruntée pour faire un ouvrage que je craignois ne pouvoir faire moy-même sans m'exposer à la censure de beaucoup de personnes. Mais après avoir fait reflexion que je tombois dans le même inconvenient, & que si je devois être suspect en écrivant cette vie, je ne le serois pas moins en fournissant la matiere dont elle devoit être composée; après avoir encore consideré que quelques memoires que l'on donne, il reste toujourns dans l'esprit je ne sçay quoy qui ne peut bien être expliqué que par ceux qui en conservent l'idée, je me suis enfin déterminé

## P R E F A C E.

né à entreprendre moy-même l'ouvrage & resolu d'en abandonner le succès à la providence de Dieu. J'ay au moins cette esperance que les personnes equitables qui considereront que c'est icy un Livre de reconnoissance, envers Dieu, & de pieté envers une personne à laquelle je dois après Dieu tout ce que je suis selon la nature & selon la grace, avouèront que si l'ouvrage n'est pas tout-à-fait digne de louange, il merite au moins quelque sorte d'excuse.

*Liber...  
profes-  
sione pie-  
tatis aut  
laudatus  
erit, aut  
excusa-  
tus.  
Tacit.  
Vita A-  
gricola se-  
cristi.*

L'on ne peut donc blâmer ny dans la mere ny dans le fils ce que l'Eglise loüe & approuve en tant de saints Personnages : & afin de faire voir dans un seul exemple tout ce que je viens de dire, je produiray encore saint Gregoire de Nazianze, qui dans ses Oraisons, & sur tout dans un excellent Poëme qui tient le premier rang parmi ses Poësies, décrit tout ensemble la vie de son Pere, celle de sa mere, celle de sa sœur, celle de son ami, & la sienne propre. Je sçai que ces grands Personnages étoient des Saints, qui par confession ne pouvoient estre suspects de mensonge ou de fausseté : mais je sçay aussi qu'encore qu'ils fussent Saints, ils n'avoient pas non plus que moy la pensée qu'ils le fussent : & ayant l'honneur d'estre non seulement Chrétien mais encore Religieux & Prestre, je ne croirai pas blesser les loix de l'humilité, si j'ose dire que je n'ay pas moins évité le mensonge qu'eux, puisque cette bonne foy n'est pas une vertu d'un ordre fort relevé, & que l'on a aisément crû qu'elle s'étoit rencontrée dans d'honnêtes Gens du Paganisme, qui n'ont point fait de difficulté de laisser à la posterité la relation de leur propre vie, & dont l'exemple a été suivi par un grand homme de nôtre siecle.

*Plerique  
suam ipsi  
vitam  
narrate  
fiduciam  
potius  
morum,  
quam ar-  
rogantiâ  
arbitrati  
sunt, nec  
id Ruti-  
lio &  
Scauro  
citra fi-  
dem aut  
obrecta-  
tioni fuit  
Tacit.  
vita A-  
gricola.*

*M. de  
Thou a  
écrit sa  
vie en 6.  
livres.*

## P R E F A C E

Quant au sujet & à la matiere de l'Histoire, il n'y a rien qui ne soit d'un tres-grand exemple & d'une singuliere edification; & je m'assure que l'on aura sujet de benir Dieu qui a des tresors cachez dans tous les temps & dans tous les lieux, de ce qu'il luy a plû faire éclater en nos jours & à nôtre veüe une sainteté qui donnera de l'admiration aux siecles à venir, comme la sainteté des siecles passez en donne à celuy-cy. Car excepté les miracles qui sont plûtoست des effets de la puissance de Dieu, que de la vertu de la creature, il sera difficile de trouver une vie plus diversifiée en aventures singulieres, plus riche en vertus heroïques, plus feconde en saintes instructions, & plus élevée dans l'intelligence des choses mystiques. Mais ce que l'on y trouvera de plus admirable, c'est l'interieur de cette excellente Mere, & je ne doute point que ceux qui ont lû la vie de beaucoup de Saints n'avoient qu'ils n'ont encore rien veu de plus touchant ny de plus instructif. Ce n'est pas que je pretende qu'on la prefere aux autres Saints: Je sçay qu'il n'appartient qu'à Dieu qui est l'auteur de la grace de ses Elus, d'estre aussi l'arbitre de leur sainteté & de leur merite: Je juge seulement de ce qui paroist, & de ce que la providence de Dieu nous a voulu faire connoître par l'histoire de leur vie. Aussi faut-il avoüer que les Saints n'ayant peut-estre jamais eu d'occasion ny de raison de communiquer leurs graces secretes avec autant d'ouverture & de liberté qu'a fait celle dont nous parlons, ils ont toujours tenu caché dans leur interieur beaucoup plus de sainteté, qu'ils n'en ont fait éclater au dehors.

J'ay dit que l'on ne trouvera point de miracles, au moins qui soient bien considerables dans le cours de sa vie; Dieu ne l'a pas conduite par cette voye; il l'a attra-

*Sujet  
& ma-  
tiere de  
l'ouura-  
ge.*

## P R E F A C E

chée au folide, qui est la foy, la mortification, les maximes de l'Evangile, la pureté de cœur, & la pratique des vertus communes, mais dans des degrez des plus sublimes & des plus heroïques.

L'on n'y remarquera rien que de grand & de genereux soit en ses vertus, soit en ses desseins, ce qui ne donnera pas peu d'admiration; car nous voyons un assez grand nombre de femmes & de filles illustrés, mais il s'en trouve si peu où l'on ne remarque quelque foiblesse du sexe que le Sage a eu raison de s'écrier avec quelque sorte d'étonnement: *Qui est-ce qui pourra trouver une femme forte?* Certes l'on eust pu luy répondre que celle-cy est celle qu'il demandoit, si elle eust vécu de son temps, puis qu'elle n'avoit rien de bas ny d'effeminé, & que dans la pratique même des vertus humiliantes que l'on ne peut observer sans quelque sorte d'abjection, elle sçavoit joindre à la bassesse Chretienne je ne sçai quelle grandeur de courage qui n'avoit rien de commun: son humilité étoit genereuse, sa patience invincible, sa simplicité sage & prudente, & sa douceur étoit accompagnée de tant de gravité qu'en gagnant le cœur elle attiroit en même temps le respect de ceux qui la regardoient.

Il seroit seulement à souhaiter qu'elle eust davantage particularisé les actions de sa vie desquelles pour l'ordinaire elle ne parle qu'en termes generaux, comme quand elle dit en divers endroits, *Qu'elle s'est trouvée dans les occasions de souffrir de grandes confusions & de grandes injures.* Il seroit à desirer qu'elle eust dit quelles ont été ces injures & ces confusions, parce que c'est ce particulier qui touche, & qui fait paroître la vertu dans sa force & dans sa splendeur. Elle dit encore que l'es-

## P R E F A C E

perance qu'elle avoit en Dieu la faisoit ietter dans des entreprises & dans des hazards qui surpassoient ce que peut <sup>1.3.c.13.</sup> une personne de son sexe. Il faudroit sçavoir quelles sont ces entreprises & ces hazards ; car c'est dans ce détail que l'on reconnoist combien une ame est genereuse & heroïque. Elle dit enfin que si elle avoit escrit toutes les graces & les faveurs que la divine bonté luy a communiquées il y en auroit pour faire un tres-gros volume. Si ces graces & ces faveurs étoient rapportées par le menu, c'est ce qui toucheroit le Lecteur, mais elle n'en a parlé qu'en general tant par une certaine modestie qui l'a toujours retenue, quelque envie qu'elle eust de se communiquer, que par une crainte que i'avois ( c'est elle qui parle ) de corrompre les dons de Dieu, & ensuite d'estre mise au rang des hypocrites, donnant suiet de croire par mes productions que ie sois quelque chose & au fond ie ne suis rien & ne vaus rien en toutes manieres, à cause de mon peu de correspondance à la grace. <sup>Ibidem.</sup>

Or dans le dessein que j'ay de mettre au jour des choses si sublimes & si edifiantes, les memoires dont je me serviray, sont principalement la relation de sa vie, qu'elle a faite elle-même par le commandement exprés du R. Pere Jerôme Lallemand de la Compagnie de Jesus, son Superieur, & son Directeur, pour les raisons que je diray. Elle a seulement conduit cette relation jusques à l'année 1654. qui étoit la cinquante cinquième de son âge, c'est pourquoy afin de suppléer au reste des années de sa vie, je me serviray des Lettres qu'elle m'a écrites d'une année à l'autre, dans lesquelles elle m'a découvert dans une parfaite confiance ce qui s'est passé dans son interieur, & cela joint avec sa relation, fera principalement le corps de son Histoire.

## P R E F A C E

Mais parce qu'il y manque beaucoup d'actions & de rencontres considerables qu'elle a omises, ou par defect de souvenir, ou par une modeste pudeur, j'y ajouteray ce que j'ai veu moy-même, & ce que j'ai appris des personnes avec lesquelles elle a vécu. Je suppléeray encore à ce defect par un écrit tres-considerable à qui je donneray le nom de Supplément quand je le citeray dans les rencontres, parce que ce n'est autre chose qu'une longue explication de quelques passages difficiles de la relation dont je viens de parler, & un éclaircissement de quelques dispositions interieures sur lesquelles elle ne s'étoit pas assez expliquée. Je tirerai encore du secours des Lettres qu'elle a écrites à diverses personnes; & des memoires qu'elle a redigez par écrit pour rendre compte de son interieur à ses Directeurs.

Lorsque je travaillois à cet ouvrage, j'ai heureusement recouvré la premiere relation qu'elle fit de sa vie en l'année 1633. qui étoit la trente quatre de son âge, par l'ordre du Reverend Pere Georges de la Haye de la même Compagnie, qui ne voulut point entreprendre de resoudre ses difficultez qu'il n'eust une connoissance exacte & par écrit de ses dispositions interieures & de toute sa conduite depuis son enfance jusques alors. C'est une piece fort exacte que j'avois cherchée plus de vingt ans sans la trouver, mais enfin je l'ay trouvée sans la chercher, Les Reverendes Meres Urselines de saint Denis en France à qui ce Pere en avoit fait present quelques années avant sa mort, me l'ayant envoiée fort obligement sur l'avisquelles ont eu que je travaillois à cette vie. Quand je la citerai dans le cours de l'Histoire ce sera sous le titre de premiere

## P R E F A C E

miere relation, afin de la distinguer de l'autre qui est postérieure & plus ample, & qui doit servir de plan à tout l'Ouvrage.

Je pourrai encore tirer quelque chose des sentimens qui luy sont restez dans le cœur, & qu'elle nous a laissez par écrit après deux retraites de dix jours ; ils sont remplis d'une onction si divine, qu'outre le secours que j'en tirerai pour cet Ouvrage, je pourrai un jour en faire part au public.

Mais ce qui me servira le plus, ce seront les lettres que j'ai receuës d'elle durant plus de trente ans qu'elle a habité le Canada, lesquelles sont remplies d'une devotion si celeste, & d'une si douce odeur de sainteté, qu'il est aisé de croire que ce qu'elle y a écrit n'est qu'un épanchement de ce commerce familier & continuël qu'elle avoit avec Nôtre-Seigneur, & dont elle parlera souvent cy-après, comme étant sa principale grace & le propre caractere de sa vie. Et comme j'ai toujours eu dessein d'écrire quelque chose de ses vertus, dans les lettres que je luy écrivois, je luy faisois des questions, afin de l'obliger de dire dans ses réponses ce que je croyois pouvoir servir à mon dessein, déroband par cette innocente industrie les sentimens de son cœur & les lumieres de son esprit que je produirai dans le cours de cette Histoire. Des Fragmens de ses lettres qu'on trouvera souvent rapportez par forme d'addition ou d'éclaircissement, l'on pourra juger de l'esprit qu'elles contiennent ; ce qui me porte d'en disposer deux livres pour donner au public, dont le premier sera de ses Lettres spirituelles, dans lesquelles outre qu'on verra un second tableau de sa vie, on y trouvera encore des instructions admirables & toutes divines pour la vie

## P R E F A C E

spirituelle , soit en ce qui regarde la mortification des passions & des vices , soit en ce qui touche la pratique des vertus Chretiennes , soit enfin en ce qui concerne l'intelligence de la mystique. L'autre sera de lettres historiques qui donneront une connoissance succincte de tout ce qui s'est passé de plus digne de memoire dans le Canada depuis qu'elle s'y est établie ; & l'on y remarquera même des choses assez curieuses touchant les mœurs & la conduite des Sauvages. Comme elle n'écrivoit point de lettres qui ne se ressentissent de sa pieté & de sa devotion , je prierois volontiers ceux qui en ont receu qui puissent servir à ce dessein de les vouloir communiquer, afin de contribuer à un Ouvrage, qui ne peut que reussir à la gloire de Dieu & à l'utilité du public.

Au reste cette vie ne veut pas être seulement leuë, mais elle demande encore d'être étudiée & meditée à cause des grandes instructions morales qu'elle contient, & des profonds secrets de la vie spirituelle, dont elle est remplie, lesquels échaperont facilement la veuë de ceux qui la liront, à moins qu'ils n'y apportent une attentive application d'esprit.

*Forme  
en dis-  
position  
de l'Ou-  
vrage.*

Ayant donc à ma disposition tant de memoires auxquels on peut ajouter une pleine & entiere foy, j'ay eu souvent la pensée de m'en servir comme de materiaux informes & detachez, pour en composer son Histoire & leur donner la forme & la disposition que mon esprit eut pu concevoir, Je pensois que par ce moyen j'ôterois l'occasion de parler à ceux qui pourroient trouver à redire qu'une personne ait elle-même écrit sa vie, & publié des vertus qui ne devoient être connuës que de Dieu seul, & que l'humilité sembloit même devoir

## P R E F A C E

cacher à ses propres yeux : Outre qu'une plume étrangere peut donner un tour aux choses , & les mettre dans un jour que la personne qui les a faites n'auroit pas osé leur donner.

Mais plusieurs personnes de science & de pieté ayant veu la relation de sa vie sur laquelle je me proposois de travailler, m'ont conseillé de la donner au public en la maniere qu'elle est sortie de sa plume , & m'ont représenté que la simplicité avec laquelle elle est couchée édifieroit sans comparaison davantage , que si l'on y méloit des pensées sublimes & recherchées qui seroient plus capables d'éblouir l'esprit que de toucher le cœur : que par mes pensées & par mes paroles , je pourrois à la verité luy donner plus d'éclat , mais aussi que j'en pourrois diminuer l'onction & peut-estre la sincerité ; que la vertu ne paroît jamais plus belle que quand elle se montre avec son visage naturel , & qu'elle ne se fait jamais tant aimer que quand elle paroît sans fard & sans déguisement : que d'y changer quelque chose , ce seroit vouloir corriger le saint Esprit , qui après luy avoir fait faire tant d'actions saintes & heroïques a conduit sa main pour les coucher sur le papier , car il est évident que ce n'est point un discours premedité , & il est facile de croire que cet Esprit saint en a voulu faire son Ouvrage propre ; puisque comme elle témoigne dans l'une de ses Epîtres dedicatoires que je rapporterai : quand elle a pris la plume elle ne sçavoit par où elle alloit commencer ny ce qu'elle devoit écrire ; & néanmoins cet Esprit l'a tellement emportée , qu'elle a écrit continuëment & sans la lever , sinon dans les temps qu'elle étoit obligée de la quitter pour s'appliquer aux exercices de la Regle & aux emplois que Dieu deman-

## P R E F A C E

doit d'elle. Cela est si veritable que dans l'original que j'ay entre les mains à peine se trouve-t-il une rature qui donne à connoître qu'elle ait fait aucune reflexion sur ce qu'elle avoit écrit pour y ajoûter, ou retrancher, ou corriger quelque chose.

Tant de raisons si fortes & si convainquantes m'ont obligé de suivre le conseil des personnes sages & des-intereffées, outre que j'ay cru que je ne pouvois rien faire de plus agreable au Lecteur que de luy donner mes Memoires en original. Mais il s'ensuit de là un petit inconvenient que j'espere qu'il me fera la grace de souffrir, qui est que cela m'obligera quelquefois de faire quelques legeres repetitions : car comme elle a écrit plusieurs fois les mêmes choses, soit dans ses relations, soit dans son Supplément, soit dans ses Lettres, il ne me sera pas possible d'ajoûter ce qu'elle a omis d'un côté que je n'ajoute en même temps quelque chose de ce qu'elle y a dit.

Ce que j'y ay mis du mien, est que comme elle a écrit tout d'une suite & selon que son esprit conduit de celuy de Dieu a emporté sa plume, & luy a fourni les matieres, j'ay divisé son écrit pour le soulagement du Lecteur, sans rien changer neanmoins de son ordre ny de ses pensées, ny même de ses paroles, sinon quelques-unes qui me sembloient moins claires & moins propres pour exprimer sa pensée. J'ay donc divisé l'Ouvrage en livres, les livres en chapitres, & les chapitres en nombres, parce que chaque nombre contient des matieres si considerables qu'on en auroit dû faire des chapitres entiers dans un autre dessein. Cette division s'est trouvée si naturelle & si heureuse, que l'on n'en eust pu concevoir une plus juste, si on eust voulu en-

## P R E F A C E

treprendre l'Ouvrage dans un ordre methodique.

Quant au stile, j'avouë qu'il n'est pas des plus polis, & qu'il n'approche pas de la delicatesse des Ouvrages d'aujourd'huy, qui par le seul agrément des discours & des paroles font une douce violence aux esprits pour se faire lire. Aussi n'est-ce pas un Ouvrage étudié, & qui ait été fait pour flatter les sens ou l'imagination, il est fait pour porter la devotion dans les cœurs, & pour les forcer saintement à imiter les vertus qui se trouveront imitables, & à admirer celles que la foiblesse humaine, & la force même d'une grace commune ne permettent pas d'imiter.

On remarquera néanmoins dans sa simplicité une netteté d'expression qui n'est pas commune, & une facilité si merveilleuse à expliquer les choses les plus difficiles que quand elle parle des mysteres de la foy, des Attribus de Dieu, & de Dieu même, c'est avec des termes si propres qu'il semble qu'elle ait fréquenté toute sa vie les Ecoles de la Theologie. Et quand elle traite de la vie mystique c'est d'une maniere si claire & si intelligible, qu'elle n'a pas besoin de commentaire; de sorte que ceux qui ont eu la communication de ses écrits avouënt qu'en ces matieres on la peut bien appeller une seconde sainte Terese, mais que dans la facilité de les expliquer, il est difficile de trouver quelqu'un qui l'égale.

Je seray néanmoins obligé en certaines rencontres d'y donner quelque éclaircissement, tant pour distinguer les différentes sortes d'union qui se rencontrent dans la contemplation éminente & surnaturelle; que pour aider ceux qui n'auroient pas encore assez d'experience & de lumiere pour penetrer dans ces hauts

## P R E F A C E

secrets, de la vie spirituelle : Mais afin de ne me point éloigner des sentimens de celle qui a donné le plan & le dessein de l'Ouvrage, ie me serviray autant qu'il me sera possible de ses propres lumieres, & même de ses paroles, selon que ie les auray tirées de ses autres écrits.

*Fin &  
intentiõ  
de l'Ou-  
vrage.*

La fin pour laquelle elle a écrit ses dispositions interieures, & les grandes graces qu'il a plu à la divine bonté de luy communiquer, c'a été ma propre instruction & pour m'exciter à suivre ses vestiges dans les voyes de Dieu, comme une Aigle Mere qui étend les ailes pour voler & pour exciter ses aiglons à voler comme elle.

Mais parce que c'est icy le principe de l'Ouvrage, & un point qui doit lever beaucoup de difficulté de l'esprit de ceux qui se donneront la peine de le lire, je me sens obligé de dire de quelle maniere la chose s'est passée.

J'avois connoissance que ses Directeurs luy avoient autrefois commandé d'écrire les dispositions de son interieur, & j'étois assuré qu'elle en avoit encore une copie : le desir que j'avois de les voir me fit faire de grandes instances auprès d'elle pour en avoir la communication, ce qu'elle me promit après des refus reiterés durant plusieurs années. Mais lors qu'elle étoit sur le point de satisfaire à sa promesse, Dieu permit que le feu prit dans son Monastere, lequel étant tout revêtu de boiseries par le dedans à cause des froidures du pais, fut entierement consumé & réduit en cendres dans six heures de temps. Cet accident étant arrivé pendant la nuit, les Religieuses furent surprises & voyant que le mal étoit sans remede, ce qu'elles purent faire, fut de se sauver par la fuite sans avoir

## PREFACE.

seulement le loisir de se couvrir de leurs habits. Mais nôtre Religieuse toute pleine de courage alloit & venoit de côté & d'autre pour tâcher de sauver quelque chose de l'embrasement, qui commençoit à occuper tout le Monastere. Comme elle étoit dans cette agitation, elle se ressouvint que les papiers qui concernoient toutes les affaires de la Maison étoient encore dans sa chambre, & quoy qu'elle fût toute entourée de feu, & qu'elle vit les chevrons tomber sur sa tête, & les soliveaux sous ses pieds, elle eut encore le courage d'y retourner pour les sauver de l'incendie : les prenant elle apperceut les écrits dont il est question, & se ressouvenant qu'elle me les avoit promis, la pensée luy vint de les jeter par la fenestre avec ses autres papiers. Mais il luy survint une autre lumiere supérieure à laquelle elle obeit, sçavoir de les laisser consumer par le feu, de crainte que ceux qui les eussent pû ramasser ne jettassent les yeux dessus, & croyant qu'elle auroit une excuse assez legitime de ne me les pas envoyer, en disant qu'une force majeure luy en avoit ôté le pouvoir.

L'occasion étant ainsi favorable à l'inclination de son humilité elle les abandonna volontairement à ce torrent de feu, perdant ainsi avec joye ce qu'elle n'avoit fait qu'avec peine : voicy de quelle maniere elle décrit dans une lettre les sentimens qu'elle avoit pour lors dans le cœur : *Dans toutes les courses que ie fis parmi les flâmes, i'avois une aussi grande liberté d'esprit, & une veue aussi tranquille à tout ce que ie faisois, que si rien ne nous fut arrivé. Il me sembloit que i'avois dans moy-même une voix interieure qui me disoit ce que ie devois ietter par la fenestre & ce que ie devois laisser perir par le feu, ie vis en*

## P R E F A C E

un moment le neant de toutes les choses de la terre, & il me fut donné une grace de dénuement si grande que ie ne puis exprimer son effet ny de paroles, ny par écrit, Je voulus ietter nôtre Crucifix qui étoit sur la table, mais ie me sentis arrêtée, comme si l'on m'eût insinué que cela estoit contre le respect, & qu'il importoit peu qu'il fut consumé avec le reste. Je laissai aussi volontairement les papiers que vous m'avez demandez & que ie vous avois promis; car la pensee m'estant venue de les jeter par la fenestre, j'aimay mieux les abandonner au feu, que de les mettre en danger de tomber entre les mains de quelqu'un qui en auroit pû faire la lecture.

A la prochaine flote elle ne manqua pas de me témoigner que cet accident l'avoit mise dans l'impuissance de satisfaire à sa promesse, & elle crut qu'elle étoit suffisamment dégagée de la parole qu'elle m'avoit donnée. Mais ne me tenant pas satisfait de cette réponse, je luy fis de nouvelles instances, luy représentant qu'elle se souvenoît assez de ce qui étoit dans ses écrits, & qu'il luy seroit facile de faire une seconde fois ce qu'elle avoit dés-ja fait une premiere. Je la pressay par des raisons si touchantes qu'elle se sentit vaincue & obligée de les communiquer à son Directeur, qui les ayant pesées devant Dieu, non seulement il luy permit, mais même il luy commanda de me donner cette consolation pour les grands secours que j'en pourrois recevoir dans la vie spirituelle, & pour la gloire que Dieu en pourroit tirer

Avec ce commandement qu'elle crut luy être fait de la part de Dieu, elle entreprit l'ouvrage avec sa simplicité ordinaire, mais pourtant à des conditions qui font assez voir le combat qu'elle souffroit en son cœur entre la grace & la grace, entre l'obeissance & l'humilité

## É P I S T R E

lité. La grace de l'humilité luy inspiroit de tenir sous le sceau les vertus qui ne sont jamais dans une plus grande seureté, que quand elles demeurent cachées; & la grace de l'obeissance la pressoit de satisfaire au commandement qui luy étoit fait, & de fermer les yeux à toutes les considerations qui l'en eussent pû détourner. Mais enfin l'obeissance qui vaut mieux que les sacrifices, l'emporta, & luy fit immoler toutes les inclinations de son humilité aux pieds de celuy qui luy tenoit la place de Dieu sur la terre. Elle recommença donc tout de nouveau, & après qu'elle eut mis par écrit ce que sa memoire luy pût fournir, elle me l'envoya avec les deux lettres suivantes, qui sont comme des Epîtres dedicatoires, dans lesquelles on verra la peine qu'elle eut d'entreprendre une chose qui luy paroïssoit si contraire à l'humilité Chrétienne, les raisons qu'elle eut de se vaincre dans un point qui luy étoit si difficile, les conditions avec lesquelles elle les envoya, & enfin les precautions qu'elle apporta, afin que ce dépôt demeurât aussi secret entre mes mains, que dans les siennes propres.

---

### P R E M I E R E L E T T R E A S O N F I L S.

**M**ON TRES-CHER ET BIEN-AIMÉ FILS,

L'amour & la vië de Jesus soient nôtre vie & nôtre amour pour le temps & pour l'éternité. Il y a quelques années. que par une sainte franchise vous me pressez de

## ÉPISTRE

vous faire le récit de la conduite qu'il a plu à la divine Majesté de tenir sur moy, & de vous faire part des graces & des faveurs qu'elle m'a faites, depuis que par son infinie miséricorde elle m'a appelée à son saint service. Si je vous ay fait attendre, ne vous donnant pas la satisfaction que vous desiriez, & n'écoutant pas vos prieres, quoy qu'elles procedassent d'un véritable sentiment de pieté, ce n'a pas été par un défaut d'affection; mais ne me pouvant surmonter pour me produire en ces matieres à d'autres qu'à Dieu, & à celuy qui me tient sa place sur la terre, J'ay été obligée de garder le silence à vôtre égard, & de me mortifier moy-même en vous donnant cette mortification. Ce retardement que vous avez pris pour un refus tacite, ne vous a point rebuté: vous m'avez conjuré de nouveau par les motifs les plus pressans & par les raisons les plus touchantes que vostre esprit vous a pu fournir, me faisant de petits reproches d'affection, & me représentant que je vous avois abandonné si jeune, qu'à peine connoissiez-vous vostre mere: que non contente de ce premier abandonnement, j'étois sortie de France, & vous avois quitté pour jamais: Que lorsque vous étiez enfant vous n'étiez pas capable des instructions que je vous donnois, & qu'aujourd'huy que vous êtes dans un âge plus éclairé, je ne devois pas vous refuser les lumieres que Dieu m'avoit communiquées: qu'ayant embrassé une condition semblable à la mienne, nous étions tous deux à Dieu, & ainsi que nos biens spirituels nous devoient être communs: que dans l'état où vous êtes je ne vous pouvois refuser sans quelque sorte d'injustice & de dureté, ce qui vous pouvoit consoler, & vous servir dans la pratique de la perfection

## E P I S T R E

que vous aviez professée : & enfin que si je vous donnois cette consolation, vous m'aideriez à benir celuy qui m'a fait une si grande part de ses graces & de ses faveurs celestes. Je vous confesse que ce second coup m'a touchée, & que depuis que mon cœur l'a receu, je me suis sentie comme forcée de m'entretenir avec vous dans mes lettres de plusieurs points de spiritualité. Mais ce n'étoit pas ce que vous souhaitiez ; vous avez cru & avec raison, que j'usois de reserve en vôtre endroit, comme en effet j'en ay usé pour les raisons que je vous ay alleguées : mais enfin pressée par vos raisons, & vaincuë par vos prieres, j'ay communiqué vôtre desir à celuy qui dirige mon ame, luy representant que je ne pouvois plus de moy-même user de refus en vôtre endroit, & que s'il étoit necessaire de le faire davantage, il me falloit un ordre de sa part. Non seulement il a trouvé bon que je vous donnasse cette consolation, mais il m'a commandé même de le faire, c'est pourquoy je le fais après avoir invoqué le secours du saint Esprit, & reçu la benediction de l'obeïssance.

Ne croyez pas que ces cahiers que je vous envoie ayent été premeditez pour y observer un ordre comme l'on fait dans des ouvrages bien digerez, cela ne m'auroit pas été possible dans l'état où Dieu me tient, & la voye par où sa divine Majesté me conduit ne me peut permettre de garder aucune methode dans ce que j'écris. Lorsque j'ay pris la plume pour commencer je ne sçavois pas un mot de ce que j'allois dire, mais en écrivant l'esprit de grace qui me conduit m'a fait produire ce qu'il luy a plû, me faisant prendre la chose dans son principe & dans sa source, & me la faisant conduire jusques à l'état où il me tient aujourd'

## EPISTRE

d'huy, & toujours avec beaucoup d'interruption & parmi un grand divertissement de nos affaires domestiques. Vous penserez peut-être qu'il y a peu d'écrits pour tant d'années de vie spirituelle pendant lesquelles la divine bonté m'a fait passer par beaucoup d'états & d'expériences. Mais je vous diray que Dieu ayant des voyes différentes, par où il conduit les ames, il y en a quelques-unes dont à peine peut-on parler, & d'autres dont l'on ne peut parler du tout. Celles qui portent des graces qui ne tombent point sous les sens extérieurs & intérieurs sont du nombre de celles-cy, comme vous pourrez voir dans plusieurs chapitres ou articles de ce que j'ay écrit, où j'ay dit ce que j'ai pu dire, & passé sous silence ce que je n'ai pu exprimer. Si vous avez des difficultés sur les matieres, ou sur la façon de m'expliquer, mandez-moi vos pensées & vos doutes en me designant le lieu, & je tâcherai avec l'assistance du saint Esprit de vous satisfaire. Vous m'avez quelquefois témoigné qu'il n'y a rien d'où vous tiriez tant de profit pour vostre avancement dans la vie spirituelle que de ce peu de lumiere que Dieu me donne & qu'il me fait coucher sur le papier, lorsque je suis obligée de vous écrire chaque année: cette pensée ne me fût jamais tombée dans l'esprit, mais si cela est, qu'il soit eternellement beni d'un succez si heureux; car s'il y a du bien il vient de luy & non pas de moy qui ne suis qu'une miserable pecheresse.

Si faisant la lecture des écrits que je vous envoie il vous vient en la pensée, ce qui a pu flechir la bonté divine à me faire de si grandes misericordes, & à me prevenir de la sorte des benedictions de sa douceur:

## EPISTRE

Je vous diray que j'y ay souvent fait reflexion, & qu'après y avoir bien pensé, je n'ay rien veu en moy que miseres & indignitez, ou si du côté de la creature il peut y avoir quelque cause, je n'en puis donner d'autre que vous, que j'ay abandonné pour son amour dans un temps, où selon toutes les raisons humaines vous aviez le plus de besoin de moy, & sur tout de ce que j'en avois eu le dessein & pris la resolution avant même que vous fussiez au monde. S'il y a d'autres motifs qui ayent pu attirer ses misericordes sur moy, elles me sont inconnues. Et après tout, ce n'est point à nous d'entrer dans les ressorts de sa providence, ny de penetrer les secrets profonds de sa conduite sur nous, mais seulement de conclure qu'il l'a ainsi voulu, sans avoir égard à la creature, & que si ses misericordes ont été si magnifiques en nostre endroit en tant de manieres, c'est un effet de sa pure liberalité. Car si je vous ay abandonné dès vôtre enfance par le mouvement de sa grace, sans vous laisser d'autre appuy que sa providence toute pure, il vous a pris dans sa protection paternelle, & vous a richement pourveu, vous faisant l'honneur de vous appeller à son service dans le temps preordonné dans son conseil eternel, ainsi qu'il m'avoit fait l'honneur & la grace de me le promettre. Vous avez donc beaucoup gagné en me perdant, & mon abandonnement vous a été utile: & moy pareillement ayant quitté en vous ce que j'avois de cher & d'unique dans le monde; & en un mot, vous ayant volontairement perdu, je me suis trouvée avec vous dans le sein de ce Dieu tout aimable, par la vocation sainte que vous & moy avons suivie, & par laquelle selon la promesse de nôtre Seigneur nous sommes re-

## EP I S T R E

compensez au centuple dès cette vie , sans parler des recompenses éternelles que nous esperons dans le Ciel.

Allons donc purement à la source , mon tres-cher fils , & donnons ensemble gloire & magnificence à nostre bienfaicteur pour les excez de ses misericordes sur nous : & pour celles qu'en particulier sa tres-aimable bonté m'a faites , aidez-moy à luy chanter des loüanges qui n'ayent fin qu'avec la vie , pour les continuer ensuite dans l'éternité. Confessons ensemble qu'il nous a tout donné gratuitement par son election sainte, sans qu'il y ait rien en de nostre part qui ait pu prevenir sa volonté pour nous enrichir de tant de biens , & nous faire des dons si magnifiques. Et pour moy je confesse que lorsque ce Dieu de bonté m'a appelée , j'étois digne de tout rebut & de tout mépris , & qu'encore à present qu'il me comble de ses richesses je ne voy point que je corresponde à ses graces ny que je seconde ses desseins , ce qui fait que je ne me lasseray jamais de dire que c'est gratuitement & par sa pure bonté qu'il m'a fait & qu'il me continuë encore ses fa-  
*Ps. 133.* *veurs. Confessons donc & loüons le Seigneur parce qu'il est bon, & que ses misericordes sont éternelles.*

Agréez donc , mon tres-cher fils , le present que je vous fais si tant est que les hazards de la mer luy permettent d'arriver jusqu'à vous. Si vous y trouvez quelque chose qui puisse servir à vostre édification & à vostre avancement spirituel , je benirai l'Esprit saint qui m'a aidé à produire mes sentimens pour vostre utilité. Ah / mon tres-cher fils, rendez-vous digne d'estre le temple veritable du Dieu vivant : vuidez-vous de tout pour faire place à son divin Esprit : je croy que c'est le dessein que Dieu a sur vous , car j'ay appris qu'il

## E P I S T R E

vous appelle à la vie mystique, ce qui m'a extrêmement consolée. Mais c'est-là un grand point, & peu de personnes connoissent l'importance de cette vie cachée, qui pour être conforme à son nom ne peut souffrir de mélange. Quand je parle de mélange, je ne veux pas parler des emplois, quoyque dissipans, que l'on peut avoir dans les affaires temporelles & extérieures, sur tout lors qu'elles se rapportent à la gloire de Dieu & au salut du prochain: quand Dieu y appelle une ame, il luy donne son double esprit, pour vacquer au dedans & au dehors, en luy & pour l'amour de luy, soit qu'il faille commander quand il nous a élevés dans la superiorité, soit qu'il faille obeir, quand il nous tient dans la dépendance & dans la soumission. C'est ce que nostre divin maître le suradorable Verbe Incarné nous a voulu apprendre lors qu'il a dit: *Qu'il est la porte, & que celui qui entre par luy dans la bergerie, entrera & sortira, & qu'il trouvera sa nourriture*, ce qui se doit entendre de ce double esprit. Mais le mélange que je veux dire, c'est nous mêmes, dont pour l'ordinaire nous sommes remplis, & qui fait que sous l'ombre du zele de la gloire de Dieu, ou sous le pretexte de quelqu'autre motif de pieté, nous courrons apres les appetits de nôtre propre excellence, ou de nostre propre amour. Cela se fait si finement, que quelquefois les plus éclairez y sont pris & trompez, en sorte qu'ils se perdent, ou du moins ils souffrent un grand relachement dans la vertu & dans la vie spirituelle, s'ils ne sont soutenus par le saint Esprit, qui pour les sauver se rend saintement inexorable en leur endroit, & prend vengeance d'eux, les faisant passer par des purgations tres-crucifiantes qui purifient & polissent

## E P I S T R E

leur interieur , afin qu'étant purifiez de leurs souilleures , ils soient dignes d'être son temple , & plus circonspécts à l'avenir sur eux-mêmes & sur leur conduite. sans cette aimable rigueur de l'esprit divin, ce seroit fait d'eux au regard du dessein de Dieu ; parce que n'ayant recherché par le passé que leurs propres interests : ils n'auroient fait enfin que des amas de vent , & de la sorte se pensant trouver en Dieu , ils se trouveroient sur le vuide & sur le rien.

Il est donc question d'une grande pureté en tout , & par tout , & d'une pureté comme j'ay dit , sans mélange , pour faire du progres dans la vie mystique , & pour arriver à la perfection où Dieu nous appelle vous & moy,

Lorsque vous lirez ce que sa divine Majesté a fait à mon ame , tremblez pour moy , parce qu'il a mis ses tresors dans un vaisseau de terre le plus fragile qui soit au monde que ce vaisseau peut tomber , & en tombant se briser , & perdre toutes les richesses qu'il contient , & enfin qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie , où quelque apparence que nous ayons de sainteté , nous ne pouvons dire *si nous sommes dignes d'amour ou de haine.*

Eccl. 9.  
2.

Je suis seulement assurée d'une chose , que Dieu ne me manquera jamais de sa part , mais que de mon côté je puis me perdre en mille manieres par mes fautes & par mes infidelitez. C'est pourquoy je vous prie , mon tres-cher fils , d'avoir un grand soin de mon salut , vous souvenant de moy lorsque vous serez au saint Autel , & priant la divine Majesté de m'envoyer plutôt un supplice plus cruel que mille martyres , que de permettre que je luy sois jamais infidelle , en degenerant des hautes pensées & des genereux desseins que  
doivent

## EP I S T R E.

doivent avoir ses enfans, & sur tout qu'il luy plaife me faire digne que l'humilité soit mon poids. Je luy fais pour vous la même priere prosternée aux pieds de JESUS nôtre souverain Maître & Seigneur, étant obligée de vous procurer en sa grace & en son amour les mêmes biens qu'à moy, qui suis

MON TRES-CHER ET BIEN-AIMÉ FILS,

Vôtre tres - humble &  
tres - affectionnée Mere  
Sœur Marie de l'Incarn-  
ation R. U. I.

*De Québec en la Nouvelle France, le 9. d'Aoust. 1654.*

---

## SECONDE LETTRE A SON FILS.

**M**ON TRES-CHER ET BIEN-AIMÉ FILS,

L'amour & l'affection que j'ay pour vous, & la consolation que je ressens de ce que vous êtes à Dieu, m'ont fait surmonter moy-même pour vous envoyer les écrits que vous avez desirés de moy. Je les ay faits avec repugnance, & les envoye avec peine. Mais puisqu' la grace & la nature ont surmonté toutes mes inclinations, j'ay à vous dire mes intentions là-dessus, qui est que ie ne desire pas que qui que ce soit en ait la communication & la connoissance que vous. Je me confie que vous me garderez la fidelité que ie

## EPISTRE

vous demande, & qu'après vous avoir accordé ce que vous avez demandé de moy, vous ne me refuserez pas ce que ie desire de vous. Et parce que l'on fait des visites dans les Maisons Religieuses, ie vous prie d'écrire sur la couverture, *Papiers de conscience*, afin que personne n'y touche, & n'y iette les yeux sans scrupule: avec cette precaution les personnes de vôtre condition peuvent facilement garder des papiers de cette nature, où personne ne peut avoir de veuë. Si vous veniez à tomber malade, & que vous fussiez en danger de mort; faites-les ietter au feu, ou plûtoft afin que ie sois plus assurée, envoiez-les à ma nièce qui aura soin de me les faire tenir si ie vous survis. Voila bien des conditions, mais, mon tres-cher fils, ie suis delicate en ce point, & vous êtes assez éclairé pour voir que i'ai raison de l'être. Cette lettre est courte, afin qu'elle fasse plus d'impression sur vostre esprit, & que vous fassiez plus facilement reflexion sur la necessité de la chose que demande & espere de vous

MON TRES-CHER ET BIEN-AIME' FILS.

Vôtre tres - humble &  
tres - affectionnée Mere  
Sœur Marie de l'Incar-  
nation. R. U. I.

De Québec le 27. Septembre. 1654

---

## A P P R O B A T I O N S.

*A P P R O B A T I O N D E M O N S I E V R L O I S E L D O C T E V R  
de la Société de Sorbonne, Chancelier de l'Eglise & Université de  
— Paris, Curé de saint Jean en Greve.*

**C**ette vie extraordinaire de la venerable Mere de l'Incarnation, est un prodige de la grace, que Jesus-Christ a fait paroître dans nôtre siecle, en faveur des ames, qu'il appelle à la perfection de l'Evangile, qu'il destine au service du prochain & qui trouveront dans ses progrès & dans ses succez, des exemples sans nombre de pureté & de zele, de renoncement & de resignation, de patience & de penitence, d'action & de contemplation. L'Auteur du Livre est irreprochable, quoy que sa louange se trouve en sa bouche & dans sa plume. C'est un fils qui fait l'éloge de sa Mere, corporelle & spirituelle, d'extraction & de religion, qui ne luy a pas seulement donné le lait de ses mammelles, avec ses soins & ses Vœux durant son enfance, mais depuis sa vocation & dans tous ses âges, s'est plûë par ses lettres tres frequentes, de verser dans son cœur les sentimens que Dieu luy inspiroit pour sa gloire, & n'ayant point d'autres biens à luy laisser que les spirituels, l'a rendu Legataire universel, de ses communications interieures, pour y participer comme son fils, & pour en juger comme son Pere. Aussi a t'il été uniquement capable d'y reüssir, non seulement par les lumieres qu'il a eu dans tous ses emplois, mais par les peines qu'il a prises d'observer toutes les circonstances d'une Histoire si singuliere & d'une mission si éloignée, n'ayant perdu aucun fragment des écrits de cette fidele interprete de son état & de sa conduite, l'onction du saint Esprit, l'ayant toujours enseignée, & luy ayantourny des paroles pour ses pensées, & des pensées pour ses paroles, que le monde ne connoît pas, & ne produit pas. Le travail a été grand, il n'en sera ny moins considerable ny moins profitable. Il conserve à la foy Catholique, Apostolique & Romaine, toutes les marques de son respect, il ne quitte pas les maximes generales pour des experiences particulieres, il rapporte les causes & les effets de tant de divers evenemens, avec autant de fidelité que de circonspection, il contient des éclaircissemens comme des rayons qui se répandent dez leur source, & se joignent utilement au corps de l'ouvrage, qui merite en toutes ses parties d'estre lu, relu, & pratiqué, & j'y souscrits, Ce 6. d'Aoust 1676. LOISEL.

---

APPROBATION DE MONSIEVR CAMVS DOCTEUR  
en Theologie de la Maison & Societé de Sorbonne, Theologal &  
Chancelier de l'Eglise de Tours, & Grand Vicairé de  
Monseigneur l'Archevesque de Tours.

**C**omme les vies des predestinez sont d'éloquentes Leçons, qui nous instruisent pour l'éternité, & qui nous portent à la vertu: aussi devons-nous les avoir sans cesse devant les yeux, pour santifier nos actions, & pour meriter le Ciel. C'est ce qui m'a obligé de lire avec autant d'admiration & de fruit, que d'application & d'exactitude, le Livre qui a pour titre. *La Vie de la venerable Mere Marie de l'Incarnation premiere Superieure des Ursulines de la nouvelle France*: Qui non seulement ne contient rien qui soit contraire, ou à la foy, ou aux bonnes mœurs: mais même qui est rempli de la science des Saints & des Elûs, des veritables moyens pour pratiquer toutes les vertus Chrétiennes, des miracles de la Solitude & du silence, & des plus pures maximes de l'Evangile. En foy de quoy j'ay signé la presente Approbation. Donné à Tours ce 1. May 1676. F. CAMUS.

---

APPROBATION DE MONSIEVR PIROT DOCTEUR  
& Professeur en Theologie de la Maison & Societé de Sorbone.

**J**E sous-signé Docteur & Professeur en Theologie de la Maison & Societé de Sorbone, confesse avoir lû *La Vie de la venerable Mere Marie de l'Incarnation, premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France, composée par le R. P. Dom Claude Martin Religieux Benedictin de la Congregation saint Maur*, & n'y ay rien remarqué qui ne soit conforme aux maximes de la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, & aux regles de la Morale Chrétienne. Ceux qui la liront avec attention seront édifiez de voir une ame si élevée à Dieu, & dans de si grandes communications avec luy. En Sorbone le 2. Decembre 1675. P I R O T.

LA VIE



LA VIE  
DE LA VENERABLE  
MERE MARIE  
D'E  
L'INCARNATION.

LIVRE PREMIER.  
CONTENANT SA VIE  
DANS L'ETAT SECULIER.  
CHAPITRE I.

- I. De son Enfance, & de quelle maniere Dieu l'a prevenüe pour  
l'attirer entierement dans les voyes de la Grace.  
II. L'innocence de sa vie. III. Et ses grandes  
inclinations pour le bien.*

**C** E LUY qui me tient la place de Dieu sur la terre pour me diriger dans ses voyes, m'ayant commandé de mettre par écrit, autant qu'il me sera possible, les graces & les faveurs, qu'il a plû à sa divine Majesté de me faire dans le don d'Oraison, qu'il luy a plû de me communiquer : je commenceray mon obéissance pour son hon-

2 LA VIE DE LA MERE MARIE  
neur & sa plus grande gloire au nom du suradorable Verbe  
Incarné, mon celeste & divin Epoux.

I. Dès mon enfance il plut à la divine Majesté de mettre des dispositions dans mon ame, pour en faire son Temple, & la rendre digne de ses miséricordes & de ses faveurs. Je n'avois qu'environ sept ans, qu'une nuit pendant mon sommeil il me sembla que j'estois dans la cour d'une école champêtre, où avec une de mes Compagnes je faisois quelque action innocente : ayant les yeux levez vers le Ciel, je le vis ouvert, & nôtre Seigneur Jesus-Christ en forme humaine, qui en sortoit, & qui par l'air s'en venoit droit à moy ; le voyant, je m'écriai à ma compagne : Ah ! voila nôtre Seigneur, c'est à moy qu'il vient : & il me sembloit que cette fille ayant commis une imperfection, il m'avoit choisie plutôt qu'elle, quoy qu'elle fût fort bonne fille, mais il y avoit un secret que je ne connoissois pas. Cette suradorable Majesté s'approchant de moy, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour, & je commençay à étendre les bras pour l'embrasser : alors ce plus beau de tous les enfans des hommes, avec un visage plein d'une douceur & d'un attrait indicible, m'embrassa, & me baisant amoureusement, me dit : Voulez-vous estre à moy ? Je luy répondis : Ouy ; & ayant eu mon consentement, nous le vîmes remonter au Ciel. A mon réveil mon cœur se sentit si ravi de cette insigne faveur, que je la racontois simplement & innocemment à ceux qui me vouloient écouter. Sur tout les paroles de nôtre Seigneur me demeurèrent tellement imprimées dans l'esprit, qu'elles n'en sont jamais sorties, & quoyque je visse son Humanité sacrée, je n'en pus rien retenir de particulier, tant ses paroles me charmoient & attiroient l'application de mon esprit par leur douceur. L'effet que produisit cette visite fut une pente au bien, & quoyque par mes enfances je ne réfléchisse, ny ne pensasse point que cet attrait au bien vint d'un principe interieur ; néanmoins dans quelques occasions je me sentoís attirée à traiter de mes petits besoins avec nôtre Seigneur, ce que je faisois avec une grande simplicité, ne me pouvant imaginer qu'il eût voulu refuser ce qu'on luy demandoit humblement ; c'est pourquoy étant à l'Eglise je regardois ceux qui prioient, & observois leurs postures, & lorsque j'en reconnoissois selon cette idée, je disois en moy-même, assurément Dieu exaucera cette per-

## DE L'INCARNATION.

3

sonne ; car en sa posture & en son maintien elle prie avec humilité. Cela faisoit impression sur mon esprit , & je me retirois par fois pour prier en mon particulier , poussée par l'esprit interieur , sans toutefois sçavoir ny penser ce que c'estoit qu'esprit interieur , n'en sçachant pas seulement le nom , mais la bonté de Dieu me conduisoit en cela ; & comme j'estois une enfant encore aveugle & ignorante , j'y mélois mes recreations , sans faire distinction de l'un ny de l'autre : je mélois la devotion avec le divertissement , & sans y faire reflexion je faisois compatir le tout ensemble. Ayant atteint l'âge de seize ans ou environ les remors de conscience commencerent à me presser lorsque j'allois à confesse , & je sentoie bien que la divine Majesté vouloit de moy que je me confessasse exactement de ces enfances & puerilités , & enfin qu'en cette matiere je fisse cas de tout ; mais je n'osois , j'avois honte , & je disois en moy-même que je n'avois jamais crû offenser Dieu en ces matieres ayant ouy dire (ce qui n'est pas toujourns vrai) qu'il n'y avoit de péché que ce que l'on croyoit estre tel en le commettant , ainsi je contrariois à l'esprit de Dieu , qui m'occupoit interieurement par une force & une efficacité secrette , pour me gagner entierement à luy. Tout le bien que je voyois faire je le faisois , même sans violence ; parceque la douceur de cet attrait m'estoit incomparablement plus doux que tout ce que je voyois ailleurs : rien ne me retenoit que la confession ; car encore que je crusse m'y comporter comme il falloit , je ne m'y comportois pas neanmoins selon la lumiere du Saint Esprit , qui me pressoit interieurement ; c'estoit la seule chose en laquelle je raisonnois , si je le ferois , ou si je ne le ferois pas ensuite de l'inspiration , & plus d'un an entier ma conclusion estoit qu'il n'estoit pas necessaire de confesser des jeux d'enfant , & ainsi je retardois ses plus grandes misericordes , jusques à ce qu'il luy plût de m'emporter tout d'un coup , ainsi que je diray.

II

III

## A D D I T I O N.

**C**ETTE nouvelle Servante de Dieu n'est pas du nombre de ceux qui tirent leur noblesse de la vertu de leurs ancêtres , elle s'est renduë illustre par la sienne propre , qu'elle a fait éclater jusques aux extremitez de la Terre. Elle prit naissance à Tours le dix-huit d'Octobre de l'année mil cinq

A ij

cens quatre-vingt dix-neuf , d'une condition assez mediocre, & d'une Famille que Dieu avoit plus enrichie des biens de la grace que de ceux de la fortune. Son pere , qui se nommoit Florent Guyart , n'avoit rien qui le rendît considerable que sa probité & sa justice , qui luy avoient tellement acquis l'estime de ceux qui le connoissoient , qu'ils le faisoient volontiers l'arbitre de leurs differens , qu'il terminoit avec beaucoup de prudence & d'équité. Sa mere , qui s'appelloit Jeanne Michelet , avoit quelque chose de plus : elle estoit issuë de la noble & ancienne Famille des Babou , qui s'étant renduë recommandable du temps de François I. par les grands hommes qu'elle a donnez à l'Eglise & à l'Etat , est encore devenuë plus illustre par ses alliances aux plus nobles Maisons du Royaume. Mais comme le Sauveur du monde n'a voulu naître d'une Race Royale que par une pauvre Vierge qui ne devoit point avoir d'autres richesses que son Fils ; ainsi il n'a pas permis que celle qu'il avoit choisie toute pour soy , & qu'il avoit dessein de prendre pour épouse d'une maniere aussi extraordinaire & miraculeuse qu'on le verra dans la suite de cette Histoire , sortît d'une Famille illustre que par une mere qui n'avoit nul éclat , & qui n'y estoit considerée que comme les petites branches de ces grands arbres , qui avortent & flétrissent sous les autres.

Cette petite branche neanmoins a produit ce grand fruit, qui fut offert à Dieu le lendemain de sa naissance dans l'Eglise de saint Saturnin , pour y recevoir le saint Baptême , où on luy donna le nom de Marie , comme un heureux presage de la devotion singuliere qu'elle devoit avoir toute sa vie envers la sainte Vierge , & des carresses extraordinaires que cette divine Mere luy devoit faire ; car ayant eu dès son enfance un desir innocent de voir celle que l'Ecriture appelle la plus belle de toutes les femmes , cette Mere de bonié ne voulant pas estre moins liberale en son endroit que son Fils , luy a accordé cette faveur , comme l'on verra en son lieu , mais avec beaucoup plus de succès qu'elle ne l'avoit desiré.

Dieu l'ayant ainsi choisie par le Baptême , elle a esté toute à luy par la grace commune de ce Sacrement jusques à l'âge de six à sept ans , que la lumiere de la raison commençant à se produire & à dissiper les nuages de l'enfance , l'homme est obligé de se donner à luy par son propre chois , ou de

## DE L'INCARNATION.

prendre le parti du monde. En ce moment auquel tant d'ames entrent dans la voye de la perdition ou de l'égarement, Dieu l'a prevenüe de cette grande grace dont elle vient de parler, pour luy ouvrir la voye de la sainteté, dans laquelle elle a marché avec une fidelité si inviolable jusques au dernier soupir de sa vie, qu'on ne l'a jamais veüe s'arrester ny chanceler dans ses bonnes resolutions. Cette faveur si singuliere a esté accompagnée d'une autre qui ne l'est pas moins. Le baiser de Dieu, dit saint Bernard, c'est le Saint Esprit; & baiser une ame, & luy donner cet Esprit Saint, sont en Dieu une même chose. Aussi par le baiser que cet Epoux des ames pures luy a donné, & qui a esté comme le gage d'un autre plus solennel, qu'il luy donnera cy-aprés, le Saint Esprit s'est emparé de son cœur, & y a touÿjours residé depuis pour la conduire dans toutes ses voyes en qualité de Directeur, & comme Pere spirituel, ce qu'il a fait avec tant de certitude à son égard & d'une maniere si evidente, qu'elle ne doutoit nullement que ce ne fût luy qui la fit agir. D'où vient que dans ces commencemens qu'elle n'avoit point de Directeur, & qu'elle ne sçavoit pas même ce que c'estoit, qu'elle n'avoit point de connoissance de la vie interieure, & qu'elle en ignoroit même le nom, ce Maître interieur luy monroit ce qu'elle devoit faire, & la gouvernoit avec autant de conduite & de methode, que si elle eust eu à ses côtez un directeur visible pour la diriger. Quand elle avoit besoin de conseil, elle s'adressoit à luy avec beaucoup de simplicité, & il luy donnoit les lumieres qui luy estoient necessaires; elle l'interrogeoit avec amour, & il luy répondoit de même; il la consoloit dans ses peines; il la fortifioit dans ses travaux; il luy donnoit la resolution de ses doutes; & en un mot, il luy faisoit voir comme au doigt ce qu'elle devoit faire & ce qu'elle devoit éviter. Aussi les Directeurs qu'elle a eu depuis ont fait fort peu de chose pour la direction de son interieur; car comme Dieu luy a fait la grace de ne luy en donner que de tres-sages & tres-experimentez, ils se sont contentez après avoir mis sa vertu à l'épreuve & l'avoir bien reconnüe, d'observer l'operation de Dieu en elle, & de l'assurer qu'elle estoit dans la bonne voye.

J'ay touÿjours estimé cette direction surnaturelle pour une des plus rares prerogatives dont Dieu l'ait honorée pendant sa vie; & cela luy fut revelé un jour dans une vision dont il

sera parlé , dans laquelle Dieu luy fit voir qu'encore qu'il illumine immédiatement les Anges supérieurs , & par ceux-cy les Anges inférieurs & les hommes , il illumine néanmoins quelquefois les inférieurs immédiatement & par luy-même selon qu'il est convenable pour sa gloire , qu'il en fait de même à quelques âmes choisies sur lesquelles il a des desseins particuliers , & qu'encore qu'elle ne fût que fange & bouë ( c'est ainsi qu'elle parle d'elle-même ) elle avoit l'honneur d'estre de ce nombre.

Cette direction si rare & pourtant si sensible de l'Auteur de toute sainteté est le principe de son extrême innocence , de la pureté de sa vie , & de l'inclination puissante qu'elle avoit à la vertu dès ses premières années ; car d'un côté elle n'a jamais regardé le monde ny le péché que comme des monstres qui luy faisoient peur , & pour lesquels elle n'avoit que de l'aversión ; & d'autre part elle decouvroit tant de charmes dans la vertu , que ce luy estoit assez de la voir pour l'aimer & pour la vouloir pratiquer. Son innocence n'a pas esté si pure qu'elle n'ait eu ses atomes d'impureté , c'est ainsi que j'appelle ces fautes auxquelles elle donne le nom de puerilité & de jeux d'enfant. Ces fautes qui luy seront cy-aprés un motif pressant de douleur & de componction , n'estoient autres que de certaines recreations enfantines , dans lesquelles elle faisoit quelquefois passer en divertissement des actions de piété & de devotion : elle se mettoit à genoux , elle faisoit des inclinations , elle joignoit les mains , ievoit les yeux au Ciel , frappoit sa poitrine , & en un mot elle faisoit par divertissement à la maison , ce qu'elle faisoit ou voyoit faire à l'Eglise dans un esprit plus sérieux.

Ces recreations innocentes que les parens prennent pour l'ordinaire pour un bon augure dans les enfans , & qui les excitent à les porter à l'état Ecclesiastique ou au Cloistre , quand ils les voyent dans ces dispositions , luy paroissent non comme des pechez , mais comme des défauts qui empêchoient la parfaite communication des graces du Ciel à son âme. D'un côté sa conscience ne luy reprochoit rien , parce qu'elle ne croyoit pas que ce fussent des pechez , & qu'elle n'avoit jamais eu l'intention de faire mal ; & d'ailleurs elle ressentoit un instinct qui luy disoit que l'esprit de grace dont elle avoit esté prevenüe , demandoit une conduite plus grave & plus se-

## DE L'INCARNATION.

7

rieuse. Une lumiere luy disoit qu'il n'estoit pas necessaire de s'en confesser, & une autre luy suggeroit qu'il le falloit faire: & c'estoit ce combat de deux lumieres raisonnables qui mettoit le doute en son esprit, & y formoit un scrupule, qui à la verité ne la troubloit pas, mais qui l'empêchoit de courir avec toute la liberté qu'elle eust pû, & que Dieu desiroit d'elle, dans les voyes de la grace & de la sainteté.

### CHAPITRE II.

*I. Dieu luy donne le don d'Oraison dès sa plus tendre jeunesse. II. Estant plus âgée ses parens l'engagent dans le mariage III. Sa grande retraite dans cet état. IV. Sa vie exemplaire. V. Sa patience.*

**Q**UELQUE temps après que j'eus reçu cette premiere grace, attirée par les sentimens de la bonté de Dieu, qui exauce ceux qui le prient avec affection, j'allois à l'Eglise & me retirant en un lieu écarté, pour n'estre veüe de personne, je me tenois là une bonne partie du jour. Mon cœur souhaitoit avec ardeur cette communication, & j'estois si enfant que je ne sçavois pas que c'estoit là faire oraison.

J'avois aussi les mêmes desirs pour la tres-sainte Vierge, que je desirois avec passion de voir pour le moins avant ma mort, afin d'estre favorisée de sa protection, & chaque jour je luy faisois des prieres à ce sujet. Voila comme la bonté divine me vouloit doucement disposer à de grandes choses, si je luy eusse esté bien fidelle dès le commencement de ses touches & de ses attrait.

Estant plus avancée en âge nôtre Seigneur permit que mes parens me missent dans le monde en un érat & condition qui sembloit me permettre les petites libertez & passetemps qui m'étoient déniez en leur maison, mais il m'en fit entierement perdre l'affection & l'inclination, & me donna un esprit de retraite qui m'occupant interieurement dans l'amour d'un bien que j'ignorois me faisoit quitter la conversation des personnes de mon âge pour demeurer seule dans la maison à lire des Livres de pieté, ayant entierement quitté ceux qui traitoient des choses vaines & que j'avois lûs purement pour mon plaisir & pour ma recreation. Tout nôtre voisinage étoit étonné

I.

II.

III.

8 LA VIE DE LA MERE MARIE

iv. & ne pouvoit comprendre cette retraite & cette grande inclination que j'avois d'aller à l'Eglise chaque jour, non plus que la grande pente que j'avois à la pratique de la vertu sur tout de la patience : mais l'on ne voyoit pas ce que j'experimentois dans l'interieur, ny comme la bonté de nôtre Seigneur y operoit, & moy-même je ne concevois pas comment cela se faisoit, sinon que je suivois son attrait dans l'oraison, & luy obéissois pour pratiquer les vertus dont il me faisoit naître les occasions. Sa divine bonté permit que près de deux ans entiers que dura mon engagement, j'eusse de grandes croix à supporter, & ce fut en cette occasion qu'il mit mon ame à l'épreuve, mais il ne l'abandonna point, parce que ce soutien interieur duquel j'ay parlé me donnoit des forces, & une grande patience & douceur dans toutes les attaques les plus sensibles : mon recours étoit l'oraison, & par ces croix il sembloit que Dieu vouloit disposer mon ame & l'épurer dans la tribulation : j'avois souvent dans ma pensée ce qui m'étoit arrivé en mon enfance touchant les caresses de nôtre Seigneur, & ce souvenir me donnoit le desir d'estre toute à luy, je ne soupirois qu'après sa sainte communication, & je tâchois de prendre les moyens que je connoissois, selon mon petit jugement, me pouvoir servir à ce dessein.

A D D I T I O N.

**D**ieu l'ayant prevenuë dès son enfance d'une maniere si douce & si engageante, & elle luy ayant promis d'une volonté prompte de vouloir être toute à luy, elle passa sa jeunesse à observer toutes les bonnes œuvres de ceux qui étoient dans l'estime d'estre les plus gens de bien, afin de les imiter ; & comme une abeille qui ramasse la rosée des plus belles fleurs, afin d'en faire son miel, elle pratiquoit avec une merveilleuse fidelité tout le bien qu'elle leur voyoit faire, elle se portoit à cela non seulement sans peine, mais encore avec le plaisir qui accompagne pour l'ordinaire la vertu consommée. Mais ce qui donnoit le plus d'étonnement, & d'édification à ceux même qui luy donnoient exemple pour la pratique des autres vertus, c'estoit de voir une jeune fille de neuf à dix ans passer une bonne partie de la journée en Oraison, & se cacher dans les lieux les plus retirez des Eglises, afin de rendre plus pur le Sacrifice de sa priere.

Elle

## DE L'INCARNATION.

Elle eut ce don d'oraïson dès le moment que Nôtre Seigneur luy eut rendu la visite dont il a été parlé : car ce divin Sauveur étant remonté doucement au Ciel à sa veuë, il emporta avec luy son cœur & son esprit, en sorte que l'un & l'autre s'y élevoit continuellement, & ce divin baiser remplit son ame d'une telle devotion qu'elle ne cessa plus de courir apres luy à l'odeur de ses parfums.

Elle continua ses saintes pratiques jusques à la dixseptième année de son âge que ses parens la voulurent engager dans les liens du mariage, qui est cette condition dont elle parle icy, à quoy elle avoit une extrême repugnance, comme à un état qu'elle voyoit entierement contraire à la vie de recueillement où elle se sentoit attirée. Elle y consentit néanmoins par une crainte respectueuse qu'elle avoit toujourns eue pour ses parens, & qui l'avoit portée à leur obeïr en toutes choses, comme à Dieu même. Mais quand sa mere luy en apporta la nouvelle, elle luy dit ces paroles : Ma Mere, puisque c'est une resolution prise, & que mon Pere le veut absolument, je me croy obligée d'obeïr à sa volonté & à la vôtre, mais si Dieu me fait la grace de me donner un fils, je luy promets dès-à-present de le consacrer à son service, & si ensuite, il me rend la liberté que je vais perdre, je luy promets encore de m'y consacrer moy même.

Ces paroles qui ont été comme une Prophetie de ce qui est arrivé depuis, s'accordent avec ce qu'elle m'a écrit long-temps après dans une longue lettre, à laquelle je donneray le nom de supplément, quand j'en parleray dans la suite de l'Histoire, parce qu'elle contient des éclaircissimens considerables sur la relation de sa vie : car m'étant donné la liberté de luy demander, comment elle avoit pû consentir au mariage, ayant été prévenue de Dieu d'une maniere si extraordinaire, luy ayant promis de sa part de vouloir être toute à luy, & se sentant encore depuis si fortement attirée à l'oraïson, à laquelle le mariage est si opposé, que saint Paul semble ne conseiller la virginité que pour s'y appliquer avec plus de pureté & de dégagement, elle me répondit qu'elle n'avoit jamais eu le cœur au mariage, mais que son inclination la portoit à être Religieuse de l'Ordre de saint Benoist dans Beaumont, qui étoit l'unique Monastere de filles qui fût à Tours, les Carmelites qui y faisoient leur établissement en ce temps-là, n'étans pas encore bien connus : qu'elle en avoit fait même l'ouverture à sa mere, qui luy en témoigna bien de la

joye, luy disant que l'Abbesse qui étoit Madame Anne de Babou de la Bourdaiziere, luy étant ce qu'elle luy étoit, n'eut pas été marrie de la recevoir en sa maison, si elle eût sçeu que Dieu luy eût inspiré ce dessein, mais que l'affaire étoit assez importante pour y penser à loisir: Que sa mere ne luy en ayant pas parlé davantage, soit qu'elle ne la jugeât pas propre pour la Religion, soit qu'elle fût bien aise de ne pas laisser échaper le parti qui se presentoit, & qu'elle croyoit luy être avantageux; elle n'osa insister dans la proposition qu'elle luy avoit faite: mais qu'elle crut être obligée d'obeir à tout ce que l'on desiroit d'elle: Et enfin que si elle eût eu un Directeur de qui elle eût pû prendre conseil, elle n'eût jamais consenti à un engagement si contraire à l'attrait de Dieu qu'elle experimentoit, & à la liberté d'esprit à laquelle elle se sentoit appelée. C'étoient là ses sentimens; mais en effet elle avoit eu elle-même, ainsi qu'elle l'a écrit depuis, son esprit directeur, qui dispoit de la sorte les affaires du dehors, & portoit son esprit à suivre la volonté de Dieu, qui luy étoit manifestée par celle de ses parens.

Se voyant donc necessitée d'entendre à l'engagement qu'on luy proposoit, elle pensa serieusement aux moyens qu'elle devoit prendre pour y entrer Chrétiennement. Elle ne s'y porta point par un desir de sa liberté ny des plaisirs qu'on peut prendre en cet état, mais avec une volonté sincere de servir d'un instrument à Dieu, pour accroître le nombre des prédestinez; qui est la véritable fin du mariage, & l'intention legitime que doivent avoir les personnes qui s'y engagent. D'où vient que quand elle se sentit grosse, & qu'elle se vid dans l'esperance de voir la benediction du Sacrement, elle ne cessoit point d'offrir à Dieu la petite creature qu'elle portoit dans son sein, le priant de la vouloir écrire au nombre de ses élus, & de ne pas permettre qu'elle eût d'autres enfans que pour le Ciel. Cette pensée, que si elle usoit bien du mariage, elle pourroit servir d'instrument à Dieu pour remplir le nombre de ses predestinez, étoit son unique consolation dans cet état.

Mais quelque douceur que sa devotion luy apportât, elle ne laissa pas de trouver des croix tres-pesantes dans ce nouvel état, & pendant tout le temps que dura son engagement, elle ne fit autre chose que de recueillir de ces sortes de fruits. S'il m'étoit permis d'en faire le détail, il n'y a personne qui ne levât les yeux au Ciel, pour admirer comment nôtre Seigneur exposa à tant de disgraces

## DE L'INCARNATION

11

& en si peu de temps, une personne qu'il aimoit jusques aux carresses, & qu'il sembloit conduire comme par la main : car elles étoient d'un poids si accablant, & d'une espece si rare & si nouvelle, que je ne sçai si le monde en a jamais veu un autre exemple semblable : elle dira incontinent qu'elle ne les a pas voulu particulariser, de crainte d'offenser la charité ; & c'est aussi la raison pour laquelle je n'en parleray pas. Je diray seulement, comme une circonstance qui donnera cy-après du lustre à sa vertu, & qui cependant devoit rendre ses afflictions plus sensibles, que son mary même y avoit donné occasion, quoy qu'innocemment & sans dessein de ce qui arriva. Mais il importoit peu que la main qui bleffoit, fut innocente ou criminelle ; ce coup fut donné & la playe ne laissa pas de saigner long-temps & de causer de la douleur. Mais il faut qu'elle explique elle-même ses sentimens par les paroles du Supplément dont je viens de parler.

Pour répondre à la question que vous me faites sur le premier article des cahiers que je vous ay envoyez, vous sçauvez, si je ne vous l'ay dit ailleurs, que dès l'âge de quatorze ou quinze ans, j'avois beaucoup d'inclination à être Religieuse, & les mouvemens que j'en sentoient étoient frequens. Il n'y avoit pour lors à Tours que le Monastere de Beaumont, de l'Ordre de saint Benoist qui me fût connu, parce que j'y allois quelquefois par devotion. Je proposay mon desir à ma mere, qui ne me rebuta pas, mais plutôt elle m'applaudit, disant, que si Madame de Beaumont avoit connoissance de cela possible seroit-elle portée à me recevoir en sa maison. L'affaire néanmoins en demeura là, & moy qui étois fort craintive je n'osois insister, sinon que j'exposois simplement mon desir. J'ay cru depuis que ma mere ne me croyoit pas propre, parce qu'elle me voyoit d'une humeur gaye & agreable, qu'elle estimoit peut-estre incompatible avec la vertu de la Religion (car c'est ainsi qu'en jugent les Seculiers.) Mais plutôt il m'est évident que la bonté de Dieu ne me vouloit pas là, ny pour lors en quelque Religion que ce fût, eu égard à tout ce qui m'est arrivé depuis dans le cours du temps de sa divine providence sur moy, vous en seriez étonné, mon tres-cher fils, si vous en sçaviez les particularitez que vous sçauvez dans l'éternité, & comme il falloit que je fusse engagée dans les croix du Mariage. Il faut néanmoins que je vous avouë, que si j'eusse eu une conduite & direction spirituelle, je n'y aurois jamais consenti, mais j'en étois entierement dépourveüe, & j'étois dans une entiere ignorance qu'il y eût des

12 LA VIE DE LA MERE MARIE  
Directeurs & un usage de direction. Je me laissois conduire à l'a-  
veugle par mes parens, qui par la providence de Dieu ne m'en-  
gagerent pas à des Partis qui me recherchoient, où j'aurois été  
peut être jusques à present miserablement privée des graces &  
des faveurs qu'il a plu à la divine bonté de me faire, après qu'il  
eût appellé à soy vôtre pere avec lequel je fus mise: Car c'est la  
condition de laquelle je vous ay voulu parler. Je croy, & j'ay  
toujours cru que je n'y avois été engagée, qu'afin de ser-  
vir au dessein que Dieu avoit de vous mettre au monde, &  
pour souffrir diverses croix par la perte des biens & par les choses  
dont je croy vous avoir parlé, quoyque superficiellement, dau-  
tant que vous n'étiez pas d'âge pour les concevoir; & c'est ce que  
je ne puis repeter, de crainte d'interessier la charité. La seule con-  
solation que j'ay eüe en cette condition, a été de vous avoir don-  
né à Dieu avant que vous fussiez au monde, & de ce que vôtre pe-  
re étoit si bon qu'il me permettoit toutes mes devotions, aus-  
quelles même il avoit de la complaisance, parce qu'il étoit homme  
de bien & craignant Dieu. Et pour les choses que vous sçavez &  
qui étoient arrivées par surprise, il en avoit tant de douleur, qu'il  
m'en a souvent demandé pardon.

### CHAPITRE III.

*I. De l'inclination que Dieu luy donnoit pour le frequent usage des Sa-  
cremens, & du grand profit qu'elle en retiroit. II. Combien la bonne  
éducation de ses parens luy a servi pour la disposer à la vertu. III.  
Des grands secours qu'elle recevoit de ces sources de sainteté. IV. Et  
comme elle faisoit son possible afin que tout le monde s'en approchât  
à son imitation. V. L'usage & l'effet de l'eau-benî.e. VI. Sa foy  
pour les paroles de l'Escriture Sainte.*

**L**A divine Majesté ne se contentant pas de m'avoir donné du  
I. dégoût des choses vaines, & de la force pour porter les  
croix qu'elle avoit permis qui m'arrivassent, me fortifia l'esprit, &  
me donna une grande inclination pour la frequentation des Sacre-  
mens, j'avois pour lors environ dix-huit ans; ces approches fre-  
quentes me donnoient un grand courage & une grande suavité en  
l'ame, avec une foy tres-vive, qui établissoit en mon esprit une  
II. ferme creance des divins Mysteres. Il est vray que la bonne édu-  
cation que j'avois eüe de mes parens, qui étoient bons Chrétiens

& fort pieux, avoit fait un bon fonds dans mon ame pour toutes les choses du Christianisme, & pour les bonnes mœurs, & lors que j'y fais reflexion, je benis Dieu des graces qu'il luy a plû de me faire en ce poinct, dautant que c'est une grande disposition pour la vertu, & pour estre vraiment disposée à la vocation d'une haute pieté, que de tomber en des mains, qui fassent prendre un bon ply dès les plus tendres années. Cette foy vive me faisoit operer plusieurs bonnes œuvres & engendroit en mon ame un esprit d'oraison, qui perfectionnoit ce que j'avois de bon en moy, par les graces & faveurs que j'avois receuës auparavant. Je n'avois plus de cœur ny d'esprit que pour le bien; plus j'aprochois des Sacremens, plus j'avois de desir de m'en approcher; parce que je connoissois par experience, que j'y trouvois ma vie & tout mon bien, & que mon attrait à l'oraison s'y fortifioit beaucoup. Je souhaitois que toutes les personnes, avec lesquelles Dieu m'avoit mise, eussent un semblable amour pour le frequent usage des Sacremens; parce que je leur voyois quelquefois commettre de certaines fautes, que j'apprehendois qui ne fussent mortelles, & qu'ils ne manquassent de les bien confesser; car je sçavois que par le Sacrement de Confession l'on est lavé dans le Sang de Jesus-Christ, & aussi qu'il faut tres exactement s'acquitter des penitences qui y sont enjointes; ce qui me faisoit exhorter ces personnes de tâcher de faire ce qui étoit requis en ce poinct, & si j'eusse cru que mes recreations d'enfant & autres passe temps, que j'avois pris avec mes compagnes, eussent été des pechez, je m'en fusse bien-tôt confessée, mais ne le croyant point, je ne le faisois pas: dans les touches néanmoins que l'esprit de Dieu me donnoit que c'étoient des fautes, & qu'en matiere d'imperfection & de peché, il n'y a rien de petit à ses yeux, bien qu'aux yeux des creatures il semble que ce ne soit rien, je luy en demandois pardon avec douleur, & prenois de l'eau-benite, parce que l'on m'avoit dit qu'elle effaçoit les pechez veniels, pourveu que l'on en usât avec devotion. Etant un jour au pied de l'Autel de Nôtre Dame, où je me disposois pour aller à confesse, je vis si clairement par une lumiere interieure l'importance qu'il y a de se bien confesser, & j'ûs une persuasion si forte qu'il me le falloit faire, que je n'en pouvois douter: de-là j'allay au Confessionnal, où trouvant un bon Prestre, qui confessoit par coûtume & sans beaucoup d'exactitude, mon cœur se ferma, & il ne me fut plus possible de me confesser selon les veuës & selon les touches que je venois d'avoir: je répondois seulement aux

III.

IV.

V.

VI. interrogations qu'il me faisoit, & écoutois ses remontrances, mais de moy-même je ne luy pouvois rien dire. Dans cette rencontre, ainsi que dans les autres semblables après avoir fait ma penitence, je me presentay à la sainte Communion, sans avoir ce me semble, aucune difficulté de conscience, ny aucun reproche interieur; car j'en sortois toujours avec une plus grande devotion & inclination au bien, & avec une plus grande esperance & confiance en la bonté de Dieu. Comme j'avois lû les Pseaumes en François, & que j'avois ouï dire que c'étoit l'Esprit de Dieu qui les avoit dictés, il m'en venoit des passages dans la memoire: je m'en servois dans les rencontres, & je croyois fortement que tout ce qui étoit dit par l'Esprit de Dieu étoit veritable & infallible, & que tout ce qui avoit l'estre tomberoit plutôt dans le neant, que ces paroles saintes n'eussent leur effet. C'étoit ce qui me faisoit dire, que j'espererois en luy, & que par cette esperance, il me donneroit tout ce que je luy demanderois, me confiant entierement en sa parole, & ainsi que je ne serois point confuse en mon attente.

## A D D I T I O N.

**E**Ncore qu'elle n'ait été que deux ans dans le mariage, elle peut néanmoins être proposée pour modele a toutes les personnes qui y sont engagées. Car si-tôt qu'elle s'y vit établie, la premiere chose qu'elle fit, fut de faire regner la crainte de Dieu dans sa maison & de fermer toutes les avenues par où elle voyoit que le peché y pouvoit avoir entrée. Et pour ce qui regardoit sa personne en particulier, elle prit des mesures pour s'acquitter exactement de tous les devoirs que la justice l'obligeoit de rendre à Dieu, à son mary, à ses domestiques, & à elle-même.

Comme les premiers devoirs de la creature sont de se porter à Dieu, & de luy rendre les adorations & les services qui sont dûs à sa souveraine Majesté, aussi ses premiers soins furent de se rendre exacte à toutes les obligations d'une bonne Chrétienne de la condition où elle estoit engagée. Elle ne plongeoit point tellement son esprit dans les soins de ses affaires domestiques, qu'elle ne prît du temps pour vaquer à ses dévotions qu'elle n'eût ses heures réglées pour faire Oraison, & qu'elle ne fût soigneuse d'entendre la Messe tous les jours. Mais ses grandes dévotions estoient de frequenter les Sacremens, & d'entendre la parole de Dieu. C'étoient-là les deux sources où elles puisoit les forces qui

luy étoient nécessaires pour ne pas succomber sous le poids de ses croix continuelles qui luy devenoient de jour en jour plus pesantes & plus ameres. Sur tout elle trouvoit ses délices dans la sainte Communion, parce qu'elle y trouvoit Dieu par sa foy & par sa charité toute de feu, & elle n'en sortoit jamais que l'on ne remarquât en elle un nouvel accroissement de grace & de vertu. Elle dit dans une de ses lettres, qu'il ne faut qu'une seule Communion bien faite pour rendre une âme sainte, parce qu'elle y trouve le Saint des Saints & la sainteté même, & que ce qui empêche l'ouvrage d'une si prompte sanctification, c'est qu'après que nous nous sommes donnés à Dieu au même temps qu'il s'est donné à nous; nous reprenons ce que nous luy avons donné, & rentrons dans la possession de nous mêmes, nôtre amour propre ne pouvant souffrir un anéantissement aussi entier que le demande le sanctificateur, & qu'il est nécessaire pour être sanctifié de la sorte.

Mais comme Dieu avoit pris sa servante toute pour luy, & qu'il s'étoit tellement rendu le maître de son cœur & de son amour qu'il y restoit tres-peu de propriété, c'étoit ce qui luy faisoit faire de si merveilleux progres dans les voyes de la grace & dans la pratique des vertus solides.

Mais elle n'étoit pas tellement captive de sa devotion, ny des consolations qu'elle y recevoit, qu'elle abandonnast le soin de sa famille; Elle étoit toujours preste à mettre l'ordre par tout, en sorte qu'il n'arrivoit jamais de confusion: & la douceur, la prudence & l'élevation d'esprit avec laquelle elle dispoit toutes choses, temoignoient assez que le saint Esprit qui la conduisoit intérieurement, la dirigeoit encore dans la disposition de ses affaires exterieures.

Sur tout elle regardoit son mary comme luy tenant la place de Dieu, & en cette qualité elle luy rendoit tous les respects & tous les services qui luy étoient possibles. Elle l'aymoit uniquement, parce qu'il avoit toutes les belles qualitez de corps & d'esprit que l'on eût pû desirer dans un homme; mais beaucoup plus parce que la loy de Dieu l'y obligeoit: aussi son amour étant plus fondé sur la grace que sur la nature, l'on ne voyoit point en elle ces caresses molles qu'on voit en quelques nouvelles mariées; mais seulement une humeur gaye & ouverte, retenuë par une gravité respectueuse. Par le même principe, son amour étoit inaltérable dans les afflictions qu'elle souffroit; & c'est ce qui donnoit de l'admiration à ses parens & à ses amis, qui ne pouvoient com-

prendre comment il se pouvoit faire qu'elle conservast un cœur sincere & une union si inviolable avec un homme qui avoit été la cause, quoy qu'innocente de ses peines. Luy-même en étoit surpris, de sorte qu'il ne la pouvoit voir dans son affliction sans pleurer, & admirant une si grande vertu, il ne se presentoit point d'occasion qu'il ne luy demandast pardon avec une extrême douleur.

Comme sa condition l'engageoit dans la fabrique, & dans le trafic de la foye qui est le grand commerce du pays, il étoit obligé d'entretenir plusieurs Ouvriers domestiques, qui travailloient pour luy : leur bonne Maitresse leur donnoit leurs necessitez avec autant de soin & de charité, que s'ils eussent été ses propres enfans : aussi ils la respectoient comme leur Maitresse, & la cherissoient comme leur mere; & comme le sujet de son affliction leur étoit connu, ils avoient pour elle une compassion qui ne se peut dire, & ne la pouvoient regarder sans gemir.

Mais si elle avoit tant de soin de leurs necessitez corporelles, elle en avoit beaucoup plus de celles de leurs ames, veillant à ce qu'ils fussent exacts à faire leurs prieres, & à s'acquitter de tous les devoirs d'un bon Chrétien. Elle craignoit sur tout qu'ils ne commissent quelque peché qui obligeast Dieu de détourner sa vûë & sa protection de dessus eux, & de toute sa Maison; c'est pourquoy elle les faisoit confesser souvent, afin de conserver leurs ames dans la pureté, & dans l'innocence; car c'est le propre de la charité parfaite de craindre le peché, non seulement en celuy qui en est embrasé, mais encore en tout le monde; parce qu'elle ne regarde que son objet, qu'elle craint seulement d'estre offensé. Et afin de les animer davantage à la pratique des bonnes œuvres; elle alloit entendre les Prédications : d'où retournant comme Moïse, la teste toute remplie de lumiere, elle repetoit à tous ceux de la Maison ce qu'elle avoit entendu, en y ajoutant ses propres pensées, ainsi qu'elle dira au Chapitre suivant. A cet effet elle prenoit prudemment un temps commode, de crainte de rebuter le monde, & que son zele ne demeurast sans effet; ce temps étoit pour l'ordinaire celuy du repas, pendant lequel elle nourrissoit les ames de la viande sainte de la parole de Dieu, & retranchoit en même temps beaucoup de vains discours, dont la table est souvent assaisonnée.

Son zele ne la portoit pas tant à travailler au salut des autres, qu'elle ne pensast aussi tres-serieusement au sien, & les devoirs

qu'elle

qu'elle rendoit si exactement à toute sa Famille, ne l'empêchoit point de rendre à son ame ceux qu'elle étoit obligée de luy rendre. Car après qu'elle avoit mis par tout les ordres convenables, elle ne perdoit point le temps qui luy restoit, elle n'alloit point prendre ses divertissemens, elle ne faisoit point de visites inutiles; mais elle se retiroit en son particulier, ou pour prier, ou pour faire des lectures spirituelles: c'étoit dans la communication avec Dieu, qu'elle se reposoit de ses travaux, & qu'elle prenoit de nouvelles forces pour travailler tout de nouveau.

CHAPITRE IV.

*I. Du desir ardent qu'elle avoit d'entendre la parole de Dieu. II. Et de la haute estime qu'elle faisoit des Predicateurs. III. Les effets admirables que cette parole sainte operoit dans son ame. IV. Et comme remplie de zele elle la communiquoit à ceux de sa maison qui negligeoient de l'entendre. V. Son mary prend de la complaisance dans ses devotions.*

**D**Es mon enfance ayant appris que Dieu parloit par la bouche des Predicateurs, cela me sembloit admirable, & j'avois une grande inclination à les aller entendre, étant si jeune que j'y comprenois fort peu de chose, excepté l'Histoire que je racontois à mon retour.

Etant devenuë plus grande, la foy que j'avois dans le cœur, jointe à ce que j'entendois de cette divine parole operoit de plus en plus dans mon ame le desir de l'écouter. J'avois les Predicateurs en si grande veneration, que quand j'en voyois quelqu'un par les rues, je me sentois portée d'inclination à courir apres luy, & à baiser les vestiges de ses pieds, une petite prudence me retenoit: mais je le conduisois de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse entierement perdu de veüe. Je ne trouvois rien de plus grand que la parole de Dieu, & c'étoit ce qui produisoit en mon cœur l'estime de ceux

I.

II.

III.

**IIII.** parler par paroles exterieures, parce que mon esprit ne pouvoit contenir cette abondance; ce que je faisois à Dieu avec une grande ferveur, & aux personnes de nôtre maison avec un grand zele, en leur disant ce que le Prédicateur avoit prêché, y ajoûtant mes propres pensées qui me rendoient éloquente. Une fois en un Sermon du Saint Nom de Jesus que le Prédicateur avoit nommé plusieurs fois, cette divine parole, comme une manne celeste remplit mon cœur si abondamment, que tout le jour ma respiration ne disoit autre chose que **J E S U S, J E S U S**, sans pouvoir finir. Dieu me donnoit de grandes lumieres en cette assiduité d'entendre sa sainte parole, & mon cœur en étoit tout embrasé jour & nuit, ce qui me faisoit parler à luy d'une façon interieure qui m'étoit nouvelle & inconauë. Car comme j'avois entendu dire qu'il falloit méditer pour faire oraison mentale, je ne pensois pas que ce que mon cœur disoit à Dieu le fût, de maniere que je suivois cet attrait interieur, ne sachant autre chose, sinon que c'étoient de bons sentimens que la parole de Dieu produisoit en mon ame, qui me pouffoient de plus en plus à l'aller entendre, & qui me fortifioient dans la pratique des vertus, dont les occasions se rencontroient dans la condition où sa divine Majesté m'avoit engagée. Un Carême qu'un bon Pere Capucin prêcha de la Passion de nôtre Seigneur, mon esprit fut tellement plongé dans ce sacré Saint mystere, que jour & nuit je ne pouvois entendre à autre chose. Maintenant que j'ay plus de connoissance & d'experience en la vie spirituelle, je reconnois que la bonté divine me prévenoit par de grandes graces, & me remplissoit des benedictions de sa douceur, pendant que d'un autre côté j'avois de grands sujets de croix dans une condition qui m'en produisoit de continuelles, & que je trouvois entierement

**V.** opposées à l'esprit qui se vouloit gagner mon cœur & mon affection. Ce n'est pas qu'on s'opposât à mes petites devotions; bien au contraire, la personne avec laquelle j'étois liée m'y portoit, & en avoit beaucoup de satisfaction, & ce fut pour moy une grande providence de Dieu: car sans cette condescendance, ma captivité & les croix qui la suivoient m'eussent été insupportables, n'ayant pas encore pour lors assez de fonds de vertu pour les supporter.

Du depuis nôtre Seigneur m'a toujours laissé cette inclination d'entendre sa divine parole, & m'y a fait de tres-grandes graces. Qu'il en soit beni eternellement.

## A D D I T I O N.

J'Ay dit que la parole de Dieu étoit l'une des principales sources d'où elle tiroit de la force dans ses afflictions ; aussi est elle du nombre des armes spirituelles que saint Paul veut que nous prenions pour nous deffendre , non seulement contre les ennemis de nôtre salut , mais encore contre les adversitez de cette vie. Elle montre icy les effets de cette parole sainte dans son ame , & les graces admirables qu'elle opere dans les personnes bien préparées , & qui ne l'écoutent qu'à dessein de la mettre en pratique.

L'estime qu'elle faisoit de la parole de Dieu , faisoit qu'elle estimoit aussi infiniment ceux qui la prêchoient. Elle les regardoit comme les Heraults du Roy du Ciel, qui sont envoyez pour faire sçavoir aux hommes ses volonteZ & comme les trompettes de l'Eglise militante qui les excitent à y obeïr. Dieu luy avoit donné cette haute estime des Prédicateurs dès son enfance , & par ce sentiment si extraordinaire, il la dispofoit dés lors aux emplois Apostoliques auxquels il l'avoit destinée de toute éternité. Cette assiduité à entendre la parole de Dieu , ce zele à la rapporter à ceux de sa maison , & cette grande facilité à expliquer ses propres pensées, étoient des moyens que cette adorable providence ébauchoit en elle, pour accomplir un jour avec plus de perfection cette vocation admirable dont il sera parlé en son lieu. Elle ne sçavoit pas alors que ce fût là l'intention de Dieu , mais elle l'a reconnu depuis ainsi qu'elle témoigne par ces paroles : Dés mon enfance , il me semble que Dieu me dispofoit à la grace que je possède maintenant , car j'avois plus l'esprit dans les païs éloignés , pour y considerer les genereuses actions de ceux qui y travailloient & enduroient pour J E S U S. C H R I S T , que dans le lieu où j'habitois. Mon cœur se sentoit uni aux ames Apostoliques, d'une maniere toute extraordinaire. Il me prenoit quelquefois des faillies si excessives , que si les respects humains ne m'eussent retenuë puissamment, j'eusse couru après ceux que je voyois portez au zele du salut des ames. Je ne sçavois pas pourquoy j'avois tous ces mouvemens, car je n'avois ny de la conduite, ny de l'esprit pour le reconnoître : aussi n'étoit-il pas temps , parceque celui qui dispose les choses doucement, vouloit que je passasse par divers états , & par des voyes différentes , avant que de manifester sa sainte volonteZ à la plus indigne de ses creatures.

*Lettre à  
son fils du  
1. Septem.  
bre 1643.*

Aussi le sentiment qu'elle avoit de la parole de Dieu faisoit qu'elle ne trouvoit point de chetifs Prédicateurs, tous luy étoient égaux, & ce luy étoit assez de sçavoir que la parole qui sortoit de leur bouche, étoit la parole de Dieu pour la croire, pour l'aimer, pour la mettre en pratique, & ensuite pour avoir en veneration ceux à qui Dieu en avoit commis le ministere. Elle sçavoit que si les Infidèles recevoient les oracles qui sortoient de la bouche des Idoles de bois & de pierre avec le même respect que ceux qui étoient rendus par des statuës d'or & d'argent, à plus forte raison un Chrétien qui a la foy dans le cœur, & qui sçait que **JESUS-CHRIST** a dit à ses Prédicateurs : *Ceux qui vous écoutent m'écoutent*, doit toujours entendre la parole de Dieu avec un même sentiment de devotion, soit qu'elle soit prêchée par un Prédicateur docte & éloquent, soit qu'elle sorte de la bouche d'un Prédicateur simple & populaire. Ainsi elle n'aimoit pas la parole de Dieu à cause du Prédicateur, mais elle aimoit le Prédicateur à cause de la parole de Dieu : la parole de Dieu luy paroissoit en quelque façon comme **JESUS-CHRIST**, qui est la parole du Pere Eternel, & elle regardoit le Prédicateur avec quelque rapport à la croix ; Or elle sçavoit que l'on n'honore pas **JESUS-CHRIST** à cause de la croix, quelque precieuse que soit sa matiere, mais que l'on honore la croix à cause de **JESUS-CHRIST** qui y a été attaché.

Luc. 10  
26.

Ces grands sentimens que Dieu luy avoit donnez de Prédicateurs dès son enfance, ont augmenté en elle avec l'âge : elle vient de dire que son ame étoit un vase qui recevoit la parole de Dieu comme une liqueur celeste, qui la fortifioit & la consoloit tout ensemble ; mais après que ce vase fut remply, elle ne l'écoutoit plus tant pour recevoir que pour répandre, elle se joignoit en esprit aux Prédicateurs, & les accompagnoit par tout dans l'exercice de leur ministere, soit dans la chaire, soit dans les Missions, son cœur parloit par leur bouche, & elle faisoit son possible auprès de Dieu pour attirer sa benediction sur leur langue, afin qu'elle pût répandre sa parole sainte avec fruit. Le zele qu'elle avoit de la gloire de Dieu & du salut des ames, la mettoit dans cet empressement, & je ne doute nullement que Dieu la voyant ainsi unie aux hommes Apostoliques pour faire en esprit ce qu'ils faisoient par effet, n'ait fait par son moyen de grandes conquestes pour son Eglise. Elle ne se contentoit pas de les accompagner & de tra-

fa  
&  
Q  
fi  
eu  
ce  
ma  
ce  
&  
fil  
sen  
qu  
rie  
loi  
So  
alle  
à la  
Ah  
je la  
vo  
yeu  
c'ef

## DE L'INCARNATION.

21

vailer avec eux en esprit, elle les animoit encore par ses paroles à surmonter toutes les difficultez qui se pouvoient rencontrer dans l'exécution de leur office, & sur tout lors qu'ils étoient sur leur depart pour aller dans les Missions, elle les excitoit avec des paroles si ferventes qu'ils en étoient tous embravez de zele. Mais j'avance trop dans le cours de ses années & dans les pratiques éminentes de sa vie; il faut revenir aux élémens de la vie Chrétienne dans la pratique desquels on la va voir au Chapitre suivant.

### C H A P I T R E V.

*I. De la devotion, & des hauts sentimens que Dieu luy donnoit des ceremonies de l'Eglise. II. Combien elle estimoit la grace d'être née de parens Chrétiens & Catholiques. III. Son zele admirable pour l'observation des pratiques de l'Eglise.*

**C**E qui m'a encore beaucoup servi pour l'esprit de la devotion, c'ont été les ceremonies de l'Eglise, lesquelles dès mon enfance m'attiroient puissamment l'esprit, je trouvois cela si beau & si saint, que je ne voyois rien de semblable hors de l'Eglise. Quand je fus plus grande & plus capable de concevoir leur signification, mon amour augmentoit ensuite de l'admiration qu'avoit eu mon esprit voyant la sainteté & la majesté des saints mysteres: cela augmentoit aussi ma foy, & me lioit à nôtre Seigneur d'une maniere toute extraordinaire: je m'épanchois en actions de graces de ce qu'il luy avoit plû de me faire naître de parens Chrétiens & Catholiques, & de ce qu'il m'avoit appelée à la vocation de fille de l'Eglise: plus j'avancois en connoissance, plus j'avois de sentimens d'amour pour ces saintes ceremonies de l'Eglise, & lors que je voyois aux processions la croix & la banniere que les Chrétiens ont coûtume de suivre, mon esprit & mon cœur tressailloient de joye. J'avois veu un Capitaine logé en nos quartiers que ses Soldats suivoient avec leur drapeau lors qu'ils marchaient pour aller faire leur exercice militaire; voyant donc le Crucifix attaché à la croix, & la banniere avec ses figures, je disois en moy même: Ah! c'est celuy-là qui est mon Capitaine, voila aussi sa banniere, je la veux suivre, comme les Soldats suivent le leur: & ainsi je suivois la procession avec un grand sentiment de ferveur. J'avois les yeux fichez sur le Crucifix, & allois repetant en mon cœur, Ah! c'est-là mon Capitaine, je le veux suivre. J'avois une si vive foy

I.

II.

III.

pour tout ce que fait l'Eglise, qu'il me sembloit que c'étoit ma vie & mon aliment. Une fois je pensay estre étouffée dans une procession generale d'un Jubilé. En ce temp.-là je me trouvois des premieres pour entrer dans les Eglises, afin d'y voir les ceremonies qui s'y pratiquoient, & l'Office solemnel qui s'y faisoit ; toute mon occupation étoit dans l'interieur touchant ce que je voyois , & que j'entendois , de sorte qu'un jour dans une procession du tres-saint Sacrement , mon cœur & mon esprit furent si ravies en Dieu au sujet de ce Sacrement d'amour que je ne voyois pas à me conduire ; J'avois la veuë couverte en sorte que je marchois au hazard & comme une personne qui a trop bû , je ne sçay si l'on s'en appercevoit & encore moins ce que l'on en pouvoit penser. En cet état où par la reflexion que je faisois quelques fois sur moy-même , je sentois que Dieu se rendoit si absolument le maître de mon cœur , que je pensois être dans la voye de la vraye devotion , ne sçachant pas qu'il y en eut d'autre que de bien prier Dieu , le servir en frequentant les Sacremens & ne commettre point de pechez à son escient ; Aussi lors que je me confessois , je me trouvois bien juste , & mon esprit avoit de la satisfaction d'une confession à l'autre , quoy que l'Esprit de Dieu me pressât encore de me confesser de toutes mes enfances dont j'ay cy-devant parlé , parce qu'il vouloit de moy une pureté que je ne connoissois pas , non plus que la fin pour la quelle il la vouloit.

#### ADDITION.

**J**E n'ay rien à ajoûter à des sentimens si Chrétiens & si touchans, qu'une petite reflexion morale , sçavoir que quelque dessein qu'ait une ame de s'élever à la perfection , c'est en vain qu'elle travaille , si elle n'édifie sur les pratiques fondamentales de la vie Chrétienne, & que tout ce qu'elle fait n'est pas moins sujet à ruine, qu'un édifice qu'on auroit élevé sans fondemens. Le Saint Esprit qui conduisoit sa servante , par la voye d'une direction solide, avant que de l'élever plus haut luy en a fait pratiquer quatre dont elle fait icy mention ; sçavoir bien prier Dieu , ne point pecher de dessein formé, frequenter les Sacremens , & être exacte aux pratiques communes qui s'observent dans l'union de l'Eglise, comme sont d'entendre les predications , de se trouver aux processions , d'assister au diuin service , & autres semblables , qui sont assurément agreables à Dieu & d'un tres-haut merite , parce

I. E.  
cro  
reu  
par

J'Es  
le par  
cette  
plus g

qu'outre le fruit de la bonne action, l'on y est dans l'exercice actuel d'une charité publique, qui est la chose du monde que Dieu regarde avec le plus de plaisir.

Elle remarque particulièrement que les ceremonies de l'Eglise luy ont été d'un grand secours & qu'elle alloit des premieres à l'Eglise afin de choisir une place d'où elle les pût considerer plus à l'aise, & les méditer avec moins de distraction. Les regarder par une pure curiosité, c'est un défaut, mais les regarder pour les méditer, c'est une œuvre de pieté & de religion : car il ne faut pas croire que ces Symboles quoyque sensibles & extérieurs soient si inutiles que les heretiques se l'imaginent, ny de si peu de consequence que plusieurs Catholiques se le persuadent : ce sont de seconds mysteres dans l'Eglise, qui sous l'exterieur de l'action contiennent quelque chose dont l'ame peut être édifiée quand elle les peut penetrer. Les premiers mysteres sont les fondemens de la Religion, ces seconds en sont les ornemens qui font voir sa majesté & qui la rendent auguste, & les uns & les autres sont des voiles, sous lesquels il y a une manne cachée, qui console le cœur & le remplit de devotion. Au même temps que cette servante de Dieu ouvroit les yeux pour regarder ces ceremonies saintes, son esprit se trouvoit éclairé d'une lumiere qui luy faisoit voir les rapports qu'elles avoient à Dieu & ce quelles contenoient de mysterieux : Et parce qu'elle n'avoit point encore de Pere spirituel qui la dirigeât, dans la vie spirituelle, le Saint Esprit se servoit de ces Symboles extérieurs, comme d'autant de langues, pour parler à son cœur, & y exciter la ferveur de la foy de la devotion.

---

## CHAPITRE VI.

*I. Elle demeure veuve. II. Et par la mort de son mary ses premieres croix furent suivies de nouvelles traverses. III. Dont elle se tira heureusement par la foy qu'elle avoit dans les paroles de l'Ecriture, & par la confiance qu'elle avoit en Dieu.*

**J'**Estois pour lors âgée de dixneuf ans, auquel tems Nôtre Seigneur fit une separation, appelant à foy la personne avec laquelle par sa permission j'avois été liée. Diverses affaires qui suivirent cette separation me causerent de nouvelles croix, & naturellement plus grandes qu'une personne de mon sexe, de mon âge, de ma

I.

II.

III. capacité & de mon peu d'expérience les eut pû porter , mais les excez de la bonté divine mirent dans mon esprit & dans mon cœur une force & un courage qui me firent supporter le tout. Mon appuy étoit fondé sur ces paroles saintes qui disent : *Je suis avec ceux qui sont dans la tribulation* : Je croyois fermement qu'il étoit avec moy puis qu'il l'avoit dit , de sorte que n'y la perte des biens temporels , ny les procès , ny la disette , ny mon fils qui n'avoit que six mois , & que je voyois dénué de tout aussi bien que moy , ne m'inquiettoient point. Mon esprit étoit depourveu de toute expérience humaine , mais l'Esprit de Dieu qui m'occupoit interieurement me remplissoit de foy , d'esperance & de confiance qui me faisoient venir à bout de tout ce que j'entreprendois.

## A D D I T I O N.

A Peine avoit-elle été deux ans dans le mariage , que Dieu separa ce que luy même avoit uni , & rompit les liens qui l'empéchoient de courir dans la voye de la Sainteté avec la liberté qu'elle a fait depuis. Comme elle avoit un naturel tres tendre & porté a la compassion , il ne se put faire que cette separation ne luy fût sensible ; mais aussi comme Dieu s'étoit entierement rendu le maître de son cœur & de son amour , il ne luy fut pas difficile d'essuyer ses larmes , & de s'élever au dessus de tous les sentimens de la nature , pour se soumettre aux ordres de sa Providence. Elle avoit donné tant de preuves de sa vertu , de son grand esprit & de son bon naturel pendant tout le tems de son premier engagement , qu'elle ne fut pas long-tems sans être recherchée par des partis tres avantageux qui luy faisoient esperer une fortune plus favorable que n'avoit été celle de son premier mariage : Et d'ailleurs ceux avec lesquels elle avoit eu des affaires ayant reconnu l'intégrité qu'elle avoit fait paroître en traittant avec eux , entreprirent de la relever & de luy faire toutes les avances nécessaires pour son rétablissement. Il sembloit que la prudence la dût porter a ne pas laisser échapper des occasions si considerables que le Ciel luy presentoit ; mais la pesanteur de son premier joug luy étoit si presente , & elle en étoit encore si fatiguée , qu'elle avoit une extrême aversion de toutes les propositions qu'on luy faisoit , encore que pour dire la verité cette aversion ne vint pas tant de ses premieres croix , qui luy avoient été des occasions precieuses de vertu & de merite , que de l'attrait interieur qui luy ravissoit le cœur , & la pressoit de se degager entierement du monde

monde pour se donner toute à Dieu. Mais personne ne peut mieux expliquer les dispositions où elle se trouva après cette séparation, qu'elle-même, & voicy ce qu'elle en dit : Ne vous étonnez pas si me voyant libre, j'avois une si grande aversion du mariage; cela provenoit de ce que le fonds que Dieu me donnoit, & que l'esprit de grace par lequel il me conduisoit, étoit incompatible avec d'autres liens que ceux de son saint amour : Et quoyque j'aymassé beaucoup vôtre pere, & que la perte que j'en fis me fût sensible d'abord, toutefois me voyant libre & degagée, mon ame se liquefioit en actions de graces, de ce que je n'avois plus que Dieu à qui mon cœur & mes affections se pussent dilater, & se dilatoient en effet sans cesse dans ma solitude, où je n'avois qu'à penser interieurement à luy, & à vous élever pour son saint service. Vôtre ayeule paternelle voyant son fils unique mort, eut une si grande crainte que je ne la quittasse, qu'elle en mourut un mois après, ce que je n'eusse pas fait, d'autant que j'étois resoluë de luy tenir compagnie, & de l'assister autant qu'il eût plû à la divine bonté me le permettre en vous élevant; Mais elle en ordonna autrement pour mon bien & pour le vôtre; parce que cela m'auroit engagée dans le trafic, & mise en danger, dans la jeunesse où j'étois, de ne pas suivre la route par laquelle Nôtre Seigneur nous vouloit conduire vous & moy.

Quelque aversion neanmoins qu'elle eût du mariage & quelque repugnance qu'elle en eût témoigné à tous ceux qui luy en avoient parlé, elle se trouva un jour si pressée & si accablée de raisons, fondées principalement sur sa jeunesse, sur l'âge de son fils, qui étoit encore dans l'enfance, sur la capacité de ses biens, & sur la volonté presente que ses amis avoient de l'aider, qu'elle hesita un peu si elle ne devoit point plutôt suivre le conseil de tant de personnes desinteressées que les lumieres de son propre esprit: Mais elle revint aussi-tôt à soy, & cette infidélité luy parut si criminelle, que dans une confession generale qu'elle fera cy apres des principaux pechez de sa vie; elle met celui-ci en tête ( si pourtant on le peut appeller peché ) comme celui dont elle avoit le plus de douleur, & qu'elle croyoit pouvoir être la cause des peines interieures que Dieu luy faisoit souffrir. Elle sçavoit fort bien que cette faute étoit peu considerable en elle-même, mais ce qui la rendoit insupportable à un cœur aussi fidele que le sien, c'étoit de l'avoir commise apres avoir receu la grace incomparable dont elle va faire le recit.

## CHAPITRE VII.

I. Dieu d'une maniere miraculeuse , l'attire à une parfaite pureté interieure. II. La laideur effroyable qu'elle remarquoit dans le peché pour petit qu'il fût. III. Description de la parfaite contrition, & d'un cœur veritablement penitent. IV. Dieu luy donne un Confesseur sage & spirituel. V. Commencement de ses austeritez corporelles.

**A** Prés tous les mouvemens interieurs que la bonté de Dieu m'avoit donnez pour m'attirer à la vraye pureté interieure, en laquelle je ne pouvois entrer de moy-même, n'ayant eu jusques alors aucun Directeur pour mē conduire dans la vie spirituelle, la pensée même ne m'en étant pas seulement venuë, parce que je ne croyois pas qu'il falût traiter des affaires de son ame avec personne qu'avec Dieu, mais qu'il falloit seulement dire ses pechez à son Confesseur. Sa divine Majesté voulut enfin me faire elle-même ce coup de grace, que de me tirer de mes ignorances, & de me mettre dans la voye où elle me vouloit, & par où elle me vouloit faire misericorde; ce qui arriva la veille de l'Incarnation de Nôtre Seigneur l'an mil six cens vingt, le vingt-quatrième Mars, en cette sorte. Un matin que j'allois vacquer à mes affaires, que je recommandoïis instamment à Dieu avec mon aspiration

Psal. 30.  
22

ordinaire (*In te Domine speravi, non confundar in aeternum*) que j'avois gravée en mon esprit avec une grande certitude de foy qu'il m'assisteroit infailliblement, en cheminant je fus subitement arrêtée interieurement & exterieurement, & par cet arrest si subit toutes les pensées de mes affaires me furent ôtées de la memoire. Alors les yeux de mon esprit furent ouverts en un moment, & toutes les fautes, pechez & imperfections que j'avois commises depuis que j'étois au monde me furent representez en gros & en détail, avec une distinction & clarté plus certaine que toute certitude que l'industrie humaine pourroit exprimer. Au même moment, je me vis toute plongée dans du sang, & mon esprit fut convaincu que ce sang étoit celuy du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étois coupable par les pechez qui m'étoient representez, & qui avoit été répandu pour mon salut. Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenuë en cette rencontre, je croy que je fusse morte de frayeur, tant la veuë du peché pour petit qu'il puisse estre, me paroïssoit horrible

II.

& épouvantable; il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer: mais de voir un Dieu d'une bonté infinie, & d'une pureté incomprehenfible offensé par un vermisseau de terre, c'est ce qui surpasse l'horreur même: Je dis plus, un Dieu fait Homme mourir pour expier le peché, & répandre tout son Sang précieux pour appaiser son Pere, & par ce moyen luy reconcilier les pecheurs, il ne se peut dire ce que l'ame conçoit en ce prodige: mais enfin, de voir outre cela que personnellement l'on est coupable, & que quand l'on eût été seule qui eût peché, le Fils de Dieu auroit fait ce qu'il a fait pour tous, c'est ce qui consume & aneantit l'ame. Ces vœux & ces operations sont si penetrantes qu'en un moment elles disent tout, & portent leur efficacité & leurs effets, ainsi qu'il m'arriva dans cette lumiere, dont il plût à la divine bonté d'éclairer mon esprit. En ce même moment mon cœur se sentit ravi en soy-même, & tout changé en l'amour de celui qui luy avoit fait cette insigne misericorde, lequel luy fit souffrir dans l'experience de ce même amour une douleur & un regret de l'avoir offensé le plus grand qu'on se puisse imaginer; non, il ne se peut imaginer. Ce trait de l'amour fut si penetrant & si inexorable pour ne rien relâcher de la douleur, que je me fusse jettée dans les flammes pour le satisfaire. Et ce qui est le plus incomprehenfible, sa rigueur me sembloit douce; il portoit des charmes & des chaînes qui lioient & attachoient l'ame afin de la conduire où il vouloit, & elle de sa part s'estimoit heureuse de se laisser ainsi captiver. Or en tous ces excez je me voyois toujours plongée dans ce précieux Sang, de l'effusion duquel j'étois coupable, & c'étoit ce qui causoit mon extrême douleur, avec le même trait d'amour qui avoit ravi mon ame & qui me pressoit d'aller à confesse. Revenant à moy je me trouvay debout arrêtée vis-à-vis de la petite Chappelle des Reverends Peres Feuillans qui ne commençoient qu'à s'établir à Tours, & ce me fut un bonheur de trouver mon remede si proche; j'y entrai & rencontrai un Pere seul debout au milieu de la Chappelle, lequel sembloit n'y estre que pour m'attendre; je l'abordai & luy dis pressée par l'esprit qui me conduisoit; mon Pere je voudrois bien me confesser, car j'ay commis tels pechez & telles fautes. Je commençai par une abondance d'esprit de luy dire tous les pechez qui m'avoient été montrez, avec une effusion de larmes qui provenoient de la douleur que j'avois dans le cœur. Il survint une Dame, qui étant à genoux devant le saint Sacrement pût facilement entendre tout ce que je disois au Pere,

III.

IV.

car je parlois assez haut, mais je ne me mettois en peine que d'apaiser celuy que j'avois offensé. Après que j'eus tout dit, je m'aperçeus que ce bon Pere avoit été extrêmement surpris de la façon avec laquelle je m'étois énoncée, qu'il connut bien n'estre pas naturelle, mais extraordinaire. Il me dit avec une grande douceur, allez-vous-en, & demain venez me trouver dans mon Confessionnal, je ne fis pas seulement reflexion qu'il ne me donnoit point l'absolution de mes pechez. Je me retirai donc, & le vins retrouver le lendemain de grand matin à son Confessionnal, où luy ayant repeté ce que je luy avois dit le jour precedent, il me donna l'absolution. Comme Dieu par un effet particulier de sa providence m'avoit donné ce bon Pere pour Confesseur, je n'en pris point d'autre pendant tout le temps qu'il demeura à Tours. Il se nommoit Dom François de saint Bernard, & c'est le premier Confesseur Religieux à qui je me sois confessée. Je ne luy dis pas néanmoins ce qui m'étoit arrivé, ny ce qui occupoit mon esprit, mais seulement mes pechez, ne croyant pas qu'il falût parler d'autre chose à son Confesseur; & plus d'un an entier que je me confessai à luy je me comportai de la sorte. Mais ayant entendu dire à une

V. bonne fille qu'il falloit demander congé à son Confesseur de faire des penitences, & qu'il n'en falloit point faire de soy-même, je luy demandai permission en ce commencement d'en faire quelques-unes: celles qu'il me permit furent de porter la ceinture de crain, & de prendre la discipline, ensuite dequoy il me regla l'ordre que je devois tenir pour la Confession & la Communion, qui fut de m'en approcher les Festes, les Dimanches & les Jeadis pour cette premiere année, en sorte néanmoins que quand je le desirois plus souvent il me le permettoit. Pour revenir à ce qui m'étoit arrivé, je m'en retournai à nôtre logis changée en une autre creature, mais si puissamment changée que je ne me connoissois plus moy-même. Je voyois mon ignorance à découvert, qui m'avoit fait croire que j'étois bien parfaite, que mes actions étoient fort innocentes, & que j'étois bien auprès de Dieu; mais après que Nôtre Seigneur m'eût ouvert les yeux, je me voyois telle que j'étois, & je confessois que mes justices n'étoient qu'iniquitez.

## A D D I T I O N.

C'Etoit la coûtume des Prophetes, quand ils avoient eü quelque vision extraordinaire, d'en marquer exactement toutes

les circonstances, afin de les rendre plus croyables aux hommes, & de leur en donner un sentiment plus vif, de crainte ou de devotion. Aussi la vision que nôtre servante de Dieu eut dans le ravissement extatique dont elle parle icy, est si rare & si singuliere, qu'elle donne une connoissance exacte du lieu, de l'année, du mois, du jour & de l'heure qu'elle arriva, & s'il y manque quelque circonstance pour en connoître parfaitement la nature, elle y supplée par ses paroles qu'elle a écrites ailleurs: Touchant ce qui se passa en moy en l'année mil six cens vingt, j'allois actuellement pour vacquer à mes affaires par le chemin du haut fossé, & j'étois si occupée en Dieu, que je n'avisais pas le lieu où j'étois. Cela se fit par une subite abstraction d'esprit, & le tout se passa dans l'interieur, mais d'une veuë & experience si vive & si penetrante, que réellement je me voyois en tout moy-même plongée dans du sang. Je sçay bien que je fus arrêtée, & que je demurai debout, mais je ne sçay combien de temps, car je ne me souviens point que j'eusse aucune veuë des yeux, ny que je fisse aucune action du corps, mais seulement qu'étant revenuë à moy & me reconnoissant, je vis que j'étois dans le chemin qui traverse du haut fossé aux Feuillans. Je vous ay marqué ce qu'opera cette impression & son efficacité, laquelle m'est toujours nouvelle dans le ressouvenir de la grande grace que je reçus alors, ce qui m'a toujours fait appeller ce jour, le jour de ma conversion, & comme une grande porte qui m'a donné entrée dans les miséricordes de mon divin liberateur, lequel penetra le fonds de mon ame & de mon esprit, pour me changer en une nouvelle creature. Cette nouvelle creature, puisqu'elle s'appelle ainsi, a toujours estimé cette faveur pour une des plus signalées qu'elle ait jamais receuës du Ciel, & a toujours pris le jour auquel elle luy a été faite pour le jour de sa conversion: où il ne faut pas entendre une conversion d'un état de peché & de déreglement à un état de grace, parce qu'il seroit difficile de mener une vie plus pure & plus innocente qu'avoit été la sienne; aussi son Confesseur ne la traitta pas comme une penitente, à qui il faut donner de la crainte & de la terreur des Sacrements, puisqu'il luy permit d'abord de communier les Dimanches les Festes & les Jeudis, & même plus souvent si elle le desiroit. Mais par cette conversion, il faut entendre la resolution forte qu'elle prit, de ne plus penser au monde, ny à ses soins, ny à ses esperances, afin de se donner toute à Dieu, & de ne plus vivre que de son amour.

*En son  
supplément.*

Le lieu où elle fut si miraculeusement arrêtée, étoit un chemin qui étoit alors sur le haut fossé de l'ancienne ville; mais quand elle fut revenue à foy, elle se trouva par une seconde merveille, dans un autre, sçavoir dans celuy qui conduisoit à l'Eglise des Feüllans, & qui étoit hors de sa marche, Dieu l'ayant mise dans la voye qu'elle devoit suivre pour trouver la consommation de la grace qu'elle venoit de recevoir. J'ay veu l'endroit où cette merveille arriva, mais comme les lieux ont changé depuis par les edifices qui y ont été bâtis, Dieu a permis pour une memoire illustre & perpetuelle d'une chose si remarquable, qu'il y ait aujourd'huy une tres-belle fontaine, qui sert d'ornement au jardin du Palais Episcopal.

### CHAPITRE VIII.

*I. L'effusion du Sang du Fils de Dieu sur elle luy demeure imprimée dans l'esprit. II. Elle se retire entierement des affaires & de la conversation du monde pour converser avec Dieu dans la solitude. III. Les grands progresz qu'elle fait en peu de temps dans l'oraison. IV. Dans le mépris du monde & d'elle-même. V. Et dans la mortification des sens.*

**A** Prés cette operation de Dieu dans mon ame je fus plus d'un an que l'impression du Sang de Nôtre Seigneur demeura attachée à mon esprit avec une continuelle pensée de ses souffrances, & sans cesse mon ame recevoit de nouvelles lumieres qui me faisoient voir & decouvrir les plus menuës poussieres d'imperfection, desquelles j'étois inspirée de me confesser: je sentois mon esprit & mon cœur dans une grande obéissance & soumission à Dieu, & je suivois toutes les pentes qu'il me donnoit; non que j'eusse des scrupules, car je possédois une grande paix; mais ce qui m'étoit montré être peché & imperfection, c'étoit avec une si grande clarté, que mon esprit en étoit convaincu en un moment, & j'en parlois à Nôtre Seigneur, luy representant l'effusion de son Sang precieux: mes allées, mes venuës, mon veiller, mon dormir étoient entierement dans cette occupation: & je n'avois pas besoin de méditer ce que j'avois à faire, parceque l'Esprit qui me conduisoit, m'enseignoit tout cela, & me reduisoit où il falloit.

**II** J'avois encore quelques affaires temporelles à expedier, dont Nôtre Seigneur me fit la grace de sortir. Je n'avois qu'une servante

avec moy, ayant congedié quelques autres domestiques, à dessein de me retirer entièrement du tracas des affaires du monde, pour suivre l'agrain interieur, qui m'appelloit à la solitude, ne me souciant plus des gains temporels, quoyque ceux à qui j'appartenois me provoquaient d'y penser, puisque Dieu m'avoit donné du talent pour le negoce, & qu'il se trouvoit bien des personnes qui s'offroient de me faire des avances pour cela. Mais mon cœur avoit d'autres sentimens & mon esprit d'autres occupations qui luy faisoient preferer la solitude à tous les avantages qu'on me proposoit, & sans plus differer je pris un habit ridicule, pour faire connoitre à tous ceux de ma connoissance que je ne pensois plus à aucun établissement dans le monde: Je n'avois que vingt ans, & mon fils n'avoit pas encore un an. Mon pere me rappela en son logis où ma solitude fut favorisée; je me logeai au haut de la maison, où faisant quelques ouvrages paisibles, & mon esprit portant toujours son occupation interieure, mon cœur parloit sans cesse à Dieu, & moy-même je m'étonnois de ce que mon cœur parloit ainsi sans que je le fisse parler par mon action propre; mais poussé par une puissance qui m'étoit superieure, & qui l'excitoit continuellement, il disoit ce que cette puissance luy faisoit dire. Je voyois bien que cette puissance-là provenoit de l'impression du Sang precieux & des souffrances de Nôtre Seigneur, mais comme la chose m'étoit nouvelle, je l'admirois: & cette admiration me donnoit une grande estime de la bonté & de la misericorde de Dieu, qui abaissant sa grandeur vouloit ainsi se communiquer à moy qui me voyois la dernière de ses creatures, & pour laquelle il avoit si amoureusement répandu son Sang adorable. Que mon cœur luy parlât si familièrement & si éloquemment, ce m'étoit une chose incomprehensible, & néanmoins, bien loin de m'y opposer, je m'y laissois aller, & suivois cette pente qui produisoit de plus en plus en moy une haine de moy-même, un oubly de mes interests & de ceux de mon fils, & une aversion du monde, & de ses façons de faire: J'étois comme la Tourterelle retirée dans son nid & dans sa solitude; je ne gemissois que pour les pertes de temps que j'avois faites, & non pour la perte des biens temporels, car je voyois clairement que la bonté & la misericorde de Dieu étoient mon partage, & qu'enfin il auroit soin de moy. Cela me faisoit courir à son service, & sur tout je trouvois ma vie dans la frequentation des Sacremens, dans l'affiduité à entendre les Sermons, dans l'exercice de la penitence, & dans la solitude, où la misericorde divine me faisoit experimen-

III.

IV.

V. ter l'effet de ces paroles, *Je la conduiray dans la solitude, & là je parleray à son cœur.* Ah ! il faut avouer que l'Esprit de Dieu est un grand maître ; sans que j'eusse jamais été instruite dans l'oraison, ny dans la mortification dont les noms mêmes m'étoient inconnus, il m'enseignoit tout cela en substance, me faisant experimenter l'une, & pratiquer l'autre : ma veüe étoit mortifiée, mes oreilles fermées aux discours du monde, & je me taisois ne pouvant parler que de Dieu & de la vertu, sinon dans les affaires d'obligation que je ne regardois qu'en passant ; Mais je pensois sérieusement à cét Esprit qui absorboit mon ame dans l'impression dont j'ay parlé, & dans cette veüe du peché & de l'imperfection. Les paroles que disoit mon cœur, étoient d'actions de graces, de benediction, de detestation de tout ce qui n'est pas Dieu, de componctions amoureuses, de promesses de fidelité à suivre ce que sa divine bonté voudroit de moy, & de pente à me cacher dans les playes sacrées de J E S U S, qui étoit celuy, qui par l'impression de son Sang me mettoit un aiguillon dans le cœur, qui me consommoit dans une amoureuse reconnoissance. Sans méditer, mon esprit concevoit la consequence des quatre fins dernieres, & je voyois dans l'effusion du Sang du Fils de Dieu, les remedes convenables pour m'y faire arriver heureusement, & pour lors toute mon ame desiroit ardemment d'en recevoir l'application, outre l'impression generale & continuelle qu'elle portoit de ce souverain remede, qui étoit sa vie & son aliment.

## A D D I T I O N.

**D**Epuis qu'elle eut terminé ses affaires, & qu'elle eut achevé de rompre les liens qui l'attachoient au monde, elle ne pensa plus qu'à suivre l'attrait de Dieu qui l'appelloit à une vie d'union & de communication interieure avec sa divine Majesté : C'étoit ce qui luy faisoit aimer la solitude, où elle trouvoit parfaitement l'unique chose que son cœur desiroit. On ne la voyoit jamais qu'à l'Eglise ou dans sa maison; elle ne rendoit point de visites, & elle en recevoit fort peu ; Elle parloit rarement aux personnes, & quand elle étoit obligée de le faire, c'étoit en peu de mots : de sorte que c'étoit un sujet d'étonnement de la voir vivre dans le monde comme si elle n'eût pas été du monde. Elle avoit néanmoins encore quelques domestiques qui incommodoient son repos, & ce fut ce qui l'obligea de se retirer chez son pere, où sa solitude fut entiere  
car

car n'ayant plus ny servante ny serviteurs, & son fils même étant à nourrice hors de la maison, elle demeura toute seule avec Dieu.

Elle se logea comme une autre Judith dans le dôme, c'est à dire au haut étage de la maison, afin de s'approcher du Ciel de corps aussi bien que d'esprit: car il ne se peut dire en quelle élévation d'esprit elle passa tout le temps de sa retraite, ny les actions admirables de vertu qu'elle y pratiqua. Si on l'a pû proposer pour un exemple de vertu aux personnes qui vivent dans le mariage, quoy qu'elle n'ait vécu que fort peu de temps en cette condition, on la peut encore donner aux veuves pour modèle de leur vie & de leur conduite, puisqu'elle a eu dans un degré éminent toutes les qualitez que saint Paul demande dans les veritables veuves à qui il veut qu'on rende de l'honneur.

Ce saint Apôtre veut qu'une veritable veuve n'espere plus qu'en Dieu: qu'elle persevere jour & nuit en prieres: qu'elle soit tellement irreprehensible que l'on n'en puisse porter que des témoignages avantageux: qu'elle eleve ses enfans si elle en a, dans la crainte de Dieu, & dans la pieté: qu'elle lave les pieds des Saints, c'est-à-dire des Fideles: qu'elle secoure les affligez: & enfin qu'elle s'applique à toute sorte de bonnes œuvres, Voila la vie de nôtre jeune veuve écrite en peu de mots par un grand Apôtre.

Car encore que de tout temps son cœur eût été parfaitement établi en Dieu, depuis neanmoins qu'elle eut perdu son mari, & sur tout depuis que Nôtre Seigneur luy eut fait la grace incomparable de la laver dans son precieux Sang, elle n'eut plus de veuë ny d'esperance qu'en sa providence, de laquelle elle vouloit dépendre uniquement. Et quoy qu'on luy représentât souvent qu'elle étoit jeune, & que ce luy eût été une prudence de penser à l'avenir, que son pere ne pouvoit pas toujours vivre, & qu'après sa mort elle se pourroit trouver en des peines d'où il luy seroit difficile de se tirer, que les parens & les amis sont fort obligeans tandis qu'on ne leur demande rien, mais qu'il n'y a plus de parenté ny d'amitié quand on commence à leur estre à charge, que quand même elle voudroit negliger ses propres affaires, elle devoit se ressouvenir qu'elle avoit un fils, & que Dieu & la nature l'obligeoient à penser de loin à son établissement. Toutes ces considerations neanmoins n'ébranloient point sa resolution & l'esperance qu'elle avoit en Dieu, demeuroit toujours

ferme. Et parce que les personnes qui luy parloient étoient d'autorité, elle leur répondoit avec respect, que l'homme étant créé pour le Ciel, il ne falloit pas tant penser aux affaires de cette vie qu'à celles de l'éternité, qu'elle seroit toujours assez riche tandis que Dieu seroit sa portion & son héritage, qu'à la vérité la considération de son fils luy touchoit vivement le cœur, mais qu'elle esperoit que celui qui auroit soin de la mere prendroit aussi la conduite du fils, & que l'un & l'autre devoient être des enfans de la providence. Après que le combat avoit cessé, & qu'elle étoit rentrée victorieuse dans sa solitude, toutes ses pensées se perdoient en Dieu, & quoy qu'elle ne vît point de quelle maniere Dieu prendroit soin d'elle & de son fils, la grande foy néanmoins qu'elle avoit dans le cœur, & qui l'assûroit qu'il n'abandonne jamais ceux qui esperent en luy, la faisoient esperer contre esperance & contre toutes les apparences de nécessité qu'on luy venoit de mettre devant les yeux.

Mais l'oraison & l'entretien avec Dieu étoient sa vie, & c'étoit particulièrement pour donner à son cœur la liberté de luy parler selon tout l'attrait qu'il en avoit qu'elle s'étoit renduë si solitaire. Tout son appartement consistoit dans une chambre qui donnoit dans une petite gallerie où elle seule avoit entrée, & au bout de laquelle elle avoit pratiqué un oratoire. C'étoit le lieu où elle perseveroit jour & nuit en prieres, & où son cœur s'élevait en la présence de Dieu comme une fumée de bonne odeur. Elle alloit prendre ses repas à la table de son pere, ce qu'elle faisoit assez legerement, puis elle se retiroit aussi-tôt dans sa solitude, ainsi qu'elle dit elle-même, comme la Tourterelle dans son nid. Mais parce qu'elle sçavoit combien l'oïveté est dangereuse dans la solitude, elle avoit appris en perfection à travailler en broderie, qui est cet ouvrage paisible dont elle parle, ayant plustôt choisi cette sorte de travail qu'aucun autre, parce qu'il se peut exercer dans le repos & dans l'éloignement du monde, & qu'en le pratiquant son cœur ne laissoit pas de parler à Dieu; & ainsi soit qu'elle travaillât, soit qu'elle ne travaillât pas, sa vie étoit une continuelle oraison.

C'étoit encore en cet oratoire qu'elle répandoit ses larmes en la présence de Dieu, & que cet aiguillon de componction qu'elle avoit dans le cœur y faisoit une source de pleurs, qui ne tarissoit point. Elle gemissoit non de la perte des biens, qu'elle estimoit comme rien, mais de celle du temps qu'elle eût crû être em-

## DE L'INCARNATION.

35

ployé beaucoup plus utilement dans l'union avec Dieu, où elle s'étoit sentie attirée dès son enfance, qu'à la recherche des intérêts temporels, où la condition d'où elle sortoit l'avoit engagée. Elle soupiroit sans cesse non pour l'absence de la personne que Dieu luy avoit donnée pour compagnie, mais dans le desir d'un Epoux bien autre que ce premier. Elle joignoit à ses larmes les penitences & les austeritez du corps, & si la *veuve qui vit dans les delices est morte*, comme parle saint Paul, *encore qu'elle paroisse vivante*, l'on peut bien dire que celle-cy étoit vivante, quoy qu'elle parût comme morte & séparée du monde par sa solitude, puis qu'elle pratiquoit les austeritez d'une vie tres-pénitente: car outre celles dont elle a dés-jà fait mention, ce fut alors qu'elle quitta entièrement l'usage du linge, pour ne se plus servir que de chemises de serge, sans parler des penitences effroyables dont on verra le détail en un autre lieu.

Elle étoit irrépréhensible dans sa vie & dans ses mœurs, & l'on peut dire d'elle ce que l'Écriture dit de cette illustre veuve que je viens de nommer, *que l'on n'a jamais entendu dire d'elle une mauvaise parole*. Il y a peu de Saints que Dieu n'ait fait passer par l'épreuve de la calomnie; mais quoyque sa servante n'ait point été exempte des tribulations, qui sont la marque de ceux qui servent Dieu dans un esprit de vérité, il en a néanmoins éloigné la médifance, & il ne s'est jamais trouvé personne qui ait mal parlé d'elle, ou qui ait témoigné en avoir des sentimens défavantageux; car outre que sa vertu étoit trop visible pour ne pas gagner le cœur de tout le monde, elle étoit d'un naturel si honneste qu'elle n'a jamais offensé personne, & si patiente que jamais personne ne luy a rien fait, pour desobligeant que ce fût, dont elle se soit offensée.

Entre les qualitez que l'Apôtre demande dans une véritable veuve, l'éducation des enfans est l'une des plus considérables, parce que c'est pour l'ordinaire des premières impressions qu'on leur donne, que dépend le bon règlement de toute leur vie, & que la vertu qui paroît difficile à un sujet negligé, leur devient comme naturelle. Le fils de cette jeune veuve étant encore au berceau hors de sa maison, elle ne pouvoit pas exercer ce devoir naturel en son endroit, mais à peine eût-il atteint l'âge de deux ans qu'elle le fit venir auprès d'elle pour luy donner les premiers plis de la vertu, & luy faire prendre de bonnes habitudes, lorsque la nature étoit toute tendre & qu'elle n'en avoit pû en-

core contracter de mauvaife.

Ce fils qui écrit ces choses, & qui est aujourd'huy plus capable de juger du zele de sa mere qu'il n'étoit alors, est encore tout ravi lors qu'il rappelle en sa memoire les impressions saintes. & les instructions salutaires qu'elle luy donnoit, & dont il sera parlé plus à propos en un autre lieu. Et il ne peut revenir de son étonnement quand il se represente la vie celeste qu'elle menoit à sa seule veuë, les souûpirs qui sortoient incessamment de son cœur, la gravité & la retenüe de son maintien; car encore qu'elle fût seule & éloignée de la veuë des hommes, elle n'étoit pas moins grave & modeste que si elle eût été en la presence des personnes de la plus haute qualité, & il étoit aisé de voir que c'étoit la Majesté de Dieu qu'elle avoit devant les yeux, qui luy imprimoit ces sentimens de retenüe & de respect. Ce fut là toute la compagnie qu'elle eut pendant l'espace de cinq ans que dura sa retraite; car encore qu'après la première année, pendant laquelle elle demeura toute seule, elle en sortit pour la raison qu'elle va dire, elle s'y retiroit néanmoins tous les soirs & même pendant le jour, quand elle avoit mis ordre aux affaires dont elle s'étoit chargée, jusques à ce qu'elle en sortît entierement pour suivre les ordres de Dieu sur elle, & se donner toute entiere aux œuvres de la charité & de l'humilité.

Elle n'a pas seulement lavé les pieds des Saints & des Fideles, mais elle a fait beaucoup plus: elle avoit fait la recherche des pauvres qui avoient les jambes pourries & ulcérées, & leur avoit assigné des temps pour se rendre auprès d'elle, afin de recevoir des remedes convenables à leurs maux, car après leur avoir lavé & nettoyé leurs playes elle y appliquoit des fomentations ou des onguens dont elle avoit fait provision. Voicy l'ordre qu'elle tenoit dans cet exercice de charité: elle faisoit entrer les pauvres dans une chambre où pour faire honneur à JESUS-CHRIST en ses membres, elle les faisoit asseoir dans un fauteuil, puis se mettant à genoux devant eux, elle leur rendoit cet office de pieté, approchant par une humble industrie, son visage si près de leurs pourritures; qu'il luy étoit facile d'en ressentir toute la mauvaife odeur.

La dernière qualité que saint Paul demande dans une veuve, est generale & comprend toutes les autres, sçavoir qu'elle se doit appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres. La nôtre s'est si parfaitement dévouée aux exercices de la pieté Chrétienne,

DE L'INCARNATION.

qu'à peine se trouve-t'il une espece de bonnes œuvres, qu'elle ne l'ait pratiquée dans un degré qui peut servir d'exemple à tout le monde. Elle a fait des aumônes autant que ses pertes passées luy en ont laissé le moyen ; elle a consolé les affligés, secouru les malades, servi les pauvres, enseigné les ignorans, deffendu les innocens, converti les coupables, & sans qu'il me soit necessaire de m'étendre davantage sur des matieres qu'il me seroit necessaire de repeter ailleurs, je me contenteray de dire, que l'on verra des exemples tres-édifiants de tout cela dans la suite de cette Histoire.

CHAPITRE IX.

*I. Elle quitte sa solitude pour exercer les œuvres de charité. II. Où Dieu luy confere un nouveau don d'oraison. III. Les grands inconveniens qui luy arriverent pour avoir voulu suivre une autre maniere d'oraison que celle où Dieu la conduisoit. IV. Elle fait vœu de perpetuelle chasteté. V. Dieu luy envoie un nouveau Directeur, qui regle sa vie & ses exercices de pieté.*

**A** PRES un an de solitude Dieu m'en retira pour me mettre avec une mienne sœur, qui par sa condition étoit toute dans le tracas des affaires temporelles, & son mari & elle me desiroient pour les aider à porter ce fardeau. La proposition qu'on m'en fit me parut d'abord si contraire à mon dessein que je n'osois y penser, mais enfin je m'y accordai pourvû qu'on me laissât libre dans mes devotions, car je faisois ce sacrifice de mon plein gré, & pour rendre une charitable assistance à ma sœur. Notre-Seigneur me voulut montrer que c'étoit luy qui m'avoit engagé à cela en me conferant un nouveau don d'oraison, qui étoit une liaison à Jesus-Christ touchant ses sacrez Mysteres depuis sa naissance jusques à sa mort. J'experimentois principalement en ce don d'oraison que ce divin Sauveur étoit *la voye, la verité & la vie*: la voye que mon ame avoit une inclination continuelle de suivre; la verité qu'elle croyoit d'une si grande certitude qu'elle disoit: Je n'ay pas la foy, ô mon grand Dieu, puisque vous me montrez vos biens & la verité de ce que vous êtes, & de ce que vous m'êtes, avec tant d'évidence, & d'une maniere ineffable qui me dit tout & qui me fait tout voir. Vous êtes enfin ma vie, qui me remplissez. Oüy: *J'ay ouvert ma bouche & vous l'avez rem-*

I.

II.

Joan. 14.

6.

Psal. 118.

131.

plie de vôtre vie & de vôtre divin Esprit. J'avois une experience de tout cela dans ce benit Sauveur, qui de la sorte m'étoit une vie & un aliment divin, & qui me faisoit encore experimenter ce qu'il dit ailleurs: *le suis la porte, si quelqu'un entre par moy il sera sauvé, il entrera & sortira & trouvera des pâturages.* J'entrois en luy & par luy: En luy, dis-je, où je découvrais les divins Mysteres, qui m'étoient comme des pâturages féconds dont mon ame étoit repûë. J'en sortois sans en sortir, pour entrer dans les emplois où il m'avoit mise, & j'y rentrois par un redoublement d'amour, qui portoit mon ame à ne point cesser de prendre sa nourriture dans les biens de ce divin Pasteur, qui operoit en elle une communication continuelle de sa vie & de son esprit.

III. En ce temps j'eus la lecture de quelques livres qui enseignoient à faire methodiquement l'oraison mentale, avec preparations, preludes, divisions, points, matieres, colloques. Je comprenois bien tout cela, & prenois resolution de le bien mettre en pratique, parce que ces mêmes livres disoient qu'en faisant autrement l'on se mettoit en danger d'estre trompé du diable. Je me mis donc en devoir de faire ce que j'avois lû, & me tenois plusieurs heures à mediter & à rouler dans mon esprit les Mysteres de l'humanité sainte de Nôtre-Seigneur, lequel dans son attrait ordinaire je voyois tout d'un regard & tout d'un coup par maniere d'envisagement interieur. Je resistois à cet attrait par l'action de mon imagination & de mon entendement qui rouloient sur les circonstances des Mysteres, en pesant les raisons, & ce qu'il en falloit tirer pour la pratique de la vertu. Dans le desir que j'avois de bien faire je me faisois tant de violence, qu'il m'en prit un mal de tête, qui m'incommodoit notablement, & dont je souffrois bien de la douleur; & cependant le desir que j'avois de suivre ce livre de point en point me faisoit tous les jours recommencer mes violences, & renforçoit aussi mon mal, ce qui me jetta dans une inaction que je prenois avec mon mal de tête pour une espece de croix & de souffrance. J'avois cependant un tres-grand repos d'esprit & une paix interieure accompagnée de la presence de Dieu aux volontez duquel la mienne demouroit doucement soumise & attachée. Dans ce même temps Dieu permit que le livre de l'Introduction à la vie devote me tombât entre les mains: j'en tirai beaucoup d'éclaircissement sur diverses matieres de la vie interieure, & entr'autres sur la maniere avec laquelle il se faut comporter pour

Joan. 10.  
9.

faire le vœu de chasteté que Nôtre-Seigneur me pressoit intérieurement de luy faire. Je declarai mon dessein à mon Confesseur sans luy parler néanmoins de mon oraison, ne sçachant pas qu'il en falut parler. Ce bon Pere qui étoit un homme fort retiré, & qui dans la direction répondoit précisément à ce qu'on luy demandoit m'écoula sur ce vœu, & m'ayant éprouvé en diverses manieres l'espace de trois mois, il me fit faire le vœu de perpetuelle chasteté, me prescrivait les mots qu'il falloit dire, & me disant les intentions qu'il falloit avoir. Nôtre Seigneur me fit de grandes graces par ce sacrifice, me fortifiant puissamment contre les poursuites qu'on me faisoit de me mettre une autre fois dans l'engagement dont sa divine bonté m'avoit délivrée. J'avois pour lors vingt & un an, auquel temps le Reverend Pere Dom Raymond de saint Bernard fut envoyé à Tours en la place de Dom François lequel me mit sous sa conduite & m'ordonna de le prendre pour mon Directeur. Mais ce fut Dieu qui me fit la misericorde de m'adresser ce sien serviteur, qui étoit un homme fort spirituel & expérimenté dans la conduite des ames : Il m'interrogea d'abord sur ma façon de viure, & généralement il me voulut connoître à fond, ensuite de quoy il me regla en tout, & pour l'oraison il me deffendit de plus mediter, mais de m'abandonner entierement à la conduite de l'esprit de Dieu, qui jusques alors avoit dirigé mon ame, & que j'eusse à luy rendre compte de tout ce qui se passeroit en moy : ce que je fis exactement tout le temps que je fus sous sa direction.

IV.

V

## A D D I T I O N.

**P**OUR se délivrer des sollicitations qu'on luy faisoit de s'engager une seconde fois dans le mariage, elle avoit pris un habit extraordinaire, qui témoignoit le mépris qu'elle faisoit du monde & le desir qu'elle avoit d'estre aussi au monde un objet de mépris. Ceux qui étoient remplis de l'esprit du siecle n'approuverent pas cette action si contraire à ses maximes, mais les personnes prudentes l'admirerent & en furent si vivement touchés, qu'on donna quelque trêve aux propositions qu'on luy faisoit. Mais après qu'elle se fut remise dans les affaires, & qu'elle eut donné de nouvelles preuves de son grand esprit & de sa prudence à disposer les choses, l'on dressa contre elle une batterie plus forte que les precedentes : son pere, ses parens, ses amis &

tous ceux qui croyoient avoir quelque autorité sur son esprit conspirerent dans un même dessein & la presserent en toutes manieres pour l'obliger à prendre parti. Ce combat fut rude tant pour le nombre que pour la qualité de ceux qui le livroient, & ce fut en cette rencontre qu'elle raisonna, comme j'ay dés-ja touché, si elle ne suivroit point le conseil de tant de personnes, qui sembloient ne procurer que son avantage. Mais ses raisonnemens n'allèrent pas loin, & elle rentra aussi-tôt dans son cœur, où elle avoit coutume de posséder Dieu. Cette reflexion néanmoins qu'elle prit pour une grosse infidelité, luy causa sur l'heure beaucoup de confusion, & luy donna encore avec le temps une ample matiere de gemissemens. Et afin de fermer une bonne fois la porte à ces sortes de propositions, & d'ôter le moyen à ses parens, & à elle-même le pouvoir d'y plus penser, elle fit le vœu de perpetuelle chasteté, qui la rendit si ferme dans sa resolution, & qui fit paroître au dehors un esprit si éloigné de cet état, que personne ne luy en osa parler depuis.

## CHAPITRE X.

*I. Elle reprend sa premiere facon d'oraison. II. Les excez & transports d'amour qu'elle y ressentoit. III. Elle aspire continuellement à la possession de l'esprit de Jesus-Christ. IV. Combien la partie inferieure étoit soumise & obéissante à l'esprit. V. Sa profonde humilité.*

- I. **A**US SI-TÔT que j'eus rencontré un Directeur pour me conduire dans les voyes de Dieu, je me sentis puissamment soulagée, & si Nôtre-Seigneur ne m'eût envoyé ce secours par son serviteur je me fusse renduë inutile à tout bien. Ce mal violent que je m'étois fait à la teste me demeura plus de deux ans après qu'il m'eût fait cesser de mediter, mais il ne m'empêchoit point dans l'occupation où la divine Majesté me tenoit. Dés que je m'étois mis à genoux devant mon crucifix, ce divin Sauveur emportoit mon esprit, & tout ce que je pouvois faire, c'étoit de luy dire: C'est l'amour qui vous a reduit en cet état, si vous n'étiez pas amour, vous n'auriez pas souffert de la sorte. Après cela mon cœur ne pouvoit plus que souffrir des impressions de cet amour: si quelquefois il prenoit air, il ne pouvoit dire que ces paroles: Non, si vous n'étiez amour vous n'auriez pas fait des choses si grandes pour mon amour. En semblables occasions je me suis
- II.

fuis trouvée dans un battement de cœur si étrange qu'il me redui-  
soit à n'en pouvoir plus ; s'il se fût fendu j'eusse trouvé mon  
soulagement par ma mort , pour aller jouir de celui que je ne  
voyois ny ne pouvois concevoir qu'amour. Hors de l'oraison  
mon cœur ne laissoit pas d'estre sans cesse tourné vers luy , afin  
que par sa bonté il m'accordât la possession de son Esprit ; car  
je ne concevois rien de bon , ny de beau , ny de souhaitable que  
d'estre en possession de l'Esprit de J E S U S - C H R I S T ; l'ame con-  
cevoit des choses tres-grandes & immenses de l'Esprit de Jesus,  
c'est pourquoy elle le vouloit suivre d'une maniere que ce mé-  
me Esprit luy faisoit concevoir , elle disoit avec l'Epouse: *Tirez-*  
*moy , & nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Toutes les puissan-  
ces de l'ame ne vouloient & ne souhaitoient rien que d'estre dans  
Jesus, par l'esprit de Jesus, & de le suivre dans sa vie & dans  
son Esprit. Quoyque l'ame eût ces desirs si embrasés elle étoit  
neanmoins dans un abaissement interieur tres-profond se re-  
connoissant tres indigne de la possession du bien où elle aspiroit.  
Elle cherchoit les moyens d'abaisser la partie inferieure, de  
sorte qu'elle eût voulu l'aneantir entierement, s'il eût été possible,  
& cette partie animale se laissoit conduire & reduire où l'esprit  
vouloit, lequel aussi luy faisoit part de ses biens par une onction  
suave qui adoucissoit ses travaux, & de la sorte étant d'accord avec  
l'esprit, elle couroit dans les abaissements comme si c'eussent été  
des choses tres-precieuses, ainsi l'ame les tenoit si cheres qu'elle  
craignoit que l'on ne s'appérçeur qu'elle souffroit trop ; & que  
par cette connoissance l'on ne vint à luy ravir le bonheur de ses  
humiliations. Il est vray que les trois ou quatre premieres an-  
nées que je fus dans la maison de mon frere, l'esprit de grace  
qui me conduisoit me faisoit cacher tous les talens naturels que  
Dieu m'avoit donnez pour diverses affaires, afin de demeurer ca-  
chée comme une pauvre creature qui ne sçavoit rien, & n'étoit  
capable de rien que d'être la servante des serviteurs & des servan-  
tes de la maison. Et en effet j'en faisois les offices dans les choses  
les plus abjectes & les plus humiliantes, & même la bonté de  
Dieu permettoit que l'on me traitât comme telle, & qu'on agit  
sur moy imperieusement & d'une façon étonnante : mais j'aimois  
tant les choses humbles & basses, qu'une fois je dis à mon Dire-  
cteur que j'avois crainte d'y avoir de l'attache ; il ne fit que se sou-  
rire, car il sçavoit bien jusques où cela alloit ; ma peur étoit seu-  
lement qu'il ne me retirât de l'état d'abaissement où j'étois, car il

Cant. 1.  
13.

IV.

V.

le pouvoit par de certains moyens qui luy eussent été faciles. Maintenant que je fais reflexion sur cet état, je l'estime infiniment précieux ; mais il n'y a que l'esprit de JESUS-CHRIST qui le puisse communiquer, parce que l'ame est vraiment cachée dans les trous de cette pierre vive, & dans les cavernes de cette divine mazure, dans laquelle elle est comme entée pour ne vivre que de son divin esprit, & ne subsister que de sa vie.

## A D D I T I O N.

**E**Lle avoit un desir insatiable d'avoir abondamment en soy l'esprit de JESUS-CHRIST, & d'en être animée dans toutes ses actions : & ce divin Sauveur le luy inspiroit insensiblement au même temps qu'elle le desiroit avec plus d'ardeur. Cét Esprit saint n'est autre que l'amour de l'humiliation & de la souffrance qu'il luy imprima si avant dans le cœur, qu'elle ne pensoit plus qu'à s'humilier & à souffrir. Mais parce que sa solitude ne luy en fournissoit pas tous les moyens qu'elle eût bien désiré, il la fit aller dans la maison de son frere, où elle trouva abondamment de quoy se satisfaire. Elle n'attendit pas qu'on luy prescrivît un employ, mais elle s'attacha elle même d'abord à tout ce qu'il y avoit de plus pénible & de plus humiliant, sçavoir à la cuisine & au service des serviteurs mêmes. Dans le commencement qu'elle cachoit tous les talens de la grace & de la nature que Dieu luy avoit donnez, on ne la croioit pas capable d'un autre employ, ce qui faisoit qu'on ne pouvoit pas à l'en retirer : & même comme les gens du monde ne distinguent pas ce qui se fait par un mouvement de grace de ce qui se fait par une nécessité de condition, il n'étoit pas jusques aux valets qui ne la traitassent quelquefois de hauteur, & qui ne prissent occasion de son silence, de son obeïssance, de sa simplicité, de sa douceur, de s'attribuer sur elle une espece d'empire & d'autorité. Cette conduite pour severe ou aveugle qu'elle fût ne la rebutoit point, mais plutôt elle luy faisoit aimer encore davantage sa condition, dans laquelle elle croioit trouver autant de tresors qu'elle y trouvoit d'humiliations & de mépris. Je ne puis mieux exprimer le zele & la ferveur d'esprit, avec laquelle elle se comporta dans ses emplois qu'en rapportant ce qu'elle en dit elle-même dans sa premiere relation. Voici comme elle parle : Durant l'espace de trois ou quatre ans je fis toujours la cuisine y endurant de grandes incommoditez ; mais

plus je souffrois , plus nôtre Seigneur me consolait. M'approchant du feu je prenois plaisir à me brûler , & en faisant cela , mon cœur se consommoit d'un autre feu. J'eusse bien voulu faire toujours cét office , mais d'autres plus nécessaires l'interrompirent & m'empescherent de le faire si souvent , & enfin ils m'en retirèrent tout-à-fait. Et quant à la maniere avec laquelle elle se portoit aux actions les plus basses & les plus serviles , voicy ce qu'elle en dit : Je faisois l'office de servante envers les serviteurs de mon frere , & quelquefois j'en avois cinq ou six de malades sur les bras. Je n'avois garde de souffrir que d'autres en prissent le soin , & jusques aux choses les plus viles je n'eusse pas voulu les laisser faire aux servantes ; mais je faisois leurs offices en cachette , en sorte que quand elles se presentoient pour s'en acquiter elles trouvoient tout fait.

Parmi tant d'actions basses où la nature a des repugnances extremes , rien ne la retenoit , & il n'y avoit point de difficultez que l'amour dont son ame étoit embrasée & le desir qu'elle avoit de posséder l'esprit de JESUS-CHRIST , ne luy fissent vaincre avec une allegresse incroyable. La joye de son cœur étoit si grande dans les humiliations qu'elle alloit jusqu'au scrupule , craignant qu'il n'y eût du peché ou de l'imperfection à les tant aimer. Elle regardoit son frere & sa sœur comme les plus grands bienfaicteurs qu'elle eût dans le monde de luy donner de si belles occasions de vertu , d'où vient qu'elle conclut en cette sorte : J'aimois tant mon frere & ma sœur de ce qu'ils me laissoient faire tous ces offices de servante que je tenois pour un singulier bienfait de ce qu'ils me souffroient en leur logis pensant leur être à charge à cause de mes inutilitez ; & je me tenois devant Dieu comme tres-obligée de faire ce que je faisois , leur obeissant d'ailleurs en toutes choses tres-punctuellement.

## CHAPITRE XI.

*I. Nôtre Seigneur la favorise de sa presence continuelle. II. Et la dispose à un nouveau degré de pureté interieure. III. Elle void dans une nouvelle lumiere qui luy est donnée la pureté extrême qu'il faut avoir pour parvenir à l'union intime avec Dieu. IV. Les autres moyens necessaires pour y arriver.*

- I. **S**I-TÔT que la divine Majesté m'eut communiqué le don d'oraison, il me donna aussi la grace de sa sainte presence qui étoit tout mon soutien, & ce qui m'établissoit dans un entretien continuel avec Nôtre-Seigneur, & bien que pour lors mon esprit le regardât comme Dieu-Homme, mon imagination néanmoins n'y avoit aucune part, mais tout se passoit dans l'entendement & dans la volonté d'une maniere fort spirituelle & avec une tres-grande pureté. J'avois quelquefois un sentiment interieur que Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST étoit proche de moy & à mon côté, afin de m'accompagner, & cette presence & compagnie m'étoit si douce & si divine, que je ne pouvois dire de quelle maniere elle se faisoit. Dans cet état tout ce qui se passoit dans l'ame étoit plus spirituel & abstrait que materiel & sensible, & néanmoins Dieu luy faisoit entendre qu'il la vouloit tirer du soutien de ce qui étoit corporel pour la mettre dans un état plus détaché & dans une pureté qui luy étoit inconnue, & par où elle n'avoit pas encore passé, sçavoir du soutien, & du secours qu'elle recevoit en quelque maniere par le moyen des sens qui étoient remplis de l'exuberance qui rejaillissoit de l'humanité sainte de Nôtre-Seigneur. Car en effet la jouissance de sa compagnie luy donnoit une experience de sa douceur qui luy faisoit dire : *Votre nom est comme un onguent répandu, & c'est pour cela que les jeunes filles vous ont aimé, elles ont sauté & tressailli de joye se ressouvenant de la douceur de vos mammelles.*
- II. Or ces jeunes filles étoient les puissances inferieures de l'ame & tout ce qui étoit de la partie sensitive, qui dans ces douces approches avoient été dans des jubilations plus douces que toute douceur, & qui luy avoient fait verser des larmes sans mesure, lesquelles avoient été plus precieuses que tous les tresors imaginables, de sorte que si elle eût possédé toutes les richesses du monde, elle les eut données pour les acheter, & après tout elle eut

confessé qu'elle les eut eu à vil prix. J'ay dit que l'ame se sentant appelée à un état plus épuré ne sçavoit où on la vouloit mener ; elle se sentoît seulement attirée à des choses sublimes , mais qu'elle ne connoissoit pas encore , & qu'elle ne pouvoit concevoir : c'est pourquoy elle s'abandonnoit à Dieu , ne voulant suivre d'autre chemin que celui où sa bonté la voudroit faire marcher. Elle sentit qu'on luy ouvroit l'esprit pour la faire entrer dans un état de lumiere , où Dieu luy fit voir sur l'heure qu'il étoit comme une grande & vaste mer ; car comme la mer elementaire ne peut rien souffrir d'impur , ainsi ce Dieu de pureté infinie ne veut & ne peut rien souffrir de sale , mais il rejette toutes les ames mortes , lâches & impures. Cette nouvelle lumiere opera ensuite des choses grandes en l'ame , & il faut avouer que quand j'eusse fait tout mon possible pour confesser & aneantir tout ce que j'avois vû d'impur en moy-même , je vis pour lors une si grande disproportion de la pureté de l'esprit humain , pour entrer dans l'union & dans la communication avec sa divine Majesté, que cela étoit épouvantable. O mon Dieu, qu'il y a d'impureté à nettoyer pour arriver à ce terme, où l'ame picquée & pressée de l'amour de son souverain & unique bien, tend si ardemment & si continuellement ! Cela n'est pas concevable non plus que l'importance de la pureté de cœur, qui dans toutes les operations interieures & exterieures y est absolument requise ; car l'esprit de Dieu est comme un Censeur inexorable , & après tout , l'état dont je parle n'est que le premier pas , & l'ame qui y est arrivée en peut déchoir en un moment : Je fremis quand j'y pense , & combien il importe d'estre fidele. Il est I V. vray que la creature ne peut rien d'elle-même , mais lorsque Dieu l'appelle à ce genre de vie interieure la fidelité & la correspondance est absolument necessaire avec l'abandonnement de tout soy-même à la divine providence , supposé encore la conduite d'un Directeur dont il faut suivre les ordres à l'aveugle , pourvu que ce soit un homme de bien , ce qui est assez facile à reconnoître ; car Nôtre-Seigneur en pourvoit luy-même les ames qui se sont ainsi abandonnées de bon cœur à sa conduite. Ah ! mon Dieu , que je voudrois publier bien haut , si j'en étois capable , l'importance de ce dernier point : il conduit l'ame à la vraie simplicité qui fait les Saints. Je l'ay quelquefois voulu persuader à des personnes avec lesquelles j'avois à converser , afin de les rendre simples & candides ne voyant rien qui les pût dis-

poser davantage à de grandes graces, ny les faire avancer avec plus d'affurance dans les voyes de Dieu.

### A D D I T I O N.

**C**E Chapitre contient les deux principaux fondemens de toute la perfection interieure de cette grande servante de Dieu, qui sont la pureté de l'ame, & la presence de Nôtre-Seigneur: ou plustôt ces deux principes n'en font qu'un accompli & consommé, le premier n'étant qu'une disposition à l'autre, comme l'on pourra voir dans la suite de cette vie. La pureté dont elle dit icy que la privation des graces & des secours sensibles fut le premier degré, n'a pas été commune, elle s'est toujours perfectionnée dans son ame comme la lumiere qui croît incessamment depuis son aurore jusques à son plein midy, en sorte que les personnes même les plus spirituelles seront surprises de voir jusqu'à quel degré de pureté une ame peut estre élevée en cette vie lorsqu'elle ne met point d'obstacle à l'operation du Saint Esprit. Quant à la presence de Dieu, elle leur sera un autre sujet d'étonnement aussi grand pour le moins que le premier, quand ils verront qu'elle luy a été si continuelle qu'elle ne l'a jamais perduë. Ce qui rendoit cette union encore plus admirable, c'est que ce n'étoit point une simple application de son esprit à la personne ou à la divinité de Nôtre-Seigneur, mais une application amoureuse, en sorte que l'union de l'esprit & l'union du cœur n'alloient jamais l'une sans l'autre, ainsi qu'elle dira ailleurs. J'ay une infinité de remarques à faire sur cette double grace, que je puis appeller son double esprit; mais parce que l'occasion se presentera souvent d'en parler, je n'en diray rien icy de plus particulier.

### C H A P I T R E XII.

*I. Elle gagne notablement par la perte des secours sensibles, II. Elle s'éleve à Dieu par la voye des creatures. III. Dieu luy donne une connoissance infuse de la nature des choses. IV. Ses austeritez effroyables. V. Exemple admirable du mépris d'elle même.*

**I.** **D**Ans cet état d'oraison qui avoit soustrait à mon ame le soutien qu'elle recevoit de l'humanité sacrée de nôtre Sei-

gneur, elle voyoit clairement & par une experience sensible qu'elle avoit beaucoup gagné, & que cette soustraction, quoyque d'abord rude & étonnante, n'avoit été que pour l'avancer dans les bonnes graces de sa divine Majesté par la pratique solide des vertus provenantes de l'Esprit de JESUS-CHRIST, lesquelles luy furent données ensuite, sur tout de l'humilité, de la patience & de la charité du prochain, dans lesquelles elle faisoit un grand progres. J'avois pour lors environ vingt trois ans: je m'estimois heureuse du grand bien qui m'arrivoit quand quelqu'un me donnoit sujet de souffrir des humiliations, & je sentoits dans mon cœur un amour tout particulier pour ces personnes-là; je leur rendois mes soumissions avec une affection tres-sincere, & dès que j'y commettois quelque imperfection, j'en étois reprise interieurement; ce qui m'arriva particulièrement dans une rencontre où ce reproche me fut fait quoy qu'avec amour, par des paroles interieures, mais fort distinctes: Si tu avois une belle perle ou une pierre precieuse, & que l'on vint à la souiller dans un borbier, serois-tu contente? Ces paroles m'abymerent de confusion devant Dieu que mon ame ne concevoit estre que pureté. L'effet qu'elles causerent fut une si grande haine de moy-même, que je ne voyois rien qui fût digne de mépris ny de rebut comme moy, & d'autant que mon ame s'approchoit de Dieu, & que je connoissois la disproportion de la creature au regard de cette infinie pureté, la haine de moy-même & l'humilité croissoient & me faisoient faire des actions de plus en plus humiliantes, & où la nature recevoit plus de confusion. Mon ame cependant ne laissoit pas de se porter sans cesse vers Dieu par une pante & une inclination continuelle, & purement spirituelle: je le voulois posseder d'une façon qui m'étoit inconnuë, & du luy-même me dispois. Je le rencontrois dans toutes les creatures & dans les fins pour lesquelles elles avoient été creées, mais si spirituellement & par un rayon de contemplation si épuré de la matiere, que ces creatures ne me causoient point de distraction. J'avois une connoissance infuse de la nature de chaque chose, & sans penser que cela fût extraordinaire j'en parlois quelquefois avec beaucoup de simplicité; & d'autres fois m'adressant à la Majesté divine avec ce passage dans l'esprit, *O Dieu vous avez fait toutes choses, Apoc. 4. & par votre volonté elles ont été creées.* Mon ame concevoit plus mille fois que toutes ces paroles n'expriment par leur son, & dans sa conception elle se fondoit en louanges & en actions de gra-

II.

III.

ces; & quoyqu'elle s'estimât ce qu'elle étoit, basse & vile creature sous une si haute Majesté, son inclination néanmoins étoit de le posséder par un titre qui luy étoit encore inconnu, & qu'elle pressentoit. Mais on luy découvroit qu'il falloit des dispositions qui luy manquoient, & qu'elle n'avoit pas encore les ornemens convenables pour une possession si haute & si sublime. C'est

IV. pourquoy elle eût voulu passer par les flammes pour parvenir où elle prétendoit, il n'y avoit travaux qu'elle n'embrassât, soit de jour soit de nuit pour tâcher d'acquérir cette dignité qui luy manquoit, quoyqu'elle vît fort bien qu'elle ne la devoit attendre que de la pure bonté de Dieu, & par un excès de sa magnificence. Elle faisoit tout son possible pour luy gagner le cœur, & Dieu de son côté luy donnoit un nouvel esprit de penitence, qui luy faisoit traiter son corps comme un esclave. Elle le chargeoit de haïres, de cilices & de chaînes: elle le faisoit coucher sur le bois sans autres linceuls qu'un cilice: elle luy faisoit passer une bonne partie des nuits à se discipliner avec grande effusion de sang: elle ne luy permettoit de sommeil que le peu qui luy étoit nécessaire pour ne pas le laisser mourir: elle luy faisoit encore supporter avec ces penitences les autres travaux domestiques, & les peines attachées à ses divers emplois: elle le faisoit aller où il y avoit des charognes tres-infectes pour en prendre à loisir le sentiment. Non contente de tout cela elle prioit quelque personne confidente de le battre rudement: elle ne luy donnoit aucun repos, mais elle cherchoit des inventions continuelles pour le faire souffrir: s'il se presentoit quelque petit divertissement, incontinent l'esprit luy disoit qu'il falloit quitter la compagnie pour aller se discipliner ou pour aller demander quelque nouvelle penitence à son Directeur, ou du moins pour se retirer dans la solitude, afin de traiter plus librement avec Dieu, & même il luy faisoit quitter la table pour les memes desseins. Ce pauvre corps se laissoit conduire comme un mort, & souffroit tout sans mot dire, parce que la vigueur de l'esprit de grace l'avoit réduit & surmonté. Ce n'est pas tout, cet Esprit interieur qui s'étoit rendu le maître & le guide de l'ame, luy fit voir que la pureté interieure demandoit qu'elle allât déclarer de nouveau à son Directeur tous les pechez & toutes les imperfections de sa vie & le prier après les luy avoir donnez par écrit de les attacher à la porte de l'Eglise avec le nom de la coupable afin que tout le monde sçût qu'elle avoit été si infidèle à son Dieu. Il falut obéir à l'es-

V.

à l'esprit, & la contrition fut si violente, parce qu'elle provenoit de l'amour de Dieu, que le Directeur voyant tant de larmes fut contraint de céder & de la laisser faire. Comme l'ame en cet état étoit vivement blessée d'une playe qui la faisoit incessamment soupirer après son divin objet, qui luy avoit découvert un échantillon de sa grande pureté, le moindre atome d'imperfection luy sembloit une montagne qui mettoit un si grand obstacle à la jouissance de ce souverain bien. En cette occasion mon Directeur me renvoya assez severement plusieurs fois, mais enfin il vid bien que mes larmes provenoient d'une autre source que de la nature; il m'écouta donc, & je luy presentai mon papier le priant tres-instamment de l'attacher à la porte de l'Eglise, il le prit sans mot dire, mais il le brûla, comme je croy, car je ne le vis point attaché à la porte, comme je l'en avois prié. Apres que j'avois ainsi obéi à l'esprit de grace, il se rendoit profus & liberal en nouvelles faveurs en mon endroit. Qu'il soit beni éternellement pour avoir eu tant d'amour pour une creature si chetive.

## A D D I T I O N.

**O**utre la connoissance infuse que nôtre Seigneur luy avoit donnée de la nature de chaque chose, & le don de science qu'il luy avoit communiqué dans un degré tres-éminent, afin de s'élever à Dieu par les rapports que les creatures ont à leur auteur, & selon les fins pour lesquelles elles ont été créées, en sorte qu'aucune ne la pouvoit distraire, mais plutôt elles luy servoient toutes pour s'unir à Dieu: il luy fit encore une autre faveur bien plus particuliere, & quelle estimoit d'autant plus precieuse qu'elle la portoit à une union plus pure & plus divine. Elle a dit au Chapitre precedent, & elle le repete en celuy-cy, qu'elle se sentoit attirée à un état sublime, mais qui luy étoit inconnu: que son ame étoit dans un mouvement continuel vers Dieu pour le posseder d'une façon nouvelle, mais qui ne luy avoit pas encore été manifestée: & qu'encore qu'elle fût une tres-basse & tres-vile creature, elle aspirait néanmoins à posseder Dieu par un titre sublime & qui luy étoit caché, mais dont on luy donnoit le pressentiment. Cét état inconnu où elle se sentoit si puissamment attirée étoit le mariage spirituel; & cette qualité sublime, mais cachée, étoit celle d'épouse. Mais enfin, ce qui luy étoit inconnu luy fut revelé, & voicy comme la chose se passa. Un jour qu'elle s'en-

Osez 2.  
19.

tretenoit familièrement avec nôtre Seigneur , & que son cœur étoit dans un mouvement extraordinaire , tendant sans sçavoir à quoy , & desirant une qualité qu'elle ne connoissoit pas , Nôtre Seigneur luy dit distinctement ces paroles : *Sponsabo te mihi in fide, sponsabo te mihi in perpetuum*. Je vous épouseray dans la Foy , je vous épouseray pour jamais.

La promesse d'un Mariage si saint luy ayant donc été faite , son ame se trouva dans des dispositions toutes nouvelles : car connoissant distinctement la fin où l'esprit interieur la portoit , & la qualité dont elle devoit être honorée , il n'y avoit soin qu'elle ne prît , ny travail où elle ne s'exposât pour y parvenir. On luy fit voir en même temps , que bien qu'elle fût destinée au mariage , elle n'avoit pas encore néanmoins tous les ornemens qui luy étoient nécessaires pour une si haute dignité , & que comme il n'appartenoit qu'à Dieu de luy faire cet honneur , luy seul aussi luy en pouvoit donner les dispositions. C'est pourquoy il la prépara à cet état par une pureté si rare qu'elle donnera de l'admiration , & par des secours si puissans , qu'elle ne pratiquoit point de vertus que dans des degrez heroïques. Il luy alluma sur tout dans le cœur un amour qui ravissoit tellement son esprit , qu'elle ne pouvoit penser à autre chose , & qui reduisoit même son corps jusqu'à la défaillance. Outre ce qu'elle en dit icy , & ce qu'elle en dira encore dans la suite ; voicy comme elle parle dans sa premiere relation : Je changeai tout-à-fait de disposition interieure ; car au lieu que je sentois l'esprit de Dieu avec tant de douceur s'insinuer en moy , ce n'étoit plus ainsi ; mais aussi tôt que je me disposois à faire l'oraison actuelle , il me falloit mettre en un lieu caché , & m'asseoir ou appuyer , d'autant que je fusse tombée devant le monde. Je me sentois tirée puissamment & en un moment , sans avoir le loisir ny le pouvoir de faire aucun acte interieur ny exterieur. Il me sembloit être toute abîmée en Dieu qui m'ôtoit tout pouvoir d'agir. C'est une souffrance d'amour qu'il faut pâtir tant qu'il luy plaît , d'autant qu'il n'est pas possible de s'en tirer. Il semble à l'ame qu'elle est pâmée sur ce qu'elle aime , par une défaillance d'amour sans pouvoir dire mot. J'étois ainsi une heure ou deux , & cela se terminant avec une grande douceur d'esprit , j'étois toute étonnée que je me retrouvois en mon entretien ordinaire , me familiarisant avec nôtre Seigneur , mais plus fortement & plus puissamment. C'étoit au sortir de cette grande occupation , & dans l'occupation même que j'étois sans nul pouvoir.

## DE L'INCARNATION.

Pour le corps cela me l'affoiblissoit plus que toutes les austeritez que je faisois, ce qui ne m'empêchoit pas pourtant de faire les actions exterieures, mais plutôt j'y trouvois du soulagement. Je courois à la pratique des vertus, & toutes ces choses me servoient à m'unir d'avantage au sacré Verbe incarné qui me pressoit sans cesse. Il m'étoit impossible de faire choix d'aucune chose pour m'entretenir à cause de cette occupation interieure qui me tiroit si fortement: Elle m'ôtoit le pouvoir de faire des prieres vocales: si je voulois dire le chapelet, elle m'emportoit l'esprit & me ravissoit la parole, & rarement le pouvois-je dire. Il en étoit de même de l'office, sinon que quelquefois le sens des Pseaumes m'étoit découvert avec une douceur que je ne puis dire, & en ces rencontres j'avois la liberté de les reciter. Pour la lecture, mon Confesseur m'avoit fait avoir les œuvres de sainte Theresé, qui me soulageoient quelquefois, mais quelquefois aussi il m'étoit impossible de lire à cause de ce grand recueillement interieur. Personne de nôtre logis ne s'appercevoit de mes occupations interieures; & le bonheur pour moy étoit, que je demourois retirée une bonne partie du temps à faire les chambres des serviteurs, où je parlois à nôtre Seigneur tant que je voulois. J'avois une si grande vivacité interieure qu'en marchant elle me faisoit faire des sauts, en sorte que si l'on m'eût apperceuë, l'on m'eût prise pour une folle. Et de fait, je l'étois, ne faisant rien comme font les autres. Je faisois comme l'Epouse des Cantiques, qui pensoit aux perfections de son bien-aimé: je pensois à JESUS, non dans son humanité, nôtre Seigneur m'ayant, comme j'ay dit, ôté cette façon d'oraison; mais en sa divinité. Quand j'avois bien chanté ses loüanges, je prenois une plume & j'écrivois mes passions amoureuses pour évaporer la ferveur de l'esprit, car autrement ma nature n'eût pû tant souffrir. Neanmoins, comme l'état où nôtre Seigneur me tenoit étoit de grande misericorde, il étoit aussi de grandes croix, & j'avois besoin d'une grande foy, d'autant que quand il me retiroit ses graces & ce soutien si fort, j'étois comme un oiseau en l'air qui n'a rien à quoy se prendre, & je demourois dans la pure souffrance, en attendant qu'il plût à cette divine bonté de m'en retirer, ne tenant, ce me sembloit, qu'à un petit fil de sa misericorde.

## CHAPITRE XIII.

*I. On l'engage dans le manieiment des affaires temporelles, & dans la conversation avec les personnes du dehors, II. Ce qui ne diminuë rien de ses ferveurs, ny de ses exercices ordinaires de vertu. III. Elle aspire à la qualité d'Epouse; IV. Mais Dieu luy fait voir par une lumiere extraordinaire, que c'est un don de sa liberalité. V. Angoisses de l'amour qui tend à la jouissance.*

- I. **L**ors que j'étois dans l'état d'abnegation a&uelle dont j'ai parlé, j'avois souvent crainte que mon Directeur qui étoit aussi celui de mon frere & de ma sœur ne s'avisât de m'en retirer: je ne sçay pas ce qu'il fit, mais je vis bien qu'ils projettoient de m'employer dans le gros de leurs affaires, comme eux-mêmes: ce qui arriva en effet, & m'obligea à la conversation avec plusieurs personnes du dehors, & à de grands soins: mais tout cela ne m'ôta point le moyen de pratiquer des actions de charité, au contraire j'avois davantage de commodité de m'y employer, car nôtre Seigneur me donna une augmentation de graces & des forces pour tout ce qu'il vouloit de moy: mes penitences continuoient, & l'esprit me pouffoit d'en faire encore davantage: j'avois sur tout de grands sujets de pratiquer la patience, mais tout cela m'étoit agreable dans la veuë de celui qui me donnoit tant d'accez auprès de sa divine Majesté, ainsi que j'ay dit. Je sentoie un grand amour pour ceux qui me donnoient quelques sujets de croix; je les regardois comme des personnes choisies de Dieu pour me faire de si grands biens, que j'avois crainte de perdre à cause de mes pechez. D'ailleurs je me reconnoissois le neant & le rien même digne de tous mépris, & lors qu'il me venoit des sentimens contraires, j'étois bien honteuse en moy-même, & je me châtois rigoureusement.
- II. J'étois étonnée de ce que nôtre Seigneur me faisoit tant de graces & me prévenoit si amoureuxment, me donnant la hardiesse d'aspirer à la qualité d'Epouse, & de me vouloir consommer dans ces divins embrassemens. Je luy parlois avec une grande privauté, & luy disois: Ah! mon amour, quand est-ce que s'achèvera ce mariage? Il ravissoit mon esprit & charmoit mon cœur auquel il vouloit accorder sa requeste, mais il y avoit encore quelque ornement à préparer, & sur cela mon ame languissoit, quoy qu'elle fût unie de volonté à celui qui la faisoit languir
- III.

## DE L'INCARNATION.

53

& souffrir, & qui après tant de soupirs ne luy accordoit pas sa demande : je faisois mon possible pour gagner son cœur, car rien ne me contentoit que cela dans ces languissantes ardeurs, & dans les moyens que je prenois pour plaire à celuy que je voulois posséder. Lors que j'étois dans ces sentimens, soudain il me fut mis dans l'esprit le premier verset du Pseaume. *Nisi Dominus edificaverit domum, &c.* avec une grande lumiere qui m'en donna l'intelligence, en me faisant voir le neant & l'impuissance de la creature pour s'élever d'elle-même à Dieu & s'avancer en ses bonnes graces, & enfin à toutes les pretentions de le posséder, si luy-même n'élevoit l'édifice, & ne luy donnoit les ornemens convenables à un si haut dessein : je vis ce neant de la creature si horrible & si certain que je n'en pouvois comprendre le fond, ce qui m'établissoit dans une grande abnegation de moy-même, & me donnoit une humilité genereuse, qui n'attendant rien de soy esperoit tout de Dieu : Mon ame se tenoit comme assurée de le posséder dans l'étroite union à laquelle il luy donnoit tant d'attrait ; elle étoit soumise à tous les ordres de sa divine Majesté ; mais tous ses desirs aspiraient comme ceux de l'Epouse au baiser de la bouche. Il ne se peut dire combien cet amour cause de peines & de souffrances, & cependant l'ame ne voudroit point en sortir sinon pour posséder celuy qu'elle aime : Il luy semble qu'elle a des bras interieurs qui sont continuellement tendus pour l'embrasser, & comme si déjà elle le possédoit dans l'état où elle aspire sans cesse, elle dit : *Mon bien-aimé est à moy, & moy je suis toute à luy ; il est comme un autre moy-même, c'est mon tout ; c'est ma vie.* Elle se trouve sans cesse en cet état, & tous ses mouvemens, toutes ses attentions & tout ce qui est en elle tend continuellement vers son bien-aimé : C'est dans les actions les plus humbles qu'elle l'embrasse le plus étroitement, & je ne puis dire à quoy cet amour réduit la creature pour la faire courir après luy ; il l'enchaîne de doubles chaînons ; il la captive sous ses amoureuses loix ; il luy feroit quitter jusqu'à sa peau pour la faire courir après luy, & elle estime sa vie être un rien pour la possession du bien-aimé, pourveu qu'elle le possède en la manière à laquelle il luy donne attrait, car elle ne se peut contenter de moins. Non, dit-elle, mon chaste amour, je ne vous veux point en partie ; je vous veux tout entier ; si c'est ma vie, qui vous empêche de venir, retranchez-la, puisqu'elle m'est nuisible ; vous êtes si bon & si puissant en amour, & vous vous plaisez en mon tourment ; vous m'en pouvez délivrer par la mort ; hé ! pourquoy ne me faites-vous pas mourir ?

IV.

PC 116.

V.

Vous pouvez encore par un de mes soupirs me faire expirer, & attirer mon esprit dans le vôtre : Hé ! pourquoy tardez-vous tant à venir à moy, ou à m'attirer à vous ? Mais vous êtes par tout, & je sçay que vous êtes dans moy, pourquoy donc vous plaisez vous à mes peines ? Que vous plaît-il que je fasse ? Commandez, & vos paroles feront en moy des œuvres qui vous seront agreables, & qui enfin vous gagneront le cœur. Tout cela se passoit dans des chemins où les affaires me conduisoient, dans l'embaras des soins domestiques, & dans la conversation d'un grand nombre de personnes, avec autant d'attention & d'application d'esprit que si c'eût été dans l'oratoire ; parce que l'ame étoit emportée passivement par un trait, qui dans son fond luy donnoit une tres-grande paix ; mais d'ailleurs l'amour divin la tenoit dans une angoisse qui se peut bien sentir, mais non pas exprimer.

#### ADDITION.

**E**lle passa les trois ou quatre premières années qu'elle demeura en la maison de son frere dans des humiliations qui ne sont pas imaginables, & l'esprit de grace qui la dirigeoit luy faisoit prendre tant de goût à cet état comme le plus conforme aux abaiffemens de nôtre Seigneur qu'elle étoit dans la resolution d'y passer toute sa vie. Mais son frere qui ne pouvoit suffire à toutes ses affaires, la pria d'en prendre la conduite, & quelque soin qu'elle apportât à cacher l'industrie & les talens que Dieu luy avoit donnez pour toutes sortes d'emplois, il en découvrit assez pour esperer que ses affaires prospereroient entre ses mains : En quoy il ne fut pas trompé, parce qu'elle n'attira pas moins de benedictions sur sa maison, que Jacob en avoit attiré sur celle de Laban. Ce frere étoit Commissionnaire pour le transport des marchandises dans tous les côtez du Royaume : Il étoit encore Officier de l'Artillerie, & à la faveur de ces deux Offices il entreprenoit encore quantité d'autres affaires qui l'obligeoient d'avoir la plus grande famille de toute la Province : Car pour s'acquiter plus commodément de ses emplois & afin de ne dépendre de personne, il avoit chez soy tout ce qui luy étoit nécessaire, en hommes, chevaux, harnois, coches, carosses, & autres semblables meubles de campagne. Sa charitable sœur se chargea généralement de tout ; car prenant la conduite des affaires elle ne vouloit pas quitter ses premiers soins, qui luy étoient trop chers à cause qu'ils la tenoient dans l'humilité. Elle sa-

tisfaisoit à tout & contentoit tout le monde, mais d'une maniere miraculeuse, car elle portoit tous ces fardeaux sans se distraire ny perdre la presence de Dieu, en sorte qu'on eût dit qu'elle étoit comme un pur esprit & du nombre de ceux qui gouvernent l'œconomie du monde & qui *ne cessent point de voir la face du Pere Celeste*. Elle fait une assez belle description de sa conduite en cette sorte. Cette grande application que j'avois à Dieu m'occupoit toujours, je me suis trouvée parmi le bruit des Marchands, & cependant mon esprit étoit abîmé dans cette divine Majesté. On eût jugé à me voir que j'écoutois avec attention tout ce qu'on disoit, mais qui m'en eût demandé des nouvelles j'y eusse été bien empêchée, & néanmoins dans les affaires qui m'étoient commises, Nôtre Seigneur me faisoit la grace d'en venir à bout. Je passois presque les jours entiers dans une écurie qui servoit de magasin, & quelquefois il étoit minuit que j'étois sur le port à faire charger ou décharger des marchandises. Ma compagnie ordinaire étoit des crocheteurs, des chartiers, & même cinquante où soixante chevaux dont il falloit que j'eusse le soin. J'avois encore sur les bras toutes les affaires de mon frere & de ma sœur lors qu'ils étoient à la campagne, ce qui arrivoit fort souvent. Lors qu'ils étoient au logis ils en prenoient soin eux-mêmes, & moy je les servois, oubliant aussi-tôt qu'ils étoient arrivez, tous les soins que j'avois eus en leur absence, comme si je n'y eusse jamais pensé auparavant. Et cependant tous ces tracas ne me détournent point de Dieu, mais plutôt je m'y sentoient fortifiée, parce que tout étoit pour la charité & non pour mon profit particulier. Je me voyois quelquefois si surchargée d'affaires, que je ne sçavois par où commencer. Je m'adressois à mon refuge ordinaire luy disant : Mon amour il n'y a pas moi en que je fasse toutes ces choses, mais faites les pour moy, autrement tout demeurera ; ainsi me confiant en sa bonté tout m'étoit facile ; Je le carressois faisant tout cela, y étant aussi tranquille que si j'eusse été dans la solitude la plus retirée du monde. Ce puissant secours me faisoit embrasser courageusement & de gayeté de cœur toutes les actions que je connoissois luy être agréables. Quelquefois je me retirois pour tâcher de le caresser hors du bruit : Aussi-tôt l'on m'en retiroit, & je descendois joieusement luy disant : Allons mon doux amour, vous le voulez ; c'est assez puisque je vous tiens, cette action là est pour vous. Je sentoient une legereté non pareille faisant tout pour le bien-aimé ; Toutes mes austérites ne m'appesantissoient point le corps ; j'étois fort joieuse

Matth.  
18. 10.  
En sa  
premiere  
Relation.

avec ceux avec qui il me falloit être , & on croioit que je me plaisois avec eux : mais c'étoit l'union que j'avois avec Dieu qui me rendoit ainsi gaye & allegre , car je ne trouvois rien de plaisant dans le monde.

Je ne m'arrête pas à faire des reflexions sur ses paroles ni sur la maniere avec laquelle elle s'acquittoit de ses emplois , quoy qu'il y ait lieu d'en faire de tres-édifiantes. L'Exemple sera plus fort que toutes les reflexions que je scaurois faire. Mais enfin ce ne fut point par inclination ny par hazard qu'elle se trouva engagée dans un exterieur si sujet à la dissipation & si contraire au recueillement où elle se sentoit attirée. Ce fut par un dessein tout particulier de la providence de Dieu qui la vouloit former de loin à des emplois plus importants où il l'avoit destinée. C'est ce qu'elle remarque dans son supplément où après avoir raporté en general les humiliations & les travaux qu'elle avoit soufferts dans la maison de son frere , elle declare en cette maniere quel étoit le dessein de Dieu : Pour les croix que j'avois à souffrir chez mon frere , outre ce que je vous en ay dit en general , je vous diray que comme j'y ay été une partie des années dans un état de grande humiliation , le Diable qui ne dort jamais , m'y a livré de grandes tentations , sur tout lorsque Dieu retiroit son secours & sa grace sensible ; car en ces temps tout m'étoit pesant à un point que je ne puis exprimer : de sorte que si Dieu ne m'eût assistée par un secret ressort de sa bonté , je n'aurois pû subsister. Mais il me faisoit la grace de tout faire & de tout souffrir , comme dans les temps de la bonace , & il me falloit passer par toutes ces épreuves qui m'ont extrêmement servi. Car je vois & j'experimenté que tous les états , épreuves , travaux , & enfin tout ce qui s'est passé chez mon frere à mon égard , étoit une disposition pour me former pour le Canada. C'a été mon Noviciat , duquel néanmoins je ne suis pas sortie parfaite , mais pourtant par la misericorde de Dieu , en état de porter les tracas & les travaux du Canada.

Il est évident que c'étoit-là le dessein de Dieu , puisque l'exterieur ne portoit point de préjudice à l'interieur , & que dans les emplois qui étoient les plus capables de diffiper l'esprit , elle se conservoit dans un aussi profond recueillement que si elle eût vécu dans la solitude la plus retirée.

Cependant elle soupiroit sans cesse après l'execution du mariage dont on luy avoit donné parole , & jour & nuit elle s'écrioit à nôtre Seigneur. Ah mon amour , quand est-ce que s'achevera ce mariage

ce mariage : Elle l'appelle son amour selon l'ordre qu'elle en avoit reçu du Ciel. Parce qu'étant une fois en oraison, où elle parloit à nôtre Seigneur avec de profonds sentimens d'humilité & de respect, l'appellant son Dieu & son grand Dieu, il luy dit avec une grande douceur : tu m'appelle ton grand Dieu, *ton Maître, ton Seigneur, & tu dis bien, car je le suis.* Mais aussi je suis charité, l'amour est mon nom ; & c'est ainsi que je veux que tu m'appelle. Les hommes me donnent bien des noms, mais il n'y en a point qui me plaise davantage & qui exprime mieux ce que je suis à leur égard que celui-là. Son ame ne fut jamais pénétrée d'une douceur semblable à celle qu'elle ressentit à ces paroles. Cét aimable nom, ce nom Amour luy demeura depuis si fortement imprimé dans l'esprit & dans le cœur, que quand elle parloit à nôtre Seigneur, elle ne l'appelloit plus que son amour, son doux amour, son cher amour, son grand amour, son tres-pur & tres-chaste amour. Cette façon de parler luy vint si familière que quand elle s'entretenoit de Dieu avec des Religieux, ou des personnes devotes, elle ne l'appelloit point autrement que l'amour, & les personnes avec lesquelles elle conversoit étoient si accoutumées à l'entendre parler de la sorte, qu'elles ne parloient plus que comme elle.

Joan. 13.  
13.

## CHAPITRE XIV.

*I. Sa vocation à l'état Religieux ; & les empeschemens qui en retardent l'exécution. II. Dieu luy fait voir les tresors infinis cachez dans les conseils Evangeliques. III. Excellence admirable de la pauvreté d'esprit. IV. De l'obeissance & de la chasteté. V. Des differents degrez des ames parfaites. VI. Elle fait vœu de pauvreté & d'obeissance d'une maniere nouvelle & tres-difficile à observer.*

**J**E n'ay pas dit cy-devant que dès le temps que mes liens furent rompus, & que j'eus commencé à goûter les biens de l'esprit & reconnu la vanité des choses du monde, je me sentis appelée à l'état Religieux ; mais j'avois encore un autre lien qui ne me permettoit pas pour lors d'exécuter ce dessein, selon le jugement de mon Directeur, qui néanmoins me disoit pour me consoler, qu'il croyoit que la divine bonté me feroit cette grace en son temps : ainsi je portois ce joug nécessaire par acquiescement aux ordres de Dieu, qui cependant tenoit mon cœur dans un cloître & mon corps dans le

I.

H

II. monde. Mais comme son amour excessif pour ma bassesse sembloit ne se plaire qu'à me faire sans cesse de nouvelles miséricordes, dans les ardens desirs que j'avois de posséder l'esprit de JESUS-CHRIST, il me fit voir & experimenter les grands & infinis tresors qui sont cachez dans les conseils du saint Evangile, à l'observation desquels il appelle les ames choisies : il me faisoit voir sur tout ceux qui sont cachez dans la pauvreté, dans la chasteté & dans l'obeissance, que je voyois être des vertus éminentes que nôtre Seigneur JESUS-CHRIST avoit choisies & pratiquées en cette vie mortelle, afin de nous servir d'exemple, & de se faire nôtre divine cause exemplaire, comme il s'étoit fait nôtre cause meritoire. Dans la pau-

III. vreté d'esprit mon ame concevoit des choses si hautes & si divines, que tous les Royaumes du monde, & tout ce qui peut tomber sous les sens & dans la conception de l'esprit humain, ne luy paroissoit que boüe & neant : Elle en étoit si ravie & si charmée que si c'eût été une chose qui eût pû s'acheter par la vie, & qu'elle en eût eu un million, & même un nombre encore plus grand, elle eût tout donné pour la posséder ; mais elle voyoit que son prix n'étoit point de la terre, mais que c'étoit une chose divine, de laquelle le Pere Eternel faisoit present conformement aux paroles de nôtre Seigneur : *personne ne peut venir après moy si mon*

Joan. 6.  
44.

*Pere ne le tire ;* Or cet attrait du Pere n'est autre en ce point que la communication de l'esprit de JESUS-CHRIST. Ah ! mon Dieu, il faut que toute parole & toute conception cesse, car il n'y a langue qui puisse dire, ny esprit qui puisse penser ce qui étoit

IV. communiqué à mon ame de cette glorieuse & magnifique pauvreté d'esprit, & des deux autres vertus qui la suivent, car ce sont des chaînons qui ne peuvent souffrir de des-union. Or bien que ces hautes vertus s'entendent des vœux effectifs de l'état Religieux où elles sont absolument nécessaires, regardant néanmoins la chose en elle-même, il y a des suites qui font voir que ces vœux ne sont que des premieres démarchés dans la voye de la sainteté, en comparaison de l'esprit de ces saintes vertus, lequel esprit, comme j'ay dit, n'est autre que celui de JESUS-CHRIST ; car comme ce divin Sauveur est le chef de l'Eglise, & que tous les fidèles sont sous son domaine, puisque le Pere Eternel les luy a tous assujettis, il a dans ce domaine des ames choisies, qui sont les ames Religieuses, & parmy celles-là, il y en a encore plusieurs singulierement cheries, qui sont la plus noble partie de son Royaume spirituel, & dans lesquelles ce divin chef influé avec abondance sa vie &

## DEL'INCARNATION.

59

son esprit, aux unes plus, aux autres moins, selon son choix, & son divin plaisir, car *il fait misericorde à ceux auxquels il veut faire misericorde*; étant le maître absolu de ses dons & de ses graces. Rom. 9.  
 C'est donc à ces ames qu'il communique cet esprit vivifiant dans la suite des dons, des communications & des impressions qu'il fait en elles pour les faire enfin parvenir à cette véritable pauvreté d'esprit, qui ne peut être qu'un ouvrage de sa main toute puissante. S'il plaît à nôtre divin bienfaicteur me faire la grace d'achever ce qui m'a été commandé, la suite des matieres fera voir ce qui se passe entre Dieu & l'ame qui est appelée à cette véritable pauvreté d'esprit substancielle & spirituelle. Lorsque toutes ses lumieres operoient dans mon esprit, je ne voyois pas qu'il me fût possible de parvenir à la possession des richesses immenses que je voyois enfermées dans ces sublimes vertus, auxquelles pourtant mon ame se sentoit portée comme à des ornemens qui composoient la couche Royale de l'Epoux, aux embrassemens duquel elle aspireroit par un attrait continuel. Elle vouloit néanmoins faire ce qui étoit en son pouvoir afin de gagner son cœur & son amour, c'est pourquoy, ayant désja fait le vœu de chasteté, je me sentis puissamment inspirée de faire encore celuy d'obeissance & de pauvreté en la façon que l'état où j'étois pour lors le pouvoit permettre. Mon Directeur m'ayant examinée à fond me le permit, mais tout le reste dépendoit de Dieu, car la creature est trop foible pour avancer un pas d'elle-même en une affaire de telle importance; ce qu'elle peut faire, c'est de consentir au trait de Dieu & de s'abandonner entierement à tout ce que sa divine Majesté veut faire en elle, car bien qu'il soit le maître absolu, il est si bon néanmoins qu'ayant crée l'ame noble, il la veut traiter noblement luy laissant l'usage de son libre arbitre; mais elle vaincue de sa douceur luy donne tout, & le voyant si gracieux en son endroit, elle ne veut rien que luy-même. Mon vœu d'obeissance avoit rapport à mon Directeur & à celuy qu'il me laisseroit en sa place, à mon frere & à ma Sœur auxquels j'obeissois comme s'ils m'eussent été superieurs, ou comme un enfant a coûtume d'obeir à son pere & à sa mere; il y avoit à souffrir ce que Dieu sçait en cette sorte d'obeissance, mais sa bonté me traitoit encore trop doucement. Pour la pauvreté je n'avois rien à mon usage que ce que ma Sœur me donnoit, mais elle étoit si bonne & si charitable qu'elle me donnoit plus que je ne voulois: il n'y avoit plus que les affaires de mon fils qui étoient toutes dans la providence de Dieu qui me contraignoit

VI.

amoureusement de le traiter de la sorte ; car comme je trouvois des biens infinis dans la pauvreté d'esprit, je ne pouvois luy procurer auprès de mon divin J E S U S que ce tresor inestimable, de sorte que je ne faisois rien pour moy ny pour luy, parce que je souhaitois que nous eussions tous deux un même partage & un même sort, & je persistois à la demander continuellement comme une chose qui meritoit d'être demandée jusqu'à la jouissance & possession.

### A D D I T I O N.

**L**E desir qu'elle avoit de mettre son ame dans les dispositions nécessaires à l'alliance qui luy avoit été promise ; & de l'orner, ainsi qu'elle dit, des plus sublimes vertus afin de la rendre digne d'être la couche Royale de l'Epoux, faisoit qu'elle avançoit toujours dans la voye de la perfection, & qu'elle ajoûtoit continuellement à ses vertus quelque nouveau degré de sainteté. Elle s'étoit volontairement engagée dans un état de pauvreté & d'obeissance, où elle étoit dépourvue de tout & où elle n'étoit pas moins soumise & obeissante qu'un esclave. Mais n'étant pas contente de la simple perfection de ces vertus Evangeliques, elle prit resolution d'y ajoûter la perfection du vœu : ce qu'elle fit avec la permission de son Confesseur, & en la manière qu'il luy prescrivit : Ainsi elle pratiquoit dans le siecle les vertus du cloître, & elle satisfaisoit en quelque façon au desir qu'elle avoit d'être Religieuse en attendant qu'elle le fût tout-à-fait. Mais si elle ne se bornoit point dans la pratique des vertus qui dépendoient de son travail, Dieu ne mettoit point aussi de limites aux graces qui dépendoient de sa pure liberalité. Apres qu'elle eût fait ce vœu heroïque, il luy en fit une qu'on peut dire des plus precieuses dont il ait enrichi son ame. Et en effet, c'est un tresor qui n'a point de prix, & dont il est bien difficile d'expliquer le merite. Elle tâche néanmoins de l'expliquer en cette sorte. Cette grace fut suivie d'une autre tres-grande. La disposition interieure de Dieu sur moy étoit que je jouïssois toujours d'une paix de cœur si grande, que je ne pensois point pouvoir ny devoir jamais jouïr d'une plus grande en cette vie. Et il en est ainsi de toutes les faveurs que je reçois de la divine misericorde, je pense toujours ne pouvoir rien recevoir de plus. Mais comme il y a plusieurs demeures en la Maison de Dieu, ainsi j'experimente la diversité de ses graces. Un jour étant en oraison où je carressois le divin J E S U S, il me dit au cœur ces paroles : *Pax*

*En sa  
premiere  
Relation.*

*huic domui.* Ce fut un nouveau charme pour me consumer d'amour, car cela fut plus penetrant que le foudre. Je ne scay comme il faut dire pour mieux expliquer, car il n'y a rien de semblable. Cette parole eut un tel effet, que jamais depuis je n'ay perdu la paix interieure un seul moment, quelque croix ou affliction qui me soit arrivée, & à l'heure que j'écris cecy il y a déjà plus de huit ans que cela est arrivé. Rien ne peut empêcher le cœur de se conformer à son Dieu, & quoyque j'aye quelquefois des peines extremes, je le voy toujours dans sa paix par une amoureuse conformité, ne voulant que ce que veut l'Amour le suradorable Verbe Incarné, qui tient son empire en cette place. Il n'y a rien d'heureux en cette vie comme la possession de cette paix. C'est une nourriture du Paradis & une vie de Dieu, que je croy que nôtre Seigneur nous veut faire goûter dès cette vie comme un gage de celle dont nous jouïrons dans l'éternité. O Dieu, que c'est une grande faveur ! elle ne se peut dire ny écrire.

Quand nôtre Seigneur luy faisoit l'honneur de luy parler, ce qui arrivoit fort souvent, il se servoit ordinairement des paroles de l'Escriture sainte qui portoient avec elles leur effet. Aussi quand il dit celles-cy à son cœur : *La paix soit en cette maison*, il y mit une source de paix qui y demeura toute sa vie, & dont elle n'étoit pas seule arrosée, car elle découloit encore continuellement sur le prochain avec lequel elle conversoit d'une maniere si prudente & si douce qu'elle ne mécontenta jamais personne.

---

 CHAPITRE XV.

*I. Elle soupire sans cesse après la parfaite jouissance de l'Epoux. II. Rien ne la peut soulager en cette ardeur que la sainte Communion, III. Où elle le possède non seulement par la foy & par l'amour, mais encore par experience. IV. Ce divin Sacrement luy donne de nouvelles forces pour la penitence. V. C'est pourquoy elle continue ses austeritez.*

**E**N SUITE du sacrifice dont j'ay parlé à la fin du Chapitre precedent, Nôtre Seigneur sembloit se plaire à me continuer la douceur de sa sainte familiarité, mais c'étoit dans un amour qui souffroit une langueur continuelle, quoyque l'ame en cet état fût en Dieu & qu'elle luy parlât, parce que son esprit luy donnoit une amoureuse activité qui l'agissoit, & la faisoit parler un langage

I.

62 LA VIE DE LA MERE MARIE

qui n'étoit point au pouvoir naturel de la creature ; Elle n'étoit pas moins dans la possession des biens qu'elle attendoit par la jouissance de l'Époux celeste qui sembloit se plaire à la faire ainsi souffrir, mourir, & remourir. Le plus grand soulagement qu'elle trouvoit, c'étoit dans la Communion journaliere où elle étoit assurée qu'elle possédoit sa vie : non seulement la foy vive l'en assureoit, mais luy-même luy faisoit experimenter que c'étoit luy par une liaison & une union d'amour, avec laquelle il la faisoit jouir d'une maniere qui ne

II. se peut expliquer : quand tout le monde ensemble luy eût dit que ce qui étoit dans l'Hostie, n'étoit pas le suradorable Verbe Incarné, elle fût morte volontiers pour assurer que c'étoit luy. Après toutes les fatigues que je prenois pour le service du prochain, mon corps brisé de penitences, reprenoit ses forces par

III. la manducation de ce pain divin & recevoit un nouveau courage pour recommencer tout de nouveau, ce que naturellement je n'aurois pû faire. Mais quoy qu'avec une certitude de foy, & de jouissance, j'eusse possédé dans la sainte Communion mon bien-aimé, néanmoins après la consommation des saintes especes mon ame retournoit dans sa tendance ordinaire à le posséder sans

IV. retour, ce qui me donnoit de tres-grands desirs de mourir : Je gemissois, disant : *Enseignez-moy, mon bien-aimé, où vous prenez*

*Cant. 6. votre repas, & où vous vous reposez pendant la chaleur du midy : Em-*

*menez-moy dans vos jardins, & dans la solitude où rien ne m'empêche de jouir de vos embrassemens. Quoy qu'il fût en moy, il sembloit s'enfuir de moy, & se retirer dans sa lumiere inaccessible où les Seraphins memes ne peuvent penetrer. Je me voyois quelquefois comme abandonnée, lorsque dans la rigueur de*

V. l'Hyver & pendant l'obscurité de la nuit je voulois châtier mon corps que je tenois tout découvert au froid ; à peine pouvois-je remuer le bras : je disois à ce divin amateur, mon bien-aimé, mettez-vous sur mon bras afin qu'il ait des forces pour châtier ce miserable corps. Alors il m'en donnoit de si puissantes que je me déchirois de coups, puis je mettois une haire, afin que ses nœuds & ses épines fussent d'autant plus sensibles que les playes étoient recentes : & enfin je m'allois jeter quelques heures sur mon pauvre lit. Je voyois bien que je suivois ses intentions, & son esprit ne me permettoit pas de faire autrement, car si je n'eusse suivi sa direction, il m'en faisoit aussi-tôt une reprimande interieure, ou bien il permettoit que je tombasse dans quelque

imperfection pour châtement de ma faute, ce qui me caufoit une bonne humiliation, & me faisoit bien concevoir le neant de la creature à mes dépens & par mes propres foiblesses.

## A D D I T I O N.

**L**E desir qu'elle avoit pour l'accomplissement du mariage croissoit de plus en plus dans son ame; Et quoy qu'elle ne doutât point qu'il ne se dût executer, Dieu étant fidele en ses promesses, le retardement neanmoins la faisoit languir & gemir tout ensemble. Pour se consoler dans l'attente de ce bonheur, elle cherchoit dans la Communion celuy qu'elle desiroit, & l'y ayant trouvé, elle s'unissoit à luy par la foy & par l'amour, en attendant cette autre union plus particuliere qu'elle n'avoit pas encore experimentée.

Mais ce qui est bien remarquable, & qui donne une preuve bien assurée, que Dieu se plaisoit aux sacrifices de penitence qu'elle luy offroit continuellement; c'est que son corps brisé & affoibli par ses austeritez recevoit miraculeusement de nouvelles forces par la Communion, tant afin de pouvoir continuer ses macerations, que pour supporter la fatigue de ses travaux ordinaires. C'est pourquoy étant fortifiée de cette viande celeste, il ne faut pas s'étonner si elle étoit insatiable de penitences, & si ingenieuse à trouver des inventions pour se faire souffrir. Elle en a parlé en divers endroits de ses écrits; mais ce qu'elle en dit dans sa premiere relation encherit encore sur tout ce qu'elle en a rapporté. Voici ses paroles: Si auparavant j'avois commencé à me mortifier, tout cela ne me sembloit rien. Coucher sur les ais m'étoit trop sensuel: je mettois tout le long un cilice sur lequel je couchois. Les disciplines d'orties dont je me servois l'esté, étoient si sensibles après en avoir employé trois ou quatre poignées à chaque fois, qu'il me sembloit être dans une chaudiere bouillante, & pour l'ordinaire je m'en sentois trois jours durant, puis je recommençois. La douleur en étoit si grande, que je ne sentois pas les chardons, voulant m'en servir après. Je ne laissois pas de me servir d'une discipline de chaînes; mais ce n'étoit rien en comparaison de la douleur des orties. Je mangeois de l'absinthe avec la viande, & hors le repas j'en tenois long-temps dans la bouche, & après en avoir bien goûté l'amertume je la mangeois. Mais l'on me deffendit d'en plus user, parce que cela me gâtoit l'estomach.

J'avois si frequemment la haire & le cilice sur le dos que cela s'étoit tourné en habitude. Si je voyois que qu'un s'amuser à des choses vaines & qu'ils me voulussent amuser avec eux, je me dérobois doucement, & allois au grenier me discipliner; car il m'étoit impossible de goûter aucun plaisir & de me plaire en quoy que ce fût du monde, quoy que je tâchasse de satisfaire chacun, & de ne point me rendre difficile ou incommode. Ceux que je frequentois ordinairement n'eussent jamais jugé que je me fusse arrestée à tous ces exercices de mortification, c'eût été assez pour leur faire croire que j'étois une folle, aussi me donnois-je de garde qu'on ne s'en apperceut. La longueur du temps à coucher sur le bois avec le cilice me macera si fort la chair du côté où je me couchois qu'il devint insensible. en sorte qu'en me touchant je ne me sentois pas. Cette mortification est la plus penible que j'aye jamais faite: Car la dureté du bois & la pesanteur du corps faisoit entrer le crin dans la peau, en sorte que je ne pouvois dormir qu'à demi, ressentant toujours la douleur des picqueures. Je prenois plaisir de dénier à la nature tout ce qu'elle aimoit, & il ne m'étoit pas possible de me faire du bien en quoy que ce fût. On me disoit quelquefois des paroles dures à cause que je cherchois Dieu: J'écoutois tranquillement tout ce qu'on me disoit, & en mon cœur j'offrois tout cela à l'amour pour lequel je le souffrois, étant bien-aïse d'avoir cela à lui donner. Après avoir passé le jour en toutes ces peines j'allois la nuit dans une caverne, où il y avoit des bêtes venimeuses parce qu'on ne frequentoit point en ce lieu-là, mon frère l'ayant acheté pour le faire abbatre & s'en servir à son besoin. Je passois-là un long-temps à prier Dieu, & à faire de longues & fortes disciplines, après lesquelles je m'allois coucher sur mon ais, ou sur une balle de marchandise. Je prenois fort peu de repos à cause des diverses affaires du logis; mais cela ne me donnoit aucune incommodité, & je n'en fus jamais malade; mais je sentoïis une nouvelle vigueur s'augmenter en moy pour faire toujours davantage, & l'esprit me pouffoit sans cesse à embrasser de nouvelles mortifications. J'eusse estimé le jour perdu pour moy lequel se fût passé sans souffrir. Tous ces exercices m'étoient si fortement inspirez, que mon Confesseur me les permettoit. J'étois infatiable & je ne trouvois point assez d'instrumens de mortification, pour satisfaire à mon desir. L'occupation interieure augmentoit à mesure que je me mortifiois, & je disois au Verbe Incarné: Mon doux Amour, puisque je ne puis retenir mes-pensées pour consi-  
derer

derer les travaux de vôtre sainte Passion, & que vous attirerez aussi tost mon esprit à vôtre personne divine, que je puisse au moins endurer quelque peu, afin de vous imiter & de vous suivre, ô mon bien-aimé. Je n'avois point d'heure pour mes penitences, tous les temps m'étoient propres, & il me falloit suivre l'inspiration de nôtre Seigneur, en quelque temps qu'il me l'envoyât. Lorsque je prenois ma refection corporelle, il me venoit fortement dans l'esprit d'aller chercher quelque sujet de mortification: j'obeïssois, autrement je n'eusse pû vivre; & quoyque l'inspiration se fit avec une grande paix, elle avoit tant de force & de persuasion qu'il me falloit aller où elle me portoit, & je ne manquois pas de trouver la croix, d'où je recevois de nouvelles graces & une augmentation de cette paix interieure dont je jouïssois toujours. Ce qui me faisoit ainsi tout quitter pour obeïr à l'inspiration de Dieu, c'est que j'amais cela n'a apporté aucun trouble à ceux avec qui j'étois. Je les quittois doucement & pendant qu'ils s'entretenoient de diverses choses, je donnois à Dieu le temps qu'il vouloit, puis je retournois les entretenir. Avoir toujours un Dieu present & ne luy pas obeïr, cela est impossible, voir qu'il est l'amour même, cela est encore plus pressant. L'ame ne demande qu'à luy complaire & à faire amoureusement tout ce qu'il veut qu'elle fasse. A la moindre veuë qu'elle a de son inspiration, elle dit: Allons, mon Amour, allons à la croix, mon cœur s'y contente. Alors sans chagrin il semble qu'elle doive voler, tant elle a grand desir de contenter Dieu. C'est le fruit de cette grande veuë & de cette liaison qu'elle a avec Dieu, que d'aimer la souffrance; mais aussi par un effet contraire plus elle souffre, plus elle est unie. En cette disposition elle est entre les mains de Dieu comme le fer entre les mains du forgeron qui le met au feu, le bat sur l'enclume, & luy fait faire autant de retours qu'il est nécessaire à son dessein. Ainsi je me sentois portée par un autre esprit que le mien, & il me le falloit suivre en tout, autrement j'eusse eu dans l'interieur un reproche qui n'est pas croyable.

C'est ainsi qu'elle décrit le gros de ses penitences, & la fidelité avec laquelle elle se rendoit souple aux mouvemens de l'inspiration; mais outre ce reproche interieur qu'elle eût souffert, si elle y eût résisté le moins du monde, elle donne une instruction qui doit être bien remarquée dans la vie spirituelle; sçavoir que Dieu l'eût punie en permettant qu'elle fût tombée en quelque imperfection. Dieu se comporte en quelque façon envers ses meilleurs

amis comme il fait au regard des plus grands pecheurs, dans lesquels il châtie souvent un peché par un autre peché : mais il y a certe difference qu'il punit ceux-cy par justice & pour leur plus grande condamnation, au lieu qu'il châtie les autres par amour & pour leur propre amandement ; parce que l'imperfection où ils tombent leur frappant l'esprit plus sensiblement, ils s'humilient, & revenant à foy ils deviennent plus fidèles.

## CHAPITRE XVI.

*I. Dieu permit qu'elle fût éprouvée par diverses tentations. II. Dont il la délivroit pour l'ordinaire tout à coup, & d'une façon particuliere.*

I. **N**Otre Seigneur permit que mon ame fût éprouvée par diverses tentations. Le demon representoit une infinité de singeries à mon esprit, & pour ce qui étoit de mon corps, il me mettoit en la pensée que j'étois bien folle de le faire tant souffrir, & qu'il y avoit bien des personnes dans le Christianisme qui gardoient les commandemens de Dieu, & qui seroient sauvez sans se faire tant de peine : Puis, à quoy bon (disoit il) cét assujettissement à un Directeur ? Cette servitude est trop rude ; & quel mal y-a-t'il de suivre sa propre volonté ? Une fois cette attaque fut si violente, qu'inconfidément je laissai aller cette parole étant avec une bonne fille : à quoy bon tout cela ; je ne puis plus me captiver de la sorte ? Etant revenuë à moy, j'en eus tant de confusion que la honte m'en fut une bonne penitence. D'un autre côté mon fils me remplissoit l'imagination, dans laquelle il s'élevoit un grand trouble, dans la pensée que j'engageois ma conscience, & que Dieu me feroit rendre compte de ce que je vivois comme si luy ny moy ne deussions avoir besoin d'aucune chose à l'avenir. Mon sens souffroit étrangement en ce point, car j'avois un grand amour pour mon fils, auquel j'avois crû souhaitter les veritables biens en luy procurant & à moy la pauvreté auprès de Dieu, & en ayant désja effectivement pratiqué les actes. Dans ces inquiétudes j'allois trouver mon Directeur pour sçavoir au vray si j'engageois ma conscience ; il m'asseuroit là dessus, mais cela ne diminuoit pas ma tentation, ensuite, d'avoir été si simple que de m'engager comme une servante, cela bleffoit mon imagination. Enfin j'étois battuë de toutes parts, & pour dernière

épreuve, Dieu permettoit que plusieurs personnes se missent du côté de la tentation, & qu'elles me parlassent conformément aux pensées dont j'étois combattuë, ce qui me faisoit beaucoup souffrir. D'ailleurs, je ne recevois aucun soutien de l'intérieur, car toutes les puissances de mon ame étoient comme dans la stupidité, en sorte que je n'avois ny force ny vigueur pour me tirer de là; d'où vient que, comme j'ay dit, mon sens pénoit jusques à l'inquiétude active, car il sembloit que mon imagination fût un Avocat éloquent qui employoit tout son art: elle me vouloit sur tout persuader que j'étois une hypocrite, qui jusques alors avois trompé mon Directeur, luy disant des contes & des imaginations pour des veritez. Ma raison patissoit aussi, mais elle n'étoit pas si troublée qu'elle vit bien que j'avois crû chercher Dieu & même que dans le fort de mes tentations, je n'avois obmis aucunes de mes penitences. Nonobstant tout cela une certaine crainte me saisissoit, & me disoit que j'étois trompée, mais je m'abandonnois à Dieu en cette affliction, & ne laissois pas de suivre mon train ordinaire. Il est vray que lors que les puissances de l'ame sont attaquées & liées en sorte qu'elles sont dans l'impuissance d'agir, & qu'elles se trouvent reduites à ne pouvoir s'aider, & à ne pouvoir aider la partie inferieure abandonnée à la souffrance de la tentation, la peine est bien grande, & l'ame experimente que d'elle-même elle n'auroit pû supporter la tentation, si cette parole de Dieu ne s'étoit verifiée en elle: *Je suis avec ceux qui sont dans la tribulation.* Ce n'est pas que cette experience soit sensible, mais elle influë une vertu secrette & fonciere qui aide à porter le fardeau de la tentation, & qui fait que nonobstant ses efforts l'on demeure toujours invincible. Je me souviens qu'en cette occasion l'état d'abnegation où j'étois reduite par les mortifications du corps m'étoit pesant; & il me sembloit que j'étois comme ces pauvres qui vont tremblant de porte en porte sans pouvoir rien faire; ce qui fait bien voir que *nous ne pouvons rien de nous-mêmes,* 2. Cor. 3. *comme de nous-mêmes & que toute nôtre force ne vient que du pere des misericordes.* J'ay donc passé étant dans le monde, par diverses épreuves, desquelles Dieu par sa bonté me tiroit amoureuxment, & pour l'ordinaire tout d'un coup; & me faisoit experimenter que c'est luy qui *releve le pauvre du fumier pour le faire asséoir sur le trône,* & pour luy donner entrée dans les delices de son cœur. 1. Reg. 2. 11.

## A D D I T I O N.

**V**Oicy comme elle parle de cette épreuve dans sa premiere relation: Les tentations ne me manquerent pas tant de la part du diable, que du monde & de mon amour propre. O Dieu que je fus traversée! Je ne puis dire les diverses pensées qui travailloient mon esprit, lequel se trouvoit d'autant plus fatigué, qu'il étoit dans un grand obscurcissement interieur au regard de Dieu & de la perfection où je voulois aspirer. En un mot tout me faisoit peine, & de quelque côté que je me tournasse, mon esprit ne trouvoit rien que d'affligeant. Cela ne me fit point quitter mes exercices, mais je n'y sentois nul secours interieur, & il me falloit faire de grandes violences sur moy-même, principalement quand je me voulois discipliner & faire d'autres penitences. Cette peine me caufoit bien de la confusion en la presence de Dieu, & je m'accusois de lâcheté en sa presence, mais voulant me vaincre, je commençois, & ayant une fois commencé, j'avois de la peine à finir. Je pensois devoir cette fidelité à Dieu, & j'eusse crû être hypocrite si j'eusse fait autrement, & si j'eusse laissé aucun de mes exercices, quoyque je souffrisse beaucoup par ce delaisement interieur. Quant au prochain, je sentois tout ce qu'on me disoit, & il me falloit avoir la veüe continuelle sur moy-même pour m'exercer en la douceur d'esprit, sans quoy ma nature eût bien fait des échapées; mais nôtre Seigneur me gardoit, & il ne me souvient point de m'être impatientée quelque peine qu'on me fit durant tout le temps que nôtre Seigneur me fit porter cette croix. Après tant de traverses il me remettoit dans le calme; tout cela se tournoit en fumée, & je voyois clairement que le tout n'étoit que tentation pour me faire quitter le dessein de la perfection que nôtre Seigneur m'avoit inspiré.

La fin de cette tentation étoit, ainsi qu'elle vient de dire, de luy faire perdre le goût de la vie spirituelle, & le dessein qu'elle avoit de mener une vie plus parfaite & plus sainte que le commun des Catholiques: Et cette épreuve luy fut d'autant plus difficile à supporter, que son esprit se trouva rempli de tenebres qui ne luy permettoient pas de voir si distinctement l'excellence des biens de la grace; & que son cœur devint tout sec, & fut dans des ariditez qui luy rendoient insipides toutes les pratiques de la vie spirituelle. Mais Dieu qui n'engage ses Saints dans les combats que pour les faire vaincre, & qui ne permet

jamais qu'ils soient tentez audeffus de leurs forces, luy est toujours venu au secours lorsqu'il a été temps; & de la maniere qu'il la delivroit il étoit évident que ces tentations n'étoient que des effets de son amour, puisqu'il l'en delivroit en un moment & tout-à-coup. Mais enfin, elle donne un excellent avis & tout ensemble un merveilleux exemple à toutes les personnes tentées, sçavoir que quelques violentes que soient les tentations, & pour grandes que soient les sécheresses, elles ne doivent jamais rien ômettre de leurs exercices ordinaires; soit d'obligation, soit de devotion: & qu'elles se doivent tenir assurées que dans les plus pressantes attaques elles auront toujours une grace secrette qui leur en fera surmonter toutes les difficultez.

## CHAPITRE XVII.

*I. Dieu luy fait connoître que ses tentations n'ont été que pour la rendre plus pure; & pour la disposer à de plus grandes faveurs. II. Elle entre dans une familiarité toute parriculaire avec Dieu. III. Laquelle neanmoins ne diminuë rien du respect qu'elle doit à sa divine Majesté. IV. Elle exerce les œuvres de miséricorde spirituelles avec un succès admirable. V. Nôtre Seigneur par une grace tres-rare prend son cœur & l'enchasse dans le sien.*

J'Avois environ vingt-cinq ans lors que je passai par l'épreuve dont je viens de parler, & par d'autres encore de la part du prochain, ensuite de quoy nôtre Seigneur augmentoit de plus en plus ses miséricordes en mon endroit, & me faisoit connoître que l'état affligeant qu'il avoit permis que je portasse n'étoit que pour épurer mon ame & la disposer à être un vase digne de recevoir ses plus hautes faveurs; & que comme il étoit un Dieu d'une infinie pureté, il falloit passer par le feu pour être admise à l'honneur de ses embrasemens. Alors mon ame transportée d'une puissance qui la mettoit dans un état passif parloit à Dieu dans une privauté tres-grande sans que je pûsse en façon du monde l'en empêcher. C'étoient des plaintes amoureuses, & des gemissemens inexplicables, dont chaque retour sembloit la devoir consumer. Elle avoit un attrait qui luy faisoit aimer le bien-aimé du Pere Eternel, & lors qu'elle croyoit en aller jôuir, & se perdre dans son sein, une lumiere sortie de la grandeur de sa Majesté le déroboit comme s'il eût dit: *Détournez vos yeux de moy, car ils me font envo-*

I.

II.

ler. C'étoit cét entre-deux de la Majesté lumineuse de Dieu qui faisoit cela, mais ce n'étoit que pour picquer & presser davantage l'ame qui par ses retraites souffroit de nouveau sa langueur. Si j'eusse crié bien-haut, j'en eusse été foulagée, car il semble que le cœur soit extraordinairement gros en ces rencontres, où il porte un feu qui éclateroit bien-haut s'il venoit à faire rupture; ces feux

III. sont des affections ardentes qui ne se peuvent décrire. Je m'enfermois dans un lieu à l'écart, où je me prosternois contre terre pour étouffer mes sanglots, & tout ensemble pour gagner celui après qui mon ame soupiroit, par un abaissement interieur sous sa Majesté. L'amour & la privauté ne diminuoient rien du respect;

IV. l'un & l'autre compatissoient ensemble. Je ne trouvois du soulagement que dans les actions de penitence & de charité, ce qui m'en faisoit cherir les occasions lors qu'elles se presentoient & les chercher lors que je ne les avois pas presentes. Je renforçois mes austérités & mes mortifications, & instruisois les domestiques; les examinant sur leurs fautes pour les en faire confesser, & ils avoient une telle creance en moy, que je les reduisois où je voulois. Je ne leur parlois néanmoins que des choses conformes à leur état, car hors mon Directeur je ne parlois point de ce qui se passoit en moy; & ce m'étoit un bonheur, car si j'eusse parlé conformément à mes dispositions interieures il m'en fût arrivé de l'inconvenient, mes sens n'étant pas capables de se moderer; & aussi c'étoit en quoy les macérations du corps me servoient beaucoup, quoy que ce ne fût pas la fin pour laquelle je les faisois, mais pour châtier mon corps; parce que j'étois une grande pechereuse, & pour honorer les souffrances du suradorable Verbe incarné, duquel je voulois gagner le cœur par revanche de ce qu'il avoit gagné le mien.

V. Aussi une fois je sentis que l'on avoit pris mon cœur & qu'on l'avoit enchassé dans un autre cœur; & qu'encore que ce fussent deux cœurs, ils étoient si bien unis que ce n'en étoit plus qu'un; & une voix interieure me dit distinctement: c'est ainsi que se fait l'union des cœurs. Je ne sçay si je dormois ou si je veillois, mais étant revenuë à moy je fus plusieurs jours dans un état d'union avec nôtre Seigneur, qui possédoit mon cœur d'une maniere si douce que sans un soutien extraordinaire j'eusse defailli à chaque moment, parce que cette volupté divine penetroit mon ame d'une douceur que mon corps n'eût pû supporter. Quoy que la bonté divine s'accommodât à l'état où elle m'avoit mise de la conversation avec le prochain, il y avoit néanmoins de certaines

## DE L'INCARNATION.

71

faveurs extraordinaires où j'avois un besoin tout particulier de son secours ; tant pour en supporter l'excez , que pour empêcher que rien ne parût au dehors.

### A D D I T I O N.

**Q**Uand Dieu envoyoit des afflictions à sa servante , soit spirituelles soit temporelles, c'étoit pour la disposer à quelque faveur extraordinaire qu'il luy communiquoit ensuite comme une recompense de sa fidelité. En voicy une bien remarquable qu'il luy fit ensuite des tentations dont elle a parlé au Chapitre precedent, prenant son cœur pour l'enchasser dans le sien. Elle dit qu'elle ne sçavoit pas si elle veilloit ou si elle dormoit ; mais la verité est , qu'elle veilloit & dormoit tout ensemble. Elle dormoit, parce que les sens étoient dans l'assoupissement : & elle veilloit, parce que durant ce repos cette merveille se passa dans une vision qui fut au commencement dans l'imagination , mais qui devint enfin toute intellectuelle. Ce qui se passa en cete rencontre luy arriroit assez souvent ; car comme elle pressoit nôtre Seigneur de faire le mariage qu'il luy avoit promis, nôtre Seigneur aussi de son côté la poursuivoit continuellement, en sorte même que pendant le sommeil le corps étant dans le repos, son esprit étoit éclairé de quelque lumiere surnaturelle : ce qu'elle appelloit faire oraison en dormant , & qui luy faisoit dire qu'en s'éveillant elle se trouvoit en oraison. Mais comme c'est elle qui a expérimenté ces divins effets de la grace, elle les exprime aussi beaucoup mieux que je ne sçauois faire. Ce divin J E S U S, dit elle, ne me laissoit ny jour ny nuit en repos. J'avois regret du sommeil que je prenois, & quoy qu'il fût fort court, de ce qu'il me falloit être si long-temps sans penser à ce divin Amant. Je m'éveillois fort souvent en oraison, & une nuit je vis que ce divin Epoux tenoit deux cœurs entre ses mains, & que ses deux cœurs étoient le sien & le mien ; il mit l'un dans l'autre si artificiellement qu'il n'en paroissoit plus qu'un , & pourtant je voyois l'union des deux. Faisant cette union il me dit : Tiens , voila comme se fait l'union des cœurs. Ces paroles m'éveillèrent dans un si grand embrasement d'amour, que cete union dura plusieurs jours avec un entretien tout extraordinaire. Et elle ajoute dans son supplément: Dans cét enchaînement de cœur je ne souffrois point de douleur, mais je vis plutôt mon cœur enchassé dans un autre cœur, que je ne me fus aper-

*En sa premiere relation.*

quë que c'étoit le mien & qu'on me l'avoit ôré. J'experimentai alors une touche si divine & si delicate dans sa suavité qu'il ne me seroit pas possible de l'exprimer, sur tout lorsque j'entendis ces paroles: C'est ainsi que se fait l'union des cœurs. Entendant ces paroles j'en experimentois l'effet, & je fus long-temps portant l'impression de cette grace, qui me faisoit produire de grands actes des vertus interieures & exterieures.

Depuis ce moment son cœur demeura eternellement esclave de celui de J E S U S, ne le considerant plus comme sien, mais comme appartenant à celui qui l'avoit si saintement ravi & aneanti dans le sien. La memoire de cette grace luy fut si douce, qu'elle ne pouvoit plus penser à sa servitude qu'avec complaisance, & tout ce qui y avoit du rapport luy en reveilloit aussi tôt la pensée & le plaisir.

Psal. 67.  
19.

Dans une  
Medita-  
tion.

Un jour meditant sur ces paroles: *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem*, elle les appliqua à son esclavage & son cœur qui n'étoit plus son cœur, expliqua sa passion par ces paroles: Lors-que le sacré Verbe incarné m'appellera à soy me detachant de ce corps, *il emmenera la captivité captive*, parce que dès-lors qu'il a pris mon cœur & qu'il luy a fait l'honneur de l'enchasser dans le sien: il a toujors été captif sous les loix de son amour: & quand il m'aura tirée de cette vie, je seray encore eternellement sa captive. Ne dois-je donc pas aimer ma bienheureuse servitude, puisqu'elle m'est glorieuse envers mon bien-aimé J E S U S, non seulement pour le temps, mais encore pour l'éternité.

## CHAPITRE XVIII.

*I. Elle gemit dans le monde le voyant si contraire à l'esprit & aux maximes de J E S U S-C H R I S T. II. Dieu luy donne une connoissance particuliere du mystere de l'Incarnation de son Fils. III. Son union continuelle à Dieu dans les emplois les plus dissipans. IV. Elle avoit toujours une douceur exterieure & un visage serein, nonobstant ses austeritez & ses devotions particulieres. V. Sa douceur & sa patience dans un affront considerable causé par un valet.*

**I.** ENcore que j'aye dit que nôtre Seigneur accommodoit l'état interieur où il me tenoit, avec l'exterieur où il m'avoit mise, je ne laissois pas de souffrir beaucoup dans le monde que je voyois tout contraire à l'esprit de J E S U S-C H R I S T, & mon esprit qui ne voyoit rien de beau ny d'aimable que les saintes & divines maximes

maximes du Fils de Dieu ne pouvoit comprendre comme elles étoient si peu suivies, même de ceux qu'on appelloit bons Chrétiens. Cela faisoit souffrir un martyre à mon esprit ; & comme j'étois dans ces sentimens nôtre Seigneur, dont les amabilités sont infinies, me découvrit d'une manière tres-spirituelle ce qu'il avoit fait pour les hommes, & jusques à quel point son amour l'avoit réduit en considération de leur salut. Durant un Carême il me découvrit le sacré mystère de l'Incarnation d'une façon que je n'avois jamais conceüe, il est vray que depuis j'ay lû quelque chose qui y avoit du rapport, mais quoyque j'aye pû lire, cela n'approche point de l'effet que porte & imprime une visite de Dieu. cela console néanmoins beaucoup de voir que ce que l'on expérimente est conforme à la foy de l'Eglise & au sentiment des Docteurs. Cette veüe & cette application si continuelle me donnoit un nouvel amour pour l'état Religieux, où hors de l'embaras du monde l'on pratique les maximes du Fils de Dieu. Je gemissois jour & nuit, & les liens qui me retenoient dans le monde commençoient à m'être pesans. Je voyois bien néanmoins que nôtre Seigneur vouloit que je fusse ainsi attachée, il addoucissoit ma douleur par le ressouvenir de ces paroles : *Mon joug est doux, & mon fardeau léger.* Puis il influoit l'effet & l'efficacité de ces divines paroles, qui calmoient ma douleur, & me faisoient courir en ses voyes parmy les choses mêmes les plus grossières & matérielles, où étant appliquée de corps, l'esprit étoit continuellement lié au suradorable Verbe Incarné. Si l'horloge sonnoit, l'ame étoit contrainte d'en conter les heures par les doigts, parce que cét intervalle de conter (ce que je ne faisois que par nécessité) mettoit de l'interruption à son entretien amoureux avec son bien-aimé ; s'il falloit parler au prochain, son regard ne sortoit point de celui qu'elle aimoit ; si le prochain luy répondoit, son entretien recommençoit, & l'attention à ce qui étoit nécessaire ne luy ôtoit point celle qu'elle avoit à Dieu : il en étoit de même de ses écritures où son attention étoit double, sçavoir à son divin objet & à l'écriture dont il étoit question ; lors qu'il falloit tremper la plume dans l'ancre, ce temps étoit précieux, parce que l'esprit & le cœur se servoient de ce moment pour former leur entretien : enfin, quand tout le monde eût été présent, rien n'eût été capable de la divertir. Il est vray que comme la paix étoit abondante dans le cœur & que l'objet qui le tenoit uni à soy étoit infiniment aimable, l'exterieur paroissoit joyeux, & d'une conversation agreable;

II.

Matth.  
13. 11.

III.

IV.

le monde appelloit cela une bonne humeur : parce qu'il ne jugeoit que naturellement, & ne voyoit pas que c'étoit le bien infini que l'ame possédoit interieurement, qui communiquoit cette grace à l'exterieur. J'ay remarqué que les peines & les austeritez des penitences que je faisois, ne m'ont jamais donné ny chagrin ny tristesse, mais qu'elles me lioient à Dieu d'une maniere tres-douce qui me faisoit agir avec beaucoup de douceur avec le prochain, & lors que je faisois la correction à quelque domestique, c'étoit toujours dans le même esprit. Une fois il y en eut un qui me fit un grand affront au sujet d'une affaire que j'avois traitée avec une personne assez considerable, c'étoit en apparence pour me décrediter, quoy que peut-être il n'en eût pas l'intention, mais cela pouvoit venir par imprudence; quoy qu'il en soit cela porta coup en l'esprit de la personne avec laquelle j'avois à traiter, en sorte qu'il me falut boire la confusion entiere à la connoissance de plusieurs personnes; je n'en eus aucun ressentiment contre ce pauvre homme, ny ne luy en dis jamais mot, nôtre Seigneur me faisant la grace de souffrir ce petit mépris pour son amour & plusieurs autres semblables en diverses rencontres. Mais hélas! cela n'a pas empêché que je n'aye commis de grandes imperfections qui peuvent être la cause que je n'aye couru comme il falloit après toutes les occasions qui se sont présentées de souffrir, j'en demande tres-humblement pardon à mon divin JESUS, & de toutes mes infidelitez à ses graces & à ses faveurs continuelles.

## A D D I T I O N.

Cette connoissance extraordinaire que Dieu luy donna du mystere de l'Incarnation du Verbe est une faveur des plus rares qui luy ayent été communiquées. L'occasion qu'il en prit fut pour la consoler d'une affliction sensible qu'elle avoit de ne pouvoir penser à sa passion ny à ses souffrances, parce que son esprit quelque violence qu'elle se fît, étoit aussitôt ravi à ce qui étoit en luy de plus spirituel, sçavoir à sa divinité & à sa personne adorable. Ce m'éroit, dit-elle, une grande affliction, de ne pouvoir penser ny arrêter mon esprit aux souffrances de Nôtre Seigneur, & cela me donnoit bien de la crainte que tout ce qui se passoit en mon esprit ne fût une illusion & un amusement pour me perdre & me retirer tout-à-fait de la solidité de la vertu. De fois à autres je me faisois de grandes violences prenant un sujet pour

*En sa premiere Relation.*

DE L'INCARNATION. 75

m'y entretenir : Mais en moins d'un *Ave Maria*, j'avois tout oublié, & sans rien apercevoir, je me trouvois dans la familiarité ordinaire que j'avois avec Dieu, & en cela il falloit me contenter, mon Confesseur le trouvant bon.

Dieu voulant donc consoler sa servante, outre la consolation que luy donnoit son Directeur luy commandant de s'abandonner à l'operation de Dieu, il luy revela les secrets de ce grand mystere avec ses circonstances & les suites, comme sont les perfections de son ame sainte, les operations de son esprit, les affections de son cœur tant envers son Pere qu'envers les hommes, & en un mot toute l'œconomie de son interieur. Car voicy comme elle en parle en sa premiere relation : De fois à autres & lors que je ne le recherchois pas, Nôtre-Seigneur me donnoit de grandes lumieres sur le le mystere de l'Incarnation & sur l'union du Verbe avec l'humanité sainte de Jesus-Christ, d'une façon si admirable qu'il m'est impossible d'en parler. Une fois sur tout durant tout un Carême, toute autre occupation me fût ôtée de mon esprit, & il n'y demeura que la seule veüe des grandeurs & des perfections de son ame bienheureuse & des affections amoureuses de son cœur. Tout cela se fit sans discours par une simple veüe, & par un seul regard amoureux. Car depuis que Nôtre-Seigneur m'arrêta le discours de l'entendement il en a toujours été ainsi, il s'est fait voir à mon ame par un simple regard, sans imagination de ce qui peut tomber sous les sens, & avec une tres-grande pureté & simplicité. Et quant à l'excellence de cette revelation & des secrets qui y furent revelez, Voici ce qu'elle dit ailleurs : Ce qui m'a été communiqué touchant le mystere de l'Incarnation, est une chose si sublime que j'en puis exprimer autre chose que ce que l'Eglise en dit. J'y ay connu tout cela ; mais au delà il y a des secrets impenetrables que nous verrons dans l'éternité, & qui seront une des plus nobles occupations des bienheureux.

Si avant cette grace elle avoit un amour si tendre pour Nôtre Seigneur, ce fut encore toute autre chose depuis que Dieu luy eut revelé les secrets de son Incarnation, & qu'il luy eût fait voir les trefors infinis qui étoient enfermez dans son ame sainte. Elle ne se pouvoit lasser de louer le Pere qui luy avoit donné son Fils, ny le Fils qui s'étoit donné soy-même. Ce qu'elle fit paroître un jour dans un transport où elle rendoit ses reconnoissances à l'un & à l'autre. "Par ce passage de l'écriture, *Dieu est juste & équitable* en toutes ses œuvres, luy étant tombé dans l'esprit lors qu'elle pen-

En son  
Supple-  
ment.

"Car

PGI. 144.

17.

soit à ce mystere adorable, elle s'écria disant : vos œuvres, ô divine bonté, sont de faire justice. Mais, que disje, justice ? Je ne voy que misericordes. Appelez-vous justice, ô mon grand Dieu, l'excessive profusion de tant de graces & de faveurs ? Il est dit que vous rendez à chacun selon ses œuvres. Mais ô bonté ineffable, si vous rendiez à ce neant, si vous rendiez à mon ame selon ses œuvres, elle seroit déjà dans les Enfers. Je ne pensois pas à vous lors que vous me cherchiez, & mon cœur se partageoit dans les creatures lors que vous le poursuiviez, afin qu'il fût tout à vous. Ce sont là vos œuvres, ô mon grand Dieu, je n'y voy que des misericordes, & vous les appelez Justices. Ô secrets adorables ! comment pourray-je subsister à la veüe de vos abymes ? Il n'y avoit donc point de Justice ; mais vous m'avez donné vôtre Fils, sur lequel vous l'avez exercée dans l'étendue de sa rigueur. Il n'y avoit sur la terre que corruption & misere, nous nous étions faits des vases d'injustice, nous avons corrompu nos voyes & souillé vos œuvres ; si donc vous nous eussiez rendu selon nos œuvres, où serions-nous ? Mais ce doux Amour le Verbe Incarné a payé pour nous. Et vous ô mon grand Amour, vous l'avez témoigné lors que vôtre Précurseur ne voulant pas vous baptiser reconnoissant qui vous étiez, vous avez dit : *Ne savez-vous pas qu'il est dit de moy que je dois accomplir toute justice ?* Vous me ravissez, ô mon Sauveur, quand j'entends sortir ces paroles de vôtre bouche sacrée : & puisque vous avez payé pour moy, je m'adresseray à vous & vous parleray en toute confiance. Mais qui suis-je, ô mon Dieu, & qui êtes-vous ? Pour moy je ne suis rien. Et vôtre Apôtre dit de vous : *En luy habite toute la plénitude de la divinité* comme dans son propre corps. Mais vôtre grandeur me doit-elle abbatre ? Non, ô mon tres-doux Amour, car vos attraites sont si puissans qu'ils font quitter toute crainte. Je veux donc m'unir à vous ; à vous qui êtes mon Amour. Donnez-moy vôtre esprit ; changez ma vie en vôtre vie, & ce que je suis en ce que vous êtes ; que ce cœur qui est uni au vôtre y demeure aneanti pour jamais. Le cœur qui ne vous aime pas, ne merite-t'il pas l'Enfer ? Que disje, il en merite plus de mille.

Matth.  
16. 27.

Matth. 3.  
15.

Coloff.  
2. 9.

## C H A P I T R E XIX.

*I. Dieu dans un ravissement d'esprit luy donne une connoissance sublime du mystere de la tres-sainte Trinité. II. Des communications internes des personnes divines. III. De leurs operations au dehors, particulièrement dans les Anges. IV. Et qu'encore que Dieu se communique pour l'ordinaire aux Anges & aux hommes par subordination, il se communiquoit néanmoins à elle immédiatement & par luy même.*

**L**A divine Majesté me poursuivant sans cesse par la communication de ses graces & de ses lumieres, & voulant en ce temps m'en faire quelqu'une extraordinaire, me donnoit une disposition de pureté toute particuliere qui me portoit dans l'abbaissement & dans l'aneantissement de moy-même : Un matin qui étoit la seconde Feste de la Pentecoste, lors que j'entendois la sainte Messe en la Chappelle des Reverends Peres Feuillans, qui étoit le lieu où j'allois faire mes devotions, & où nôtre Seigneur m'a fait ses plus signalées faveurs, ayant levé les yeux vers l'Autel & envisagé sans dessein de petites images de Cherubins qui étoient attachez au bas des cierges, en un moment mes yeux furent fermez, & mon esprit élevé & absorbé dans la veüe de la tres-sainte & tres-auguste Trinité, d'une maniere que je ne puis exprimer. En ce moment toutes les puissances de mon ame furent arrêtées & patissantes dans l'impression qui leur étoit donnée de ce sacré mystere, laquelle impression étoit sans forme ny figure, mais plus claire & plus intelligible que toute lumiere; me faisant connoître d'abord que mon ame étoit dans la verité; puis en un moment me faisant voir le divin commerce que les trois divines Personnes ont par ensemble; l'intelligence du Pere, qui se contemplant soy-même engendre son Fils, ce qui a été de toute eternité, & sera eternellement. Mon ame étoit informée de cette verité d'une façon ineffable, qui me fit perdre toute parole; car elle étoit abymée dans cette lumiere. Ensuite, elle voyoit l'amour mutuel du Pere & du Fils produisant le saint Esprit, qui se faisoit par un reciproque plongement d'amour, mais sans mélange & sans confusion: je recevois l'impression de cette production, entendant ce que c'étoit que spiration & production, spiration active, & spiration passive. Mais la pureté de cette spiration & production est si haute & si sublime

que je n'ay point de termes pour le dire ny pour l'exprimer. Voyant les distinctions je connoissois l'unité d'essence dans les divines Personnes, & quoy qu'il me faille plusieurs mots pour parler de cette tres-sainte Trinité, en un moment & sans intervalle de temps je connoissois l'unité, les distinctions & les operations, soit dans elle-même, soit hors d'elle-même. J'étois néanmoins d'une certaine maniere spirituelle éclairée par degrez selon les operations des trois divines Personnes hors d'elles-mêmes, ne se trouvant nul mélange dans chaque information des choses qui m'étoient manifestées, mais le tout se passant dans une pureté & une netteté indicible.

III.

Dans le même attrait & dans la même impression cette tres-sainte Trinité informoit mon ame de ce qu'elle operoit elle-même par communication dans la suprême Hierarchie des Anges, sçavoir des Cherubins, des Seraphins & des Trônes, luy signifiant ses saintes volenté sans interposition d'aucun esprit créé; & je voyois distinctement les operations & les rapports de chacune des divines Personnes de la tres-auguste Trinité dans chacun des Chœurs de cette suprême Hierarchie: Je voyois que le Pere Eternel habitoit dans les Trônes; ce qui me donnoit connoissance de la pureté & de la solidité de ses pensées éternelles: Je voyois que le Verbe par la splendeur de ses lumieres se communiquoit aux Cherubins; ce qui me donnoit à entendre qu'il est tout lumiere & tout verité au dedans de luy-même par sa generation éternelle & au dehors, lors qu'il se communique: Je voyois que le saint Esprit se repandoit dans les Seraphins, & qu'il les remplissoit de ses ardeurs; ce qui me faisoit connoitre que cette personne adorable est tout feu & tout amour puisqu'il embrase de la sorte tout un Chœur Angelique: Je voyois enfin que toute la tres sainte Trinité en l'unité de la divine essence se communiquoit à cette suprême Hierarchie, laquelle ensuite manifestoit les volenté divines aux autres Esprits celestes selon les ordres qu'elle en avoit. Mon ame étoit toute perduë dans ces grandes splendeurs, & il sembloit que la divine Majesté se plût de l'illuminer de plus en plus en des choses qui surpassent insiniment la foiblesse de la creature. Il me fut encore montré qu'encore que la Divinité ait mis de la subordination dans les Anges pour être illuminez les uns des autres par degrez, néanmoins lors qu'il luy plaît elle les illumine par elle-même selon la qualité de ses desseins; ce qu'elle fait aussi à quelques ames choisies en ce monde, & quoy que je ne sois que bouë & fange, mon ame avoit la veuë & comme la certitude qu'elle étoit de ce nom-

IV.

bre. Lors qu'elle recevoit cette lumiere, elle comprenoit parfaitement comme elle étoit créée à l'image de Dieu; que la memoire avoit rapport au Pere eternel, l'entendement au Fils, & la volonté au saint Esprit, & que tout ainsi que la tres-Sainte Trinité étoit trine en personnes & une seule & divine essence, aussi l'ame étoit trine en ses puissances & une en sa substance. Cette occupation dura l'espace de plusieurs Messes, apres lesquelles étant revenuë à moy, je me trouvai à genoux en la même posture où j'étois lors qu'elle commença.

## A DDITION.

**C**E Chapitre contient la plus sublime Theologie, mais décrite & expliquée si clairement & en des termes si propres qu'il n'est pas possible de rien dire qui puisse y apporter plus de jour. Il reste seulement de suppléer quelques circonstances de ce ravissement, & de dire de quelle maniere il arriva. C'est ce qu'elle fait elle-même dans son supplément répondant à quelques difficultez que je luy avois proposées. Voicy comme elle en parle. Ce qui m'arriva dans l'Eglise des Feuillans, & qui dura plusieurs Messes, touchant le mystere de la tres-sainte Trinité, commença & acheva de la sorte. Au même moment que j'envisageai de petits Cherubins de cire qui étoient sur l'Autel, mes yeux se fermerent & mon esprit demeura abstraitien sorte que je ne me souviens point de ce qui se passa au dehors. Je patissois dans mon ame toutes les lumieres que j'ay dites sans acte, réfléchi ny mouvement de ma propre operation. Je me souviens seulement, que je revins à moy-même par quelques intervalles & que je me sentoie, mais aussi-tôt l'esprit m'absorboit toute en luy. A la fin je me trouvay à genoux les mains arrêtées à ma ceinture, mais à toute peine pouvois-je revenir à moy tant mes sens étoient alienez. En telles occasions si l'on est à genoux, l'on y demeure quelquefois, & quelquefois il faut être assis ou appuyé, ou bien l'on tomberoit, ce qui ne m'est jamais arrivé, grâces à Nôtre-Seigneur.

Comme ce ravissement est l'un des plus remarquables de sa vie; tant pour les hautes connoissances qui luy furent communiquées, que pour les grands effets qu'il opera depuis dans son ame, je ne me suis jamais lassé de le lire ny de l'admirer. Et y ayant toujours trouvé de nouveaux sujets d'admiration, je luy ay aussi proposé de temps en temps de nouvelles difficultez ausquelles elle a répon-

du avec une simplicité digne de la grace dont son ame étoit remplie. Sur tout je luy en ay proposé à la fin de sa vie auxquelles elle a pleinement satisfait par une lettre toute divine, & qui m'est posthume, ne l'ayant receuë qu'après sa mort. C'est véritablement le chant du cygne, & le dernier effort de son esprit, n'ayant jamais parlé plus hautement de Dieu ny des choses divines, & l'on diroit que quand elle l'a écrite, Dieu luy avoit déjà donné par avance un rayon de la lumiere dont je croy qu'elle est à présent toute pénétrée. Je la rapporteray icy pour l'édification du Lecteur, & afin de luy faire voir jusques où Dieu éleve une ame qui employe tout son soin à se détacher de la creature, & qui ne met aucun obstacle à l'operation de son Esprit.

*Lettre à  
son fils du  
8. Août  
bre 1671.*

Puisque vous desirez que je vous donne quelque éclaircissement sur ce que vous m'avez proposé de mes écrits, je vous diray que lors que cela m'arriva, je n'avois jamais été instruite sur le grand & suradorable mystere de la tres-sainte Trinité, & quand je l'aurois lû & relû, cette lecture ou instruction de la part des hommes ne m'en auroit pû donner une impression telle que je l'eus pour lors & qu'elle m'est demeurée depuis. Cela m'arriva par une impression subite, ce qui me fit demeurer à genoux comme immobile, où en un moment je vis ce qui ne se peut dire ny écrire, qu'en donnant un temps ou un intervalle successif pour passer d'une chose à une autre. En ce temps-là mon état étoit d'être attachée aux sacrez mysteres du Verbe incarné. Les cinq heures de temps se passoient à genoux sans me laisser ny penser à moy, l'amour de ce divin Sauveur me tenant liée & comme transformée en luy. Dans l'attrait dont il est question j'oubliai tout, mon esprit étant absorbé dans ce divin mystere, & toutes les puissances de l'ame arrêtées & souffrantes l'impression de la tres-auguste Trinité sans forme ny figure de ce qui tombe sous les sens. Je ne dis pas que ce fût une lumiere, parce que cela tombe encore sous les sens, & c'est ce qui me fait dire, impression, quoy que cela me paroisse encore quelque chose de la matiere, mais je ne puis m'exprimer autrement, la chose étant aussi spirituelle, qu'il n'y a point de diction qui en approche. L'ame se trouvoit dans la verité, & entendoit ce divin commerce en un moment. Et lors que je dis que Dieu me le fit voir, je ne veux point dire que ce fût un acte, parce que l'acte est encore dans la diction & paroît materiel; mais c'est une chose divine qui est de Dieu même. Le tout s'y contemplot, & se faisoit voir à l'ame d'un regard fixe & épuré, libre de  
toute

toute ignorance, & d'une maniere ineffable. En un mot l'ame étoit abymée dans ce grand ocean où elle voyoit & entendoit des choses inexplicables. Quoy que pour en parler il faille du temps, l'ame néanmoins voyoit en un instant le mystere de la generation éternelle du Pere engendrant son Fils, & le Pere & le Fils produisant le saint Esprit, sans mélange ou confusion. Cette pureté de production & de spiration est si haute que l'ame, quoy qu'abymée dans ce tout ne pouvoit produire aucun acte, parce que cette immense lumiere qui l'absorboit la rendoit impuissante de luy parler. Elle portoit dans cette impression la grandeur de la Majesté qui ne luy permettoit pas de luy parler, & quoy qu'ainsi anéantie dans cet abyme de lumiere comme le neant dans le tout, cette suradorable Majesté l'instruisoit par son immense & paternelle bonté, sans que sa grandeur fût retenue par aucun obstacle de ce neant, & elle luy communiquoit de grands secrets touchant ce divin commerce du Pere au Fils, & du Pere & du Fils au saint Esprit par leur embrassement & mutuel amour, & tout cela avec une netteté & pureté qui ne se peut dire. Dans cette même impression j'étois informée de ce que Dieu faisoit par luy même dans la communication de sa divine Majesté dans la suprême Hierarchie des Anges qui est composée des Cherubins, des Seraphins & des Trônes, luy signifiant ses divines volontez par luy-même immédiatement & sans l'interposition d'aucun esprit créé; & je connoissois distinctement les rapports qu'il y a de chacune de ces trois Personnes de la tres-auguste Trinité dans chacun des cœurs de cette suprême Hierarchie, la solidité inébranlable des pensées du Pere dans les uns, qui de là sont appellez Trônes: les splendeurs & les lumieres du Verbe dans les autres, qui en sont nommez Cherubins; & les ardeurs du saint Esprit dans les autres, qui pour ce sujet sont appellez Seraphins: Et enfin que la tres-sainte Trinité en l'unité de sa divine Essence se communiquoit à cette Hierarchie, laquelle ensuite manifestoit ses volontez aux autres Esprits celestes selon leurs Ordres. Mon ame étoit toute perdue dans ces grandeurs, & la vue de ces grandes choses étoit sans interruption de l'une à l'autre. Dans un tableau où plusieurs mysteres sont dépeints on les void en gros, mais pour les bien considerer en détail, il faut s'interrompre, mais dans une impression comme celle-cy, l'on voit tout nettement, purement, & sans interruption. J'experimentois enfin comme mon ame étoit l'image de Dieu: & ainsi se termina cette grande lumiere qui me fit changer d'état. Le reste de cette vision est comme vous

l'avez veüe dans son lieu. Mais vous remarquerez, s'il vous plaît, que ces grandes choses ne s'oublient jamais, & j'ay encore celles-cy aussi récentes qu'alors qu'elles arriverent, pour les termes ils sont sans étude, & seulement, pour signifier ce que mon esprit me fournit, mais ils sont toujours au dessous des choses, parce qu'il ne s'en peut trouver d'autres pour les mieux exprimer. Après ces lumieres & les autres que vous avez veües dans mes cahiers, le Pere Dom Raymond, que je n'avois pas toujours pour communiquer, me fit avoir les œuvres de saint Denis traduites par un Pere de son Ordre après qu'elles furent imprimées; je les entendois clairement en toutes leurs parties, & je fus extrêmement consolée, y voyant les grands mysteres que Dieu par sa bonté m'avoit communiqué: mais les choses sont bien autres, lors que la divine Majesté les imprime & les fait voir à l'ame, que tout ce qui se trouve dans les Livres, quoy que ce qu'ils en disent, soit de nôtre sainte Foy & tres-veritable. De tout ce que j'en ay veu depuis dans quelques uns, je n'ay rien veu qui approche de ce que saint Denis en a dit: Ce grand Saint les surpasse tous selon l'impression qui m'en est demeurée, & je connois bien qu'il avoit la lumiere du saint Esprit, mais que ses paroles n'ont pû dire davantage, car en verité ce sont des choses inexplicables. Ce qui me consola fort, fut d'y voir ce qui est dit de saint Hierothée, qu'il patissoit les choses divines: C'est que souvent & presque continuellement par l'operation du Verbe eternal, j'étois en des transports d'amour, qui me tenoient dans une privauté à sa divine Personne telle que je ne le puis dire. De temps en temps cela me faisoit craindre que je ne fusse trompée, quoy que mes Confesseurs m'assurassent que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit; cette lecture m'aida, & quoy que je n'y visse pas des transports comme ceux que je patissois, il y avoit néanmoins un sens qui satisfaisoit mon esprit & ôtoit ma crainte, car en ce temps-là je n'avois pas l'experience que j'ay à present.

Des paroles du texte & de celles de la lettre que je viens de rapporter pour éclaircissement, il est évident que cette vision est la plus remarquable que la Mere de l'Incarnation ait eu en sa vie, & peut-être l'une des plus grandes & des plus rares qu'une ame puisse avoir en ce monde: il y a tant de reflexions à faire, que si je voulois m'arrêter à tous les points qui le meritent, ce Chapitre seul donneroit assez de matiere pour faire un livre: mais je n'en feray aucune pour ne point tant m'attacher aux graces extraordi-

naires qui peuvent donner de l'admiration, qu'aux instructions & aux exemples qui peuvent édifier l'ame & la porter à la pratique des vertus solides: J'aime mieux les laisser faire aux personnes sages & éclairées, après que je leur auray fait remarquer que cette vision arriva par une impression subite & en un moment; qu'en ce moment toutes les puissances de cette devote Mere furent arrêtées & souffrantes l'impression de la tres-auguste Trinité; que cette impression fût sans forme & sans figure: Que ce qui luy arriva en cette vision n'étoit rien de tout ce qui tombe sous les sens ny sous la parole; qu'elle vid ce qui ne se peut dire ny écrire, & que la chose étoit si spirituelle qu'il n'y a point de diction qui en approche; que ce n'étoit pas une lumiere, parce que la lumiere pour spirituelle qu'elle soit, tient encore quelque chose de la matiere, & peut tomber sous les sens, c'est à dire, sous la parole; Que cette impression étoit plus claire & plus intelligible que toute lumiere; que ce n'étoit pas même une veritable impression, parce que l'impression dit encore quelque chose de materiel; que ce n'étoit point encore un acte, parce que l'acte peut tomber encore sous la diction: mais que c'étoit une chose divine, qui étoit Dieu même; qu'elle portoit dans son impression, la grandeur de la Majesté de Dieu; & enfin qu'elle vid toutes les choses, dont il est icy parlé, avec une netteté & une pureté ineffable, d'un regard fixe, épuré & libre de toute ignorance, sans interruption, sans succession & en un moment.

Toutes ces circonstances marquent quelque chose de grand & de particulier, en sorte qu'il est difficile de renfermer cette vision dans les bornes de la seule grace & de ne pas concevoir l'idée d'une disposition beatifique.

## CHAPITRE XX.

*I. Le Mystere de la tres-sainte Trinité luy demeure continuellement imprimé dans l'esprit ce qui luy donne de la crainte qu'elle ne soit trompée. II. Dieu par une parole interieure, mais intelligible la rassure & la console. III. Difference des lumieres que l'on possède surnaturellement & de celles qui s'acquierent par l'étude. IV. Difference des lumieres purement lumieres, & de l'amour purement amour. V. Desirs ardans d'être toute perdue en Dieu. VI. Aspirations d'amour. VII. Elle aspire toujours au mariage spirituel & à la qualité d'épouse.*

- C**ette grande lumiere dont j'ay parlé me fit entrer dans un nouvel état interieur : je fus un long espace de temps que
- I. je ne pouvois sortir de l'application aux trois divines Personnes, ce qui me causa une grande crainte d'être trompée, & que ce ne fût quelque piège du Diable ou de l'imagination pour m'amuser & retarder en la vie spirituelle & dans la pratique de la vertu, quoy que je ne m'imaginasse rien, & que le Reverend Pere Dom Raimond mon Directeur me rassurât sur ce point. Je demeuray ainsi toute craintive jusques à ce qu'étant une fois en oraison, doutant & craignant actuellement sur ce sujet, une voix interieure me dit : Demeure-là, c'est ton nid. En ce moment je fus assurée, & cette parole porta par son efficacité la paix & la serenité dans mon cœur, en sorte que je demeuray en ce saint mystere, comme dans une couche divine où je prenois mon repos & mes repas : j'étois tellement occupée là dedans, qu'allant vacquer à diverses affaires exterieures avec le prochain je n'en pouvois être divertie, & un jour m'étant trouvée avec des Huguenots en leur boutique & magasin pour traiter d'affaires avec eux, mon ame experimenteroit un Paradis au milieu de cét enfer, portant une occupation interieure qui la tenoit liée à ce divin mystere. C'étoient encore
- II. des effets de cette principale visite, car il est à remarquer qu'il n'est pas des lumieres qui viennent de Dieu par une forte impression, ainsi que j'ay déjà dit, comme de celles qui se puisent dans les livres, ou qui viennent de l'instruction des hommes; celles-cy s'oublient facilement, mais celles-là font une telle impression en l'ame que l'on s'en ressouvient toujours, & l'on y demeure fortement établi. Lors qu'on lit ou qu'on entend parler des mysteres de la foy après avoir goûté surnaturellement ces lumieres celestes
- III.

l'on void que l'on a connu tout cela, & que tout cela est tres-veritable, & l'on s'exposeroit volontiers à la mort pour en soutenir la verité. Cela est d'une tres-grande consolation à l'ame, qui ayant eu des craintes d'être trompée, & connoissant ensuite que tout ce qui s'est passé en elle est dans la foy de l'Eglise, dont elle tient à un souverain bonheur d'être fille, elle entre dans une profonde & solide paix. Il est encore veritable que les lumieres qui viennent de Dieu, car je distingue ce qui est purement lumiere, ou lumiere & amour tout ensemble, de ce qui est purement amour, sçavoir de cét amour, qui par un attrait de Dieu & tout d'un coup ravit l'ame, il est dis-je veritable que ces lumieres qui sont pour informer l'ame & l'établir dans les veritez divines sont tellement accomplies dans le sujet & la matiere proposée, qu'il ne luy demeure aucun doute ny aucune curiosité d'en sçavoir davantage, ayant en l'esprit un respect qui l'arreste doucement, ou pour mieux dire, qui la rend parfaitement satisfaite; car bien qu'elle voye cette verité de l'Escriture, que *celuy qui voudra penetrer la Majesté de Dieu sera accablé du poids de sa gloire;* Prov 25. 27. ce n'est pas ee qui l'arreste, mais c'est qu'étant satisfaite, elle ne peut vouloir davantage, ny la curiosité trouver place en son esprit.

Quant aux impressions, qui sont lumiere & amour tout ensemble, l'amour l'emporte toujours, parce que l'ame ne pense point à voir, mais à aimer toujours davantage, & à être unie en celuy qu'elle aime. Et enfin ce que j'appelle purement amour, c'est lors que Dieu tout d'un coup se laisse posseder à l'ame, luy permettant par son attrait une communication tres-intime. En cet état elle ne desire que de jouir, & ce luy est assez de sçavoir par une science experimentale d'amour, qu'il est en elle, & avec elle, & qu'il est Dieu. Elle est donc satisfaite, mais pourtant elle n'est pas contente, comme il y a des amabilitez infinies dans cét aimable objet, & qu'il est un abyme d'amour au fond duquel elle ne peut atteindre, elle aspire d'y être abymée, & enfin d'y être tellement perduë qu'on ne voye plus que son bien-aimé, qui par la force de l'amour l'aura toute transformée en luy: Si elle luy a demandé *cy-devant où il se reposoit, & où il prenoit ses repas pendant la chaleur du midi,* en cét attrait d'amour elle ne l'ignore plus, car elle sçait qu'il est dans le sein du Pere Eternel, où ses repas sont l'amour mutuel du Pere & du Fils, & son plaisir cette spiration d'un amour Dieu qui est le saint Esprit. Elle ne peut donc avoir de curiosité de sçavoir davantage, mais comme j'ay dit, tout son desir est d'être per-

IV.

V.

Cantic. 1.  
5.

VI. duë dans le bien-aimé & de le posséder tout entier en cette perte,

Cantic. 8. elle luy dit : *Qui me fera cette grace , ô mon bien-aimé , que je vous*  
1. *trouve dehors , que je vous baise , que je vous embrasse à mon aise , que*

Cantic. 8. *je vous presente le jus de mes grenades.* Elle le veut trouver dehors,  
14. *scavoir hors de toutes les veuës de la Majesté qui le pourroient ren-*

*dre redoutable, ce qui la contraindroit de luy dire : Fuyez mon bien-*

Cant. 8. *aimé , retirez-vous sur les montagnes aromatiques ; retirez-vous dans*

*les Cherubins puis qu'eux seuls peuvent supporter l'éclat de vôte*

*lumiere, Mais non, venez ô mon amour, afin que je me répande*

*en vous par un amour reciproque autant que ma bassesse le peut*

*permettre & que vôte amour le peut souffrir. C'est pourquoy j'ay*

*souhaité, ô mon frere, de vous voir succer les mammelles de ma mere ;*

*Je l'ay souhaité, ô adorable Verbe Incarné, afin de vous embrasser*

*à mon aise & que personne ne s'en scandalise : car vous vous êtes ren-*

*du tel pour ce sujet, & c'est aussi pourquoy je vous veux unique-*

*ment. L'ame n'a donc point de curiosité pour voir, mais une in-*

*fatiabilité à aimer, & c'est l'effet des lumieres que Dieu donne*

*surnaturellement. Neanmoins dans le degré de pure lumiere, &*

*dans celuy de lumiere & d'amour, la lumiere engendre l'amour :*

*mais dans le degré de pur amour, l'amour engendre la lumiere.*

VII. L'ame aime passivement, & elle void que c'est un Dieu qui la fait

patir cét amour ; ce n'est pas que l'un & l'autre état ne soit passif,

mais ce dernier est le bien des biens. Cependant le mariage n'est

pas encore consommé, quoyque l'ame soit en Dieu. Elle sou-

pire, elle gemit, & quoy qu'elle possède une profonde paix, &

Cant. 7. 4. que par une tres-grande jouissance elle soit dans le cellier des vins

*où elle regorge de celuy de la charité, il y a encore des preparatifs à*

*disposer pour le mariage. L'ame fait tout ce qu'elle peut de son*

*côté, autant que sa bassesse le luy peut permettre ; mais il est*

*question d'une affaire si haute & si sublime qu'il est necessaire que*

*le bien-aimé y mette la main par ses operations secretes & par des*

*voyes cachées à l'ame même, afin qu'elle confesse lors qu'elle*

*fera arrivée à la possession de ce bonheur, que le tout est l'ouvrage*

*de son bien-aimé. Je n'avois pas le dessein d'écrire tout cecy, mais*

*l'esprit interieur m'a emporté. Qu'il soit benì eternellement.*

#### A D D I T I O N.

**A** Prés que la parole interieure de nôtre Seigneur l'eût affeu-  
rée que la connoissance qu'elle avoit receuë du mystere de

la tres-sainte Trinité n'étoit point une illusion, & qu'elle luy eût commandé d'y demeurer & d'y prendre son repos comme dans son nid, elle se trouve dans la même tranquillité que si elle eût été dans son centre, aussi y étoit-elle. Ce mot de nid est une parole mystérieuse dont je ne m'arreste pas à expliquer les mystères, quoy que nôtre Mere la prit pour une parole basse dont elle n'osoit user, eu égard à la dignité du sujet auquel elle étoit appliquée. Voicy comme elle explique ses sentimens dans sa premiere relation: Il me fut dit interieurement: demeure-là, c'est ton nid. O Dieu, quel heureux séjour! Si l'occupation que j'avois auparavant étoit grande, en quel état demureray-je depuis? Car si les paroles de Dieu sont des œuvres, quel effet eût celle-là? Qu'est-ce que demeurer en Dieu & être logé en luy? Cela ne se peut dire? La hardiesse croissoit en mon ame qui jouïssoit de son tout en ce nid d'amour. Je n'eusse osé me servir de ce mot si l'on ne me l'eût commandé, & je le fais pour obeïr; parce qu'il faut que j'écrive les graces comme elles sont en toute simplicité. Mais enfin ce nid luy fut une couche divine ainsi qu'elle dit, où elle prenoit son repos & ses repas pour obeïr à la voix de Dieu. Elle n'avoit pourtant pas encore tout ce que son cœur desiroit; car encore quel'Epoux fût dans ce nid & dans cette couche Royale, elle ne l'y trouvoit pas néanmoins en la maniere & en la qualité qu'elle vouloit. Elle le voioit bien comme grand Dieu, mais elle ne le possédoit pas comme Epoux, ce qui la mettoit dans des peines d'esprit semblables à celle de l'épouse des Cantiques qui cherchoit l'Epoux dans son lit & qui ne l'y trouvoit pas. C'est ce qui la faisoit soupirer jour & nuit. Elle le cherchoit incessamment, non des pas du corps comme cette Amante sacrée, mais des affections du cœur, & son ame étoit dans ce mouvement continuel à qui elle donne le nom de tendance, & qu'elle décrit en cette sorte.

La tendance est le premier état de l'ame blessée du saint amour, *En son su-* & qui ayant encore le dard sacré dans sa playe souffre pour s'unir *plémens.* à son vainqueur, parce qu'elle ne le peut encore atteindre eu égard à sa grande dissemblance, & n'étant pas encore dans la pureté requise à l'union qu'elle pretend & où elle aspire. Il luy faut passer par divers feux & par diverses morts avant que d'y posséder son bien-aimé. C'est pourquoy elle soupire jour & nuit, & par des élans continuels elle ouvre ses bras ou pour mieux dire, elle étend ses aïles, qui sont dans un continuel mouvement.

Voilà l'état de tendance où elle étoit en attendant l'accomplis-

38 L'A VIE DE LA MERE MARIE

sement des promesses de Dieu. Mais les élans continuels dont elle parle, & les paroles de feu qui sortoient de sa bouche, montrent combien la playe que l'amour luy avoit faite dans le cœur étoit profonde. En voicy quelques unes que j'ay trouvées dans son supplément en forme d'aspiration.

O le bien-aimé de mon âme ! où êtes vous, & quand vous posséderay-je ? Quand vous auray-je à moy & pour moy tout entier ? Ah ! je vous veux, mais je ne vous veux point à demy ; je vous veux tout entier, mon amour & ma vie.

Il semble que vous vous éloignez de moy ; je cours, je vole, je vous cherche, bien que je sçache que vous êtes en moy : mais vous y avez une demeure qui m'est inconnue. Lors que j'ouvre les bras pour vous embrasser, mes impuretez me font obstacle, & mettent je ne sçay quelle barriere entre vous & moy.

Je vous perds de veuë où êtes-vous, mon bien aimé ? Ah ! Pere donnez-moy vôtre Fils ; rendez-vous exorable à mes gemissemens.

C'est mon Je s u s, ma voye, ma verité & ma vie, que je demande, & je ne veux que luy. La veuë de scs divines vertus me ravit, & je suis riche dans ma pauvreté, puisque mon bien-aimé est ce qu'il est.

Ah ! mon cher amour, vous êtes le plus beau de tous les enfans des hommes. Venez-donc à moy, & que mon âme vous embrasse ; puisque vous pouvez recevoir à même temps les embrassemens de cent mille amantes. Vous qui habitez parmy les Saints ne me méprisez pas : car encore que je ne sois que neant, vous ne laissez pas de vous qualifier le pere des petits & des pauvres ; & c'est ce qui me donne la hardiesse de courir à vous comme à mon pere & à mon bien-aimé.

O pureté, ô pureté ! unissez moy à vous en la maniere que vous me l'avez promis, si vous ne me voulez voir mourir.

Ne sçavez-vous pas, ô mon bien-aimé, que si je possédois tout le monde, le ciel & la terre, je vous le donnerois, s'il n'étoit désja à vous, afin de vous posséder ?

Ce ne sont point les Saints que je désire, ce ne sont point les Anges que je demande, ce n'est point le Paradis ny ses delices que je veux ; je ne veux que vous, ô mon bien-aimé : Donnez-vous donc à moy, & fermez cette playe que vous avez faite, ou souffrez qu'elle me donne la mort.

Vous sçavez que je n'aime que vous, & vous vous plaisez à mon  
tourment,

tourment, ô mon JESUS. Qui est-ce qui me donnera, ô mon bien-aimé, que je vous trouve seul, & que je vous possède hors de la veüe de toutes les creatures?

Je ne me laisseray point de vous poursuivre, ô mon JESUS; tant que vôtre amour vous contraindra de vous donner à moy, car je vous veux posséder. Ostez donc la barre qui fait cet entre-deux; consommez-moy tout d'un coup, & sans pitié; purgez mes impuretez.

Ah, mon Amour? je voy bien que vous voulez ce que je veux, puis tout d'un coup vous vous cachez, vous fuiez, vous vous dérobez à ma veüe enfonçant de nouveau la playe que vous avez faite à mon ame.

Je suis bien assurée que vous vous donnerez à moy; car je ne seray pas un moment sans gemir, sans vous poursuivre & sans tendre à vous posséder, ô mon bien-aimé.

Venez, venez donc, ô mon Amour, la porte de mon cœur vous est ouverte; il soupire par toutes les playes que vôtre saint amour y a faites, & il y en a déjà un si grand nombre, qu'il n'est tantôt plus qu'une seule playe.

Enlevez-moy de la terre, puisque c'est ce qui la touche qui vous fait envoler, & que je ne vous puis suivre à cause du poids de ma corruption.

Allons, mon bien-aimé, allons déchirer ce corps qui vous offense, afin que vos yeux purs & divins soient contents à la veüe de ce sacrifice.

Que je passe par toutes les morts imaginables au regard du corps, afin que mon ame sorte de la captivité. Je ne puis plus vivre puisque vous ne hastez pas les momens qui doivent faire la consommation du mariage de mon ame avec vous, ô suradorable Verbe Incarné, mais plutôt vous me martyrisiez par un si long retardement.

Pardon, ô mon cher Amour, pardon de ma hardiesse: mais souffrez que je dise que c'est vous qui en êtes la cause, parce que c'est vous qui me faites agir & dire ce que mes indignitez ne me pourroient pas permettre.

Non mon Amour, je n'ignore pas qui je suis: je sçay que je suis le neant digne de tout mépris, & néanmoins vous êtes mon Amour. Venez, venez, que je vous possède hors du commerce des creatures, & dans la solitude où je puisse estre consommée en vos chastes embrassemens.

## LA VIE DE LA MERE MARIE

Que je vous fasse un festin dans mon ame, & que je vous serve les memes mets que vous y avez mis par la communication de vôtre divin Esprit, rassasiez-vous de vos biens; mais en revanche il faut que vous me consumiez en vôtre amour, afin que je puisse dire en verité: *Mon bien-aimé est à moy & je suis à luy.*

Cantic.  
1. 16.

Ces aspirations amoureuses montrent l'ardeur & les saints empressements avec lesquels elle aspirait à l'union parfaite. Mais pour ferventes qu'elles paroissent, elles n'approchent pas de ce qui se passoit en son ame, parce que le cœur fait toujours infiniment plus que la langue ne scauroit dire. C'est pourquoy elle ajoute: Ce que je viens de rapporter n'est qu'un crayon léger de ce qui se passoit en de petits momens; car les jours & les nuits se passoient dans ces souffrances amoureuses. Et il est à remarquer que l'esprit qui agissoit & remuoit l'ame, la remplissoit de lumieres, auxquelles elle répondoit par son amoureuse activité, ce qui faisoit un entretien continuel comme entre deux amis tres-intimes. La langue ne le scauroit dire, car cette comparaison quoy que forte, est encore trop basse & trop terrestre pour l'exprimer.

Cet état que nôtre Mere appelle de tendance, est ordinairement soivy dans la vie spirituelle de celuy de langueur, parce que l'ame brûlant de desir de jouir de l'Epoux, & voyant que la possession luy en est differée ou refusée, entre dans une langueur semblable à ceux qui attendent avec impatience un bien qui ne vient point, & qui se savent néanmoins leur devoir arriver. Nôtre Mere

Au me-  
me lieu.

après la tendance se trouva aussi en cet état, & voicy comme elle explique cette disposition: La langueur étoit causée par de nouveaux écoulemens & par des touches divines, par lesquelles l'ame voyoit qu'elle ne pouvoit pas encore jouir de l'Epoux, avec lequel elle pretendoit le mariage spirituel dans une pureté dont il luy avoit fait connoître qu'elle devoit être ornée. Elle n'avoit pas encore cette pureté, & cependant les traits de l'amour de l'Epoux, qui sont ses touches interieures, augmentoient sans cesse, ce qui la faisoit languir jusques à un tel point qu'elle n'en pouvoit plus. Je croy que c'est ce que le saint Esprit faisoit dire à l'Epouse des

Cantic.  
2. 5.

Cantiques: *soutenez-moy de fleurs, appuyez-moy de pommes parées que je languis d'amour.* Mon ame avoit en veüe les beautés ravissantes de l'Epoux, elle voyoit qu'on la preparoit au mariage; mais le temps prolongé la faisoit mourir sans mourir. Tout ce qu'elle pouvoit, c'étoit de faire des respirs qui disoient ces mots, en leur signification; Ah mon Amour, ah mon bien-aimé! Ah mon Amour, ah

mon bien-aimé ! Les mois entiers se passoient de la sorte, & ce peu de mots disoit beaucoup à l'Epoux qui se plaisoit à purifier sa future Epouse dans cette langueur, qui, comme j'ay dit, est une mort sans mort, & un Purgatoire amoureux où il la tient pour la purger de ses propres opérations, appropriations, & autres restes de défauts.

Elle témoigne dans ce discours que la cause de sa langueur étoit le retardement de la jouissance dans le mariage mystique, & que le sujet de ce retardement étoit le défaut de la pureté convenable à une si haute union. C'est pourquoy elle commence à parler du dessein particulier que nôtre Seigneur avoit de la purifier de tout ce qu'il y avoit de propre dans son ame & dans ses opérations, ajoutant que les desirs & la langueur même où il la tenoit, étoient comme des fourneaux où il luy plaisoit de la purifier. Mais parce que je ne rarderay pas à parler expressement de cette matière, je la laisse pour ne traiter icy que de sa tendance à l'union, & de la langueur où elle étoit dans l'attente du moment qui l'e devoit consumer. Voicy ce qu'elle dit encore de toutes les deux.

Mon Directeur regloit mes exercices extérieurs, mais il ne me prescrivait rien pour l'intérieur, parce que je faisois oraison par tout, & j'experimentois ce que dit l'Epouse au Cantique des Cantiques : *Mon bien-aimé est un onguent répandu*. Je me sentois toute remplie & environnée de cette douceur celeste, & quoy que je me sentisse si abondamment en Dieu, mon cœur desiroit s'unir à luy d'une façon toute autre. Il étoit languissant, & il soupiroit sans cesse avec ces paroles : *Helas, mon bien-aimé, quand est ce que ce fera cette union ?* Je sentois un agent plus fort que moy qui me pressoit de faire toutes ses plaintes amoureuses, & il me sembloit que j'avois des bras intérieurs que je tenois toujours tendus pour embrasser celui après lequel je soupirois. Il se plaisoit en mes croix, n'assouvissant pas mon desir ; mais il sembloit pourtant qu'il étoit jaloux de mon cœur, parce que s'il arrivoit quelque occasion, comme je n'en manquois point qui l'eût pû faire pancher vers les creatures, je me le sentois prendre & tirer sensiblement hors de ces vains objets pour ne regarder que mon divin amour, qui par la veüe de sa beauté me captivoit, & me faisoit sentir de nouvelles croix, ne me faisant jouir de luy, comme je le desirois.

*En sa  
premiere  
relation.*

*Cantic.  
1. 2.*

## CHAPITRE XXI.

I. Dieu la dispose au mariage mystique par des operations cachées & imperceptibles. II. Excellente expression mystique, par laquelle elle montre que son bien-aimé avoit de grands empressements d'elle, & elle de son bien-aimé. III. Amours saints & spirituels de Dieu à l'ame, & de l'ame à Dieu. IV. Raisons pourquoy Dieu a permis que les Ecrivains Mystiques ayent parlé sobrement des amours spirituels & reciproques de Dieu à l'ame, & de l'ame à Dieu. V. De qu'elle maniere Dieu a purgé l'intime de son ame pour en faire la couche Royale de son Epoux.

I. **D**ANS les grandes angoissés que l'ame souffroit à cause de l'inclination amoureuse qu'elle avoit pour le mariage où elle se sentoit appelée, & où elle prétendoit, les respects profonds que luy avoit causé la Majesté divine par les impressions précédentes s'étant accordez avec l'amour, l'amour l'emporta pour faire place à la privauté, comme l'on a pû voir à la fin du Chapitre précédent, où j'ay dit que le bien-aimé disposoit l'ame par des operations si secrettes, & par des voyes si cachees à l'ame même, qu'à peine en découvroit-elle les vestiges. C'étoient des touches interieures & des écoulemens divins si subtils, si intenses, si intimes & si imperceptibles, qu'il sembloit à l'ame qu'elle étoit absente de son bien-aimé, ou s'il étoit proche, elle avoit les mêmes souhaits que l'Épouse des Cantiques, & l'invitoit, luy disant comme elle: *Venez mon bien-aimé, venez en mon jardin.* Pour lors elle reconnoissoit qu'il étoit proche d'elle, & elle entendoit sa voix, qui n'étoit autre chose qu'une manifestation de luy-même faite à la dérobee, qui la faisoit tressaillir d'aïse, & luy faisoit dire par ses élans amoureux: *j'entend la voix de mon bien-aimé; voils qu'il regarde, il est derriere la muraille, il me regarde au travers des treillis.* Or dans cette manifestation la chose se passoit de la sorte: cette muraille & ces treillis étoient la grande distance qu'il y avoit entre Dieu en ses grandeurs, & l'ame en sa bassesse; nonobstant quoy il en étoit ce me sembloit si passionné, qu'il en vouloit faire les approches, & comme l'ame se sentoit attirée passivement par l'excez de l'amour, elle étoit contrainte, quoy qu'elle eût la veüe de sa bassesse & de son neant, de pousser ses élans conformement à cet attrait sans pouvoir en façon du monde y resister. Je confesse que je ne parle icy qu'en begayant de ce

Cantic.  
5. 1.

Cantic.  
2. 9.

qui se passoit entre Dieu & l'ame en ce commerce, dont il l'honoroit unissant sa bassesse avec sa Majesté infinie; & après l'expérience de ces états d'Oraison, j'avouë que je n'ay jamais rien lû ny entendu de semblable; ce qui m'a fait croire que ceux qui ont écrit de la vie interieure, soit par leur expérience ou autrement, n'en ont pas voulu parler, ou par un respect de Dieu, ou parce que la dignité de la matiere surpasse la diction humaine, ou enfin de crainte que ceux qui ne sont pas conduits dans ces voyes n'en fussent mal édifiez. Cependant puis qu'il m'a été commandé d'écrire, j'en couche sur ce papier ce que l'esprit de grace qui m'a conduit m'oblige, ou me permet d'en laisser par écrit. Je diray donc que ces touches divines si delicates, mais tres-crucifiantes sont une purgation de l'intime de l'ame pour la rendre digne d'être la couche Royale de l'Epoux: Je me suis veü jusqu'à la défaillance à l'aspect de la grandeur de sa Majesté qui est si disproportionnée à l'ame à cause de sa bassesse, que l'ame en defaut & se trouve perduë dans cet ocean; elle revient à soy, puis elle defaut de nouveau; & ainsi par divers retours cela continuë assez long-temps. Mais il ne faut pas estimer qu'il y ait icy rien d'imaginaire, l'imagination n'y a point de part; & même les puissances de l'ame se reserrant dans l'unité, demeurent arrêtées & dans le silence: tout est dans un état passif à souffrir les impressions de la Majesté divine qui veut rendre cet intime partie l'objet de ses delices aussi-bien que de ses misericordes: A proportion de cette purgation l'ame est renduë plus capable, & sa hardiesse croît selon la mesure de ses lumieres qui font en elle autant de productions d'amour.

IV.

V.

## A D D I T I O N.

L'Etat d'union où Nôtre Seigneur la faisoit aspirer étoit si sublime, qu'elle n'en pouvoit être digne que par une pureté Angelique & toute celeste. C'est pourquoy il prenoit le soin de la purifier en mille manieres. Quelque fois il luy mettoit sa pureté infinie devant les yeux: comme un miroir sans tache dans lequel elle se regardoit, & où les defauts qui ne luy paroissoient auparavant que comme des atomes luy étoient representez comme des montagnes d'impureté qu'elle ne pouvoit supporter. Elle voyoit là clairement la verité de ce que dit le Prophete, que *les justices des hommes comparées à cette infinie pureté, ne sont que des impuretez & des injustices*, Et depuis ce temps-là elle n'eut plus de peine à com-

Isai. 64.  
6.

Job. 4.  
18, prendre ce que l'Écriture dit en un autre endroit que *Dieu trouve de l'impureté dans les Anges mêmes.*

Quelquefois encore il la purifioit par son immensité, car comme elle luy étoit toujours unie; il luy ouvroit les yeux en sorte qu'elle se voioit en luy comme dans une grande mer qui ne peut souffrir aucune impureté, & qui rejette à terre tout ce qui ressent la corruption. Ce qui luy faisoit voir la grande antipathie qu'il y a entre Dieu & la moindre impureté de la creature.

Il y avoit des temps auxquels il purifioit son ame, pour la rendre digne d'être la couche Royale de l'Époux ( ce sont ses paroles ) par le seul aspect des grandeurs de sa Majesté, laquelle paroissant infitiment disproportionnée à sa bassesse, l'abattoit de telle sorte qu'elle en tomboit quelquefois en défaillance, & se trouvoit perduë & aneantie dans cet ocean infini comme une goutte de pluye l'est dans la mer. Elle se reconnoissoit, puis elle retomboit & se perdoit de nouveau: Et ainsi successivement par diverses reprises il se plaisoit à la plonger & replonger dans cette mer de pureté, jusques à ce qu'elle y fût parfaitement purifiée.

Tantôt il la purifioit par luy-même & par ses écoulemens dans le fond de son ame, où dans le desir qu'elle avoit que cette union se consommât, il la réveillait par ses touches intimes, & comme s'il luy eût dit: Me voicy, il commençoit à se faire voir, & elle dans l'ardeur de son amour, croiant que le moment desiré étoit venu, se presentoit pour l'embrasser; mais il se déroboit aussi-tôt & la laissoit dans un desir plus ardent que le premier. Il se presentoit de nouveau, puis il se retiroit encore: & ainsi par ces approches & par ces retraites souvent retirées il prenoit plaisir à faire croître son amour, & à la disposer au degré d'honneur où il la vouloit élever.

Tantôt il prenoit une voie contraire & la purifioit comme en la rejettant & l'éloignant de soy; mais il ne la rejettoit que pour l'attirer plus efficacement. Elle n'ignoroit pas que ce rebut apparent ne fût un effet de son amour. Elle sçavoit qu'il ne rejettoit pas tant la personne que l'impureté qu'elle pouvoit avoir, ce qui luy donnoit à elle-même de l'horreur de ce qui étoit desagreable à celui à qui elle vouloit plaire uniquement. Ainsi il la rejettoit impure autant qu'elle le pouvoit être dans l'état de sainteté où elle étoit, & il l'attiroit purifiée & digne de son alliance.

Un jour il luy fit voir une ame pure & exemte de tout défaut, autant que la creature le peut estre; & c'étoit pour luy donner l'idée de ce qu'elle devoit estre avant d'estre admise à l'union par-

faite. Elle demeura ravie de sa beauté, & cette veüe luy donna une si grande averſion des moindres imperfections qu'elle les évitoit comme ſi elles euſſent été les plus grands crimes.

Une autre fois il luy fit voir ſon ame propre dans l'état de pureté où il la vouloit, & où elle devoit eſtre pour eſtre digne de la grace où elle aſpiroit. Etant revenue de cét excez, elle fut ſurpriſe de la grande pureté qu'il eſt neceſſaire d'avoir pour eſtre parfaitement unie à Dieu en la maniere qu'elle le demandoit. Elle ſe fit juſtice de ce que Dieu differoit tant les momens de ſa grace, & dès ce temps-là toutes les creatures ne luy furent rien, & elle demeura ſi dégagée d'eſprit & de cœur, qu'en peu de temps elle parvint à l'état de pureté où elle s'étoit veüe.

Un moyen des plus efficaces dont Dieu ſe ſert pour purifier une ame qu'il veut élever, c'eſt la voye des tentations : car dans ce temps d'affliction l'apprehenſion du mal étant plus preſente & plus vive, l'averſion en eſt auſſi plus grande, & la crainte d'y tomber plus continuelle ; au lieu que dans les temps de paix le mal n'étant pas ſenſible, l'on n'y penſe preſque pas, & l'on ne ſçauroit quaſi dire ſi l'on en a de l'averſion. Quoy que certe purgation ſoit humiliante, il y a neanmoins aſſujetti celle qu'il vouloit eſtre pure en toutes manieres ; Lors que j'étois, dit-elle, dans l'attente de la plus haute de toutes les graces, je me vis descendre dans un abyſme. Il ſembloit que toutes choſes euſſent conſpiré pour me faire ſouffrir. Toute conſolation me fut ôtée, & je demurai dans un abandon & un delaiſſement total de toutes les graces que j'avois receuës. Le reſſouvenir même que j'en avois redoubloit mes peines ; d'autant que j'étois tentée & cōme perſuadée que ce n'étoient point de veritables graces, mais une perte de tems où je m'étois amuſée. Je ne trouvois aucune conſolation, quoy que l'on m'eût pû dire, & ſi mon Confefſeur me parloit, cela me martyriſoit encore davantage. Je portois ma peine par tout, & le plus frequent ſujet de la meditation de mon eſprit, c'étoit ma croix qui m'étoit toujours preſente. Ce qui augmentoit le plus ma douleur, c'étoit la penſée de Dieu que je ne perdois point de veüe, & ma plus grande peine étoit qu'il me ſembloit que je ne l'aimois pas. Je me voyois tomber dans des imperfections : Je n'avois pas le courage de me ſupporter, tout ce qu'on me diſoit qui ſembloit m'offenſer faiſoit peine à mō eſprit : j'avois des ſerremens de cœur étranges me voiant tombée d'un Paradis dans un Purgatoire. Mon Confefſeur ayant crainte que je tombaſſe malade, me retrancha pour un temps une partie de mes pe-

nitences. Il prenoit la peine de me traduire beaucoup de choses qu'il croioit capables de me soulager, mais rien ne diminuoit mes peines. Mon corps m'étoit tellement à charge que je ne le portois qu'à regret. J'étois comme un petit enfant lié de toutes parts qui est paisible & ne dit mot. Je vois, mais de bien loin, cette paix retirée au fond de l'âme, qui acquiesçoit à toutes les dispositions de Dieu, mais à peine pouvois-je appercevoir cet acquiescement. Je fus plusieurs mois en cet état au bout desquels un jour que je tâchois de faire Oraison, ces paroles me furent dites dans l'interieur: *C'est dans la Foy que je t'épouseray.* Cela me réveilla tout l'esprit, étant instruite interieurement que pour parvenir à la fin où je tendois, Nôtre-Seigneur vouloit que desormais la seule Foy fut mon soutien, & que je ne recherchasse point d'autre vie que la pureté de cette Foy. Je n'eus plus de peine à supporter mes croix, au contraire je les cherissois, & les voulant bien souffrir jusques au jour du Jugement si sa bonté l'eût voulu, étant contente & bien aise qu'il retint en luy ses graces, & je l'en remerciois de cœur & d'affection, parce qu'il les conservoit en leur pureté, au lieu que je les fouillois toutes par mes malices si tôt qu'elles étoient en moy: Ainsi je sentoient davantage ma paix qui s'étoit retirée si loin. J'étois encore tentée de quitter l'Oraison tout-à-fait, mais quelque peine & difficulté que j'y eusse, je me tenois en la présence de Dieu malgré tous mes sentimens; Car pour l'Oraison vocale, elle me distraioit encore plus: mais depuis cette nouvelle lumière que je viens de dire, il m'étoit plus aisé de m'entretenir avec Dieu par la Foy, sans le soutien d'aucune autre chose que de cette simple veüe. Cela me nourrissoit & me tenoit contente & paisible, étant bien aise d'obcir à sa divine disposition. Cependant je me regardois toujours comme un objet vil, méprisable & indigne de ses miséricordes, expérimentant sans cesse mon impuissance, & la dépendance continue que je devois avoir de cette bonté infinie, sans le secours de laquelle je ne vois pas pouvoir subsister un seul moment. La partie supérieure s'étoit rendue la maîtresse, & il sembloit qu'elle se plût de tenir le dessus, d'où elle regardoit la partie inférieure dans toutes ses furies dont elle ne se mettoit pas en peine, mais elle demuroit en sa paix comme dans son fort. Il sembloit même qu'elle fût bien aise de ce que ses ennemis, sçavoir l'imagination & les appetits de l'inférieure souffroient & ne luy pouvoient nuire. Dans cet état l'on connoît parfaitement la distinction de ces deux parties & combien elles different. Peu à peu mes peines diminuoient,

& de

& de moment en momēt mon esprit se réveilloit pour caresser celui qui étoit mon amour. Mais cēt esprit étoit fevere & exact à ne rien laisser sortir au dehors pour la consolation de la partie inferieure qui tendoit à y avoir part, au lieu qu'il vouloit aller à Dieu au de-là de tout sentiment par une pureté tres-grande à laquelle il étoit attiré. Ainsi les delices de l'ame demeuroient arrêtées par la force de l'esprit, je veux dire quelles tendoient à s'épancher au dehors dans la partie inferieure & l'esprit ne le vouloit pas, mais il renvoioit tout à Dieu, dans lequel tout étoit conservé en sa pureté au lieu que quand la partie inferieure vient à goûter, elle fouille tout par ses appropriations & ses gourmandises spirituelles. Or comme la foy n'est point dans le sentiment, j'avois gravé en ma memoire les paroles qui m'avoient été dites dans l'interieur : *C'est dans la Foy que je r'empousseray*. Cela m'étoit d'un si grand poids que j'eusse voulu ne rien goûter de peur d'aller contre la pureté de cette foy. C'est pourquoy les ariditez ne m'affligeoient point, étant ainsi abandonnée à celui qui me nourrissoit de foy, & je m'estimois plus riche en ma pauvreté spirituelle que si j'eusse eu toutes les joyes imaginables.

Cela me faisoit élever le cœur vers cette bonté infinie luy disant : J'ay la foy, ô mon grand Dieu, je sçay que vous êtes, & en cela je me contente. Mon plaisir étoit de le regarder ainsi, & si l'on m'eût demandé mes pensées, j'eusse répondu : Je me contente en celui qui est & qui remplit tout. Cet état est d'une grande pureté, & met l'ame dans une simplicité qui ne se sçauroit dire, où elle jouit dans une grande simplicité de son Dieu, dans lequel elle est comme dans son centre.

Il ne se peut desirer une spiritualité plus profonde & plus solide. Mais sans parler des instructions importantes qu'on en peut tirer pour la vie spirituelle, je m'arrête seulement à ce qui fait au sujet present, sçavoir aux moiens differens dont Nôtre-Seigneur s'est servi pour purifier l'ame qu'il vouloit élever à la dignité d'épouse. Outre ce que j'en ay dit, elle ajoûte encore dans le passage que je viens de rapporter, qu'elle se vit privée de toutes les graces qu'elle avoit receuës jusques alors, qui étoit une purgation bien differente des precedentes. Car au lieu qu'elle avoit veu auparavant son ame dans un parfait dégagement de toutes les creatures, elle la vid ensuite dans une entiere privation des dons & des faveurs du Ciel. Non que ces dons luy fussent representez comme des biens reels & veritables qu'on luy enlevât, mais parce qu'elle les voyoit comme des illusions & comme de fausses graces dont elle avoit été

abusée, en sorte qu'elle croyoit n'en avoir jamais eu. Cette purgation si affligeante ne luy abbatit pas le cœur, mais elle entra dans cette disposition merveilleuse dont elle parle, où se mettant du côté de Dieu contre elle-même, elle le remercioit de ce qu'il ne luy communicoit pas ses graces & le prioit de les retenir en luy-même où elles étoient conservées dans leur pureté, au lieu que quand il les répandoit en son ame, elle les fouilloit aussi-tôt par ses malices. Cette confession heroïque par laquelle elle se déclaroit indigne de toutes les graces, & témoignoit être bien aise de n'en point avoir, étoit peut-être seule plus grande que n'étoient ensemble toutes les graces dont elle vouloit bien être privée, & elle étoit d'autant plus pure, qu'elle luy étoit moins sensible. Où il faut remarquer que par les graces dont elle parle, elle entend ces dons, ces faveurs, & ces caresses que Dieu luy faisoit extraordinairement, & non pas la grace santifiante ny celles qui sont nécessaires pour bien vivre, qu'il faut toujours désirer & demander.

Dieu la fit encore passer par l'épreuve de la foy qui l'éleva au dessus de tout sentiment, & la mit dans un état tout surnaturel: Car la foy étoit ce glaive dont elle a parlé plus haut, qui mettoit la division entre l'ame & l'esprit, c'est à dire entre la partie supérieure qui est l'esprit, & l'inférieure qui est l'ame. Ce fut en cette épreuve où la nature n'avoit point de part à la grace, ny la grace point de mélange des sentimens de la nature, qu'elle eut besoin de toute sa force. Aussi elle s'y comporta d'une maniere si élevée qu'elle n'acquiesçoit pas seulement aux privations des graces sensibles, mais encore elle se condamnoit elle-même à n'en point avoir, & son esprit étoit severé à retenir toutes les graces qui eussent pû s'écouler dans la partie sensitive pour luy causer du sentiment. De toutes les purgations celle-cy fut la plus penible à la nature, mais quelques peines qu'elle y eut, elle les surmonta toutes avec une force non pareille: Car depuis qu'elle eut appris que c'étoit dans la foy que le mariage se devoit faire, elle devint severé, pour ne pas dire cruelle, à tous ses sentimens afin de ne vivre que de la foy toute pure & d'acquérir une disposition qui luy étoit si nécessaire.

Enfin Dieu se servoit de tout pour mettre sa pureté dans le degré de sa perfection. Il vient de la purifier par la foy, il va la purifier par la charité. Il étoit toujours présent à son esprit, & elle avoit cette grace particulière, qu'elle ne le perdoit jamais de veüe. Or sa peine étoit qu'en le voiant de la sorte avec toutes ses perfections & ses

## DE L'INCARNATION.

99

amabilitéz, elle croioit & étoit comme convaincuë qu'elle ne l'aimoit pas, mais en effet elle ne l'aima jamais plus parfaitement ny plus purement qu'en cette épreuve, parce que son amour étant élevé au dessus des sensibilitéz, & même au dessus des reflexions & des goûts de la partie supérieure, il ne pouvoit être plus pur ny plus dégagé.

Ce sont là ces voies cachées & crucifiantes dont elle dit que Dieu se servit pour la purifier; & en effet il n'est pas croiable à quel degré de pureté il l'a élevée par ces épreuves secrettes. On en sera surpris quand on verra ce que j'en diray au lieu où je me réserve d'en parler, mon dessein ayant seulement été icy de parler des moiens par lesquels elle y est parvenue.

### CHAPITRE XXII.

*I. Dieu luy donne une connoissance tres-vive de ses divins attributs. II. Et ensuite, des mysteres profonds contenus dans le premier Chapitre de l'Evangile de saint Iean. III. Les lumieres interieures qui occupoient incessamment son esprit, ne l'empeschoient nullement dans la conduite des affaires exterieures. IV. L'impression des Attributs de Dieu luy fut continuée depuis par forme d'habitude.*

**E**NSUITE de cet état dont j'ay parlé, la divine Majesté donna à mon ame une impression tres-vive des Attributs divins & de ses perfections essentielles qui tout ensemble m'étoient aussi amour & lumiere. Lorsque mon ame dans son impression contemploit Dieu comme vie, ses sôpirs ne pouvoient rien dire sinon: O vie! ô amour! elle portoit un amour substantiel & foncier, qui aimant cette divine source de vie eut voulu que la sienne eut été entièrement perduë pour luy faire hommage. Elle concevoit & entendoit par quelque sorte de conséquence les hautes veritez qui sont couchées dans le premier Chapitre de l'Evangile de Saint Iean, où il est parlé du Verbe comme lumiere & comme vie; de la plénitude de cette divine vie qui nous a rendus participans de son abondance; du bonheur infini des ames qui sont nées de Dieu, & non point de la chair & du sang; de la communication ineffable de cette vie par la grace & par l'amour; & de l'influence du Verbe comme chef des Chrétiens & sur tout des Ames saintes; laquelle influence vient de ce que son Pere ne luy a point donné la grace par mesure, mais dans

Pfal.  
137.

une plénitude très-accomplie comme à nôtre chef, de sorte que comme l'onguent découloit du chef d'Aaron jusque sur les bords de son vêtement, ainsi par un débordement d'amour il influe dans les Ames saintes & véritablement Chrétiennes. Ah! qui pourroit dire l'excellence de cette communication? Je ne parle pas seulement de celle qui se fait par la grace, mais de cette communication expérimentale dont j'ay parlé plusieurs fois, & dont je parleray encore: Il n'y a langue humaine qui la puisse déclarer: de ce que j'ay dit, néanmoins il est facile de concevoir que ces impressions sont à l'ame une nourriture divine, & qu'elles ne sont pas simplement speculatives. Pour revenir aux perfections divines, si l'impression étoit de l'estre de Dieu, mon ame ne pouvoit dire sinon: O être! Et ensuite elle l'adoroit & avoit un respect très-profond & une estime très-grande de la sublimité de ce divin attribut. Si je pensois à la pureté & à la sainteté qui sont deux attributs très-conjoints, ce que mon ame pouvoit dire, c'étoit, O pureté! ô netteté! ô sainteté! ô abîme sans fond! Et ce qu'elle pouvoit faire c'étoit d'aimer ce grand Dieu qu'elle voioit comme un abîme de perfection. Je croy que je passai plus d'une année dans l'impression de ces divins attributs, mais avec tant de netteté & de simplicité que je ne voiois leurs distinctions que comme unité, au lieu que lors que la connoissance de la très-sainte Trinité me fût donnée, je voiois & distinction & unité. Or en cette occupation des divins attributs, cet amour & cette lumiere étoient, ainsi que j'ay dit, une nourriture divine sans laquelle il eût été impossible d'en porter l'impression sans mourir, à cause de la grandeur de la Majesté, mais l'amour fortifioit l'ame, & rendoit la Majesté en quelque façon accessible. Et après tout, cela n'empeschoit point l'expédition des affaires qui m'étoient commises, ny les actions de charité qui soutenoient en quelque façon la nature; car comme elle n'avoit point de part en ce qui se passoit au dedans, ces vertus extérieures la divertissoient & luy faisoient supporter les fatigues que l'esprit luy donnoit dans les austeritez & dans les penitences aussi bien qu'en tout le reste. J'ay dit que je passay plus d'une année portant l'impression des attributs de Dieu; ce n'est pas qu'ensuite elle me fût ôtée, car elle demeura plus parfaitement établie en mon ame qu'auparavant, mais cela ne se faisoit plus par maniere d'information réitérée qui tient l'esprit en admiration, mais dans un fond habituel que j'appellerois volontiers beatitude, à cause de la jouissance des biens inestimables qu'elle contient pour le

III.

IV.

DE L'INCARNATION.

101

soutien de l'ame. J'avois pour lors vingt six à vingt sept ans. Je pourrois peut-être me tromper si j'apportoies des comparaisons pour m'exprimer autrement que je ne fais ; c'est pourquoy je dis simplement ce que je croy estre de la verité, & comme j'ay dit ce que l'esprit qui me conduit me presse de dire, j'ay des craintes neanmoins & tout ensemble de la confusion écrivant cecy, parce qu'en effet je suis convaincuë que ma vie imparfaite n'a pas corrépondu, & ne corrépond point encore à de si hautes graces, ce qui fait que je n'écris que dans un esprit humilié & abbatu : la seule obéissance me console, & l'esprit qui me fournit ce que j'ay à dire.

*S. Richardii Centul.*

ADDITION.

*S. 27.*

**E**LLE explique plus clairement la connoissance que Dieu luy donna de ses Attributs dans sa premiere relation où elle parle ainsi : Une Semaine Sainte Nôtre. Seigneur me remplit l'entendement de nouvelles lumieres dans la veuë de ses Attributs divins. Mon esprit se trouva appliqué à l'Unité de Dieu, & dans cette Unité il me fut montré cette grandeur immense, cette infinité adorale, son eternité sans commencement & sans fin. J'étois dans une admiration que je ne puis dire, & toute hors de moy je disois : O bonté ! ô immensité ! ô eternité ! Tout ce que l'on peut dire en comparaison de cette veuë n'est rien, & il faut s'abymer jusques dans les Enfers pour adorer ce grand Dieu. Je connoissois plus dans ce Dieu de Majesté qu'on ne peut dire & écrire. Toutes ces perfections qu'on nomme ce n'est point tout cela. Il faut perdre tous mots & tous noms, & se contenter de dire Dieu, Dieu, car toute autre chose est moindre que ce qu'il faut dire de cette suradorable Majesté. O Dieu en quel état étoit cette ame ? Cela me remplissoit & me transformoit toute. Je voyois que toutes choses sont dûës & appartiennent à ce Dieu duquel dérive tout ce qui est beau & tout ce qui est bon, & & dans cette veuë je m'écriois, ô plus que bon, plus que beau, plus qu'adorable. Ah ! vous estes Dieu & grand Dieu : ce mot, Dieu, demeura gravé en mon ame, en sorte qu'elle ne sçavoit plus que cela. Mais apres ce grand attrait, mon esprit fût occupé en chacune des perfections divines, où il se consommoit en actes d'adoration, d'admiration, d'aneantissement & d'abandon à l'endroit de ce grand tout. Il voyoit d'une façon

tres-claire que tout ce qui est en Dieu est Dieu même ; & il étoit content de ce que son Dieu est content, & de ce qu'il est & fera éternellement ce qu'il est. Mon ame étoit bien éloignée de faire des recherches curieuses pour sçavoir davantage de ce Dieu ; car pour le respect elle étoit comme un petit moucheron tant elle étoit abaissée & aneantie en elle même : & tout cela n'empêchoit point l'amour, mais il étoit tout autre qu'auparavant, c'est à dire non dans les tendresses & dans les larmes, mais fort & vigoureux. Je ressentois pourtant ce me semble en moy une espece d'orgueil & de complaisance, en ce que mon ame voyant son grand Dieu si beau, si bon, si plein de Majesté, elle se glorifioit de ce qu'il étoit tout cela ; & encore infiniment au delà de tout ce qui se peut dire. Elle étoit ravie d'estre rien, & de ce que Dieu étoit tout ; parce que si elle eût été quelque chose il ne seroit pas tout. Ainsi elle se plaisoit à se voir dénuée pour ce grand Tout, car c'est en cela que consiste sa gloire, que son Dieu soit ainsi plein & infiniment glorieux.

Elle vient de dire qu'après que la lumiere celeste luy eût fait voir les Attributs de Dieu en general, & qu'elle luy eût montré qu'ils ne sont qu'un en Dieu, où ils sont Dieu même, son ame demeura occupée de chacun en particulier. Elle ne s'explique pas davantage icy, mais elle le fait ailleurs où elle dit : Mon ame se voyant comme absorbée dans la grandeur immense & infinie de la Majesté de Dieu, s'écrioit, O largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incomprehensible, ineffable, adorable ! Vous estes, ô mon grand Dieu, & tout ce qui est n'est pas, qu'entant qu'il subsiste en vous & par vous. O éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour ; mon centre, mon principe, ma fin, ma beatitude, mon tout !

*Dans  
un écrit  
à son  
Dire-  
œur.*

Dans cette veüe admirable des grandeurs de Dieu, elle étoit si humiliée qu'elle desiroit souffrir la mort pour rendre hommage à son immortalité & à ses autres perfections, mais ne pouvant satisfaire à son desir, elle se martyrisoit elle-même par des penitences les plus rigoureuses qu'elle eût encore pratiquées. Mais ces rigueurs excessives ne servoient qu'à purifier encore davantage la veüe de son esprit, & à le rendre capable de plus grandes lumieres. C'est pourquoy elle continuë en cette sorte : Après ces sacrifices de la penitence, mon esprit étoit rempli de tant de nouvelles lumieres qu'il étoit offusqué & ébloüï, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. Ce qui luy étoit mon-

tré auparavant par une véritable affirmation , il ne le pouvoit plus voir que dans la negation : & par dessus tout cela il voyoit ce grand Dieu comme un abyme sans fond impenetrable & incomprehensible à tout autre qu'à luy même. En quelque lieu que je me trouvasse à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvois voir qu'absorbée & abymée dans cet Estre incomprehensible, ny regarder les creatures que de la même maniere. De sorte que je voyois Dieu en toutes choses, & toutes choses en Dieu, & cette infinie Majesté étoit à mon égard comme une grande & vaste mer, qui venant à rompre ses bornes, me couvroit, m'inondoit & m'enveloppoit de toutes parts. Je me sentoiois comme perdue à l'égard de la nature, & dans cette perte je ne pouvois ny voir ny comprendre rien de beau que les perfections qui m'étoient montrées. Je ne pouvois comprendre comme les hommes oublient si facilement celui dans lequel ils sont, & par lequel ils vivent & subsistent, & je voyois en même temps comme la bonté infinie de Dieu retient sa justice, de crainte qu'elle ne punisse ces ingrats, & qu'elle n'écrase ceux qui se laissent aller à l'offence mortelle.

C'est ainsi que Dieu decouvroit ses secrets par une grace singuliere à celle qu'il dispoit pour luy donner son Verbe, qui est le plus grand de tous ses secrets, Et ce qui est encore remarquable il les luy decouvroit dans une entiere certitude, écartant sensiblement de son esprit toutes les pensées qui pourroient couvrir la verité de ses mysteres de quelques nuages d'erreur ou de fausseté. Ainsi elle ne pouvoit douter de rien de tout ce qui luy étoit revelé, quoyque pour garder l'ordre que Dieu a établi dans l'Eglise elle fut tres-fidèle à soûmettre les choses revelées, & la certitude même qu'elle en avoit au jugement de son Directeur. J'ay pris garde, dit-elle, plusieurs fois que m'arrivant des distractions qui m'eussent pû faire errer en quelque chose, ce divin Maître m'enseignoit interieurement ce que je devois croire & ne pas croire; de sorte qu'il m'étoit impossible de rien supporter qui ne fût conforme à la pureté & à la sainteté de la foy, & convenable à la majesté d'un si grand Dieu. De peur néanmoins de me tromper dans mes lumieres, j'en rendois fidèlement compte à mon Confesseur, qui vouloit que je me laissasse conduire à Dieu. Cette conduite interieure de Dieu est si nette qu'il ne faut point de paroles pour l'entendre : on void & on comprend en un instant plus qu'on ne pourroit dire ny apprendre par tous les livres. Enfin c'est une clarté celeste, je ne sçay

comme l'appeller autrement : & elle a cet avantage que plus l'ame connoît cette divine Majesté plus elle est humble, se voyant d'autant plus petite & plus semblable au neant qu'elle void ce Dieu grand & être tout.

Dieu qui prend plaisir à se manifester aux simples a donc découvert ses grandeurs & ses magnificences à cette humble Mere. Et comme son operation est prompte il luy apprit plus de secrets & les luy fit voir avec plus d'évidence, & de netteté dans la seule semaine en laquelle il luy fit cette grace, que les esprits les plus penetrans n'en peuvent apprendre par l'étude en plusieurs années. Car de ce qu'elle vient de dire on peut tirer une infinité d'instructions également belles & profondes. Dieu luy donna la connoissance de ses attributs en deux manieres, premierement par la voye d'affirmation puis par la voye de negation, & sur ces deux seules paroles j'aurois beaucoup de choses à dire. Mais mon dessein n'est pas tant de faire le commentaire de ses paroles, que d'écrire les actions de sa vie : Aussi est il bien raisonnable de ne pas tant expliquer les matieres, qu'on ne laisse quelque chose à méditer aux lecteurs. Et ce qui est remarquable, c'est que cette lumiere qui luy donna une si claire connoissance des perfections divines & des mysteres compris dans le premier Chapitre de l'Evangile de saint Jean ne fut point passagere ny pour un temps, mais elle demeura dans son esprit par une forme d'habitude, & il en fut de cette grace ainsi que des autres qui luy étant une fois communiquées, luy étoient toujours conservées depuis, en sorte qu'il y avoit dans son ame un tresor qui croissoit incessamment. Sans parler de celles que Dieu luy communiquera cy-aprés, il est évident que jusques icy son dessein a été de la purifier par toutes les épreuves & en toutes les manieres que j'ay rapportées, & en même temps de l'orner des plus precieux dons de sa grace & des plus riches gages de son amour, afin de la mettre par cette pureté & par ces ornemens dans la dernière disposition de recevoir cette grande faveur, à laquelle elle aspiroit depuis si long-temps, & qui enfin luy fut accordée avec bien plus d'avantage qu'elle n'eut osé esperer, comme l'on va voir au Chapitre suivant.

## CHAPITRE XXIII.

*I. De quelle maniere Dieu la dispoſoit aux graces extraordinaires qu'il vouloit luy communiquer. II. Il luy decouvre pour la ſeconde fois le myſtere de la tres-ſainte Trinite, mais plus parfaitement que la premiere. III. Le Verbe divin la prend enfin pour Epouſe, & fait le mariage ſi long-temps deſiré. IV. Description naïve, mais admirable du mariage myſtique. V. Vnité & diſtinction dans les operations de Dieu. VI. Les effets de ce mariage.*

J'Ay toujors remarqué que quand la divine Majeſté m'a voulu faire quelques graces extraordinaires, outre les preparations & les diſpoſitions éloignées qu'elle mettoit en moy, j'experimenterois lors que la choſe étoit ſur le poinct de s'accomplir, qu'elle m'y diſpoſoit d'une façon tres-particuliere, ſçavoir par un avant-goût qui dans ſa paix reſſentoit le Paradis; je ne puis m'exprimer autrement pour la dignité de la choſe. Dans ces préſentimens je luy diſois: que me voulez-vous faire mon cher Amour? Enſuite j'experimenterois ſon operation, & pour l'ordinaire il me faiſoit changer d'état. Enſuite donc de la grace dont j'ay parlé au precedent chapitre, un matin que j'étois en oraiſon Dieu absorba mon eſprit en luy par un attrait extraordinairement puiſſant, & je ne ſçay en quelle poſture demeura mon corps. La veuë de la tres-auguste Trinite me fut encore communiquée & ſes operations maniſtées, mais d'une façon plus élevée & plus diſtincte que la premiere fois. L'impreſſion que j'en avois eue auparavant avoit operé ſon principal effet dans l'entendement & il me ſemble que la divine Majeſté ne me l'avoit faite que pour m'inſtruire, m'établir & me diſpoſer à ce qu'elle me vouloit faire puis après; mais en cette occaſion, quoy que l'entendement fût auſſi éclairé & même davanrage qu'en la précédente, la volonté emporta le deſſus, parce que la grace préſente étoit pour l'amour, & par l'amour, mon ame ſe trouvant toute dans la privauté & dans la jouiſſance d'un Dieu d'amour. Etant donc comme abîmée en la préſence de cette ſuradorable Majeſté Pere, Fils, & Saint Eſprit en reconnoiſſance & confeſſion de ma baſſeſſe, & luy rendant mes adorations & mes hommages; la perſonne ſacrée du Verbe divin me donna à entendre qu'il étoit vraiment l'Epoux de l'ame qui luy eſt fidelle: J'entendois cette verité avec certitude, & la connoiſ-

sance qui m'en étoit donnée m'étoit une preparation prochaine de la voir effectuée en moy. En ce moment cette adorable Personne s'empara de mon ame & l'embrassant avec un amour inexplicable l'unit à soy, & la prit pour son Epouse. Quand je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassemens humains, rien de ce qui peut tomber sous les sens, n'approche de cette divine operation, mais il faut s'exprimer selon nôtre façon grossiere de parler, puisque nous sommes composez de matiere. Ce fut par des touches divines, & par des penetrations de luy en moy, & d'une façon admirable, par un retour reciproque de moi en luy, de sorte que n'étant plus à moi, je demourois toute à luy par intimité d'amour & d'union, & étant en quelque sorte perduë à moy-même, je ne me voyois plus, étant devenuë luy même par ma perte. Neanmoins par de petits momens je me connoissois & avois la veuë du Pere éternel & du S. Esprit, & ensuite de l'unité des trois divines Personnes. Lorsque j'étois dans les grandeurs & dans les amours de ce divin Verbe, je me voyois comme impuissante de rendre mes hommages au Pere & au Saint Esprit, parce qu'il tenoit mon ame & toutes ses puissances captives en luy qui étoit mon Epoux & mon Amour, qui la vouloit toute pour luy dans l'excez de son divin amour & de ses chastes embrassemens: Il me permettoit neanmoins de porter mes regards de fois à autres au Pere & au saint Esprit, & ces regards portoient témoignage de ma soumission parfaite & de mon entiere dépendance, quoy qu'il ne se passât rien d'imaginable, soit par similitude ou autrement. En cette occasion mon esprit connoissoit les operations appropriées à chacune des trois Personnes divines. Lorsque le sacré Verbe operoit en moy, le Pere & le saint Esprit regardoient son operation, & toutefois cela n'empêchoit pas l'unité du principe agissant qui étoit le même dans les trois Personnes; car je voyois sans confusion l'unité du principe, & l'appropriation de l'operation, & tout cela d'une manière ineffable. Il me faudroit la puissance des Seraphins ou des autres Esprits bienheureux pour pouvoir dire ce qui se passa en cette extase & ravissement d'amour, qui attirant l'entendement le mit dans l'impuissance de regarder autre chose que les tresors qu'il possédoit dans la sacrée Personne du Verbe Eternel. Je diray mieux, que les puissances de mon ame étant englouties, absorbées & reduites à l'unité de l'esprit, étoient toutes dans le Verbe qui y tenoit lieu d'Epoux, & qui donnoit aussi à l'ame la privanté & la puissance d'y tenir le rang d'Epouse. J'experimen-

tois que le Saint Esprit estoit le moteur , qui me faisoit agir de la sorte avec le Verbe , sans quoy il seroit impossible à la creature bornée & limitée d'user d'une telle hardiesse auprès de son Dieu , & de traiter de la sorte avec luy , & quand même elle s'oublieroit d'elle-même jusques au point que de le vouloir entreprendre , cela ne seroit pas en son pouvoir , parce que ces operations étant tout à fait surnaturelles , & l'ame ny faisant que patir , il n'est pas possible d'y mettre du plus ou du moins. Les suites & les effets qui en resultent font voir cette verité , car comme l'ame a été prevenüe dans cette haute grace , & qu'elle s'est plûtôt veüe dans la possession , qu'elle ne s'est apperceuë qu'elle y devoit entrer , cela arrive si subitement qu'il n'y a qu'un Dieu d'une bonté infinie , & qui soit tout-puissant pour agir sur sa creature , qui puisse faire une telle impression ou operation. Au reste l'ame experimente sans cesse ce moteur gracieux qui dans ce mariage spirituel a pris possession d'elle , qui la brûle & la consume d'un feu si doux & si agreable qu'il n'est pas possible de le décrire , & qui luy fait chanter un Epitalame continuel du stile & de la maniere qui luy plaist. Les livres ny l'étude n'en peuvent apprendre les façons de parler qui sont toutes celestes & toutes divines , elles viennent du doux air des embrassemens mutuels de ce Verbe suradorable & de l'ame , qui par les baisers de sa divine bouche est remplie de son Esprit & de sa vie : & cet Epitalame est le retour & les revanches de l'ame vers son Epoux.

## A D D I T I O N .

**C**E ravissement est si extraordinaire & les circonstances en sont si importantes que je n'en dois omettre aucune. C'est pourquoy j'ajoute à ce qu'elle vient de dire , ce qu'elle en a écrit en sa premiere relation où elle rapporte des particularitez assez remarquables , qu'elle ne touche pas icy : Nôtre Seigneur , dit-elle , m'éleva de nouveau , & d'une maniere toute d'amour à la connoissance du mystere de la tres sainte Trinité , dont la grandeur me fut montrée en l'unité des trois Personnes divines d'une façon toute autre que ce qui m'en avoit été enseigné en ce qui regarde la connoissance & l'amour : car la premiere fois j'étois plus dans l'admiration que dans l'amour & dans la jouissance , mais à cette fois j'étois plus dans la jouissance & dans l'amour que dans l'admiration. Je vois les communications internes des trois Personnes

comme je les avois veüs la premiere fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la generation éternelle du Verbe. O que cela est ineffable ! que le Pere se contemplant engendre un autre luy-même, qui est son image & son Verbe ; que cette generation ne cesse point ; que ce Verbe soit égal à son Pere en puissance, en grandeur, en Majesté ; & que le Pere & le Verbe par leur amour mutuel & reciproque produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en toutes choses ! Cette venë est un bien par dessus tout bien, & une connoissance par dessus toute connoissance : parce que c'est la beatitude de l'ame. Cet état, dis-je, est une vraie beatitude, parce que non seulement on connoist Dieu, mais encore on en jouit par une fruition amoureuse dont l'ame est nourrie d'une maniere ineffable. Etant donc en cette occupation d'une maniere que je ne puis dire, j'oubliai la personne du Pere & celle du saint Esprit, & me trouvai toute absorbée en celle du Verbe divin qui carressoit mon ame comme étant sienne & luy appartenant. Il luy faisoit experimenter qu'il étoit tout à elle, & qu'elle étoit toute à luy par une union & un fort embrassement où il la tenoit captive : Mais aussi il sembloit à l'ame qu'il luy étoit donné en propre pour en jouir à son aise, & si je l'ose dire, tous ses biens luy étoient aussi communs. Mon ame se voyant si riche par la jouissance de son bien infini ce Verbe éternel, vouloit pourtant par un doux acquiescement être sa captive. Elle vouloit tout pour luy & rien pour elle. Elle vouloit être rien & qu'il fut tout, n'aimant rien plus que d'être dénuée & vuide, & de regarder la plénitude de son objet. O que cette jouissance est douce ! C'est un labyrinthe d'amour où l'on est enyvré & saintement enchanté. L'on ne sçait ce qu'on est & si l'on est, parce qu'on est perdu dans cet ocean d'amour qui engloutit tous ses Elüs. Quand je dis que le Verbe tenoit mon ame captive, je veux dire qu'il la tenoit si serrée dans ses embrassemens, qu'elle ne pouvoit que patir. De fois à autres un rayon de lumiere me faisoit ressouvenir du Pere & du saint Esprit, & me faisoit comme un reproche d'amour que je les oubliais. A cet instant je faisois des actes d'adoration, de soumission & d'amour, puis sans que je m'en apperceusse je retournois dans les embrassemens du Verbe où j'étois perduë comme auparavant. Mais bien que je sentisse operer le Verbe en moy, je ne sortois point de l'unité de l'Essence. Ce fut là que je connus & experimentai que le Verbe est veritablement l'Eoux de l'ame. Cela est si profond que c'est un abyme ; tout ce qu'on en peut dire n'ap-

## DE L'INCARNATION.

109

proche point de ce qui en est, & en cela je me rejoüis de la Majesté de ce Dieu, & de ce qu'il est si grand qu'on n'en peut parler comme il faut. Toutes ses veuës me firent comprendre les mysteres cachez dans l'Evangile, *In principio erat Verbum*, ne voyant point de termes plus propres pour exprimer ce qui se peut dire de Dieu & de la generation du Verbe, que ceux dont l'Evangeliste se sert. Enfin je n'ay jamais experimenté une plus grande grace, & je ne pense pas en pouvoir recevoir une plus grande en cette vie; car tout ce qui s'en peut dire semble diminuer le merite de la chose. Je n'y scaurois penser sans une nouvelle émotion de cœur, & le sentiment en est toujourns demeuré en mon ame. Ce mot, VERBE ETERNEL, m'est une nourriture qui me remplit sans cesse, & un parfum dont mon ame est continuellement embaumée.

Voilà donc enfin, la Mere de l'Incarnation Epouse du Verbe d'une maniere toute divine & par une grace des plus rares qui se puisse communiquer. Aussi elle témoigne que c'étoit la plus grande qu'elle eût receüe jusques alors, & qu'elle ne croioit pas en pouvoir recevoir une plus sublime à l'avenir. Mais elle ne pense pas que les tresors de la puissance de Dieu sont infinis, & que sa bonté luy en reserve peut-être encore de plus magnifiques. Et elle-même le dira ailleurs que les faveurs, que Dieu luy faisoit étoient si grandes ou en leur substance, ou en la maniere qu'il les faisoit, qu'elle ne croyoit pas qu'il eût rien de plus grand à luy donner, mais que l'experience luy avoit fait voir qu'il se monroit de plus en plus liberal en son endroit, en sorte que les dernieres étoient toujourns plus rares & plus magnifiques que les precedentes. Mais elle vient de faire une remarque fort considerable, & d'une grande instruction, sçavoir que dans ce ravissement merueilleux elle voioit distinctement dans les operations divines, l'unité du principe agissant & l'appropriation de l'operation aux personnes particulieres. Car il est certain que toutes les actions de Dieu au regard des creatures, sont communes aux trois Personnes, parce qu'elles agissent par un principe qui est commun à toutes. Et néanmoins nonobstant cette unité de principe, il y a de certaines operations qui sont plus justement appropriées à une personne qu'à une autre. Les œuvres qui marquent la force & la puissance sont plus particulièrement attribuées à la personne du Pere: les lumieres dont il plaît à Dieu de nous éclairer sont attribuées à celle du Fils, parce qu'il est lumiere & verité: & l'amour, & les desirs que

nous avons pour le bien sont referées à celle du saint Esprit, parce qu'il est l'amour personnel du Pere & du Fils. Ce principe supposé, il est constant que quand Dieu épouse une ame, soit de la maniere commune, ainsi qu'il épouse toutes celles qui sont dans la grace & dans la charité; soit d'une façon extraordinaire, comme il vient d'épouser la Mere de l'Incarnation, cette operation est commune aux trois Personnes divines à cause de l'unité du principe agissant, & ainsi l'on peut dire absolument que le Pere est Epoux, que le Verbe est Epoux, & que le saint Esprit est Epoux. Cette operation néanmoins est plus particulièrement attribuée à la personne du Verbe à cause de son union à la nature humaine, & que les mariages ont coutume de se faire entre des personnes qui ont une même nature. C'est de-là que dans les communications d'amour que Dieu exerce envers ses Saints, c'est plutôt la personne du Verbe, & du Verbe incarné qui caresse l'ame que celle du Pere & du saint Esprit, & ainsi il ne faut pas s'étonner si la Mere de l'Incarnation étoit principalement appliquée à la deuzième personne de la sainte Trinité.

Quand elle dit que Nôtre-Seigneur l'embrassa dans ce ravissement où il la prit pour Epouse, elle ajoûte prudemment qu'il ne se faut pas imaginer que ces embrassemens fussent semblables à ceux par lesquels les hommes se témoignent des caresses & de l'amitié. Il étoit nécessaire qu'elle fit cette petite digression pour prevenir & empêcher les idées que les personnes peu spirituelles eussent pû se former contre l'honesteté. Ces embrassemens surnaturels de Dieu à l'ame & de l'ame à Dieu ne sont autre chose qu'une liaison d'amour qui avec des affections unissantés, comme avec autant de bras, serre si étroitement l'ame avec Dieu dans un attouchement substantiel & sensible, ou pour mieux dire experimental, parce qu'il est infiniment éloigné des sens, qu'il semble qu'ils veuillent devenir une même chose afin de ne se separer jamais. Il faut dire le même des baisers dont elle parle & qu'elle demandera ou voudra donner quelquefois dans ses aspirations amoureuses à l'imitation de l'Epouse des Cantiques. Car ce baiser n'a rien de sensible, si ce n'est d'une sensibilité spirituelle: C'est une douceur & suavité interieure que Dieu fait ressentir à l'ame en se donnant à elle, ou en luy communiquant quelque grace, ou quelque don du saint Esprit. Il ne faut donc pas se rien imaginer d'impur n'y de terrestre dans ce divin commerce qui suppose une pureté parfaite. Dieu est esprit, l'ame est esprit, & ainsi tout ce qui se passe entre Dieu & l'ame ne peut estre que tres-pur, tres-spirituel & tres-saint.

## CHAPITRE XXIV.

*I. Dieu la fait changer d'état ensuite du mariage. II. Embrassemens de l'Epoux & de l'Epouse, & ce que c'est. III. Accroissement de l'ame que Dieu élève à la dignité d'Epouse. IV. Elle redouble ses austeritez. V. Son zele & son talent pour le salut des ames. VI. Sa charité admirable envers les malades, & le plaisir qu'elle prenoit à les servir.*

**D**ANS le mariage spirituel l'ame a entierement changé d'état, elle avoit été cy-devant dans une tendance continuelle au mariage & dans l'attente de cette haute grâce qu'on luy faisoit voir comme de loin, en luy donnant peu à peu les dispositions nécessaires pour la recevoir: maintenant elle n'a plus de tendance, parce qu'elle possède celui qu'elle aime, & qu'elle est reciproquement toute penetrée & possédée de luy. Ce sont des caresses, ce sont des amours qui la consomment & la font expirer en luy, en luy faisant souffrir des morts tres-douces; je diray mieux que ces morts sont la douceur même. Je m'arrête à penser si je pourrois trouver quelques comparaisons sur la terre, mais je n'en trouve point qui me puisse servir pour dire ce que c'est que les embrassemens du Verbe & de l'ame, laquelle quoyqu'elle le connoisse grand Dieu, consubstantiel & égal à son Pere, immense, éternel, infini, par lequel toutes choses ont été faites; & par lequel elles subsistent en leur être, elle l'embrasse néanmoins & luy parle bouche à bouche se voyant agrandie par cette dignité, que le Verbe est son Epoux, & qu'elle est son Epouse. elle luy dit: Vous êtes à moy & je suis à vous: c'est assez, Allons mon Epoux, allons dans les affaires que vous m'avez commises. L'amen'a donc plus de desir, elle possède le bien-aimé, elle luy parle parce qu'il luy a parlé, & ce qu'elle dit n'est pas même son propre langage. Elle entre dans les affaires pour rechercher sa gloire en tout & par tout selon les connoissances qu'il luy en donne, & pour le faire regner comme maître absolu sur tous les cœurs. Elle continuë ses penitences, & se consume dans les actions de charité envers le prochain se faisant toute à tous pour les gagner à son bien-aimé. Je me voyois quelquefois avec une troupe d'hommes serviteurs de mon frere jusqu'à une vingtaine ou environ selon le nombre qu'ils se rencontroient à leur retour

I.

II.

III.

IV.

V.

de la campagne, & me mettois à table avec eux pour avoir le le moyen de les entretenir de ce qui concernoit leur salut, & eux-mêmes familièrement & simplement me rendoient compte de toutes leurs actions s'entr'accusant charitablement les uns les autres des fautes qu'ils avoient faites lors que par un défaut de souvenir ils avoient omis quelque chose de leur devoir. Je les assemblois quelquefois pour leur parler de Dieu, & leur enseigner comme il falloit garder ses commandemens, je les repre- nois franchement, & quoy que je leur disse, ils m'étoient soumis comme des enfans. J'en ay fait lever du lit qui s'étoient couchez sans avoir prié Dieu; Ils avoient recours à moy en-tous leurs be- soins, & sur tout en leurs maladies, & pour les remettre en paix avec mon frere lors qu'ils l'avoient mécontenté. J'avois une gran- de vocation à tout cela, comme aussi à les gouverner en leurs ma- ladies. J'en avois quelquefois un grand nombre d'arrétez, en sorte que leur appartement sembloit estre un hospital dont j'étois l'in- firmiere, & en toutes ces actions il m'étoit avis que c'étoit à mon divin Epoux que je rendois service, d'où vient que j'avois une telle agilité de corps que tout m'étoit facile dans ce sentiment, faisant les lits des malades & des sains. J'étois contrainte quelquefois, & presque continuellement de ceder aux touches interieures que celuy qui possedoit mon ame me donnoit, pour me soulager dans les fatigues auxquelles je m'étois réduite pour son amour; Je me prosternois à terre pour le caresser en m'humiliant, & luy pro- tester qu'il m'obligeoit infiniment de me donner le moien de luy rendre quelque petit service, par ces actions basses dans lesquelles je trouvois un tresor. Il continuoit & redoubloit ses caresses, & pour lors j'étois contrainte de m'enfermer de peur d'estre rencon- trée. Et comme son excez dans mon ame me brûloit d'un feu qui m'ôtoit la liberté de respirer, je luy parlois vocalement pour exha- ler ce feu & luy disois: O mon amour, je n'en puis plus; ou lais- sez-moy un peu respirer, parce que ma foiblesse ne peut porter vos excez; ou ôtez-moy tout à fait la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une ame enfermée dans la prison du corps n'est pas capable de supporter. Il me sembloit qu'il prenoit plaisir à ce que je luy disois, aussi étoit ce son esprit qui me faisoit parler & qui ne me permettoit pas de me taire.

ADDITION.

## A D D I T I O N.

J'ay donné le nom de mystique à ce mariage saint où la Mere de l'Incarnation vient d'entrer avec le Verbe divin, parce qu'il est tout spirituel & entierement caché aux sens & à la nature. Il n'est pourtant pas ce mariage sublime qui fait l'un des plus hauts états de la contemplation surnaturelle & qui est particulièrement appelé dans la vie spirituelle le mariage mystique. Dans ce dernier mariage l'ame est unie à Dieu dans le fond de son interieur, où elle en jouit d'une maniere douce, tranquile, constante & uniforme; au lieu que celuy dont il s'agit est accompagné ou suivi de transports, de langueurs, de martyres, de morts & d'autres semblables passions ou operations d'amour, comme on le pourra voir dans la suite. Et pour commencer voicy comme elle explique les premieres dispositions de son ame, après qu'elle eût receu cette grace incomparable: Après une faveur si extraordinaire, je ressentois encore un plus grand embrasement interieur, & une occupation plus forte. Je me sentoie remplie d'un amour vehement sans pouvoir faire aucun acte interieur pour me soulager, & cela duroit deux ou trois jours pendant lesquels il sembloit que mon cœur dût éclater. J'en ressentois dans le corps une douleur si grande que si elle eût duré davantage, il eût fallu mourir.

Quelque divertissement d'emplois que j'eusse, ils ne me pouvoient distraire, mais plutôt ils me soulageoient quant à l'exterieur. Le temps que je viens de dire étant écoulé, c'étoit comme qui ouvreroit le soubirail d'une fournaise embrasée pour en faire evaporer la flâme; Car mon cœur se dilatoit avec des paroles si ardentes qu'il sembloit que ce fussent autant de flâmes qui se lançoient par une vengeance d'amour vers celuy qui m'avoit fait souffrir: car comme elles venoient de luy, aussi ne les renvoiois-je qu'à luy; Et comme dans ma croix amoureuse, ma peine étoit de n'aller pas à luy, c'étoit aussi le sujet de mes plaintes, & ce que j'avois à luy dire. Je luy disois donc en aveugle & sans raison dans une grande privauté dont il ne m'étoit pas possible de m'abstenir. Ne veux-tu donc pas que je meure, ô Amour? Ne sçais-tu pas qu'il n'y a rien sur la terre qui m'e plaise, & qui ne me soit une croix? M'ayant donc unie si intimement à toy, ne sçais-tu pas que je ne puis vivre avec ceux qui ne t'aiment point? Helas, Amour, ne serois-tu pas bien aise que je mourusse à cette heure, & qu'un

éclat de tonnerre ou plutôt d'amour descendit du Ciel pour me consumer à cet instant? Je ne sçay ce que je dis ny ce que je fais, tant je suis hors de moy, mais tu en es la cause. Ah! je ne te demande ny trefors ny richesses, mais que je meure, & que je meure d'amour. Je ne faisois autre chose ny nuit ny jour que de me plaindre, & il m'étoit impossible, d'arrêter cette impetuosité, n'ayant point du tout de pouvoir sur moy. Cela se peut vraiment appeller un martyre, mais tres-aimable, parce qu'il vient du bien-aimé. Cette dilatacion me donnoit quelquefois du soulagement, puis je retournois en cette premiere occupation. Ce qui faisoit pâtir le corps, & étoit une alienation où j'étois de toutes les choses créées, car je me vois en un vuide de tout, & il ne recevoit point de soulagement de l'interieur, mais plutôt il en recevoit de la peine, parce qu'à l'endroit de la poitrine il sembloit qu'il se dût faire une ouverture, & cela ne se pouvoit souffrir long-temps à cause de la grande peine qu'il causoit. On ne le croiroit pas, mais je ne dis pas la millième partie de cette occupation; J'aurois de la confusion & de la honte d'en dire davantage, de la grande hardiesse avec laquelle je conversois avec Dieu, car elle est bien autre que tout ce que je viens de dire. J'ay été plus long-temps en cet état qu'en aucun autre, & je me suis plusieurs fois étonnée comment je pouvois supporter une si longue occupation interieure, étant dans une condition tout-à-fait éloignée des choses de l'esprit, & continuellement chargée de tant d'affaires qu'on peut facilement connoître que Nôtre-Seigneur faisoit tout pour moy, étant impossible d'y pouvoir satisfaire par mes forces naturelles. Qu'il en soit beny, il pouvoit cela, & encore au-delà de ce qui se peut penser & dire. Mon Directeur craignant qu'une occupation si forte, & si continuelle n'affoiblît trop, jugea à propos de moderer mes penitences. Il m'accorda seulement que six mois de l'année je couchasse sur une paille picquée, & les six autres mois sur des ais: pour les disciplines d'orties & les autres, que je les continuasse; mais il me deffendit de me plus servir de haires ny de cilices, consentant seulement que j'usasse de chemises de serge, & que je portasse deux fois la semaine, une ceinture de fer à pointes: Ce que j'ay fidelement observé jusqu'à mon entrée en Religion, n'étoit que quelque occasion de charité m'en divertit, car en cela je n'étois point scrupuleuse ny attachée à mes exercices de devotion & de mortification, les laissant pour l'amour de Nôtre-Seigneur lors qu'il le permettoit. De ce qu'elle vient de dire,

DE L'INCARNATION.

115

& de la maniere qu'elle l'a dit l'on remarque une familiarité qui ne sera pas approuvée de tous ceux qui comparent la bassesse de la creature avec la Majesté infinie de Dieu. Mais quand une ame est agie & poussée de l'esprit de Dieu comme étoit celle de nôtre Mere, que peut-elle faire sinon de se comporter passivement, & de souffrir son operation ? Cette privauté étoit un effet & une suite du mariage ; car encore que de tout temps elle se fût comportée envers Nôtre-Seigneur avec beaucoup de familiarité & de simplicité, ce fut néanmoins toute autre chose après que le mariage eût été célébré. Car quoy que Dieu demeure toujours Dieu, & la creature toujours creature, & qu'il y ait toujours une distance infinie de l'un à l'autre, cette union néanmoins relève tellement la creature, que fermant en quelque façon les yeux à la Majesté de Dieu & à sa propre bassesse, elle se comporte en son endroit avec une espece d'égalité ; Et l'amour survenant là-dessus, elle agit avec une privauté qui surprend ceux qui n'ont pas l'expérience des sublimes operations de la grace dans l'état de la contemplation passive. C'est ce que remarque nôtre Mere dans un écrit, où elle rend comte à son Directeur, de cette disposition interieure, où elle montre encore la véritable cause de cette privauté, & où elle dit enfin qu'elle ne faisoit que s'y comporter passivement, & que dans cette passivité, elle oubloit la Majesté pour ne penser qu'à l'amour ; Voicy ses paroles : Sur l'attrait de la veuë des trois Per-

Dans  
un écrit  
à son  
Directeur.

sonnes divines mon esprit se trouva occupé d'une maniere que je ne puis exprimer, tant elle fut prompte & subite. En un instant je compris beaucoup, & cette veuë fut pour moy toute d'amour, mon ame se tenant collée bien fortement à son objet, sans pourtant se servir de son propre agir, car elle ne pouvoit rien que pâtir ce que vouloit l'objet, qui la tenoit par fois dans l'admiration & dans l'adoration. Mais l'amour qui n'est jamais en repos, & qui ne peut durer en luy-même, charmoit mon ame d'une telle maniere, qu'elle oubloit, s'il faut ainsi parler, la Majesté quant au respect, mais non quant à la veuë : Je veux dire, qu'étant embrassée d'amour, elle ne pouvoit voir qu'amour. Sa veuë s'arrétoit à la personne du Verbe, qui étoit l'objet de sa passion, & qui ravissoit, & captivoit son cœur par un si doux charme, que je ne puis trouver de paroles pour l'exprimer. Elle étoit captive de l'amour, mais aussi l'amour (c'est à dire l'Eoux) étoit son captif, par un mutuel retour d'union & d'embrassement. Luy seul sçait les entretiens de celle qui le tenoit ainsi embrassé, & qui recevoit aussi de

luy la bienveillance de son amour dans un si doux commerce.

Dans cette grande familiarité elle ne laissoit pas quelquefois de faire reflexion sur le respect qu'elle devoit avoir à la Majesté de Dieu, & de faire quelques efforts pour retenir les faillies de sa privauté & les transports de son amour, mais cela ne luy étoit pas possible, car aussi-tost Dieu luy eachoit sa Majesté & ne se faisoit plus voir que comme amour, & ainsi toutes les pensées de respect se dissipoiént & laissoient la place à la privauté; d'où vient qu'elle dit: Je faisois quelque reflexion sur cette grande privauté, & je sentoís quelque inclination à me retirer dans le respect, mais au lieu de cesser, elle augmentoit encore & je m'écriois: O mon divin Amour, c'est vous-même qui êtes la cause de ce que je suis si hardie avec vous. Je vous reconnois pour mon grand Dieu, mais aussi vous êtes mon grand Amour, & vous vous montrez à mon ame d'une façon si charmante, qu'il faut que l'amour l'emporte sur le respect que je vous dois, & il m'est impossible de faire autrement, parceque vous m'emportez & je vous veux obeir, cela est raisonnable, parce que vous êtes Amour.

*En sa  
premiere  
relation.*

Elle montre par ces paroles qu'elle n'étoit pas tout-à-fait la maîtresse des mouvemens de son cœur, mais qu'elle dépendoit de l'objet qui luy inspiroit des sentimens conformes à la veuë qu'elle en avoit. Elle ne le voyoit qu'amour ainsi elle ne pouvoit avoir que des sentimens d'amour. Outre que le respect est une espece de crainte, & son amour étant parfait comme il étoit, la bannissoit entierement. Mais quelque inclination qu'elle eût à se tenir dans le respect, elle remarque que sa privauté au lieu de diminuer croissoit continuellement. Et en effet elle crût de telle sorte, qu'enfin elle devint habituelle, & tout le reste de sa vie se passa dans cette familiarité que l'on remarquera non sans étonnement dans tout le cours de cette Histoire: Nôtre-Seigneur, dit-elle me mit dés lors dans un état d'oraison, qui étoit une familiarité tres-grande. C'étoit une solitude interieure qui surpassoit tout ce que j'avois expérimenté auparavant. Toutes ses grandeurs dont j'avois continuellement la veuë excitoient un si grand amour dans mon ame, qu'elle oubloit la Majesté, sans l'oublier pourtant, mais c'est que je ne la voyois plus qu'amour. Je veux dire que de toutes les perfections divines l'amour tient le premier rang, & cet amour c'est Dieu même. Etant attirée par ce motif, je me sentoís comme captive, & j'étois, je le puis dire, comme une folle qui dit sans raison tout ce qu'elle dit. Il n'y a point

de paroles plus charmantes que celles dont mon cœur étoit rempli par la vehemence de l'amour. Hors de l'oraison actuelle ce n'étoient qu'élan & transports. Allant à l'Oraison je tressaillois en moy-même, disant ; Allons dans la solitude, mon cher Amour, afin que je vous embrasse & vous baise à mon souhait, & que respirant mon ame en vous, elle ne soit plus que vous-même par union d'amour, y demeurant perduë pour jamais. Enfin étant actuellement en oraison, je me sentoïis saisie par l'amour, & il me tenoit collée à luy d'une telle maniere que je n'étois plus à moy, sinon que de fois à autres il me laissoit respirer quelques paroles d'amour, qui bien loin de me donner la liberté, l'engageoient à renforcer l'union où il me tenoit. Je ne diray rien davantage d'une matiere dont l'occasion se presentera incessamment de parler. J'ajouteray seulement un emportement d'amour surprenant qui fera voir jusqu'à quel point alloit sa privauté, & l'accez que nôtre Seigneur luy donnoit. Dans les entretiens, dit-elle, & dans les familiaritez que j'ay avec luy, je reconnois ses grandeurs & ma bassesse & l'inégalité qui est entre luy & moy : pressée néanmoins de son amour, & nonobstant qu'il soit grand Dieu & que je ne fois rien, je luy dis : O mon Amour : quand vous me devriez envoyer dans l'Enfer, il faut que je vous aime, que je vous carresse, & que vous soyez l'entiere possession de mon cœur : car je ne puis aspirer qu'à vous, ô mon grand Dieu : ô mon grand Amour !

## C H A P I T R E XXV.

*I. Son esprit par une espece d'extase continuelle estoit incessamment absorbé dans la veüe du Verbe divin. II. Elle desire comme saint Paul d'estre détachée de la prison de son corps, pour jouïr de son Eoux. III. Elle ne prenoit qu'à regret les necessitez du corps, qui pouvoient interrompre l'union actuelle avec Dieu. IV. Et sur tout le sommeil, qu'elle ne prenoit que fort peu de temps. V. Les attrait de son Eoux luy ravissoient tellement l'esprit qu'elle étoit contrainte de le prier d'en suspendre l'effet pour avoir la liberté de travailler à ses affaires. VI. De sorte qu'elle étoit même dans l'impuissance de faire des lectures spirituelles & des prieres vocales.*

**E**N cet état d'oraison l'esprit étant entierement abstrait des choses du monde, il s'en ensuivoit une extase amoureuse en la veüe & par l'amour de la seconde Personne divine, ce qui faisoit que

le corps demeurant sans soutien patissoit & portoit seul le faix des travaux ordinaires & le mépris de la partie supérieure qui ne faisoit non plus d'état de luy, que s'il eût été son ennemi mortel, & le plus grand obstacle qui la retint & l'empêchât de s'envoler dans le Séjour de son bien-aimé, libre de la vie mortelle, où elle ne pouvoit plus le perdre, mais où elle pouvoit estre éternellement & heureusement perdue dans son sein. Elle desiroit d'estre séparée du corps; quoy qu'elle fût dans les amours de ce divin & suradorable objet: mais ces divins embrassemens étoient interrompus par de petits intervalles du dormir & des affaires, qui faisoient comme des petits nuages qui poussez par un grand vent, passent sous le Soleil, & font de petits ombres. Enfin les necessitez du corps faisoient à la dérobee de petits entre-deux, lesquels pour courts qui peussent estre, étoient une espece de martyre à l'ame, qui ne pouvoit estre un moment séparée des embrassemens, ny de la veüe de son bien-aimé. Mais le plus grand empêchement de tous estoit le sommeil, quoy que court, ce qui faisoit dire à l'ame: Hé mon bien-aimé quand ne dormiray-je plus? Toute éveillée que j'étois, couchée sur un cilice je chantois à mon divin Epoux un Cantique, que son esprit me faisoit produire, & qui eût été capable de fendre mon cœur s'il ne m'eût soutenue d'une façon extraordinaire, & mon corps étant extrêmement fatigué, j'étois contrainte de dire: Mon divin Amour, je vous prie de le laisser un peu dormir, afin que s'étant reposé il vous serve demain tout de nouveau, puisque vous voulez qu'il vive: alors il dormoit un peu, & au moment de mon réveil, je re-entrais dans l'actuel amour que le sommeil m'avoit dérobé: Hélas! mon cher Amour, disois-je, quand ne dormiray-je plus? Sus il faut recommencer à châtier ce corps. Je sortois de dessus ma dure couche, & mettois une haire ou un autre instrument de mortification. Lors que ce divin Epoux m'emportoit si fortement dans le gros de mes affaires temporelles, je luy disois: mon bien-aimé obligez-moy de me laisser expedier cette affaire, & ensuite je vous embrasseray à mon aise, car mon ame se veut laisser consommer dans vos chastes & purs embrassemens. Si je pensois prendre un livre, l'amour m'absorboit, & il me falloit quitter pour demeurer dans l'amour même, qui me lioit de telle sorte que je ne pouvois porter d'autre impression que la sienne: par fois je lisois un peu, sur tout lors que j'étois obligée de demeurer dans la salle de mon frere pendant qu'il entretenoit quelqu'un, & que j'attendois l'issue de

l'entretien pour travailler à quelque affaire ; cela néanmoins me faisoit violence & me bleissoit la teste , parcé que j'arrétois le commerce interieur , & que le combat d'esprit contre esprit dans l'état que je portois étoit violent : ce que je lisois me sembloit beau & conforme à mon inclination , & j'eusse bien voulu y penser & m'y arrêter ; mais l'esprit qui m'occupoit en luy m'emportoit : je me forçois néanmoins de lire , parce que c'étoit une sainte occupation , & que devant le monde lors que je ne pouvois prendre un ouvrage pour occuper mon extérieur , j'aymois mieux m'attacher à un livre que de donner à connoître que je faisois ou patissois l'oraïson. Il n'en étoit pas de même dans les affaires du tracas où ceux qui me voyoient croyoient que je m'employois toute entière , parce que mon corps qui prenoit un peu l'air là dedans , portoit une façon dégagée & expeditive ; & mon esprit étoit plus libre , parce que ce corps étoit occupé. Voila ma disposition en ses deux sortes d'emplois ; mais lors que je me pouvois séparer , mon esprit avoit son conte ne se mettant point en peine du corps ny de sa posture , parce que je n'étois veüe que de mon celeste Epoux , qui scavoit bien que je ne pouvois faire autrement. J'avois beaucoup de peine à faire des prieres vocales ; si-tôt que je commençois mon Chapelet , le sens des paroles emportoit mon esprit en Dieu en sorte qu'il me le falloit quitter , ou le dire dans les occasions à diverses reprises. Il en étoit de même de l'Office de Nôtre-Dame , sinon lors que j'étois à la campagne & à l'écart où je le chantois , & ce chant soulageant mon esprit & me donnant air je le recitois plus facilement ; cela néanmoins étoit assez rare. Pour me soulager je regardois quelquefois les campagnes & les verdures , mais cependant mon Epitalame continuoit avec mon divin Epoux & je m'occupois de toute autre chose que de ce que je regardois ; aussi ce que j'en faisois n'étoit que pour amuser la partie inférieure , afin qu'elle servît ensuite à l'esprit , & que sur l'heure elle ne luy pût nuire.

## A D D I T I O N .

**Q**uelque accès que la Mere de l'Incarnation eût auprès de Dieu , & quelques carresses que le Verbe Incarné eût faites à son ame avant la celebration du mariage , elle n'avoit encore osé prendre la qualité d'Epouse , ny luy donner celle d'Epoux : Mais après qu'elle eut reçu cette grande faveur , elle se donne sans crainte cette qualité , & la prendra encore souvent à la suite de son Histoire. Elle en usa comme l'Epouse des Cantiques , à qui

l'Epoux ne donna le nom d'Epouse qu'après des carresses souvent reiterées, & des éloges reciproques de leurs belles qualitez : L'Epoux ne l'appelloit que sa bien-aimée, sa chérie, sa colombe, sa toute-belle, mais il commença de l'appeller son Epouse en la couronnant, c'est à dire en l'élevant à l'honneur de son alliance, & ce fut la qualité qu'il luy donna depuis. Je sçay qu'il y a des personnes qui sont dans le sentiment qu'on ne doit donner le nom d'epouse qu'aux Vierges, mais Dieu a des pensées bien différentes de celles des hommes : il n'est pas tant l'epoux des corps comme il l'est des ames, & comme les ames n'ont point de sexe non plus que luy, & que luy & elles sont des esprits purs, il est certain qu'il n'est pas seulement l'Epoux des Vierges, mais qu'il l'est encore des veuves, des femmes mariées, & des hommes mêmes quand ils s'en rendront dignes. Il est si vray que Dieu n'a point d'acception des ames, & qu'il ne les aime qu'à proportion qu'il les trouve pures & ornées de vertus, que s'il rencontre l'ame d'un homme dans un plus haut degré de pureté & de sainteté que celle d'une Vierge, il sera plus parfaitement son Epoux, qu'il ne le sera de la Vierge. Il ne faut donc pas trouver étrange que la Mere de l'Incarnation se soit donnée la qualité d'Epouse : la qualité doit suivre la dignité, puisque c'est elle qui l'explique, & Nôtre Seigneur ayant bien voulu l'élever à la dignité d'epouse, elle a pû sans temerité prendre une qualité qui expliquât ce qu'elle luy étoit.

Cette Mere ayant donc tout ensemble la dignité & la qualité d'epouse, on ne doit pas trouver étrange si elle a dit plus haut que dans cette alliance sainte tous les biens étoient devenus communs, car dès que l'amour a élevé une ame à ce comble d'honneur, elle n'a rien qui ne soit à Dieu, & Dieu n'a rien qui ne soit à elle. Ils ont mêmes biens, mêmes maux, mêmes interets, & comme parle saint Bernard, un même heritage, une même maison, une même table, un même lit. L'amour est à l'ame, & l'ame est à l'amour, dit Nôtre Mere dans une lettre à son Directeur, & si je l'ose dire, il semble que tous biens soient communs, & qu'il n'y ait plus de distinction de rien.

Elle explique encore plus clairement cette communauté de biens dans une de ses meditations, où contemplant ces paroles mystérieuses de Nôtre Seigneur rapportées par saint Jean : *Tout ce qui est à moy est à vous, & tout ce qui est à vous est à moy, & je suis glorifié en eux*, elle dit : j'ay veu dans ce passage le suprême degré d'unité entre les personnes divines, & le parfait degré d'union de  
cette

## DE L'INCARNATION.

121

cette souveraine Majesté dans les ames par l'acquiescement & l'abandonnement d'elles-mêmes aux desseins qu'elle a eus eternellement sur elles, & je disois avec le Prophete: *O qu'il est bon de s'attacher à Dieu.* Après ce premier regard tout s'est passé dans la volonté, laquelle par la veuë de la conduite amoureuse de la divine bonté sur elle, reconnuë par l'accomplissement de ses desseins dés-ja venus, & si avantageux à sa sanctification; sçavoir, de l'avoir placée si avant dans son amour, & d'avoir pensé tout cela sur elle lors qu'elle étoit encore dans le neant, où n'étant rien, elle ne pouvoit rien faire, ny demander, ny desirer: dans ces veuës, dis-je, elle étoit dans une douce union disant & redisant à l'amour: *Tout ce qui est à moy est à vous, & tout ce qui est à vous est à moy;* Joan. 17. 10. Glorifiez-vous en moy, & triomphez de celle qui est à vous, car c'est ma gloire que je sois à vous, & que vous soyez à moy. Et ailleurs elle dit: Mon ame est à l'Amour, & l'Amour est à mon ame; & si je l'ose dire, tous biens sont communs, & il n'y a plus de distinction du mien & du sien. L'ame voiant ainsi par un doux regard que son bien-aimé est à elle, & qu'elle est à son bien-aimé, elle se plaist pourtant d'être son esclave. Et quoy qu'elle soit riche de ses biens, elle veut tout pour luy & rien pour elle: elle veut être rien, & qu'il soit tout, & c'est en cela qu'elle trouve son contentement. Elle n'aime rien tant que de se voir toute dénuée, & toute vuide, & de regarder avec complaisance la plénitude de son bien-aimé. O que c'est une aimable occupation! L'ame tombe dans un doux labyrinthe où elle est enchantée, ou plâtôt saintement enyvrée. Elle ne sçait où elle est; elle se sent seulement perdue dans cette Mer d'amour, où étant aneantie elle devient tout, & où ne possédant rien elle jouit de ses richesses infinies par la communication de ses biens.

Ces dernières paroles expliquent en quelque façon, de quelle maniere se faisoit cette communication de biens: sçavoir qu'étant parfaitement aneantie en Dieu, elle ne voioit plus rien d'elle-même: Elle ne voioit plus rien en elle que Dieu, & les richesses de Dieu, en sorte qu'elle luy disoit par un nouveau langage d'amour vous êtes mon mien, vous êtes un autte moy-même, comme l'on a pu remarquer ailleurs. Ainsi Dieu étant sien, & puis qu'il faut ainsi parler, Dieu étant comme un autre elle même, elle voioit tout ce qui étoit en Dieu, & tout ce qui appartenoit à Dieu, comme s'il luy eût été propre. Elle voioit sa beauté, sa bonté, sa sagesse, sa grandeur, sa puissance, sa Royauté comme siennes. C'est ainsi qu'elle s'explique dans

Q

une méditation où elle dit : Mon ame se plaist dans son grand dépouillement , s'estimant plus glorieuse dans cette nudité , & desappropriation d'elle-même , & de toutes choses que dans la possession du Ciel. Et le plus grand secret est que dans cette grande nudité, elle est en quelque sorte divinisée par la participation qu'elle a avec Dieu , ressentant l'effet de ces paroles . *Psal. 81. 6. l'ay dit, vous êtes des Dieux, & des enfans du tres-haut.* Si elle est belle , c'est de la beauté de Dieu ; si elle est bonne , c'est de la bonté de Dieu ; si elle est sage , c'est de la sagesse de Dieu ; si elle est riche , c'est des richesses de Dieu. Voila comme elle étoit riche des biens de la divinité ; mais parce que la communauté de biens doit estre reciproque entre les parties , elle conclut disant , que comme elle étoit riche des richesses de Dieu , parce qu'elle habitoit en Dieu ; ainsi Dieu possédoit tout ce qu'elle avoit , parce qu'il habitoit en elle , & qu'il en étoit le maître absolu : Dieu , dit-elle , me fait connoître qu'il habite en mon ame , & qu'en y habitant il la possède , & tout ensemble tout ce qui luy appartient.

On ne peut écrire d'une maniere plus simple , & pourtant plus relevée , la communication de biens qui se fait entre Dieu & l'ame , ensuite du mariage surnaturel , sur tout quand il s'accomplit d'une maniere aussi extraordinaire que celui dont il s'agit. Mais du nom & de la qualité d'Epouse , je viens au solide , sçavoir à cette union profonde dont elle parle dans ce chapitre , & que je puis appeller extatique à cause de son application forte & continuelle ; non qu'elle la mit dans une abstraction des sens , parce qu'elle étoit obligée de s'appliquer aux affaires qui luy étoient commises , mais parce qu'elle l'y portoit , & qu'elle étoit obligée de faire des efforts pour retenir son esprit , & empêcher qu'il n'abandonnât les sens. L'objet dont elle étoit occupée la ravissoit si puissamment , qu'elle perdoit la memoire de tout le reste , de sorte que pour entretenir ses forces , & satisfaire à ce qu'il demandoit d'elle pour le dehors , elle le prioit en des termes pleins de confiance & d'amour , de suspendre un peu ces sortes de faveurs , & de luy donner le loisir de prendre son repos , & de travailler à ses affaires. Alors Nôtre-Seigneur consentoit amoureusement à ses desirs , & luy donnoit le temps qui luy étoit nécessaire , sans pourtant se laisser perdre de veüe , mais travaillant avec elle & la faisant réussir d'une maniere ravissante en tout ce qu'elle entreprenoit.

Cette application n'étoit pas violente comme celle dont elle a

parlé au chapitre precedent ; elle étoit plus douce & plus interieure. Ce qu'elle vient d'écrire fait assez comprendre l'excellence de cette occupation intime , & du divin commerce qu'elle y entretenoit avec son Epoux , mais ce qu'elle en va dire en augmentera beaucoup l'idée : Nôtre-Seigneur , dit-elle , diminua ces grands & violens accès , & j'étois assez long-temps sans les souffrir. Mais il me donna en la place une occupation interieure si grande , qu'elle me faisoit tout oublier , principalement lors que j'avois communié , car j'avois alors bien de la peine à rappeler mon esprit pour vacquer aux affaires qui m'étoient commises. D'autant plus que cet état est moins sensible que le susdit , il est plus retiré au dedans & éloigné de l'exterieur. C'est pourquoy dans l'oubli où j'étois des choses du monde , je disois à Nôtre-Seigneur : Hé ! Mon Amour , je vous prie de me donner congé de penser à ce que j'ay à faire pour le prochain , puis je vous caresseray. Alors il m'y laissoit penser , & je fortois de toutes les affaires qu'il permettoit continuellement m'arriver.

*En sa  
premiere  
relation.*

Elle vient de dire que son union se fortifioit principalement par la sainte Communion , & elle le confirme , disant : Je ne scaurois exprimer la force ny la douceur de l'union de mon ame avec Nôtre-Seigneur principalement par la sainte Communion. Et comme c'étoit d'ordinaire après cette action que j'allois vacquer aux affaires de mon frere , ny le bruit des ruës ny ce que j'avois à traiter avec les Marchands , ny tous les soins dont j'étois chargée ne me pouvoient tirer de la liaison interieure que j'avois avec la divinité. Je me sentoiss remplie de l'unité de Dieu au fond de l'ame par le moyen de ce Sacrement d'amour ; & quoy que j'en eusse la presence habituelle , c'étoit néanmoins d'une maniere toute autre. Cela me causoit une faim continuelle de communier sans cesse , s'il m'eût été possible , parce que j'experimentois que c'est là où l'on jouit vrayment de Dieu. Quelquefois plus de cinq ou six heures après avoir communié & vacqué à beaucoup d'affaires des plus distrayantes du monde , & parlé sans cesse y étant necessitée , je sentoiss si fort cette liaison interieure qu'il me falloit faire violence pour prendre ma refection. Etant avec des personnes qui parloient sans cesse d'affaires ou de choses indifferentes ; il ne m'étoit pas possible d'y prendre garde. Quelquefois mon frere pour se recreer ou autrement me demandoit mon avis sur ce qui avoit été dit , & alors je demourois toute honteuse ne pouvant en rendre raison ; tellement qu'il me fallut avoir soin & attention

*Au même lieu*

particuliere me distraiant volontairement pour l'amour de Dieu, car autrement j'eusse été incommodé aux personnes avec qui j'étois, & il me faisoit cette misericorde que je contentois un chacun. Cette occupation me faisoit encore oublier de regarder les choses qui étoient même nécessaires, en sorte que mon Confesseur m'en mortifia bien fort, m'obligeant de regarder ce qui seroit de besoin; car comme j'avois à converser avec plusieurs personnes, ne les regardant point quand j'avois des affaires avec eux, je ne les reconnoissois plus. Il me fallut donc accommoder à tout pour l'amour de Nôtre Seigneur, & cela ne me distraioit point de jouir de Dieu, mais il me causoit bien des croix, & me mit dans une pratique continuelle de vertu de peur de tomber dans des occasions où j'eusse fait de lourdes fautes: car Dieu sçait combien il m'a fallu souffrir depuis ma conversion, aucun jour ne s'étant passé que je n'aye eu beaucoup de peine en mon ame, ne voyant presque rien qui ne répugnât à la pureté de cœur & au dégageement d'esprit que je connoissois qu'il falloit avoir pour être vraiment unie à Dieu. Parmi tout cela rien n'interrompoit mon union, & la forte liaison que j'avois à Nôtre Seigneur duroit toujours.

La simplicité avec laquelle elle vient d'écrire l'union de son ame avec Dieu, sur tout après la sainte Communion, luy a fait dire des paroles qui vous en font assez comprendre la force & la durée. Elle communioit tous les jours en ce temps-là, à moins que la charité ou la providence ne l'en empêchât, car alors elle n'avoit point de peine à préférer l'obéissance au sacrifice. Le temps qu'elle prenoit pour satisfaire à cette devotion étoit en allant travailler aux affaires de son frere: elle entroit dans la premiere Eglise qu'elle trouvoit à sa commodité, & comme cette affaire luy étoit la plus importante de toutes, c'étoit aussi celle par où elle commençoit, & qui répandoit ensuite la benediction sur toutes les autres. De la sorte cette communion journaliere demouroit cachée à ceux de la maison qui ne la voyoient point sortir à ce dessein, & aux personnes du dehors qui ne la voyant point attachée à aucune Eglise particuliere ne pouvoient sçavoir qu'elle s'en approchât tous les jours. C'est de là qu'on peut juger de la force & de la douce violence de son attention à Nôtre-Seigneur, parce que communiant tous les jours, & le redoublement de son union continuelle durant cinq ou six heures après la sainte Communion dans une telle force que les sens en étoient presque

dans l'abstraction , il faut inferer que l'amour ne donnoit guere de relâche à son cœur , & qu'il luy laissoit bien peu de temps pour respirer.

Il n'est pas facile de rapporter les differentes manieres dont Nôtre-Seigneur se servoit pour s'unir à cette ame embrasée de son amour ; & les embrasemens souvent reitez dans lesquels il la consommoit. Depuis le moment de sa conversion elle luy demeura tellement unie par la pensée , & par l'amour , qu'elle ne les perdoit jamais de veüe , mais sur tout depuis qu'il luy eut fait l'honneur de l'élever à la dignité d'Epouse , il se l'unissoit de temps en temps d'une maniere si douce , & si penetrante qu'il sembloit se la vouloir plutôt identifier que de se l'unir. C'étoit un effet de cette alliance sainte qui exigeoit des embrassemens plus étroits & des communications plus intimes que dans l'état d'une union ordinaire. Un jour il se presenta à elle dans l'éclat & dans les lumieres de sa gloire : Et comme il avoit du dessein particulier , en se faisant voir de la sorte il ne fortifia pas son esprit comme il fait en ceux à qui il se veut communiquer en cet état. De-là vient que n'en pouvant supporter l'éclat , elle en fut éblouie , mais elle n'en fut pas plus étonnée ; car dans la privauté qu'il luy donnoit , elle luy fit des plaintes amoureuses qu'elle ne le pouvoit supporter en cet état le priant de se rendre plus accessible s'il vouloit s'approcher d'elle. Alors il changea cette lumiere en une union d'amour si celeste & si divine qu'elle la prit pour un avant-goût de la félicité des bien-heureux. Elle rapporte cette grace d'une maniere si ingénue & si touchante , que je ferois tort au Lecteur de ne pas rapporter icy ses propres paroles : Une fois , dit-elle , que mon ame étoit dans un grand repos unie à Dieu comme à son centre , & que je prenois de la complaisance dans ses perfections & dans ses grandeurs , je fus éclairée d'une si grande lumiere de la divinité , que mon ame ne la pouvoit supporter : Et tout ainsi qu'exterieurement l'on ne peut regarder le soleil sans en être ébloüi , & comme aveuglé , ainsi j'étois suréclairée interieurement par une penetration si grande , qu'elle ne se peut jamais exprimer. Je luy disois , ô mon grand Dieu ! Je ne vous puis supporter en cette sorte. Puis je me retrouvois abîmée en cette lumiere : ainsi il revenoit de fois à autres , & je repetois aussi les memes paroles. Cet attrait fut si puissant , que s'il eût demeuré long-temps , je croy qu'il eût separé mon ame pour ne plus revenir en sa prison , mais qu'elle fût demeurée dans ce grand

*En sa  
premiere  
rela-  
tion.*

Soleil dont elle étoit éclairée. Il eut enfin compassion de moy changeant cette veuë en une union d'amour tres-particulier. Je ne pouvois jouir de cette grande clarté, l'ame n'étant pas à soy & ne pouvant rien que ce que cet Agent vouloit en elle s'en rendant le maître absolu, & elle se laissoit conduire, mais de je ne sçay quelle façon qu'elle eût voulu être toute aneantie; cette grande lumiere la tenant dans le respect. Mais elle qui est créée pour aimer tendoit à sa fin, & Dieu qui aime plus l'ame sans comparaison que l'ame ne l'aime, la fit entrer par sa misericorde en l'union susdite dans laquelle il luy fit goûter une douceur celeste. Cet excès étant passé, je pensois à par moy: Mais est il possible que dans le Ciel, on goûte Dieu davantage? Car en cette union l'ame voioit que tout ce qui est à son bien-aimé étoit sien, & que ce qui étoit sien étoit à son bien-aimé, mais par un si doux commerce que l'ame sembloit être toute transformée en luy, ne se voyant plus, mais son bien-aimé en elle. Elle étoit comme un Ciel, ne pouvant voir son bien-aimé ailleurs pour luy parler, & pour en jouir par une continuelle union, le voyant-là toujours amour, content d'estre cheri, caressé & embrassé par cette ame même à laquelle reciproquement, il faisoit sentir ses divins traits d'une façon si charmante qu'elle ne se peut exprimer. Il m'arrivoit de si grands transports de joye par cette lumiere qui me monroit que Dieu veut être aimé, que mon esprit s'emportoit, & j'en parlois avec plaisir à ceux de ma connoissance qui me venoient à la rencontre.

Nôtre Seigneur se servoit de toutes occasions pour renouveler cette union & la rappeler dans ses embrassemens. Le seul souvenir de l'union la ravissoit & la remettoit dans l'union même ainsi qu'elle dit: C'étoit un continuel renouvellement d'alliance entre mon ame & son bien-aimé, & par diverses reprises je me trouvois perduë en cet ocean d'amour. Si sortant de l'union il m'en eût fallu parler & rendre compte, cela m'eut fait voler pour me relancer encore en luy. Je m'y suis trouvée surprise en parlant à mon Confesseur; car je me sentoais ravir la parole, & il me falloit asseoir promptement & patir en mon ame un plaisir indicible. O Dieu, que cette union est grande! C'est un mélange d'amour & d'amour, Et on peut dire avec Dieu: *Mon bien-aimé est à moy, & moy à luy*, mais à luy entierement. Mais hélas! j'aime mieux me taire que d'en dire davantage, car je ne dis rien qui approche de ce qui en est, & je me sens trop insuf-

*Au mé.  
me lieu*

*Cant. 2.  
16.*

fi  
v  
s'  
d  
ti  
de  
de  
pr  
co  
ja  
El  
im  
Ce  
fa  
ne  
  
& p  
de  
rati  
uni  
me  
joui  
& p  
freq  
à un  
plus  
inter  
  
I. Et  
be  
de  
fa  
du  
  
L  
le cet  
prit f

## DE L'INCARNATION.

117

fiſante pour declarer une choſe ſi ſublime. Auſſi ces fortes de fa-  
veurs ſe doivent ſentir & experimenter & non pas ſe déclarer ou  
ſ'écrire. Mais ce qu'elle dit ailleurs a tant de douceur & de ten-  
dreſſe qu'il n'eſt pas poſſible de le lire ſans eſtre touché de devo-  
tion & excite à un ſemblable amour. L'union, dit-elle, ſe fortifie  
de plus en plus, & il faut que ce Dieu d'amour ſoit le poſſeſſeur  
de tout. L'ame ne peut ny lire, ny écrire, ny reciter aucunes  
prieres, l'eſprit luy dérobe la parole, afin que rien n'empêche le  
commerce intime de l'amour, & il ſemble que l'amour même ſoit  
jaloux, & qu'il veuille que tous les momens luy ſoient conſacrez.  
Elle ſe ſent perduë dans celuy qui la poſſede, & il ne ſe peut rien  
imaginer de ſemblable à cette deſaillance & à cette heureuſe perte.  
Ce ſont des retours redoublez où elle ſe conſomme & ſemble dé-  
faillir à tout moment. Elle languit, elle meurt ſans ceſſe; &  
neanmoins cette langueur eſt ſa force, & cette mort eſt ſa vie.

Il ne ſe peut rien dire de plus devot, ny pourtant de plus élevé,  
& pour parler de la ſorte il falloit avoir une parfaite experience  
de tous les reſſors de l'amour divin, & de ſes plus ſecrettes ope-  
rations. Mais quoyque j'aye dit ou que je luy aye fait dire de ſon  
union, ce ne ſont que des diſpoſitions à un état bien plus ſubli-  
me où Dieu la doit élever un jour. Car enfin ces unions & ces  
jouïſſances extraordinaires ne luy arrivoient que de fois à autres,  
& par des reprises qui à la verité devenoient de jour en jour plus  
frequentes, mais il la doit élever & ce ſera dans peu de temps,  
à un autre eſpece de Mariage myſtique, dans lequel il n'y aura  
plus de changement, & où ces unions qu'elle ne goûte que par  
intervalles luy deviendront continuelles & familières.

---

## CHAPITRE XXVI.

*I. Elle étoit parfaitement ſoumiſe & dans un état paſſif au regard de  
l'eſprit qui la poſſedoit. II. Son Epoux la prevenoit dans les occaſions  
de crainte qu'elle ne fût arreſtée par quelqu'autre objet. III. Il luy  
faiſoit chanter dans ſes transports un Epithalame ſemblable à celui  
du Cantique des Cantiques. IV. Elle ſouffre le martyre de l'amour.*

**L'**AME ne vivant donc plus en elle-même, mais en celuy qui  
la tenoit toute abſorbée en ſon amour, & paſſant ſans ceſ-  
ſe cette extaſe amoureuse, elle ſe trouvoit tantôt meüë par l'Es-  
prit ſaint, qui la poſſedoit tantôt languiſſante, tantôt en ſuf-

I.

- penſion ; il la menoit où il vouloit ſans qu'elle luy pût reſiſter, car la volonté étoit ſa captive ; & en telle ſorte ſa captive , que
- II. lors que par je ne ſçay quelle inclination ſecrete ou par inadvertance quelque objet la vouloit arrêter , au même moment ce divin Eſprit jaloux de ce qu'il vouloit ſeul la poſſéder , la ravilloit à ſoy , & par ſa divine motion luy donnoit une activité amoureuſe qui luy faisoit chanter ſes amours. Depuis ce temps-la j'ay
- III. lû avec attention le Cantique des Cantiques dans l'Ecriture ſainte , & je ne puis rien dire qui y ait plus de rapport ; mais le fond experimental fait bien d'autres impreſſions que ne fait le ſon des paroles , ce ſont des mouvemens divins que la langue humaine ne peut exprimer , une privauté , une hardieſſe , des revanches , des rapports , & des retours d'amour inexplicables de l'ame dans le Verbe , & du Verbe dans l'ame. Lors que l'occafion
- IV. m'obligeoit d'aller à la maiſon des champs , mon eſprit étoit extrêmement ſatisfait de ſe voir libre de l'importunité du grand tracas ; mais étant dans le ſilence , le divin Epoux me faiſoit experimenter un nouveau martyre dans ſes touches & dans ſes embraſſemens amoureux , me tenant pluſieurs jours de ſuite ſans me permettre un reſpit , n'y aucun retour , mais je portois l'effet de ce que dit ſaint Paul , *Que la parole de Dieu eſt efficace ; qu'elle ſepare l'ame d'avec l'eſprit , & qu'elle penetre juſqu'au fond des moüelles.* En ce ſens cette efficacité eſt vraiment une épée qui tranche , & qui purifie d'une purification de flâmes. Il me déplaiſt d'uſer de ces termes , mais je ne voy rien de plus ſignificatif en cette ſouffrance de l'eſprit par l'eſprit du ſuradorable Verbe divin. En cette ſouffrance il mettoit en moy une plénitude plus dure à ſupporter à la nature , que toutes les ſouffrances d'une mort tres-cruelle. Je prenois ma courſe pour me diſtraire , ou plûtôt c'étoit mon corps qui le faiſoit ſans la reflexion de l'eſprit. J'allois dans les allées du bois ou des vignes comme une inſenſée , & l'eſprit revenant à ſoy il abbattoit le corps qui ſe laiſſoit tomber où il ſe trouvoit. Si j'euffe pû parler comme à l'ordinaire dans mon activité amoureuſe , j'euffe été ſoulagée , mais j'étois captive de toutes parts , & il n'y avoit rien à faire pour moy qu'à ſouffrir la domination de la ſacrée Perſonne du Verbe. L'ame en ſouffrant aimoit d'un amour fixe qui luy étoit infuſé ; Elle voioit bien néanmoins qu'elle auroit ſon retour par la privauté dont elle avoit été anoblée , mais ce n'étoit pas le temps dans cet état de ſouffrance. Au reſte dans ſon regard fixe , elle vouloit ſa ſouffrance

## DE L'INCARNATION.

119

france, parce qu'elle ne pouvoit vouloir que ce que le bien-aimé vouloit & faisoit en elle par son amoureuse loy.

### A D D I T I O N.

**N**Otre Seigneur avoit eu de tout temps un soin tout particulier de la conserver dans l'innocence comme dans l'une des plus essentielles dispositions à l'union où il la destinoit. Mais sur tout depuis la celebration du Mariage, & que par la qualité d'Epouse elle fût toute à luy, il la conserva comme la prunelle de son œil, écartant jusques aux atômes d'impureté, qui luy eussent pû causer la moindre tache. Il ne la regardoit plus qu'avec un amour de jalousie, la prevenant de telle sorte dans ses affaires, dans ses voyages, & dans la conversation qu'elle étoit obligée d'avoir avec le monde, qu'il la détournoit par une disposition secrète de son amour, des lieux & des occasions qui pouvoient affoiblir l'union de son cœur & de son esprit. Quelquefois il ne la détournoit pas des objets, mais quand elle étoit obligée de poursuivre sa pointe, il détournoit les objets d'elle. Ce n'est pas qu'elle ne vît & qu'elle n'entendît souvent des choses capables de souiller d'autres cœurs que le sien: mais outre que Dieu sçavoit que cela n'étoit point capable de l'arrêter, & qu'il ne les permettoit que pour luy donner une plus grande aversion du monde, les especes qui en demeuroient imprimées dans les autres comme dans des miroirs, n'entroient point jusques dans son esprit, & ne faisoient pas plus d'impression que les especes visibles en font sur la pierre. Cette sainte jalousie de l'Epoux celeste est l'un des plus grands effets de son amour envers son Epouse, car par ce moyen rien ne pouvoit ternir la beauté qui la faisoit aimer, & de son côté rien ne troublant son commerce interieur, elle conservoit dans une union continuelle un amour toujours actuel.

Elle fait icy mention d'un Epithalame ou Cantique d'amour qui dans la disposition où je viens de dire qu'elle étoit, ne pouvoit être que des transports d'un amour tres-pur & tout de feu.

Elle n'avoit point de lieu ny de temps particulier destiné à le chanter: tous les lieux & tous les temps étoient propres, & soit qu'elle marchât par la ville, soit qu'elle traitât d'affaires, soit qu'elle fût occupée aux travaux domestiques, son cœur étoit également éloquent rien ne l'empêchoit de louer les perfections de son Epoux & de luy declarer les ardeurs de son cœur. Mais

R

c'étoit sa coûtume quand l'impetuofité de l'amour étoit trop violente, & qu'elle craignoit qu'elle ne vint à éclater au dehors, de se retirer en fon particulier pour foulager fon cœur par fa plume en écrivant les mouvemens de fa paffion, & quand l'ardeur en étoit pafsée elle faisoit brûler ce qu'elle avoit écrit, afin que personne ne fût témoin d'un fi grand feu que celui qui l'avoit allumé dans fon ame. Quelquefois fes Epithalames étoient courts, & quelquefois ils étoient plus étendus. Mais quels qu'ils fussent il seroit à fouhaiter pour nôtre edification que les uns & les autres fussent parvenus à nôtre connoissance, & que son humilité n'en eût pas tant fait de sacrifices à Nôtre-Seigneur. Je ne fçay pourtant si les excez dont elle parle icy ne font point ces affections amoureuses que je vais rapporter & que j'ay heureusement sauvées du feu avec quelques autres pieces que je produiray en d'autres occasions, Je fçai seulement que c'étoient les sentimens de son cœur dans le temps qu'elle fut élevée à la dignité d'Épouse, car se voyant ainsi honorée & ne pouvant assez témoigner son amour & sa reconnoissance à son Epoux, elle s'écrioit fans cesse dans l'impetuofité de son zele: Ah, ah Amour, combien font doux vos charmes & vos aimables liaisons? Ah que vous êtes un doux amour.

Vous nous bouchez les yeux, vous nous dérobez les sens, vous nous rendez comme infenfez.

Que ne faites-vous pas de nous? Tantôt vous nous bleffez, tantôt vous nous liez par vos doux esclavages. Ah que vous êtes un doux Amour!

Amour que voulez-vous tant faire? A quoy vous plaisez-vous, Sont-ce là vos delices & les doux jeux de vôtre amour?

Oüy, mon tres-doux Amour, vous vous plaisez à nos langueurs, Ah qu'il est veritable que vous êtes Amour,

Je fçay ce que je vous feray, je m'en vais me lancer vers vous en contr'échange de ce que vous faites à mon ame.

Ah, ah, vous ferez mon esclave je ne vous quitterai jamais, je vous auray à mon fouhait, & vous ferez toujourns mon doux Amour.

Mais que feray-je de vous, car vous êtes tout mien; Mien pour jamais, ô ma defirable vie.

Ah mon Tout qu'est-ce que je veux de vous? Je veux de vous l'amour, & ne veux plus que l'amour. Ah c'est vous que ie veux, mon doux & mon cher Amour dans la tres-douce mort

de l'amour, & pour estre toute consumée des flammes de l'Amour.

C'est ainsi qu'elle se soulageoit en faisant sortir les flâmes de son cœur avec les paroles de sa bouche, & ne se pouvant laisser de joindre les loüanges à l'amour, qui sont les deux parties qui composent un Épithalame. Son Cantique étoit quelquefois plus court, & elle disoit seulement: O Amour ô grand Amour! Vous êtes Tout & je ne suis rien: Mais il suffit que le Tout aime le rien, & que le rien aime le Tout. Et d'autres fois: O mon Dieu, ô mon grand Dieu: soyez béni de toutes les langues, soyez aimé de tous les cœurs. Quelquefois même elle ne faisoit que dire: O mon Dieu, ô mon grand Dieu! Ce qui n'étoit pas une simple élévation d'esprit, ny une oraison purement jaculatoire, mais un véritable Cantique, parce qu'il se faisoit par un mouvement d'amour, de loüange & de joye, dans la complaisance qu'elle avoit que son Amour étoit Dieu & grand Dieu. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elle chantât ces Cantiques extérieurement & par des paroles sensibles: Tout cela se passoit dans le temple de son ame, ou il n'y avoit que l'entendement qui parlât; d'où vient que son Cantique ne cessoit point dans les compagnies où elle se trouvoit, ny dans les affaires où elle étoit occupée. Quelquefois même, ce qui étoit admirable, l'entendement se taisoit & toutes ses operations demeurant suspenduës la volonté seule chantoit le Cantique d'une maniere ineffable. Voicy néanmoins comme elle tâche de s'ex-

*Dans  
une me-  
ditatio.*

pliquer, avoüant qu'elle ne le peut faire entierement. Il m'est arrivé une suspension dans l'entendement, lequel est demeuré nud de toute représentation, & la volonté est demeurée seule chantant; je ne sçay comment m'expliquer, sinon en disant qu'elle étoit grandement émueë donnant sans cesse d'une maniere nouvelle des loüanges à la Personne du Verbe, dans lequel elle trouvoit toutes sortes de sujets pour lesquels il doit estre loüé. C'est peut estre sur des experiences semblables, qu'il se trouve des Mystiques qui soutiennent que la volonté peut quelquefois aimer sans le secours de l'entendement. Mais parce que mon dessein est de faire une histoire, & non pas d'entrer dans des matieres de controverses spirituelles, je me contente de rapporter les sentimens & les paroles de nôtre Mere dans leur simplicité. Mais ce qui est encore plus incomprehensible il y avoit des temps auxquels l'entendement & la volonté gardoient le silence, & il sembloit que ce fût le fond de l'ame qui chantât ce Cantique, non qu'il

En sa  
premiere  
relation.

chantât en effet, parce que l'ame ne peut agir que par ses puissances, mais ses paroles sembloient estre tellement imprimées en sa substance, que sans parler elle disoit: Mon Dieu, mon Dieu, mon grand Dieu. C'est ce qu'elle dit elle-même d'une maniere simple, mais admirable dans sa simplicité: Mon ame est si habituée à parler ainsi, que même la nuit en m'éveillant & étant encore à demie endormie j'entends ces paroles au fond de mon ame: O mon Dieu: ou les autres aspirations que j'ay rapportées cy-dessus. Quelquefois elles m'éveillent si fort que je suis contrainte de prier mon bien-aimé avec toute confiance de me laisser dormir à cause du besoin que j'ay de repos. Voila une doctrine admirable que tout le monde n'entendra pas, car pour la comprendre il faudroit estre aussi penetré du saint Amour que celle qui l'enseigne & aussi accoutumé qu'elle, à chanter les loüanges de l'Epoux.

Enfin cet Epithalame saint n'est point premedité, les paroles n'en sont point étudiées, l'ordre n'y est pas toujours bien suivi, le tout venant de l'abondance de l'esprit qui domine dans le cœur. Quelquefois même le bon sens n'y paroist pas, parce que l'amour ne disant qu'une partie de ce qu'il a dans le cœur & retenant l'autre, la liaison du discours ne paroist pas au dehors: mais quoy qu'il dise il est saint & ne profere jamais rien d'indecent: D'où vient qu'ayant fait quelques questions à nôtre Mere sur une matiere si delicate, elle me fit cette réponse où il se trouve plusieurs points d'une tres-grande instruction pour la vie spirituelle: Qu'est-ce que je vous diray touchant cet Epithalame dont je vous ay avancé quelques mots en divers endroits de mes écrits, comme de transports & d'autres semblables mouvemens d'amour? Il y en a de diverses sortes dans la voye par laquelle la divine bonté m'a appelée conforme aux divers degrez d'oraison par où il m'a conduite. Et je vous diray en passant que cela ne se fait pas par methode, mais par l'abondance de l'esprit de grace qui domine & qui agit l'ame, laquelle experimente ce que dit saint Paul, que

ROM. 8.  
26. *le saint Esprit prie pour nous avec des gemissemens inexplicables.* Parce que tout cela se fait passivement, tantôt par une tendance vers l'objet aimé; puis par des gemissemens qui mettent l'ame en lan-gueur, tantôt par une suspension qui la fait agoniser; puis par des transports qui luy font oublier le respect de la Majesté; ensuite par un martyre d'amour tres-penible; mais pourtant tres-aimable; après cela par une privauté toute suave & toute douce

& enfin par un attrait qui l'oblige à un retour conforme aux attaques de l'Epoux. Mais qui pourroit nombrer tous les jeux sacrez & les saintes inventions du divin Amour ? Il n'y a que l'esprit divin qui meut ainsi ses enfans qui les puisse écrire avec une plume de son divin feu, qui est luy même & le divin Agent sur les cœurs & sur les esprits qu'il possède par ses divins écoulemens & ses divines touches. L'on écriroit un gros volume sur chacun de ces états lorsqu'on en experimente l'acte formel operé par celuy qui possède l'ame, & cela soulageroit la nature qui souffre en portant un état si disproportionné à sa foiblesse : mais hors de-là l'esprit retient tout à soy par nécessité, ne trouvant rien au dehors qui le puisse soulager : son bien étant au dedans de soy il y demeure & l'esprit souffre selon le bon plaisir de son divin Agent.

Dans ce discours qui prouve ce que j'avois avancé, l'on peut encore remarquer les différentes passions d'amour qui occupent une ame quand elle aspire au mariage spirituel, & celle où elle se trouve quand le mariage est accompli. Or nôtre Mere a experimenté ce qu'elle vient d'écrire, aussi n'écrit-elle que ses dispositiōs, mais comme d'une t̄erce personne. Elle a dis-je passé par toutes ces affectiōs amoureuses : car lors qu'elle étoit encore dans le desir & dans l'attente du mariage, elle a pati ainsi qu'on a pu remarquer, ce qu'elle appelle tendence, c'est à dire, un mouvement violent de son cœur qui la faisoit aspirer à la possession de l'Epoux ; puis les gemissemens qui mettoient son ame dans la langueur ; & ensuite dans la suspension qui la faisoit agoniser. Et depuis le mariage, elle s'est trouvée dans des transports & dans ces privautez qui semblent faire oublier le respect de la Majesté, puis dans le retour & dans la vengeance amoureuse envers son Epoux, & enfin dans le martyre de l'amour, comme on va voir aux chapitres suivans. Mais sur tout depuis ce temps-là la privauté avec nôtre Seigneur luy a été continuelle, & elle y a persévéré toute sa vie, comme on le remarquera, non sans admiration dans une infinité d'endroits de cette Histoire.

## C H A P I T R E XXVII.

*I. Continuation du martyre de l'amour. II. Privautés admirables du saint Amour. III. Consommation du martyre de l'Amour. IV. Dans ce martyre de l'ame, son corps n'étoit point sans supplice. V. Elle parle encore par occasion de sa charité envers le prochain, de ses veilles, & de ses autres austeritez.*

- I. **E**NSVITE de cette souffrance en un moment l'ame fût renduë libre de la plénitude que le suradorable Esprit du Verbe avoit mise en elle, & qui n'étoit autre que ses feux & ses flâmes qui étoient retenuës en son cœur sans en pouvoir sortir. Alors par une autre sorte de souffrance elle les luy renvoyoit comme autant de flèches, & elle s'écrioit : O Amour vous vous êtes plû à me martyriser, il faut que j'aye ma revanche en vous faisant les mêmes blessures que celles que vous m'avez fait souffrir; mais encore si par vos playes vous eussiez enlevé mon ame, la délivrant de sa prison vous m'eussiez fait plaisir, mais vous ne m'avez laissé vivre que pour me faire souffrir vos traits aigus & brûlans. Or sus il faut à cette heure que je me vange. Alors il sembloit que des foudres partissent du cœur pour se lancer en celui de son bien-aimé, & c'étoient les mêmes que les siens qui par un retour reciproque alloient fondre en luy, après quoy l'ame devint par une nouvelle souffrance toute en langueur & se trouva pâmée sur le sein de son bien-aimé & comme agonizante en luy. Mais qui pourroit exprimer cet amoureux commerce? Quoyquë je puisse dire, je ne dis rien qui en approche, & sans ces petits momens de relâche que l'activité amoureuse donnoit à l'ame pour exhaler un peu, ce qui étoit au dedans de la plénitude du bien-aimé, ces excez eussent fait mourir le corps; car il n'est pas imaginable combien l'esprit luy faisoit de violences, ce n'est pas que cette activité amoureuse à laquelle il n'avoit nulle part en aucun de ses sens ne luy fût insupportable, mais ce n'étoit que la moindre de ses peines, car en cela il ne portoit qu'une simple privation, & non cette souffrance dont j'ay parlé cy-dessus. Ce qui le soulageoit c'étoit, ainsi que j'ay dés-ja dit, les œuvres de charité envers le prochain, parce que ces actions exterieures étoient une viande qui luy étoit propre, quand même il luy eût fallu passer les nuits, comme en effet il m'en falloit

## DE L'INCARNATION.

135

passer une grande partie pour pratiquer la charité, & ensuite pour me discipliner. Je ne puis comprendre maintenant comment je pouvois faire tout cela & trouver les moyens pour y satisfaire parmi une si grande famille comme étoit celle de mon frere. La nuit j'allois par tout sans chandelle me mettant en danger d'être veuë ou entenduë: la cave, les greniers, la court, l'écurie pleine de chevaux, étoient des stations pendant la nuit, je me mettois en danger de me blesser, mais j'étois aveugle à tout, & pourveu que je trouvasse un lieu pour me cacher, ce m'étoit assez. Mon frere me disoit par fois des paroles en riant qui me pouvoient donner sujet de croire qu'il sçavoit quelque chose de mes penitences, mais prenant cela par recreation j'étois aveugle & insensible n'ayant d'autre pensée en l'esprit que de donner contentement à mon celeste Epoux, qui demandoit de moy l'obeïssance à son attrait, & il m'a si bien gardée que je n'ay jamais été rencontrée d'aucun homme, mais en deux occasions une servante me surprit entrant dans ma chambre, où elle vid la table ou les bancs sur lesquels je couchois & ma haire dessus: je croy qu'elle le dit à mon pere & à ma sœur, qui eurent la prudence de ne m'en point parler; car ils aimoient le bien & l'avoient en estime, & ils admiroient les plus petites choses quand elles étoient un peu extraordinaires.

## A D D I T I O N.

**L** n'y a rien de plus doux, rien de plus delicieux que l'amour divin, mais aussi il n'y a rien de plus severe, & s'il est permis de le dire, rien de plus inexorable, il carresse les ames pures & les remplit de mille plaisirs, mais aussi il les fait languir, souffrir & mourir par un tres-rigoureux martyre. La Mere de l'Incarnation, qui avoit tant de fois éprouvé & expliqué les carresses & les saintes voluptez de ce divin amour, en explique aussi parfaitement les souffrances & le martyre. Ce martyre d'amour dont elle a commencé de parler au chapitre precedent, & qu'elle continue d'écrire en celuy-cy, étoit une plenitude de feux & de flâmes, que nôtre Seigneur tenoit enfermées dans son cœur, sans luy donner la liberté de les faire sortir au dehors par des demonstrations d'amour, & qui étant par cette retenue dans un état violent luy faisoit souffrir même dans le corps des peines qui luy eussent causé la mort si elles eussent été de durée. Mais enfin ces feux

& ces flammes trouvant une issue sortoient de son cœur avec effort & impetuosité comme des foudres ou plutôt comme des fleches embrasées qui se lançoient dans celui de l'Epoux : son cœur étant ainsi déchargé recevoit du soulagement, mais en même temps l'amour luy faisoit souffrir une autre espece de martyre, comme un tyran qui fait passer ses Martyrs par diverses sortes de supplices. Ce ne sont point icy des pensées speculatives, ny des paroles exagerantes, mais des veritez reelles & constantes, comme on le verra dans la suite.

Ce second martyre qui succedoit au premier, étoit que les feux & les flammes de son cœur se lançans dans le cœur de son Epoux, son ame ne sortoit pas de son corps pour les suivre & se rendre dans ce cœur adorable qu'elle regardoit comme le centre du sien. Une sainte impatience de n'être pas unie de la plus parfaite maniere à celui qu'elle aimoit uniquement, causoit à son ame un desir continuel de sortir de son corps, mais ce desir ne s'accomplissant point luy causoit ce martyre d'amour, & pour me servir de ses termes, elle mouroit de ne pas mourir : Je ressentois, dit-elle écrivant à son Directeur, un desir de mourir si violent, que j'en étois toute consumée. Ce desir me faisoit languir, & mon extérieur même s'en ressentoit. J'avois une grande alienation de toutes les creatures, & j'étois si fort occupée qu'en quelque action extérieure que ce fût, j'étois toujours en langueur, & dans l'oraison actuelle ; ce que je pouvois faire c'étoit de pâtir. Je me plaignois à celui qui étoit l'objet de ma peine : O Amour quand vous embrasseray-je, quand vous verray-je à découvert & détachée de ce corps mortel ? N'avez-vous pas pitié de moy dans le tourment que je souffre ? Vous sçavez que je brûle du desir d'estre avec vous, & n'est-ce pas trop souffrir que d'en être séparée si longtems ? Helas, hélas mon Amour, ma beauté, ma vie, au lieu de me guerir vous vous plaisez à mes peines. V'ôtre Amour le peut-il souffrir ? Que gagnez-vous à cet éloignement ? Ne sçavez-vous pas que je n'aime que vous ? Sus donc que vôtre amour me consume à cet instant, car je ne puis plus me supporter, tant vos beautés ont charmé mon ame. Venez donc que je vous embrasse, & que je meure entre vos bras sacrez. Elle adjoûte quantité d'autres paroles embrasées qui expliquent la douce severité de l'amour, ses langueurs & son Martyre.

Dans  
sa p.  
miere  
relatiô.

Dans un autre lieu mais dans un semblable transport elle dit ces ardentés paroles ! Amour suradorable, Amour le suprême

ami

ami de mon cœur, que fais-je icy bas sur la terre parmi les souillures du monde ? Ne sçavez-vous pas , ô bien-aimé , que c'est un martyre insupportable aux ames qui vous aiment d'estre séparée de vous , & dans cette separation de vous voir offensé par des sujets si méprisables qui ne tiennent conte de vous ny de vôtre charité ? Ah Amour , Ah Amour ! tirez-moy de ces malheurs & de cette corruption misérable où il n'y a que tourment & affliction d'esprit. Mon cœur soupire après vos demeures eternelles pour voir vôtre unique beauté , & jouir de vôtre douce & desirable union dont vôtre bonté donne un avantgout à vos bien-amez par la participation que vous leur en donnez. O Dieu ! quelle félicité d'estre affranchie de ce corps , qui met un si grand obstacle à l'union parfaite de l'amour ! Nous jouissons de vous icy-bas , Nous vous embrassons , vous êtes nôtre tresor , vous êtes nôtre vie , vous êtes nôtre Amour ; oüy vous êtes tout cela quand vous nous tenez absorbés en vous ; mais sommes nous à nous mêmes , Ah , que nous experimentons de miseres dans nôtre bassesse & pauvreté ! Qui donnera donc à mon ame qu'elle rompe sa prison ? Que l'amour fasse à ce corps une porte & une ouverture assez grande pour la faire sortir afin qu'elle demeure eternellement captive en vous , mais d'une captivité qu'elle aime mille fois mieux que toutes les libertez du monde.

Elle explique encore au même lieu ses langueurs & son saint martyre d'amour par des termes si forts qu'il m'est impossible de ne les pas transcrire. Un jour , dit-elle , souffrant les excez de l'amour , & tout ensemble la veüe de mes fautes , qui sont deux peines fort pressantes & également difficiles à supporter , je m'écriois : Qui est celuy ô Amour de mon ame , qui pourra parler des douces playes que vous faites au cœur de ceux que vous aimez , & qui vous aiment ? Vous vous plaisez à les faire languir , & mourir mille fois le jour , mais d'une mort mille fois plus douce que la vie ; car n'est-ce pas mourir que d'estre dans vos continuels embrassemens , & se voir encore éloignée de vous , demeurant enfermée dans un corps sujet à tant de miseres & de distractions , à tant d'objets , dis-je , qui empêchent le pur amour , & qui nous separent tous deux ? O pureté , ô netteté , ô Dieu de mon cœur , de quelle importance est la moindre faute ! Ce pur Amour ne peut rien supporter retranchez donc en moy ce qui n'est pas le pur Amour. C'est un martyre , ô mon Jesus , de voir tant de souillures contraires au pur Amour.

Il semblera à ceux qui lisent cette Histoire qu'on ne peut rien dire de plus fort, de plus ardent, ny de plus animé pour exprimer les sentimens que l'amour divin imprimoit dans cette ame pure, & les delicieuses playes du martyre qu'il luy faisoit souffrir, que ce que je viens de rapporter, mais ce que je vais dire me paroît bien plus doux, plus eloquent & plus embrasé; car elle ne demande pas seulement de mourir pour estre parfaitement unie à son Epoux, elle luy en propose encore la maniere laquelle me semble si élevée, qu'il n'y a que l'amour le plus parfait & le plus saint qui l'ait pû inventer. Voicy comme elle parle ou plutôt comme l'Amour parle par sa bouche: Mon doux Amour, mon doux Amour, mes delices adorables, vous plaisez vous à mes langueurs? Ne sçavez vous pas que mon desir est veritable? Oüy, vous le sçavez, car mon cœur est nud en vôtre presence proche de l'Autel de vôtre sacré cœur. Que je sois donc toute vôtre comme vous êtes tout mien: possédez-moy, & que je vous possède par un mélange d'amour. Encore un coup, Autel sacré que sur vous soit fait ce sacrifice. O brasier adorable, faites brûler celle qui ne veut vivre que dans vos flâmes. Seroit il possible de me voir si proche de vous, & d'estre appliquée sur un Autel de feu sans être toute consumée d'amour? Mais ô secrets, ô secrets! vous vous plaisez dans mes croix; car ô mon doux Amour, je suis unie à vous, & à vôtre cœur embrasé, & cependant je vis & je meurs tout ensemble. Je vis, parce que l'on ne peut être unie à vous sans vivre de vôtre vie, ô vie admirable! & je meurs parce que cette union est aussi une mort qui fait finir tout ce qui n'est pas vous: ainsi vivant & mourant je ne suis pas à moy mais à vous, ô mon cher Tout; ô mon Amour, ô mon unique desiré.

Ces paroles sont tirées de sa seconde relation, c'est à dire de cét écrit que le R. Pere George de la Haie Jesuite l'avoit obligée de faire pour avoir une entiere connoissance de ses dispositions interieures, afin de la tirer des inquietudes où elle se trouvoit quelquefois d'être trompée dans des graces qui luy paroissent si extraordinaires. Cette Mere donc qui n'étoit pas moins fondée dans l'humilité que fervente dans l'amour, conclud ainsi les paroles de feu que je viens de rapporter. C'étoient-là mes entretiens parmi les tracas, & cét entretien familier avec Nôtre Seigneur m'embrasoit sans cesse. Dans l'oraison & par les rûes, & en quelque lieu que je fusse je languissois d'amour, & pourtant

## DE L'INCARNATION.

139

je jouïssois de l'amour ; mais c'est qu'il se plaît à me faire ainsi souffrir, & il est impossible à l'ame souffrante & languissante qu'elle ne fasse des saillies. Je ne sçay comme je dois dire ; on souffre, on languit, on jouit. Je me mortifie beaucoup d'écrire cecy, mais je ne puis dire ma maniere d'oraison ny la façon dont Dieu me conduit sans faire connoître ce que je voudrois estre à jamais caché dans le secret de mon cœur.

Je ne sçauois jamais écrire le tourment que l'amour faisoit souffrir à son ame par les desirs vehemens qu'il luy inspiroit d'estre détachée de son corps, afin de s'unir à son Epoux immédiatement & sans milieu. Rien ne pouvoit soulager la flamme qui la consumoit : toutes les creatures ne faisoient que l'aigrir & l'embraser encore davantage comme le vent qui allume le feu. Quand elle jettoit les yeux sur un objet, il luy sembloit qu'il disoit à son cœur : ce n'est pas moy que vous desirez, d'où elle prenoit aussi-tôt occasion de s'élever avec une vitesse nempareille à celui qui étoit l'unique objet de ses desirs. La seule communion où elle avoit trouvé du soulagement lors qu'elle aspirait au mariage, étoit aussi le seul remede qui la soulageoit lors qu'elle en desiroit la consommation, parce qu'elle étoit assésée qu'elle y possédoit celui qu'elle aimoit, quoy que ce fût encore d'une maniere obscure ; mais la certitude suppléoit à l'évidence. J'étois un peu soulagée, dit elle, par la sainte Communion, m'en approchant avec un desir extrême d'embrasser, de cherir & de carresser le sacré Verbe Incarné en attendant la parfaite consommation de l'union ; car l'ayant reçu, je ne sçauois exprimer la maniere en laquelle je le possédois, & il me possédoit, me faisant sentir par experience & par ses touches que c'étoit luy, luy, dis-je qui est l'amour & le maître des cœurs. Après m'avoir tenuë long-temps dans une grande union, je demourois dans la veüe & dans la jouissance de la divinité, & de toute la Trinité que je connoissois être en ce divin Sacrement : Car bien que je le visse appartenir au sacré Verbe Incarné, j'avois aussi une connoissance que la divinité étant indivisible, & les personnes inseparables, je possédois tout cela dans ce Sacrement d'Amour : ô que l'on connoît-là de grandes veritez ! C'est un abyme qui n'a ny fond ny rive. On ne sçauoit jamais dire ce que Dieu découvre à mon ame, quand il se donne a elle dans ce Sacrement adorable, l'éternité où toutes choses seront découvertes, le fera voir, toutes mes paroles étant trop defectueuses pour le recit de tant de choses si ineffables.

S ij

Elle étoit donc soulagée par la possession de son Epoux qui se donnoit à elle d'une maniere si douce & avec une profusion si abondante de graces & de lumieres : Mais ce soulagement étoit de peu de durée, & tout aussi-tôt elle r'entroit dans son martyre & dans l'ardeur de ses desirs. Dieu même prenoit plaisir à la faire souffrir par les lumieres extraordinaires qu'il luy donnoit, lesquelles bien loin de diminuer ses peines, augmentoient son desir & redoubloient son martyre. Mon cœur, dit-elle, s'embrasoit tous-jours de plus en plus, les lumieres que je recevois de Dieu me causant toutes ses inflammations. Un jour étant en oraison il me fit connoître que le Fils de Dieu seconde personne de la Tres-sainte Trinité étoit comme le sein & la poitrine du Pere. Ce n'est pas que je visse rien d'imaginaire, mais je ne sçauois dire autrement pour me faire entendre : dans ce sein que je voiois aussi comme un Autel d'Amour, tous les bien-amez du Pere étoient foyez & consumez par ses ardeurs, & je voiois que c'étoit aussi là ma demeure. O Dieu, quelle consommation ! De plus, de ce sein amoureux sortoit avec impetuosité un fleuve d'amour qui recréoit tout le Ciel. Au sortir de cette oraison j'étois dans une langueur extrême, me plaignant sans cesse à l'Amour de ce qu'il me laissoit vivre, & demeurer encore en cette chair mortelle & corruptible. Je ne m'arreste pas à faire des reflexions sur tous les poincts de cette vision ; je diray seulement qu'ayant veu que JESUS-CHRIST étoit le sein du Pere Eternel, c'est à dire le sein d'Abraham, où tous les Justes sont reçus, quand ils sortent de ce monde, Elle a veu en même temps qu'il étoit le Livre de vie où tous les prédestinez étoient écrits, & où elle se voyoit écrite elle-même, recevant par ce moyen une assurance de sa predestination à la gloire, comme elle l'a encore reçue en d'autres manieres. Mais cependant quelque desir qu'elle eût de mourir, elle ne mouroit point, & tant s'en faut que Nôtre-Seigneur diminuât ses souffrances qu'au contraire il se plaisoit à les augmenter. J'ay dit que l'Amour divin est un delicieux Tyran qui se plaît à faire souffrir à ses amans, diverses especes de martyre. En voicy un nouveau qu'il fait succeder aux deux dont je viens de parler, & qui les surpassoit en douceur comme il les surpassoit en souffrances ; car il faut avoüer, & nôtre Mere l'a dit ailleurs, qu'il ny a rien de si delicieux que les rigueurs innocentes de ce saint amour, & que quelques plaintes que l'ame fasse à celuy qui la martyrise de la sorte, elle les voudroit toujours souffrir.

## DE L'INCARNATION.

141

Le fort du martyr de l'amour est de ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudroit aimer, & qu'on le connoît aimable, & de ce que le cœur par tous ses efforts ne peut satisfaire à ses desirs, plus on aime, plus on veut aimer. l'Amour par ses accroissemens continuels & embrasés devient insatiable, & cette insatiabilité échauffe & dilate tellement ce cœur qu'elle cause quelquefois la mort. C'est la mort précieuse de l'amour qui a ravi l'ame de quelques Saints, & si nôtre Mere n'en est pas morte j'estime que c'est comme un miracle, un cœur ne pouvant avoir de plus violens accez d'amour ny une insatiabilité plus grande à aimer que le sien. J'ay souffert, dit-elle, dans une lettre à son Directeur, une peine extreme de n'aimer pas assez; car c'est une peine qui martyrise le cœur. Là-dessus Nôtre-Seigneur me donna un si puissant attrait qu'il me sembloit que je tenois mon cœur en mes mains luy en faisant un sacrifice, & ne pouvant faire davantage je voyois en esprit l'amour que tant de Saints & de Saintes ont eu pour luy, & tout cet amour-là ne me suffisoit pas, ne me pouvant souffrir avec un amour limité, & tout cela me sembloit petit à l'égard de mon Jesus. Enfin mon ame étoit insatiable ne voulant que la plénitude de l'amour. Or en cet attrait, ces angoisses intérieures me serroient étrangement par la présence amoureuse de mon bien-aimé qui m'étoit si présent que je ne le puis exprimer. O que ce martyr est doux, dans lequel l'ame se trouve toute transformée en son objet qui se la tient fortement unie: C'est un goût sans goût, aussi c'est ce que je ne puis exprimer. Après cette occupation d'esprit, je fus deux ou trois jours que je ne pouvois faire autre chose que de dire à l'Amour: Hé quoy, un chetif cœur est-il digne de Jesus? & des personnes aussi chetives que je suis pourront-elles aimer Jesus? Il m'est demeuré en l'ame une impression qui m'a toujours continué depuis, qui que je me voy comme immobile & impuissante à pouvoir rien faire pour le bien aimé. Je me voy comme ceux qui sont aneantis en eux-mêmes, & cela me met dans un extrême abaissement qui me fait encore davantage aimer: Car je voy tres-clairement qu'il est tout, & que je ne suis rien, qu'il me donne tout luy-même, & que je ne luy puis rien donner. Ne suis-je donc pas bien riche dans ma pauvreté, de voir le tout dans mon neant? Pardonnez à mon enfance & à ma folie: Si je ne me retenois, je dirois bien d'autres choses, mais la confusion me saisit. Et dans une autre lettre elle dit: Depuis que je ne vous ay rendu compte, mon Reverend Pere,

des dispositions de mon interieur, mon cher Amour m'a tellement carressée, je dirois volontiers martyrisée, nonobstant les fautes & les imperfections que vous sçavez que j'ay commises, qu'il a été penible au naturel de le supporter. Apres m'avoir fortement liée à luy dans une grande simplicité interieure qui dura deux jours pendant lesquels je vacquois à luy amoureuxment sans faire aucun effort à la nature, mais plutôt demeurant doucement dans cette union, il arriva un soir que je me sentis pressée par plusieurs fois de me retirer; enfin étant contrainte de le faire je me retiray, & tout d'un coup je fus si fort transportée d'amour que par souffrance & par un embrasement interieur j'étois toute hors de moy-même, & il me sembloit que mon tres-chaste Epoux se plaisoit à me surcharger sans cesse, & à adjoûter de nouveaux feux à cette grande ardeur qui me consumoit, mais en même temps il me faisoit dire par la même souffrance, & sans m'en pouvoir empêcher, tout ce que la hardiesse amoureuse sçauroit inventer. Je le dirois bien, mais, mon Dieu je ne l'ose écrire. Il découvroit si fortement à mon esprit ce qu'il est, & il me consommoit si puissamment en luy-même, me charmant par des retours redoublez sans cesser de me carresser, que mon ame sembloit le vouloir contraindre de rompre les liens qui la tenoient attachée à la nature corruptible dont elle a plus d'horreur que de l'enfer à cause de ses malices. Mais au même temps qu'elle faisoit ses instances d'amour, l'Amour la chargeoit pour ne vouloir ny vie ny mort, mais cedant en toutes choses aux volontez de celuy à qui elle est toute, elle s'offroit de supporter la vie en patience jusques au jour du Jugement, s'il en devoit être davantage glorifié, bien qu'en tout ce temps elle ne fit autre chose que d'apprendre à quelque petite ame à servir la tres-Sainte Vierge. Les effets qui se sont ensuivis de ce transport ont été grands, mais je me reserve à vous les dire.

Il ne se peut voir une ame plus embrasée du feu du Saint Esprit, que celle de nôtre Mere, & cependant son amour prenoit occasion de tout ce qu'elle voyoit & entendoit de s'enflâmer encore davantage, car comme son esprit étoit tout occupé de son objet, tout luy étoit une matiere propre pour entretenir sa flâme. Un jour ayant assisté à un Sermon où le Predicateur s'étoit servi de comparaisons symboliques pour expliquer les proprietéz de Nôtre Seigneur, de celle de feu, pour expliquer sa pureté & son activité; de celle d'eau pour marquer sa fécondité & sa sagesse;

de celle d'Agneau, pour représenter sa douceur & sa qualité de Victime, & de celle de lion, pour faire comprendre sa force & ses victoires, si-tôt qu'elle fut en son particulier, elle s'emporta en ces paroles qui coulerent ensuite par sa plume : Non, mon Amour, vous n'êtes pas feu, vous n'êtes pas eau, vous n'êtes pas ce que nous disons : Vous êtes ce que vous êtes en vôtre éternité glorieuse ; vous êtes, c'est là vôtre essence & vôtre nom, vous êtes vie, vie divine, vie vivante, vie unissante ; vous êtes tout beatitude ; vous êtes unité suradorable, ineffable, incompréhensible ; en un mot, vous êtes Amour ; & mon Amour. Que diray-je donc de vous ? Tout. Mais encore que diray-je de vous ? Vous m'avez faite pour vous ; pour vous dis-je qui êtes Amour. Pourquoi donc ne parleray-je pas de l'Amour ? Mais, Hélas que diray-je ? Je n'en puis parler sur la terre. Les Saints qui vous voient dans le Ciel, vous adorent en silence, & ce silence est un parler sacré dans lequel ils goûtent l'amour : Vous nous influez vôtre amour comme à eux, ô mon grand Dieu, & vous nous remplissez de vous-même comme eux ; pourquoi donc ne ferons-nous pas comme eux ? Pourquoi ne goûterons nous pas l'amour comme eux ? Car si vous êtes leur amour, vous êtes aussi nôtre amour. Ils vous voient à nud, ô ma chère vie, & c'est ce qu'ils ont au dessus de nous qui sommes encore dans la bassesse, & dans la misère de nôtre chair : mais quand nous serons délivrés de cette prison, nous vous verrons comme eux, nous vous louerons comme eux, nous vous embrasserons comme eux, nous vous posséderons comme eux, nous serons plongés en vous comme eux, & nous ne dirons plus ces similitudes basses pour exprimer vôtre amour, car nous ne serons plus qu'amour étant tout dans l'amour, c'est à dire en vous, qui êtes mon unique Amour, ma miséricorde, & mon tout.

Ce passage montre assez que son amour n'étoit pas toujours dans l'excez de ses transports, mais que son ardeur étoit comme celle d'une fièvre continuë qui a ses heures de redoublement. Il étoit à la vérité toujours dans le mouvement & dans l'action, mais il prenoit occasion de toutes choses de s'enflammer jusques à l'excez, & le cœur où il residoit étoit comme ces poudres combustibles qui prennent feu à la moindre étincelle qui tombe dessus. Lors qu'elle avoit la liberté de faire ces penitences excessives, son martyre trouvoit quelque soulagement, d'autant que par ces sacrifices volontaires elle témoignoit à son Epoux qu'elle l'ai-

moit : Mais après que son Confesseur luy en eut retranché une partie & qu'il eut moderé le reste, elle souffroit son martyre d'amour dans toute sa rigueur, croyant qu'elle n'aimeroit jamais assez, veu même que se voyant privée de l'usage des penitences, elle les convertit en amour par une industrie de l'amour même. Voicy comme elle en parle dans les plaintes amoureuses qu'elle fait à Nôtre-Seigneur sur ce sujet : Doux maistre de ma vie, je n'oserois plus demander de souffrir, puisque l'obeissance ne le veut pas. Cela durera-t'il longtemps & le souffrirez-vous ? O que c'est une grande privation pour moy ! Que feray-je cependant ? Je recompenseray la penitence par l'amour, mon occupation sera de vous embrasser & de vous carresser dans le repos. O mon Amour, que vous êtes doux à mon ame ! Je ne vous aime pas comme je le desire, car je voudrois vous aimer d'un amour incomprehensible. O que c'est une grande peine de ne pas aimer autant que l'on desire aimer ! Si vous voulez que je vous aime, donnez-moy l'amour, car sans l'amour je ne puis vivre. Que dis-je, donnez-vous à moy, vous qui êtes mon Amour & ma vie ; car je ne veux rien moins que vous qui êtes l'objet de ma flâme. Que je vous aime donc sans mélange, & sans pitié consommez-moy & retranchez en moy ce qui n'est pas le pur Amour. Vous pouvez tout d'un coup rendre mon ame pure, ô divin-objet, il ne faut qu'un seul de vos regards, qu'une seule de vos touches saintes quand vous venez si doucement dans mon ame, & que vous vous donnez à moy qui ne le merite pas. Je seray comme vôtre Epouse sainte des Cantiques, qui vous tenant ne vouloit plus vous laisser aller.

Si c'étoit une invention de cét Amour qu'elle nommoit son délicieux tyran de recompenser la penitence par l'amour, en voicy une qui ne vient pas moins de son genie ; car il n'y a rien de si inventif que l'Amour divin, on peut dire qu'il est le pere des adresses, & que c'est luy qui les inspire à ses amans. Ces paroles de l'Apocalypse, *Oculi ejus tanquam flamma ignis* luy étant un jour tombées dans l'esprit & l'ayant fortemeut occupé, elle se tourna toute vers son Epoux & l'industrie que l'amour luy inspira fut de luy adresser ses aspirations en forme de lettre, afin de le fléchir par cette nouvelle maniere d'entretien.

*A mon tres-chaste Amour le sacré Verbe Incarné, dont les yeux sont comme les flâmes de feu.*

Qu'est-cecy, ô mon cher Amour, vos yeux purs & divins sont  
comme

DE L'INCARNATION.

145

comme des flâmes de feu, & ce sont eux qui font tant de blessures dans les cœurs que vous vous êtes assujetés ? O mon adorable Epoux, ne guérissez jamais ces playes, mais plutôt augmentez cet heureux martyre par les regards de vos yeux, & par les flâmes qui en sortent. Mon cher Amour que vos impressions sont charmantes quoy que crucifiantes ! O qui pourroit voir ce qui se passe quand on ressent vos ardeurs ! Celui-là bruleroit des mêmes flâmes, ou son cœur seroit plein de Demons. Vos desseins adorables sur les âmes que vous aimez, sont de les faire mourir & remourir sans cesse, & tout ensemble vous vous plaisez de les retenir dans la prison de leurs corps qui est le Purgatoire où vous voulez purifier les desirs trop ardens qu'ils ont d'aller se consumer éternellement en vous. O grand abîme de feu ! Le temperament que vous donnez à cette grande Croix, c'est que vous leur ôtez le pouvoir de rien vouloir du tout que leur aimable martyre, & regardant vos desseins, elles tiendroient à gloire de leur ceder, non seulement pour une heure, mais encore pour toute l'éternité, parceque vous êtes leur Amour, tres-digne d'avoir l'empire sur vos bien-aimés, & eux tres-heureux d'être vos captifs & d'être retenus dans vos liens ; dans vos liens que j'adore, puis qu'ils ne sont autres que vôtre Esprit saint qui les charme & les enivre en mille manieres. O mon suradorable Amour, cent fois mon Amour ! mille fois mon Amour, infinité de fois mon Amour. Il faudroit voir mon cœur à nud pour voir le doux commerce de vôtre amour & de son agreable captivité ; Vous le savez, ô mon grand Dieu, cela me suffit, & je demeure collée pour jamais à mon grand Amour le sacré Verbe Incarné, de qui je suis la tres-humble esclave.

Enfin le desir insatiable qu'elle avoit d'aimer Dieu, & que tout le monde l'aimât cōme elle, la transportoit quelquefois d'une telle maniere qu'il se faisoit paroître au dehors de telle sorte que sortant une fois de l'Oraison & conservant encore les sentimens qu'elle y avoit eus, sur tout desirant comme Saint Paul, que tous ceux qui n'aiment pas Nôtre-Seigneur Jesus-Christ fussent excommuniés, & retranchez du nombre des fidelles, elle rencontra un Religieux de sa connoissance à qui elle demanda hardiment : Mon Pere, aimez-vous Dieu ? Si vous ne l'aimez, il ny a pas moyen que je vous parle. Ce Pere, qui connoissoit son fond, & qui voioit bien à son accent, à son geste, & à son visage enflammé, qu'elle étoit dans un transport extraordinaire, luy fit seulement un signe de

la tête en luy disant : Oûi , je l'aime , puis il la laissa passer sans luy rien dire davantage.

Enfin l'on peut dire que l'amour que Nôtre-Seigneur avoit pour cette Mere, & que celuy qu'elle avoit reciproquement pour luy étoient dans le plus haut degré qui puisse être entre un Epoux & une Epouse. Ce divin Epoux des ames saintes se plaifoit à la martyriser , & à la brûler toute vive dans les feux de son amour: Et il sembloit aussi que par retour & par revanche , ainsi qu'elle a si souvent témoigné , elle le voulut martyriser à son tour , renvoyant à son cœur les mêmes feux , & les mêmes flèches qui en étoient sorties afin de brûler & percer le sien. D'où vient que

Dans  
une Me-  
ditation

comme elle se plaignoit avec des paroles de tendresse des plaies qu'il avoit faites à son cœur , il luy faisoit aussi ses plaintes des blessures qu'elle avoit faites dans le sien. Un jour étant en Oraison elle entendit qu'il luy disoit ces paroles au fond de son ame :

Cantic.  
4. 9.

*Vulnerasti cor meum soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum in uno crine colli tui.* Vous m'avez blessé le cœur , ma sœur mon Epouse , vous m'avez blessé le cœur par un regard de vôtre œil , par un cheveu de vôtre col. Entendant cette plainte amoureuse, elle se sentit portée de luy dire dans l'accès & dans la privauté qu'il luy donnoit : Vous ay-je donc blessé , ô mon doux Amour ? Si cela est , ce n'est que par le retour & par la reflexion de vôtre amour , lorsque vous m'avez si amoureusement blessée, si je l'ose dire, avec vos yeux purs & divins, qui sont si pleins de charmes que leurs regards font perdre le jugement : de sorte que laissant toute crainte, il faut prendre vengeance de vous en vous renvoyant vos mêmes flèches. Je ne presume pas avoir des regards si purs qu'ils ayent la force de vous blesser , ny une humilité si grande qu'elle vous ait donné sujet de faire cette amoureuse plainte, si ce n'est, ô mon chaste Amour, que vous-mémene m'eussiez enrichie de ces dons, & que regardant vôtre œuvre vous en eussiez été blessé d'amour.

## C H A P I T R E XXVIII.

I. D'une autre sorte de martyre d'amour où le corps souffroit plus que l'ame. II. De quelle maniere la partie inferieure participoit à la grace, pour être soulagée dans ses peines sensibles. III. Combien la voye de l'esprit est remplie de ressorts & de secrets. IV. Avec quel empressement d'amour le Verbe divin poursuivoit son Epouse, pour la faire jouir de ses carresses & de ses biens. V. Son humilité profonde & la reconnoissance parfaite dans les graces qu'elle recevoit de Dieu.

**D'**AUTRES fois j'experimentois que le suradorable Esprit de Jesus vouloit faire une separation du mien d'avec le corps. I. Cette separation est une chose si épouvantable à la Nature, que si elle duroit seulement trois jours en son effort il faudroit mourir. Je sentois que mon esprit vouloit suivre cet Esprit saint qui sembloit le vouloir emmener avec luy ; & cependant le corps souffroit violence de la part de l'esprit qui le vouloit quitter ressentant une division qui le mettoit dans une solitude affreuse, mais qui luy étoit encore bien plus penible lors que j'étois dans la solitude & dans le silence, que lors que j'étois actuellement occupée dans les affaires exterieures. En cet état l'esprit avoit son avantage sur le corps, parce qu'il étoit content de sa separation, & qu'il eût voulu être entierement hors de sa prison, pour jouir à jamais du bien qu'il possédoit, qui étoit une chose au-delà de tout sentiment : il ne se soucioit point de ce que souffroit son adversaire, duquel il eût voulu ne jamais approcher. Je n'aurois jamais crû ce qui se passe en cet enlèvement ou suspension d'esprit, si je ne l'avois experimenté. Enfin le corps étoit tiré de sa peine par la douceur II. de l'union de la sacrée personne du Verbe, qui repandoit dans la partie inferieure une serenité, qui la soulageoit & guerissoit sa langueur, & alors j'experimentois en tout moy-même ce que l'Epouse dit aux Cantiques : *Mon ame s'est toute fondue d'amour, lorsque mon bien-aimé a parlé.* Je retournois ensuite dans un autre état d'union qui causoit l'activité amoureuse, & les douces privautés avec ce divin Epoux, & qui ne laissoit pas la partie inferieure, quoy qu'elle n'y participât point par sentiment, mais qu'elle en fût seulement soutenue par une voye secrette qui la faisoit subsister. Il ne se peut dire combien il y a de ressorts dans ces III.

Cantic.  
5. 6.

voies de l'esprit, & il n'est pas possible autrement, sur tout quand l'on continuë dans un amour actuel, où l'esprit de Dieu se plaît de découvrir & de manifester à l'ame son Epouse ses richesses & ses magnificences divines; car il est veritable qu'il la poursuit.

IV. voit sans se separer d'elle, comme étant pressé de la faire jouir de tout ce qu'il possedoit; de sorte que cette ame luy disoit: Mon bien-aimé, vous êtes ravissant, vous me poursuivez sans cesse, & il semble que vous n'avez que moy à aimer & à pourvoir. Alors comme il se plaist infiniment à ce que l'ame poussée par luy-même luy dit, il redoubloit ces divins excez, de sorte qu'il étoit une source inépuisable qui sans cesse découloit en l'ame, laquelle étoit aussi un ruisseau qui pareillement retournoit sans cesse dans sa divine source pour s'y perdre, en sorte qu'elle même sembloit être son bien-aimé dans les rapports d'esprit à esprit. L'on croira peut-estre que j'exagere; & j'avouë bien que je n'ay pas des paroles propres pour m'expliquer; mais pour les grands excez des misericordes d'un si grand & si bon Dieu en mon endroit, par les communications qu'il luy a plû de faire à mon ame, il n'y a langue humaine qui les puisse exprimer.

V. Mais quoy que je die des rapports d'esprit à esprit & des submergemens dans cër abyme, quelque perte qui se soit faite de moy en elle, quelques intimes qu'ayent été les communications dont il luy a plû de m'honorer, mon ame a toujours connu qu'elle étoit le rien, à qui le tout se plaisoit de faire misericorde, parce qu'il n'a acception de personne; & j'ay toujours vû & crû dans les mêmes impressions le neant de la creature, étant bien-aise d'estre ce neant, & que ce grand Dieu fût tout; & même dans mon activité amoureuse, c'étoit un de mes cantiques de luy dire: Mon chaste Amour, c'est ma gloire que vous soyez le tout & que je sois le rien; vous en soyez beni ô mon Amour. Ces sentimens de ma bassesse m'ont quelquesfois donné des craintes, vû la disposition de deux choses si opposées, & comme j'entretenois un jour mon divin Epoux, il me dit par paroles interieures: Je veux que tu me glorifie, & que tu chante mes loüanges comme les Esprits bienheureux font dans le Ciel. Cette réponse m'assura, & l'effet s'en ensuivit, parceque mon ame chantoit en son Epithalame qui étoit presque continuel: Vous soyez beni, ô mon Amour; ô mon Dieu, ô mon Dieu, vous soyez beni; soyez loüé & glorifié, ô mon doux Amour. Et cela ne changeoit point, sinon dans les intervalles des nouvelles graces, desquelles ensuite je retournois à mon cantique. J'avois pour

lors vingt-huit à vingt-neuf ans. Dieu soit éternellement beni de ses infinies miséricordes.

## A D D I T I O N.

**D**Ans le martyre dont elle a parlé au chapitre précédent le corps & l'esprit souffroient, mais l'esprit souffroit beaucoup plus que le corps. Dans celuy dont elle parle icy l'esprit ne souffroit point, & il n'y avoit que le corps qui fût dans la souffrance. Ce martyre étoit une réelle & véritable agonie qu'elle experimenteroit entre l'esprit & le corps: Car l'esprit vouloit suivre son Epoux qui témoignoit le vouloir enlever & emmener avec luy; & comme c'étoit ce qu'elle avoit désiré dans son martyre, non seulement il ne souffroit rien, mais il avoit même un plaisir extrême de voir l'accomplissement de ses desirs, & qu'il alloit sortir de sa prison pour s'unir à luy de la plus parfaite maniere sans esperance de retour dans le monde. Mais le corps ne pouvant souffrir une separation si violente & si contraire à son inclination naturelle, la resistance qu'il y faisoit le tourmentoit d'une maniere tres-sensible, & luy étoit une torture qu'il ne pouvoit supporter. Car il n'en étoit pas comme d'un corps moribond qui n'ayant quasi plus de sentiment, & dont les puissances qui peuvent causer de la douleur par l'apprehension qu'elles ont du mal étant comme éteintes, il n'est quasi plus en état de sentir la violence que l'ame fait pour en sortir. Mais le corps de nôtre Mere étoit dans toute sa force, en sorte que l'esprit ne s'en pouvoit separer sans luy faire une violence des plus cruelles; & ses puissances étoient dans toute leur vigueur, en sorte qu'elle voyoit également l'avantage que cette separation devoit apporter à son ame, & le mal qu'elle devoit causer à son corps. Enfin l'Amour faisoit souffrir à son corps dans sa plus parfaite santé, & dans la plus grande vigueur de ses sens, la même agonie que la maladie fait ressentir aux autres corps, quand elle fait les derniers efforts pour en separer l'esprit. C'est là le martyre que l'amour exerçoit sur son corps après avoir martyrisé l'esprit en tant de manieres, mais je n'en diray rien davantage, de crainte de ne pas parler assez dignement d'une operation si spirituelle & si subtile. Il faudroit en avoir l'experience pour l'expliquer comme il faut. Nôtre Mere l'a eüe; aussi en dit-elle assez pour en donner l'idée, & pour faire comprendre que ce qu'elle vient d'écrire est véritable, que si cette souffrance d'amour duroit

seulement trois jours, il faudroit mourir.

Mais je rapporteray une autre espece de martyre, lequel étant plus sensible sera aussi plus facile à comprendre. Ce n'étoit pour tant qu'une suite & un effet de celui de l'ame, qui communiquant ses souffrances à la partie inferieure, les répandoit enfin jusques dans le corps. Celle qui en avoit l'experience en parle en cette sorte: Je sentoys toujours ce cœur souffrant de nouvelles inflammations, & ne pouvant se taire il exhaloit son feu par ses plaintes, autrement je croy qu'il se fût brisé en pieces. J'étois contrainte de me retirer de peur d'être entenduë, & je disois à demi-haut ma souffrance à celui qui me la faisoit endurer. Mon corps me faisoit bien de la peine, car en ces occupations je ne perdois pas l'usage des sens, & je me voyois contrainte de me coucher contre terre, ne le pouvant supporter. En un mot c'est un martyre. Si j'étois en un lieu où l'on me vît, il me falloit estre soigneuse de m'appuyer & de faire tenir mes mains à ma ceinture, car sans cela les bras me fussent tombez sans m'en appercevoir, & j'eusse été veuë d'un chacun. J'avois été d'autres fois en de grandes recollections où je perdois le sentiment avec beaucoup de douceur, mais celle-cy étoit extrêmement violente. Je sentoys des coups dans le cœur comme si on me l'eût percé. Ce n'est pas une imagination, car vrayment je souffrois cela, ce qui me causoit une douleur extrême, mais qui étoit aussi tres-charmante, & que l'on voudroit estre sans cesse réitérée. Ce martyre fait agoniser, & pousse à l'objet qui le cause mille cris & mille plaintes d'amour. J'eusse voulu courir comme une personne qui a perdu le sens, mais la raison me demouroit pour m'en empêcher. Je souhaittois une solitude continuelle dans quelque lieu écarté, afin de crier tout haut, mais l'Amour permettoit que je fusse encore plus occupée dans les affaires domestiques, en quoy je reconnois le grand soin que sa bonté a eu de moy, car si je n'eusse eu l'exterieur occupé je n'eusse pû supporter tant d'attraits si violens ny des martyres si rigoureux.

Elle rapporte encore au même lieu des souffrances de ce martyre quasi semblables à celles dont elle vient de parler, & comme le cœur est principalement le siege de l'amour c'étoit aussi la partie qu'il martyrisoit le plus: Il m'arrivoit, dit-elle, de grands battemens de cœur, qui me donnoient quelquefois bien de la peine, dans la crainte que j'avois qu'on ne s'en aperçût. Mais Nôtre-Seigneur m'aydoit en sorte que j'avois le loisir de me re-

*En sa  
premiere  
rela-  
tion.*

tire  
éta  
qu  
plu  
pou  
fran  
peu  
mor  
Ma  
ma  
ce c  
& c  
C'e  
don  
par  
nan  
à to  
le c  
mab  
de d  
Un  
voir  
pas p  
l'espe  
façon  
le. C  
sible  
porta  
honn  
qui l  
aussi f  
n'app  
Ma  
de sou  
la mît  
qui s'e  
Verbe  
Esprit  
quât à  
où l'a

tirer avant que le feu éclatât au dehors. Une fois entre autres étant retirée dans mon Oratoire , il m'en arriva un si violent qu'il m'osta toutes les forces du corps , & ce qui me faisoit le plus de peine , c'est que je me vois en ce martyr sans en pouvoir sortir. Je ne sçay comme je dois parler de cette souffrance : Elle fait agoniser de fois à autres , & tout ce que l'on peut faire c'est de dire en se plaignant : C'est assez mon Amour ; mon divin Amour, c'est assez. Cela soulage & donne un peu d'air. Mais quelque grande que soit la peine , l'on n'en voudroit jamais être délivrée , tant elle est charmante ; car il semble que ce cœur soit le but où le bien-aimé décoche sans cesse ses traits & qu'il veut sans pitié percer de toutes parts. Mais que dis je ? C'est afin de le soulager , faisant évaporer par ces playes le feu dont il est si rempli , que sans ce secours & sans cet air il feroit par l'impetuosité de l'amour qui y est enfermé. Cela se terminant ainsi laisse de nouvelles flâmes qui font courir de nouveau , à tout ce que veut l'amour , puis le martyr recommence. Ainsi le cœur est destiné à de continuelles souffrances , mais plus aimables sans comparaison , que tout ce qu'on se peut imaginer de délicieux sous le Ciel.

Une autrefois elle eut une maladie à laquelle personne ne pouvoit rien comprendre. L'on fit venir les Medecins qui ne furent pas plus habiles à connoître la nature de son mal. Outre que l'espece de cette maladie étoit inconnue dans leurs écoles , la façon dont elle l'expliquoit , la leur rendoit encore plus nouvelle. Car elle disoit qu'elle sentoit au cœur une douleur tres-sensible , comme si elle eut été blessée d'un fer emoussé. Elle porta quelque temps cette souffrance , sans que l'industrie des hommes y pût apporter du soulagement par tous les remedes qui luy étoient appliquez. C'étoit une playe de l'amour divin , aussi fut-elle abandonnée de tout le monde , dans la pensée qu'il n'appartenoit qu'à la main qui l'avoit faite , de la guerir.

Mais enfin après tant de transports , tant de langueurs , tant de souffrances , tant de martyres , Dieu la fit changer d'état , & la mit dans un calme qui luy dura toute sa vie. Ce grand mariage qui s'étoit fait dans le Ciel avec tant de magnificence entre le Verbe & son ame , en presence du Pere éternel & du Saint Esprit qui en étoient comme les témoins , afin que rien ne manquât à la solemnité , se termina à cet autre mariage mystique , où l'ame en qualité d'épouse possède le même Verbe dans

son fond, & en jouit par un envisagement continuel, & par un amour qui ne cesse point. Elle a la liberté de faire au dehors tout ce que Dieu demande d'elle; & quoy qu'elle fasse rien ne la distrahit. Elle ne perd jamais la veüe ny la jouissance de l'Epoux, & quelque application qu'elle ait en son interieur, elle ne laisse pas de faire au dehors tout ce qu'elle veut: Et elle le fait même avec plus de perfection, l'Epoux étant comme un flambeau qui l'éclaire, & qui la dirige dans ses actions. Je parleray une autre fois de cet admirable état qui est le plus sublime de la vie mystique; & cependant afin d'accorder les dispositions de nôtre Mere avec les temps de sa vie, il est nécessaire de faire voir icy de quelle maniere elle y est entrée, & comme ce mariage solennel dont elle a parlé n'en a été qu'une disposition; ou plutôt il a été une marque sensible de l'honneur qu'il luy faisoit de luy élever. Voicy donc comme elle parle: Mon esprit de plus en plus s'alloit simplifiant pour faire moins d'actes intérieurs & extérieurs, qui m'eussent pû donner du sentiment; mais au fond de l'ame ces paroles étoient continuelles: Hé! Mon Amour, mon bien-aimé; Soyez beni, ô mon Dieu! ou bien celles-cy seulement: ô mon Dieu, ô mon Dieu! Ces paroles foncieres me remplissoient d'une douce nourriture sans aucun sentiment. Nôtre-Seigneur m'ôta encore ces grands transports & ces accès violens, & depuis ce temps-là mon ame est demeurée dans son centre qui est Dieu, & ce centre est en elle-même, où elle est au dessus de tout sentiment. C'est une chose si simple, & si delicate qu'elle ne le peut exprimer. On peut parler de tout; on peut lire, écrire, travailler, & faire ce que l'on veut, & néanmoins cette occupation fonciere demeure toujours, & l'ame ne cesse point d'être unie à Dieu. Les grandeurs même de Dieu ne la divertissent point, mais sans s'y arrêter elle demeure attachée à Dieu dans sa simplicité, où elle luy parle en la maniere que je viens de dire. Me voiant si long-temps en cet état j'eus crainte d'être trompée, & je recommandois beaucoup cela à mon divin Epoux, le priant de ne le pas permettre. Alors il me dit intérieurement ces paroles; demeure-là, je veux que tu fasse icy ce que les bienheureux font dans le Ciel. Je compris par ces paroles que cet état est d'une grande pureté, & que qui sçait s'appliquer à Dieu, benir sa bonté, & demeurer collé à luy par union d'amour dans le fond de son ame, où tout est dans le calme & dégagé des sens c'est

*En sa  
premiere  
relation.*

c'est la félicité des Bienheureux. Les orages des tentations n'arrivent point là, & rien ne peut tirer l'ame de son bienheureux séjour, mais elle y demeure en toute sécurité. Quoy que la parole de Nôtre Seigneur m'assurât, je ne laissai pas de conférer de cette occupation avec le R. P. Dom Eustache de saint Paul Feuillant, comme aussi de cette veüe de la Tres-sainte Trinité, & des carresses du Verbe Eternel, luy témoignant que tout cela me donnoit un peu de crainte, quoyque j'en eusse dés-jà communiqué à mon Confesseur. Il m'écrivit en ces termes: J'ay veu les graces & les lumieres que vous communique vôtre celeste Epoux, & je les approuve aùtant que je puis. Il m'exhorta ensuite à la fidélité à l'endroit d'un si bon Dieu, me disant beaucoup de choses pour m'y encourager. Cette réponse me consola beaucoup, & me mit en repos. Cette façon d'estre avec Dieu m'est continuelle, & je n'en fors point, si ce n'est que quelque nouvelle lumiere m'en retire pour un peu de temps, & tout aussi-tôt je me retrouve au même état.

Voilà comme elle explique l'union de son ame avec son Epoux laquelle étoit si forte qu'aucun employ extérieur n'étoit capable de la rompre, & si simple, que les grandeurs & les perfections de Dieu ne la détournôient point, mais elle luy demouroit immédiatement attachée dans la simplicité de sa divinité. Je ne doute point que l'on n'admire comment cette union a pû être si forte, si simple & si continuelle dans les emplois extérieurs, qui sembloient demander toute l'application de son esprit, comme étoient la lecture, l'écriture, la conversation, la conduite des affaires. Cela est admirable en effet, mais j'en déclareray le secret en un autre lieu, où je parleray plus à fond de cette union, mon dessein étant principalement icy de dire le temps & la manière qu'elle commença, ce qu'il est nécessaire de sçavoir pour prevenir des difficultez que l'esprit se pourra former dans la suite de l'Histoire. Quant à ce qu'elle dit que les orages des tentations n'arrivent point jusques-là, elle ne veut pas dire que cet état soit exempt de toute tentation, car on la verra elle-même cy-après exposée à l'épreuve des plus effroyables tentations, dont une ame puisse être combatuë: Elle veut dire seulement que quelques tentations qui arrivent, elles n'entrent point jusques au fond de l'ame qui est le cabinet de Dieu, & où l'ame jouit de l'Epoux dans la paix, tandis que les sens & la partie inférieure sont dans le trouble & dans l'agitation.

Dans une liaison d'amour si spirituelle & si pure, elle ne laissoit pas d'avoir de la crainte, que ce ne fût ou un effet de la nature, ou une illusion du malin esprit; car c'est le propre des ames simples & candides de trembler toujours, lors même que les Anges de lumiere se presentent à elles; ainsi que fit la sainte Vierge qui ajouta même le trouble à la crainte, lors qu'elle fut saluée par l'un des premiers Archanges. Mais si son cœur étoit si saintement uni à celui de son Epoux, lorsque la crainte luy donnoit encore quelque retenue, ce fut tout autre chose après que Nôtre Seigneur l'eut assurée premierement par luy-même, & ensuite par la bouche d'un homme qui avoit la reputation d'estre des plus éclairez de son temps, tant pour la science que pour la direction des ames.

*Dans  
un es-  
crit où  
elle de-  
clare à  
son Di-  
recteur  
l'état de  
s<sup>a</sup> ame.*

Elle confirme ce qu'elle vient de dire dans un autre lieu, où elle fait une description si sublime & si rare de cet état de nouvelle union que je priverois le monde d'un tresor si je la voulois supprimer. Voicy comme elle parle: L'ame étant parvenue à cet état, il luy importe fort peu d'estre dans l'embaras des affaires, ou dans le repos de la solitude; tout luy est égal, parce que tout ce qui la touche, tout ce qui l'environne, tout ce qui luy frappe les sens n'empêche point la jouissance de l'amour actuel. Dans la conversation & parmi le bruit du monde elle est en solitude dans le cabinet de l'Epoux, c'est-à-dire, dans son propre fond où elle le caresse & l'entretient, sans que rien puisse troubler ce divin commerce. Il ne s'entend là aucun bruit, tout est dans le repos: & je ne puis dire si l'ame étant ainsi possédée il luy seroit possible de se délivrer de ce qu'elle souffre; car alors il semble qu'il n'ait aucun pouvoir d'agir, ny même de vouloir, non plus que si elle n'avoit point de libre arbitre. Il semble que l'Amour se soit emparé de tout: lors qu'elle luy en a fait la donation par acquiescement dans la partie superieure de l'esprit, où ce Dieu d'amour s'est donné à elle, & elle reciproquement à Dieu. Elle voit seulement ce que Dieu veut, & quod Dieu la veut en cet état. Elle est comme un Ciel, dans lequel elle jouit de Dieu, & il luy seroit impossible d'exprimer ce qui se passe là dedans. C'est un concert & une harmonie qui ne peut être goûtée ny entendue que de ceux qui en ont l'experience & qui en jouissent. Il faut que ce secret soit réservé, aussi surpasse-t'il toute expression, & tout ce qui s'en dit semble bas & defectueux en comparaison de ce qui en est. Le corps même n'étant pas ca-

I  
qui

## DE L'INCARNATION.

135

pable de si grandes choses, succombe lorsque de l'esprit on les veut faire passer par le sens pour les faire connoître au dehors, ainsi qu'elle l'experimente, lorsque pensant lâcher une parole & commençant quelque discours sur ce qu'elle ressent dans l'intérieur, l'esprit attire aussi-tôt tout à soy : Il fait mourir les sens, & rappelant l'ame à son union, il l'absorbe dans des plaisirs & dans des charmes qui surpassent tout ce que l'esprit humain se peut imaginer. Elle est si élevée au dessus des créatures, que tout ce qu'il y a de riche & d'éclatant dans le monde ne luy paroît que comme un petit point & comme une poussiere méprisable : & bien-qu'elle soit d'une condition assez basse, la grandeur néanmoins où elle se voit élevée fait qu'elle s'estime plus heureuse que tout ce qui se peut imaginer de grand & de pompeux sous le Ciel. Dieu n'a point acception des ames; c'est luy qui les fait ce qu'elles sont. Il y en a qu'il se plaît d'élever du fumier sur le Trône, & cela ne le deshonne point, mais plutôt c'est sa gloire. Je suis contrainte de me taire, car je ne croy pas que toutes les langues des Anges & des hommes unies ensemble puissent jamais expliquer ce qui se passe en cette sublime communication.

Il ne se peut rien dire de plus solide, ny qui explique mieux la nature & les circonstances de ce suprême état de la vie spirituelle. Il y a un si grand sens dans ce peu de paroles que je viens de rapporter, qu'il se trouve des Mystiques qui en font des livres entiers; mais tout y est si clair, qu'il n'y a rien qui demande de l'explication, c'est pourquoy je ne m'y arreste point, afin de passer à d'autres matieres, qui pour n'être pas si sublimes ne sont pas d'une moindre importance.

---

## C H A P I T R E . X X I X .

*I. Elle entre dans une sainte impatience de se faire Religieuse. II. A cause de l'antipathie qu'elle voyoit entre l'esprit du monde & l'Esprit de JESUS-CHRIST. III. Elle se plaint amoureusement à son Epoux, de ce qu'il retarde tant l'execution de ce dessein. IV. Et il luy donne assurance que cela s'exécutera en peu de temps. V. Elle demeure dans une profonde paix en attendant l'effet de ses promesses.*

**I**L me semble que j'ay parlé cy-devant de la grande vocation I. que j'eus pour la Religion dès que je fus libre des liens qui qui m'attachoient dans le monde, & comment la disposition de

mes affaires ne me permettoient pas d'executer ce dessein. Cette vocation me suivoit par tout , & j'en entretenois mon divin Epoux dans les familiaritez les plus intimes que j'avois avec luy ; il me donnoit une certitude que cela arriveroit , & cette certitude me donnoit une confiance & une paix dans le retardement qui n'étoit qu'à cause de mon fils. Neanmoins de fois à autres j'en avois des mouvemens si puissans que la vie séculiere m'étoit insupportable , ne voyant pas qu'on y pût garder les conseils de l'Evangile comme dans un Cloistre : cela me faisoit presser la divine Majesté tout d'une autre maniere , & un jour entre les autres me trouvant dans une compagnie où l'on disoit quelque chose un peu trop libre , & que prudemment je ne pouvois reprendre , ny aussi me separer , je détournay mon cœur pour m'entretenir avec mon divin Epoux qui me pressa aussi tôt de quitter & de m'en aller avec luy dans ma chambre le respect humain me retenoit , mais il pressoit & charmoit mon cœur de nouveau par une violence amoureuse , pour m'en aller avec luy hors de là. Alors suivant son attrait je me retiray , & au premier pas que je fis en ma chambre son esprit s'empara du mien , de telle sorte que je fus contrainte de me laisser tomber à terre , mon corps ne pouvant se tenir , tant l'attrait fût puissant & subit : cet esprit me donnoit l'experience de ces paroles de saint Paul : *L'Esprit demande pour nous avec des gemissemens inexplicables* , & quoy que ce fût l'esprit de mon divin Epoux , & qu'il vid bien la disposition où j'étois , se plaisoit à écouter mes plaintes & mes gemissemens , Est-il possible mon chaste Amour que vous puissiez supporter mes plaintes & mes gemissemens ? Vous me faites voir & goûter les biens qui sont cachez dans vos tresors evangeliques , vous charmez mon ame par leur beauté , vous me consumez dans ma langueur , parce que vous retardez trop à me donner ce que vous voulez que je possède : mon chaste Epoux , mon divin bien aimé , quel plaisir prenez-vous de me faire ainsi souffrir ? Il faut bien que vous me mettiez en ce séjour bienheureux , & que vous me retiriez de la corruption du monde , puisque son esprit est si contraire au vôtre. Ah mon chaste Amour ! accordez-moy cete grace , autrement ôtez-moy la vie ; car elle m'est en diverses manieres un martyre , mais vous voulez différer la possession de ce bien , & cependant que je ne meure pas : & vous vous plaisez à tout cela , j'aime votre divin plaisir , mais neanmoins je ne sçay pas pourquoy je languis , je sçay seulement que c'est vous qui me faites ainsi souffrir. Ce que je dis icy.

Rom.  
8. 26.

III.

n'est qu'une ombre de ce que l'esprit qui me possédoit me faisoit dire pour lors dans une privauté & une hardiesse étonnante, sans que j'eusse pu ny même voulu autre chose, cét Esprit saint s'étant emparé de mon ame & de toutes ses puissances. C'est pourquoy il n'y a étude, ny reflexions, ny vouloirs, n'y raisonnemens humains en telles operations; c'est un langage interieur ravissant, qui se fait par une puissance suprême d'esprit à esprit, & qui dans cette rencontre pût durer une demie heure. Après cela mon divin Epoux qui s'étoit plu à me voir souffrir m'unît à luy d'une façon indicible, & je fus quelque temps comme pâmée & defaillante en luy, puis comme s'il m'eût voulu consoler il me disoit tres-intelligiblement & avec un amour tres-doux que j'eusse un peu de patience & qu'il executeroit bien tost mon desir. Après ces paroles il sembloit me vouloir consommer en ses divins & purs embrassemens, & de nouveau il me confirmoit sa promesse. Les affaires de mon fils alloient de même que les miennes, n'en faisant qu'une des deux auprès de mon divin Epoux, qui me faisoit des reproches interieurs lorsque j'avois quelque doute, & même lorsque j'avois la moindre pensée qu'il manqueroit, ou à luy ou à moy, encore que dans cette operation dont je parle il ne m'en vint, ny doute ny pensée. Après cette promesse mon ame demeura dans une profonde paix & dans une tres-grande certitude qu'elle s'excuteroit, sans toutefois que je sceusse les moyens que Nôtre Seigneur tiendroit pour me tirer du monde, ny en qu'elle Religion il me voudroit placer: car tout devoit venir de sa providence étant destituée de biens. J'avois beaucoup d'inclination aux Feuillantes à cause de leurs retraites & de leurs grandes austeritez. Quelques bonnes ames d'ailleurs me souhaittoient Carmelite, & de mon côté j'aimois beaucoup ce saint Ordre; Dieu néanmoins ne me vouloit ny en l'un ny en l'autre. Cependant j'attendois ce qu'il ordonneroit de moy, comme un bon Père & mon divin Epoux, gardant le mieux qu'il m'étoit possible les vœux de Pauvreté, d'Obeïssance, & de Chasteté que je luy avois faits.

IV.

V.

## A D D I T I O N.

Ces dernières paroles montrent, mais en general la fidelité avec laquelle elle gardoit ses vœux, en attendant que Dieu luy donnât les moyens de les faire plus solennels dans une religion. Mais ce que je vas rapporter de sa premiere relation est:

V. iij.

plus particularisé, & par consequent plus instructif & plus édifiant. Elle y marque encore l'extrême ardeur qu'elle avoit pour cet état de sainteté & les vertus qui accompagnoient ce desir, sçavoir la resignation, la paix du cœur, la patience, la confiance en Dieu, le mépris du monde, & sur tout sa fidelité à déclarer ses sentimens à son Directeur, & à les soumettre à son jugement, ce qu'elle sçavoit être le grand & assuré moyen pour n'être point trompée dans une voye si extraordinaire. Voicy donc ce qu'elle en écrit. Mon desir pour la religion augmentoit de jour en jour & depuis la premiere année de ma conversion il n'est point sorti de mon esprit. S'il y avoit dans ce monde quelque chose qui me plût, c'étoit la condition d'une Religieuse, & j'en menois la vie & faisois les actions autant qu'il m'étoit possible. Je ne laissois pas quelquefois d'avoir peur que ce ne fût une tentation pour me distraire, & je m'en plaignois à Dieu, luy disant: Hélas! mon bien aimé, ostez-moy s'il vous plaist cette pensée. Vous sçavez que je me suis osté les moyens de parvenir à ce bienheureux état, en me privant de mes propres interets, afin de servir le prochain pour l'amour de vous. Et de plus j'ay un fils de qui il faut que je prenne le soin, puisque vous le voulez & que j'y suis obligée, ô mon Dieu! Cette plainte étoit suivie d'un reproche interieur, que je manquois de confiance, cette divine bonté étant assez riche pour mon fils & pour moy. Ainsi je m'abandonnois n'aimant rien qu'à suivre les conseils que Nôtre Seigneur nous a enseignez dans l'Évangile. Je voiois le monde desirer & demander des richesses, & moy il m'étoit impossible de desirer ou demander autre chose que d'estre pauvre. Tout ce que ma sœur me donnoit je le donnois aux pauvres ou j'en achetois des instrumens pour me mortifier. Je me réjouïssois de n'avoir rien, & de ce qu'il falloit que je demandasse par charité à ma sœur tous mes besoins, & elle m'étoit si bonne qu'elle ne me laissoit manquer de rien, mais elle donnoit à mon fils & à moy plus que je ne voulois pour nôtre entretien. Après tout je m'estimois la plus riche du monde, esperant que nonobstant toute ma pauvreté, la providence de Dieu ne me manqueroit jamais, que je serois Religieuse, & qu'il me délivreroit de tous les tracas où j'étois engagée. Quoy que ce desir de quitter le monde fût continuel, il ne me causoit point de trouble, mais mon ame demouroit dans une douce paix, attendant l'heure que Nôtre Seigneur ordonneroit pour cela, avec promesse de luy estre fidele

quand il m'en ouvreroit le chemin. C'étoit luy qui me donnoit la veuë des biens qui sont renfermez dans l'état Religieux, c'étoit luy aussi qui m'en devoit donner la possession. Une fois je fus contrainte de m'arrester en un chemin, ne pouvant supporter la force de cette inspiration, qui me lioit fortement à Dieu dans la connoissance qu'il me donnoit qu'il vouloit cela de moy. M'arrêtant ainsi c'étoit afin de le carresser & de l'obliger de me l'accorder au plutôt, & lorsque je le pressois, j'entendis en mon interieur cette parole amoureuse: Attend, attend; aye patience. Cela me fortifioit & m'entretenoit dans l'esperance, & cependant je ne faisois point d'autres recherches que d'attendre sa sainte volonté & les momens de son execution. Le Diable ne laissoit pas de me tenter beaucoup sur ce qui regardoit la pauvreté. Il me vouloit faire aimer les richesses, & il n'y a raison qu'il n'objectât à mon imagination, pour me faire sortir d'un chemin aussi dénué que celui où Nôtre Seigneur me conduisoit, & où il m'inspiroit de demeurer. Je n'ay point eu de tentation qui m'ait tant importunée que celle-là, car elle étoit quelquefois si violente, que je me voiois presque sur le bord du consentement, étant comme aveugle dans la pratique de la vertu. Mon recours étoit l'oraïson, où je m'abandonnois de nouveau à Nôtre Seigneur, & d'en aller rendre conte à mon Confesseur, qui voyoit bien que Dieu me vouloit dans la nudité où j'étois, & que toute autre pensée contraire n'étoit que tentation. Ainsi je demourois en repos & le trouble de l'imagination cessoit, car pour l'ame, elle étoit toujours en sa paix & dans la conformité à la volonté de Dieu qui étoit toute sa suffisance, son contentement & sa vie.

Ensuite de ce discours elle parle des communications interieures dans lesquelles Nôtre Seigneur la consoloit, & des vertus Heroïques qu'elle pratiquoit en attendant qu'il disposât d'elle selon sa volonté, puis elle continuë en cette sorte: quoy que je fisse tout mon possible pour pratiquer les vertus dans les occasions qui m'étoient continuelles, je me sentoïis toujours pressée interieurement de quitter le monde, avec une lumiere qui m'enseignoït incessamment que je ne m'y sauroïis pas à cause des grands & continuels obstacles où je me trouvois. Je nésçavoïis pas si Nôtre Seigneur me continueroit cette grande assistance, & dans cette incertitude la lumiere qu'il me donnoit me faisoit voir qu'il falloït eviter les occasions. Neut été la grande paix qui me demouroit en l'ame, on eût jugé que ces sor-

tes de lumieres eussent été des tentations , parce qu'en apparence je pouvois faire plus d'actions de charité envers le prochain & meriter davantage dans la condition où j'étois que dans la Religion , où je ne vois pas pouvoir rien faire que pour mon propre salut. D'ailleurs n'ayant point de biens , & étant chargée d'un enfant , cela étoit presque hors de raison. En cette veuë je faisois resolution de n'y plus penser , mais c'étoit en vain , car mon inspiration se fortifioit toujours , & je m'en plaignois à Nôtre-Seigneur luy disant que puis qu'il me donnoit ces pensées , il fit donc tout. Je souffrois plus que jamais dans le monde , lorsque j'entendois des paroles qui offensoient Dieu , & sur tout des paroles contraires à la pureté. Cela me martyrisoit interieurement , & me faisoit trembler , me voiant en des lieux , & en des temps où je ne le pouvois éviter. Et néanmoins plus j'entendois ces sortes de discours , plus mon cœur se lioit à Dieu pour me plaindre à luy. Une fois dans une occasion semblable , où j'eus beaucoup à souffrir , je me sentis tirée interieurement d'aller en ma chambre caresser le bien-aimé qui sembloit me vouloir faire quelque faveur. Je ne pouvois néanmoins luy obeïr si promptement que j'eusse voulu. Mais enfin il me donna jour de congédier ceux qui me retenoient & me fit la grace de le faire. Je me retiray soudain , & dès le premier pas que je fis dans ma chambre , je fus saisie d'un si grand attrait , que je fus contrainte de m'asseoir promptement à terre , ne pouvant me tenir à genoux. Il sembloit que l'ame se voulût séparer du corps , ne pouvant plus demeurer sur la terre parmi tant d'immondices qui luy étoient si horribles & si épouvantables , elle qui étoit créée pour le Ciel , & qui ne voioit icy-bas que des choses qui l'en pouvoient détourner. Je faisois des cris & des soupirs si grands qu'on m'eût facilement entenduë ; mais j'étois seule au haut du logis , ce qui me fut une grande faveur de Dieu , ceux d'ailleurs avec qui je demurois n'étant pas capables des choses spirituelles. C'étoient des plaintes redoublées à Nôtre-Seigneur de ce qu'il me laissoit en tant de dangers , & parmi tant d'ames qui ne l'aimoient pas d'un véritable amour , le conjurant que si sa bonté ne me vouloit pas retirer de la terre , il me mît au moins avec des ames pures , & qui l'aimassent véritablement , afin qu'étant éloignée du monde , je le pusse caresser à mon aise , ne pouvant plus vivre dans un si grand martyre. Cependant cette divine Majesté me regardoit amoureuxment prenant plaisir à mes plaintes , & le regard de ce divin

Epoux

DE L'INCARNATION.

Epoux me <sup>carressa</sup> sans que je fisse rien de ma part, mais de je ne scay quelle maniere je me sentis toute changée & fixe à le regarder & à écouter ses divines paroles. Il me carressoit amoureusement & m'assuroit qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois avec tant d'instance, & qu'il satisferoit mes desirs, mais qu'il ne le vouloit pas encore. Il m'est impossible de dire ce que je connoissois & dont je jouissois en ce divin regard. Je luy dis me sentant vaincuë d'amour & correspondant à sa gracieuseté sacrée : Mon doux Amour, ne meritez-vous pas que je vous cede en tout Ah! quand j'aurois en moy le pouvoir & le vouloir de posseder ce que je vous demande, je le mettrois à vos pieds, laissant tout pouvoir & tout vouloir, pour vous laisser pouvoir & vouloir selon vôtres divine volonté: Et cela n'est-il pas bien raisonnable, ô mon Bien-aimé, ô mon cher Amour. Tous actes cessèrent & il m'unit si étroitement à luy que je ne le puis exprimer, & cette union dura fort longtemps, me laissant dans une douce paix, confiance & assurance interieure que je possederois bientôt ce que je desirois.

C'est ainsi que se termina cet amoureux entretien de nôtre Mere avec nôtre-Seigneur; à quoy elle ajoute une reflexion que je ne dois pas omettre; parce qu'elle est d'une singuliere instruction pour les personnes qui font profession d'une vie spirituelle. Car ayant fait tout son possible pour expliquer l'effet de ce regard mutuel de nôtre-Seigneur à elle & d'elle à Nôtre-Seigneur, & n'ayant pâ de bien loin éгалer par ses paroles le merite & l'excellence de la chose, elle dit: O que c'est une grande peine de ne pouvoir dire les choses de l'esprit comme elles sont! l'on n'en parle qu'en begayant, & encore faut-il chercher des similitudes pour s'exprimer, autrement il se faudroit taire. J'ay encore aussi presentes les veuës & les graces de Nôtre-Seigneur, qu'au temps qu'il me les a faites, & cependant je n'en scaurois presque rien dire, tant cela est dégagé du sentiment & de l'imagination. Car pour ce qui est du regard de Nôtre-Seigneur dont j'ay parlé, on pourroit croire que j'aurois veu une chose imaginaire; mais nullement. De toutes les choses de Dieu je n'ay quasi jamais rien veu en cette sorte, & comme Dieu est esprit, il le faut adorer en esprit & verité. C'est une chose si delicate en l'ame, que sans voir ny oïr, ny goûter, elle comprend, elle scait & connoist Dieu & les choses que sa divine Majesté luy veut apprendre d'une façon admirable, & dans une certitude

Joan. 4  
24

qui ne se peut dire. Il est luy-même le maistre de l'ame, qu'il mène par cette voye, la regissant & la conduisant par connoissance & par amour, se faisant voir à elle & se l'unissant, ne luy cachant rien, mais plutôt luy faisant montre & part de ce qu'il est dès cette vie par une telle science & jouissance; qu'il n'y a que luy & celle qui en jouit qui le sçachent. En un mot on peut dire que le cœur & l'ame est un Paradis où il n'y a rien de secret entre l'aimé & l'amante.

## CHAPITRE XXX.

- I. Dieu luy donne une inclination particuliere à l'Ordre des Urselines. II. Etablissement des Religieuses Urselines à Tours. III. Son Directeur n'estimant pas que Dieu la voulût en cette religion, elle demeure parfaitement soumise dans l'attente des ordres de Dieu. IV. Dieu manifeste à son Directeur qu'il la vouloit en cet Ordre V. Il en donne à elle-même une connoissance particuliere, & l'assure que le temps de ses promesses est venu. VI. Il la presse par des paroles touchantes de se retirer au plutôt du monde.*

- I.** **S**I-tôt que Dieu m'eut donné les premières, & les fortes impressions de quitter le monde, ma pensée se porta du côté des Urselines, parce qu'elles étoient instituées pour aider les ames, qui étoit un employ auquel j'avois de puissantes inclinations, mais il n'y en avoit point encore à Tours en ce temps-là, & je ne sçavois non plus où il y en avoit, mais j'avois seulement entendu parler d'elles: l'objet donc étant éloigné je m'arrétois au présent, de sorte que si l'occasion se fût présentée je l'eusse embrassée en l'un des deux Ordres dont j'ay parlé, & en effet mon inclination s'y portoit, mais j'attendois en patience ce que Dieu voudroit faire.
- II.** Le R. Pere Dom Raymond qui croyoit assurément que je serois Religieuse pensoit aux moyens sans me le dire, & cependant les Urselines vinrent s'établir à Tours; ce n'étoit pas son sentiment que Dieu m'y voulut, & moy qui croyois que la divine bonté, inspireroit ce qu'elle vouloit que je fisse, je me tenois en paix traitant avec elle afin qu'il luy plût faire de moy & de mon fils ce
- III.** qu'elle agréeroit & aimeroit le plus, ainsi mon esprit étoit libre & abandonné sans qu'il pût rien vouloir ny élire. Cependant les Reverendes Mères Urselines s'étant venues loger où elles sont à présent, toutes les fois que je passois devant leur Monastere mon

es  
po  
ne  
da  
foi  
Je  
ce  
tira  
cet  
Epo  
con  
con  
ave  
prie  
cela  
jola  
car j  
Qu  
toùj  
à fa  
teint  
ce p  
ame  
qu'il  
voyo  
me p  
il n'y  
la à  
Quo  
voul  
voyo  
en ef

E  
traits  
pitre  
& rec

esprit & mon cœur sentoient un mouvement subit qui les emportoit en cette sainte maison, & tout cela sans y avoir fait aucune reflexion au precedent : ce mouvement faisoit une impression dans mon ame qui me disoit, que Dieu me vouloit-là, & plusieurs fois le jour que je passois par ce lieu c'étoit toujours de même. Je dis tout cela à mon Directeur, qui me reparti simplement que ce n'étoit pas là le lieu où je devois penser, & là dessus je me retiray croyant qu'il étoit ainsi, & néanmoins je portois toujours cet attrait & cette impression que je recommandois à mon divin Epoux luy disant qu'il voulût & choisît pour moy. Enfin il fit connoître à mon Directeur aussi-bien qu'à moy que c'étoit-là. Il commence donc à prendre cette affaire à cœur, & d'en traiter avec la Reverende Mere Françoisse de saint Bernard, alors Supérieure, laquelle fut de son sentiment, & resolut de concourir à cela, lors qu'elle verroit une occasion favorable. De mon côté je la voyois bien confidemment, sans luy en parler néanmoins, car j'avois une forte pensée qu'il falloit laisser faire Dieu.

IV.

Quelque temps se passa de la sorte pendant lequel je demeuroid toujours tranquille dans le commerce ordinaire, dont il plaisoit à sa divine Majesté de m'honorer jusqu'à ce qu'enfin ayant atteint l'âge de trente ans, il luy plût me donner une connoissance particuliere que le temps étoit venu. J'experimentois en mon ame que c'étoit une affaire de grande importance où il sembloit qu'il y avoit de grands preparatifs à faire, & cependant je ne voyois rien qui s'avancât à l'exterieur, mais une voix interieure me poursuivoit par tout qui me disoit : Hâte-toy, il est temps, il n'y a plus rien à faire pour toy dans le monde. Je disois tout cela à mon Directeur, qui étoit aussi pressé de Dieu à ce sujet. Quoy qu'en ce temps-là mon frere m'engageât fort, & qu'il me voulût encore engager de plus en plus dans ses affaires, & l'on voyoit bien que j'avois une forte batterie de ce côté là, comme en effet il m'en fallut soutenir une tres-grande & tres-difficile.

V.

VI

## A D D I T I O N.

**E**Ncore que nôtre Mere fût indifferente en quel Ordre elle se consaceroit à Dieu, elle avoit néanmoins de puissans attrait pour celuy des Carmelites, comme elle a remarqué au Chapitre precedent, parce qu'ayant lû les œuvres de sainte Therese & reconnu que ses Religieuses faisoient une particuliere profession

d'Oraison & de recueillement , elle crut que cet esprit s'accommoderoit fort bien avec le sien , qui étoit une union continuelle avec Dieu. D'ailleurs le R. Pere General des Feuillans qui étoit allé à Tours pour faire la visite dans son Monastere , ayant desiré de la voir , il fut si ravi de ses dispositions interieures , qu'il crut que ce seroit acquerir un grand tresor à son Ordre de luy en donner l'entrée. A cet effet il luy offrit d'une maniere fort obligeante , une place aux Feuillantines , luy promettant que les Peres de l'Ordre prendroient soin de l'éducation de son fils. Elle receut beaucoup de joye de cette promesse voyant que Dieu commençoit à luy ouvrir les moyens d'accomplir son dessein dans un Ordre qu'elle aimoit particulièrement , à cause des grandes austeritez qu'on luy avoit dit qui s'y pratiquoient. durant quelque temps elle fut dans l'indifference de ces deux Ordres , mais enfin ayant appris que les Feuillantines faisoient profession d'une grande retraite & qu'elles joignoient à leurs austerités l'oraison & le recueillement , elle crut qu'elle y trouveroit tout ce qui l'attiroit du côté des Carmelites : outre qu'elle y voyoit les dispositions bien plus presentes , car l'affaire alla si avant qu'on se dispoisoit déjà à la recevoir dans le Monastere de Paris ; Dieu néanmoins ne la vouloit ny dans l'un ny dans l'autre de ces Ordres , car dès le temps qu'elle se vît veuve , & qu'elle prit la resolution d'être Religieuse , son premier attrait, ainsi qu'elle vient de dire , fut aux Urselines, quoy qu'elle ne les eût jamais veuës , & qu'elle ne sçût où elles avoient des Monasteres. C'étoit là pourtant le véritable dessein de Dieu sur elle , quoyque sa providence le luy voulût rendre incertain jusques au temps de son execution. Mais enfin le temps des desseins de Dieu étant venu , ils s'accomplirent quasi d'eux-mêmes. Sa providence disposa tellement les choses , que cette Religion , qui paroissoit si éloignée s'approcha comme d'elle-même en s'établissant à Tours , & les moyens qu'elle ne recherchoit pas sembloient la rechercher , les Religieuses qui au commencement étoient un peu éloignées , venant s'établir tout proche le logis de son frere. En un mot tout venoit au devant d'elle , en sorte qu'on eût dit que cet établissement ne se faisoit qu'en sa faveur , & pour accomplir les desseins que Dieu avoit sur elle. Voila le general , c'est maintenant à elle de dire ce qui se passa de plus particulier , & de declarer les sentimens secrets de son ame qu'on ne peut sçavoir que d'elle-même. Encore qu'au commencement ( ce sont ses paroles ) je ne fisse

éle  
tre  
de  
cli  
lôn  
che  
em  
pla  
pas  
che  
cho  
dre  
que  
con  
avis  
ster  
ras  
dre  
le p  
a eu  
te c  
tour  
terie  
d'ê  
Nô  
ou d  
en m  
m'av  
lines  
d'y o  
raiso  
saint  
pouv  
Ains  
leurs  
moy  
Jeme  
Relig  
jama  
parle

élection de telle ou telle Religion, & que j'attendisse tout de Nôtre-Seigneur sans aucun choix, ainsi qu'un pauvre qui ne fait choix de l'aumône qu'on luy donne, j'avois pourtant beaucoup d'inclination à celle des Feuillantines, mais nôtre Seigneur ne vouloit pas cela de moy, parce que toutes les fois que je passois proche le Monastere des Urselines, je sentoys en moy une telle émotion, qu'il sembloit que mon cœur se dût arreter en cette place avec une affection d'y demeurer. Je ne voulois pourtant pas tant m'y affectonner, parce que j'apprehendois de m'attacher à une chose dont je n'eusse pû venir à bout. Ainsi je tâchois de faire évanouir ces sentimens de mon esprit & d'en perdre l'estime, bien que je fisse souvent reflexion sur les pensées que nôtre Seigneur me donnoit de l'utilité de cet Ordre, & combien il ravit d'ames d'entre les mains de Satan. Il m'étoit avis que je devois faire plus d'état de cela que de toutes les austerez des autres, & que sa bonté m'ayant fait parmi les embarras du siècle toutes les faveurs dont j'ai parlé, cet Ordre me seroit plus propre qu'aucun autre, la conversation avec le prochain y étant encore conforme à celle que nôtre Seigneur a eüe icy-bas dans l'instruction des ames. Je pesois beaucoup cette consideration, & je la trouvois d'un grand poids. Mais je retournois à mes pensées imparfaites, regardant les penitences exterieures dont on fait tant d'état, & j'avois un peu de regret d'être dans un lieu où l'on ne fist pas tant d'austeritez. De plus Nôtre-Seigneur me tenoit encore caché le lieu où il me vouloit, ou des Feuillantines ou des Urselines: c'est pourquoy je retenois en ma pensée la promesse que le R. Pere General des Feuillans m'avoit faite, n'ayant pour lors nulle entrée ou habitude aux Urselines. Et quand j'y en aurois eu, je n'aurois jamais eu la hardiesse d'y demander une place, cette demande me paroissant trop hors de raison, parce qu'il n'y avoit rien en moy, qui pût donner à ces saintes Filles l'affection de me recevoir pour l'amour de Dieu, ne pouvant être reçüe en aucun lieu que sous le titre de charité. Ainsi j'attendois toujours la grace qui m'avoit été promise d'ailleurs, & toujours je revenois à penser aux Urselines, ressentant en moy cette affection interieure que j'ay dit de l'instruction des ames. Je me ressouvenois que la premiere pensée que j'avois eüe d'être Religieuse après ma conversion avoit été d'être Urseline, bien que jamais je n'en eusse veu, & que je n'eusse même jamais entendu parler de leurs fonctions, & cette pensée m'étoit toujours de-

meurée dans l'esprit. Etant donc ainsi pensive & combattuë des deux côtez, sans sçavoir dans lequel Dieu me vouloit, j'attendois en paix les ordres de sa volonté, laquelle quand elle me seroit conuë, j'étois entierement resoluë de m'y soumettre quoy qu'il m'en dût arriver.

Lorsque cette Mere étoit ainsi indéterminée, il se presenta une occasion qui pensa la partager encore davantage. M. l'Evêque de Dol passant par Tours au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Paris, & entendant tout ce que l'on disoit de ses grandes vertus, & de l'étenduë de son esprit voulut l'emmener avec luy pour la faire la pierre fondamentale d'un Monastere de Religieuses de la Visitation qu'il vouloit fonder en son Diocèse. Comme elle n'entreprenoit rien à la légère, elle demanda du temps pour prendre conseil sur une affaire de telle importance. Après donc y avoir pensé devant Dieu, elle luy fit cette sage réponse: Que cette affaire étoit d'une extrême consequence, & que pour y réussir il étoit nécessaire d'y avoir une grande vocation, mais que pour elle, elle n'y en avoit aucune, & qu'ainsi elle supplioit sa Grandeur de ne la point engager dans un emploi où elle ne pourroit pas réussir. Après cette réponse ce Prelat continua son chemin bien marri de ne l'avoir pû gagner, mais d'ailleurs fort édifié de sa modestie.

S'étant ainsi dégagée, elle continua dans son indifférence à l'égard des Feuillantines & des Urselines, mais il se presenta une occasion qui servit à la disposer peu à peu à l'état où Dieu l'avoit destinée. Elle fut obligée de rendre visite à la Mere Françoisse de saint Bernard alors Supérieure des Urselines, & cette visite ayant été suivie de beaucoup d'autres, elles formerent entre-elles une amitié sainte, qui passa jusqu'à la familiarité. Leur conversation étoit si douce & leurs entretiens remplis de tant de devotion que nôtre Mere dit ces paroles: Plus la conversation étoit fréquente, plus je m'y sentoais attirée, & elle étoit si douce, que quand j'étois une fois avec elle, je n'eusse jamais voulu m'en séparer. Cela néanmoins n'avançoit point ses affaires, d'où vient qu'elle continuë, disant: Quoyque j'eusse cette grande familiarité avec elle, je n'eus jamais la hardiesse ny même l'instinct interieur de la prier de m'aider, me sentant toujours poussée interieurement de laisser le tout entre les mains de Dieu. Je luy rémoignoais bien quelquefois dans l'entretien le desir que j'avois de quitter le monde & l'impuissance où j'étois de l'effectuer, mais le tout en demuroit là. Or il arriva qu'elle fut élüe Supérieure, & la premiere fois que

j'eus l'honneur de la voir après son élection, sortant de nôtre logis, il me vint en pensée qu'elle m'alloit offrir une place. Et en effet après que je l'eus saluée, elle me dit fort agreablement : je sçay ce que vous avez dans la pensée ; vous pensez que je m'en vais vous offrir une place ; Oui , je vous l'offre. Je fus toute surprise d'admiration , de voir une telle charité , & j'en fus si touchée que je ne le puis exprimer. Mais d'autre part je devins aussi plus pensive que jamais , Nôtre - Seigneur me tenant toujours caché s'il vouloit cela de moy ; où que je tournasse du côté des Feuillantines. Et quoy que je remis le tout à mon Confesseur avec resolution de faire ce qu'il me commanderoit , je le priay neanmoins de ne donner point si-tôt parole à la Reverende Mere , ne pouvant agir en cette affaire, si je ne sentoie un autre mouvement interieur. Luy qui ne demandoit qu'à me mortifier me répondit rudement qu'il y aviseroit , & pour sonder mes sentimens il sembloit me vouloir décourager ne me parlant plus de la Religion qu'avec froideur & indifference. Je le craignois si fort que je n'osois presque voir la Reverende Mere , laquelle se plaisoit aussi de ce que l'on me mortifioit de la sorte. Mais enfin la confiance que j'avois en elle fit que je luy declaray la perplexité où j'étois , au regard des Feuillantines. Cela ne luy causa point de refroidissement, mais plutôt elle m'assura que si Nôtre-Seigneur ne me vouloit pas Urseline & qu'il m'appellât ailleurs elle m'y aideroit de tout son possible , & par elle-même , & par ses amis. Je n'avois jamais veu une charité si grande , & si desinteressée. Il paroissoit evidemment que Nôtre-Seigneur la portoit à me faire tout ce qu'elle me faisoit , & tout ce qu'elle me fit depuis ; car il n'y avoit rien de naturel & d'humain qui l'obligeât à en user de la sorte : Elle ne me connoissoit point , je ne l'avois jamais obligée , & elle n'avoit rien à esperer de moy ; En un mot , rien ne l'excitoit à me traiter si charitablement , que le pur amour de Dieu qui l'avoit réservée à me donner de sa part le bien que j'attendois depuis si long-temps de sa misericorde. Apres une si longue perplexité où Dieu me tenoit , un jour que j'y pensois le moins , je vis sensiblement effacer de mon esprit l'affection , & le desir que j'avois aux Feuillantines , & je sentis imprimer en la place l'affection & le desir d'être Urseline , avec une inspiration si pressante d'en poursuivre l'execution , qu'il me sembloit que tout ce qui étoit au monde me menaçoit de ruine , si je ne me salvois promptement en cette maison de Dieu. Cela fut donc resolu , & mon Confesseur y consentit.

## C H A P I T R E XXXI.

*I. On luy donne esperance qu'elle sera receuë aux Viselines. II. Le Diable prend occasion de la jeunesse de son Fils, pour la tenter, & la détourner de ce dessein. III. Elle reçoit assurance de sa reception. IV. Accident inopiné qui pensa rompre tout son dessein. V. Et qui fit élever tous ses amis contre elle pour s'y opposer. VI. Elle dit adieu à son Pere. VII. L'année, le jour & la façon de son entrée en Religion.*

**C**ette même année mil six cens trente, la Mere François de Saint Bernard dont j'ay parlé fut élue Prieure en son Convent de Tours. Dès l'heure Dieu luy donna l'inspiration de faire tout son possible auprès de sa Communauté pour me faire recevoir, & dès le même jour elle m'envoy querir pour me témoigner la bonne volonté qu'elle avoit pour cela. Je vis bien ce qu'elle me vouloit dire, mais je n'en fis rien paroître, parce que je voulois sçavoir de mon Directeur ce que j'avois à répondre, & je la remerciay simplement sans m'ouvrir davantage. Ce que raisonnablement parlant je trouvois important de mon côté & capable de traverser l'affaire, c'étoit mon fils qui n'avoit pas douze ans, & que je voyois dénué de tous biens. Aussi le Diable me pressoit de ce côté-là, me faisant voir que je n'avois point de jugement d'avoir ainsi negligé mes propres interests, n'ayant rien fait pour moy ny pour mon fils, & que de le vouloir quitter en cet état ce seroit le perdre, & engager dangereusement ma conscience. Ces raisons m'étoient d'autant plus touchantes, & persuasives que je voyois l'objet present, & que selon la conduite humaine la chose étoit convainquante. Mais aussi tôt nôtre bon Dieu me donnoit une confiance, qu'il auroit soin de ce que je voulois quitter pour son amour, afin de suivre avec plus de perfection ses divins conseils, que j'avois fortement gravés en l'esprit, sur tout, après les vœux, celui de quitter les parens. Je voyois encore le malheur de ceux qui y étant appellez n'obeissent pas à la vocation. Mais tout cela étoit si doucement gravé en mon ame qu'elle étoit resoluë de les suivre, & de se perdre, au sens que le sacré & suradorable Verbe Incarné l'a déclaré dans l'Evangile. J'aymois mon fils d'un amour bien grand, & c'étoit à le quitter que consistoit mon sacrifice; mais Dieu le voulant ainsi je m'aveuglois volontairement, & remettois le tout à sa providence. Mon

Directeur

Directeur eût enfin parole des Reverendes Meres Urselines, comme aussi de Monseigneur l'Archevêque, son consentement étant nécessaire, parce qu'on me recevoit sans dot. Mon frere & ma sœur furent les plus fortes parties à s'y opposer; le Pere néanmoins les gagna, car il étoit aussi leur Directeur, & même il leur fit promettre qu'ils se chargeroient de mon fils. Tout fut donc conclu, & le jour pris pour mon entrée; mais il arriva une affaire qui pensa tout perdre. Mon fils qui ignoroit mon dessein, & qui n'avoit pas encore douze ans accomplis, eût envie de s'en aller à Paris pour se faire Religieux avec un bon Pere Feuillant qu'il connoissoit, & qui pour se défaire de cet enfant qui étoit toujours après luy, luy avoit fait croire qu'il l'emmeneroit avec luy. Mais le Pere étant party sans luy en parler, il s'attrista quand il le sceut, & sans me rien dire de ce qu'il projettoit, sortant du lieu où il étoit pour lors en pension, il s'en alla & fut perdu l'espace de trois jours, sans qu'on pût le recouvrer, quelque recherche qu'on en pût faire, car j'avois mis du monde en campagne, de tous côtez. En cette perte tous mes amis m'accablèrent de raisons, & me condamnerent, disant que c'étoit là une marque évidente, que Dieu ne vouloit pas que je fusse Religieuse. On m'affligeoit de toutes parts, & ce me fut une grande croix, car le Diable se mettant de la partie, faisoit les efforts pour me troubler l'esprit, m'insinuant que j'étois la cause de cette perte, & me mettant devant les yeux une infinité d'inconveniens. Enfin au bout de trois jours, après avoir fait des instantes prieres à Dieu, avec plusieurs de mes amis qui prenoient grande part à mon affliction, un honnête homme qui l'avoit trouvé sur le port de Blois me le ramena. Ce fut alors que chacun me fit de nouvelles resistances, me remontrant que j'engageois ma conscience de le quitter si jeune, que ce qui étoit arrivé de sa part, arriveroit encore, que je serois coupable de sa perte, & que ce que j'estimois vertu me tourneroit à châtement. Ainsi j'étois combatuë de tous côtez, sans parler de l'amour naturel qui me pressoit comme si l'on m'eut separé l'ame du corps, & il n'y a raison qui ne me passât par l'esprit au sujet de mes obligations en son endroit, outre le grand amour que j'avois pour luy. D'ailleurs la voix interieure qui me suivoit par tout, & qui me disoit: hâte-toy, il est temps, il ne fait plus bon pour toy dans le monde, me frappoit continuellement les oreilles du cœur, & s'opposoit à celle de la nature & du sang. Mais enfin celle-cy l'emporta par son efficace, & me fit abandonner mon fils entre les

VI.

bras de Dieu, & de la Sainte Vierge. Je le quittay donc & mon Pere aussi dés-ja fort âgé, lequel faisoit des cris lamentables, lors que je pris congé de luy; il n'y a raison qu'il ne mit en avant pour m'arrêter; mais mon cœur se sentoît invincible. Je traitois de cette affaire dans mon interieur avec mon divin Epoux, & plusieurs jours auparavant je ne pouvois luy dire autre chose sinon; mon chaste Amour je ne veux pas faire ce coup si vous ne le voulez; voulez pour moy mon bien-aimé, tout me sera une même chose en vôtre divin vouloir. Alors il repandoit dans mon ame un aliment divin, & une vertu interieure qui m'eut fait passer par les flames, me donnant un courage à tout surmonter, & à tout faire, & emportant sans resistance mon esprit où il vouloit. Je quittay donc tout ce que j'avois de plus cher, un matin jour de la

VII.

Conversion de Saint Paul, mil six cens trente & un. Mon fils vint avec moy, lequel pleuroit amèrement en me quittant: Et moy en le regardant il me sembloit qu'on me separoit en deux, ce que neanmoins je ne faisois pas paroître. Le Reverend Pere dom Raymond me donna à la Reverende Mere de saint Bernard qui me receut & toute sa Communauté avec une charité admirable, ayant auparavant receu la benediction de Monseigneur l'Archevêque de Tours qui me voulut voir avant mon entrée dans le Monastere.

ADDITION.

CE qui la pressoit si fort de se faire Religieuse, étoit le desir Cardent qu'elle avoit de garder plus parfaitement les conseils Evangeliques dont Nôtre-Seigneur luy avoit donné tant de goût luy faisant voir les tresors immenses qui y sont enfermez. Son amour luy avoit désja fait trouver l'invention de garder dans le siecle ceux d'obeissance, de pauvreté, & de chasteté d'une maniere toute nouvelle & extrêmement difficile; mais il en restoit un qu'elle ne pouvoit garder, qu'en quittant le monde, sçavoir, celui qui ordonne d'abandonner les parens. C'étoit donc là le sujet qui l'obligeoit de chercher les moyens d'en sortir, & de rompre des liens que les circonstances sembloient devoir rendre inviolables. Mais la plus difficile partie de son sacrifice, étoit à abandonner son fils qu'elle alloit laisser jeune, sans biens, sans industrie, sans appuy: Car quelque amitié que les parens témoignent en ces rencontres, quand elles sont recentes, & quelques promes-

## DE L'INCARNATION.

171

Ses qu'ils fassent de donner du secours, ils se lassent à la fin, & se contentent de porter leurs propres fardeaux sans se charger encore de ceux d'autrui. Ce fils étoit un Isaac, & un unique, que Dieu luy avoit donné pour éprouver sa foy & son amour; mais aussi il ne luy donna pas moins de force & de courage pour l'immoler qu'il en avoit donné à Abraham pour luy sacrifier le sien. Je ne doute point qu'un abandonnement si nouveau, & si contraire en apparence aux plus étroites obligations de la loy naturelle ne soit condamné de ceux qui ne se gouvernent que par les lumieres de la raison, & qu'il ne soit même improuvé de quelques uns de ceux qui ont connoissance des regles de l'Eglise, puis qu'il se trouve des Conciles qui defendent aux Meres sur peine d'excommunication d'abandonner leurs enfans. Mais il faut avoüer que les lumieres surnaturelles sur tout quand elles éclairent les Saints qui n'agissent que par les mouvemens de la grace, font voir les choses tout d'une autre maniere que ne font celles de la seule raison. Je ne doute point que la lumiere qui fit voir au Patriarche Abraham qu'il pouvoit luy-même immoler son propre fils, après que la voix de Dieu luy en eût fait le commandement, ne fût la même qui fit voir à cette ame genereuse, qu'elle pouvoit abandonner le sien, après que Dieu luy eût tant de fois déclaré que c'étoit sa volonté. Elle ne le quittoit pas par inconsideration, ny par dureté, ny à dessein de se décharger de luy, qui sont les motifs de l'excommunication du Concile: car elle voyoit parfaitement les obligations naturelles qu'elle avoit de l'élever, & c'étoit le moyen dont les hommes, les demons, & même sa propre raison se servoient pour la retenir. D'ailleurs elle avoit pour luy un amour tres-sensible, & la seule bonté de son naturel au regard de tout le monde, faisoit assez connoître quels pouvoient être ses sentimens maternels à l'endroit de son propre fils; de telle sorte que dans tout le temps qu'elle projettoit de le quitter, quand elle jettoit les yeux sur luy c'étoit avec une compassion qui luy déchiroit les entrailles, mais la force de la grace l'emportoit; & quelque amour qu'elle eût pour luy, elle en avoit infiniment davantage pour celui qui luy commandoit de le quitter. Car enfin Jesus-Christ a fait le conseil de quitter les peres, les meres, les enfans: il faut donc qu'il se puisse & qu'il se doive quelquefois garder. Et si jamais il a été pratiqué en sa perfection, ce fut assurément en cette rencontre. L'on a bien veu des peres & des meres quitter leurs enfans pour faire profession de

Concil.  
Calce-  
don.

la vie Religieuse, mais c'étoit en leur laissant leurs biens & leurs possessions, & ainsi les quittant en quelque façon, ils ne les quitoient pas, puis qu'ils leur laissoient les mêmes moyens de les entretenir & de les pourvoir qu'ils avoient lors qu'ils étoient avec eux. Mais, ce qui est peut-être sans exemple, cette femme genereuse a quitté le sien sans biens, sans appuy, sans industrie, l'abandonnant à la seule providence de celui qui l'appelloit, & c'étoit ce qui faisoit sa plus grande peine, & la principale partie de son sacrifice. Il faut aussi avouer qu'elle ne l'aimoit pas tant pour le monde, dont les biens sont le partage; que pour Dieu, dont les richesses sont dans la pauvreté. D'où vient que non seulement elle ne luy laissoit point de biens, mais encore elle affectoit de ne luy en point laisser: car comme elle dira plus bas, elle ne luy a jamais désiré, non plus qu'à elle-même, que la parfaite pauvreté d'esprit, & dans la suite des temps, elle a toujours eu soin d'écarter de luy tous les liens qui le pouvoient attacher à la terre.

*En sa  
première  
relation.*

Elle prend donc enfin la résolution de sacrifier ce fils à la providence, au même temps qu'elle s'alloit offrir elle-même en sacrifice dans la Religion, mais ce fils ne se laissa pas lier comme fit Isaac, il s'enfuit lors qu'elle étoit sur le point de l'abandonner, ce qui luy causa l'affliction qu'elle vient de dire, & que je luy vais faire repeter, parce qu'il reste des circonstances tres-remarquables qu'elle n'a pas touchées, voicy ses paroles: Lors que j'étois sur le point d'exécuter mon dessein, Nôtre-Seigneur m'envoya une pesante croix, & la plus sensible que j'aye eu en ma vie. Quinze jours avant mon entrée, je perdis mon fils qui pour lors n'avoit pas encore douze ans, & je fus trois jours sans en entendre aucune nouvelle. Je croyois assurément ou qu'il fut noyé, ou que quelque homme perdu l'eût emmené. Plusieurs semblables pensées troubloient mon esprit, & je souffrois beaucoup plus au dedans que je ne le faisois paroître à l'extérieur. Je pensois sur tout que Dieu avoit permis cela pour me retenir dans le monde, ne voyant pas qu'il y eût d'apparence d'effectuer mon dessein si mon fils ne se retrouvoit. J'avois mis plusieurs personnes en campagne pour le chercher, mais en vain. O Dieu! Je n'eusse jamais crû que la douleur de la perte d'un enfant pût être si sensible à une Mère. J'avois veu malade presque jusqu'à rendre l'esprit, & je le donnois de bon cœur à Nôtre Seigneur: mais le perdre de la sorte, c'étoit ce que je ne pouvois comprendre.

## DE L'INCARNATION.

173

Je ne sortois point de la paix interieure avec nôtre Seigneur, mais cela ne m'ôtoit pas la peine sensible d'une telle perte, ny de la privation de la chose du monde que j'aimois le plus, sçavoir du bien de la Religion. Enfin devant Dieu il me fallut dépoüiller de tout desir & demeurer nuë au pied de sa Croix, me resignant de tout mon cœur à ce que sa bonté en ordonneroit.

Dans cette affliction elle alla trouver la Superieure des Ursulines pour se consoler avec elle. Lors qu'elles étoient en cét entretien, son Confesseur entra qui ayant appris le sujet de sa tristesse & de ses larmes, bien loin de la consoler, la mortifia de la plus étrange maniere qu'il eût encore fait, luy disant, ou qu'elle n'avoit guères de foy, si elle ne croyoit pas que cét accident fût arrivé par l'ordre de la Providence, ou, si elle le croioit, qu'elle n'avoit gueres de soumission aux ordres de Dieu: Qu'elle faisoit assez voir que ses vertus étoient bien superficielles, & qu'elle avoit grand sujet de craindre, que ce fussent plutôt des ruses d'une nature hypocrite, que de veritables vertus: Qu'on voioit bien que la nature étoit encore en elle toute entiere, & les passions toutes vives, puis qu'elle avoit des attachemens si emportez pour une chetive creature.

Si l'on considere bien la nature & les circonstances de cette affliction, il y aura bien des personnes qui croiront que cette correction étoit un peu indiscrete & à contre-temps: Mais ce sage Directeur qui connoissoit à fond les dispositions interieures de celle à qui il la faisoit, sçavoit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que cette épreuve ne serviroit qu'à affermir sa vertu & à accroître son merite. Pendant qu'il luy parloit de la sorte, elle étoit à genoux dans un aneantissement profond qui paroissoit jusques dans son extérieur. Etant donc en cette posture croiant que tout ce que son Directeur luy disoit étoit veritable; elle laissa aller un soupir un peu plus fort que les autres, en sorte qu'il se fit entendre; ce qui donna lieu au Pere de continuer comme il avoit commencé & de luy dire: Et bien, cela ne confirme-t'il pas ce que je viens de dire, que la nature corrompue est encore en vous toute vive? Après plusieurs semblables paroles piquantes, & de mépris, il luy commanda de se lever & de sortir, disant que la maison de Dieu n'étoit pas pour des ames si imparfaites. A ce commandement elle se leva, & faisant une profonde reverence, elle se retira en silence & en humilité. Elle ne fut pas plutôt sortie que le Pere, & la Superieure demurerent comme immobiles dans l'admiration

d'une si grande vertu, & sans se pouvoir contenir, ils pleurerent tous deux abondamment de compassion, & sans luy en parler ils mirent encore de leur chef des hommes en campagne pour aller à la découverte de son fils.

Tout cela arriva dans l'Octave de l'Epiphanie, en laquelle on chante l'Evangile où il est parlé de la perte que la sainte Vierge fit de nôtre Seigneur dans le Temple, cette rencontre fortifia son esprit, & luy donna des sentimens admirables dans la pensée qu'elle perdoit son fils âgé de douze ans, qui étoit le même âge auquel la sainte Vierge avoit perdu le sien. Cette pensée la consola & luy fit esperer que comme la sainte Vierge trouva son fils trois jours après l'avoir perdu, ainsi Dieu luy rendroit le sien dans le même temps, & cependant elle conserva les sentimens de resignation & d'affliction tout ensemble de cette divine Mere. Voicy comme elle décrit les uns & les autres : Pendant tout le temps de cette

*En sa  
premiere  
relation.* perte j'avois gravé en mon esprit la douleur que ressentoit la tres-sainte Vierge, lors qu'elle perdit dans le Temple le petit Jesus qui étoit un si digne Fils, au lieu que moy chetive que j'étois je souffrois pour la perte d'un petit rien : Cette pensée me consolait, mais j'en avois bien d'autres qui me troubloient & tendoient à me faire croire que toutes les inspirations que j'avois eues de me donner à Dieu, & de quitter le monde avoient plutôt été des tentations que de veritables inspirations de Dieu. Et de plus ceux qui sçavoient que je devois quitter mon fils pour me rendre Religieuse encherissoient encore par-dessus mes pensées, & tout cela me travauroit, en sorte que je n'osois dire mot, parce que je me condamnois moy-même. Un bon Religieux m'avoit prédit cette affliction peu de temps avant qu'elle m'arrivât, en me disant : Preparez-vous à recevoir une grande faveur de Dieu, mais ce ne sera qu'après vous y avoir disposée par une grande croix. Par cette grande faveur il vouloit entendre mon entrée en Religion ; par cette grande croix, la perte de mon fils.

Cette bonne Mere rapporte le sujet de la fuite de son fils tel qu'elle l'a cru, Mais la veritable cause fut une melancholie profonde où il tomba, & qui étoit comme un pressentiment & un presage du malheur qui luy alloit arriver, si pourtant cela se peut appeller malheur. Personne ne le careffoit comme à l'ordinaire. Il voyoit que ses proches qui avoient connoissance du dessein de sa Mere le regardoient fixement d'un oeil de pitié sans luy rien dire, puis se retournant ils conféroient ensemble à basse voix de cette af-

## DE L'INCARNATION.

175

faire & des suites qu'elle pouvoit avoir. Ainsi ne voyant rien que de triste & de lugubre, les lieux, les personnes, les objets choquerent tellement ses sens & son esprit, que ne pouvant plus rien supporter, il prit resolution de se dérober pour s'en aller à Paris chez le correspondant de son oncle. Mais enfin trois jours après on le ramena à sa Mere, laquelle faisant matiere de vertu de tout, prit son retour pour un chastiment, comme elle avoit pris sa perte pour une punition.

Enfin, dit-elle, le Bien aimé ne me trouva pas digne de souffrir davantage cette privation, il me le rendit, & je commencai d'esperer jouir bientôt du bien que je pensois avoir perdu. Mon frere & ma sœur me promirent de se charger de cet enfant, & de prendre soin de tout ce qu'il auroit besoin, tout ainsi que si moy-même je fusse demeurée au monde. Je pris donc resolution étant poussée interieurement de le laisser en la providence de Nôtre-Seigneur sous la protection de la sainte Vierge & de saint Joseph, sans avoir autre assurance que que de simples paroles, que je voyois bien être fort incertaines, comme en effet mon frere mourut peu de temps après.

*Au même lieu*

Chacun me blâmoit de laisser ainsi un enfant qui n'avoit pas encore douze ans, sans aucun appuy assuré, comme aussi de quitter mon Pere, qui étoit fort âgé, & qui étoit sensiblement touché de ne me plus avoir auprès de luy. Tout cela me faisoit souffrir; mais j'avois gravé en ma memoire ces paroles de Nôtre-Seigneur, qui sont en l'Evangile; *Celuy qui aime son pere & sa mere plus que moy, n'est pas digne de moy. Et celuy qui aime son fils & sa fille plus que moy, n'est pas digne de moy.* Cela me fortifioit tellement l'esprit que je n'avois pitié de l'affliction de personne, mais cherissant le vouloir de Nôtre-Seigneur, je voulois luy obéir. Mon Confesseur m'aidoit beaucoup, m'assurant que N. Seigneur auroit soin de mon fils, & que j'entrasse librement en la veuë de Dieu. Je ne laissois point de biens entrant en religion, mais selon mes sentimens interieurs je pensois plus laisser en quittant mon fils, que j'aimois beaucoup, que si j'eusse quitté toutes les possessions imaginables, & fut tout le laissant sans appui. Il y avoit bien dix ans que je le mortifiois, ne permettant pas qu'il me fît aucunes carresses, comme de mon côté je ne luy en faisois point, afin qu'il n'eût aucune attache à moy, lorsque Nôtre-Seigneur m'ordonneroit de le quitter. Mais tout cela n'empêcha pas qu'il n'eût un tres-grand ressentiment à ce départ. Je fus plusieurs jours dans

*Marth. 10. 37.*

une fort grande union avec Nôtre-Seigneur, en sorte que la nuit même je ne pouvois reposer tant cét attrait étoit puissant. Mon occupation étoit en le familiarisant & me sentant dans une grande nudité, de luy parler de l'action qu'il vouloit que je fisse, & de cét enfant que je luy allois laisser entre les mains, étant prête d'ailleurs de quitter tout ce dessein, s'il le vouloit, & qu'en cela je ne voulois en aucune façon me rechercher, mais luy obeir en tout; ne me défiant point qu'il me laissât vuide de grâces dans le monde, où il m'avoit tant cherie. Je luy disois qu'il ne permît pas que je commisse une faute en quittant cét enfant, s'il ne vouloit pas que je le quittasse; mais aussi que si c'étoit sa volonté, je passerois par-dessus toutes les raisons humaines pour son amour. Cette divine bonté prenoit plaisir à mon abandon, & il me caressoit si amoureusement que je ne le sçauois dire. Il me provoquoit à luy parler sans cesse dans cette union, où le caressant reciproquement il sembloit que je le voulois contraindre de me répondre. Je luy disois sans cesse: Hé! le voulez-vous ô mon-Amour? Hé! dites, le voulez-vous? Car je ne veux que ce qu'il vous plaist. Ma paix interieure augmentoit toujours, & pressée interieurement d'obeir promptement, je me vis tellement alienée de toutes les creatures, que je ne pouvois avoir attention à quoy que ce fût. Si l'on me parloit, j'oublois aussi-tôt ce que l'on me disoit. Je ne pouvois même manger que fort peu, & encore avec beaucoup de peine, en sorte que l'on croioit que je demeurerois fort malade. Mais c'étoit ce grand recueillement, & cette paix interieure qui ne me permettoit pas de sortir hors de moy-même.

Ces paroles nous apprennent, que dans toute cette affaire elle n'avoit point d'autre dessein que de suivre la volonté de Dieu, & que de son côté elle étoit dans une parfaite indifférence de quitter le monde ou de ne le pas quitter. Mais enfin la dernière résolution étant prise, & le jour de son départ arrêté, quelques heures avant que de sortir elle prit son fils en particulier & luy fit ce discours pour dire adieu: Mon fils, j'ay à vous communiquer un grand secret que je vous ay tenu caché jusques à présent, parce que vous n'étiez pas en âge de l'écouter ny d'en comprendre l'importance. Mais à présent que vous êtes plus raisonnable, & que je suis sur le point de l'exécuter, je ne puis plus différer de vous en donner la connoissance. Je vous diray donc que dès le temps que Dieu m'a séparée de vôtre Pere, avec lequel je n'ay

vécu

vécu que deux ans, il m'a donné le dessein de quitter le monde & de me faire Religieuse. Depuis ce temps-là ce dessein s'est toujours fortifié, & si je ne l'ay pas executé, c'est qu'étant jeune comme vous étiez, je n'ay pas voulu vous quitter, croyant que ma presence vous étoit nécessaire pour vous apprendre à aimer Dieu & à le bien servir. Mais aujourd'huy que je suis sur le point de me separer de vous, je n'ay pas voulu le faire sans vous le dire, & vous prier de le trouver bon. Je pouvois vous quitter sans faire bruit & sans vous en parler, car il y va de mon salut, & quand il est question de se sauver, il n'en faut demander congé à personne. Mais parce que je n'ay pas voulu vous attrister & que vous eussiez été trop étonné de vous voir tout d'un coup sans pere & sans mere, je vous ay pris icy en particulier pour vous demander vôtre consentement. Dieu le veut, mon fils, & si nous l'aimons nous le devons aussi vouloir: c'est à luy à commander, & à nous à obéir. Si cette separation vous afflige, vous devez penser que c'est un grand honneur que Dieu me fait de m'avoir ainsi choisie pour le servir, & que ce vous doit être un grand sujet de contentement quand vous apprendrez que je le prieray pour vous jour & nuit. Cela étant ne voulez-vous donc pas bien que j'obéisse à Dieu, qui me commande de me separer de vous? A ces paroles son fils à qui elle n'avoit pas coutume de faire des discours si graves & si sérieux, demeura comme interdit, & dans son étonnement tout ce qu'il pût dire fut de faire cette réponse d'enfant: Mais je ne vous verray plus. A quoy elle repartit: Ne dites pas cela, mon fils, vous me verrez tant qu'il vous plaira, & c'est pour cela que je ne m'éloigne pas de vous; le lieu de ma retraite est le Convent des Urselines, il est à nôtre porte, & ainsi vous aurez la liberté, & la commodité de me voir quand vous le desirerez. Puis qu'ainsi est, dit-il, que j'auray la consolation de vous voir & de vous parler, je le veux bien. Ayant obtenu ce consentement, elle reprit son discours & le continua en cette sorte: J'aurois eu bien de la peine à me separer de vous, si vous y aviez apporté de la résistance, parce que je ne veux pas vous mécontenter; mais puis que vous le voulez bien, je me retire & vous laisse entre les mains de Dieu. Je ne vous laisse point de biens, car comme Dieu est mon heritage, je desire qu'il soit aussi le vôtre, si vous le craignez, vous serez assez riche, car la crainte de Dieu est un grand tresor. Mon fils, vous perdez aujourd'huy vôtre mere, mais vous ne perdez rien, parce que je vous en donne une autre en

ma place , qui vous fera bien meilleure que moy , & qui a beaucoup plus de pouvoir de vous faire du bien. C'est la sainte Vierge à qui je vous recommande , soyez-luy bien devot , appelez-la vôtre Mere , & dans vos besoins adressez-vous à elle avec confiance , la faisant ressouvenir que vous êtes son fils , & qu'il faut qu'elle ait soin de vous. Je vous laisse encore entre les mains de ma sœur , qui m'a promis de vous aimer , & de vous entretenir jusques à ce que Dieu dispose de vous selon l'ordre de sa providence ; c'est pourquoy rendez-luy le même respect , & la même obeissance qu'à moy-même. Respectez tous vos parens , honorez tout le monde ; ne soyez point querelleux , évitez la compagnie des écoliers débauchez , & fréquentez ceux que vous verrez se porter à la pieté. Approchez souvent des Sacremens , servez bien Dieu , priez-le avec respect & devotion , & gardez sur tout ses saints Commandemens. En un mot , aimez Dieu , & Dieu vous aimera , & aura soin de vous en quelque état que vous soyez. Adieu , mon fils.

Voilà le testament que cette bonne Mere fit à son fils , qui depuis ce temps-là fut le fils de la providence. C'étoit le lieu & le temps de luy donner un baiser , pour dernière marque de son affection , mais elle ne le fit pas , comme elle ne l'avoit jamais fait auparavant , ce qui me semble rare dans une mere , & ce qui m'a toujours donné de l'étonnement jusques à ce que j'en aye appris la cause , qui est celle qu'elle a rapportée , & qui montre une sagesse toute extraordinaire , sçavoir que dans le dessein qu'elle avoit de le quitter un jour en se donnant à Dieu , depuis l'âge de deux ans elle ne luy fit aucunes caresses , & ne permettoit pas qu'il luy en fit , mais qu'elle se comportoit envers luy avec une douce gravité , & luy de même en son endroit , autant que son enfance le pouvoit permettre , afin que n'étant point élevé dans les tendresses , & dans les sensibilités des enfans , il fût moins touché quand le jour de la separation seroit venu. Mais il en arriva tout autrement , car comme elle ne luy faisoit point de caresses , aussi ne luy fit-elle jamais de mauvais traitement ; D'où vient que l'amour naturel étant plus fort & plus enraciné , la separation en fut plus dure , & plus difficile à faire.

Elle sortit enfin du logis pour se rendre aux Urselines , qui n'en étoient pas bien éloignées , mais d'une maniere qui faisoit bien voir la generosité avec laquelle elle triomphoit du monde , & de tous les sentimens de la nature. Elle pouvoit faire en sorte que quelqu'un divertit adroitement son fils , afin de le retenir de crainte

que les objets étant presens ne fissent quelque peine, ou à luy, ou à elle, & tout autre qui auroit eu une prudence plus humaine, en auroit usé de la sorte; mais elle permit qu'il allât avec elle, & qu'il marchât à son côté, avec quelques personnes de ses amies qui l'accompagnoient. Elle avoit un Crucifix assez grand, qu'elle donna à une sienne nièce, qui le portoit devant la compagnie, comme si c'eût été une procession. Plusieurs personnes qui s'y étoient jointes pleuroient voiant ce spectacle les unes de douleur, les autres de devotion. Elle seule marchoit d'un pas assuré, & avec une fermeté d'esprit, qui ne pût jamais être ébranlée par les resentimens qu'elle voioit, & entendoit. Le reste du chemin & de la ceremonie se fit en la maniere qu'elle le va décrire: Sortant de nôtre logis pour entrer en la maison de Dieu, cet enfant vint avec moy tout resigné. Il n'osoit me témoigner son affliction, mais je luy voiois couler les larmes des yeux qui me faisoient bien connoître ce qu'il sentoit en son ame. Il me faisoit si grande compassion qu'il me sembloit qu'on m'arrachoit l'ame; mais Dieu m'étoit plus cher que tout cela. Le laissant donc entre ses mains, je luy dis adieu en riant, puis recevant la benediction de mon Confesseur, je me jettay aux pieds de la Reverende Mere, qui me reçut gratuitement pour l'amour de Nôtre-Seigneur avec beaucoup d'amour & d'affection. Et ce qui me causa un nouvel étonnement fut qu'elle me reçut à la condition de sœur du Chœur; car auparavant je n'avois pas voulu luy demander, ce qu'elle feroit de moy, voulant me laisser tout-à-fait à la providence de Nôtre-Seigneur. Je croiois en quelque façon qu'elle me mettoit sœur laye, l'autre état étant trop haut pour moy; mais enfin je demeuray en cette condition, recevant sans choix l'aumône qui m'étoit faite.



LA VIE  
DE LA MERE MARIE  
DE  
L'INCARNATION  
DANS SON ETAT  
de Religieuse en son Monastere de Tours.

LIVRE SECON D.

CHAPITRE I.

*I. Combien les pratiques de la vie Religieuse luy furent douces & faciles. II. On retranche ses penitences excessives pour la reduire à celles de la Communauté. III. Tentation puissante de la part de son fils. IV. Dieu luy promet qu'il aura soin de son fils, & qu'il se servira de luy un jour. V. Il commence à executer sa promesse. VI. Autre tentation de la part de son pere.*

I.



PRES que j'eus quitté le monde, & que Dieu m'eût ouvert la porte de son Paradis terrestre, il ne se peut dire combien la Religion me fut douce, sur tout après un embarras tel que celui que j'avois quitté, & de me voir en la condition de Novice, qui est de ne se mêler de rien que de l'observance de la règle. Cét état étoit parfaitement conforme à mon esprit & même à mon naturel, qui de soy n'aimoit pas l'embarras. Une des premieres choses qu'on me fit observer fut de me faire suivre la vie commune & de

II.

quitter mes tuniques de serge, mes instrumens de mortification, ma façon de couche, &c. & de tout cela l'on ne me laissa que ce qui s'accommodoit à la Règle. Quoyque j'aimasse la mortification, & que je me portasse d'affection à tous ces petits exercices de penitences dans le monde, je ne ressentis pas néanmoins en cette occasion une pensée n'y un mouvement contraire à l'obeissance, Nôtre Seigneur me donnant un grand amour pour la vie commune, & me l'ayant toujours conservé depuis, sauf ce que l'obeissance m'a permis & ce qu'elle a voulu de moy dans les occasions. Dieu permit que j'eusse d'abord une bonne épreuve : une troupe de petits enfans, écoliers compagnons de mon fils s'assembla au tour de luy, & commença à le huer & à crier de ce qu'il avoit été si fol & si simple que de me laisser entrer en Religion, disant que maintenant il étoit sans pere & sans mere, & qu'il seroit méprisé & abandonné : allons la querir, luy disoient-ils ; allons faire beaucoup de bruit afin qu'on te la rende. Cela émût si fort cet enfant, qu'il pleuroit lamentablement. Ils vinrent donc un grand nombre à la porte du Monastere, où avec une grande confusion ils faisoient des bruits & des cris si étranges afin qu'on me rendit, qu'ils se faisoient entendre de toutes parts. D'abord je ne sçavois ce que c'étoit ; mais parmy ces voix confuses j'entendis celle de mon fils qui à hauts cris disoit : rendez-moy ma mere ; rendez-moy ma mere. Cela me perça le cœur de compassion, & me donna d'ailleurs beaucoup de crainte que la Communauté étant si fort importunée ne se lassât, & qu'elle ne vint à me congédier. J'en traitois humblement & amoureuxment avec Nôtre-Seigneur pour l'amour duquel j'avois abandonné cet enfant afin de suivre sa sainte volonté & ses divins conseils, & par ce moyen mon ame demeuroid en paix. Nos Meres pleuroient de compassion d'entendre ces cris ; Il venoit à l'Eglise lors qu'on disoit la Messe & passant la tête par la fenêtré de la grille de la Communion : Hé, disoit-il, rendez-moy ma mere. Il alloit au parloir & pressoit la Tourriere de dire qu'on me rendit, ou qu'on le fît entrer avec moy. L'on m'envoyoit le voir, je l'appaisois, & le consolais en luy faisant quelques petits presens qu'on me donnoit à ce dessein. En s'en allant & croyant que j'irois au dortoir, les Tourieres de dehors remarquoient qu'il s'en alloit à reculons, les yeux ficher vers les fenêtrés pour voir si j'y serois, parce qu'il m'y avoit veü une fois, & il faisoit cela jusques à ce qu'il eut perdu le Monastere de veü. L'on me racontoit tout cela, & je m'étonnois com-

III.

- me il avoit tant d'affection pour moy, veu qu'ayant resolu dès son enfance de le quitter pour obeir à Dieu, je ne luy avois jamais fait les caresses qu'on fait aux enfans, quoyque je l'aimasse beaucoup, afin que mon absence luy fût moins sensible, quand le temps seroit venu de me separer de luy. L'on parloit diversement de l'ac-tion que j'avois faite, & de la force qu'il plaisoit à mon divin Epoux de me donner. J'entretenois sans cesse sa bonté à ce qu'elle eut compassion de ce pauvre abandonné qui n'avoit pas douze ans, & que je prevoyois devoir beaucoup souffrir, car d'ordinaire les parens n'ont pas la tendresse d'une mere, ny un enfant envers eux un recours si libre, & si assuré.
- IV. Enfin j'avois devant les yeux tout ce qui pouvoit arriver en cette rencontre, & j'en portois la Croix amoureusement pour l'amour de mon cher Jesus, lequel un jour, comme je montois les degrez du novitiat, m'assura par paroles interieures, & avec un grand amour, qu'il auroit soin de mon fils, & me consola si doucement que toute l'affliction que j'avois sur changée en une paix solide accompagnée de certitude, qu'il seroit un jour destiné à son saint service puis qu'il en prenoit le soin. A peu de temps de là, & presque aussi-tôt il fir naître l'occasion
- V. de l'envoyer à Rennes au Seminaire des Reverends Peres Jesuites. Ce fut Monseigneur de Tours avec le Reverend Pere Dom Raimond, qui racontant au Reverend Pere Dinet tout ce qui s'étoit passé dans mon entrée en Religon, au sujet de mon fils, le fit aller en cette ville où ce Pere étoit Recteur, & ma sœur luy four-nissoit ses necessitez comme elle fit depuis jusques à la fin de ses études. J'eus encore un autre assaut, mon Pere qui étoit âgé
- VI. lorsque je le quittay m'assura qu'il mourroit d'affliction si je me retirois; moy qui voulois obeir à Dieu, ayant d'autre part trois sœurs dans le monde, capables de l'assister s'il en eut eu besoin, je passay par dessus toutes les tendresses de la nature appuyee sur les paroles de Nôtre-Seigneur: *Qui aime son pere & sa mere plus que moy, n'est pas digne de moy.* En effet il mourut six mois après, j'étois bien neanmoins avec luy, il me donna sa benediction, & me visitoit à la grille, mais les personnes qui ne jugeoient que selon le monde avoient divers sentimens à ce sujet, pendant que mon divin Epoux me faisoit experimenter combien il est doux de quitter toutes choses pour son amour.

Matth.  
37. 10.

## A D D I T I O N.

**E**LLE ne fut pas plutôt entrée dans le Monastere qu'elle donna des preuves évidentes que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'avoit dirigée jusques alors, & qui luy avoit fait mener une vie si penitente, & si austere. Car ce même esprit ne luy eut pas plutôt fait sçavoir par la bouche de sa Supérieure, qu'il vouloit qu'elle changeât de vie, & qu'elle quittât ses haïres, ses cilices, ses chaînes & tous ses autres instrumens de penitence, afin de s'accommoder en toutes choses à la regle commune de la religion, qu'elle quitta toutes ces choses sans peine, & sans replique, conservant néanmoins le desir de les reprendre quand l'obeïssance le permettroit. Rien ne les luy avoit fait aimer que la volonté de Dieu, & la même volonté les luy faisant laisser, elle demeura dans une tranquillité qui fit voir qu'elle les avoit aimées sans attachement. Elle sçavoit que l'obeïssance vaut mieux que les sacrifices, & que la propre volonté est la plus agreable victime que l'on puisse immoler à Dieu, & c'est ce qui luy fit preferer cette soumission d'esprit à tous les martyres volontaires qu'elle avoit coûtume de se faire souffrir. C'est la preuve la plus ordinaire & la plus assurée dont les Peres se soient servis pour juger si les penitences effroyables de quelques Saints venoient de l'esprit de Dieu ou d'un esprit de vanité, & c'est aussi celle qui a pleinement convaincu que les austeritez de cette servante de Dieu ne procedoient que de l'esprit interieur qui l'avoit conduite avec tant d'amour dès ses premieres années.

On la mit donc au Noviciat où elle conversoit avec les Novices dans une simplicité qui ravissoit toutes celles qui la connoissoient. Elle étoit plus enfant que ces enfans mêmes, non d'une simplicité rustique, ou d'une enfance aveugle, mais de cette simplicité évangélique, & de cette enfance sainte & innocente que le Fils de Dieu recommandoit à ses Disciples, quand il leur disoit : *Si* <sup>Matth. 18. 3.</sup> *vous ne devenez petits & simples comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.* Car oubliant son âge, son esprit, ses lumieres, ses talens, sa dexterité à traiter toutes sortes d'affaires, les communications extraordinaires qu'elle avoit avec Dieu, & son experience dans les choses spirituelles, elle vivoit avec ces jeunes Filles, comme si elle n'eût jamais rien veu, & comme si elle eût été la plus ignorante de toutes. Elle prenoit :

plaisir à se faire instruire par elles comment il falloit se comporter dans les pratiques & les ceremonies de la religion, & elle étoit ravie lors qu'elle pouvoit apprendre quelque chose par leur moyen, n'ayant point de honte de s'accuser devant elles d'ignorance ou de bêtise, lors qu'elle ne se trouvoit pas si stülée dans les pratiques de la regularité.

Sa fidelité envers sa Maitresse du Noviciat étoit admirable, car elle ne luy a entendu jamais donner un avis ny une instruction, soit en public soit en particulier, qu'elle ne la mit aussi-tôt en pratique : ce qu'elle faisoit d'une maniere d'autant plus pure, que sa perfection acquise luy faisoit faire les plus petites actions avec un esprit interieur tres-sublime, & tout divin. On avoit à la verité pour elle des égards que l'on n'avoit pas pour les autres à cause de son âge, & de l'estime que l'on avoit de sa sainteté & de son merite : mais quand elle s'en appercevoit, elle en demeuroit toute confuse, & l'on n'eût pû luy faire une plus grande peine que de la considerer en quoy que ce fust. Plus on le vouloit distinguer, plus elle s'abbaissoit en elle même, & se joignoit à ses Sœurs Novices, pour vivre avec elles dans la simplicité. Nulle observance reguliere ne luy sembloit petite, mais la volonté de Dieu qu'elle y voyoit reluire, luy en donnoit une si haute estime, qu'elle les prenoit toutes pour des tresors, & elle eût cru faire une grande perte, si elle eût laissé passer une observance pour petite qu'elle eust été, sans la mettre en pratique. De la sorte elle se rendit en peu de temps l'exemple du Noviciat, où l'on eût pû dire qu'il y avoit deux maitresses, l'une qui enseignoit les Novices de paroles, & l'autre qui les instruisoit par ses exemples. Quant à sa personne en particulier, se voyant dans la maison de Dieu, elle avoit un plaisir & une paix si grande, qu'elle ne la peut décrire qu'en la comparant à celle du Paradis. Elle avoit désiré quasi toute sa vie le bonheur qu'elle possédoit, mais sur tout depuis qu'elle se vit degagée des liens du Mariage elle l'esperoit & l'attendoit sans cesse. Se voyant donc en ce lieu Saint, elle étoit dans le centre où tous ses desirs devoient être accomplis ; Et c'étoit ce lieu écarté des tumultes du monde, où elle desiroit trouver son Epoux pour le caresser dans le repos lors qu'elle luy disoit dans une impetuosité d'amour avec une autre Amante : *Qui me fera cette grace, ô mon bien-aimé, que je vous trouve à l'écart, afin que je vous embrasse à mon aise.*

Cantic.  
8.1.

Sa paix neanmoins ne fut pas si constante qu'elle ne fût troublée exterieurement,

## DE L'INCARNATION.

185

exterieurement ; car pour l'interieur elle ne le fut jamais. Elle en dit icy quelque chose , mais elle s'explique plus au long dans sa premiere relation , où elle parle de la sorte ; Je jouïssois d'une paix si accomplie de me voir libre de tous les soins qui m'occupoient dans le monde que je trouvois un Paradis de delices dans tous les exercices de la Religion , & je ne croiois pas après cette paix qu'aucune tempête me pût attaquer. Posséder un si grand bien après l'avoir attendu dix ou douze ans , quel bonheur ? Je laisse à penser combien je caressois Nôtre-Seigneur, qui m'en donnoit la jouïssance. Mais sa bonté qui veut que je ne vive que de Croix ne me laissa pas long-temps sans m'exercer. Plusieurs personnes de dehors commencerent à se mal édifier de ma retraite, & à dire à mon fils qu'il devoit venir sans cesse crier au Monastere, afin qu'on m'en fît sortir. Cela le jetra dans une telle affliction qu'il ne bougeoit presque de nôtre grille à faire ses plaintes & à me demander. D'autre part une personne qui m'avoit le plus promis d'assistance étoit celuy qui m'étoit le plus contraire , avec menaces de ne pas faire ce qu'il m'avoit promis. Les autres disoient que j'étois une marâtre, ou une mere de peu de cœur , qui pour me contenter avois lâchement abandonné mon fils. Les autres enfin faisoient courir le bruit , que bien-tôt les Religieuses me mettroient dehors , ne pouvant souffrir tout ce bruit si contraire à leur repos. L'on me rapportoit toutes ces choses , & plusieurs de mes amis les croiant veritables , me prioient de sortir de mon bon gré , avant que de prendre le voile , plutôt que de recevoir une telle confusion après l'avoir reçu.

Voila comme cette femme forte & genereuse décrit les assauts qu'elle recevoit. Et en effet il ne se peut dire combien elle fut combattue , ny en combien de manieres sa constance fut agitée de la part de son fils. C'étoit dans le temps que l'on bâtissoit le Monastere , & comme à l'occasion des ouvriers les portes étoient souvent ouvertes , il prenoit adroitement ce temps pour entrer dans les enclos reguliers , afin de chercher sa mere. Tantôt il se trouvoit dans le Jardin avec des Religieuses , tantôt il entroit dans les cours les plus interieures de la maison : Et une fois il fit tant de tours , sans sçavoir où il alloit qu'il se trouva enfin dans une salle où toute la Communauté étoit assemblée pour se mettre à table. Je laisse à penser quelles impressions la presence si inopinée d'un fils pût faire en une mere dans une circonstance si extraordinaire. D'un côté son cœur fut percé au vif par des sentimens

d'amour & de pitié, & d'autre part elle se sentit couverte de confusion de se voir à charge à une Communauté qui luy avoit tendu les bras avec une bonté si extraordinaire.

Genes.  
37. 31.

Quand ce fils trouvoit le guichet de la Communion ouvert, il se passoit quelquefois à demy pour entrer dans le Chœur, & quelquefois il y jettoit son manteau ou son chapeau qui tombant à la veüe de sa mere luy étoit un spectacle qui renouveloit toutes ses peines. Les Securs luy eussent pû dire ce que les freres de Joseph dirent à leur pere Jacob : *Voyez si c'est là l'habit de votre fils.* On ne luy disoit pas ces paroles de crainte de l'affliger, mais la veüe qu'elle en avoit, donnoit des atteintes mortelles à son ame.

Elle avoit un beau-frere fort sçavant, qui entre ses belles qualitez avoit un talent particulier pour la Poësie Françoisë : Il composoit des vers lugubres sur le sujet de sa retraite, faisant parler ce fils, auquel il faisoit faire des plaintes de la perte qu'il faisoit, de l'abandonnement où il étoit réduit, & des malheurs où il pouvoit tomber avec le temps; Et tout cela en des termes si tendres & avec des affections si animées, qu'il eût fallu n'être pas de chair pour n'en être pas touché. Il donnoit ensuite ces écrits à cet enfant pour les presenter à sa mere, qui les lisoit exterieurement avec une constance inébranlable qui donnoit de l'admiration à ces bonnes Meres, mais qui n'empéchoit pas que son cœur ne reçût des coups tres-sensibles, qui ne paroïssent qu'aux yeux de Dieu, & des Anges.

Mais ce qui toucha plus vivement cette ame genereuse, & invincible, fut cette armée d'enfans, dont elle vient de parler, qui allerent assieger le Monastere. Le sujet de cette innocente conspiration fut que les autres le voiant privé de beaucoup de petites douceurs que les meres donnent aux enfans, & qu'ils avoient en effet à son exclusion, luy faisoient quelquesfois des reproches; mais comme il étoit aimé de tous, & qu'ils le virent un jour fort abbatu de tristesse, ils en furent touchez de compassion, autant que les enfans le peuvent être. Ils se mirent donc à le consoler, & pour le faire efficacement, ils luy dirent: Tu n'as point de cecy ny de cela, parce que tu n'as point de mere; mais viens, allons querir la tienne, nous ferons du bruit, nous romprons les portes, nous te la ferons bien rendre. Il ne fallut pas deliberer davantage, ils allerent au Monastere, les uns armez de bâtons, les autres de pierres, les autres d'autres choses. Ce fut certes un spectacle bien nouveau de voir une armée d'enfans vouloir faire violence à une

## DE L'INCARNATION.

187

maison forte, & bien fermée, & entreprendre une chose qui surpassoit les forces de leur âge, beaucoup de personnes qui passioient voyant une conspiration si aveugle & si vaine, s'arrétoient pour s'informer de ce que c'étoit. Les uns en rioient comme d'un jeu d'enfant; les autres en avoient de la compassion, & se mettoient du côté des enfans, disant qu'ils avoient raison, que cette mere étoit cruelle, & qu'elle ne meritoit pas le nom de mere de quitter un fils dans un âge si tendre & si foible. Au même temps que cette troupe d'enfans investit le Monastere, le cœur de cette forte mais pourtant tendre mere se trouva bien plus fortement assiégué: car parmi cette confusion de cris, elle entendit distinctement la voix de son fils, comme une brebis innocente, qui distingue entre mille celle de son agneau. Le bruit étoit grand, l'insulte, quoy que vaine, causoit du trouble, mais la confusion n'empéchoit pas que ses paroles ne se distinguassent de toutes les autres pour luy aller frapper les oreilles & le cœur: Rendez-moy ma mere, rendez-moy ma mere. A ce coup il fallut que la force cedât pour un moment à la tendresse dont ce cœur invincible fut tout penetré, & à laquelle tout autre courage que le sien se fût laissé abbatre. Elle crut que c'en étoit fait, & qu'encore qu'elle ne fût point vaincue de sa part, les Religieuses le seroient assurément, & qu'elles la prioient honêtement de se retirer pour prendre l'éducation d'un fils qui luy seroit toujours un sujet de tentation, & à la Communauté une occasion de trouble. Jamais, dit-elle, je ne fus tant combattuë; je pensois qu'on me mettroit bien-tôt hors de la maison, & que puisque je ne pouvois supporter toutes ces choses, à plus forte raison nôtre Reverende Mere & toutes les sœurs ne les supporteroient pas, n'y ayant nulle obligation. Je trouvois cela juste, pour ce qui étoit de leur part; mais pour moy je trouvois cette Croix bien pesante, qu'il m'en fallût retourner au monde, car simplement je croiois que cela seroit, & je m'abandonnois entre les mains de Nôtre Seigneur, qui me voulut enfin consoler en cette peine; car montant un jour les degrez de nôtre Noviciat, il me donna une certitude interieure que je serois Religieuse en cette maison, ce qui me fortifia entierement, & d'autre part nôtre Reverende Mere m'assura que ny elle ny aucune des sœurs n'avoit la pensée de me faire sortir. Ainsi cette bourasque passa pour un peu de temps, mais ce fut pour recommencer avec plus d'effort. Avant mon entrée dans le Monastere il n'y avoit rien de plus innocent que mon fils, mais toutes les choses qu'on luy dît, l'aigrissent & le

changerent de telle sorte qu'il ne vouloit plus étudier n'y faire autre chose, & il faisoit croire qu'il ne seroit jamais bon à rien. Le Diable m'attaqua beaucoup de ce côté-là, me persuadant que j'étois la cause de tout ce mal; que j'étois obligée de retourner au monde pour y donner ordre, qu'autrement je serois la cause du malheur de mon fils; qu'il paroïssoit bien que c'étoit pour me contenter que j'étois entrée en Religion, que ce n'étoit pas l'esprit de Dieu qui m'avoit fait quitter le monde, mais la seule inclination de mon amour propre; qu'enfin cet enfant seroit perdu, que je n'en aurois jamais que du mécontentement, & que je serois la cause de sa perte. Mon entendement fut tellement obscurci de toutes ces pensées, que je croiois que tout cela arriveroit assurément, & que toutes les certitudes que je croiois avoir de ma stabilité dans la Religion, n'étoient que des imaginations. En tout cela néanmoins je n'avois crainte que d'avoir offensé Dieu, & j'eusse mieux aimé mille fois n'être point Religieuse, que de le mécontenter en la moindre chose. Or nonobstant toutes mes peines, & quoy que je me crusse la cause de tous les malheurs que la tentation me faisoit voir, je ne sortois point pour tout cela de la familiarité avec Nôtre-Seigneur, & un jour que je luy étois fortement unie, & que je luy faisois mes plaintes de toutes mes peines, il m'inspira de luy demander de souffrir encore davantage pour mon fils. Je luy dis avec beaucoup d'ardeur: O mon Amour, faites-moy souffrir toutes les Croix qu'il vous plaira, pourveu que cet enfant ne vous offense point, car j'aimerois mieux le voir mourir mille fois, que de le voir vous offenser dans le monde, & qu'il ne fût pas de vos enfans. O je veux bien être dans la Croix martyrisée en toutes les manieres, pourveu que vous en preniez le soin. Il m'étoit impossible de ne luy pas dire toutes ces choses, après lesquelles me voila dans les Croix de toutes parts, & il me sembloit que j'en eusse fait une paction avec Nôtre-Seigneur, & que c'étoit un accord entre luy & moy, dont je n'eusse jamais pu ny voulu me dedire.

Ce ne fut pas sans raison que Dieu inspira à sa servante de luy demander de souffrir pour son fils; car encore que son bas âge luy donnât sujet de croire qu'il fût fort innocent, il étoit néanmoins dans un état où il avoit besoin d'une puissante mediation auprès de sa divine Majesté; ainsi que je diray ailleurs, où je feray voir encore les effets que les souffrances d'une si sainte Mere eurent à son égard:

## CHAPITRE II.

*I. Ceux qui avoient blâmé sa conduite commencent à l'approuver II. Elle jouit d'une solide paix après tant de tentations & de traverses, ce qu'elle explique par une riche comparaison. III Elle n'a jamais eu de curiosité pour les connoissances surnaturelles & extraordinaires. IV. L'esprit peut excéder dans le desir de connoître, mais non le cœur dans celui d'aimer. V. Combien la curiosité pour les connoissances extraordinaires est dangereuse dans la vie de l'union.*

**E**NSVITE des rencontres dont j'ay parlé, les personnes qui I.  
avoient blâmé mon entrée en la Religion changerent de  
sentiment: & avouèrent que la bonté divine conduisoit toutes  
mes affaires. S'ilseussent veu ce qu'elle faisoit dans mon ame ils II.  
m'eussent aidé à chanter ses misericordes, mais c'étoit un secret qui  
leur étoit caché. L'état d'union où j'étois pour lors tenoit même  
l'ame en silence au regard de l'amoureuse activité de laquelle j'ay  
cy devant parlé, & l'ame étoit comme une personne qui sortoit du  
combat & à qui l'on donneroit un lit de fleurs odoriferantes pour  
se reposer: cette comparaison est impropre, mais je n'en ay point  
qui ne le soient encore davantage. Elle étoit donc en ce repos III.  
adherante aux douces impressions de l'esprit du sacré Verbe In-  
carné, qui la dispoisoit à des choses grandes, dont il ne luy décou-  
vroit pas encore le secret, & dont elle ne vouloit pas sçavoir davan-  
tage qu'ece que ce divin Esprit luy faisoit entendre, en un mot el-  
le ne vouloit qu'aimer. Il me semble que j'ay dés ja dit que dans IV.  
la voye par laquelle il a plû à Dieu de me conduire je n'ay ja-  
mais eu de curiosité de sçavoir davantage, & j'ay reconnu que  
c'est une notable imperfection que de desirer sçavoir plus que  
Dieu ne fait connoître, mais pour aimer il n'en est pas de même  
parce que l'ame a une pente & une inclination à aimer toujours de  
plus en plus. Je ne veux pas parler de ce qu'il faut sçavoir par V.  
methode pour bien vivre & marcher saintement dans le chemin  
de la vertu, car les peres spirituels & les livres pieux sont desti-  
nez pour en tirer des instructions afin de ne pas errer, mais j'en-  
tens parler des graces & des lumieres extraordinaires dans les-  
quelles, comme j'ay dit ailleurs, Dieu laisse l'ame satisfaite, car  
ce seroit une lourde faute que l'esprit de la nature s'y voulant  
mêler fit des efforts pour s'étendre au delà de sa capacité, &

quelque fois cét esprit de nature est si fin, qu'il abuse la partie supérieure pour luy faire suivre son inclination. Je diray à ce propos que j'ay eu autrefois fort longtems en mon esprit ce passage de

Isai. 14.  
12.

*l'écriture, Comment es tu tombé Lucifer, toy qui te levois au matin?* Et je voyois que ce n'étoit que la pure curiosité d'estre & de sçavoir au delà de la condition pour laquelle Dieu l'avoit créé, c'est pourquoy la suite me confirmoit dans ce sentiment: *Tu es tombé toy qui troublois & bleffois les nations.* Non, il n'y a rien en ces matieres extraordinaires capable de perdre l'âme comme la curiosité, qui à l'abord est specieuse, parce qu'elle se porte à connoître des choses saintes & divines, mais à la fin elle renverse & trouble les puissances, en sorte qu'à peine peut-on distinguer l'esprit de la grace d'avec celui de la nature, ensuite de quoy l'âme tombe en de lourdes fautes & est continuellement errante dans la voye de l'esprit. Si j'étois capable de donner conseil aux amès que Dieu appelle à la contemplation, ce seroit de rendre un compte fidele au Directeur de leur conscience de tout ce qui s'y passe, car la candeur emousse la pointe de la curiosité, & rend l'âme simple & capable des graces de Dieu, elle l'unit à Dieu même, qui étant un estre pur & simple, ne veut que des ames qui luy ressemblent pour leur faire porter ses saintes impressions qui sont entierement ennemies de l'esprit de la nature. J'ay suivi le mouvement qui m'a porté à faire cette petite digression au sujet de la curiosité si préjudiciable à l'union: Mais je reviens. Mon ame étoit donc dans le calme après le combat en sorte que rien ne la troubloit dans l'attachement qu'elle avoit à son Epoux celeste qui la faisoit un même esprit avec luy. Les regles, le Chœur & toutes les actions d'obeissance contribuoient à la perfection de cét état, par ce que j'y voyois l'esprit de Dieu, ce qui me faisoit aimer ma vocation & l'état religieux au dessus duquel je voyois toutes choses, & je ne pouvois comprendre l'abus du monde qui ne fait état que de son neant & de sa vanité.

#### A D D I T I O N.

**T**OUT ce chapitre est riche en instructions morales pour les personnes spirituelles & dés-ja avancées dans la voye de la contemplation. Elle y enseigne combien l'esprit de curiosité est dangereux dans les lumieres extraordinaires que Dieu leur donne: car c'est alors que l'esprit de tenebres prend occasion

## DE L'INCARNATION.

191

de se déguiser en Ange de lumière, leur formant dans l'esprit les idées des choses où leur curiosité se porte: & l'ame les croyant facilement à cause des grâces & des lumières extraordinaires qu'elle a coûtume de recevoir, tombe dans une illusion d'autant plus dangereuse, & à laquelle elle s'attache avec d'autant plus d'opiniâtreté que les véritables lumières luy servent de motif pour s'attacher aux fausses.

Elle montre encore que l'on peut excéder dans le desir de connoître, mais non dans celui d'aimer, parce que le bonheur de cette vie ne consiste pas dans la connoissance, mais dans l'amour. *La connoissance enfle le cœur, & est souvent contraire à la perfection, mais la charité edifie, & plus elle croist, plus elle élève l'édifice.* Aussi voit-on beaucoup de personnes sçavantes & fort éclairées s'aveugler de leurs grandes lumières, & quelquefois s'y perdre entièrement: mais il ne peut y avoir d'excez dans l'amour de Dieu, & l'on ne verra jamais personne se perdre pour l'avoir trop aimé. D'où il faut inferer que l'on peut excéder dans les connoissances spirituelles & dans le desir d'en avoir, mais que la mesure de l'amour de Dieu & du desir de l'aimer est, comme dit saint Bernard, de ne point avoir de mesure.

Elle fait voir ensuite l'importance qu'il y a de découvrir l'intérieur à un Directeur sage & expérimenté pour le faire le juge de ses lumières & de ses mouvemens. C'est un conseil utile à tout le monde, mais il est absolument nécessaire à ceux que Dieu élève à la contemplation passive, parce qu'il y a tant de secrets dans cette voye mystique, & à mesure que l'on y avance l'on y découvre des choses si nouvelles, que si l'on ne se soumet à la conduite d'une personne fort éclairée, qui en juge sans préoccupation & sans interest, il est à craindre que les plus grandes faveurs de Dieu ne leur soient des écueils qui les arrêtent dans la pensée que ce sont ou des illusions du Demon ou des chimères sans fondement, ainsi que la Mere de l'Incarnation l'a expérimenté plusieurs fois en elle-même.

Elle ajoûte à cela que la candeur d'une ame soumise émousse la pointe de la curiosité: & en effet il est de la soumission que l'ame apporte aux résolutions de celui qui la dirige comme de celle de la foy: Car comme la foy borne nôtre curiosité, & qu'il n'y a plus de question à faire après qu'on nous a dit que Dieu les a révélées, & qu'il nous oblige d'y soumettre nôtre esprit, ainsi dans la direction la candeur & la simplicité avec laquelle on ac-

quiesce aux lumieres d'un Directeur que l'on sçait avoir l'experience des choses que l'on soumet à son jugement , fait que l'esprit demeure dans le repos ; ou s'il desire quelque chose davantage, c'est une marque qu'il n'a pas encore cette candeur ny cette simplicité d'enfant , avec laquelle saint Pierre nous ordonne de recevoir le lait de la direction spirituelle.

1. Petr.  
2, 2.

Elle dit enfin qu'encore que l'esprit de Dieu se trouve dans toutes les bonnes œuvres qui se font par le mouvement de sa grace: il reluit néanmoins d'une maniere bien plus pure dans les observances de la Religion ; Car quelque sainte que soit une action, l'on a souvent sujet de douter, si Dieu veut que nous la pratiquions; mais on ne peut douter qu'il ne veuille qu'un Religieux pratique les Loix & les coutumes qu'il a établies pour être les regles de sa vie. Et de plus, dans les bonnes œuvres que nous faisons par nôtre choix, il y a pour l'ordinaire quelque chose de l'esprit humain, puisque nous les faisons par le mouvement de nôtre propre volonté, & par consequent il y a moins de l'esprit de Dieu, qui ne remplit l'ame qu'à mesure qu'elle se vuide de son propre esprit: Mais dans la pratique des regles Dieu nous impose une sainte, & douce necessité qui nous ôtant la liberté de choisir nos pratiques nous determine ~~luy-même~~ à ce qu'il demande de nous, d'où il s'en suit que l'esprit de Dieu s'y trouve dans sa pureté, puis qu'il n'y a rien de propre que le simple acquiescement de nôtre volonté à celle de Dieu.

Voilà les excellentes instructions que cette grande servante de Dieu donne icy & qu'elle repete encore en quelques autres endroits. Mais ce que j'ay à ajoûter, est une grace bien particuliere que Dieu luy fit en ce temps: elle n'en parle point icy, mais voicy ce qu'elle en dit ailleurs.

En sa  
premiere  
rela-  
tion.

Encore que les assauts que je recevois de la part de mon fils fussent frequens, Dieu, ainsi que j'ay dit, ne me privoit point de son union amoureuse, ny de sa douce familiarité. Un soir étant en oraison & m'adressant à luy avec confiance je luy donnois mon cœur, bien qu'il fût tout sien, & que je le connusse hors de l'affection de toute autre chose. Il me sembloit que pour me faire souffrir, il me vouloit laisser dans le doute s'il le vouloit ; & je sortis ainsi de l'Oraison toute soupçonneuse, sans pourtant sortir de l'union où j'étois. Le matin suivant si-tôt que je fus à l'Oraison & réunie à luy, il me dit dans l'interieur, comme ne me pouvant laisser plus long-temps souffrir: Donne-moy ton cœur. A ces paroles je me sentis toute liquefiée

liquefiée en luy, & il me sembloit qu'à cette parole si subite & si douce, il tirât tout ce qui étoit en moy l'acceptant pour sien. Cela fut si prompt que l'ame se sentit prise sans s'être apperçue qu'elle y eut consenti, car dans ces attrait & dans les autres semblables elle luy est tellement unie & attachée qu'il ne demande plus ce consentement, comme il faisoit au commencement; mais ce ne sont plus que comme des réunions par lesquelles il l'applique à sa divine Majesté comme une chose qui s'est donnée à luy depuis long-temps, & dont il n'est pas besoin de sçavoir si elle veut être à son Dieu. Il sçait que c'est pour luy qu'elle soupire sans cesse & languit; & ainsi il luy fait sentir ses caresses d'amour quand il luy plaît: Et quand elle s'apperçoit que son bien-aimé s'est plutôt saisi d'elle-même, qu'elle n'a entendu sa demande, elle l'appelle un saint & agreable ravisseur, qui par ses doux larcins, luy vole & enleve le cœur, qui au reste est tres aise de se voir ainsi ravi: car ce divin Epoux ne prend jamais de la sorte qu'il ne donne, qui est une grace qui ne se peut exprimer, & dont l'impression demeure toujours dans l'ame pour l'encourager & la fortifier à être plus hardie & plus familiere avec luy. Que l'on s'imagine toutes les paroles d'un amour saint, tant charmantes & pressantes qu'elles puissent être, elle ne sçait point d'autre langage, mais cela ne se peut écrire, & le tout demeure entre le bien-aimé & l'ame, comme un secret cacheté du même amour. Ces faveurs donnent un peu de treve à ses croix, & à ses souffrances, & c'est là, qu'elle prend un peu de rafraichissement & de nouvelles resolutions de souffrir tout de nouveau. Car elle est comme assurée que les croix l'attendent par tout, & que c'est en cela qu'elle peut témoigner qu'elle aime son Dieu.

C'est ainsi qu'elle décrit cette grace, laquelle bien qu'elle ne paroisse pas d'abord des plus extraordinaires, elle l'a néanmoins toujours mise au nombre des plus signalées faveurs qu'elle ait reçues de la bonté de Dieu, à cause des admirables effets qu'elle opera dans son ame. J'estime que c'est une suite, ou plutôt un renouvellement de celle que Nôtre Seigneur luy avoit faite quelques années auparavant, lors qu'il luy enleva le cœur pour l'enchasser dans le sien, & qu'elle entendit une voix qui luy disoit: *C'est ainsi que se fait l'union des cœurs.* Aussi ne dit elle pas que cette action & les autres semblables fussent des unions, mais que c'étoient des réunions, & que Nôtre Seigneur ne prenoit rien de nouveau, mais qu'il reprenoit ce qui luy appartenoit, déjà, voulant dire qu'il

ne faisoit rien qu'il n'eût déjà fait auparavant. Mais quelque sublime que cette faveur fût en elle-même, & quelques grands que fussent les effets qu'elle opera dans cette ame pure, ce n'étoit qu'une disposition à une autre bien plus rare, & plus admirable dont elle va parler au Chapitre suivant, & qui est aussi le renouvellement d'une autre que Dieu avoit déjà operée en elle deux autres fois.

### CHAPITRE III.

*I. Elle a selon sa coutume un pressentiment que Dieu luy veut faire quelque faveur extraordinaire. II. Les trois Personnes de la tres-sainte Trinité se manifestent à elle pour la troisieme fois. III. La difference de cette troisieme manifestation des deux autres. IV. Les operations des Personnes divines dans son ame. V. Son humilité profonde dans une si haute grace. VI. Cette vertu excite & attire de plus en plus les graces & les carrefes de Dieu.*

- I.** Dans l'union dont je viens de parler je voyois bien que la divine Majesté dispoit mon ame à quelque chose de grand, & familièrement je disois à mon Epoux : *Qu'est-ce que vous me voulez faire, mon Bien-aimé ? Faites de moy tout ce qu'il vous plaira : vous charmez mon ame en sorte qu'à peine puis-je supporter l'excez de vôtre douceur. Je fus trois jours dans l'attente de ce qu'il vouloit faire, & à luy parler de cette disposition, jusqu'à ce qu'un soir au même moment qu'on eut donné le signal pour commencer l'Oraison, étant à genoux en ma place du Chœur un attrait subit ravit mon ame, & les trois Personnes de la tres-sainte Trinité, se manifesterent de nouveau à elle, avec l'impression de ces paroles du suradorable Verbe Incarné : *Si quelqu'un m'ayme mon Pere l'aymera; nous viendrons à luy, & nous ferons nôtre demeure en luy.* Cette impression portoit les effets de la promesse faite dans ces divines paroles, & les operations des trois divines Personnes en moy furent plus éminentes que jamais. elles me les donnoient à connoitre & à experimenter par une penetration d'elles en moy, & la sainte Trinité en son unité s'emparoit de mon ame comme d'une chose qui luy étoit propre, & qu'elle avoit renduë capable de sa divine impression & des effets de son divin commerce. Dans ce grand abîme il m'étoit signifié que je recevois lors la plus haute grace que j'eusse jamais reçue dans les*
- II.**
- III.**

Joan.  
24. 23.

con  
tio  
se  
fut  
que  
le I  
que  
s'en  
sed  
tici  
Ere  
sain  
faifo  
me  
soit  
Je n  
aby  
tu fo  
Cela  
baill  
& n  
les f  
dire  
lors  
une  
ture  
temp  
duite  
Tou  
une  
se. J  
les re  
ame  
com  
lique

N

## DE L'INCARNATION.

195

communications des trois divines Personnes , & cette signification qui étoit plus distincte & plus intelligible que toute parole, se fit en cette sorte : La premiere fois que je me manifestai à toy ce fut pour instruire ton ame de ce grand mystere : la seconde afin que le Verbe prît ton ame pour son Epouse ; mais à cette fois le Pere & le Fils & le saint Esprit se donnent & se communiquent à toy pour posséder entierement ton ame. Alors l'effet s'en ensuivit , & comme les trois divines Personnes me possedoient , je les possédois aussi dans l'amplitude de la participation de tous les tresors de la magnificence divine. Le Pere Eternel étoit mon Pere , le Verbe suradorable mon Epoux , & le saint Esprit celuy qui par son operation dispoisoit mon ame & luy faisoit recevoir les divines impressions. En toute cette operation je me voyois le neant & le rien tout pur que ce grand Tout choisissoit pour me faire recevoir les effets de ses grandes misericordes. Je ne pouvois rien dire , sinon : O mon grand Dieu , ô suradorable abyme ! je suis le neant, & le rien, & il m'étoit répondu : Encore que tu sois le neant & le rien , tu es néanmoins toute propre pour moy. Cela me fut repeté par plusieurs fois à proportion de mes abaissemens , & plus je m'abbaissois , plus je me voyois agrandie , & mon ame recevoit des carresses qui ne sçauroient tomber sous les sens , ny sous les paroles des hommes mortels. Ah ! qui pourroit dire avec quel honneur Dieu traite l'ame qu'il a crée à son image, lors qu'il luy plait de l'élever dans ses divins embrassemens : C'est une chose si étonnante, si l'on a égard au neant & au rien de la creature , que si cette ame n'étoit soutenue par la douceur & par le temperament que l'esprit du même Dieu y apporte, elle seroit reduite au neant pour n'être plus. Je ne puis m'exprimer autrement Toute cette grande impression & cette occupation interieure dura une demie heure , après laquelle je me trouvai appuyée sur machaise. J'eus assez de liberté pour dire Complies au Cœur, nonobstant les restes des écoulemens & des embrassemens divins, dont mon ame avoit été remplie , & dont elle étoit encore toute liquefiée comme un vaisseau qui demeure tout humecté quoy qu'on ôte la liqueur dont il étoit rempli.

IV

V.

VI.

### ADDITION.

**N**OTRE-SEIGNEUR accomplit icy la promesse qu'il fait dans l'Evangile quand il dit : *Si quelqu'un m'aime, mon Pere*

B b ij

Joan.  
4. 23.

*L'aimera, nous viendrons à luy, & nous ferons en luy nôtre demeure.*  
car encore que ce soit pour la troisiéme fois qu'il élève son Epouse à une connoissance des plus sublimes de la tres-sainte Trinité, il la fait néanmoins entrer dans une communication plus particulière des trois Personnes divines qu'il n'avoit fait les deux autres fois.

Elle declare si distinctement les différentes operations de Dieu en ses trois ravissemens, qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter. Je diray seulement qu'il y avoit près de vingt ans que cela s'étoit passé lors qu'elle écrivoit cette relation, d'où vient qu'elle y a omis des circonstances fort considerables, ou afin de nese point étendre, ou parce qu'elle ne s'en ressouvenoit pas. Car encore que ces faveurs extraordinaires ne s'oublient jamais, ainsi qu'elle dira ailleurs, à cause des impressions vives qu'elles font dans l'ame de ceux qui les reçoivent, il est difficile néanmoins que quantité de particularitez ne s'effacent de la memoire, tandis que l'esprit s'occupe de ce qui est le plus substantiel dans la grace. Mais il m'est facile de suppléer à cette omission en rapportant ce qu'elle en écrivit deux ans après lors qu'elle en avoit la memoire encore toute recente & le cœur tout penetré; où l'on verra encore des expressions qui confirmeront la remarque que j'ay faite sur le premier de ces trois ravissemens. Voicy donc ce qu'elle en dit: Cette grace (c'est celle que j'ay ajoutée au chapitre precedent) fut suivie d'une autre bien plus grande. Le jour de la feste de l'Ange Gardien étant en nôtre cellule, il me vint en pensée que les cellules sont comme des Cieux, ainsi que dit saint Bernard, & que les Anges y font leur habitation. Lorsque j'étois en cette pensée, je me sentis fortement tirer l'esprit par le Maître des Anges qui m'unissoit à luy d'une maniere admirable, mais avec une grande souffrance, comme pour me disposer à une grace plus éminente. Cela se faisoit sans que j'eusse aucune veüe particuliere, sinon que comme si l'on préparoit une matiere pour la faire servir à la chose la plus rare qu'on se pourroit imaginer. Cela redondoit jusques à l'exterieur où je souffrois de la douleur; & j'avois cette impression grande dans l'ame, que c'étoit Dieu qui me tenoit ainsi. Je fus trois ou quatre heures en cette violence jusqu'à ce qu'il fallût aller au Chœur pour faire oraison. Au même temps que je fus devant le tres-saint Sacrement, cette grande violence cessa, & avec une douceur que je ne puis dire, je me sentis toute changée dans l'interieur. Il me falut asseoir, parceque mes sens se reti-

En sa  
premiere  
re relation  
1197.

roient peu-à-peu, & je ne me pouvois plus soutenir à genoux. En un moment mon entendement fut illustré de la veüe de la tres-sainte Trinité, laquelle me renouvela la connoissance de ses grandeurs; puis par un tres-grand amour toute cette divine Majesté s'unit à mon ame & se donna à elle par une profusion que je ne scaurois jamais dire. Comme les autrefois je me sentoais ravir l'ame par la Personne du Verbe, icy toutes les trois Personnes de la tres-sainte Trinité m'absorberent en elles, de sorte que je ne me voiois point dans l'une que je ne me visse dans les autres. Pour mieux dire, je me voiois dans l'unité & dans la Trinité tout ensemble. Ce qui me toucha le plus fut que je me voiois dans la Majesté comme un pur neant abymé dans le Tout, lequel néanmoins me monroit amoureusement que quoyque je ne fusse rien, j'étois néanmoins toute propre pour luy qui est mon Tout. En cette veüe que j'étois le rien propre pour ce Tout ineffable il me faisoit jouïr d'un plaisir indicible. Je croy que c'est une jouïssance semblable à celle des Bienheureux. Je comprenois encore que c'étoit là le vray aneantissement de l'ame en son Dieu par une vraye union d'amour. Mais cette veüe par laquelle je jouïssois, & qui me faisoit voir que moy rien j'étois propre pour ce grand Tout, est au-delà de tout ce qu'on peut dire. La veüe qui m'étoit donnée de mon neant ne diminueoit pas l'amour: car voiant que j'étois propre pour le Tout, cela donnoit un accroissement à mon ame, qui outre qu'elle étoit abîmée en cette divine Majesté, agissoit doucement pour la caresser, & parce qu'elle étoit propre pour cela, tout luy étoit permis. Les actes qu'elle faisoit n'étoient point d'elle-même, mais elle sentoit qu'ils étoient produits en elle par celui dans lequel elle étoit toute abîmée. Car il se donnoit tout à elle, & elle se laissoit toute prendre à luy. Il sembloit que ce grand Dieu étant en elle fût chez luy, & il sembloit à l'ame qu'elle fût le Paradis de son Dieu, où elle étoit avec luy par un amour inexplicable. Au sortir de cette grande union j'étois comme une personne toute yvre qui ne peut comprendre les choses qui se presentent à ses sens. Ainsi je demuray long-temps renfermée en moy-même sans pouvoir avoir de l'attention à rien, & il me demeura cette veüe gravée en l'esprit, que j'étois le rien propre pour le Tout. Cela fut d'un grand poids & obligea l'ame d'embrasser pour l'amour de son Tout, toutes sortes de peines & de difficultez. Elle a beau souffrir, elle voudroit souffrir encore davantage. Et de plus elle connoît que ce divin Epoux ne veut point d'intermission d'amour, mais qu'il soit conti-

198 . LA VIE DE LA MERE MARIE  
 nuel : Car comme il se donne à elle , il veut reciproquement qu'elle le regarde , & qu'elle continue son action amoureuse : Et il luy donne le pouvoir de le faire en quelque état qu'elle puisse être , quand même elle seroit penetrée de mille Croix.

#### CHAPITRE IV.

*I. Dieu luy donne l'intelligence de l'Ecriture Sainte. II. Et celle de la langue Latine. III. L'esprit d'allegresse & de jubilation. IV. Le don de la Sagesse. V. Celuy de la parole. VI. Transports admirables de son esprit. VII. La haute estime qu'elle faisoit de la vie Religieuse. VIII. Et de quelle maniere elle s'y est comportée dans les commencemens. IX. Le bonheur d'une personne Religieuse qui n'a rien à faire qu'à pratiquer sa Regle.*

**A** Prés la faveur insigne dont j'ay parlé cy-dessus laquelle m'arriva environ deux mois après mon entrée en Religion, mon esprit qui conservoit toujours l'impression & l'onction de cette grande grace fut plus abstrait & plus éloigné que jamais des choses d'icy-bas & plus porté aux vertus Religieuses & au service divin, où N. S. me donnoit l'intelligence de l'Ecriture Sainte accompagnée d'une douceur nourrissante. J'entendois en François ce que je chantois & recitois en Latin ; ce qui emportoit mon esprit en sorte que si je n'eusse fait violence à mon extérieur cela eut éclaté au dehors. Le chant me soulageoit & donnoit air à mon esprit, les sens en étoient touchés de telle sorte que j'avois de puissans mouvemens, de battre des mains, & de provoquer tout le monde à chanter les louanges d'un si grand Dieu, & si digne que tous se consomment pour son amour, & pour son service. Je me sentois portée, à l'imitation de l'Epouse des Cantiques, *à me réjouir & sauter d'aise dans le souvenir des mammelles de l'Epoux* Que souvent je suçois par l'esprit de ses divines paroles, & à chanter un *Eructavit* pour annoncer les grandeurs & les prerogatives de mon Epoux, dont les paroles m'étoient esprit & vie, dans une abondance que je ne puis exprimer. Je vois dans la psalmodie ses justices, ses jugemens, ses grandeurs, ses amours, son équité, ses beautés, ses magnificences, ses liberalitez & enfin qu'il avoit, au sens de l'Eglise son Epouse, *des mains d'or faites au tour toutes pleines de Hyacinthes,* & propres pour faire découler leur plénitude sur les ames ses amantes. Je vois que la bonté de ce divin Epoux avoit mis mon

Cantic.  
1. 3.

Cantic.  
5. 14.

ame dans un pâturage gras & fertile, où elle s'entretenoit dans un en-bon-point, & où elle avoit des biens à regorger; car je ne me pouvois taire, & j'avois une tres-grande simplicité pour produire mes pensées à mes Sœurs qui étoient toutes étonnées de m'entendre ainsi parler. Une entre les autres ayant trouvé dans son livre François, un passage de l'Epouse des Cantiques me dit: Prêchez-nous un peu, Sœur Marie, dites-nous ce que c'est à dire: *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*; Nôtre Maitresse étoit présente, laquelle pour me mortifier me fit apporter une chaise. Sans autre ceremonie je commençay par ce premier mot: *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*; lequel m'emporta dans une suite de discours, en sorte que dès ce mot n'étant plus à moy, je parlay fort long-temps selon que l'amoureuse activité me possédoit, enfin je perdis la parole comme si l'esprit de mon Jesus eût voulu le reste pour luy. Je ne me pûs cacher en cette rencontre qui ensuite me donna bien de la confusion, ce qui m'est encore arrivé par surprise en d'autres occasions, mon esprit étant si rempli & si fecond sur tout ce qui se chantoit au Chœur, que jour & nuit c'étoit le sujet de mes entretiens avec mon celeste Epoux: Cela me mettoit toute hors de moy, en sorte qu'allant par le Monastere, & lors que j'étois à l'ouvrage, j'étois dans un continuel transport. Le sujet de l'entretien étoit quelquefois de la pureté de la Loy de Dieu, & comme toutes choses annoncent sa gloire, sur quoy le Pseume *Celi enarrant gloriam Dei*, &c. avoit des attrait qui me ravissoient le cœur, & m'emportoient l'esprit: Ouy ouy, disois-je, mon Amour *Vos témoignages sont veritables, ils se justifient d'eux-mêmes, ils rendent sages ceux qui ont moins de lumiere*; Envoyez-moy par tout le monde afin de les enseigner à ceux qui les ignorent. J'eusse voulu que tous les eussent connus & qu'ils eussent goûté les delices qu'en ressentoit mon ame. De ce trait mon esprit étoit emporté à un autre, c'étoit une suite qui ne finissoit point, & une fois dans ces sentimens & dans les transports que me causoit la psalmodie, je dis au *Laudate*, &c. du François au lieu du Latin, en louant en moy-même la sacrée Personne du Verbe, par lequel toutes choses ont été faites. En marchant je ne me sentoispas toucher la terre: envisageant mon habit religieux je mettois la main à la tête pour toucher mon voile & voir si je ne me trompois point pensant posséder le bonheur d'estre dans la maison de Dieu, & une portion de son heritage. Tout cela n'étoit point dans une sensibilité qui s'épanchât dans les sens, mais dans la force & la vigueur de l'esprit qui

V.

Cantic.  
1. 1.Psal. 18.  
1.Psal. 18.  
10.

VI.

- VII. m'emportoit. Tout ce que je voyois dans la Religion me sembloit être rempli de l'esprit de Dieu, les Regles, les Ceremonies, la Clôture, les vœux, & generalement toutes les pratiques qui s'y observent. Quelques personnes du monde qui sçavoient à quoy j'étois employée lorsque j'y étois encore, & qui m'ayant veu agir avec ferveur en mes actions journalieres estimoient que j'y avois eu de la complaisance s'attendoient que je sortirois bientôt de la Religion, parce, disoient-ils, qu'il ne seroit pas possible que l'état que je quittois ne me rendit insupportable celuy que j'e voulois embrasser, à cause de la grande disproportion de l'un à l'autre, l'on en donna même une telle esperance à mon frere qui étoit lors fort éloigné en un voyage qu'il faisoit, qu'il donna ordre à ma sœur de me laisser toutes leurs affaires entre les mains. Ces personnes-là ne sçavoient pas les grandes graces & les infinies misericordes que la divine bonté m'avoit faites en l'état que j'avois quitté, ny celle qu'elle me faisoit en celuy où il luy avoit plû de m'appeller. Son saint Nom en soit beni. Je ne trouvois, comme j'ay dès ja dit, que de la douceur dans l'obeissance, pour la pratique de laquelle j'avois une entiere ouverture de cœur à ma Superieure, & à ma Maitresse du Noviciat, & j'étois mortifiée lors qu'elles n'agissoient pas sur moy avec la même autorité que sur les autres Novices, dont la plus âgée n'avoit pas seize ans. J'admirois ce nombre de jeunes filles si mortifiées & si bien réglées en toutes les observances regulieres, & il m'étoit avis que j'étois bien éloignée de leur vertu. Il me sembloit que j'étois devenuë enfant, & j'agissois avec elles avec un esprit de simplicité, quoyque de leur part elles me portaient plus d'honneur & de respect que je ne meritois. Une des choses qui me contentoit le plus, c'étoit que les Novices ne se méloient de rien, & je m'entretenois avec mon divin Epoux de la misericorde qu'il m'avoit faite de me délivrer du fardeau de me mêler de tout comme je faisois par necessité lors que j'étois dans le siecle. O que c'est un grand repos à une personne Religieuse! Je ne me pouvois contenir d'aïse de ce que je ne me mélois de rien & qu'on ne me parloit plus d'affaires.
- VIII.
- IX.

## A D D I T I O N.

**P**Eu de jours après que Dieu luy eût fait cette grande grace dont elle a parlé au chapitre précédent, & lors que son ame étoit encore toute penetrée de l'onction qu'il avoit receuë dans l'u-

nion des trois Personnes divines, on luy donna le voile & l'habit de Novice, qu'elle reçut dans des dispositions toutes celestes, & avec une devotion qui ravissoit tout le monde. Son fils seul étoit capable de troubler cette action par l'impression qu'un si grand changement eût fait sur son esprit, s'il en eût été le spectateur: mais on l'envoya prudemment à la campagne dans un lieu où il se plaçoit, & de la sorte le tout se passa dans la paix. A cause de l'union étroite qu'elle avoit contractée & si souvent réitérée avec le Verbe Incarné, elle pria qu'on joignît à son nom de Marie celuy de l'Incarnation, afin de porter comme une legitime Epouse le nom de son Epoux. Cela luy fut accordé, & depuis on l'appella Marie de l'Incarnation.

J'ay déjà dit de quelle maniere elle se comporta dans le Noviciat, & les exemples de vertu qu'elle y donna pendant les deux mois qu'elle y demeura en son habit-seculier. Elle ne changea point après qu'elle eut reçu celuy de Religieuse, si ce n'est en rendant ses actions plus parfaites & ses exemples plus éclatans par le progres qu'elle faisoit de jour en jour dans la sainteté convenable à son nouvel état. Je ne m'arrêteray donc pas davantage aux graces apparentes de nôtre Novice, afin de parler de celles qui étoient moins connues & que son humilité tenoit cachées: & premièrement de l'intelligence de l'Ecriture sainte qui a été l'une des plus signalées & des plus continuelles que Nôtre-Seigneur luy ait communiquées, car il la luy a conservée jusqu'à la mort, en sorte que son esprit & sa bouche étoient continuellement remplis de la douceur de cette manne celeste. Elle parloit peu que les paroles de l'Ecriture ne luy vinssent aussi-tôt sur la langue pour fortifier ou illustrer ce qu'elle vouloit dire. Si elle avoit à consoler les malades ou les affligés, c'étoit par quelque passage de l'Ecriture sainte; d'où elle tiroit de si belles lamieres, & tant de raisons & de motifs de consolation, qu'on ne se separoit gueres d'elle que les douleurs ne fussent soulagées, ou la tristesse entièrement dissipée. Dans les temps même de divertissement, où elle ne manquoit jamais de dire quelque mot d'édification pour élever les esprits, & les empêcher de tomber dans des entretiens trop bas & indignes des âmes qui croient que Dieu leur est toujours présent, elle tiroit son sujet des livres saints, dont elle rapportoit les paroles si à propos, & avec un si grand sentiment interieur & exterieur qu'il étoit évident que le même esprit qui les avoit dictées, les proferoit encore par sa bouche.

Au reste les connoissances & les instructions qu'elle avoit tirées de l'Écriture sainte ne venoient point d'aucune étude ou recherche extraordinaire qu'elle en fit : elle se contentoit de la lire pour y puiser les lumieres & les regles de la vie parfaite par une application ordinaire. Si même elle en retenoit les passages & les sentences, cela se faisoit sans effort & sans dessein, & seulement de la maniere que les choses qu'on aime demeurent facilement imprimées dans la memoire. Mais c'étoit dans l'Oraison que Nôtre-Seigneur luy en decouvroit les secrets les plus cachez, ce qu'il faisoit avec tant de netteté & de distinction, qu'enfin la connoissance qu'elle eut des mysteres de nôtre Foy, tenoient je ne sçay quoy de l'évidence. Elle explique dans son supplément de quelle maniere Dieu luy avoit communiqué un don si precieux & si rare, comme sa bonté le luy a continué depuis, & l'usage qu'elle en faisoit dans les rencontres ; Voicy comme elle parle : Les connoissances que Nôtre-Seigneur m'a données sur l'Écriture sainte, ne me sont pas venuës en la lisant, mais dans l'Oraison, ce qui a beaucoup servi à la direction de ma vie tant interieure qu'exterieure. Car cette parole sainte est une nourriture celeste qui m'a donné, & me donne encore la vie par l'Esprit saint qui m'en donne l'explication. Ce que vous en avez veu en divers endroits est émané de-là sans nulles recherches, de sorte que je n'ay point examiné si j'ay retenu ou oublié ce que ce divin Esprit m'en a appris, parce que j'estime qu'il ne veut pas que je me charge de ce soin ny de cette étude, puis qu'il me fournit dans les occasions ce qu'il luy plaist pour mes besoins ; ce que j'experimente, soit en psalmodiant, soit en priant, soit enfin en lisant l'Écriture sainte pour obeir à la regle qui nous oblige à faire des lectures spirituelles ; car il est rare que j'en fasse ailleurs. Enfin tout ce que je vous puis dire, est que nôtre grand Dieu est si bon, qu'il n'ôte pas les dons qu'il a conferez aux pauvres & aux petits qu'il veut nourrir & élever en son école.

Ce qu'elle dit dans sa premiere relation de ce don de l'intelligence des écritures est encore plus exprés : Aussi l'écrivoit-elle dans le temps même que Nôtre-Seigneur luy ouvroit ainsi l'esprit pour luy decouvrir les tresors cachez dans le champ de l'expression litterale. Car encore qu'elle eut de la crainte que cette abondance de lumieres ne luy causât de la curiosité & ne l'empêchât de s'unir à Dieu dans la simplicité de l'esprit, Dieu ne laissoit pas de faire son operation selon les dispositions qu'il avoit mises en son ame. Je me trouve quelquefois dit-elle dans une sorte d'Oraison

## DE L'INCARNATION.

203

qui me fait craindre de tomber en quelques curiositez qui me soient des empêchemens de m'unir à Dieu dans la nudité de l'esprit. Il me vient en memoire quelques paroles de l'Ecriture sainte du vieil où du nouveau Testament que j'ay luës ou entendus. Le sens m'en est découvert, & de là je sens pulluler en mon esprit une suite de passages de la même écriture dont j'ay une telle intelligence, qu'il me semble qu'on me prêche & qu'on me dit les secrets qui y sont cachez, ce qui me donne une douce satisfaction dans le fond de l'ame. Je voy aussi là-dedans toutes sortes de viandes spirituelles pour la nourriture des ames, & combien l'on se repaît diversement, les uns tournant tout en corruption, & les autres en recevant une vie de grace & d'amour. Je découvre là une grande quantité de fautes qui se commettent même par des personnes fort spirituelles, & les pertes qu'elles font pour ne pas suivre les conseils qui nous ont été enseignez par cette Ecriture sainte, comme aussi les grands biens que reçoivent les ames fidèles, mais je dis vrayment fidèles, car Dieu veut une exacte pureté en toutes choses à proportion des graces qu'il départ. Par fois je me lance en Dieu pour luy parler de toutes ces instructions en le caressant, puis je retourne en de nouvelles connoissances qu'il me donne; mais enfin tout se termine à l'amour. En cette sorte d'Oraison les distractions n'ont nul pouvoir, & quand elle finit il semble qu'elle ne fasse que de commencer, & ensuite je sens mon esprit fort libre & fortement uni à Dieu par un nouvel embrasement qui se fait de toutes ses découvertes, lesquelles bien qu'elles ne demeurent pas presentes ny distinctes comme elles étoient durant l'Oraison, elles ne laissent pas de me revenir tout à propos dans les occasions selon les besoins où je me trouve.

## CHAPITRE V.

*I. Dieu permit qu'elle fut attaquée de plusieurs tentations fâcheuses. II. Qu'elle découvroit avec une entière fidélité à son Directeur & à sa Supérieure. III. Elle ne desista j. mais des pratiques de la regle pour aucune tentation qu'elle souffrit. IV. De qu'elle maniere elle se comportoit en ses tentations. V. Dieu permet que le Diable l'inquiette en diverses manieres. VI. Il luy ôte son Directeur de qui seul elle recevoit de la consolation. VII. Il la console luy-même dans ses peines, & luy rend ses croix plus legeres.*

- I.** Quelque tems après que je fus revêtuë du saint habit de la Religion, les tentations commencerent à m'attaquer de toutes parts, non pas pour me faire quitter la Religion, car graces à Nôtre-Seigneur je n'ay point été combatuë de ce côté là; c'étoient des tentations de blaspheme, de deshonesteté, d'orgueil; quoy que je sentisse & experimentasse des foiblesses & des miseres tres-humiliantes: j'avois encore une insensibilité & une stupidité dans les choses spirituelles, une contradiction dans mon imagination contre les actions & les façons d'agir de mon prochain: je ressentois des pentes à me precipiter: il me sembloit que j'étois trompée du Diable; & que je m'étois abusée croyant que ce qui s'étoit passé en moy & que l'on avoit crû être de Dieu n'étoit que feintes & tromperies; car tout ce que j'avois experimenté des graces dont j'ay cy-devant parlé, me venoit devant les yeux & sur cela j'entrois en de grandes peines. Le Reverend Pere Dom Raimond me visitoit & me rendoit toutes les
- II.** assistances possibles: D'abord la confiance que j'avois en luy me faisoit croire qu'il me disoit la verité, mais si-tost qu'il étoit party, je croyois l'avoir trompé. Mon imagination étoit tellement agitée par la representation des objets qui à la foule se m'éloient confusement, ensemble qu'il m'en prit un mal de tête ou migraine qui ne me quittoit point; avec cela l'obeïssance m'occupoit à des ouvrages pour l'Autel ausquels il falloit de l'assiduité & de l'attention, ce qui contribuoit encore à ma douleur: mais cette imagination me donnoit plus de peine que tout le reste, d'autant que son agitation m'étoit fort extraordinaire, ayant été arrêtée par les occupations de l'esprit, auxquelles elle n'avoit point eue de
- III.** part, & où elle avoit été obligée de garder le silence. Mais les

rent  
de  
s'en  
êteu  
me  
ce q  
un a  
exer  
me  
me  
lont  
de l  
l'ob  
de lu  
à po  
cher  
perfe  
des p  
passi  
ce q  
tes d  
afflig  
nuit  
vint  
mage  
de la  
prier  
che,  
forme  
quoy  
avoit  
que c  
langu  
effroy  
bord  
tourna  
paiss  
pour l  
n'avo  
desso

tentations pour violentes qu'elles fussent ne m'empéchoient point de faire routes les observances de la regle, personne même ne s'en appercevoit, & il n'y avoit que ma Superieure & mon Directeur qui en eussent connoissance, & qui craignoient que cela ne me fut une occasion de sortir & de retourner dans le siecle parce qu'ils en avoient vû des exemples. J'avois au fond de mon ame un acquiescement à Dieu, & il m'étoit avis que sa divine Majesté exerçant sa justice sur moy, étoit en moy dans une partie qui me sembloit fort éloignée, d'où me regardant elle se plaisoit à me voir souffrir. Or en cet acquiescement que j'avois à sa volonté dans mes souffrances, je ne sçavois en quelle region de l'esprit il étoit; à peine même le pouvois je voir; parce que l'obscurité que je souffrois étoit grande, de sorte que ne recevant de luy, ce me sembloit, aucun soulagement, je demeurois seule à porter ma croix, & tout ce que je pouvois faire, étoit de tâcher de prendre patience, & de ne point tomber dans des imperfections volontaires. En ce tems-là l'on apprit les nouvelles des possessions de Loudun, ce qui me touchoit d'une grande compassion & me donnoit une haine extrême contre le Diable, de ce qu'il avoit esté si hardi que de s'approcher ainsi des servantes de Dieu pour les tourmenter: je priois souvent pour ces pauvres affligées; & une nuit entre autres comme je visitois sur la minuit ma Maîtresse des Novices qui étoit malade, la pensée me vint marchant par le dortoir de faire à ce sujet quelque hommage & quelques prieres à la tres-sainte Trinité par l'entremise de la sainte Vierge, & pour faire dépit au Diable de dire des prieres vocales, ce que je fis. Je ne fus pas plutôt sur ma couche, qu'il se presenta à mon imagination un spectre horrible en forme humaine, que je voyois aussi clairement qu'en plain jour quoy que j'eusse les yeux fermez & que je fusse sans lumiere; il avoit un visage long, tout plombé & bleuâtre, les yeux plus gros que ceux d'un boeuf, & pour se moquer de moy il me tira sa langue longue & épouvantable avec une grimace & un hurlement effroyable que je crû avoir été entendu de tous les dortoirs. D'abord je fremis, mais ayant fait le signe de la croix sur moy je luy tournai le dos, & cette representation cessant, je m'endormis fort paisiblement jusques au matin, que je fus trouver ma Superieure pour luy dire tout ce qui s'étoit passé, & luy demander quelle n'avoit rien entendu de ce hurlement, car la cellule étoit au dessous de la mienne: elle me dit que non, mais qu'elle avoit

IV

V.

souffert de grandes peines & inquiétudes toute la nuit. Une autre nuit que j'entendois encore des Sœurs marcher par le dortoir, tout d'un coup je sentis en mon corps que ce malin esprit s'étoit glissé dans les os, dans les moëlles, & dans les nerfs, comme voulant me détruire & aneantir; je me trouvai en une extrême peine car je ne pouvois me remuer, ny appeller personne à mon secours, & cela dura assez long temps. Enfin après avoir bien souffert je sentis en moy une force & une vigueur puissante, comme d'un autre esprit qui combattoit, & luitoit contre le premier, de sorte qu'en moins de rien il l'eût comme brisé & aneanti, & pour lors je demurai libre & degagée. La Mere Prieure des Urselines de Loudun passant par nôtre Monastere pour aller à Aneffy visiter le tombeau du bien-heureux François de Sales, je luy communiquai ce qui m'étoit arrivé; elle me dit que souvent le Diable faisoit la même chose à leurs exorcistes. Cela ne m'est jamais arrivé depuis: Je reviens à mes peines interieures qui me continuerent près des deux ans sans avoir du repos, sinon par quelques petits momens; & même pour comble de mes disgraces, le Reverend pere Dom Raimond, de qui seul je recevois de la consolation, me fut ôté & envoyé à Feuillans pour y être Supérieur; & ainsi son éloignement me priva de son assistance. Mais enfin Dieu qui est le consolateur des affligés & qui ne les abandonne jamais entierement, me consola luy-même, parce qu'étant un jour prosternée devant le saint Sacrement & m'abandonnant à Nôtre-Seigneur, j'entendis en mon cœur par paroles interieures ce verset du Pseume cent vingt-cinquième: *Qui se minant in lacrymis in exultatione metent*, & au même moment tout le fardeau de mes croix me fut enlevé comme qui m'eut ôté de dessus les épaules un vêtement lourd & massif, & au lieu de la pesanteur de ma croix je ressentis les effets des paroles de Nôtre-Seigneur: *Mon joug est doux & mon fardeau leger*. J'avois néanmoins encore mes croix, n'ayant été dechargée que de leur pesanteur, mais elles m'étoient douces & faciles à supporter, & elles me durèrent de la sorte jusqu'après ma profession.

VI.

VII.

Psal.  
125. 5.Matth  
23. 30.

## A D D I T I O N.

**Q**uand Dieu fait des graces extraordinaires à une ame sainte & qu'il la remplit des douceurs de ses consolations celestes, ce n'est pas à dessein qu'elle demeure dans l'oisiveté, & qu'elle se

repose dans le goût des plaisirs qu'elle ressent , mais e'est afin de l'animer à de nouveaux combats , & de luy donner des forces pour porter de plus pesantes Croix. Car enfin la vie des prédestinez sur la terre est de suivre Jesus-Christ dans les souffrances, & si ce divin Sauveur les conduit quelquefois sur le Thabor, ce n'est que pour les disposer à monter au Calvaire. Cela se va voir dans la conduite qu'il a tenuë sur sa fidele servante. Car s'il luy a fait ces graces extraordinaires dont il a été parlé , s'il l'a élevée jusques dans le sein de la divinité, s'il l'a unie aux trois Personnes divines d'une maniere qui n'est pas commune en cette vie mortelle, & s'il faut ainsi parler, s'il l'a ravie comme Saint Paul jusqu'au troisieme Ciel, ce n'a été que pour la preparer , comme il fit cet Apôtre , à des épreuves qu'il n'envoye qu'aux ames heroïques & qu'il scait luy être les plus fides. Elle en dit quelque chose en ce Chapitre, mais cela n'est rien en comparaison de ce qu'elle en avoit écrit dans sa premiere relation. Le recit en est un peu long ; mais il y a tant de circonstances édifiantes, tant d'instructions salutaires, & tant de motifs de consolation pour les personnes tentées, que je n'en puis rien retrancher. On la va voir abandonnée à la violence non d'une tentation, mais de toutes. Le blaspheme, le mépris de Dieu, l'infidelité, le desespoir, l'orgueil, la vanité, l'impureté, l'aversion du prochain, la lâcheté dans la vertu, le dégoût des choses saintes, l'insensibilité aux interests de Dieu se vont succeder les unes aux autres sans intermission, & quelquefois s'unir toutes ensemble pour exercer son courage & sa vertu, mais d'une maniere si violente, & avec un tel delaisement sensible de la part de Dieu, qu'il semble que cette souveraine Majesté ait pris dessein d'en faire dans l'Eglise le modele des personnes qui sont tentées interieurement, comme Job l'est de celles qui le sont exterieurement & dans le corps. Mais on peut dire aussi qu'il en a fait un modele de fidelité; car on s'étonnera de voir à la fin de la Confession sincere & ingenuë qu'elle va faire de ses combats qu'elle n'ait commis que deux fautes qui me semblent si legeres, qu'il falloit une ame aussi tendre & aussi pure que la sienne pour y remarquer du défaut.

Pour comble de ses peines Dieu luy ôta le Reverend Pere Dom Raymond de saint Bernard, qui l'avoit élevée jusques alors dans la vie spirituelle, & luy donna un autre Directeur, qui ne servit qu'à appesantir ses Croix, ou par des mortifications faites à contre-temps, ou par une conduite entierement opposée à la pre-

miere. C'étoit un homme de bien, mais simple, & qui n'avoit pas l'élevation de l'autre ny son expérience dans la direction des ames: D'où vient qu'au lieu de luy donner la consolation & les soulagemens que demande une ame réduite au point où l'étoit celle-cy; il augmentoit bien souvent le mal en y appliquant des remèdes contraires; ou il l'abandonnoit entierement n'y en appliquant point du tout. Elle n'avoit pas encore l'habit de Novice quand elle fut ravie pour la troisième fois dans l'union des Personnes divines, ny quand elle tomba d'une si haute faveur dans la disgrâce de ses tentations, c'est pourquoy c'est de ce temps là qu'elle commence d'en faire le recit, & voicy comme elle parle.

Après cette grande faveur, les croix m'affaillirent de toutes parts. Il n'y avoit pas deux mois que j'étois au Noviciat, & mes peines m'ont encore duré près de trois ans depuis, excepté que comme Nôtre Seigneur veut fortifier ma foiblesse de fois à autres, il me donne un peu de relache & me visite amoureusement. J'ay déjà dit que mon fils me donnoit un grand sujet de craindre qu'on ne me fît sortir: le Diable me donnoit une tentation que j'avois fait tres-mal de le quitter, & que je ne devois pas passer plus avant ny prendre l'habit: d'autre côté mon Confesseur me disoit qu'il falloit que je ne le prisse d'un an, & il sembloit par là me disposer à ma sortie: mais je sentois d'autres mouvemens dans mon ame, & je connoissois assurément que Nôtre Seigneur vouloit que je fusse Religieuse. La dessus je m'engageois de nouveau à souffrir & je ne pouvois faire autrement. Avec toutes ces difficultez nôtre Reverende Mere ne laissa pas de me donner l'habit de la Religion par lequel je me sentis entierement fortifiée & passionnée pour souffrir plus que jamais. Me voila donc dans un abandonnement interieur par lequel il me sembloit que j'étois tombée d'une haute montagne dans un abîme de misere. L'oraison m'étoit un tourment y estant assaillie de toutes sortes d'abominations; les choses que je n'avois jamais aimées dans le monde, & celles que j'avois congédiées il y avoit plus de seize ans, renaissent en mon esprit: il me sembloit que je voulois le mal & que j'étois ennemie de tout bien. Ce m'étoit un martyre de demeurer en cette place, toute la partie inferieure n'ayant nul secours de l'interieur. Il me sembloit que la maison de Dieu estoit le sujet de ce martyre, puis qu'éstant au monde, où j'avois tant d'objets qui me pouvoient distraire, j'étois dans une si grande recollection. Mais quand je venois à considerer les ver-

tas de tant de servantes de Dieu, je ne vois point d'autre sujet de ma croix que moy-même. C'est ce qui faisoit redoubler mon affliction, de voir que je devenois pire avec les ames saintes, que je n'avois été avec les perverses du siecle. Il m'étoit avis que je ne faisois que tourner les graces de Dieu à mon desavantage: Sans cesse je me vois tomber en des imperfections fort sensibles, & si je vois quelques unes de mes sœurs se récréer au temps qu'il est permis, cela augmentoit ma peine. Il me prenoit de si grandes angoisses & de si grands resserremens de cœur, que j'étois contrainte de demander congé de me retirer des assemblées, d'autant que cela eut paru. Il me sembloit qu'à cause de mes imperfections toutes mes sœurs avoient de la peine à me supporter, qu'elles avoient de l'aversion de me voir, & que quand on leur proposeroit de me recevoir, elles me rejetteroient. Aller au Refectoir m'étoit plus à charge que si j'eusse eu à faire quelque grande mortification. Je souffrois par tout & jour & nuit: Et je ne croiois pas qu'il y eut plus de faveurs de Dieu pour moy. La seule chose qui me donnoit du repos étoit la psalmodie qui sembloit chasser toutes mes peines, & qui me remplissoit d'une joye interieure si excessive, que le sens des paroles & des sentences m'étant découvert, j'en tressaillois quelquefois interieurement, & je croy que ma joye en paroissoit au dehors. Mais étois-je hors de là, ma peine recommençoit, en sorte qu'étant une fois proche d'une fenêtre, il me vint une tentation de me précipiter du haut en bas. Cela me fit toute rentrer en moy-même, tant cette pensée étoit effroyable. Mon entendement étoit si obscurci, que je ne comprenois rien comme il falloit, mais tout me venoit à contre-sens. J'avois même perdu la memoire, & il ne m'étoit pas seulement possible de retenir une sentence des sujets de l'Oraison pour en rendre compte quand j'en serois interrogée, ce qui me causoit beaucoup de confusion en la presence de mes Sœurs. J'étois bien aise de dire après l'une de mes Sœurs les paroles d'un acte d'action de graces qu'elle disoit en François, parce que je n'avois pas seulement la liberté interieure de le faire de moy-même. Dans toutes ces dispositions affligeantes, j'avois le fond de l'ame dans la paix, & elle n'eût pas voulu pour un moment la diminution de ses croix: Et j'avois beau souffrir, j'avois toujours Dieu present. Mais voir Dieu pureté incomprehensible, & se voir en sa presence un objet de toutes sortes de miseres incompatibles avec cette pureté, c'est un martyre bien rigoureux. Et de plus se voir en un état si ravalé & si éloigné du passé, cela humilie plus

qu'on ne le sçauoit dire. Avec tout cela je ne laissois pas de traiter avec Nôtre-Seigneur par paroles d'amour : mais cela augmentoit mes croix ; pensant que cela venoit de ce que j'étois accoutumée à parler ainsi, & que ce n'étoit point un vray amour qui me le faisoit faire. Un jour étant en cette affliction j'offrois toutes mes croix à mon divin Epoux, lequel me répondit interieurement. *Sur qui reposera mon esprit sinon sur l'humble ?* Je devins toute honteuse luy disant que je n'avois point d'humilité ; car en effet je n'en voiois point en moy, mais bien un grand desir d'en avoir & de devenir humble. Ces paroles de ce divin amour avoient quelque chose de si charmant qu'elles me remplirent l'interieur d'une consolation qui ne se peut exprimer ; aussi je demurai quelque temps dans une grande tranquillité & une simplicité interieure semblable à l'une de celles dont j'ay parlé cy-devant, qui est d'être retirée au fond de l'ame sans sentiment pour y jouir de Dieu, sans que rien rejallisse au dehors, sinon lors que je m'appercevois que j'étois Religieuse & délivrée du monde & de tous ses soins, car alors il me sembloit que je devois sauter d'aïse ; j'étois encore dans la même disposition à la psalmodie, & lorsque ma Mere me donnoit quelque mortification. Dans ces temps que Nôtre-Seigneur me donnoit un peu de trêve, & que je me voiois en repos, je demourois confuse en sa presence luy disant : Mon cher Amour, je ne suis pas lassé de souffrir, non je ne suis pas lassé. Après cela je retournois à ma croix, où j'étois plus attachée qu'auparavant, plus obscurcie, plus sterile, plus insensible, plus combatue de diverses tentations. Il se presentoit à mon imagination des saletez horribles qui me faisoient trembler. Je n'osois presque lever les yeux ; les objets les plus purs me donnant de mauvaises pensées. J'avois des pensées de blasphème contre Dieu & contre la sainte Vierge, des doutes contre la Foy, des lâchetes étranges lors qu'il étoit question de faire quelques penitences, car il me sembloit que j'étois plus éloignée de les affectionner que si je n'en eusse jamais entendu parler, & quand il en falloit venir à l'exécution, je ne sçavois comment je m'y devois prendre. Me voiant ainsi remplie d'imperfections & de sentimens contraires à tout ce qui me satisfaisoit auparavant, mon cœur étoit si percé de douleur que les jours se passoient en des agonies non pareilles ne sçachant pas si à cause de mes malices Dieu ne m'avoit point abandonnée. Cela me faisoit croire que je n'avois jamais rien fait de bon, & que la maniere d'Oraison où j'étois, avoit été pleine de mon propre amour, que

Dieu vouloit châtier ma temerité & ma presumption, que n'ayant nul fondement solide je m'étois perdue en mes pensées, & enfin que je n'avois nul appuy assuré. Mon Confesseur ne me serroit qu'à augmenter mes peines, parce que tout ce qu'il me disoit n'étoit que pour me mortifier, soit que je ne luy fisse pas bien entendre mon état interieur, soit qu'il le fît à dessein de m'éprouver. Il me disoit que je souffrois illusion entendant le recit que je luy faisois de ma maniere d'Oraison, qui étoit qu'en souffrant toutes les tentations & les distractions que j'ay dites, je m'abandonnois doucement & avec acquiescement aux desseins de Dieu sur moy. Je luy parlois de mes souffrances & de toutes mes miseres: Je luy disois que sortant de l'Oraison je demeurois sans satisfaction; qu'examinant l'état où je me trouvois, il m'étoit avis que j'avois consenti à tous les maux qui m'étoient venus dans la pensée; qu'il me sembloit que si j'eusse voulu prendre peine à m'arrêter aux sujets d'Oraison qui m'étoient proposez dans la lecture commune, cela eut occupé le lieu que toutes ces divagations tenoient en mon esprit, & qu'il falloit bien que toutes ces choses me remplissent puisque j'étois ainsi oisive & vuide de tout bien; que sur cela je faisois tout mon possible pour m'arrêter à quelque point de la meditation, mais que cela ne me serroit de rien, & que je n'étois nullement capable de m'arrêter à quoy que ce fût sinon à souffrir avec acquiescement; qu'en cet acquiescement même je pensois encore que je faisois mal, & que c'étoit que j'étois endurcie dans mes imperfections. Je disois donc toutes ces choses à mon Confesseur, qui me disoit pour toute réponse que je n'avois pas été assez mortifiée, que mon interieur n'avoit pas été bien cultivé, que je n'avois nul fondement de vertu, & que c'étoit ce qui me faisoit souffrir. Si Nôtre-Seigneur me donnoit quelque consolation ou quelque grace extraordinaire, comme il m'en donnoit par intervalles, je luy en rendois compte, mais il se rioit de tout, en me disant, si je ne pensois point un de ces jours faire des miracles. Ainsi de tout ce que me disoit ce bon Pere je demeurois encore plus persuadée que tout ce qui étoit en moy ne valoit rien, & qu'il avoit raison de dire que je souffrois illusion. Je n'avois donc point d'autre disposition interieure, & je me tenois devant Dieu comme une personne qui est désja jugée à la mort, n'ayant pas seulement la hardiesse de faire des actes interieurs de moy-même, sinon lorsque m'oubliant de ce que j'étois, je m'appercevois que je caressois Nôtre-Seigneur, & que je me plaignois à luy de ne l'ai-

mer pas comme j'eusse voulu, luy, qui étoit mon doux amour qui m'avoit fait tant de miséricordes. Cette crainte d'avoir été trompée jusqu'à cette heure me traversoit beaucoup n'ayant point de liberté avec mon Confesseur, que je craignois plus que je ne le puis dire; & c'est ee qui m'ôtoit le pouvoir de luy parler librement. Il étoit quelquefois trois mois sans me parler; nonobstant toutes mes croix. Et une fois entre autres apres m'avoir laissée dans une extrême peine touchant ma maniere d'Oraison, je demeuray dans une peur tout à fait grande, car je pensois qu'il m'eut laissée jugeant que mon mal étoit sans remede. Laisser trois mois une personne dans de si grâdes peines d'esprit, n'est ce pas pour augmenter le soupçon qu'elle a de n'être pas bien avec Dieu? Sur cela je demanday à nôtre Reverende Mere la permission de luy écrire: car encore qu'il vint souvent dans la maison pour le besoin des Sœurs, je n'osois néanmoins le demander. Je luy proposay donc que s'il jugeoit à propos, je me servirois d'un livre à l'Oraison afin d'arrêter mon imagination & d'en tirer quelque bon sentiment pour m'occuper; que je n'avois point de repugnance d'en user de la sorte, ny que mes Sœurs connussent mon ignorance; & que si jusqu'à cette heure j'avois été deçuë par des pertes de temps dans l'Oraison ayant donné lieu à la tentation, je ne voulois pas pour cela perdre courage, mais que j'étois prête à recommencer tout de nouveau à servir mieux Nôtre-Seigneur. Il me fit encore la mortification de ne me point voir & de ne me point faire réponse; mais seulement il envoya trois semaines après un billet à nôtre Mere avec ces mots: Que sœur Marie de l'Incarnation continuë sa maniere d'Oraison. Ce fut toute la consolation qu'il me donna, se reservant à me mortifier tout de bon à la premiere visite qu'il me donna, me disant que j'étois une opiniâtre & que je n'avois point de soumission. Cependant je demeuray en paix à l'égard de mon Oraison, mais pour mes autres peines elles me duroient toujours & augmentoient même de plus en plus. Je ne me voyois que malice & hypocrisie, & bien que je me connusse pauvre & chetive, j'avois néanmoins des pensées d'orgueil: J'eusse bien voulu que mes fautes n'eussent point été connues & n'être pas dans l'humiliation où je me voyois. Cela me rendoit si honteuse devant Dieu que je ne perdois point de veüe, que j'allois aussi-tôt m'en accuser, & quand on m'eût dû chasser de la maison de Dieu je ne pouvois rien celer n'y déguiser. Je me sentoie quelquefois portée à chercher de la consolation dans les creatures;

## DE L'INCARNATION.

213

mais ce Dieu que j'avois toujours present me reprenoit interieurement, & me demandoit si je ne me contentois pas de sa compagnie. Cela redouloit ma confusion d'avoir eu desir de me contenter hors de luy. Dans les temps auxquels on peut avoir de la joye, comme sont les fêtes qui inspirent de l'allegresse, c'étoit alors que je souffrois le plus. La nuit du saint jour de Noël que toute la Communauté se réjoüissoit de la naissance du petit Jesus, toutes étant assemblées devant son image pour luy offrir un sacrifice d'elles-mêmes, & moy y étant prosternée avec elles, nôtre Reverende Mere me dit que je priaïsse le petit Jesus d'ôter de moy toutes mes malices selon l'intention qu'elle en avoit. Je le fis, mais dans cette action je souffrois une angoisse de cœur que je ne puis exprimer. Le ressouvenir de mes malices & la pensée que j'étois indigné d'être exaucée me causant cette douleur, il me fallut retirer dans nôtre cellule où je pensai étouffer tout le reste de la nuit, tant le resserrement du cœur estoit grand. Il me sembloit que le divin Epoux ne vouloit plus user que de rigueur en mon endroit, & que j'étois enchaînée pour souffrir une peine éternelle. Je me conformois à sa volonté pour l'amour de celuy dont je voulois cherir les dispositions aux dépens de toutes les douleurs qu'il eut voulu m'ordonner. Qui verroit l'ame en cet état pleureroit de compassion, sur tout en ce regard qu'elle a toujours fixement arrêté sur son divin Epoux, qui bien loin de luy donner du soulagement dans ses peines, les augmente encore par un excez d'amertume, luy faisant voir d'un côté combien il est pur & parfait, & elle se voyant de sa part poursuivie de tant d'ennemis dont elle ne se peut défaire: car ce double regard la tient là toute honteuse, chetive, pauvre, vile, abjecte, & comme un vray rien. Voir ce divin Epoux la regarder, & cependant la laisser plongée dans cet abîme de croix sans la vouloir secourir, c'est ce qui fait le plus sensible sujet de ses douleurs. En tout cela néanmoins elle voit que son bien-aimé la laisse ainsi par amour, & c'est ce qui luy fait dire; je suis contente d'être ainsi ô mon cher Amour, ouy, je suis contente d'être ainsi. De là vient qu'elle se sent obligée d'aimer davantage, parce qu'elle voit que ce n'est pas manque d'amour que son bien-aimé la laisse ainsi gemir, mais par un secret qu'il prend plaisir de luy tenir caché, & qu'elle adore du plus profond de son cœur par une amoureuse conformité à ses volonte. Etant une fois prosternée devant le tres-saint Sacrement, m'offrant & me soumettant toute moy-même à sa divine

volonté, j'entendis cette parole dans mon interieur avec autant de distinction & de clarté qu'on les sçauroit dire : *Tu semeras en larmes, & recueilleras en joye.* Cela fit un tel effet qu'au même tems tout ce qui m'avoit semblé pesant, me parût doux & léger. Quoy qu'il me fût enseigné que je souffrirois, & qu'en effet je sentisse toujourns mes peines, la douceur neanmoins de ces paroles acrut tellement en moy l'amour de la croix, que tout me sembloit doux, aisé & facile, & j'étois soumise à souffrir jusqu'au jour du jugement, pour entrer ensuite dans la joye de mon divin Epoux, & là jouir de ses divins embrassemens. Je n'avois jamais pris garde à ces paroles pour les comprendre en ce sens là quoy que je les recitasse tous les jours : & depuis l'heure qu'elle me furent dites, elles font une nouvelle impression en mon ame, pour la rendre joieuse dans ses croix toutes les fois que nous les recitons au Chœur.

Ensuite de cette disposition j'entrai dans une autre encore plus cuisante. La solitude que j'aimois tant me sembloit un purgatoire, & ce m'étoit une chose insupportable d'être tout le jour en une Cellule sans voir personne. Je me sentois attachée aux creatures, & n'en voyois aucune qui me soulageât, mais il me sembloit que toutes m'avoient oubliée. Le travail que je faisois & que j'avois coûtume d'aimer, me vint tellement à dégoût, qu'il me falloit beaucoup faire de violence pour m'y attacher, & j'en avois l'exterieur si lassé qu'à peine me pouvois-je supporter. S'il falloit psalmodier, la parole me manquoit, tant estoit grande l'affliction interieure que je ressentois. A l'oraison mes premieres pensées estoient de la diversité de mes croix, & cette speculation duroit depuis le commencement jusques à la fin, particulièrement touchant ce qu'il me falloit souffrir de la part de mon Confesseur & de ceux qui m'avoient donné quelque sujet de souffrance. D'autre part je voyois tout cela si imparfait que c'estoit la plus grande partie de ma peine; j'avois toujourns à penser aux imperfections d'autrui, & faisant reflexion sur moy je me trouvois la plus imparfaite du monde. Il me falloit souffrir toutes ces impressions comme des coups de grêle, d'autant que si je pensois m'y arrester pour disputer contre, elles pulluloient de nouveau & en foule, & la confusion que j'en ressentois devant Dieu estoit si grande que je ne la sçauois dire. Ce fut quelque tems avant ma profession. Je croyois assurément qu'on me renvoyeroit, que toutes mes Sœurs connoissoient mes malices non-

## DE L'INCARNATION.

215

obstant que je les cachasse par mon hypocrisie, mais que comme Dieu est juste, il permettoit tout cela afin que je ne trompasse personne: car je pensois ne faire que tromper quoy que je n'en eusse pas la volonté.

### CHAPITRE VI.

*I. Elle est fortement inspirée d'avoir recours aux Reverends Peres de la Compagnie de JESUS pour sa direction. II. Dieu luy fait la grace de faire profession. III. Il la console par le moyen d'un Pere de cette Compagnie. IV. Qui luy commande de mettre par écrit les graces que Dieu luy avoit communiquées. V. Ce qu'elle refuse de faire, à moins qu'elle n'écrive à même tems tous les pechez de sa vie. VI. Dieu la delivre entierement de ses tentations. VII. Et par sa providence il pourvoit à l'éducation de son fils.*

**N**Ostre Seigneur ayant éloigné le Reverend Pere Dom Raymond qui avoit esté mon Directeur l'espace de douze ans, j'avois de frequens mouvemens d'avoir recours aux Reverends Peres de la Compagnie de Jesus, & je sentoie quelque chose en moy qui me disoit que la divine Majesté me vouloit aider par leur moyen, mais il n'y en avoit point encore pour lors d'établis à Tours: d'ailleurs j'avois en mon esprit que le Reverend Pere Dom Raymond pourroit revenir & qu'en attendant je devois m'adresser à quelque Pere du même Ordre. J'en voyois donc quelques uns, mais je ne pouvois tirer secours d'aucun dans mes difficultez. Moy cependant qui avois crainte que ce ne fut une legereté qui me faisoit avoir ces mouvemens si frequens de recourir aux Reverends Peres de la Compagnie de Jesus, je n'en disois mot, pour le respect de mon Directeur absent, & de peur de tomber dans cette legereté que j'apprehendois. Le jour de ma profession étant arrivé, je la fis de tres-bon cœur, & Nôtre-Seigneur me visita ce jour-là avec un soulagement, ou plutôt avec un éloignement entier de mes croix: au retour du Chœur étant entrée en ma Cellule je me prosternai à terre pour luy presenter derechef le sacrifice que je venois de luy faire en public, & lors que j'étois en cette posture & dans une grande familiarité avec sa divine Majesté, elle me dit en mon interieur qu'elle vouloit que désormais à l'imitation des Seraphins du Prophete Isaië je volasse continuellement en sa preséance & à son saint service avec six ailes.

I.

II.

Premierement par la fidelle pratique des trois vœux que je venois de faire; ensecond lieu en m'attachant continuellement à la divine Majesté par la foy, par l'amour & par l'esperance; & que comme le battement des ailes des Seraphins estoit continuel aussi il ne falloit pas que mon amour & mes correspondances eussent des treves, des bornes, & des limites dans l'observation de mes vœux & de mes trois autres vertus, le tout par rapport à sa tres-étroite & tres.intime union. Quoy que cette instruction fût tres-efficace par la force interieure que j'en recevois, & par l'entiere inclination qu'elle donnoit à mon ame du côté de Dieu, c'étoit neanmoins d'une maniere secrette & intime qui ne me delivroit pas de mes peines interieures dont je n'avois esté degagée qu'au tems que Dieu me fit la grace de faire mes vœux, où mon corps & mon ame eussent volontiers passé par les flammes, s'il eût esté necessaire, pour faire mon sacrifice avec plus de pureté & de dispositoin interieure & exterieure. Ce fut le jour de la Conversion de Saint Paul le vingt cinquième Janvier mil six cent trente trois, & le trente trois de mon âge. Mon fils qui étoit venu de Rennes s'y trouva; car comme l'on n'avoit pas jugé à propos qu'il assistât à ma vêtüre, il fit son compte en son esprit de ne pas vouloir estre trompé une seconde fois. Il n'avoit pas encore quatorze ans, & la douleur qu'il avoit eüe de ce que je l'avois

- III. quitté estoit beaucoup adoucie, au moins à ce qu'il faisoit paroître. En ce même tems le Reverend Pere de la Haye de la compagnie de Jesus, qui avoit prêché l'Avent dans la Catedrale & qui y devoit encore prêcher le Carême, venoit de fois à autres faire des exhortations en nôtre Monastere; j'avois de puissans mouvemens de luy parler, mais pour les raisons que j'ay rapportées je n'en témoignoïis rien, laissant le tout à la providence de Dieu qui voulut que ma Superieure qui sçavoit la disposition de mon ame me demandât si je voulois le voir & luy ouvrir mon cœur. Je luy repartis, que je le desirois fort, mais que par raison je ne luy avois pas demandé. Elle supplia le Pere de me voir souvent pendant son sejour à Tours, ce qu'il promit & executa avec beaucoup de charité. Après que je luy eüs déclaré de bouche toute la conduite de Dieu sur moy dès mon enfance, & generalement tout ce qui s'étoit passé dans le cours des graces qu'il avoit plû à la divine bonté de me faire, il m'obligea de luy donner les mêmes choses par écrit afin de les examiner plus à loisir: j'en eüs la permission de ma Superieure; mais il me vint une tres-grande repugnance
- IV.

## DE L'INCARNATION.

217

repugnance de le faire, à moins que je n'écrivisse aussi tous les pechez & toutes les imperfections de ma vie autant que je m'en pourrois souvenir, afin que par ce moyen il jugeât mieux de ma disposition. Je le fis avec la plus grande fidelité qu'il me fut possible, & mis le tout entre les mains du Reverend Pere, lequel après avoir examiné toutes choses & pris de moy tous les éclaircissements qu'il crut luy estre necessaires, m'assura que c'étoit l'esprit de Dieu qui m'avoit conduite, & que je serois extrêmement coupable si j'avois du cœur & de l'amour pour autre chose que pour luy. A ces paroles toutes mes peines se dissipèrent comme si l'on m'eût deliée d'une dure captivité, & je connus bien par les effets que Dieu avoit voulu cela de moy. Il voulut prendre connoissance des affaires de mon fils, & se charger du soin de le faire avancer dans ses études qu'il avoit commencées à Rennes. Ma sœur ne voulant pas s'engager, tandis qu'il seroit hors de sa maison, à payer sa pension & son entretien, elle declara ce qu'elle pouvoit faire, & ce bon & charitable Pere trouva le moyen par la faveur de ses amis de satisfaire au reste. Il l'emmena donc à Orleans, où il a fait toutes ses études excepté sa Rhetorique qu'il vint faire à Tours, les Reverends Peres de la Compagnie s'y étant nouvellement établis, où ma sœur en prit entierement le soin le tenant en sa maison, puis il retourna à Orleans faire sa Philosophie par l'ordre du Reverend Pere de la Haye. Depuis ce tems là la direction de mon interieur a toujours esté sous les Reverends Peres de la Compagnie de Jesus avec la permission de mes Superieurs.

### ADDITIÒN.

**P**endant qu'elle gemissoit sous le poids de ses plus pesantes tentations, le tems de sa profession s'approcha de laquelle elle ne sçavoit qu'esperer, tant par ce qu'elle s'en jugeoit indigne à cause de l'état d'humiliation où elle se trouvoit, que pour un accident impreveu qu'elle croyoit absolument la devoir empêcher. Elle en parle en ce chapitre d'une maniere charitable, & comme pour excuser celuy qui en étoit le sujet, mais elle l'écrivit en ce tems là dans toute l'étendue de la verité en cette maniere: Il m'arriva un accident qui servit encore à appesantir ma croix: mon fils qui étoit pour lors au Seminaire des Reverends Peres Jesuites de Rennes y ayant esté mis par le Reverend Pere Dinet qui y estoit Recteur, en fut la cause. Cet enfant se

debaücha avec d'autres de son âge ; il ne vouloit plus étudier, & se perdoit entierement, de sorte que le Maître du Seminaire le vouloit rendre. Ayant appris cette nouvelle, je pensois en moy-même qu'il paroïssoit bien que Dieu me vouloit punir & châtier mes pechez par l'état où l'on me disoit qu'étoit mon fils, ou bien que c'étoit un piége que le Demon me tendoit pour empêcher ma profession, parce qu'auparavant le Reverend Pere Recteur nous avoit écrit que cet enfant contentoit fort & qu'il estoit édifié de le voir. Après une nouvelle si consolante, le voir tout changé, cela m'étoit sensible, & je croyois assurément que quand la Communauté scauroit son retour, elle me renverroit pour en prendre le soin. Je m'étois disposée à tout ce que Nôtre-Seigneur en ordonneroit, & de souffrir ma croix par tout : mais sa bonté qui avoit toujours pitié de ma foiblesse, m'assura interieurement du soin qu'il auroit de cet enfant : Je demeurai donc en paix de ce côté là ne m'affligeant plus de son retour ; & en effet ma sœur se chargea de tout ce que Nôtre-Seigneur m'avoit assuré interieurement, & elle en prit le soin comme s'il eût esté son fils propre.

Les choses s'étant passées comme elle les vient d'écrire, cet accident n'empêcha point sa profession. Les Religieuses qui étoient ravies des exemples admirables de vertu qu'elles luy voyoient pratiquer, la receurent comme un des plus grands présens que le Ciel eût pû faire à leur Communauté. Elles ne voyoient point les peines ny les combats qu'elle souffroit interieurement & qui n'étoient connus que de Dieu & de sa Supérieure, car pour son Directeur à peine les vouloit-il entendre. Et quand elles en eussent eu connoissance, elles estoient trop éclairées pour ne pas sçavoir que la perfection ne consiste pas à n'avoir point de tentations, mais à les vaincre, & qu'une ame peut estre tout ensemble éminemment parfaite & tres-fortement tentée. Elle fit donc sa profession avec toute la joye qu'elle vient de dire, & qu'elle décrit ailleurs plus au long autant que son esprit & sa plume le peuvent permettre ; car il semble qu'elle ne puisse trouver de termes ny d'expression pour déclarer les sentimens de graces & d'amour qui accompagnerent cette action, & qui la suivirent pour un tems. Enfin, dit-elle, je reçus les voix de la Communauté pour ma profession : mais j'étois si traversée de peines & si accablée de croix, qu'en ce que ce fût la plus heureuse nouvelle que j'eusse jamais reçüe, je ne sentoï presque pas la joye de mon bon-heur ;

mais il sembloit que tout se fût retiré au fond de l'ame & qu'il ne me falloit plus rien sentir au dehors. Je demurai en cet état jusques à la veille de ma profession que Nôtre-Seigneur dilata mon cœur d'une si grande joye que je ne la sçauois exprimer. C'étoit une union & des caresses si tendres avec la divine Majesté, qu'il sembloit qu'il n'y eût plus de croix pour moy, toutes les impressions de souffrances estant effacées de mon esprit & changées en des sentimens les plus amoureux que j'eusse jamais expérimentez. Je luy disois: ô mon cher Amour, quoyque j'aye été vôtre Epouse jusqu'à cette heure par les vœux que je vous ay faits, je le serai encore plus particulièrement les faisant de nouveau en cette façon toute sainte, & vous serez aussi tout à fait mon Epoux, que je caresseray de tout mon cœur, & à qui je demanderay librement tout ce que je voudray, parce que vous serez mien: ne le voulez-vous pas, ô mon cher Amour? Je sentoisi en mon ame une impression d'amour si charmante, qu'il est impossible de l'écrire. Toutes les puissances de mon ame estoient tellement plongées dans cet ocean d'amour qu'elles n'en sortoient point, non plus qu'une personne qui seroit abîmée au fond de la mer. Je suppliois de tout mon cœur ce divin & bien-aimé Epoux que cela ne parût point au dehors, & qu'il me laissât libre pour faire ce qui seroit necessaire dans l'action que j'allois faire: il m'accorda cete grace, mais dès que je fus retirée en nôtre cellule, ses attraitis furent si puissans qu'il me fallut prosterner, ne sçachant en quelle posture tenir mon corps. J'étois si transportée & hors de moy, qu'en marchant par la maison il sembloit que tout fut mort pour moy. Je ne pouvois entendre ny comprendre que ce divin Epoux, & tout le jour que je fis les saints vœux toutes les puissances furent retirées au fond de l'ame où elles étoient toutes avec Dieu comme dans leur centre, de sorte que l'exterieur demeurant sans sentiment, toute la force étoit au fond de l'ame qui estoit occupée à aimer & admirer celuy qui se donnoit à elle d'une maniere toute nouvelle & qui par une grace si excessive luy faisoit goûter & estimer la grandeur de l'amour avec lequel il l'épouloit. Cet attrait fut si violent, que plusieurs jours après j'en ressentis encore la douleur dans le corps, parce qu'il me dura presque tout le jour avec un tel effort, que j'avois une peine tres-grande à prendre garde à ce qu'il me falloit faire durant la ceremonie. J'étois comme une personne qui voit sans voir, & qui entend sans comprendre ce qu'on dit, parce que l'interieur tiroit

tout à foy. J'eus même bien de la peine à lire & à proferer les paroles de la profession, non que je ne sceusse bien ce que je faisois, mais parce que j'avois une extrême peine à parler. Après cette action je ne pus exprimer ce que j'experimentois en mon ame. La pensée que j'estois l'Epouse du Fils du très Haut d'une nouvelle maniere, me remplissoit d'une unctiō interieure qui surpasse tout sentiment & qui me lioit à Dieu par une liaison ineffable. Le lendemain j'étois encore dans les mêmes sentimens: étant retirée & prosternée en nôtre Cellule, mon cœur s'élargit tout de nouveau m'entretenant avec ce cher Epoux de la grande misericorde qu'il m'avoit faite. Je ne scaurois jamais dire avec quel amour il charmoit mon ame: ce fut alors qu'il me donna à entendre avec une tres-grande clarté, qu'il vouloit que désormais je volasse continuellement à luy, à l'imitation de ces esprits supérieurs qui sont les plus proches de luy, qui le connoissent, qui l'aiment, & qui sont comme l'habitation de sa divine Majesté. Ces paroles interieures de Nôtre-Seigneur m'animerent de nouveau, & je voyois le chemin de l'amour si aplani & généralement toutes choses si faciles, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit plus rien de difficile à faire n'y à souffrir en la consideration du bien aimé auquel je m'offrois & m'abandonnois en tout ce qu'il auroit pour agreable.

Cet état eût esté doux s'il eût toujours duré; mais cette ame qui n'étoit née que pour souffrir, retomba bien-tôt dans ses premières peines, & tout ce qu'opéra cette grande dilatation de cœur fut de luy rendre ses croix plus aimables encore qu'elles n'en devinrent pas plus legeres. C'est pourquoy elle continuë à les décrire: Je ne fus pas huit jours en cet état que me voilà replongée dans l'abîme de mes croix: il ne me sembloit pas qu'il dût jamais y avoir de consolation pour moy; parce que mon ame étant entièrement dans la tristesse & tous mes sentimens crucifiez de toutes parts, je ne voyois pas qu'il y eût esperance d'en sortir. Je pensois s'il n'y avoit point quelque creature qui me pût aider, mais il me sembloit qu'elles avoient toutes du mépris; pour moy & quoyque je visse clairement qu'à cause des mes malices elles avoient raison de m'avoir en horreur, cela ne laissoit pas de me mettre dans une angoisse interieure qui estoit extrême. Me voyant si imparfaite, j'eusse voulu que l'on m'eût mise dans le dernier avilissement, car comme je voyois mes fautes je croyois que toutes mes sœurs les vissent aussi clairement que moy, & dans cette

per  
sion  
clin  
en  
tim  
Plu  
fant  
ou  
crea  
vou  
les  
eût  
mer  
divi  
stin  
tes.  
est  
qui  
& c  
part  
retar  
tous  
ver  
vée,  
si per  
toit  
re, e  
tôt a  
voit  
prive  
parce  
pour  
voit  
tout  
Vois  
& con  
Sa Sup  
de sa f  
étoit n  
te qu'e

## DE L'INCARNATION.

221

pensée je ne paroissais en leur présence qu'avec honte & confusion. J'offrois tout cela à Nôtre-Seigneur, & particulièrement l'inclination que je sentoais de chercher du secours hors de luy; car en effet, mon ame n'en vouloit point, mais c'estoient mes sentimens qui n'aimoient pas l'humiliation de cet état si souffrant. Plus je me voyois basse, plus j'avois un instinct interieur tres-puissant qui me disoit: cherche encore à t'avilir & à t'aneantir au fond où tu pourras atteindre, sois plongée dans l'oubli de toutes les creatures. Cet esprit se vouloit comme venger des sentimens qui vouloient le fouiller & le rabbaïsser, mais leur estant superieur, il les tenoit en croix leur déniait & retranchant tout ce qui leur eût donné tant soit peu de satisfaction. Il est impossible d'exprimer les peines interieures que l'on ressent en cet état: C'est une division des deux parties qui en fait connoistre la veritable distinction & combien leurs prétentions sont éloignées & differentes. L'esprit veut détruire tout ce qui est imparfait, d'autant qu'il est si clair-voyant qu'il ne peut rien souffrir, pour peu que ce soit qui le puisse retarder d'aller à Dieu qu'il voit si pur & si saint, & c'est pour cela que cet esprit ne veut point de mélange de la part de cette partie inferieure, qui ne sert qu'à l'appesantir & retarder. Cette partie basse & inferieure estant donc privée de tous les biens dont l'esprit superieur est jouissant tâche de trouver de la consolation en quelque autre chose; mais elle en est privée, & cette privation est sa mort, & il n'y a rien qui luy soit si penible. Il me restoit seulement une petite consolation, qui étoit que quand je découvrois mes peines à nôtre Reverende Mere, elles diminoient tant soit peu, mais elles retournoient bien tôt après, & il n'y avoit que cela seul de bien creé qui me pouvoit satisfaire, encore me sentoais-je interieurement portée de m'en priver, & quelque fois je le faisois deux ou trois mois de suite, parce que je pensois à tous les moyens que je pourrois prendre pour arriver à cet oubli des creatures où Nôtre-Seigneur m'avoit commandé de me plonger, en sorte que je fusse privée de tout ce que j'aimois luy en faisant un parfait sacrifice.

Voila comme cette Colombe explique les douleurs de son cœur, & comme elle gemit en attendant les consolations de son Epoux. Sa Superieure qui avoit une parfaite connoissance de ses peines, & de sa fidelité à les souffrir, quoy qu'elle admirast sa patience, en étoit néanmoins touchée de compassion; Ce qui l'obligea de luy dire qu'elle vouloit luy donner une personne pour l'aider & à qui elle

pût librement ouvrir son cœur : car l'une des plus grandes difficultez qu'elle eût alors , étoit de déclarer son interieur : Elle craignoit tout en cette occasion , & à peine pouvoit elle dire une parole de confiance sans trembler , à cause de son Directeur dont elle n'avoit nulle satisfaction , mais plutôt qu'elle regardoit comme un nouveau fleau que Dieu lui avoit envoyé pour la faire souffrir. L'homme que cette sage Superieure luy donna , fut le Reverend Pere George de la Haie de la compagnie de Jesus qui prêchoit alors dans la Cathedrale de Tours. Cet excellent homme desifant luy tendre la main pour la tirer de l'abîme d'amertume où elle étoit plongée, quittoit ses grandes occupations pour l'aller visiter , & il luy donnoit tout le temps qu'elle desiroit pour s'expliquer. A peine eut-elle ouvert la bouche pour luy parler que la difficulté qu'elle avoit de déclarer son interieur se dissipa : elle sentit une entiere ouverture de cœur à luy dire sans déguisement tout ce qui étoit en elle ; aussi en reçût-elle un tel éclaircissement, qu'elle fut délivrée à l'heure même de quantité de craintes qui luy faisoient bien du tort , à ce qu'elle croioit , & qui retardoient beaucoup son avancement spirituel.

Le Pere ne se contenta pas de la déclaration sincere & ingenuë qu'elle luy fit de bouche de ses tentations & de toutes ses peines interieures , il voulut encore qu'elle mit par écrit toutes les graces qu'elle avoit reçues de Dieu depuis son enfance & l'usage qu'elle en avoit fait , afin de porter un jugement plus assuré de l'état de son ame. Dieu luy fit connoître qu'il approuvoit ce commandement , & l'aida sensiblement dans l'execution de son obeissance, comme elle témoigne en la premiere relation où elle parle ainsi. Le jour du Vendredy saint lorsque je pensois me mettre à mon ouvrage , je fus fortement tirée au fond de mon interieur , en sorte qu'il ne me fût pas possible de m'appliquer à aucune action exterieure. Je ne pouvois m'appliquer qu'à Dieu seul qui m'occupoit entierement le cœur & l'esprit. Dans cette retraite de moy-même dans moy-même , toutes les misericordes qu'il m'avoit faites furent en un moment représentées à mon esprit avec une tres-grande distinction , sans que je cessasse d'être fortement unie à cette divine bonté. Elle m'inspira d'obeir à ce qui m'avoit été commandé ; & dans le même instant tout ce qui étoit en moy-même s'inclina à vouloir ce qu'elle m'inspiroit. J'étois contente , puis qu'il m'étoit permis d'écrire tous mes pechez , afin que l'on pût voir s'ils étoient comparibles avec de si grandes misericordes , & que l'on vint à connoître celle qui avoit fait un si mauvais usage des

## DE L'INCARNATION.

223

graces de son Dieu. Ainsi sans faire d'autre examen, ils me furent mis tout d'un coup devant les yeux, comme aussi toutes les graces que j'avois reçues de Dieu, & avec la permission de ma Supérieure j'écrivis les uns & les autres à l'heure même: autrement il me sembloit que j'eusse été hypocrite de dire le bien qu'on desiroit sçavoir, & de taire le mal qui étoit en moy; & je fus même contrainte interieurement d'écrire mes pechez les premiers, afin de ne tromper personne.

Voila les sentimens interieurs de cette humble Mere dans un commandement qui luy paroissoit si nouveau, & la maniere dont elle se comporta pour y obeir. Le Pere avant reçu ces deux écrits, l'un de ses pechez, l'autre de ses graces & de ses vertus, supprima le premier comme l'on supprime une confession; mais il conserva l'autre adroitement: Et c'est la premiere relation de sa vie, de laquelle j'ay souvent parlé, & d'où j'ay tiré beaucoup de choses que j'ay ajoutées au texte de la seconde. Quant aux effets & aux suites de sa soumission, voicy ce qu'elle en dit: Mon obeissance diminua toutes mes croix & me fit jouir depuis Pâques jusques à l'Ascension d'une tres-grande tranquillité dans toutes mes peines, excepté dans une souffrance d'amour que je ressentois fortement: C'étoit une langueur si grande qui provenoit de ce qu'il me sembloit que je n'aimois pas mon divin Amour comme je l'eusse voulu; que j'étois sans cesse aux plaintes de ce qu'il le souffroit. Il sembloit que je le voulusse contraindre de me tirer de cette langueur: Je luy disois en étant comme forcée interieurement & sans m'en pouvoir empêcher: Mon cher Amour, mon bien-aimé, que ne me tirez-vous de cette croix? Si vous me demandiez quelque chose qui fût en mon pouvoir vous sçavez désja qu'il seroit tout à vous. Car il me sembloit que j'eusse mieux aimé mourir mille fois que d'être avare en son endroit de tout moy même, & de tout ce que j'eusse pû posséder, & cependant il m'étoit rigoureux en ce qu'il ne m'accordoit pas l'effet de mon desir. Je vois pourtant que c'étoit par amour qu'il se plaçoit à mes souffrances. Enfin après toutes mes plaintes il m'unit si étroitement à luy que cela ne se peut dire, & ainsi ma langueur se passa, mon desir étant satisfait & mon cœur jouissant du bien après lequel il avoit tant soupiré. Cela m'arriva au tems de l'Ascension de Nôtre Seigneur, auquel il me sembla que montant au Ciel, il emporta avec luy toutes les joyes dont il me remplissoit, pour me remettre dans l'état de tentations & de croix où j'étois auparavant; car je m'y trouvai plus abattue

que je ne l'avois été Les foibleſſes qu'une ame eſt capable de ſouffrir , m'ailleirent de toutes parts. Je me voiois tomber dans toutes les imperfections dont je m'étois autrefois mal édifiée quand j'y voiois tomber les perſonnes ſpirituelles & Religieuſes , ce qui m'humilioit d'autant plus que je m'étois étonnée comment on y pouvoit tomber : car généralement je n'avois pu comprendre comment toutes ces choſes là pouvoient compatir avec la ſolidité de la vraye vertu. Je ne fus jamais plus punie ny plus honteuſe, que de me voir tomber en telles particularitez. De ces imperfections je tombai dans de plus grands maux. Je fus tentée d'orgueil, la penſée me venant de quitter l'ouvrage dont l'obeiſſance m'avoit chargée, & d'aller dire à nôtre Reverende Mere que Dieu vouloit autre choſe de moy ſans m'amuſer à de ſi petites choſes: La tentation étoit ſi violente, que l'effort que je faiſois pour y reſiſter me rendoit malade : car comme je voiois évidemment que c'étoit un piège du Diable, je n'euffe pas voulu pour toutes les choſes du monde m'y arrêter, outre que la veré de mes défauts, de mon ignorance, & de mes imperfections me donnoit des ſentimens tout contraires. Après toutes ces reſiſtances la tentation recommençoit : il ſe preſentoit à mon eſprit un grand nombre de perfections avec perſuaſion que tout cela étoit en moy. Tout me paroifſoit defectueux dans les autres, & je me voiois la plus parfaite de toutes. Il étoit facile de voir d'où cela venoit, c'eſt pourquoy tout ſe diſſipoit par le mépris que j'en faiſois. Mais je reſſentois de nouveaux affauts pour m'empêcher d'obeir, & pour me faire quitter l'ouvrage qui m'étoit commandé. Je ne me fis jamais tant de violence, & pour certe heure là je n'en voulu rien dire à nôtre Reverende Mere de crainte qu'elle ne me ſoulageât & qu'elle ne me fît quitter mon travail. A forcée de reſiſter le Diable me ceda de ce côté là, mais il me ſuscita une nouvelle batterie par un autre endroit, troublant mon imagination, & la rempliſſant de toutes ſortes d'abominations tant de jour que de nuit. Me voiant en cette miſere, mon imagination me faiſoit tant d'horreur qu'à peine oſois-je penſer à aucune choſe tant ſainte & juſte qu'elle eût pu être, que mon ennemi n'en prit occaſion de me donner de mauvaiſes penſées & des mouvemens déreglez. Si je penſois recourir à Dieu pour examiner en ſa preſence ſi j'avois donné quelque occaſion à toutes ces choſes, & ſi ce n'étoit point par ma faute que j'étois tombée dans mes peines, je me mettois dans la penſée que c'étoit une grande folie de croire qu'il y eut un Dieu  
& que

& que tout ce que l'on disoit de luy estoient des chimeres qu'on s'imaginoit semblables à celles que l'on se figuroit dans le Paganisme : que toutes les graces que j'avois crû m'avoir été faites n'étoient que des folies & des amusemens, & que c'étoit la nature qui faisoit toutes ces choses : que je ne poursuivisse pas d'écrire ce qui m'avoit esté commandé, mais que je brûlasse ce que j'avois dés-jà fait. Ces attaques m'affligeoient à un tel point que toutes les creatures n'eussent pas esté capables de me consoler. Les pensées que j'avois contre Dieu m'étoient plus sensibles que tout le reste. Avoir de tels sentimens contre mon cher Amour qui me traite si doucement, c'est le plus grand martyre qu'on scauroit endurer, & j'avoué qu'il m'est impossible de l'exprimer. Après tout cela j'étois persuadée que les croix que je souffrois ne venoient point de la disposition de Dieu, mais que j'étois si imparfaite, qu'elles ne pouvoient avoir d'autre cause que moy-même. C'estoit une tentation de desespoir la plus grande que j'eusse j'amais eue. Il me vint ensuite une grande tentation d'aversion contre nôtre Reverende Mere, que c'étoit elle qui estoit le sujet de toutes mes peines. Enfin ce fut là l'une de mes plus grandes mortifications, parce que j'avois toujours eu du soulagement lorsque je luy parlois, & il plut à Nôtre-Seigneur m'ôter encore cette petite consolation : car je la sus trouver pour vaincre ma tentation, & je luy dis toutes les peines que j'avois, tant contre elle que contre les autres, & bien loin d'en estre soulagée cela au contraire les augmenta. Ce n'étoit donc plus là un recours ny un refuge pour moy, c'étoit plutôt un sujet d'une continuelle défiance que j'avois contre elle, ressentant de la peine de luy avoir dit tout ce que je souffrois, dans la pensée qu'elle croyoit que le tout estoit volontaire en moy, & que pour ce sujet elle m'auroit à mépris & qu'elle m'abaisseroit en tout ce qu'elle pourroit. Plus je combattois contre ces pensées, plus elles se multiplioient, quand j'en étouffois une, il m'en renaissoit une autre. Un murmure recommençoit contre elle, mon esprit trouvant à redire à toutes ses ordonnances qui estoient tout à fait contraires à mes sentimens qui ne pouvoient goûter le bien. Ah, que j'étois humiliée parmy tant de miseres ! car de quelque côté que je me regardasse je ne voyois autre chose, & je disois à Nôtre-Seigneur : mon cher Amour, faites moy s'il vous plaît connoître les empêchemens qui sont en moy, & qui m'empêchent de faire le bien que je voudrois, pour vous estre agreable ; il n'y a rien que je ne

fisse pour cela. Après m'être ainsi entièrement abandonnée à cette divine Majesté, il me faisoit connoître interieurement qu'il vouloit que je ne m'attachasse qu'à luy, que je n'attendisse du secours que de sa bonté, & que sans avoir compassion de mes sentimens il falloit qu'ils mourussent à tout. Je connus encore sa Providence en plusieurs choses dont il me soustraitoit la jouissance, & tout cela par un grand amour que sa divine bonté me porte. Je connus encore que j'avois eu de l'attachement à nôtre Revende Mere: car il faut que je dise en toute simplicité qu'il y a fort long-tems que je me mortifie de l'aborder de crainte de m'y attacher, tant j'apprehende cela, & que je voy que ces sortes d'attaches sont dangereuses pour les ames qui tendent à l'union avec Dieu, estant un vray poison qui ne sert qu'à distraire l'ame, & à mettre de l'obstacle entre Dieu & elle. Je l'ay reconnu en plusieurs rencontres, & combien l'affection d'attache à qui que ce soit est desagréable à la divine Majesté. Ces veuës là que Dieu me donnoit m'ont fait mourir d'affection à toutes ces choses: mais lorsque je suis actuellement dans mes croix, mes sentimens n'y sont pas encore tout à fait morts, parce que la tentation les veut faire revivre, & c'est là où il me faut recommencer de travailler, pour ne laisser renaître ce que Nôtre-Seigneur m'a fait la grace de surmonter. Il me vient encore en memoire que je me suis arrêtée quelque peu à des pensées de complaisance en veuë de quelque vertu qui paroïssoit à l'exterieur d'une personne qui me touchoit, n'ayant pas renvoyé le tout à Dieu dès le premier ressouvenir que j'en ay eu. Après m'être examinée sur toutes les fautes que j'ay pû commettre dans mes tentations & dans mes peines, je ne vis & ne ressentis point de reproche interieur sinon dans ces deux derniers points dont je viens de parler. Ce n'est pas que je n'y en aye commis beaucoup d'autres; mais regarder les choses qui appartiennent à Dieu hors de luy, & s'attacher pour peu que ce soit à autre qu'à luy, ce sont de grandes infidelitez, & il fait bien voir à l'ame que cela est contre la pureté interieure qu'il demande d'elle. Ainsi il me fit connoître & avoir en horreur tout de nouveau ces sortes de fautes; & plus j'y pensois, plus je voyois l'importance qu'il y a de les éviter quand on veut se rendre un sujet digne de sa divine Majesté.

J'ay dit au commencement de cette addition que les personnes tentées y trouveroient de grands motifs de se consoler dans leurs tentations. Le plus grand à mon avis, est de voir dans l'exem-

ple qu'elles ont devant les yeux que les tentations ne sont point contraires à la sainteté, & que si elles sont fidelles à y resister, ce leur est un moyen tres-puissant pour remporter de glorieuses victoires sur elles-mêmes & se faire de tres-riches couronnes pour le Ciel.

Quant aux instructions qu'on en peut tirer, je ne les étendray point de crainte de fatiguer le lecteur: Je les indiqueray seulement à ceux qui les auroient pû lire sans y faire l'attention convenable. L'on y apprend que le grand secret pour vaincre les tentations est de les declarer à son Superieur quelque inconvenient qui en puisse arriver, ainsi que faisoit nôtre Mere, qui ne pouvoit rien tenir caché à sa Superieure, encore que ce fut contre la Superieure même, quand l'on eût dû, ainsi qu'elle dit, la renvoyer de la religion: car la tentation est un venin qui donne la mort quand on le tient caché, & qui perd sa force quand il paroist au dehors. L'on y apprend encore que quelque tentation que l'on ait, il ne faut jamais rien omettre de ses obligations, puisque l'intention du Demon quand il tente les âmes parfaites, n'est pas tant pour l'ordinaire de leur faire commettre le mal, que de les troubler, & de les empêcher de faire tout le bien qu'elles feroient dans la tranquillité de leur conscience. L'on y voit de plus qu'il ne faut faire paroistre au dehors aucun signe des tentations que l'on souffre dans l'interieur. Les ennemis que l'on a à combattre sont invisibles; le combat le doit estre aussi, & il suffit que celuy qui le doit recompenser en ait seul la connoissance. Ce qui est le plus remarquable & de plus utile, est que non seulement il n'y faut point consentir, mais encore qu'il faut tâcher de n'y commettre aucune imperfection volontaire, puisque c'est en cela que consiste la parfaite victoire de la tentation. Enfin l'on y apprend que quand on est fidele à resister aux tentations, & qu'avec cela elles ne cessent point, il se faut resigner à la volonté de Dieu pour les souffrir autant qu'il luy plaira.

C'est ainsi que saint Antoine disoit à ses ennemis: me voicy, je ne suis point, je suis Antoine, non je ne suis point, me voicy. C'est aussi dans cet esprit que nôtre Mere disoit à son Epoux: mon cher Amour, je ne suis point lasse de souffrir; me voicy, non je ne suis pas lasse de souffrir.

## CHAPITRE VII.

*I. Toutes ses peines cessent. II. Et elle rentre dans son premier état avec un surcroit de faveurs. III. Elle est conseillée de ne plus faire de lectures que de l'Écriture sainte. IV. Vision prophétique de sa future mission dans le Canada.*

- I. **A**près que le Reverend Pere de la Haye m'eut assurée que j'étois dans le bon chemin, je demurai dans une grande paix. Une des choses qui m'avoit le plus affligée durant mes croix, c'étoit que j'avois eu une continuelle présence de Dieu, laquelle me sembloit incompatible avec la legereté & l'extravagance de mon imagination, & avec les autres motions imparfaites que j'expérimentois; & encore de ce que depuis que j'étois Religieuse je n'avois pu prendre en façon du monde quelque effort que j'eusse pu faire, les sujets des meditations qui se lisoient trois fois le jour à la Communauté: l'on assuroit ma conscience là dessus, & je soumettois mon jugement; mais après tout la crainte me faisoit & mon imagination me disoit que si j'eusse esté conduite de l'esprit de Dieu, assurément j'eusse suivy la Communauté, & que c'étoit là qu'il se trouvoit. Or depuis que j'eus communiqué avec le Reverend Pere de la Haye, tout cela se passa en un moment; mon esprit demeura en sa nettereté ordinaire, mon imagination ne m'importuna plus en ces matieres, je me trouvai comme en une nouvelle region possédant ma paix & mon commerce intime avec la divine Majesté comme auparavant, avec un surcroit de graces tres-particulieres sur l'intelligence de l'Écriture sainte que ce Reverend Pere m'avoit ordonné de lire; & que je lisois en effet dans un nouveau Testament que ma Superieure m'avoit donné: je faisois auparavant mes lectures dans un Rodriguez qu'il me fit quitter pour m'attacher uniquement à l'Écriture sainte, & encore j'en lisois peu, parce que l'occupation interieure ne me permettoit pas de faire davantage; c'étoit seulement pour satisfaire à l'obligation de la regle à laquelle je me voulois conformer le plus qu'il m'étoit possible. La deuxième année de ma profession je fus mise Souv-maîtresse des Novices, dont il y avoit un bon nombre: quelques jours auparavant j'avois eu un instinct interieur que Nôtre-Seigneur me vouloit faire changer d'état, & dans ce mouvement

je l'entretenois à mon ordinaire ; une nuit après un discours familier que j'avois eu avec luy, il me fut représenté en songe que j'estois avec une Dame seculiere que j'avois rencontrée par je ne sçay quel hazard. Nous quittâmes elle & moy le lieu de nôtre demeure ordinaire, & la prenant par la main je l'emmenois après moy à grand pas & avec bien de la fatigues, parce que nous trouvions des obstacles tres-difficiles qui s'opposoient à nôtre passage & nous empêchoient d'aller au lieu où nous aspirions, quoy que je ne sceusse pas où, ny le chemin pour y aller. Cependant je franchissois tous ces obstacles tirant après moy cette bonne Dame jusqu'à ce que nous arrivâmes à une belle place, à l'entrée de laquelle il y avoit un homme vêtu de blanc de la forme que l'on dépeint ordinairement les Apôtres: il estoit le gardien de ce lieu où il nous fit entrer, & par un signe de main nous donna à entendre que c'estoit par là qu'il falloit passer n'y ayant point d'autre chemin par ailleurs; & quoy qu'il ne parlât point, je compris que c'estoit là le lieu où il falloit aller. J'entrai donc en cette place avec ma compagne: le lieu estoit ravissant, il n'avoit point d'autre couverture que le Ciel, le pavé estoit comme de marbre blanc ou d'albâtre par carreaux, & les liaisons d'un beau rouge; le silence y estoit grand ce qui faisoit une partie de sa beauté. J'avancai & de loin j'aperçûs à main gauche une petite Eglise de marbre blanc, ouvragée d'une belle architecture à l'antique, & sur cette petite Eglise la sainte Vierge qui y estoit assise, ( le faiste estant disposé en sorte que son siege y estoit placé ) & qui tenoit son petit Jesus entre ses bras sur son giron. Au bas de ce lieu qui estoit tres-éminent, il y avoit un grand & vaste pays plein de montagnes, de vallées & de brouillars épais qui remplissoient tout, excepté une petite maison qui étoit l'Eglise de ce païs là, laquelle seule estoit exemte de ces bruines. La sainte Vierge mere de Dieu regardoit ce grand païs, autant pitoyable qu'effroyable, où il n'y avoit qu'un petit chemin rude & estroit pour y descendre, mais à l'abord je la trouvai aussi inflexible que le marbre sur lequel elle estoit assise. Ma compagne me suivoit parce que je la tirois par la main, mais si-tôt que j'eûs appercû la sainte Vierge, je quittai la main de cette bonne Dame & par un ressaillement d'amour je courus vers cette divine Mere, étendant les bras en sorte qu'ils pouvoient atteindre aux deux bouts de cette petite Eglise sur laquelle elle se reposoit. J'attendois par desir quelque chose d'elle, mais comme

elle regardoit ce pauvre pais je ne la pouvois voir que par le dos. En un moment je la vis devenir flexible & regarder son benit Enfant, auquel sans parler elle faisoit entendre quelque chose d'important: il me sembloit en mon cœur qu'elle luy parloit de ce pais & de moy, & qu'elle avoit quelque dessein à mon sujet, & moy je soupirois après elle ayant ainsi les bras étendus: alors avec une grace ravissante elle se tourna vers moy, & souriant amoureusement elle me baisa sans me dire mot: puis elle se retourna vers son fils & luy parla encore, & j'entendois comme auparavant en mon esprit qu'elle avoit du dessein sur moy duquel elle l'entretenoit, elle se tourna pour la seconde fois & me baisa de rechef: elle parla encore à son tres-adorable fils, & ensuite elle me baisa pour la troisieme fois, remplissant mon ame par ses caresses d'une onction & d'une douceur qui ne se peut dire, puis elle recommença à parler de moy comme auparavant. Je ne pourrois jamais décrire la ravissante beauté & la douceur charmante du visage de cette divine mere, elle estoit comme à l'âge qu'elle allaitoit nôtre tres-adorable Jesus; ma compagne s'étoit arrestée à deux ou trois pas de là pour descendre en ce grand pais, d'où elle regardoit la sainte Vierge qu'elle pouvoit voir de côté. Je me reveillai là dessus portant en mon cœur une paix & une douceur extraordinaire qui me dura quelques jours m'unissant à Nôtre-Seigneur & à la tres-sainte Vierge: je ne sçavois néanmoins ce que vouloit dire ce qui s'étoit passé, & qui m'avoit laissé une si grande impression & tant de grands effets dans l'ame, le tout étant encore pour lors un grand secret pour moy.

#### A D D I T I O N.

**E**lle témoigne icy que Nôtre-Seigneur la delivra en un moment de toutes ses peines, mais elle n'en dit pas la maniere comme elle fait dans sa premiere relation où elle en parle ainsi.

Un soir que je me promenois par obeïssance dans une allée du jardin, étant fortement unie avec Dieu & luy faisant de nouvelles resolutions de veiller sur moy-même, j'eus un instinct tres-fort de m'arrester, & du profond de mon cœur demander pardon à ce divin Epoux luy promettant la fidelité: Au même instant toutes mes tentations, toutes mes croix & toutes mes douleurs interieures s'évanoüirent de moy, de même que si je ne les eusse jamais eues, avec une augmentation tres-grande de paix dont je fus toute remplie dans l'interieur.

Enfin elle rapporte les grands avantages qu'elle tira de ses tentations, la nécessité qu'elle avoit de passer par ces épreuves pour parvenir à la parfaite pureté de cœur, le desir que cét état de souffrances interieures luy à laissé dans le cœur de souffrir encore davantage, & la préférence qu'elle faisoit de cét état de croix à celuy des douceurs & des consolations spirituelles à cause des biens inestimables que reçoivent ceux qui les prennent de la main de Dieu, & qui en font un usage conforme à ses desseins. De la sorte elle met fin au recit de ses tentations par des paroles des plus chrétiennes & des plus édifiantes qui se puissent dire touchant cette matiere. Dans toutes mes croix, dit elle, je reconnois le grand amour que Nôtre-Seigneur me porte, comme elles me sont utiles, & combien je les dois cherir; d'autant que c'est par là qu'il me fait connoître ce qui est en moy de defectueux & de contraire à son amour. C'est le profit que j'en retire, comme aussi de mourir à mes sentimens, & de me défaire à quelque prix que ce soit de tout ce qui me peut retarder dans ma course. Quand je vois mes sentimens mortifiez & privez de leurs desirs, c'est là où mon esprit se satisfait & se plaît & où je commence de nouveau à prier Nôtre-Seigneur de n'en avoir point de pitié, mais que par sa bonté il me fasse digne de n'avoir ny sentiment ny vie que pour luy; car dans mon ame je voy combien cela est nécessaire, & aussi comme l'esprit tend sans cesse à cette grande pureté. Or il est impossible de venir à la connoissance de toutes ces choses par d'autres voyes que par celles de la Croix: Car dans l'abondance des plaisirs spirituels l'on porte joieusement tout ce qui arrive, & quelquefois l'imperfection se cache dans cette joye, & on ne se connoît pas. Mais lors que tout est retiré au fond de l'ame, & que la partie inferieure est privée de tout secours, l'on voit à cette heure là tout ce qui a encore vie & sentiment. Avant que d'avoir experimenté tous ces ressorts, l'on pense être dans un état fort parfait, mais depuis que Dieu les découvre une fois à l'ame, l'on est desabusé & on voit clairement qu'on n'a point encore commencé à se mortifier parfaitement: C'est ce qui fait mettre tout de bon la main à l'œuvre, & n'attendre plus à étouffer les sentimens de cette partie imparfaite si-tôt qu'ils commencent à se vouloir soulever. Toutes ces veuës m'ont donné un si grand amour & un si sensible desir des souffrances interieures, que si l'on me donnoit le choix d'un côté de tous les contentemens spirituels, & de l'autre de toutes les croix que j'ay souffertes qui sont en tres-grand nombre & si cuisantes qu'il

m'a été impossible d'en écrire la milliême partie pour n'avoir pû les exprimer , je prendrois tres-volontiers toutes mes croix , tant Nôtre-Seigneur m'y donne d'inclination , & me fait connoitre les grands biens qui y sont cachez quand l'on y est fidelle & qu'on les porte comme il faut.

Voila les paroles d'une ame parfaitement morte à elle-même & qui ne respire plus que la Croix , & les moiens qui la peuvent établir dans la pureté la plus dégagée des sentimens de la nature. Mais comme les épreuves que Dieu envoye à ses amis sont des presages des graces extraordinaires qu'il a dessein de leur faire, il ne faut pas s'étonner si après l'avoir fait passer par des tentations si effroyables, si longues, & si continuelles, il luy a fait des faveurs si signalées, comme l'on pourra voir dans la suite de sa vie. La premiere & qui est le fondement de beaucoup d'autres, est cette vision dont elle vient de parler. Outre la description qu'elle en fait icy, elle en a encore fait le recit deux autres fois, la premiere au temps qu'elle arriva, dans une lettre qu'elle écrivit à son Directeur pour la soumettre à son jugement, laquelle est heureusement tombée entre mes mains; l'autre sur la fin de sa vie, lorsque ses superieurs luy commanderent d'écrire sa vocation au salut des ames, & celle de cette Dame qui luy avoit été représentée par cette lumiere Prophetique. Ces trois relations s'accordent dans le principal, & il ne manque icy que quelques circonstances que j'y suppléeray des deux autres, afin qu'il ne manque rien à la parfaite connoissance d'une vision si considerable.

Elle dit qu'elle & sa compagne marchoiert dans l'impetuosité de leur esprit vers la mer, du côté où l'on fait les embarquemens. Quelles trouverent un chemin de la largeur d'un grand portail, & que ce fut là qu'un homme solitaire habillé en Apôtre se presenta à elles pour les faire entrer dans cette grande place & leur montrer le chemin qu'elles devoient tenir: Que cette place si admirable étoit pavée d'un marbre blanc comme l'alebâtre, tout marqueté de vermeil, & divisé par carreaux liez d'une couleur d'écarlate tres-vive: Que cette même place toute grande & vaste qu'elle étoit, étoit environnée de tres superbes édifices en forme de Monastere, mais que sans en considerer la magnificence & la beauté elles allerent à grands pas vers un hospice ou petit logis, à qui elle donne icy le nom de petite Eglise, faite de marbre blanc à l'antique, d'une sculpture merveilleuse: Que le bout du pignon de ce logis étoit enfoncé en forme de siege où la Sainte

Vierge

## DE L'INCARNATION.

213

Vierge étoit assise tenant son petit J E S U S entre ses bras , & d'où elle consideroit avec compassion l'obscurité & les nuages dont ce pais infidele étoit envelopé : Que cette aimable Mere aussi bien que son fils paroïssoit de loin être de marbre comme tout le reste, mais que s'étant approchées elles reconnurent qu'ils étoient vivans , & dans leur état naturel ; & que la sainte Vierge qui avoit une beauté ravissante & toute divine paroïssoit à l'âge de quinze à seize ans : Que de ce lieu , qui étoit fort élevé , il y avoit un petit degré pour aller dans ces pais immenses & tenebreux , où l'on ne pouvoit descendre sans s'exposer à un peril évident , parce qu'il étoit fort étroit , & qu'il y avoit d'un côté des précipices effroyables qui faisoient peur à ceux qui les regardoient : Qu'elles franchirent néanmoins ce pas , & qu'elles allerent jusques à un lieu qu'on appelloit la Tanerie , où l'on faisoit pourrir les peaux durant deux ans pour s'en servir ensuite dans les usages domestiques.

Toutes ces circonstances sont remarquables : Mais ce qui la toucha le plus , furent ses caresses de la sainte Vierge ; Voicy ce qu'elle en a écrit un peu avant sa mort , voiant que la sainte Vierge parloit de moy , mon cœur s'enflammoit de plus en plus , & mon ame ressentit je ne sçay quoy de divin qui la mit dans une paix & dans une satisfaction interieure que je ne puis exprimer. La beauté de cette divine Mere étoit si ravissante , que l'impression en est encore toute récente dans mon esprit. Je me réveillai de mon sommeil , qui étoit fort léger , portant en mon ame l'influence de ses sacrez baisers , & j'étois si transportée , qu'il s'en fallut peu que je ne courusse par le Monastere pour le dire à chacune de mes Meres & de mes Sœurs. Une saillie m'en fit dire quelques mots à quelques-unes du Noviciat desquelles je fis rencontre après le grand silence. Je ne sçavois point alors pourquoy j'avois expérimenté toutes ces choses , parce que le tout s'étoit passé dans le silence. Je n'avois aucune veüe de ce que signifioit ce grand pais , non plus que le lieu où celui qui en étoit le gardien nous avoit introduites. J'ignorois encore pourquoy la tres-sainte Vierge m'avoit fait une si haute grace que de me favoriser de ses charmantes caresses. Tout cela , dis-je , m'étoit un mystere que je n'entendois pas , parce qu'il n'y eut pas une seule parole dite. Or voicy les effets que les baisers de cette divine Mere opererent dans mon ame. J'avois toujours eu dès mon enfance une inclination pour le salut des ames , & dans la suite du temps ce fut ce qui me fit embrasser la Congregation des Urselines. Cette pente étoit dans le rang

des choses qu'on fouhaitte par pieté comme un employ qui tend à la gloire de Dieu. Elle s'accrut à mesure que je croissois en âge sur tout depuis que Dieu m'eut fait la grace de m'ouvrir l'esprit dans les choses interieures. Mais après les careffes de la tres-sainte Vierge, & l'onction que ses sacrez baisers laisserent dans mon ame, en un moment mon esprit fut tout hors de moy, & il voloit par tout le monde pour chercher les ames rachetées du sang du Fils de Dieu. Sans faire election d'un lieu arrêté, j'allois par tout où il y avoit des ames raisonnables qui n'avoient point encore connu Jesus-Christ. J'accompagnois par tout les ouvriers de l'Evangile, & je me joignois à eux dans leur Ministère, pour aider ces ames abandonnées, & je parlois avec hardiesse au Pere éternel en leur faveur.

Elle continuë son discours, mais je l'interrompsicy parce qu'elle le doit reprendre plus bas, où son zele luy fera faire l'office d'Avocate auprès du Pere Eternel en faveur des ames infideles afin qu'il les convertisse, & auprès de Jesus-Christ afin qu'il établisse en elles son Royaume.

### CHAPITRE VIII.

*I. On la charge de l'instruction des Novices & des jeunes Religieuses  
II. En quoy éclatent merveilleusement les dons de la science & de la parole que Dieu luy avoit communiqué. III. Son zele pour le salut des ames. IV. Les personnes qui l'écoutoient desiroient de plus en plus d'entendre de ses discours. V. Elle estoit soigneuse de se nourrir elle-même interieurement des graces & des lumieres dont elle repaissoit les autres. VI. Ses réponses estoient courtes & comme autant de sentences.*

**I.** Ay dit cy-dessus que je fus mise au Noviciat pour aider la Maistresse des Novices, mon office estoit de leur enseigner la doctrine Chrétienne, pour les y dresser & les rendre capables de l'institut; ce que je faisois avec un grand zele que Dieu me donnoit joint à la facilité que j'avois de m'enoncer sur les mysteres de nôtre sainte foy. J'avois beaucoup de lumieres là dessus, & je portois en mon ame une grace de sagesse qui me faisoit quelquefois dire ce que je n'eusse pas voulu ny osé avancer sans cette abondance d'esprit. Une fois sur l'*Ave Maria* mon esprit s'emporta tout à fait, c'étoit particulièrement sur ces paroles, & he-

*medicus fructus ventris tui*: & cet autre passage de la sainte Ecriture, que *Nôtre-Seigneur est le froment des Elûs, & le vin qui produit les Vierges*, m'étant venu là dessus en la pensée il me fallut Zachar. 9. 27. cesser, & donner satisfaction à l'esprit; ou pour mieux dire, il me fallut souffrir ce que mon esprit concevoit. Sur ce vin il me vint aussi ce passage des Cantiques; *mon bien-aimé est un raisin de Cypre* Cant. 2. 13. &c. Je le voyois froment, je le voyois vin, je le voyois la nourriture de nos ames au tres-saint Sacrement, pressuré comme un raisin sur le pressoir de la croix, & qui ensuite estoit devenu le vin qui produit les Vierges. Je m'étois retirée dans ma Cellule le mieux que j'avois pû pour porter l'abondance que je souffrois par ces divins alimens, il m'en arrivoit le même sur le Symbole, & je communiquois ce qui se passoit en cela au Reverend Pere Dinet qui estoit pour lors mon Directeur, lequel me fit écrire plusieurs choses en telles occasions. Avant que de commencer je faisois quelque lecture en mon particulier dans le petit Catéchisme du Concile, & dans celui du Cardinal Bellarmin mais fort peu de tems. J'étois moy même étonnée lors que je venois à la moralité après avoir parlé des points de la foy, de la quantité de passages de l'Ecriture Sainte qui me venoient à propos; je ne pouvois me taire, & il falloit que j'obeïsse à l'esprit qui me possédoit pour lors. Je fis cela deux fois la semaine à vingt ou trente Soeurs qui se trouvoient au Noviciat à cet effet pendant l'espace de trois ans que je fus continuée en cet employ. J'avois eu toute ma vie un grand amour pour le salut des ames, mais depuis ce que j'ay dit des baisers de la tres-sainte Vierge je portois dans mon ame un feu qui me consumoit pour cela; Or comme je ne pouvois pas courir par le monde pour dire & faire ce que j'eusse bien voulu afin de tâcher d'en gagner quelqu'une, je faisois ce que je pouvois au Noviciat, m'accommodant à la capacité des personnes. Il y avoit pour lors de bons esprits qui estoient affamez de savoir les choses qui leur pouvoient servir pour la fin qu'elles s'étoient proposées en se donnant à Dieu, elles me pressoient de plus en plus de poursuivre, & je voyois aussi que Dieu vouloit cela de moy, parce que j'experimentois au dedans que c'estoit le saint Esprit qui m'avoit donné la clef des tresors du sacré Verbe Incarné, & qui me les avoit ouverts dans l'intelligence de l'Ecriture sainte, sur tout des passages qui se rapportoient à luy, sans qu'auparavant je les eusse ny meditez ny étudiez. Ce que j'avois lû & entendu dans les occasions m'avoit donné de bons sentimens,

III.

IV.

V.

mais qui n'approchoient point des impressions qui m'en furent faites depuis en l'état d'oraison que je possédois. Mon esprit étoit plus libre & plus en état de porter les touches celestes & les écoulemens divins qui m'étoient donnez comme estant dans le Royaume du sacré Verbe Incarné, lequel me nourrissoit, & me découvroit ses biens & le souverain Domaine que son Pere luy avoit donné sur les cœurs, en suite des victoires qu'il avoit remportées sur l'empire de la mort & de l'enfer par l'effusion de son sang précieux. Dans l'intime union que j'avois eüe avec sa divine Majesté j'avois connu que mon Epoux estoit comme le sein & la poitrine du Pere Eternel, duquel découloit un grand fleuve ou torrent de feu, sçavoir son Saint Esprit qui inondoit tous les saints & les nourrissoit de sa divine vie. Or c'étoit de cette vie & de cet esprit que mon ame étoit nourrie, en sorte que dans sa plénitude & son abondance je ne pouvois m'empêcher qu'il n'en rejaillit quelques étincelles au dehors, ou si quelques fois je me retenois, je les consommois en moy-même par la subtilité de cette impression. Si l'on me rendoit visite, ce qui arrivoit assez souvent, parce que je faisois un ouvrage tres-délicat pour l'Autel, mes réponses portoient toujours quelque chose de ce feu, en sorte que j'avois la reputation de ne parler que par sentences, & ces sentences étoient ordinairement des passages de l'Escriture sainte, qui sans raisonner étoient ajustez à mes réponses.

#### ADDITION.

**L**A Mere de l'Incarnation parloit peu, la familiarité intime & continuelle qu'elle avoit avec Dieu ne luy permettant pas de le quitter pour s'entretenir avec les creatures; & quand la nécessité l'obligeoit de dire quelque chose, c'étoit en peu de mots & en des termes si sentencieux & si remplis de sagesse, qu'on avoit raison de dire qu'elle ne parloit que par sentences. Elle avoit contracté cette habitude dès le temps qu'elle vivoit dans le siecle, où on ne l'entendit jamais dire une parole legere, & qui ne fût proferée dans toutes les regles de la prudence, & elle l'a gardée toute sa vie la perfectionnant toujours à mesure qu'elle avançoit dans les voyes de la sainteté. C'est ce qui m'oblige de faire un petit recueil des sententes qu'elle avoit le plus ordinairement dans la bouche, afin qu'on juge de cet échantillon avec combien de profusion Dieu luy avoit ouvert les tresors de sa sa-

gesse.

Une ame que Dieu appelle à une vie continuelle de l'esprit se doit refondre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme, cela n'est pas imaginable; & qui n'y auroit passé auroit de la peine à le croire, aussi bien que l'abandonnement où l'ame doit être de se laisser conduire où Dieu la veut mener.

Plusieurs desirent & s'efforcent d'avoir le don d'oraison, & ils ne desirent & ne s'efforcent pas d'avoir celui de l'humilité, & de la vraie abnegation d'eux mêmes sans lequel il n'y a point de vraie oraison.

Sans la mortification il n'y a point de veritable oraison n'y de veritable esprit interieur. L'un & l'autre doivent aller de même pas, autrement toutes nos devotions doivent être suspectes.

La mortification & l'oraison sont deux sœurs jumelles qui ne se doivent point quitter: si l'une cesse l'autre perit.

Elle disoit que le grand parleur n'avoit pas le don d'oraison n'y même celui de la devotion pour beaucoup aimer Dieu, n'étant pas possible d'avoir le cœur & la bouche ouverte à Dieu & aux hommes.

La pureté de l'ame est une disposition essentielle pour s'unir à Dieu; car comme la mer naturelle ne peut rien souffrir d'impur, ainsi ce Dieu de pureté, qui est un ocean infini de toute perfection rejette les ames mortes, & n'admet que celles qui vivent en luy, & qui luy sont semblables en pureté.

Il n'y a rien qui soit plus capable de perdre l'ame que la curiosité dans l'Oraison, & le desir de sçavoir plus que Dieu ne veut apprendre.

L'on peut excéder dans le desir de connoître, mais non dans le desir d'aimer.

L'on dit que la contemplation est oisive, & cela est veritable en un sens, mais son oisiveté est active & accompagnée de grands travaux. La vie la plus sublime consiste dans ces deux points: dans la pratique extérieure des vertus de l'Evangile, & dans la familiarité intérieure avec Dieu. Et je ne l'aurois jamais crû si je n'en étois assurée par une voye que je ne puis mettre sur ce papier. Nous obligeons Dieu, s'il faut ainsi parler, quand nous nous jettons entre ses bras pour le caresser. Nous devons donc nous perdre en luy amoureuxment; car encore qu'il soit tout, & que nous ne soions rien, nous en serons plus aisément & plus heureusement perdus.

Le Pere Eternel a fait voir à une personne que si elle luy de-

mande par le cœur de son Fils , il luy donnera tout ce qu'elle voudra.

Mon esprit, disoit-elle , ne peut concevoir comment une lumiere peut demeurer un moment dans l'entendement sans que la volonté soit captivée ; parce que Dieu est un objet si aimable , si gracieux & si ravissant , qu'il luy faut ceder sans remise au moment qu'il paroît.

Depuis qu'un cœur est navré il aime par tout, pourveu qu'il entretienne les playes de l'amour , & qu'il ne les referme pas par des misérables médicamens , c'est à dire , par les fausses raisons de l'amour propre.

Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu , & croire aujourd'huy que hier on ne l'aimoit pas vraiment. Puisque les degrez de ce saint commerce sont de ne voir de parfait que ce qui est devant soy , & defectueux tout ce qui est passé. Elle disoit souvent : Je ne puis comprendre comme une ame s'amuse à s'entretenir avec les creatures aiant toujours en soy le Createur avec lequel elle se peut entretenir.

Cela s'accorde avec ce qu'elle disoit un peu devant sa mort aux Novices dont elle avoit actuellement la charge. Qu'elle ne pouvoit s'imaginer comment une ame religieuse qui a la divinité au dedans d'elle-même peut rechercher sa satisfaction dans les creatures.

Je m'étonne , disoit-elle encore , comment une ame n'est pas toujours contente croiant & sçachant qu'elle a Dieu pour Pere : C'est que l'on reflechit trop sur soy-même.

Les plus saints ressentent jusques à la mort des restes & des attaques de la nature corrompue : Et c'est ce qui fait le veritable motif de leur humiliation.

Il importe beaucoup que par nôtre propre experience nous ressentions des foiblesses , afin que les portant en nous , nous ayons de l'humilité en nous-mêmes & de la compassion pour les autres.

Plus l'ame s'approche de Dieu , plus elle connoist son neant : Et quoy qu'elle soit dans un tres-haut degré d'amour , elle s'en humilie davantage en sa presence. Cela s'accorde parfaitement , & me fait concevoir le sens de cette parole de Nôtre-Seigneur : *Celuy qui s'humilie sera exalté.* Et celuy de cet autre : *Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur. Et vous trouverez le repos de vos ames.*

L'obeissance est le passeport de tout , pourveu qu'on ait l'in-

tention droite.

C'est un de mes étonnemens , disoit-elle , & une chose que je ne puis comprendre , qu'une ame religieuse , qui veut aimer Dieu & être aimée de luy , ne soit pas obeïssante & qu'elle ait de la peine à se soumettre.

Elle disoit ordinairement que quand une chose est commandée à une personne religieuse elle ne doit point avoir d'autre motif pour obeïr que le souvenir & la consideration de ses vœux.

Elle ne pouvoit comprendre comment une ame religieuse avoit de la peine à se soumettre à l'obeïssance , puisque l'on est toujours assuré qu'en obeïssant on fait la volonté de Dieu.

C'étoit son sentiment , & elle le disoit à ses Soeurs , que l'ame curieuse des choses du monde , n'avoit point l'esprit de Dieu.

Le royaume de la paix s'établit dans un cœur dénué , & qui par une sainte haine de soy-même se plaît à détruire les restes de la nature corrompue.

Elle a témoigné qu'il n'y avoit point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie interieure , que le retranchement universel des reflexions non seulement sur tout ce qui peut donner de la peine , mais encore sur tout ce qui ne porte point à Dieu n'y à la pratique de la vertu.

Mes tentations disoit elle , m'ont été des instructions , car par moy-même j'ay appris à gouverner les autres.

Elle avoit en haine tous les vices , mais sur tout le mensonge , disant qu'en ouvrant la bouche pour mentir , on ferme son cœur à Dieu.

Voulant montrer la tranquillité & la douceur avec laquelle il faut agir , elle disoit que l'empressement que l'on a d'achever une chose pour courir & en commencer une autre , fait que toutes les deux sont imparfaites.

Il n'est pas possible de vivre long-temps dans la vie spirituelle sans passer par de grandes épreuves.

Les afflictions qui nous arrivent ne sont pas des choses casuelles , mais des graces de la providence pour nous détacher des creatures & nous unir à Dieu.

Je ne sçay comment on se peut aigrir dans les accidens fâcheux , puisque venant par l'ordre de la divine providence , tout nous doit être également aimable.

Avoir de la resignation dans les souffrances c'est une marque que l'on est proche de Dieu & de ses misericordes.

Dans les infirmités que Dieu nous envoie nous ne devons rien désirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir: car quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un présent qu'il nous fait & que nous devons chérir.

Elle disoit souvent que souffrir & prier est tout ce que nous pouvons faire en ce monde, tant pour nous mêmes, que pour en obliger les Eglises triomphante, militante, & souffrante.

Ces sentences qui nous sont restées d'une infinité d'autres qu'on n'a pas eu soin de recueillir, étoient autant de rayons de la science & de la sagesse dont son esprit étoit éclairé. Elle ne parloit néanmoins de la sorte que quand elle étoit pressée & que l'obéissance ou la nécessité déroboient quelques paroles à son silence: car la loy severe qu'elle avoit imposée à sa langue étoit comme une bonde qui retenoit en son esprit le torrent de grâces & de lumières qui y découloit de la source de la divinité dans son union continuelle, & du fond de l'Écriture sainte par l'intelligence qui luy en étoit donnée. Mais la bonde étant levée par l'ordre de Dieu & de ses supérieurs, ce torrent sortoit ainsi qu'elle vient de dire, avec une impetuosité qu'elle ne pouvoit plus retenir, & emportoit avec une douce violence l'esprit de ceux qui l'écoutoient. Elle avoit une facilité naturelle à expliquer ses pensées, mais quand il falloit parler de Dieu & des choses spirituelles, elle s'élevoit au dessus d'elle-même; parce que le zèle de la gloire de Dieu ou du salut des âmes se joignant aux talens que la nature luy avoit donnés, on n'eut pas dit, que c'étoit une femme qui parloit. Ce qui donnoit encore davantage de poids à ses paroles c'étoit l'autorité de l'Écriture sainte, dont elle rapportoit les passages à la foule, & si apropos, qu'ils sembloient n'avoir été faits que pour le sujet qu'elle traitoit. Ceux qui luy venoient le plus souvent à la bouche étoient tirés du Cantique des Cantiques, auxquels elle donnoit des explications si belles & si remplies d'onction que ceux qui l'entendoient en étoient ravis: aussi son âme ayant l'expérience des secrets qui y sont cachés il luy étoit facile de les développer & de les mettre dans leur jour.

Elle écrivoit de ces matières avec le même succès. Ce fut en ce tems qu'elle étoit Souv. maîtresse des Novices qu'elle composa son Catechisme qui est une pièce des plus riches & des plus achevées que nous ayons en ce genre d'écrire; car elle ne se contente pas comme les autres d'éclairer l'esprit des vérités de nôtre foy, elle y joint encore une certaine onction qui porte la devo-

don & le desir de bien vivre jusques dans le cœur. Ses lettres inspiroient les mêmes sentimens : elle écrivoit aux personnes de toutes conditions , aux Religieux , aux Laïques , aux Prelats , aux Reines , aux Princes , aux Princesses , & toujours avec une si genereuse modestie , & une si prudente liberté , que ses lettres étoient tres-bien receuës : mais ce qui les faisoit davantage estimer , c'étoit la douceur & l'onction de son esprit qui sembloient y être découlées de son ame par sa plume. L'on n'y voyoit point de paroles de Cour , ny qui ressentissent le faste ou la vanité du siecle : tout y respiroit la devotion , & lors même qu'elle étoit obligée de parler des affaires temporelles , elle y sçavoit glisser quelque mot de pieté qui élevoit aussi-tôt l'esprit à l'objet qui occupoit le sien , en sorte qu'une personne de la premiere qualité & d'un jugement tres-solide étoit si ravie de ses lettres , qu'elle avoit coutume de dire , qu'en les lisant il luy sembloit qu'elle étoit toujours ravie en Dieu lors qu'elle les écrivoit. Ce n'est pas qu'elle étudiat ou meditat beaucoup ce qu'elle avoit à écrire ; mais comme c'étoit le zele qui emportoit son esprit quand elle parloit de Dieu , c'étoit aussi ce même zele qui emportoit sa plume lors qu'elle étoit obligée d'en écrire. Elle écrivoit avec une telle promptitude & fécondité , qu'on aurois de la peine à le croire si on ne l'avoit veu. Dans le peu de temps que les vaisseaux séjournoient au port de Quebec elle a écrit jusques au nombre de plus de deux cens lettres dont quelques-unes étoient si longues qu'elles eussent pû suffire à faire autant de livres , & tout cela sans préjudice des fonctions de ses charges & des exercices de la Religion. Voicy ce qu'elle en dit elle-même dans une lettre : ce n'est icy que ma seconde lettre depuis l'arrivée des vaisseaux : ils repartent dans quinze jours , & dans ce temps il me faut répondre bien à deux cens lettres. Et elle dit dans une autre : j'ai la main si lasse d'écrire , qu'à peine puis-je tenir la plume. Je dois réponse à plus de six-vingts lettres outre les écritures des expéditions de la Communauté pour la France : mais c'est ainsi qu'il faut passer cette vie en attendant l'éternité.

Mais j'avance trop dans l'histoire ; je reviens aux exhortations que la Mere de l'Incarnation faisoit dans l'employ que la Religion luy avoit commis. Elle s'en acquittoit avec un zele qui mettoit la ferveur dans toute la maison ; car encore que son office fût d'instruire seulement les Novices & les jeunes Religieuses qui se trouvoient au nombre de trente ou environ , il y avoit néanmoins

272 LA VIE DE LA MERE MARIE.  
 des anciennes qui voyant qu'il y avoit à apprendre pour toutes  
 sortes de personnes, prenoient plaisir à l'entendre & à se rem-  
 plir de son esprit. Elle de son côté étoit ravie d'avoir trouvé des  
 sujets à qui elle pût communiquer ses lumieres & sa ferveur. Mais  
 sur tout il sembloit qu'elle fût dans son centre voyant que ses che-  
 res disciples étoient sans cesse auprès d'elle pour recueillir ses pa-  
 roles & qu'elles luy faisoient mille questions sur la vie spirituelles  
 car cet esprit famelique redoubloit son zele & luy faisoit trouver  
 de la nourriture proportionnée aux dispositions de celles qui l'in-  
 terrogeoient. Ce fut en ces rencontres qu'elle leur expliqua les  
 Pseaumes de David & le Cantique des Cantiques, mais avec  
 une si haute sagesse que les plus anciennes y trouvoient une vian-  
 de solide; & pourtant d'une maniere si claire & si intelligible,  
 que les plus simples y trouvoient le lait convenable à leur aage  
 & à leur état.

ABREGÉ DE LA VIE DE QUELQUES RELIGIEUSES  
 de grande vertu, qui suivirent les conseils & les exemples de la  
 Mere Marie de l'Incarnation & qui luy devinrent  
 semblables en esprit & en grace.

**D**ES ce tems-là quelques-unes s'attachèrent plus particu-  
 lierement à elle pour la suivre dans la voye de la sainteté où  
 elles la voyoient marcher à grands pas, & pour se former dans  
 la vie spirituelle par ses avis & par ses exemples. Ce dessein leur  
 réussit, parce qu'avec le temps elles luy devinrent semblables  
 en grace, en vertu, & en merite; en sorte qu'elles tenoient à  
 honneur de se dire ses disciples dans la vie interieure, & d'avouer  
 que c'étoit à elle qu'elles étoient redevables du peu de bien que  
 la grace avoit produit en elles.

C'est pourquoy comme leurs vertus tournent à la gloire de  
 la Mere de l'Incarnation, je feray icy un petit abrégé de leur  
 vie qui fera facilement connoître la perfection de l'original dans  
 les copies, & l'excellence de la Maîtresse dans les disciples.

*La vie  
 de la  
 Mere  
 Marie  
 de la  
 Nati-  
 vité.* CELLE qui se presente la premiere est la Mere Marie de la  
 Nativité que l'on peut mettre au rang des plus illustres Religieu-  
 ses de l'Ordre, & des plus fermes colonnes de l'observance re-  
 guliere. Elle étoit fille d'un des plus considerables Bourgeois de  
 la ville de Tours, plus connu néanmoins par le nom des Beru-  
 ries, qui étoit le titre de sa Seigneurie, que par celui de Be-

## DE L'INCARNATION.

243

luche, qui étoit le nom de sa famille. Dès l'âge de trois ans les graces du Ciel & celles de la nature sembloient combattre à qui la rendroit plus aimable, en sorte qu'elle étoit les delices de tous ceux de sa connoissance, qui ravis de sa modestie & de son esprit, s'estimoient heureux quand ils la pouvoient attirer en leur compagnie. Son enfance se passa ainsi dans les carresses des hommes jusques à l'âge de sept ans, que Dieu la voulut avoir toute pour luy. Car sa sœur aînée l'ayant menée avec elle à une de leurs maisons de campagne, pour assister à une noce où elle avoit été invitée, après que la ceremonie du Sacrement fut achevée, lorsque tous les conviez suivoient le Prestre & les épouzez au lieu où la benediction nuptiale se devoit faire, cette petite innocente se déroba secrettement de sa sœur, & retourna à l'Eglise où elle se laissa enfermer. Elle fut ravie de se voir seule dans la maison de Dieu avec une entiere liberté de faire ce que le saint Esprit luy inspiroit; car elle alla se prosterner devant un Autel dédié à la sainte Vierge, où prenant cette Mere de pureté pour caution de la proïesse qu'elle alloit faire: elle fit vœu à Dieu de n'estre jamais mariée, & prit tant de plaisir dans cet engagement, qu'elle passa sept heures entieres en cette devotion sans s'ennuyer ny se mettre en peine de l'inquietude où étoient ceux qui la cherchoient.

A mesure qu'elle avançoit en âge elle croissoit aussi en grace devant Dieu & devant les hommes. A peine avoit-elle douze ans qu'elle étoit consommée dans la science des ouvrages convenables à une fille de sa condition, & Dieu luy donnoit une telle prudence, qu'elle gouvernoit l'esprit de ses parens comme si elle en eût été la maîtresse. Son pere sur tout qui étoit sujet à de grandes maladies de pierre & de goutte, & qui ne pouvoit supporter la violence de ses douleurs entroit quelquefois en des impatiences insupportables à ceux qui le gouvernoient; & même quand il se portoit bien, il n'étoit pas toujours tellement présent à foy, qu'il ne se laissât aller à quelques emportemens de colere contre ses serviteurs quand ils avoient fait quelque chose mal à propos. Sa fille seule étoit capable de l'appaiser & de calmer son esprit. Elle avoit même pris cette honnête liberté de luy dire: Hé quoy, mon pere, vous vous fâchez, cela est indigne de vous. Il s'appaisoit à ces paroles & repartoit doucement: Il est vray, ma fille, je ne le feray plus: & depuis quand il s'emportoit dans quelque mouvement de colere ou d'impaticence, elle ne faisoit que

jetter doucement les yeux sur luy, & son seul regard calmoit sa passion.

Elle ne s'étoit pas seulement renduë aimable à ses parens, mais comme elle étoit d'une humeur douce & complaisante, elle s'étoit encore acquis l'estime & l'amitié de toutes les filles de son âge & de sa condition. Mais quoy qu'elle eût gagné le cœur de toutes, elle en choisit plus particulièrement une qu'elle fist la dépositaire de ses pensées & de ses secrets, & toutes deux par une sainte conjuration se joignirent ensemble pour combattre les maximes & les vanitez du monde par les memes armes dont il blefse les filles de cet âge. Car elles alloient à la promenade & se divertissoient en apparence comme leurs compagnes, mais c'étoit d'une manière bien différente, car pendant que le gros de la compagnie se divertissoit à parler de leurs ajustemens, qui sont les entretiens ordinaires des filles, elles se retiroient un peu à l'écart, & d'une voix basse recitoient l'Office de la Vierge, ou le Chapelet, ou quelque autre priere. Ce petit éloignement faisoit naître une curiosité dans l'esprit des autres de sçavoir le sujet de leurs entretiens. Mais comme elles ne les pouvoient pas deviner, & que les personnes dévoüées au monde jugent ordinairement selon leur inclination, elles crurent qu'elles s'entretenoient de quelque Galand pour lequel elles avoient de l'amitié, & sur cette pensée ridicule elles leur en faisoient des railleries. Mais nôtre jeune fille les railloit d'une manière bien plus sainte & innocente, leur avoiant qu'elles avoient un Amy parfaitement beau, riche, noble, puissant, sage & incomparable en toutes sortes de graces & de perfections, leur tenant presque le même langage que sainte Agnes faisoit au fils du Prefect de Rome, lors qu'elle luy faisoit l'éloge du même Epoux.

Son Confesseur voyant des dispositions de graces si particulieres dans son ame, luy fit lire le Livre de saint François de Sales à Philothée, & luy conseilla de faire oraison mentale. Elle luy obéit comme à son Pere spirituel, & dès la premiere fois qu'elle s'appliqua à ce saint exercice, Dieu luy donna des impressions si fortes de l'aimer, & d'être toute à luy, quelle disoit un peu devant sa mort, qu'elle en conservoit encore le sentiment. Elle joignit la penitence à l'oraison (ces exercices étant les deux aîles qui élevent l'ame dans la vie spirituelle, & qui servent de peu si elles n'agissent conjointement.) Car elle portoit sous sa coëffure & sans qu'on s'en appercût une couronne d'épines, qui luy per-

çoit la peau , protestant par ce nouveau genre de mortification qu'elle vouloit être l'Épouse du Roy du Calvaire.

Une fille si remplie de graces naturelles & de dons du Ciel , ne manqua pas de Partis qui la rechercherent de mariage. Ses parens luy en parlerent , mais elle leur répondit avec modestie , qu'elle n'avoit pas dessein de se marier , & qu'elle les supplioit de ne pas contraindre son inclination sur un point à quoy elle ne se pourroit jamais résoudre. Ils prièrent son Confesseur de la porter à consentir à leur volonté , ce qu'il tâcha de faire ; mais comme c'étoit son Pere spirituel , elle luy ouvrit son cœur , luy disant qu'elle avoit fait vœu dès l'âge de sept ans de ne se marier jamais , qu'elle l'avoit renouvelé plusieurs fois depuis , & qu'étant ainsi engagée à Dieu , elle étoit dans la resolution de mourir plutôt que de luy être infidele. Ses parens voyant que c'étoit une resolution prise , & qu'il n'y avoit plus d'esperance de la faire changer de volonté , luy laisserent une liberté honnête de faire ce qu'elle voudroit dans sa condition de fille. Elle n'abusa point de cette liberté , mais elle en tira tout l'avantage qu'elle pût pour faire toutes sortes de bonnes œuvres. Pour cet effet elle passoit la plupart du temps à la campagne , où elle se plaisoit d'enseigner aux pauvres villageois ce qu'ils devoient faire pour gagner le Ciel , ce qu'elle faisoit avec tant de zele & de bonheur , qu'il ne se trouva jamais qu'une personne abandonnée au peché qui ne se voulut point convertir , & dont elle pleuroit encore la perte étant au lit de la mort.

Elle employa ainsi le temps dans ces exercices de pieté jusques à l'âge de vingt quatre ans , que sa mere étant morte , elle fut obligée de prendre quelque connoissance des affaires de la maison à cause de la vieillesse de son pere. Mais se sentant attirée à se faire Religieuse aux Ursulines , & ne voulant rien faire à la leger dans une affaire de cette consequence , elle alla à Saumur pour rendre ses vœux à Nôtre-Dame des Ardilleres , & obtenir de Dieu par les merites de sa sainte Mere la grace de connoître les desseins qu'il avoit sur elle , afin de les executer. Elle se confessa à un Prestre de l'Oratoire que Dieu luy avoit préparé pour estre l'oracle de ses volontez , car après l'avoir entenduë , il luy dit sans rien sçavoir de ses dispositions interieures : Mademoiselle, trouvez-vous bon que je vous dise quelque chose? Elle luy répondit qu'elle auroit tres-agreable tout ce qu'il luy plairoit de luy dire. Vous êtes venue icy , luy dit-il , à dessein de connoître

tre la volonté de Dieu sur vous ; Je vous dis de sa part qu'elle vous est assez connue , n'en differez pas davantage l'exécution. Ces paroles luy étant dites de la part de Dieu firent un effet si étrange dans son esprit qu'elle changea au même moment son humeur divertissante & agreable dans un recueillement si profond , que les personnes en la compagnie desquelles elle faisoit le voyage en demurerent dans l'étonnement.

Après son retour , elle ne pensa plus qu'aux moyens d'accomplir son dessein , dont l'exécution neanmoins fut un peu retardée par la nécessité de ses affaires domestiques , lesquelles étant réglées elle l'exécuta enfin le douzième de Mars de l'année mil six cents trente trois , âgée de vingt six ans. La ferveur avec laquelle elle se comporta dès son entrée , & l'impatience qu'elle témoigna d'être revêtuë des livrées de Jesus Christ , obligerent de luy donner bientôt le voile qu'elle reçut avec une dévotion incroyable en la compagnie de deux autres , dont l'une étoit parente de la Mere de l'Incarnation. La vocation de cette dernière fût assez extraordinaire , car jusques à son entrée dans les Ursulines elle avoit eu inclination d'être Carmelite. Son dessein passa si avant qu'elle fut jusqu'à la veille de partir pour l'aller exécuter dans le Monastere de Bourges où elle avoit déjà trois sœurs Religieuses. Sa place étoit retenue , on attendoit qu'elle la vint remplir , ses paquets étoient partis , la voye pour son voyage étoit arrêtée , ses adieux étoient faits. Dans ce moment la Mere de l'Incarnation la demanda à Dieu pour estre Ursuline , le priant de se contenter d'avoir donné trois de ses sœurs à sainte Theresé , & le conjurant de donner au moins celle-cy à sainte Ursule. Cette priere fut si promptement exaucée que la fille changea entierement de volonté , en sorte que quand il falut partir , elle dit absolument qu'elle vouloit estre Ursuline , & se montra si ferme en cette résolution que ses parens furent obligez de rompre tout ce qui étoit fait du côté des Carmelites , afin de luy donner satisfaction. L'issue a fait voir qu'un changement si subit fut un effet de la main de Dieu , car elle a perseveré depuis dans les Ursulines , où elle a mené une vie exemplaire & des plus fidèles aux pratiques de sa vocation.

Pour revenir à Sœur Marie de la Nativité , car c'est le nom qu'on donna à celle dont je veux principalement parler. Il seroit difficile d'écrire la joye & les transports d'amour dont elle fut comblée dès le moment qu'elle se vid au nombre des Epouses de Jesus-Christ. Elle se demandoit à elle-même , s'il étoit vray que c'étoit

elle > Puis jettant les yeux sur son habit Religieux elle le baisoit avec une devotion & un respect incroyable. Ses transports furent à un relexcés, qu'elle passa tout son Noviciat presque sans dormir & sans manger, l'application qu'elle avoit à Dieu ne luy permettant pas de penser à elle-même ny à autre chose, en sorte qu'on s'étonnoit comment elle pouvoit vivre, & encore plus comment elle pouvoit être si assidue à toutes les observances de la regle. Sa Superieure étant avertie de cette insomnie voulut y apporter remede, mais ce fut en vain; car il en eût fallu ôter la cause, ce qui étoit impossible à un cœur blessé comme le sien. Ces remedes étans inutiles, on luy défendit de faire aucune penitence corporelle, non pas même celles de la regle; ce qui luy faisoit dire qu'en la foulageant on la faisoit souffrir, & que la plus grande penitence qu'elle pouvoit faire, étoit de n'en point faire du tout.

Mais si les penitences du corps luy étoient interdites, celles de l'esprit ne l'étoient pas, car elle ne se pardonnoit rien, & la fidelité qu'elle avoit à veiller sur tous ses mouvemens interieurs & extérieurs, faisoit qu'elle avoit toujours les yeux ouverts pour chercher des sujets de mortification. Lors qu'elle assistoit au Chapitre, elle s'accusoit toujours des choses les plus humiliantes & qui luy pouvoient causer davantage de confusion. Sa Maîtresse du Noviciat ayant reconnu qu'elle le faisoit à dessein de se faire mortifier, se crut obligée de seconder sa ferveur, afin de luy donner lieu de croître en vertu & en mérite. c'est pourquoy elle l'humilioit d'une maniere qui donnoit de l'étonnement à celles qui ignoroient l'industrie de la Novice & la prudence de la Mere: de la sorte elle se surmonta parfaitement elle-même en peu de temps, & jetta les fondemens d'une vertu des plus pures & des plus solides.

La Mere de l'Incarnation qui étoit Soumaitresse des Novices ne manqua pas de son côté à contribuer à l'avancement d'un sujet si saintement disposé. Ce qui luy donna encore le moien de la former plus particulièrement dans la vie spirituelle fut qu'étant obligée d'entreprendre un ouvrage tres delicat pour l'Autel, qui eût tiré à des longueurs extrêmes si on ne luy eût donné du secours, l'on choisit à cet effet d'entre vingt ou trente Novices une demi douzaine des plus adroites de la main, dont la Sœur de la Nativité étoit une. Cette rencontre l'obligea de converser plus particulièrement avec elle, & ce fut dans cette conversation qu'elle reconnut la force de son esprit & l'excellence de la grace dont elle étoit prevenüe, ce qui l'obligea de luy donner une viande plus solide. &

plus conforme à ses dispositions. Elle ne se contenta pas de l'élever à une perfection commune, mais elle luy faisoit voir dans ses actions des défauts qui eussent passé pour des vertus dans les autres. La Novice de son côté étoit ravie de se voir à cette école ; car outre les instructions qu'elle y apprenoit, elle étudioit encore la vie & les actions d'une si excellente maitresse, & dès lors elle se prescrivit une Loy qu'elle observa exactement toute sa vie, de pratiquer tout ce qu'elle luy verroit faire & enseigner : Car si cette Seraphique Mere étoit élevée dans ses entretiens, elle l'étoit beaucoup plus dans ses actions, en sorte que sa Novice a déclaré depuis qu'elle luy voioit faire autant d'actes d'amour de Dieu que de points d'aiguille, sans parler de ce qui se passoit dans son interieur où sa veuë ne pouvoit penetrer.

Cependant le cœur & l'esprit de cette Novice étoient plus que jamais occupez de Dieu, & cette abstraction continuoit à la mettre dans l'impuissance de prendre de la nourriture & du repos ; ce qui luy causa des douleurs d'estomach & des foiblesses de jambes si extrêmes, qu'elle fut obligée de porter un bâton à la main pour luy aider à marcher. Sa Superieure prit de-là occasion de mettre sa vocation & sa vertu à l'épreuve : car elle la fit appeler dans un lieu où elle l'attendoit, accompagnée de la Souvrière & de la Mere des Novices, où d'abord cette fille s'étant mise à genoux pour attendre dans l'humiliation les ordres qu'on luy voudroit donner, elle luy dit qu'elle se pouvoit bien douter du sujet pour lequel elle l'avoit fait venir ; qu'étant sur le point d'estre proposée pour la profession, elle étoit bien aise d'apprendre ses dispositions par elle-même pour en faire un plus fidele rapport à la Communauté ; qu'il y avoit bien à craindre pour elle, puisqu'il étoit impossible qu'une fille qui ne pouvoit ny manger ny dormir pût long-temps subsister sans estre à charge aux autres & à elle-même ; que toutes les Religieuses étant si éclairées sur cette indisposition, elle ne devoit pas estre bien surprise si on la renvoyoit dans le siecle ; & même que cette conclusion étant comme assurée, il luy étoit bien plus glorieux de prendre son congé d'elle-même, que de l'attendre du côté de la Religion. Cette fervente Novice ne pouvant répondre que par ses larmes, se trouva encore plus humiliée en son esprit qu'elle ne l'étoit en sa posture extérieure. Après néanmoins quelque intervalle de silence, elle dit que si on la vouloit faire mourir il falloit luy parler de sortir, & que la mort luy seroit infiniment plus douce que d'entendre de semblables paroles ; qu'elle étoit

étoit à la vérité indigne de la grace de la profession , mais aussi qu'étant dans la maison de Dieu , il luy étoit indifférent quel rang on luy donnât , & que ce luy seroit un grand honneur d'être la dernière des Sœurs converses ; Et quant aux emplois , qu'elle seroit fort obligée si on ne luy en donnoit point d'autre , que celui d'apporter la nourriture des pourceaux & de la leur porter , qu'il falloit de nécessité donner ce soin à quelqu'une , & que s'en acquitant , elle ne seroit pas tout-à-fait inutile à la Religion. La sage Supérieure fut touchée de ces paroles , & encore plus de l'humilité avec laquelle elles étoient proferées , & comme c'étoit elle qui avoit fait la blessure , elle ne manqua pas d'y appliquer l'appareil pour sa prompte guérison , luy promettant de tourner les choses pour le parfait accomplissement de ses desirs.

En effet la Communauté aiant plus d'égard aux vertus de son ame qu'à la foiblesse de son corps , elle fit profession le vingt huitième de Mars de l'année mil six cents trente cinq , avec toute la devotion que l'on pouvoit espérer d'une ame aussi fervente qu'étoit la sienne. Ses insomnies néanmoins continuoient & en même temps sa foiblesse augmentoit , ce qui obligea la Supérieure de la faire voir au Medecin , qui la mit à l'infirmerie pour un an , pendant lequel temps elle donna des marques continuelles de l'amour qu'elle avoit pour la regularité , ne se dispensant jamais d'aucun exercice du Chœur , mais y assistant toujours avec une assiduité nompareille , excepté les jours qu'elle prenoit medecine ; & encore afin de recompenser la perte qu'elle faisoit des exercices de la Communauté , elle faisoit une heure d'Oraison avant que de la prendre , puis elle la prenoit à genoux priant celui qui est le maître de la maladie & de la santé de donner sa benediction au remede.

A peine les deux premières années de sa profession se furent écoulées qu'on luy donna la conduite des bâtimens du Monastere que l'on faisoit construire , ce qui l'engagea à une infinité de soins & à entretenir les personnes de toutes conditions qui se presentoient à elle. Cét employ eût été sans doute un écueil où sa vertu eût fait naufrage , si elle n'eût été soutenüe par sa fidelité à la grace que Dieu luy donnoit dans les occasions. Mais tant s'en faut que sa ferveur y souffrit de la diminution , qu'au contraire elle y reçut un notable accroissement , d'autant que par son application continuelle à la presence de Dieu , tout ce qui étoit materiel à ses yeux devenoit spirituel à son esprit , & faisant bâtir une maison pour les Epouses de Jesus Christ , elle se ressouvenoit toujours qu'elle

devoit construire dans son ame un temple à Jesus Christ même.

Peu de temps après, la Mere de l'Incarnation qui étoit toute embrasée du zele de la conversion des ames, inspira sa ferveur à la plupart des Religieuses de la communauté, mais celle qui en fut le plus saintement échauffée fut la Mere de la Nativité; de sorte que quand il luy fallut choisir une Compagne pour l'exécution du grand dessein dont je parleray dans peu de temps, tout le monde crut qu'elle jetteroit les yeux sur ce sujet, dont elle connoissoit le prix & le merite, & qui faisoit de sa part toutes les instances possibles pour ne pas perdre l'occasion de donner à Dieu des marques de sa fidelité. Mais la crainte que l'on eut que les froidures excessives de l'Amérique ne fussent trop contraires à ses douleurs de jambes & ne la rendissent entierement paralitique, fit tomber le sort sur une autre; ce qui causa une telle douleur à son ame, qu'il fallut que Nôtre-Seigneur luy donnât luy-même de la consolation: Car luy étant allé faire des plaintes amoureuses devant le tres-saint Sacrement, de ce qu'il l'avoit privée d'une croix qu'elle avoit envie de porter toute sa vie pour son amour, il la consola interieurement par l'assurance qu'il luy donna qu'il luy en preparoit une autre dans laquelle elle ne luy feroit pas moins agreable que dans celle là.

En effet la Communauté des Ursulines de Loches ayant choisi pour Superieure une excellente Religieuse du Monastere de Tours, cette nouvelle éluë pria la Superieure de luy donner pour Compagne la Mere de la Nativité, afin de luy donner la conduite des Novices. Elle luy fut accordée, & quelque resistance qu'elle y pût apporter à cause de l'employ qu'on luy vouloit donner, dont elle s'estimoit indigne, elles partirent de Tours le vingt trois de Juillet de l'année mil six cens trente neuf & arriverent le même jour au Monastere de Loches, où la nouvelle Superieure fut receuë de toute la Communauté comme un Ange du Paradis. On la mena droit au Chœur pour chanter le *Te Deum*, & luy rendre ensuite les devoirs accoutumez en semblables élections. Durant toute la ceremonie qui fut un peu longue Nôtre Mere Marie de la Nativité demeura proche le benitier sans que personne s'avisât de l'en retirer n'y de luy rendre aucune marque de civilité ou de bienveillance. Ces premiers rebuts furent le commencement de la croix où Nôtre-Seigneur luy avoit promis de l'attacher, car elle reçut des mépris si continuels qu'elle avoit sujet de croire qu'on l'eût mieux aimée dans un autre lieu que dans celui où elle étoit.

## DE L'INCARNATION.

251

Elle ne laissoit pas de s'acquitter avec toute l'exaëtitude possible de son employ de Mere des Novices , où elle avoit une joye qui ne se peut dire, de ce que les rebuts & les mépris apportoient un grand temperament au petit honneur qu'elle avoit apprehendé d'y recevoir. Outre les fonctions de cette charge , elle se plaïsoit encore à faigner les pauvres femmes malades qui venoient à l'instruction, & à appliquer des remedes à leurs infirmitéz. Il s'en presenta une entre les autres toute gâcée d'ecrouëlles, & qui portoit jusques sur son visage les indices de son mal , car elle avoit les yeux demi couvers , les jouës toutes bouffies, & le teint livide & plombé. La Mere ayant reconnu la nature de sa maladie, luy dit qu'elle étoit incurable, & qu'elle ne luy pouvoit apporter de soulagement. Mais cette pauvre affligée luy protesta qu'elle ne la quitteroit point qu'elle ne luy eût donné quelque remede , & qu'elle esperoit de guerir. Alors cette charitable Mere touchée de la Foy de la malade , luy appliqua quelques cauterés par le moien desquels elle fut guerie en si peu de temps, que l'on estima cette guérison plus miraculeuse que naturelle , puisque l'on n'a point encore oüy dire que le remede dont elle se servit fût propre à cette maladie.

Mais enfin cette bonne Mere rendit tant de bons services à cette Maison par les excellentes maximes qu'elle inspira à ses Novices, par les grandes charitez qu'elle rendit aux pauvres malades , par les ouvrages admirables qu'elle fit pour l'Autel , & par les bons offices qu'elle rendit à toutes les Religieuses , & particulièrement à celles qui exerçoient davantage sa patience & son humilité , que la Communauté changea entierement d'inclination en son endroit , en sorte que les six années de la Superieure étant achevées, l'on jetta les yeux sur elle pour la faire succeder en la charge. Mais son humilité qui avoit eu tant de crainte de la dignité de Mere des Novices, en eut bien davantage de celle-cy , & comme elle étoit extrêmement éclairée & adroite pour éviter tout ce qui luy pouvoit donner de l'éclat, elle prît les devans & fit si bien qu'elle rompit le coup.

Mais non , ce fut la Providence de Dieu , qui la destinoit pour Mere à une Communauté plus considerable. Car étant retournée à Tours avec sa compagne le dixhuit de Decembre mil six cens quarante cinq , il permit qu'elle fût éléuë Superieure de cette Maison. L'élection qui se devoit faire trois mois après son retour , fut differée jusqu'au mois d'Aoust, parceque Monseigneur l'Archevesque qui étoit absent , vouloit qu'elle fût faite en sa presence. Ce

retardement donna du temps à toutes les Religieuses de faire des prieres & des penitences extraordinaires pour conjurer le ciel de faire luy-même le choix de celle qui les devoit gouverner. Presque toutes jettoient les yeux sur une excellente Mere qui avoit déjà été deux fois en charge, où elle avoit donné des preuves signalées de sa prudence & de son merite; mais cette même Mere qu'on disoit avoir l'esprit de Prophetie, dit à la Mere de la Nativité: Toutes ces prieres se font pour vous, car quoyque les suffrages panchent de mon côté, le sort néanmoins doit tomber sur vous. La Mere de la Nativité étoit si éloignée de croire que l'on dût jamais penser à elle, qu'elle ne fit pas seulement reflexion à ce que l'autre luy disoit, & quand elle en eût eu la pensée, la maniere avec laquelle elle étoit traitée eût été capable de la luy faire perdre, car on la priva de tous les Offices de la Maison pour l'occuper à tout ce qu'il y avoit de bas & d'humiliant. Son employ étoit d'avoir soin des pourceaux, qui étoit celuy qu'elle avoit proposée un peu devant sa profession, pour y être attachée toute sa vie. Dieu la voulut disposer par cette humiliation à la dignité, où il la vouloit élever; Car Monseigneur l'Archevêque ayant assemblé la Communauté le jour de S. Louis afin de faire l'élection, elle fut élue canoniquement.

Quand elle s'entendit nommer, elle fut si épouvantée d'un succès qu'elle ne croioit pas devoir jamais arriver, qu'elle ne fit que trois pas de sa place au milieu du Chœur, où s'étant prosternée elle cria d'une voix assez forte: N'est-ce pas une chose terrible qu'on ait eu la pensée d'élever une pourriture à une charge dont elle ne sera jamais capable? Ses larmes & ses sanglots ne luy permirent pas d'en dire davantage, mais elle en dit assez pour surprendre toute l'assemblée & sur tout Monseigneur l'Archevêque, qui s'en retourna avec une estime toute particuliere de cette nouvelle Superieure.

Sa vie a été toute tissüe de contradictions selon la promesse de Nôtre-Seigneur, elle ne fut pas plutôt élevée à la Superiorité, qu'elle se vid obligée d'en souffrir de tres-sensibles. Celles qui n'avoient pas été pour elle dans son élection, ne se pûrent empêcher de le témoigner à elle-même. Elles luy disoient qu'elles ne manquoient pas d'estime pour sa personne, mais qu'elles ne pouvoient luy dissimuler que l'experience & la vertu de celle qui avoit été mise en balance avec elle le devoit assurément emporter; que son élection n'étoit pas de Dieu, mais des creatures; que celles qui l'avoient preferée à l'autre n'avoient envisagé que leurs propres

## DE L'INCARNATION.

253

interests, & non la gloire de Dieu, & que leur dessein n'étoit pas de la faire gouverner, mais de gouverner par elle, en luy inspirant leurs sentimens & leurs maximes. Quelque témoignage que le Saint Esprit rendit à sa conscience de la pureté de sa conduite, ces discours joints au bas sentimens qu'elle avoit de sa capacité, la jetterent dans des inquiétudes d'où elle ne se put jamais tirer, la pensée luy venant sans cesse dans l'esprit qu'elle étoit dans la Charge contre la volonté de Dieu.

Pour se consoler auprès de Nôtre-Seigneur, & assurer son salut en une maniere, s'il couroit risque en une autre, elle prit la résolution de s'attacher plus que jamais à l'observance de la regle, & se servant de l'avis qu'elle donne aux Superieures de prendre pour elles toute la rigueur de la discipline reguliere, & de ne l'imposer aux autres qu'avec crainte & retenuë, elle commença à traiter son corps dans la derniere rigueur. Elle prit trois cordes grosses comme le petit doigt toutes pleines de nœuds, & elle se fit une ceinture de la premiere, à laquelle elle attachâ les deux autres par derriere, puis les faisant remonter sur le dos en forme de croix & passer par dessus les épaules, elle les attachâ par devant à la même ceinture. Ainsi étant liée & pressée de toutes parts, elle étoit dans une telle contrainte, qu'elle ne se pouvoit remuer de côté ny d'autre sans se causer des douleurs extrêmes: & néanmoins elle a porté cette penitence jour & nuit, saine & malade, les vingt trois années de vie qui luy restoient. Elle ne se contenta pas d'une penitence si rigoureuse, elle y en ajoutâ l'année suivante une autre encore plus severe, c'étoit une calotte de cuir armée par le dedans de soixante trois pointes de fil de fer, qui enfonçoient jusques au crane & qu'elle porta pareillement jusqu'à la mort sans jamais la quitter, quelque incommodité qu'elle pût avoir.

Outre ces penitences qui étoient inconnues à la Communauté, & qui la tenoient merveilleusement aneantie devant Dieu & devant les hommes, elle crut être obligée d'en faire d'exterieures pour l'exemple des Religieuses. On la voioit le plus souvent prosternée tout de son long aux portes du Chœur & du réfectoir pour servir de marchepied aux Religieuses, d'autrefois elle leur baisoit les pieds, tantôt elle s'accusoit de ses fautes devant toute la Communauté, tantôt elle y faisoit amende honorable la corde au col comme une criminelle, puis elle faisoit des croix avec la langue sur la terre. Voilà une partie des mortifications qu'elle pratiquoit sur elle-même, mais pour celles que Dieu avoit soumises à sa con-

duite , elle ne leur en imposoit que pour humilier leur propre jugement & leur propre volonté , ou si elle étoit obligée de leur en donner d'autres pour quelques imperfections extraordinaires , elle les faisoit avec elles afin de leur en adoucir la peine.

Ainsi quelque difficulté qu'elle eût dans sa charge , elle ne laissoit pas d'en remplir tres-parfaitement tous les devoirs. Dieu même luy avoit donné une sagesse semblable en quelque sorte à celle de Salomon , pour la conduite de son Monastere , & pour porter un jugement éclairé dans les rencontres difficiles. Elle en donna un jour une preuve bien remarquable à l'occasion d'une fille qui avoit l'esprit foible , & qui le perdit enfin entierement. Comme elle avoit contracté l'habitude de communier souvent , elle le vouloit encore faire dans le temps de sa foiblesse de la même maniere que quand elle étoit dans son bon sens , ce que la Superieure ne voulut jamais permettre. Plusieurs qui ne la croioient pas imbecille au point qu'on le disoit , se mirent de son parti , & accusoient leur Mere d'une trop grande severité , de priver ainsi une ame du plus grand bien qu'elle pouvoit avoir en cette vie. La sage Mere voyant que cette affaire causoit du trouble & de la division dans la Communauté , prit la fille un soir fort tard , & luy demanda en presence de toutes les autres si elle étoit en état de communier , à quoy ayant répondu que ouï , allons donc à l'Eglise luy dit-elle , afin de vous donner satisfaction. Quand la Communauté fut au Chœur la fille ne manqua pas de s'aller presenter à la grille de la Communion , où ayant été quelque-temps , la Superieure s'approcha d'elle , & luy demanda si à neuf heures du soir & apres avoir fait quatre repas elle croyoit pouvoir communier ? A quoy elle répondit constamment qu'elle le pouvoit & qu'elle le vouloit. Alors celles qui étoient de son parti reconnurent la verité & admirerent la prudence de leur Mere.

Cependant la Charge luy sembloit toujourns insupportable , & ses trois années n'étoient pas encore expirées , qu'elle procura sa décharge auprès de Monseigneur l'Archevêque. Ce grand Prelat luy accorda sa demande scachant avec combien de repugnance elle s'étoit soumise à son élection ; Mais ayant fait assembler la Communauté pour établir une autre Superieure en sa place , elle fut éluë pour la seconde fois. Son humilité ne souffrit pas moins que la premiere , mais son cœur demeura consolé , parce que cette seconde élection luy fit perdre le sentiment qu'elle avoit eu d'être dans la Charge contre la volonté de Dieu.

Son cœur donc étant déchargé de ce nûage, elle s'appliqua avec un parfait dégagement aux devoirs de sa Charge cherchant tous les moyens possibles de faire avancer ses filles dans la voye de la fainteté. Elle s'attachoit principalement à celles qui paroissoient imparfaites, se ressouvenant de ce que dit Nôtre-Seigneur ; *que celles qui sont malades ont plus besoin de Medecin que celles qui se portent bien*. Elle disoit qu'elle aimoit particulièrement celles qui avoient des repugnances dans la pratique de la vertu, & quand on luy en demandoit la raison, elle répondoit qu'il est difficile de bien juger de l'interieur de ces humeurs indifferentes, qui font toutes choses d'une même façon, parce qu'on ne peut connoître leur fort ny leur foible, & qu'on ne sçait ce qui les mortifie, & ne les mortifie pas : mais que celles qui trouvent des difficultez dans la vie spirituelle & qui ont de la fidelité pour les surmonter, vont bien plus vite dans le chemin de la vertu. Elle alluma un si saint zele de la perfection dans le cœur de ses Religieuses que plusieurs même des anciennes demanderent de se faire Novices pendant tout le temps de l'Avent. Cette devotion leur fut accordée, & ce fut une chose d'une édification merveilleuse de voir ces anciennes servantes de Dieu devenuës enfans, & observer avec la plus parfaite exactitude toutes les pratiques du Noviciat. Leur genereuse Mere en prenoit elle-même le soin, leur faisant rendre conte tous les jours de leurs dispositions interieures, & leur donnant des avis salutaires pour se renouveler dans la pratique de la regle, qui étoit la fin qu'elles s'étoient proposée par cette humble & volontaire degradation.

La ferveur de cette Mere ne demouroit pas enfermée dans son Monastere, elle s'étendoit encore au dehors par le zele ardent qu'elle avoit du salut des ames. J'en rapporteray un exemple, qui est d'autant plus remarquable qu'il est arrivé dans un homme qui avoit blanchi dans l'heresie, & qui y étoit attaché par tant de liens qu'il n'y avoit nulle apparence d'en esperer jamais la conversion. Une Religieuse étant tombée malade à l'extremité, le Medecin ordinaire de la Maison crut qu'il étoit necessaire de faire une consultation, & pour cet effet il mena avec luy un ancien Medecin heretique qui étoit estimé des plus habiles en son art, de son siecle. Celuy-cy ayant veu la malade fut touché de compassion des douleurs extrêmes qu'elle souffroit. Cette languissante s'en étant aperçue tira des forces de sa foiblesse pour luy dire : Vous voyez Monsieur, l'extremité où je suis reduite, mais si vôtre conversion

ne dépendoit qu'à souffrir ce mal jusqu'au jour du Jugement, je m'abandonnerois de bon cœur à la justice divine pour l'obtenir. La foiblesse ne luy ayant pas permis d'en dire davantage, la Supérieure qui étoit présente prit la parole & poursuivit son discours avec tant de vigueur que ce vieillârd avoïta franchement que ce n'étoit pas tant le doute contre la Foy qui le retenoit en la fausse Religion que quelques raisons humaines qu'il ne pouvoit surmonter. Alors cette fervente Mere prenant un Crucifix qui étoit proche du lit de la malade, luy dit avec un zele tout de feu: Si cela est vous ne refuserez pas d'adorer le mystere de nôtre redemption. Cét homme saisi de frayeur se jetta aussi-tôt à genoux & adora l'image du Crucifix. La bonne Mere ravie d'un si heureux commencement pressa l'affaire avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il fit son abujuration entre les mains de Monseigneur l'Archevêque. Mais de qu'elle bassesse n'est pas capable une ame, qui a de la complaisance pour les creatures. Sa femme, qui étoit une des plus opiniâtres heretiques luy livra une si cruelle guerre qu'elle le desarma & l'obligea de retourner au Prêche. Dieu néanmoins qui ne vouloit pas perdre cette ame, luy fit la guerre de son côté, & comme il étoit retombé par le grand attachement qu'il avoit à la creature, il voulut le relever permettant que les creatures mêmes l'abandonnassent; ses meilleurs amis n'avoient plus pour luy que du mépris; tout habille qu'il étoit, personne ne vouloit plus se servir de luy; les enfans mêmes crioient après luy & le montroient au doigt quand il marchoit par la ville. L'adversité qui rappelle souvent les hommes à leur devoir fit rentrer celui-cy en luy-même. Il fut trouver l'autre Medecin, & luy dit avec des soupirs qui venoient du fond du cœur: Il est juste que je sois abandonné de tout le monde, puisque j'ay abandonné Dieu, mais j'aurois de la consolation dans mon malheur, si j'étois assez heureux que de pouvoir parler à la Mere Supérieure des Ursulines. Celui-cy le mena au Monastere, & le fit cacher dans un lieu où il ne pouvoit estre veu quand il parleroit à la Supérieure. Cette bonne Mere étant venue, son Medecin après s'estre informé de la disposition de toute la Communauté, fit insensiblement tomber le discours sur le Medecin infidele qui étoit présent, mais qu'elle ne voyoit pas, & après luy avoir demandé quel sentiment elle avoit de sa rechûte, son zele la rendit si éloquente sur cette matiere qu'on n'y pouvoit rien ajoûter. Elle fit voir que la damnation luy étoit inévitable s'il perséveroit dans l'état malheureux où il s'étoit précipité, & que la per-

La persécution generale qu'il ressentoit étoit désja un effet de la justice de Dieu sur luy & un préjugé de son abandonnement éternel. Durant cét entretien ce pauvre homme fonda en larmes, dont l'autre fut si vivement touché, que ne pouvant dissimuler davantage, il dit à la Mere Superieure : Mais Madame s'il étoit véritablement contrit de sa faute, & dans une volonté sincere de suivre la veritable lumiere de la foy, seriez-vous fâchée de le voir ? Non, dit-elle, je n'aurois point de plus grande joye que celle-là; puisqu'il y a plus de joye dans le Ciel pour un pecheur converti, que pour plusieurs justes qui perseverent. Alors il le fit approcher en disant, le voilà, il vous apprendra luy-même l'état de son ame. Il approcha, mais l'abondance des larmes & des sanglots le suffoquoient de telle sorte, qu'il ne pût parler, & la bonne Mere, qui fut véritablement la mere de son ame, ne se pût empêcher de pleurer comme luy. Cét entretien fut si efficace qu'il s'en alla trouver Monseigneur l'Archevêque qui le reünit à l'Eglise, dans le sein de laquelle il est mort bon Catholique, car on ne peut exprimer les persécutions qu'il souffrit de la part de sa femme, qui mourut enfin dans l'Herésie. L'amour qu'elle avoit pour les observances de la Regle n'empeschoit pas qu'elle ne fût persécutée: il étoit même en partie la cause de ses persécutions, comme il parut un jour qu'une Dame de condition voulut se donner au Monastere avec tous ses biens, qui étoient grands. Mais parce qu'elle demandoit des conditions & des dispenses contraires à la Regle, elle ne voulut jamais entendre à cette affaire, quelque avantageuse qu'elle parût à la Maison, protestant qu'elle mourroit plutôt que d'en signer le contract, & de rien faire qui fût contre la Regle qu'elle avoit professée. Encore que ce refus ne pût proceder que d'un esprit entierement dégagé des biens du monde, & seulement attaché aux interets de Dieu, la personne neanmoins qui avoit fait la proposition de l'affaire la porta avec tant d'impatience, & de ressentiment, que Dieu s'en servit pour achever le dernier fleuron de sa couronne, permettant qu'elle la persécutât jusqu'à sa mort, après laquelle Dieu ne donna à cette personne que 40. jours de vie pour faire penitence, ce qu'elle fit avec larmes, avouant qu'elle étoit une de celles qui avoient le plus inquiété cette Religieuse.

Elle sortit de la Charge de Superieure à la fin du mois de Mars de l'année mil six cens cinquante-deux, avec une joye qui ne se peut dire de se voir déchargée d'un fardeau qui luy pesoit si fort. Mais Dieu avoit d'autres desseins sur elle, car pour ne point laisser

dans le repos un si excellent instrument de sa gloire, il permit qu'un mois après les Religieuses de la maison d'Amboise la choisirent pour leur Superieure. Ce fut là que sa patience fut mise à l'épreuve en toutes manieres, car elle y trouva de la pauvreté & des mépris en abondance. Ce qui les accrut encore davantage, fut qu'une personne de Tours fut assez inconsidérée pour écrire à quelques Religieuses qu'elles avoient une Superieure des plus rudes, qui n'avoit nulle compassion, & devant qui il ne falloit point broncher. Cette nouvelle se communiqua & effaroucha tellement les esprits de ses filles qu'elles en furent toutes consternées, en sorte qu'elles évitoient même de la rencontrer. Elle fut assez éclairée pour voir qu'elles la fuioient, mais elle fut aussi assez charitable pour les prevenir d'une maniere si douce & si obligeante, qu'elles changerent de sentiment & furent contraintes d'avouer qu'elles s'étoient laissées trop facilement préoccuper.

Neanmoins comme les premieres impressions reviennent facilement, & qu'il ne faut qu'un ombre pour les rafraichir & leur donner leur premiere force, il ne se peut dire jusqu'à quelle extremité allerent les refroidissemens des Religieuses, ny les persecutions qu'elle eut à souffrir, tant du dedans que du dehors, Dieu l'ayant ainsi permis pour l'humiliation des filles, & pour la consommation des merites de leur vertueuse Mere. Mais enfin après six années de Superiorité & de souffrances, pendant lesquelles sa vertu fut purifiée par l'affliction comme l'or par le feu, elle retourna à son Monastere de Tours, accompagnée de deux Religieuses qui l'étoient allées querir, mais qui ne retournerent pas avec les mêmes sentimens qu'elles étoient allées, car elles trouverent quelques esprits de cette Communauté si remplis d'aigreur contre leur Mere, qu'elles se remplirent elles-mêmes de ce venin, & particulièrement une qui luy avoit été fort acquise, & qui ne pût depuis s'approcher d'elle qu'avec la derniere indifférence. Ainsi elle sortit d'Amboise, laissant le Monastere dans un état bien different de celui où elle l'avoit trouvé: car quand elle en prit la conduite il étoit dans une pauvreté extrême, mais elle le tira tellement de la nécessité par sa bonne économie, qu'elle le laissa en état d'entreprendre un bâtiment de conséquence pour la commodité des Religieuses.

Elle ne fut pas plutôt de retour au Monastere de sa profession, qu'elle se resolut de mener une vie cachée, & de s'aneantir entièrement aux creatures. Et en effet, elle évitoit autant qu'il luy étoit possible la conversation du monde pour s'entretenir uniquement

avec  
qu'e  
proc  
pon  
que  
m'et  
terre  
M  
les U  
seign  
bien  
Cha  
noit  
d'en  
s'en  
Cane  
naste  
où se  
quel  
soum  
mil f  
joye  
de la  
leur é  
te, ne  
en av  
son c  
sa Co  
reten  
occa  
en pra  
n'avo  
venoi  
même  
qui p  
dans l  
Il p  
se d'u  
soin d  
un jou

## DE L'INCARNATION.

259

avec Dieu. Quelques Religieuses de ses amies ayant remarqué qu'elle affectoit extraordinairement la retraite, luy firent des reproches d'amitié de ce qu'on la voyoit si peu ; mais elle leur répondit agréablement : Il est vray que je n'ay plus d'autre ambition que d'estre inconnüe à tout le monde, & je vous assure que s'il m'étoit possible de me faire taupes, on ne me verroit guères sur la terre.

Mais à peine eût-elle jouÿ un an des douceurs de sa retraite que les Ursulines de Montrichard l'élurent pour leur Superieure. Monseigneur l'Archevêque ayant appris cette élection en témoigna bien de la joye : mais il dit qu'il seroit difficile de l'engager à cette Charge, & qu'après ce qu'elle avoit éprouvé en celle qu'elle venoit de quitter, il ne croioit pas qu'on la pût jamais faire résoudre d'en accepter une autre. Et en effet, elle fit tout son possible pour s'en excuser, jusqu'à dire que cette élection étoit contre les saints Canons, qui défendent de choisir une Superieure d'un autre Monastere, quand il y a des Religieuses capables de l'estre dans celuy où se fait l'élection. Mais quelque forte que fût cette raison & quelque résistance qu'elle pût faire, elle fut enfin obligée de se soumettre à la volonté de Dieu, & de partir le cinquième de May mil six cens cinquante neuf. A son arrivée elle eut un extrême joye de trouver des filles zelées au dernier point pour l'observance de la Regle, & qui étoient encore dans les premieres ferveurs de leur établissement. Elles s'abandonnèrent entierement à sa conduite, ne se reservant point d'autre soin que celuy de se laisser conduire en aveugles & de bien pratiquer l'obeïssance. La bonne Mere de son costé voyant qu'elle jouïssoit d'un profond repos de la part de sa Communauté, & que ses Religieuses avoient plus besoin d'estre retenues que d'estre poussées, pensa qu'elle devoit profiter de cette occasion pour travailler plus particulièrement pour elle-même en pratiquant toutes les vertus d'une maniere plus parfaite qu'elle n'avoit encore fait. Sur tout voyant que les humiliations ne luy venoient plus dehors, elle cherchoit les moyens de s'humilier elle-même, faisant les actions les plus basses, & se disant les injures qui pouvoient luy causer le plus de confusion, lors qu'elle étoit dans les lieux où elle croioit n'estre veüe ny entendüe de personne.

Il plût à Dieu de manifester le merite de cette grande Religieuse d'une maniere extraordinaire. Une fille fort âgée qui avoit soin de conduire aux champs les vaches du Monastere, ne pût un jour les empêcher de faire du dommage dans un bled : celuy

à qui appartenoit le champ en étant averti y accourut promptement, & la maltraita si outrageusement que ceux qui étoient présens crurent qu'ils l'avoit laissée morte sur la place. La Mere Supérieure, ayant eu avis de ce qui s'étoit passé, fit apporter cette pauvre fille au Monastere, où ayant trouvé qu'elle respiroit encore, elle fit ce qu'elle pût pour luy donner un peu de force. La premiere chose qu'elle fit voyant qu'elle pouvoit parler, fut de s'informer de l'état de son ame, & de la faire prier Dieu pour celui qui l'avoit ainsi maltraitée. Elle luy demanda ensuite, si outre les playes & les contusions qui paroissoient par tout le corps elle n'en ressentoit point quelqu'autre plus dangereuse. Elle luy avoua qu'elle en avoit une dans une partie secrette, de laquelle apparemment elle devoit mourir. La Mere la voulut voir, & ayant trouvé que le coup étoit mortel, elle hesita si elle feroit appeler les Chirurgiens pour faire l'operation: Mais Dieu luy ayant inspiré d'épargner la pudeur de cette fille, elle se mit à genoux au pied de son lit, luy ordonnant de joindre ses prieres aux siennes: Ensuite dequoy elle luy appliqua de certains cataplasmes par tout le corps, & l'ayant bien bandée la mit dans une posture où elle luy ordonna de demeurer vingt quatre heures sans se remuer pour quelque besoin qu'elle pût avoir. La malade obeit ponctuellement à tout ce qui luy avoit été commandé, & quand on leva l'appareil elle se trouva aussi parfaitement guérie que si elle n'eût point été blessée. On attribua cette guérison miraculeuse à la sainteté de cette bonne Mere; mais elle qui n'avoit à son égard que des sentimens d'humilité, dit qu'il n'en falloit attribuer la cause, après Dieu, qu'à la foy & à l'innocence de la malade. Après qu'elle eut fini ses six années de Superiorité, Monseigneur l'Archevesque luy ordonna de rester encore dix mois dans ce Monastere pour satisfaire au desir des Religieuses qui la vouloient élire pour la troisieme fois, à quoy n'ayant jamais voulu consentir, elle retourna à Tours. On l'obligea de passer par le Monastere d'Amboise, ce qui luy fut une mortification tres-sensible, dans la crainte de ce qui luy arriva; car ces bonnes Religieuses qui avoient fait penitence devant Dieu du peu de satisfaction qu'elles luy avoient donnée dans le temps qu'elle étoit leur Supérieure, desiroient encore ardemment de luy en faire à elle même quelque satisfaction. Et en effet, elle ne fut pas plutôt entrée que toute la Communauté luy fit une espece d'amande honorable, réparant ainsi avec avantage, & par un surcroît de merite, ce que la fragilité humaine avoit

déro  
comb  
avou  
luy a  
étoie  
perio  
soixan  
quelo  
plir c  
& une  
ancie  
ainsi  
amies  
en de  
presq  
tieren  
comm  
fissant  
de ses  
Ell  
côté t  
de l'In  
restoi  
puisse  
tit de  
d'une  
core f  
sympt  
en gu  
bre de  
de cet  
luy fir  
elle m  
froit,  
si terr  
rage.  
ne pa  
core u  
plaign  
pas vic

## DE L'INCARNATION.

251

dérobé à leur obéissance & à leur soumission. Il ne se peut dire combien le cœur humble de cette Mere se trouva saisi ; car elle avoit depuis à une personne de confiance que cette rencontre luy avoit donné plus de confusion que toutes les disgraces qui luy étoient arrivées en ce Monastere pendant les six années de sa Superiorité. Elle arriva à Tours le cinquième de Mars mil six cens soixante six, où dans l'élection d'une Superieure qu'il falut faire quelque temps après, on jetta encore les yeux sur elle pour remplir cette Charge, mais les voix s'étans trouvées égales entre elle & une autre, celle-cy fut préférée par droit d'antiquité, étant plus ancienne qu'elle de trois mois. Elle fut ravie de se voir délivrée, ainsi qu'elle disoit, d'un si mauvais pas, & elle dit à une de ses amies que Dieu l'avoit regardée de l'œil de sa grande miséricorde, en détournant d'elle le poids de la Superiorité, parceque n'ayant presque pas eu de temps depuis sa profession pour s'appliquer entièrement à l'unique nécessaire, elle étoit dans le dessein de recommencer son Noviciat, & de le continuer jusqu'à la mort, choisissant à cet effet la solitude pour son partage, & pour le Paradis de ses delices sur la terre.

Elle fut tres-fidele à executer cette resolution, & Dieu de son côté travailla puissamment à mettre dans son ame les derniers traits de l'Image de son Fils, luy faisant souffrir les trois années qui luy restoit de vie, les douleurs les plus cruelles qu'un corps humain puisse ressentir en ce monde. Car quelque temps avant qu'elle sortit de Montrichard il permit qu'elle fût attaquée de la pierre & d'une colique nephretique des plus violentes qui luy continua encore fort long temps à Tours, avec les vomissemens & les autres symptomes, qui accompagnent ordinairement cette maladie. Elle en guérit néanmoins cinq mois après ayant jetté un grand nombre de pierres assez grosses. Mais Nôtre Seigneur ne la déchargea de cette Croix que pour lay en imposer une autre, car ces pierres luy firent dans le corps des ulceres qui formèrent la maladie dont elle mourut. Il ne seroit pas aisé d'écrire les douleurs qu'elle souffroit, mais elle dit confidemment à une Religieuse qu'elles étoient si terribles qu'on leur eût pû donner sans les exagerer le nom de rage. Et néanmoins elle les souffroit avec une telle patience qu'il ne paroïssoit presque pas qu'elle fût malade, ce qui donnoit encore un nouveau sujet d'exercice à sa patience, car comme elle se plaignoit fort peu, elle donnoit lieu de croire que son mal n'étoit pas violent au point qu'il l'étoit. Le Medecin même sembloit la

negliger ; & cependant elle se sentoît mourir , & comme si elle eût répondu aux mouvemens de son interieur , on luy entendoit souvent dire : il faut mourir , ouïy , il faut mourir ; on ne croit pas que je sois bien malade , mais il en faut mourir , ouïy . il en faut mourir . Quelques-unes de celles qui luy rendoient visite se plaignoient de ce qu'elle devenoit trop mélancholique , c'est ainsi qu'elles appelloient le recueillement avec lequel elle attendoit la mort : les autres luy disoient qu'elle se laissoit trop occuper l'esprit des pensées de la mort , & que c'étoit ce qui la rendoit triste . Elle répondit à celles-cy qu'elle étoit surprise de ce qu'elles vouloient éloigner de son esprit des pensées aussi salutaires qu'étoient celles de la mort , qu'on auroit dû les luy donner si elle ne les avoit pas eues , & qu'elle n'y pensoit qu'avec bien de la douceur , la considérant comme une aurore avant-couriere du Soleil qu'elle desiroit de voir .

Elle avoit toujours mené une vie fort cachée , faisant en sorte que rien ne parût dans toute sa conduite , que ce qui étoit ordonné par les Regles de la Communauté , encore qu'il fût aisé de voir à sa disposition extérieure qu'il y avoit bien de l'extraordinaire dans son interieur . C'est pourquoy afin que ses vertus demeurassent cachées aux hommes après sa mort aussi bien que pendant sa vie , elle se fit apporter une cassette remplie de papiers , qui parloient de ses dispositions interieures & des grâces secrettes qu'elle avoit reçues de Dieu : elle les fit tous brûler priant Nôtre Seigneur de vouloir être seul le témoin de ses grâces & de ses dons , comme luy seul en étoit l'auteur . Après que son humilité eut fait ce sacrifice , elle appella la Religieuse qui l'assistoit , & la pria de ne laisser approcher personne de son corps pour l'ensevelir quand elle auroit expiré , qu'elle ne luy eût ôté quelque chose qu'elle avoit sur la teste , mais ôtez-le de telle sorte , ajouta-t-elle , qu'on ne s'en apperçoive pas , vous serez bien-aise d'avoir cette marque de mon amitié .

Lors qu'on y pensoit le moins , elle demanda la dernière Onction , qu'on luy donna contre le sentiment de tout le monde , & même du Medecin qui ne croyoit pas que rien pressât . Elle reçût ce Sacrement avec une devotion qui ressentoit déjà les douceurs du Paradis , répondant à toutes les prieres que le Prêtre faisoit sur elle . Elle demanda pardon à toutes les Religieuses , ainsi qu'elle disoit , de sa mauvaise vie , se qualifiant la plus grande pecheresse du monde : Et elle mit fin à la ceremonie , suppliant la Communauté de

re  
de  
du  
ce  
po  
Pr  
Sa  
sen  
qu  
ver  
qu  
luy  
refl  
que  
que  
fati  
de f  
&  
Hoi  
que  
con  
un r  
ou si  
tre ,  
dont  
lant  
venu  
eter  
gieu  
qu'el  
qu'el  
trer .  
qu'el  
qu'on  
corps  
ser do  
se , qu  
secret  
instru  
parler

## DE L'INCARNATION.

265

remercier Dieu des graces qu'il luy avoit faites jusques alors, & de luy procurer encore celle de mourir veritable Ursuline. Le soir du lendemain qui étoit le quinzième de Juin de l'année mil six cens soixante-neuf, elle demanda le Saint Viatique qu'on luy porta; encore que la necessité ne parût pas bien pressante. Le Prestre entrant dans la chambre, elle salua de loin le Tres-Saint Sacrement, par ces paroles qu'elle proféra avec un saint empressement de le recevoir: *Veni, veni Domine & noli tardare.* Encore qu'elle eût fait le jour précédent tous les actes que peut faire une veritable fille de l'Eglise, elle voulut encore faire à cette action quelque chose de particulier, car comme le Prestre fut prest de luy mettre la sainte Hostie dans la bouche, elle luy fit signe d'arrester comme témoignant vouloir dire quelque chose de consequence, & une Religieuse luy demanda si elle vouloit dire quelque chose pour l'édification de la Communauté? Non dit-elle, je satisfis hier à cela, mais je desire aujourd'huy faire la protestation de foy, dans laquelle je veux mourir: Je croy la réalité du corps & du Sang de JESUS-CHRIST uni à la divinité dans cette Hostie, & je meurs dans le desir de donner mille vies, outre celle que je vais perdre, pour le soutien de cette verité. Ayant fait cette confession de Foy elle communia. Ensuite dequoy elle entra dans un recueillement si profond, qu'on ne sçavoit si elle étoit morte, ou si elle étoit seulement endormie. Elle n'étoit ny l'un ny l'autre, mais une douce extase la tenoit attachée & unie à ce Seigneur, dont elle esperoit avoir en peu d'heures la jouissance parfaite, veillant toute la nuit à l'imitation des sages Vierges, en attendant la venue de l'Epoux, pour entrer avec luy dans la Sale de sa nôce éternelle. Sur les deux heures après minuit elle appella la Religieuse qui l'avoit toujours assistée, laquelle s'étant approchée vid qu'elle rendoit les derniers soupirs, ce qui la saisit de telle sorte qu'elle tomba elle-même en defaillance, & fut obligée de se retirer. Le desir néanmoins qu'elle avoit de satisfaire à la promesse qu'elle luy avoit faite, de luy ôter ce qu'elle avoit à la teste avant qu'on l'ensevelit, la fit revenir à elle-même, elle retourne donc au corps, & luy trouve sur la teste cette calotte armée de pointes de fer dont j'ay parlé, à la venue de laquelle elle fut tellement surprise, qu'elle ne pût faire ce qui luy avoit été recommandé de l'ôter secrettement & sans qu'on s'en appercût: car voyant un si rude instrument de penitence, dont l'on n'avoit point encore entendu parler, & sur lequel elle venoit d'expirer, elle ne put s'empêcher

de faire une exclamation qui surprit toutes celles qui étoient à l'infirmerie, lesquelles étant venuës voir ce que c'étoit, furent toutes remplies d'estime & de veneration pour cette bienheureuse Defunte. Cette mort causa une douleur toute particuliere dans la Communauté, même jusqu'aux enfans qui ont naturellement peur des corps morts, car elles demeuroient avec plaisir autour de celui-cy, & luy faisoient toucher leurs Chappelets avec des sentimens d'une tres-tendre devotion.

Il y avoit plus de six mois que Dieu luy avoit donné connoissance de sa mort, ce qu'elle dit plusieurs fois dans le secret à sa fidele Compagne la Mere Angelique de la Conception dont je parlerai en son lieu. Elle fut fort consolée d'une nouvelle qu'elle desiroit depuis long-temps avec une sainte impatience: car elle appelloit la mort son amie, à cause du desir qu'elle en avoit, au contraire elle l'accusoit d'être cruelle & inhumaine en son endroit de la laisser vivre, elle qui enlevoit tant de personnes qui ne la desiroient pas comme elle. Ayant donc pris cette nouvelle, comme une voix qui l'appelloit à la vie bienheureuse, elle s'y prépara plus particulièrement qu'elle n'avoit jamais fait. Elle fit dès lors une retraite de dix jours dans laquelle elle fit une confession generale avec une recherche très-exacte de toutes les fautes de sa vie, & depuis elle eut une application si extraordinaire sur elle-même, que son Confesseur déclara après sa mort, que ces six derniers mois de sa vie il n'avoit pas trouvé une seule matiere d'absolution dans toutes ses confessions.

Un peu devant sa mort, elle reçut un grand nombre de lettres de ses Religieuses de Montrichard. Elle fit seulement réponse à deux ou trois qu'elle pria de faire ses excuses aux autres sur la necessité qu'elle avoit de se disposer à la mort les assurant que quand elle seroit arrivée elle ne manqueroit pas de leur en donner avis. Et comme les Saints sont fideles à acquitter leurs promesses, elle fut exacte à satisfaire à la sienne, de telle sorte que ces bonnes Religieuses, sans attendre la nouvelle de sa mort par la voye ordinaire commencerent à faire pour elle les prieres & les aumônes accoutumées.

Il est tres-difficile de parler comme il faut des vertus de cette grande Servante de Dieu, car on n'en peut dire que ce que l'on en sçait, & elle a été si ingenieuse à les cacher que ce que l'on en sçait, n'est presque rien en comparaison de ce qui est en effet. C'est pourquoy Monseigneur l'Evêque d'Heliopele, dont le me-  
rite

## DE L'INCARNATION.

265

rite est connu non seulement de toute l'Europe, mais encore de la Chine, de la Perse & de tous les Royaumes du Levant, ayant été longtems le dépositaire des graces secrettes dont Dieu l'avoit enrichie, a écrit après sa mort aux Religieuses de son Monastere, que cette ame étoit un tresor tres-riche & tres-precieux, mais que c'étoit un tresor caché qu'elles avoient possédé sans le connoître, par le soin qu'elle avoit apporté à aneantir aux yeux des hommes tout ce qui la pouvoit faire considerer.

Mais quelque diligence qu'elle ait apporté à se cacher, nous en sçavons encore assez pour la mettre au rang des grandes ames de ce siecle. Ce soin même continuel qu'elle a eu à supprimer l'éclat de ses vertus est une de ses plus grandes vertus; car c'est un effet de l'humilité profonde qu'elle choisit dès le commencement pour estre le fondement de toutes les autres. Elle n'étoit que jeune professe, qu'elle attacha cette inscription sur la porte de sa chambre comme un memorial qui la devoit continuellement faire penser à cette vertu: Souvien-toy, Marie Bluche de ce que tu es venue faire en Religion. Tu n'es rien, & souvien-toy qu'à rien rien n'est dû. La veüe continuelle de ces paroles fit de si fortes impressions dant son esprit, qu'elle ne s'est jamais considerée que comme un neant animé rempli de toutes les privations & de toutes les difformitez du veritable neant: Et c'est avec cette disposition qu'elle a reçu les mépris, & écouté les paroles injurieuses en une infinité de rencontres comme si on luy eût donné les plus belles loüanges. Lors même qu'elle étoit Superieure la facilité qu'elle donnoit à ses Religieuses de luy découvrir leurs tentations telles mêmes qu'elles avoient contre elle, faisoit qu'on luy disoit quelquefois des choses tres-defobligeantes, elle les écoutoit néanmoins avec la même tranquillité que si elle eût été tout-à-fait insensible. Et ce qui a donné plus de poids à son aneantissement, c'est qu'elle n'a jamais rien dit pour s'excuser ny pour se justifier quelque mépris & quelque outrage qu'on luy ait fait, quoyque ses amies l'ayent souvent priée de le faire, mais plutôt elle se mettoit du côté de ceux qui l'offensoient afin de les excuser. Son esprit se disoit à soy-même, Si l'on disoit cela au neant, que diroit il, s'il pouvoit parler? Il diroit sans doute, qu'il est vray, & qu'il seroit encore plus digne de mépris. Puis revenant à son écriteau elle se disoit: Souvien-toy que tu n'es rien, & qu'à rien rien n'est dû.

Plus elle avançoit dans la pratique des vertus, plus ce fonde-

ment devenoit solide comme le fondement d'un édifice, qui n'est jamais plus ferme que quand il est beaucoup chargé : car les grandes lumières que Dieu luy donnoit luy faisoient voir ses imperfections comme des crimes qui luy faisoient horreur, & qui l'humilioient infiniment : Et parce que les actions humaines ne sont jamais si pures qu'il n'y ait quelque défaut, le rayon de la lumière divine luy faisoit découvrir des vices dans ses plus grandes vertus. C'est ce qu'elle écrivit un jour à son Pere Directeur dans une lettre où elle luy découvrit l'état de son ame. La multitude de mes imperfections & de mes miseres me fait peur, & le recit que je vous en fais vous desabusera si vous avez quelque estime pour moy, plus j'avance en âge, moins j'avance en vertu. Je pense à tout propos que je perds les bonnes grâces de Dieu. Je ne sçay si je l'aime, je suis seulement certaine que je voudrois bien l'aimer. Il me semble que mes actions même les plus saintes selon leur nature, comme sont la Confession, la Communion, l'Oraison & les autres semblables, ne sont en moy que des pechez énormes, eu égard aux excez d'amour & de grâces que Dieu me donne. J'ay été bien trompée quand je me suis veüe dans la fine glace de la connoissance de moy-même, car je croiois avoir fait quelque progrès dans le chemin de la perfection ; mais maintenant je suis tellement desabusée que je pourrois faire des miracles, que je ne croirois pas les faire, ou je croirois que ce seroit le Démon qui les feroit par moy : Car rien n'est capable de me faire croire qu'il y ait quelque chose de bon en moy.

Ce bas-sentiment qu'elle avoit d'elle même n'étoit pas purement speculatif en sorte qu'elle voulut qu'il luy fût propre & qu'il demeurât enfermé en elle-même. Elle desiroit avec ardeur que tout le monde l'eût comme elle, & qu'ils la connusent telle qu'elle se connoissoit ; voicy ce qu'elle en dit : Je suis remplie de mauvaises dispositions qu'elles ne se devoient dire qu'à l'oreille. Je n'ay neanmoins nulle peine de vous les écrire, moins encore que d'autres les voient, car ce que je voy maintenant de grâces en moy, est une certaine soif du mépris des hommes, & d'estre rejetée d'eux. Je voy encore en moy un certain soin d'estre hors de leur memoire & de m'en éloigner. Pour cet effet, je n'écris plus à qui que ce soit, si cela n'est absolument nécessaire, à dessein que personne ne fasse non plus d'éstat de moy, que si je n'étois pas au monde. L'humilité parfaite consiste en deux points, qui sont fondez sur le bas sentiment que l'on a de soy-même. Le premier est l'amour des humiliations, & des mépris ; l'au-

tre est l'aversion de la gloire & des honneurs. Quant au premier voicy quelle étoit la disposition de son cœur. Je me vois, dit-elle, hors du soin de pratiquer l'humilité, puisque je suis le neant même. C'est là le comble du rien, puisque je n'ay rien à m'humilier. Ainsi je suis devant Dieu aneantie au dessous du neant. Je vous diray pourtant que l'abaissement a un charme si doux à mon esprit, que sans l'abandon aux ordres de la Providence, je courrois au devant des humiliations comme un cerf alteré de l'eau d'une fontaine : mais en cela & en toute autre choses je me laisse mouvoir à l'esprit, que vous sçavez qui me conduit depuis long-temps. Elle veut dire par ces paroles que l'Esprit Saint qui gouvernoit son intérieur, & sans le mouvement duquel elle ne faisoit rien, la tenoit dans un état violent, modérant ses humiliations par l'ordre de sa providence : ainsi ne pouvant s'humilier autant qu'elle le desiroit, elle s'estimoit aneantie au dessous du neant qui est l'humiliation même. Il faut donc bien dire que le desir qu'elle avoit de l'abjection étoit extrême, puisque Dieu étoit obligé, s'il faut ainsi parler, de luy imposer un frein pour la retenir. Elle n'avoit pas moins d'aversion de l'honneur, que d'amour pour les mépris, & elle eut pu dire ce que disoit une ame sainte des premiers siècles : Ceux qui me louent me tourmentent, & les honneurs qu'ils me rendent me sont des supplices. Et elle le disoit en effet, car voicy ce qu'elle écrit à son Directeur : la connoissance que j'ay de moy-même me rend si desiruse du mépris, que fort souvent je me plains à Dieu de ce qu'il permet qu'on me rende tant d'honneurs : car pour peu que l'on m'en rende, ils me sont insupportables. Je croy que Dieu me veut humilier en ne m'humiliant point, & tenant sur moy une conduite si contraire à mon inclination, car je vous assure que rien ne m'abyme comme l'honneur & la louange.

L'on traite volontiers assez mal les choses que l'on méprise ; ainsi cette grande servante de Dieu ayant eu un si bas sentiment d'elle-même, se faut-il étonner si elle a traité son corps avec tant de rigueur ? Car outre la calote & les cordes nouées dont j'ay parlé, elle portoit encore toujours une ceinture de cuir d'où pendoient des cordes nouées comme des disciplines, de sorte qu'en quelque posture qu'elle fût, soit couchée, soit assise, soit à genoux, elle se trouvoit sur une infinité de nœuds qui luy faisoient souffrir un petit martyre : mais une Sœur ayant remarqué qu'elle étoit presque toujours couchée dessus, fut plus sensible qu'elle à la douleur, & trouva le moyen de les luy ôter par adresse quatre

jours avant sa mort. Elle portoit encore deux chaînes de fer à ses deux pieds. Les disciplines dont elle se servoit étoient aussi des chaînes de fer. Outre ces instrumens de penitence, qui luy étoient ou continuels, ou journaliers, on trouva dans sa chambre après son deceds, une haire qui descendoit jusqu'aux genoux, qu'elle portoit fort souvent, comme aussi une ceinture de fer, avec des chauffettes & des chaufsons de crin extrêmement rudes. Il faut ajouter à tout cela qu'elle ne dormoit que deux ou trois heures tout au plus. Et pour la nourriture, il faut écouter ce qu'elle en dit elle-même : Le desir que j'ay de voir Dieu & de jouir de sa beauté fait que je ne puis ny dormir ny manger sans pleurer, au moins des larmes du cœur. Car comment seroit-il possible de prendre de la nourriture sans douleur, puisque c'est ce qui prolonge la vie & entretient le martyr que je souffre d'être séparée de Dieu, & de ne le voir que par la foy ? Ainsi ce corps delicat souffrant en tant de manieres depuis le haut de la teste jusques au dessous des pieds, c'étoit un miracle continuel de voir comment elle pouvoit vivre.

Si elle étoit si détachée d'elle-même, elle l'étoit beaucoup plus du monde & de toutes les creatures, puisque dans l'ordre du renoncement la dernière chose que nous quittons c'est nous-mêmes. Elle avoit un tel dégoût de ce qui n'est pas Dieu, que c'étoit une affliction à son esprit d'en avoir seulement la pensée : d'où vient que quand il s'en presentoit quelqu'une à son imagination, elle se comportoit à son égard presque de la même maniere que saint Michel, quand il résista à Lucifer & à ses Anges, en disant : Qu'est-ce que Dieu ? Comme si elle eût voulu dire : Qu'est-ce que Dieu en comparaison de ces vanitez ? Je ne vois, dit-elle, que vanité en tout ce qui n'est pas Dieu, & mon cœur n'a de l'inclination que pour luy, & pour la veüe simple de sa grandeur. Mon Amene se nourrit à present que d'une pensée qui est de repeter presque sans cesse : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que Dieu ? Pensée, qui me tire si puissamment au dessus de toutes choses, qu'il me faudroit bien du temps pour dire jusqu'à quel point va l'indifference, le mépris & le dégoût de tout ce qui est au dessous de Dieu. Elle fit bien voir un jour le mépris qu'elle faisoit du monde & de ses vanitez : Une Dame d'une grande qualité ayant appris le grand talent qu'elle avoit pour les ouvrages luy offrit une somme d'argent fort considerable afin qu'elle luy fît de la broderie sur une jupe. Une personne, qui se seroit gouvernée

par le raisonnement humain l'auroit sans doute acceptée, car elle étoit alors Supérieure au Monastere d'Amboise, qui étoit tres-pauvre. Mais son esprit étoit plus élevé, & elle sçavoit où étoit le tresor d'où elle attendoit son secours; c'est pourquoy elle s'excusa envers cette Dame, luy disant qu'elle avoit sacrifié ses mains & son travail aux ouvrages des Autels, & qu'elle ne feroit jamais rien pour la vanité ny pour le luxe.

Que diray-je de son obeïssance? Elle a toujours été parfaitement souple à tous les ordres de ses Superieurs de ses Superieures & de ses inferieures même quand elle a été malade, n'ayant jamais eu la moindre replique à ce qu'elles luy ont voulu ordonner. Une fois la Supérieure ayant dessein de l'entretenir sur l'état de son interieur, luy donna charge de passer attendre dans un lieu du jardin qu'elle luy marqua. Cependant l'on avertit la Supérieure qu'on la demandoit au parloir où elle alla, & par l'application qu'elle fût obligée d'avoir aux affaires qu'elle y traittoit, elle ne se ressouvint plus de sa Religieuse, qui par ce moyen passa une bonne partie du jour à l'attendre, & qui l'eût passée tout entier si la Supérieure, qui se ressouvint du lieu où elle étoit ne la voyant point à Vespres ne luy eût envoyé dire qu'elle se retirât: Elle ne pouvoit souffrir de raisonnement dans une Religieuse quand il étoit question d'obeïr, mais elle vouloit que l'obeïssance fût entièrement aveugle, d'où vient qu'elle disoit que le raisonnement peut bien faire des Philosophes, mais qu'il ne peut faire de bonnes Chrétiennes & encore moins de bonnes Religieuses, que les maximes de Jesus-Christ sont opposées aux raisons naturelles & politiques, & que pour devenir solidement vertueuse, il falloit renoncer à tout conformement à l'Evangile & sur tout à son propre jugement & à sa propre volonté.

Si elle étoit si prompt & si aveugle à obeïr à ses Superieurs, elle ne l'étoit pas moins à se soûmettre à ses regles, & quelques carresses qu'elle reçût de Nôtre-Seigneur dans ses oraisons particulières, elle ne s'estimoit jamais plus en assurance que quand elle se trouvoit dans les exercices de la Communauté: d'où vient qu'elle quittoit tout, & étoit prête de quitter Dieu même, si cela eût été possible, pour obeïr à ce que la regle ordonnoit: car, dit-elle en une lettre à son Directeur, je n'ai garde de m'arrêter aux choses qui se passent en moy, je me desie tellement de moy-même, que je m'enfuis à l'observance de mes regles & aux fonctions de ma charge quand il est temps, en sorte que si je voyois

mon Jesus, que je passionne de voir, je le quitterois pour aller à l'observance tant je crains tout. Vous m'avez si bien donné l'épouvante que je ne tiens conte de rien, sinon de plaire à Dieu, ce que je suis assurée de faire quand j'obeis à mes regles. Elle inspiroit ces mêmes sentimens à toutes ses Sœurs, les assurant qu'un seul point de la Regle étoit capable de les faire devenir Saintes: à quoy elle ajoutoit que ceux qui disent que la vie des Ursulines n'est point austere, ne la comprennent pas, & qu'il y a deux points de constitution, lesquels étans gardez avec fidélité, suffisent pour les rendre tres-parfaites en fort peu de temps: le premier est celuy qui ordonne de chercher la plus grande mortification en toutes choses; & l'autre est celuy qui enjoint de ne laisser passer aucun point de perfection sans le pratiquer. Cette obeissance si exacte a été la principale cause des contradictions qu'elle a eu à soutenir dans les temps de sa Superiorité; car plusieurs ne pouvant souffrir qu'on les obligeât de conformer si exactement leur vie à leur Regle l'appelloient severe & impitoyable, & on luy en parloit si souvent qu'elle en demeura elle-même presque persuadée. D'où vient que pour apporter quelque temperamment à sa conduite & ôter à ses Religieuses tout sujet de plaintes, elle demanda conseil à la Mere de l'Incarnation, qui distinguant fort bien l'exactitude de la severité, luy fit cette humble & judicieuse réponse. Je suis une pauvre aveugle qui me trompe assez souvent; ainsi ne faites pas de fond sur ce que je dis à l'oreille de vôtre cœur & dans la confiance que j'ay en vous. Vous estes trop severe; je ne le croy pas; si ce n'est que l'on prenne l'exactitude pour la severité. Mais ce que j'estime veritable, c'est que les esprits du temps n'aiment pas ce qui contraint le naturel. N'ayez donc point de scrupule de cela: ce n'est pas une petite peine de recueillir les droits de Nôtre Seigneur, dont ceux qui gouvernent luy en doivent rendre un compte tres-exact. La nature vieillit, & elle est sur le declin, c'est pourquoy la lâcheté des corps & des esprits veut regner, & ne se laisse pas détruire. Ce qui est le plus déplorable, c'est que les maximes de JESUS-CHRIST s'aneantissent peu à-peu dans les âmes qu'il avoit appellées pour les y faire regner. Pleurons ce malheur, mon intime Mere, & tâchons de l'arrester. Cette bonne Mere fut extrêmement fortifiée par une réponse si sage & si Chrétienne, & demeura plus attachée que jamais à l'observation de ses Regles.

Mais comme l'amour de Dieu est la vertu de la vertu même,

## DE L'INCARNATION.

271

c'est aussi celle dans laquelle à elle le plus excellé. Elle ne pensoit ny jour ny nuit qu'à l'objet qui luy avoit ravi le cœur, & bien loin que les creatures qui ont coûtume de dérober l'amour que nous devons à Dieu arréassent tant soit peu le sien, qu'au contraire elles étoient autant de langués qui luy annonçoient les grandeurs de leur createur & qui luy disoient qu'il le falloit aimer. La beauté d'une fleur, le mouvement des animaux, le vol des oiseaux, le tremblement d'une feuille d'arbre, & milles petites choses à quoy on ne pense presque jamais, luy causoient des transports d'amour qui ne sont pas croyables. Regardant le vol d'un oiseau elle disoit à sa compagne : N'admirez-vous point comme cét oiseau ne met le pied à terre que pour prendre en passant la necessité de sa vie, & puis il s'éleve aussi-tôt dans son élément ? Ne vous semble-t'il pas que ces petits habitans de l'air nous convient à voler au Ciel, & à ne toucher la terre & les necessitez de la vie que des extremités du pied ? Les transports de l'amour divin qui brûloit son cœur étoient si excessifs qu'elle étoit souvent contrainte de s'enfermer ou de se retirer en des lieux écartez pour empêcher qu'ils ne parussent. On la voyoit quelquefois seule dans les allées d'un bocage en des postures qui marquoient une application d'esprit extraordinaire : tantôt elle marchoit à grands pas, tantôt elle demouroit immobile, quelquefois elle se jettoit à genoux avec violence, puis elle se levoit & redoubloit le pas avec tant de vitesse qu'on eut eu peine à la suivre. Celles qui la voioient comme à la dérobée étoient surprises de tant de mouvemens si contraires à sa modestie ordinaire qui étoit ravissante, car elles ne penetroient pas le mystere de l'amour qui luy faisoit représenter par des postures exterieures celles de son ame. Mais elle expliqua elle même ce mystere dans les lettres de confiance qu'elle écrivit à son Pere spirituel, d'où j'ay tiré tout ce que je luy fais dire, & où elle parle ainsi de cette disposition : Dieu m'a donné aujourd'huy une si claire intelligence de ma disposition interieure, que je n'ay qu'à la copier. C'est peut être un piege du demon pour me distraire. Mais il n'importe, distraction du demon ou illustration divine, je ne me decourage pas plus du premier que je ne m'en orgueillis du second, car de tout ce qui se passe en moy je ne m'en mets en peine que de tirer la gloire de Dieu & les moiens de luy plaire. Il ne m'a pas fallu plus de temps pour comprendre ce que je vous vais dire qu'il en faudroit à regarder dans une glace bien nette les taches d'un visage. Il me semble donc que mon cœur est tout yeux, tout oreilles & tout aïles ; car il voit & entend si clair,

& il va si vite, qu'il me semble à tout propos que l'on m'appelle par un réveil interieur qui me fait si puissamment élaner vers celuy qui me donne les ardeurs & les desirs de le voir, que le plus souvent sans y penser ny le vouloir, je demande à ceux que je rencontre quelle heure il est & en quel mois nous sommes; tant je suis hors de moy, & transportée de cette activité.

*22. 11.  
si l'Amour  
ni le jour ni la nuit*

Il falloit certes que cette ame fût dans des transports bien extraordinaires & dans un aveuglement d'amour semblable à celuy où étoit la Madeleine lors qu'elle cherchoit son bon Maître dans le Jardin où il avoit été ensevely, puis qu'elle ne sçavoit ny le jour auquel elle vivoit. Le desir ardent qu'elle avoit de posséder l'objet de son amour sembloit luy insinuer le terme de cette possession; c'est pourquoy elle l'attendoit avec une impatience amoureuse, & demandoit en aveugle quelle heure il étoit & en quel mois elle vivoit. Mais cette ame embrasée déclare bien plus vivement les blessures de son cœur dans les paroles suivantes où à l'imitation de la Mere de l'Incarnation sa bonne Maîtresse elle donne à Nôtre-Seigneur le nom d'Amour pour la raison que j'ay dite: Je me suis trouvée tellement abîmée en Dieu, & je trouve en luy tant de bonté, tant de bienveillance & tant de familiarité, qu'il me faut éloigner de peur d'être entenduë, parce que je ne puis m'empêcher en donnant air à mes pensées de dire des extravagances tout haut. Sur tout je me suis trouvée une fois disant à l'Amour: Attendez, attendez, ne vous approchez pas, vous me noyez. Je sentois mon esprit s'écouler, s'abandonner & se soumettre à l'empire de l'Amour, & ensuite il me sembla que j'étois renouvelée en courage & en douceur. Mais voicy l'excès de l'Amour; après m'être ainsi donnée, comme si la creature pouvoit donner quelque chose à Dieu, j'entendis une voix interieure qui me disoit: Voicy les arrhes & les gages de ma charité en ton endroit: Tu m'as donné l'empire sur toy, je te le donne sur toutes les choses créées, méprise les maintenant à ton aise. Ce n'est pas tout, puisque tu veux que je fasse de toy selon mon bon plaisir, je te donne aussi le même droit sur moy: Je suis l'Amour, que me demande-tu? Ordonne, commande, dispose. A ces paroles mon cœur se dilatoit; je courois d'esprit & de corps d'une étrange vitesse, mais plus je m'enfuois, plus les coups redoubloient. Je n'eusse jamais crû qu'il eût été si difficile de vivre dans un corps & parmy les creatures sans y avoir du goût & du plaisir; c'est un martyre je l'avouë; mais qui n'est pas comparable à celuy de l'Amour qui brûle dans une ame. Il m'est quelquefois avis que Dieu a  
changé

## DE L'INCARNATION.

273

changé la matiere de mon cœur, car la moindre chose luy fait prendre feu, & il s'allume un si grand embrasement dans le centre de mon ame, que je suis obligée de m'éloigner pour n'être point apperçue.

L'empressement de s'unir à Dieu qui luy caufoit le martyre dont elle vient de parler, recevoit quelque soulagement dans la sainte Communion; c'est pourquoy depuis vingt cinq ans elle s'en approchoit tous les jours, excepté un jour de la semaine, desirant même le faire autant de fois le jour qu'il y a d'Autels dans tout le monde. Car, dit-elle, ces attraits d'amour & de familiarité m'ont ce semble attachée au pied de l'Autel, ou pour mieux dire des Autels; car mon cœur s'étend par tout où est le saint Sacrement, afin de luy rendre en chaque lieu mes hommages, & de luy donner des marques de mon amour. Mais quand elle venoit à faire reflexion qu'en le possédant de la sorte elle ne le possedoit pas, le voile du Sacrement luy en ôtant la veüe, & la parfaite jouissance, ses desirs redoublaient, ce qui faisoit qu'elle ne prenoit de la nourriture qu'à regret & avec douleur parce que c'étoit ce qui luy conservoit la vie & l'éloignoit de son bonheur. C'étoit encore pour la même raison qu'elle dormoit si peu: Car, disoit-elle, qui vous aimera pour moy, mon Dieu, tandis que je dormiray? Mais enfin la playe du saint amour devint si profonde dans son cœur, que l'on a eu sujet de croire qu'elle a été la cause de sa mort. C'a été le sentiment de Monseigneur l'Evêque d'Heliopole qui outre la connoissance particuliere qu'il avoit de son interieur, a encore appuyé son jugement sur une lettre qu'elle luy écrivit en ces termes quelque temps avant sa mort. Monseigneur, l'état de mort plutôt que de vie dont je vous parlé prenant congé de vôtre Grandeur, augmente en sorte qu'il semble que la vie va s'éteignant en moy par le manquement de la chaleur naturelle, qui est comme détruite & toute éteinte par la chaleur surnaturelle de l'amour divin. Depuis cette demande qui me fut faite le jour de saint Pierre allant à la sainte Communion, M'aymez-vous? Il me semble que l'amour ait redoublé de moment, en moment, & que la réponse que je fis à Dieu sans aucune reflexion, je ne sçay si je vous aime; a tellement simplifié mon ame devant sa divine Majesté, qu'il semble qu'il n'y a plus d'entre-deux entre Dieu & l'ame; car elle se perd de veüe à elle-même, ne voyant plus que Dieu qui vit en elle. Ne voyant plus que Dieu, mon ame est devant luy comme une Hostie qui s'immole perpetuellement à sa gloire, & afin que ce sacrifice luy soit plus agreable, je l'unis au

M m

sacrifice actuel & perpetuel que Jesus-Christ offre à son Pere au saint Sacrement de l'Autel où il paroît en état de mort. De la sorte je suis comme luy & avec luy dans un état de mort en la main de Dieu, qui dispose de moy comme celuy qui tient une victime que l'on va égorger, laquelle quoy qu'elle ait encore de la vie, on la peut dire morte, étant destinée à une mort prochaine. Il y a long-temps que cét état a commencé, mais il n'étoit pas arrivé à ce point. Les flammes de cét amour s'insinuent si doucement dans toute la capacité de l'ame, que je me trouve disant : *Crucior in hac flamma*, sans pourtant sçavoir ce que cela signifie. Ces flammes passent jusques au corps qui en tombe en défaillance : je ne sçay pas si je me trompe, du moins je l'éprouve, & je ne croy pas que l'on puisse long-temps porter cét état. En travaillant de la main, Dieu me dit interieurement, persevere d'être une mort, & je seray ta vie de grace pour le temps, & celle de gloire pour l'éternité. Ces paroles sont autant de dards ou de flèches qui enflamment le cœur. Et par effet il me semble entrer dans une veritable agonie spirituelle, n'ayant dans le fond de l'ame pour tout secours que les saints Noms de Jesus & de Marie qui s'y prononçoient sans moy. De temps en temps il prononce ces charmantes paroles : Tu es donc toute à moy, auxquelles je répons : *Dilectus meus mihi, & ego illi*. Je ne sçay après cela ce qui se fait, car un mort ne donnant rien & ne recevant rien, il n'a de mouvement qu'à proportion qu'il est men. Je ne croy pas vous avoir dit que Ors que je receus de sa misericorde ce coup de glaive à deux trenchans, qui sont l'Amour & la Douleur, je demandé à même temps de mourir de ce coup divin. Ce desir est toujours vivant, & je vous laisse à juger quel embrasement il porte dans le cœur. Il n'appartient qu'à cette ame embrasée de peindre au naturel les flammes de son cœur : il est évident qu'elle a parlé dans cette lettre d'une double mort, l'une naturelle & l'autre mystique, & il est aisé de voir que la mystique tendoit à la naturelle. Je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter toutes les vertus de cette excellente Religieuse, non plus que les graces gratuites, dont elle a été enrichie : car elle avoit un don admirable du discernement des esprits ; elle a souvent prédit les choses à venir, elle a veu les choses éloignées & cachées, comme si elles eussent été presentes & à découvert ; & elle avoit un don particulier de guerir les maladies corporelles & spirituelles. Mais j'ay crainte d'avoir passé les bornes de mon dessein, m'étant s'étendu sur une matiere que je ne voulois toucher qu'en passant.

## DE L'INCARNATION.

275

C'est pourquoy je finis l'éloge de cette grande servante de Dieu par l'estime que la Mere de l'Incarnation faisoit de sa vertu, car après qu'elle eut appris la nouvelle de sa precieuse mort, elle ne la considéra plus comme sa Disciple, mais comme sa Maitresse & son Avocate auprès de Dieu : c'est ce qu'elle témoigne dans la lettre suivante qu'elle écrivit aux Ursulines de Tours, pour se consoler avec elles de la perte qu'elles croioient en avoir faite. Je scavois quelque chose des misericordes & des bontés de Dieu envers sa fidelle servante, mais j'ignorois ses penitences, lesquelles jointes à l'état de grace qu'elle a porté toute sa vie, la rendent assurément bien grande devant Dieu. C'est ce qui fait que j'y ay recours dans mes besoins, afin que luy ayant été si unie durant sa vie, je le sois encore plus parfaitement après sa mort. Pour ce qui est de ces grandes penitences, comme je viens de dire, je les ignorois, mais je n'en suis pas surprise, car Dieu les exige quelquefois par justice, des ames qui sont dans l'état des graces interieures où elle étoit. S'il ne l'a point encore manifestée, je ne la croy pas moins sainte : car il y a des ames que Dieu a tenu cachées durant leur vie, & qu'il cache encore après leur mort, reservant à les manifester au jour du Jugement pour sa plus grande gloire, & pour la confusion des ames reprovées qui n'aüront pas fait bon usage de sa grace. Priez Dieu que je ne sois pas du nombre de ces ames criminelles.

**L**A Mere Marie de la Nativité n'a pas été seule qui ait marché sur les pas de la Mere de l'Incarnation, la Mere Angélique de la Valliere de la Conception l'a suivie de près; & elles ont été toutes deux unies d'un lien si saint & si religieux que ce seroit une injustice de les vouloir separer.

*La Vie de la Mere Angélique de la Conception.*

Celle-cy fut prévenuë dès son enfance d'un esprit de pieté & de devotion qui luy donna de l'aversion du monde & de toutes ses vanités. Messieurs ses parens la voyant ainsi portée à la vertu, la donnerent fort jeune aux Meres Ursulines de Tours afin qu'elle pût être élevée selon ses inclinations dans cette école de vertu. Toute jeune qu'elle étoit on l'eût prise pour une Religieuse parfaite, si son habit ne l'eût distinguée, à cause des excellentes vertus qu'on luy voyoit pratiquer, & de la sagesse qu'on voioit reluire en sa conduite. Elle avoit mille petites adresses pour obliger ses compagnes. Elle observoit avec une charitable inquietude ce qu'elles avoient besoin ou ce qui leur pouvoit faire de la peine, & ensuite elle leur rendoit les devoirs de sa charité, sans examiner

qu'elle

si la privation des choses qu'elle leur donnoit ne luy causeroit point quelque incommodité, ny si les bons offices qu'il leur rendoit, ne luy causeroient point quelque disgrâce. L'Amour l'aveugloit à ses interests, & ne luy ouvroit les yeux que pour voir ce qui étoit avantageux aux autres. Il y'en avoit qui étoient naturellement peureuses; & qui ne pouvoient demeurer seules pendant la nuit: elle en avoit de la compassion, les prenoit charitablement dans son lit pour les délivrer de cette crainte qui cause quelquefois des accidens bien fâcheux dans les enfans. Mais sa charité fut bientôt récompensée, par un long exercice de patience que Nôtre Seigneur luy envoya: car en ayant pris une qui étoit infectée d'une galle fort dangereuse, elle contracta son mal, qui se rendit si opiniâtre à son corps tendre & delicat, que l'on fut obligé de luy faire au sein plusieurs incisions profondes, ou l'on appliquoit tous les jours un appareil qui luy causoit des douleurs sensibles, qu'elle souffroit, non seulement avec patience, mais encore avec une joye qui surprenoit tout le monde. Ces vertus qui ne sont pas communes parmi les enfans, luy gagnerent aussi-tôt le cœur & l'amitié de toutes ses compagnes: elles ne la regardoient plus comme une fille du commun, & le sentiment qu'elles en avoient acqueri de telle sorte que plusieurs d'entre-elles, qui avoient plus de discernement ne l'appelloient que la Sainte.

Cependant quelque inclination qu'elle eût pour la vertu, Messieurs ses parens qui l'aimoient tendrement la souhaittoient dans le Mariage, & pour cet effet, ils la retirerent du Monastere afin de luy faire voir le monde & de luy en donner du goût. Mais il en arriva tout autrement car comparant ses vanitez avec les delices qu'elle avoit goûtées dans la maison de Dieu, elle en conçut une telle aversion qu'elle ny pouvoit plus vivre.

Son cœur étant donc déjà dans le Monastere, elle pria ses Parens avec tant d'instance de luy permettre d'y retourner, non plus pour y demeurer en qualité de pensionnaire; mais afin d'y prendre l'habit de Religieuse, & d'y demeurer le reste de ses jours, que leur pieté luy accorda enfin ce qu'elle desiroit, quelque douleur qu'ils eussent de la perdre. Ils luy demanderent seulement pour leur consolation qu'elle demeurât encore avec eux quelques jours afin de se divertir, parce que c'étoit le temps du carnaval. Mais la raison qu'ils apportoient pour la retenir, étoit celle qui la pressoit de poursuivre sa retraite, les plaisirs du monde ne luy étant rien en comparaison de ceux du Ciel qui avoient pour elle bien d'au-

tres attraits. Ainsi quelque diligence qu'ils apportassent à retarder son dessein, l'amour de Dieu l'emporta par dessus celuy de la chair & du sang, & toute victorieuse de la tendresse qu'ils luy témoignèrent, elle se retira accompagnée seulement de son Ayeule, Madame la Mere n'ayant pas eu assez de force pour la conduire, ny pour se priver elle-même d'une fille qui luy étoit si chere.

Elle ne fut pas plutôt entrée dans cette maison de Dieu qu'elle demanda l'habit avec toutes les instances que sa ferveur luy pût suggerer. On luy representoit qu'elle étoit trop jeune, & que sa foiblesse jointe à son bas âge ne luy permettoit pas de porter un joug qui demandoit tout ensemble de la force & de la maturité. Elle fit bien voir par ses sages réponses que la maturité ne luy manquoit pas: & que pour la force, son courage étoit capable d'y suppléer. Enfin elle fit paroître tant de ferveur, & un si grand desir de se voir au nombre des Epouses de Jesus-Christ, que la Superieure fût contrainte de luy donner l'habit à l'âge de douze à treize ans, qu'elle reçut avec une devotion extraordinaire, & dans des dispositions qui ne ressembloient rien de l'enfance. On luy donna en même temps le nom d'Angelique de la Conception, car auparavant elle se nommoit Isabelle, nom qui luy étoit tres-convenable, car elle étoit Angelique en toutes manieres, en pureté, en innocence, en candeur, en bonté, en vivacité d'esprit, & même dans son corps, car elle étoit tres-belle de visage, en sorte qu'on luy disoit quelquefois qu'elle ressembloit à ces belles images de la sainte Vierge qu'on voioit dépeintes dans les tableaux. Ce fut à cette occasion qu'elle donna des marques du mépris qu'elle avoit du monde & d'elle-même, car faisant reflexion que la beauté qu'on louoit en elle luy pouvoit être un sujet de vanité, & à d'autres un sujet de tentation & de chute, elle prit la résolution de la détruire tout d'un coup, & de prevenir la flattrissure que la vie penitente qu'elle embrassoit y devoit faire insensiblement. Pour cet effet elle prit des linges qu'elle faisoit chauffer jusqu'à brûler, puis elle s'en frottoit le visage avec tant de douleur, qu'enfin elle y mit le feu qui en peu de temps en changea les traits & le teint. Cette innocente Vierge sçavoit que l'Epoux celeste aime plus la beauté de l'ame que celle du corps, qui n'est qu'une vanité passagere, & c'est ce qui luy fit prendre le dessein de perdre l'une pour conserver le lustre & l'éclat de l'autre.

Lorsqu'elle étoit dans le Noviciat la Mere de l'Incarnation qui étoit sou-maitresse des Novices fut surprise de voir une si grande

ferveur & tant d'ouverture d'esprit pour la vie interieure dans un âge si peu avancé ; & ce fut dès ce temps-là que cette Novice commença à se remplir de ses lumieres & qu'elle conçut pour elle une affection filiale qu'elle a conservée jusqu'à la mort. Mais cette Mere fut bien plus étonnée dans la suite du temps de luy voir pratiquer les vertus Evangeliques dans un degré qui n'est propre qu'aux parfaits, Son amour de Dieu étoit si ardent qu'on l'eût quelquefois prise pour un Seraphin. Ce luy étoit assez d'entendre prononcer ce mot Amour de Dieu, pour en être toute penetrée, & son cœur qui toujours prest à prendre feu, en étoit aussi-tôt embrasé.

"étoit

C'étoit-là la cause de ses ravissements qui étoient fort frequens. Une Religieuse étant allée dans une Chappelle pour y faire ses devotions, la trouva seule ravie en extase & sans aucun usage de ses sens ; elle se retira aussi-tôt à l'écart pour ne point rompre l'attrait de Dieu qui la tenoit si doucement & si fortement attachée, se contentant d'observer le temps de cette extase qui dura deux heures entieres, & sa maniere qui étoit si devote qu'elle en demeura presque ravie elle-même.

Une autrefois étant allée au jardin avec une autre Religieuse afin de se délasser l'esprit de ses applications ordinaires, leur discours tomba sur les operations de la grace dans une ame qui ne s'oppose point à ses touches. Cette matiere étant conforme à leur inclination & à leurs dispositions interieures, elles se retirerent à l'écart pour n'être point veuës ny diverties de leur entretien. A peine la Mere Angelique fut-elle assise qu'elle demeura tout à coup immobile & sans paroles, Alors sa compagne ne l'entendant plus parler & s'étonnant d'un silence si subit, la regarda, & la vit ravie hors d'elle-même, son visage tout couvert de larmes, avec un vermillon & un éclat qui montroient assez de quel feu son ame étoit embrasée. Il étoit évident qu'elle experimentoit en elle-même les operations de la grace dont elle venoit de parler avec tant d'ardeur : ce fut ce qui l'arrêta si subitement, & qui fit éclater au travers de son visage comme au travers d'un crystal transparant la lumiere sainte dont elle étoit interieurement éclairée.

Après que ce ravissement fut passé & qu'elle fut revenue à soy, celle qui l'accompagnoit reprit adroitement le discours, comme s'il n'eût point été interrompu, de crainte de blesser son humilité. Elle remarqua seulement qu'il y avoit plaisir à l'entendre parler de Dieu & des choses spirituelles après ces pieux transports ainsi qu'après les autres semblables, sur tout quand elle se trouvoit avec des personnes

de confiance, car alors elle parloit sans reflexion & selon l'abondance de son cœur, & ses paroles étoient si ravissantes & si embrasées du feu de l'amour divin, qu'il eut fallu être plus froid que le marbre, pour n'en pas ressentir la chaleur. Ces extases paroissoient peu, quoy qu'elles fussent fréquentes, mais elle ne les put cacher pendant qu'elle fut Maitresse des Novices, parceque ses filles ayant continuellement à traiter avec elle, on la trouvoit aussi-tôt en quelque lieu qu'elle se retirât. L'on a remarqué que c'étoit principalement aux festes de la sainte Vierge, que Dieu la ravissoit de la sorte afin de recompenser par des carresses extraordinaires la devotion qu'elle portoit à sa tres-sainte Mere. L'amour de Dieu ne peut être parfait sans celui du prochain, car, ce n'est pas aimer Dieu, que de ne pas aimer celui qu'il aime, en qui il a imprimé les traits de son image, pour qui il a créé le monde, à qui il a donné son propre Fils, & à qui il promet de se donner encore soy-même dans les delices du Paradis. Aussi la Mere Angelique ne se contentoit d'aimer Dieu en luy-même, elle l'aimoit encore en son Image, recherchant tous les moyens possibles de se conformer au service de son prochain. Si-tôt qu'elle remarquoit que ses Sœurs avoient quelque infirmité de corps ou quelque foiblesse d'esprit, elle embrassoit cette occasion comme une grace singuliere que le Ciel luy presentoit, afin de se rendre leur infirmiere, & en cette qualité il n'y avoit service qu'elle ne leur rendît. Les actions les plus viles, & où la nature a le plus de repugnance, étoient celles qu'elle recherchoit le plus, & elle avoit une sainte jalousie quand elle se voyoit prévenue par une autre. Si quelqu'une tomboit malade d'une maladie dangereuse, & qui se pût communiquer, elle se donnoit aussi-tôt à elle pour l'assister, ce que l'on a encore veu peu de temps avant sa mort, où toute infirme & moribonde qu'elle étoit, elle prevenoit ces sortes de malades dans leurs besoins, & la seule charité luy donnant des forces & du courage au défaut de celles de son corps, elle leur rendoit des services incroyables. Aussi étoit-elle l'azile & le refuge assuré des infirmes, car elle n'en rebutoit jamais aucune, & jamais elle ne se rebutoit elle-même de leurs infirmités. Sur tout quand on avoit des maladies secrettes, c'étoit toujours à la Mere Angelique qu'on s'adressoit, & elle en a gouverné & pensé plusieurs de cette nature, dont on ne s'est jamais apperecu, car entre les bonnes qualitez de cette Mere, elle avoit celle cy par excellence de cacher toujours autant qu'il luy étoit possible le bien que

Dieu luy faisoit la grace de faire. Ce qui rendoit encore sa charité plus éclatante, c'est qu'elle la pratiquoit au préjudice de ses commoditez & de ses interets : car elle se privoit de tout ce qu'elle avoit pour en accommoder son prochain. Quand elle voioit que quelque chose manquoit à une Sœur, quoy qu'elle se fût dépouillée de tout, elle trouvoit aussi-tôt ce qui luy étoit nécessaire. Sa charité quoyque pauvre étoit inépuisable, & suppléoit à tout; ce qui faisoit dire quelquefois que sa charité étoit un magasin qui ne manquoit de rien. Sa Supérieure voyant qu'elle ne pouvoit rien garder, faisoit souvent des visites dans sa chambre, où elle trouvoit toujours quelque piece de manque tantôt à son lit, tantôt à ses meubles dont elle avoit accommodé les autres, & quoy qu'elle fût ravie de la voir si zelée dans la pratique de cette vertu chrétienne, elle fut néanmoins obligée de luy défendre de plus rien ôter de sa chambre de crainte qu'elle ne fût incommodée par la privation des choses qui luy étoient nécessaires. Mais sa charité étoit trop industrieuse pour ne se pas accorder avec l'obeissance & ne pas trouver des inventions pour soulager celles qui avoient besoin de secours. Un jour une Religieuse luy dit qu'elle avoit une faim continuelle & qu'elle ne trouvoit point de moyen de se rassasier. Ce fut assez dit à cette bonne Mere; Il n'y eut point d'adresse dont elle ne se servît pour luy donner quelque chose à manger, & afin qu'on ne s'en aperçut point, & pour luy ôter à elle-même la confusion de ce besoin, elle faisoit si bien qu'elle trouvoit par tout de quoy soulager sa faim; car elle cachoit dans les lieux où elle avoit coutume d'aller, & sur tout dans la chambre où elle travailloit, tantôt une chose, tantôt une autre, en sorte qu'il ne tenoit qu'à elle d'en prendre & de se satisfaire. Mais enfin trouvant toujours les choses dans le même état qu'elles les avoit mises, elle luy demanda pourquoy elle n'en prenoit point pouvant si facilement contenter son appetit; à quoy l'autre fit réponse, que ce qu'elle en avoit dit n'étoit que pour exercer sa charité, & par ce qu'elle prenoit un singulier plaisir dans les industries dont elle se servoit pour la pratiquer.

Mais où sa charité étoit admirable c'étoit à l'égard des personnes qui luy avoient rendu de mauvais offices, car c'étoient celles qu'elle prevenoit avec le plus d'affection. On luy a souvent veu rendre des services considerables à quelques-unes qui l'avoient fort mal-traitée, & qu'elle sçavoit fort bien le pouvoir faire encore dans l'occasion : Mais son cœur étoit bien éloigné des sentimens de

## DE L'INCARNATION.

281

de la nature ; & comme on luy disoit quelquefois qu'elle faisoit les choses sans discernement & que celles à qui elle s'attachoit davantage n'étoient pas ses meilleures amies , elle sourioit agréablement , comme voulant signifier qu'on ne penetroit pas le motif pour lequel elle en usoit ainsi.

Sa charité ne se bornoit pas seulement à ses sœurs Religieuses, elle s'étendoit encore aux filles seculieres tant externes que pensionnaires. Dans le temps qu'elle étoit la Maitresse de celles-cy elles tomberent toutes malades; les Sœurs Converses le furent aussi, & avec elles la plus grande partie de la Communauté. Ce fut en cette rencontre qu'elle donna des marques de sa generosité, & qu'elle fit voir que la charité peut tout : car toute foible & délicate qu'elle étoit , elle prit le soin de tout, & fit des choses qui surprenoient tout le monde. Elle étoit ravie de se voir dans les fonctions des Converses , & la joye qu'elle en avoit luy faisoit tirer des forces de sa foiblesse , en sorte qu'elle fit elle seule ce que trois personnes des plus robustes eussent eu peine à faire. Lors qu'elle étoit employée à l'institution , elle faisoit toujours le choix des filles les plus misérables & les plus pauvres afin de les instruire : Et entre celles-cy les plus sales & les plus gâtées de vermines & de playes étoient ses plus cheres delices , car outre la pâture spirituelle qu'elle donnoit à leurs ames , elle prenoit encore soin de leurs corps avec une charité de mere : Elle nettoioit leur vermine elle pensoit leurs playes , & elle les caressoit avec des tendresses qui remplissoient toute la maison d'étonnement , qu'une fille d'une constitution si delicate pût avoir le cœur assez bon pour penser des maux capables de le faire bondir aux plus courageuses. Et en effet il y en eut une si gâtée que les Sœurs Converses se laisserent de la soulager & ne la purent plus souffrir : Mais la charitable Mere voyant cette enfant sur le point d'être abandonnée en prit le soin aussi-bien que des autres , & la rendit nette & entierement guérie en si peu de jours , que l'on en attribua la guérison plutôt à un miracle qu'à une industrie purement humaine.

Entre les proprietes de la charité, selon que S. Paul les décrit, la patience tient le premier rang. Aussi la Mere Angelique animée de l'esprit de la dilection au point que je viens de dire , a souffert au delà de ce que pouvoit une personne aussi delicate qu'elle étoit, & il est à croire que Dieu luy avoit donné non seulement une grace interieure pour aimer ses douleurs , mais encore une force dans le corps pour les pouvoir supporter , afin de la rendre sur la terre

une parfaite image de Jesus souffrant & mourant. Les gouttes, les maux de dens, les langueurs, les vomissemens, les maux d'estomach, étoient ses infirmités journalières sans celles que la Providence luy envoioit extraordinairement. Sa vie s'est toute passée dans les douleurs, en sorte qu'on peut dire avec vérité qu'elle n'a pas été un moment sans souffrir. Cependant elle aimoit ses croix & ne pouvoit souffrir qu'on luy procurât du soulagement : si on luy vouloit préparer des remedes, elle prioit que l'on n'en prît pas la peine, disant que si ce mal là s'adoucissoit, il en reviendroit bientôt un autre, & qu'il importoit peu quel mal on eût à souffrir : Si l'on vouloit prier Nôtre-Seigneur de luy rendre sa santé, elle supplioit que l'on n'en fit rien ; car, disoit-elle, Dieu veut que je souffre, & il ne faut point faire de violence à sa volonté. Et en effet elle étoit si persuadée que Dieu vouloit qu'elle souffrît, qu'elle entroit dans ses desseins & ajoûtoit des peines volontaires à celles que sa Providence luy envoioit prenant de longues disciplines, & portant des ceintures pleines de pointes nonobstant ses infirmités & ses foiblesses. Et parceque les forces luy manquoient bien souvent, elle portoit ses disciplines à ses amies & confidentes se mettant à genoux devant elles & les priant de la châtier & de ne la point épargner. En toutes ses maladies elle ne vouloit point d'autre nourriture que celle de la Communauté : ce n'étoit même qu'à l'extrémité qu'elle alloit à l'infirmerie ; car elle tâchoit autant qu'elle pouvoit de se servir elle-même, ne souffrant jamais qu'on luy rendît aucun service que lors qu'elle n'en pouvoit plus. Souvent on la trouvoit en défaillance, & se traînant avec peine par les dortoirs, & ce n'étoit que dans ses épuisemens extrêmes qu'elle souffroit qu'on la portât à l'appartement des malades.

Dieu la nourrissant ainsi du pain de la douleur, elle prenoit sa consolation & son plaisir dans les lectures des Ouvrages de la Mere de l'Incarnation, qu'elle avoit recueillis & copiez avec un travail incroyable. Car c'est à elle que je suis redevable d'une bonne partie des memoires que j'emploie dans cette Histoire. C'étoit donc là qu'elle trouvoit du rafraichissement, car elle étoit si persuadée que le saint Esprit condisoit la plume de sa servante en tout ce qu'elle écrivoit, qu'elle ne pouvoit lire ses écrits sans en être sensiblement touchée, en sorte qu'on l'en a veüe quelquefois verser en abondance des larmes de tendresse & de devotion. Aussi m'a-t-elle quelquefois écrit que Dieu ne la laissoit vivre parmy tant de souffrances & de langueurs que pour luy faire voir la vie ad-

mirable de cette Mere & la consoler par les exemples de vertu qu'elle luy voyoit pratiquer. Mais non, il la faisoit vivre pour un sujet que je vais rapporter, & qui fera voir le grand credit qu'elle avoit auprès de Dieu.

Elle avoit une nièce d'un tres-grand merite pour ses qualitez naturelles, mais qui se trouvoit engagée dans un lieu & dans des liens bien dangereux à son salut. L'on ne se peut imaginer les vœux, les prieres, les pellerinages, & les penitences qu'elle fit pour obtenir du Ciel une grace capable de rompre ses engagements. Elle y employa même le pouvoir que la Mere de l'Incarnation avoit auprès de Dieu, laquelle luy fit ensuite cette réponse pour la consoler : Tous vos proches me touchent de près, mon intime Mere, & le sujet qui vous afflige, m'afflige, j'en ai eu connoissance dans ce bout du monde, & je vous diray que nous avons entrepris l'espace de dix semaines de grandes dévotions & de grandes penitences en l'honneur de la passion de Nôtre Seigneur, afin qu'il plût à sa bonté d'y mettre ordre, & d'operer le salut de qui vous pouvez juger : & indépendamment de tout cela j'ay encore en mon particulier l'affaire fort à cœur. Consolerez-vous, mon intime Mere, en cette pesante Croix.

Mais tous ses efforts ne furent pas capables de gagner le cœur de Dieu. Cette ame Angelique crut qu'aux grands maux il falloit de grands remedes. C'est pourquoy elle s'offrit à Dieu en esprit de victime pour souffrir toutes les peines & les disgraces de cette vie, afin d'obtenir de sa bonté une ame qui luy étoit si chere. Dieu eût son sacrifice pour agreable, car outre ses douleurs ordinaires elle fut tellement accablée de maladies & consumée en tout son corps, qu'on peut dire d'elle ce que nous lisons de saint Basile, qu'elle n'étoit plus qu'un squelette couvert d'une peau que les os perçoient de toutes parts, en sorte qu'on ne la pouvoit toucher, & qu'elle ne pouvoit elle-même toucher, quoy que ce fût sans souffrir des douleurs tres-aiguës. Ces fortes secousses ébranlerent cette ame, mais elle ne la renverserent pas : elle demeuroit entre le bien & le mal, panchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, voulant & ne voulant pas, comme le lâche, dont parle le Sage. Mais enfin sa charitable Tante, qui vouloit tout perdre pour la sauver, se ressouvenant de cette parole de Nôtre Seigneur, qu'on ne peut avoir de plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis, s'offrit de mourir pour elle dans la croix où elle étoit attachée à son sujet depuis tant d'années. Dans l'épuisement où elle étoit

c'étoit l'unique chose qu'elle pouvoit faire, mais comme elle donnoit tout, elle entendit aussi sa demande, priant Dieu de luy faire une grace entiere la détachant tellement du monde, qu'elle se retirât dans un Cloistre pour le servir le reste de ses jours. Ce fut à ce coup que la charité demeura victorieuse, car dès ce moment l'on vid une volonté toute gagnée à Dieu & qui ne demouroit plus dans le monde qu'à regret. Il sembla que Dieu avoit assuré cette Mere de ce qu'il avoit envie de faire, car quelques-unes de ses amies la consolant, de ce que Dieu avoit enfin exaucé ses vœux, elle leur dit : Dieu soit benî, mais cela n'arrivera qu'après ma mort. Et en effet trois mois après cette fille se retira dans un Monastere de Carmelites, où elle donne aujourd'huy d'excellens exemples de vertu, & d'esperance d'une future sainteté. De la sorte la Tante à sauvé la Nièce en se perdant, à l'imitation de son Epoux qui a sauvé le monde par sa mort.

C'étoit dans l'oraison qu'elle puisoit les motifs de sagesse, & la force pour souffrir les douleurs qui luy étoient continuelles : car à peine eût-elle atteint l'usage de la raison que Dieu luy donna de l'inclination à la priere : on la voioit se porter à faire des devotions extraordinaires dans toutes les occasions; & dans les petites disgraces qui luy arrivoient, Dieu étoit son recours & son azile. Mais tout cela n'étoit que des dispositions à l'union sublime où Dieu l'éleva depuis : car dès lors qu'elle fut revêtuë de l'habit de Novice, son cœur & son esprit étoient dans une élévation qui se trouve rarement dans les personnes qui commencent. La Mere de l'Incarnation jugea bien qu'elle avoit le don d'oraison, en quoy elle ne se trompa pas, parceque cet exercice luy devint enfin si facile & si familier, que ce luy étoit presque la même chose de vivre & de faire oraison. Par cette assiduité elle étouffa tous les sentimens de la nature, & ne vivoit plus que de ceux de la grace. A la voir & à l'entendre, c'étoit une personne morte dont JESUS-CHRIST étoit l'ame & la vie : car elle ne vivoit que par luy, & à peine pouvoit-elle respirer ou dire une parole, qu'on ne l'entendit dire, celles-cy : vive JESUS, vive JESUS, comme si elle eût voulu dire comme saint Paul : *Ce n'est pas moy qui vit, c'est JESUS-CHRIST qui vit en moy* : ou si elle ne les disoit pas au dehors, on voyoit bien qu'elle en avoit le sentiment, & qu'elle les proféroit dans son cœur.

Etant ainsi unie à la source des lumieres, il ne faut pas s'étonner si elle découvroit les secrets des cœurs : quand une personne s'ap-

vochoit d'elle, elle voioit aussi-tôt ce qui se passoit dans son interieur, & le mauvais état de sa conscience, quoy qu'elle fit pour le dissimuler, & comme elle en connoissoit distinctement les dispositions, elle y appliquoit des remedes si propres qu'elle en étoit aussi-tôt soulagée. Dieu luy avoit aussi donné la grace du discernement des esprits : car quand quelque personne luy parloit elle voioit clairement la voye que Dieu tenoit sur elle, & celle qu'elle devoit tenir pour aller à Dieu. Enfin elle a quelquefois connu les choses à venir par une lumiere prophetique ; & il me seroit facile de donner des exemples de tout cela, si je ne craignois de m'éloigner trop de mon principal dessein. Je diray seulement qu'une Novice se croiant dans l'impuissance de faire profession à son jour destiné, prit la resolution de la differer, parce qu'elle n'y étoit pas disposée de sa part, & qu'il y avoit des affaires à regler avec ses parens, lesquelles ne le pouvoient pas être assez à temps. La Mere Angelique qui étoit sa maitresse de Noviciat, l'assura qu'elle la feroit à son jour, & contre toutes les apparences que cela pût être, luy donna ordre de s'y preparer : mais la Novice qui ne voioit ny jour ny disposition ; ne s'y pouvoit resoudre. Alors sa maitresse la reprit du peu de confiance qu'elle avoit en Dieu, luy disant qu'elle la feroit assurément ; & afin qu'elle n'en doutât point ; elle la disposa à cette grande action de la même maniere que si toutes choses eussent été en état. En effet lors qu'on y pensoit le moins, & contre toutes les apparences humaines, les obstacles de cette Profession furent levés en un moment, les affaires qui la devoient retarder furent conclus, & la fille fit ses vœux avec une joye d'autant plus sensible, qu'elle avoit été moins esperée.

Toutes ces grandes vertus étoient appuyées sur l'humilité qui est le fondement solide de la perfection Chrétienne. Car quoy qu'elle eût tous les avantages de naissance, d'esprit & de vertu, elle avoit néanmoins un sentiment d'elle-même aussi bas que si elle eût été la dernière de toutes les creatures. Elle étoit d'une famille des plus nobles & des plus anciennes de la Touraine, laquelle même avant que de passer en cette Province avoit éclaté en grandeur & en personnes illustres durant plus de quatre siècles dans le Bourbonnois, où les aînez qui se nommoient le Blanc, étoient Seigneurs de la Baume. Je feray seulement mention de Pierre de la Baume qui conduisoit l'arrière-ban sous Charles VII & qui étoit la terreur des Anglois & des Bourguignons, pour les avoir souvent mis en fuite. Avant tout cela, plus l'on monte dans les siècles plus on trouve

d'élevation & de noblesse dans cette illustre maison. Mais je parle tout cela sous silence pour venir à la Mere Angelique qui en sera à jamais un des plus beaux ornemens. Monsieur son Pere avoit épousé la sœur de Monsieur de Beauvau le Rivau, laquelle avoit aussi une sœur qui épousa le Marquis de Choisy aîné de la maison de l'Hôpital. Dieu benit le Mariage de douze enfans, sçavoir de sept garçons & de cinq filles; qui excepté un fils & une fille qui moururent jeunes, furent tous élevez dans une pieté hereditaire en cette maison aussi-bien que la Noblesse. L'aîné de tous fut receu à l'âge de dix sept ans à la Charge d'Ecuyer du Roy devant le siege de la Rochelle, où il fit des actions de valeur, comme il fit encore depuis au siege de Corbie, à la bataille de Rocroy & à celle de Sedan, qui porterent par tout le Roy à recompenser ses services des premieres Charges de l'armée. Le second & le quatrième furent tuez jeunes à l'armée; l'un au siege de Philisbourg, & l'autre à celui de Danvilliers, apres avoir fait des actions qui surpassoient la portée de leur âge. Le troisième qui étoit Chevalier de Malthe fut si cheri de Louis XIII. d'heureuse memoire, qu'il passoit souvent seul les après dinées entieres dans son cabinet à l'entretenir des Mathematiques, dans lesquelles il étoit tres sçavant. Dès l'âge de vingt six ans il fut fait Maréchal de Camp, & peu après nommé Lieutenant general de l'armée du Roy en Catalogne, où il fut tué devant Lericda. Ces quatre freres étoient nez pour la guerre: mais on ne peut dire ce qui étoit le plus recommandable en eux, ou le courage ou la douceur, n'ayant dans toute leur vie jamais juré, & n'ayant jamais frappé personne que dans le combat. L'aîné sur tout s'est rendu considerable par sa pieté faisant tous les jours Oraison mentale à l'armée aussi exactement que le plus devout Religieux, communiant au moins tous les huit jours, & portant sous ses armes une rude haire. La Mere Angelique dont il se servoit pour avoir ces instrumens de penitence, luy envoya un jour une ceinture de fil d'argent à quatre rangs de pointes qu'il portoit fort souvent. Avec tout cela il étoit toujours le premier à la tête de ses troupes dans les belles occasions; tant il est veritable que la generosité & la pieté sont deux vertus qui se donnent un grand secours quand une fois on a trouvé le secret de les accorder. On luy offroit enfin les premieres Charges de l'armée, qu'il refusa voulant se retirer apres vingt campagnes de service, pour se preparer à une sainte mort par le mépris des grandeurs du monde, & par la pratique des plus excellentes vertus de l'Evangile. A cet effet il apprit la Pharmacie, & fit

apprendre la Chirurgie à son valet de chambre, pour gouverner les pauvres de la campagne, où il fit des actions de vertu & sur tout de charité si éclatantes & en si grand nombre, qu'elles suffiroient pour faire un livre d'exemples aux personnes de qualité. Les dernières années de sa vie il avoit un extérieur qui inspiroit la devotion, en sorte que quand il entroit dans une compagnie, tout le monde se sentoît aussi-tôt saisi d'un certain respect, comme si l'on eût veu un Ange du Ciel. Je laisse à dire le reste à quelqu'un qui voudra faire la recherche des belles actions de sa vie pour en écrire l'histoire entière.

Son cinquième frere nommé Gille, fut dédié à l'Autel; Il est aujourd'hui Evêque de Nantes & un des plus exemplaires Prelats du Royaume par sa résidence en son Diocèse & par son assiduité aux fonctions de sa Charge. Le dernier de tous a été le R. Pere Jacques de la Valliere Jesuite, qui porté d'un zèle Apostolique est allé dans la Martinique, pour travailler à la conversion des infideles. Mais la peste s'étant mise parmi les François de cette Isle, il se consacra à leur service & y est mort, Dieu voulant que celui qui avoit tant désiré de souffrir le martyre de la Foy, mourût de celui de la charité. La première des filles fut nôtre Mere Angelique, qui entrant dans les Ursulines y mena avec elle sa seconde sœur pour être élevée parmi les Pensionnaires, où par un effet de la predestination de Dieu qui l'avoit destinée pour soy, elle mourut lors qu'on l'en vouloit retirer pour l'engager dans le monde. Enfin les deux dernières ont servi à faire des alliances, l'une ayant épousé le Marquis de Bauvau, & l'autre le Marquis du Châtelet grand Maréchal de Lorraine.

Encore qu'il y eût tant de monumens de gloire dans la maison de la Valliere, la Mere Angelique n'en tiroit aucun avantage; Elle ne parloit jamais d'elle même ny de ses parens, & rien ne luy étoit plus insupportable que quand on en parloit en sa présence, & qu'on disoit qu'elle étoit de condition. Dans ce genereux mépris de l'éclat du monde, elle apprit la mort de son Pere de sa Mere, & de ses freres sans verser une seule larme. Elle mettoit sa gloire & sa noblesse dans l'humilité. Chrétienne, & tout ce qui ne tessentoit pas cette divine vertu, luy sembloit bas & digne du dernier mépris. C'est ce qui luy donna la pensée de faire un vœu particulier d'humilité, & après en avoir long-temps porté l'impression dans son ame, elle en prit enfin la resolution. Mais avant que de l'exécuter; elle demanda l'avis d'un Ecclesiastique Docteur de Sorbonne & d'une grande pieté, qui ne fut pas de ce sentiment, mais

qui luy conseilla sagement de pratiquer cette vertu avec la même exactitude & les mêmes sentimens que si elle en eût effectivement fait le vœu. Ce conseil luy plut & elle le garda fidelement toute sa vie, recherchant avec une sainte avidité tout ce qui la pouvoit abaisser, & évitant avec le même empressement ce qui luy pouvoit acquérir de l'estime. Elle eût voulu être rejetée & abandonnée de tout le monde, ne pouvant souffrir qu'on s'attachât à elle, & parce que sa vertu & ses belles qualitez la faisoient souvent rechercher, elle parloit adroitement de quelque autre personne avec estime, afin de détourner de ce côté là l'inclination & l'attachement que l'on eût pu avoir pour elle. Cette adresse étoit quelquefois découverte & demeurait sans effet, mais elle luy réussissoit aussi quelquefois.

Ce fut dans ce sentiment d'humilité & de sa propre abjection qu'elle refusa d'aller en un Monastere du Diocèse d'où elle avoit été élue Supérieure. On la voulut encore élire depuis en d'autres maisons, mais elle a toujours constamment évité tout ce qui luy pouvoit donner quelque éclat dans le monde. Son humilité parut encore davantage lorsqu'on la voulut retirer de l'Ordre pour luy donner une des plus belles Abbayes du Royaume. Son Directeur voyant que sa santé étoit meilleure, luy conseilloit de ne pas laisser passer cette occasion que Dieu luy presentoit de luy rendre des services considerables par le bon ordre qu'elle mettroit dans cette maison, & par les exemples de perfection qu'elle donneroit à toute la Communauté. Mais une ame aussi humble qu'étoit la Mere Angelique eut de la peine à se soumettre à ce sentiment. De crainte néanmoins de s'opposer aux ordres de Dieu, sur de nouvelles sollicitations qu'on luy faisoit, & son Directeur étant absent, elle prit conseil du Docteur dont je viens de parler, qui après avoir bien examiné ses dispositions, luy dit, qu'il ne croioit pas que Dieu demandât cela d'elle, & sur cette resolution qu'elle trouva conforme à ses sentimens interieurs, elle remercia ceux qui la pressoient, de l'honneur qu'ils luy vouloient faire, ajoutant que son dessein étoit de vivre & de mourir dans l'humilité de la condition où Nôtre Seigneur l'avoit appelée.

Un jour à l'ouverture d'un livre qui traitoit de l'importance qu'il y a de correspondre à la vocation particuliere de Dieu sur nous, elle eut une impression forte & sensible d'embrasser le plus grand état d'abaissement qu'il luy seroit possible. Là dessus elle se sentit pressée intérieurement de solliciter sa Supérieure d'agréer qu'elle

qu'elle embrassât l'état de Sœur Converſe, comme celui où elle pourroit davantage ſatisfaire le deſir ardent qu'elle avoit de l'abjection. Mais n'ayant pû obtenir ce qu'elle demandoit, ny de ſa Supérieure ny de ſon Directeur, elle ſe contenta d'offrir à Dieu le ſacrifice de ſa bonne volonté, & de faire une forte réſolution de ſe porter toujours à ce qui ſeroit le plus vil & le plus abjet, ce qu'elle a fidèlement exécuté juſqu'à la mort.

N'ayant donc pû entrer dans l'état ny dans les fonctions des Converſes, elle voulut au moins en tenir le rang, non ſeulement en ſon cœur, mais encore extérieurement : Car elle pria ſa Supérieure de luy permettre de tenir à table la dernière place, non ſeulement après les Religieuſes de Chœur, mais encore après les Converſes, ce qui luy fut accordé ; & afin qu'on ne connût pas le motif d'humilité qui luy faiſoit prendre cette place, elle diſoit qu'elle ſe mettoit proche de la porte, afin que cela luy fût plus commode lors qu'elle auroit beſoin de ſortir.

Si elle ſe portoit avec tant d'ardeur à des humiliations volontaires, elle recevoit avec bien plus d'amour celles qui ſe preſentoient de la part de la divine providence. Jamais elle ne ſ'en plaignoit pour grandes qu'elles fuſſent. Une perſonne élevée en dignité & qui avoit autorité ſur elle l'ayant traitée avec indignité & dans le dernier mépris, il ne ſortit pas une ſeule parole de plainte ny de mécontentement de ſa bouche, & elle ne ſouffrit pas même que ſes amies luy compariſſent en cette rencontre, non plus qu'en toutes les autres rencontres.

On ne peut pas eſtre plus pauvre qu'elle étoit (je joins la pauvreté avec l'humilité, à cauſe de la liaiſon que ces deux vertus ont enſemble.) Elle cherchoit les vieux habits de la maiſon & ſ'en faiſoit un dont elle ſe couvroit, & pour cacher ſa vertu ſous un pretexte de commodité, elle diſoit que les neufs étoient trop peſans & incommodés. Il étoit difficile de retenir ce zèle qu'elle avoit pour l'abjection, car comme l'on étoit bien aîſé de la ſoulager, on ne ſe pouvoit défendre de luy donner ce qui étoit le pire, de telle ſorte qu'une perſonne de qualité l'étant un jour allée viſiter, & l'ayant trouvée tres-mal vêtue, crut qu'on la négligeoit : elle en fit des plaintes, mais on luy fit une réponse dont elle fut ſatisfaite & édifiée.

Il en étoit de ſon vivre comme de ſon vêtir : lors qu'elle étoit Maîtreſſe des Novices, elle avoit un ſoin tout particulier de ramaffer les reſtes du pain de ſes Novices juſques aux plus petites

croûtes, & c'étoit là sa nourriture, elle en conservoit le reste dans le tiroir de sa table pour s'en servir à ses besoins, quelques dures qu'elle fussent, quoy qu'elle en fut notablement incommodée à cause de ses maux de dens.

Que diray-je de sa chambre ? L'humilité & la pauvreté en étoient les ornemens : ses ameublemens étoient les plus simples & les plus usés de la maison ; car elle avoit cette pratique excellemment en usage, de choisir toujours le pire & le moins commode quand elle avoit le choix des choses. Parmi même cette extrême simplicité non seulement il n'y avoit rien de superflu, mais ses nécessitez luy manquoient bien souvent, & elle se contentoit seulement du rigoureux nécessaire. Elle avoit besoin de mesurer son temps pour satisfaire à ses exercices de devotion & aussi pour soulager ses infirmités ; & cependant elle ne vouloit ny montre ny horloges parce que ce ne sont point des meubles qui soient convenables aux pauvres, mais elle en fit une qui ne repugnoit point à la pauvreté : elle remplissoit d'eau une vieille bouteille qu'on luy avoit donnée, de laquelle l'eau découloit par un petit tuyau dans un autre vaisseau ou par le moien de petites marques qu'elle y avoit faite elle distinguoit facilement l'heure, la demie & les quarts. Il en étoit de même de tout le reste ; il n'y avoit invention dont elle ne s'avisât pour se passer de toutes sortes de commoditez, & cependant il n'y avoit personne qui eût plus été dans l'abondance qu'elle, si elle eût voulu, par le secours tant du dedans que du dehors de la maison. Mais elle avoit un tel mépris du monde qu'elle évitoit autant qu'elle pouvoit la communication des personnes du siècle, s'excusant d'aller aux parloirs sur ses infirmités. Ainsi elle ne sçavoit ce que c'étoit que de recevoir des presens, ou si elle se trouvoit quelquefois nécessitée d'en recevoir, elle ne les employoit jamais à ses usages particuliers, mais elle les convertissoit toujours aux ornemens des Autels ou à d'autres actions de piété.

Je ne finirois jamais si je voulois rapporter par le menu toutes les actions d'humilité & de pauvreté de cette Angelique Merc : Mais enfin il plut à Dieu de l'enrichir des tresors de sa gloire le septième de Decembre de l'année mil six cens soixante & treize sur les sept heures du soir, luy ayant fait connoître quelque temps auparavant le jour de sa mort. On luy avoit donné l'Extrême-Onction plus de huit jours auparavant, & comme l'on étoit surpris de ce qu'elle vivoit si long temps dans une si extrême foiblesse : Ne vous étonnez pas, dit-elle, je ne mourray pas devant la Feste de la

## DE L'INCARNATION.

297

Conception. Elle avoit eu toute sa vie une devotion singuliere à la sainte Vierge, & elle avoit toujourns souhaitté de mourir en l'une de ses Fêtes. Et cette divine Mere accomplit son desir la veille de celle dont elle portoit le nom ; afin de luy faire passer avec elle la Fête entiere dans le Ciel.

**I**L ne faut pas ensevelir dans le silence Sœur Perrine le Noir de sainte Claire, que l'on peut mettre à bon droit au nombre des disciples de la Mere de l'Incarnation à cause des grandes ouvertures que cette Mere luy a données dans la vie spirituelle, luy montrant comme au doigt ce qu'elle devoit faire & où elle devoit tendre pour trouver le tresor de la perfection qu'elle recherchoit. Elle n'étoit que Sœur Conversé, mais l'on verra de ce que j'en vais dire, que les vases qui paroissent le moins polis, sont quelquefois ceux qui contiennent les liqueurs les plus precieuses.

*La Vie  
de Sœur  
Perrine  
de sainte  
Claire.*

Elle étoit de Tours fille d'un honête Marchand de bled : Mais si sa naissance étoit mediocre, la grace dont elle fut prevenüe étoit fort élevée. Dès son enfance son cœur étoit tout à Dieu, & afin de n'en point partager les affections avec le monde, elle se tenoit dans la retraite, & ne pouvoit sans se faire violence converser avec les creatures. Elle devoit beaucoup à son Pere qui avoit eu le soin de l'instruire de bonne heure dans les vertus Chrétiennes avec ses autres enfans ; mais elle devoit bien davantage au Pere des lumieres, qui eut la bonté de l'instruire luy même en la maniere que je vais rapporter.

Un jour accompagnant sa Mere dans l'Eglise de l'Oratoire, & voyant les Prêtres de cette Congregation dans un grand recueillement & un profond silence prosterner au pied de l'Autel ; & occuper avec Dieu dans l'Oraison mentale, elle sentit en son ame un ardent desir de les imiter ; & par ce qu'elle ne sçavoit pas encore les regles de cet exercice spirituel, elle crut que Dieu qui est le Maître de toutes les sciences & qui n'a pas besoin de temps pour les enseigner, pouvoit les luy apprendre en un moment. Dans cette confiance elle s'adressa à luy pour luy découvrir la disposition de son cœur en luy disant : Mon Dieu, je desire ardemment de vous adorer, mais j'avouë mon ignorance & mon aveuglement ; car je ne sçay comment il faut satisfaire à de si justes devoirs ; enseignez-moy vous même, mon Dieu, cette haute science, ou si je ne suis pas digne de cette grace, permettez-moy au moins de m'unir aux prieres de ces bons Peres, & de les suivre par des desirs, & par des

affections si je ne les puis imiter dans leurs pensées & dans leurs lumières. Parlant de la sorte elle étoit plus proche de Dieu qu'elle ne pensoit; elle l'avoit dans son cœur lorsqu'elle l'invitoit d'y entrer, & il commençoit à l'enseigner au même-temps qu'elle le supplioit de luy servir de Maître: car le desir qu'elle avoit de le prier étoit déjà une excellente priere, que Dieu luy avoit luy même inspirée, & à laquelle il se rendit favorable en luy faisant goûter les douceurs ineffables que ressentent les ames saintes dans ce divin entretien. Ainsi elle reçût l'esprit d'oraison sans en étudier les regles, & elle apprit en peu de temps ce que les directeurs les plus éclairés ne peuvent enseigner en plusieurs années.

Après qu'elle eut été instruite en cette école, elle ne passoit aucun jour sans se mettre en la présence de Dieu; où elle demouroit dans le respect & dans le silence attendant que Dieu eût la bonté de luy parler, parce qu'elle ne se jugeoit pas digne de luy parler la premiere. Cette occupation qui la faisoit croître en grace en l'approchant de l'Auteur de la grace luy étoit si délicieuse, qu'elle y eut passé les jours & les nuits s'il eût été en son pouvoir; mais l'embarras du ménage où son Pere l'engageoit, & la maladie de sa mere qui étoit hidropique l'obligerent de se priver de ces innocens plaisirs pour leur obeir, ce qu'elle fit sans peine en preferant une si juste obligation à ses propres interets, sçachant bien qu'en quittant Dieu dans les douceurs de l'oraison, elle auroit le bonheur de le retrouver dans les devoirs de l'obeissance.

Elle fut toujours si fidele à son Pere que non seulement elle exécutoit, mais même elle prevenoit ses volontez, & si exacte auprès de sa Mere pour l'assister dans sa maladie, qu'elle ne pouvoit en desirer un plus grand secours. Elle les regardoit tous deux comme les bienfaiteurs dont elle tenoit la vie, & elle tâchoit de reconnoître cette faveur par ses services: Elle voyoit & honoroit Dieu en eux, & recevoit leurs commandemens comme des ordres qui venoient de sa part; C'est pourquoy bien qu'elle eut une forte inclination à la vie Religieuse, elle ne se separa point de leur compagnie pendant leur vie, parce que voyant leurs besoins elle craignoit de n'être pas conforme à la volonté de Dieu, si elle étoit contraire à la leur.

Mais si-tôt que Dieu en eut disposé elle se mit en état d'exécuter ses bons desseins, & se presenta au Convent des Religieuses Ursulines qui la reçurent en laissant à son choix d'être Sœur du Chœur parce qu'elle avoit les qualités requises pour embrasser cette condition, ou d'être Sœur Conversé selon la demande qu'elle en avoit faite. Elle ne delibera pas long-temps pour se déterminer, car se souve-

## DE L'INCARNATION.

293

nant que le Fils de Dieu avoit pris en venant dans le monde la forme d'un serviteur, & preferé les opprobres de la Croix aux honneurs de ce monde, elle resolut de suivre un si grand exemple & d'embrasser celle de ces deux conditions qui l'humilieroit davantage, & qui la feroit mieux ressembler à ce divin Original. Dans cette resolution elle se disposa à entrer dans le Monastere de la même maniere que les parfaits se disposent à entrer dans le Ciel, selon le conseil du Sauveur du monde, en donnant ses biens aux pauvres & reservant seulement ce que la pauvreté de la maison l'obligeoit de donner pour être admise au nombre des Sœurs Converses.

Ce fut avec des dispositions si saintes qu'elle fit son entrée & prit l'habit. On connut bien-tôt les tresors de grâce que Dieu avoit enfermez en cette Novice, car elle étoit si exacte à la pratique des vertus Religieuses que toute la peine de sa Maîtresse étoit de moderer sa ferveur, & elle s'y portoit avec tant de facilité, qu'il sembloit qu'elle en eût étudié & pratiqué les Regles toute sa vie. C'est pourquoy si tôt que le temps de son Noviciat fut expiré, elle fit ses vœux avec une joye incomparable de se voir dans la possession d'un bien qu'elle avoit si long-temps & si ardamment souhaité, & elle aura à jamais cet avantage d'être la premiere Professe & comme la pierre fondamentale de cette sainte maison. La Mere de l'Incarnation la suivit quelque temps après, & luy donna de grands secours pour la perfection où elle la voioit tendre avec tant de zele. Car elle se donnoit la peine de luy aller lire & expliquer ses sujets d'Oraison, qui étoient tirez pour l'ordinaire de l'Ecriture Sainte & particulièrement du Cantique des Cantiques. Elle en prenoit quelque passage sur lequel elle faisoit un discours succint, mais plein de force & d'onction, découvrant les mysteres qui y étoient cachez & les instructions spirituelles que l'on en pouvoit tirer. Cette devote Sœur étant saintement charmée des choses admirables qu'elle luy entendoit dire eut souhaité d'être toujours auprès d'elle pour entendre les paroles de vie qui sortoient de sa bouche, & elle ne s'en fût jamais separée si les emplois de ses Offices ne l'eussent obligée de la quitter. La charitable Mere de son côté voyant un sujet si bien disposé à la vertu, & si propre à recevoir les faveurs extraordinaires du Ciel, prenoit plaisir à répandre son esprit dans le sien, & à le remplir de ses maximes. Elle luy fit entendre ayant toutes choses l'importance de ce grand principe de la vie spirituelle, que celui qui aime son ame la perd, & que celui qui la hait la garde pour la vie éternelle, d'où elle luy faisoit conclure qu'el-

le se devoit faire la guerre, & traiter son corps comme son plus grand ennemy, si elle vouloit estre parfaite & jouir de cette paix interieure qui est le gage & l'avant-goût de celle du Ciel.

Ce fut aussi sur ce fondement solide que Sœur Perrine de sainte Claire entreprit d'élever l'édifice de la perfection : Elle se regardoit, non seulement comme la dernière des Sœurs, mais aussi comme leur esclave, traitant son corps comme une beste de charge, & luy faisant porter tout le travail dont il étoit capable pour leur rendre service ; & afin de le reduire plus facilement en servitude, elle se revêtoit d'une haine piquante d'une grandeur extraordinaire, le déchiroit à coups de disciplines qu'elle prenoit, tantôt avec des orties, tantôt avec des rosettes de fer, & le mattoit par les jeusnes, qu'elle gardoit regulierement tous les Vendredys au pain & à l'eau, n'en ayant aucun soin, si ce n'étoit pour le faire souffrir. C'est pourquoy quand la necessité l'obligeoit de reparer ses forces, que le travail & l'austerité avoient épuisées, elle le faisoit en telle sorte, que le soulagement qu'elle luy donnoit n'étoit pas une delicatesse, mais une nouvelle mortification ; les restes des Sœurs étoient ses meilleurs repas & les vieux lambeaux de leurs habits ses plus magnifiques vêtemens, la chambre la plus incommode étoit la sienne, la terre luy fournissoit de siege, & quelques aiz sur lesquels elle mettoit une méchante paille luy servoient de lit pour prendre son sommeil, qui étoit fort court ; car pour réparer par les veilles de la nuit la consolation que le travail du jour ne luy permettoit pas de prendre avec son Epoux autant qu'elle eût désiré, elle en passoit une grande partie à le prier avec ferveur, à l'adorer avec respect, & à soupirer & gemir en sa presence : son silence étoit si exact qu'elle passa douze Avents, & douze Carêmes sans le rompre, parlant peu en d'autres temps si la charité ne l'y obligeoit, encore s'expliquoit-elle plutôt par signes que par paroles : enfin elle portoit la mortification de JESUS-CHRIST en tout son corps, & si sa vie n'étoit pas une mort véritable, on peut dire qu'elle étoit un martyr continu.

Cette haine qu'elle avoit pour son corps attira en son ame tant de graces qu'elle ne pouvoit les contenir ; son cœur étoit si brûlant d'amour, qu'en travaillant avec ses Sœurs, elle étoit obligée de se separer de leur compagnie pour en exhiler les saintes flâmes : elle demouroit quelquefois devant les images de la sainte Vierge dans le ravissement & dans l'extase, & quoy que son humilité luy fit prendre un soin particulier de cacher ces faveurs celestes, on

ne laissoit pas de les appercevoir parce qu'elles étoient comme des parfums qui se découvrirent malgré elle par ses bons exemples, qui portoient par tout la bonne odeur de Jesus-Christ, dont elle étoit toute possédée.

Il faut pourtant avouer qu'elle y a quelquefois réussi, car nous n'avons jamais pu sçavoir ce qui se passa entre elle & son divin Epoux, dans une revelation dont il la favorisa un jour dans le temps de son oraison; nous sçavions bien qu'il luy fut présenté un livre où elle lût distinctement une sentence, qu'elle reçut comme un ordre de la volonté de Dieu pour la regle de toute sa conduite; mais nous n'en avons jamais pu apprendre les paroles, parce qu'une Sœur à qui elle avoit confié ses papiers où elle étoit écrite avec plusieurs reflexions, qui en étoient comme l'éclaircissement, les ayans brûlez comme elle luy avoit promis, nous a ôté cette connoissance pour luy avoir gardé trop de fidelité. Tout ce que nous pouvons dire, est que cette sentence divine étoit le sujet ordinaire de ses méditations, l'occupation de son esprit & l'entretien de son cœur, que c'étoit de là que venoient les lumieres dont son entendement étoit éclairé, les flâmes dont son cœur étoit embrasé, & les affections dont sa volonté étoit remplie. Il ne faut qu'une parole aux Saints pour les porter à Dieu, & pour les occuper toute leur vie, car commençant icy-bas la vie des Anges ils ont déjà quelque ressemblance avec ces divins Esprits, qui pour toute louange ne disent à Dieu que cette parole, Saint, Saint, Saint, & ne se lassent jamais de la repeter.

Sœur Perrine de Sainte-Claire ne sçavoit que cette Sentence que Dieu luy avoit enseignée, & elle luy suffisoit pour s'entretenir avec luy, elle la repetoit sans cesse, & elle ne luy étoit jamais ennuyeuse, parce qu'elle produisoit toujours en elle de nouvelles pensées, de nouveaux desirs, & de nouvelles lumieres, & il est à croire que c'étoit de la même source que procedoient les larmes saintes qu'elle répandoit dans l'Oraison les plaisirs divins qu'elle y goûtoit, & les extases qui la faisoient sortir d'elle-même pour s'élever à Dieu. Qu'il est bien véritable que Dieu communique ses plus grandes graces aux humbles, & aux petits, parce qu'étant vuides d'eux-mêmes, ils sont plus capables de les recevoir & de les retenir: cette Servante de Dieu étoit de ce nombre heureux, car elle étoit humble & petite à ses yeux, c'est pourquoy Dieu prenoit plaisir à luy departir ses celestes tresors, il n'y a point de sorte d'oraison qu'elle ne sçût, ny de vertu qu'elle ne pratiquât;

Elle avoit l'esprit de prophetie, prédisant souvent les choses long-tems devant qu'elles arrivassent, enfin elle avoit une lumiere qui penetroit le fond des cœurs & qui decouvroit les pensées secretes de plusieurs personnes.

Ce qui est merueilleux, est que ces torrens de graces entroient en son ame comme dans une vaste Mer sans regorger & sans se répandre au dehors par la vanité & par l'orgueil, car elle n'avoit que du mépris pour elle-même : pendant que tout le monde la louoit & l'admiroit, elle se regardoit comme la plus imparfaite du Convent, & bien loin de murmurer quand on la reprochoit des fautes qu'elle n'avoit pas commises, elle s'en humilioit comme si elle en eût été coupable. On ne pouvoit l'obliger davantage que de l'avertir de ses défauts ; elle prioit ses Sœurs à genoux de luy faire cette charité, & elle mettoit au nombre de ses meilleures amies celles qui luy rendoient ce bon office ; de sorte qu'à la voir ainsi agir, il sembloit que dans les précautions dont elle usoit pour se cacher aux autres, son Epoux la tenoit encore plus cachée à elle-même.

Toutes ces vertus que je viens de rapporter sont admirables, mais il eût manqué quelque chose à leur éclat, si Dieu n'eût fait naître une occasion de charité qui les mît toutes à l'épreuve. Le Monastere fut affligé de la peste dont une Novice fut frappée, & comme il fallut la separer des autres & luy donner une compagne pour la servir dans cette extremité, la Mere Superieure qui étoit persuadée de la force, & du courage de cette vertueuse Converse, luy commanda de l'assister, à quoy elle obeït sans repugnance, & sans replique. Elle fit voir par cet acquiescement combien elle étoit humble, en se soumettant avec joye ; combien elle étoit morte à elle-même, en exposant sa santé ; & combien elle étoit charitable, en sacrifiant non seulement sa volonté, mais encore sa vie dans un danger si évident. Elle tint une fidele compagnie à cette pauvre malade, & l'assista dans ses besoins corporels & spirituels la pansant de ses mains, la consolant dans ses peines, & la fortifiant dans ses craintes ; & quand elle vit que les remedes qu'elle employoit étoient inutiles, & qu'il n'y avoit point d'esperance de guerison, elle la disposa à une sainte mort, en luy faisant former des actes de contrition sur ses fautes, & rendre des actions de graces à Dieu qui avoit frappé sa chair d'une playe incurable dans le temps pour sauver son ame dans l'éternité. La malade rendit l'esprit au milieu de ses exhortations, en prononçant ces paroles qui marquoient le grand desir qu'elle avoit de sortir des tenebres de cette vie pour  
aller

## DE L'INCARNATION.

297

aller jouir de son Epoux, qui est la véritable lumière : *illuminare his qui in tenebris, & in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.*

Mais si elle l'assistait pendant sa vie, elle ne l'abandonna pas après sa mort, car elle passa une nuit entière à faire des prières pour le repos de son âme, & après avoir enseveli son corps, elle le porta dans un lieu assez éloigné, ou des personnes destinées à cet office le devoient prendre pour l'enterrer. Ce qui est remarquable en cette action est qu'elle étoit de la plus petite taille, & que la défunte étoit de la plus grande, & néanmoins elle porta son corps sans secours, ce qu'elle n'eût pu faire si Dieu n'eût augmenté son courage, & rendu facile à la charité, ce qui étoit impossible à la nature.

La mort de cette Novice ne fut pas la fin des peines de cette servante charitable; il fallut de peur d'infecter le Monastere, qu'elle demeurât pendant quarante jours séparée des autres, & enfermée dans une petite chambre qui étoit au bout du jardin où elle n'avoit de commerce avec personne. Il est vray que comme elle aimoit Dieu de tout son cœur, & que sa plus douce consolation étoit de s'occuper de luy, elle ne manquoit ny de compagnie ny d'entretien, mais elle eut des tentations qui mêlerent bien de l'amertume parmy ces célestes douceurs. Les demons qui portent une envie implacable aux âmes saintes, & qui ne sont jamais si irrités que quand ils les voient pratiquer de grandes actions, emploierent tous leurs efforts pour luy ravir le mérite de la charité qu'elle venoit de rendre à la défunte. Tantôt ils l'effraioient par des spectres horribles, tantôt ils excitoient dans son cœur des tristesses & des chagrins insupportables, tantôt ils la battoient cruellement; si bien qu'elle avoit besoin de toute sa vertu, & de tout son courage pour ne pas tomber dans le désespoir. Dieu aussi prenant son parti ne permettoit pas que ces esprits malins la tentassent au dessus de ses forces: il moderoit leur fureur, il arrêtoit leur rage, & luy faisoit remporter par sa grace autant de victoires pour la couronner, que leur malice luy livroit de combats pour la perdre. Ainsi elle sortit de ce lieu comme d'un champ de bataille, victorieuse & pleine de mérites, & elle retourna dans la Communauté pour y reprendre les offices de sa charge dont elle s'est acquittée avec le même zèle, la même fidélité, & la même charité jusqu'à la fin de sa vie, en servant les creatures pour Dieu pendant

le jour, & s'appliquant à Dieu seul dans les veilles de la nuit, sans rien relâcher durant trente ans qu'elle a vécu dans la sainte Religion de ses exercices ordinaires.

La maladie même dont elle fut attaquée cinq mois devant sa mort ne fut pas capable de les luy faire quitter ; C'étoit une hidropisie qui diminueoit ses forces, mais qui ne luy ôtoit pas le courage. Elle crût qu'étant consacrée au service des Epouses de Jesus-Christ, elle devoit mourir en les servant ; c'est pourquoy elle persevera infatigablement dans le travail, jusqu'à ce qu'elle succombât sous le poids de son mal qui la menaçoit de la mort. La nouvelle luy en fut portée, & elle la receut sans crainte, & sans étonnement, parce qu'elle esperoit que le jour de sa mort seroit la fin de ses douleurs, & le commencement de sa joye ; elle étoit remplie de cette confiance qui s'augmenta beaucoup par la presence du corps de JESUS-CHRIST, qu'elle receut en Viatique, & par le Sacrement de l'Extreme Onction. Son heure approchant elle avoit toujors le Crucifix dans la main pour s'en servir comme d'un bouclier contre les derniers assauts de ses ennemis : Elle le baisoit avec des sentimens d'amour & de devotion, qui tiroient les larmes de toute la compagnie : elle unissoit ses souffrances à celles de ce Sauveur crucifié pour trouver des forces dans les siennes : elle formoit sans cesse des actes de foy, d'esperance & de charité. Et ce furent les dispositions dans lesquelles elle sortit de ce monde pour aller recevoir dans le Ciel la recompense de ses vertus, ce qui arriva le premier d'Octobre de l'année mil six cens cinquante deux. Sa memoire est encore recente dans le Monastere, & l'odeur de ses vertus a été si douce pendant sa vie, qu'elle se fait encore ressentir quand on y pense.

*La Vie  
de la  
Mere  
Marie  
de saint  
Joseph.*

**M**Ais celle à qui la Mere de l'Incarnation s'est le plus communiquée, & qui a le plus participé à son esprit est la Mere Marie de saint Bernard, autrement de saint Joseph, qui a été la fidèle compagne de ses travaux, & qui ne s'est separée d'elle qu'à la mort. Elle a donné des marques de sa predestination presque dès le berceau, l'usage de la raison luy ayant été notablement avancé, & Dieu luy ayant donné au même temps un amour de la pureté qui témoignoit assez qu'il en vouloit faire un Ange sur la terre, comme elle l'a été depuis. L'on en vid une preuve qu'elle n'avoit pas encore quatre ans, lorsque Monsieur son Pere & Madame sa Mere qui prenoient un singulier plaisir en ses entretiens in-

nocens , se promenant dans un bois l'envoyerent querir pour en faire leur divertissement : car le laquais qui la portoit sur le bras l'ayant touchée par mégarde ou autrement sur la chair nuë , elle commença à pleurer & à sangloter d'une telle maniere ; que l'on eût toutes les peines possibles à l'appaifer ; & comme elle n'en pouvoit dire la cause , les sanglots luy ôtant le pouvoir de parler , le laquais fut contraint de la declarer , ce qui causa de l'étonnement à ses parens , & leur donna un nouveau motif de la cherir encore davantage , & de la regarder comme une fille sur laquelle Dieu avoit quelque dessein particulier. Ce ne fut point une affliction d'enfant , car elle en conserva la douleur toute sa vie , & comme elle estimoit cette rencontre pour le plus grand peché qu'elle eût commis , ses larmes & ses soupirs se renouvelloient autant de fois qu'elle y pensoit.

Pour jeune qu'elle fût , elle n'avoit point ces inclinations basses & pueriles , qui occupent ordinairement les enfans. Tout son plaisir étoit à faire ou à voir faire des œuvres de devotion : mais sur tout elle étoit ravie quand elle entendoit parler de Dieu , & si quelques bons Religieux rendoient visite à Messieurs ses parens , ce qui arrivoit fort souvent , leur probité leur donnant de l'accez & de l'attrait dans leur maison , elle s'approchoit d'eux le plus qu'elle pouvoit afin de ne point perdre les paroles de pieté qui sortoient de leur bouche : car alors elle les écoutoit avec une avidité qui faisoit assez paroître que son cœur étoit tout à Dieu , & qu'il étoit prévenu d'un amour qui l'élevoit au dessus de toutes les creatures.

De si beaux commencemens promettoient de grands progres de vertu dans le cours de ses années , ce qui est arrivé au de-là de toutes les esperances que l'on en avoit pu concevoir , mais\* parce que je seray souvent obligé d'en parler , je n'en diray rien icy davantage : c'est pourquoy après une longue digression , qui ne m'a pas pourtant éloigné de mon sujet , je reviens à ce qui touche plus directement la Mere de l'Incarnation.

## CHAPITRE IX.

*I. Dieu la dispose insensiblement au haut état où il avoit dessein de se servir d'elle. II. Dessein tout particulier de sa vocation dans la maison des Ursulines de Tours. III. Dieu la remplit d'un esprit Apostolique & du zele du salut des ames. IV. Sur lesquelles elle prie le Pere Eternel avec des paroles pressantes de faire regner son fils selon sa promesse. V. Et elle-même s'offre de faire connoître son nom à toutes les nations.*

- I. **L'**Esprit de grace qui me possédoit de la maniere que j'ay dit tant qu'il m'a été possible de l'exprimer, joint à l'impression que les sacrez baisers de la tres-sainte Vierge avoient faite en mon ame, & qui étoit accompagnée d'un goût tout divin, me donnoit à connoître que la divine Majesté m'alloit mettre dans un nouvel état, & dans ce sentiment toutes les penes & les inclinations de mon esprit se portoit à entrer dans ses desseins, & dans ses dispositions divines, & ma volonté se consommoit dans l'amour qu'elle portoit à ses ordres, quoy qu'il me pût arriver.
- II. Outre cela, dès mon entrée aux Ursulines je sentoie en moy un certain instinct qui me disoit que la divine bonté me mettoit en cette sainte maison comme en dépôt & en un lieu de refuge jusqu'à ce qu'elle disposât de moy pour ses desseins : je repoussois toujours ce sentiment, de crainte que ce ne fût un piéce du Diable : Mais il me revenoit sans cesse, sans que je raisonnasse néanmoins ou que j'examinasse ce que ce pouvoit être, & seulement je m'abandonnois entre les mains de Dieu, afin que ses saintes volontez fussent accomplies en moy. A l'âge donc de trente quatre à trente cinq ans, j'entray dans l'état qui m'avoit été comme montré & duquel j'étois en l'attente : C'étoit un esprit Apostolique qui s'empara du mien afin qu'il n'eût plus de vie que dans J E S U S & pour J E S U S, me mettant toute dans les interets de ce divin & suradorable Maître, & dans le zele de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé, & adoré de toute les nations, qu'il avoit rachetées de son Sang précieux. Mon corps étoit dans nôtre Monastere, mais mon esprit qui étoit lié à celuy de J E S U S n'y pouvoit demeurer enfermé. Cét esprit Apostolique me portoit en esprit dans les Indes, dans le Japon, dans l'Amerique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties Septentrionales les plus inaccessibles, & dans toute la terre habitable où il y avoit des ames raisonnables que je

• DE L'INCARNATION.

301

IV.

vois toutes appartenir à JESUS-CHRIST. Je vois avec une certitude interieure les demõs triompher de ces pauvres ames qu'ils ravissoient au domaine de JESUS-CHRIST nôtre divin Maître & souverain Seigneur qui les avoit rachetées de son sang precieux, & sur ces venës & certitudes j'entrais en jalousie, je n'en pouvois plus, je languissois, j'embrassois toutes ces pauvres ames, je les tenois dans mon sein; je les presentois au Pere Eternel, luy disant qu'il étoit temps qu'il fît justice en faveur de mon Epoux; qu'il sçavoit bien qu'il luy avoit promis toutes les nations pour heritage, que ce divin Fils avoit satisfait par l'effusion de son sang pour tous les pechez des hommes, qui auparavant étoient tous morts & condamnés à la mort eternelle; que quoy qu'il fût mort pour tous, tous ne vivoient pas encore, & qu'il s'en falloît toutes les ames que je luy presentois & que je portois en mon sein, que je les luy demandois toutes pour JESUS-CHRIST, auquel de droit elles appartenoient. Je me promenois en esprit dans ces grandes & vastes étenduës des Indes, du Japon, & de la Chine, & j'y accompagnois les ouvriers de l'Évangile, ausquels je me sentoís étroitement unie parce qu'ils se consumoient pour les interets de mon celeste & divin Epoux; il m'étoit avis que j'étois une même chose avec eux, & quoy que corporellement je fusse dans l'actuelle pratique de mes regles, mon-esprit ne desistoit point de ses courses, ny mon-cœur de presser le Pere Eternel par une activité amoureuse pour le salut de tant de millions d'ames que je luy presentois. L'Esprit de grace qui m'agissoit m'emportoit en une si grande hardiesse & en une si grande privauté auprès du Pere Eternel, qu'il ne m'étoit pas possible de faire autrement: O Pere que tardez-vous, puis qu'il y a si long-temps que mon bien-aimé a répandu son sang? Je prie pour les interets de mon Epoux: Vous garderez vôtre parole car vous luy avez promis toutes les nations.

V.

Par une lumiere qui étoit infusé en mon ame, je voyois clairement & comme en plein jour le sens des passages de l'Écriture Sainte, qui parlent du souverain pouvoir que le Pere Eternel a donné au suradorable Verbe Incarné sur tous les hommes, & ce que le saint Esprit dit de luy dans la sainte Écriture. Ce grand jour qui me decouvroit tant de merveilles embrasoit mon ame d'un amour qui me consumoit & qui augmentoit le desir que ce sacré Verbe regnât, & qu'à l'exclusion des demõs il fût le maître absolu de toutes les ames raisonnables. Je voyois la justice de mon côté, & l'esprit même qui me possedoit me la donnoit à connoître

& me faisoit dire au Pere Eternel : il est juste que mon divin Epoux soit le maitre, je suis assez sçavante pour le faire connoitre à toutes les nations, donnez-moy une voix assez puissante pour estre entenduë des extrémitez de la terre, & pour dire par tout que mon divin Epoux est digne de regner & d'estre aimé de tous les cœurs. En produisant mes desirs & mes gemissemens, je les pouffois vers le Ciel comme autant de flèches embrasées, & je representois au Pere Eternel par une demonstration divine & spirituelle les passages de l'Escriture, qui parle de ce divin Roy des nations, particulièrement ceux de l'Apocalipse que je ne recherchois point, mais qui étoient poussez & produits par la fécondité de l'esprit qui me possédoit: puis me considérant moy-même, je me trouvois en esprit parmi plusieurs troupes d'ames qui ne connoissoient pas mon Epoux, & qui par conséquent ne luy rendoient pas leurs hommages, mais je les luy rendois pour elles, je les embrassois & les voulois concentrer dans le sang précieux de cét adorable Seigneur & maitre, & cependant je ne quittois point du tout le Pere Eternel, auprès duquel je parlois en sa faveur comme si j'eusse été son Avocate, afin que son heritage luy fût rendu. Mon esprit étoit toujours hors de moy-même, & cependant mon corps se consumoit & devenoit comme une squelette, en sorte que mon Superieur m'ayant interrogée de l'état de mon interieur, eut quelque crainte que cette abstraction actuelle & si continuë ne me causât la mort veu sa force & sa durée, ce qui l'obligea de me commander de faire tous mes efforts pour m'en distraire : je me mis en devoir d'obeir mais il ne fut pas en mon pouvoir de sortir de cette disposition ; il me vit plusieurs fois à ce sujet & ayant reconnu mon impuissance, il me laissa en paix à la conduite de celuy, qui remuoit mon esprit puissamment.

#### ADDITION.

**D**ieu avoit témoigné à cette bonne Mere comme il avoit fait à sainte Therese, que sa volonté étoit, que comme une véritable épouse elle n'eut plus de zele que pour ses interests & pour sa gloire. Elle s'est acquittée de ce devoir au delà de tout ce qui se peut dire: parceque ce zele qui est la flamme la plus pure de l'amour, s'étoit tellement allumé dans son ame, que son corps par une communication de cét embrasement interieur, en demeura tout consumé & ne paroissoit plus que comme un sque-

lette  
Prop  
Egli  
a com  
son  
faire  
mit  
lent  
l'Ar  
Vica  
& q  
forte  
si D  
O q  
luy  
seur  
que  
riter  
dest  
rels  
Mar  
C  
son  
son  
n'eù  
faire  
le tr  
dega  
noit  
qui  
aup  
fatig  
culie  
voul  
vehe  
tant  
nel  
jour  
Je  
quer

## DE L'INCARNATION.

303

lette couvert d'une peau. Elle eût pû certes dire ces paroles du Prophete : *le zele de votre maison, Seigneur, c'est à dire, de votre Eglise, & des ames qui la composent, est comme un feu devorant qui a consumé toute ma substance.* Mais ce qui surpasse tout étonnement, son amour pour le Verbe Incarné, & le desir qu'elle avoit de le faire regner sur toutes les nations, l'avoit reduite à une telle extrémité, qu'au jugement de son Superieur, qui étoit alors un excellent Ecclesiastique, qui pendant les infirmités de Monseigneur l'Archevêque gouvernoit l'Eglise de Tours en qualité de Grand Vicaire; il s'en fallut peu qu'il ne séparât son ame de son corps, & qu'elle ne mourut par un effort de cette *dilection sainte qui est forte comme la mort;* & il est sans doute qu'elle en fût morte en effet, si Dieu n'en eût prevenu le coup de la maniere qu'elle dira cy-après. O qu'elle eût été heureuse de mourir de la playe que la charité luy faisoit; mais il luy en est arrivé comme à ces anciens Confesseurs qui ayant vécu miraculeusement après les peines mortelles que les Tyrans leur avoient fait souffrir, ne laissoient pas de mériter le nom & la couronne des Martyrs: ainsi nôtre Mere que Dieu destinoit à d'autres travaux, ayant survécu à tant de coups mortels que le zele donnoit à son cœur luy méritera à jamais le titre de Martyre de la charité.

Ps. 66.

10.

Cant.

8. 6.

Ce zele n'étoit point oisif & il ne demouroit point enfermé dans son cœur ny dans les bornes d'une pure speculation; il emportoit son esprit dans toutes les nations du monde, comme si une seule n'eût pas suffi à la grandeur de sa charité, & qu'elle eût voulu faire elle seule ce que tous les Apôtres avoient fait ensemble. Elle travailloit encore plus la nuit que le jour, parce qu'étant alors degagée des observances & des emplois de la Religion, elle se donnoit toute entiere & avec pleine liberté à la recherche des ames qui se perdoient dans l'infidelité. L'oraison même, qui luy étoit auparavant un temps de delices & de repos, étoit celuy auquel elle fatiguoit le plus; car c'étoit alors qu'elle se presentoit plus particulièrement à Dieu chargée de toutes les ames sur lesquelles elle eût voulu faire regner le Verbe Incarné; ce qu'elle faisoit avec une telle vehemence d'esprit, qu'elle souffroit les agonies de son martyre autant de fois qu'elle se presentoit avec sa charge devant le Pere éternel & qu'elle n'étoit point écoutée, les infideles demeurant toujours infideles & retranchez du royaume de son Epoux.

Je sçay qu'il n'a jamais été permis aux femmes de faire publiquement dans l'Eglise l'office de Predicateur; outre que saint Paul

le défend en plusieurs endroits de ses Epîtres, la pudeur naturelle ne leur permet pas d'exposer leur visage à la veüe publique de toutes sortes de personnes : & il ne leur est pas moins défendu d'exercer la fonction de Missionnaire & d'aller porter l'Evangile dans les pais Infideles, tant à cause de la foiblesse de leur sexe, & des accidens qui leur pourroient arriver, que parceque l'opinion commune que l'on a de leur simplicité seroit plus capable de decréditer la doctrine & la religion qu'elles prêcheroient, que de luy donner du poids & de l'autorité ; outre qu'elles ne sont pas des sujets capables de recevoir l'impression du caractère du Sacerdoce, qui doit être comme indispensablement attaché à ce ministère. De là vient que les Peres ont toujours rejeté comme des fables ce qu'un certain Prêtre Afriquain avoit écrit des Predications de sainte Teclé, & qu'il avoüa depuis n'être qu'une fiction de son esprit. Aussi ne trouve-t-on point que l'Eglise ait jamais donné à aucune la qualité d'Apôtre, ce titre glorieux n'étant accordé qu'à ces grands hommes, que Dieu a donnez à son Eglise pour en être le fondement & les principales colonnes. Il ne leur est pas néanmoins défendu de faire en desir ce que les Predicateurs & les Apôtres font effectivement, & d'aller en esprit par tout le monde chercher des ames par un zele de leur salut pour les presenter au Pere éternel, afin que sa miséricorde avance la grâce de leur conversion, & le temps du regne universel de son Fils.

C'est ainsi que le zele de la Mere de l'Incarnation l'emportoit en esprit dans les nations infideles, & les plus barbares, en attendant qu'elle y allât en personne pour y faire des fonctions evangeliques autant que son sexe & sa condition le pouvoient permettre : de sorte que si l'on ne peut pas luy donner le nom d'Apôtre, on peut au moins luy donner celui de femme Apostolique ; & si elle n'en a pas fait exterieurement toutes les fonctions, ainsi qu'ont fait tant d'excellens Missionnaires, on ne peut au moins douter, qu'elle n'en ait eu le merite sur la terre, & qu'elle n'en possède maintenant la recompense & la couronne dans le Ciel.

## CHAPITRE X.

*I. Des premières ouvertures qu'elle eut pour le Canada. II. Ses sentimens sur ce sujet. III. Le sentiment de ses sœurs la voyant animée d'un zèle si extraordinaire. IV. Elle est rebutée de Dieu dans les prières qu'elle fait pour la conversion des âmes. V. Dieu luy manifeste ce qu'elle doit faire pour être exaucée.*

**L**E Réverend Pere Dinet Recteur des Jesuites de Tours que I.  
mon Superieur m'avoit donné pour Directeur, s'informant  
de mes dispositions interieures, je luy rendois compte de ce qui se  
passoit en moy touchant cet esprit Apostolique dont j'ay parlé;  
il approuvoit ma disposition & me disoit que ce qui m'avoit été  
montré en ce pais se pourroit bien effectuér en moy dans la Mission  
de Canada. Lors qu'il me dit cela je n'avois jamais ouy dire qu'il  
yeût un Canada dans le monde, & ce que j'avois veu en esprit  
ne m'en avoit donné aucune connoissance, car comme j'ay dit,  
je demurerai dans l'ignorance des choses que j'avois veuës, lais-  
sant le tout à la conduite de la divine providence, & m'aban-  
donnant à l'esprit qui m'excitoit si fortement au sujet du salut des  
âmes. Je ne pouvois m'imaginer que Nôtre Seigneur me voulût  
corporellement dans un pais étranger pour luy rendre aucun ser- II.  
vice eu égard à ma profession de Religieuse & de recluse dans  
un Monastere, quoy que mon esprit y fût continuellement & que  
dans l'intention toutes mes actions y eussent du rapport, je croyois  
que c'étoit mon affaire de m'attacher seulement à ce que Nôtre  
Seigneur me faisoit faire en esprit pour ces pauvres âmes, & d'ex-  
citer chacune des Sœurs, tant Professes que Novices à joindre leurs  
intentions aux miennes. Quoyque je tâchasse de me comporter  
avec prudence & retenuë, je ne pouvois néanmoins si bien me III.  
cacher que plusieurs ne jugeassent que Dieu vouloit de moy quel-  
que chose d'extraordinaire & de particulier, & elles croyoient que  
sa divine Majesté me tiroit du Monastere pour quelque occa-  
sion qui tourneroit à sa gloire. Cependant mon occupation in-  
terieure se fortifioit toujours aussi bien que mes poursuites conti-  
nuelles auprès du Pere éternel pour l'amplication du Royaume  
de JESUS CHRIST dans toutes ses pauvres âmes qui ne le connois-  
soient point: mais une nuit que je luy representois cette grande  
affaire, je connûs par une lumjere interieure, que sa divine Ma-

- IV. jetté ne m'écoûtoit point, & qu'elle ne se rendoit pas propice comme à l'ordinaire aux vœux & aux instances que je luy faisois. Cela me piqua le cœur d'une angoisse extrême, accompagnée d'humiliation & d'une disposition soumise à sa divine justice pour ce qui manquoit de mon côté, car de celuy de mon Epoux, je voyois l'équité, & j'eusse voulu être condamnée à souffrir toutes les peines imaginables pour être dans l'état de pureté requise pour poursuivre ma pointe, & fléchir le cœur du Pere éternel, à ce que mon bien-aimé Epoux qu'il avoit constitué le Roy des nations, en fût paisible possesseur par leur conversion. Je voyois en mon ame que le Pere éternel avoit agreables mes poursuites, pour une si juste cause, mais qu'il vouloit de moy quelque chose qui me manquoit pour être exaucée : Je me consumois à ses pieds, je m'abîmois au centre de ma bassesse & de mon neant, afin qu'il plût à sa divine bonté de mettre en moy ce qu'il luy plairoit davantage pour mériter d'être exaucée en faveur de mon Epoux.
- V. Alors j'experimentai un écoulement & un rayon divin en mon ame, lequel fut aussi-tôt suivi de ces paroles : demande moy par le cœur de JESUS mon tres-aimable Fils ; c'est par luy que je t'exauceray & que je t'accorderay tes demandes. Dès ce moment l'esprit qui me dirigeoit m'unit à ce divin & tres-adorable cœur de JESUS, en sorte que je ne parlois & ne respirois que par luy. J'experimentois toujours de nouvelles infusions de graces dans ce divin cœur de JESUS, qui me faisoit produire des choses admirables, que ma plume & ma langue ne peuvent exprimer, au sujet de l'amplification du Royaume de JESUS-CHRIST. Cela se passoit environ l'an mil six cens trente cinq, le tout s'adressant au Pere éternel & mes aspirations qui étoient l'expression de ce que je ressentois en mon ame, étant comme autant de flèches ardentes qui donnoient une atteinte continuelle au cœur de ce divin Pere ; non que je m'imaginasse rien de corporel, mais je ne puis m'exprimer autrement parlant de cette efficacité. Il me sembloit que je connoissois toutes les ames rachetées du Sang du Fils de Dieu en quelque coin de la terre qu'elles fussent, & mon amour se portoit particulièrement à celles qui étoient les plus abandonnées dans les pais des Sauvages, où je me promenois sans cesse.

## A D D I T I O N .

**L**E zele de la Mere de l'Incarnation croissoit de jour en jour, & dans la pensée conituelle qu'elle avoit, que le Verbe Incarné avoit répandu son sang pour sauver les nations, & qu'il en devoit être le legitime possesseur, non seulement par le droit de sa naissance, qui le devoit rendre le maître absolu de toutes les creatures, mais encore par celui de conquête, ayant surmonté les ennemis qui en avoient usurpé tiranniquement la possession, & par celui d'acquisition les ayant rachetées au prix de son sang & de sa vie: elle s'offroit à l'imitation de son Epoux, comme une victime prête à souffrir toutes sortes de supplices, afin de presser le Pere Eternel de le mettre en possession d'un heritage qui luy étoit dû par tant de titres. Outre le martyre continuel que son zele luy faisoit souffrir, elle desiroit être crucifiée, déchirée, brûlée, tourmentée pour une cause qui luy paroissoit si juste. Et même la cruauté des Tyrans luy sembloit trop douce, & les peines qu'ils faisoient souffrir aux Martyrs trop legeres, elle s'offroit de souffrir jusqu'au jour du Jugement universel les peines de l'enfer & la cruauté des démons, en conservant sa grace & son amour, pour obtenir de ce divin Pere une chose pour laquelle elle voioit que toutes les creatures visibles eussent dû être entierement ancanties. Après des sentimens & des protestations si extraordinaires, je ne sçay si l'amour, tout ingenieux qu'il est, peut faire davantage, ny s'il se peut trouver un zele qui porte plus loin ses desirs. Mais il n'appartient qu'à cette Mere de représenter au vif les sentimens de son cœur touchant cette matiere, & c'est ce qu'elle fait dans une lettre qu'elle a écrite au Reverend Pere Dom Raimond de saint Bernard son Pere & son Directeur dans la vie spirituelle. Voicy comme elle parle: Un desir comme le mien ne peut long-temps garder le silence, il se reitere sans cesse, & j'ay toujours de nouvelles choses à dire. Il n'y a heure, mon Reverend Pere, à laquelle je ne ressente de nouveaux attraits qui me font ardemment aimer ces pauvres ames. Si l'Oraison a du pouvoir sur Dieu, j'ose me promettre leur conversion, & que le cœur de mon divin Epoux se fléchira, car je le carresseray tant qu'il ne me pourra refuser. L'ardeur que je sens en mon ame, me porte à vouloir souffrir des choses tres-grandes, que V. R. ne croiroit pas volontiers de ma charité qu'elle sçait être tres-petite, mais celui qui allume dans

26.  
Avril  
1675.

mon cœur ce feu qui me consume, est assez fort pour tirer sa gloire de la plus foible & plus chetive de toutes ses creatures. C'est la grande lumiere dont il me remplit qui cause de tels effets, principalement sur ce qui regarde la foy des veritez divines qui nous sont revelées, & la grandeur de celuy qui en est l'auteur & qui les revele. Dans l'union interieure, où ces choses me sont montrées, je voy l'état déplorable de ceux qui ignorent ces grandes veritez; & il me semble qu'ils sont déjà plongez dans l'enfer, & que le sang de mon JESUS a été en vain répandu pour eux. D'ailleurs regardant les interets de Dieu, lequel par la grandeur de son immensité est par tout, & qui est par consequent dans ces creatures là aussi-bien que dans tout le reste du monde, c'est ce qui me perce le cœur, que son incomprehensible bonté ne soit pas connue, aimée, adorée & glorifiée des creatures mêmes dans lesquelles il est, & qui sont capables de le connoître, de l'aimer, de l'adorer & de le glorifier. Cela me fait souffrir plus que je ne vous le puis dire. Je conjure ce tout-puissant, auquel toutes choses sont possibles, & qui de rien a fait toutes choses, que s'il veut que j'aïlle dans l'enfer jusqu'au jour du Jugement, il me fera une grande misericorde, pourveu qu'il convertisse ces pauvres gens, & qu'ils viennent à le connoître; Car il est certain que s'ils le connoissoient, ils seroient aussi-tôt embrasés de son amour. Je ne fais que Begayer, Montres cher Pere; car les lumieres qui me sont communiquées, l'embrasement qu'elles me causent, les desirs qu'elles m'excitent, sont inexplicables. J'ose seulement vous dire que cela ne se fait pas en vain: Dieu fasse donc de moy tout ce qu'il luy plaira, j'adore ses desseins: priez-le s'il vous plaît, que je me rende digne qu'ils s'accomplissent en moy.

Mais de quelque zele que cette Mere fût transportée, & quel que desir qu'elle eût de souffrir les derniers supplices pour procurer au Verbe Incarné l'empire sur toutes les nations, elle n'étoit point écoutée, & il fut necessaire que le Pere Eternel pour soulager les angoisses de son cœur, luy dît que pour être exaucée, ce n'étoit pas assez de demander les interets & la gloire de son Fils, quelque juste que fût cette cause, mais qu'il les luy falloit demander par le cœur du même fils. Ayant donc ainsi appris de la bouche de Dieu même combien ce cœur luy étoit agreable, & puissant pour obtenir ses faveurs, elle luy porta depuis tout le reste de sa vie une devotion particuliere. Elle n'offroit rien à Dieu & ne luy demandoit rien que par ce cœur adorable. C'étoit son refuge dans ses ne-

cessitez, sa consolation dans ses peines, son repos dans ses fatigues, son tresor dans ses pertes, & son tout dans le mépris qu'elle faisoit de toutes choses.

## CHAPITRE XI.

*I. Dieu dans un ravissement luy donne l'explication de la vision prophetique qu'elle avoit eue quelque tems auparavant. II. Il luy fait voir le Canada, & luy commande d'y aller. III. Son acquiescement propre & aveugle à ce commandement. IV. Elle n'a plus de pensées ny de desirs que pour ce pays Sauvage, où elle fait en esprit & par avance ce qu'elle y doit faire un jour par effet. V. Dieu favorise son dessein, & en facilite l'execution donnant un mouvement semblable à une Dame de condition.*

**L**es dispositions dont je viens de parler se fortifiant de plus en plus, un jour que j'étois en oraison devant le tres-saint Sacrement, appuyée sur la chaire en laquelle j'avois place dans le Chœur, mon esprit fut en un moment ravi en Dieu, dans lequel ce grand país qui m'avoit été montré en la façon que je l'ay décrit cy-devant, me fut représenté de nouveau avec les mêmes circonstances; alors cette adorable Majesté me dit ces paroles: c'est le Canada que je t'ay fait voir, il faut que tu y aille faire une maison à Jesus & à Marie. Ces paroles qui portoient vie & esprit dans mon ame, la rendirent en cet instant dans un aneantissement indicible au commandement de cette infinie & adorable Majesté, laquelle néanmoins luy donna assez de force pour répondre & luy dire: O mon grand Dieu vous pouvez tout, & moy je ne puis rien, s'il vous plaît de m'ayder, me voila prête, je vous promets de vous obeir, faites en moy & par moy vôtre tres-adorable volonté. Il n'y eut point là de raisonnement ny de reflexion, la réponse suivit le commandement & ma volonté fut dès ce moment unie à celle de Dieu, d'où s'ensuivit une extase amoureuse dans laquelle cette infinie bonté me fit des caresses qu'aucune langue humaine ne pourroit jamais exprimer, & à laquelle succederent de grands effets interieurs de vertu. Je ne voyois plus d'autre país pour moy que le Canada, & mes courses ordinaires étoient dans le país des Hurons pour y accompagner les ouvriers de l'Evangile: j'y étois unie d'esprit au Pere Eternel sous les auspices du sacré cœur de Jesus pour luy gagner des ames. Je faisois bien des stations par tout le monde, mais

les parties du Canada étoient ma demeure & mon pais : mon esprit étoit tellement hors de moy & absent du lieu où étoit mon corps, qui cependant souffroit beaucoup par cette sorte d'absence qu'en prenant même ma refecion je faisois les mêmes fonctions & les mêmes courtes dans les pays des Sauvages, pour y travailler à leur conversion, & pour aider les ouvriers de l'Evangile; & les jours & les nuits se passoient de la sorte. En ce tems-là le Reverend Pere Poncet m'envoya une relation de ce qui se passoit en Canada, & sans rien sçavoir de mes dispositions & de mes sentimens touchant cette mission, il m'écrivit la vocation que Dieu luy donnoit pour y aller travailler, il m'envoya encore un petit bourdon qu'il avoit apporté de Nôtre-Dame de Lorette avec une image de la Mere Anne de saint Barthelemy, Espagnole, dans laquelle Nôtre-Seigneur étoit représenté qui de sa main montrait la Flandre à cette bien-heureuse Religieuse, l'invitant d'y aller pour le servir, & que l'herésie l'alloit perdre : je vous envoie ce bourdon & cette image, disoit le Pere, pour vous convier d'aller servir Dieu dans la nouvelle France. Je fus surprise de cette semonce, veu comme j'ay dit, qu'il ignoroit ce qui se passoit en moy, & que je tenois tout cecy fort secret. Cependant toutes ces rencontres m'étoient autant d'aiguillons pour faire agir plus puissamment & pour allumer de plus en plus le feu qui me consumoit pour le salut des ames. Je n'osois parler à qui que ce fût du commandement que la divine Majesté m'avoit fait, à cause que cette entreprise me sembloit extraordinaire & sans exemple, & qu'en apparence elle étoit au dessus de ma condition & de mon sexe : mais je ne laissois pas de presser le Pere éternel de venir à l'exécution de ce qu'il luy avoit plu de me commander, luy représentant ce que luy-même connoissoit de mon insuffisance, qu'il pouvoit tout & que je ne pouvois rien, & qu'il fît en cela selon son bon plaisir. De la sorte j'attendois l'exécution de ses ordres, & cependant j'étois toujours dans les missions, & mon cœur dans un zele qui le consumoit : rien ne me soutenoit qu'une paix savoureuse & féconde, sans laquelle je n'eusse pu subsister, ny porter une impression si forte & si continuelle. En ce même tems que la divine Majesté m'occupoit de la sorte, elle dispoit l'esprit de Madame de la Peltrie, personne de condition & d'une éminente vertu, pour se donner avec tous ses biens à la mission de Canada : à quoy elle avoit été puissamment excitée par la lecture d'une relation, en laquelle le Reverend Pere le Jeune demandoit en general, s'il ne se trouve-

V.

## DE L'INCARNATION.

311

roit point quelque sainte ame qui voulût aller ramasser le Sang du Fils de Dieu pour le salut des pauvres Sauvages de ces contrées de Canada. Cette vertueuse Dame ayant été gagnée par des paroles si touchantes , cherchoit tous les moyens possibles d'exécuter ses bons desirs , & prioit Nôtre Seigneur de mettre ses affaires dans l'état qu'il jugeroit convenable à ce dessein. Lors qu'elle s'entretenoit en ses pensées elle tomba malade à l'extrémité , en sorte que les Medecins n'en attendoient de moment en moment que la mort. En cet état elle se souvint de ses bons desirs pour le Canada, qu'elle tenoit pour son cher pays , & se sentit inspirée de faire un vœu au glorieux saint Joseph que s'il luy plaisoit d'obtenir de Dieu sa santé elle feroit un Seminaire en Canada en faveur des pauvres filles des Sauvages. Au même moment qu'elle eut fait ce vœu toutes ses douleurs violentes qu'on avoit jugées mortelles se retirèrent , & il ne luy en resta plus que la foiblesse. Le Medecin arrivant là dessus fut également joyeux & surpris , & luy ayant demandé , Madame que sont devenues vos douleurs ? Elle luy repartit ingénieusement qu'elles étoient allées en Canada ; luy qui ne sçavoit pas ce qui s'étoit passé , prit cette réponse pour une recreation. Lors que cela se passoit nous ne nous connoissions point Madame de la Peltrie & moy , & nous n'avions jamais entendu parler l'une de l'autre , mais la bonté divine dispoit les affaires de tous côtez avec douceur & suavité.

## A D D I T I O N.

**A** Prés que Dieu eut commandé à la Mere de l'Incarnation de luy aller bâtir un Monastere en Canada , & qu'elle eut acquiescé à ses ordres avec la même promptitude d'esprit que fit saint Paul lors qu'il répondit à la voix qui l'appelloit. *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse*, La France ne fut plus son païs, & son esprit n'habitoit plus dans son corps, mais dans le lieu qui luy étoit désigné pour partage. Cette suprême Majesté luy monroit la fin où il la destinoit , sans pourtant luy marquer les moyens dont elle se vouloit servir pour l'y faire parvenir ; mais au même-temps il dispoit le cœur de Madame de la Peltrie à un semblable dessein , & luy inspiroit les mêmes sentimens , sans luy faire voir pareillement de quelle maniere une si grande entreprise se devoit executer. Dieu qui vouloit que tout dépendît de sa providence aveugloit ces deux ames dans sa conduite , & il agissoit des deux.

côtez dans la veuë de les joindre un jour pour leur faire accomplir de compagnie le dessein qu'il leur faisoit concevoir séparément.

La vie de cette illustre Dame a une telle liaison avec celle de la Mere de l'Incarnation, & sa pieté donnera le fondement à une partie si considerable de cette histoire, que je ne me puis dispenser de la faire connoître sans y faire icy une brèche fort remarquable. Je n'entreprends pas néanmoins d'écrire une vie remplie de tant de vertus & d'actions heroïques : le sujet est trop ample & trop fecond, & je ne doute nullement que Dieu ne suscite quelque sçavante plume, pour mettre au jour une histoire qui donnera de l'édification & de l'exemple à toutes les personnes de pieté. Mon dessein est seulement d'en donner une legere idée, afin que l'on connoisse le merite de la personne, quand on parlera d'elle en la suite de cét ouvrage.

Elle nâquit à Alençon de parens riches, & tres-considerables dans la Province, qui prirent un soin tout particulier de l'élever en la crainte de Dieu & dans les veritables principes de la Religion. En quoy ils n'eurent pas beaucoup de peine, parce que son bon naturel, & son inclination au bien la rendoient si docile, qu'il étoit aisé de voir qu'elle n'étoit née que pour la vertu. Elle fit paroître dès son enfance la maturité d'une personne âgée qui luy faisoit mépriser les jeux & les legeretez des enfans de son âge pour s'appliquer aux œuvres de pieté qu'elle voioit pratiquer. Sur tout la misericorde sembloit avoir pris naissance avec elle aussi heureusement qu'avec Job, car elle ne pouvoit voir une personne dans la misere qu'elle ne la soulageât selon son petit pouvoir, ou si elle ne le pouvoit faire, elle regrettoit son impuissance & demeueroit toute penetrée d'une tendre compassion. Dès commencement si Chrétiens attiroient l'admiration de ses parens, qui se disoient les uns aux autres, ce que les parens de Zacharie se disoient sur la naissance de saint Jean : Quel pensez-vous, que sera un jour cét enfant ?

Quand elle fut plus avancée en âge & qu'elle eut acquis une plus parfaite connoissance des avantages qu'il y a de servir Jesus-Christ, elle se tourna toute vers luy dans le dessein de le prendre pour Epoux : & ne pouvant plus voir les pompes & les vanitez du siecle qu'avec un extrême mépris, elle pensoit aux moyens qu'elle pourroit prendre de se consacrer à son service dans quelque Religion. Néanmoins comme on ne luy parloit de rien, elle ne se hâtoit pas,

## DE L'INCARNATION.

313

pas, voulant prendre prudemment le temps & l'occasion de faire l'ouverture de son dessein. Mais enfin ses parens luy ayant témoigné qu'ils la vouloient engager dans le mariage, & même que l'occasion d'entrer dans cet engagement étoit présente, cette proposition luy parut si choquante & si contraire aux inclinations de son cœur, qu'elle se déroba de la maison pour s'enfermer dans un Monastere, d'où l'on eut bien de la peine à la retirer. Mais enfin ayant pris conseil, & voyant que c'étoit la volonté de Dieu; qu'elle obeît à ceux qui luy tenoient sa place sur la terre, elle consentit au mariage, & épousa un gentilhomme de qualité de la maison de Tounoys, nommé Monsieur de la Peltrie; dont elle a depuis retenu le nom, étant auparavant appelée Madelaine de Chauvigny.

Dieu bénit son mariage d'une fille qui ne vint au monde que pour accroître le nombre des predestinez, & peu de temps après il luy plut d'appeller à soy son mary, par la mort duquel elle s'entra dans sa premiere liberté. Etant ainsi degagée de ses liens elle crut qu'elle ne devoit pas perdre le temps dans l'oisiveté de la plupart des personnes de sa qualité; mais elle pensa aussi tôt à faire le choix d'une condition dans laquelle elle pourroit rendre de plus grands services à Dieu. D'un côté elle s'étoit tellement engagée dans la vie du mariage, qu'elle n'avoit pas perdu l'inclination à celle de la Religion. D'ailleurs se voyant libre, jeune, sans enfans, & avec de grands biens, elle crut que ce luy seroit un avantage de demeurer comme elle étoit, pour faire quantité de bonnes œuvres qu'elle n'eut pu pratiquer dans l'état d'une pauvreté volontaire. Elle ne voioit pourtant pas encore de quelle maniere ny en quelle condition elle donneroit à Dieu des preuves de son amour: elle sentoit seulement en general un zele tres ardent pour le salut des ames, & la ferveur dont elle étoit saintement échauffée ne se pouvant contenir, elle emportoit son esprit dans les pais les plus éloignez, pour y accompagner les Predicateurs & les Missionnaires. Lorsque son esprit étoit ainsi dans l'incertitude, & qu'elle n'avoit encore que des pensées generales & indeterminées, elle fit favorablement la lecture dont la Mere de l'Incarnation vient de parler, & comme c'étoit là le point où Dieu la destinoit, elle en fut si sensiblement touchée qu'elle se determina dès lors au Canada, se consacrant en esprit avec tous ses biens au service des filles sauvages.

Ce dessein qui ne fut qu'ébauché par cette premiere resolution, reçut un accroissement notable un jour de la Visitation de la sainte

314 LA VIE DE LA MERE MARIE  
Vierge, qu'éstant en oraison Nôtre Seigneur parla à son cœur, & luy dit que sa volonté étoit qu'elle allât en Canada travailler au falut des filles Sauvages, & que c'étoit en cette maniere qu'il vouloit être servi, & recevoir des preuves de la fidelité qu'elle luy promettoit, l'affurant de sa part qu'il luy feroit de grandes graces dans ce pais barbare. A des paroles si tendres elle entra dans une extrême confusion, & toute baignée de larmes elle répondit: Ce n'est pas à moy, Seigneur, qui suis une si grande pecheresse, & une si vile creature qu'il faut faire de si grandes faveurs. A quoy Nôtre Seigneur luy repartit: Il est vray, mais c'est pour donner sujet d'admirer davantage ma misericorde: Je veux me servir de vous en ce pais là, & nonobstant les obstacles qui s'éleveront pour empêcher l'exécution de mes ordres, vous y irez, & y mourrez.

Après une réponse si aimable & des promesses si magnifiques elle demeura dans le silence, acquiesçant aux ordres de Dieu, & se sentant remplie d'esperance qu'il accompliroit en elle ce qu'il luy commandoit, & ce qu'il venoit de luy promettre. Elle ne voulut pas néanmoins procurer l'exécution de ce grand dessein sans l'avoir fait examiner par des personnes sçavantes & éclairées, qui après avoir pris une connoissance exacte de paroles & par écrit de toutes ces circonstances, reconnurent qu'il étoit de Dieu, & qu'elle ne pouvoit davantage en différer l'exécution sans résister au saint Esprit qui en étoit l'auteur.

Cette haute vocation reçut le dernier trait de sa perfection dans la maladie dont la Mere de l'Incarnation vient de parler, laquelle la mena à une telle extremité, qu'elle fut entièrement abandonnée des Medecins: la mort la pressoit de si près que plusieurs ouvriers s'assemblerent pour luy faire à la hâte un habit de Religieuse de saint François dans lequel elle vouloit mourir. Il y avoit si peu à esperer qu'on la sollicitoit avec empressement de revoquer un testament qu'elle avoit fait, & tout ce qu'elle pouvoit faire en cet état c'étoit de prier d'une voix mourante & qui ressenoit déjà le sepulchre, qu'on ne luy parlât que de Dieu & qu'on la laissât mourir en paix. Deux Peres Capucins qui l'assistoient prioient pour elle comme pour une agonisante, & selon les prieres de l'Eglise, ils commandoient déjà à son ame de sortir. Sa vie étant ainsi desesperée de tout le monde, elle se sentit inspirée de faire vœu d'aller en Canada pour y bâtir une Eglise à Dieu sous le nom de saint Joseph, & y employer sa vie & ses biens sous ses auspices

## DE L'INCARNATION.

315

au service des filles sauvages. Elle suivit le mouvement de cette inspiration : & de la sorte, la résolution qu'elle avoit fait d'aller en Canada fut convertie en vœu. Au même moment elle fut saisie d'un doux sommeil pendant lequel ses douleurs cessèrent & la fièvre la quitta, au grand étonnement de tout le monde, sur tout des Medecins, qui apprenant qu'elle étoit encore en vie la voulurent voir, & l'un d'eux qui ne sçavoit rien de ce qui s'étoit passé en son interieur, luy ayant tâté le pouls luy dit d'un ton qui ressen-  
toit la joye: Hé, quoy, Madame, où est vôtre fièvre? Assure-  
ment elle est allée en Canada. Elle fut surprise de l'entendre par-  
ler de la sorte, & luy dit en soupirant, ainsi qu'a remarqué nôtre  
Mere: oüy, Monsieur, elle est allée en Canada.

Il faut icy admirer combien la providence de Dieu s'est mon-  
trée uniforme dans sa conduite sur ces deux grandes ames. Toutes  
deux ont été premierement transportées d'un zele tout de feu pour  
la conversion des ames: Toutes deux ensuite ne se pouvant contenir  
en elles-mêmes, ont accompagné en esprit les Missionnaires qui  
travailloient à cette conquête par tout le monde: Toutes deux  
ensin ont été déterminées au Canada par le commandement exprés  
que Dieu leur a fait d'y aller: Et, ce qui merite reflexion, au même  
temps que Dieu operoit ces sentimens en l'une, il les produisoit en  
l'autre. Ainsi quand on apprendra à la suite qu'elles sont mortes  
en même lieu & en même temps, on ne s'étonnera pas d'entendre  
dire d'elles, ce que l'on dit des personnes les plus unies, qu'ayant  
été si conformes pendant leur vie, la mort ne les devoit pas se-  
parer. Mais comme l'occasion se presentera encore d'autres fois  
de parler de cette vertueuse Dame, je reviens à la Mere de l'In-  
carnation.

Dieu luy ayant donc commandé de luy aller bâtir une Eglise &  
un Monastere dans le Canada, elle attacha entierement son cœur  
à ce país & à ce dessein. Son zele ne l'emportoit plus si souvent dans  
les Missions des Indes, de la Chine, du Japon, ny des autres con-  
trées de la terre où l'infidelité regnoit encore: elle y alloit pourtant  
encore quelquefois pour y accompagner les Missionnaires en esprit,  
& enfermer en son sein ces ames abandonnées, pour les offrir à  
Dieu & luy demander leur conversion; Mais elle revenoit touj ours  
à son Canada, & Quebec luy étant donné pour le lieu de son re-  
pos aussi bien que de son travail, c'étoit où elle venoit respirer.  
C'est ce qu'elle témoigne dans une lettre où montrant comme  
Dieu luy avoit donné un esprit Apostolique qui la faisoit courir

Lettre à  
son fils.  
3. OÙ-  
bre. 1645

par tout le monde avant que de l'attacher au Canada, elle donne une instruction remarquable touchant les vocations, sçavoir que Dieu ne lie pas toujours d'abord une ame aux lieux & aux emplois où il la destine, mais qu'il luy donne premierement une vocation generale comme pour la mettre dans un état de détachement & dans une disposition propre à recevoir sa dernière impression, puis il la determine aux emplois & aux desseins particuliers où il veut être servi. Voicy donc ce qu'elle dit : Au commencement je ne connoissois point le Canada, & je pensois quand on disoit ce mot que ce n'étoit que pour faire peur aux enfans. C'est pourquoy ce n'est pas le lieu seulement qui peut rendre une vocation meilleure, Dieu commence bien souvent par la generale, & puis il arrête le cœur dans le lieu où il nous veut. Ma vocation a été de cette sorte, & il y en a beaucoup d'autres semblables : pendant plusieurs années je ne sçavois où arrêter mon esprit, & puis tres évidemment il me fit connoître qu'il me vouloit en Canada, & il en a fait l'exécution d'une façon toute merveilleuse sans que j'y aye rien fait de ma part que d'acquiescer à ses divines volontez. Souvent je rejettois les mouvemens que Dieu m'en donnoit à cause de la grande disproportion que je voyois de ma condition à celle qui m'étoit proposée interieurement ; mais une reprehension aussi interieure me redressoit pour me faire suivre Dieu dans le temps de son ordonnance, que j'attendois abandonnée à ses divines volontez.

## CHAPITRE XII.

*I. Dieu l'épure de ses propres desirs dans les choses mêmes qu'il luy a commandées. II. Extase puissante, dans laquelle Dieu luy fait voir de grandes choses. III. Dieu la dépouille entierement de sa volonté propre. IV. Et la fait changer d'état, de sorte qu'après la vehemence de son zele, elle demeure paisiblement abyssée dans la volonté de Dieu.*

**L**A divine Majesté voulant entierement me dépouiller & dénuier de mon propre vouloir dans les choses mêmes qu'elle m'avoit commandées, afin que tout fût d'elle & qu'il n'y eût rien de la creature, elle me fit connoître un jour que j'étois en oraison devant le saint Sacrement qu'elle me vouloit reduire à ce dépouillement. Je traitois pour lors avec elle du salut des ames dans l'accez ordinaire qu'il luy plaisoit de me donner ; en un moment

DE L'INCARNATION.

317

II.

elle m'ôta tout pouvoir & toute capacité de ce commerce, & ravit mon ame en une extase, qui la mit dans son souverain & unique bien, pour la faire jouir de ses caresses & de ses divins embrasemens, dans un amour & une privauté indicible. Il luy découvrit le grand avantage qu'il y a de luy gagner des ames, & l'incita à les luy demander. Alors mon ame picquée des interests de son Epoux, vouloit par une amoureuse impatience que ses affaires fussent avancées, s'offrant pour cet effet d'estre une victime, bien qu'il eût fallu donner mille vies s'il eût été possible, & conjurant le Pere Eternel de la mettre en état de pouvoir executer le commandement qu'il luy avoit fait, de luy bâtir une maison en Canada en laquelle il fût loué & adoré avec JESUS & MARIE. Je le priois en outre de n'en point separer le grand saint Joseph, parceque j'avois de fortes impressions que c'étoit luy que j'avois veu être le Gardien de ce grand pais, & dans mes plus intimes & plus familiers entretiens, j'avois en l'esprit que JESUS, MARIE, & JOSEPH ne devoient point être séparés; en sorte qu'une fois étant à table au Refectoir, & ressentant des affections extatiques, je disois: O mon amour! il faut que cette maison soit pour JESUS, MARIE, & JOSEPH; je le disois & ne pouvois m'en empêcher. J'avois une certitude que la divine Majesté agréoit mes instances, que je ne faisois que par le mouvement de son Esprit. Elle jettoit ses regards sur moy, lorsque dans le même mouvement je voulois ravir sa volonté par un amoureux effort, dans lequel je voyois que j'avois le droit & la justice de mon côté, à cause de mon divin Epoux: III. mais cette suradorable Majesté jettant ses regards sur moy, me signifioit que j'avois voulu ravir sa volonté, mais que par son amour elle vouloit triompher de la mienne. Ah! qui pourroit décrire ce commerce d'amour? Il se fit lors une operation dans mon ame qui la faisoit délicieusement agoniser; elle respiroit seulement un peu se confessant vaincue, & disant par les aspirations qui luy restoient: Ah mon amour! Ah mon grand Dieu! je ne veux rien & ne puis rien vouloir; vous m'avez ravi ma volonté, comment donc pourrois-je vouloir, ma volonté étant ravie & rendue impuissante de vouloir? Voulez donc, ô mon Amour, voulez seul dans la droiture & dans la justice de vôtre divin vouloir. Mon ame ensuite demeura perdue & sans respirer dans ce grand ocean d'amour de l'infinité Majesté de Dieu. Au sortir de cette operation, de laquelle je ne fais que bégayer, parce qu'elle contenoit IV. des choses indicibles, je me trouvai dans un changement d'état

au regard de celuy où j'étois auparavant : cét état nouveau étoit une paix, un repos, un non vouloir, & une demeure dans la volonté de Dieu, avec laquelle je traitois de toutes les affaires du Royaume du sacré Verbe Incarné. Cette divine volonté me conduisoit & me gardoit dans ces chemins de paix, d'une maniere qui jusques alors m'avoit été inconnue, quelques grandes graces qu'elle m'eût faite. Je ne souffrois plus d'angoisses pour le salut des ames en tout ce que je traitois avec cette suradorable Majesté, quoy que j'eusse les mêmes veuës, les mêmes missions, & les mêmes stations qu'auparavant, mais j'experimentois que cette divine volonté faisoit tout pour moy; je fus un an en cét état en suite de cette operation.

### A D D I T I O N.

**L**E premier effet de la Prophetie & de la revelation est la certitude, qu'elle laisse dans l'esprit de celuy qui la reçoit, qu'elle est veritable, & qu'elle aura infailliblement son effet: & quoy qu'il voye des apparences contraires qui semblent la devoir rendre impossible, il ne peut neanmoins douter de la verité qui luy est representée, ny de la fidelité de Dieu pour l'executer dans le temps qu'il a déterminé. C'est ce qui la distingue des lumieres de l'esprit humain, & même des inspirations ordinaires du saint Esprit, qui ne donnent jamais une telle assurance qu'elles déclarent la volonté de Dieu, qu'il n'y ait quelque sujet d'en douter. De-là vient que la Mere de l'Incarnation ayant veu dans une lumiere prophetique le grand & vaste païs qui luy devoit échoir en partage, Dieu luy ayant revelé depuis que ce païs étoit le Canada, & luy ayant commandé enfin d'y aller bâtir une Eglise à JESUS & à M A R I E, elle demeura si persuadée de la verité de cette lumiere & de l'infailibilité de son effet, qu'elle en entretenoit son esprit, & en parloit au Pere Eternel comme d'un decret immuable & arrêté, le conjurant seulement d'avancer les momens de ce grand dessein, & de trouver bon que dans son execution saint Joseph ne fut point separé de JESUS & de M A R I E. Sa priere étoit pressante; mais la veuë qu'elle avoit qu'il y alloit des interests du Verbe Incarné, qui par un si long retardement, demeroit privé de l'empire qui luy étoit dû par tant de titres sur toutes les nations, luy faisoit redoubler ses instances avec une telle impetuosité d'amour, afin de gagner la volonté de Dieu, qu'il

## DE L'INCARNATION.

semble que Dieu ne pût résister à une si violente attaque, qu'en se rendant le maître de la sienne; ce qu'il fit par cette haute grace, dont elle décrit icy l'opération, & dans laquelle elle dit que Dieu la dépoüilla entièrement de son propre vouloir. Elle en parle encore plus clairement dans la relation qu'elle a été depuis obligée de faire de sa vocation au Canada, & parceque cette faveur n'est pas commune, je rapporteray icy ses propres paroles, afin qu'elles la fassent connoître elle-même dans toutes ses circonstances. Un jour, dit-elle, étant devant le tres saint Sacrement dans un profond entretien avec le Pere Eternel touchant l'amplification du Royaume de son Fils, je me vis en un moment toute absorbée en sa divine Majesté, laquelle avec un amour de complaisance me vouloit surmonter en m'ôtant ma volonté au regard des poursuites & des courses que je faisois au sujet de l'amplification du Royaume de son Fils. Et en effet, il operoit en moy quelque chose qui me martyrisoit, car à peine me permettoit-il de jeter un soupir pour arrêter ce tourment, qui étoit tuant & charmant tout ensemble, d'une maniere qui ne se peut exprimer, me signifiant seulement que je le laissasse vouloir. Alors j'experimentay que je n'avois plus de volonté, & que Dieu vouloit pour moy. C'est pourquoy je luy disois: voulez donc, puisque je ne puis plus vouloir; voulez pour vôtre Fils & pour moy. Dès ce moment il m'ôta toutes les langueurs que me causoient mes poursuites, & toutes mes courses n'étoient plus que dans la paix & dans l'attente que sa volonté achevât son œuvre. Cela se passa environ l'année mille six cens trente cinq.

Un personnage fort illustre & des plus éclairés de ce siècle dans la vie intérieure, ayant appris de sa propre bouche ce qui se passa dans cette rencontre, cette opération de Dieu sur sa volonté luy parut si singulière, qu'il prenoit plaisir à l'en interroger & à s'informer de ses circonstances & de ses effets; & à la fin cette grace luy donna tellement dans l'esprit qu'il l'écrivit dans un livre parmi les remarques, qui pouvoient luy donner de l'édification, & qu'il estimoit les plus rares dans la vie spirituelle. Comme l'autorité de cet excellent homme peut donner un grand poids à une faveur si extraordinaire, je rapporteray icy son témoignage dans les mêmes termes qu'on l'a trouvé écrit dans ses memoires après sa mort. Je voiois, dit-il, les Mères Ursulines disposées & appelées à la mission, & leur conversation m'édifioit à merveille, sur tout celle de la Mere Marie de l'Incarnation. Car je me souviens que cette grande Religieuse parloit

*M. de  
Bernie-  
res de  
Loui-  
gny.*

LA VIE DE LA MERE MARIE

tres-bien de l'excellence de la vie Apostolique , & qu'elle en avoit des sentimens admirables tirez pour la plupart de l'Écriture sainte. Elle disoit un jour au Pere Eternel en se plaignant doucement: Vous me donnez des desirs extrêmes que mon Jesus soit le Roy des Nations , & de contribuer à cela ; envoyez y moy donc, ô mon Dieu. Et une autrefois elle disoit: Oüy , mon Jesus , il faut que vous soyez le Roy des Nations , car il est écrit : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.* Et encore *Omnes gentes servient ei.* Et il est encore dit ailleurs : *dicite in nationibus , regnabit à ligno Deus.* Mais elle souffrit un jour une operation bien extraordinaire , car s'efforçant de prendre la volonté divine , pour ne la quitter jamais , & la fléchir à l'établissement du Royaume de son Fils sur toutes les nations , Nôtre Seigneur alors prit la sienne , & du depuis elle n'a point eu de volonté propre , mais la seule volonté de Dieu , a été sa volonté , luy étant impossible de rien vouloir que ce que Dieu veut. En un mot, c'est une grande ame & solidement vertueuse , qui a une profonde humilité , une charité éminente , & qui ne perd point l'union actuelle avec Dieu. Elle dit donc que Dieu la dépoüilla de son propre vouloir , ou pour me servir des paroles dont Dieu usa en son endroit, il triompha de sa volonté, non qu'il luy ôtât entierement cette puissance qui est le principe des affections spirituelles, ou qu'il la privât de sa liberté, l'un & l'autre étant également impossible , mais parce que la volonté de Dieu s'empara tellement de la sienne, qu'elle ne pouvoit plus vouloir que ce que Dieu vouloit : Aussi ne dit-elle pas que Dieu luy ôtât sa volonté , en quoy consiste la puissance , mais qu'il luy ôta son propre vouloir, ce qui s'entend seulement de l'acte. Dieu luy avoit autrefois ôté son cœur pour l'enchasser dans un autre cœur , sçavoir dans le cœur de Jesus. Christ: icy par une operation presque semblable , il luy ravit sa volonté , qui est le cœur de l'ame , pour l'enchasser, ou plutôt pour la perdre dans une autre volonté , sçavoir dans la volonté de Dieu , en sorte que la volonté de Dieu étoit le principe de ses desirs , & agissoit plus en elle que la sienne propre. Ainsi l'on eut pû luy donner ce nom saint & admirable que Dieu avoit promis à un peuple qui devoit être tout à luy : *On vous appellera : ma volonté est en elle :* Cette faveur merveilleuse commença par une espee d'agonie ; c'est à dire , que sa volonté agoniza avant que de mourir a elle-même , pour se perdre en celle de Dieu : où bien que son ame agoniza avant que de mourir à son propre vouloir , pour ne plus vouloir que par la volonté

Pf. 112.  
3.  
Ps. 71.  
2.

Isai 62.  
4.

## DE L'INCARNATION.

321

de Dieu. Dans cette agonie , il luy restoit encore quelques aspirations , qui n'étoient autres que les actes de sa volonté ordinaire , par lesquels elle consentoit à la perte de sa volonté , en disant : Ah , mon Amour ! Ah , mon grand Dieu ? je ne veux rien & ne puis rien vouloir , puisque vous avez ravi ma volonté : voulez donc , ô mon Amour , voulez seul dans la droiture de vôtre divin vouloir. Avec ces aspirations , c'est à dire , avec ces actes d'acquiescement , avec ces restes de propre volonté , son ame agonisa délicieusement ; car comme il n'est rien de plus affligeant que de suivre les desirs de sa propre volonté , il n'est rien au contraire de plus doux ny de plus délicieux , que de ne vivre que de la volonté de Dieu. Aussi le nouvel estat où cette operation la fit entrer , fut un état tout de délices , de paix , de repos , de non vouloir , & de demeure en la volonté de Dieu , au regard même de ce qu'il luy commandoit , & de ce qui regardoit les intérêts du Verbe Incarné , qu'elle ne pouvoit voir auparavant privé de son domaine legitime , sans des angoisses qui la faisoient languir , & qui la conduisoient même quasi jusques à la mort. De la sorte pendant l'espace d'une année que dura cet état , elle ne vouloit plus que ce que Dieu luy faisoit vouloir , non par une simple resignation de sa volonté à celle de Dieu , ainsi que toutes les ames fideles doivent faire , mais par un empire de la volonté de Dieu sur la sienne , qui la flechilloit à ce qu'il desiroit luy faire vouloir. Mais si celle qui a expérimenté l'effet de cette grace confesse qu'elle n'en peut parler qu'en begayant , moy qui n'en ay la connoissance que par une communication bien legere , je devois , ce semble , demeurer entièrement dans le silence : mais j'ay cru être obligé de donner quelque éclaircissement à cette operation , qui dans sa substance : & dans ses termes eut pû donner de la peine aux personnes peu éclairées.

## CHAPITRE XIII.

*I. L'Esprit de Dieu la presse, de declarer ses sentimens pour le Canada II. Elle les declare à un Pere Jesuite qui les improuve & la rebute rudement. III. Elle a toujours dans la pensèe qu'elle n'est dans le Monastere de Tours que comme en dépost & pour un temps. IV. Quelque certitude qu'elle eût des volontez de Dieu dans les choses extraordinaires, elle avoit toujours quelque crainte d'estre trompée. V. Dieu la menace de l'abandonner, si elle ne declare & n'execute sa vocation pour le Canada. VI. Elle la declare & reçoit quelque esperance que l'exécution s'ensuivra.*

- I.** **A** Prés avoir porté une année entiere l'état dont je viens de parler, la divine Majesté me pressoit vivement de declarer tout ce qui se passoit en moy au sujet du Canada, pour luy obeïr j'en voulus dire quelques mots au Reverend Pere Salin Jesuite, auquel pour lors je communiquois des affaires de mon ame; mais il
- II.** me fit taire quasi dès le premier mot, & me mortifia bien severement, se mocquant de moy de ce que je m'amusois (disoit-il), à des fantaisies vaines & ridicules. Le voyant fermé à ce que je luy voulois dire, je n'osay plus luy en parler, reconnoissant aussi que j'étois une creature si pauvre & si chetive que je ne devois pas m'étonner s'il me renvoioit de la sorte: ainsi je demurai dans mon humiliation, & disois au sacré Verbe Incarné: mon doux Amour, mon doux Amour, s'il y a quelque chose à faire, faites-la s'il vous plaît; puisque rien ne vous est caché, vous sçavez que je suis une personne de neant que l'on ne croira jamais, l'on dira que je veux tromper les autres après avoir été trompée moy-même, sur tout en une chose qui semble être hors du sens commun, & qui plus est, en égard à ma condition Religieuse, qui doit être de vivre & de mourir dans un Cloître, je veux nonobstant tout cela vous obeïr: mais faites, s'il vous plaît, en sorte que je le puisse faire selon vôtre tres-sainte volonté. Après cette priere je demurai en paix attendant le temps de l'ordonnance divine, & cependant j'avois dans
- III.** l'esprit plus qu' auparavant que je n'étois en nôtre Monastere de Tours que comme en dépost, & en attendant que Nôtre Seigneur m'en tireroit, & qu'il m'y avoit mise pour me dresser à la vie Religieuse & me disposer à ce qu'il vouloit de moy. Je repoussois à mon ordinaire ces pensées, mais quelque resistance que j'y

## DE L'INCARNATION.

pûs faire, après les dernières impressions que Nôtre Seigneur m'avoit données pour le Canada, ce point étoit comme établi en mon esprit par une grande certitude intérieure, que je combattois néanmoins par une certaine crainte que j'avois d'être trompée; comme en effet, j'étois si craintive, que je n'osois parler de mes dispositions pour le Canada sur tout après que le Reverend Pere Salin m'eut si rudement rebutée. Je ne pûs néanmoins si bien faire, qu'on ne vint à découvrir que j'avois des pen-  
tes, & des inclinations particulieres pour les Missions de Canada, plusieurs personnes de piété m'en écrivoient leurs pensées, & d'autres m'en parloient, mais je ne declarois mon secret à aucun, sentant pour cela mon esprit dans une reserve toute particuliere, & étant retenuë par le mouvement de l'esprit qui me conduisoit. Je ne m'en entretenois qu'en general, & comme d'une chose sainte & avantageuse à la gloire de Dieu, selon ce qu'en disoient les Relations; & dans le Monastere je faisois tous mes efforts afin que mes Sœurs travaillassent auprès de Dieu pour la conversion des Sauvages: je les mettois toutes en ferveur pour cela, de sorte que dans la Communauté il y avoit des prieres, des penitences, & des communions continuelles à cet effet. Quelque temps se passa de la sorte, ensuite dequoy la divine Majesté me fit connoître qu'elle vouloit l'execution du dessein qu'elle m'avoit inspiré, & elle me pressoit fortement dans l'intérieur de déposer toutes les craintes, & de passer par dessus tous les respects des hommes pour déclarer ce qui s'étoit passé en moy touchant la vocation au Canada, & ce mouvement intérieur & continuel me pressoit principalement d'en écrire au Reverend Pere George de la Haye de la Compagnie de JESUS. Avec tout cela mes craintes d'être trompée du diable redoubloient, en sorte que je differois toujours d'écrire, & n'osois en demander congé à ma Supérieure, qui étoit pour lors la Reverende Mere Françoisse de saint Bernard, & beaucoup moins en osois-je parler au Reverend Pere Salin, qui étoit mon Directeur. Voila le peril où me jettoit mon infidèle puérilité, car d'autre côté Dieu me menaçoit intérieurement de m'abandonner si je ne luy obeïssois, parce qu'il n'étoit pas seulement question d'une Maison de priere, mais aussi d'un édifice Spirituel pour sa plus grande gloire. Lorsque j'étois en cette peine & que je ne sçavois à qui ouvrir mon cœur, le Reverend Pere de Lydel de la même Compagnie me vint visiter: cette occasion me fut favorable, car j'eus un puissant mouvement de luy decla-

rer ma peine, ce que je fis: & après qu'il m'eut entendu, il me dit que j'étois obligée en conscience de communiquer toute mon affaire au Reverend Pere de la Haye. Je suivis son conseil, & écrivis fidelement à ce Reverend Pere tout l'état present de mon interieur, avec le congé de ma Superieure, laquelle sçachant que c'étoient des affaires de conscience, ne voulut pas voir ma Lettre. Après qu'il eût tout considéré, il m'exhorta de me disposer à ce que la divine providence ordonneroit de moy, & que le temps de l'exécution de son dessein arriveroit, ainsi qu'il esperoit. Il communiqua mes papiers, ainsi que je l'ay sçeu depuis, au Reverend Pere Pontet, avec lequel j'avois par lettres quelque communication spirituelle, tant pour le sujet des Missions de Canada, que pour d'autres considerations, le tout par l'avis du Reverend Pere de la Haye, qui pour quelques raisons particulieres m'avoit conseillée de le faire. Après que j'eus déclaré mon secret à ce Reverend Pere, mon ame demeura dans une grande paix, car comme j'ay dit cy-devant, je ne voulois rien pour mon égard que dans les volontez divines, mais au regard des pauvres Sauvages, je n'avois point de bornes, & mes poursuites auprès de Dieu étoient sans interruption.

## A D D I T I O N.

**L**orsque la Mere de l'Incarnation cherchoit les moyens d'obéir aux ordres de Dieu, qui la pressoient de déclarer son dessein, & qu'elle avoit de la peine à trouver une personne à qui elle pût décharger son cœur, & capable d'entendre des propositions si extraordinaires & si nouvelles, elle apprit heureusement que le R. P. Dom Raimond de saint Bernard dont il a été souvent parlé au commencement de cette Histoire, & de qui elle avoit déjà autant reçu de secours dans la vie spirituelle qu'elle en eût pu attendre d'un Ange du Ciel, avoit le même dessein, & que ses affaires étoient si avancées qu'il étoit sur le point de s'embarquer pour aller consacrer sa vie & ses travaux au service des Sauvages. Elle crut que non seulement cette rencontre luy étoit favorable pour déclarer ses sentimens avec une liberté entiere à la personne du monde, en qui elle avoit le plus de confiance, mais encore que Dieu avoit peut-être choisy ce grand personnage pour l'aider en l'exécution de ce dessein, comme il avoit déjà fait dans les occasions les plus importantes de sa vie. C'est ce qui l'obligea de luy écrire la Lettre suivante, dans laquelle elle luy decouvre non seulement sa vocation pour le Canada, & la

DE L'INCARNATION.

325

haute idée qu'elle en avoit, mais encore le zele ardent dont son cœur étoit embrasé pour le salut des ames, sur tout de celles de ces pais Barbares, où elle se sentoit plus particulièrement appelée.

Mon tres-Reverend Pere, il me seroit impossible de ne vous pas témoigner ce qui me presse. Je n'ay jamais eu le desir d'aucune chose qui semblât me pouvoir avancer en l'amour de mon JESUS, que je ne vous l'aye communiqué, & qu'au même-temps je ne me loie soumise à vôtre bon plaisir, & à vos salutaires avis. C'est donc, Mon tres-Reverend Pere, que j'ay un extreme desir d'aller en Canada, & comme ce desir me suit par tout, je ne sçay à qui je me dois adresser pour le dire, & pour demander secours, afin de l'exécuter. Mais on m'a appris que vous êtes en dessein de vous exposer à une si haute entreprise, & que l'affaire est si avancée, que vous devez passer par cette premiere Flotte qui va partir après Pasques. Bon Dieu : cela est-il vray ? s'il est vray, de grace ne me laissez pas, & menez-moy avec vous. J'aime ardemment toutes ces petites Sauvages, & il me semble que je les porte dans mon cœur. Que je m'estimerois heureuse de leur pouvoir apprendre à aimer JESUS & Marie ! il faut que je vous confesse qu'il y a plus de dix ans que je suis poursuivie du desir de travailler au salut des ames, & je voy tant de charmes, & de bonheur en l'exercice de cet employ, que cela le r'alume sans cesse. Il n'y a point de pensée si agreable à mon esprit, & il me semble qu'il n'y a personne sous le Ciel, qui puisse jamais meriter la possession d'un bien si inestimable, que d'être choisie de Dieu pour un si haut dessein. Je pense que pour l'obtenir, il faut plus aimer que tous les Seraphins ; car cela se doit gagner par amour, & si j'aimois d'un amour tel que je m'imagine qu'il doit être, je me serois désja saisie du cœur de mon tres aimable JESUS, & l'aurois forcé de m'exaucer sans retardement, tant je me sens pressée. Vous ne sçauriez croire néanmoins combien je fais de saillies, ny combien de fois le jour mon esprit est transporté pour importuner celuy qui me peut seul ouvrir la porte : Et comme sa Majesté a des sujets dont elle se veut servir dans l'exécution de ses saintes volonte, le rapport qu'on m'a fait de vôtre dessein, m'a fait penser si ce divin Sauveur ne vous avoit poit choisi pour me faire posséder l'effet de mes desirs : pour comble de tous les autres biens qu'il m'a faits par vôtre moyen. Voudroit-il bien que vous fussiez le commencement & la fin de mon bonheur, pour me conduire au point où il me veut ? Si cela est qu'il soit beny sans cesse, & que son amour fasse que je ne m'en ren-

A son  
Dire-  
leur 10  
Mars  
1635.

de point indigne. Mais quand je considere mes imperfections, je dis aussi-tôt qu'il ne voudra point de moy, que quelque autre plus aimée luy gagnera le cœur, & qu'il fera tomber cet heureux sort sur elle. Mais je luy rends graces de ce chois, dans lequel il ne se peut tromper, & de ce qu'il se formera des sujets tels qu'il les veut, & qui luy seront des riches vaisseaux d'élection. Je vous conjure néanmoins de m'aider en mon dessein, & cependant de me donner une favorable réponse. Mais je m'imagine que vous m'allez blâmer de ce qu'étant si miserable, j'ose aspirer à une vie si sublime; Mais faites tout ce qu'il vous plaira, mon tres-Reverend Pere, j'honoreray toujours vos rigueurs aussi bien que vos bontez. Après que le Pere eut fait la lecture de cette Lettre, il fut également surpris d'entendre le dessein de nôtre Religieuse, & de voir que le sien, qu'il croyoit être fort secret, étoit découvert. Pour le premier, il ne l'approuva pas d'abord le voyant si opposé à la condition d'une Religieuse, à qui la seule veuë du monde doit faire peur, & qui à plus forte raison doit avoir d'autres sentimens que de quitter la Clôture pour passer tant de Provinces, & tant de Mers, afin de faire des fonctions Apostoliques dans un pais Sauvage, où il n'y avoit pas même alors de l'assurance pour les hommes. Mais aussi comme c'étoit un homme sage, il n'osa pas le condamner entierement scachant que la main de Dieu qui n'est point racourcie, peut faire des prodiges en tous les temps, & que la Providence, qui avoit déjà remply cette ame de tant de graces extraordinaires, la pouvoit encore destiner à des desseins plus relèvez contre l'attente, & la prudence de tous les hommes. C'est pourquoy afin de juger à fond d'une vocation si rare, il l'obligea de luy en declarer le commencement, le progres, les circonstances, & tout ce qui seroit necessaire pour former un jugement solide sur une affaire de cette importance; ce qu'elle fit avec une grande candeur, & simplicité en la maniere qui s'ensuit: Vous avez un grand sujet, Mon tres-Reverend Pere, de presumer & tout ensemble de vous defier de mon imbecilité: Et je ne m'étonne pas si vous êtes surpris, & dans l'étonnement de me voir aspirer à une chose qui semble inaccessible, & encore de voir que c'est moy qui y aspire. Pardonnez-moy, Mon tres cher Pere, si l'instinct si violent qui me pousse, me fait dire des choses que j'ay honte même d'envisager à cause de ma bassesse. Je m'en vais donc vous dire ma disposition, puisqu'il vous plaist me le commander. Votre Reverence sçait comme mon cher Epoux m'a tenuë depuis long-temps dans une étroite union, & liaison interieure qui ne me

*A son  
Dire-  
Rene  
Avril  
1635.*

## DE L'INCARNATION.

327

permettoit pas d'arrêter la veüe sur aucune chose particuliere, que sur luy seul qui me tenoit contente dans la jouissance de mon amour, dans lequel je me voiois si avântagée, que la soustraction de toutes les autres choses me sembloit douce : & que quelques croix que je pusse experimenter, elles ne me pouvoient faire sortir de cette disposition. Il est arrivé que depuis ma profession Religieuse, il a tenu mon esprit dans une douce contemplation des beautez ravissantes de sa Loy, & sur tout du rapport de la Loy ancienne, avec la Loy Evangelique. Dans cette veüe ma memoire étoit continuellement remplie des passages de l'Ecriture Sainte, qui me confirmoient dans toutes les veritez qui y sont dites du sacré Verbe Incarné, quoy que je n'en eusse jamais douté, & generalement dans tous les plus hauts points de nôtre Foy; de sorte que par la grandeur de ces lumieres, je me suis trouvée dans de si grands transports, que toute hors de moy je disois : O mon grand Dieu, ô mon grand Amour, je fais vœu de croire tout ce qui a été dit de vous, & tout ce que la foiblesse créée ne peut dire de vous : Car, Mon cher Amour, vous me ravissez dans les connoissances dont vous remplissez mon esprit. Or cela a mis dans mon ame un extremé desir de la vie Apostolique, & sans regarder mon imbecilité, il me sembloit que ce que Dieu me versoit dans le cœur, étoit capable de convertir tous ceux qui ne le connoissent, & ne l'aiment pas. Lorsque je fis mes exercices spirituels, je me trouvois toute honteuse quand il me falloit rendre compte de mes sentimens, qui ne convenoient point à mon sexe ny à ma condition. Je n'avois point entendu parler de la Mission, & néanmoins mon esprit étoit par desir dans ces terres étrangères. Il y a plus de dix ans, comme je vous ay dit par ma dernière, que je souhaite & envisage cette grande chose, mais mon plus grand desir de la posséder, est depuis toutes ces nouvelles connoissances, & encore plus particulièrement depuis avoir oüy dire qu'il pourroit y avoir quelque moyen de l'exécuter. De plus, nous avons veu la relation, qui bien loin de me décourager, m'a ralumé le desir & le courage. Il me seroit impossible de vous dire les communications interieures que j'ay continuellement avec mon cher Epoux sur ce sujet. Il me fait voir cette entreprise, comme la plus grande, la plus glorieuse, & la plus heureuse de toutes les fonctions de la vie Chrétienne: qu'il n'y a aucune creature digne de cet employ, ny qui le puisse meriter : qu'il faut que son amour en fasse le chois, & quand il le fait, que c'est gratuitement. J'y vois tant de charmes, qu'ils me ravissent le cœur, & il me semble que si j'avois mille vies,

328 LA VIE DE LA MERE MARIE.  
 je les donnerois toutes à la fois, pour la possession d'un si grand bien. Après ces veuës, je me trouve si pauvre, si abjecte, & si éloignée des conditions nécessaires pour gagner les bonnes graces de celuy qui peut seul m'en ouvrir la porte, que je me sens pressée de luy dire : O mon JESUS, vous connoissez tous mes defauts, Je suis la plus digne de mépris qui soit sur la terre, & je ne merite pas que vous me regardiez : Mais, mon cher Amour, vous êtes tout puissant pour me donner ce que vous me faites desirer. Je vois ensuite mon cœur comblé d'une paix que je ne puis exprimer, & mon esprit s'occupe à contempler ces ames qui n'aiment point celuy qui est infiniment aimable. J'ay fort present ce passage de saint Paul, que  
 2. Co. IESVS-CHRIST est mort pour tous; Et je vois avec une extrême  
 5. 15. douleur que tous ne vivent pas encore, & que tant d'ames sont plongées dans la mort : J'ay tout ensemble de la confusion d'oser aspirer, & même de penser pouvoir contribuer à leur faire trouver la vie. Je demande pardon de ma temerité, & avec tout cela je ne puis retirer la veuë de dessus elles, ny perdre un desir qui me suit par tout. Comme je crains que mes desirs ne soient des impetuosités naturelles, ou bien que mon amour propre ne se veuille contenter en cela, j'envie tous les travaux, tant de la mer que du pais; ce que c'est d'habiter avec des Barbares; le danger qu'il y a de mourir de faim, ou de froid; les occasions frequentes d'être prise, & enfin tout ce qu'il y a d'affreux dans l'exécution de ce dessein : après ces reflexions où il n'y a rien qui puisse contenter la nature, mais plutôt où il y a beaucoup de choses qui la peuvent effrayer, je ne trouve point de changement dans la disposition de mon esprit, mais plutôt je ressens un instinct interieur qui me dit, que Nôtre Seigneur, qui peut tout ce qu'il veut, donnera aux ames qui s'exposeront la plénitude de son esprit, que ce ne sera point en elles-mêmes, mais en luy qu'elles opereront, & viendront à bout de leurs desseins, & qu'elles ne doivent point perdre courage dans la veuë de tant de difficultez qu'elles se représentent. Tout cela me fait poursuivre mes importunités auprès de mon bien aimé, & je tâche de luy gagner le cœur. Mais ensuite, il me vient en la pensée, si je ne suis point comme cette Mere qui demandoit à N. Seigneur les deux premieres places de son Royaume pour ses enfans, & à laquelle il fut répondu qu'elle ne sçavoit ce qu'elle demandoit. Je crains cela, & dans ma crainte j'ay recours à mon refuge ordinaire, que je conjure de ne me donner jamais ce que je luy demande par mes importunités, mais qu'il m'accorde par son amour

DE L'INCARNATION.

ce qu'il a destiné pour moy de toute eternité. O qu'heureuses seront ces ames, Mon Reverend Pere, sur lesquelles tombera ce bien-heureux sort! quelles qu'elles soient, je loueray eternellement Dieu de ce chois, & si je m'en trouve rejetée, je ne diray pas que ce soit manque d'amour que mon cher maître ait pour moy, mais que c'est moy qui me seray renduë indigne de cette grande misericorde. Depuis le temps que j'ai ce desir, je n'y ay point veu d'alteration pour me faire retourner en arriere, au contraire j'y vois toujours de nouvelles beautez qui l'embrasent encore davantage. Aidez-moy donc, Mon Reverend Pere, afin que je meure en servant celuy qui me fait tant de misericordes; car je puis bien manifester mon dessein, mais je ne puis l'executer sans le secours d'autrui. Si vous sçaviez la force de mon desir, vous en auriez de la compassion; & je m'assure que vous ne me refuseriez pas vôtre assistance. Plût à Dieu que vous pussiez lire dans mon interieur; car il ne m'est pas possible de dire tout ce que je pense: j'ose seulement vous dire, que je croy que Dieu veut cela de moy. Mes oraisons continuelles seront à ce sujet, car je ne veux rien que la volonté de sa divine Majesté, à laquelle je veux que tous mes desirs soient soumis & subordonnez.

Comme l'amour ne souffre point de delay, & qu'il se porte incessamment à la jouissance du bien qu'il desire, cette ame embrasée du zele d'une vocation qu'elle trouvoit si belle & si ravissante, ne pensoit qu'aux moyens de la faire reüssir. D'où vient qu'à peine ce Reverend Pere, eût-il reçu cette lettre, qu'on luy en apporta une seconde qui confirmoit tout ce qu'elle avoit dit dans la premiere, & qui contenoit de plus quantité de lumieres capables de bien faire juger de cette vocation, comme en effet elles en ont fait porter un jugement équitable, comme l'on verra dans la suite. Voicy un abbrege de ce que contient cette lettre. Mon tres-Reverend Pere, je n'ay pû attendre la fin de la semaine pour vous témoigner de nouveau, ce que je voudrois pouvoir faire plusieurs fois le jour. Nôtre Reverende Mere vous confirme par une lettre, qui accompagne celle cy, que ce que je vous ay communiqué touchant mon desir est veritable. Croyez-vous, Mon Reverend Pere, que je me fusse tant oubliée que de vous mander des choses en l'air, & que je ne voulusse pas embrasser. O Dieu, qu'il y a long-temps que j'y pense! Ma conscience m'obligeoit de le dire, & l'obeissance que je dois à sa divine Majesté, ne me permettoit pas de me taire davantage. Les touches que je ressens en cette occasion sont si vi-

A son  
Dire-  
Heur  
5. Avril  
1636.

ves, que je n'ay point de termes propres pour l'expliquer. J'en suis toute languissante en attendant l'accomplissement, de ce que nôtre cher Epoux en a ordonné: s'il ne veut que le consentement de ma volonté, je luy ay déjà donné ce qu'il veut dès le commencement qu'il m'a touché si vivement. Je n'ay nulle intention de me precipiter dans la recherche d'une chose qui me seroit peut être plus dommageable qu'utile, & qui est en apparence contre toute la raison humaine, mais je suis dans le dessein de suivre en toutes choses le conseil & les avis des personnes sages: C'est la pensée continuelle que j'ay quand j'envisage cet objet qui m'est toujours présent. Je ressens dans la force de mon desir une paix si accomplie, & une telle nudité d'esprit, que cela me nourrit dans une nouvelle union d'amour; & ce que je vous dis qui me fait languir, c'est que traitant dans cette union avec mon bien-aimé, & considerant ce que je luy dois, je voy que je pourrois en quelque façon luy rendre le reciproque par une action aussi sainte qu'est celle qui m'est représentée. L'accroissement de mon desir me fait languir sans pourtant me faire sortir de cette paix, & de cette union, puisque je meurs de honte de penser que c'est moy qui desire une si grande chose; moy, di je, qui suis si infidèle dans les petites occasions. Je carresse pourtant mon J. E. S. U. S., me confessant en sa presence indigne de son aimable chois. Vous pouvez penser ce qui se passe en ce commerce d'amour, & à l'heure que je vous parle, il semble que nonobstant ma bassesse, je le veuille contraindre de m'accepter: & dans la même poursuite je veux tellement consentir à son dessein, que je le conjure de ne m'exaucer jamais par mes seules persuasions, parce que le plus grand bien que je veux, c'est ce qu'il veut. Si vous sçaviez combien je me sens encouragée interieurement, & combien la foy que j'ay est vive & forte pour franchir toutes les difficultez, cela ne vous seroit peut être pas croyable. Si donc mon divin Epoux vous découvre sa volonté, ne m'aidez-vous pas? Vous m'avez conduite à luy lorsque j'étois dans le siecle, vous m'avez donnée à luy dans la vie religieuse, pour l'amour de luy - même conduisez-moy au bien que je voy comme le plus grand de tous les biens. Ma Reverende Mere Ursule de sainte Catherine est touchée du même desir, & comme c'est une ame toute innocente, je m'assure qu'elle sera la premiere exaucée: mais ce qui me console, est qu'elle n'y ira pas seule, & j'espere que l'union qui est entre elle & moy nous liera de nouveau pour ne nous separer jamais.

## DE L'INCARNATION.

Après que ce Pere, qui étoit un des plus habiles Directeurs de son temps eut examiné la vocation de nôtre Mère selon la connoissance qu'elle luy en avoit donnée dans les deux lettres que je viens de rapporter, il n'en put former qu'un jugement tres-avantageux. Il reconnut que ce n'étoit point une fantaisie d'esprit, ny un dessein conçu à la legere, mais que Dieu luy en avoit donné les premieres inclinations dès son enfance, lorsqu'elle se joignoit en esprit aux Predicateurs, & aux hommes Apostoliques pour travailler avec eux; qu'elle souhaitoit d'être dans leur bouche par un desir qui sembloit être d'un enfant, mais qui en effet ne pouvoit être que du saint Esprit, afin de convertir les pecheurs par leurs paroles; & que depuis encore son zele croissant avec l'âge, elle enseignoit par elle-même les ignorans à aimer Dieu, & à pratiquer les bonnes œuvres: d'où il étoit facile de conclure que ce feu qui paroïssoit nouveau à ceux qui ne la connoissoient pas, n'étoit que la consommation de celuy que Dieu avoit de tout temps allumé dans son cœur.

Il reconnut encore, que bien qu'elle aimât sa vocation au point qu'elle l'a déclaré, c'étoit néanmoins sans attachement, la soumettant entierement à la volonté de Dieu, jusques à le prier de ne la point écouter dans les prieres continuelles qu'elle luy faisoit pour la faire réussir, qu'autant qu'elle seroit agreable à sa divine Majesté, & le conjurant même de susciter des obstacles pour en empêcher l'execution, si sa volonté la destinoit à d'autres lieux ou à d'autres emplois.

Il remarqua de plus, & c'étoit encore une excellente preuve de cette vocation, que dans l'impetuosité de ses desirs, & de son zele, elle ne ressentit jamais de trouble ny d'inquietude, qui sont des dispositions entierement opposées à l'Esprit de Dieu, mais elle demeura toujours dans une profonde & solide paix, en attendant l'execution des desseins de Dieu sur elle. Que si elle paroïssoit quelquefois empessée, cette façon d'agir n'étoit pas un empessement vicieux, mais une ferveur necessaire; les grandes entreprises ne se pouvant executer qu'avec une semblable ardeur, & Dieu voulant que nous travaillions à l'accomplissement des desseins qu'il nous inspire de la même maniere, que s'il étoit en nôtre puissance, de les executer, quoy que cela dépende entierement de luy.

Il vid clairement qu'elle n'avoit pas plus d'amour pour les lumieres de son esprit, que d'attachement aux desirs de sa volonté; Car quelque assurance qu'elle eût du côté du Ciel pour ce grand dessein, elle ne donna jamais aucun indice d'une fermeté absolue à

le vouloir executer : Mais elle témoigna le vouloir soumettre entièrement à l'examen des personnes sages, afin de suivre leur conseil.

Il luy fut tout visible, que cette vocation ne venoit point d'un desir de la liberté, ou des satisfactions de la nature, puisqu'elle n'envifageoit en cette entreprise que des fatigues, des souffrances, des dangers, des naufrages, des martyres, & que la seule gloire de Dieu, dans la conversion des ames, qu'elle croyoit être les plus abandonnées, étoit le motif de ses pensées & de ses desfeins.

Il ne luy parut aucun indice de presumption, ou de propre suffisance dans le desir qu'elle avoit d'un si haut employ, témoignant assez par ses propres paroles, combien elle se jugeoit indigne de cette élection, & incapable d'en exercer les fonctions: Je meurs de honte, dit-elle, de penser que c'est moy qui desire une si grande chose; moy, di-je, qui suis si infidèle dans les petites occasions: Je caresse mon JESUS, me confessant en sa présence indigne de son aimable chois.

Mais la plus forte preuve, à mon avis de l'excellence de cette vocation fut que dans toutes les lumieres qu'elle donna pour la faire examiner, elle ne mit jamais en avant que Dieu luy avoit fait voir le Canada dans une vision prophetique; qu'il luy avoit donné ensuite l'explication de cette vision; qu'il luy avoit fait un commandement exprés d'y aller bâtir une Eglise à JESUS & à Marie; & enfin qu'il luy avoit ordonné, sous peine d'encourir sa disgrâce & d'être abandonnée, de déclarer son dessein à ceux qui la pourroient aider: Mais sans faire mention de ces motifs surnaturels, dans lesquels elle pouvoit être trompée, elle se soumit à une conduite ordinaire, voulant que sa vocation fût examinée par des personnes sages, & éclairées selon les regles que Dieu a établies dans l'Eglise.

Ce grand Religieux ayant reconnu par tous les indices que je viens de rapporter, que la main de Dieu étoit en cette affaire, outre sa longue experience qu'il avoit faite de la solidité d'esprit de nôtre Mere, & la connoissance qu'il avoit eüe de ses commencemens dans la vie spirituelle, lesquels ayant été extraordinaires, ne pouvoient avoir que des succez tres-particuliers, il approuva sa vocation, & luy promit tout le secours qu'il luy seroit possible pour la conduire à son execution. Mais quant à la priere qu'elle luy avoit faite de l'emmener en sa compagnie, il luy fit reponse

qu  
pr  
fan  
con  
le p  
qu  
sem  
vol  
écr  
luy  
me  
M  
vor  
ain  
bor  
fit  
n'y  
vân  
tres  
serv  
mif  
Xif  
vou  
sein  
qu'e  
trou  
nous  
nere  
tem  
tez;  
entre  
dop,  
aude  
dra.  
quel  
fera  
mou  
si vo  
quel  
quel

DE L'INCARNATION:

355

que cela ne se pouvoit, toutes ses affaires étant disposées, & luy prest à partir; que la Mission des Religieuses étant nouvelle, & sans exemple, il falloit prendre du temps, & des mesures pour voir comment on la pourroit executer, & que quand il auroit reconnu le país, & l'état des lieux, il luy feroit sçavoir plus assurément de quelle maniere elle se devoit comporter pour terminer heureusement ses affaires. Mais cette Mere dont le zele n'écoutoit pas volontiers les raisons qui parloient de differer son départ, luy écrivit cette lettre, par laquelle elle le remercie du secours qu'il luy promettoit, & se plaint du retardement, dont il sembloit la menacer.

Mon tres - Reverend Pere, je ne pouvois attendre qu'une favorable réponse de vôtre bonté, & je sçavois bien que le bien-aimé de nos cœurs toucheroit le vôtre, & luy feroit trouver bon de nous aider pour son amour. L'ouverture des vôtres nous fit tressaillir de joye, ma Mere Ursule & moy. Mais comme il n'y a point de joye en cette vie sans mortification, nous en trouvâmes une qui nous donna bien à penser. Quoy vous partez, mon tres-cher Pere, & vous partez sans nous. Celuy qui donna la ferveur à saint Laurent Martyr, nous en donnera par sa grande misericorde autant, pour vous dire ce qu'il dit à son Pere saint Xiste, lorsqu'on le conduisoit au martyre. ( Car il faut que je vous dise que je ne voy que souffrances & que martyres en ce dessein ) où allez-vous, mon Pere, sans vos filles ? Avez-vous peur qu'elles souffrent ce que vous allez souffrir ? Je sçay que vous ne trouverez point de lieu préparé, c'est ce qui est glorieux, & vous nous voulez priver de cette gloire ? Vous dites que vous nous donnerez avis de l'état des choses ; pour moy je fais état qu'en quelque temps que nous y allions, nous n'y trouverons que des incommoditez ; Et pourquoy donc differer plus long-temps, de nous perdre entre les bras de la divine providence ? J'estime & je chers cét abandon, par dessus tout ce qu'il y a d'éminent sous le Ciel, & je voy tout audeffous. Si vous nous laissez ; qui fera pour nous ? A qui nous faudra-t-il adresser ? Comment aurons-nous des obediences, & par quelle autorité ? Vous avez encore un mois, pendant lequel il vous sera facile à refoudre tout cela. Pousser donc l'affaire pour l'amour de Dieu, & je croy assurément que vous en viendrez à bout, si vous l'entreprennez : car, je vous prie, quand vous serez passé, quel est le messager qui nous viendra dire de vos nouvelles, & en quel temps d'icy ? Vous sçavez que voicy la meilleure saison pour

A son  
Dix.  
May 19  
Avril  
1655.

ce voyage, car comme le pais est tres-mauvais, ainsi que témoigne la Relation, il seroit bon de prendre les habitudes avant l'Hiver. Je ne scay pourtant de quel côté, ou à Quebec ou ailleurs, mais en quelque lieu que ce soit, je regarde cét aimable pais comme celuy qui me doit être le Paradis terrestre, où il me semble que la plénitude des graces du saint Esprit nous attend.

Le Pere cependant recherchoit les moyens de faire réussir la vocation de la Mere de l'Incarnation selon la promesse qu'il luy en avoit faite, car pour la Mere Ursule son dessein fut arrêté presque dès le commencement par l'opposition que son Pere y apporta, ou plutôt par une secrette disposition de Dieu qui vouloit se servir d'elle dans le Monastere où elle a été depuis fort souvent Superieure à diverses reprises. Et d'autant que ce sage Religieux scavoit bien que des Religieuses ne pourroient pas être en assurance dans un pais barbare, ny rendre de grands services à cette Eglise naissante, à moins d'y avoir un Monastere où il y eût un fonds raisonnable pour leur entretien & pour subvenir aux dépenses qu'il faudroit faire pour attirer les filles Sauvages & les gagner à la Foy, il conseilla à un homme de condition & de pieté d'entreprendre ce grand oeuvre, & de doter une maison de filles qui auroient pour but l'instruction & la conversion des filles Sauvages. Il y consentit & commença à penser serieusement aux moyens de faire ce sacrifice. Mais cependant les vaisseaux étoient sur leur depart, & le Pere qui étoit convenu de tout avec Messieurs les associez de la nouvelle France pour luy & pour un compagnon, étant pressé de partir, manda à la Mere de l'Incarnation que la bonne volonté de ce Seigneur qui s'offroit de doter le Monastere, ne se pouvant executer dans le peu de temps qui luy restoit, il étoit obligé de partir sans elle, luy faisant cette plainte de charité, qu'elle pensoit trop à ses propres interets au préjudice de ceux d'autry, & que se voulant servir de luy pour faire réussir sa vocation, elle le mettoit en danger de luy faire perdre la sienne: qu'au reste il étoit resolu de partir sans l'écouter davantage, tout ainsi que saint Xiste passa outre sans avoir égard aux plaintes de saint Laurent. C'étoit ainsi que ces deux ames zelées étoient dans une sainte contestation à qui seroit réussir le grand dessein que Dieu leur avoit mis dans le cœur. Mais la Mere de l'Incarnation qui n'avoit point d'autres interets que ceux de Dieu, & dans l'esprit de laquelle cette vocation étoit estimée celle qui luy pouvoit rendre le plus de gloire, luy fit une réponse dans laquelle elle

luy témoigna qu'elle n'avoit point de propres interets, & que sa vocation luy étoit aussi précieuse que la sienne propre, & après luy avoir témoigné la douleur qu'elle avoit de ce qu'elle ne pouvoit partir avec luy, elle le conjure de différer son voyage à l'année prochaine afin de le faire de compagnie, & cependant de travailler à loisir à l'affaire de la fondation qu'il avoit si heureusement commencée. Voicy comme elle parle. Vous me martyrisez quand vous dites qu'il nous faut différer & que vous avez envie de partir sans nous. Y-a-t'il quelque chose à disposer qui ne se puisse dans le peu de temps que la flote doit partir? Je croi que vous nous voulez laisser dans la pure providence, sans que nous devions faire d'autre recherche; s'il est ainsi j'agréé votre procédé. Mais je réponds à la vôtre. Je sçavois bien que nos prières trouveroient quelque lieu en votre affection; & que celuy qui nous a poussés à vous les faire, vous feroit prendre à cœur l'affaire dont il nous presse. Pour moy je me sens obligée de sa part à ne point desister, mais à poursuivre sans cesse. Après la lecture de la vôtre que ma chere Mere Ursule m'a communiquée, je m'en pris à mon cher Epoux, le conjurant de ne vous point laisser partir sans nous. Peu de temps après, je me sentis surprise d'une grande retraite intérieure, dans laquelle je me trouvay fortement unie à sa divine Majesté laquelle me mit dans une grande nudité d'esprit: je ne pouvois rien vouloir me voyant toute changée en sa divine volonté, laquelle me charmoit le cœur. Si tôt que je pus respirer, je luy dis: Mon cher Amour; faites obstacle à tout ce qui seroit contraire à votre sainte volonté. Mais je reviens à notre point. Je vous parle dans la candeur & sans rechercher mon propre interet; après l'invocation du saint Esprit & mon entretien familier avec Dieu, je me sens portée sans m'en pouvoir desister, à vous supplier tres-humblement de nous attendre, si tant est que par tous les moyens possibles nous ne puissions partir par cette flote. Et ne craignez point de hazarder votre vocation, en attendant un peu pour faire un œuvre de charité, autrement nous n'aurions plus de Dom Raimond pour nous aider, & tout autre qui ne seroit pas embrassé du même desir, ne prendroit pas l'affaire si à cœur, & c'est en ce cas que notre vocation seroit en hazard plutôt que la vôtre. Ce n'est donc pas rechercher nos propres interets que de recourir à ceux que nous croyons que Dieu a mis en ce monde pour nous aider. Combien pensez-vous que je chéris votre vocation? Je n'en puis assez louer Dieu, qui sçait que j'aimerois mieux

mourir que d'être la cause qu'elle se perdit dans le retardement. Mais je vous le repete ; à l'heure que j'écris je me sens encore pouffée de vous prier de hâter l'affaire, & pour vous & pour nous ; en sorte que nous ne nous separions point. Ce n'est pas que nous voulions présumer de vous pouvoir apporter quelque soulagement dans vos travaux, mais bien disposer nos courages à vôtre imitation. Possible que l'aimable JESUS veut tirer sa gloire des choses basses, viles, contemptibles & méprisables, je veux dire de nous autres pauvres Religieuses. Ne seriez-vous pas bien aise que ces paroles qui sont de saint Paul fussent accomplies en nous ? La divine Majesté en a bien fait d'autres, & pour moy je suis pleine d'esperance, & je croy fermement qu'elle nous versera à cet effet des graces surabondantes. Nous nous voyons comme de petits moucherons, mais nous nous sentons avoir assez de cœur pour voler avec les aigles du Roy des Saints, si nous les pouvons suivre, ils nous porteront sur leurs ailes comme les aigles naturels portent les petits oiseaux.

Et quant à ce que le Pere luy avoit répondu que saint Xiste ne laissa pas de passer outre, nonobstant le zele que saint Laurent avoit témoigné de le vouloir accompagner au martyre, & que puisqu'elle se comparoit à ce saint Levite, il pouvoit bien se mettre en la place de son Evêque, & passer dans la nouvelle France, nonobstant toutes les instances qu'elle faisoit de le vouloir accompagner. Voicy ce qu'elle luy repliqua d'un cœur brûlant d'une ardeur semblable à celle de saint Laurent, & avec des paroles qui parloient du même esprit, qui animoit ce genereux Levite. Quant à saint Xiste qui passa outre laissant saint Laurent à l'écart, il ne le devança que de trois jours, après lesquels il fut facile au fils de suivre son Pere : le champ luy étoit ouvert pour satisfaire son desir, mais nous ne l'avons pas, & si vous ne faites tout il y a danger qu'une année ne soit trop longue : il avoit des tresors à distribuer, & nous n'en avons point ; mais plutôt nous sommes les pauvres de JESUS-CHRIST, & c'est à nous à recevoir la charité de vous-même, comme de la main que je croy avoir été choisie de Dieu pour nous la faire.

Le zele de cette genereuse Mere croissant tous les jours, nonobstant les contradictions qui s'opposoient à son dessein, le Pere crût, ou plutôt il feignit de croire qu'il y avoit de l'excez ; ce qui l'obligea de luy parler en pere, & de luy donner avis qu'elle eût bien fait d'y apporter quelque moderation, ou qu'autrement ces impetuosités

petuositez si frequentes passeroient plutôt pour des faillies d'une ferveur indiscrete, que pour des mouvemens d'un zele bien reglé: qu'il étoit à craindre qu'il n'y eut quelque presumption en la conduite de vouloir pretendre avec tant d'ardens à un dessein si élevé au dessus des personnes de son sexe: qu'elle devoit se ressouvenir que saint Pierre pour avoir eu quelque presumption semblable, & s'être trop confié en ses propres forces, tomba dans un abîme, où il courut risque de se perdre, & qu'elle devoit craindre qu'il ne luy arrivât quelque semblable chute. Mais cette Mere dont l'humilité fondée sur la desiance de sa foiblesse, étoit jointe à une pleine confiance en la puissance de son Epoux, luy répondit d'un stile également genereux, & plein de respect en cette maniere: J'étois fort étonnée, que vous ne m'aviez point encore parlé de saint Pierre, & je n'attendois que l'heure que vous le feriez. Je vous avouë, mon Reverend Pere, que la desiance que j'ay de moy-même, jointe à l'experience continuelle de mes propres foibleses, me fait souvent apprehender ce que vous me dites. Quand je me voy ainsi, je tâche d'entrer dans les dispositions que vous me proposez, m'abandonnant entre les mains de celuy qui me peut donner la solidité de son esprit, & apaiser l'impetuosité du mien, avec lequel je ne pretens point agir, mais dans la douceur amoureuse du sien, que je m'ose promettre, que sa bonté ne me deniera pas, & que portée sur ses aîles, il me fera posséder ce qu'il me fait desirer pour l'amour de luy-même.

Au reste je vous croy si plein de charité, que je m'assure que vous faites plus pour nous que vous ne dites. Faites donc au plutôt, Mon Reverend Pere; nos cœurs seront tout brûlez avant que nous, soyons en Canada, si vous n'y prenez garde; & ne nous condamnez pas, si nous semblons impetueuses, comme vous dites, hors de l'occasion; ce n'est pas sans occasion, vous la voyez précise: Et si nous sommes si pressées, vous ne nous sçavez condamner, sans condamner celuy qui m'apprend qu'il n'y a que les violens qui ravissent le Ciel. Que ce soit par la poste que nous entendions de vos nouvelles, le Melsager tarde trop.

Et dans une autre Lettre, elle dit ces parotes, par lesquelles elle témoigne, que pour ardente qu'elle parût dans la recherche des moyens qu'elle croyoit luy pouvoir servir pour parvenir à la fin qu'elle desiroit, elle étoit solidement établie sur ces deux grands fondemens de l'humilité, la desiance d'elle-même, & la confiance en Dieu. Pensez-vous, mon Reverend Pere, que le retardement

du voyage nous fasse perdre nos pretensions? Je suis un peu craintive, & j'ay peur que nôtre Seigneur ne veuille point de moy, je vous prie pour l'amour de luy de me dire ce que vous en pensez, & si vous croyez qu'il ne me rebuttera pas à cause de mes imperfections: Je tâche de les corriger; mais hélas, je ne fais que retomber. De la part de Dieu je suis pleine de confiance, il n'y a que moy de qui je me déffe, & je vous prie de me consoler en cette disposition, car elle est bien crucifiante. Et pourtant nonobstant tout cela, mon ame est plus constante que jamais dans la resolution que j'ay témoignée à vôtre Reverence, & il me semble que je ne sens de la vie, que pour obeir à mon Dieu, mon Epoux.

Lorsque toutes les affaires du Pere étoient disposées pour son départ, & qu'il étoit sur le point de demander son congé à ses Superieurs, qui étoit la seule chose qui luy restoit à faire, il fut prevenu par eux, & son départ fut traversé de la maniere que l'on verra cy-aprés, & que je ne rapporte point icy pour n'être pas obligé de dire plusieurs fois une même chose. La Mere de l'Incarnation ayant appris cette traverse, le consola autant qu'il luy fut possible, quoy qu'elle considerât cette disgrâce du Pere comme une grace que le Ciel luy envoyoit, dans l'esperance que pendant l'année de son retardement, il consommeroit les affaires qu'il avoit commencées, & qu'au premier embarquement de l'année suivante, ils feroient le voyage de compagnie. Mais la paix ne fut pas telle qu'elle se l'étoit promise, car peu de temps après l'orage qu'on avoit suscité contre le Pere vint aussi fondre sur elle. Quelques personnes Religieuses d'une grande probité commencerent à la persecuter, faisant passer ses grands desseins pour de pures illusions. Le Reverend Pere Dinet Jesuite pour les sentimens duquel elle avoit une veneration toute particuliere, la combatit à son tour, mais d'une maniere moins affligeante, luy disant que Nôtre Seigneur ne la vouloit en Canada que d'affection, & qu'il estimoit qu'elle ne verroit jamais la nouvelle France, que du Ciel après que Dieu auroit accompli tout ce qu'il vouloit d'elle dans l'état où elle étoit. Sa Superieure qui jusques alors avoit applaudy à ses desseins, se mit de la partie de ceux qui la traversoient, luy faisant entendre qu'elle ne vaudroit jamais rien pour le Canada, & que si nôtre Seigneur luy accordoit ce qu'elle desiroit avec tant d'ardeur, ce seroit en punition de sa temerité. Sa compagne d'ailleurs qui s'étoit montrée si fervente commença à chanceler, & à perdre

## DE L'INCARNATION.

cœur. Ainsi celle qui peu auparavant avoit consolé son bon Pere commença à avoir besoin de consolation, & ne trouvant personne qui luy en donnât, elle se consola elle-même avec lui en cette maniere. Il est certain que vous : & nous souffrions persecutions ; mais si Dieu est pour nous, qui sera contre ? le bien où nous aspirons ne merite-t-il pas d'être acheté à grand prix ? Prenons courage, mon tres-cher Pere, l'amour du grand Jesus combattra pour nous qui ne desirons travailler que pour son amour, s'il nous veut dans la nouvelle France, ses desseins s'accompliront malgré tous les hommes. Et ailleurs elle dit : il est vray que nous avons un sujet d'affliction, & je l'experimente sensiblement, les causes que vous me touchez étant fort considerables ; mais quand je considere les œuvres admirables de nôtre divin Maître, toutes ces bourasques ne me semblent rien ; il est plus fort que tous les hommes, & c'est luy qui commande aux vents, & aux tempêtes. Je ne puis m'imaginer que son Eglise qu'il aime tant, soit delaissée, & que ses bien-aimés serviteurs ne soient pas entierement protegez. Peut-être que son amour veut tous ces accidens pour éprouver nos courages : Mais, mon tres-cher Pere, j'entre fort dans vos sentimens d'esperer contre esperance ; & sans mentir mon cœur n'est point ébranlé, & il me seroit impossible de me defier de mon Jesus. Toutes ces nouvelles allarmes m'ont été de nouveaux aiguillons pour me faire rentrer dans sa faveur, & il me semble que j'ay maintenant beaucoup d'affaires à traiter avec mon Epoux ; si j'avois beaucoup d'amour, je luy aurois bien-tôt gagné le cœur : mais quoy qu'indigente, je m'en vais faire tous mes efforts, & peut-être ne me rebuttera-t-il pas, puisqu'il se plaist à l'importunité.

Pendant qu'elle se consolait de la sorte avec son bon Pere, elle apprit pour un surcroist de traverse, que cet honeste Gentil homme qui avoit promis d'employer son bien à bâtir un Seminaire pour les filles Sauvages avoit changé de resolution. Je n'ay pû apprendre la cause de ce changement ; je scay seulement qu'au même temps qu'on traittoit de cette affaire, l'on apprit la nouvelle que la Flotte qui venoit de partir avoit été attaquée d'une tempête qui en avoit écarté tous les Vaisseaux, ce qui luy fit peut-être ouvrir les yeux pour voir qu'il y avoit du peril à passer en Canada, outre ccluy qui étoit dans le país, à cause des incursions de quelques nations Sauvages qui s'opposoient à l'établissement des François, & à la Predication de l'Evangile.

On avoit fait voir à la Mere de l'Incarnation, que la necessité

LA VIE DE LA MERE MARIE

d'un fonds pour affermir son établissement dans le Canada étoit si indispensable, qu'elle étoit persuadée que c'eût été une temerité d'y vouloir aller sans cette condition. D'ailleurs le peu de disposition qu'elle voyoit de trouver un Fondateur ou Fondatrice dans le peu de temps qui restoit jusques au Printemps, luy faisoit croire que ses affaires alloient reprendre le même train où elles avoient été l'année précédente, & qu'elle n'auroit pas la consolation d'y accompagner son bon Père, lequel bien que son dessein fût traversé, avoit encore la volonté & l'esperance de l'exécuter à la première occasion. C'est pourquoy continuant à le consoler après luy avoir témoigné sa resignation aux ordres de Dieu, elle luy écrivit en ces termes : Pour vous, ce sera à la première Flotte que vous cinglerez en cet heureux país. Allez, mon tres-cher Père, que le saint Esprit vous conduise de ses doux & agreables Zephirs, je n'en seray point jalouse, car je me reconnois entierement indigne de posséder ce bonheur; Et de plus, je regarde en cela la volonté de Dieu que j'aime, & veux adorer de toute l'étendue de mon affection.

Tout ce que j'ay ajoûté à ce Chapitre n'est que pour faire voir le zele admirable de cette Mere pour le salut des ames dans la seule veüe d'étendre le Royaume de son Epoux; l'amour qu'elle avoit pour le Canada qu'elle appelloit sa precieuse terre, son bienheureux país, sa terre de Promission, & son Paradis Terrestre; la generosité incomparable avec laquelle elle profitoit des moyens que Dieu sembloit luy presenter pour accomplir le commandement qu'il luy avoit fait d'aller bâtir en Canada une Eglise à J E S U S & à Marie: car au reste le succez de cette negotiation fut tel qu'elle le va écrire au Chapitre suivant.

A son  
Dix-  
Sept 16  
Mars  
1637.

170  
la  
le  
sa  
en  
m  
rio  
le p  
D  
gran  
Dieu  
vres S  
des in  
lors u  
& par  
desja  
nada;  
son C  
étoit  
son co  
à nôt  
remen  
prise.  
dre de  
témoi  
plus é  
caché  
pour a  
été sur  
mon p  
Dieu,  
sonne  
je fus t  
qu'il la  
découv

## CHAPITRE XIV.

*I. Vocation d'un grand Religieux pour le Canada. II. Lequel approuve la vocation de la Mere de l'Incarnation, & luy promet d'en faciliter l'execution. III. Elle predit à deux Religieux fort opposez à la mission du Canada, qu'ils changeront de sentiment. IV. Qu'ils auront eux-mêmes envie d'y aller, mais qu'ils n'y iront pas. V. Vison remarquable dans laquelle ledit Pere. void que la Mere de l'Incarnation accusoit devant le Trône de Dieu le Religieux qui s'opposoit le plus à cette Mission.*

**D**ANS le temps que je declarai au Reverend Pere de la Haye ma vocation pour le Canada, j'appris qu'une personne de grande piété & d'une vertu singuliere étoit fortement touchée de Dieu pour procurer auprès de sa divine Majesté le salut des pauvres Sauvages, & même cet excellent personnage avoit de grandes inclinations de s'y donner & sacrifier luy-même (il avoit pour lors un emploi des plus considerables & des premiers de son Ordre) & par son grand credit il poussa si bien son affaire qu'elle étoit déjà concludë avec ceux qui avoient tout le pouvoir dans le Canada; mais le tout étoit si secret, qu'il ny avoit qu'un bon Frere son Compagnon, qui en eût la connoissance. Ce bon Frere étoit si affligé de cette resolution qu'il ne sçavoit à qui décharger son cœur; il s'avisâ enfin d'en écrire de Paris où il étoit pour lors, à nôtre Reverende Mere Prieure qui connoissoit fort particulièrement le Pere, afin que par lettres elle le dissuadât de son entreprise. Incontinent elle me confia cette affaire, & me donna ordre de luy écrire de ma vocation en termes generaux, & de luy témoigner que nous sçavions son dessein. Jamais homme ne fut plus étonné que luy, d'apprendre que ce qu'il croyoit être si bien caché étoit découvert, & encore plus de ce que j'avois des pensées pour aller en Canada. Il nous écrivit jusques à quel point il en avoit été surpris, & me promit de m'aider en tout ce qu'il pourroit pour mon passage en ce pais-là s'il étoit connu que ma vocation fût de Dieu, comme en effet il le conta dans la suite. C'étoit une personne si considerable pour sa grande vertu & pour sa capacité, que je fus tres-consolée d'apprendre qu'il approuvoit ma vocation & qu'il la croyoit être de Dieu. Mais voyant que son dessein étoit découvert, il crût qu'il se divulgueroit, & qu'il feroit mieux de

prevenir luy-même quelques-uns de ses amis qui eussent pû s'y opposer.

Il en écrivit donc à un Pere de son ordre qui étoit à Tours, lequel ayant lû sa Lettre me vint aussi-tôt trouver pour me dire combien il étoit choqué de l'entreprise de son amy, & me témoigna qu'il alloit faire son possible auprès de leur Pere General pour le retenir, à cause de la perte que feroit l'Ordre, si on le laissoit aller. Je fis mon possible pour le consoler & l'appaiser, & je luy dis que je m'étonnois de ce qu'il avoit tant d'aversion d'une chose si sainte, & qu'il devoit benir Dieu de ce que le Pere luy vouloit faire un sacrifice de soy-même en un dessein aussi relevé qu'étoit la conversion des Sauvages, & que pour moy j'allois employer toutes mes forces à prier Dieu pour luy. A peine eus-je dit ces paroles qu'il fut aussi vivement touché qu'une personne de sa condition le peut être. Il commença à me dire avec quelque émotion qu'infailiblement je sçavois le dessein du Pere, que j'étois dés-ja prevenuë, qu'il m'avoit perdu l'esprit, que j'estois de son party, qu'assurement il m'avoit écrit, & que j'étois pervertie par ses fantaisies. Moy bien loin de m'émouvoir de son discours, je ne fis que me sourire de le voir m'entreprendre pour ce sujet. Il me quitta avec ce ressentiment, & cependant je donnai avis au Pere qu'il eut mieux fait de ne rien mander à son amy, qui assurement alloit découvrir son dessein, & s'y opposer; comme en effet il n'y manqua pas. Il venoit tous les jours m'inquieter, & me presser de luy dire, si j'avois desir d'aller en Canada: à quoy après-beaucoup d'importunitez je re-partis franchement que j'en avois bien le desir, mais que je n'en étois pas digne, étant une creature de neant, & d'ailleurs que ma condition de Religieuse repugnoit tellement à ce dessein, que j'avois de la peine à croire qu'il pût être accompli en moy. Après cela il me persecuta plus qu'auparavant, & ne me donnoit point de repos, agissant en ce point contre son naturel qui étoit extrêmement doux. Il étoit si indigné qu'il en venoit aux injures, & à des invectives fort picquantes, & ne se contentant pas des simples paroles, il m'en écrivoit des feuilles entieres de papier. Ce qui le mortifioit davantage étoit, que je demeurois tranquille parmy toutes ces contradictions; c'est pourquoy il m'envoya un autre Pere que je connoissois pour me combatre à son tour, après luy avoir donné toutes ces impressions; mais celuy-cy n'avança pas plus que le premier. Alors je leur declarai à l'un & à l'autre qu'ils changeroient de

## DE L'INCARNATION.

343

sentiment, qu'ils auroient eux-mêmes envie d'aller en Canada, mais qu'ils n'en auroient que la volonté, & qu'il n'y iroient pas. Il se moquerent tous deux de moy, & de ce que je leur disois. Peu de temps après ce dernier s'en alla à Paris, d'où il m'écrivit pour me faire des excuses de tout ce qu'il m'avoit dit, & pour me témoigner qu'il étoit puissamment touché pour la Mission de Canada.

Je me mis lors à invoquer le saint Esprit pour l'autre, non afin qu'il allât en Canada, ( car il n'y devoit pas aller ) mais afin qu'il ressentît un peu la puissance de cette vocation, & son effort sur les cœurs pour le salut des âmes ( c'étoit aux Fêtes de la Pentecoste ) il fut si fortement touché, qu'il passa les nuits sans dormir pour les remords de conscience qui le pressoient à cause du procédé qu'il avoit tenu. Il eut en outre une si vive atteinte pour le salut des pauvres Sauvages, & un desir si ardent de les aller secourir, s'il plaisoit à la divine Majesté de luy faire cette miséricorde, qu'il n'en pouvoit plus. Enfin il me vint trouver tout humilié, & sans oser lever les yeux. Il commença son entretien en me disant : *Qu'est-ce que vous avez fait pour moy ? je ne puis plus vivre ; priez Dieu qu'il luy plaise me faire miséricorde ; de ma vie je ne combattray la vocation pour la Mission de Canada, Helas ! je ne suis pas digne d'y aller servir sa divine Majesté, car à quoy y pourrois-je servir ? non, je ne diray plus rien contre une si sainte vocation ; je n'ay garde de m'opposer davantage au dessein de nôtre Pere, n'y de vous plus rien dire pour blâmer vos bons sentimens ; je les estime beaucoup, je les chers, & je demande pardon à Dieu de mes resistances. Il avoit raison de parler de la sorte pour l'accident que je vais dire. Le voyage suivant du Messager de Paris, je reçus Lettre du Pere, par laquelle il me disoit : Je pense que le Pere N. est changé depuis trois jours. J'ay eu une vision fort extraordinaire à son occasion, dans laquelle il me parut cité devant le Juge Souverain pour recevoir le châtiment de la rebellion qu'il avoit apportée à l'execution de la divine volonté, & c'étoit vous qui l'aviez accusé de sa rebellion. Alors ce pauvre criminel tout tremblant d'effroy, & demi mort se prosterna sur sa face aux pieds du Juge en criant miséricorde, & promettant de s'amander, disant comme un autre saint Paul : *Domine quid me vis facere ?* on luy commanda de se relever, & en se relevant il jetta les yeux sur moy, & me dit doucement, pourquoy m'avez-vous fait cela ? je luy repartis en vous montrant, que ç'avoit été vôtre ouvrage, & qu'il s'en prit à vous. Je ne scay pas, ajoutoit le Pere, s'il se convertira ; si cela arrive comme je l'ai pensé, ma pensée aura*

III.

IV.

Act. 9.

été une prediction de la verité; mandez-moy ce qui en fera. En effet les remords de conscience & les peines de cet autre qui avoient été si extrêmes, & beaucoup plus qu'il ne le declara, quoy qu'il m'en fit beaucoup paroître, & plus que je n'en ay dit, arriverent en même-temps de la vision de cet excellent Pere. Mais quoy qu'il eut été si touché, la recidive s'en ensuivit, mais non pas l'opiniastreté ni l'indignation telle qu'elle avoit esté: son changement fut pour sa personne, mais il estimoit la vocation pour le Canada dans les autres; ce qu'il avoit fait néanmoins contribua à arrester le Pere, lequel d'ailleurs étant sur le point de partir, fut mis en de nouveaux emplois qui l'obligerent de demeurer, & il fut evident que Nôtre Seigneur ne lui avoit donné tant de bons sentimens, que pour l'obliger à faire des prieres pour le salut des âmes, & pour favoriser ma vocation, & mon passage en Canada dans le temps de son execution, car s'il l'eut improuvée ni Monseigneur de Tours, qui suivoit volontiers ses conseils, ne m'eut jamais donné obedience pour ce dessein, ny nôtre Communauté qui lui avoit une confiance toute particuliere son consentement pour me laisser aller.

## A D D I T I O N.

**A** Prés que l'occasion, dont j'ay parlé au precedent Chapitre fut entierement rompuë, & qu'il ne resta plus aucune esperance de la faire réussir, la Meré de l'Incarnation dont la volonté étoit toute perduë en celle de Dieu, se soumit si parfaitement aux dispositions de la divine Providence, qu'il eut été difficile de dire en cette rencontre lequel des deux étoit le plus admirable, ou son zele pour aller en Canada, ou sa resignation aux ordres de Dieu pour n'y pas aller. Et bien qu'elle sceut assurément que c'étoit un dessein de Dieu qui s'accompliroit en son temps, elle n'insista pas davantage contre cette divine volonté, qui luy étoit si clairement manifestée par l'évenement des affaires, mais elle entra dans la paix de son cœur, pour y entretenir son Epoux touchant la conversion des Sauvages, & y attendre avec tranquillité les momens de son ordonnance. Dieu même la disposa à cette resignation dans une longue, mais tres-douce extase, où il lui fit voir la profondeur de ses desseins, & avec combien de soumission, il en faut adorer les succez quoy que rudes à la nature, & en apparence contraires à la raison. C'est ce qu'elle témoigna à son Directeur dans une lettre,

DE L'INCARNATION.

345

lettre, où elle lui declaroit les dispositions de son interieur sur le sujet de la rupture dont il s'agit.

Mon tres-Reverend Pere, ce sont des coups du Ciel qui nous disent qu'il se faut humilier sous la puissante main de Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, & d'autant plus que l'entier accomplissement en est caché à nos yeux : car nous ne sçavons pas ce que veut dire ce commencement de Croix, qui semble tout perdre. Je ne sçay si cette divine Majesté me vouloit disposer à l'attente de quelque evenement qui peut être ne seroit guère agreable à mon esprit immortisé. Je vous diray que depuis quelque temps, il m'a tenu fort plongée dans la veüe de ses desseins, de ses secrets jugemens, & de leurs effets dans le temps de leur ordonnance. Je ne comprenois là dedans qu'abîmes cachez à tous les Esprits Celestes, même aux plus sublimes. Il me vint une pensée de Jesus, sçavoir si en tant qu'homme il sçavoit ces grands secrets, dans l'étendue de leur intimité. Je souffrois ces veüs, & il me sembloit que cet incomprehensible Jesus, à l'égard de tout ce qui est au dessous de la divinité, étoit dans ces connoissances par une plénitude unique à lui seul. Alors mon entendement étant perdu dans cette connoissance, il se trouva dans une ignorance qui lui faisoit adorer ces grands secrets, & comme perdu dans cet abîme, il étoit instruit que l'humanité de JESUS CHRIST ayant tous ces dons par le moyen de l'union hypostatique, avoit une science qui nous est incomprehensible, mais que la profondeur de toute science est cachée dans la divine essence, qui la communique selon son bon plaisir. Mon esprit demeura si charmé de l'amour des desseins de ce grand Dieu, qu'en cet instant j'y acquiesçai, & j'en agréai de tout mon cœur la juste execution; pour contraires qu'ils pussent être à mes sens, & à mes inclinations, soit pour la vie, soit pour la mort, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Voicy donc une occasion, où il faut que je lui sois fidele, puisque notre amoureux Maître ne permet rien que pour le bien de ses Elus. Mais, de grace, ne vous affligez pas; que sçavons nous si de cette affliction il ne fera pas naître quelque consolation? Quoy qu'il en soit, je ne veux que ce que mon tres-cher Epoux ordonnera; je ne me laisserai point de lui recommander l'affaire; & s'il ne veut pas pour le present nous faire la faveur que nous desirons, je m'ose promettre de son amour, qu'il ne nous refusera pas la conversion de ces pauvres Sauvages; car quand je devrois mourir en priant, je ne cesserai de l'importuner, qu'il dispose quelques ames saintes, qui par l'efficace de son esprit lui puissent gagner ces cœurs.

A son  
Dire-  
leur 29  
Avril  
1635.

Cette excellente Mere ne se contenta pas de demeurer ainsi perduë dans la profondeur des Jugemens de Dieu & d'adorer dans le silence les ordres de sa volonté, quoy que contraires à des inclinations si saintes & si équitables, puisqu'il s'agissoit de la propagation du Royaume de son Fils. Elle releva encore le courage de ceux de son parti, qui sembloient être abbatus par le renversement des affaires, & les attira dans une semblable resignation par des paroles dignes de sa generosité, & qui meritent d'estre rapportées icy; voicy comme elle parle; Un dessein entrepris pour Dieu, se doit aussi laisser pour Dieu, quand on le voit dans l'impossibilité de s'executer, comme vous me mandez qu'est le nôtre: c'est pourquoy j'acquiesce, sans pourtant perdre la volonté de l'embrasser, s'il arrive que celui qui est tout-puissant rompe les obstacles qui s'y opposent; car ce ne sont que des pailles & des toiles d'araignées devant luy, qu'il peut d'étruire en un moment, quoy qu'ils paroissent comme des montagnes aux hommes, que j'y ay toujours regardé impuissans comme des mouchérons. C'est pourquoy si ce grand Dieu ne donne des ames remplies de son divin Esprit, on ne fera jamais rien. C'est ce que je luy demande plusieurs fois le jour, m'y sentant fort portée: or j'espere qu'il en donnera. Pour moy je ne me veux plus regarder dans les pretentions de posséder pour ce coup, ce grand, cét aimable, ce souhaitable bien; mais j'entre dans les interests de mon J E S U S, qui a répandu son Sang pour ces ames, & je les demanderay sans cesse au Pere Eternel, afin qu'un jour elles participent au bienfait de nôtre redemption. O qu'heureuses sont ces ames tant favorisées du Ciel, dont le dessein eternel de Dieu a fait le choix pour travailler à une si sainte conquête: Je les aime désja par avance ces ames cheries, puisque la divine bonté leur fait paroître de si grands témoignages de son amour.

Encore que ces premiers efforts pour le Canada n'eussent pas eu le succez qu'elle eût bien souhaité, ils ne furent pas pourtant inutiles. Ils servirent pour enflammer son zele de plus en plus à la conversion des Sauvages par les frequentes pensées que ses poursuites luy en donnoient, tout ainsi que le desir de la proye augmente dans le chasseur à mesure qu'il jette les yeux dessus. Ils servirent encore pour faire examiner & approuver sa vocation par ce grand Religieux avec laquelle elle avoit communication; car il est certain, ainsi qu'elle le remarque, que s'il l'avoit improuvée, Monseigneur l'Archevesque n'eût jamais donné sa permission, ny la Communauté son consentement, pour la laisser sortir du Mo-

*Au mé-  
me 16.  
Decem-  
bre 1635*

## DE L'INCARNATION.

347

nastere : ils servirent enfin pour la faire connoître & pour publier son dessein, afin que si l'occasion se presentoit d'en former un semblable, l'on sçeut d'abord sur qui l'on pourroit jeter les yeux pour l'exécuter. Et en effet, les Reverends Peres, Garnier & Chastelain de la Compagnie de JESUS qui travailloient aux Hurons, sans la connoître autrement que par l'odeur de son zele, qui s'étoit répandue jusques à ces extremités du Canada, luy écrivirent plusieurs lettres pour la feliciter sur la vocation que Dieu luy avoit inspirée, & la conjurer de rechercher les moyens de l'accomplir, luy promettant de faciliter les affaires de leur côté autant qu'il leur seroit possible.

Au même temps qu'ils s'entretenoient par lettres dans ces sentimens, Dieu permit que le R. Pere, le Jeune qui avoit alors la Direction des Missions, & qui recherchoit comme un très-zelé Missionnaire tous les moyens possibles d'avancer les affaires de la Foy, reconnût qu'il y avoit quelque indécence que les Peres conversassent indifferemment avec les hommes & les femmes Sauvages, à cause de leur nudité, lors qu'ils étoient obligez de les instruire, & qu'il eût été plus honnête de faire passer de France quelques Religieuses, ou quelques femmes prudentes & vertueuses pour avoir soin de l'instruction des personnes de leur sexe, tandis que les Peres travailloient à celle des hommes. Il communiqua sa pensée aux Peres dont je viens de parler, qui y donnerent leur approbation, & le prièrent en même temps de se resouvenir de la Mere de l'Incarnation, comme de celle qu'ils croioient avoir été choisie du Ciel pour l'exécution d'un si haut dessein. Ce qu'il leur promit d'autant plus volontiers qu'il étoit instruit des sentimens de cette Mere, qui luy en avoit amplement écrit dès l'année precedente. Il ne perdit point de temps pour travailler à une affaire qu'il estimoit si necessaire à la Mission, & sans s'ouvrir sur ce dessein, il écrivit à la Mere de l'Incarnation deux lettres des plus humiliantes pour affiner encore davantage sa vertu & éprouver de plus en plus sa vocation, luy faisant voir avec toute la force & l'exageration possible que ce ne pouvoit être qu'avec une presumption d'esprit insupportable, pour ne pas dire diabolique, qu'elle aspiroit à des emplois infiniment élevez au dessus de ses forces & de son sexe. Nôtre Mere ne s'étonna point d'une réponse si contraire à son attente, mais plutôt comme son humilité étoit inébranlable & des mieux affermies, elle lisoit & relisoit ces lettres avec joye, disant quelquesfois à son Directeur à qui elle en donna quelque commu-

nication : N'est ce pas là un bon Pere de me traiter de la sorte ?  
 Pour vous dire mon sentiment, il m'oblige au dernier point, &  
 je voy que si j'étois auprès de luy, il me traiteroit en veritable  
 amy. Mais après qu'elle eut receu les lettres des Peres des Hu-  
 rons, & qu'elle eut appris que l'on se dispoit de faire passer des  
 Religieuses dans le Canada, & que le R. Pere le Jeune jettoit par-  
 ticulierement les yeux sur elle, elle fut plus confirmée que les pa-  
 roles rudes qu'il luy avoit écrites n'étoient, ainsi qu'elle dit, que  
 des coups d'ami. Il ne se peut dire combien cette nouvelle luy  
 fit dilater le cœur en louanges & en actions de graces à son Epoux  
 qui reveilloit son esperance qu'il luy donneroit les moyens d'ac-  
 complir le commandement qu'il luy avoit fait. Elle ne se pût tenir  
 de faire part de ces bonnes nouvelles à son Directeur, & de l'exciter  
 à reprendre aussi son premier dessein, qui dans ses grands emplois  
 sembloit être devenu un peu languissant. Voicy donc ce qu'elle  
 luy écrit : Mon tres-Reverend Pere, à moins de vous être impor-  
 tune, je ne pouvois pas vous écrire davantage, quoy que j'en aye  
 eu souvent la pensée, que j'ay rejetée pour le respect que j'ay pour  
 vôtre Reverence. Mais voicy une occasion qui porte avec soy  
 quelque chose de si agreable, que je croirois faire contre le de-  
 voir que je luy dois, si je gardois le silence & ne luy faisois part  
 de la chose qu'elle aime le plus. Voulez vous venir à ce coup  
 en Canada. Les Peres qui sont allez aux Hurons m'y appellent  
 tant qu'ils peuvent. Si vous aviez entendu parler ces Saints vous  
 seriez ravi d'aïse, & vous vous disposeriez à l'execution de vos  
 desseins. Ces ames favorisées du Ciel daignent bien penser à moy  
 tous les jours, à ce qu'ils disent, & c'est par une providence de  
 Dieu toute particuliere, car je ne les ay jamais veus, ce qui fait  
 que je tiens cela pour une insigne faveur. Allons donc au nom  
 de Dieu, mon très-cher Pere, goûter les delices du Paradis dans  
 les Croix qui se trouvent belles & grandes dans la nouvelle Fran-  
 ce ; dans ce nouveau Monde, dis-je, où l'on gagne des ames au  
 Roy des Saints. Mais allons-y de grace, vous n'y serez pas si in-  
 firme qu'en France ; car la charité y fait vivre. Et puis, quand  
 vous y mourriez, ne seriez-vous pas bienheureux de finir une vie  
 chetive dans l'exercice d'un Apôtre. Pour moy, j'ay tant d'envie  
 d'y aller que je languirois dans mes desirs, Si la veuë de mes indi-  
 gnitez ne les abbaroit, & ne me faisoit baisser la tête devant  
 Dieu, dans la crainte de perdre ce qu'il me donneroit volontiers ;  
 si j'avois une bonne provision de vertus. Faites-moy la faveur

*A son  
 Dire-  
 Heur 26  
 Octobre  
 1636.*

## DE L'INCARNATION:

349

mon tres-cher Pere, de prier Dieu pour moy, à ce qu'il luy plaise ne me pas rebuter: s'il m'accepte, je vous verray en passant, & je vous tireray si fort, vous & votre compagnon, que j'emporterai la piece de vos habits si vous ne venez.

Pendant que cette fervente Mere se consoloit de la sorte avec Dieu & avec son bon Pere, le R. Pere le Jeune pensoit tout de bon à faire reüssir son dessein, & dans la necessité qu'il voyoit d'une fondation, il s'avisa d'un expedient, qui fut de faire sçavoir à tout le monde dans une Relation la necessité qu'il y avoit de faire passer des Religieuses de France en Canada, pour instruire les filles Sauvages, & il ajoûta ces paroles qui ont désja été rapportées: Ne se trouvera-t'il point quelque ame sainte qui ait assez de zele pour venir ramasser le Sang du Fils de Dieu qui se perd dans le Canada, afin de l'appliquer au salut des pauvres Sauvages. Ces paroles si touchantes, & écrites si à propos ne furent pas dites en vain; elles furent receuës dans un cœur comme une semence celeste qui produisit en son temps le fruit que je dirai.

Les Peres des Hurons luy avoient bien mandé le dessein du Reverend Pere le Jeune, mais ils ne luy avoient rien dit des moyens qu'il pourroit prendre pour l'executer. C'est pourquoy elle attendoit en aveugle la disposition de la divine Providence, sans rien faire de sa part que d'animer son zele par la pensée continuelle du bien qu'elle esperoit, comme les Israélites excitoient leurs courages à la veüe de la Terre de Promission; aussi étoit-ce le nom qu'elle donnoit au Canada. Cependant rien ne s'executoit, & deux ans entiers se passerent dans cette aveugle attente sans entendre parler de rien, sinon qu'elle s'entretenoit de lettres avec la plupart des Missionnaires, & qu'elle les accompagnoit en esprit dans leurs travaux, faisant par avance en desir ce qu'elle se proposoit d'accomplir un jour par effet. D'où vient qu'étant désja en quelque façon en l'exercice de sa vocation, ce long retardement ne diminuoit point sa ferveur, mais plutôt il l'augmentoit de jour en jour, ainsi qu'elle l'écrit dans une lettre: C'est avec candeur que je vous fais le recit de mes pensées & de mes sentimens, que je voy de plus en plus dans la fermeté, & je ne puis comprendre comme un dessein conçu depuis si long-temps dans mon esprit, y demeure sans alteration ny changement parmy même les raisonnemens de plusieurs choses qui me pourroient mortifier & m'en donner du dégoût, je m'y trouve stable avec la resolution de mourir plutôt que de changer ce que je me suis promis de faire pour l'amour de Jesus

*A son  
Dire-  
Heur.*

## LA VIE DE LA MERE MARIE

dans le temps de son ordonnance. Je croy fermement que mon divin J E S U S me donnera tout le secours necessaire à cette haute entreprise , car il est amour & trop bon pour ne pas aider ceux qui esperent en luy : c'est en cela que consiste ma paix & dans la resolution que j'ay de luy être fidele. Et dans un autre lieu , elle dit : Beni soit J E S U S en ses ordonnances ; je ne sçai si je me flatte ; mais je ne desespere point encore ; je serai dans l'attente jusques au bout , & enfin si sa justice nous veut punir , j'endurerai ce fleau , tres-dur à la verité pour une si foible creature. Au reste forcez le Ciel & gagnez ce que nous ne sommes pas dignes de posseder. Mon cœur se dispose il y a long-temps , mais je ne puis vous assurer s'il fera constant comme il se le promet ; vous sçavez ses lâchetés , mais prenez-le entre vos mains , & quand vous tiendrez le Sang de mon divin J E S U S , plongez-le dedans , & dites luy qu'il me mette en l'état où il me veut.

Enfin voyant que le temps se passoit , & qu'il ne se presentoit rien qui luy donnât lieu d'esperer davantage , elle esperoit encore , & elle regardoit son Paradis terrestre comme on regarde ces places de consequence qui ne s'emportent pas à la premiere ny à la seconde attaque , mais qu'on enleve à la troisieme. Son cœur étoit plus rempli du Canada que jamais , & quoy qu'elle ne vît exterieurement aucune apparence d'y pouvoir jamais aller , elle sentoit en son ame un certain instinct qui luy disoit que le temps étoit proche auquel il falloit partir. Elle ne se trompoit pas ; car en ce même temps Madame de la Peltrie , que nous avons laissée dans un état de convalescence , après avoir recouvré sa santé & ses forces , n'eut rien plus à cœur que de rechercher les moyens d'accomplir le vœu qu'elle avoit fait d'aller en Canada pour y fonder un Monastere d'Ursulines & un Seminaire pour l'éducation des filles Sauvages. Mais la difficulté étoit de les trouver , parceque son Pere qui avoit d'autres desseins sur elle , lui vouloit faire prendre des mesures toutes opposées : car si tôt qu'il la vid parfaitement rétablie , il la pressa de se remarier avec les paroles les plus fortes & les plus touchantes que l'amour paternel lui pouvoit suggerer , lui disant que si elle ne lui donnoit cette satisfaction , elle le verroit mourir de chagrin en peu de temps , & qu'elle auroit toute sa vie le déplaisir d'avoir été la cause de sa mort. Il ajoûta à ces propres sollicitations celles de plusieurs personnes de qualité : & parceque ses difficultez n'étoient fondées que sur la devotion , il y employa encore celles de quelques Religieux qui lui representoient les in-

## DE L'INCARNATION.

351

conveniens où son Pere alloit tomber, & que l'état où il la vouloit engager n'étoit point contraire à la pieté, mais plutôt qu'il luy donnoit de grands moyens de la pratiquer. Mais elle avoit d'autres desseins dans le cœur, & le choix qu'elle avoit fait d'un autre Epoux que ceux qu'on luy proposoit, la rendit toujours inébranlable dans sa resolution. Ce n'étoit pas néanmoins sans peine qu'elle voyoit son Pere dans un ennui où elle seule pouvoit apporter le remede, mais d'ailleurs le vœu qu'elle avoit fait ne se pouvant executer dans la condition où il la vouloit engager, elle ne voyoit point de jour à lui donner satisfaction. La dessus elle demanda conseil à un sage Religieux, qui lui proposa un expedient, par lequel elle pouvoit faire l'un & l'autre. Il lui dit qu'il connoissoit un fort honneste Gentilhomme nommé Monsieur de Bernieres Tresorier de France à Caën, qui vivoit dans une odeur de sainteté & dans l'approbation publique de tout le monde, qu'elle lui devoit écrire pour le prier de la rechercher en mariage, à condition d'y vivre comme frere & sœur, & qu'il étoit homme pour se risquer en cette occasion, qui n'avoit point d'autre but que la gloire de Dieu. Elle suivit ce conseil, & sans perdre de temps elle écrivit une lettre à Monsieur de Bernieres, par laquelle après luy avoir déclaré tous ses desseins, elle le supplioit de la demander à son Pere, avec lequel elle étoit alors en bonne intelligence, parce qu'ensuite du conseil qu'elle avoit pris, elle lui avoit promis de lui donner satisfaction.

Monsieur de Bernieres qui vivoit dans une pureté d'Ange, ayant reçu la lettre, fut surpris au dernier point, & ne sçavoit que penser ni que répondre à une proposition si nouvelle, & si contraire à la vie qu'il s'étoit resolu de mener. Il en parla à son Directeur, & à quelques personnes de pieté, qui lui conseillerent de consentir à cette proposition, & qu'ils connoissoient Madame de la Peltrie qui ne desiroit le mariage que comme un pretexte propre à favoriser son dessein, & pour avoir en sa personne un appui assez puissant pour l'executer. Quelque conseil que ses amis lui eussent donné, il fut encore trois jours sans se pouvoir résoudre, & quelque opinion qu'il eut de la vertu de Madame de la Peltrie, il souffroit de tres-grands combats, n'osant pas se hasarder dans une occasion aussi perilleuse qu'étoit celle-là, outre que tout le monde sçavoit qu'il étoit dans la resolution de ne se marier jamais.

Enfin après avoir consulté Dieu, il se resolut de passer outre, à condition de garder la chasteté de part & d'autre. Sur cette resor-

lution il écrivit à un Gentil homme de ses amis nommé Monsieur de la Bourboiniere pour le prier d'aller trouver de sa part Monsieur de Vaubougon, & de lui demander en mariage Madame de la Peltre sa fille. Il y alla s'estimant heureux de rendre ce service à son ami. Quand Monsieur de Vaubougon l'eut entendu parler, il receut une joye qui ne se peut dire, & ne pouvant quasi parler d'aïse, tout ce qu'il pût dire à celui qui lui portoit la parole, fut de le prier de prendre la peine de voir sa fille, pour sçavoir sa volonté. Il la vit, & il ne lui fut pas bien difficile de tirer son consentement.

Cet ami ayant heureusement terminé sa negotiation alla à Caën en donner avis à Monsieur de Bernieres, qui se trouva plus empêché qu'auparavant, parce que l'exécution de l'affaire frappoit plus fortement son esprit, & que pour la terminer, il falloit aller à Alençon, où Monsieur de Vaubougon pressoit extraordinairement, & avoit déjà fait disposer sa maison pour le recevoir, & mis en la bouche de sa fille les paroles qu'elle lui devoit dire pour les avantages du mariage. Cependant Monsieur de Bernieres ne se hâtoit pas, ce qui faisoit languir le Pere impatient qui étant tombé malade de gouttes, & voyant que rien ne s'avançoit, commença d'entrer en soupçon contre sa fille, & dans cette défiance il lui dit qu'elle choisit de deux choses l'une, ou qu'elle pressât son mariage, ou qu'elle signât un papier qu'il lui presentoit, qui lui eut causé la perte de la plus grande partie de son bien. Elle le consoloit avec le plus de douceur qu'il lui étoit possible, lui témoignant qu'elle attribuoit plutôt cette humeur empressée aux douleurs de sa maladie qu'à une mauvaise volonté; que le mariage s'accompliroit, mais que Monsieur de Bernieres lui avoit fait sçavoir qu'il ne le pouvoit venir conclure que dans six semaines. Elle le fit venir néanmoins en secret à Alençon peu de jours après, & le fit loger chez un sien ami tres-fidèle, à qui elle avoit confié tout le secret de ses affaires de Canada. Elle l'alloit voir seulement la nuit, & en la compagnie de cet hôte, tous leurs entretiens étoient des dispositions du voyage de Canada, & de ce qu'ils auroient à faire touchant ce prétendu mariage; car il se trouvoit par le conseil des personnes sçavantes & éclairées, qu'ils se pouvoient marier à condition de vivre en continence, mais que pour le droit, ce mariage eut pû porter prejudice aux affaires de Canada, ou à celles de Monsieur de Bernieres touchant le temporel, pour la repetition duquel ses heritiers eussent pû être inquietez avec le temps de ceux de

Madame

Ma  
ne  
ave  
A  
de  
tom  
mon  
que  
susc  
proc  
re, &  
voul  
bien  
appe  
Egli  
avoir  
aban  
le tr  
à Ca  
l'enc  
veule  
pelle  
Proc  
falloi  
faillit  
qui le  
le fair  
qui tie  
Car s  
avoir  
en Ca  
vres fi  
cez ét  
son bi  
le cœu  
de tou  
avoit.  
Apr  
qui sç  
riage

Madame de la Peltrie. La conclusion fut donc prise entr'eux qu'ils ne se marieroient pas, mais qu'ils feroient semblant de l'être; & avec cette resolution Monsieur de Bernieres se retira à Caën.

A peine fut-il de retour en sa maison, qu'il apprit que Monsieur de Vaubougon, qu'il n'avoit point vu dans son voyage, étoit tombé dans une grande maladie, & peu après on lui en manda la mort. Cet accident leva toutes les difficultez qui avoient tenu jusques alors Madame de la Peltrie dans l'inquietude, mais il lui en suscita d'autres qui ne lui donnerent pas moins d'exercice: Car les proches ne voulant pas qu'elle entrât en partage du bien de son Pere, & voulant encore s'assurer de celui dont elle jouissoit dès-ja, la vouloient faire enlever, & declarer incapable de gouverner son bien, à cause de la dissipation qu'elle en faisoit, c'étoit ainsi qu'ils appelloient les grandes aumônes qu'elle faisoit aux pauvres & aux Eglises. La Justice de Caën leur avoit dès-ja accordé tout ce qu'ils avoient désiré, lorsque cette vertueuse Dame se trouvant presque abandonnée de tout le monde, & voyant que ses affaires prenoient le train de ruiner entièrement son grand dessein, alla secrettement à Caën pour consulter Monsieur de Bernieres, qui la consola, & l'encouragea beaucoup lui representant que les affaires de Dieu veulent être poussées avec force & vigueur. Il lui conseilla d'en appeler au Parlement de Rouën, où elle fut obligée d'aller avec son Procureur, qui ayant mis l'affaire en état d'être jugée, lui dit qu'il falloit faire serment d'une chose tres-juste, & qu'elle gagneroit infailliblement son procez. Mais elle qui étoit fort craintive, & à qui le serment donnoit de la terreur, ne pût jamais se résoudre de le faire. Ce refus fut un dangereux prejudé contr'elle; mais Dieu qui tient les cœurs des Juges dans sa main les fit pancher de son côté: Car s'étant adressée à saint Joseph, & ayant reiteré le vœu qu'elle avoit fait à Dieu de fonder sous son nom un Monastere d'Ursulines en Canada, & de se donner avec tous ses biens au service des pauvres filles Sauvages, on lui vint dire dès le lendemain que son procez étoit gagné, & qu'elle étoit declarée capable de gouverner son bien. Elle fit bien davantage, car avec son procez elle gagna le cœur de ses parties, qui voyant un succes si contraire à l'attente de tout le monde, furent extrêmement surpris, & crurent qu'il y avoit en cette conduite quelque secret qu'ils ne penetraient pas.

Après ces avantages que la Justice lui avoit donnez: ses parens qui sçavoient que Monsieur de Bernieres l'avoit demandée en mariage crurent qu'elle s'alloit marier avec lui, & le bruit s'en répan-

dit dans toute la Province : quelques-uns la monstroient au doigt, & même quelques personnes Religieuses lui faisoient en face des reproches, de ce qu'ayant mené une vie devote & exemplaire, elle la quittoit pour retourner dans le grand monde. A tout cela elle répondoit avec douceur, & en soufrian qu'il falloit faire la volonté de Dieu ; & cette réponse confirmoit encore davantage le monde dans les sentimens que l'on avoit que le mariage s'alloit conclure.

Les affaires de cette Dame étant réglées, & n'y ayant plus rien qui la retint en son païs, elle ne pensa plus qu'à accomplir son grand dessein. Pour cet effet elle s'en alla à Paris accompagnée seulement d'une Dämoiselle, & d'un Laquais qui en avoient connoissance, mais qui sçavoient garder le secret, & elle donna le rendez-vous à Monsieur de Bernieres qui s'y trouva quasi en même temps. A peine fut-elle arrivée à Paris, qu'on lui suscita de nouveaux troubles, ses anciennes parties recherchant les moyens de la faire enlever. On lui en donna avis ; & pour ne point tomber dans les pièges qu'on lui dressoit, & tromper adroitement ceux qui eussent voulu attenter à sa personne, étant obligée d'aller souvent voir le Pere de Goudren, & Monsieur Vincent tous deux Generaux, le premier de l'Oratoire, l'autre de saint Lazare, qui examinoient sa vocation, & étoient en ce temps-là les arbitres des entreprises extraordinaires, elle changeoit d'habits avec sa servante, qu'elle suivoit ensuite par la ville, comme si elle eut été sa Maître. Mais Monsieur de Bernieres étant arrivé, ces nouveaux orages se dissipèrent par la pensée que l'on eut, ou que le mariage étoit fait, ou qu'ils s'assembloient pour le faire ; & ce qui confirma encore cette opinion, fut que Madame de la Peltrie fit transporter ses meubles d'Alançon à Paris, comme pour s'y établir.

Dés le moment que Monsieur de Bernieres se fut rendu auprès de Madame de la Peltrie, il fut véritablement son Ange visible qui l'assista dans toutes ses affaires, & l'accompagna dans tous ses voyages ne la quittant point qu'il ne l'eut mise luy-même dans le Vaisseau qui la devoit porter au Canada.

C'est icy qu'il faudroit parler des qualitez, & du merite de cet excellent Personnage ; mais il en a fait luy-même une si belle peinture dans son Chrétien interieur, qui n'est autre chose que sa vie, qu'il a écrite par l'ordre de ses Directeurs, & dans ses Lettres spirituelles qui contiennent son véritable esprit, & les maximes éminentes de sa conduite, que tout ce que j'y pourrois ajoûter ne seroit

qu'affoiblir l'idée que tout le monde s'en est formée.

La vocation de Madame de la Peltrie ayant donc été examinée de nouveau, & reconnue n'être fondée que sur la grace toute pure, il travailla infatigablement à la conduire à sa parfaite execution. Il tomba heureusement entre les mains du R. Pere Poncet Jesuite, qui se dispoſoit à faire le voyage à la prochaine Flotte, auquel ayant fait un long détail de la qualité, de la vertu, du vœu, des intentions, & des dispositions de Madame de la Peltrie, le Pere lui témoigna qu'il voyoit un grand jour à lui donner satisfaction. Et en effet se ressouvenant de la Mere de l'Incarnation qu'il connoissoit parfaitement non seulement par sa vocation pour le Canada, mais encore par toutes les merveilles que Dieu avoit operées en elle depuis sa naissance, il lui en donna une si haute idée, qu'il s'attacha uniquement à elle pour l'execution du dessein de Madame de la Peltrie, à laquelle ayant fait le récit de sa premiere negociation, & de ce qu'il avoit appris de cette Mere, elle y demeura encore plus fortement attachée que lui.

Cependant la Mere de l'Incarnation, qui ne sçavoit rien de tout ce qui se passoit, sentoſt son cœur se liquefier dans la veüe de son Canada, & quoi qu'en apparence elle en fût fort éloignée: & qu'elle ne vid rien au dehors qui lui marquât qu'elle y dût jamais aller, une voix interieure lui disoit que tout étoit prest, & qu'il se falloit disposer à partir. Lorsqu'elle étoit en ces dispositions, & qu'elle s'abandonnoit aux ordres de Dieu dans la paix; & dans la douceur, elle receut une lettre du R. Pere Poncet qui lui donnoit avis de la rencontre de cette Dame, & qu'il croyoit que le temps étoit venu auquel Dieu avoit dessein d'accomplir ses desseins. Alors elle ne fut plus en peine de chercher la cause de ces nouveaux sentimens, dont son ame étoit si doucement penetrée; elle pensa fondre en louanges, & en actions de graces de ce que Dieu lui faisoit voir comme ouverte la porte du Paradis où elle aspiroit depuis tant d'années; Et elle disoit comme Jeremie: Me voila, Seigneur, je suis prête, envoyez-moy où il vous plaira. Elle regardoit dès-jà l'affaire comme faite, parce qu'elle voyoit en cette rencontre les circonstances de la vision qu'elle avoit eüe touchant le Canada, il y avoit cinq ans, lesquelles ne s'étoient pas recontrées dans les autres occasions qui n'avoient fait que flatter son zele.

*résolue*

## CHAPITRE XV.

*I. Madame de la Peltrie travaille efficacement à accomplir son vœu pour le Canada, en quoy elle est puissamment aidée par Monsieur de Bernieres. II. Ils vont à Paris où ils déclarent tout le secret au Pere Poncet Iesuite. III. L'on en donne avis à la Mere de l'Incarnation. IV. Qui cependant avoit un sentiment interieur que sa vocation étoit sur le point d'estre executée. V. Assemblée notable pour résoudre toute l'affaire. VI. Madame de la Peltrie va à Tours pour demander la Mere de l'Incarnation. VII. Monseigneur l'Archevesque luy accorde avec joye.*

- I. **D**ANS cet intervalle de temps Madame de la Peltrie, comme depuis je l'ay sçeu d'elle, travailloit fortement pour trouver une personne qui la pût efficacement aider dans l'exécution du vœu qu'elle avoit fait de fonder un Seminaire pour les filles Sauvages du Canada, parceque ses parens luy donnant de l'exercice, elle ne pouvoit pas facilement venir à bout de ses affaires sans l'assistance d'une personne de confiance. Quelqu'un l'adressa à Monsieur de Bernieres, honeste & vertueux Gentilhomme; & Tresorier de France à Caën; qui par une industrieuse charité & sous l'ombre de recherche de Mariage l'assista puissamment. Ils allerent à Paris pour chercher les moyens de travailler tout de bon à l'exécution de ce dessein, & elle le pria de s'informer s'il ne se pourroit point trouver quelque Pere de la Mission afin de communiquer avec luy. Il le fit, & il apprit qu'il n'y avoit pour lors que le Pere Poncet qui avoit quelque soin de ce qui concernoit les affaires de Canada. Il le fut trouver à la maison du Noviciat où il étoit, & luy confia tout le secret de Madame de la Peltrie, sur tout qu'elle desiroit mener avec elle des Religieuses Ursulines. Au même temps le Pere se souvint de ma vocation, & lui dit qu'il croioit que c'étoit moy que Dieu avoit choisie pour ce dessein, & lui en dit confidamment quelque raisons secretes qui lui donnerent beaucoup de consolation & d'esperance. Il alla aussi-tôt faire le recit de tout à Madame de la Peltrie, qui dans le zele qu'elle avoit pour le salut des ames fut ravie d'apprendre qu'il y avoit apparence que ses affaires auroient l'issuë qu'elle pretendoit. Avant que de passer plus avant, elle consulta son dessein à plusieurs grands serviteurs de Dieu & doctes personages qui l'approuverent tous

## DE L'INCARNATION.

357
 luy disant que la divine Majesté demandoit ce sacrifice de sa per-  
 sonne & de ses biens, & quand elle devoit perir elle devoit entre-  
 prendre ce voyage pour sa gloire. Les Reverends Peres Binet & de  
 la Haye étoient de ceux-là, & ce dernier chargea le Reverend  
 Pere Poncet de me donner avis de tout ce qui se passoit, car Ma-  
 dame de la Peltrie, & moy ne nous connoissions point encore, ny  
 de reputation ny autrement, sinon en ce que ces Reverends Peres  
 lui avoient dit de moy à mon infceu. Tout cela se passoit au mois  
 de Novembre de l'année mil six-cens trente-huit. Nôtre Re-  
 verende Mere Superieure ayant receu les lettres du Reverend Pe-  
 re Poncet, & de Madame de la Peltrie, & voyant que l'on jet-  
 toit les yeux sur moy pour ce dessein, que cette Dame vouloit  
 passer en Canada, dès le premier embarquement, & qu'elle fai-  
 soit de fortes instances à me demander pour l'établissement de  
 son Seminaire, fut autant surprise qu'on le peut être, d'une cho-  
 se si extraordinaire, & tout ensemble puissamment touchée de  
 voir que la vocation que je lui avois fait paroître avoir pour le Ca-  
 nada avoit du fondement, puisque Dieu ouvroit les moyens pour  
 la conduire à son execution. Elle me vint trouver, & se mettant  
 à genoux avec moy, me raconta l'affaire. Nous rendîmes nos  
 actions de grâces à la divine Majesté, après quoy elle m'obligea  
 de faire réponse aux lettres que j'avois receuës, & d'écrire à Mon-  
 sieur de Bernieres, avec lequel j'eus depuis communication par let-  
 tres à tous les ordinaires, jusques à l'accomplissement, & execution  
 du dessein. Le tout cependant demeura secret à la Communauté,  
 jusques au mois de Janvier suivant, excepté à trois qui furent nôtre  
 Reverende Mere de saint Bernard Prieure, la Mere Ursuline &  
 moy, parce que Madame de la Peltrie ne vouloit pas que son af-  
 faire fût divulguée, à cause que ses parens y eussent sans doute for-  
 mé des obstacles. Pour mon particulier, je sentoient bien interieure-  
 ment que le terme des promesses de Dieu s'approchoit avant  
 même que j'eusse connoissance de la negociation de cette affaire :  
 mais après que nous en eûmes appris la nouvelle, nous ne pou-  
 vions nous lasser d'admirer la conduite de Dieu, & la rencontre de  
 cette bonne Dame, du Reverend Pere Poncet, & de Monsieur de  
 Bernieres, laquelle s'étant faite sans recherche, & par la pure pro-  
 vidence de Dieu, me faisoit chanter ses misericordes, m'entretenir  
 amoureuxment avec luy de ce qu'il est infiniment fidele en ses pro-  
 messes, en ses vocations, & en ses conduites.

III.

IV.

V.

Il y eut des contradictions du côté de Messieurs de la Comp.

gnie de la nouvelle France, qui pour quelques raisons particulieres avoient inclination que Madame de la Peltrie differât son voyage jusqu'à l'année suivante, ou qu'elle passât seule pour s'établir dans le païs, où en suite elle appelleroit ses Religieuses; mais elle ne voulut point entendre à cette proposition, ne se pouvant resoudre à partir sans nous. Il fut resolu, qu'on s'assembleroit pour resoudre cette affaire, & l'assemblée se fit en la maison de Monsieur Fouquet Conseiller d'Etat, où les Reverends Peres Dinet, de la Haye, & l'Allemant se trouverent avec Monsieur de Bernieres, & Madame de la Peltrie. En ce Conseil Messieurs de la Compagnie, qui s'y trouverent aussi, representerent que cette Dame avoit parlé trop tard, que tous les Navires étoient fretez, qu'il n'y avoit plus de place pour son bagage, ny pour ses provisions, ny pour sa compagnie; & ainsi qu'il étoit necessaire qu'elle differât son passage à l'autre embarquement. Mais elle persista en sa resolution, & parce que ces Messieurs fondoient toute leur difficulté, sur ce que les Vaisseaux étoient remplis, elle declara qu'elle en freteroit un à ses frais quoy que selon la coutume, ils dûssent passer le tout gratuitement trois années de suite. A cela il n'y eut point de repartie, & il fut seulement question d'où l'on prendroit des Religieuses pour executer son dessein. Elle declare qu'elle me desire, qu'elle ne peut partir sans moy, & qu'elle me veut demander à mes Superieurs avec une compagne; & sur la difficulté qu'on lui forma que Monseigneur de Tours étoit un Prelat tres-difficile, & qu'il falloit pour le plus sûr qu'elle prît des Religieuses aux Ursulines du Fauxbourg saint Jacques à Paris, elle persista toujours qu'elle me vouloit, & qu'elle ne partiroit point sans moy. Sur cette contestation le Reverend Pere de la Haye prit la parole, & representa si fortement qu'il étoit de la justice de la favoriser en un dessein si pieux, qui étoit entierement à la gloire de Dieu, & qui avoit été jugé tel par des personnes capables, qu'il fut conclu qu'on lui accorderoit ce qu'elle demandoit, mais que pour faciliter l'affaire, il étoit necessaire qu'elle même prît la peine d'aller à Tours pour me demander. Elle y consentit volontiers; & les principaux de l'assemblée comme les Reverends Peres Dinet, & de la Haye, Monsieur le Commandeur de Sillery, & Monsieur Fouquet écrivirent à Monseigneur de Tours; & le Reverend Pere Dinet alors Provincial de la Compagnie au Reverend Pere Grand-Amy Recteur à Tours, afin qu'il fit en sorte auprès de ce Prelat, qu'elle eut toute la satisfaction qu'elle desiroit. L'on écrivit aussi à nôtre Mere & à moy.

Madame de la Peltrie tres-satisfaite de cette resolution confia aussi-tôt une somme d'argent suffisante pour freter un Navire, & generalement, pour faire tous les frais de son embarquement, & le Reverend Pere Charles Lallement se chargea charitablement de tous ces soins. Cependant cette genereuse Dame nous donna avis de l'état de l'affaire, & ce fut le 22. de Janvier 1639. jour qu'on celebre les épousailles de la tres-sainte Vierge, & de saint Joseph que nous en receumes la nouvelle. Nôtre Reverende Mere declara tout le secret à nôtre Communauté, lors qu'actuellement l'on étoit dans un Hermitage de saint Joseph à faire des devotions pour la solemnité de ce jour. Je ne m'y trouvai pas à dessein, joint que j'étois occupée ce jour-là au service de la cuisine. Toutes furent si surprises de cette nouvelle qu'elles ne pouvoient presque croire qu'elle fût veritable, ne s'étant jamais persuadées qu'une chose semblable pût arriver, tant elles l'estimoient extraordinaire; ny qu'il y eut pût avoir dans la maison une Sœur si heureuse que d'être choisie de Dieu pour une entreprise d'une si grande consequence. L'on ne pouvoit cesser de benir Dieu, de le glorifier, & de lui rendre des actions de graces. Madame de la Peltrie ayant expedie ses affaires, partit de Paris avec Monsieur de Bernieres pour venir à Tours. Le jour que nous devions recevoir les lettres qui nous apprenoient leur depart, étant aux Pensionnaires desquels j'avois la direction, j'eus un instinct dans mon ame qui me pressoit de tout quitter & de m'en aller à l'Hermitage de saint Joseph, pour remercier ce saint Patriarche d'une si grande grace qu'il m'avoit faite: je n'obeïssois pas à ce mouvement, parce que je ne voyois pas qu'il fût à propos d'aller au jardin par où il falloit passer, & où il y avoit des hommes de travail; & cependant ce mouvement me pressoit par une amoureuse contrainte, en sorte qu'il m'y fallut obeir. Je pris deux Pensionnaires pour m'accompagner, & fus remercier ce grand Saint de la grace qu'il m'avoit faite, mais avec une onction si particuliere qu'il me sembloit être au centre de tous mes desirs. Environ une heure après la Mere Ursule de sainte Catherine me vint trouver, & d'abord elle me dit: Ah, ma chere Mere, que Dieu vous fait de graces! Voila que cette bonne Dame vous vient querir, elle est sur le point d'arriver. Cette bonne Mere qui avoit aussi de grandes inclinations pour passer en Canada étoit si puissamment touchée de cette nouvelle, qu'à peine pouvoit-elle parler, car quelque chose que l'on eût pût mander l'on ne pouvoit pas se persuader que l'execution s'en ensuivit jamais. Pour moy je le

crois, & la bonté divine m'en donnoit des marques, me faisant connoître que comme un bon pere & un bon amy, il étoit fidele en ses promesses, & qu'il exécutoit doucement ses desseins. Si tôt que j'eus appris cette nouvelle, je ne doutai plus du sujet pour lequel j'avois été si vivement portée d'aller remercier le grand saint Joseph, à qui le Seminaire devoit être dédié; je redoublai mes remerciemens à la divine Majesté me soumettant & m'abandonnant plus que jamais à ses tres-saintes ordonnances; & le dix-neuf de Février mil six cens trente-neuf Madame de la Peltrie arriva à Tours où pour tenir son affaire plus secrette, elle prit le nom de Madame de la Croix. Au même-temps le Reverend Pere Grand-Amy receut les lettres du Reverend Pere Provincial, & Madame de la Peltrie l'ayant été trouver, ils conferent ensemble de l'affaire. Il fut seul, ainsi qu'il avoit été convenu entr'eux; trouver Monseigneur l'Archevêque, à qui il exposa le tout, ajoutant qu'outre que l'on me demandoit, l'on souhaitoit encore une compagne. Ce grand Prelat fut <sup>tout</sup> surpris & étonné, se tourna vers le Pere & lui dit: Hé quoy, pere Grand-Amy, est-il possible que Dieu me veuille bien demander de mes filles pour un si pieux dessein? Ah! je ne suis pas digne de cette grace; mais s'en trouvera-t-il bien quelqu'une qui veuille s'exposer dans une si louable entreprise? menez cette bonne Dame chez mes filles, & dites de ma part à la Mere prieure qu'elle lui ouvre la porte, qu'elle la face entrer dans la maison avec ses suivantes, & qu'on la reçoive comme moy-même. Le pere ayant receu une si favorable réponse, s'en vint à nôtre grille, bien satisfait pour s'acquitter de sa commission.

## A D D I T I O N.

**L**A Mere de l'Incarnation n'eut pas plutôt appris du Reverend pere poncez la disposition des affaires de Madame de la Peltrie, que la pensée luy vint de se produire elle-même dans une occasion si favorable: & quoy qu'elle voulût entierement dependre de Dieu dans une vocation qui étoit toute de lui, afin neanmoins de ne point tenter sa providence, qui sembloit lui presenter la main pour la conduire au lieu où elle la destinoit, elle crut être obligée d'agir de son côté, & de s'offrir à cette genereuse Dame pour la seconder dans ses desseins, & être la compagne de ses travaux. C'est ce qu'elle fit par une lettre que je suis bien aise de rapporter icy pour faire voir l'esprit & le zele, dont cette excellente Mere étoit animée.

Madame,

## DE L'INCARNATION.

Madame, beni soit le grand Jesus de qui les desseins, & les aimables providences sont toujours adorables, & sur tout dans les temps de leurs succès. Le Reverend Pere Poncez extremement zelé pour tout ce qui regarde la plus grande gloire de Dieu, m'ayant informée de votre genereux dessein a fait dilater mon cœur par un épanchement tout entier en benedictions, & en louanges à la divine bonté, des inventions admirables qu'elle a de se former des sujets dignes d'être les instrumens de sa gloire.

A. Ma-  
dame  
de la  
Peltrie  
2. Nov.  
1638.

Quoy, Madame nôtre divin Maître Jesus vous veut-il introduite dans le Paradis Terrestre de la nouvelle France? serez-vous assez heureuse d'y aller brûler de ses flammes saintes, & divines? Il est vray qu'il y a des glaçons, des ronces, des épines, mais le feu du saint Esprit a un souverain pouvoir pour consumer tout cela, & même pour fendre les rochers.

Ce feu divin est l'esprit qui anime & fortifie les ames saintes, qui les fait passer par les plus grands travaux, se mépriser elles-mêmes, & prodiguer leurs biens, & leurs vies pour la conquête des ames rachetées du Sang de JESUS-CHRIST. Ah! ma chere Dame; chere Epouse de mon divin Maître, vous trouvant, j'ay trouvé celle qui l'aime avec verité, puisqu'il n'y a point de plus grand amour que de se donner soy-même, & tout ce qu'on a pour son bien-aimé. Et puisqu'il a plû à sa misericorde de me donner les mêmes sentimens, il me semble que mon cœur est dans le vôtre, & que tous deux ensemble ne sont qu'un dans celuy de JESUS au milieu de ces espaces larges & infinies, dans lesquelles nous embrassons toutes les petites Sauvages, leur enseignant comme il faut aimer celuy qui est infiniment aimable. Voulez-vous donc bien Madame, me faire cette grace, & à celle de mes compagnes que Dieu voudra choisir, de nous mener avec vous, & de nous lier à votre genereux dessein? Il y a cinq ans que j'attens l'occasion d'obeir aux sermons puissantes que m'en fait le saint Esprit; & à n'en point mentir, je croy que vous êtes celle de qui sa divine Majesté se veut servir pour nous faire jouir de ce bien. Ah! si je vous pouvois posséder icy pour vous ouvrir mon cœur, & me conjouir avec vous sur ce haut dessein, je m'assure ma chere Dame, que nôtre bon Jesus l'auroit tres-agreable, & qu'il vous recompenseroit de la peine que vous prendriez de faire un voyage de soixante lieues. Mais que dis-je? puisque vous en voulez faire mille par des passages dangereux, soixante seront peu au regard de votre amour. Je vous en ose conjurer par le même amour qui brûle votre cœur; & s'il

vous plaist nous donner cette consolation, je vous puis assurer que vous trouverez des ames qui vous aiment tendrement, & qui vous recevront comme leur étant envoyée de la part de leur Celeste Epoux, & moy qui suis la plus indigne de toutes, j'ose encore vous demander la participation de vos saintes prieres, & la grace de me dire dans la liaison du saint Esprit indissolublement vôtre.

Madame de la Peltrie ayant remarqué dans les paroles de cette fervente Mere un esprit tout de Dieu, se sentit entierement confirmée dans l'inclination qu'elle avoit conçue pour elle, & ce lien indissoluble, dont elle parle à la fin de sa lettre, les unit dès lors si étroitement, qu'elles ne furent plus qu'un cœur, & qu'une ame en sorte que nonobstant toutes les raisons que l'on mit depuis en avant, pour ne prendre que des Ursulines du Fauxbourg de saint Jacques de Paris, à l'exclusion de celles de Tours, cette pieuse Dame ne pût jamais se résoudre d'en prendre une autre que la Mere de l'Incarnation pour être Directrice de son dessein, & la pierre Fondamentale de l'édifice qu'elle vouloit faire. Sur tout le Reverend Pere Provincial des Jesuites l'accabloit de raisons tres-fortes pour l'obliger à ne pas jeter la veüe si loin, luy representant qu'il étoit bien plus à propos de prendre des Religieuses de connoissance, & que l'on voyoit tous les jours, que de s'attacher à celles que l'on ne connoissoit que par des rapports qui pouvoient être incertains: Que celles de Paris seroient toûjours prestes, & qu'il seroit bien plus facile d'en disposer quand l'on en auroit besoin, que de celles des Provinces qui étoient éloignées de la communication du centre des affaires: Que les Constitutions de celles de Paris étoient bien plus fortes, & plus propres au dessein present que n'étoient celles de Tours, parce que les premieres faisoient un vœu-particulier d'instruire les jeunes filles, ce que les autres ne faisoient pas: Qu'il y avoit même quelque difference dans les habits; & qu'il étoit à craindre que cette bigarrure, jointe à la difference des Constitutions, ne causât de la division dans les esprits quand on viendroit à les mêler. Mais ny la force de ces raisons, ny le poids que leur donnoit encore le merite de la personne, ne purent jamais separer des cœurs, que Dieu avoit unis dans l'éternité de ses desseins, & qu'il avoit dès-ja commencé de joindre dans le temps de leur execution. Madame de la Peltrie ne laissa pas néanmoins de donner prudemment avis à la Mere de l'Incarnation de cette difference de Constitutions & d'habits, afin de prendre des mesures contre les inconveniens qui eussent pû naître dans l'union des personnes de ces

## DE L'INCARNATION.

363

Monasteres. Elle lui fit réponse que ces incidens pourroient faire quelque impression dans l'esprit des personnes du monde, mais qu'elles ne seroient nullement considerables à des ames aussi ferventes, & desinteressées que devoient être celles qui desiroient aller en Canada; Que ces difficultez n'étoient point si grandes que la charité ne les dissipât facilement; que pour le present les Religieuses, de quelques Monasteres qu'elles fussent, devoient passer avec leur esprit, & leur habit ordinaire; & que quand elles seroient toutes au lieu destiné, elles se regleroient dans l'uniformité selon les dispositions du pais, que l'on ne pouvoit pas prévoir en celuy-cy.

Cette réponse si judicieuse satisfit extremement Madame de la Peltrie, laquelle ayant mis ordre à ses affaires les plus pressées, voulut aller à Tours pour donner à nôtre Mere la satisfaction qu'elle lui avoit demandée dans sa lettre; ce qu'elle fit avec beaucoup plus d'avantage qu'elle ne l'avoit désiré; parce qu'elle ne l'avoit invitée à faire ce voyage, que pour conferer avec elle de leur commune vocation au Canada, & elle y alla pour conclure entièrement l'affaire, & la tirer de son Monastere pour l'emmener avec elle. Elle lui donna néanmoins avis de son dessein avant son départ de Paris, afin qu'elle ne fût point surprise, & que si elle avoit quelques affaires, elle eût le loisir d'y mettre ordre.

Quand la Mere de l'Incarnation apprit ces nouvelles; elle ne s'empresça pas beaucoup exterieurement, parce qu'elle étoit toujours preste; mais elle se perdit en Dieu voyant qu'il étoit sur le point d'accomplir ses promesses, & par un étonnement profond de ce que nonobstant son indignité, il lui accordoit l'effet de ses desirs, elle conçût des sentimens, dont voicy un petit échantillon qu'elle écrivit sur l'heure à son Directeur: Mon tres-Reverend Pere; C'est à cette heure que les termes me manquent pour exprimer les nouvelles misericordes de la divine Providence sur moy sa tres-indigne creature. L'on me dit tout de bon qu'il faut partir. A cette parole vôtre esprit n'est-il point saisi d'étonnement? l'on mande qu'il faut être à Paris en peu de jours; & je suis consolée de ce qu'il me faut prendre cette route, puisque j'auray l'occasion de vous dire les sentimens de mon cœur, dont néanmoins vous pouvez assez juger par ce qui s'est passé dans la communication que j'ay eue avec vôtre Reverence sur ce sujet. Pour moy, je vous assure que je suis tellement ravie de voir que Dieu daigne me regarder, que je n'ay plus de paroles, & que je suis toute perduë à moy-même.

*A son  
Dire-  
cteur 26  
Octobre  
1636.*

Pendant que la Mere de l'Incarnation se perd ainssi en Dieu, & en son neant, Madame de la Peltrie part de Paris avec son Ange visible. Elle avoit une Damoiselle à sa suite, & Monsieur de Bernieres un homme de Chambre, & un Laquais qui agissoient tellement de concert que pendant tout le voyage, & même dans le séjour qu'ils firent à Tours, tout le monde crût qu'ils étoient mariez. Neanmoins le Reverend Pere Grand-Amy qui avoit été prié de menager l'esprit de Monseigneur l'Archevêque crût qu'il ne faisoit pas user de mystere à son égard. Il lui découvrit le secret; & lui fit entendre la qualité & le merite des personnes, & comme ce grand serviteur de Dieu coloroit d'une apparence de mariage le service qu'il rendoit à cette Dame, pour amuser ceux qui se vouloient opposer à son dessein. Ce Prelat que l'on avoit estimé si peu traitable, fut touché de devotion voyant l'industriuse charité de ces deux grandes ames, & croyant que la main de Dieu étoit en cette affaire, il donna aussi-tôt la sienne pour en faciliter l'execution; mais il craignoit qu'il ne se trouvât point de Religieuses qui eussent assez de generosité pour seconder celle de Madame de la Peltrie. Le Pere Grand Amy le voyant dans une si belle disposition lui dit que Dieu y avoit pourveu, & que depuis plusieurs années la Mere de l'Incarnation attendoit l'occasion qui se presentoit. Vous me consolez, dit ce prelat; Neanmoins comme son zele pourroit être refroidy par le temps, & qu'il faut juger des vocations par les dispositions qui se rencontrent dans les occasions de leur execution, allez la voir de ma part, & après l'avoir interrogée vous me direz ses sentimens qui me serviront de regle pour me determiner.

Le Pere sortit aussi tôt pour s'acquiter de sa commission, & peu de temps après monsieur de Bernieres, & madame de la Peltrie entrèrent chez monseigneur l'Archevêque qui les receut avec une affabilité incroyable, & après les avoir considerez, il lût sur leur visage tout le bien qu'on lui en avoit dit; & reconnut facilement que c'étoient des personnes bien élevés audessus du commun. Sur tout il fut si touché de la rare modestie de madame de la Peltrie, du zele de la gloire de Dieu qui paroissoit en ses paroles, & de la sincerité avec laquelle elle lui avoit déclaré les sentimens de son cœur, qu'il ne pût se défendre de lui promettre de favoriser ses bons desseins en tout ce qui lui seroit possible. Après qu'ils eurent receu une réponse si favorable, ils espererent plusque jamais, & se retirerent vers le Monastere des Ursulines pour attendre la dernière resolution.

A peine furent-ils sortis que le Pere Grand-Amy entra pour faire

son  
Me  
son  
foli  
plir  
roie  
grat  
de l  
cou  
de l  
pag  
te à  
lui

I. R  
d  
v  
b  
d  
f  
C

L  
de  
roit  
aup  
men  
peu  
ren  
s'êt  
Ber  
dan  
Die  
te p  
mun  
cha  
cett

## DE L'INCARNATION.

365

son rapport à Monseigneur l'Archevesque, des dispositions de la Mere de l'Incarnation: il l'assura que sa vocation étoit tres-bien fondée, que le temps n'avoit fait que la rendre plus ferme & plus solide, & qu'il ne se pouvoit rien voir de plus zelé pour l'accomplir, ny de plus resolu pour souffrir toutes les peines qui se pourroient rencontrer dans son execution. Puisqu'il est ainsi, dit ce grand Pelat, dites à cette bonne Dame que je lui donne la Mere de l'Incarnation, & avec elle celle des Religieuses qui aura assez de courage pour la suivre, & que la Communauté après avoir demandé les lumieres du saint Esprit, voudra bien lui donner pour compagne; faites-la entrer dans le Monastere, afin qu'elle soit presentee à tout ce qui se passera, & que la seconde qu'on lui donnera lui soit agreable.

## C H A P I T R E   X V I .

*I. Reception de Madame de la Peltrie dans le Monastere des Ursulines de Tours. II. Toutes les Religieuses s'offrent à elle avec un zele merueilleux pour accompagner la Mere de l'Incarnation. III. Le sort tombe sur la Mere Marie de Saint Bernard. IV. Les parens de la Mere de l'Incarnation traversent son dessein afin de la retenir. V. Dieu luy fait voir les traverses & les abandonnemens qu'elle devoit souffrir en Canada. VI. Vision merueilleuse & de grande instruction.*

**L**E Reverend Pere Grand Amy arrivant à nôtre Monastere I. rencontra sous le porche Madame de la Peltrie avec Monsieur de Bernieres, & lui dit que son affaire étoit faite, & qu'elle auroit ce qu'elle desiroit; enfin il lui raconta ce qu'il avoit negocié auprès de Monseigneur l'Archevesque, & comme de son mouvement il lui donnoit permission d'entrer dans le Monastere. Il ne se peut dire combien elle fût consolée de voir que ce qu'on lui avoit rendu si difficile du côté de Monseigneur l'Archevesque de Tours, s'étoit executé avec tant de facilité. Elle & le bon Monsieur de Bernieres, que je puis appeller son Raphaël dans ses voyages & dans toute la conduite de cette affaire, se mirent aussi tôt à louer Dieu, & cependant l'on signifie à nôtre Mere qu'elle ouvre la porte pour recevoir cette Dame dans le Monastere. Toute la Communauté fut incontinent rangée en deux Chœurs pour la recevoir, chantant le *Veni Creator*, & ensuite le *Te Deum*. II. Il sembloit que cette bonne Dame eût apporté la joye du Paradis avec elle dans

- le Monastere, & c'étoit à qui iroit la premiere se jettér à ses pieds, & s'offrir à elle, pour être compagne des travaux qu'elle alloit embrasser. Pour moy dès que je l'eus envisagée, je me ressouvins de cette Dame que j'avois veuë être ma compagne pour le grand país qui m'avoit été montré. L'ingenuité & la douceur de son visage me faisant connoître qu'effectivement c'étoit elle, quoy qu'elle n'eût pas les mêmes habits qu'elle avoit pour lors, tout d'un coup mon cœur & mon esprit se sentirent unis aux siens pour le dessein qu'elle alloit entreprendre à la gloire de Dieu. Elle fut
- III. trois jours en nôtre maison pour faire tout ce qui étoit necessaire dans le chois de celle qui devoit passer avec moy. Après l'oraison de quarante heures que l'on fit à cette fin, je me sentis portée par un mouvement interieur, & par le conseil qu'une personne de vertu me donna, de demander la Mere Marie de saint Bernard, qui depuis fut nommée de saint Joseph. Il y eut bien de la resistance de la part de nôtre Superieure qui l'estimoit trop jeune, car elle n'étoit âgée que de vingt deux ans & demi; mais Madame de la Peltrie, Monsieur de Bernieres & moy, persistions toujours à la demander. Enfin à l'exclusion de toutes celles qui pressoient avec beaucoup de ferveur, elle fut choisie, & l'on en donna aussi-tôt avis à Messieurs ses parens qui à toute force y vouloient mettre opposition, mais quoy qu'ils fissent, Nôtre Seigneur qui en avoit fait le choix en fut le maître. Il y eut bien d'autres circonstances remarquables dans ce chois, desquelles j'ay parlé ailleurs, & que je ne repete point icy. Elle me fut donc donnée pour compagne, & pour accomplir le vœu qu'elle en avoit fait, supposé que Messieurs ses parens consentissent à son sacrifice, elle
- IV. changea son nom de saint Bernard en celuy de saint Joseph. Cependant ma sœur apprit que j'allois entreprendre ce grand voyage & me vint trouver avec un Notaire pour m'arrêter; mais tous ses efforts qu'elle croyoit faire pour le zele de la justice, n'eurent point d'effet en cette occasion non plus que ceux qu'elle fit auprès de Monseigneur l'Archevesque de Tours: enfin elle fit tout ce qu'elle se pût imaginer pour me retenir, mais nôtre bon Dieu qui avoit avancé les affaires au point où elles étoient, dissipa toutes ces contradictions. Il m'arriva une impression qui me dura trois jours
- V. avant mon depart: Nôtre Seigneur occupa si fortement mon esprit pendant cét espace de temps, que jour & nuit à peine pouvois-je ny dormir, ny manger, ny faire aucune fonction de mon esprit, tant il étoit abstrait & aliené de toutes choses. Mon es-

prit eut une représentation fort vive de tout ce qui me devoit arriver lors que je serois en Canada: je vis des Croix sans fin, un abandonnement interieur de la part de Dieu & des creatures dans un excez tres-crucifiant; que j'allois entrer dans une vie cachée & inconnue, & il m'étoit avis que la Majesté de Dieu me disoit par une insinuante penetration: Allez, il faut que vous me serviez maintenant à vos dépens: allez me rendre des preuves de la fidelité que vous me devez par la correspondance fidele aux grandes grâces que je vous ay faites. Je ne puis dire l'étonnement & l'effroi où se trouva mon esprit en cette veüe; néanmoins je sentis en moy-même une si grande resolution pour faire & pour souffrir tout ce qu'il plair à la divine Majesté, qu'au même moment je m'abandonnai pour suivre ses ordres en toutes ces choses, que je ne pouvois entreprendre sans son secours. L'on n'apperceut rien au dehors de ce que je souffrois en cette représentation, dautant que pour nôtre depart qui étoit fort precipité, j'étois embarrassée en diverses affaires, & d'ailleurs à faire mes adieux au dedans & à la grille. Quelque temps auparavant j'avois eu une occupation imaginaire, où il me sembloit que j'étois dans une ville toute neuve, en laquelle il y avoit un bâtiment d'une merveilleuse grandeur; tout ce que je pûs découvrir, fut que ce bâtiment au lieu de pierres étoit construit de personnes crucifiées; les uns ne l'étoient qu'à mi-jambes, les autres un peu plus haut, les autres à mi-corps, les autres en tout le corps, & chacun avoit une Croix qu'il tenoit selon qu'il étoit crucifié, mais il n'y avoit que ceux qui l'étoient par tout le corps qui la tinssent de bonne grace. Je trouvois cela si beau & si ravissant que je n'en pouvois détourner la veüe, & depuis ce temps-là cette représentation a toujours fait une forte impression sur mon esprit, & m'a donné un grand amour de la Croix. Mais revenant à l'occupation precedente, je me trouvai comme une personne seule qui experimentoit dès-jà la solitude affreuse d'esprit, que je devois souffrir dans le dessein que Dieu avoit sur moi. Dans cette solitude je me trouvai insensible en quittant toutes mes Sœurs, mes parens, mes amis, & enfin toute la France, & il sembloit que mon esprit partoît devant moy, & qu'il lui tarroit qu'il ne fût dans ce lieu où la divine Majesté l'appelloit. Je connoissois encore en toute cette conduite que Dieu ne m'avoit mise chez nos Meres que pour y être dressée en la Religion, pour en prendre l'esprit, & ensuite pour m'aller consommer où sa divine Majesté m'appelloit, de sorte que s'il eût été question d'aller

aux Indes , au Japon , à la Chine , en Turquie , j'y fusse allée , parce que mon esprit étoit uni à un autre esprit qui le flechissoit à tout.

## A D D I T I O N .

**A** Prés que les Religieuses eurent chanté le *Veni creator* pour invoquer le secours du saint Esprit, l'on eût dit que cet Esprit Saint fût descendu en toutes, & qu'ils les eut remplis de ce feu dont les Disciples furent embrasés le jour de la Pentecôte. Car elles ne se contentoient pas de s'offrir à Madame de la Peltrie pour l'accompagner en son voyage, mais voyant qu'elle ne se déterminoit à rien, & apprenant que Monsieur de Bernieres, qui étoit au parloir, étoit son conseil, & que c'étoit lui qui regloit la plupart des affaires de cette Mission, elles alloient à la file se jeter à ses pieds pour le prier de les agréer, & de les presenter à cette Dame. Il n'y avoit qu'une jeune sœur nommée Marie de saint Bernard, qui n'osoit se produire de crainte que sa trop grande jeunesse ne la fit juger incapable d'une vocation pour laquelle on ne peut avoir trop de maturité. Et cependant c'étoit celle que Dieu avoit marquée de toute éternité du seau de son élection; elle étoit parmi ces ferventes Religieuses, ce qu'étoit saint Matthias parmi les Disciples, lorsque se cachant dans la poussière de son humilité, & s'estimant indigne d'entrer en comparaison avec tant de grands Saints dont la compagnie étoit composée, il fut choisi entre tous pour remplir la place d'un Apôtre. Cette Jeune Religieuse, qui pourtant n'avoit rien de la jeunesse, que le défaut des années, brûloit de zele dans son silence, & le feu dont son cœur étoit embrasé operoit davantage dans sa retenue qu'il n'eut fait par une impetuosité de paroles & de mouvemens. Il étoit comme ces feus cachez qui agissent secretement, & qui tout d'un coup se font voir par des effets qui donnent de l'étonnement. Et quoy que cette occasion l'eut excité dans son cœur, il n'y étoit pourtant pas nouveau: il y avoit long-temps que Dieu lui en avoit fait ressentir les premieres ardeurs, & qu'il l'avoit disposée à la grace qui se presentoit, quoy qu'elle n'y fit pas toute l'attention possible, ne se pouvant imaginer qu'une chose si extraordinaire lui pût jamais arriver. Elle en avoit eu même un presentiment bien particulier quelque temps auparavant dans une vision qui lui arriva pendant un doux sommeil, ou le monde lui fût représenté avec tous les dangers, dont il est remply  
sous

## DE L'INCARNATION.

369

sous la figure d'une grande, & vaste place toute entourée de boutiques, où toutes les beautés, toutes les délices, & tous les charmes dont l'homme est capable, & qui font aimer la vie présente, se faisoient voir dans un grand lustre à ceux qui les vouloient regarder, lesquels ensuite y étoient aussi-tôt pris comme dans des pièges où ils se perdoient. Elle y remarqua même un Religieux de sa connoissance, qui pour s'être trop avancé dans la place, & en avoir regardé les vanitez de trop près, & avec trop de curiosité y fût pris, & charmé comme les autres. Ce qui l'épouvanta le plus, fût qu'ayant fait quelques pas dans la place; & voyant le grand nombre de personnes qui se perdoient à la veüe de ces faux brillans; elle voulut se retirer en arrière pour en sortir, mais ne le pouvant faire, & se voyant comme forcée d'entrer dans ce précipice, elle se trouva dans une peine incroyable. Mais au moment qu'elle se croioit perduë, elle vid une compagnie de jeunes gens habillez en Sauvages Canadois à la teste desquels il y en avoit un qui portoit un drapeau imprimé de caracteres étrangers & inconnus. C'étoient les Anges des Filles Sauvages dont le Porte-enseigne étoit l'Ange du Canada, lesquels arrêterent sa veüe en sorte qu'elle ne pût voir les charmes de la place. Lors qu'elle étoit ainsi occupée à les regarder, tous luy crièrent d'une voix : Ne craignez point, c'est par nous que vous serez sauvée; puis se mettant en haye de part & d'autre, ils la firent passer au milieu d'eux au travers de la place, sans qu'elle fût arrêtée par l'éclat des ces charmes, ne la quittant point qu'ils ne l'eussent mise en un lieu d'assurance. L'issue lui fit voir la verité de cette vision, sur tout quand on lui vint dire que le Religieux qu'elle avoit veu dans la place, avoit abandonné sa profession pour s'être trop avancé dans le monde par un desir de vaine gloire, & d'y acquerir de la reputation par ses grands talens; quoyque Dieu lui ait depuis touché le cœur, & l'ait fait rentrer dans son ordre & dans son devoir. Or depuis cette vision, elle ressentit toujours un amour secret pour le salut des ames, & sur tout de celles des Sauvages ses libérateurs. Cét amour se renouvelloit tous les ans par la lecture qu'elle faisoit des Relations du Canada; quoy qu'elle n'eût pas la pensée que cela se pût jamais executer, elle ne laissoit pas de s'en entretenir dans les rencontres avec la Mere de l'Incarnation, qui brûlant de ce même zele au point que nous l'avons veu, excitoit encore de plus en plus sa ferveur, sans que l'une & l'autre scût à quoy tout cela se termineroit. Mais enfin, l'occasion presenté rappella dans son es-

prit toutes les pensées, & tous les mouvemens qu'elle avoit eus sur ce sujet pour donner la maturité à sa vocation, & ce fut alors qu'elle s'offrit à Dieu en perpetuel holocauste pour se consumer à son service dans la conversion des Sauvages. Elle n'osoit néanmoins se produire, & elle rodoit autour des parloirs sans y oser entrer comme les autres, demeurant toute pensive, comme une personne qui a quelque dessein, mais qui a de la peine à le découvrir & à l'exécuter. Lors qu'elle entretenoit ainsi ses pensées, la Mere de l'Incarnation, qui se sentoît desja inspirée de la demander, & qui y étoit même excitée par un homme sage, qui étoit, comme je croy le Directeur de cette Religieuse, la rencontra par hazard, & apres avoir appris le sujet de son inquietude lui releva le courage, & la presenta elle-même à Monsieur de Bernieres, le priant de la bien examiner. Il le fit avec une grande exactitude, & après qu'il eut reconnu la grace & les talens de la personne & penetré le fond & les circonstances de sa vocation, il trouva des dispositions qu'il n'avoit pas remarquées dans les autres; & comme c'étoit un homme tres-spirituel, qui entre les graces dont son ame étoit ornée, avoit particulièrement celle du discernement des esprits, il jugea aussi-tôt que c'étoit celle que Dieu avoit choisie pour concourir à ce grand dessein.

Cette Religieuse se sentant extrêmement fortifiée par un succès si heureux, & croyant que Monsieur de Bernieres ne luy seroit pas contraire, alla genereusement trouver la Reverende Mere Françoisse de saint Bernard pour la supplier de ne pas jeter les yeux sur une autre. Mais cette sage Superieure qui ne faisoit les choses qu'avec une grande deliberation, rejetta sa demande comme une legereté d'esprit; & pour lui témoigner combien elle étoit éloignée de la lui accorder, elle lui commanda à l'heure même de prendre la chambre & l'office de celle qui sortoit. La Mere de l'Incarnation ne laissoit pas de la demander avec instance, Monsieur de Bernieres declaroit ses sentimens, & Madame de la Peltrie témoignoît son inclination. Mais enfin, les prieres des quarante heures étant finies, il fallut s'assembler pour faire le choix dans les formes. Cependant cette fervente fille voyant bien qu'apres le refus de sa Superieure, il falloit s'adresser à celui qui est le Maître des vocations, & qui seul determine le temps & les moyens de leur execution, s'adressa à Dieu, le conjurant par tous les motifs les plus capables de le flechir, d'agréer l'offre qu'elle lui faisoit de ses services & de sa vie: & afin de lui gagner plus efficace-

## DE L'INCARNATION.

271

ment le cœur, elle prit pour intercesseur le glorieux Patriarche saint Joseph, faisant vœu, que s'il lui obtenoit une faveur si signalée, elle quitteroit son nom pour porter le sien en perpetuelle reconnaissance. A peine eut-elle fait son vœu, que saint Joseph presida visiblement à l'assemblée : car encore que la Communauté fût composée de tres excellens sujets, & zelez au point qu'on le vient de voir, quand neanmoins il fallut examiner chacune en particulier, il se trouvoit toujourns quelque difficulté qui empêchoit de conclurre en sa faveur, & toujourns il falloit revenir à cette genereuse Postulante. Sa Superieure meme, quelque repugnance qu'elle eut de la donner, parce qu'elle l'aimoit tendrement à cause de ses excellentes qualitez, & que c'étoit un sujet rare qu'elle croioit devoir être un jour le soutien de la Maison, demoura sans paroles voyant de quelle maniere Dieu avoit tourné les choses pour faire pancher le sort de son côté. Ainsi voyant avec quelque forte d'évidence que c'étoit une main superieure qui conduisoit cette affaire, & craignant de s'opposer aux desseins de la Providence, elle se resolut enfin de se priver d'une fille qui lui avoit donné tant de satisfaction par le passé, & qui en promettoit encore davantage à l'avenir, pourveu toutesfois que ses parens y donnaissent leur consentement.

Elle étoit fille de Monsieur de la Troche de la maison de Savoniere tres-noble & tres-illustre dans l'Anjou, auquel on deputa un exprés pour luy donner avis du choix que l'on avoit fait de sa fille pour être l'une des premieres pierres du Monastere que l'on alloit fonder en Canada, qu'elle même étoit resoluë de s'exposer à cette entreprise, quelque difficile & perilleuse qu'elle parût, & qu'elle n'attendoit plus que son consentement & sa benediction pour y aller consumer son sacrifice.

Il ne se peut dire de quel étonnement Monsieur & Madame de la Troche furent saisis apprenant une nouvelle si étrange, & après être revenus à eux, ils ne purent prendre d'autre resolution, sinon d'aller à Tours pour s'informer par eux-mêmes d'une chose qu'ils avoient de la peine à croire à cause de la nouveauté du fait, & d'en empêcher l'execution si elle se trouvoit veritable. Les chevaux étoient déjà au carrosse, lors qu'un sage Religieux qui se trouva là par occasion, ayant appris le sujet d'un depart si precipité, leur representa avec des raisons si fortes qu'ils dévoient estimer pour une benediction du Ciel toute particuliere, que Dieu eût choisi leur fille à l'exclusion de tant d'autres pour un dessein si he-

roïque , qu'il les arrêta , & leur fit écrire des lettres d'acquiescement aux ordres de Dieu si Chrétiennes & si touchantes qu'elles tirèrent les larmes de ceux qui en entendirent la lecture : il n'y eut que leur genereuse fille , qui s'élevant au dessus des sentimens de la nature , triomphoit de joye d'avoir reçu une réponse si favorable , & sans differer davantage , elle changea son nom de saint Bernard en celuy de saint Joseph ainsi qu'elle l'avoit promis , & dès ce moment on l'appella la Mere Marie de saint Joseph.

La Mere de l'Incarnation dit icy qu'elle a parlé ailleurs des particularitez de cette election : Ce n'est point dans le corps de cet ouvrage qu'elle en parle , mais bien dans une Relation qu'elle a écrite de la vie de cette excellente fille , d'où j'ay tiré ce que j'en viens de dire.

Au reste , ce ne fut point par hazard ny par des considerations humaines que le sort tomba sur cette excellente Religieuse ; ce fut par une disposition toute particuliere de la Providence divine qui voulut combler ses merites d'une faveur si extraordinaire : car comme Dieu recompense ordinairement nos premieres vertus par de nouvelles graces , ainsi il luy fit cette faveur en récompense de la vie Angelique qu'elle avoit menée dès le berceau. Car elle avoit conservé jusqu'à lors l'innocence de son Baptême , dont elle avoit même relevé la pureté dès son enfance , des plus belles vertus du Christianisme , en sorte même que l'on ne doute point que Dieu ne lui eût avancé notablement l'usage de la raison , afin que ses services luy fussent plus agreables , & ses vertus plus dignes de merite. Mais comme j'ay dessein de donner un jour au public la Relation dont je viens de parler , je reviens à mon sujet.

Lorsqu'on croyoit toutes les affaires disposées , & que l'on se preparoit à partir , il survint une difficulté qui causa de la confusion. madame de la Peltrie avoit une Damoiselle qui avoit été élevée avec elle chez monsieur de Vaubougon son Pere. Cette fille avoit été jusques alors sa confidante , & sa compagne tres-fidèle , & l'on ne croyoit pas qu'elle se deût jamais separer d'elle qu'à la mort : mais quand il falut partir , elle declara qu'elle ne vouloit point aller en Canada , que la seule pensée des dangers de la mer lui causoient de la frayeur , & qu'elle étoit d'une constitution trop delicate pour s'exposer à un voyage aussi long , & aussi penible que celui-là. A ces paroles madame de la Peltrie se trouva fort surprise , sur tout dans l'empressement où étoient les affaires.

## DE L'INCARNATION.

173

Elle declara sa peine à la mere de l'Incarnation, qui se mit aussi-tôt en devoir de chercher une autre fille pour remplir cette place, & qui eût assez de courage pour aller recueillir la couronne que l'autre refusoit ; & en effet elle en trouva une telle qu'elle la desiroit : mais ayant demandé le sentiment à un Pere Jesuite qui lui étoit venu dire adieu, il ne lui conseilla pas de la prendre, mais il lui en indiqua une autre qu'il estimoit plus propre à ce dessein. A cet effet il sortit à la hâte pour la faire chercher, & lui dire qu'elle allât trouver au plutôt la mere de l'Incarnation, sans lui parler du sujet dont il s'agissoit. Elle n'y manqua pas, & aussi-tôt la mere de l'Incarnation la presenta à Madame de la Peltrie, laquelle lui ayant demandé si elle vouloit bien l'accompagner en Canada, elle lui répondit sans autre deliberation qu'elle postuloit pour être Religieuse, mais que puisque Dieu lui offroit une si belle occasion de risquer sa vie pour son service, elle l'embrassoit tres-volontiers ; qu'au reste elle étoit toute prête, & qu'elle la supplioit seulement de lui permettre d'apporter la clef de son coffre à une honneste fille sa compagne afin qu'elle pût rendre un dépost qui appartenoit à une certaine personne. Une resolution si prompte, & si remplie de l'esprit Apostolique ravit la compagnie, & fit croire que c'étoit Dieu qui par une Providence particuliere faisoit cet échange pour leur donner un sujet qu'il avoit destiné de toute éternité pour la Mission.

C'est pourquoy Madame de la Peltrie voyant qu'elle s'offroit de si bonne grace, & qu'elle avoit dessein d'être Religieuse, lui promit de lui faire donner l'habit quand elle seroit en Canada. Elle se nommoit Charlotte Barré d'une fort honneste famille : son oncle qui étoit un tres-pieux Chanoine, & son frere ayant appris le dessein & l'engagement de cette fille, firent tout leur possible pour l'arrêter, mais elle demeura si ferme dans sa resolution, qu'elle ne voulut pas seulement dire adieu à sa Mere, se montrant bien plus fidele à la grace de la vocation, que ce jeune homme de l'Evangile, à qui nôtre Seigneur ayant commandé de le suivre, lui demanda au moins le temps d'aller rendre à son pere ; qui venoit de mourir, les devoirs de la sepulture. Il y avoit près de six ans que Dieu lui donnoit de tres-grands desirs de trouver une occasion favorable de consumer sa vie à son service, & au salut des ames, sans avoir aucune veuë du lieu, du temps & de la maniere que cela se pourroit executer. Mais Dieu, qui attache à de certains momens l'execution de ses desseins, permit que ce Pere, qui étoit son Directeur, se trouvât present lorsqu'on cherchoit un sujet propre pour la Mission,

qu'il se ressouvint des desirs que Dieu excitoit en son cœur, & qu'il lui fit rencontrer l'occasion que sa providence lui avoit préparée. D'où vient que la Mere de l'Incarnation en parle en cette sorte : Nous reçûmes cette bonne fille comme un présent que Dieu nous faisoit pour nous accompagner en nôtre voyage, & participer au sacrifice que nous allions faire de nos personnes à sa divine Majesté. Depuis ce temps-là selon la promesse que Madame de la Peltrie lui avoit faite, nous lui avons donné l'habit de Religieuse de Chœur, & aujourd'huy elle s'appelle la Mere de saint Ignace. C'est la premiere qui ait fait profession dans le Canada. Quant à la Mere de l'Incarnation, quoy qu'elle fût toujourns prête de partir, & qu'il n'y eût point de consideration qui l'attachât, ni à son pais ny à son Monastere ; elle ne pût néanmoins se dispenser de prendre congé de ses parens, & de ses amis. Quand sa sœur, qui est celle dont il a souvent été parlé au Livre precedent, eût appris cette nouvelle, elle en conçût une affliction qui n'est pas imaginable, & il ne se peut dire combien elle fit remüer de ressorts pour la retenir : Car l'amour naturel ne s'étant pas trouvé assez fort, il n'y eût puissance Ecelesiastique & Seculiere qu'elle n'employât pour rompre son dessein. Mais enfin tous ses efforts étant inutiles, elle la prît, par ce qu'elle avoit de plus tendre, lui representant qu'elle avoit un fils ; que ce fils seroit abandonné de tout le monde quand on ne la verroit plus ; qu'elle même l'abandonneroit la premiere, & que dés le moment qu'elle seroit sortie, elle ne vouloit plus le voir ny entendre parler de luy.

Il ne se pût faire qu'un naturel aussi tendre qu'étoit celui de cette Mere ne fût sensiblement touché à ces paroles : Car encore que sa condition de Religieuse la mît dans l'impuissance de lui donner de grands secours ; à sa consideration, néanmoins plusieurs personnes de qualité le cherissoient, & lui faisoient du bien. Mais enfin celle qui avoit surmonté avec tant de force les sentimens maternels, quand elle le quitta pour se consacrer à Dieu dans un temps où sa présence lui étoit beaucoup plus necessaire, n'eût pas moins de generosité à resister à ces nouvelles attaques. Sa sœur ayant pourtant remarqué que ce coup avoit donné quelque atteinte à son cœur, sans pourtant y faire brèche, poursuivit sa pointe. Lorsqu'elle entra en Religion, cette sœur crea de son propre mouvement une petite pension à son fils sur tous ses biens, en reconnoissance des bons services qu'elle avoit rendus à sa maison, & des benedictions que sa vertu avoit attirées du Ciel sur toutes ses affaires. Afin donc de lui persuader qu'elle lui avoit parlé tout de bon,

& que c'étoit à cette heure que son fils alloit demeurer sans secours, & sans appuy, elle la fut trouver avec un Notaire pour revoquer cette pension en sa présence. Pendant que le Notaire faisoit son acte, elle demeura dans le silence regardant avec une douceur admirable tout ce qui se passoit, & quand il falut répondre, elle ne fit que dire que quand elle quitta son fils pour obeir au conseil de l'Evangile, elle n'établit pas sa fortune sur le secours des hommes, mais sur celui de la divine Providence, qui ne revoque jamais les promesses qu'elle fait à ceux qui ont confiance en elle; qu'elle voyoit dès-lors les necessitez, & les abandonnemens où il pouvoit tomber; mais qu'elle voyoit en même temps d'où le secours lui devoit venir, & que n'ayant point été trompée dans son attente, elle demouroit dans la même esperance contre tous les fâcheux evenemens qui lui pourroient arriver.

Toutes ces industries n'ayant pas eu assez de force pour la retenir, l'on crût qu'il n'y avoit plus que son fils qui ignoroit ce qui se passoit, qui pût rompre son dessein. Il faisoit alors ses études à Orleans où elle devoit passer: On lui écrivit donc une lettre étudiée, & des plus pressantes, où l'on n'avoit omis aucune raison de délaissement, de mépris, de nécessité, de misere, qui le pût exciter à faire du bruit, & rechercher tous les moyens possibles d'arrester une si chere Mere. Pour le toucher davantage, & lui persuader que ce n'étoient point des menaces feintes qu'on lui faisoit, l'on y avoit joint la revocation dont je viens de parler; & afin qu'il ne manquât pas son coup, l'on avoit gagné le Cocher qui la conduisoit, pour être le porteur du paquet, & le lui mettre en main propre. Quand il la fût saluer, il dissimula qu'il sceût rien de ses desseins, & avec un étonnement tel qu'on se le peut imaginer, de voir inopinément une Mere Religieuse hors de son Cloître; il la supplia de lui dire où elle alloit? elle lui répondit simplement qu'elle alloit à Paris. Il lui demanda derechef si elle ne passeroit pas outre? Elle lui dit, qu'elle pourroit descendre jusques en Normandie. Alors voyant qu'elle avoit de la peine à s'ouvrir, il tira sa lettre, & son papier, & lui dit: Ma Mere, je vous prie de prendre la peine de lire cela. Elle lut toute la lettre avec beaucoup de patience, après quoy elle ne fit que dire, en élevant les yeux au Ciel: O que le demon a d'artifices pour traverser les desseins de Dieu! Puis se tournant vers son fils, elle lui dit: Mon fils, il y a huit ans que je vous ay quitté pour me donner à Dieu; depuis ce temps-là quelque chose vous a-t-il manqué? il lui répondit que

non. Alors elle prit la parole, & lui dit: L'expérience du passé vous doit être un motif de confiance pour l'avenir: vous quittant pour son amour, & pour obeïr au commandement qu'il m'en avoit fait, je vous donnai à lui, le priant qu'il voulût être vôtre Pere, & & vous voyez qu'il l'a été au delà de toutes nos esperances, non seulement vous donnant le necessaire, mais encore se montrant si liberal en vôtre endroit, que vous avez été élevé d'un air qui surpasse de beaucoup vôtre condition. Il en sera toujours de même; si Dieu est vôtre Pere, vous ne manquerez de rien: Et il le sera assurément, si vous lui êtes un veritable fils; c'est à dire, si vous gardez ses Commandemens, si vous obeïssiez à ses volonte, si vous avez une confiance filiale en son aimable Providence: faites cela, mon fils, & vous experimenterez, ce que dit le saint Esprit, que rien ne manque à ceux qui craignent Dieu. Je vais en Canada, il est vray, & c'est encore par le commandement de Dieu que je vous quitte une seconde fois. Il ne me pouvoit arriver un plus grand honneur que d'être choisie pour l'execution d'un si grand dessein, & si vous m'aimez, vous en aurez de la joye, & prendrez part à cet honneur.

Elle dit tout cecy avec une si douce gravité, & une tendresse si genereuse que son fils, se trouva tout changé. Il ne pensa plus à ses propres interets: Son cœur se sentant élevé audeffus de toutes les creatures, il ferma les yeux à tous les evenemens qui lui pouvoient arriver, s'estimant trop riche d'avoir Dieu pour Pere, & une si sainte Mere pour caution de sa Providence en son endroit. Dans ces sentimens il ne fut pas plutôt de retour au logis, qu'il fit brûler la lettre, & le papier qui lui avoient été envoyez, avec resolution de prevenir lui même ses parens dans leur inclination, sçavoir de ne leur demander plus rien, & de ne leur être jamais à charge. Ce fut en cette occasion qu'il fit à Dieu un sacrifice volontaire de sa Mere, car il avoit si peu de lumiere la premiere fois qu'elle le quitta, qu'il ne s'appliquoit pas même à penser, si ce lui étoit un bien ou un malheur de la perdre.

Cette traverse fut assurément sensible au cœur d'une si bonne Mere, sur tout dans le temps que Dieu la tenoit dans un état de souffrances, & d'angoisses interieures: Parce que lui ayant fait voir que l'Eglise naissante du Canada n'étoit composée que de personnes attachées à la Croix, & lui mettant devant les yeux la place qu'elle devoit tenir parmy ces crucifiez, la pesanteur de la Croix qu'elle y devoit porter, les peines, les épines, les delaissemens qu'elle

qu'elle y devoit souffrir, il lui faisoit ressentir interieurement une agonie semblable à celle que le Fils de Dieu endura dans le Jardin des Olives lors qu'il envisageoit le Calice de souffrance qui lui étoit préparé. Si bien que cette affliction extérieure venant se joindre à celles de son intérieur, elle disoit ces paroles du Prophe-  
te: *Ils affligent, Seigneur, celle que vous affligez, & ils ajoutent de nouvelles douleurs à celles des playes que vous me faites.*

## CHAPITRE XVII.

*I. Elle part de son Monastere de Tours. II. Tendresse de Monseigneur l'Archevesque pour sa vocation au Canada. III. Elle supplie ce Prelat de luy commander ce voyage, afin de le pouvoir faire avec le merite de l'obeissance. IV. Sa devotion & celle de sa compagnie pendant le voyage. V. Elle arrive à Paris. VI. Où on luy promet, puis on luy refuse une Religieuse Ursuline du fauxbourg saint Jacques. VII. La Reine la desire voir, & luy fait beaucoup d'accueil. VIII. On luy accorde une Religieuse du Monastere de Dieppe.*

**L**E jour de nôtre depart de Tours fut le vingt deux de Fevrier I.  
de l'année mil six cens trente neuf. Monseigneur l'Arche-  
vesque nous envoya son carrosse, afin que nous allassions à son  
Palais recevoir sa benediction, & comme il étoit indisposé, il nous  
fit communier avec lui, & voulut ensuite que nous prissions nôtre II.  
refection à sa table, après quoy il nous fit une belle exhortation  
sur les paroles que Nôtre Seigneur dit à ses Apôtres lors qu'il les  
envoya en Mission, & nous indiqua nos devoirs pendant que l'on  
expedioit nôtre obediencce. Nous le suppliâmes ma compagne & III.  
moy de nous commander ce voyage, afin que par ce commande-  
ment que nous recevions de celui qui nous tenoit la place de Dieu,  
nous le fissions avec une plus ample benediction. Il nous le com-  
manda avec beaucoup de douceur & d'amour, puis il nous fit chan-  
ter le Pseaume, *In exitu Israël de Ægypto*, & le Cantique *Magnifi-*  
*cat*, ce que nous fîmes facilement, parce que nôtre Reverende Me-  
re Prieure, & celle de nôtre Monastere qui avoit la plus belle voix  
étoient avec nous, Monseigneur ayant désiré qu'elles nous ac-  
compagnassent. Nous retournâmes ensuite dire le dernier adieu  
à nos Meres; puis nous nous mîmes en chemin avec nôtre chere  
Fondatrice qui n'avoit que la Damoiselle; étant venuë à petit  
bruit; avec Monsieur de Bernieres, accompagné d'un homme

- de chambre & d'un laquais. Pendant nôtre voyage nos heures étoient réglées, nous étions avec des personnes d'oraison qui contribuoient beaucoup à nos dévotions, & Monsieur de Bernieres s'étoit chargé de marquer le temps. Nous arrivâmes le cinquième jour de nôtre voyage à Paris, où les affaires de Madame de la Peltrie nous obligerent de séjourner quelque temps. Nous étions logées dans le Cloître des Reverends Peres Jesuites, où Monsieur de Meulles Maître d'Hôtel de chez le Roy, nous presta son logis entier, où nous étions comme dans un lieu de retraite, excepté que par la necessité de nos affaires nous étions quelque fois obligées de nous produire, & de recevoir des visites de plusieurs personnes de considération qui nous faisoient l'honneur de nous venir voir. Nous demeurâmes là jusqu'au jour de saint Joseph, que nous allâmes dans le Monastere de nos Meres du fauxbourg saint Jacques, où nous nous trouvâmes en nôtre élément, étant une chose penible aux Religieuses d'être hors de leur clôture. Nous fîmes nôtre possible pour avoir avec nous une Religieuse de Chœur de cette sainte maison; elle nous fut accordée à la satisfaction de toutes les personnes interessées au bien de nôtre petite mission: mais nôtre joye fut courte, d'autant que le soir dont nous devions partir le lendemain, Monseigneur de Paris ayant changé de volonté retracta son obediance, ce qui troubla tellement nos affaires, qu'il nous fallut partir sans elle, sans toutefois perdre l'esperance de la revoir. Nous y employâmes Madame la Duchesse d'Aiguillon, & Madame la Comtesse de Brienne, Dames de grande qualité & de vertu, qui favorisoient nôtre dessein: elles y firent tout leur possible, mais en vain; parce que ce Prelat s'étant retiré de peur de se mettre en état de les refuser, elles ne le pûrent voir. La Reine nous ayant fait dire qu'elle nous vouloit voir, Madame la Comtesse de Brienne nous mena à saint Germain en Laye où étoit sa Majesté, laquelle par sa grande bonté & sa haute pieté nous regarda avec un amour tout particulier; & nous témoigna une grande joye de nôtre passage en Canada, & beaucoup d'édification de ce que Madame de la Peltrie non contente d'y donner son bien, vouloit encore s'y donner elle-même. Elle voulut sçavoir tout ce qui s'étoit passé pour venir à l'exécution de cette entreprise; nous luy en fîmes le recit par le menu, & quand nous fûmes venues à l'histoire de Monseigneur de Paris, nous prîmes favorablement l'occasion de faire le dernier effort auprès de sa Majesté, afin qu'il lui plût de nous faire donner la bonne mere de saint Jerôme, que Monsei-

gneu  
tilho  
fit de  
ble o  
mere  
ques  
fûme  
nes,  
tueu  
entra  
Con  
de C  
parc  
une l  
ans,  
dang

E  
Mad  
pas d  
re de  
cette  
Super  
Mada  
mém  
rite, c  
l'espr  
qu'en  
sion d  
yeux  
que c  
clure  
ses fil  
depar  
posoi  
de dir  
se pas

## DE L'INCARNATION.

379

gneur de Paris avoit arrêtee. Elle commanda aussi-tôt à un Gentilhomme de l'aller trouver de sa part, & de lui dire qu'il nous la fit donner ; mais il se retira en un lieu si secret qu'il ne fut pas possible de le rencontrer. Enfin il nous fallut partir sans cette chere mere pour prendre la route de Dieppe, où nous sejourna mes jusques au quatrième de May que se fit l'embarquement, & où nous fûmes charitablement receûes chez nos Reverendes Meres Ursulines, qui de plus nous donnerent une de leurs Religieuses tres-vertueuse & tres-sage, nommée la Mere Cecile de sainte Croix, qui entra en union avec nous, parce qu' auparavant nous étions de Congregations differentes, & ainsi nous fûmes trois Religieuses de Chœur. Madame de la Peltrie laissa sa Damoiselle en France, parce qu'elle eut peur des dangers de la mer, & prit en sa place une bonne fille d'une honneste famille de Tours, âgée de dix neuf ans, laquelle s'étoit donnée à nous pour nous suivre dans les dangers.

## ADDITION.

**E**Ncore que Monseigneur l'Archevêque de Tours se fût montré aussi facile qu'on le vient de voir, à favoriser le dessein de Madame de la Peltrie & de la Mere de l'Incarnation, il ne laissa pas de se comporter avec toute la prudence que meritoit une affaire de cette consequence. Avant que de donner une obediencce à cette Mere & à sa compagne, il les fit venir en son Palais avec leur Superieure accompagnée d'une quatrième Religieuse, & fit prier Madame de la Peltrie & Monsieur de Bernieres de s'y trouver en même temps. Il y avoit encore appelé quelques personnes de merite, capables de lui donner conseil dans le dessein qu'il avoit dans l'esprit. Quand ils furent tous assemblez, il dit à la Compagnie, qu'encores qu'il eût facilité jusques alors les affaires de cette Mission & qu'il eût une joye sensible de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur ses Filles pour une entreprise aussi sainte & aussi heroïque que celle-là, la prudence neanmoins l'obligeoit de ne rien conclure à la legere, & qu'il se croioit obligé, tant pour la sureté de ses filles que pour celle de sa conscience de ne pas permettre leur depart qu'il ne vîd un fonds assuré pour le Monastere qu'on se proposoit de bâtir; que pour cet effet il prioit Madame de la Peltrie de dire ses intentions, & qu'il desiroit que le contrat de Fondation se passât en sa presence. Madame de la Peltrie étant priée de par-

ler, dit que son intention étoit de donner tout son bien, qu'elle déclara en détail, & qu'afin de s'ôter le moyen, & à tout autre d'en rien retrancher, elle étoit résolue de se donner encore elle-même; mais que pour passer le contrat, elle supplioit sa grandeur de l'en vouloir dispenser, parce que n'ayant pas pris ses mesures pour cela en faisant le voyage de Tours, il lui seroit difficile de faire les choses si à propos, qu'il n'y eut des clauses qui obligeroient de casser ce que l'on auroit fait pour traiter de nouveau: mais puisque sa grandeur faisoit de ce traité une affaire de conscience, elle pouvoit, si elle le trouvoit bon, commettre une personne à Paris en présence de laquelle le Contrat se feroit plus à loisir, & qui lui rendroit un compte fidele de l'état de cette affaire. Ce Prelat qui avoit reçu jusques alors avec une extreme douceur toutes les propositions qui lui avoient été faites, après avoir pris conseil des personnes qu'il avoit appellées, reçût encore celle cy avec une semblable bonté; & pour cet effet il donna commission au Reverend Pere de la Haye, qui étoit à Paris, & au Reverend Pere Dom Raymond de saint Bernard ancien Directeur de nôtre Mere, lequel étoit alors Provincial de son Ordre, de travailler en son nom à cette affaire, & de prendre la conduite de ses filles, tandis qu'elles seroient proche d'eux, leur promettant d'agréer ce qu'ils feroient avec la même approbation, que s'il l'avoit fait lui-même.

Les choses étant arrêtées de la sorte, il eut desir de dire la sainte Messe; afin de communier nos deux Religieuses de sa main, & de faire pour la dernière fois à leur égard l'Office de Pasteur, leur donnant pour Viatique la viande qui seule les pouvoit fortifier dans une entreprise si difficile. Mais ne l'ayant pu faire à cause de sa vieillesse, & de ses infirmités, il voulut au moins communier avec elles & leur témoigner que son cœur étant uni au leur en celui qu'ils recevoient de compagnie, la separation qui s'alloit faire ne seroit jamais capable de les desunir.

Cette ceremonie étant achevée, & le reste s'étant passé ainsi qu'on le vient de voir dans le texte de ce Chapitre, il prît ses filles, & les confia à Monsieur de Bernieres, & à Madame de la Peltrie, leur disant avec une extreme tendresse & devotion: Voila les deux pierres fondamentales de l'edifice que vous voulez faire à nôtre Seigneur dans le nouveau monde; je vous les donne pour la fin pour laquelle vous me les demandez; qu'elles soient donc dans ce fondement comme deux pierres precieuses semblables à celles du fondement de la Jerusalem Celeste: Que cet edifice soit à jamais

un lieu de paix, de graces, & de benedictions plus fecond que ne fut celui de Salomon: Que les efforts de l'Enfer ne prevalent jamais contre, & ne lui puissent jamais nuire, non plus qu'à celui de saint Pierre: Et puis que c'est pour Dieu que vous le faites, que Dieu y habite à jamais comme Pere, & comme Epoux, non seulement des Religieuses que je vous donne, mais encore de celles qui les accompagneront, & qui vivront après elles jusqu'à la consommation des siecles.

Après des paroles qui furent comme le testament de ce venerable vieillard de quatre-vingts ans au regard de ses filles, ces quatre grandes ames allerent prendre congé de la Communauté, & sans differer davantage elles se mirent en chemin pour avancer vers le lieu où leur cœur étoit déjà. Monseigneur l'Archevêque voulut que la Mere Superieure avec une autre Religieuse les accompagna jusqu'au Monastere d'Amboise, où se firent les derniers adieux, avec des larmes de joye & de consolation, qui témoignoient assez que ces cœurs étoient plus unis par les interets de Dieu, qui ne les devoient jamais separer, que par des inclinations purement naturelles, qui ne subsistent que par la presence sensible des personnes.

Elles se separerent donc, les unes pour retourner à Tours, & les autres pour continuer leur chemin. Ce fût là l'unique Monastere de la route de Paris, où ces personnes de pieté s'arréterent. parce que Madame de la Peltrie voulant que son dessein demeurât secret, ils évitoient les occasions qui le pouvoient faire connoitre, ou en donner du soupçon.

On ne se peut rien imaginer de plus celeste, ny de plus admirable que leur vie pendant tout le voyage. Ils vivoient plus comme des Anges, que comme des personnes de la terre. Tout étoit réglé dans le carrosse comme dans le Monastere. Il y avoit un temps destiné pour l'oraison, un autre pour la priere commune, un autre pour le silence, & un autre pour l'entretien, pendant lequel chacun faisoit part aux autres des lumieres que Dieu lui avoit communiquées dans l'oraison. Ainsi il n'y avoit rien de bas dans leur conversation, rien de leger dans leur maintien, rien d'inutile dans leurs paroles; tout respiroit la sainteté, & la presence de celui dont chacun étoit occupé: Soit qu'ils priaient, soit qu'ils fussent dans l'entretien, leurs cœurs & leurs esprits étoient dans une continuelle elevation qui rendit leur vie toute Angelique, en sorte que l'on eût pu dire de ce carrosse, ce que le Prophete dit du Chariot de Dieu,

qu'il étoit rempli d'Anges visibles, sans parler des invisibles qui les accompagnoient sans doute, quoy qu'ils ne parussent pas.

La Mere de l'Incarnation ne fût pas plutôt arrivée à Paris, que les Religieuses Ursulines du Fauxbourg saint Jacques firent paroître leur charité en son endroit lui envoyant rendre visite, & la faisant prier de ne point choisir un autre lieu pour sa retraite que leur Monastere, ce qu'elles firent avec des instances si cordiales, & si sinceres, qu'elle n'eut pû se deffendre de cette hospitalité, si les affaires de la Mission ne l'eut obligée de se tenir auprès de Monsieur de Bernieres, & de Madame de la Peltrie.

Ce qui affligea extremement cette sainte troupe fut qu'au plus fort de leurs affaires Monsieur de Bernieres tomba dans une grande maladie que Dieu permit pour le bien de la Mission comme on le reconnut puis après; Car les parens de Madame de la Peltrie eussent assurément rompu le dessein, ou du moins ils l'eussent fait differer jusques à l'année suivante; mais la maniere avec laquelle elle se comporta pendant tout le temps de cette maladie, acheva de les persuader qu'ils étoient mariez; car ceux qui rendoient visite au malade la trouvoient toujourns proche de lui ou pour le consoler ou pour lui faire prendre quelque chose: son masque étoit attaché au rideau du liêt: Les Medecins lui faisoient rapport de l'état de sa maladie, & lui confioient les ordonnances pour les remedes: Et enfin tous ceux qui alloient & venoient lui parloient, & la consoloiert comme si elle eût été sa femme. C'est ainsi que ces ames saintes se jouioient du monde pour avancer les affaires de Dieu, & que l'amour de JESUS-CHRIST dont leur cœur étoit embrasé, leur fournissoit des inventions innocentes pour en écarter les obstacles

Lorsque Monsieur de Bernieres commença à se mieux porter, il eut une inquietude au regard de Monsieur de la Bourbonniere, dont il s'étoit servy pour demander Madame de la Peltrie en mariage à son Pere: Car encore que ce fut un homme d'une tres-haute pieté, il n'avoit pas néanmoins perdu les sentimens raisonnables de l'honneur, ny des devoirs de l'honesteté dont il étoit redevable à ses amis. Que dira Monsieur de la Bourbonniere, disoit-il, quand il sçaura que le mariage pour lequel il s'est employé n'est qu'un jeu & une supposition? Bon Dieu, que dira-t-il que je me sois ainsi mocqué de lui? c'est un homme d'honneur & de merite en la presence duquel je n'oseray jamais paroître. Toutefois j'iray lui demander pardon; si cela ne le satisfait, je me jetteray à ses pieds, s'il ne se rend à mon humiliation, je m'abandonneray à sa discre-

tion. Il répétoit souvent ces paroles, que la sainte compagnie faisoit passer en divertissement pour soulager l'abatement de la maladie. Mais leurs entretiens plus ordinaires dans le repos que cette maladie leur donnoit, étoient du Canada, & leurs bouches ne pouvoient parler que de l'abondance des desirs dont leurs cœurs étoient remplis. Ils s'entretenoient des preparatifs qu'il falloit faire pour le voyage, des occupations & des exercices de pieté, où elles s'appliqueroient pendant la navigation, de quelle maniere elles se comporteroient avec les Sauvages; des sentimens qu'elles auroient, si elles tomboient entre les mains des Hiroquois, & des autres Barbares ennemis de la Foy. C'étoit particulièrement ce point qui leur faisoit dilater le cœur par le desir qu'elles avoient du martyre. Monsieur de Bernieres jettoit les yeux sur la Mere Marie de saint Joseph, comme sur une tendre victime, & quoy qu'il admirât son courage, toutefois la voyant jeune, foible & delicate, il en avoit de la compassion. La Mere de l'Incarnation ne lui faisoit point de pitié, mais il souhaitoit qu'elle fut sacrifiée, ou immolée, ou brûlée toute vive pour JESUS-CHRIST, & il faisoit paroître de semblables desirs pour Madame de la Peltrie. C'est ainsi que ces ames Heroïques témoignoient dans toutes les rencontres, combien elles étoient élevées audessus du monde, & detachées des faux biens & des amusemens de cette vie: car si elles faisoient leurs plaisirs, & leurs divertissemens des peines, des souffrances, & des martyres qu'elles pouvoient endurer dans le nouveau monde, où elles se dispoient d'aller; quels étoient les sentimens profonds de leur interieur, lorsque par une application plus serieuse, elles s'offroient en holocauste à la Majesté de Dieu? Mais bien qu'elles parussent avoir quelque loisir en attendant la santé de Monsieur de Bernieres; leur repos neanmoins n'étoit pas oisif, d'autant qu'elles agissoient d'intelligence, & de concert avec le Reverend Pere Charles l'Allement qui étoit à Dieppe où il faisoit preparer en secret tout ce qui étoit necessaire pour l'embarquement, parce que Messieurs les associez de la nouvelle France, qui avoient été avertis trop tard de cette Mission, n'ayant plus de place dans leurs Vaisseaux pour en transporter le bagage, & les provisions, Madame de la Peltrie en freta un exprez pour elle, n'épargnant ny peine ny depense pour venir à bout de son dessein. Lorsque toutes choses étoient en état, & que cette Sainte Troupe n'atendoit plus que le jour de son depart, la Mere de saint Jerôme Ursuline de Paris qui devoit être de la compagnie fut

arrétée, ce qui donna une nouvelle face aux affaires ; car outre l'affliction sensible que reçut la Mere de l'Incarnation de se voir privée d'un excellent sujet, elle fut obligée de rompre le contrat de Fondation où cette Mere étoit comprise, pour en faire un nouveau qui jetta dans de tres-grandes difficultez, d'autant que l'Intendant des affaires de Madame de la Peltrie ne voulut jamais permettre qu'on employât dans le contrat ce qu'elle avoit promis à Monseigneur l'Archevesque de Tours, disant qu'elle avoit plus promis que le droit ne lui permettoit, & que c'eût été à l'avenir une source de procez entre ses Parens & les Religieuses du Monastere qu'elle vouloit fonder. Ces nouvelles propositions eussent pu donner de l'inquietude à des personnes attachées aux biens de la terre, & qui auroient voulu établir leurs travaux sur des fondations considerables ; mais la Mere de l'Incarnation qui ne regardoit que Dieu ; & qui fonda ses desseins sur les trésors de sa providence, que sur les secours des hommes, accorda tout ce que l'on voulut, aimant mieux d'ailleurs que le Monastere eût peu de bien, mais net & assuré, que des possessions bien amples, mais sujettes aux inquietudes & aux procez. Avant que de sortir de Paris elle se voulut donner la consolation de voir les meres Ursulines pour les remercier de l'hospitalité qu'elles avoient voulu exercer en son endroit. Elle passa premierement quelques jours dans le Monastere de saint Avoie, puis elle alla en celui du Fauxbourg saint Jacques où elle laissa une merveilleuse odeur de sa sainteté, aussi bien que dans l'esprit des personnes de la premiere qualité qui lui rendirent visite pendant le séjour qu'elle fit en cette ville.

Rien ne la retenant plus à Paris, elle en sortit enfin avec sa sainte compagnie pour prendre le chemin de Dieppe vers le commencement du mois d'Avril. Elle passa par Rouën où elle trouva le Reverend Pere Charles l'Allemand qui avoit préparé le Vaisseau de Madame de la Peltrie, & tout ce qui étoit necessaire au voyage si secrettement, & avec tant de prudence que les Peres même de la maison ne s'en étoient pas aperçus. Il l'accompagna jusques à Dieppe, ou ayant trouvé toutes choses disposées à la navigation, elle se retira au Monastere des Meres Ursulines, pour attendre le jour de l'embarquement, & se preparer aux perils de la mer, d'une maniere aussi sainte, & aussi solide qu'elle le va dire au Chapitre suivant.

## C H A P I T R E XVIII.

*I. Le jour & l'année de son embarquement. II. Fondation des Religieuses Hospitalieres en Canada. III. Les excellentes dispositions de son esprit avant que de s'embarquer. IV. Elle s'offre à Dieu en sacrifice avec une dévotion extraordinaire. V. Ses sentimens interieurs en montant sur mer.*

**L**E matin quatrième de May de l'année mil six cens trente neuf, nous partîmes du Monastere de nos Meres de Dieppe pour aller entendre la sainte Messe à l'Hôtel. Dieu, & y prendre trois Religieuses qui se devoient embarquer avec nous pour aller fonder un Monastere en Canada, par la pieté de Madame la Duchesse d'Aiguillon leur Fondatrice. Pendant tant de voyages & de courses que nous avions faites depuis nôtre depart de Tours, mon esprit & mon cœur n'étoient pas où étoit mon corps. Il me tarδοit que le moment ne fût venu de me mettre en état de pouvoir effectivement risquer ma vie pour Dieu, afin de luy rendre ce petit témoignage de mon amour en reconnoissance de ses grandes & immenses misericordes sur moy sa chetive creature. Je vois que ma vie n'étoit rien, mais le neant que j'étois ne pouvoit pas davantage, sinon que j'y joignois encore mon cœur & mes amours. Voyant donc que j'étois proche d'en venir à l'execution & aux effets en m'embarquant sur mer, & tout moy-même étant en cette disposition, & dans un sentiment qui m'emportoit, je me prosternai devant le S. Sacrement dans le Chœur des Reverendes meres Hospitalieres, où je fus assez long-temps pour adorer la Majesté de Dieu, & m'offrir à elle en perpetuel holocauste. J'experimentai lors que le saint Esprit possédoit mon ame, luy donnant des mouvemens conformes à l'action que j'allois faire en recompense de l'amour que je voulois rendre au suradorable Verbe Incarné, auquel je me donnois. O Dieu, qui pourroit dire ce qui se passa en cette donation, & en cet abandonnement de tout-moy-même? Je ne le scaurois exprimer. De mon côté je vois que l'esprit qui me conduisoit, rendoit témoignage à ma conscience, que je n'avois jamais rien fait de si bon cœur, & d'ailleurs j'experimentois que le sacré Verbe Incarné, Roy & Monarque de toutes les nations aimoit & agréoit ma donation. Lors que j'étois en cet entretien avec luy, Madame la Gouvernante de Dieppe nous fit l'honneur de nous

V. venir prendre en son carrosse pour nous mener au bord de la mer; nous étions entourez de monde de tous côtez, & cependant mon esprit étoit si fortement occupé qu'à grande peine pouvoit-il se divertir de son attention & de son entretien avec le suradorable Verbe Incarné: l'on n'eût pas jugé cela de moy à me voir à l'exterieur, qui faisoit tout ce qui étoit convenable d'une façon libre & dégagée. Lors que je mis le pied dans la chaloupe qui nous devoit mener à la rade, il me sembla entrer en Paradis, puisque je faisois le premier pas qui me mettoit en état de risquer ma vie pour l'amour de celui qui me l'avoit donnée; je chantois en moy-même les misericordes d'un si bon Dieu qui me conduisoit avec tant d'amour au point que j'avois desiré depuis si long temps. Cependant on leva l'ancre, on étend les voiles, le vent nous emporte, & de la sorte je quitte la France dans le dessein de n'y retourner jamais, & de consacrer ma vie au service des nations Sauvages, pour les apprivoiser & les assujettir à leur Roy legitime, mon celeste & divin Epoux.

## A D D I T I O N.

**C**omme l'on craint toujours de perdre le bien quand on le possède, de même l'on apprehende de ne le jamais posséder quand on le desire. C'étoit la disposition où étoit la Mere de l'Incarnation douze jours avant son depart de la France: car encore que tout fût prest pour l'embarquement, & s'il faut ainsi parler, qu'elle eût presque la main sur la couronne, elle craignoit encore qu'elle ne huy fût ravie, & que quelque accident, qu'elle ne prévoioit pas, ne l'obligeât de demeurer: C'étoit un effet de son zele qui lui faisoit craindre de ne pas aller jusques au bien qu'elle desiroit, pour proche qu'elle en fût. Elle écrivit elle-même cette disposition à son bon Pere dans une lettre, dont voicy les paroles: *Quoy que tout soit prest, j'ay encore peur de perdre mon bonheur, ainsi que beaucoup d'autres. L'un des Peres qui étoient allez à la Rochelle pour s'embarquer, est tombé malade, & demeure, tandis que son compagnon passe seul, selon la parole de* Matth. 24. 40. *Nôtre Seigneur, L'un sera choisi & l'autre sera laissé. Ce qui m'apprend qu'il y a toujours lieu de craindre. Mais cette crainte augmenta beaucoup, ou du moins elle en eût une occasion bien presente par un accident domestique qui arriva contre l'attente de tout le monde, & que je ne me puis dispenser de rapporter icy.*

## DE L'INCARNATION.

387

Les Parens de la Mere Marie de saint Joseph & principalement Monsieur de la Rochelle son oncle, ayant appris la fortie du Monastere & la cause de son voyage, blâmerent extrêmement Monsieur & Madame de la Troche, de s'être montrez si faciles à consentir à son depart, leur representant que le Canada étoit un pais perdu de reputation à cause des personnes de mauvaise vie qu'on y avoit envoyées pour le peupler; qu'ils ne sçavent pas le danger où ils exposoient leur fille, la laissant aller en ce lieu d'anatheme; que quand il ne lui arriveroit aucun accident fâcheux, le seul bruit qu'ils auroient une fille en Canada, seroit une tache qui terniroit à jamais l'honneur de leur maison; qu'ils avoient été surpris lorsque pour tirer leur consentement l'on avoit coloré ce voyage du pretexte de la pieté & de la gloire de Dieu; qu'à la verité les affaires étoient bien avancées, mais que leur fille étant encores en France, il étoit aisé de la retenir, s'ils vouloient faire les diligences necessaires. Ces paroles si pressantes toucherent vivement un pere & une mere qui aimoient tendrement leur fille, & pour prévenir les dangers qu'on leur faisoit apprehender, ils lui écrivirent des lettres, par lesquelles ils revoquoient le congé qu'ils lui avoient donné, & envoyerent les ordres pour l'arrêter en quelque lieu qu'elle fût, & la renvoyer en son Monastere.

Il ne se peut dire combien la Mere de l'Incarnation fut touchée d'un accident si inopiné, se voyant dans un danger evident, après avoir perdu la Mere de saint Jérôme, de perdre encore sa chere compagne dans un temps, où après avoir surmonté tant de difficultez, & se voyant dans le calme, il ne restoit plus que de se mettre dans la voye du bonheur qu'elle avoit si long-temps désiré. Elle ne perdit pas neanmoins la paix de son cœur, mais s'élevant au dessus de toutes les contradictions qu'il plairoit à la divine Providence de lui envoyer, elle étoit resoluë quand toute sa compagnie l'auroit abandonnée de passer seule en Canada, & même jusqu'aux extremitez de la terre, s'il eût été nécessaire, plutôt que de laisser perdre une occasion qui lui avoit cousté tant de prieres, & tant de larmes, & par laquelle elle vouloit donner à Dieu des marques de sa derniere fidelité. Elle crut qu'il falloit vaincre cet obstacle comme tous les autres, par la priere, & en gagnant le cœur de Dieu. Ce qu'elle fit tandis que la Mere de saint Joseph s'efforçoit de son côté de gagner par lettres Monsieur & Madame de la Troche, les assurant qu'ils n'avoient point été surpris en tout ce qu'on leur avoit dit de la

Mission: qu'à la verité les personnes de mauvaife vie, dont on leur avoit parlé, avoient été envoyées dans l'Amérique Meridionale, éloignée de Quebec de plus de huit cens lieuës, mais que l'Amérique Septentrionale, où elle devoit aller, étoit nette de ces sortes de gens, & que la Religion, qui n'y faisoit que de naître, y étoit dans une aussi grande pureté, que dans les premiers commence- mens de l'Eglise: qu'au reste les affaires étoient trop avancées pour y vouloir apporter du changement, & qu'ils seroient eternellement responsables à Dieu de sa vocation, s'ils la luy faisoient perdre pour avoir trop facilement écouté des personnes qui témoignoient assez n'être pas bien instruites de la verité des choses. Elle leur écrivit tout cecy d'une maniere si sage, & tout ensemble si forte, & si solide, que craignant de s'opposer aux volontez de Dieu, & d'ailleurs reconnoissant que les allarmes qu'on leur avoit données n'étoiēt fondées que sur une équivoque, ils firent cesser toutes les violences qu'on lui avoit préparées. Afin neanmoins de ne point encourir entierement le blâme de leurs proches, & de ceux qui prenoient quelque interest dans l'honneur de leur maison, ils prièrent le Reverend Pere Dom Raymond de saint Bernard Provincial des Feuillans de prendre connoissance de cette affaire, & d'en vouloir être le juge en dernier ressort. L'affaire ne pouvoit tomber en des mains plus favorables que celles de ce Reverend Pere qui étoit tout devoüé au Canada, qui avoit eu un desir tres-ardent d'y aller consumer sa vie pour le salut des Sauvages, & qui y fût même passé cette année avec la Mere de l'Incarnation, si sa charge ne l'eut trop fortement attaché à la France: d'autant que les Reverends Peres Jesuites qui demeuroient à Miscou, voulant quitter cette habitation pour des raisons que je ne sçay pas, & ne voulant pas desobliger Messieurs les Associez, en laissant le lieu sans Missionnaires, dont ils ne se pouvoient passer pour le secours qu'il falloit rendre, tant à la Colonie Françoisé, qu'aux Sauvages Chrétiens, l'un d'eux lui fît porter parole par la Mere de l'Incarnation, qu'on lui quitteroit la place, s'il la vouloit remplir. Il accepta donc cette cōmission; & quoy qu'il fût parfaitement instruit des affaires du païs, il voulut neanmoins faire quelques diligences qui pussent satisfaire Monsieur & Madame de la Troche. Pour cet effet il alla exprez à Dieppe, d'où il leur écrivit que le Canada étoit un païs de graces & de benedictions; qu'il n'y avoit nul sujet de craindre pour leur fille; qu'elle seroit autant en assurance à Quebec où elle alloit, que dans leur propre maison; & que tant s'en faut qu'ils fissent rien contre leur conscience de don-

DE L'INCARNATION.

289

ner leur consentement à ce voyage, qu'au contraire ils la chargeroient d'une faute, dont ils seroient coupables devant Dieu s'ils y apportoient de l'obstacle.

Cet orage s'étant ainsi dissipé, & le jour du depart étant venu, la Mere de l'Incarnation, la Mere de saint Joseph, la Mere Cecile de sainte Croix qui étoit du Convent de Dieppe, & madame de la Peltrie entrerent dans le Vaisseau à la veüe de toute la Ville qui étoit decenduë au Port pour voir un spectacle si nouveau, & admirer des courages si extraordinaires. Monsieur de Bernieres qui les accompagnoit par tout, signala plusque jamais ses soins en leur endroit, allant au devant de leurs necessitez, & mettant ordre à ce que rien ne leur manquât. Il ne les pouvoit quitter, & son dessein étoit de les conduire jusques en Canada; & de ne les point abandonner qu'il ne les eût mises au lieu où elles devoient consumer leur sacrifice: mais on lui conseilla de demeurer en France, afin de recueillir les revenus de Madame de la Peltrie, pour satisfaire aux frais de la Fondation, ce qu'il fit depuis avec une affection de Pere, & une charité que les difficultez qui s'éleverent ne purent jamais laisser. Il falut donc se separer, non sans douleur de part & d'autre, parce que le saint Esprit les avoit si saintement unis pour la gloire, & les interests de Dieu, que lui seul les pouvoit consoler sur cette separation. Tout le monde sçait que cet excellent homme s'est rendu considerable dans le monde par une infinité d'actions tres-heroïques, mais je puis dire que le soin qu'il prit de ces trois grandes âmes pendant l'espace de quatre mois fait une des plus belles parties de sa vie. Aussi la Mere de l'Incarnation l'appelloit ordinairement l'Ange de leur voyage; & elle avoit raison parce que l'Ange Raphaël n'eut pas plus de soin du jeune Tobie dans son voyage de Ragés, que ce grand serviteur de Dieu en eut de ces trois Epouses de JESUS-CHRIST dans les voyages, dans les courses, & dans les visites qu'elles furent obligées de faire dans lesquelles il ne se separa jamais d'elles d'un moment; de plus à cause de la pureté de sa vie toute Angelique, dans laquelle on ne remarqua jamais rien, soit en ses paroles, soit en ses actions, qui ne respirât la sainteté.

Je pourrois dire icy beaucoup de choses à la recommandation de ce grand personnage; mais comme elles ne sont pas tout à-fait de mon sujet, je me contenteray de rapporter ce que la mere de l'Incarnation en a écrit dans une lettre: Enfin, dit-elle, il falut se se-

*AN R.  
Pere  
Poncez  
25. Oca.  
16.*

parer avec bien de la douleur, & quitter nôtre Ange Gardien pour jamais; mais la bonté lui fit entreprendre nos affaires avec un soin plus que paternel. Dans toute la conversation que nous eûmes ensemble depuis le commencement jusques à la fin, nous reconnûmes que cet homme de Dieu étoit possédé de son esprit, & entièrement ennemy de l'esprit du monde. Jamais je ne l'ay veu proferer une parole de legereté, & quoy qu'il fût d'une agreable conversation, il ne se demerita jamais de la modestie convenable à sa grace.

Voilà donc la Mère de l'Incarnation dans le Vaisseau avec des dispositions interieures qu'elle vient de dire, & auxquelles je prie le Lecteur de faire quelque reflexion. Car le dessein que je me suis proposé en cette Histoire, est bien d'écrire sa conduite extérieure; & quelques actions de vertu qui ont paru au dehors; mais il n'y a qu'elle qui puisse déclarer les sentimens cachez de son ame: Et je m'affure qu'il n'y a personne capable de porter jugement des choses spirituelles, qui ne juge de cet échantillon, qu'il ne se peut voir un interieur plus admirable ny mieux réglé.

Elle regardoit ce Vaisseau comme le sein de la divine Providence, dans lequel par conséquent elle demeruroit dans une aussi profonde tranquillité contre les perils de la mer, que si elle eût été dans le cœur de Dieu même. Cependant les hommes parloient de ce voyage diversément, & selon leurs inclinations: Les uns s'en rioient comme d'une legereté du sexe qui se laisse facilement emporter à ses imaginations, & qui en revient avec la même facilité, & ils croyoient que quand elle seroit satisfaite de la veüe du Canada, on la reverroit à la première flotte: Les autres disoient que c'étoit une temerité de s'exposer non seulement aux accidens de la mer, mais encore à la rage des Sauvages, sur tout dans un temps où les François, qui ne commençoient qu'à s'établir, n'avoient pas encore des lieux de défense: Les autres avoient des sentimens contraires, & n'en parloient qu'avec admiration, voyant dans un sexe foible, & délicat des courages qui ne se trouvent que dans les Apôtres les plus zelez: Les autres enfin, qui la connoissoient n'y pensoient qu'avec regret, disant que sa presence eût été capable d'attirer les bénédictions du Ciel sur la Ville, & sur la Province où elle eût demeuré, puisqu'il est véritable qu'il ne faut qu'un Saint dans un pais pour le mettre à couvert de la colere de Dieu, & attirer ses graces, & ses faveurs sur ceux qui y habitent. Surquoy un Ecclesiastique élevé en dignité, d'une science eminente, & d'une piété extraordinaire, le-

## DE L'INCARNATION.

quel avoit quelque connoissance de l'interieur de nôtre Mere, & des graces dont Dieu avoit orné son ame, dit à son depart ces paroles remarquables: La France ne sçait pas la perte qu'elle fait en perdant la Mere de l'Incarnation; si l'on connoissoit sa sainteté, & ce qu'elle peut auprès de Dieu, il n'y a personne qui ne s'opposât à sa sortie, & qui ne fit son possible pour la retenir.

Mais quelques sentimens qu'eussent les hommes d'une entreprise si extraordinaire, le vent l'éloignoit de la France avec une joye de son cœur qui ne se peut imaginer de se voir sans apparence de retour, & qu'il n'y avoit plus pour elle que l'un de ces deux partis qui lui étoient également agreables dans la volonté de Dieu, ou le naufrage, ou le Canada.





LA VIE  
DE LA MERE MARIE  
DE  
L'INCARNATION  
DANS LES MISSIONS  
DU CANADA.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

*I. Ses dispositions interieures pendant son voyage sur mer. II. Accident effroyable qui menace le vaisseau du naufrage. III. La paix & la tranquillité de son ame pendant la tempeste. IV. L'on fait un vœu au nom de tous ceux du vaisseau, qui furent miraculeusement delivrez. V. Nonobstant la tempeste elle avoit un sentiment interieur que le vaisseau arriveroit à bon port. VI. Pendant tout le voyage sa compagnie n'interrompit jamais les exercices de la Regle. VII. Nouveaux dangers de perir. VIII. Sa joye dans ses souffrances.*

I.



Ly avoit long-temps que mon esprit avoit pris la route de Canada, & qu'il voyageoit dans les grandes & vastes forests de ce nouveau monde, pour chercher les moyens de faire quelque chose pour la gloire de Dieu & pour le service des Sauvages: mon corps se voyant dans l'impuissance de le suivre étoit cependant dans une violence qui le faisoit gemir, & qui m'eût fait de la peine, si la

volonté

## DE L'INCARNATION.

397

volonté de Dieu ne fût entièrement rendue la maîtresse de la mienne. Mais dès que je me vis séparée de la France, & que je sentis que mon corps suivait mon esprit sans que rien lui fit obstacle; je commençay à respirer à mon aise, dans la pensée qu'ils se joindroient bien-tôt, & qu'ils se serviroient mutuellement dans l'accomplissement des desseins de Dieu. Je continuai le voyage avec les mêmes sentimens que je l'avois commencé; car comme je m'étois embarquée avec une joye entière de mon cœur, voyant qu'il falloit m'abandonner aux dangers pour l'amour de mon Ceste Epoux, je continuois ma route avec le même plaisir, & la même consolation intérieure; sur tout me voyant continuellement exposée à un élément infidèle, qui me tenoit toujours en risque de ma vie: Tout le temps de la traversée de la mer me fut inensiblement, & actuellement une occasion d'un continuel sacrifice; m'offrant nuit & jour à Dieu en holocauste dans les prières qui se II. présentoient incessamment, & sur tout dans un accident que je vais dire, & qui ne sera pas moins incroyable à ceux qui l'entendront, qu'il fut effroyable à ceux qui le virent.

Ce fut une glace grosse jusqu'au prodige, à ce que disoient ceux du Vaisseau, laquelle paroissant dans une brume, & venant fondre sur nous d'une furie, & impetuosité incroyable, ne nous menaçoit de rien moins que d'un assuré naufrage. Tout le monde III. crioit: miséricorde, nous sommes perdus; de sorte que dans cet empressement de mort, qui selon toutes les apparences humaines nous étoit inévitable. Le Reverend Pere Vimond donna l'absolution générale, tant l'on se voyoit proche du naufrage. Pendant tout ce bruit mon esprit, & mon cœur étoient dans une paix & une tranquillité aussi grande que l'on peut avoir; je ne ressentis jamais un seul mouvement de frayeur; mais je me trouvois dans un état tout propre pour faire un holocauste de tout moy-même, avec l'agrément de la privation de voir jamais nos chers Sauvages. Dans ce moment j'avois en veüe toutes les graces, & les faveurs que nôtre Seigneur m'avoit faites au sujet du Canada, son commandement, ses promesses, sa conduite, & nonobstant tout cela mon esprit se trouvoit dans une indifférence de mourir ou de vivre, & toute ma pente étoit dans l'accomplissement des volontez de Dieu, lesquelles dans toutes les apparences s'alloient effectuer par nôtre mort. Madame nôtre Fondatrice se tenoit comme collée à moy, afin que nous pussions mourir ensemble: Je disposois mes habits en sorte que quand le fracas se feroit, je ne pûsse être

- veuë qu'avec decence. Dans cette extremité le Reverend Pere Vimond, qui ne voyoit plus de remede naturel à un si grand mal, fit un vœu à la sainte Vierge au nom de tous ; la Mere Marie de saint Joseph ma compagne commença les Litanies de cette divine Mere, auxquelles tout le monde répondoit. En un instant le Pilote qui gouvernoit ayant été commandé de mettre le gouvernail d'un côté, sans y penser le tourna d'un autre, ce qui fit faire un tour au Vaisseau, en sorte que la monstruse glace qui alors n'en étoit pas à la longueur d'une pique, vis à vis de la flèche se trouva au côté : nous l'entendîmes bruire tant elle étoit proche, & ce fut un miracle evident, qu'elle ne nous causa aucun dommage ; aussi tout le monde cria miracle, miracle, Je vis moy-même cette horrible glace, mais la brume m'empêcha d'en voir la cime : ce que j'écris me parût épouvantable, & je n'eusse jamais cru que la mer eut pû porter une si lourde masse sans couler à fond. Ce qui nous avoit jettez dans ce danger, fut que nous avions étez emportez par les tempestes du côté du Nord, d'où nous ne nous étions pû encore retirer. Pour mon particulier durant toute la frayeur dont le Vaisseau étoit remply, j'avois au fond de mon ame un sentiment que nous arriverions à bon port, ce qui n'empêcha pas que je ne me misse en état, & que je ne fisse les actes que Dieu vouloit pour lors de moy. Cela arriva le Dimanche de la tres-sainte Trinité ; apres nous être confessées & communiées, & lors que nous achevions de chanter les Heures de l'Office Canonial : Car dans toute la traverse nous gardâmes exactement nos Regles, ayant une fort belle Chambre, qui nous étoit avantageuse à cet effet ; car encore que Madame nôtre Fondatrice eût freté un Navire, néanmoins pour une plus grande fureté de nos personnes, Messieurs de la Compagnie nous mirent dans l'Admiral. Cette Chambre étoit si grande, & si commode que nous y faisons l'Office en Chœurs, les Hospitalieres d'un côté, & nous de l'autre ; nous y couchions & prenions nos repas, elle formoit comme une Salle, il y avoit de belles Fenestres qui nous donnoient de l'air, enfin elle étoit si spacieuse que nous y étions onze personnes logées à l'aise. Nôtre voyage de mer dura trois mois, pendant lesquels nôtre Seigneur nous fit la grace d'entendre tous les jours la sainte Messe, & d'y Communier excepté treize jours que les tempestes agiterent le Vaisseau avec tant de violence que l'on ne se pouvoit tenir. Nous pensâmes encore perir deux autresfois ; l'une lorsque descendant à la premiere terre pour aller rendre nos vœux à la tres-

*j'en vis*

fai  
rou  
ren  
nou  
tre  
ega  
fort  
Sau  
joye  
tes  
nou  
moc  
nos  
tonn  
instr  
feux  
heut  
faire  
terré  
seu.  
dure  
logé  
tres-  
souff  
qu'il  
culier  
la rac  
me fa  
que p  
pagn  
il ne l  
cœur  
verain  
tout  
les tro  
des te  
seu.  
cette

sainte Vierge, ainsi que nous l'avions promis, la Chaloupe pensa tourner & se perdre, parce que chacun étant pressé du desir d'aller remercier cette divine Mere, l'on se jetta tellement à la foule, que nous nous vîmes sur le point de couler à fond sous le Navire. L'autre fois, lorsque les brunes ayant fait perdre la route, nous nous égarâmes d'environ soixante lieues sur des Roches, sans en pouvoir sortir. Ayant repris nôtre chemin, nous fîmes rencontre de plusieurs Sauvages en abordant aux terres, ce qui nous apporta une grande joye. Ces pauvres gens qui n'avoient jamais veu de personnes faites comme nous étoient tout surpris, & lorsqu'on leur disoit que nous étions des filles de Capitaines (car il leur falloit parler à la mode de leur país) qui pour l'amour d'eux avions quitté nôtre país, nos parens, & toutes les delices de la France, ils étoient ravis d'étonnement, & encore plus lorsqu'on leur disoit que c'étoit pour instruire leurs filles, afin qu'elles ne fussent pas brûlées dans les feux, & pour leur enseigner comme il falloit être éternellement heureux: ils ne pouvoient comprendre comment cela se pouvoit faire, & pour voir ce qui en arriveroit, ils nous conduisirent par terre jusques à Quebec sans cesser de jeter les yeux sur nôtre Vaisseau. Je reviens à mon discours. Il faut avoñer qu'il y a plaisir d'endurer lorsqu'on a le cœur gagné à Dieu, quoy que nous fussions bien logées, & traitées autant qu'on le peut être sur mer, & dans un tres-beau Navire accommodé de tout; Il y a neanmoins tant à souffrir pour des personnes de nôtre sexe & de nôtre condition, qu'il faudroit l'avoir experimenté pour le croire: pour mon particulier j'y pensai mourir de soif, les eauës douces s'étant gâtées dès la rade, & mon estomac ne pouvant porter les boisons fortes, cela me faisant un mal qui me travailloit beaucoup. Je ne dormis presque point pendant tout le voyage, & cette infomnie étoit accompagnée d'un mal de teste si extreme, & si violent que sans mourir, il ne le pouvoit être davantage; & cependant mon esprit, & mon cœur possedoient une paix tres-grande dans l'union de mon souverain, & unique bien; je n'en faisois pas moins mes fonctions & tout ce qui étoit nécessaire pour le service du prochain, excepté les trois premiers jours que toute la compagnie fut malade à cause des tempestes de la rade qui agitoient extraordinairement le Vaisseau. Dieu soit infiniment beny des misericordes qu'il m'a faites en cette espace de temps.

VII.

## A D D I T I O N.

**L**A Mere de l'Incarnation parlant de cette grande, & effroyable glace qui venoit fondre avec tant d'impetuosité sur le Vaisseau, qu'elle ne menaçoit ceux qui y étoient de rien moins que d'un assuré naufrage, & de laquelle ils furent delivrez par le vœu qu'ils firent à la sainte Vierge, Elle a oublié un mot par lequel il est évident qu'elle avoit dessein d'en faire connoître la grandeur. J'y suppléeray par une lettre qu'elle écrivit à son amie vée à Québec, dans laquelle elle fait le récit de tout son voyage. Elle disoit qu'au rapport de ceux du Vaisseau, & de ce qu'elle en avoit vu elle-même, elle étoit grande comme une Ville escarpée, & munie de ses deffences. Il y avoit des avances qui paroissoient comme des Tours: Les glaçons s'étoient tellement accumulés audessus qu'on les eût pris de loin pour des Donjons: il y avoit des fleches, & des pointes de glace si élevées qu'étant montée au haut du Vaisseau pour voir le peril qu'elle avoit évité, elle n'en avoit pû voir la cime: En un mot, il ne se pouvoit rien voir de plus épouvantable, que cet écueil flottant, qui étoit peut-être le plus extraordinaire, & le plus prodigieux en son espece que la mer eut jamais produit.

*Dans  
une let-  
tre à son  
fils.*

Je ne diray rien des dispositions, soit interieures, soit exterieures de cette Mere pendant toute la tempeste, principalement sur la fin lorsque tout sembloit desesperé, & qu'il n'y avoit plus de secours à attendre que du Ciel. Elle en fait elle-même une description si ingénue, qu'il ne se peut rien desirer de plus Chrétien ny de plus édifiant. Je feray seulement cette reflexion sur une si grande tranquillité dans un peril si evident, & si proche du naufrage, que la grace consommée fait paroître son empire sur les passions beaucoup plus efficacement, que si'a jamais fait toute la morale des Stoïques, & qu'elle opere des apathies bien plus saintes, & plus véritables que n'ont jamais été celles des plus moderez Philosophes. Aussi l'état tout Celeste & tout Angelique, où étoit la Mere de l'Incarnation dans un peril si visible, & si inevitable, étoit bien different de celui de ces deux Stoïciens qui enseignoient que l'homme sage doit être sans passion, & qui faisoient eux-mêmes profession de n'en point avoir; mais s'étant trouvez sur mer dans un semblable danger de perir, ils commencerent à pallir, & à trembler plus qu'aucun autre du Vaisseau. Tant il est veritable, que

l'oc  
con  
que  
n'es  
C  
des  
voit  
se p  
don  
fort  
la p  
jam  
Vai  
rent  
cette  
zele  
de c  
quar  
& la  
par  
gaga  
ce:  
vien  
Dieu  
Auffi  
espr  
bec,  
étan  
confi  
que c  
été e  
ent r  
voulu  
gème  
toien  
De  
si ret  
de ch  
yeux  
jamais

l'occasion est ce qui montre la fidelité de la vertu, & qu'il y a beaucoup de gens qui s'imaginent avoir des vertus bien eminentes, lesquelles étant mises à l'épreuve, ils sont contraints d'avouer qu'ils n'en avoient que l'ombre & l'apparence.

Ce troisième Livre nous donnera de belles occasions de parler des vertus héroïques de la Mere de l'Incarnation, & nous fera voir que sa vie est l'un des plus beaux exemples de sainteté qu'on se puisse proposer à imiter. Dabord le texte de ce Chapitre nous donne une preuve de son admirable pudicité, disant qu'au plus fort de la tempeste, & lorsque tout le monde se dispoisoit à la mort; la première pensée qu'elle eut, fut de lier ses habits autour de ses jambes, afin de n'être veüe que dans un état décent, quand le Vaisseau viendroit à se rompre, & tout ce qui étoit dedans à se renverser. Elle a eu dès son enfance un amour tout particulier pour cette vertu Angelique, & elle l'a toujours conservée depuis avec un zèle merveilleux. C'est ce qui lui avoit fait prendre la résolution de consacrer à Dieu sa virginité dans un Monastere, dès l'âge de quatorze ans, qu'elle en eut reconnu plus particulièrement le prix & la valeur: & si elle s'engagea dans le mariage, ce ne fut que par la seule obeïssance qu'elle devoit à ses parens. Mais quelque engagement qu'elle eût, elle ne perdit jamais l'amour de la continence: car elle avoit une extreme aversion des Loix de cet état, d'où vient qu'encore qu'elle fût fidèle à en rendre les devoirs, puisque Dieu le vouloit, néanmoins de sa part elle ne les exigeoit jamais. Aussi cela ne fit jamais d'impression dans son cœur ny dans son esprit, comme elle le témoigna un jour à une Religieuse de Quebec, avec laquelle s'entretenant familièrement, & l'entretien étant insensiblement tombé sur son état de mariage, elle lui dit, confidemment qu'elle n'en avoit pas retenu la moindre idée, & que depuis elle n'y avoit pas plus pensé que si elle n'y eût jamais été engagée. C'est pour cela que dès que la Providence de Dieu eut rompu ses liens qui ne la tinrent sujette que deux ans, elle ne voulut jamais écouter ceux qui lui proposoient de nouveaux engagements, & qui la sollicitoient d'entendre aux partis qui se presentoient avec quelque avantage.

Durant tout le temps qu'elle demeura veuve, elle mena une vie si retirée, si retenue & si austère, que son esprit n'étoit rempli que de chastes pensées, ny son cœur occupé que de saints desirs. Ses yeux étoient le siege de l'honesteté & de la pudeur, ne les levant jamais en la presence des hommes; de telle sorte qu'elle n'en con-

noissoit aucun par le visage. Ce n'est pas que sa chasteté fût scrupuleuse ou delicate; il n'y avoit rien de plus genereux ny de plus fort. D'où vient que quand elle entendoit des personnes dire des paroles deshonnêtes, elle prenoit prudemment quelque pretexte de les aborder; afin de les obliger à changer de discours, ce qu'ils faisoient aussi tôt par le respect qu'ils avoient de sa personne.

Après qu'elle se fut retirée en Religion, l'amour qu'elle avoit de la chasteté lui faisoit aimer la retraite, & le silence comme des moyens très-efficaces qui la pouvoient conserver. La grille lui étoit en aversion, sçachant bien que c'est par là que le monde glisse son venin dans la Religion, & dans les ames les plus pures. Elle n'y alloit jamais par inclination, & si elle étoit obligée d'y aller, ou par obéissance ou par nécessité, c'étoit toujours avec repugnance. Elle n'y disoit que ce qui étoit nécessaire, ou qui pouvoit edifier afin de se retirer au plutôt, & si elle avoit à traiter avec des hommes, elle demouroit toujours voilée, ce qu'elle faisoit même parlant aux femmes qui ne lui étoient pas proches, & qui ressentoient trop le monde. Je m'y trouvai un jour avec un Religieux fort considéré dans son Ordre à cause de ses grands talens, devant lequel elle ne voulut jamais lever le voile. Il lui en fit des prieres très-pressantes, auxquelles elle répondoit par des excuses encore plus fortes, sans pourtant qu'il cessât de la prier ayant un extreme désir de la voir par un sentiment de devotion qu'il avoit pour elle, & à cause de l'estime qu'il en avoit entendu faire. Enfin ce qu'il pût gagner fut qu'elle se devoila à demy, ce qui la cacha encore davantage, parce que le voile étant doublé, elle pouvoit encore moins voir, & être veüe qu'auparavant.

Elle donna encore une excellente preuve de sa pureté toute Angelique, lors qu'étant accablée de plusieurs maladies compliquées, il y en avoit une que son honnesteté ne luy permettoit pas d'expliquer suffisamment pour le faire connoître. Une retention d'urine avec les douleurs qui accompagnent ce mal la découvrit, & fit conclurre que c'étoit la pierre. Les Medecins néanmoins pour en être plus assurez convinrent qu'il y falloit mettre la sonde & l'on se dispoisoit déjà à faire l'operation. De son côté elle se mettoit fort peu en peine de ce mal, parce qu'elle l'enduroit ainsi que tous les autres avec une patience, qui faisoit voir que son ame avoit autant de joye, que son corps souffroit de douleurs, étant même disposée de le supporter jusques au jour du Jugement, si Dieu l'eût ainsi ordonné. Mais ayant entendu dire qu'on vouloit met-

## DE L'INCARNATION.

299

tre la main sur elle, sa pudeur en fut tellement choquée, qu'elle contraignit le Ciel de faire un miracle pour l'empêcher: parce que s'adressant à la sainte Vierge avec une grande foy, que sa bonté ne permettroit pas qu'elle tombât dans cette confusion, une pierre grosse comme un œuf de pigeon tomba aussi-tôt d'elle-même, & fut suivie de plusieurs autres plus petites; & de la sorte elle fut délivrée d'une opération qu'elle craignoit plus que le mal même. Si elle aimoit cette vertu pour elle même, elle ne la desiroit pas moins à tout le monde. Son cœur étoit si delicat & ses yeux si clair-voyans en tout ce qui touchoit cette matiere qu'elle découvroit aussi-tôt ce qui lui étoit contraire. Quand elle voioit dans ses Religieuses quelque posture ou quelque geste qui ressenoit tant soit peu la dissolution, c'étoit une poussiere qui lui blessoit la veüe; elle les en avertissoit, & faisoit son possible pour les corriger. Mais enfin, ce n'est pas une grande merveille qu'elle ait pratiqué toute sa vie une chasteté si parfaite, car ayant l'ame pure comme la lumiere; ainsi qu'on l'a déjà pu remarquer & qu'on le verra encore en peu de temps, il ne se pouvoit faire que son corps ne fût tres-pur. Il est vray que cette vertu est propre au corps, mais il est vray aussi qu'elle part de l'ame comme de sa premiere origine, & que l'on n'aura jamais la pureté dans le corps que l'on n'ait l'ame chaste. Ainsi il n'y avoit rien dans la Mere de l'Incarnation qui ne respirât la pureté, & on ne la pouvoit regarder sans avoir du sentiment & de l'amour pour cette vertu. On experimentoit même en sa presence une certaine vertu celeste qui gagnoit les cœurs, en sorte que c'étoit assez de la voir & de l'entretenir pour être chaste.

## CHAPITRE II.

*I. Le jour & l'année de son arrivée à Quebec. II. La joye publique avec laquelle elle fut reçue avec sa compagnie. III. La premiere action qu'elle fit en Canada pour signaler sa devotion envers ce país. IV. Elle visite les Sauvages. V. Et commence l'exercice des fonctions de l'Ordre. VI. Pour cés effet; elle apprend la langue du país. VII. Sa charité tant à enseigner les Sauvages, qu'à supporter leur mauvaise odeur.*

**A** Prés tant d'accidens & de tempestes, nous arrivâmes à Quebec le premier jour d'Aoust mil six cens trente neuf, où le

pesit navire de Madame de la Pehrie qui avoit pris le devant, parce qu'il étoit léger, & y étant arrivé le premier avoit porté la nouvelle de nôtre embarquement, ce qui avoit donné une joye toute particulière au pais, car il y alloit quatre Peres de la Compagnie de Jesus, avec un Frere, & onze personnes de nôtre compagnie sans y comprendre nos domestiques. Le Reverend Pere Vimond qui alloit prendre la charge de Superieur des Missions conduisoit le tout, & pour ce sujet il s'étoit embarqué dans l'Admiral où nous étions aussi, les autres Peres s'étant divisez dans les autres vaisseaux pour assister les personnes qui y étoient, dans leurs necessitez spirituelles: mais lorsque nous fûmes à Tadoufac tous se retirèrent dans un même vaisseau avec nous, de sorte que nous avions cinq Messes tous les jours, un autre Pere s'étant encore joint aux autres. Ainsi nous arrivâmes bonne compagnie à Quebec, où Monsieur de Montmagny Gouverneur de la nouvelle France, qui auparavant avoit envoyé au devant de nous sa chaloupe bien munie de rafraichissemens, nous reçut aussi bien que tous les Reverends Peres, avec des demonstrations d'une tres-grande charité; & tous les habitans étoient si consolez de nous voir que pour nous témoigner leurs joyes, ils firent ce jour-là cesser tout ouvrage & tout travail.

- III. La premiere chose que nous fîmes à nôtre sortie du vaisseau fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venus pour y conformer nos vies au service de Dieu & de nos pauvres Sauvages. L'on nous conduisit à l'Eglise où le *Te Deum* fut solennellement chanté, ensuite dequoy Monsieur le Gouverneur nous mena tous dans le fort pour y prendre nôtre refection, & après des témoignages reciproques de joye & de bienveillance, tous les Reverends Peres & lui nous firent l'honneur de nous conduire aux lieux destinez pour nôtre demeure. Le lendemain les Reverends Peres Vimond & le Jeune, & les autres Reverends Peres de la Mission nous menerent au village des Sauvages nos tres-chers freres, où nous reçûmes des consolations tres-grandes, les entendant chanter les loüanges de Dieu en leur langue. O combien nous étions ravies de nous voir parmy nos bons Neophites, qui de leur côté n'étoient pas moins ravis de nous voir. Le premier Chrétien nous donna sa fille, & en peu de jours l'on nous en donna plusieurs autres avec toutes les Filles Françaises qui étoient capables d'instruction. L'on nous donna une petite maison pour nôtre demeure, en attendant que l'on nous eût choisi un lieu propre pour bâtir un Monastere; il n'y avoit que deux petites chambres, dans lesquelles nous nous esti-

## DE L'INCARNATION.

401

mions mieux logées, y ayant avec nous les **tresors** que nous étions venus chercher, scavoir nos cheres Neophites, que si nous eussions été dans un Louvre ou dans un Palais. Cette petite maison fut bien-tôt changée en un Hospital, par la maladie de la petite verole qui se prit aux filles Sauvages, dont il en mourut trois ou quatre. Comme nous n'avions point encore de meubles, tous les lits étoient sur le plancher en si grand nombre qu'il nous falloit passer par dessus les lits des malades, & dans cette nécessité la divine Majesté donnoit une si grande ferveur & un si grand courage à mes Sœurs, qu'aucune n'avoit du dégoût des maux & de la saleté des Sauvages: Madame nôtre Fondatrice même voulut tenir le premier rang dans ces pratiques de charité, & quoy qu'elle fût d'une constitution fort delicate, elle s'employoit avec un zele merveilleux dans les offices les plus humbles & les plus rebutans. O que c'est une chose precieuse d'avoir les premices de l'esprit, sur tout lors qu'il est excité par le zele du salut des ames. Afin de satisfaire avec plus d'avantage au dessein qui nous avoit fait venir en ce pais, il nous fallut mettre à l'étude de la langue des Sauvages: le grand desir que j'avois de les instruire m'y fit appliquer d'abord, & le Reverend Pere le Jeune qui venoit de quitter la charge de Superieur des Missions, eut commission du Reverend Pere Vimond qui luy avoit succédé de nous aider en cette étude, & dans toutes nos necessitez spirituelles, ce qu'il fit avec une charité tres-grande, pour laquelle nous lui aurons à jamais une particuliere obligation. Mais comme il y avoit plus de vingt ans que je n'avois pû raisonner sur aucune matiere qui tint de la science & de la speculation, cette étude d'une langue si differente de la nôtre, me causa bien de la douleur à la teste, & il me sembloit qu'apprenant des mots & des verbes par cœur (car nous étudions par regle & par methode) c'étoient autant de pierres qui me rouloient dans la teste. Cette douleur jointe aux reflexions que je faisois sur la rudesse & sur les difficultez d'une langue barbare, me faisoit croire qu'humainement je n'y pourrois jamais réussir, & j'en traitois amoureusement avec Nôtre Seigneur, qui nonobstant toutes ces difficultez, m'aida de telle sorte qu'en peu de temps je l'entendois & la parlois avec une tres-grande facilité, en sorte que mon occupation intérieure n'en étoit ny empêchée, ny interrompue. Mon étude m'étoit une oraison, qui me rendoit cette langue si douce qu'elle ne m'étoit plus barbare, & en peu de temps j'en sceus assez pour enseigner à nos cheres Neophites tout ce qui étoit necessaire à leur

V.

VI.

VII.

salut. En ce temps-là les Sauvages de l'un & de l'autre sexe venoient à la foule à nôtre parloir, où je les instruisois des devoirs du Chrétien & des mysteres de nôtre sainte Foy, & m'entretenois avec eux avec une consolation singuliere de mon cœur. Pendant l'espace de quatre ou cinq ans nous fûmes dans un exercice continuuel de charité à l'endroit de ces pauvres Sauvages qui arrivoient icy de diverses nations, outre que nous avions plusieurs Seminaristes tant sedentaires que passageres, qui nous étoient données pour les disposer au Baptesme & aux autres Sacremens. Les Sauvages sont tres-sales en leurs personnes & tres-difficiles à supporter, tant parceque leur boucan les rend de mauvaïse odeur, qu'à cause qu'ils ne se servent point de linge pour conserver la netteté; tout cela neanmoins ne nous étoit point à dégoût, au contraire, c'étoit à qui dégraisseroit nos cheres Seminaristes, lors qu'on nous les donnoit, & Nôtre Seigneur nous a toujous continué cette grace & ce sentiment où nous avons trouvé nos delices parmy ces ames rachetées du Sang de JESUS-CHRIST, & encore aujourd'huy nous n'y trouvons rien que d'agreable. Lorsque le nombre en diminua par les guerres & par la ferocité des Hiroquois, ce nous fut une douleur tres-sensible de nous voir privées de la chose qui nous étoit la plus precieuse que nous eussions au monde.

## A D D I T I O N.

**L**A Mere de l'Incarnation étant enfin arrivée dans le nouveau monde, & son corps s'étant reüny à son esprit qui y habitoit depuis plusieurs années, elle commença à y mener une nouvelle vie. Dieu qui l'avoit choisie pour être la pierre fondamentale d'un edifice qui devoit durer jusques à la fin du monde, lui donna une grace de chef, c'est à dire une grace eminente qui ne devoit pas seulement servir à sa propre sanctification, mais qui devoit encore profiter aux personnes qui vivoient avec elle, & à celles qui leur devoient succeder jusqu'à la consommation des siecles, Car il est certain que Dieu donne des graces à ses serviteurs, & à ses servantes selon les desseins qu'il a sur eux. Il y en a de qui il ne demande que leur propre sanctification; & il donne à ceux-là des graces personnelles & limitées qui ne sont propres que pour eux. Mais il y en a d'autres qui outre leur propre perfection, sont destinez pour cooperer au salut & à la perfection de plusieurs. De ceux-cy même il y en a qui ne doivent travailler au salut & à la perfection des ames

## DE L'INCARNATION.

403

qui leur sont commises, que pour un temps, ou tout au plus pendant leur vie, comme sont les Evêques, les Pasteurs, les Superieurs, les Predicateurs, auxquels Dieu donne des graces; & des lumieres pour satisfaire aux emplois où il les a appellez.

Mais il y en a d'autres qui sont des ames choisies non seulement pour leur propre perfection, & pour l'instruction d'un petit troupeau durant leur vie, mais encore pour la sanctification de ceux qui doivent vivre après eux durant plusieurs siècles: comme ont été les Apôtres, qui ont jetté les fondemens de l'Eglise; les hommes Apostoliques, qui ont étably les Sieges des Eglises Cathedrales; ces grands Personnages qui ont fondé les Ordres Religieux; ces saints Abbez, qui ont bâty ces grands Monasteres, & qui les ont peuplez de tant de saints Moines. Dieu a donné à ceux-cy une grace qui après les avoir santifiez s'est répanduë & se repand encore dans la posterité dont ils ont été les chefs, & qui a été comme ce baume sacré qui après avoir parfumé la teste d'Aaron, s'est communiqué à tout le corps, & est descendu jusques aux dernieres franges de sa robe. D'où vient que l'on donne seulement ce nom de Peres à ceux qui travaillent simplement au salut des ames, parce qu'ils en sont en effet les Peres spirituels; mais que l'on donne à ceux-cy la qualité de Patriarches, parce qu'ils sont les Peres non seulement des enfans, mais encore des Peres mêmes. Les premiers sont comme les canaux qui communiquent les eaux de la grace, mais les autres sont comme les sources qui les répandent dans les canaux mêmes.

Cette grace de chef, & de source a donc été donnée à la Mere de l'Incarnation: car comme cette sorte de grace consiste dans les lumieres de la science que ces grandes ames laissent dans le monde pour l'instruction de ceux qui viendront après elles, & dans l'exemple d'une vie sainte & sublime sur laquelle ils puissent former la leur, la Mere de l'Incarnation a tant laissé d'écrits, tant en François qu'en langue Huronne, & Algonquine, ainsi que l'on verra dans un autre lieu, que toutes les filles qui vivront dans son Monastere jusques à la fin des siècles, y trouveront abondamment dequoy s'instruire elles-mêmes, & dequoy enseigner aux autres selon l'esprit de leur vocation; & sa vie a été si sainte, & remplie de tant de vertus Heroïques, qu'elle leur sera à jamais un modele où elles trouveront à imiter. C'est pourquoy afin qu'elle pût être suivie plus facilement, & que ses filles trouvassent plus en elle à imiter qu'à admirer, lorsqu'elle passa en Canada, Dieu lui re-

trancha les visions, les revelations, & toutes les autres communications de cette nature, & lui commanda de mener une vie commune sur laquelle toutes se pussent former. Elle obeit à cet ordre du Ciel avec une tres-parfaite fidelité, & ayant appris de la bouche de Dieu même, à quoy elle se devoit reduire, tout son cœur & tout son esprit ne se porterent plus qu'à la pratique des vertus communes & regulieres; mais ce fut dans un degré si éminent, & d'une maniere si sainte, si juste & si exacte, qu'on l'eut prise pour la Regle même, si la Regle eut été vivante comme elle. L'on eut pû dire d'elle ce que saint Ambroise dit d'un Martyr; qu'elle ne devoit rien à la Loy, parce que tout ce qui étoit dans la Loy par precepte ou par conseil se trouvoit en elle par usage, & par pratique. Ainsi Dieu lui ayant retranché toutes les graces éclatantes qu'il lui avoit communiquées, ç'a été pour la faire éclater d'une autre maniere, car je puis dire que cette observance si étroite a été plus admirable que tout ce qu'elle avoit jamais fait de merueilleux en toute sa vie.

Elle n'avoit eu neanmoins jusques alors aucune autorité sur ses Soeurs que par le droit d'antiquité tant de son âge que de sa profession, & parce qu'elle avoit été choisie la premiere, & comme par preciput pour l'exécution du grand dessein du Canada. C'est pourquoy, comme elles commençoient à former un petit corps de Communauté, il fut nécessaire d'élire dans les formes Canoniques une Superieure qui les gouvernât avec une autorité legitime. Elles s'assemblerent donc à cet effet, & toutes d'un commun accord élurent la Mere de l'Incarnation, qui ayant l'amour de l'abjection & de l'obeissance gravé dans le cœur aussi profondément que nous l'avons veu en plusieurs endroits, eut autant de douleur de se voir obligée de commander, que ses filles avoient de joye & de desir de lui obeir.

Cette excellente Mere qui avoit déjà été un modele tres accompli aux personnes de tous les états par où elle avoit passé, se comporta avec tant de sagesse en celuy-cy, qu'on la peut encore proposer comme l'idée d'une tres-parfaite Superieure, ayant eu dans un degré tres-sublime toutes les vertus d'une personne destinée au gouvernement.

La Prudence, qui est l'œil de la conduite, & la premiere Regle des Superieurs, formoit tous ses desseins, & éclairoit par sa lumiere toutes les autres vertus qu'elle pratiquoit en l'exercice de cette charge. Aussi son Monastere étoit si bien réglé en toutes manie-

## DE L'INCARNATION.

405

res, & ses Religieuses si contentes & si saintement unies, qu'il étoit évident qu'un Roy plus grand & plus sage que Salomon gouvernoit avec elle. Elle ne faisoit & ne disoit jamais rien avec précipitation ou legereté; mais quand il étoit nécessaire d'ordonner quelque exercice, ou de résoudre quelque affaire, son esprit entroit premièrement en son cœur pour consulter Dieu, qu'elle y entretenoit avec une familiarité tres-intime, puis elle regloit les choses comme elles avoient été concertées entre Dieu & elle. Si les affaires étoient extraordinaires & de consequence, elle ne les entreprenoit point avec temerité, mais elle consultoit les personnes sages, auxquelles elle representoit ses sentimens avec une grande indifférence, & quand elles avoient meurement considéré les raisons de part & d'autre; elle se soumettoit à leur avis, quelque lumiere que son esprit lui pût fournir au contraire.

Elle ne sçavoit ce que c'étoit que d'interrompre les discours de ceux qui luy parloient, elle les écoutoit paisiblement, & avec une douce gravité, & quand ils avoient cessé de parler, elle faisoit ses réponses en peu de mots, mais qui disoient beaucoup: Si on l'interrompoit, elle ne s'opiniâtroit point à parler, & n'élevoit ou fortifioit point sa voix comme pour l'emporter, & couvrir celle de la personne qui parloit, mais elle s'arrétoit tout court avec une modestie édifiante, & lui donnoit encore le loisir de dire tout ce qu'elle vouloit.

Cette prudence étoit appuyée sur les deux poles qui lui sont naturels, sçavoir sur la force, & sur la douceur. D'un côté elle maintenoit l'observance reguliere avec une vigueur merveilleuse; car encore que l'on eut pû comparer sa Communauté aux plus saintes & aux mieux réglées qui fussent dans tout l'état Religieux, Dieu néanmoins qui découvre de l'imperfection dans les Anges mêmes, lui faisoit voir dans ses Religieuses les fautes les plus imperceptibles, qu'elle s'efforçoit de corriger, afin qu'il n'y eût rien dans ces ames innocentes qui fût contraire à la plus pure sainteté. Et d'autant que les paroles n'ont pas toujours tout l'effet qu'une Supérieure pourroit désirer, elle y joignoit l'exemple, qui est le moyen de persuader le plus efficace, & auquel une inférieure ne peut résister sans se faire de la honte & de la confusion. Elle faisoit donc à leur veüe le bien qu'elle desiroit en elles, comme un Aigle qui bat des ailes devant ses petits, pour leur apprendre à voler.

Elle ne manquoit point d'assister à tous les exercices de la Regularité, quelque affaire qu'elle eut, sa prudence lui faisant trouver des

excusés assez légitimes pour quitter les emplois & les entretiens qui l'en eussent pu divertir, & assez honnêtes pour ne point choquer les personnes avec lesquelles elle se trouvoit engagée. Il étoit rare qu'elle ne fût point la première au Chœur tant de jour que de nuit, quelque maladie qu'elle eût, excepté lorsqu'elle étoit tellement abbatuë, qu'elle étoit contrainte de garder le lit. Une conduite si forte & si vigoureuse contraignoit avec une douce violence les moins ferventes, non seulement à ne se point relâcher dans les voyes de la sainteté, mais encore à y avancer incessamment selon l'étendue de la grace qui leur étoit donnée.

Quant à la douceur, elle se faisoit plus aimer que craindre. Il ne se peut rien voir de plus charmant que la manière avec laquelle elle gagnoit les cœurs. L'on eût dit que Dieu lui en avoit mis la clef entre les mains, car elle y entroit si agreablement, & avec tant de plaisir de la part des personnes mêmes, qu'il n'y en avoit aucune qui ne fut bien aise de lui en donner l'entrée. Cela faisoit qu'outre la grande estime qu'elles avoient de sa sainteté, & l'entière persuasion où elles étoient, qu'elle n'avoit aucun intérêt que leur propre sanctification, elles se portoient à faire sans résistance tout ce qu'elle desiroit.

Quand elle corrigeoit leurs fautes, c'étoit d'une manière qui les ravissoit: Elle ne leur disoit presque jamais rien, & ne sçavoit ce que c'étoit de crier: Elle jettoit seulement les yeux sur celles qui étoient en faute, & avec un doux regard elle les redressoit, & leur portoit jusques dans le cœur l'amour de leur devoir.

Si ces sages Vierges lui ouvroient leur cœur avec tant de plaisir, cette bonne Mere ne les portoit pas moins dans le sien. Elle étoit continuellement dans une sainte impatience de leur donner des marques de sa charité: Elle les prevenoit dans leurs nécessitez, les consoloit dans leurs afflictions, & les soulageoit dans leurs travaux. Le Sage dit que si une personne est élevée dans la Supériorité, elle doit vivre parmi ceux qui l'ont choisie comme l'un d'eux afin de les gagner par une égalité recherchée: Nôtre Mere faisoit beaucoup plus; elle ne se regardoit pas seulement comme égale à ses filles, elle les servoit encore comme si elle eût été leur inférieure & leur servante; & même comme elle veilloit continuellement à tout, quand elle voyoit quelque chose de rude, & de difficile dans leurs Offices, elle le faisoit elle-même avec un cœur plein de charité, afin de les décharger de cette peine.

Il n'y en avoit aucune pour qui elle eut de l'amitié particulière,

qui est le vice qui trouble d'ordinaire les Communautés , particulièrement celles des filles : mais elle les aimoit toutes également pour leur perfection ; & à l'imitation de son Maître , & de son Epoux qui ne souffre point de division dans le Sacrement de son amour , elle se donnoit toute à toutes , & toute à chacune en particulier.

L'un des principaux devoirs d'une personne élevée dans la Supériorité , est de nourrir les ames qui sont sous sa conduite du pain de la parole sainte ; aussi Dieu qui avoit autrefois donné à la Mere de l'Incarnation la clef de la science , & une intelligence si sublime des écritures la lui accorda bien plus avantageusement en cette charge , dans laquelle elle en avoit beaucoup plus de besoin : car elle faisoit des exhortations spirituelles à ses filles , tant en Communauté qu'en particulier dans lesquelles elle disoit des choses si merveilleuses , & parloit si hautement de Dieu , accommodant néanmoins ses discours à la portée de celles qui l'écoutoient , que Madame de la Peltrie qui y assistoit , & de qui je tiens ces memoires , en étoit toute ravie , & s'estimoit plus heureuse , & plus contente d'être proche d'une si sainte Supérieure , & de recevoir les tresors de la sagesse qui sortoient de sa bouche que si on lui eût donné tous les Royaumes de la terre . De sorte qu'on pouvoit dire en quelque maniere que cette vertueuse Dame avoit les mêmes sentimens que la Reine de Saba auprès de Salomon , voyant le bel ordre du Monastere , & entendant les sages réponses qui sortoient en toutes les rencontres de la bouche de cette Supérieure.

Mais quelque grace que Dieu lui eut donnée pour la conduite , & quelque fruit qu'elle fit dans sa Communauté pour la conduire à la plus haute perfection , son centre néanmoins n'étoit pas là , & elle ne s'y plaisoit que parce que Dieu le vouloit . Elle avoit toujours regardé le Canada comme sa terre de promesse , & comme le Paradis où la conversion des ames devoit être ses plus cheres delices . C'est ce qui lui fit partager ses soins , & en donner une partie à la conduite de sa famille , & l'autre à l'instruction des Sauvages , où elle s'appliquoit avec une ferveur toute Apostolique , mais que je me réserve d'écrire en un autre lieu , où je parleray plus à fond de son zele pour la conversion des ames.

## CHAPITRE III.

*I. Comparaison du Canada avec le grand'païs qui luy avoit été montré en vision. II. Pauvreté de vie & richesse de regularité dans son nouvel établissement. III. Patience admirable à supporter les saletés des filles Sauvages. IV. De sa perseverance dans l'amour pour les Sauvages. V. Et du vœu qu'elle a fait de se consacrer à leur service VI. Incommoditez des Religieuses dans leur commencement. VII. Le Monastere est bâti. VIII. Les Religieuses ayant été prises de diverses Congregations s'unissent en une , & conviennent des reglemens qu'elles doivent garder.*

- I. **A** Prés que je fus arrivée en ce païs , & que j'eus fait reflexion sur tout ce que j'y voyois , je reconnus que c'étoit celuy que Nôtre Seigneur m'avoit montré il y avoit six ans : ces grandes montagnes , ces vastes forests , ces païs immenses , la situation & la forme des lieux qui se presentoient à ma veüe , étoient les mêmes que j'avois veus , & qui étoient encore aussi presens dans mon esprit qu'à l'heure même , excepté que je n'y voyois pas tant de brunes. Cela renouvela beaucoup la ferveur de ma vocation , & me donna une pente à m'abandonner toute moy-même pour tout souffrir , & pour tout faire ce que Nôtre Seigneur voudroit de moy dans ce nouvel établissement entierement different de nos Monasteres de France , pour la maniere de vie pauvre & frugale où il se falloit reduire , mais non pour les pratiques & les observances de la Religion , qui , graces à Nôtre Seigneur , y étoient gardées dans leur plus grande pureté. Nous commençâmes par la clôture que nous fîmes faire de gros pieux de cedres au lieu de murailles , avec la licence neanmoins de donner entrée aux filles & aux femmes Sauvages , tant Seminaristes qu'externes , & aux filles Françoises qui voudroient venir à l'instruction. Nôtre logement étoit si petit qu'en une chambre d'environ seize pieds en carré étoient nôtre Chœur , nôtre parloir , nôtre dortoir , nôtre refectoir ; & dans une autre , la classe pour les Françoises & les Sauvages ; & pour la Chappelle , la Sacristie extérieure , & la cuisine nous fîmes faire une gallerie en forme d'appenti. La saleté des filles Sauvages qui n'étoient pas encore faites à la propreté des Françoises nous faisoit quelque fois trouver un soulier dans nôtre pot , & tous les jours des cheveux , des charbons & de semblables
- ordures,

## DE L'INCARNATION.

409

ordures, qui pourtant ne nous donnoient aucun dégoût, les personnes qui nous visitoient & à qui par recreation nous en faisons le recit, ne pouvoient comprendre comment nous pouvions nous y accoutumer, non plus que de nous voir embrasser, carresser, & mettre sur nos genoux de petites orphelines Sauvages qu'on nous donnoit, toutes pleines de graisse avec un haillon sur une petite partie de leurs corps, aussi plein de graisse que le corps même, & qui rendoit une tres mauvaise odeur. Tout cela nous étoit des delices plus agreables qu'on ne pourroit penser. Lors qu'elles étoient un peu apprivoisées, nous les dégraissons par plusieurs jours, car cette graisse jointe à la poussiere & à la saleté tient comme colle sur leur peau, puis nous leur donnions du linge & de petites Tuniques pour les garantir de la vermine, dont elles étoient remplies, lors qu'on nous les amenoit. Par la bonté & la misericorde de Dieu, la IV.  
 vocation & l'amour qu'il m'a donnez pour les Sauvages sont toujours les mêmes; je les porte tous dans mon cœur, d'une façon pleine de suavité pour tâcher par mes pauvres prieres, & par mes petits travaux de les gagner pour le ciel, & je porte en mon ame une disposition constante de donner ma vie pour leur salut, si j'en étois digne, en m'offrant en continuel holocauste à la divine Majesté. Ce fut ce qui me fit faire un vœu particulier d'obeissance V.  
 au Reverend Pere Superieur des Missions par un puissant mouvement, & par une forte inspiration que Dieu m'en donna, pour me laisser conduire dans tout ce qu'il lui plairoit exiger de moy, pour faire & souffrir dans cette vocation qu'il avoit plû à Dieu de m'inspirer. Et en effet, cette affection m'a causé de grandes Croix; & les peines les plus affligeantes que j'aye souffertes, non seulement depuis quinze ans que j'ay le bonheur d'habiter cette nouvelle Eglise, mais encore depuis ma naissance dans le monde, ont été au sujet de nos Neophites Algonguins, Montagnets, & Hurons, qui depuis dix ans ont été la proye de leurs ennemis: je n'en dis rien de plus particulier, parceque je ne pourrois jamais exprimer les afflictions & les agonies interieures que j'ay souffertes en diverses occasions. Or quoy que depuis cette grande persecution nous n'ayons pas eu tant de Seminaristes Sauvages, nous en avons neanmoins toujours eu, excepté quelque peu de temps après nôtre incendie que nôtre logement avoit été détruit, comme je le diray en son lieu; mais elles revinrent bien-tôt après à nôtre grande consolation, comme aussi les filles Françoises, qui maintenant sont en grand nombre en ce pais. Nous fûmes plus de trois VI.

ans dans ce petit logement avec de grandes gesnes, & incommo-  
ditez selon le corps, mais tres-contentes, & consolées selon l'esprit.  
Pour mon particulier, ce qui me faisoit le plus de peine, étoit que  
n'ayant pu encore avoir de Sœurs Converses, parce que nous n'é-  
tions que cinq de Chœur, il nous falloit par nécessité être chargées  
de tout le travail extérieur, ce qui nous étoit extrêmement penible  
à cause de nos fonctions essentielles que nous ne pouvions quit-  
ter, & surchargeoit mes Sœurs jusques à des fatigues incroya-  
bles: je faisois bien mon possible pour les aider, mais c'étoit peu  
pour les soulager dans des travaux si rudes, & si continuels.  
Enfin entrant cet intervalle de temps notre Monastere fût bâti au  
VII. lieu le plus beau, & le plus avantageux du pais, nous y fâmes lo-  
ger, & y trouvâmes de grandes commoditez pour l'exercice de  
nos fonctions à cause des Offices reguliers qui nous mettoient au  
large. Notre nombre de Religieuses crût aussi par la venue de  
VIII. quelques unes, tant de la Congregation de Paris, que de la nôtre  
de Tours, ensuite dequoy nous fîmes une union sous le bon plaisir  
de ceux qui y pouvoient avoir quelque interest, à laquelle notre  
Seigneur a donné depuis de tres-grandes, & tres-sensibles be-  
nedictions.

## A D D I T I O N.

**L**E nombre des Religieuses commençoit à croître en Canada,  
quelques unes y étant allées du Monastere de Tours, & les au-  
tres de celui de Paris. Mais parce qu'elles étoient de deux diffé-  
rentes Congregations qui avoient leurs Constitutions particulieres,  
la Mere de l'Incarnation crût qu'il étoit nécessaire de les reduire  
toutes à l'uniformité, afin que celles qui n'étoient déjà qu'un cœur  
& qu'une ame, n'eussent encore qu'une même vie, & une même  
Regle de leurs actions. Il y avoit encore en plusieurs Monaste-  
res de la France quantité d'excellentes filles, qui sçachant que  
l'Epoux Celeste est un Lys tres-pur, qui ne se trouve qu'entre les  
épines, brûloient du desir de l'aller chercher parmi celles du Ca-  
nada. Mais cette sage Mere ne crût pas qu'il fallut si-tôt consentir  
aux instances qu'elles en faisoient, jugeant prudemment que la mul-  
titude des personnes ne feroit que multiplier les sentimens, & ren-  
dre plus difficile l'union qu'elle projettoit de faire; au lieu que la  
trouvant déjà établie, il leur seroit bien plus doux, & plus facile de  
s'y soumettre.

Elle travailla donc serieusement à cette union que les circonstan-

## DE L'INCARNATION.

411

ces du païs, des personnes, de la nourriture, & des fonctions, devoient absolument necessaire, & par consequent plus facile, puisqu'il est bien plus aisé de recevoir des Loix, dont on ne peut se dispenser, que quand on a la liberté de les rejeter ou de les admettre. Ce qui mettoit le plus de difference entre elles, c'étoit que celles de Tours avoient un habit tout different de celles de Paris, & que celles de Paris faisoient un quatrième vœu solennel d'instruire les filles, que celles de Tours ne faisoient pas. Des esprits peu accommodans eussent eu de la peine à s'accorder en des points qui les éloignoient si fort: mais comme tout leur étoit égal pourvu que Dieu fût glorifié, elles convinrent enfin de tous les Articles, & à l'égard des deux plus importans, qui sont ceux dont je viens de parler, il fut arrêté que celles de Paris prendroient l'Habit de celles de Tours, & que celles de Tours feroient le quatrième vœu de celles de Paris, avec cette restriction néanmoins que ce vœu ne seroit point solennel ny absolu, mais seulement pour autant de temps qu'elles demeureroient en Canada. L'accommodement étant conclu de la sorte au gré de toute la Communauté, la Mere de l'Incarnation l'envoya aux deux Congregations de France qui l'approuverent, & le signerent avec beaucoup de satisfaction. Et même il fut trouvé si judicieux, & si équitable que l'on parla de faire une union generale de toutes les Congregations d'Ursulines de France, & de prendre celle de Canada pour modele. L'on en écrivit de plusieurs endroits à la Mere de l'Incarnation, qui fut ravie de voir que non seulement ses petits travaux étoient approuvez, mais encore qu'ils donnoient jour à de plus grands desseins. Et quoy qu'elle y vît de grandes difficultez, parce que les Ursulines étant sujettes aux Evêques, qui ont le pouvoir de faire, & de defaire des Coutumiers selon qu'ils approuvent ou improuvent ce qui a été réglé par leurs Predecesseurs, il seroit difficile de les faire tous tomber dans un même sentiment, elle écrivit néanmoins à toutes les personnes qu'elle croyoit pouvoir avancer un si grand œuvre, afin que toutes ces Congregations étant unies en une, elles imitassent plus parfaitement l'union de la Compagnie de sainte Ursule, que cet Institut s'est proposé pour modelle dans son erection, afin encore de se fortifier toutes par une plus ample communication de merites & de suffrages; & enfin pour rendre leurs pratiques fermes & permanentes par des Reglemens universels, lesquels étans approuvez par le saint Siege, ne seroient plus sujets à ces changemens fâcheux qui n'arrivent

presque jamais qu'avec le refroidissement de la charité, & au préjudice de l'Observance; puisqu'il est certain que quand on change ce qui est déjà réglé, l'on penche bien plus du côté du relâchement, que de celui d'une vie plus austere. La chose alla si avant que les Prelats de France, sans lesquels rien ne se pouvoit faire, & qui pouvoient aussi tout executer, en devoient parler à l'Assemblée generale du Clergé qui se devoit tenir en mil six cens quarante-cinq. Je n'ay pû sçavoir si la proposition en fut faite, ny si l'on y prit quelque resolution: Je sçay seulement que rien ne s'executa, & que les choses sont demeurées au même état où elles étoient alors. Cela n'a pas empêché que la Mere de l'Incarnation n'ait conservé toute sa vie ce desir en son cœur, en sorte qu'en sa dernière maladie, elle donna charge à une Religieuse de mander en France, qu'elle voyoit tant de biens dans cette union generale, qu'elle mourroit dans l'esperance qu'elle se feroit un jour: qu'à la verité il y avoit des difficultez, mais qu'elles n'étoient pas si grandes, qu'elles ne se pussent facilement surmonter, si toutes vouloient relâcher quelque chose de leurs propres interets: qu'il n'y avoit pas une Congregation où il n'y eût quelque chose de bon, & quelque chose de defectueux, & que prenant de toutes, ce qu'il y a de fort & de solide, l'on en pourroit faire une qui seroit accomplie & sans défaut. Il est vray que l'idée de ce grand dessein fait voir une suite de biens tres-considerables, mais enfin s'il est de Dieu, c'est à luy d'en faire naistre les moyens; & pour moy j'estime qu'il ne se peut executer que dans une assemblée generale des Prelats du Royaume, avec l'agrément des Communautez. Quoy qu'il arrive nôtre Mere étoit si persuadée de la gloire que Dieu retireroit de cette union generale, qu'eneore qu'elle fût attachée au Canada au point qu'on l'a pû remarquer, & qu'on le verra encore à la suite, elle disoit néanmoins qu'elle étoit prête de le quitter pour un temps, & de repasser en France pour y contribuer de ses soins, & de son travail. Ce fut dans ce temps que Monseigneur l'Archevêque de Tours lui envoya une obediencie pour s'en retourner en France si elle vouloit. Après qu'elle en eut fait la lecture: Non, dit-elle, rien qui soit sous le Ciel ne sera capable de me retirer de mon centre, & de mon Paradis (c'est ainsi qu'elle appelloit le Canada) si ce n'est pour travailler à l'union de nos Congregations de France, car pour un si saint œuvre, je donnerois tout, excepté de me damner & de pecher.

Cette union des Religieuses de Canada, ayant donc été concludé si

heureusement, il ne seroit pas aisé d'écrire la vie parfaite qu'elles menoient car comme c'étoient des sujets choisis, qui avoient quitté les delices de la France avec une ferveur incroyable pour se consacrer au service de Dieu dans un pais de Croix & d'épines, & qui jetoient les fondemens d'une Colonie qui n'avoit point encore eu de semblable depuis l'origine de leur Ordre, elles s'acquittoient de tous leurs devoirs avec tant de zele & d'exactitude qu'on les eût pû comparer aux premiers Religieux de saint Benoît, de saint Dominique, & de S. François, & de ces anciennes Communautéz qui étant remplies des premisses de l'esprit de leurs Patriarches ont servi d'exemples à celles de tous les siècles suivans. La Mere de l'Incarnation ne s'en pouvoit taire, & elle s'en consoloit avec ses amis de France à qui elle en écrivoit. Et à dire le vray après la volonté de Dieu en l'accomplissement de laquelle elle mettoit toute sa joye, cette sainte ardeur de ses filles pour leur perfection particuliere, & pour l'exercice de leurs fonctions communes, étoit le plus puissant lenitif qu'elle eût dans ses peines interieures dont elle va commencer à faire le recit, & qu'elle continuera dans plusieurs Chapitres, mais d'une maniere si humble, & avec des gemissemens si profonds qu'il sera difficile de les lire sans être touché de compassion, & sans gemir avec elle.

## C H A P I T R E IV.

*I. Elle commence à parler des peines interieures qu'elle a souffertes en Canada. II. Affliction de la partie inferieure dans une paix fondiere & intime de l'ame. III. Estat étrange d'humiliation. IV. Tentation pressante & effroyable. V. Acte admirable & heroïque de satisfaction à la justice de Dieu.*

**P**OUR revenir plus au particulier de mes dispositions interieures & de la conduite de Dieu sur moy, depuis nôtre embarquement j'entrai dans l'experience de ce que la divine Majesté m'avoit signifié, & fait connoître me devoir arriver. Cela commença par le changement de la paix que j'avois auparavant, en celle qu'elle me donna durant la navigation; paix solide & profonde, mais quoy qu'en moy, éloignée de moy, d'autant que pour sa subtilité je ne la voyois que comme dans une region fort éloignée, ce qui étoit une chose tres penible à la nature, & tres crucifiante à l'esprit: & comme dans un autre état, j'ay dit que les puissances de

I.

II.

L'ame n'operoient plus, parce que Dieu les avoit eomme perduës, & aneanties en son fond lorsqu'il en prit possession, & qu'ils s'en rendit le maître; de même en celuy-cy elles demeurèrent comme mortes, ou plutôt, ainsi que je viens de dire, comme crucifiées. Mais cette Croix fut renduë volontaire par l'acquiescement de l'ame qui ne pouvoit vouloir ny aimer autre chose que ce que l'esprit de Dieu operoit en elle, en sorte qu'elle ne se mettoit point en peine des afflictions ny des privations que la partie inferieure pouvoit souffrir ne trouvant son conte ny sa satisfaction que dans ces épais ses tenebres ou elle se voyoit perduë. En cet état la partie inferieure tant dans son exterieur que dans son interieur experimentoit ce que c'est que de servir Dieu à ses dépens, & c'est en ce point que l'on reconnoît si l'on a acquis quelques habitudes de vertu. Pour moy nôtre Seigneur me faisoit la grace d'agir comme auparavant, & je conférois de ma disposition avec le Reverend Pere le Jeune Jesuite qui me rendoit toutes les assistances que je pouvois souhaiter. Dans le temps neanmoins de la navigation je demurai seule dans moy-même sans nul pouvoir de me communiquer pour la subtilité de l'occupation interieure: je ne pouvois parler que des choses dont je pouvois tirer des lumieres pour la conduite de l'exterieur, ce qui m'étoit assez penible, parceque j'avois toujours eu la facilité de m'exprimer, ou du moins d'en dire assez pour faire connoître mes dispositions. De cet état j'entrai dans un autre bien plus crucifiant.

III. Je me vis, ce me sembloit, dépoüillée de tous les dons de grace que Dieu avoit mis en moy, & de tous les talens naturels interieurs & exterieurs qu'il m'avoit donnez. Je perdois la confiance en qui que ce fût, & les personnes les plus saintes, & même celles avec lesquelles j'avois eu le plus d'entretien & de familiarité étoient celles de qui je recevois les plus grands sujets de Croix & de mortification, Dieu permettant qu'elles eussent des tentations continuelles d'averfion contre moy, ainsi qu'elles me l'ont avoué depuis. Je me voyois dans mon estime la plus basse, la plus ravallée & la plus digne de mépris qui fût au monde, & dans ce sentiment je ne pouvois me laisser d'admirer la bonté, la douceur, & l'humilité de mes Sœurs de vouloir bien dependre de moy, & de me souffrir. Je n'osois presque lever les yeux pour le poids de cette humiliation, & dans cette bassesse d'esprit je m'étudiois de faire les actions les plus basses & les plus viles ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres. Aux recreations je n'osois presque parler, & m'estimant indigne d'ouyrir la bouche, j'écoutois mes Sœurs avec res-

DE L'INCARNATION.

415

peût; je me faisois néanmoins violence en ce temps de divertissement pour éviter la singularité; comme aussi dans les autres fondations de ma charge où je me comportois rondement & à l'ordinaire; j'avois encore l'esprit libre pour l'estude des langues, tout cela compatissant à l'état interieur que je portois. Je n'ay point sçeu qu'aucune se fut aperçue de ce que je souffrois, quoy qu'alors il me fut avis que toutes voyoient ma misere comme moy, qui m'en voyois si remplie que je ne pouvois découvrir aucun bien en moy, & c'étoit certe misere qui me sembloit m'avoir éloignée de Dieu, & mise dans la privation de ses graces, & de ses insignes misericordes. Je communiquois peu ma disposition au Reverend Pere le Jeune, parceque je me trouvois dans l'impuissance de le faire, mais il en connoissoit assez pour en avoir de la compassion, & pour en apprehender les suites. Parmi ces tenebres si affligeantes, il s'élevoit quelquefois un rayon de lumiere qui éclairoit m'ame, & l'embrasoit d'un amour qui la mettoit dans un transport extraordinaire en sorte qu'après tant d'angoisses il me sembloit être dans le Paradis; & en effet, j'étois dans une jouissance tres-familier de Dieu qui me caressoit par ses embrassemens. Mais cela passoit bien-tôt: cette lumiere n'étoit que comme ces rayons qui penetrent inopinément les nuës, & se retirent en même-temps; & ces grandes carresses ne servoient qu'à appesantir ma croix, & à rendre mes peines plus sensibles: car je passois d'une abîme de lumiere & d'amour, à une abîme d'obscurité & de tenebres douloureuses, me voyant comme plongée dans un enfer qui contenoit en soy des tristesses & des amertumes mortelles, lesquelles provenoient d'une tentation de desespoir qui étoit comme née dans ces tenebres sans que j'en connusse la cause. Je me fusse perduë en cette tentation, si par une vertu secrette la bonté de Dieu ne m'eût soutenuë; car j'étois quelquefois subitement arrestée, & réellement je me voyois sur le bord de l'Enfer, où il me sembloit que de la bouche de l'abîme sortissent des flammés pour m'engloutir, & je sentoie même en moy une disposition qui me portoit à m'y precipiter pour faire déplaisir à Dieu, contre lequel cette disposition se soulevoit & me portoit à le haïr. Mais en un moment sa bonté & sa misericorde par un certain écoulement secret de son Esprit, excitoit la partie superieure à vouloir en effet estre precipitée dans l'enfer; non pour luy déplaire, mais afin que sa Justice divine fût satisfaite dans le châtement eternal de mes indignitez qui luy avoient derobé une ame, que JESUS-CHRIST, par son infinie misericorde avoit rache-

IV.

V.

tée de son Sang. Cét acte étoit une simple veuë de foy qui me tiroit de ce grand precipice: je voyois que je meritois l'enfer & que la Justice divine ne m'eût point fait de tort de me jeter dans l'abîme, & je le voulois bien, pourveu que je ne fusse point privée de l'amitié de Dieu.

### ADDITION.

**L**A conduite de Dieu sur la Mere de l'Incarnation fait bien voir que les tentations interieures aussi bien que les exterieures, ne sont pas toujours des attaques des demons pour nous perdre: Car comment est ce que le demon auroit approché d'un esprit toujours occupé de Dieu, & d'un cœur que **JESUS-CHRIST**, avoit choisi pour y faire un séjour si doux & si continuel? Dieu a permis qu'elle fût attaquée de ses longues & penibles épreuves, qu'elle commençât d'écrire pour une raison que je dirai plus bas, & afin de la purifier de plus en plus de ces petites poussieres d'impureté où les ames les plus pures sont sujettes, selon cette parole du saint Esprit: *Appoc. 22. 11. celui qui est saint devienne encore plus saint, & que celui qui est pur devienne encor plus pur.* Cette haute & souveraine Majesté la voulant élever à une union tres-sublime, & qui en a peu de semblables sur la terre, l'avoit tellement prevenüe de ses graces, & s'étoit si absolument rendu le maître de sa volonté, que je n'ay point remarqué qu'en toute sa vie elle ait jamais commis aucune faute, soit grande, soit petite, volontairement & avec un attachement réfléchi de son cœur à la creature: Mais tous ses pechez étoient du nombre de ses fautes de fragilité, de surprise, d'inadvertence, d'ignorance, dont les plus Saints ne peuvent être exempts en cette vie. Pour legeres neanmoins que soient ces fautes, elles sont toujours contraires à la pureté de Dieu, qui ne les peut souffrir dans la parfaite union, où il élève ses ames choisies, dans lesquelles il les reprime en mille manieres dignes de son amour, quoy que rudes & penibles aux sujets d'où il les veut effacer. Quand même une ame ne seroit pas sujette à ces sortes de deffauts, elle est toujours sujette à quantité d'inclinations dereglées, qui ne sont point fondées dans des habitudes contractées par le peché, mais seulement dans la nature que la concupiscence a corrompüe dans les plus Saints. A peine la Mere de l'Incarnation eut atteint l'usage de la raison, que Dieu reprimoit en elle avec des touches impitoyables ces puerilitez & jeux d'enfant, où elle témoigne elle-même,

même, qu'elle n'avoit point eu intention de mal faire, & qu'elle n'avoit jamais estimé pechez. Mais ce fut tout autre chose depuis qu'il luy eut fait cette insigne miséricorde de la laver dans son précieux Sang: Car les yeux lui furent ouverts pour voir que ce Sang adorable avoit été repandu pour effacer ses taches, & que c'étoit elle-même qui avoit ouvert les playes de son Corps par les pechez mêmes qui y étoient lavez. Elle conçût de là une telle aversion pour les plus petites fautes, & Dieu lui imprima une si haute idée de la pureté qu'une ame doit avoir pour être digne de lui, qu'il est incroyable combien son ame devint sensible aux plus legeres imperfections, & avec combien d'attention elle veilla depuis sur elle-même pour n'en point commettre. Voicy ce qu'elle en écrit. Notre Seigneur me lioit toujours de plus en plus à lui. Un jour étant en oraison devant le tres-saint Sacrement (c'étoit environ deux ans après ma conversion) Je me trouvai dans un grand recueillement interieur, & étant en moy-même toute hors de moy-même il me fut montré que Dieu étoit comme une grande mer, & que comme la mer ne souffre rien d'impur, mais qu'elle le jette hors de soy-même; ainsi cette grande mer de pureté qui est Dieu, ne vouloit rien que de pur, rejettant hors de lui tout ce qui ressent la mort & l'impureté. Il m'instruisoit par là qu'il vouloit de moy une grande pureté de cœur: ce qui me donna une si grande delicateſſe interieure, que le moindre atôme d'imperfection me sembloit impureté, & mettre un entredeux entre ce Dieu de pureté & mon ame. Je ne voulois autre chose qu'être abîmée dans cette grande mer de pureté, de crainte d'amasser des souilleures, qui me rendissent indigne d'être toute à ce Dieu qui vouloit de moy une si grande pureté. Cela étoit si fort imprimé dans mon ame que je ne faisois que dire: O pureté, ô pureté, cachez-moy en vous, ô grande mer de pureté! Quoy que je fisse la cuisine, que le tracas du menage fût grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers & mal instruits, & que j'eusse le soin de tout le negoce de mon frere, tout cela ne me pouvoit distraire, & il me sembloit que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moy; j'y étois toute submergée, & je perdois de veüe toute autre chose.

Un Auteur assez recent, dans un traité qu'il a fait pour exhorter ses freres de travailler a la conversion & au salut des ames, & où il donne pour un pressant motif de cet employ l'excellence & la beauté d'une ame qui est en grace, dit que Dieu fit voir un jour à une personne fort élevée en l'oraison, parlant de la Mere de l'Incarna-

tion sans la nommer, une ame qui est en grace & épurée non seulement de tout peché, mais encore de toute imperfection volontaire, & que cette personne disoit que c'est une chose si belle, si charmante & si ravissante, que si les hommes la pouvoient voir, ils mépriseroient tout le reste, pour en faire leur félicité, en attendant que Dieu se découvrit entierement à leur esprit. Je ne doute point que cet écrivain qui étoit le dépositaire d'une grande partie des secrets de nôtre Mere, n'eust là ces paroles qui se trouvent dans la première Relation: Je recevois tous les jours de nouvelles graces de Nôtre Seigneur. Une fois étant en oraison, il me donna une nouvelle lumière de la pureté qu'il faut avoir pour s'unir vraiment à lui. Je voyois d'une façon admirable une ame & tout ensemble la Majesté de Dieu: cette ame avoit une pureté celeste, n'ayant aucun atôme d'imperfection, & ainsi sans entre-deux elle se joignoit à son Dieu qui l'attiroit comme un aimant sacré pour l'abîmer en son sein, & il me fut enseigné que telle étoit la pureté de la tres-sainte Mere de Dieu. Cette façon de voir n'étoit point imaginaire, & il n'y avoit rien de ce qui peut tomber sous les sens, mais c'étoit une façon toute spirituelle, & une lumière qui faisoit connoître les choses plus parfaitement sans comparaison que ce que nous voyons des yeux du corps. Je me souviens d'avoir veu dans la Théologie Mystique de saint Denis une chose qui me peut aider à m'expliquer: *Voit Dieu en de tres-claires tenebres.* Après cette veüe, & même à l'instant, Dieu me fit voir si clair, que la plus petite chose me sembloit impurété, & j'avois une continuelle veüe que rien n'approchât de mon cœur qui le pût empêcher de s'unir à son bien. Je trouvois de la faute par tout, & l'amour est si jaloux que sans pitié il veut que tout soit consumé, & que le cœur soit sans tache puisque c'est le lieu où il fait ses divines fonctions.

Comme la pureté de l'ame est un ouvrage qui n'a point de fin en cette vie où la concupiscence ne meurt jamais entierement, & que l'on ne peut point y être si Saint, qu'on ne le puisse être encore davantage, l'amour de la pureté croissoit incessamment dans le cœur de nôtre Mere, & Dieu qui la vouloit élever à un degré de sainteté extraordinaire se mettoit de son côté, & lui donnoit les sentimens, & les moyens d'éviter les plus legeres impuretez. Le moyen le plus efficace dont cette Majesté adorable s'est servie dans ce dessein, a été de remplir son esprit d'une si haute idée de sa pureté infinie, que quand elle faisoit reflexion qu'elle lui étoit continuel,

lement unie, & que cette union continuelle demandoit une pureté digne de la pureté de Dieu, il ne se peut dire combien son esprit étoit éclairé pour découvrir les plus petites poussieres d'imperfection, & son cœur fidele à les éviter. L'apprehension de cette incomprehensible pureté lui donnoit tellement dans l'esprit que quand elle se sentoit coupable de quelque petite faute, elle étoit comme honteuse de parler à celui auquel elle étoit si amoureuxment unie, & quoy que l'union, & la confiance ne fussent point interrompuës, elle n'osoit entrer dans la familiarité ordinaire qu'elle ne fût assurée que le nuage de l'imperfection qui lui couvroit le cœur se fût dissipé, & que son Epoux étoit disposé de l'écouter avec la bonté ordinaire. Quand je commets, dit elle, quelque imperfection, la première chose à quoy je pense lorsque je me familiarise à notre Seigneur, est de lui demander pardon, & je ne puis vivre qu'il ne m'ait pardonné, ce que je connois lorsque le reproche interieur cesse.

*Au mé-  
melieu.*

Dans ce sentiment une de ses Sœurs lui ayant témoigné un jour qu'elle eût bien désiré d'elle quelque service qu'elle ne lui pouvoit rendre sans quelque inconvenient; & elle n'ayant pas fait semblant de l'entendre, de crainte de la mécontenter par un refus formel; elle fut si vivement touchée de ce défaut de charité, que la douleur de son cœur fit sortir de sa bouche ces touchantes paroles: Ah, pardon, mon cher Amour, j'ay fait deux grandes fautes. J'ay manqué de charité à l'une de mes Sœurs, ne faisant pas semblant de l'entendre dans un besoin qu'elle avoit. Et de plus, en vôtre présence adorable je me suis amusée à regarder des objets qui m'ont distraite. Ah, pardon, de toutes ces impuretez, puisque le moindre mal est impur devant vous, ô sacrée pureté! Non, mon tres-cher Amour, je ne feray plus de semblables fautes: purifiez-moy donc de vôtre feu; car le moyen de vous voir si présent; & d'être si souillée? Ah, que j'ay de regret de faire tant de fautes! ô mon cher tout, sauvez moy dedans vous, & que je sois toute vous par participation. Oui, mon intime pureté, je ne puis me contenter de rien moins que de vous; & d'être toute vous pour jamais dans l'union intime de vôtre amour, dans lequel vous absorbez & abîmez vos bien-aimés; afin qu'étant ainsi perdue, je ne vive plus, que de vôtre vie, ou plutôt de vous-même dans le temps & dans l'éternité, Mon tres-doux & tres-aimable amour, ma misericorde & mon tout, qui par l'inclination de vôtre bonté vous portez à faire misericorde à ceux qui vous aiment.

De ces paroles, il est aisé de voir à quel degré de pureté Dieu vouloit élever cette innocente Mere, puisque l'amour lui faisoit jeter des gemissemens si profonds pour avoir regardé des objets qui avoient causé de simples distractions, & encore fort legeres, & pour avoir manqué d'exercer une charité qu'elle ne pouvoit rendre sans inconuenient, l'ayant même refusée d'une maniere qui devoit passer pour une action d'une tres-haute prudence. Mas elle sçavoit que quand les inconueniens sont peu considerables, ils ne doivent point empêcher l'exercice de la charité, qui le doit emporter par-dessus toute autre vertu, & c'étoit en cela que consistoit la peine de son cœur.

Voilà comme elle deplorait ses imperfections en la presence de son Epoux, de quelle maniere elle rentrait en grace avec lui, & comment elle connoissoit qu'il oubloit ses defauts. Elle en donne encore un exemple au même lieu quand elle dit: Un jour j'étois tombée dans une imperfection qui me donnoit bien de la confusion & me rendoit toute craintive devant Dieu. Il me fut dit interieurement, mais avec autant d'amour que de plainte: si un Peintre avoit fait un beau tableau, seroit-il bien aise qu'on jettât de la fange dessus? O Dieu si j'avois été honteuse, je le fus encore plus que je ne le puis dire: je ne fus jamais dans un plus grand aneantissement. Une de ces paroles dite dans l'interieur fait plus d'effet que tout ce que les creatures pourroient dire, tant saintes puissent elles être: elle reveille l'ame en un instant, & quoy que ce soit pour la reprendre & corriger, elle n'en est pas plus abbatue, mais plutôt cela la fait courir dans la pratique des vertus avec promptitude & allegresse, & elle n'a point de repos que la paix ne soit faite avec celui qui l'avertit si amoureuxment. Mais comment demande-t-elle pardon? O Dieu, que cette voye est éloignée des raisons ordinaires! Il faut agir comme on se sent pousse par cette divine bonté. Pardon, Amour, hélas, Amour, pardon. Je ne serai plus si hardie, ô mon bien-aimé. Je vous prie donc d'oublier cette faute, autrement il n'y a pas moyen de vivre, & je ne cesserai point que vous ne m'ayez pardonné, ô mon cher & divin Amour. Apres ces paroles le reproche interieur cessant, je voyois qu'il m'avoit pardonné.

C'étoit toujours la veüe de la pureté de Dieu qui lui causoit ces sentimens, car comme son union n'étoit point interrompue, Dieu lui étoit comme un grand miroir où elle se voyoit sans cesse, & où elle decouvroit ses plus petites taches qu'elle s'efforçoit estimer d'effacer avec des gemissemens d'une Colombe qui devoit être,

## DE L'INCARNATION.

421

comme celle des Cantiques ; toute pure , & toute belle. Mais je ne scaurois mieux expliquer les sentimens & l'amour qu'elle avoit pour la pureté , qu'en rapportant ses propres paroles : Mon ame , dit-elle , se voit dans ce grand tout comme dans une glace tres-claire où elle découvre toutes ses defectuositez jusques au moindre atôme d'imperfection dont elle est entachée , & c'est cela qui la rend humble , & la fait cacher d'autant plus en son Dieu pour être par lui purifiée , brûlée & consumée ; elle se desie d'elle-même , & par une amoureuse confiance , elle se plaint d'autant plus à lui de ce qu'il permet qu'elle soit si imparfaite , étant si proche de sa divine Majesté , lui , dis-je , qui en un instant la peut rendre propre pour aimer du plus pur amour , puisqu'il ne veut que des ames qui lui ressemblent. Ce Dieu d'amour & de pureté se l'unit à foy d'autant plus qu'elle s'abaisse ; & elle recommençant lui dit hardiment , parce que c'est luy-même qui la pousse à cela : si je veux être pure & libre de mes imperfections , ce n'est que pour vous , ô mon divin Amour , qui ne pouvez supporter l'impureté ; c'est pourquoy faites cela en moy , puisque je ne le scaurois faire moy-même : contentez-vous en vôtre œuvre , vous qui faites gloire de faire misericorde aux petits , & qui vous plaisez d'agrandir les choses les plus basses jusqu'à l'union de vôtre saint amour : Ainsi vous serez glorifié dans ce neant de bassesse & de misere qui ne tend qu'à cela , ô mon cher & divin Epoux.

Et elle dit au même lieu : Quand j'eusse employé tout le jour à parler d'affaires necessaires , cela ne m'eut point tiré de cette grande veüe de Dieu : Mais si j'y eusse été un peu trop libre , me laissant aller à quelques paroles inutiles , ou à quelque divagation d'esprit , pour peu que c'eut été , je sentoies cette liaison interieure s'affoiblir en moy , & comme voulant s'écouler , avec un tres-grand reproche interieur. Cela me faisoit connoître combien cette divine Majesté veut une grande rectitude , & une grande pureté en l'ame qui est si proche de lui , ne permettant pas qu'elle se relâche à d'autres objets qui la pourroient distraire , lui fournissant même au dedans de lui tous les plaisirs imaginables afin de la contenter , & qu'elle ne se panche point pour en chercher d'autres hors de luy.

Dieu ne traitoit pas toujours la Mere de l'Incarnation d'une même maniere : il changeoit quelquefois sa douceur en severité , afin de la purifier plus efficacement , & de la rendre encore plus digne de son union. L'on ôte les tâches des metaux en deux manieres , ou avec l'huile , ou bien avec la lime & le feu. Je puis dire qu'il a pu-

risé son Epouse avec l'huile, quand il l'a remplie des douceurs & des suavitez intimes dont elle vient de parler, mais il y a employé le feu & le fer, permettant qu'elle fût affligée de ces tentations effroyables dont elle commence d'écrire les attaques. Cette conduite lui a sans doute été la plus rude, mais elle ne lui a pas été la moins utile, puisque Dieu raffinant sa pureté par ces épreuves lui donnoit encore le moyen de pratiquer un grand nombre d'excellentes vertus, imitant ces sages ouvriers qui faisant fondre leur or, le purifient & lui donnent en même temps une plus belle figure.

L'amour de la pureté étoit si profondément gravé dans son cœur, qu'elle se mettoit toujours du côté de Dieu dans la vengeance qu'il vouloit tirer de ses fautes quoy que legeres: Et quoy qu'elle gemit sous des peines si accablantes, s'est ce que quand elle entroit dans le centre de son intérieur qui étoit, ainsi qu'elle va dire, le cabinet de Dieu où la paix n'étoit jamais troublée, la pureté de Dieu lui paroissoit si redoutable, & elle voyoit tant de Justice que les moindres impuretez fussent punies au préjudice de tout autre intérêt, qu'elle consentoit que les siennes le fussent au préjudice de ses sentimens, de son corps, de son ame, de sa vie, de son être, & même de son salut éternel, aimant mieux souffrir les peines de l'éternité, pourveu qu'elle y conservât l'amitié de Dieu, que de rien voir en elle qui fût contraire à cette haute & adorable pureté.

Je ne sçay quel jugement fera le Lecteur de cette grande ardeur qu'elle avoit pour sa propre pureté, & du zele avec lequel elle vouloit venger celle de Dieu au dépens même de son salut. Mais il est certain que s'il considere comme il faut la dignité infinie & incomprehensible de Dieu, il n'aura pas de peine à croire qu'il seroit plus expédient que tout le monde, tous les Anges, & tous les hommes fussent aneantis, que la Majesté de Dieu fût offensée par la moindre faute volontaire. La Mere de l'Incarnation qui comprenoit parfaitement cette verité a fait cet acte de Justice qui est le plus grand & le plus Heroïque qu'une personne puisse jamais faire en cette vie & en l'autre, de vouloir plutôt perdre la vie, l'être & le salut, que de rien souffrir en elle qui offensât la veüe de Dieu, & qui fût contraire à son incomprehensible pureté. J'espère que l'on m'excusera bien si je fais icy une digression, sans sortir pourtant de mon sujet, pour faire comprendre l'excellence de cette disposition: j'ay dit qu'il n'est pas possible de faire en cette vie un plus grand œuvre de Justice, ny un plus excellent acte d'amour de Dieu que celui cy qui va jusques à la dernière extrémité, puisqu'il n'est pas pos-

## DE L'INCARNATION.

423

sible de faire ny de désirer davantage pour Dieu. Il n'y a rien en quoy l'homme manque davantage qu'en la pratique du commandement de l'amour de Dieu ; & quoy qu'il proteste à tous momens qu'il l'aime, il est certain néanmoins qu'il ne l'aime pas dans toute l'étendue de son cœur, de son entendement, & de ses forces, comme il y est obligé selon les paroles du precepte : car c'est une vérité que les Peres nous enseignent, qu'en cette vie l'on n'aime jamais Dieu aussi parfaitement que l'on devoit, parceque pour avancé que l'on soit dans les voyes de Dieu, & de l'aneantissement de soy-même, la cupidité qui est opposée à l'amour divin, ne peut jamais mourir entierement, & ainsi il reste toujours quelque venin d'amour propre qui se mêle dans l'amour de Dieu, & qui par ce mélange empêche la pureté : la cupidité n'est même jamais si parfaitement mortifiée qu'il ne luy reste assez de vie pour empêcher que le cœur n'emploie toutes ses forces pour aimer Dieu. Cette perfection & cette dernière pureté d'amour est réservée à l'autre vie, où tout sera renouvelé, & où la cupidité sera entierement éteinte. Or je ne voy pas que l'on puisse produire un acte d'amour plus pur en sa substance, & plus étendu en ses effets qu'en s'offrant à perdre la vie, l'être & la gloire pendant toute l'éternité, pour l'amour de Dieu, & pour le zèle de sa Justice, puisque l'esprit humain ne peut rien découvrir en cet amour saint qui ressent l'intérêt du propre amour. C'est néanmoins ce qu'a fait la Mere de l'Incarnation ; & afin qu'on ne croie point qu'elle l'ait fait sans reflexion, & par un mouvement d'une dévotion passagere, elle le repete avec beaucoup plus de force à la fin du chapitre suivant. où non seulement elle desire cette éternité de peines, mais elle s'y condamne en effet, pour entrer dans l'intérêt d'un Dieu irrité & ennemy de tout péché. D'où il faut tirer deux conséquences qui sont voir dans un grand jour l'éminente vertu de cette Mere ; La première, qu'elle a gardé le precepte de l'amour autant qu'il le peut être en cette vie. Et l'autre, que si la cupidité n'a pas été entierement éteinte en elle dans sa racine, elle l'a au moins été autant qu'elle le peut être dans son usage & dans ses actes, puisque sa charité apû produire des actes aussi purs, & aussi degagez des intérêts de l'amour propre que ceux que nous avons devant les yeux. Elle ajoute pourtant cette condition essentielle en un acte de cette nature : Pourveu que je ne sois point privée de l'amitié de Dieu : car ce ne seroit pas un amour de Dieu, de vouloir être dans un état où l'on seroit privé de l'amour de Dieu, & de Dieu même.

*Au m<sup>e</sup>.  
me lieu.*

Elle étoit entrée si avant dans les interests de la pureté de Dieu contre elle-même, que quand il lui refusoit ses graces & ses dons, elle en avoit de la joye, & l'en remercioit: J'étois bien aise, dit-elle, qu'il retint ses graces, & qu'il m'en privât, & je l'en remerciois de cœur & d'affection; parceque les retenant en lui même, il les conservoit en leur pureté, au lieu qu'en me les donnant je les eusse souillées par mes miseres.

Ce n'est pas qu'elle ne fit beaucoup d'estime des dons de Dieu, mais elle vouloit témoigner qu'elle aimoit mieux n'en point avoir, que d'en avoir & de s'y attacher par quelque goût ou par quelque complaisance. Si Dieu ouvroit sa main pour l'en enrichir, ce qu'il faisoit avec une effusion toute liberale & proportionnée au sujet qui les recevoit, c'étoit comme s'il ne luy en eût point donné du tout, parceque sans y avoir égard, & sans s'y arrêter elle se jettoit à la source hors de laquelle tous les dons ne luy étoient rien, & de la sorte les graces de Dieu se conservoient dans leur pureté. Ce qu'elle faisoit, elle le conseilloit aux personnes spirituelles; car son Pere Directeur qui étoit alors assez éloigné d'elle, luy ayant écrit que Dieu luy communiquoit un don de larmes qui causoit en son ame une consolation toute celeste, mais qu'il ne s'y vouloit point attacher de crainte que l'amour propre ne l'empêchât d'aller purement à Dieu, elle approuva sa conduite & luy fit cette réponse pleine de bon sens, & d'instruction: Je croy que nôtre Seigneur vous veut conduire par la voye d'un grand dénuement, & je suis extrêmement consolée de la disposition où il vous met touchant les larmes: car bien que ce soit un don, si est-ce pourtant que la nature s'y peut prendre en tant que cela lui plaît en quelque façon. Or l'esprit épuré de toutes choses, sans s'arrêter aux dons, s'élançe en Dieu par un certain transport qui ne luy permet pas de s'arrêter à ce qui est moindre que cet objet pour lequel il a été créé, & c'est en cela que consiste la parfaite nudité. Une fois que j'étois bien fort unie à cette divine Majesté, luy offrant, ainsi que je croy, quelques ames qui s'étoient recommandées à mes froides prieres, cette parole interieure me fut dite: Apportez-moy des vaisseaux vuides. Je reconnus qu'elle vouloit parler des ames vuides de toutes choses qui comme S. Paul courent sans cesse au but afin d'y arriver, & que c'est dans ces ames-là que Dieu reside volontiers, & qu'il prend plaisir de se familiariser. Et quand il nous dit: *Soyez parfaits comme vôtre Pere celeste est parfait*; il nous instruit, que comme il est un & éloigné de la matiere, ainsi il

*Matth.  
s. 5.*

veut

## DE L'INCARNATION.

425  
 eut que les ames qu'il a choisies pour arriver à une haute perfection, soient unies, c'est à dire dépoüillées de toutes choses, & de l'affection même de ses dons, afin qu'étant attachées à luy seul, elles soient faites un même esprit avec luy, & qu'elles puissent dire avec le Prophete : *Fay veu la fin de toute consommation*, c'est à dire, de l'aneantissement de toutes nos proprietéz & attaches, par lesquelles la nature pourroit prendre quelque part aux dons de Dieu, & les souïler par de certaines appropriations, attributions, attentes à ces choses là, qui enfin amusent l'ame, & s'il faut ainsi parler, appellentissent ses aïles pour l'empêcher de voler si haut. Je benis nôtre Bien-facteur de ce que son amour vous ouvre cette voye, à laquelle il est bon de consentir, car c'est une aimable liaison qui rendra l'ame semblable à celui qui l'attire, si elle se rend fidele. Mais pardon pour l'amour de nôtre cher Jesus, si je suis si temeraire de m'avancer à parler de la sorte.

Pf. 118.  
59.

Voilà jusqu'à quel point s'est porté son amour, & son zele pour la pureté, ou de désirer que Dieu ne lui communiquât point ses dons de crainte qu'elle ne les souïllât par ses impuretez, c'est à dire, par les attachemens qu'elle y eût pû avoir, ou si Dieu les lui donnoit de n'y avoir pas plus d'attachement que si elle n'en eût point eu du tout.

Il sembloit que Dieu prist plaisir à l'élever sans cesse, & à ne point mettre de bornes à la pureté qu'il desiroit d'elle : Et elle a été si fidele à seconder ses desseins qu'à moins d'être un esprit entierement degagé de la matiere, il seroit difficile de trouver une ame plus pure, & plus éloignée des defauts qui peuvent tant soit peu ternir la beauté de l'interieur. Car quand je dis qu'elle étoit si jalouse des interests de la pureté de Dieu, & si zelée pour mettre la sienne propre à couvert des plus legeres impuretez, je ne veux pas seulement parler de ces defauts qui sont évidemment pechez, mais encore de tous les sentimens, & de toutes les inclinations qui n'étoient pas tout à-fait de Dieu. En voicy des exemples assez remarquables. Dieu l'ayant affligée par des abandonnemens sensibles des plus extremes, sans néanmoins que son union intime, & ses familiaritez ordinaires fussent interrompuës, les sentimens de la partie inferieure qui souffroient le plus cherchoient à se soulager par des consolations sensibles : mais son esprit qui veilloit toujours sur soy-même decouvrit aussi tôt cette ruse de l'amour propre, & elle entra tellement dans le dessein de Dieu qu'elle en évitoit les occasions avec une tres grande fidelité, ne voulant ny consolation

H h h

ny soulagement qui vint d'une autre source que de Dieu; & qui fût le moins du monde contraire à la pureté de son union. Elle étoit fort exacte à découvrir à sa Supérieure la disposition de son interieur suivant l'usage des Religions bien réglées, d'où elle tiroit un grand soulagement, selon la benediction que Dieu donne ordinairement à cette pratique. Mais s'étant apperçue que l'amour propre se portoit à découvrir ses peines à cause de la consolation qu'il en recevoit, elle retrancha cette impureté si delicate, & si imperceptible, demeurant quelque temps sans parler de ses peines à sa Supérieure lorsqu'elle l'entretenoit de son interieur, parce que ce qu'elle souffroit n'étoit pas une tentation où il y eût du peril, mais une affliction que Dieu vouloit qu'elle souffrit dans sa pureté, & sans aucun mélange de consolation.

C'est une chose bien remarquable, qu'il n'y avoit qu'une seule chose dans le monde d'où elle tirât quelque satisfaction; c'étoit cette declaration qu'elle faisoit de son interieur à sa Supérieure; & néanmoins par l'amour qu'elle portoit à la pureté elle s'en privoit afin de demeurer entierement sans plaisir & sans consolation. Il semble certes que ces paroles du Prophete n'ayent été écrites que pour elle: *Le Roy sera jaloux de vous rendre toute belle & toute pure.* Car il ne me seroit pas facile de dire combien Dieu s'est montré exact à éloigner de son ame tout ce qui ne luy étoit pas entierement agreable, ny avec combien de fidelité elle s'est rendue souple à son operation divine. Elle le dit elle-même dans une lettre où elle rend compte à son Directeur de ses dispositions interieures: Si Dieu me veut soustraire cette consolation, je plie sous son châtement (je ne puis nommer cela autrement) je l'aimois trop & il me l'ôte ainsi qu'il fait toute autre chose où je me pourrois satisfaire. Bien que j'agréé toutes ses dispositions, elles me coûtent, d'autant que je vis, ou plutôt je meurs d'une mort si longue & si sensible, si forte & si dure à la partie inférieure, que j'ose vous dire avec verité que j'experimente generalement la soustraction de tout ce qui me peut donner quelque contentement, de sorte que je ne me puis voir que comme une étrangere, ou plutôt comme une personne à qui l'on ôte tout. Souvenez-vous de cette lumiere que Notre Seigneur me donna au commencement de ma conversion, sçavoir que j'avois toutes les choses créées derriere moy, & que je courrois nuë à sa divine Majesté: Cela se fait tous les jours aux depens de mes sentimens Je pensois dès ce temps-là que ce fût fait, parce que j'avois toutes choses sous les pieds. Mais hélas! je ne

connoissois pas encore ce qui étoit en moy de superflu, & c'est ce que le divin Jesus ôte tous les jours. Ce n'est pas tout; il me fit voir une ame nuë, & vuide de tout atôme d'imperfection, & il m'enseigna que pour aller à luy, il me falloit ainsi être toute pure. Comme il m'unissoit à luy si fortement, je pensois qu'en vertu de sa divine union, il me rendoit telle qu'il me l'avoit fait connoître, qu'il ne m'en coûteroit pas davantage, & que j'aurois le tout à un si bon marché: Mais l'amour m'aveugloit & m'empêchoit de voir ce que j'avois à souffrir pour arriver à la parfaite nudité. Mais il faut que je vous avouë que plus je m'approche de Dieu, plus je connois que j'ay encore quelque chose qui me nuit & qu'il me faut ôter. Quand je voy l'importance de cette admirable vertu, je crie sans cesse à ce divin Epoux que sans pitié il m'ôte tout ce qui me pourroit nuire. Il le fait donc, mais comme je vous ay dit, c'est un martyr qui m'est continuel tant dans l'interieur que dans l'exterieur; & ce que j'aymois le plus, c'est ce qui me fait souffrir davantage. Or bien que cette disposition soit crucifiante, si est-ce que je ne la voudrois pas changer pour toutes les delices imaginables, parce qu'elle me conduit à mon celeste Epoux que je veux par dessus toutes choses.

Ce ne sont pas là les sentimens ny les paroles d'une personne de la terre, ou du moins qui y ait quelque attachement: car je ne sçay en quel état pourroit être une ame pour être plus éloignée non seulement de l'impureté, mais encore de l'imperfection. Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les hauts sentimens que cette excellente Mere avoit de la pureté; mais quoy que j'en puisse dire, je n'en sçauois donner une idée qui approche de celle qu'elle en a donnée elle-même dans le commencement de cette histoire, & qu'elle en donnera encore au chapitre suivant, & en plusieurs autres cy-après où elle dira des choses si relevées touchant cette vertu celeste, que je m'assure que les esprits les plus éclairés en seront surpris.

## CHAPITRE V.

*I. Elle continue d'écrire ses tentations & ses peines interieures. II. Instructions admirables pour la parfaite pureté de l'ame. III. Elle montre que la tentation est un purgatoire. IV. Principe du desespoir dans les ames avancées. V. Vision affreuse & épouvantable. VI. Dieu le fortifie d'une vertu secrette contre les tentations les plus violentes & les plus effroyables. VII. Resignation heroique dans un sujet tres difficile.*

- I. **Q**uelquefois je voyois les diverses raisons du changement d'état où je me trouvois, & j'avois le pouvoir d'en parler au surdorable Verbe Incarné ; & comme je luy en parlois avec des soupirs touchans & des exclamations pressantes, toutes les fautes, les imperfections, & les impuretez que j'avois commises en la vie spirituelle depuis que la divine Majesté m'y avoit appelée se rendoient presentes à mon esprit, & ce qui autrefois m'avoit paru comme rien, me sembloit horrible, en égard à l'immense & infinie pureté de Dieu, laquelle vouloit exiger de moy une exacte satisfaction par tout ce que je souffrois dans la conduite que la Justice divine tenoit sur moy. Ah, qui pourroit exprimer les voyes de cette divine pureté, & de celle qu'elle demande, & exige des ames qui sont appelées à la vie vraiment spirituelle & interieure ? cela ne se peut dire ; ny combien l'amour divin est terrible, penetrant, & inexorable en matiere de cette pureté ennemie irreconciliable de l'esprit de la nature, lors même qu'on le croit aneanti, & que l'on s'estime être audessus de luy, & toute dans celuy de la grace : la nature corrompue a des coins, des détours, & des labyrinthes incomprehensibles, & il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ces voyes, & qui les puisse détruire par son feu tres-ardent & tres subtil, & par son souverain pouvoir. Quand il luy plaît d'y travailler, c'est un Purgatoire plus penetrant que la foudre, un glaive qui divise & qui fait des operations dignes de sa subtilité. Dans ce Purgatoire neanmoins mon ame ne perdoit point la veüe du sacré Verbe Incarné, mais celuy qui auparavant ne luy avoit paru qu'amour, & qui la consommoit dans ses divins embrassemens étoit celuy là même qui la crucifioit, & qui en separoit son esprit en toutes ses parties, excepté en son fond où étoit le cabinet & le Siege de Dieu, qui en cet état paroissoit comme un abîme dans un lieu se-

paré: je ne puis autrement m'exprimer; il est vray pourtant que l'état dont je parle portoit tout cela, L'ame donc étant ainsi séparée de l'esprit de son consolateur, & souffrant de si subtiles pénétrations, lesquelles néanmoins pour subtiles qu'elles fussent n'arrivoient point, comme j'ay dit jusqu'à ce fond qui sembloit ne leur pas appartenir, quoy que l'ame soit tres-simple en sa substance, il arrivoit quelquefois que Dieu qui étoit le maître de ce fond, sembloit se cacher & le laisser solitaire pour un peu de temps, & alors il demouroit comme dans une vacuité toute pure. Cet état est difficile à supporter aux ames avancées, aussi est ce le principe d'où naissent les desespoirs qui tendent à jeter l'ame, & le corps au fond des enfers. Une fois étant debout proche du tres-saint Sacrement, il me parut une grande flamme qui sortoit par un soupirail, qui me sembloit être celui de l'abîme; alors par une certaine saillie, & vivacité je me sentis portée en tout moy-même de m'y jeter par un mépris de Dieu. Mais tout soudain sa divine miséricorde me retint par une vertu secrète, & en un moment cette veüe effroyable cessa, & avec elle son operation. Je croy quasi je n'eusse rencontré à propos un lambris qui touchoit le lieu où j'étois, & auquel je m'attachay je fusse tombée, tant cette operation fut excessive & violente. Jay dès ja dit, que je portois seule ma Croix au regard des creatures lesquelles ne servoient qu'à l'appesantir, & à me la rendre plus cuisante; il n'y avoit que cette seule vertu secrète de Dieu qui me soutenoit, & qui faisoit que je la portois par acquiescement à ses divines ordonnances, & avec soumission aux impressions de sa divine Justice que je connoissois tres-équitable, excepté dans les momens que je ressentois cette vacuité, car pour lors mon ame étoit toute envelopée de tenebres qui ne luy permettoient de voir autre chose que ce qu'elle souffroit, sçavoir d'être entierement contraire à Dieu: Mais étant revenue à moy, je ne pouvois luy demander d'en être délivrée, parce qu'il me sembloit que mes croix devoient être éternelles, & moy-même je me condamnois à cette éternité.

I V.

V.

VI.

VII.

ADDITION.

On s'étonne dans la vie spirituelle comment il se peut faire que les ames qui sont fort avancées dans les voyes de Dieu, & qui semblent même être arrivées dans un état de perfection acquise, soient quelquefois tentées de desespoir: parce que le saint

Rom.  
8. 16.

Esprit, qui est le gage de la vie éternelle, & qui porte témoignage à notre ame, comme dit saint Paul, que nous sommes les Enfants de Dieu, leur a donné si souvent des preuves sensibles de leur adoption, qu'il semble qu'elles devroient avoir toute l'assurance que l'on peut avoir en cette vie, que leurs noms sont écrits dans le livre des Predestinez. La Mere de l'Incarnation en donne icy la raison qu'elle avoit apprise de sa propre experience, disant que Dieu voulant éprouver la fidelité d'une ame, & l'élever au plus haut degré de la pureté, luy cache toutes ses graces & toutes ses vertus, en sorte qu'elle se void vuide de tout bien: Et au contraire, il fait que les plus petits atômes d'imperfection luy parroissent comme des montagnes d'impureté, & comme des pechez monstrueux en comparaison de sa pureté incompréhensible. Le saint Esprit même qui remplissoit l'entendement de ses lumieres & le cœur de ses douceurs celestes, se retire dans le fond de l'ame, & ne luy laisse de la lumiere que pour luy faire voir la nudité & la vacuité où elle se trouve reduite. Il n'y a plus que Dieu qui se rend sensible dans le fond de l'ame pour la soutenir & l'empêcher de consentir au mal. Mais il arrive quelquefois qu'il se cache dans ce fond, & alors elle ne voit plus en elle qu'une vacuité toute pure de graces, de vertus, de dons celestes & de Dieu même. C'est là le principe des tentations de desespoir dans les ames avancées; car tant s'en faut que l'experience qu'elles ont eue des faveurs & de la presence de Dieu apporte de l'adoucissement à leur peine, qu'au contraire c'est ce qui la fait paroître comme incurable, parceque se voyant vuides des graces de Dieu & de ses dons après tant de travaux, la premiere pensée qui leur vient, est que tout est perdu pour elles, & qu'il n'y a plus rien à esperer.

Voilà l'état où la Mere de l'Incarnation se trouvoit reduite dans le fort de ses tentations, qui même outre cette disposition de vacuité interieure, reçurent un étrange accroissement par la veüe de cette flâme effroyable qui parut exterieurement à ses yeux. Car le dedans & le dehors concourant ensemble à porter la tentation à son plus haut point, elle se trouva reduite à une telle extrémité qu'il falloit de nécessité vaincre ou être vaincuë. Mais Dieu qui ne permet pas que nous soions tentez audessus de nos forces, & qui a promis d'abreger le temps des persecutions en faveur des élus, luy donna un prompt secours, & éteignit aussi-tôt cette flâme de l'enfer qui la sollicitoit d'accomplir ce que la tentation luy suggeroit. C'est ce qu'elle déclare dans son Supplément, dont

voicy les paroles : Cette flâme que je vis ne dura pas long temps, mais son effet fut si vif & si pressant, qu'elle me parut l'emboucheure de l'enfer, en laquelle la tentation de desespoir qui me tourmentoit me vouloit faire precipiter pour faire déplâisir à Dieu, lequel cependant me soutenoit par un secret ressort dans le fond de mon ame, pour ne rien faire qui luy fût desagreceable. Cela m'est arrivé plusieurs fois dans le cours de mes grandes peines, mais non avec tant de violence qu'en cette occasion. De vous dire si vous en êtes la cause, il n'y a que Dieu qui le sçache : j'ay assez commis de pechez pour porter le châtiment d'un million d'enfers; ainsi laissons-en le jugement à sa divine Majesté. Il est pourtant veritable que c'est de vous que j'ay voulu parler, & que s'il m'eût fallu souffrir jusques à la fin du monde pour vous gagner à Dieu, j'y aurois volontiers consenti, sa divine Majesté me donnant une vocation vive & efficace pour cela.

Nous tirons de ces paroles que ce n'est pas une seule fois que cette effroyable vision s'est présentée à elle; cela luy est encore arrivé plusieurs fois dans le cours de ses tentations, Dieu prenant ainsi plaisir à mettre la vertu de sa servante aux dernieres épreuves. Elle touche encore icy la cause de ses peines interieures, mais comme elle n'en parle qu'en passant, je remets aussi à un autre lieu d'en parler plus amplement.

---

 CHAPITRE VI.

*I. Continuation de ses peines. II. Elle s'accuse comme coupable. III. Et par un discours fort touchant elle se confesse moins punie qu'elle ne merite. IV. Elle avoit demandé à Dieu le salut de deux ames qui luy étoient cheres, & qui étoient en danger de se perdre; & par une charité admirable elle s'étoit offerte de souffrir le châtiment de leurs fautes. V. Elle entre en des gemissemens profonds, & avec des sentimens prodigieux d'amour & de douleur, elle fait une confession des fautes qu'elle croit être la cause de ses peines. VI. Désordre que la tentation causoit en elle. VII. Elle met au rang de ses plus grandes humiliations d'être Supérieure, & de ne pouvoir instruire les filles Sauvages.*

**C**E que j'ay voulu dire au commencement du precedent Chapitre au sujet de la présence du sacré Verbe Incarné en voyant les raisons de mes souffrances, c'est que me condamnant

- II. moy-même, je m'accusois à luy par un excez de douleur interieure qui me pouffoit à luy confesser toutes les fautes que j'avois commises, & qui avoient souillé ses dons & fait injure à l'esprit de grace par lequel il m'avoit conduite. Je luy declarois dans l'amertume de mon cœur, que par mes infidelitez & faute d'avoir correspondu à ses graces, j'avois donné du fondement & en quelque façon de la vigueur à l'esprit de la nature, ce qui avoit fait un tort & une injure extrême à ses adorables desseins. Il ne se peut dire combien ces veuës qui venoient de celuy qui a été constitué le Juge des vivans & des morts étoient efficaces, penetrantes & crucifiantes à l'esprit humain : & de plus, outre la qualité de Juge que l'ame voyoit dans le sacré Verbe Incarné, elle le regardoit encore comme son Epoux, qui nonobstant les deffauts qui étoient en elle ne luy avoit pas ôté la qualité d'Epouse, mais il la vouloit examiner sans pitié par le feu secret de sa divine justice, sans luy donner la veuë des suites, ny de la durée de cette épreuve. C'est ce qui l'abbatoit & la reduisoit au neant d'une humiliation qui ne se peut dire, & qui faisoit que picquée d'un amour douloureux qui la faisoit crier comme un autre Job sur son fumier, elle addressoit ses exclamations au sacré Verbe Incarné s'accusant d'estre coupable, & luy disant :
- III. Qui est-ce qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes les impuretez que j'ay commises contre la pureté de vôtre divin Esprit, ô mon celeste Epoux ? Comment avez-vous pô souffrir qu'une ame que vous avez tant chérie, vous ait fait ce tort ? Hé ! comment ne l'avez-vous pas jettée sous les pieds des demons, puis qu'elle merite un plus grand châtiment, qui est celuy d'être à jamais privée de vôtre divine face, & de vôtre amitié sainte : Car on pourroit vous aimer dans l'Enfer si vous le vouliez ; mais qu'est-ce que la privation de vôtre veuë, de vos bonnes graces, de vôtre amitié ? Et cependant je merite tout cela ; & je le merite pour l'éternité. Recevez-donc la confession de mes crimes & châtiez-moy selon vos adorables jugemens, car je vous en conjure moy-même, tant je vois de justice que vôtre amour soit satisfait. O
- IV. qu'il y a de châtimens que je dois justement porter ! Car outre ce que merite le détail de mes propres iniquitez, vous sçavez, mon divin Epoux, que pour les deux ames que je vous ay demandées, n'estre point pour le monde, je me suis offerte à souffrir le châtiment des fautes qu'elles auroient commises contre vôtre divine Majesté, & qui les auroient pô rendre indignes de vôtre vocation, & d'un état où elles fussent dediées à vôtre saint service. Cette charge

cha  
just  
non  
ceu  
ô r  
vin  
une  
fait  
dan  
ricc  
occ  
dan  
m'a  
nec  
m'a  
que  
m'e  
tre  
dev  
eur  
entr  
men  
mit  
ma v  
l'ord  
poin  
vez e  
le sic  
l'espr  
temp  
l'espr  
Ab,  
time  
que  
dis-je  
acte  
rent  
m'eu  
comm  
faisoit

## DE L'INCARNATION.

charge étrangere étant donc ajoutée à mon propre fardeau, <sup>422</sup> il est juste que je sois doublement châtiée. Je me sens coupable d'un nombre innombrable de pechez & de fautes cachées, mais voicy ceux qui en détail me paroissent vous avoir déplû. Vous sçavez, ô mon chaste Epoux, que dans le commencement que vôtre divine bonté m'appella extraordinairement pour vous suivre dans une vraye pureté, qui fut à l'âge de dix neuf ans : qu'elle m'eût fait voir que je me trompois dans la creance que j'avois d'être dans un état bien parfait : & que par l'excez de vos infinies misericordes, vous m'eûtes lavée dans vôtre Sang precieux ; dans une occasion qui se presenta, je raisonnai si je ne retournerois point dans la route du monde, & dans la condition de laquelle vous m'aviez delivrée : la tentation qui sous une raison specieuse & comme nécessaire à cause des grandes affaires que la personne à qui vous m'aviez donnée pour compagne m'avoit laissée sur les bras, & desquelles il me sembloit que je ne me pouvois tirer, m'ébranla & m'eût emportée, si par vôtre immense bonté vous n'eussiez mis vôtre Esprit saint en la bouche d'une bonne fille ma compagne de devotion, qui ignorant mes affaires, & comme je croy sans qu'elle eût aucune veüe sur le sujet dont il étoit question, me dit dans un entretien familier : il faut être tout à Dieu. Ce mot me frappa vivement le cœur, & me donna tout d'un coup une lumiere qui affermit mon esprit dans vos voyes, sans quoy, ô mon divin Epoux, ma volonté alloit succomber, & par consequent je fusse sortie de l'ordre de vos desseins sur moy par mon infidelité : & tout cela n'a point arresté le torrent de vos misericordes. O ma vie, vous sçavez encore qu'en deux autres occasions, lorsque j'étois encore dans le siecle, je m'amusay à de certaines complaisances qui tenoient de l'esprit de nature, & que sous l'ombre de bien j'y croupis quelque temps, & qu'enfin si vôtre bonté ne m'en eût tirée j'aurois étouffé l'esprit de grace par lequel vous me conduisiez si amoureuxment. Ah, que j'ay de douleur, & combien je merite d'enfers pour châtement de mes infidelitez : Ouy, ouy il est juste ô mon divin amour que vous soyez satisfait. En une occasion étant Religieuse, étant, dis-je dans un état de sainteté, je fis, ainsi qu'il me paroît, un acte d'hypocrisie : j'eus de faux sentimens d'humilité qui me firent aller prier ma Superieure de m'humilier, & je croy qu'elle m'eût bien mortifiée de me prendre au mot ; car mon intention, comme je croy, n'étoit point pure, j'avois un orgueil secret qui me faisoit agir ; & c'est pourquoy je merite toute sorte d'humiliation de

la part de vôtre divine Justice : fus donc, exterminé sans pitié le neant & la poussière ; il n'y a châtement qui ne soit trop doux pour moy. Une autrefois sous l'ombre de Justice, je fus donner un avis à ma Supérieure, & au fond ce n'étoit que par une vertu plâtrée : ou plutôt c'étoit un orgueil qui me faisoit avancer au delà de mon devoir, & qui par conséquent me faisoit commettre une imprudence, qui fut le fruit de ma fausse justice, & de ma véritable temerité : Et vous avez souffert tout cela, ô mon divin Epoux, sans arrêter le cours de vos miséricordes : il est donc maintenant juste que vous en preniez la vengeance, me voila courbée, châtiez-moy selon les Loix que vôtre amour a établies pour châtier mes infidelitez. Ah, je vous en demande pardon, mon divin Epoux, aneantie jusques sous les pieds des demons. Et dans des entretiens que j'eus quelque temps avec des personnes d'esprit, je me suis laissée aller à des pertes de temps, & à des badineries & des puérilités, eu égard à la gravité, à la sincérité, & à la pureté de vôtre divine conduite sur moy, qui sortois de cette rectitude que je connoissois, me laissant aller à la complaisance de ces entretiens, qui m'auroient portée à m'épancher par trop, & par ce moyen à faire part aux sens de ce que j'experimentois de spirituel dans l'interieur, qui est une lourde faute, quoy que l'on parle de choses saintes : vôtre esprit censeur m'en fit voir l'importance, sans quoy je serois tombée dans de grands relachemens au regard de cette pureté degagée que vous vouliez de moy ; vous ne me châtiâtes pas pour lors, il est donc juste que vous en tiriez maintenant raison, & que vous punissiez ma sottise, & ma vanité qui n'a été autre chose, qu'un écoulement des sources secretes du desir de ma propre excellencé, de laquelle, ô pureté infinie, je vous demande tres humblement pardon : Ah, qu'il est vray que vous ne voulez point que l'on gauchisse dans les voyes du pur amour ! Et maintenant je suis venuë souiller vôtre nouvelle Eglise par mes impuretez spirituelles : je me suis moy-même creusé les cisternes pleines de bouë, qui m'infectent en tout moy-même, de telle sorte que leurs exhalaisons mortelles sont capables de perdre tout, parce qu'elles portent avec elles toutes sortes de maux & de miseres, excitant les passions à la revolte & à l'emportement, il semble même que vous ayez permis aux demons d'être de la partie pour émouvoir tantôt la colere, tantôt l'aversion & la haine, tantôt le desespoir & la fuite, de sorte que si vôtre divine main ne me protegeoit je serois perduë sans ressource. D'ailleurs je me sens comme liée, &

## DE L'INCARNATION.

captive en de certains lacets qui me sont inconnus, desquels per-  
 sonne ne me sçauroit délier que vous. C'est donc de vous seul que  
 j'attens ce secours, car mes liens m'empêchent de faire le bien que  
 je veux, & mes passions me veulent faire commettre le mal que je  
 haïs & que je ne veux pas. O Dieu de miséricorde mettez y la  
 main, sans quoy je n'en puis plus. Pardon de toutes mes faillies, de  
 toutes mes imprudences, de tous mes ressentimens imparfaits,  
 dans lesquels je me suis échappée par mes infidelitez. Ce qui m'hu-  
 milie davantage, c'est qu'avec ma bassesse de cœur, qui me fait esti-  
 mer digne de tout rebut & de tout mépris, & ensuite de tout  
 abandonnement, lorsqu'on me touche j'ay le sentiment si vif & si  
 novice; que si vous ne me souteniez par un excès de vos miséricor-  
 des & d'une force secrette qu'elles me donnent, l'inspection que je  
 porte en moy-même, se feroit sentir par tout. Ce sont aussi mes  
 pechez qui sont cause que je porte une charge qui ne me permet  
 pas de m'employer selon mon desir à l'instruction de nos cheres  
 Neophites: Helas, mon chaste Epoux, vous sçavez les pentes VII.  
 & la grande vocation que vous m'avez données pour cela; ce qui  
 me restoit de consolation parmy toutes les croix que je souffre,  
 étoit de leur apprendre à vous connoître & à vous aimer, mais  
 vous voyez que les nouveaux soins de la Superiorité me ravissent  
 ce bonheur: il faut donc que je me dépoûille encore de cette seule  
 consolation qui me restoit; & que je m'humilie sous le poids de  
 vos châtimens tres-justes & équitables; mais envoyez-moy plutôt  
 tous les tourmens possibles que de permettre en moy la diminution  
 de l'amour de ces cheres ames, pour le salut desquelles je me suis  
 donnée avec tout ce que je pourray jamais faire de bien avec vô-  
 tre assistance pendant toute ma vie, si pourtant il peut sortir quel-  
 que bien de la plus basse & plus vile creature qui soit sous le ciel.

## A D D I T I O N.

**C**E sont icy les gemissemens de la Colombe, qui marquent  
 tout ensemble l'innocence & la douleur. Son innocence pa-  
 roît dans la confession generale & publique qu'elle fait de ses pe-  
 chez, car voulant declarer les fautes qu'elle croyoit être la cause  
 de ses peines interieures, on ne peut douter qu'elle ne rapporte  
 celles qu'elle croioit être les plus grandes de toute sa vie, & qui  
 touchoient plus vivement sa conscience. Et cependant quoy  
 qu'elle fasse pour les exposer dans toutes leurs circonstances, elles

436 LA VIE DE LA MERE MARIE.  
 paroissent pour la pluspart si legeres, que je ne scay si on leur peut  
 même donner le nom de pechez. Elle ne fait cette confession que  
 depuis l'âge de dixneuf ans, car avant ce temps-là ses fautes n'é-  
 toient que des legeretez d'enfant, dans lesquelles ainsi qu'elle a dit  
 ailleurs, elle n'avoit jamais crû qu'il y eût du peché. Toute sa vie  
 s'est passée dans cette tendresse & cette pureté de conscience, ne  
 pouvant donner entrée au moindre peché, & ne l'y pouvant souf-  
 frir, si par surprise ou fragilité il y étoit entré. Elle fit bien voir  
 un jour combien son ame étoit sensible aux fautes les plus legeres,  
 témoignant une joye extraordinaire, & faisant une espece de feste  
 de ce qu'elle avoit été à confesse; car ses Novices luy en ayant sim-  
 plement demandé la cause, elle leur répondit avec la même sim-  
 plicité: c'est ce que j'en avois besoin, m'étant laissée distraire à des  
 puerilitez d'enfant pendant une dixaine de mon chapelet. Voi-  
 là le plus grand peché qu'elle ait commis dans les trente trois an-  
 nées qu'elle a vécu en Canada dans une infinité de rencontres  
 tres-perilleuses, sa fidelité ayant toujours été assez forte pour  
 convertir les occasions de peché en des matieres de vertu. D'où  
 il est facile d'inferer qu'aucun de ces gros pechez qui donnent la  
 mort à l'ame n'est jamais entré dans la sienne, & que Dieu l'a trou-  
 vée à la fin de sa vie avec cette premiere grace dont il l'avoit si  
 amoureusement prevenüe.

Quant à la douleur qui luy vient de faire pousser des gemisse-  
 mens si profonds, elle procedoit de l'accablement des peines in-  
 terieures qu'elle souffroit dans la veüe de ses pechez, ou plutôt  
 des pechez de ces deux ames dont elle s'étoit chargée de porter  
 le châtiment, afin de les gagner à Dieu, à l'imitation de son Epoux,  
 qui s'étoit chargé des pechez de tous les hommes pour les purifier &  
 gagner à son Pere. Dieu les luy a accordées toutes deux, ainsi que  
 je diray, mais il a voulu qu'elle satisfît en toute rigueur à la con-  
 dition qu'elle avoit elle même proposée de souffrir en ce monde,  
 les peines qu'elles meritoient pour l'éternité: car il a permis qu'el-  
 le fût *environnée des douleurs de l'enfer*, comme parle le Prophete,  
 qu'elle se soit trouvée *dans les perils jusques sur le bord de l'abyssme*, &  
 qu'elle soit demeurée pour un temps dans une espece de reprobation,  
 sans joye, sans plaisir, sans lumiere, & en apparence sans  
 Dieu même.

Tout cela étoit bien capable de donner de la douleur à son cœur,  
 & d'en faire sortir des soupirs mille fois plus touchans que ceux  
 qu'elle vient de produire. Mais si ses afflictions interieures luy

Psal. 17.  
 6.  
 Psal.  
 114. 3.

étoient un fardeau si pésant & si difficile à supporter, les dernières paroles qu'elle vient de dire nous apprennent qu'elle en portoit un autre dont le poids la faisoit bien gemir. C'étoit de n'avoir pas toute la liberté qu'elle souhaittoit d'exercer son zele pour la conversion des ames, qui étoit la fin qu'elle s'étoit toujourns proposée quittant son pais, & ses connoissances pour aller vivre dans la barbarie du Canada: car dans ses tentations elle ne soupiroit que pour ses interests, mais dans cette privation, elle pleuroit la perte de ceux de Dieu, qui lui étoient infiniment plus sensibles que les siens propres. Ce n'est pas qu'elle ne s'y employât au delà de tout ce qui se peut dire, & qu'elle n'y fit des conquestes merveilleuses; mais comme l'amour qu'elle avoit pour cet employ n'avoit point de bornes, elle gemissoit de ce que la Superiorité partageoit ses soins, qu'elle eût bien desiré y appliquer entierement & sans division.

Pour expliquer & bien concevoir le zele de ce cœur Apostolique, il faudroit avoir compris l'étendue de sa charité incomparable: car soit que l'amour & le zele ne soient qu'une même chose, ou que le zele soit seulement l'effet de l'amour, on doit mesurer l'un par l'autre, puisqu'on épouse & qu'on porte les interests de ce qu'on aime, à proportion que l'amour est ardent; & qu'on aime d'autant plus ardemment, qu'on a de zele à procurer la gloire & les autres avantages de l'objet de l'amour.

De ce principe qui est fondé sur l'expérience de tous les hommes, on peut conclurre que le zele que la Mere de l'Incarnation a eu pour la gloire de son Epoux & pour le salut des ames rachetées de son Sang precieux, a été extrêmement vaste & ardent, Dieu ayant allumé le feu de son amour dans son cœur dès son enfance. Aussi dès ce temps-là elle commença à brûler de zele pour la conversion des ames: l'amour croissant de jour en jour, l'ardeur de son zele recevoit aussi sans cesse de nouveaux accroissemens: mais enfin son amour étant parvenu à ce doux excez qui l'auroit consumée & fait mourir, ainsi qu'elle a témoigné ailleurs, si Dieu n'eût soutenu sa vie par un continuel secours, son zele est enfin devenu tellement enflammé, que non seulement elle en étoit toute desséchée, mais elle eût pû dire encore ces paroles d'un Prophete: *Toute la terre sera embrasée du feu de ma charité & de mon zele.*

Sopho.

3. 8.

Tout le zele néanmoins qu'elle avoit eu étant encore dans le siecle, & celuy qu'elle fit paroître depuis dans le Monastere des Ursulines de Tours, n'étoit qu'un prélude & comme un essay de celuy

dont elle fut depuis toute embrasée dans le Canada. Elle ne pensoit le jour & la nuit qu'aux moyens de faire connoître JESUS-CHRIST l'adorable Verbe Incarné à tout le monde : elle ne cherchoit que les moyens d'étendre son Empire, & de luy acquérir de nouveaux sujets : & quand elle consideroit qu'il y avoit encore des nations infideles qui ne le connoissoient pas, qu'il y avoit tant de vastes Provinces où son Empire n'étoit pas reconnu, & tant de millions d'ames qui ne jouissoient pas du prix de son Sang, quoy qu'il l'eût répandu pour elles, elle sentoit de si ardens desirs de les aller convertir, que ce luy étoit un martyre de se voir enfermée & retenüe dans un Monastere. Cette sainte ardeur qui la devoit ne luy donnoit pas seulement le desir de porter la lumiere de la verité par tout le monde, elle luy inspiroit encore tant de courage & de generosité, que rien ne luy paroissoit difficile dans ces sortes d'entreprises. Je voudrois, disoit-elle, ô mon grand Dieu, que ma voix fût un tonnerre qui se fit entendre par tout le monde, pour dire aux mortels combien vous êtes digne d'être obéi, & pour leur donner de la terreur & de l'amour de vôtre sainte Loy, pour laquelle je voudrois à cét instant mourir mille fois, s'il étoit possible.

*Dans  
une Me-  
ditation*

C'étoit cette soif du salut des ames qui luy donnoit de l'estime & de la veneration pour les Predicateurs, pour les Missionaires, & generalement pour tous ceux qui travailloient à faire des conquestes à JESUS CHRIST. Elle les regardoit & honoroit comme des Angès qui portoient par tout la gloire de leur Maître, & comme des Soleils qui rouloient de Province en Province pour y répandre la lumiere de l'Evangile. Comme elle avoit une sainte jalousie de n'avoir pas la liberté de faire comme eux, elle les accompagnoit incessamment de desir, & en esprit de quelque côté que l'esprit de Dieu les portât, sans parler des prieres continuelles qu'elle faisoit pour donner la fecondité à leurs paroles, des lettres qu'elle leur écrivoit pour les animer au travail, du zele qu'elle avoit à travailler à leurs ornemens pour attirer les Infidèles par cét éclat extérieur à la lumiere intérieure de la Foy. De sorte que s'il s'est trouvé des Saints à qui l'on a donné le nom d'Apôtres de quelques nations particulieres pour avoir desiré leur conversion & y avoir seulement travaillé de loin, l'on pourroit dire que cette zelée servante de Dieu l'est de tout le monde, ayant tant desiré, tant fait & tant souffert pour le salut de toutes les nations.

Elle s'étoit néanmoins plus particulierement consacrée au Ca.

## DE L'INCARNATION.

429

nada, parce que ce païs étoit le plus inaccessible, & les ames les plus abandonnées, & en apparence les plus éloignées de leur salut. C'est pourquoy elle ne se contentoit pas d'accompagner les hommes Apostoliques par un simple desir, mais ne pouvant faire davantage pendant sa vie, elle demanda à Dieu comme une grace singuliere, qu'il luy plût de lui ordonner pour Purgatoire de les accompagner en effet après sa mort, afin de les consoler, d'essuyer leurs sueurs, & de les exciter au travail; afin encore d'assembler les peuples infideles, de les disposer à écouter la parole de Dieu, & d'écarter tous les obstacles de leur conversion. Elle fit encore davantage, car afin d'entrer dans la communication des fatigues des Missionnaires, elle s'offrit à Dieu comme une victime pour souffrir toutes les peines, & tous les tourmens qu'il plairoit à sa providence de luy envoyer, & c'étoit dans cet esprit qu'elle souffrit avec une patience de Martyr les douleurs effroyables de ses grandes maladies. Son zele ne se borna pas encore à cet état de souffrances, mais afin qu'il n'y eût rien dans son corps & dans son ame qui ne fût entièrement devoüé au salut des Sauvages, elle offrit encore à Dieu toutes les bonnes œuvres qu'elle pourroit jamais pratiquer pendant sa vie, & tous les services qu'elle luy pourroit rendre en quelque maniere que ce fût. De sorte que lorsque quelque personne la prioit de luy faire part des merites de ses vertus ou de ses souffrances, elle leur répondoit avec une grande simplicité, que tout étoit consacré au profit des Sauvages, & qu'elle n'avoit plus rien dont elle pût disposer.

Avec des dispositions si saintes, il ne faut pas s'étonner si elle s'acquittoit avec tant de plaisir, & de ferveur des fonctions de sa vocation Apostolique, car elle étoit ravie quand elle se trouvoit aux parloirs pour y enseigner aux hommes & aux femmes les principes de nôtre foy, & les devoirs de la vie Chrétienne. Pour les filles elle les faisoit entrer dans le Monastere, où nonobstant leurs graisses & leurs saletez, elle les embrassoit, les baisoit, les caressoit, & les nettoyoit avec des demonstrations de joye qui témoignoiient assez qu'elle étoit à la fin de ses desirs, & qu'après cet employ qui luy étoit si cher, elle n'avoit plus rien à esperer en cette vie. Afin d'instruire les Sauvages avec plus de facilité & de succès, elle crut qu'il luy falloit apprendre les langues. D'abord elle y eut de la difficulté, mais ayant eu recours à l'oraison, le Verbe Incarné se rendit son maître, en cette étude où bien loin d'y avoir de la peine, elle y devint en peu de temps si sçavante, qu'elle

fit depuis leçon des langues Sauvages à celles qui les vouloient apprendre. Le desir qu'elle avoit que cette science se perpetuât dans son Monastere pour la conversion des infidelles luy avoit fait ajoûter ce soin à tous les autres, & ce fut dans ce travail que sa dernière maladie la faisoit, si bien que l'on peut dire que c'est le zele du salut des ames qui l'a fait mourir.

Il n'y avoit point d'employ ny de compagnie qu'elle ne quittât quand il falloit instruire ces ames abandonnées, & elle s'estimoit mille fois plus heureuse quand elle étoit en la compagnie de quelque petite Sauvage que si elle eût entretenu la plus grande Reine du monde. Aussi ce n'est pas sans raison qu'elle disoit que le Canada étoit son Paradis, car quand elle connoissoit que Dieu benissoit son travail, & que les personnes qu'elle instruisoit donnoient des marques que Dieu étoit le Maître de leurs cœurs, elle en avoit une joye qui ne se peut exprimer. C'étoit alors qu'elle triomphoit, ou plutôt que Dieu triomphoit par elle des demons, leur ravissant les ames qui composoient leur Royaume, pour en faire le Royaume de JESUS-CHRIST. Nous avons, dit-elle, la consolation de voir des sentimens si Chrétiens dans nos bons Neophites: que nôtre

*Dans  
une let-  
tre à  
une Su-  
perieu-  
re.*

exterieur fait paroître la joye de nos cœurs; ce sont des biens du Paradis qui nous adoucissent les peines du Canada, & nous les rendent aimables pardessus tous les plaisirs de la terre. Et elle dit dans une autre lettre: Nous entendons quelquefois nos Seminaristes Sauvages faire des colloques par ensemble, & se demander entre elles dequoy elles pensent avoir plus d'obligation à Dieu? L'une disoit: c'est de ce qu'il m'a fait Chrétienne. L'autre prenoit la parole & disoit: C'est de ce qu'il s'est fait homme pour moy, & qu'il a enduré la mort pour me retirer de l'Enfer. Une petite qui n'a pas plus de neuf ans, & qui Communia il y a plus d'un an & demy haussa sa voix & dit: C'est de ce que Jesus se donne à nous en viande au saint Sacrement. Cela n'est-il pas ravissant en des filles nées dans la barbarie & dans l'infidelité?

*A son  
filz 30  
Septemb.  
1643.*

Ce sont là les paroles, & les sentimens de la Mere de l'Incarnation au regard de ces petites Converties; mais elle ne se contentoit pas d'avoir gagné à Dieu leurs ames & leurs cœurs, elle prenoit encore plaisir à leur apprendre à chanter ses loüanges, croyant que c'étoit ce qui achevoit de les consacrer à sa gloire. Et afin de travailler en toutes manieres à la conversion des ames elle les faisoit chanter en presence des Sauvages qui sont fort amateurs du chant pour leur inspirer l'amour de nôtre Foy par cette harmonie exterieure. C'est ce que

la

## DE L'INCARNATION.

441

la même Mere explique dans une Lettre où elle dit : Les Hiroquois & leurs principaux Capitaines nous ont visités à chaque fois qu'ils sont venus en Ambassade : Ils étoient tous ravis d'étonnement d'entendre nos petites Sauvages si bien chanter, car les Sauvages aiment le chant, & ils leur rendoient le retour par un autre chant à leur mode, mais qui n'étoit pas dans la mesure Francoise. Mais s'ils avoient de la joye, j'en avois bien davantage de voir nos petites Sauvages apprivoisées, & de leur entendre chanter les louanges de Dieu en leur langue Barbare.

*Au mé-  
me xi.  
Aoust  
1654.*

Voilà les fruits du travail de nôtre fervente Mere nonobstant lesquels elle se croyoit inutile dans le Canada, & regardoit sa Supériorité comme une punition de Dieu qui luy ôtoit le temps, & les moyens de travailler au salut des ames. Que n'eut-elle donc pas fait si ses soins n'eussent point été partagez, & qu'elle eût eu la liberté de se donner toute entiere à cet exercice? J'ay déjà parlé en d'autres rencontres des empressemens interieurs qu'elle avoit pour la conversion de toutes les nations; mais il faut avouer qu'il y a bien à dire entre un simple zele, qui est seulement dans le cœur, & qui ne se nourrit que de desirs, & l'exécution actuelle de l'employ pour lequel l'ame étoit si puissamment embrasée. Je rapporteray encore icy un fragment de lettre par lequel elle fera mieux connoître ses dispositions tant interieures qu'exterieures dans une fonction qu'elle avoit désirée, & attendue depuis tant d'années, que tout ce que j'en pourrois écrire. Voicy comme elle parle. Vous dites que j'ay trouvé en Canada toute autre chose que je ne pensois. Cela est veritable, mais dans un autre sens que vous ne l'avez pris : car les travaux m'y sont si doux, & si faciles à supporter, que j'y experimente ce que dit Nôtre Seigneur : *Mon joug est doux & mon fardeau leger.* Je n'ay pas perdu mes peines dans l'étude épineuse d'une langue étrangere, laquelle m'est maintenant si facile, que je n'ay nulle peine à enseigner nos saints mysteres à nos Neophites dont nous avons eu grand nombre cette année, sçavoir plus de cinquante Seminaristes, & plus de sept cens visites d'hommes & de femmes Sauvages, que nous avons assistez spirituellement & corporellement. La joye que mon cœur ressent dans ce saint employ que Dieu me donne, effuye toutes les fatigues que je puis prendre dans les occasions ordinaires. Je ne me trouve jamais mieux en Dieu que lorsque pour son amour je quitte mon repos, pour parler à quelque bon Sauvage, afin de luy apprendre à faire quelque nouvel acte de Chrétien : Je prens plaisir d'en faire devant

*Au mé-  
me 4.  
Septemb.  
1641.  
Matth.  
11.30.*

lui: car nos Sauvages sont si simples que je leur disois tout ce que j'ay dans le cœur. La vie mixte de cette qualité me donne une vigueur plus grande que je ne vous puis dire, aussi est-ce ma vocation, & si je puis posséder le bien de n'être plus Superieure, & d'être delivrée du tracas d'un Monastere que nous faisons bâtir, & dont il faut que j'aye le soin, je seray ravie de n'être que pour nos Neophites. C'est néanmoins peut-être mon amour propre qui me fait parler, tant j'ay d'affection pour ces aimables fonctions.

Il n'y a rien de si vray que ce que l'on dit ordinairement que les sujets se forment facilement sur celuy qui les gouverne, & qu'un Superieur est comme le premier mobile qui emporte les autres cieux par la rapidité de son mouvement. Aussi cette fervente Superieure étant toute remplie de zele pour la conversion des Sauvages, il ne se peut faire que ses Religieuses ne fussent toutes embrasées de la même ardeur. Leur feu ne se nourrissoit que des ames que Dieu convertissoit ou santifioit par leur moyen, qui étoit cet aliment dont Nôtre Seigneur se nourrissoit aussi, lorsque travaillant à la conversion de la Samaritaine, il disoit à ses Apôtres, *je me nourris d'une viande invisible que vous ne connoissez*.

Joan 4.  
32.

*pas.* Cette Mere de sa part étoit ravie de les voir en des dispositions si saintes & si conformes aux siennes, & sa joye en étoit si grande qu'elle alloit quelquefois jusques au scrupule. Elle allu- moit sans cesse cette flamme sainte dans leurs cœurs par ses exem- ples & par ses paroles, n'épargnant ny peine ny travail pour les mettre en état d'exécuter les sentimens que Dieu leur inspiroit.

Au mé-  
me, let-  
tre du 3.  
Aoust  
1644.

Voicy comme elle parle: Pour l'étude de la langue en ce qui re- garde l'instruction de nos Sauvages, & d'enseigner à mes Sœurs ce que j'en ay pu apprendre avec la grace de Dieu, tout cela m'a été si agreable que j'ay plutôt peché en l'aimant trop, que je n'ay envisagé, si cela m'a été penible.

Ces zelées Servantes de Dieu jalouses de la gloire de leur Epoux, & embrasées du desir de lui gagner des ames, tirerent au sort les Nations de cette grande Amerique, afin d'en avoir cha- cune une, à laquelle elle appliquât plus particulièrement ses soins, ses travaux, ses prieres, ses merites. La Mere de l'Incarnation avoit la sienne comme les autres, mais son grand courage ny de- meuroit pas enfermé: Elle s'étoit chargée de toutes depuis long- temps; c'est pourquoy son esprit & ses soins s'étendent aussi sur toutes, comme elle témoigne par ces paroles: Ne nous lassons point de nous tenir aux pieds du Roy de toutes les Nations. Il

Au mé-  
me, lett.  
du 26.  
Aoust  
1644.

est mort pour toutes, & toutes ne vivent pas encore. Ah ! si j'étois digne de courir par tout pour tâcher de lui en gagner quelqu'une, mon cœur seroit satisfait, car cela n'est il pas sensible, de voir les demons tenir un empire si absolu sur tant de peuples ?

Certes s'il n'est pas permis de dire que ces genereuses Filles ont été les Apôtres des Nations qui leur étoient tombées par sort, l'on peut bien dire qu'elles en ont été les Anges, & les Genies tutelaires qui les conservoient invisiblement par leurs merites, & qui pressoient le Ciel de leur envoyer des Apôtres pour les convertir, comme celui de Macedoine pria saint Paul d'aller prêcher l'Evangile aux peuples dont il avoit le soin & la conduite.

---

 CHAPITRE VII.

*I. Elle continuë encore ses plaintes pour les peines où elle se trouve reduite. II. Elle est continuée dans la charge de Superieure. III. Ses grandes peines diminuent notablement & changent d'état. IV. Nonobstant les occasions tres pressantes, elle n'y a jamais rien fait paroître d'indecent ny de dereglé. V. Dieu la rétablit dans sa familiarité intime. VI. Elle fait dans une rencontre d'humilité une confession exacte des pechez de toute sa vie. VII. Aspirations amoureuses & douloureuses tout ensemble au Verbe Incarné son Epoux.*

**I**L ne me seroit pas possible de declarer les cris, & les gemissemens de mon ame au sacré Verbe Incarné en l'état de Croix que je portois dans mon interieur. Après les trois premieres années de mes souffrances je fus continuée en la Charge, & quelque temps après, ma disposition changea en partie. Je fus délivrée des agonies extrêmes que je souffrois auparavant, & ce qui me resta fut la revolte des passions, en sorte neanmoins que j'avois l'esprit libre, & clair voyant pour penetrer en mes dispositions interieures. Dans cet état où j'entray j'étois ce me semble plus capable de tomber dans le peché, que je n'étois dans l'autre, parce que j'étois plus libre, & que mon esprit étoit plus present à moy. Ah ! que nôtre bon Dieu m'a fait de graces à ce sujet dans un nombre infiny d'occasions ; ce n'est pas que je ne me sois montrée infidelle en beaucoup de rencontres, mais je me fusse perduë entierement dans les assauts violens de cette revolte, si sa main toute puissante ne m'eut soutenuë, sur tout dans une aigreur habituelle qui me portoit à l'averfion contre mon prochain en de cer-

- taines contradictions qu'il me suscitoit : Nôtre Seigneur néanmoins me soutenoit en sorte que je n'ay jamais dit une parole contre le
- IV. respect à la personne contre laquelle pour diverses raisons j'avois plus de sentimens d'aversion. Je ne puis exprimer l'humiliation où étoit mon interieur se voyant en cet état ; car il me marquoit un grand dechet dans la perfection où je me voyois si pauvre & si denuée de vertus , qu'à peine me pouvois-je supporter ; & en effet celle que je pratiquois le plus étoit de me supporter moy même. Parmy ces rudes attaques des passions , j'avois beaucoup d'affaires pour nôtre établissement , & pour former l'union des personnes qui avoient été tirées de nos deux Congregations ; & Nôtre Seigneur me faisoit la grace d'en venir à bout avec benediction , quelques épines qui s'y rencontraient. Nôtre Seminaire d'ailleurs , & nos emplois alloient aussi bien qu'on l'eut pû souhaitter , de sorte que dans la multitude des affaires , & des contradictions qui s'y rencontrent , l'on disoit , que j'étois bien douce & patiente ; mais moy qui voyois ma misere je me trouvois tres-imparfaite , & lorsque quelque personne de confiance me rendoit visite je ne pouvois avoir d'autre entretien que de mes imperfections & de mes defauts.
- V. Quoy que nôtre bon Dieu m'eût retablie dans sa sainte & intime familiarité , c'étoit ce qui m'humilioit davantage , parce que je ne pouvois comprendre de quelle maniere un si grand accez avec la divine Majesté pouvoit compatir avec cette revolte de mes passions. Ce sentiment m'étoit bien penible à cause qu'il me donnoit sujet de croire que j'étois beaucoup decheuë de la perfection : & ce poids m'étoit si pesant qu'à peine pouvois-je subsister ; de sorte qu'une fois entrant en nôtre Cellule j'eus une veuë subite qui me confirma dans ce sentiment , & qui me fit connoître que j'étois encore beaucoup plus vile , & plus pauvre que je ne l'avois conceu. Au même instant je me revestis d'une haire que je laissay plusieurs jours & plusieurs nuicts sur mon corps sans la devétir , mon cœur cependant étant tout brisé de contrition. Le Reverend Pere le Jeune m'étant venu visiter je lui rendis compte de ma disposition , en suite dequoy il me mortifia beaucoup de ce que j'avois fait cela par une saillie d'esprit , & sans reflechir que je n'avois pas eu sa permission , & pour me punir davantage il m'obligea de la quitter. Je me jettay à ses pieds le suppliant de m'écouter & disant que je luy voulois declarer les pechez & les imperfections de toute ma vie , afin qu'il connut au vray combien j'étois une mauvaise creature ; il y fit de la difficulté , mais je le conjurai tant qu'il me le per-

DE L'INCARNATION.

445

mit, & sur l'heure je lui fis une confession generale de toute ma vie, sans autre examen que celui que l'esprit interieur me fournit pour lors, plus clairement, & plus nettement que si j'eusse employé plusieurs jours à m'examiner. Cette parole de l'Ecriture me sembloit être accomplie en moy. *j'examineray Ierusalem avec des lanternes*; car cet esprit censeur, & jaloux du pur amour étoit inexorable, & il se faisoit obeïr sans remise, faisant voir qu'il n'étoit pas moins ennemy des remises que des rechutes. Les actes de contrition, & de componction étoient conduits par le même esprit, & adressez au sacré Verbe Incarné en ces termes : Pardon mon tres-chaste amour; pardon mon chaste & divin Epoux; je ne veux pas vous avoir offensé; Misericorde mon divin amour, pardon, misericorde. Sans cesse cette activité amoureuse me faisoit exaler des soupirs redoublez sans que je les pusse retenir: pardon, mon cher amour, pardon, je ne puis vouloir vous avoir offensé. Ah, mon divin amour, envoyez-moy un million de supplices, & autant de morts que je respire de fois, plutôt que de permettre que je vous offense: je sçay bien que je ne suis que souillure & imperfection, mais je ne le veux pas être: O amour, exterminiez donc tout ce qui vous desplaist, & vous est contraire. *L'amour est fort comme la mort, & son emulation dure comme l'Enfer*; Vous sçavez de quelle maniere vous devez user de vôtre divine autorité, & de vôtre souverain pouvoir sur une ame qui vous appartient, & qui pourtant contrevient à vos Loix: sus donc, sans pitié soyez inexorable & consumez tout ce qui est contraire à vôtre pureté si sainte & si exacte.

VI.

*S<sup>e</sup>phon. 1. 22.*

VII.

*Cant. 8. 6.*

A D D I T I O N.

Les tentations de la Mere de l'Incarnation m'arrêtent icy, & il est temps que je fasse reflexion sur les motifs qui ont obligé Dieu de traiter si severement une ame qu'il cherissoit si tendrement, pour declarer ensuite la cause de ce grand soulagement qu'elle témoigne icy en avoir reçu. Les tentations des Saints sont bien differentes de celles des pecheurs: Celles cy sont des effets de la Justice de Dieu, qui les permet pour punir leurs premiers pechez; Mais les tentations des Saints sont des effets de sa bonté & de son amour. Il ne les permet que pour éprouver leur fidelité, ainsi qu'il éprouva celle d'Abraham lui commandant de lui sacrifier son fils unique; ou bien pour accroître leur merite ainsi qu'il tenta Job, qui ne pratiqua jamais des vertus plus heroï-

ques que sur le fumier où la tentation l'avoit réduit; ou pour leur donner un motif d'humiliation dans les lumieres où la grace les éleve, comme il en donna un à saint Paul, de crainte, ainsi qu'il dit lui-même, que ses hautes revelations ne lui élevassent le cœur; ou pour les purifier encore davantage, quoy que les tentations soient souvent tres-impures, comme l'on se sert du savon, de la cendre, & des choses les plus sales pour effacer les taches; ou enfin pour d'autres raisons qui ne sont pas toujours connus aux hommes, mais qui réussissent toujours à la gloire de Dieu qui les permet, & au bien de l'ame qui les souffre.

La cause des tentations de la Mere de l'Incarnation a été, ainsi qu'elle a dit cy-dessus, le salut de deux ames qui lui étoient cheres, & qu'elle sçavoit être dans le danger de se perdre. L'une de ces ames étoit son fils qu'elle avoit autrefois quitté pour obeïr à Dieu & dont elle n'a plus parlé dans cette Histoire depuis qu'elle l'eut abandonné entre les mains de la providence. Elle avoit pris grand soin de le former à la pieté dès son enfance, elle avoit commencé à le faire instruire dans les Lettres, & après qu'elle se fut retirée dans la Religion, ceux à qui elle l'avoit confié, lui avoient fait continuer ses études. Il tâcha ensuite d'obtenir quelque employ avantageux, mais il avança peu, & on ne lui donna que des esperances. Cependant sa mere qui ne lui souhaitoit point d'autre fortune que d'être un veritable serviteur de Dieu, apprit avec douleur qu'il ne se conduisoit pas selon les maximes saintes qu'elle lui avoit enseignées, & qu'il marchoit dans la voye large du siecle. Le danger où il étoit de se perdre à l'égard du salut la toucha sensiblement, mais comme elle étoit remplie de cette charité qui espere tout de la bonté de Dieu, elle ne perdit pas courage, & s'approchant du Trône de la grace divine par de ferventes prieres, elle se mit à y solliciter la conversion de cette ame, comme la plus importante affaire qu'elle eut au monde. Voicy ce qu'elle écrit touchant la tristesse que lui causoit l'égarement de son fils.

2. Cor.  
3. 7.

Lettre  
du 25.  
Septemb.  
1670.

Vous me demandez pardon de ce que vous nommez saillies de jeunesse; il falloit que tout se passât de la sorte, afin que les suites nous donnassent de veritables sujets de benir Dieu. Pour vous parler franchement, je me suis trouvée en des detresses si extêrmes par la crainte que j'avois que mon éloignement n'aboutit à vôtre perte, & que mes parens & mes amis ne vous abandonnassent, que j'avois peine de vivre; & une fois le Diable me donna une forte tentation que c'en étoit fait, par de certains accidens dont il remplit

## DE L'INCARNATION.

447

mon imagination : je croyois tout cela veritable, en sorte que je fus contrainte de sortir de la maison, & de me retirer à part : je pensay lors mourir de douleur, & mon seul recours étoit à celui qui m'avoit promis d'avoir soin de vous.

La ferveur & l'affiduité de ses prieres, ses gemissemens, ses larmes, ses penitences ne furent pas inutiles & sans fruit. Elles obtinrent à son fils cette lumiere sainte qui fait voir les choses comme elles sont, & qui découvre la vanité du monde qui n'est qu'une figure, & encore une figure qui passe. Ainsi son cœur fut guery de son aveuglement, il conçût du mépris pour les prentions du siecle, & tournant ses desirs vers les biens de l'éternité, il resolut d'embrasser la vie Religieuse qui fournit de si excellens moyens pour les aquerir, & il entra dans un Monastere de l'Ordre de saint Benoist. Sa conversion combla de joye la servante de Dieu laquelle s'en explique ainsi dans une de ses Lettres.

Vôtre lettre m'a apporté une consolation si grande, qu'il me seroit tres-difficile de l'exprimer. J'ay été toute cette année dans de grandes Croix pour vous, mon esprit envisageant les écueils où vous pouviez tomber : Mais enfin nôtre bon Dieu lui donna le calme, dans l'esperance que son amoureuse & paternelle bonté ne perdroit pas ce qu'on avoit abandonné pour son amour. La vôtre m'y a confirmée, mon tres-cher fils, & elle m'a fait voir que ce que j'avois esperé pour vous, est bien audeffus de mes esperances, puisque sa bonté vous a placé dans un Ordre si saint, & que j'honore & estime infiniment. J'avois souhaité cette grace pour vous, lorsqu'on reforma les Monasteres de Tours, mais comme il faut que les vocations viennent du Ciel, je ne vous en parlay point, ne voulant pas mettre du mien en ce qui appartient à Dieu seul. Vous avez été abandonné de vôtre Mere & de vos parens; cet abandonnement ne vous a-t-il pas été utile? Lors que je vous quittay, n'ayant pas encore douze ans, ce ne fut qu'avec des convulsions étranges qui n'étoient connues que de Dieu, mais il falut obeir à sa divine volonté, qui vouloit que les choses se passassent de la sorte, me faisant esperer qu'il auroit soin de vous: Mon cœur s'affermir pour surmonter la difficulté qui avoit retardé mon entrée en Religion dix ans entiers, & encore falut-il que la necessité de faire ce coup me fut signifiée par mon Directeur, & par des voyes que je ne puis confier à ce papier, mais que je vous dirois volontiers à l'oreille. Je prevoyois l'abandonnement de nos parens, qui m'a donné mille Croix, joint à l'infirmité humaine qui me

*Lettre  
du 4.  
Septemb.  
1645*

faisoit craindre vôtre perte. Lorsque je passay par Paris, il m'étoit facile de vous placer, la Reine, Madame la Comtesse de B. & Madame la Duchesse d'A. que j'ay remerciée du bien qu'elle vous a voulu faire, ne m'eussent pas refusé ce que j'eusse désiré pour vous: Mais la pensée me vint pour lors, que si vous étiez avancé dans le monde, vôtre ame seroit en danger de se perdre. De plus les pensées qui m'avoient autrefois occupé l'esprit, pour ne désirer que la pauvreté d'esprit pour vous & pour moy, me firent refoudre de vous laisser une seconde fois entre les mains de la Mere de misericorde, me confiant que puisque j'allois donner ma vie pour le service de son bien-aimé fils, elle prendroit soin de vous. Ne l'aviez-vous pas aussi prise pour Mere quand vous entrâtes dans vos études? Vous ne pouviez donc attendre d'elle, qu'un bien pareil à celui que vous possédez. Les avantages qui se sont presentez pour vous à Paris, eussent été quelque chose selon le monde, mais ils eussent été infiniment audessous de ceux que vous possédez à present. Je crois, & la vôtre me l'assure, que vous ne les regrettez pas, non plus que les disgraces de vôtre condition dont vous me parlez, qui ne sont nullement considerables. Je ne sçay pas qui vous en a donné la connoissance, car je n'eusse eu garde de vous en parler: Je ne vous ay jamais aimé que dans la pauvreté de JESUS-CHRIST, dans laquelle se trouvent tous les tresors: Vous n'étiez pas encore au monde, cela est certain, que je la souhaitois pour vous, & mon cœur en ressentoit des mouvemens si puissans, que je ne les puis exprimer. Vous êtes donc maintenant dans la milice, mon tres-cher fils, au nom de Dieu, faites état de la parole de JESUS-CHRIST, & pensez qu'il vous dit, *que celui qui met la main à la charruë, & qui tourne la veuë en arriere, n'est pas propre pour le Royaume des Cieux.* Ce qu'il vous promet est bien plus grand que ce qu'on vous faisoit esperer, & que vous ne devez estimer que *boüe & fange pour vous acquerir IESVS-CHRIST.* Vôtre glorieux Patriarche saint Benoist vous en a donné un grand exemple. Imitz-le au nom de Dieu, & que mon cœur reçoive cette consolation à la premiere flotte, d'apprendre que mes vœux offerts à la divine Majesté depuis vingt & un an sans intermission, ayent été receus au Ciel. Il ne se passe jour que je ne vous sacrifie à son amour sur le cœur de son bien-aimé fils: plaise à sa bonté, que vous soyez un vray holocauste, tout consommé sur ce divin Autel.

son fils passa son année de Noviciat dans un entier oubly du monde, & nourry des douceurs de la grace il porta avec joye le joug de l'obeissance,

Luc. 9.  
62.

Philipp.  
8. 8.

l'obeïſſance , & les autres auſteritez du genre de vie où il ſ'étoit engagé. Mais cependant la venerable Mere quoy que ſoulagée de ſes peines continuoit encore à ſouffrir à ſon occaſion , & elle eut même un redoublement de chagrin & de douleur. Quelques perſonnes ſ'étant oppoſées à la Profeſſion du Novice à cauſe d'une dette qu'il avoit contractée dans le ſiecle , & que l'on n'avoit pas en la commodité d'aquitter , le Religieux qui le conduiſoit dans le Noviciat , eut la prudence de ne lui en rien dire, de peur de le troubler dans ſes exercices de pieté , & même eut la charité de répondre de cette dette. Mais cette tranſe ne fut pas inconnüe à la venerable Mere, car entre les graces dont Dieu la favorifoit , elle avoit le don de connoître quelquesfois ce qui ſe paſſoit dans les lieux éloignez. Elle ſçeut donc de ſa demeure du Canada l'oppoſition formée par ces creanciers , & elle eut crainte que cette difficulté n'embarraſât ſon fils , & ne l'empêchat d'achever ſon ſacrifice. Mais enfin le Novice ayant fait Profeſſion la joye ſucceda à l'inquietude , & elle ne penſa plus qu'à rendre graces à Dieu de l'avoir pleinement exaucée. Elle en parle ainſi dans une de ſes lettres.

Il me ſemble que je vous voy dans l'impatience de ſçavoir ſi j'ay tant ſouffert ? Ouy , mon cœur ne vous peut rien celer , & je n'en ſuis pas au bout : Car la crainte que j'avois que vous ne tombaſſiez dans les precipices , auſquels vous couriez dans le ſiecle, me fit faire un accord avec Dieu , que je portafſe la peine de vos pechez en ce monde , & qu'il ne vous chariât pas par la privation du bien qu'il m'avoit fait eſperer pour vous. Et en effet , vous ne croiriez pas combien j'ay ſouffert de grandes Croix à ce ſujet , & même ſur le point que vous alliez faire Profeſſion, je fus contrainte de ſortir de table , & de me retirer pour vous aller offrir à Dieu. Mes Croix prirent fin pour vous en ce temps là, ainſi que je l'ay remarqué ayant veu vos lettres , & confronté ce qui ſ'étoit paſſé en moy. Je vous dis tout cecy afin de vous faire voir combien Dieu vous aime , vous attirant à luy par des voyes toutes pleines de ſa bonté , & afin que vôtre vie ſe conſume en des actions de graces continuelles. Puis témoignant la joye qu'elle receut apprenant que Dieu lui avoit fait l'honneur de le recevoir au nombre de ſes ſerviteurs , elle dit dans la même lettre : Quand j'ay appris que vous étiez tout à Dieu par les liens de la Profeſſion , mon cœur a reçu la plus grande conſolation que d'aucune autre nouvelle que j'ay appriſe en ma vie. C'a été la bonté infinie de Dieu qui m'a fait cette grace en vous la faiſant. Je vous avois donné à elle avant que vous fuſſiez né ; Lors que vous fû-

*Lettre  
du 1.  
Septemb.  
1643.*

tes au monde, mon cœur soupiroit sans cesse après elle, afin qu'il luy plût de vous accepter : Enfin lorsque vous aviez environ treize ans elle m'accorda qu'elle auroit soin de vous, ce qui donna à mon cœur un repos que je ne vous puis dire : Quand vous fûtes devenu plus grand, & que l'on me disoit que vous vous émancipiez un peu trop, j'entray dans des Croix à vôtre sujet, qui me faisoient sans cesse recourir à Dieu, que je sçavois bien pourtant ne vous devoir pas manquer, mais vous pouviez renverser ses desseins par vos manquemens, ou plutôt moy en être la cause. Je donnay à Dieu pour garant de vôtre ame la sainte Vierge & saint Joseph, par lesquels je vous offrois chaque jour à sa bonté.

Il se passa ensuite plusieurs années pendant lesquelles son fils continua ses études, & exerça divers emplois dans le Cloistre, il fut élevé à une des principales Charges de sa Congregation, & comme il s'en croyoit indigne, il eut du déplaisir de se voir dans une fonction qui surpassoit sa capacité : surquoy la venerable Mere luy donna cet excellent avis d'aimer dans cet employ l'ordre & la volonté de Dieu qui l'y avoit appelé, mais non pas l'honneur & l'élevation qui y étoit attachée, afin qu'il se maintint toujours dans des sentimens d'une profonde humilité. C'est là le principe sur lequel elle raisonne dans une de ses lettres écrite sur ce sujet.

*Lettre  
du 12.  
Octobre  
1668.*

Dieu soit beny, dit elle, de la maniere dont il dispose de vôtre personne. Ce n'est pas vous qui choisissez vos emplois, & je ne m'étonne pas si vous avez été surpris du dernier que vous exercez maintenant, puisqu'en effet nous devons toujours penser de nous-mêmes ce que nous sommes en verité : Abandonnez-vous donc à sa divine conduite, sans faire aucun regard sur vous-même, parce que vous ne vous retirerez pas de cet abîme, puisque nous n'arriverons jamais jusqu'au centre de nôtre neant. Tout ce que je souhaite à vôtre égard n'est point pour vous-même, ny à cause de ce que vous m'êtes selon le sang, mais que vous soyez, autant qu'il est en vous, un digne instrument de la gloire de Dieu. Pour mon particulier je vous avouë, que mes veritables sentimens sur vous & sur moy sont d'apprehender l'élevation ; Et sur la nouvelle que j'ay apprise de l'honneur que vos Reverends Peres vous ont fait de vous élever à la charge que vous avez à present, j'ay commencé de craindre, mais ayant fait reflexion devant Dieu sur cette matiere, mon esprit s'est arresté par une pensée qui m'a consolée, que les serviteurs de Dieu se laissent conduire à son esprit, & que si Dieu ne vous vouloit pas en cet employ, ils n'auroient pas jetté les yeux sur vous.

## DE L'INCARNATION.

451

Voilà, Mon tres-cher fils, ce qui s'est passé en moy dans cette occasion; ensuite dequoy je me suis laissée aller à traiter avec nôtre divin Sauveur sur la fidelité de ses promesses: sa bonté m'avoit fait l'honneur & la misericorde de me promettre en vous quittant pour son amour, & pour obeir à ce qu'elle demandoit de moy, qu'elle auroit soin de vous; Voyez, mon tres-cher fils, si vous n'experimentez pas la verité & l'effet de ses divines promesses: pourquoy vous & moy aurions nous soin de nous-mêmes pour vouloir cecy ou cela? Tenons nous toujourns au dernier lieu & cachez dans nôtre poussiere; Nôtre divin Maître qui nous trouvera là, nous en retirera si c'est pour sa gloire & pour nôtre bien, car il est si bon qu'en voulant sa gloire, il veut aussi nôtre bien & nôtre sanctification: Je l'ay toujourns éprouvé, étudiez-vous à considerer ses saintes démarches & sa conduite sur vous dans tous les états de vôtre vie, & vous connoitrez cette verité, qui seroit capable de faire fondre tous les cœurs d'amour pour un Dieu si liberal & si magnifique. Ne me dites plus que vous aimeriez mieux la solitude, & la vie retirée que les emplois: Ne les aimez pas parce qu'ils sont éclatans, mais parce qu'ils sont dans l'ordre de la volonté, & de la conduite de Dieu. Il est pourtant bon que vous ayez la veuë de vôtre incapacité & de vôtre insuffisance, car c'est ce que Dieu opere pour vôtre sanctification en vous tenant humble à vos yeux. Du reste contentez-vous d'être où Dieu vous veut; vous y trouverez vôtre perfection, & Dieu aura soin de vous par tout: Soyez élevé, soyez abaissé, pourveu que vous soyez humble, vous serez heureux.

*Lettre  
du 25.  
Septemb.  
1670.*

Elle avertit aussi son fils de regarder dans l'employ qu'il avoit l'accomplissement des promesses que Dieu luy avoit faites de ne le point abandonner, lors qu'elle l'abandonna elle-même pour se retirer dans l'asile de la vie Religieuse, c'est la reflexion qu'elle fait dans une autre lettre qu'elle écrit à son fils.

Vos lettres m'ont donné sujet de louer Dieu de ses bontez sur vous & sur moy: Il est vray que la plus grande joye que j'aye en ce monde, est d'y faire reflexion; & je vois que celle que vous y faites sur l'experience que vous en avez, vous touche vivement, & qu'elle vous est utile. N'estes-vous pas bien-aïse, mon tres-cher fils, de ce que je vous ay abandonné à sa sainte conduite en vous quittant pour son amour? N'y avez-vous pas trouvé un bien qui ne se peut exprimer? Sçachez donc encore une fois qu'en me separant actuellement de vous, je me suis fait mourir toute vive, & que l'esprit de Dieu qui étoit inexorable aux tendresses que j'avois pour vous,

*Lettre  
du 30.  
Juillet  
1669.*

ne me donnoit aucun repos , que je n'eusse executé le coup ; il en falut passer par là , & luy obeir sans raison , parce qu'il n'en veut point en l'execution de ses volontez absolües. La nature qui ne se rend pas si tôt quand ses interets y sont engagez , sur tout quand il s'agit de l'obligation d'une mere envers un fils , ne se pouvoit refoudre. Il me sembloit qu'en vous quittant si jeune , vous ne seriez pas élevé en la crainte de Dieu , & que vous pourriez tomber en quelque mauvaise main , ou sous quelque conduite où vous seriez en danger de vous perdre , & ainsi que je serois privée d'un fils que je ne voulois élever que pour le service de Dieu , demeurant avec luy dans le monde jusques à ce qu'il fût capable d'entrer en quelque sainte Religion , qui étoit la fin à laquelle je l'avois destiné. Ce divin esprit qui voyoit mes combats étoit impitoyable à mes sentimens , me disant au fond du cœur : viste , viste , il est temps , il n'y a plus à tarder , il ne fait plus bon dans le monde pour toy. Alors il m'ouvroit la porte de la Religion , sa voix me pressant toujours par une sainte impetuosité qui ne me donnoit point de repos ny de jour ny de nuit ; Il faisoit mes affaires , & mettoit les dispositions du côté de la Religion d'une maniere si engageante , que tout me tendoit les bras , en sorte que si j'eusse été la premiere du monde & que j'eusse apporté de grands biens , il n'y eût pas eu plus d'agrément. Dom Raymond faisoit tout ce qu'il falloit auprès de ma Sœur , & luy-même me mena où Dieu me vouloit. Vous vintes avec moy , & en vous quittant , il me sembloit qu'on me separât l'ame du corps avec des douleurs extrêmes. Et remarquez que dès l'âge de quatorze ans , j'avois une tres-forte vocation à la Religion , laquelle ne fut pas executée , parce qu'on ne correspondoit pas à mon desir ; mais depuis l'âge de dix-neuf à vingt ans , mon esprit y demouroit , & je n'avois que le corps dans le monde pour vous élever jusques au moment de l'execution de la volonté de Dieu sur vous & sur moy. Après que je fus entrée , & que je vous voyois venir pleurer à nôtre parloir , & à la grille de nôtre Chœur ; que vous passiez une partie de vôtre corps par le guichet de la Communion ; que par surprise , voyant la grande porte Conventuelle ouverte pour les ouvriers , vous entriez dans nôtre cour ; que vous avisant qu'il ne falloit pas faire ainsi , vous vous en alliez à reculons , afin de pouvoir découvrir si vous ne me pourriez voir ; quelques unes des Sœurs Novices en pleuroient , & me disoient que j'étois bien cruelle de ne pas pleurer , & que je ne vous regardois pas feu-

## DE L'INCARNATION.

453

lement : Mais hélas, les bonnes Sœurs ne voyoient pas les angoisses de mon cœur pour vous, non plus que la fidélité que je voulois rendre à la tres-sainte volonté de Dieu. La batterie recommençoit; lorsque pleurant vous veniez dire à la grille qu'on vous rendit vôtre Mere; ou qu'on vous fît entrer pour être Religieux avec elle. Mais le grand coup fut lors qu'une troupe de jeunes enfans de vôtre âge vinrent avec vous vis à vis des fenestres de nôtre Refectoir disans avec des cris étranges qu'on me rendît à vous; & vôtre voix plus distincte que la leur disoit lamentablement qu'on vous rendit vôtre Mere: & que vous la vouliez avoir. La Communauté qui entendoit tout cela étoit vivement touchée de douleur & de compassion, & quoy que pas une ne me témoignât être importunée de vos cris, je crus que c'étoit une chose qu'on ne pourroit pas supporter, & qu'on me renvoyroit dans le monde pour avoir soin de vous. A la sortie de graces, lorsque je remontois au Noviciat, l'Esprit de Dieu me dit au cœur que je ne m'affligeasse point de tout cela, & qu'il prendroit soin de vous. Ces divines promesses mirent le calmé en tout moy-même; & me firent experimenter que les paroles de Nôtre Seigneur sont esprit & vie, & qu'il étoit fidèle en ses promesses, en sorte que si tout le monde m'eût dit le contraire que ce que m'avoit dit cette parole interieure, je ne l'eusse pas crû, & depuis je n'eus plus de peine de ce côté là; mon esprit, & mon cœur jouïssent d'une paix si douce dans la certitude que je ressentois que les promesses de Dieu s'accompliroient en vous, que je voyois toutes choses faites à vôtre avantage, & des suites pour vous faire avancer dans les voyes que j'avois desirées pour vôtre éducation. Incontinent après vous fûtes envoyé à Rennes pour étudier, puis à Orleans, la bonté divine me donnant accez auprès des Reverends Peres Jesuites qui eurent soin de vous: Vous sçavez les secours de Dieu à ce sujet. Enfin, mon tres-cher fils, vous voila aussi bien que moy dans l'expérience des infinies misericordes d'un si bon Pere; laissons-le faire, nous verrons bien d'autres choses; si nous luy sommes fidèles.

Elle aimoit son fils autant qu'elle y étoit obligée par sa qualité de mere, mais elle l'aimoit pour Dieu & non pour le monde ou pour satisfaire ses inclinations naturelles; Elle lui desiroit des biens autant qu'on en peut desirer, mais elle lui desiroit ceux de la grace & non ceux du siecle. Avec cet amour heroïque & ces desirs tout celestes, qui sont le veritable amour & les veritables desirs que les peres & les meres doivent avoir pour leurs enfans, elle lui étoit

*Au mé-  
me, lett.  
du 26.  
Aoust  
1553.*

impitoyable quand elle le regardoit par rapport au monde, & ne consideroit que ce qui lui pouvoit être utile pour le Ciel. Je ne puis mieux exprimer ses sentimens que par ces paroles qu'elle lui dit dans une lettre : Sçavez-vous bien mon tres-cher fils, qu'il ne m'a jamais été possible de rien demander à Dieu pour vous que les vertus de l'Evangile, & sur tout que vous fussiez l'un de ses vrais pauvres d'esprit, m'ayant semblé que si vous êtes remply de cette divine vertu, vous posséderez en elle toutes les autres éminemment; car il est tres-vray que sa vacuité toute sainte est capable de la possession de tous les biens de Dieu envers sa creature. Puisque vous voulez que je vous parle sans réserve, il y a plus de vingt-cinq ans que la divine bonté m'a donné tant d'impressions de cette vérité à vôtre égard que je ne pouvois avoir d'autres mouvemens que de vous présenter à elle, & lui demander pour vous, ou plutôt c'étoit l'esprit qui m'inspiroit, & qui lui demandoit pour vous avec des gemissemens inexplicables, que cette divine pauvreté d'esprit fût vôtre partage, l'esprit du monde m'étant pour vous un monstre horrible.

*Lettre  
du  
1647.*

Mais elle declare bien plus fortement les sentimens de son cœur dans une autre lettre où elle dit ces paroles. Et quoy, sçavez-vous bien mon tres-cher fils, que vous me faites des reproches d'affection que je ne puis souffrir sans vous faire une repartie qui y correspond, car je suis encore en vie puisque Dieu le veut. En effet vous avez sujet en quelque façon de vous plaindre de moy; & moy je me plaindrois volontiers, s'il m'étoit permis, de celui qui est venu apporter sur la terre un glaive qui fait de si étranges divisions. Il est vray qu'encore que vous fussiez la seule chose qui me restoit au monde, où mon cœur fût attaché, il vouloit nous separer lorsque vous étiez encore à la mammelle, & pour vous retenir j'ay combattu près de douze ans, encore en a-t-il fallu partager quasi la moitié. Enfin il fallut ceder à la force de l'amour divin, & souffrir ce coup de division plus sensible que je ne le vous puis dire; mais cela n'a pas empêché que je ne me sois estimée une infinité de fois la plus cruelle de toutes les meres. Je vous en demande pardon, mon tres-cher fils, car je suis cause que vous avez eu beaucoup d'affliction; mais consolons-nous en ce que la vie est courte, & que nous aurons avec la misericorde de celui qui nous a ainsi separés en ce monde, l'éternité entière pour nous voir & nous jouir en luy.

Elle continua toujours depuis ces rigueurs innocentes en son

## DE L'INCARNATION.

455

endroit, ne desirant & ne demandant pour lui, que ce qui le pouvoit unir plus parfaitement à Dieu aux dépens même de toutes ses inclinations, de son honneur, & de sa vie. Voicy comme elle parle: Que je serois consolée, si on me venoit dire que vous eussiez perdu la vie pour JESUS CHRIST: Et si je me trouvois dans l'occasion qu'on vous fît cette insigne faveur, nôtre divin Epoux me donne assez de courage pour vous repousser dans le feu ou sous la hache, en cas que vous voulussiez esquiver le coup par la foiblesse de la nature, sçachant bien que je vous obligerois de vous rendre ce bon office. Et dans un autre endroit elle dit: O que je serois heureuse: si un jour on me venoit dire que mon fils fût une victime immolée à Dieu! Jamais sainte Simphorose ne fut plus contente que je le serois. Voila jusqu'où je vous aime, que vous fussiez digne de repandre vôtre sang pour JESUS-CHRIST. Il y avoit à Quebec un jeune homme qu'elle aimoit selon Dieu; & qu'elle avoit comme adopté par affection, parce qu'il lui representoit celui qui étoit véritablement son fils. Ce jeune homme étant tombé entre les mains des Hiroquois, & ayant été martyrisé par ces Barbares, elle en fit une feste, témoignant une joye tout à-fait sensible de la grace que le Ciel lui avoit faite; & desirant qu'il en fît une semblable à son fils, voicy ce qu'elle en écrit: J'avois un fils spirituel âgé de vingt deux ans nommé Joseph, lequel m'aimoit comme sa mere propre. Il a été trois jours & trois nuits dans des tourmens horribles en derision de nôtre sainte Foy, qu'il a confessée hautement jusqu'au dernier soupir de sa vie. Ce courageux serviteur de Dieu redoubloit ses prieres & ses louanges dans les tourmens, car il chantoit fort bien, & cela faisoit enrager ces Barbares. N'ay-je pas là un bon fils? c'est plutôt mon pere & mon Avocat auprès de Dieu. Je suis ravie de la haute grace qu'il a receuë en perseverant jusques à la fin. Si l'on m'en venoit dire autant de vous, mon tres-cher fils, Ah, qui pourroit dire la joye que j'en recevrais? Mais ces faveurs si signalées ne sont pas dans les ressorts de nôtre Election, mais dans les tresors des desseins de Dieu sur les ames choisies. Il me falloit contrefaire cette lettre par ce dernier souhait pour vous, qui est un des plus grands témoignages de mon affection pour la personne qui m'est la plus chere.

*Lettre  
du 3.  
Octobre  
1645.*

*Lettre  
du 1.  
Septemb.  
1643.*

*Lettre  
du 30.  
Aoust  
1650.*

Ce ne sont pas là les paroles d'une personne qui aime la terre & qui soit attachée à la chair & au sang, mais d'une ame toute remplie de Dieu, & qui desiroit que son fils en fût remply comme elle. C'est ainsi que la charité purifie & eleve l'amour naturel

que les ames saintes ont pour leurs proches, & les met en état de pouvoir dire avec le grand Apôtre *qu'elles ne connoissent plus personne selon la chair*, & qu'elles souhaitent que tous ceux qu'elles aiment soient *dans les entrailles*, & ayent part aux plus precieuses faueurs de *IESVS-CHRIST*.

2. Co-  
rinth. 5.  
16.  
Phil. 1.  
8.

## CHAPITRE VIII.

*I. Les hauts sentimens qu'elle avoit de la pureté de Dieu, & les effets que ces sentimens caufoient en elle. II. Que l'état de l'union intime avec Dieu ne peut rien souffrir d'impur. III. Que l'impureté sous l'ombre & l'apparence de la pureté se veut quelquefois glisser dans l'ame. IV. Differens principes de la revolte des passions. V. Elle décrit en termes generaux & d'une tierce personne ses pensées, ses sentimens & ses dispositions interieures dans la revolte de ses passions. VI. Et comme cette revolte compatissoit avec l'union intime, & avec la paix fonciere de son ame.*

**C'**Etoit cette pureté suprême de Dieu qui me picquoit l'ame, qui me faisoit pousser ces élans, & qui ensuite me faisoit abandonner à tout par un parfait aneantissement de moy-même, & par une perte entiere de tout honneur, & de toute reputation : rien ne me touchoit que la pureté dont je souhaittois le regne plus que toutes choses, & dont je voyois plus clair que le jour l'extrême importance pour conserver l'esprit de Dieu. L'on ne peut dire ce que cet esprit saint demande d'une ame qu'il tient dans une union intime, habituelle, & continuelle avec lui ; Je le dis encore cela ne se peut dire : Et cela vient de ce que cette immense pureté de Dieu ne peut rien souffrir de ce qui lui est opposé : car j'ay souvent expérimenté que rien de souillé ne peut avoir entrée dans cette intime partie ou centre de l'ame qui est la demeure de Dieu & comme son Ciel, tandis que ce divin esprit en est le Maître, & que le demon même quoy qu'il soit un esprit tres-subtil & penetrant n'y trouve que de l'inaccessibilité. Il y a néanmoins de certaines exhalaisons d'imperfection & d'impureté spirituelle, qui proviennent de l'esprit de la nature corrompue, & qui ne sont autres que ces petites malignitez, ces petits gauchissemens, ces petits deguissemens qui pour faire un subtil mélange avec ce qui est de l'esprit veulent s'insinuer en ce cabinet sacré, & semblent même y avoir plus de facilité que les demons en ce qu'elles se couvrent d'un ombre

## DE L'INCARNATION.

457

bre de sainteté, de charité, de zele, de pieté, & enfin de gloire de Dieu, pour faire plus facilement alliance avec la pureté & la droiture de cet Esprit saint. Elles approchent à la verité fort près de ce sanctuaire, mais en vain, parce qu'en cet état habituel de l'union intime il n'y peut rien entrer de contrefait ny d'impur. L'on pourroit me demander ce que j'entens par cette revolte des passions dont j'ay parlé, & qui après mes grandes peines interieures de trois années, m'ont encore duré plus de quatre ans avec une aigreur dans le sens au regard de quelques personnes bonnes & saintes; & si cela peut compatir avec cette union intime de laquelle j'ay parlé. J'ay déjà dit que cela se peut, & voicy de qu'elle maniere il se fait. Il est à remarquer que les passions émeuës par une revolte semblable à celle dont je parle, ne sont pas comme celles qui viennent d'un naturel qui dans son fond est facile à s'émouvoir, ny comme celles dont les mouvemens sont fondez dans les mauvaises habitudes, & que ceux qui entrent dans la vie spirituelle s'efforcent de mortifier, & de dompter, pour s'avancer en la perfection, & pour acquerir par leur travail & avec l'assistance de la grace la paix & la tranquillité du cœur. Ceux cy ont pour l'ordinaire de grandes peines à se surmonter; il y faut de la meditation, des motifs, de l'examen, de l'étude, des resolutions, de la fidelité, & après tout cela, l'on a encore long-temps des attachemens à cecy ou à cela, & à soy-même encore plus qu'à toute autre chose. Mais dans la revolte dont je parle, bien loin qu'on soit arresté ou attaché à tenir ou à poursuivre ce que desire la passion émeuë; l'on porte le tout comme une flagellation extrêmement sensible, & très-difficile à supporter. Tout ce qui arrive de mal n'est point volontaire, mais plutôt c'est un aliment propre pour nourrir l'humilité & l'abnegation de la personne, & un poids qui fait que l'on a un grand mépris de soy-même. Si l'on s'échape de paroles ou de pensées, c'est par égarement: si l'on est contrarié, & persécuté contre la Justice, l'on sent bien un mouvement de colere ou d'aversion, mais il n'en sort aucun mauvais effet, car l'on porte dans le fond de l'ame une crainte de Dieu qui fait qu'on hait la vengeance & l'esprit d'aversion, & par laquelle l'on prevaut contre la passion. L'on bronche néanmoins quelquefois par foiblesse, lors que se rencontrant avec quelque personne de confiance l'on dit quelques paroles plaintives, par exemple l'on m'a fait cecy ou cela, l'on m'a dit telle injure, l'on m'a rendu telle injustice, & autres semblables. Au même moment l'ame reçoit tant de confusion voyant sa lâcheté, que

IV.

V.

VI. ce lui est un motif d'une tres-grande humiliation : cè qui l'afflige en cela, c'est qu'elle se croit être une inconstante qui n'a ny vertu ny solidité : & néanmoins tout cela compatit avec cette intime union qui est dans le centre de l'ame en une region de paix qui semble separée de l'ame même. Ce qui fait encore redoubler la souffrance, c'est cette aigreur dans la partie sensitive qui s'émeut au même-temps que quelque sujet antipatique ou capable d'aversion se presente, & je ne cesseray jamais de dire que c'est la chose du monde la plus affligeante à une ame qui a la crainte de Dieu & du peché, & qui aime la pureté de cœur. Or je laisse à penser, si cette ame est dans la crainte voyant en soy tant de foiblesses & de mauvais symptômes ; cela ne se peut dire, ny jusqu'à quel point s'étend son humiliation ; elle craint puissamment d'être trompée, elle croit qu'elle n'a jamais eu de vertus solides, elle est comme convaincue que ses passions n'ont été qu'endormies depuis le temps qu'elle a été appelée à la vie interieure jusques au temps que ces peines ont commencé, & que le peu qu'elle croyoit avoir eu d'interieur n'a pas été de Dieu, puisqu'il paroît si manifestement qu'il n'y a en elle ny fondement ny solidité de vertu. Elle a la pensée que toute sa paix & tous ses dons ont été faux, ou que s'ils ont été des faveurs du Ciel & de veritables graces, ainsi qu'on l'a crû, elle les a perduës par sa faute, & manque d'y avoir correspondu avec fidelité. Ce sont là les retours & les reflexions qui affligent l'ame. J'avois recours à Dieu lui parlant dans l'amour, & dans le familier accez que sa bonté me permettoit dans le centre de mon ame, afin qu'il fût touché de pitié, & qu'il lui plût de m'ôter cette disposition si contraire aux divines maximes de son fils bien aimé, & si opposée au pur amour qu'il desiroit de moy après tant de misericordes dont il m'avoit comblée. J'avois d'autres Croix dont je ne pouvois demander d'être délivrée, mais l'Esprit qui me conduisoit me pouffoit à demander de l'être de celle cy, & toujours en veuë de la pureté véritable si peu cherchée, si peu trouvée, si peu possédée dans la vie spirituelle. Après toutes mes demandes il me sembloit que j'étois encore plus captive, & plus étroitement liée qu'auparavant en de certains points, & que le sacré Verbe Incarne se plaisoit à mes liens & à mes peines : alors je m'abandonnois à ses voyes, qui m'étoient si inconnuës & si cachées, pour souffrir & porter ma peine tant qu'il l'auroit pour agreable.

## ADDITION.

**L**A Mere de l'Incarnation peut bien être appelée la femme Evangelique, puisqu'elle a eu un amour si particulier pour les maximes du Fils de Dieu, & que l'Evangile seul étoit la lumiere de sa conduite, & l'aliment où elle tiroit tout son soutien dans la vie spirituelle. Aussi ne se faut-il pas étonner si elle a bâti sur le roc comme l'homme Evangelique, & s'il n'y a rien dans sa vie qui ne soit fort & solide. C'étoit encore son refuge dans ses tentations; car se voyant comme abandonnée de Dieu, elle sçavoit que quoy qu'il arrivât, elle seroit toujours à couvert du naufrage, tandis qu'elle demeureroit enfermée dans un azile si assuré. C'est pourquoy comme la plupart de ces divines maximes reluisent dans la parfaite pratique des regles, c'étoit à quoy elle s'attachoit plus particulièrement dans le temps de ses grandes tentations. Car elle trouvoit à y pratiquer l'aversión du monde, le mépris des richesses, la fuite de l'honneur, la haine de soy même, l'amour des souffrances, la perte du propre jugement, & de la propre volonté, l'aneantissement de l'amour propre, & en un mot tout ce qu'il y a de plus saint dans les maximes de l'Evangile.

J'ay dit ailleurs qu'on ne pouvoit rien voir de plus exact, & qu'on l'eût prise pour une Regle vivante. Dès le moment qu'elle fut entrée en Religion, elle en voyoit toutes les pratiques si remplies de l'esprit de Dieu, qu'elle les preferoit aux vertus les plus éclatantes que l'on entreprenoit par le mouvement de la propre volonté. Mais ce fut encore toute autre chose dans la suite des années: car depuis qu'elle fut arrivée en Canada jusques à la fin de sa vie, on ne peut dire avec combien de promptitude & de fidelité; elle faisoit tout ce que la Regle demande d'une Religieuse. Elle regardoit d'un même œil les grandes & les petites Ordonnances, disant que la parfaite Observance demande une pareille exactitude dans les unes & dans les autres, & qu'on ne sera jamais bien fidele dans les grandes, si l'on ne l'est dans les petites. Elle étoit toujours la premiere levée, s'étant chargée de sonner elle-même le reveil, & ce qu'elle faisoit en cette rencontre, elle le pratiquoit en toutes les autres. Elle ne manquoit point de se retenir ses semaines pour ballayer le Monastere, laver la vaisselle, servir à la table, laver la lessive, & souvent suppléer à celles qu'elle en dispensoit, ou qui par incommodité ne s'en pouvoient acquitter. Ainsi elle étoit exacte

non seulement pour elle , mais encore pour toutes les autres , disant qu'étant la premiere en dignité , elle devoit aussi surpasser toutes les autres en humilité & dans l'Observance Reguliere. Ce n'est pas qu'étant hors de Charge elle relachât rien de cette vigueur ; au contraire on ne pouvoit rien faire de plus contraire à son inclination , que de la vouloir dispenser de ces mêmes offices , & de ces legeres Observances , si toutefois il y en avoit de legeres à son égard.

Quoy qu'elle fût chargée des soins de la maison , qu'elle fût engagée à veiller aux bâtimens que l'on faisoit faire , qu'elle fût obligée de dresser toutes les écritures qu'il falloit faire à l'arrivée & au depart des vaisseaux , elle ne manquoit jamais à rien. L'on eût dit , à la voir qu'elle eût eu deux personnes en une , se donnant toute aux affaires que Dieu demandoit d'elle , & toute à la pratique des regles où sa profession l'obligeoit. Lors même qu'elle se trouvoit au parloir , où elle étoit souvent appelée , étant visitée & consultée de la plus grande partie du pais , si elle entendoit sonner le signe pour assister à quelque regularité , elle prenoit une honneste liberté de prier les personnes de trouver bon qu'elle pût assister aux exercices de la Regle. Et pour le faire d'une maniere qui ne fût point desagréable ny incommode , sentant approcher le temps du signal , elle concluoit en peu de mots & mettoit fin à la conversation.

Son exactitude éclatoit plus particulièrement dans les exercices du Chœur , de sorte qu'en quelque employ qu'elle fût engagée , elle se trouvoit toujours presté pour y assister. Il n'y avoit point de fatigue ny de lassitude capable de l'en faire dispenser. Dans les temps qu'elle étoit occupée à la boulangerie , on la trouvoit quelquefois si fatiguée & abbatuë après avoir fait le pain de la Communauté & des domestiques , qu'à peine se pouvoit elle remuer sans se faire de grandes violences , & néanmoins au lieu de prendre du repos , elle se trouvoit aussi ponctuellement à l'Office & s'y tenoit avec la même décence que si elle eût eu toutes ses forces.

Parmy les regles qu'elle gardoit avec tant de fidelité , elle mettoit celle de ses offices particuliers qu'elle observoit avec la même exactitude. On l'a veüe dans les premieres charges de Superieure , d'Assistante , de Depositaire , de Maîtresse des Novices ; & dans les plus bas emplois de la lingerie , de la coûturerie , de la boulangerie , & autres semblables , & en tous ses offices son obeyssance a été admirable & sa fidelité sans pareille. On l'a veüe , non sans étonnement , quitter jusqu'à plus de vingt fois dans une matinée

ses ouvrages de peintures, étant appelée pour satisfaire aux devoirs de sa charge de Superieure ou de Depositaire, avec un visage toujours égal, & sans se rebuter en aucune maniere, ou dire une seule parole de plainte ou de chagrin; & elle faisoit de même quand elle travailloit à ses écritures & aux autres emplois qui demandoient une particuliere application.

Les oçcupations saintes n'étoient pas plus capables de la détourner de la pratique des regles communes, que les indifferentes. Encore qu'elle fût continuellement unie à Dieu, la nuit néanmoins luy étoit plus favorable à cause du repos & du dégagement des affaires: C'est pourquoy elle en passoit la plus grande partie en oraison & dans un recueillement plus intime: Mais comme elle preferoit l'obeïssance & la pratique de la regle à toute autre chose, elle se couchoit & se levoit aux heures réglées, pour ne se point montrer singuliere. Ainsi faisant oraison sur sa couche, elle gardoit la regle & satisfaisoit à sa devotion, disant qu'il importe peu en quelle posture soit le corps, pourveu que l'ame demeure dans le respect. Elle faisoit bien davantage au regard de la sainte Communion: car encore qu'elle eût bien desiré de communier tous les jours, ainsi qu'elle avoit fait autrefois, même dans le siecle, afin d'être toujours unie à celuy qu'elle aimoit uniquement: Elle ne le faisoit néanmoins qu'avec la Communauté, aimant mieux se priver de cette consolation, qui étoit la plus grande qu'elle eut en cette vie, que de se montrer singuliere, pour quelque pretexte que ce fût, même de devotion & de zele d'une plus haute sainteté. Elle sçavoit que celuy qui a dit qu'on le possede dans le tres-saint Sacrement, a aussi promis qu'on le trouveroit, quoy que d'une autre maniere, au milieu de ceux qui sont unis en communauté, & ainsi que si elle étoit separée de luy d'une façon, elle luy étoit unie d'une autre maniere.

La necessité qui contraind de ne pas garder la loy, n'a pas eu assez de force pour l'empêcher de garder la sienne. Pendant ses infirmités qui étoient tres-grandes, elle ne s'en couchoit pas plutôt & ne s'en levoit pas plus tard; & elle ne manquoit point de se trouver avec la Communauté à l'oraison de quatre heures l'Hyver aussi bien que l'Eté. Sa Superieure voyant que les infirmités de sa maladie luy devenoient insupportables, tant à cause de son âge que pour les froidures excessives du pais, la pria de faire son oraison dans une chambre où il y avoit un poëlle, mais elle la supplia avec tant d'instance de trouver bon quelle ne fût point sin-

gulièrè dans cét exercice de regularité, que la charitable Supérieure ne la voulut pas mécontenter; mais cependant desirant la soulager dans une occasion où elle s'estimoit estre obligée de le faire, elle ordonna que toutes les Sœurs prissent ce soulagement avec elle, afin de l'en faire jouir. En quoy il est difficile de dire lequel des deux étoit le plus édifiant, ou l'exactitude de la Mere de l'Incarnation à assister aux exercices de la Communauté, ou la charitable industrie de la Communauté à la soulager, sans donner atteinte à la Regle qui vouloit que l'oraison se fit en commun.

Il en étoit de même de la nourriture, car ses infirmitèz étant devenuës extrêmes & comme incurables, la Depositaires qui sca-voit que les salines lui causoient des incommoditez extraordinaires, lui changeoit par une charitable compassion ces sortes de viandes en des portions de ris ou de bouillie qu'elle lui reservoit des jours auxquels on en servoit à la Communauté. Cette singularité lui faisoit bien de la peine, & elle eut mieux aimé être malade en faisant comme les autres, que de se bien porter en s'écartant de la vie commune. Néanmoins comme elle ne pouvoit refuser ce soulagement que l'affection de ses Religieuses l'obligeoit de prendre, elle le recevoit avec une humble & douce condescendance jusqu'à ce que s'étant apperçûe que cette reserve faisoit que les portions des autres étoient un peu justes, elle n'en voulut plus prendre qu'à condition que ce qu'on lui réserveroit ne viendroit que des restes de la refection des autres. Elle le voulut ainsi, afin de n'être à charge à personne, & de recompenser par l'humilité le tort qu'elle croyoit faire à la Regle commune par cette singularité; & il falut lui accorder ce qu'elle desiroit, sans quoy elle se fût privée de ce petit soulagement, & fût tombée dans de grandes maladies.

Une autrefois la même Depositaires lui fit faire un peu de pain doublement cuit, dans lequel elle faisoit mettre un peu de beurre & d'anis. Elle en usa quelque temps le matin par condescendance, & pour ne point mécontenter l'Officiere qu'elle voyoit user de tant de charité en son endroit; mais voyant qu'elle continuoit à lui en donner, elle n'en voulut plus prendre, quoy qu'elle l'aimât, & que ses foiblesses d'estomach en fussent soulagées. Mais enfin voyant que cette charitable Officiere prenoit tant de peine à son occasion, & d'ailleurs ne voulant pas la blâmer entierement, parce qu'elle agissoit par un principe de charité, elle crut qu'il n'y avoit point de moyen d'empêcher les effets de son affection, qu'elle prenoit pour de grands inconveniens, qu'en la déchargeant de son Office:

Elle l'en dechargea en effet, & prevenant celle qu'elle mettoit en sa place, elle la pria de ne lui point choisir sa nourriture, & de ne lui rien donner de particulier. Car, disoit-elle, je ne suis rien & ne merite rien; & quand Dieu me feroit souffrir mille fois davantage, il ne me feroit point de tort, & je n'aurois nul sujet de m'en plaindre.

Il arrivoit quelquefois qu'on lui preparoit quelque mets extraordinaire pour son repas, parce qu'outre les indigestions auxquelles elle étoit sujette, les huit années dernières de sa vie, il lui étoit resté d'une grande maladie qu'elle eut une amertume continuelle dans la bouche, laquelle se communiquant aux viandes lui donnoit du dégoût, & même de l'horreur de toute nourriture, en sorte qu'elle ne pouvoit plus manger que par un principe de vertu, & sans souffrir une espece de tourment; mais quand elle s'en appercevoit, elle alloit à la cuisine avant le repas, & empêchoit qu'on ne lui donnât rien de particulier.

Quand on lui representoit que les viandes communes la feroient mourir, elle répondoit doucement, Non, vous ne me connoissez pas; ce sont les viandes communes qui me font vivre, & la singularité est capable de me donner la mort.

Ce fut pourtant ce qui causa sa dernière maladie: car s'étant forcée à manger d'une viande qui lui étoit contraire; & qui lui avoit été servie par mégarde contre l'ordre de la Supérieure, elle souffrit des douleurs dont on ne la put guerir. Ce fut alors qu'on apprit un secret que d'on ne sçavoit pas encore, & qui étoit la cause de l'amour incomparable qu'elle avoit pour la vie commune, & pour l'observation exacte des pratiques de la Regle: Car comme la Supérieure lui faisoit un peu devant sa mort un amoureux reproche, que c'étoit elle qui s'étoit reduite à cet état à cause des instances qu'elle avoit faites pour ne rien prendre de particulier au Refectoir, quand l'on y avoit servy des choses contraires à sa santé, Elle lui répondit: quand je ne suis point malade, il faut que je vive comme les saines. Lorsque Dieu me montra le Canada en vision, & qu'il me promit de m'y faire aller, il me fit connoître en même-temps que sa volonté étoit que j'y vecusse à l'Apostolique, mangeant de tout ce qui me seroit présenté des viandes communes, & qu'en tout le reste j'évitasse la singularité. C'est une loy que j'ay toujours eüe devant les yeux de mon esprit après l'avoir communiquée à mes Directeurs, & dont je n'ay pû me departir, pour peu que ce fût. Au

reste ma santé & ma vie font de peu de conséquence, mais ma grande affaire est d'obeir à Dieu & d'accomplir ses volontez qui me sont manifestées dans les Regles de la Communauté.

Enfin son attachement à la vie commune & aux plus petites pratiques de la Religion à été si admirable, qu'elle eût pû dire au regard de sa Regle, ce que le Fils de Dieu disoit au regard de l'ancienne Loy, *qu'il n'y avoit pas un iota ny un seul point qui ne fût accompli*. C'est peut-être pour ce sujet, qu'à moins d'y prendre garde de près, l'on ne remarquoit rien en elle d'extraordinaire, parce qu'elle mettoit tout son soin & toute sa vertu, à ne rien faire que l'ordinaire & le commun. Mais elle le faisoit d'une maniere si sainte, avec un interieur si élevé, & dans des desirs si fervens de plaire à Dieu, que c'est cet ordinaire même, & ce commun qui l'ont renduë extraordinaire & admirable en toutes choses.

## CHAPITRE IX.

- I. Elle étoit tellement la maîtresse de ses passions quoy que revoltées, qu'il ne paroïssoit rien au dehors de ce qui se passoit en son interieur. II. Lumiere de son esprit pour éviter les scrupules que le Demon lui vouloit susciter. III. Elle sort de la Charge de Superieure, & la Mere Marguerite de saint Athanase est éléuë en sa place. IV. La Communauté s'attache à de nouvelles constitutions accommodées aux circonstances du país, en quoy elle est puissamment aidée par le Reverend Pere Lallemant Jesuite.*

- I.** Dans la suite de l'état dont je viens de parler, Nôtre Seigneur me faisoit la grace de me comporter de telle sorte avec le prochain, & dans les affaires de la Communauté qu'il ne parut rien à l'exterieur de ce qui se passoit au dedans; ce n'est pas comme j'ay déjà dit, que je ne commis des fautes par égarement, mais il étoit facile de voir que c'étoient des fautes passageres, & que le cœur n'avoit rien de mauvais: & en effet par la misericorde de Dieu, je n'avois de l'attachement à aucune chose qui eut ombre de mal. Le diable me vouloit mettre en scrupule de ce que je n'avois point de scrupules, eu égard à mes imperfections, & par là me jeter dans de nouveaux troubles d'esprit, mais la bonté de Dieu me preserva de ce mal par la clarté qu'elle me donnoit dans le fond de l'ame, qui me faisoit nettement & sans raisonner distinguer le vray d'avec le faux. Les personnes avec lesquelles j'avois à traiter

à traiter m'estimoient prudente, candide, sincere, d'une grande patience, & avoir d'autres qualitez dont l'on fait estime, & que je ne croyois pas avoir, n'y faisant pas de reflexion; mais plutôt la veüe de mes bassesses cotrebalançoit le peu de bien qui étoit en moy, en sorte que j'étois bien éloignée d'en avoir des pensées de vanité. Si j'avois la veüe des talens que Dieu m'avoit donnez pour les divers emplois des états & des conditions où il m'avoit appelée, je voyois clairement, & ce me sembloit avec conviction d'esprit, que comme un autre enfant prodigue j'avois tout perdu par mes infidelitez, & que j'avois abusé des graces & des faveurs interieures & exterieures qu'il m'avoit communiquées; ainsi tout servoit à mon humiliation & à mon aneantissement. Pendant le cours des six années que je demeuray en la Charge de Superieure nous prîmes les experiences de ce qui se pouvoit, & de ce qui ne se pouvoit pas observer, pour nous regler conformement à nôtre Institut sur le païs. Nous nous servîmes en cet espace de temps d'un petit reglement que nous avons fait par la conduite du Reverend Pere Vimond Superieur des Missions, & par le conseil des Reverends Peres de Brebœuf, le Jeune & de Quen qui tous s'étoient portez avec une grande charité à nous assister en cela, & en tout ce qui regardoit l'établissement & l'avancement spirituel & solide de nôtre Communauté. Ces six ans donc étant expirez depuis nôtre arrivée en ce païs, la Mere Marguerite de saint Athanase tres-vertueuse Religieuse, & une de cellès qui nous furent envoyées la seconde année de nôtre établissement par nos Reverendes Meres Ursulines du Faux-bourg saint Jacques à Paris, fut éluë Superieure en ma place en l'an mil six cens quarante-cinq. La même année le Reverend Pere Jerôme Lallemand Superieur de la Mission des Hurons vint à Quebec pour y prendre la Charge de Superieur des Missions de la nouvelle France, que le Reverend Pere Vimond quittoit. Nôtre Seigneur me donna des mouvemens extraordinaires que c'étoit à lui que je me devois adresser, & par lequel il me vouloit aider pour ma conduite particuliere dans ses voyes, pour le general de nôtre Communauté, & enfin pour tout ce qui étoit de nos accommodemens, de la perfection de nôtre union, de nos Constitutions, de nos ceremonies & de tout le reste: en quoy je ne fus pas trompée, parce que dès cette premiere année, nous écrivîmes en France aux personnes qui nous avoient envoyées, afin d'avoir leurs avis & leurs consentemens pour faire icy des constitutions convenables à la qualité & aux circonstances de ce païs, & selon les experiences que

III.

IV.

nous avons de ce qui se pouvoit faire. Leurs consentemens & leurs approbations pour tout ce qui seroit fait icy nous furent envoyées par la flote de l'année suivante, ce qui nous consola beaucoup de voir l'union avec laquelle se comportoient nos Meres de l'une & de l'autre Congregation. Nous mêmes ensuite tous nos papiers & nos memoires entre les mains de ce Reverend Pere, qui nous tenoit aussi lieu de Superieur, étant le principal Ecclesiastique du País, le suppliant de vouloir prendre la peine de nous dresser des Constitutions & des Reglemens conformes à nôtre union, & accommodées au país selon les experiences que nous y avons déjà faites. Il le fit avec une entiere charité & une si grande déference à nos sentimens qu'il n'y a Chapitre que chaque Sœur n'ait lû trois fois, & dont elle n'ait conféré avec lui disant avec toute liberté ses pensées & ses sentimens sur ce qu'elle avoit lû. Il étoit ensuite présenté à la Communauté pour être receu par suffrages secrets, & il n'y en a pas eu un seul que toutes les Sœurs n'ayent receu, quoy que par une deliberation du Chapitre nous eussions ensemble conclu que nous recevriions de la main du Reverend Pere tout ce qu'il feroit, sans y apporter toutes ces formalitez, mais il voulut que pour une plus grande liberté, le tout fust receu par suffrages. Nous en avons toutes chacune un exemplaire écrit à la main pour nôtre usage, mais ils furent tous brûlez par nôtre incendie, excepté celui que le Reverend Pere avoit retenu pardevers lui, & qui depuis nous a servy d'original pour en transcrire d'autres. Il faut avouer qu'il ne se peut rien voir de mieux concerté, ny de plus propre pour nôtre dessein & Institut en ce país : Aussi en tirons-nous de grands profits ; & la bonté & misericorde de Dieu y a donné une tres-ample benediction, de sorte que nous avons des obligations infinies à ce bon & charitable Pere de nous avoir donné un si riche tresor, & qui est si remply de l'Esprit de Dieu & des maximes du saint Evangile.

#### A D D I T I O N.

**E**Ncore que la Mere de l'Incarnation fût la maîtresse de ses passions, & qu'elle leur tint tellement la bride que nulle ne la pouvoit surprendre pour éclater au dehors, ainsi qu'elle vient de dire ; dans les temps néanmoins qu'elle étoit le plus plongée dans l'abîme de ses peines interieures, & sur tout dans sa tentation d'aigreur contre le prochain, il en paroïssoit quelquefois des legeres marques par des réponses moins douces qu'à l'ordinaire ; non qu'elle

les eussent rien d'aigre, car on pourroit bien dire d'elle ce que l'Écriture dit de Job dans ses tentations, que ses levres n'ont jamais rien proferé d'indecent, mais parce qu'elles n'avoient pas tout l'agrément ny toute la douceur qui accompagnoit ordinairement toutes ses paroles. Dieu qui ne pouvoit rien souffrir d'impur dans cette ame la voulut purifier de ces atômes d'impureté, & lui apprendre à faire un bon usage de cette tentation d'aigreur d'une manière assez extraordinaire. La sagesse qui ouvre quelquefois la bouche des enfans pour enseigner les plus sages, ouvrit celle d'un jeune garçon âgé seulement de quinze ans, fils d'un Brasseur de biere, pour lui faire une des plus belles leçons qu'elle eût receuës de sa vie. Cét enfant touché d'un sentiment de devotion & d'un desir fort pressant de servir Dieu, se donna par le conseil de la Mere de l'Incarnation aux Reverends Peres Jesuites pour les servir dans les Missions perilleuses des Hurons & pour mêler son sang avec le leur s'ils tomboient sous la hache des Iroquois. Il ne fut pas plutôt aux trois Rivieres, qui est une habitation de François, distante de trente lieuës de Quebec, qu'il écrivit à la Mere de l'Incarnation avec la même simplicité qu'un enfant feroit à sa propre mere; aussi la considéra-t-il touëjours comme sa mere spirituelle depuis qu'elle eut jetté en son ame les semences de la devotion & d'un esprit Apostolique. La lettre étoit écrite d'une manière toute nouvelle. Il y avoit des lignes en quarré, d'autres en longueur, les unes au milieu, les autres aux côtez, & avec cela la façon dont elle étoit pliée sembloit témoigner qu'elle n'avoit été écrite que pour faire rire. La Mere de l'Incarnation étoit à la recreation avec la Communauté quand on lui apporta cette lettre: Le nom de l'Auteur & la manière dont elle étoit écrite & pliée, exciterent la curiosité de ces bonnes filles qui la prierent aussi-tôt de leur en faire part. Elle le fit avec sa douceur ordinaire, & la leur tout haut afin de leur donner matiere d'un honneste divertissement. Mais elle y trouva ce qu'elle n'attendoit pas: Car cet Enfant, ayant fait une lecture dans le Directoire de saint François de Sales y trouva un Chapitre qui lui plût fort, & croyant qu'il pourroit servir à son dessein, il en composa sa lettre en cette manière. Ma chere Mere. O que je connois bien maintenant ce que c'est que du monde! Ma Mere, l'amour propre ne meurt jamais qu'avec nos corps, il faut touëjours souffrir ses attaques sensibles & ces pratiques secretes tandis que nous sommes en cet exil: il suffit que vous ne consentiez pas d'un consentement resolu, délibéré, arrêté, & entretenu.

Ces inclinations facheuses que vous avez font des occasions precieuses que Dieu vous donne de bien exercer vôtre fidelité en son endroit par le soin que vous avez de les reprimer, & soudain que vous sentirez d'avoir fourvoyé, reparez la faute par quelque action contraire de douceur, d'humilité, & de charité envers les personnes auxquelles vous avez repugnance d'obeir & de vous soumettre. Car enfin puisque vous connoissez de quel côté vos ennemis vous pressent le plus, il vous faut roidir & bien fortifier en cet endroit là. Il faut toujours baisser la tête, & vous porter au contraire de vos coûturnes ou inclinations, recommander cela à nôtre Seigneur, & en tout & par tout vous adoucir, ne pensant presque à autre chose qu'à la pretention de vôtre victoire. C'est pour cela qu'il faut crucifier en vous toutes vos affections, & spécialement celles qui sont plus vives & mouvantes; par un perpetuel aneantissement & attrempeement des actions qui en procedent, afin qu'elles ne se fassent pas par l'impetuosité de vôtre nature impatiente, ny même par vôtre volonté, mais par celle du saint Esprit; & sur tout il faut avoir un cœur doux & amoureux envers le prochain, & particulièrement quand il vous est à charge & à dégoût, car alors vous n'avez rien en lui pour l'aimer que le respect du Sauveur, ce qui rend sans doute l'amour plus excellent & plus digne, d'autant qu'il est plus pur & plus net des conditions caduques. Ma chere Mere; autre chose n'ay à vous dire. Fait & passé aux trois Rivieres.

A mesure qu'elle lisoit cette lettre, elle voyoit bien qu'elle aprestoit à rire à la compagnie, elle en continua neanmoins la lecture avec une constance merveilleuse, & à la fin on remarqua visiblement qu'elle entra dans un profond recueillement & abaissement d'esprit pour l'abjection que cette lettre lui avoit causée en faisant elle-même la lecture. Cela n'empêcha pas que celles qui étoient presentes n'en fissent une innocente recreation: Et une Mere assez ancienne ne s'y étant pas trouvée, chacune lui en fit le recit à la premiere rencontre, & quoy qu'elle eût pour elle beaucoup d'amour & de respect, elle ne laissa pas de s'en faire à son tour un petit sujet de divertissement. La Mere de l'Incarnation s'en appercût & ne fit que lui dire avec une grande douceur & humilité: Vous riez aussi de la lettre du petit Brasseur. La confusion qu'elle reçût en cette rencontre fut assez grande, mais afin qu'elle fût entiere, & afin de s'aneantir tout à fait à elle-même, elle laissa la lettre entre les mains de ses filles, afin qu'elles la pussent lire, & qu'elles

## DE L'INCARNATION.

469

eussent la liberté de s'en recréer autant qu'elles le desireroient.

Au reste cette lettre ne tenant rien de l'enfant ny dans la substance ny dans le stile, elle a passé jusqu'à present pour un Mystere: Mais cette pieuse Meré qui prenoit tout de la main de Dieu, la reçût comme une Leçon que le saint Esprit lui faisoit par cet enfant, qu'elle appella aussi depuis son petit Pere spirituel. Il fut visible que cette grande ame qui ne laissoit passer aucune occasion de s'avancer dans les voyes de la sainteté, tira un grand avantage de celle cy pour se rendre encore plus fidele dans les tentations dont elle étoit combattue.

Quelque temps après elle quitta la Charge de Superieure, les Constitutions de l'Ordre ne permettant pas d'y continuer une même personne plus de six ans de suite. Elle donna dans cette rencontre une preuve de sa grande prudence & de son admirable desintéressement. Car l'union des deux Congregations étant encore recente, & craignant que si l'on choissoit une Religieuse de la Congregation de Tours pour lui succeder, celles de Paris n'eussent quelque sujet de croire que l'on vouloit élever cette Congregation au prejudice de la leur, elle crut qu'il falloit jeter les yeux sur une Religieuse de la Congregation de Paris; & quoy qu'elle laissât à toutes les Sœurs la liberté de leurs suffrages, elle les fit néanmoins pencher du côté d'une excellente fille qui étoit venue du Faubourg de saint Jacques de Paris, avec laquelle elle partagea depuis la conduite du Monastere, s'étant succedée l'une à l'autre de six en six ans jusques à la mort. Par cette prudence l'union demeura si ferme & la paix si inalterable, qu'il ne paroissoit pas que celles que Dieu avoit si saintement unies, eussent jamais été separées.



## CHAPITRE X.

- I. Ses tentations continuent, mais avec quelque sorte de diminution.  
 II. Elle fait le vœu tres sublime & tres-heroïque de faire & de souffrir toujours ce qu'elle connoitroit être de plus grande perfection, & à la plus grande gloire de Dieu. III. Sa grace singuliere pour l'obeïssance. IV. La contemplation est une oisiveté tres-active. V. Son Directeur l'éprouve touchant la familiarité qu'elle avoit avec Dieu. VI. Qui la tenoit toujours passivement unie dans cette familiarité, quelque effort qu'elle fit au contraire. VII. Encore qu'elle ne meditat point, elle avoit dans son union intime une connoissance eminente des Mysteres de la Foy.*

- P**our revenir à mes dispositions particulieres, & à l'arrivée du R. Pere Lallemand, je me trouvay dans une grande liberté d'esprit, & dans une grande ouverture de cœur pour lui communiquer mon état interieur, & lui de son côté se sentit porté à prendre un soin tout particulier de ma conduite. Il est vray qu'il m'éprouva en diverses manieres à cause de l'état dont j'ay parlé & duquel je n'étois pas encore délivrée, quoy que mes peines ne fussent pas si extrêmes qu'elles l'avoient été, excepté la tentation d'aversion & d'aigreur qui me continuoit toujours dans la même force. Dans l'Octave de Noël il me vint une forte pensée que si je m'engageois par vœu à chercher la plus grande gloire de Dieu & tout ce qui seroit de plus grande perfection, sa divine Majesté m'assisteroit; je me sentis fort pressée interieurement de le dire au Reverend Pere, lequel après m'avoir entendu & recommandé l'affaire à Dieu me permet de le faire en ces termes: de faire, de souffrir, de penser, & de parler tout ce que je connoistrais être le plus parfait, & qui me paroïtroit être pour la plus grande gloire de Dieu: & aussi de laisser l'agir, le souffrir, le penser, & le parler, lorsque j'y verrois la plus grande perfection & la plus grande gloire de Dieu; le tout entendu dans mes actions libres. Par ce vœu je me sentis extrêmement fortifiée, & nôtre Seigneur me fit de grandes graces par cet engagement qui me lia d'une façon toute nouvelle à ses saintes & divines maximes, quoy que je portasse encore ma croix. Dans ce vœu étoit compris celui d'obeïssance à mon Directeur pour y être dirigée par lui, sous la protection de la tres-sainte Mere de Dieu: car
- III. je diray en passant qu'une des plus grandes graces que sa divine Ma-

jecté m'ait faites dans le cours de la vie spirituelle, ç'a été de me porter à une prompte obeïssance à ses mouvemens & inspirations soumises au jugement de mon Directeur. Mon ame ne pouvant souffrir de delay, que je ne le fusse aussi tôt trouver pour avoir son approbation & son consentement, quoy qu'il s'agît quelquefois de choses fort mortifiantes & contraires à la nature. L'esprit de grace qui me dirigeoit me faisoit franchir toutes les difficultez, car comme je diray ailleurs, une ame que Dieu appelle à une vie continue de l'esprit, se doit resoudre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme; cela n'est pas imaginable; & qui n'y auroit passé auroit de la peine à le croire, aussi bien que l'abandonnement de l'ame à se laisser conduire par tout où Dieu la veut mener. L'on dit, & il est vray en un sens, que la contemplation est oisive; mais son oisiveté ne l'empêche pas d'avoir de grands travaux à supporter, qui ne lui donnent point de repos ny de jour ny de nuit dans les routes & dans les voyes que l'esprit de grace lui fait tenir, & la nature les ressent plus que je ne le puis dire, pour soumis que soit l'esprit: Mais je reviens à mon discours. J'ay dit cy-devant que le Reverend Pere Lallemand m'éprouvoit & me disoit avec une grande liberté toutes mes veritez. Un jour entre autres il me dit, & me le prouva par raison, que je n'étois pas digne de traiter avec Dieu dans une si grande familiarité eu égard à mes grandes imperfections; il avoit raison & mon esprit en étoit convaincu, me croyant encore plus miserable qu'il ne me voyoit: comment, disoit-il, traiter de la sorte avec une si haute Majesté, vouloir le baiser de la bouche: sous les pieds, sous les pieds, c'est encore trop pour vous. Je voyois bien qu'il disoit la verité, & le zele & la ferveur avec laquelle il me parloit m'aneantissoit puissamment, & m'eut fait passer par le feu afin que la Justice divine eut été satisfaite pour ma trop grande témérité. Afin de profiter de ses avis je me faisois de tres-grandes violences pour traiter d'une autre maniere avec mon divin Epoux, mais je ne pouvois faire autrement: Je lui demandois par un amoureux respect qu'il lui plût me faire la grace d'obeïr à celui qui me tenoit sa place, & lors même que je lui demandois cela, je me trouvois sans reflexion dans un doux & intime commerce avec lui, mais me ravissant, je lui disois, mon chaste amour, il faut que j'obeïsse à celui qui me tient vôtre place, il le desire, pardonnez moy, s'il vous plaist, si je me retire de vous, vous sçavez que je veux obeïr, puis en ce qui étoit de moy, je me faisois violence, mais insensiblement je me voyois en sa divine presence

IV.

V.

VI.

comme liée & captive de l'obeïſſance, & la bonté amoureuse ſe plaiſoit à regarder mes liens. Son regard étoit en moy & ſur moy, & le mien étoit en lui & ſur lui, & ce retour reciproque me faiſoit poſſéder dans mes liens une paix que je ne puis exprimer Je paſſay quelque temps en cet état, & bien que j'experimentaſſe que le ſacré Verbe Incarné ſe plaiſoit en mon obeïſſance lorsqu'il me laiſſoit le pouvoir d'obeïr, hors de là néanmoins je me trouvois en un doux commerce avec lui, ce qui fit que mon Reverend Pere me laiſſa la liberté d'obeïr à l'Esprit de Dieu & de ſuivre ſon attrait. En cet état d'union avec Dieu il eſt impoſſible de ſubſiſter en aucun deſſein qui puiſſe mettre de l'oppoſition à ſon operation : Or ce qui s'oppoſe à ſon operation eſt l'uſage actuel de certaines pratiques, où il faut que l'entendement travaille & reflechiſſe ſur des choſes corporelles & matérielles, & même ſur des choſes fort ſpirituelles, mais qui ne ſont pas du degré de celles dont Dieu occupe l'ame; c'eſt diſ-je une choſe du tout impoſſible, parce que depuis long-temps les puiſſances de l'ame ont été rendues inhabiles & comme incapables d'elec-tion dans leurs operations, comme je l'ay dit ailleurs. Or en tout cecy je n'entens pas parler des ſacrez Myſteres de nôtre ſainte Foy, car encore que l'ame ne puiſſe mediter en l'état dont je parle, elle a néanmoins une façon de les contempler & d'en parler avec Dieu, lorsqu'il l'y attire, laquelle eſt d'une tres-grande douceur & ſuavité : Car ces divins myſteres appartenant au ſuradorable Verbe Incarné, la moindre penſée qui en frappe l'eſprit, embrase l'ame, qui y voit tant de verité, de certitude & de ſainteté qu'elle n'a point beſoin de raifonnemens ny de reflexions pour en connoître davantage, parce qu'étant unie à la ſacrée perſonne du Verbe, elle eſt dans la ſource qui lui imprime toute verité, & qui la fait vivre de ſes influences. C'eſt cette nourriture celeſte dont parloit ce divin Sauveur lorsqu'il diſoit : *Je ſuis le bon Paſteur, ſi quelqu'un entre par moy, qui ſuis la porte, il entrera, & ſortira, & trouvera des paſturages.* Ainſi l'ame a vie en lui & de lui d'une façon raviffante qui ſe peut mieux experimenter que dire.

Jean.  
10.9.

#### A D D I T I O N.

**L**A palme ne ſe laiſſe point abbatre par les tempêtes, & elle ne ſçait ce que c'eſt que de fléchir ſous le poids, ſoit de ſes propres fruits, ſoit des fardeaux qu'on luy impoſe : dans les orages dont elle eſt agitée elle élève toujours ſes branches vers le Ciel, & c'eſt

c'est pour cela qu'elle est le symbole de la victoire. Ainsi la Mere de l'Incarnation étoit toujours victorieuse de ses tentations, & bien loin de se laisser abbatre à leur violence, elle trouvoit toujours de nouveaux moyens de s'élever & de s'attacher plus fortement à Dieu. Elle avoit lû dans la vie de sainte Therese, que cette grande Sainte avoit fait vœu de faire toujours ce qu'elle reconnoitroit être le plus parfait, & elle crut que ce moyen seroit tres-puissant pour donner à Dieu des preuves d'une perpetuelle & inviolable fidélité. Elle fit donc ce vœu, qui n'est propre qu'aux ames extraordinairement genereuses & heroïques, & qui sont tellement assurées de leur cœur, & du secours de la grace, qu'elles croient ne pas pouvoir être infidèles dans une promesse qui mette celui qui l'a fait entre deux écueils qui sont extrêmement à craindre & à éviter dans la vie spirituelle. Car d'un côté, s'il veut faire ce qui est le plus parfait, il est à craindre que la lumiere de son esprit qui fait voir cette plus grande perfection, ne devienne insatiable, & qu'elle ne le jette dans des indiscretions dangereuses & même contraires à cette plus grande perfection qu'il a vouée: car s'il porte le cilice un jour de la semaine, cette lumiere de son esprit luy fera voir qu'il est plus parfait de le porter deux ou trois jours; & s'il le porte deux ou trois jours, elle luy représentera que c'est une plus grande perfection de le porter continuellement, comme ont fait quelques Saints, & comme font encore quelques Religieux: s'il prend la resolution de faire une perpetuelle abstinence de viande, cette lumiere luy montrera, que c'est encore mieux fait de ne vivre que de legumes, & quand il ne vivra que de legumes, elle luy suggerera que c'est une plus grande perfection de se contenter de pain & d'eau: & il en sera de même de tous les exercices de pieté, & de tous les moyens de perfection, dans lesquels il y a du plus & du moins: je ne parle point des inquietudes où il peut tomber lorsque de plusieurs actions qui seront à faire, il faudra déterminer celle qui est la plus parfaite; ny des scrupules qui peuvent suivre, quand il fera reflexion s'il aura bien jugé, ou bien suivy la lumiere de sa conscience dans le choix qu'il aura fait. D'ailleurs s'il ne fait pas ce qui est le plus parfait, il est à craindre qu'il ne peche, & qui plus est, qu'il ne peche mortellement, faisant directement contre son vœu: car ce vœu est bien different des autres dans lesquels il y a du plus & du moins, & dont les transgressions pour être mortelles doivent aller jusques à un degré ou à une matiere considerable; par exemple toutes les fautes que les Religieux font con-

tre la pauvreté ou l'obéissance ne sont pas mortelles : afin qu'elles le puissent être , il est nécessaire que la matière de la propriété , ou de la désobéissance soit notable , & qu'elle monte jusques à un degré que je ne détermine point icy , cela n'étant pas de mon sujet. Il en est de même des autres vœux ; si quelqu'un avoit fait vœu de dire tous les jours le chapelet , il ne pecheroit pas mortellement d'en omettre quelques *Ave Maria* : où s'il s'étoit obligé de dire tous les jours un *Ave Maria* , il ne commettrait pas un péché mortel , d'en passer quelques mots. Il en est tout autrement du vœu de la plus grande perfection & de la plus grande gloire de Dieu , car comme il n'y a point de plus ny de moins , il suffit de sçavoir que de plusieurs actions de piété qui se présentent à faire , l'une est plus parfaite que les autres : si on la fait , c'est un œuvre héroïque & d'un très-haut mérite , si on ne la fait pas , & qu'on fasse seulement les autres , quoy que parfaites , c'est un péché. Il y a néanmoins trois choses qui peuvent moderer la rigueur de ce vœu , & rendre son obligation plus douce. La première est , que pour être obligé sous peine de péché , à faire ce qui est le plus parfait , il faut avoir une lumière actuelle , & présente qui fasse voir clairement & distinctement , ce qui l'est le plus & ce qui l'est le moins ; car le défaut de cette connoissance actuelle peut excuser de péché , pourveu qu'il ne vienne point d'une certaine lâcheté ou négligence qui fait que tout est indifférent , & qu'on ne fait réflexion à quoy que ce soit : car si cette négligence est contraire à la perfection commune , elle l'est beaucoup plus au vœu de la plus grande perfection , & si l'on est obligé à ce vœu , l'on est aussi obligé d'avoir une circonspection raisonnable , pour ne pas laisser échapper les moyens de l'accomplir. La seconde est la discrétion , car si pour faire ce qui est le plus parfait , l'on se chargeoit de telle sorte que le corps ou l'esprit , ou même tous les deux fussent en danger de succomber , ce grand zèle degenereroit en vice , & la perfection deviendroit imperfection. Selon cette remarque il est quelquefois plus parfait de manger que de ne pas manger , de ne point méditer , que de méditer , de ne point faire des pénitences que d'en faire ; & dans ces rencontres ce vœu oblige à manger , à ne pas méditer , à ne point faire de pénitences. La troisième est la condition à laquelle l'on est appelé , car si sous prétexte d'une plus haute perfection , quelqu'un vouloit quitter les pratiques de son état , comme moins parfaites , pour embrasser celles d'un autre comme plus sublimes & plus relevées , il tomberoit dans un grand défaut , & sa conduite donneroit sujet de

## DE L'INCARNATION.

croire qu'il y auroit de l'erreur dans son esprit. Il suffit donc qu'il demeure dans les bornes de sa condition, & que pour accomplir son vœu, il en observe les pratiques de la maniere qu'il connoitra être la plus parfaite & la plus sainte.

Je me suis un peu étendu sur cette matiere, & peut-être plus que la rigueur de l'histoire ne le desire. Mais j'ay été obligé de le faire, tant parce que ce vœu étant rare, personne, que je sçache, n'en a encore marqué les obligations, qu'afin de donner du jour à ce que je vais dire & qui fait à mon sujet. Car ayant appris que la Mere de l'Incarnation avoit fait un vœu si extraordinaire & si rare qu'à peine trouvons nous deux ou trois personnes qui ayent eu assez de cœur pour s'y obliger, & assez de fidélité pour l'accomplir, je lui en écrivis mes sentimens & lui proposay les inconveniens dont je viens de parler, auxquels elle fit cette réponse. Pour le vœu de la plus grande gloire de Dieu, vous avez les mêmes difficultez que sainte Theresé: Celui qu'elle avoit fait étoit general & la jettoit dans de frequens scrupules & son Directeur aussi, l'on voit cela dans les Chroniques du Mont-Carmel. Cela obligea son Directeur de lui en écrire une formule, que je vous envoie, & à laquelle le Reverend Pere Lallemand a jugé à propos que je me tinsse. Je l'avois aussi fait general, sçavoir de faire & de souffrir tout ce que je verrois être pour la plus grande gloire de Dieu & de plus grande perfection, & de cesser de faire & de souffrir ce que je verrois y être contraire; j'entendois le même de la pensée. J'ay continué l'usage de ce vœu ainsi conçu plusieurs années, & je m'en trouvois bien, mais depuis que ce Reverend Pere eut veu cette formule il desira que je la suivisse. Où vous voyez qu'il y faut avoir de la direction & qu'il n'est pas si étendu dans la formule que dans les sentimens que vous avez.

Lettre  
à son fils  
du 25.  
Septemb.  
1670.

*VOEV DE LA PLYS GRANDE PERFECTION OV DE LA plus grande gloire de Dieu, reduit en pratique & donné à sainte Theresé pour l'empêcher de tout scrupule, elle & ses Confesseurs.*

**P**romettre à Dieu d'accomplir tout ce que vôtre Confesseur, après l'avoir interrogé en Confession, vous répondra & vous determinera que c'est le plus parfait, & que vous soyez alors obligée de lui obeir & de le suivre; mais cette obligation doit supposer trois conditions. La premiere, que vôtre Confesseur soit informé de ce vœu, & qu'il sçache que vous l'avez fait. La seconde,

que ce soit vous-même qui proposiez à vôtre Confesseur les choses qui vous sembleront être de plus grande perfection, & que vous lui en demandiez son sentiment lequel vous servira d'Ordonnance. La troisième, qu'en effet la chose qui vous sera spécifiée, soit pour vous de plus grande perfection. Alors ce vœu qui sera ainsi conditionné, vous obligera fort raisonnablement, au lieu que celui que vous avez fait auparavant par un excez de ferveur, supposoit une trop grande délicatesse de conscience, & vous exposoit aussi bien que vos Confesseurs à beaucoup de troubles & de scrupules.

Après avoir reçu cette réponse, & examiné cette formule, je lui écrivis une seconde lettre par laquelle je lui disois, que j'avois beaucoup de respect pour le sentiment du Confesseur qui l'avoit dressée, & que je croyois qu'il avoit eu de grandes raisons pour en user de la sorte, mais que je ne croyois pas, sauf le meilleur avis, que ce fût là l'intention de sainte Thérèse lorsqu'elle fit son vœu; que la formule ne tendoit à rien moins qu'à changer ce vœu, ou du moins à le moderer, ainsi que témoignent ces paroles: ce vœu ainsi conditionné vous obligera raisonnablement, au lieu que celui que vous avez fait auparavant, &c. Que même cet écrit semble donner quelque blâme à cette grande sainte & luy attribuer une faute disant qu'elle avoit fait ce vœu par un excez de ferveur, c'est à dire avec imprudence & précipitation; que quelque scrupule qu'eussent les Confesseurs de cette fidèle Epouse de JESUS-CHRIST touchant ce vœu, ils ne devoient pas tant avoir égard à leur peine, qu'à l'intention de celle qui l'avoit fait; & enfin qu'ils ne devoient pas accommoder le vœu à leur direction, mais qu'ils devoient ajuster leur direction à l'intention du vœu.

Après qu'elle eut considéré ces reflexions, elle me fit une réponse par laquelle elle témoignoit entrer dans mes sentimens, & qu'encore qu'elle gardât exactement la formule pour obeïr à son Directeur, elle ne laissoit pas d'agir comme auparavant, & de garder son vœu dans toute son étendue & dans toute la rigueur de ses termes & de son sens; voicy ses paroles: Vous avez raison de faire le jugement que vous me dites du vœu de la plus grande gloire de Dieu & de plus grande perfection de sainte Thérèse; j'ay tiré le papier que je vous ay envoyé des Chroniques du Mont-Carmel, lesquelles disent qu'elle avoit auparavant fait ce vœu sans restriction. Pour celui que j'ay fait, tout y est compris & pour toute ma vie; aussi ne l'ay-je point entendu autrement. Le Reverend Pere Lallemant trouve bon que je le renouvelle de temps en temps,

com  
je m  
che  
de N  
faut  
Dieu  
m'as  
de,

L  
recon  
qui e  
à la n  
mites  
pensé  
que e  
l'a pr  
telle  
parer  
& de  
bien  
fectio  
sur to  
labori

Je n  
reflex  
facile  
nereu  
peine  
fesseu  
du scr  
ner à  
entrep  
passée  
engag  
sans s  
par un  
interie  
vec l'a  
ment l  
certée

comme nous renouvelons nos vœux de Religion. Il eût envie que je me comportasse, comme il est porté dans ce papier, mais je tâche de me tenir à ce que j'ay fait la première fois. Par la miséricorde de Nôtre Seigneur, il ne me cause point de scrupule; si j'y fais des fautes, où s'il s'y glisse des imperfections sans y penser, j'espère que Dieu qui est tout bon, ne me les imputera pas contre mon vœu: il m'assiste pour n'en faire pas sciemment; Et tout cela par miséricorde, car je suis une pauvre & grande pechereffe.

La Mere de l'Incarnation a donc fait ce vœu de faire ce qu'elle reconnoitroit être le plus parfait, & le plus à la gloire de Dieu; qui est le vœu le plus gênant, le plus difficile, & le plus impitoyable à la nature qui se puisse faire; Elle l'a fait sans restriction & sans limites soit des matieres, soit du temps; l'étendant même jusques aux pensées & aux paroles; Elle l'a observé dans toute sa rigueur, quelque explication ou modification que l'on ait voulu y apporter; elle l'a pratiqué sans scrupule, c'est à dire avec une telle fidelité & une telle ferveur d'esprit, qu'elle étoit élevée au-dessus de toutes les apparences de défauts qui eussent été capables de luy faire de la peine & de l'inquietude: d'où l'on peut en quelque façon conjecturer combien elle s'est acquis de merites, & jusques à quel degré de perfection elle est parvenue par un exercice si pénible & si continuel, sur tout dans le temps de ses tentations qui le rendoient encore plus laborieux & plus difficile.

Je ne quitteray point cette matiere que je n'aye encore fait une reflexion, sçavoir qu'il faut bien se donner de garde de faire ce vœu facilement & sans avoir bien pris conseil, puis qu'une ame aussi genereuse, & aussi fidèle qu'étoit sainte Therese n'étoit point sans peine & sans inquietude en la pratique du sien, & que son Confesseur même, qui n'y avoit pas un interest si particulier, en avoit du scrupule, & pour luy & pour elle. C'est un avis qu'il faut donner à ceux qui dans la ferveur de la devotion sont prests de tout entreprendre, & de s'obliger à tout, & quand cette chaleur est passée, & que le cœur s'est un peu refermé, ils se trouvent dans des engagements qu'ils ne peuvent exécuter sans inconvenient ny violer sans scrupule. Si la Mere de l'Incarnation l'a fait, ce n'a été que par un mouvement tout particulier de l'esprit Saint qui la dirigeoit interieurement; qu'après une longue & meure deliberation; qu'avec l'approbation de son Pere Directeur qui connoissoit parfaitement le fond de sa fidelité & de sa vertu; & par une formule concertée à loisir qu'elle prononça aux pieds de ce Reverend Pere:

Mais je conseillerois volontiers à tous ceux qui ont de l'amour & du zele pour la perfection, de s'attacher toujours avec fidélité, mais sans engagement, à ce qu'ils connoîtront le plus parfait, & de faire par une simple resolution, ce que ces grandes ames ont fait par l'obligation de leur vœu; de la sorte ils pourront parvenir à la fin de ce vœu, & en éviteront les dangers & les écueils.

Mais je reviens à nôtre Mere. J'ay dit que le motif qui l'avoit portée à faire un vœu si heroïque, c'étoit afin de s'affermir inviolablement en Dieu contre ses tentations, qui ne rendoient qu'à ébranler sa fidélité. Mais voyant bien que ce vœu conçu en des termes si generaux, n'apportoit pas un prompt remede à son mal, & sçachant que les resolutions generales sont trop éloignées de la pratique qui regarde les actions en particulier, elle fit un serieux examen des defauts où ses tentations la portoient, & les ayant reconnus, elle se fit des maximes opposées, au nombre de douze, qu'elle s'obligea de garder par une necessité de vœu, encore que ce ne fût point tant un vœu nouveau, qu'une application de celuy dont je viens de parler. Je rapporteray icy ces maximes afin de faire voir la solidité de ses pratiques, & la force de son courage de s'être exposée à observer par un engagement si precis des loix dont la pratique peut être appellée le dernier naufrage de la nature & le parfait triomphe de la grace.

1. Etant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocent; Et n'accuser point ceux qui les auroient faites pour se décharger, si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu, au jugement de qui il appartient.

2. Veiller sur son esprit & sur son cœur pour ne se point laisser surprendre à dire des paroles plaintives & exagerantes, lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet, offensé, choqué, rebuté & humilié, soit de paroles, soit par des actions.

3. Ne rien dire à sa louange; ny ravalier autruy tacitement ou apparemment, lorsqu'il est loué de quelqu'un ou qu'il est question selon l'ordre de la charité de le louer & d'en dire du bien.

4. Fuir l'émulation & la jalousie des biens & des satisfactions d'autruy soit interieures, soit exterieures; mais plutôt s'en rejouir & s'estimer indigne d'en posséder autant.

5. S'exercer à une pieuse affection envers ceux pour qui l'on a de l'antipathie naturelle: prendre innocemment leurs actions, & juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.

6. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain selon les

maxi  
7.  
& d  
peine  
8.  
re, &  
l'Eva  
9.  
fianc  
à l'in  
10.  
afflict  
part d  
11.  
nature  
& con  
12.  
ce que  
Apr  
ronner  
incom  
avoit  
diction  
de la r  
choisie  
ses ten  
pour c  
condui  
écrit e  
vez (c  
portent  
me ser  
cille c  
solidité  
Maître  
sembla  
nous p

maximes prescrites en l'Évangile.

7. Travailler au retranchement des tendresses sur soy-même, & des reflexions superflues sur ce qui pourroit donner de la peine.

8. Travailler tout de bon à la douceur interieure & exterieure, & à la mansuetude & humilité de cœur conformément à l'Évangile.

9. Ne prendre pas de l'ombrage volontairement ny de la defiance pour de petites apparences, & ne point s'en laisser aller à l'inquietude.

10. Souffrir avec amour & douceur les douleurs du corps & les afflictions de l'esprit, & les humiliations & les mortifications de la part de Dieu & du prochain.

11. Mortifier certains petits appetits, inclinations & penes naturelles en tout ce qui se pourra, sans faire tort au spirituel & corporel,

12. Obeïr aux mouvemens & inspirations de Dieu: Et en tout ce que dessus, suivre l'obeïssance & la direction du Pere spirituel.

Après des loix si severes & si étroitement observées, on ne s'étonnera pas quand on entendra dire cy-après que cette Mere étoit incomparable dans l'amour qu'elle portoit à ses ennemis, qu'elle avoit une douceur qui ne pouvoit être alterée par aucune contradiction qui luy arrivât, que toutes les tendresses & les sentimens de la nature étoient morts en elle, & enfin que c'étoit une ame choisie & toute de grace, car apres même qu'elle fut delivrée de ses tentations, elle conserva toujours un amour tout particulier pour ces maximes, & ne cessa point d'en faire la regle de sa conduite, & le sujet de sa plus solide devotion, ainsi qu'elle écrit elle-même: ouÿ, dit-elle, j'aime les maximes que vous sçavez (ce sont celles que je viens de rapporter) parce qu'elles portent à la pureté de l'esprit de JESUS-CHRIST, & qu'il ne me seroit pas possible, quoyque je ne sois qu'une foible & imbecille creature, de goûter une devotion en l'air, & qui n'a de la solidité que dans l'imagination ou dans les sens. Nôtre divin Maître s'est fait nôtre cause exemplaire, & il a pris un corps semblable aux nôtres, ainsi en quelque état que nous soyons, nous pouvons avec sa grace le suivre & l'imiter.

*Lettre à  
son fils  
du 22.  
Octobre  
1649.*

## CHAPITRE XI.

*I. Elle est en un moment délivrée de toutes ses peines & de toutes ses tentations par le secours de la tres-sainte Vierge. II. L'aversion dont elle étoit tentée pour quelques personnes se change en une tres-sincere charité. III. Confusion qui luy est suscitée, & de quelle maniere elle s'y comporte. IV. Soumission admirable de son jugement & de ses lumieres, V. Et sa fidelité tres-exacte à suivre celles de son Directeur. VI. Sentiment prodigieux de la perfection que Dieu demande d'une ame.*

- I** JE souffris encore la revolte des passions, & la tentation d'aversion jusqu'au jour de la feste de l'Assomption de la tres-sainte Vierge en l'année 1647. que j'eus une forte inspiration de recourir à cette divine Mere, afin qu'il luy plût de m'en obtenir la delivrance, si c'étoit pour la gloire de son bien aimé Fils, mon sur-adorable Epoux. Je luy representois qu'elle sçavoit bien ma foiblesse, & combien l'état que je souffrois étoit opposé à celuy que sa divine Majesté me faisoit porter dans le centre de mon ame: & enfin je luy demandois que sa tres-sainte volonté fût accomplie en moy qui m'offrois pour estre une victime à son amour en la façon & jusques au point qu'il luy plairoit. J'étois pour lors devant le tres-saint Sacrement, où je voyois clairement que c'étoit l'esprit de Dieu qui me faisoit parler à cette divine Mere; Aussi en un instant je me sentis exaucée, & comme déchargée d'un vestement lourd & sensible, avec une suite & un écoulement de paix en toute la partie sensitive de l'ame. Cette aversion fut changée en un amour cordial pour les personnes envers lesquelles j'avois ressenti du refroidissement, & contre lesquelles mon inclination naturelle avoit eu le plus d'aigreur, de sorte que dans les occasions je leur rendois tous les services possibles selon mon état & ma condition: & même comme l'on ne sçavoit pas ce qui se passoit en moy, ny les motifs qui me faisoient agir de la sorte au dehors, excepté ceux à qui je rendois compte de mon ame, l'on ne pouvoit comprendre comment cela se pouvoit faire, & l'on en faisoit divers jugemens, mais qui ne touchoient point du tout au but. Environ ce temps-là, il arriva une occasion qui dans son effet, & dans sa cause me pouvoit donner une grande humiliation, ce qui arriva en effet; & cette humiliation devoit estre d'autant plus sensible qu'elle venoit selon les apparences humaines de personnes de vertu, & que j'avois obligées en toutes occasions.
- Enfin

Enfin Dieu permit qu'il s'y rencontrât des circonstances capables de m'humilier plus qu'aucune chose qui me fût encore arrivée. Ayant appris tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire dont il s'agissoit, je ne dis pas un seul mot pour m'excuser, & Nôtre Seigneur me fit la grace que je n'eus point de sentimens imparfaits contre aucune de ces personnes là : je considérois leur procedé dans un esprit humilié devant Dieu, me confessant digne qu'on eut de moy les pensées & les sentimens que l'on avoit à cause de mes grandes imperfections qui en pouvoient être la cause veritable. Avant que cette chose arrivât Nôtre Seigneur m'avoit fait connoître qu'il vouloit de moy la chose dont il étoit question, & à laquelle on s'opposoit ; je n'en parlay néanmoins à personne demeurant en ma paix & tranquillité comme si j'eusse eu toutes les satisfactions imaginables, car je ne doutois point de la volonté de Dieu, ny qu'elle se dût accomplir en son temps, comme en effet elle arriva, & de la même manière que la divine Majesté me l'avoit signifiée, après quoy je fis le rapport de tout au Reverend Pere Lallemand mon Superieur. Il faut qu'en passant je dise à la gloire de Nôtre Seigneur qu'il m'a toujours fait la grace de n'être nullement attachée à mes lumieres & à mes connoissances, soit naturelles, soit surnaturelles me sentant toujours portée à soumettre mon jugement. Si j'ay cela pour moy, je le voudrois voir en pratique dans toutes les ames que Dieu appelle à son service ; Je suis quelquefois mortifiée de voir le contraire quoy que je le porte en patience, si ce n'est que la gloire de Dieu veuille de moy un procedé contraire selon l'ordre de la Justice & qui soit jugé tel. Voila comme je suis pour mes actions libres. Quant aux lumieres extraordinaires, j'en pourrois avoir à l'égard des choses que la divine Majesté voudroit de moy ; Pour celles là je les declare à mon Directeur, & luy en laissant le jugement je me tiens en repos, qu'il les approuve ou non : s'il me dit que j'agisse, j'agis ; s'il me dit que je ne fasse pas, je n'ay aucune inclination de faire ; parce que l'Esprit de grace m'imprime cette verité qu'il me tient la place de Dieu, & que ce seroit errer, de ne pas suivre sa conduite. J'ay toujours été en cette disposition depuis que Nôtre Seigneur m'a appelée à la vie interieure, & qu'il m'a donné un Directeur. L'on me pourroit demander si j'ay quitté mes imperfections toutes les fois qu'il me la dit, & si j'ay pratiqué les vertus contraires lorsqu'il me les a conseillées ; Je répond que j'ay toujours eu la volonté de le faire, mais je suis foible & toujours fort imparfaite ; dans le temps même de mes grandes tentations lorsque mon Directeur me disoit, il y a faute ou

IV.

V.

VI.

imperfection en cecy ou en cela , au même moment je sentoís que mon esprit étoit humilié sous ses pieds , & actuellement je me mettois à genoux pour luy demander pardon , le suppliant de me donner une penitence. Une fois qu'il me mortifioit extraordinairement & que j'étois actuellement dans la souffrance de mes tentations , je croyois en moy même que j'étois au delà de toutes les imperfections imaginables ; là dessus une crainte me saisit que ce ne fût une possession ou une obsession , & incontinent je suppliy mon Directeur de m'exorcizer s'il jugeoit que cela fût , parceque je ne pouvois plus supporter en moy-même la veüe de tant de si grandes fautes ; mais il me renvoya sans me répondre. Ce n'étoit pas dans le fond que mes imperfections me donnassent de l'inquietude , mais c'étoit de voir l'incompatibilité de l'imperfection avec la grande perfection que Dieu demande d'une ame qui luy appartient , & cela me faisoit voir tout ce qui étoit en moy plein d'impuretez & d'imperfections. Enfin la grace que Dieu m'avoit faite le jour de l'Assomption par les merites de la tres-sainte Vierge , me fit connoître clairement la grandeur de ses misericordes , & en même temps l'état des grandes croix interieures & des tentations effroyables que j'avois portées prés de huit ans : de ces deux principes j'inferois les grandes obligations que j'avois à sa divine Majesté de m'avoir si puissamment aidée & protégée dans tous les divers accidens qui s'étoient presentez en cet espace de temps , lesquels il me seroit trop long de deduire aussi bien que le détail de ses grandes graces & de ses faveurs nonobstant mes infidelitez & mon peu de correspondance. Helas ; j'en suis honteuse autant de fois que j'y fais reflexion y trouvant toujours de nouveaux motifs de m'humilier , & de chanter les misericordes d'un si bon Dieu envers le neant & la poussiere de la terre : Qu'il soit beny eternellement.

#### ADDITION.

**I**'Ay déjà fait remarquer que le sujet des tentations de la Mere de l'Incarnation fut le zele qu'elle avoit du salut de deux ames qui luy étoient cheres selon Dieu , & selon le sang , & qu'elle ne pouvoit souffrir dans le siecle à cause des dangers où elles étoient de se perdre. Ce zele l'obligea de s'offrir à la Justice de Dieu pour porter en ce monde les peines de leurs pechez , afin de leur mériter la grace de la vocation Religieuse , & de les retirer par ce moyen de la voye de l'égarement dans laquelle l'une étoit déjà

## DE L'INCARNATION.

483

fort avancée, & où l'autre commençoit à entrer. J'ay dit quelle a été la premiere; il me reste à faire voir quelle étoit la seconde, & de quels moyens Dieu s'est servy pour accomplir les desirs de sa servante.

Celle-cy étoit sa Niece fille unique de ce frere dont il a été amplement parlé au premier Livre de cette Histoire. Elle s'en est expliquée elle-même dans une Lettre où elle dit: il est vray que c'étoit de vous & de ma Niece que j'ay voulu parler: Nôtre Seigneur m'ayant donné pour vous & pour elle un amour tout particulier, & un desir extraordinaire pour vôtre salut, je ne pouvois vivre vous voyant dans le monde où l'on court risque tous les jours de se perdre; & il me sembloit en ce temps-là que j'étois chargée de vôtre salut & du sien: ainsi ne vous étonnez pas si j'ay tant souffert pour vous & pour elle. Et elle dit dans son supplément: Vous êtes les deux personnes desquelles j'ay voulu parler, & quand il m'eût fallu souffrir jusques à la fin du monde pour vous gagner à Dieu, j'avois une vocation puissante pour cela que sa divine Majesté me donnoit par une inspiration vive & efficace. Je tiens toutefois que vos vocations à son saint service viennent de son pur amour & de son élection gratuite. A luy seul donc en soit la gloire dans le temps & dans l'éternité. Demandons luy seulement que nous soyons bien fidèles, afin que nous luy puissions chanter éternellement des louanges pour toutes ses miséricordes.

*A son  
fils le 2.  
Octobr.  
1655.*

Il ne se peut voir une personne plus attachée au siecle, & moins portée à la Religion qu'étoit celle-cy. Elle ne soupiroit qu'après les compagnies où elle pouvoit voir & être veüe: Elle n'avoit des pensées que pour les vanitez du siecle: Tout son cœur se portoit aux divertissemens: & lors même que sa charitable Avocate gemissoit pour elle aux extremitez de la terre, & qu'elle plaidoit auprès de Dieu pour luy obtenir la grace qu'elle luy desiroit: elle pensoit plus fortement que jamais à prendre le party du monde. Mais enfin Dieu qui vouloit mettre fin aux peines de la tante, & aux épanchemens de la niece, surmonta toutes les resistances de celle-cy d'une maniere si extraordinaire qu'elle merite d'être écrite, & je la rapporteray icy afin de faire voir la force de la grace qui a triomphé de ce cœur; & la puissance des prieres qui en ont mérité la victoire.

C'étoit une jeune fille âgée seulement de quinze ans, qui avoit toutes les belles qualitez de corps & d'esprit qu'on eût pû desirer dans une personne de ce sexe. Sa Mere d'ailleurs qui en faisoit son

idole, n'ayant rien négligé de ce qu'elle avoit estimé nécessaire pour perfectionner par une belle éducation les avantages dont la nature l'avoit enrichie, elle devint enfin un sujet des plus accomplis selon sa condition. Tout cela joint aux biens assez considérables qui luy étoient échus par la mort de son pere, donnoit dans la veuë de beaucoup de jeunes gens qui jettoient les yeux sur elle à dessein de l'épouser. L'un d'eux qui étoit Officier de la maison du Roy, & qui en avoit plus de desir que les autres, mais qui ne s'estimoit pas assez avantage pour en venir à bout par les voyes de l'honneur, & de la liberté ordinaire, entreprit de l'exécuter de force & par des violences criminelles. Pour cet effet, il prit un jour l'occasion qu'elle alloit à la Messe accompagnée seulement d'une servante. Il embarassa tellement le chemin qu'elle fut obligée de passer à côté d'un carrosse dans lequel elle fut plutôt jettée, qu'elle ne se fut apperçue que c'étoit un piège qu'on luy avoit dressé. De la sorte quelque résistance qu'elle pût apporter, & quelques cris qu'elle pût faire pour appeller le monde au secours; elle fut enlevée & conduite avec escorte dans un Château de la campagne où elle fut mise entre les mains d'une Damoiselle fort honnête pour sa personne, mais peu équitable pour concourir à une entreprise aussi injuste & criminelle que celle là. Cette femme n'oublia aucun artifice pour la faire consentir à épouser ce Gentil-homme, qu'elle disoit être incomparable en mérite & en belles qualitez. Mais comme cette fille étoit genereuse, & qu'elle s'estimoit extrêmement offensée de l'injure qu'on luy faisoit, elle ne répondoit qu'avec indignation, & ne regardoit son ravisseur que comme une brebis innocente regarde le Loup quand il se présente pour la dévorer. La Mere cependant est avertie de l'enlèvement de sa fille, mais elle est dans une peine extrême de ne sçavoir de quel côté elle est émmérée. Elle met aussi-tôt des gens en campagne, & elle mesme marche à la teste pour en faire la recherche, dans laquelle il arriva des aventures fort considérables que je passe sous silence pour dire seulement ce qui fait à mon sujet. Elle découvre enfin le lieu, que si compagnie presse de telle sorte que celui qui y commandoit fut obligé de capituler. La capitulation fut qu'il rendroit la fille, à condition que celui qui l'avoit enlevée auroit la liberté de se retirer, ce que la Mere accorda volontiers; ne voulant pas alors pousser les affaires à l'extrémité pour les inconveniens qui en eussent pu arriver.

Mais elle poursuivit depuis ce ravisseur au criminel, & l'affaire

étant portée à Paris à la Chambre de la Tournelle, la fille comparut en la présence de tous les juges où elle plaida elle-même sa cause avec tant de force, & de courage qu'elle les ravit tous, & gagna son procez en tout & par tout; & son ravisseur avec ses complices fut condamné & obligé de prendre la fuite ou de se cacher. Ces fugitifs néanmoins ayant obtenu leur grace quelque temps après, devinrent plus fiers & plus insolens que la première fois; parceque la Mere étant morte, le Ravisseur crut que la fille étant sans appui, il luy seroit beaucoup plus facile de parvenir à la fin de ses desseins. Mais comme elle demouroit alors chez l'un des premiers Magistrats de la Ville, de la maison duquel il ne luy eut pas été facile de la tirer, au lieu que la première fois il avoit fait la guerre ouvertement & en Loup, il crut qu'il falloit user à ce coup des finesses du Renard. Il fit entendre à Monsieur le Duc d'Orleans que cette fille étoit sa femme, & que pour des raisons qu'il ne pouvoit comprendre, un Juge qui devoit être le premier à luy faire Justice, la retireroit injustement en sa maison, & qu'il supplioit son Altesse de la luy faire rendre. Ce Prince s'étant ainsi laissé surprendre aux fausses plaintes de cet homme, en écrivit au Magistrat, qui n'osant s'opposer aux volontez de la seconde personne du Royaume, & d'ailleurs ne croyant pas pouvoir en conscience sacrifier une innocente à la passion d'un homme qui ne meritoit rien moins que le dernier supplice, & qui s'étoit attiré l'aversion de tout le monde par une action aussi lâche que celle qu'il avoit commise, conseilla à la fille de se retirer pour un temps en quelque maison Religieuse, pour se mettre à couvert des violences qu'on luy pourroit faire à la faveur des puissances. Elle suivit ce conseil, & à cet effet elle choisit le Monastere des Ursulines, d'où sa Tante étoit sortie peu d'années auparavant pour aller en Canada. Encore qu'elle fût là en assurance, & qu'elle jouït d'une grande paix parmy tant de saintes Religieuses, son cœur néanmoins étoit encore dans le monde, & elle n'attendoit que l'occasion d'y retourner pour marcher dans ses voyes avec sa première liberté. Mais son persécuteur qui avoit résolu de tenter tous les moyens possibles pour venir à bout de ses desseins, voyant bien qu'il falloit faire jouer des ressorts extraordinaires pour la retirer du Cloître, employa l'autorité de la Reine auprès de Monseigneur l'Archevêque pour la faire sortir & la mettre entre ses mains. Il ne fut pas possible de résister à la Majesté Royale, ny à l'autorité d'un Archevêque qui étoit le Supérieur de la maison.

Ce Prelat néanmoins qui n'ignoroit pas que sa Majesté avoit été surprise, ne voulut pas entierement abandonner la Colombe à l'avidité du Vautour, mais il la fit venir en son Palais, & entrer dans une Chambre où son ennemy l'attendoit, & après qu'il les eut mis ensemble, il se retira avec quelques personnes à l'autre bout de la chambre. Ce fut là que ce passionné mit en avant tout ce que l'amour le plus ingenieux peut inventer pour changer un esprit qui luy avoit toujours été contraire, & de qui il n'avoit jamais reçu que des mépris. Ce fut là aussi que l'on vid dans les réponses qu'elle luy faisoit ce que l'indignation peut suggerer à un cœur aussi ulceré qu'étoit le sien. Il parloit bas, parce que le vice n'a pas moins de honte de se faire entendre que de se faire voir : & que c'est le propre des ruses de se tenir cachées : Mais elle répondit fortement & à haute voix, afin que ceux qui étoient plus éloignez la pussent entendre, & qu'ils demeurassent persuadés combien elle étoit éloignée de donner son cœur à celuy qui faisoit jouer tant de ressorts pour la surprendre.

Monseigneur l'Archevêque étant convaincu de cette verité, la fit reconduire dans le Monastere, où ayant appris que son ennemy ne se tenoit pas encore vaincu, & qu'il meditoit de nouvelles industries pour vaincre sa fermeté, elle prit une resolution hardie & dangereuse tout ensemble qui fut de se faire Religieuse, non par un veritable desir de servir Dieu, mais pour faire dépit à son ennemy, & afin qu'il n'eut pas sur elle l'avantage que la faveur des premieres puissances luy faisoit esperer. Elle fit donc dire à la Reine que c'étoit là son dessein, & elle luy en écrivit elle-même, témoignant à sa Majesté que c'étoit le sujet qui la retenoit dans le Monastere. Alors cette grande Princesse qui n'avoit des inclinations que pour la pieté, & qui portoit toujours les interets de Dieu & de la vertu quand ils luy étoient connus, commanda qu'on la laissât en paix puisqu'elle desiroit se donner à Dieu, & qu'il n'étoit pas juste de donner à un homme pour Epouse celle qui le vouloit être de JESUS-CHRIST.

La tempeste ayant cessé par le commandement d'une si pieuse Reine, la fille qui n'étoit entrée dans le Cloître que par nécessité, & qui n'y demouroit qu'avec regret eût bien voulu retourner dans le monde; mais voyant qu'il y alloit de son honneur de ne pas faire autrement que ce qu'elle avoit écrit, elle franchit le pas, & recut le voile par une generosité purement naturelle.

Ainsi elle se fit Religieuse sans vocation & avec des intentions

pure  
issuë  
catic  
cœur  
par  
dispo  
bien  
natio  
fût in  
Car,  
salut  
res, p  
trouv  
les a  
seroit  
ploye  
de ce  
pour  
elle c  
sainte  
aussi  
quitt  
qu'el  
cœur  
toute  
doux  
avoit  
Tout  
faiso  
n'en s  
veme  
nes ce  
le Cie  
à tout  
rel, &  
nes fa  
joye  
envoy  
effica  
la rav

purement humaines, qui ne pouvoient promettre qu'une funeste issue, mais Dieu en avoit d'autres qui ne tendoient qu'à sa sanctification, car si la vocation celeste ne se faisoit pas sentir dans son cœur, elle se rendoit visible dans la conduite de la Providence, qui par des jugemens secrets, & contre toutes les apparences sensibles dispofoit les choses pour sa plus grande gloire, & pour le plus grand bien de la fille. Il la vouloit attirer à foy malgré ses propres inclinations & par la voye des disgraces, permettant que le monde luy fût infidèle, & qu'il traversât l'amour même qu'elle avoit pour luy. Car, comme dit saint Augustin, Dieu a un si grand desir de nôtre salut, qu'il permet que les creatures nous soient quelquefois ameres, pour nous empêcher d'y attacher nôtre cœur, & afin que nous trouvions en elles-mêmes les motifs de nôtre aversion: Car si nous les aimons lors même qu'elles sont si remplies d'amertumes, que seroit ce si nous n'y trouvions que des douceurs? Dieu donc a employé les creatures pour la detacher des creatures, & il s'est servy de ce persecuteur pour la chasser du monde, s'il faut ainsi parler, & pour l'obliger à se retirer dans le lieu où sa Tante la desiroit & où elle devoit prendre les veritables dispositions de la grace & de la sainteté. Car encore qu'elle eût au commencement des intentions aussi perilleuses & aussi peu Chrétiennes que celles qui luy faisoient quitter le siecle; après neanmoins qu'elle eut reçu le voile, & qu'elle se vid couverte d'un habit de sainteté, Dieu luy donna un cœur tout nouveau & changea ses premieres intentions en d'autres toutes sinceres & toutes saintes. Le monde qui luy avoit paru si doux, luy devint un spectacle d'horreur, & la Religion qui luy avoit semblé si affreufe, ne luy fut plus qu'un Paradis de plaisir. Toutes les peines de la vie penitente luy sembloient legeres. Elle faisoit tout le bien qu'elle pouvoit, & son plaisir étoit que personne n'en sçeut rien, mais que comme Dieu étoit le seul témoin des mouvemens de son cœur, luy seul aussi eût la connoissance de ses bonnes œuvres. Cette nouvelle volonté qui ne respiroit plus que pour le Ciel & pour les biens de la grace, luy faisoit donner les mains à toutes les propositions que la Religion luy faisoit pour le temporel, & ferma les yeux aux petits avantages que quelques personnes sages luy conseilloyent d'exiger. Enfin elle fit profession avec une joye toute du Ciel, & l'issue fit bien voir que Dieu ne luy avoit envoyé les traverses dont je viens de parler que pour l'attirer plus efficacement à son service; & que s'il avoit permis qu'un homme la ravit, ce n'étoit qu'afin de la ravir plus saintement pour foy.

Elle voulut être appelée Marie de l'Incarnation, afin de se ressouvenir de sa Tante, & que portant son nom elle fût plus puissamment excitée à imiter les exemples de ses vertus. Au même-temps qu'elle offroit son sacrifice à Tours, sa pieuse Tante commençoit à respirer en Canada. On luy ostoit ce vestement de plomb sous le poids duquel elle gemissoit depuis tant d'années, & les causes de ses peines cessant, ses tentations prirent fin & ses vœux furent accomplis. Mais je reviens à ses propres vertus & à ce qui la regarde plus directement.

Elle a témoigné au Chapitre précédent qu'une des plus grandes graces que Dieu luy ait communiquées dans la vie spirituelle, ç'a été une prompte obeïssance à ses mouvemens & à ses inspirations, mais avec une telle dépendance de son Directeur, qu'elle ne pouvoit rien faire que par son approbation & de son consentement. Et elle déclare en celuy-cy que Nôtre Seigneur luy a toujours fait la grace de n'être nullement attachée à ses lumieres, soit naturelles, soit surnaturelles; mais qu'elle s'est toujours portée à obeïr à ceux qui luy ont tenu sa place, & à se soumettre en toutes choses à leur jugement & à leur conduite. Quelques revelations mêmes qu'elle eût de la part de Dieu, elle n'en a jamais estimé ny executé aucune qu'après l'avoir soumise à l'examen de son Directeur; & elle étoit si persuadée que c'étoit là l'ordre que sa Providence a établi dans l'Eglise, qu'elle eut cru être dans l'erreur, si elle en eût usé d'une autre maniere.

Dés le temps que Dieu l'eut attirée pour être toute à luy, il luy fit voir si clairement la necessité & l'avantage de l'obeïssance dans ceux qui aspirent à une solide perfection, qu'elle ne pouvoit plus rien faire que par le mouvement de cette vertu. Aussi ç'a toujours été une marque des plus évidentes de l'Esprit de Dieu en elle, & que toute sa conduite a été exempte des illusions, où sont ordinairement sujettes les personnes qui se gouvernent par leur propre esprit. L'Esprit de Dieu est dans l'humilité, & ne permettra jamais qu'une ame soit trompée quand elle se sera vidée de son propre jugement & de sa propre volonté pour se laisser conduire par le jugement & par la volonté de ceux dont il a dit: *Celuy qui vous écoute m'écoute.* Elle ne se contenta pas de la simple soumission qu'elle avoit aux ordres de son Directeur, mais afin d'attirer une plus ample benediction sur son obeïssance, elle fit vœu de luy obeïr en tout ce qui la pourroit faire avancer dans les voyes de la sainteté. Elle fait une description bien ingenuë des dispositions de son

cœur & de l'amour qu'elle avoit pour la soumission dans sa premiere relation, où elle parle ainsi : Mon Confesseur qui prenoit grand soin de me mortifier n'en laissoit passer aucune occasion. Il me faisoit mourir toute vive, & plus il me mortifioit, plus j'étois portée à luy dire toutes mes pensées, & j'eusse voulu qu'il eût veu mon cœur, afin d'en deraciner tout ce qui s'y fût trouvé de desagréable à Dieu. Il m'étoit impossible de vivre à ma liberté, ayant desir d'être toujours assujettie : & à cette fin je fis vœu d'obeir à mon Confesseur en tout ce qui seroit de la plus grande perfection, ayant cette intention en le faisant, que si j'entrais en Religion il seroit annullé. La force de l'inspiration me porta à cela, & je ne m'en pus jamais dédire devant Dieu qui me pouffoit sans cesse à m'abaisser, & à me soumettre & assujettir à toutes les creatures pour son amour : Et sa bonté m'a fait la grace, que jamais mon Confesseur ne m'a rien commandé qui ne fût pour ma perfection. Par ce vœu d'obeyssance toutes choses m'étoient renduës plus faciles qu'auparavant. Tous les services que je rendois au prochain étoient enfermés en ce vœu, & de la sorte je ne faisois rien que par obeyssance. Quelquefois mon Confesseur étoit à plus de cent lieues de moy, & cela ne me faisoit point de peine, parce qu'il m'instruisoit par lettres de ce qui étoit de mon devoir.

Voilà la disposition de la penitente au regard du Directeur, voicy celle du Directeur au regard de la penitente. On ne peut expliquer les épreuves humiliantes par où il la fit passer : Car comme c'étoit un homme tres expérimenté à la conduite des ames, & qui sçavoit que l'humiliation de l'esprit est la pierre de touche où l'on éprouve les ames qui sont dans une élévation extraordinaire, il luy fit souffrir tant de confusions, quelquefois même à la veüe des personnes de sa connoissance, afin de connoître le fond de l'esprit qui la conduisoit, qu'il sembloit avoir entrepris de l'aneantir entierement.

J'en pourrois rapporter une infinité d'exemples, si je n'étois obligé de mettre des bornes à mon histoire. Mais je ne puis me dispenser de dire que quelque rigueur que son Directeur exerçât en son endroit, & quelques humiliations que fussent les commandemens qu'il luy faisoit, elle n'avoit jamais de refroidissement contre luy, mais plutôt son cœur toujours simple & toujours sincere croissoit dans la confiance qu'elle avoit que tout ce qu'il luy commandoit n'étoit que pour sa perfection. Cela luy donnoit une liberté entiere de s'approcher de luy, & de luy découvrir les plus secrets

mouvemens de son interieur : Ensuite elle écoutoit ses avis & ses ordres comme s'ils luy eussent été apportez de la part de Dieu, & les recevoit avec des sentimens si purs & si saints, qu'il eût été difficile de se le persuader si elle-même ne nous les eût laissez par écrit en sa premiere relation, où elle parle ainsi : Mon Directeur connoissant le desir que j'avois de la mortification, & la grande affection que j'avois d'être Religieuse, m'exerçoit sans cesse dans les mortifications propres à cet état, comme de me faire des confusions, me faisant rendre compte de toutes mes pensées, & même de celles que j'avois contre luy. De la sorte mon esprit se forma si bien à cette conduite, qu'il m'étoit impossible de luy rien celer, quoy qu'il m'en dût arriver, aimant mieux mourir à moy-même que d'avoir un esprit couvert en quoy que ce fût, connoissant interieurement que l'esprit de Dieu est simple & sans dissimulation. J'avois pourtant quelquefois de la repugnance de m'aller accuser prevoyant tout ce qu'il me feroit. Je disois en moy-même qu'il n'y avoit point de peché de ne le pas faire, & que de le faire c'étoit une simplicité. Tout aussi-tôt je devenois si honteuse & si confuse que je pensois être la plus hypocrite du monde, d'avoir ainsi douté si j'irois dire mes fautes. Je l'allois donc trouver, même hors de la Confession, afin d'avoir plus de honte, & à genoux devant luy je luy disois tout sans deguisement. Il me sembloit que j'avois l'esprit sous ses pieds n'osant seulement lever les yeux pour le regarder. Dieu sçait comme il me traittoit, ne laissant aucune chose impunie : Et après qu'il m'avoit dit mes veritez & enjoint des mortifications, il m'envoyoit sans autre discours, Il n'y a rien dont je connoisse avoir tant profité que de ces sortes de mortifications, ny qui humilie davantage l'esprit; parce que cela donne une vraye simplicité d'enfant, & sert à purifier l'ame, la rendant plus capable de s'unir à Dieu par une candeur que je ne sçaurois dire : Enfin c'est le vray secret pour être bien venuë auprès de Nôtre Seigneur; car après cela on court à luy sans crainte & sans hesiter. S'il arrivoit que j'eusse oublié de dire quelque faute, c'étoit la premiere pensée qui me venoit lorsque je me voulois familiariser à ce Dieu d'amour, & luy en demandant pardon je luy disois : Mon doux Amour, je m'en accuseray; & aussi-tôt je l'oublois. Mais je ne manquois pas de m'en accuser à la premiere occasion, & ainsi j'avois toujours une douce paix en l'ame, car la veuë de mes fautes ne me troubloit point, & elle ne me rendoit point scrupuleuse, mais je demeuroid toujours pleine de confiance.

## DE L'INCARNATION.

491

L'amour qu'elle avoit pour l'obeyffance passa bien plus avant, car le desir qui la brûloit d'imiter Nôtre Seigneur, qui s'est rendu obeissant à toutes sortes de personnes la porta à combler les services qu'elle s'étoit volontairement engagée de rendre à son frere & à sa sœur du merite de l'obeyffance. Elle fit vœu de leur obeyr comme à ses Superieurs, qui fut un engagement bien hardy, & auquel il étoit bien difficile de satisfaire; Car encore que ce fussent des personnes de probité, elles n'avoient pas neanmoins cette prudence charitable & condescendante que les Superieurs des Religions observent dans la conduite de leurs familles. Il ne se pouvoit neanmoins rien voir de plus fidèle ny de plus exact dans l'acquit de cette obligation. Son frere & sa sœur qui ne sçavoient rien de ce vœu étoient surpris de la voir plus obeissante & plus soumise à leurs ordres que le dernier des valets de la maison; & parce qu'elle avoit un visage toujours gay & toujours prest à obeir, ils croyoient qu'elle ne se portoit à cette soumission que par un amour naturel, & par l'affection qu'elle avoit à leurs interets. Mais elle avoit bien un autre motif qui la faisant travailler à leurs affaires, luy faisoit faire bien plus avantageusement celles de son ame. Je ne diray qu'un seul exemple de cette obeissance, mais que j'estime être une des plus belles actions de sa vie. Un jour qu'elle étoit à la sainte Table presté à Communier dans l'Eglise des Feuillans un Messager luy vint dire à l'oreille que son frere la demandoit & qu'il la prioit de l'aller trouver au plutôt. Elle se leva au même instant, & sans attendre la sainte Communion elle s'en alla trouver son frere pour faire ce qu'il desiroit d'elle. Elle se ressouvint sans doute de ce que le saint Esprit dit dans l'Ecriture, que l'obeissance vaut mieux que les sacrifices, & c'est ce qui luy fit quitter celui de l'Autel pour aller offrir celui de sa propre volonté. Il ne faut point douter que cette action ne fût tres-agreable à Dieu, & quelle ne meritât par une vertu si genereuse la grace du Sacrement dont elle se privoit pour son amour.

Si elle étoit si solidement établie dans l'obeissance lorsqu'elle étoit encore dans le siecle, ce fut tout autre chose depuis qu'elle fut Religieuse; Car elle voloit pour executer les plus petits commandemens qui luy étoient faits de la part de ses Superieurs; ou plutôt elle n'en trouvoit jamais de petits les recevant tous comme venans de la part de Dieu. Dans ce motif, soit que la matiere des commandemens qui luy étoient faits, luy fût agreable, soit qu'elle fût contraire à son inclination, tout luy devenoit égal, & l'on

voyoit toujours reluire une même joye sur son visage. Souvent sa Supérieure qui connoissoit parfaitement ses belles dispositions, lui envoyoit dire pendant la Messe lorsqu'elle y pensoit le moins qu'elle communiât, & comme elle étoit toujours prête, elle le faisoit. D'autre fois aussi lorsqu'elle étoit sur le point de Communier, elle luy commandoit de s'en abstenir, & elle s'en absteinoit sans que l'on vît jamais aucune alteration dans son esprit ny sur son visage. Durant qu'elle étoit en France elle ne se chauffoit jamais par un esprit de mortification, & néanmoins quand sa Supérieure luy disoit de le faire, elle le faisoit sans qu'il y parût la moindre contrainte. En un mot elle ne regardoit jamais les choses qui lui étoient commandées par rapport à elle-même, examinant si elles lui étoient contraires ou favorables; mais par rapport à la volonté de Dieu, dans laquelle elles lui étoient toutes une même chose.

Quand elle fut élevée à la Charge de Supérieure elle ne s'oublia point de ses premiers devoirs; mais l'on peut dire sans rien exagérer que son obéissance étoit toute Angelique; car elle étoit toujours prête & toujours exacte à exécuter les ordres de ses Supérieurs, comme les esprits bienheureux sont toujours disposez à accomplir les volontez de leur Createur. Aussi lui entendoit-on souvent dire qu'elle ne pouvoit comprendre comment une ame Religieuse avoit de la peine à se soumettre à ce qui luy est commandé, puisque l'on est toujours assuré qu'en obéissant on fait la volonté de Dieu. Ce n'étoit point une speculation qui luy demeurât dans l'esprit, mais elle faisoit comme elle le pensoit: car elle exécutoit les volontez de ses Supérieurs dans le moment qu'elles luy étoient connues, & elle les faisoit plus exactement que n'eût fait la dernière Novice. En voicy un exemple bien particulier, & d'autant plus remarquable qu'elle se soumit contre des lumieres que Dieu lui avoit révélées. Quand il fut question de bâtir le Monastere de Quebec, les Reverends Peres Jesuites, qui étoient alors les Supérieurs de cette Eglise naissante, Madame de la Peltrie, & plusieurs Religieuses étoient d'avis de le faire dans un certain lieu qu'elle croyoit être fort desavantageux: on la fit venir pour sçavoir son sentiment; Et quoy qu'il fût contraire à celuy des Peres & de toute l'assemblée, elle ne laissa pas de le dire dans un esprit de dégage ment & de soumission, & de déclarer les inconveniens qu'il y avoit de faire l'edifice au lieu designé. On rejetta bien loin sa pensée, même avec quelque sorte de mépris: Et quoy qu'elle sçeut assurément qu'elle dût être exécutée, elle la soumit aussi-tôt sans

## DE L'INCARNATION.

la soutenir avec attachement ou opiniâtreté. En effet, il fallut revenir au lieu qu'elle avoit marqué, & la suite fit voir que son sentiment lui avoit été inspiré de Dieu. Elle donna encore une excellente preuve de sa soumission lorsqu'elle étoit Supérieure & qu'elle faisoit rebâtir l'Eglise du Monastere. Le marché en étoit fait avec l'Architecte, le Charpentier & les autres ouvriers. Mais le Reverend Pere qui faisoit alors l'Office de Supérieur, trouvant que le Monastere étoit tres-pauvre, lui témoigna qu'il n'agreoit pas une Chappelle de douze pieds en carré qui étoit comprise dans le dessein. Elle se contenta seulement de luy représenter en presence des autres Religieuses, que tout étoit disposé & les marches faits, & qu'il n'en coûteroit pas quatre cens livres davantage. Il n'importe, dit le Supérieur, ce sont toujours quatre cens livres, & cette somme est grande à celles qui n'ont rien du tout. A ces paroles elle se teut, & fit cesser l'ouvrage; & afin même qu'on n'y pensât plus à l'avenir, elle fit murer l'ouverture qui devoit communiquer de l'Eglise à la Chappelle. Mais Dieu a voulu depuis récompenser son obeïssance; permettant qu'elle édifiât elle-même la Chappelle avec beaucoup plus de magnificence qu'elle ne le devoit être la premiere fois, par les liberalitez de Monsieur de Tracy Gouverneur de la nouvelle France, lequel étant allé visiter la Maison, & ayant remarqué des pierres d'attente dans le mur de l'Eglise, voulut sçavoir à quoy elles étoient destinées. On lui dit comme la chose s'étoit passée, & que c'étoit par obeïssance que la Chappelle n'avoit pas été faite. Il fut touché d'un si bel acte de vertu, & il commanda sur l'heure, qu'on y travaillât voulant en faire la dépense qui fut considerable & conforme à sa grande pieté: Tant il est veritable que les parfaits obeïssans emportent des victoires dès cette vie.

Jamais on ne luy a entendu dire un mot de repliche quand il a été question d'obeïr. La soumission lui étoit devenuë si naturelle, & l'habitude de cette vertu, s'étoit tellement fortifiée en son ame que bien loin d'y ressentir de la repugnance, elle a avoué même à quelques unes de ses Religieuses qu'elle n'en avoit pas même des pensées. Aussi cette excellente Mere avoit coûtume de dire qu'elle ne pouvoit comprendre qu'une ame Religieuse qui veut aimer Dieu & être aimée de lui, ne fût pas obeïssante. Elle a été Supérieure à diverses reprises, mais la Charge ne lui élevoit point le cœur, car dès le moment qu'elle la quittoit, il ne paroïssoit pas qu'elle eût jamais commandé, mais on eût dit qu'elle eût passé

toute sa vie dans la dependance tant elle avoit de facilité à se soumettre. Bien loin de retenir aucun reste d'autorité ou de prééminence, elle devenoit la plus humble de toutes, & entroit dans une simplicité d'enfant, s'abandonnant toute âgée & consommée qu'elle étoit entre les mains de celle qui lui succedoit quoy qu'elle fût fort jeune à son égard. Voicy un exemple admirable de sa dependance après qu'elle eut quitté la Charge. Travaillant un jour avec la Communauté dans les grandes chaleurs de l'été, elle demanda permission à sa Superieure d'aller laver sa bouche avec de l'eau fraîche, ce qui lui fut accordé. Après avoir fait quelque chemin, elle retourna sur ses pas, & dit avec une grande simplicité : Nôtre Mere, si me lavant la bouche j'aveale quelque goutte d'eau l'aurez vous agreable? Cette soumission dans une chose si legere, surprit extremement toutes celles qui étoient presentes, & leur fut une leçon efficace d'une tres-parfaite obeïssance.

Toute sa vie a été remplie de semblables actions qui montroient l'estime qu'elle faisoit de cette vertu : Elle ne pouvoit s'imaginer comment l'on pouvoit avoir des raisons pour s'excuser d'obeïr. Pour moy, disoit-elle si mes Superieurs me commandoient de me jeter dans le feu, je le ferois, parce que je ne me donnerois pas le temps de reflechir sur le commandement pour examiner s'il seroit bien fait, & il me suffiroit de sçavoir qu'on me l'ordonne pour l'executer. Je vous assure, ajouta-t-elle, une autrefois, que j'ay l'esprit si je ne sçay comment fait, que quand mes Superieurs me declarent leur volonté, je n'ay aucune raison à leur objecter, sinon le renouvellement de mon obeïssance : si l'on me veut autrement, il faut que Dieu fasse un grand changement en moy.

Et en effet, son obeïssance a été si parfaite & si rare qu'elle obeïssoit non seulement aux ordres de ses Superieurs, mais encore à leurs inclinations quand elles luy étoient connues. Ce qui se remarquoit particulièrement dans ses maladies, lorsque pour luy donner du soulagement ou bien pour la lever, ce qui ne se pouvoit faire sans luy causer des douleurs extrêmes, on luy disoit : Nôtre Mere auroit de la satisfaction si vous vouliez prendre cela, ou, si vous voulez souffrir qu'on vous levât; car alors fermant les yeux à toute consideration & à tout sentiment, elle disoit à ses Infirmieres avec une ferveur merveilleuse : Allons mes enfans, levons nous puisque l'obeïssance le desire : Jesus a été obeïssant jusques à la mort, & à la mort de la Croix, pourquoy ne le serois-je pas puisqu'il m'en a montré l'exemple : quand il iroit de la vie, il faudroit le faire, &

## DE L'INCARNATION.

495

d'autant plus que ce n'est que la paresse qui me tient icy : ce sont ses propres termes.

Mais ce qui étoit le plus admirable en elle, c'est qu'elle obeïssoit de la sorte à toutes sortes de personnes même à ses inferieures quand l'occasion s'en presentoit. Sur tout quand elle étoit malade, soit qu'elle fût Superieure, soit qu'elle ne le fût pas, elle étoit aussi soumise & obeyssante à son Infirmiere qu'à sa Superieure même. Elle ne sortoit jamais de l'Infirmierie sans sa permission, & à son retour elle ne manquoit pas de luy rendre raison de ce qu'elle avoit fait & des lieux où elle avoit été. Quelque repugnance qu'elle eût aux remedes qu'on lui faisoit prendre & aux soulagemens qu'on luy vouloit donner, si son Infirmiere lui disoit qu'il le falloit faire, elle répondoit aussi tôt : faisons le donc par obeïssance ; j'aime mieux mourir par obeïssance, que de vivre par ma propre volonté.

Après cela elle faisoit exactement tout ce qu'on desiroit, ne voulant pas même s'informer de ce que les Medecins luy ordonnoient, ny de ce qu'ils disoient de son mal. Dans cet aveuglement que lui causoit sa parfaite obeïssance, le Medecin lui ayant ordonné de prendre de certaines poudres dans du vin, on les lui donna par mégarde dans de l'eau de vie, dont elle avoit naturellement de l'aversion, & dont elle ne pouvoit même supporter l'odeur. Elle prît néanmoins cette potion sans en rien témoigner, & lorsque l'Infirmiere s'en fut apperçue, & qu'elle voulut lui en faire ses excuses, elle ne fit que faire un doux souris, pour marque qu'elle ne se sentoit point offensée, & n'en parla pas davantage. L'on peut dire certes qu'elle a été obeïssante jusques au dernier soupir, dont elle donna une belle preuve quelque temps avant que de rendre l'esprit. Car sa Superieure lui ayant envoyé une Religieuse pour la garder en attendant que son Infirmiere iroit entendre la Messe & Communier, elle lui dit ces paroles que Nôtre Seigneur dit en Croix : *j'ay soif ; j'ay la langue & la gorge extremement seiches.* L'autre lui dit : *Ma Mere, je m'en vais vous donner un peu de vin sucré ou quelque autre rafraichissement.* Non, dit-elle, attendons l'Infirmiere ou ses ordres. Elle le voudra bien, repartit la Religieuse, & c'est nôtre Mere qui m'a envoyée icy. Il vaut mieux, continua-t-elle attendre l'Infirmiere afin que le tout se fasse avec obeïssance. Dans cette contestation de la charité & de l'obeïssance, l'Infirmiere entra qui fit ce qui étoit nécessaire, & quelque temps après la malade rendit l'esprit.

## C H A P I T R E XII.

*I. Paix admirable après les tempestes de ses tentations. II. Pendant lesquelles les graces qui étoient cachées dans son ame n'ont souffert aucune diminution, mais plutôt elles ont reçu un tres grand accroissement. III. L'esprit continuel de componction. IV. Elle rend graces à Dieu de l'avoir fait passer par tant d'épreuves, comme d'une faveur tres singuliere. V. Allegorie admirable pour expliquer l'état de ses tentations. VI. Elle tiroit toute sa force des maximes de l'Evangile, dans les occasions facheuses où elle se trouvoit engagée.*

- I. **L** ne me seroit pas possible de décrire le deluge de paix, où mon ame se trouva plongée, se voyant entièrement libre de ses liens & rétablie en tout ce qu'elle croioit avoir perdu; & non seulement elle connoissoit qu'elle n'avoit fait aucune perte, mais de plus elle voyoit par experience qu'elle avoit fait un amas de tresors indicibles. Elle connoissoit que ce qui luy avoit ôté la veuë des biens qu'elle possédoit dans l'intime union de l'Epoux n'avoit été qu'une cendre qui cachoit son feu, & qui couvroit ses lumieres pour son bien & pour son avancement dans des vertus solides qu'elle n'avoit pas auparavant dans le degré que la divine Majesté les luy a fait posséder depuis. Or ces veuës & ces experiences qu'elle avoit en ce changement d'état n'étoient pas des lumieres par retours & par reflexions, mais par des impressions plus distinctes & plus claires que toute lumiere faite par le suradorable Verbe Incarné qui habitoit en elle; impressions, qui portoient des effets dignes de celui qui les causoit & toutes conformes aux maximes du saint Evangile, en sorte qu'elle ne pouvoit rien operer qu'en cet esprit & en cette veuë. Envisageant donc cet état, je ne me pouvois lasser de benir Dieu de m'avoir fait passer par tant de detroits & par tant d'épines; je luy demandois pardon de ne luy avoir pas été assez fidèle dans mes tentations; & j'entrois dans une confusion qui m'humilioit en sa divine presence au dessous de toutes choses. C'étoit en ce point que je trouvois le poids de mon humiliation, qui depuis a servi de matiere à l'esprit de componction amoureuse que nôtre Seigneur me donne continuellement avec toutes ses autres insignes faveurs. Je loue & benis ce sacré & divin Sauveur de ce qu'il luy a plu en tant de diverses manieres m'humilier dans ses voyes; Je luy dis avec le Prophete: *Ab*

*qu'il*

## DE L'INCARNATION.

*qu'il m'est bon & avantageux que vous m'avez humiliée!* Et c'est avec  
 verité que je le luy dis ; car pour tous les tresors de la terre je ne  
 voudrois pas n'avoir passé par cet état d'humiliation que je vois  
 infiniment precieux & plus que je ne le puis dire. Il me semble  
 que j'ay passé par ces cavernes de lions & de leopards dont parle  
 l'Epouse aux Cantiques , & qu'au lieu d'avoir été endommagée  
 par leurs morsures , je me suis sauvée dans le domaine & dans les  
 retraites de mon celeste Epoux , qui ne sont autres que les saintes  
 & sacrées maximes de l'Evangile , qui comme des torrens de ri-  
 chesses sont coulez de sa divine bouche : s'il a dit, faites du bien à  
 ceux qui vous font du mal, c'est une loy qu'il me semble avoir écrite  
 dans mon cœur avec une force & une impression toute d'amour , ce  
 que j'experimente dans les occasions , non point en me mortifiant ,  
 mais par une pente & inclination qui me porte là, en vertu de l'im-  
 pression de la maxime de mon divin Epoux. Comme j'ay eu des  
 affaires fort épineuses depuis que je suis en Canada , par conse-  
 quent que j'ay été obligée de traiter avec des personnes de diver-  
 ses conditions & d'humeurs fort differentes , ces divines maximes  
 ont été ma force & mon soutien : l'on prenoit souvent mon pro-  
 cedé comme provenant de mon naturel qu'on disoit facile à souf-  
 frir & oublier les déplaisirs que je pouvois recevoir de la part  
 du prochain ; mais l'on ne voyoit pas que mon esprit étant posse-  
 dé de cet Esprit des maximes du Fils de Dieu , c'étoit ce principe  
 qui me faisoit agir. Ce que je dis d'une maxime, je le dis de l'autre.  
 Ce n'est pas comme j'ay dit cy-devant que je ne tombasse  
 dans l'imperfection par égarement & par surprise, soit dans les affai-  
 res de la maison, soit en celles de la grille & du dehors, car j'ay  
 toujours eu à traiter avec le prochain ; & d'ailleurs ce pays est  
 tres-rempli de tracas, sur tout dans un nouvel établissement où  
 l'on trouve tout à faire, où l'on souffre une grande disette, & où  
 il y a des circonstances fort épineuses qui sont des sources inépu-  
 sables de travaux à ceux qui sont engagez à traiter avec le pro-  
 chain, soit en la charge de Superieure, soit en celle de Deposi-  
 taire que j'ay toujours excercées depuis que je suis en ce pais.

IV.  
  
V.  
  
VI.

### A D D I T I O N.

**L** Es yeux de la Mere de l'Incarnation qui étoient demetrez  
 fermes pendant le cours de ses tentations, en sorte qu'elle ne  
 pouvoit pas voir si clairement la disposition de son ame, luy furent

R r r

ouverts au même moment qu'elle en fut délivrée: alors, elle vit comme dans un plein jour que Dieu ne lui avoit point retiré les grâces qui lui avoient été autrefois si sensibles, mais qu'il y avoit encore imperceptiblement ajouté de nouveaux dons. Elle reconnut que les vertus dont la pratique lui avoit été si douce & si facile, n'étoient point diminuées, mais qu'elles avoient reçu de notables accroissemens, & qu'elles étoient parvenues à un tres-haut degré de perfection. C'est ce qui me donne lieu de parler plus particulièrement de ses vertus à mesure qu'elle les a pratiquées dans ses combats; & comme elle remarque icy que le plus grand fruit qu'elle en a remporté, est l'état d'humiliation qui lui est resté dans le cœur toute sa vie, elle me presente une occasion favorable de parler de son admirable humilité.

Cette vertu est le partage des grandes ames, & l'on peut dire qu'il ny a qu'elles qui soient véritablement humbles. Dieu humilie bien les superbes & les pecheurs qui s'élevent eux-mêmes, mais leur humiliation n'est pas tant une vertu, qu'une juste punition de leur orgueil. Mais quand il humilie les Saints, & ceux qu'il a lui-même élevés, cet abaissement est une humilité sainte qui est un des plus grands effets de son amour. Aussi si l'on y fait une serieuse attention, l'on trouvera que Dieu augmente l'humilité dans ces ames choisies à mesure qu'il les élève dans ces grâces, & que celles qu'il favorise le plus, sont aussi les plus humbles & les plus petites à leurs yeux. Cette vérité se justifie dans tous les Saints, mais principalement dans la Mere de l'Incarnation; car comme il se trouve peu d'ames dans toute l'histoire de l'Eglise qui ayent été plus carrcées & plus favorisées de Dieu que la sienne, il seroit aussi difficile d'en trouver de plus humbles & de plus aneanties en elles-mêmes.

Encore que l'humilité soit le fondement de tout l'édifice spirituel, elle tire néanmoins sa solidité de deux autres principes, dont l'un est la veuë de l'être infini de Dieu, & l'autre est la veuë de notre propre neant: Car l'humilité parfaite veut qu'en reconnoissant que Dieu est tout, nous confessons que nous ne sommes rien; & que quand nous rendons aveu que nous ne sommes rien, nous reconnoissons que Dieu est tout, & que tout ce que nous avons lui appartient. La Mere de l'Incarnation a jetté ces fondemens solides, & s'y est si parfaitement établie qu'elle n'avoit point de plus grande complaisance que dans la pensée que Dieu est tout & qu'elle n'étoit rien. C'est ce qu'elle témoigne par les paroles suivantes qui montrent la véritable disposition où étoit son ame: Mon occupa-

## DE L'INCARNATION.

496

tion intérieure est une veüe de l'être infini de Dieu. Et comme il est tout & que je ne suis rien, mon cœur est si satisfait en ce tout, que le plus grand de mes plaisirs est de voir que je ne suis rien. Cette veüe me tient dans une continuelle affection ou mouvement d'amour fort de mon cœur en cette sorte : Je vous rend graces, ô grand Dieu, de ce que vous êtes tout, & de ce que je ne suis rien. Mais abîmez ce rien en vôtre tout, ô abîme infini, ô ma vie, ô mes delices ! Et elle dit dans un autre endroit, Dieu me donne une clarté celeste, je ne sçay comment je la dois nommer, à la faveur de laquelle plus l'ame connoît cette divine Majesté, plus elle est humble, se voyant d'autant plus petite & neant, qu'elle voit ce Dieu être grand & être tout, & s'aneantissant sans cesse dans la totalité, & dans la grandeur suradmirable de ce grand Tout.

*Dans  
ur. Me-  
ditatiõ.*

*En sa  
premie-  
re Rela-  
tion.*

Ce fondement solide étant étably dans cette ame, il ne faut pas s'étonner si elle étoit si humble. Un poids ne se porte pas avec plus de vitesse vers son centre, qu'elle faisoit à toutes les humiliations qui la pouvoient conduire à son neant. Elle s'étoit volontairement renduë la servante de son frere & de sa sœur, pour avoir plus de moyens de pratiquer la charité, la patience & l'humilité. En cet état tout ce qu'il y a de vil & abjet dans la plus basse servitude lui étoit des delices. Il est vray que comme elle pratiquoit ces humiliations en cachette, & à la seule veüe de Dieu il est difficile d'en dire le particulier; mais on s'en formera une suffisante idée de ce qu'elle en a écrit en sa premiere relation : je faisois, dit-elle, l'office de servante envers les serviteurs de mon frere, & quelquefois j'en avois un fort grand nombre de malades. Je n'avois garde de souffrir que d'autres en prissent le soin, & jusques aux services les plus vils, je n'eusse pas voulu les laisser faire aux servantes, mais je faisois leurs offices en cachette, en sorte que quand elles se presentoient pour s'en acquitter, elles trouvoient tout fait. Pendant l'espace de trois ou quatre ans, je fis toujours la cuisine, y endurant de grandes incommoditez; mais plus je souffrois, plus nôtre Seigneur me combloit de ses consolations, & recompensoit mes services par ses faveurs & ses graces.

Mais quelque humilité qu'elle eût en l'ame; elle ne laissa pas d'avoir des pensées de vanité, & le Prince de l'orgueil, à qui rien ne deplait tant que cette vertu, la voulut attirer à son party lui inspirant les mêmes sentimens, & les mêmes inclinations qui avoient été la cause de sa chute. Il fit tous ses efforts pour lui faire prendre de la complaisance dans les avantages de la grace, & de la nature,

qu'elle avoit reçus de Dieu, comme si elle les eût eû d'elle-même ou par ses propres merites ; Mais Dieu lui vint favorablement au secours, & elle surmonta si parfaitement la tentation, que son cœur en demeura pour jamais fermé aux plus petites vanitez, n'en ayant pas ressenty depuis. Mais parce que la maniere avec laquelle elle sortit victorieuse du combat est extraordinaire, je ne puis mieux la faire connoître qu'en rapportant ses propres paroles : Je fus, dit-elle, attaquée de plusieurs pensées de bonne estime de moy-même, & sollicitée par cette tentation de m'approprier plusieurs choses tant pour l'interieur que pour l'exterieur comme si elles m'eussent appartenu. Mais ouvrant un Livre, je vis le premier & le second verset du Pseaume : *Nisi Dominus edificaverit domum*. Alors je me trouvay si inutile & si vuide de pouvoir faire aucun bien, & au contraire si propre à tout mal, qu'en effet je reconnus que je n'étois qu'un vray rien. Non je ne le puis assez exprimer, ce recueillement interieur me fit voir si clairement mon neant, que ce sentiment n'est jamais sorti de mon esprit, de sorte que je ne me suis pû attribuer aucun bien depuis ce temps-là, mais à Dieu seul Auteur de tout bien : Car bien qu'avant cette veuë je luy renvoyasse tout, ce n'étoit pas néanmoins en cette façon, cette verité de mon neant m'étant comme un flambeau que je voyois par tout, & qui me faisoit voir continuellement la profondeur de mon impuissance, & l'attribution que je devois faire à Dieu de tout.

Psal.  
126. 1.

Ce qui me fit bien encore avilir à moy-même, c'est que dans le chemin par où j'allois tous les jours à la Messe, il y avoit dans une fange un chien mort, qui jettoit une telle infection qu'il falloit beaucoup se détourner pour n'en être pas incommodé. Je me sentis inspirée de m'en approcher à chaque fois que je passois. Je m'arrêtai là à voir & à sentir cette infection : Je le vis quelque-temps après tout en vers : Et enfin je le vis devenir à rien. Cela demeura si fort imprimé dans mon esprit, que jamais depuis je ne sçache avoir eu aucune pensée d'orgueil, qu'au même temps je ne disse en m'humilant devant Dieu : Ah, je ne suis qu'un chien mort : Et cet acte là est plutôt fait que je ne me suis quasi apperçue de la pensée contraire. Cela me donna de plus une si grande haine contre moy-même qui m'est toujours restée depuis, que je ne me regarde point sans me detester & me tenir pour ma plus grande ennemie : Et d'autant plus que je me sens unie à Dieu, c'est à cette heure là que je souhaite être la plus aneantie en sa presence.

Je ne sçay si une ame peut avoir de plus bas sentimens d'elle-

même. Et néanmoins l'amour qu'elle avoit pour l'humilité croissoit tous les jours: l'on ne peut dire avec combien d'avidité elle recherchoit les moyens de s'abaisser & de s'attirer les mépris des hommes. Les plus grandes confusions lui étoient les plus précieuses & les plus conformes à l'inclination de sa grace, qui la portoit à ne point mettre de bornes à ses humiliations. C'est pourquoy ne se contentant pas de s'humilier en la maison de son frere, & à la veüe de si peu de personnes, elle voulut encore s'aneantir dans l'esprit de tout le monde en faisant une confession publique des pechez de toute sa vie, qui est la chose du monde la plus capable de causer de la honte & de la confusion. Car encore que ses plus grands pechez fussent fort legers, néanmoins comme ils étoient tres-grands dans sa pensée, & dans le rapport à l'idée qu'elle avoit de la pureté de Dieu, ils devoient faire le même effet que s'ils eussent été les plus criminels & les plus énormes. Elle les écrivit tous dans un papier qu'elle soucrivit de son nom à dessein de l'attacher à la porte de l'Eglise: Mais comme elle ne faisoit rien que par obeïssance, & avec l'approbation de son Directeur, elle lui donna le papier le priant de l'attacher lui même. Il approuva son dessein & prit cette confession, lui disant qu'il aviseroit à ce qui seroit à faire, & cependant qu'elle tâchat d'accompagner cette action extérieure du plus profond aneantissement intérieur qu'il lui seroit possible. Elle se retira dans l'Eglise afin que ceux qui verroient l'écriteau la pussent voir en suite, mais enfin la chose se passa en la maniere qu'elle a écrite elle-même en ces termes: Le desir de m'humilier me remit en la memoire tous mes pechez, non pour me gêner l'esprit, mais pour m'abaisser & m'avilir encore davantage. Je les écrivis tous depuis l'âge de ma première connoissance jusqu'à cette heure là quelques honteux qu'ils fussent en pensées, en paroles & en actions, n'en omettant aucune circonstance: puis ayant mis mon nom au bas, je le portay à mon Confesseur le suppliant de me faire la charité, de les attacher à la porte de l'Eglise, afin que tous ceux qui y entreroient, vissent mes malices, & comme j'avois été si miserable que d'offenser la divine bonté. Il les prit disant qu'il y aviseroit: mais il me fit la mortification de ne les y pas mettre. Helas! j'eusse voulu qu'on eût fait des penitences publiques comme on en faisoit dans la primitive Eglise, afin que tout le monde m'eût connue & marché sur moy par mépris.

*En sa  
premiere  
Relation.*

Ce Directeur fit voir sa prudence dans une rencontre si extraordinaire, mais son humble Penitente fut bien surprise de voir un

succés si contraire à son attente. Son ame fut satisfaite parce que Dieu l'avoit ainsi ordonné, mais son humilité ne le fut pas, parce qu'elle fut plus mortifiée de se voir privée de la confusion qu'elle esperoit, que les plus orgueilleux n'en auroient, s'ils s'y trouvoient exposez. Mais si ce sage Pere l'épargna à ce coup, il lui fit bien racheter dans une infinité d'autres rencontres la honte & la confusion qu'elle croioit avoir perduë. Car on ne pourra jamais s'imaginer les rebuts qu'il en faisoit, les injures qu'il lui disoit, ny les actions humiliantes qu'il lui faisoit faire. Il n'est rien de si rare ny de si sujet au deguisement que la vertu, & parmy un si grand nombre de personnes spirituelles qui font profession d'une vie plus pure que le commun, il y en a si peu qui bâtissent sur des fondemens solides que l'on a toujours sujet de craindre la surprise, & que tout l'edifice ne tombe lorsqu'on le croit bien élevé. C'est pour cela que les Directeurs les plus sages & les plus éclairez éprouvent avec tant de soin l'humilité des ames que Dieu commet à leur conduite, car pourveu que ce fondement soit solide ils n'ont plus rien à craindre, & ils peuvent s'assurer que c'est l'esprit de Dieu qui agit en elles quand elles sont petites & humbles à leurs yeux, nonobstant les graces & les faveurs qu'elles reçoivent. C'étoit le motif qui portoit le Reverend Pere Raimond de saint Bernard à faire passer l'humilité de sa Penitente par les dernieres épreuves, dans lesquelles pour rudes & humiliantes qu'elles fussent, on ne lui vid jamais commettre une seule infidélité: quelque severe que parût ce Pere à son égard elle ne perdit jamais rien du respect ny de l'affection qu'elle avoit pour sa personne, & quoy que les humiliations lui vinsent quelquefois à la foule, on ne vid jamais d'alteration dans son esprit ny sur son visage. Mais aussi après qu'il l'eut éprouvée de la sorte, il ne la consideroit plus comme une personne du commun; il commença à l'admirer & à la regarder comme sa Maîtresse dans la vie spirituelle, quoy qu'il veillât toujours à sa conduite.

Quand elle fut Religieuse, sa Superieure qui avoit veu de quelle maniere son Directeur l'avoit traitée entra dans son esprit & dans sa conduite pour la gouverner de même. Elle ne laissoit passer aucune occasion qu'elle ne l'humiliât au dernier point. Un soir qu'elle mettoit la dernière main à un ouvrage de consequence pour l'Eglise, toutes les Religieuses qui étoient allées dans la chambre pour le voir, l'admirerent & ne pouvoient assez louer la main qui l'avoit travaillé, comme en effet on ne pouvoit rien voir de plus achevé. La Superieure s'y trouva aussi, mais elle la traita

d'une maniere bien differente, car elle luy dit tout ce que le zele qu'elle avoit pour son bien luy pût fournir d'humiliant & de capable de luy faire de la confusion. Lors qu'elle la traitoit de la sorte, on luy apporta sa collation qui consistoit en du pain & des raisins; Ce que la Mere ayant remarqué, elle redoubla la charge, disant: Quoy des raisins à Sœur Marie? Otez-moy cela, du pain, du pain, & de l'eau, c'est encore trop pour elle. Cependant cette bonne Religieuse recevoit cette humiliation en silence & d'un cœur parfaitement aneanti en soy-même, & fut ravie de ce que ce contrepoids vint si à propos contre les loüanges que tout le monde luy donnoit.

L'on reprit un jour toutes les jeunes Professes d'avoir causé en descendant du Noviciat pour aller à quelque observance reguliere, & on leur donna à toutes pour penitence d'aller durant huit jours la bouche bandée par le Monastere quand elles descendoient du Noviciat & qu'elles y retourneroient: Nôtre Mere qui ne rompoit jamais le silence, ny dans les lieux ny dans les temps ordonnez, quoy qu'elle fût beaucoup plus âgée que toutes ces jeunes filles, fit cette penitence avec une humilité forte & genereuse, sans crainte d'estre veüe des pensionnaires ny des autres personnes qui l'eussent pû rencontrer, mais plutôt elle marchoit la teste droite & le voile levé afin qu'on la pût voir, & de se faire un objet de risée. Les Pensionnaires la virent fort bien, mais au lieu d'en rire elles admirerent sa vertu & sa generosité; & cét exemple qui leur est demeuré toute leur vie dans l'esprit, leur fut une excellente leçon d'humilité, après qu'elles eurent reçu l'habit de la Religion.

Quelques années se passerent dans cét exercice; mais enfin sa Superieure reconnoissant que sa vertu étoit à toute épreuve, changea l'affection severe qu'elle luy portoit en un amour tout respectueux. Cependant les bas sentimens qu'elle avoit d'elle-même luy paroissoient si veritables, & elle les avoit si profondément imprimez dans son esprit, qu'encore qu'on eût une tres-haute estime de sa sainteté, elle croioit néanmoins que tout le monde en eût de semblables, & que voyant ses defauts, comme elle les voyoit, on ne la regardoit qu'avec mépris & avec horreur. Cét état d'abjection luy plaisoit extrêmement, & elle ne trouvoit point de plus grand tresor dans le monde que le mépris. Dieu même qui se plaisoit à la voir s'humilier de la sorte, l'anima encore davantage lorsqu'il luy commanda de ne point mettre de bornes à ses humiliations, & de s'abymer si elle pouvoit jusques dans le neant.

Car comme elle pensoit un jour aux moyens qu'elle pourroit prendre pour s'humilier parfaitement, il luy dit ces paroles dans son interieur : Abbaïsse, abbaïsse toy jusques au fond de l'abjection ; c'est là le centre où tu trouveras ton repos. Après ce commandement, il n'est pas facile d'exprimer ce qu'elle desira de faire, ny ce qu'elle fit en effet pour parvenir au plus parfait aneantissement d'elle-même. Il n'y a que Dieu qui le sçache, & il n'y a qu'elle qui en puisse dire quelque chose. C'est ce qu'elle tâche de faire en cette sorte. Je pensois à tous les moyens que je pourrois prendre pour arriver à ce fond d'abjection, & me priver de tout ce que j'aimois le plus afin d'en faire un sacrifice à Dieu. Or ce que j'aimois le plus c'étoient les fonctions de Sœur de Chœur, & particulièrement la psalmodie & l'instruction où j'esperois que je pourrois être quelquefois employée. C'est ce qui me fit prendre la resolution de supplier nôtre Reverende Mere de me faire Sœur.liée, afin d'estre pour jamais dans l'humiliation. J'étois encore conviée à cela pour une autre raison, qui étoit que je ne voyois en moy aucune capacité pour m'acquitter dignement des fonctions des Sœurs du Chœur, & ainsi que cette autre condition me conviendroit mieux : Outre que cela serviroit à détruire mon orgueil, qui étant si enraciné en moy s'aneantiroit enfin avec l'aide de Nôtre Seigneur, dans lequel seul je souhaitois d'être à jamais cachée en la bassesse de cet état que je recherchois. J'eusse voulu me pouvoir abbaïsser davantage, mais ma condition de Religieuse ne me permettoit pas de passer outre en ce qui étoit des choses exterieures. Je fus donc trouver nôtre Reverende Mere, laquelle m'ayant interrogée de la cause pour laquelle je demandois à changer de condition, & moy luy ayant répondu à tout ce qu'elle me demandoit, elle ne me voulut pas accorder ce que je luy avois proposé qu'elle n'y eût pensé plus à loisir. L'esperance que j'avois de posséder ce bien m'occupâ plusieurs jours pendant lesquels je pensai meurement si cela étoit pour la plus grande gloire de Dieu. Je ressentois un grand contentement d'esprit de voir combien je serois heureuse en cet état où tous mes sentimens interieurs & exterieurs seroient humiliez, au lieu que dans la condition de Sœur de Chœur ils pourroient pretendre à plusieurs choses qui les pourroient contenter, quand ce ne seroit que l'entretien familier des choses spirituelles avec les personnes du dedans & du dehors, en quoy comme en plusieurs autres rencontres, je voyois qu'on pouvoit commettre de l'imperfection & nourrir les sentimens de la nature orgueilleuse dont,

dont je serois affranchie dans l'état de Sœur Liée où je les ferois mourir malgré qu'ils en eussent. Je fus trouver derechef nôtre Reverende Mere, qui me remit à ce que les personnes capables en jugeroient. Je me soumis à cela offrant le tout à Nôtre Seigneur, lequel lorsque j'étois en oraison où je me familiarisois avec lui, me dit au cœur par une lumiere subite & inopinée, que je me donnasse bien de garde de rien faire contre sa volonté. Je répondis à cela: Ah, mon cher Amour, je ne veux cela que dans la veüe de vous plaire davantage: j'en ay fait les propositions, après quoy j'ay tant de confiance en vous, que vous inspirerez vos volontez à ceux de qui je dois sçavoir la réponse; Ne le ferez-vous pas, ô mon divin Epoux? Car en cela & en toute autre chose, je ne veux que ce que vous ordonnerez: Je feray tout mon possible afin qu'on me l'accorde, & je m'assure que de vôtre part, il ne m'arrivera rien que ce qui sera pour vôtre gloire & pour mon bien. Après cela je demeureray parfaitement contente du ouy ou du non qui me seroit dit; Et au même temps je me sentis sans aucun vouloir que d'agréer ce qui me seroit commandé. J'eus comme une certitude en l'ame que l'on ne m'accorderoit point ma demande, & que je demurerois en la condition où Nôtre Seigneur m'avoit mise par sa providence. Je ne laissay pas pourtant de poursuivre & d'employer ceux qui me pouvoient aider en ce dessein jusqu'à ce que la volonté de Dieu me fût entierement manifestée.

Voilà les sentimens que l'humble Mere de l'Incarnation avoit d'elle-même, & les instances qu'elle fit pour parvenir à une humiliation qui lui devoit être perpetuelle: Mais Dieu qui la destinoit à de plus hauts desseins ne permit pas qu'on lui accordât ce qu'elle desiroit avec tant d'ardeur. Elle perdit donc l'inclination qu'elle avoit de changer sa condition de Religieuse de Chœur en celle de Converse, mais elle ne perdit jamais celle qu'elle avoit de s'humilier jusqu'à l'aneantissement s'il lui eût été possible. Elle a été dix-huit ans Superieure, & le reste du temps elle l'a presque tout passé dans les charges d'Assistante, de Depositaire & de Maîtresse des Novices, mais rien n'a jamais été capable de lui élever le cœur. Elle avoit même des talens rares & extraordinaires, car outre son esprit eminent & éclairé dans la conduite des ames, expérimenté & intelligent dans les voyes de l'esprit, élevé dans l'intelligence des Ecritures, & penetrant en toutes sortes d'affaires, soit qu'elles fussent selon Dieu ou selon le monde, elle sçavoit encore parfaitement la science des arts qu'elle apprenoit souvent à ceux qui en

faisoient profession, & elle-même travailloit à ravir en toutes sortes d'ouvrages de peinture, de dorure, & de broderie dont elle a laissé des ouvrages tant à Tours qu'à Quebec qui sont admirés de ceux qui excellent dans ces arts. Elle n'ignoroit pas même les mechaniques où elle réussissoit à merveille quand elle s'y appliquoit ou par pauvreté, ou par humilité. Et ce qui surprenoit le plus, elle entendoit admirablement la pratique, & quoy qu'elle eût une averfion étrange de ces sortes d'affaires, elle donnoit néanmoins dans la nécessité, & quand on la consultoit des conseils assurés & tres-solides. En un mot, elle avoit un esprit universel, & l'adresse s'accordoit si bien avec la speculation qu'en tout ce qu'elle entreprenoit elle réussissoit en perfection.

Cependant nonobstant tous ces avantages elle étoit si bien établie dans la connoissance de son neant, & dans l'amour de sa propre abjection, que l'on ne lui entendit jamais dire une parole de vanité, ny aucune autre qui pût donner de l'estime de ce qu'elle faisoit. Jamais on n'a veu en elle aucun mouvement, ny aucun air de presumption pour faire croire qu'elle rendit le moindre service du monde au Monastere; au contraire elle s'estimoit lui être si inutile, qu'elle croyoit qu'on lui faisoit une longue & perpetuelle aumône de la nourrir, & une grande misericorde de ne la pas chasser. Voicy ce qu'elle disoit dans une Lettre après s'être consommée au service de la Religion: Je me vois continuellement comme étant dans la maison de Dieu par misericorde. Je ne sçay rien, & ne fais rien qui vaille à l'égal de mes Sœurs. Je suis la plus ignorante du monde, & quoy que j'enseigne les autres, il me semble qu'elles en sçavent plus que moy. Je n'ay, graces à Dieu, ny pensées de vanité ny de bonne estime de moy-même. Si mon imagination s'en veut former au sujet de quelque petite apparence de bien, la veüe de ma pauvreté l'étouffe aussi-tôt.

Comme elle n'estimoit rien tout ce qu'elle faisoit, il ne lui étoit pas bien difficile de souffrir, quand les autres ne donnoient pas leur approbation à sa conduite ou à ses ouvrages. Si tôt qu'elle voyoit que l'on n'agreoit pas ce qu'elle disoit ou ce qu'elle faisoit, elle se taisoit & ne contrarioit jamais, & sans donner aucune marque d'attachement à son sens, elle acquiesçoit à tout ce qu'on vouloit, quoy que ses lumieres fussent pour l'ordinaire les meilleures. Elle en usoit tout d'une autre maniere au regard des autres, car elle approuvoit tous leurs ouvrages, ou s'ils ne meritoient pas entierement de l'approbation, au moins elle ne les blâmoit jamais. On la vouloit mer-

*A son  
fils du  
25 Se-  
ptembre  
1670.*

## DE L'INCARNATION.

307

tre quelquefois en scrupule là-dessus comme si elle n'eût pas été tout-à-fait sincere dans ses sentimens, mais elle faisoit bien voir par ses sages & humbles réponses qu'elle ne disoit rien contre la verité, parce qu'elle croyoit toujours que ce que faisoient les autres valoit mieux que ce qu'elle faisoit.

Son humilité la rendoit tellement presente à elle-même pour en faire des actions, qu'elle n'en laissoit passer aucune occasion. Lorsqu'elle faisoit l'office de Depositaire, si quelques particulieres rémoignoient n'être pas contentes, ou parce qu'elle leur eût refusé ce qu'elles lui avoient demandé, ou parce qu'elle leur eût dit quelque parole dont elles n'eussent pas été entièrement satisfaites, elle ne manquoit pas de leur en demander pardon avec une douceur & une humilité capable de les gagner. Et on l'a veüe même prevenir celles qui avoient été ses Novices, & leur demander pardon à genoux avec des soumissions qui les rendoient honteuses, mais qui ne laissoient pas de leur donner un exemple tres-presant d'humilité. Dans une maladie où elle souffroit des douleurs extremes, elle dit, à une Sœur Converse qui l'avoit maniée un peu rudement, qu'elle n'étoit pas des plus adroites à soulager les malades dans leurs infirmités. Quoy qu'elle luy eût dit cela sans passion, faisant néanmoins puis après reflexion que cette parole pouvoit avoir offensé cette bonne Sœur, elle en eut un regret si sensible qu'elle lui en demanda pardon, & n'étant pas contente de l'avoir fait par elle-même, elle le fit encore faire par d'autres.

Quand il arrivoit quelque accident funeste à son Monastere ou au pais, & que Dieu sembloit être irrité, elle se croyoit toujours en être la cause: Elle disoit que ses pechez étoient les plus grands empêchemens à la gloire de Dieu, & à l'amplification du Christianisme dans le Canada, & que les Hiroquois qui faisoient la guerre ouverte à cette nouvelle Eglise n'y faisoient pas tant de tort, & de destruction que ses malices. D'où vient que dans cette veüe qu'elle étoit un si grand obstacle à la foy, elle ne pouvoit trouver de termes assez humilians pour exprimer la haine qu'elle avoit contre elle-même: Je n'ay aucunes vertus, disoit-elle, & il n'y a aucun bien en moy. Je suis la plus indigne de toutes les creatures, je suis un abîme de neant, je suis une grande pechereuse, & j'ay sujet de m'humilier non seulement audeffous de toutes les creatures, mais encore jusques sous les pieds de Lucifer: Car je ne suis rien & ne merite rien, & quand Dieu me mettroit dans l'Enfer, il ne me feroit point de tort, & je n'aurois nul sujet de me plaindre.

Comme elle disoit d'elle-même tout le mal qu'on sçauroit dire de la plus abominable de toutes les creatures, elle ne pouvoit souffrir qu'on parlât d'elle en bonne part, les loüanges lui étant des supplices. Le Reverend Pere Jerôme Lallemand faisant un jour une reprimande à une Sœur Converse qui avoit tenu tête à cette humble Mere, il lui dit entre autres choses : Cela est beau que la Sœur Novice qui ne vaat pas un paire de sabots, tiene tête à une Mere de l'Incarnation qui est estimée & honorée de toute la France. L'on se rioit quelquefois de cette Sœur par divertissement de ce qu'elle avoit été comparée à une paire de sabots. Mais cette humble Mere rougissoit aussi tôt, & sur tout quand elle entendoit dire qu'elle étoit en honneur & en estime dans la France, son ame étoit dans une gêne qui ne se peut dire, & elle ressentoit plus de confusion en elle-même, qu'une personne avide d'honneur n'en auroit dans les injures les plus humiliantes & les plus atroces.

Si les talens de la nature n'ont jamais pû lui élever le cœur, les graces surnaturelles ont été bien moins capables de lui donner de la vanité ou de la complaisance. Mais plutôt ses revelations, ses visions, ses communications familiares avec Dieu, ses graces extraordinaires & magnifiques ont été des fruits du Ciel qui l'humilioient encore davantage comme les fruits d'un arbre font pancher les branches plus elles sont chargées. Ce n'est pas que son humilité lui ôtât la connoissance des dons que Dieu lui faisoit, & qu'elle s'humiliât comme si elle eût cru en être entierement vuide; au contraire c'est une ingratitude & une espee d'orgüeil de ne pas ouvrir les yeux pour voir les biens que nous recevons, afin de rendre nos actions de graces à celui qui nous les donne. L'humilité qui est une vertu, n'est jamais sans la verité, & la verité est une lumiere qui nous découvre tout ensemble les biens que nous avons de Dieu, & les maux qui naissent de nôtre propre fond. Elle connoissoit donc parfaitement les graces dont elle étoit comblée, & elle en avoit continuellement la veü: Mais elle regardoit en même-temps la grandeur de Dieu qui la combloit de la sorte, & la bassesse de son neant qui n'avoit rien, & qui ne pouvoit rien, & c'estoit ce double regard qui faisoit le poids de son humilité: Ainsi tant s'en faut que ces graces extraordinaires lui élevassent l'esprit, qu'au contraire elle mettoit au nombre de ses plus grandes graces cette double veü de Dieu & de son neant, en sorte que Dieu ne l'élevoit jamais par quelque faveur de sa liberalité, qu'il ne l'abaisât en même-temps jusques dans son neant,

## DE L'INCARNATION.

590

luy faisant voir qu'elle ne pouvoit rien d'elle-même. Elle en donne un excellent exemple dans une lettre à son Directeur, dans laquelle elle luy découvre les plus secretes dispositions de son ame: Je perdis, dit-elle, la veüe des Anges, & mon esprit demeura totalement uni à cette haute Majesté, par union aux trois Personnes divines; ma memoire au Pere, mon entendement au Verbe, & ma volonté au saint Esprit: Et comme cette incomprehensible Trinité n'est qu'unité en essence, je demeuray enfin unie à cette unité dans l'unité de l'ame, sans pouvoir faire aucun acte particulier, mais patissant seulement cette opération amoureuse de l'unité en l'unité. Quelque peu après elle ajoûte: J'apperçus par reflexion que j'étois toute plongée dans cette grandeur infinie, connoissant si clairement que je n'étois rien, qu'il ne se peut rien d'avantage. Mon ame se voyoit aneantie du plus parfait aneantissement par une connoissance infuse, & sans qu'elle fit rien de sa part, que de recevoir l'impression de l'opération de Dieu qui luy ouvroit les yeux pour luy faire voir son neant. Cette connoissance est une des plus grandes faveurs que je puisse recevoir en cette vie, parce qu'elle humilie plus que tout ce qui peut arriver d'abjet & d'humiliant. Et elle conclut en cette sorte: Les fruits que l'on en retire sont grands, parce que la souveraine verité en laisse une impression qui ne s'efface jamais.

L'aveu qu'elle fait icy des graces qu'elle a reçues de la bonté de Dieu, ne repugne point à ce qu'elle a dit plus haut par un sentiment d'humilité, qu'il n'y avoit aucun bien en elle, & qu'elle n'avoit pas seulement l'ombre d'une vertu. Car elle veut dire que de la part de Dieu, elle a été remplie de ses dons & de ses faveurs, mais que de son côté elle n'y a pas correspondu, & par consequent qu'elle n'avoit point de vertu, puisqu'il n'y a point de vertu que par la fidelité à la grace. C'est ainsi qu'elle s'explique quand elle dit dans un profond sentiment de son indignité: Dieu a des desseins sur moy tout pleins d'amour & de miséricorde, en égard à ma tres-grande vilité, bassesse, rusticité & à ma negligence à correspondre aux faveurs de sa bonté infinie qui m'a fait des graces dont j'ai arresté le cours un nombre innombrable de fois, ce qui a beaucoup empêché mon avancement dans la sainteté, de laquelle sans mentir je n'ay pas une seule trace; Et néanmoins sans ce point je seray comme la Cymbale qui tinte & qui n'a rien qu'un son passager. Et je crains beaucoup de détruire les graces qui me sont données pour ma sanctification particuliere, &

*Dans  
une let-  
tre à son  
fils.*

1647.

1. Cor. 13.

23

pour les autres desseins de Dieu sur moy en ce qui regarde sa gloire.

L'humilité qui la tenoit abbatuë devant Dieu, dans la veüe de tant de hautes & magnifiques faveurs, étoit accompagnée d'une sainte crainte, qui ne luy permettoit pas de les regarder sans trembler, sçachant bien que plus on est élevé, plus on se blesse dangereusement quand on vient à tomber. C'est pourquoy apres qu'elle eut écrit la conduite de Dieu sur elle, comme on la voit en cet ouvrage, elle ne se contentoit pas de trembler, elle vouloit encore que ceux qui la liroient tremblassent pour elle.

*Au mé-  
me, let-  
tre du 9.  
Aoust.  
1654.*

*Ecc. 9.  
1.*

Voicy ce que son humilité luy fait dire : Lorsque vous lirez ce que sa divine Majesté a fait en mon ame, tremblez pour moy, parce qu'il a mis ses tresors dans un vaisseau de terre le plus fragile qui soit au monde. Et apres tout, par ce qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie, & que *nul ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine*, priez la divine bonté qu'elle m'envoye plutôt mille supplices, que de permettre que je vienne à luy être infidelle, en degenerant des hautes pensées de ses enfans, & qu'il luy plaise me faire digne que l'humilité soit mon poids.

*Dans  
une Mé-  
ditatiõ.  
Isaye  
14. 12.*

Cette humble deffiance qu'elle avoit de la fragilité attachée à nôtre nature, ne sortit jamais de son cœur. Mais elle se fortifia extrêmement un jour qu'elle fit une plus particuliere reflexion sur la chute du premier Ange : Car contemplant ces paroles du Prophete Isaïe : *Quomodo cecidisti de celo Lucifer qui mane oriebaris ? corruisti in terram qui vulnerabas gentes ?* Elle entra dans une sainte frayeur & dans un tremblement salutaire qui la fit plus que jamais tenir sur ses gardes. Voicy les sentimens de son ame capables de donner autant de frayeur à ceux qui les liront, qu'elle en ressentoit en elle-même : La pensée de cette interrogation du Prophete m'a épouvantée, & m'a mise dans un tres-grand saisissement interieur : *Comment es-tu tombé du Ciel, ô Lucifer, qui te levois au matin ?* Je regardois cette chute arrivée dans le plus bel Astre qui fût au Ciel, & qui ne venoit que de naître, qui même presque au même temps qu'il se regarda soy-même tomba dans l'erreur, n'ayant comme je croy fait qu'une bonne action, qui fut de reconnoître au moment de sa creation, celuy qui luy donnoit l'estre : Dans ce regard de soy-même & de sa noblesse, il ne jugea pas se devoir abaisser au-dessous de qui que ce fût, mais aller de pair avec la Divinité, ce qui fit qu'il refusa d'adorer le mystere de l'Incarnation, lorsqu'il luy fut commandé ; puis par un retour

## DE L'INCARNATION.

d'orgueil au mépris de l'Homme-Dieu, il protesta de s'élever plus haut, & de s'asseoir sur les hautes nuées, comme dit le même Prophete, d'où il est tombé dans la fosse & a commencé de blesser la nature humaine, pour tâcher d'aneantir les desseins que Dieu avoit sur elle, par l'élevation que sa Majesté vouloit luy communiquer au mystere de l'Incarnation. Cette épouvantable chute me tenoit toujours dans le saisissement, me voyant moins assurée sur la terre & dans une nature corrompue, que n'étoit ce grand Ange dans le Ciel hors de la corruption. Il est tombé néanmoins, & moy terre & fange, je n'auray pas de peur de tomber & d'abuser des grandes graces que sa divine Majesté a daigné me communiquer? Ma volonté toute resoluë de ne s'attribuer aucun bien, mais de vivre dans un continuel dépouillement d'elle-même, referoit à Dieu tous les biens & toutes les faveurs qu'elle possedoit, les luy renvoyant par amour, de crainte qu'elle ne vint à les corrompre. Je le suppliois de les garder en luy-même, comme dans un lieu de pureté & d'amour, & que donnant place à mon ame dans son cœur, il la tint en assurance. Je me sentoispoussée d'avoir recours au Pere Eternel; & du profond de mon cœur, je luy disois ces paroles repetées plus de cent fois sans m'en pouvoir empêcher: O mon grand Dieu (y ajoûtant par fois Pere des petits, Pere des humbles) donnez-moy l'humilité, & faites que je vous serve, ainsi que vous me l'enseignez, avec crainte & tremblement.

Ce passage du Prophete Zacharie s'étant présenté à mon esprit: *Vlula abies, quia cecidit Cedrus, quoniam magnifici vastati sunt: vlulate quercus Basan, quoniam succisus est saltus munitus;* Je demeuray plus saisie que la premiere fois, & m'étant toute donnée au saint Esprit, je luy disois: O grand saint Esprit, faites impression en moy, remplissez-moi de vos lumieres pour connoître le sens des paroles que vous avez inspirées à vôtre Prophete. Au même temps toutes mes apprehensions cessèrent, & je me sentis remplie d'une puissance qui me portoit par dessus toutes mes forces, & de laquelle je fus tellement affoiblie que je fus obligée de m'asseoir & de m'appuyer, ne perdant pas pourtant la connoissance de la posture extérieure où j'étois: J'eusse bien voulu crier selon la parole du passage, & pour donner de l'air à mon cœur; mais je ne peus. Ces paroles: *Sapins hurlez parce que le cedre est tombé, parce que les magnifiques sont détruits,* étoient attachées à mon esprit avec cette veüe, que les sapins qui sont des plus grands arbres & approchans des cedres,

font néanmoins d'une nature molle, en quoy il m'a semblé qu'ils étoient la figure des grandes ames, qui sont élevées audessus du commun & presque semblables aux Anges, lesquelles néanmoins sont d'une nature foible & facile à être renversée par les vens de l'orgueil & de la vanité, à cause de la corruption qui leur est restée du peché. Je pensois donc qu'il nous faut *crier que le Cedre est tombé*, sçavoir l'Ange Apostat, & que *les magnifiques*, c'est à dire, ces hautes & sublimes pensées, & ces grands projets d'élevation de lui-même *avoient été détruits*: *Criez Chênes de Basan*, ames fideles, qui vivez dans le Christianisme & dans les Commandemens de Dieu; craignez de choir, *d'autant que la Forest epaisse a été coupée*: *tous ces beaux Anges jusqu'à la troisième partie des esprits celestes ont été abbatuz par la queue du Dragon* ayant été infectez de son orgueil. Ces veuës demeueroient attachées à mon esprit avec plus d'intelligence que je ne le sçauois dire. Puis je voyois le haut état où la divine Majesté me tenoit par ses communications, & par les dons celestes qu'il m'avoit faits, & qu'il ne permettoit pas que j'ignorasse. En tout cela je me tenois cachée sous les ailes du saint Esprit, & je lui disois ô grand saint Esprit, amoureux saint Esprit, ineffable saint Esprit, donnez moy l'humilité; vous êtes à moy & je suis à vous.

Apoc.  
12, 4.

Elle remarque fort judicieusement que le principe de cette humble defiance qu'elle avoit d'elle-même, & qui faisoit qu'elle ne se regardoit que comme un Vaisseau fragile qui contenoit une tres-precieuse liqueur, étoit la corruption de la nature, dont les plus Saints ne sont jamais entierement délivrez en cette vie. D'où vient qu'elle dit dans une lettre. Les plus Saints ont des attaques de la nature corrompue jusques à la mort, qui sont le veritable motif de leur humiliation. Depuis qu'une ame entre en cette verité, & que par sa propre experience son esprit est convaincu, non seulement elle s'humilie devant Dieu en toutes ses operations tant interieures qu'exterieures, car elle voit du defect par tout; mais encore sous les creatures, s'estimant toujours la plus coupable & la plus criminelle. Demandez au grand Pere saint Benoist qui parle de l'humilité aussi eminentement comme je croy qu'il l'a pratiquée, qu'il obtienne pour moy cette haute vertu; je vous en prie, car c'est elle qui fait les Saints.

A son  
fils du  
22. Or-  
tobre  
1649.

Quoy que je dise de son humilité, je n'en parle qu'avec crainte; car il y a tant de choses admirables à dire, que je crains de n'en dire pas assez, ou de ne le dire pas comme il faut, & selon le me-  
rite

rite du sujet. Elle recevoit toutes les humiliations qui lui venoient du dehors avec un visage gay & serain, sans jamais faire paroître ny indignation ny aigreur, mais traitant toujours avec plus de bonté & de douceur ceux qui l'humiliaient davantage.

Quand elle quitta sa Charge de Supérieure après l'avoir exercée six ans entiers, on lui donna les offices de Depositaire & de Boulanger. Dans l'un elle trouva bien des affaires à cause des nécessitez du païs qui étoient fort grandes, & dans l'autre elle eut beaucoup à souffrir; car avant que de faire le pain, elle faisoit elle-même la farine, l'écrasoit à force de bras, en sorte qu'elle en avoit quelquefois les mains toutes écorchées. Elle ne fut pas un an dans ces emplois qu'on les lui ôta pour lui en donner d'autres encore plus humilians, & d'une manière qui lui pouvoit causer bien de la mortification. Car nôtre Seigneur ayant permis que l'on entrât en soupçon de sa conduite, & qu'on la blâmât sans lui rien dire, de certains défauts dont elle étoit innocente, on la regardoit comme si elle eût été effectivement coupable. Quoy qu'elle fût, & de quel côté qu'elle se tournât; elle trouvoit par tout de la froideur; mais elle ne fut pas prise au dépourveu, car comme elle avoit une vertu à toute épreuve, & qu'elle s'estimoit digne de tout mépris, son visage n'en parut jamais alteré, mais plutôt l'on y voyoit reparaître une nouvelle joye à la veüe des occasions fréquentes, & presque continuelles de vertu qui se présentoient.

Les Religieuses la voyant dans cette allegresse s'imaginoient qu'elle ignoroit les sentimens qu'on avoit d'elle, & qu'elle ne sçavoit pas les causes de cette humiliation; mais elle les sçavoit très bien, & ce fut la raison pourquoy après avoir fait le vœu de faire & de souffrir ce qu'elle connoitroit être le plus parfait, elle le limita par plusieurs articles l'un desquels fut celui-cy qu'elle fit à cette occasion: *Quand on est accusée de quelques fautes dont l'on est innocente, ne s'en point excuser: & n'accuser point celles qui en pourroient être coupables.* L'on ne se contenta pas de la charger d'un office humiliant, on lui en donna plusieurs qui tendoient tous à l'humiliation, & elle les accomplissoit tous avec un grand courage, & une singulière satisfaction de son ame sans qu'on lui donnât aucun aide. Entre ces offices étoit celui d'Infirmière où elle fit également paroître son humilité, & sa charité environ l'espace de quatre ans, faisant elle-même la cuisine & les medicamens de ses malades, auxquelles elle rendoit tous les services imaginables, les prevenant dans toutes leurs nécessitez corporelles, & les conso-

lant quand elles avoient quelques peines d'esprit. Mais enfin Dieu fit connoître l'innocence de sa conduite, c'est pourquoy il n'en fut pas de même à la fin de sa vie quand elle sortit pour la dernière fois de la Superiorité : Car quelques jours avant que de se demettre elle fit rendre compte à chaque Officiere de ce qui concernoit son office, & ensuite elle assambla toute la Communauté des Sœurs de Chœur, en présence desquelles elle rendit ses comptes de toute la Maison, mais si clairement & avec tant de netteté que les plus simples voyoient clair dans les affaires temporelles. Elle ne laissoit pas de grands biens, mais le peu qu'elle laissoit n'étoit point embrouillé, & il étoit facile de marcher sur ses vestiges, & de se soutenir comme par le passé. Après qu'elle eut donné les connoissances de la Maison, elle se mit à genoux, demandant pardon des fautes qu'elle disoit avoir commises, mais en des termes si humbles & si touchans, que ces vertueuses filles ne purent retenir leurs larmes, & en demeurant si ravies hors d'elles-mêmes qu'elles ne se connoissoient quasi pas. Quelque temps après une Religieuse s'entretenant avec elle de ce qui s'étoit passé, elle la prit par la main & la serrant, lui dit : O mon enfant, que depuis trente-deux ans & plus que je suis en ce pais il m'a souvent fallu suer de corps & peiner d'esprit pour conduire les choses au point où je les laisse ! Cependant priez Dieu qu'il me pardonne tous mes pcc'hez, & que cy-après je ne pense plus qu'à me disposer à bien mourir.

Ce sont là les sentimens sur lesquels comme sur la pierre ferme, cette ame parfaitement humble a appuié toutes ses vertus & érably toute sa vie ; faut-il donc s'étonner si elle a élevé si haut l'édifice de sa perfection après en avoir jetté des fondemens si solides & si profonds.



## C H A P I T R E XIII.

I. Elle étoit portée comme passivement & sans étude à la pratique des maximes de l'Evangile. II. Doctrine remarquable, comment un même passage de l'Ecriture opere diversément dans une même ame diversément disposée. III. Elle croissoit continuellement & sans relâche dans les voyes de Dieu & de la perfection. IV. Exemples de cet accroissement. V. Nombre prodigieux des graces & des faveurs, dont elle a été remplie. VI. La reflexion sur son sexe ne luy a pas permis d'expliquer l'Ecriture Sainte, quoy que Dieu luy en eût donné une tres-haute intelligence; & même, elle avoit honte d'en parler.

**D**Ans les emplois dont j'ay parlé, mon esprit étoit toujours lié à cet esprit qui me possédoit pour me faire marcher & agir dans les maximes du suradorable Verbe Incarné. Il semblera que je ne fais que repeter au sujet de ces divines maximes, sur lesquelles, comme j'ay dit je roulois continuellement. Mais il est à remarquer (ce que je n'ay point encore dit) que dans la voye que Nôtre Seigneur a toujours tenue sur moy pour ma conduite spirituelle, dès le commencement même qu'il m'a appelée à la vie interieure, le saint Esprit m'a toujours donné pour principe, les maximes de l'Evangile, sans que je m'y étudiasse, soit en raisonnant, soit en reflexissant par election; mais cela me venoit en un moment dans l'esprit sans qu'au precedant j'en eusse fait la lecture: ou si je l'avois faite ma memoire me manquoit en ce point, en sorte que la maxime qui étoit produite en mon esprit, par l'esprit qui me conduisoit, aneantissoit en moy tous autres souvenirs quoy que saints; & ce qui se presentoit à mon esprit portoit en soy ce qui m'étoit pour lors le plus utile pour mon avancement spirituel, & tout ensemble toutes sortes de biens de secours & de graces dans l'union du sacré Verbe Incarné. Mais dans la suite du temps & dans les changemens d'états, les operations de l'esprit de Dieu, ont changé dans leurs effets, à proportion de l'état ou je me suis trouvée, de sorte qu'un passage de l'Ecriture Sainte a operé en un temps un sens tout autre, & un tout autre effet qu'en un autre; mais toujours dans une plus grande perfection, non pas à l'égard de Dieu qui est immuable, mais au regard de l'ame qui avoit ses accroissemens dans la vie spirituelle & dans la santification. Quelque degré d'union avec Dieu que j'aye experimenté ou que j'ex-

I.

II.

III.

perimenter en cette vie, il y a toujours quelque chose de plus qu'au paravant, Dieu étant infini en ses dons, en voicy quelques exemples. Avant que je fusse Religieuse, & même avant que la divine

- IV. Majesté m'eût donné les connoissances que j'ay dites de la tres-sainte Trinité, les lumieres que j'avois sur l'Ecriture Sainte produisoient en moy une foy si vive, qu'il me sembloit que j'eusse volontiers passé par les flâmes pour soutenir ces veritez, car c'étoient des clartez qui avec elles portoient tout ensemble leur certitude & leur efficacité: Elles me donnoient une esperance que je jouïrois des fruits & des biens qui m'étoient manifestez, & cette esperance me faisoit oublier moy même pour plaire à mon divin Epoux, me faisant faire des actions, & me jeter dans des hazards qui surpassoient ce que peut une personne de mon sexe: Enfin les passages de saint Paul, qui traittent des operations & des effets que ces divines lumieres produisent dans les ames, me consommoient d'amour. Au temps de ma vocation Religieuse, les passages qui traittent des conseils de l'Evangile, m'étoient comme autant de soleils qui faisoient voir à mon esprit leur eminente sainteté, & qui en même temps enflâmoient toute mon ame en l'amour de leur possession, & operoient efficacement ce que Dieu vouloit de moy dans la pratique des divines maximes du suradorable Verbe Incarné. Toutes ces veuës & toutes ces graces importantes & solides m'étoient donnees sans nulle étude de ma part, mais à la façon des éclairs qui devancent le tonnerre. J'avois une certaine experience que tout cela procedoit du centre de mon ame, ou plutôt de celuy qui en avoit pris la possession, qui la consumoit de son feu, & qui en faisoit rejaillir les étincelles & les lumieres pour me conduire & me diriger. Au temps de ma vocation à la mission de Canada, toutes les maximes & les passages qui traittent du domaine & de l'amplification du Royaume de Jesus-Christ & de l'importance du salut des ames, pour lesquelles il a répandu son Sang, m'étoient comme autant de flèches qui me perçoient le cœur, & qui me donnoient une angoisse amoureuse pour presser le Pere Eternel de faire Justice à ce fils bien-aimé, contre les princes des tenebres qui luy ravisoient ce qui luy avoit tant coûté. D'ailleurs les manifestations & les operations intimes de mon divin Epoux dans mon ame, où dans son intime union & par ses écoulemens divins, il me faisoit part de ses magnificences, établissoient en moy un fondement tres-certain de toutes ces veritez; De sorte que si j'avois écrit toutes les graces & toutes les faveurs que la divine Majesté a eu la bonté de
- V.

me communiquer depuis que par sa grande miséricorde, elle m'a appelé à la vie spirituelle, tant au sujet des passages de la sainte Ecriture, que de ses opérations intimes dans mon ame, il y en auroit un tres-gros volume, & toujours comme j'ay dit de plus en plus haute perfection & accroissement spirituel: mais je ne l'ay pas fait, la veüe de mon indignité, & la bassesse de mon sexe m'en ayant empêchée, & je n'en dis pas un mot sinon lors qu'étant obligée de m'expliquer, la nécessité ne me permet pas de faire autrement: sur tout quand je me vois insensiblement tombée sur les lumieres que Dieu m'a données touchant l'Ecriture sainte, & qu'il me la faut citer, je me fais honte à moy-même & j'entre dans une grande confusion. Une autre raison qui m'a retenuë a été que j'ay toujours crû que la divine Majesté ne me donnoit ses graces que pour servir à mon avancement particulier & à ma seule sanctification. Et enfin j'ay eu crainte de corrompre ces mêmes dons, & ensuite d'être mise au rang des hypocrites donnant sujet de croire par mes productions que j'étois quelque chose, & au fond je ne suis rien, & ne vauds rien en toute maniere, à cause de mes negligences à correspondre à la grace, ce qui me donne une grande crainte d'être reprise & confuse à l'heure de la mort.

## A D D I T I O N.

**I**L ne se peut voir une ame plus devote ny plus portée à Dieu, & à tout ce qui regarde son culte, qu'étoit la Mere de l'Incarnation. Sa devotion néanmoins ne consistoit pas dans des pratiques pueriles ou superstitieuses, ny dans des saillies ou des tendresses sensibles de la nature qui bien souvent sont plutôt des efforts de l'amour propre que des effets d'une véritable devotion. Mais elle consistoit dans une forte & solide pratique des maximes de l'Evangile, & dans l'imitation la plus parfaite qu'il lui étoit possible de la vie & des vertus de nôtre Seigneur. Ouy, dit-elle, j'ayme les maximes que vous sçavez, parce qu'elles portent à la pureté de l'esprit de JESUS-CHRIST, & il ne me seroit pas possible, quoy que je sois une foible & imbecille creature, de goûter une devotion en l'air, & qui n'a de prise que dans l'imagination ou dans le sentiment. Nôtre divin Sauveur & Maître s'est fait nôtre cause exemplaire, & il a pris un corps comme les nôtres afin que nous le puissions imiter. En quelque état donc que nous soyons, nous le pouvons suivre avec la grace, laquelle nous découvre doucement

*Dans une  
lettre à  
son fils  
du 22.  
Octobre  
1649.*

ce qui est à retrancher en nous, La pureté de son Esprit nous fait voir l'impureté du nôtre, & tout ensemble les difformitez de nos operations interieures & exterieures où l'on trouve toujourns à exercer ces maximes saintes, non avec effort ou contention d'esprit, mais par une douce attention à celui qui occupe l'ame & qui donne vocation & regard à ces aimables loix. Voila la devotion qui me soutient sans laquelle je croirois bâtir sur le sable mouvant. Dieu est pureté, & il veut des ames qui lui ressemblent en tâchant d'imiter son adorable fils par la pratique de ces divines maximes. Et comme je viens de dire, tout se fait doucement, car si le naturel n'est inquiet & turbulent, elles ne sont pas penibles; parce que depuis qu'une ame veut une chose, si elle est courageuse, c'est demy-fait, d'autant que Dieu y donne son concours, puis la vocation favorable, & enfin la paix & le repos de l'esprit. Quand il est question d'y travailler par des actes prévus, resolus & réfléchis, pour prendre un chemin bien court, il me semble que le retranchement des reflexions sur les choses qui sont capables d'emouvoir les passions est absolument nécessaire, d'autant que l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussi tôt emû, après quoy tout est en trouble & il n'y a plus de paix ny de tranquillité: Pour vous dire vray, depuis trente ans que Dieu m'a fait la grace de m'appeller à une vie plus interieure, je n'ay point trouvé un plus puissant moyen pour y faire de grands progresz, que ce retranchement universel de reflexion non seulement sur ce qui peut donner de la peine, mais encore sur tout ce qui ne tend point à Dieu ou à la pratique de la vertu.

Ces paroles nous apprennent que cette ame genereuse mettoit le fort & le solide de sa devotion dans la pratique des maximes dont elle vient de parler, & qu'encore que ces loix de grace & d'amour épouvantent la nature, la pratique neanmoins n'en est pas difficile, quand on en a une fois pris la resolution & que l'on a assez de courage pour l'exercer; parce que Dieu vient aussi-tôt au secours par la grace dont il fortifie; l'onction qu'il donne ensuite fait que l'on y trouve de l'attrait, ce qu'elle appelle une vocation favorable; Et enfin l'ame trouve sa paix, & la peine se tourne en plaisir. Elle donne enfin le moyen efficace de rendre facile la pratique de ces maximes saintes, sçavoir le retranchement des reflexions que l'amour propre peut faire sur les choses qui ne portent point à Dieu, & sur celles qui peuvent faire de la peine à la nature, qui est une des plus importantes instructions de toute la vie spirituelle,

## DE L'INCARNATION.

Si néanmoins l'on prend la dévotion dans le sens qu'on l'explique ordinairement, il faut avouer que cette pratique des maximes Evangeliques n'en est pas tant l'essence que le fondement & le soutien : Aussi outre cette pratique la Mere de l'Incarnation avoit encore cette sorte de dévotion qui consiste dans une douce & pieuse inclination de cœur à honorer Dieu & les Saints, même par quelques protestations extérieures d'amour & de respect. Car encore que *Dieu soit esprit, & qu'il vueille être servi en esprit & vérité*, l'homme néanmoins étant composé d'esprit & de corps, il veut que l'un & l'autre reconnoisse son Auteur, & que nous luy rendions extérieurement aussi bien que dans l'intérieur les devoirs de nôtre servitude. 519  
Joan. 4. 23.

Le premier objet de sa dévotion après Dieu, étoit le Verbe Incarné, qui l'ayant prise pour Epouse d'une manière aussi extraordinaire qu'elle l'a déclaré, elle ne respiroit que pour luy, & son cœur étoit continuellement répandu en sa présence. Son ame étoit tellement attirée de la douceur de cet Epoux celeste par l'union continuelle qu'elle avoit avec luy, qu'elle couroit sans cesse & sans se lasser après luy dans les croix & dans les souffrances, à l'odeur de ses parfums. Elle étoit si vivement pénétrée de l'amour de cet adorable Verbe qu'elle eût voulu que tout le monde en eût été blessé comme elle : Car il y a cette différence entre l'amour de Dieu & celui de la creature que celui-cy ne peut souffrir de compagnon, au lieu que l'amour de Dieu n'en peut avoir assez, & qu'il souffre de ce que tout le monde n'aime pas ce qu'il aime. C'est pour cela qu'étant Soumaîtresse des Novices elle avoit particulièrement pris à tâche d'inspirer à ces jeunes plantes cette ardeur de dévotion envers le Verbe Incarné, en quoy elle réussit avec tant d'avantage, que ces nouvelles Epouses de Jesus-Christ en étoient toutes embrasées ; & encore aujourd'huy quantité de Religieuses fort anciennes qui étoient Novices, ou jeunes Professes en ce temps-là, avoient luy être redevables d'une infinité de grâces qu'elles ont reçues du Ciel par la dévotion qu'elle leur a inspirée, & qu'elles ont conservée depuis, à l'humanité de Nôtre-Seigneur.

Ce fut encore toute autre chose quand elle fut Maîtresse des Pensionnaires, qui étoit l'Office qu'elle exerçoit lors qu'elle sortit de Tours pour aller à la Nouvelle France : Car encore qu'il fût incertain si elles demeureroient dans le Monastere pour y être Religieuses ou si elles retourneroient dans le siècle, elle ne leur enseignoit rien néanmoins qui ressentit le monde ny la vanité, disant

510 LA VIE DE LA MERE MARIE  
 qu'elles étoient créées pour Dieu, & pour le Ciel, & qu'elle eût  
 cru commettre une grande faute, si elle leur eût donné la moin-  
 dre inclination aux vanitez seculieres, étant dans une école de  
 sainteté & de vertu. Mais elle les élevoit dans une de-  
 votion douce & pourtant forte & solide, leur mettant principale-  
 ment devant les yeux la personne de Nôtre-Seigneur Jesus Christ,  
 qui devoit être l'unique objet de leur amour en quelque condition  
 qu'elles fussent appellées. Elle les gagnoit à ce divin Sauveur d'une  
 maniere si douce & avec une industrie si engageante, qu'elles fai-  
 soient le bien sans peine & avec attrait. Elle leur faisoit faire l'O-  
 raison mentale, & leur en donnoit tant de goût qu'elles y couroient  
 & s'y sentoient plutôt ravies que portées. Voicy comme elle s'y  
 comportoit. Après leur avoir dit quelques bonnes pensées sur la di-  
 vinité, sur la vie, sur les vertus, ou sur la Passion de Nôtre Sei-  
 gneur, elle leur disoit comment il s'y falloit entretenir & les y lais-  
 soit reflechir un peu de temps sans rien dire: Puis d'un cœur plein  
 de devotion, elle faisoit tout haut un discours amoureux & affectif  
 en forme de colloque, afin de les exciter & de les stiler tout ensen-  
 ble: & enfin elle marquoit la resolution qu'il falloit tirer de la pre-  
 sente Meditation, mais d'une façon si devote & si pleine de l'amour  
 de Dieu, que les cœurs de toutes ces jeunes filles étoient remplis  
 des saintes affections qui sortoient du sien. Elles ne faisoient même  
 que jeter les yeux sur elle pour être touchées de devotion; Car  
 tout prêchoit en elle la pieté & la vertu, ses paroles, ses regards,  
 son maintien, ses mouvemens. Aussi l'estimoient elles toutes com-  
 me une Sainte, & dans ce sentiment, elles luy portoient un tel hon-  
 neur, que quand elle faisoit Oraison elles alloient par respect luy  
 baiser les pieds & les habits; & quoy qu'elles y allassent avec ému-  
 lation, elle ne s'en apperçut amais, ce qui leur faisoit croire qu'elle  
 ne faisoit presque jamais Oraison qu'elle ne fût ravie en extase.  
 Enfin le soin qu'elle prenoit de les élever dans la devotion leur  
 avoit tellement gagné le cœur, qu'elles l'aimoient uniquement,  
 en sorte qu'elles furent longtemps sans se pouvoir consoler quand  
 elle les quitta pour aller en Canada.

Elle donnoit principalement des marques de sa devotion envers  
 le sacré Verbe Incarné par celle qu'elle avoit au tres-saint Sacre-  
 ment de l'Autel, & par le desir ardent & presque continuel qu'elle  
 avoit de le recevoir: Car, disoit-elle, j'eusse voulu communier sans  
 cesse, & je ne pouvois assez estimer le bonheur des Prêtres qui le  
 touchoient & le recevoient tous les jours. Je m'étonnois qu'ils n'é-  
 toient

*Dans  
 sa pre-  
 miere  
 relatiõ.*

## DE L'INCARNATION.

toient ravis & brûlans d'amour. Mon Confesseur me voyant un si grand desir me permettoit de Communier presque tous les jours nonobstant le grand tracas où j'étois ; & quelques affaires que j'eusse, je trouvois le moyen de le faire.

Elle étoit encore dans le siecle lorsqu'elle étoit si affamée de cette viande celeste, & quoy qu'elle fût accablée de toutes sortes d'affaires, l'amour qui est le maître des inventions luy en fournissoit assez pour Communier presque tous les jours sans manquer à ses devoirs domestiques. Mais aussi Dieu recompensoit abondamment sa devotion par des faveurs extraordinaires : Car ce divin Sacrement fut veritablement pour elle le rayon de miel qui lui ouvrit les yeux pour luy faire voir à nud les veritez qui y étoient cachées, en sorte que le mystere n'étoit quasi plus un mystere pour elle. Les termes dont elle se sert pour exprimer cette grace sont trop remarquables & trop pleins de feu pour ne les pas rapporter icy.

Nôtre Seigneur, dit-elle m'avoir découvert les veritez de ce divin Sacrement avec tant de clarté que je ne le puis exprimer, & je m'étonnois de ce qu'on disoit qu'il falloit captiver son entendement pour le soumettre aux veritez que la foy nous enseigne touchant ce Sacrement d'amour. Mon entendement connoissoit tout sans se captiver, & je disois: Mon Dieu, je pense que je n'ay plus de foy, je connois au delà de tout ce qu'elle m'enseigne. Avec tant de lumiere comment est-ce que je n'eusse pas couru à l'amour? C'étoit de ce divin aliment d'où je tirois mes forces pour subsister dans toutes les peines & les fatigues que j'avois.

Voicy encore de nouvelles faveurs qui ne sont pas moins considerables, & qui font assez voir que si cette devote Mere avoit de la tendresse pour le Verbe Incarné quand elle le recevoit dans le saint Sacrement de l'Autel, ce Dieu caché en avoit beaucoup plus pour elle, lorsqu'il lui faisoit ressentir les effets de sa presence: Car encore qu'il fût invisible à ses yeux, il se rendoit néanmoins si sensible à son ame, qu'elle avoit raison de dire qu'elle connoissoit beaucoup plus de ce mystere que la foy ne lui en apprenoit. C'est ce qu'elle declare en cette sorte dans un écrit qu'elle envoya à son Directeur pour lui rendre compte de l'état de son ame: Toutes les fois que je me suis approchée de la sainte Communion, j'ay si fort ressenty l'amour de Nôtre Seigneur en ce divin Sacrement, que je ne puis dire tout ce que mon cœur en a experimenté. Ce n'étoit pas une douceur molle, mais un feu amoureux qui faisoit experimenter à mon ame ces paroles de l'Evangile: *apprenez que* Matth. 12. 19.

V u u

*je suis doux.* J'ay goûté une si grande paix, quelquefois même plus grande qu'à l'ordinaire que je ne la puis décrire, & avec tout cela, j'ay été si fort liée à Dieu en allant & venant, & dans mes actions mêmes, que mes plus grands embrassemens se font quelquefois dans le chemin & dans le travail : Et quand je suis obligée de parler à quelqu'un, il semble que mon amour me donne congé, sans pourtant que je sois déliée de mon objet; puis ayant quitté le prochain, je me retrouve devisant avec luy dans un entretien d'amour, C'est l'effet de sa présence dans son divin Sacrement.

Comme son cœur étoit enchaîné dans celui de JESUS-CHRIST & qu'il ne s'en pouvoit separer, c'étoit un des plus doux & des plus tendres objets de sa devotion. Elle fut comme contrainte de la déclarer étant pressée de satisfaire à une lettre, à laquelle elle ne se put dispenser de faire cette réponse : Vous me demandez que je vous fasse part de quelques unes de mes pratiques de devotion. Vous sçavez que ces devotions qui se consomment par quelques actes particuliers me sont biens difficiles : Mais je vous diray en simplicité que j'en ay une que Dieu m'a inspirée, de laquelle il me semble que je vous ay parlé dans mes écrits; c'est au suradorable cœur de JESUS. Il y a pres de trente ans que je la pratique, & voicy le motif qui me la fit embrasser. Un soir que je traitois dans notre Cellule avec le Pere Eternel pour la conversion des ames & souhaitant avec un ardent desir que le Royaume de JESUS-CHRIST fût accompli, il me sembloit que le Pere Eternel ne m'exauçoit point, & qu'il ne me regardoit pas de son œil de misericorde comme il avoit de coûtume, ce qui m'affligoit beaucoup; Mais en ce moment une voix interieure me dit : demande moy par le cœur de mon fils; c'est par lui que je t'exauceray. Cette divine touche eut son effet, & tout mon interieur se trouva dans une communication tres-intime avec cet adorable cœur; en sorte que je ne pouvois plus parler au Pere Eternel que par lui. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, & du depuis environ cette heure là, c'est par cette pratique que j'acheve mes devotions du jour, & il ne me souvient point d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie, ou pour n'avoir pas été libre en mon action interieure. Voicy à peu près comme je m'y comporte lorsque je suis libre en parlant au Pere Eternel.

C'est par le cœur de mon JESUS ma voye, ma verité & ma vie que je m'approche de vous, ô Pere Eternel. Par ce divin cœur je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas; Je vous

Dans  
une let-  
tre à s<sup>r</sup>  
ffis du  
16.  
1662.

aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; Je vous reconnois pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous connoissent pas. Je veux par ce divin cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais en esprit le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du Sang très précieux de mon divin Epoux, afin de vous satisfaire pour toutes par ce divin cœur : Je les embrasse pour vous les présenter par lui ; & par lui je vous demande leur conversion. Hé, quoy, Pere Eternel voulez-vous bien souffrir qu'elles ne connoissent pas mon JESUS, & qu'elles ne vivent pas pour celui qui est mort pour tous ? Vous voyez, ô divin Pere, qu'elles ne vivent pas encore. Ah ! faites qu'elles vivent par ce divin cœur. (C'est icy que je fais mention particuliere de cette nouvelle Eglise) Sur ce divin cœur je vous présente N. votre petit serviteur, & N. votre petite servante. Je vous demande au nom de mon divin Epoux que vous les remplissiez de son esprit, & qu'elles soient eternellement avec vous sous les auspices de ce divin & sacré cœur, &c. Puis je m'adresse au sacré Verbe Incarné lui disant : Vous sçavez, mon bien aimé, tout ce que je veux dire à votre Pere par votre divin cœur, & par votre sainte âme ; je vous le dis en le lui disant, parce que vous estes dans votre Pere & que votre Pere est en vous : faites donc tout cela avec lui : Je vous présente toutes ces âmes, faites qu'elles soient une même chose avec vous, &c. Voilà l'exercice du sacré cœur de JESUS.

La maniere avec laquelle elle faisoit cette offrande étoit par forme de sacrifice : Car elle regardoit le cœur de JESUS-CHRIST comme l'Autel, & les âmes qu'elle offroit au Pere Eternel comme des victimes qu'elle desiroit y être saintement consumées. Mais elle y tenoit toujours la premiere place, & quand elle s'offroit elle même c'étoit toujours sur cet adorable Autel.

Ce qui a donné le commencement à cette devotion fut que meditant un jour sur ces paroles du premier Chapitre de l'Épître de saint Jacques, *Voluntariè genuit nos verbo veritatis, ut simus initium* Jacq. i. 18. *aliquod creature ejus*, Son esprit fut ravy par un transport extatique dans lequel Dieu lui donna la veüe de l'élection qu'il fait dans son eternité de ceux qu'il appelle par son fils au Christianisme, qui est la generation & le commencement de la creature de Dieu dont parle cet Apôtre, l'accroissement & la perfection en étant reservez à l'imitation de la vie & des vertus de ce même fils. Les circonstances de ce qu'elle voyoit lui embrasoient tellement le cœur qu'elle sembloit tomber en defaillance en careffant ce divin

Verbe. Mais ce qui acheva de la consommer fut que le Pere Eternel la montrant à son Fils, luy temoignoit qu'il agréoit ces caresses & qu'il la luy avoit donnée pour être l'une de ses premieres creatures. Quand elle entendit ces paroles, qu'elle étoit choisie pour être des premieres creatures, elle qui n'étoit rien ny selon le monde, & qui croyoit être encore moins selon la grace, pensa aussi-tôt à ce qu'elle pourroit faire en reconnoissance d'une si haute faveur qu'elle n'avoit point meritée, & qui venoit de l'élection toute pure & toute liberale de Dieu. La premiere veuë qu'elle eut, fut de conjurer ce même Verbe à qui elle étoit donnée, de la recevoir sur son cœur comme sur un Autel, pour y brûler en perpetuel holocauste en la presence de son Pere. Il luy accorda sa demande, car dès ce moment elle commença d'être sa victime & a perseveré en cet état jusques à la mort, ainsi qu'on a pu remarquer plus haut, & qu'on le verra encore cy-apres à la suite de sa vie.

Elle avoit reçu trop de faveurs de la sainte Vierge, pour ne luy pas porter une devotion des plus tendres & des plus sensibles, & son amour pour le Verbe Incarné n'eût pas été bien entier, s'il ne se fût étendu jusques à sa tres-sainte Mere. Aussi le Fils & la Mere étoient si unis dans ses devotions, que comme le Fils étoit son Mediateur envers le Pere Eternel, aussi la Mere étoit sa charitable Mediatrice aupres du Fils: D'où vient qu'elle continuë en cette sorte le discours que je viens d'interrompre: Envisageant ensuite ce que je dois au sacré Verbe Incarné, je luy dis: O mon divin Epoux que vous rendray-je pour l'excès de vôtre charité en mon endroit? C'est par vôtre divine Mere que je vous veux rendre mes actions de graces. Je vous presente son sacré cœur, comme je presente le vôtre à vôtre Pere. Je vous aime par ce sacré cœur qui vous a tant aimé; Je vous offre ces sacrées mammelles qui vous ont allaité, & ce sein virginal qui vous a logé, je vous l'offre di-je en action de graces de tous vos bienfaits sur moy tant de grace que de nature: Je vous l'offre pour l'amendement de ma vie & pour la sanctification de mon ame: Je vous le presente afin qu'il vous plaise me donner la grace de la perseverance finale dans vôtre service & dans vôtre amour. Je vous rend graces, mon divin Epoux, de ce qu'il vous a plû choisir cette tres-sainte Vierge pour vôtre Mere, de ce que vous avez voulu être enfermé neuf mois dans son sacré sein; & de ce qu'il vous a plu nous la donner pour Mere. J'adore le moment de vôtre Incarnation en elle, & tous les divins momens de vôtre vie voyager sur la ter-

## DE L'INCARNATION.

§ 27

re ; Je vous en rends graces , & de ce que vous vous êtes voulu faire non seulement nôtre vie exemplaire , mais encore nôtre vie meritoire dans tous vos travaux & dans l'effusion de vôtre Sang precieux. Je ne veux ny vie ny mouvement de vie que par vôtre vie : Purifiez donc ma vie impure & imparfaite par la pureté & la perfection de vôtre vie divine , & par la sainte vie de vôtre divine Mere.

Je me tourne ensuite vers la sainte Vierge & luy dis tout ce que l'amour me peut suggerer , toujours dans le même esprit & dans le même sens que cy dessus. Je ferme par là ma retraite du soir , mais dans tous les autres temps , mon cœur & mon esprit sont attachez à leur objet pour suivre les pentes qu'il leur donne ; & même dans l'exercice cy dessus , je suis pour l'ordinaire le trait de l'esprit ; & ce que je viens de dire n'est qu'une expression grossiere de l'interieur ; car je ne puis dire de prieres vocales , sinon celles de la psalmodie , mon Chapelier d'obligation m'étant même assez difficile.

J'en dis peut être trop , mais accommodez vous , je vous prie , à ma simplicité. J'ay encore composé une Oraison qu'un de mes amis ma tournée en latin , pour honorer la double beauté du Fils de Dieu dans ses deux natures divine & humaine. Voicy ce qu'elle contient. *Domine Jesu Christe , splendor paterna gloria & figura substantia ejus ; vota renovo illius servitutis quâ me totam gemina pulchritudini tue promisi reddituram ; omnemque planè gloriam que hâc haberi aut optari potest rejicio , præter eam , quâ me verè ancillam tuam in æternum profitebor. Amen ; mi JESU , Amen.*

Je n'ay pu recouvrer l'Oraison françoise sur laquelle cette latine a été traduite , mais si ce ne sont icy les mêmes termes , c'est au moins le même sens.

O Jesus , mon Seigneur & mon Maître , qui êtes la splendeur de la gloire de vôtre Pere & la figure de sa substance : Je vous renouvelle les vœux de cette servitude , par laquelle je me suis entièrement dévouée à vôtre double beauté. Et je renonce entièrement à toute la gloire que l'on peut avoir & désirer en ce monde ; sinon à celle qu'il y a à vous servir , & pour laquelle je proteste de vouloir être éternellement vôtre esclave. Ainsi soit-il. Ô mon Jesus , Ainsi soit-il.

De la devotion à la sainte Vierge , elle revient encore à celle qu'elle avoit au Verbe incarné , s'attachant particulièrement à sa double beauté , dans laquelle elle trouvoit des attraits qui la ravissoient incessamment. Elle commence d'en parler par une Orai-

son qui contient des secrets, que personne ne peut mieux expliquer qu'elle même ; c'est aussi ce qu'elle fait dans le même discours qu'elle continuë en cette sorte. Le motif qui m'a donné de la devotion à la double beauté du sacré Verbe Incarné, est, qu'étant encore dans nôtre Monastere de Tours, je me trouvoy dans un transport fort extraordinaire dans lequel j'eus une veüe de l'eminence & sublimité de cette double beauté des deux natures unies en JESUS-CHRIST. Dans ce transport je pris la plume & écrivis des vœux conformes à ce que mon esprit ressentoit, Etant revenue à moy, je me trouvai engagée d'une nouvelle maniere à JESUS-CHRIST. J'ay depuis perdu ce papier, mais quelque écriture que ce soit, elle ne peut jamais suffisamment exprimer ce qui se passe dans une ame unie dans son fond à ce divin objet. Dans ce mot, *figure de la substance du Pere*, sont comprises des choses merveilleuses qui ne se peuvent dire. L'ame qui a de l'experience dans les voyes de l'esprit & qui est une même chose avec son bien-aimé les entend selon le degré de grace qui luy est donné, & dans ce renouvellement des vœux qu'elle a fait à cette double beauté, elle comprend tout le secret comme pareillement celui de sa servitude à l'endroit de son Epoux.

Jusques icy sont les paroles de cette devote Mere, qui montrant assez l'amour & la devotion qui la tenoient attachée à la double beauté de JESUS CHRIST, car quand on parle du Verbe Incarné, l'on entend l'Homme-Dieu, c'est à dire, les deux natures divine & humaine unies ensemble dans l'hypostase du Verbe Eternel. Ainsi comme elle avoit deux regards dans un seul objet, l'un à la nature divine, l'autre à la nature humaine, elle y découvrit aussi une double beauté de laquelle son ame fut si ravie qu'elle en demeura captive. Dans ce transport & dans cette lumiere qui luy découvrit des choses si charmantes, elle écrivit des vœux qui n'étoient autres que des protestations d'amour & de service envers l'objet dans lequel cette double beauté étoit unie, en sorte que l'Oraison qu'elle vient de rapporter, n'étoit pas tant un nouvel engagement au Verbe Incarné qu'un renouvellement de ses promesses qu'elle faisoit de tems en tems ; & qui ajoutoit toujours de nouvelles serveurs à sa devotion. Il seroit à souhaitter que cet écrit nous fût tombé entre les mains ; nous y aurions sans doute trouvé des affections dignes de l'objet qu'elles avoit excitées & du cœur d'où elles sortoient. Je ne doute point encore qu'elle n'y eût dépeint en particulier les traits de cette double beauté divine & humaine de JESUS-CHRIST, ainsi

DE L'INCARNATION.

529

que la lumiere celeste les luy avoit representez, ce qui nous auroit été a nous-mêmes un grand motif de devotion; Mais nous n'avons peut-être pas des yeux assez purs pour voir des choses si saintes, & c'est pour cela que la providence de Dieu nous en a privez. Ce que je vais dire néanmoins ne laissera pas de nous en donner quelque petite idée.

Dix ans apres qu'elle se fut ainsi engagée à la double beauté de JESUS CHRIST, elle tomba dans une maladie tres-violente qui la mena si près de la mort qu'elle reçeut ses derniers Sacramens, & fut abandonnée des medecins. Elle en releva néanmoins, & comme elle commençoit à reprendre ses forces, son esprit fut tellement ravi de la contemplation du passage de l'Écriture qu'elle va rapporter que la foiblesse de son état present, ne pouvant supporter l'excez de ses lumieres & de son amour, elle fut contrainte de les écrire pour se soulager. C'est un Epithalame ou Cantique d'amour qui fait voir la familiarité que le Verbe Incarné luy donnoit, & de quelle maniere elle étoit occupée de sa double beauté. Voicy donc ce qu'elle dit: L'écrit que je vous envoie vous fera connoître la disposition où j'étois lorsque je commençois à me mieux porter de la maladie que j'eus il y a deux ans. Je ne m'arrête point à écrire mes dispositions sans necessité, mais en cette occasion une Sentence de l'Écriture-Sainte, attira si fort mon esprit que ma foiblesse ne le pouvant supporter, l'excez étant passé, je fus contrainte pour me soulager d'écrire ce peu de mots, par lesquels vous pouvez connoître le trait par lequel cette infinie bonté me tire, qui est son amoureuse familiarité & privauté. Voicy donc l'écrit dont je vous parle, que je coppie parce qu'il n'est que sur un broüillon écrit sans dessein, & seulement pour soulager une teste foible. Sur ces mots *Speciosus forma pra filiis hominum*, une lumiere me remplissant l'esprit sur la double beauté du Fils de Dieu, il fallut que mon cœur se soulageât par ma plume, sans aucune reflexion néanmoins, car l'esprit ne le permettoit pas. Comme c'est à la seconde Personne de la tres-Sainte Trinité que mon ame avoit accès en cette occupation, aussi est-ce à elle à qui mes aspirations s'adressent selon les veuës de l'esprit en ce qui se peut exprimer.

Vous êtes le plus beau d'entre tous les enfans des hommes, ô mon bien-aimé; Vous êtes beau, mon cher Amour, en vôtre double beauté divine & humaine. Vous êtes beau, mon cher Amour, & vous emportez mon esprit dans une veuë inexplicable.

Dans  
une let-  
tre à son  
fils.  
16 47.

Plal. 44.  
3.]

de ce que vous êtes en vôtre Pere, & de ce que vôtre Pere est en vous. Mais comment vous pourrois je supporter dans vos splendeurs, si vous ne ravissez mon cœur & mon esprit, & si dans ce ravissement vous ne l'introduisiez dans vous-même, luy donnant une capacité qui le rend une même chose avec vous ? De sorte qu'encore que je vous voye Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, & Dieu de vray Dieu, je vous embrasse comme étant mon amour & tout mon bien.

O mon divin Epoux ! Qu'est cecy ? Je vous voy tout à vôtre Pere, & vous êtes tout à moy : vôtre Pere & vous êtes tout à moy : vôtre Pere est aussi à moy, & je ne sçai comment cela se fait.

Je me voi dans l'un de qui je fais ce que je veux par l'empire que cet un me donne, qui est mon amour & ma vie.

O mon cher bien-aimé ! Dans cette privauté qui charme mon ame, il me semble que mon neant se perd dans un abîme qui n'a point de fond. Ce grand abîme c'est vous, qui me tenez sous vôtre empire, & ensuite ou plutôt au même temps vous m'inspirés en sorte que je vous parle comme si j'avois l'empire sur vous.

Pardonnez à ma liberté, de laquelle vous êtes vous-même la cause : car vous me consommez en cet état.

Cette ouverture que vous avez faite à mon cœur, laquelle est continuellement aspirante, respirante & soupirante, est une bouche qui vous tient un langage qui tueroit le corps, s'il falloit qu'il passât par les sens, puisque tout se reduit à dire que je vous voy être essentiellement. Ha amour ! ha amour ! m'ayant fait longtemps chanter ce Cantique qui me fait trouver en vous, vous me rendez muette.

Je suis impuissante par une consommation d'amour en vous que je ne puis exprimer : Je voi bien des choses de vos grandeurs & de vos épanchemens amoureux. O Verbe increé, mais elles aneantissent ma conception dans un abîme sans fond où elle se perd.

Vous sçavez, mon cher Epoux, ce qu'opera dans mon cœur la parole que mon Pere spirituel me dit après m'avoir confessée : que quand je mourrois seule & en son absence, veu l'accés que vous donnez à mon ame auprès de vous, je n'eusse point de crainte, qu'autrement je ne vous traiterois pas comme un époux en qui je dois avoir confiance. Mon esprit en est encore touché, ne vous traiter pas en Epoux, cela est insupportable : C'est pourquoy apres cela je ne me souciay plus de rien.

Mon bien-aimé, vous disois-je, vous sçavez toutes mes affaires, faites-

faites-les toutes pour moy. Vous sçavez de quelle quantité d'ames je me suis chargée pour les presenter tous les jours à vôtre Pere sur vôtre divin cœur : Aujourd'huy je suis si malade & si impuissante que je ne le sçauois plus faire ; me voila abandonnée à vôtre disposition.

Après cela je me trouvai déchargée de tous mes soins, & mon cœur soupirant vers vous, je vous disois de temps en temps comme abandonnée en vous : mon bien aimé ; Vous faites mes affaires, mon cher Amour ; Vous vous en êtes chargé.

Je me trouvai en peine lorsque mon Pere m'ordonna de vous demander, quelle place vous me donneriez si vous m'appelliez à vous. Car mon cher Amour, je me suis tellement abandonnée à vos dispositions qu'à peine pensay-je ce que vous ferez de moy.

Je vous demanday néanmoins ce que l'obeissance vouloit de moy ; mais en vous le demandant, je me sentis emportée dans cet abandon : Mettez-moy où vous voudrez, par tout vous serez mon Amour. J'espere que je vous verray en vôtre double beauté divine & humaine en la splendeur des Saints au jour de vôtre vertu. Vous, mon bien-aimé, qui pour l'amour des hommes vous êtes fait homme & rendu accessible pour faire les hommes dieux par participation.

Je souhaiterois volontiers vôtre dernier avènement, afin que mon ame vous voyant triompher de vos ennemis ; chantât avec vous vos Victoires

Ce que je pense icy m'est ineffable, dans la veüe de la penetration que vos bien-amez auront en vous.

Si mon cœur suit sa pente, vous seul sçavez l'accez qu'il a à vôtre divin cœur.

Ah ! Il faut que je termine icy, mon cher Amour, mon pleige, ma caution & ma vie. Vous êtes tout à moy & il me semble que je suis toute à vous nonobstant mes rusticités & mes foiblesses.

Je termine icy avec elle cette matiere afin de parler d'une autre, sçavoir de sa devotion envers les Anges, laquelle étoit vraiment toute Angelique, particulierement depuis qu'elle fut ravie en Dieu, & qu'elle eut veu dans une sublime contemplation la nature, les ordres & les operations de ces Esprits celestes : Car elle les entretenoit avec autant de familiarité que si elle eût été comme un Ange du Paradis. Elle n'avoit point de plus douce pensée dans sa solitude, ny de plus agreable entretien dans sa conversation. D'où vient que s'entretenant un jour de saint Michel avec quelques jeunes Reli-

gieuses qui luy avoient été données pour travailler avec elle à un ouvrage de conséquence, & la devotion du jour les ayant portées à parler des Anges, elle entra aussi-tôt avec eux dans une société tres-intime laquelle se termina enfin a quelque chose de plus grand.

Elle donna connoissance de cet excez à son Directeur presque au même-temps qu'il arriva, dans un écrit que je rapporteray icy tout au long pour la consolation des personnes spirituelles, ne croyant pas qu'il y ait une seule parole à perdre. Dans la pensée ( ce sont ses paroles) que les Cellules Religieuses sont des Cieux, & que les Anges y habitent, nous entrâmes dans une profonde meditation de la supreme Hierarchie celeste qui contient les Cherubins, les Seraphins & les Trônes, & nous y demeurâmes jusqu'à l'oraison fortement occupées sans pourtant quitter le travail que nous faisons. Dès l'instant même que nous fûmes dans l'oraison actuelle nous voila plongées parmy ces Esprits celestes, & comme il n'est pas possible d'y être sans l'être aussi en celuy qui leur influë ce qu'ils possèdent, me voila tout d'un coup au colloque, car la veuë de ces merveilles m'étoit si presente que l'amour ne me permettoit pas une plus longue retenue. M'adressant donc à la tres-sainte Trinité je luy parlay en cette sorte: O abîme d'amour, incomprehensible & suradorable Trinité, je vous confesse & vous adore en ce jour dedié à vos Anges, permettez-moy que je m'adresse à ces bien heureux Esprits qui sont tous plongez en vous, & que mon cœur leur dise ce que l'amour luy voudra inspirer. Or dans la veuë que les Cherubins reçoivent en eux la lumiere & la clarté des secrets de Dieu, & qu'éclairez de ces divines splendeurs ils sont tout abîmez & transformez dans la lumiere même par une participation ineffable, je m'écriois à eux: O Cherubins scavans & éclairez! O bienheureux Esprits qui recevez de ce grand Dieu les irradiations & les lumieres qui vous le font connoître, & par lesquelles tout abîmez en luy, vous devenez luy-même par participation, que mon desir est extreme de participer à vôtre bien & de voir mon Epoux d'un œil aussi epuré que le vôtre! Car quel moyen de vivre & de connoître moins cette lumiere ineffable qui vous remplit & dont vous jouïssiez? Faites moy part de quelques rayons de vos lumieres, afin que mon entendement ne voye plus que ce que vous voyez.

Toute parole me manquant en cet excez, je m'adressay aux Seraphins, mais je tombay d'un abîme dans un autre: Car d'abord

que  
ces  
qui  
en l  
ne  
Die  
d'an  
tran  
phir  
pour  
amo  
Cet  
d'am  
roit  
roit  
l'a co  
recip  
ma v  
Pu  
créer  
en D  
reté  
pure  
entre  
purs  
pur &  
objet  
reté  
unie  
En  
parle  
supre  
les vo  
être  
veuë  
jetté.  
Ce  
avec  
son a  
verfa

## DE L'INCARNATION.

533

que je les envisageay, ils me ravirent le cœur. Dieu étant amour, ces divins Esprits sont ceux qui participent le plus à son ardeur, & qui plongez dans cet abîme infiny de charité, deviennent tout feu en luy. Ce Dieu d'amour s'unissant à ces substances sublimes qui ne sont créées que dans l'amour & pour l'amour d'un si grand Dieu, & se versant en eux avec plénitude, ils deviennent autant d'amours par participation. Je ne puis dire les paroles de feu ny les transports embrasés de mon ame à ces glorieux Esprits. O Seraphins ardans, faites moy aimer mon amour puisque je suis créée pour cela aussi bien que vous : Mais hélas, je souille tout, mes amours n'étant pas épurez comme les vôtres. Hé faites que je l'aime. Cette transcendance amoureuse par laquelle vous aimez cet ocean d'amour fait que vous êtes en quelque façon luy-même. O qui verroit cette bonté immense verser en vous ses ardeurs; Et qui vous verroit reverser en luy le même amour en la même pureté qu'il vous l'a communiqué! Je ne voy en luy & en vous qu'un amour mutuel & reciproque. Mais il me faut icy goûter l'amour & non pas en parler, ma volonté étant embrasée au point où vous la voyez.

Puis venant aux Trônes dans lesquels Dieu habite les ayant créés comme des vases purs pour sa divine Majesté. Je les voyois en Dieu & Dieu en eux. Sa miséricorde les remplissoit de sa pureté pour les rendre dignes de luy, & ils luy rendoient la même pureté par la complaisance qu'il prenoit en eux, & ainsi je voyois entre luy & eux un admirable commerce de pureté. O Trônes purs qui participez par votre pureté à la pureté de ce Dieu trois fois pur & trois fois Saint, faites que ma memoire épurée de tous les objets qui sont moindres que luy, puisse contenir cet ocean de pureté qui ne veut que des vases purs, & que sans hesiter je luy fois unie, & perduë dans l'abîme de sa sainteté,

Encore que l'on soit avec ces bienheureux Esprits, & qu'on leur parle familièrement, cela se fait sans sortir de Dieu; car comme cette supreme Majesté les tient absorbez & abîmez en soy, on ne peut les voir ny leur parler en la maniere que je viens de dire; sans y être absorbez & abîmez avec eux, C'est pourquoy je les perdis de veüë & mon esprit demeura totalement uny à cette haute Majesté.

Ce sont là les entretiens familiers de la Mere de l'Incarnation avec ces supremes intelligences. Plus elles se communiquoient à son ame, plus elle prenoit de liberté de les entretenir, & elle conversa enfin avec elles avec une espèce d'égalité qui faisoit assez voir

qu'elles la regardoient déjà comme l'une de leurs futures Compagnes dans le Ciel. Mais que diray-je de la devotion qu'elle avoit à saint Joseph ? Dès son enfance elle avoit eu de l'amour & de la tendresse pour ce Saint Patriarche, à cause de la liaison qu'il avoit avec la Mere de Dieu. Mais ce fut encore toute autre chose de puis qu'il se fut présenté à elle dans une vision comme Protecteur du Canada, & qu'elle eut reconnu que c'étoit lui qui lui en devoit donner l'entrée. C'est pour cela qu'elle a dédié à Dieu son Monastere sous le titre de Seminaire de saint Joseph, & qu'elle a pris pour le sceau de la Maison une image de saint Joseph qui tient le petit J E S U S entre ses bras, quittant le lys entre les épines, qui est celui dont elle s'étoit servie jusques alors.

Je finiray par la devotion singuliere qu'elle portoit au glorieux saint François de Paule, non seulement parce qu'il est l'un des Patrons de la ville de sa naissance, & que ce fut le jour de sa Feste que Dieu lui donna un fils pour la benediction de son mariage, mais principalement parce que son bis-aieul fut l'un de ceux qui le furent querir en Italie & qui l'emmenèrent en France, dequoy il fut tres-abondamment recompensé par les benedictions que ce grand Saint a répandues en sa famille. Car cet honneste homme ne manquoit point de lui aller rendre visite tous les Dimanches avec ses enfans auxquels il faisoit mille carresses, particulièrement à son fils sur le front duquel il prenoit plaisir à faire des signes de Croix, en lui disant avec tendresse, Dieu te benisse mon enfant. Nôtre bonne Mere racontoit quelquesfois cette Histoire par devotion & avec joye; elle avoit raison, car je ne doute point qu'elle n'ait été la benediction que ce grand Saint desiroit tant à ce jeune enfant. Ce sont là les motifs qui ont donné de la devotion à nôtre Mere envers ce grand Patriarche des humbles, de qui elle a reçu en recompense des secours tres-considerables dans les difficultez qu'il lui a fallu vaincre dans la vie spirituelle.

Outre la devotion de cette Mere que j'ay tirée du fond de ce Chapitre, j'y découvre encore une autre vertu qui n'est pas de moindre consequence, & que je puis dire même être plus necessaire, puisque c'est elle qui donne l'accroissement & la perfection à toutes les vertus. C'est sa fidelité inviolable à la grace: qu'elle indique assez quand elle dit que Dieu luy faisoit la grace d'avancer toûjours à ce qui étoit de plus parfait, & qu'encore que les maximes de l'Evangile eussent toûjours été la regle de sa vie & de sa devotion, plus elle alloit en avant, elle les pratiquoit dans une

plus  
jusq  
con  
con  
enc  
cess  
peu  
qu'e  
que  
si fe  
carn  
bro  
tes p  
seul  
qui  
de sa  
du C  
que  
veu  
n'y c  
faut  
ram  
rien  
Con  
com  
jour  
que  
luy a  
la p  
l'obe  
faute  
de ce  
d'en  
leuse  
que  
& no  
pour  
cont  
ment  
cette

plus haute perfection. Ainsi l'on peut en quelque façon concevoir jusqu'à quel point de sainteté elle est parvenue, puis qu'ayant commencé d'une manière si élevée, elle n'a pas laissé de monter continuellement & sans relâche du plus parfait, à ce qui l'étoit encore davantage, comme le Soleil qui sans s'arrêter croist sans cesse en lumière depuis son Orient jusqu'à son Midy. L'on void peu de personnes marcher dans la vie spirituelle d'un pas si réglé qu'elles ne s'arrêtent quelquefois & qu'elles ne fassent même quelque petit pas en arrière. L'on en void peu encore qui se tiennent si fermes qu'elles ne chancellent quelquefois, mais la Mere de l'Incarnation a mené une vie si uniforme qu'on ne l'a jamais veüe ny broncher ny chanceler. Je pourrois ajouter mille choses édifiantes pour prouver son infatigable fidélité, mais je me contenteray seulement de rapporter le sentiment & les paroles des personnes qui ont vécu avec elle, & qui ont été les témoins irréprochables de sa vie & de toutes ses actions. Voicy donc ce qu'une Religieuse du Canada nous en a écrit au nom de toutes: On dit quelquefois que l'amour qu'on a des choses en augmente les veüs, & que les veüs étant augmentées les font exagerer en sorte que la verité n'y est pas toujours bien exacte. Je ne tomberay pas dans ce défaut: Car quand tout ce qui se peut dire de toutes les vertus seroit ramassé ensemble, cela seroit moins que la verité, & si je n'en diray rien que ce qui a paru à l'extérieur. Je vous diray ce que sa chere Compagne la Mere de sainte Croix qui est venuë de Dieppe icy en sa compagnie, & qui a toujours vécu depuis avec elle, me disoit ces jours passez à dessein que je vous le fisse sçavoir. Elle m'assuroit que depuis trente trois ans qu'elle l'a connuë & conversée, elle ne luy a jamais veu commettre une seule faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modestie, la pauvreté & l'obeïssance: & que comme elle ne luy avoit point veu faire des fautes contre ces vertus, elle assuroit aussi que dans tout l'espace de ces trente trois années, il ne s'étoit présenté aucune occasion d'en faire des actions qu'elle ne les ait pratiquées avec une merveilleuse fidélité, & c'est pourquoy cette grande égalité en ôte presque toute la connoissance. En mon particulier j'en dis le même, & nos Meres & nos Sœurs sont de même sentiment; il faudroit pour en parler en détail des personnes qui ne l'eussent pas veüe continuellement comme nous: car ne la voyant pas continuellement elles eussent pu remarquer ses grandes vertus; au lieu que cette continuelle égalité de vie où nous l'avons veüe ne nous per-

meritoit pas d'en rien distinguer, & que pour admirables que fussent ses vertus, rien ne nous paroïssoit extraordinaire, quoy que tout l'eût dû être, & l'eût été sans doute à ceux qui n'y auroient pas été accoûtumés comme nous.

Voilà un témoignage sans reproche d'une sainte Communauté qui nous apprend que tout étoit à admirer en nôtre Mere, quoy qu'elle n'y admirât rien, parceque l'assiduité qu'elle avoit à voir des choses admirables les luy avoit renduës communes, en sorte que ce qui étoit rare en soy-même ne luy sembloit plus extraordinaire: tout ainsi que nous n'admirons point la beauté du Soleil, parceque nous sommes accoûtumés à le voir, au lieu qu'un aveugle nouvellement éclairé est ravi d'étonnement à la première veüe qu'il en a. On n'a pas laissé de remarquer ce qui fait à mon sujet, que la fidélité a été si grande, qu'on ne luy a jamais vû faire une faute contre quelque vertu que ce soit, & qu'il ne s'est jamais présenté aucune occasion de la pratiquer que son esprit n'ait été présent à elle-même pour l'embrasser. Et en effet, elle a dit plus haut qu'une des plus grandes graces qu'elle eût jamais receüe de Dieu a été une tendresse de cœur à ses inspirations & aux mouvemens de sa grace, & une obeïssance qui ne pouvoit souffrir de retardement à les executer. Aussi cette prompte fidélité jointe à l'obligation du vœu où elle s'étoit engagée de faire & de souffrir toujours ce qu'elle connoitroit être le plus parfait, l'a fait avancer continuellement & sans relâche dans la voye de la sainteté; & de la sorte elle est parvenuë à un tel degré de perfection qu'on n'aura pas de peine à croire ce que le Pere Éternel a dit qu'il l'avoit choisie pour être l'une des ses plus grandes creatures.



## CHAPITRE XIV.

I. Elle est parvenue à la perfection de la vertu, qui est de la pratiquer non seulement sans peine, mais encore avec plaisir. II. Vnion rare & admirable de son ame avec Dieu. III. Elle souffre des peines étranges de la persecution des Chrétiens, pour la part qu'elle prenoit dans les interets de son Epoux. IV. Martyre des Reverends Peres de Brebœuf, Garnier & Lallemand Jesuites, & le debris de l'Eglise des Hurons par les Hiroquois. V. Elle étudie la langue Huronne afin de pouvoir instruire les refugiez de cette nation.

**D**Ans la paix profonde que la bonté de Dieu fit succeder à I. mes tentations, l'union avec mon divin Epoux operoit en moy par ses impressions saintes les vertus foncieres de ces divines maximes d'une façon si spirituelle, que je ne m'en appercevois quasi que par leurs effets, sur tout environ un an avant que l'incendie de nôtre Monastere arrivât : ces effets étoient dans une douceur extraordinaire, & dans un si grand denuëment, que ce que j'avois auparavant possédé de ces vertus dans les états par où j'avois passé, ne me sembloit rien : & generalement dans les vertus Religieuses j'experimentois que j'étois une creature toute autre, & que Dieu me possédoit par les maximes de son surdorable fils, me conduisant en tout ce que j'avois à faire selon mon état, par les influences & les onctions saintes de ce passage : *Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur :* Et de celuy cy : *l'Esprit de Dieu rend témoignage à nôtre esprit que nous sommes enfans de Dieu,* II. d'où vient qu'un jour que je rendois compte de moy même au Reverend Pere Lallemand, il me dit que je ne devois jamais refuser d'employ dans les affaires temporelles, veu qu'elles ne me distraioient point du grand commerce qu'il plaisoit à la divine Majesté de me donner avec elle. Dans cette année là j'eus de grandes Croix à cause de la persecution que les Hiroquois faisoient souffrir aux Chrétiens ; car comme j'entrois dans les interets de mon divin Epoux, le debris de son Eglise, me crucifioit interieurement quoy que mon ame fût entierement soumise à ses ordres, & aux permissions de sa providence. Ce fut en ce temps que les Reverends Peres de Brebœuf, Garnier & Lallemand furent brûlez, & massacrez avec leur troupeau, & que tous les Reverends Peres de la Mission des Hurons avec le reste des Chrétiens furent contrains de quitter

Matth.  
11. 29.

II.  
Rom. 1.  
16.

III.

IV.

la place, & de venir se refugier icy. Ah, que ce coup me fut sensible! C'étoit la chose la plus pitoyable qui fût encore arrivée en cette nouvelle Eglise. Les Reverends Peres qui étoient demeurez vifs avoient plus souffert que ceux qui étoient morts. L'on voyoit des personnes consommées, & dans lesquelles JESUS-CHRIST vivoit plus qu'elles ne vivoient elles-mêmes; & leur sainteté étoit si visible à tout le monde, que chacun en étoit ravy. Eux donc & leur troupeau qui étoit d'environ quatre ou cinq cens Chrétiens, s'arrestèrent à Quebec, où dans l'affliction que je portois en mon  
 V. ame, la seule consolation qui me restoit voyant ces pauvres fugitifs, étoit d'être proche d'eux, & que nous aurions de leurs filles. En cette veüe, nôtre Seigneur m'inspira d'étudier leur langue Huronne à laquelle je ne m'étois point encore exercée; car des le commencement que nous fûmes en ce pais je laissay cela à la Mere Marie de saint Joseph pour m'appliquer à l'Algonguin & Montagnets dont nous avions plus de besoin en ce temps là que de la Huronne: j'appris donc assez de celle-cy pour enseigner les prieres & le Catechisme aux filles & aux femmes, ce que nous faisions alternativement par semaine la Mere de saint Joseph & moy à une pleine cabane: outre cela nous avions une assez grosse famille, sans parler des Seminaristes que nous nourrissions; car plusieurs personnes de pieté firent leur possible pour assister ces pauvres exilés; mais les maisons Religieuses & Madame de la Peltrie y contribuerent le plus, en sorte que les Reverends Peres pour leur part en nourrissoient & entretenoient eux seuls trois ou quatre cens, leur grande charité leur faisant faire d'étranges efforts pour ne pas laisser perir ceux qui leur avoient tant coûté de sueurs & de fatigues pour les engendrer à JESUS-CHRIST, & pour les tirer du feu & de la rage de leur ennemis. Comme j'étois Depositaire, c'étoit moy qui distribuois la nourriture & les necessitez à ceux dont nous nous étions chargées, ce qui me donnoit beaucoup de consolation de leur pouvoir rendre ce petit service; mais Nôtre Seigneur la changea bien-tôt par une autre visite de sa providence, qui nous mit en état d'avoir besoin nous-mêmes de l'assistance que nous avions renduë aux plus miserables.

#### A D D I T I O N.

**L**A Mere de l'Incarnation avoit eu dès son enfance des sentimens tres-profonds de respect & de veneration pour les Predicateurs,

dicateurs, parce qu'elle les regardoit comme des Herauts dont Dieu se servoit pour faire sçavoir ses volontez aux hommes. Ce sentiment donnoit quelquefois des faillies si fortes à sa devotion, que si le respect des hommes qu'elle sçavoit n'être pas capables de ce zele ne l'eut retenuë, elle auroit couru après eux pour baiser la terre par où ils passioient. Mais ce fut encore toute autre chose quand elle fut en Canada, où elle trouva des Missionnaires qui prêchoient les plus pures vertus de l'Evangile, & qui en donnoient eux-mêmes l'exemple par la pratique. Elle avoit trouvé en eux des personnes de son humeur, & qui avoient les mêmes inclinations qu'elle de se consumer au service de Dieu & au salut des Sauvages. C'est pourquoy quand elle leur parloit, elle n'avoit pas moins de joye que si elle eût veu des Anges du Paradis. Son cœur ressentoit une dilatation qui ne se peut exprimer quand elle entendoit faire le récit des vertus qu'ils pratiquoient, & des conversions que Dieu operoit par leur moyen; & comme c'est le propre de la charité de rendre les biens spirituels communs, elle s'imaginait qu'elle faisoit tout le bien qu'elle leur voyoit faire, & l'offroit à Dieu comme si elle en eût été le principal instrument.

Ses paroles étoient conformes à ses sentimens, car quand elle en parloit, elle n'en pouvoit dire assez de loüanges. Voicy ce qu'elle en dit en quelques lettres: Je suis ravie de voir icy des Saints <sup>A son</sup> (c'est ainsi que j'appelle les ouvriers de l'Evangile) dans un denuëment épouvantable: Et vraiment cette parole de l'Apôtre leur peut bien être appliquée: *Vous êtes morts, & votre vie est cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu.* Je n'ay point de termes pour dire ce que <sup>Coloss.</sup> j'en connois, car ce que la creature ne peut d'elle-même, la grace <sup>3. 3.</sup> le fait en eux d'une maniere que l'on n'auroit jamais pensé. Ils se rendent inexorables & sans pitié à eux-mêmes pour se faire mourir tout vifs; c'est à dire pour faire mourir en eux toutes les inclinations de la nature qui sont si prejudiciables aux imitateurs de JESUS-CHRIST. Oüi, j'ay beaucoup souffert, mon cœur ne vous le peut celer, mais je ne suis pas arrivée à la perfection de ceux dont je vous parle.

Si vous sçaviez la vie qu'il leur faut mener avec les Sauvages, vous diriez que cela est impossible & qu'ils n'y pourroient vivre. Ils y vivent neantmoins, & ils y subsistent par une grace de Dieu toute particuliere. En un mot, les travaux des ouvriers de l'Evangile sont si grands que je n'ay point de termes pour vous les faire comprendre. Et ce qui me ravit davantage, c'est qu'il tâchent de les cacher avec une modestie ravissante.

Puis descendant aux particuliers elle dit : le Reverend Pere Chaumonnot a experimenté la cruauté des Sauvages par les coups qu'il en a reçus. C'est un Apôtre qui est ravy d'être trouvé digne de souffrir pour JESUS-CHRIST. Il a appris la langue Huronne quasi miraculeusement, & a fait des merveilles dans une nation éloignée où luy & le Reverend Pere de Brebœuf ont jetté les premieres semences de l'Evangile. Les Reverends Peres Pijar & Garnier ont pensé être massacrez, mais Nôtre Seigneur les a gardez miraculeusement. L'humilité admirable du Reverend Pere Jacques faisoit voir sa grande sainteté, & sa singuliere modestie tenoit les Barbares mêmes dans l'admiration & le croyoient plusqu'homme. Que diray-je du Reverend Pere Poncet ? Il a échappé les mains des Hiroquois, & la mort par consequent que ce grand serviteur de Dieu desiroit ardemment. Il a depuis été repris, & depuis encore il nous a été ramené après plusieurs souffrances par lesquelles ces Barbares l'ont fait passer. Il nous a paru par les experiences de tout ce qui s'est passé que Nôtre Seigneur s'est contenté de l'offre que ce bon Pere luy avoit faite en se donnant pour victime afin de l'appaiser, & par ce moyen de nous procurer la paix avec ces Barbares : Car depuis ce temps-là, ils sont venus d'eux-mêmes, & n'ont fait que des allées & des venues pour nous la demander, & ce qui est le plus merveilleux, ceux des nations circonvoisines, sans sçavoir ce qui se passoit chez les autres, sont aussi venus nous demander la paix. Enfin tous les Peres que j'ay veus revenir des Hurons ont si épouvantablement souffert, qu'une langue humaine auroit peine à l'exprimer : Et si leur grande humilité ne les cachoit point nous en sçaurions encore davantage.

L'on parle de nous donner un Evêque l'année prochaine ; ils ont refuy cette dignité : car en cela & en tout leur procedé, ce sont des hommes vraiment Apostoliques dans l'imitation sainte de JESUS-CHRIST, & qui pour son amour se cachent tant qu'ils peuvent. Et il ne faut pas s'en étonner, car c'est l'humilité qui fait les Saints comme nous l'avons remarqué dans ces grands serviteurs de Dieu qui ont été martyrisés en ces quartiers, lesquels avant leur martyre étoient si humbles qu'ils tenoient dans l'étonnement ceux qui avoient le bonheur d'être en leur compagnie. Il me faudroit écrire un livre pour dire ce que j'en sçay, quoy que j'en ignore bien davantage.

Les Martyrs dont elle parle, sont ceux qu'elle vient de nommer dans le texte de ce Chapitre, sçavoir les Reverends Peres de Bre-

Jacques

bœuf  
des H  
leur  
cette  
te na  
conte  
ordin  
étoie  
comb  
prem  
brûle  
corps  
leur  
bapti  
quand  
deris  
ce qu  
jamai  
inven  
rent  
pour  
Ce  
sous l  
ils s'a  
des H  
cette  
d'Orl  
leurs  
tieren  
eut de  
vers l  
de les  
gieuse  
les de  
pour l  
vir. M  
vient  
parlé  
qui de  
tus si

bœuf, Garnier & Lallemand, qui avoient le soin de la Mission des Hurons, & qui comme de bons Pasteurs moururent à la teste de leur troupeau, lorsque les Hiroquois firent une irruption dans cette nouvelle Eglise, & y firent un si effroyable carnage que cette nation en fut presque entièrement détruite. Ces Barbares se contenterent de faire mourir le simple peuple de leurs supplices ordinaires qui sont la hache & le feu. Mais au regard des Peres qui étoient les Apôtres & les Fondateurs de l'Eglise, il ne se peut dire combien ils leur firent endurer de tourmens. Ils leurs briserent premierement les membres de coups de bâton, puis ils les firent brûler à petit feu leur enfonçant des tisons ardans par tout le corps, ils firent ensuite rougir dans le feu le fer de leurs haches & leur en firent des coliers, & parce qu'ils avoient veu autrefois baptiser des Sauvages convertis, ils firent chauffer de l'eau, & quand elle fut toute bouillante, ils la leur verserent sur la teste en dévotion de ce saint Sacrement. Enfin ils leur firent experimenter ce que put la plus cruelle barbarie qui fût alors sous le Ciel: car jamais les Tirans de la Primitive Eglise ne furent si ingenieux à inventer des supplices pour faire souffrir les Chrétiens, que le furent ces Barbares dans les nouveaux supplices qu'ils trouverent pour tourmenter ces Apôtres de la nouvelle France.

Ceux qui purent éviter la persecution se retirerent à Quebec sous la protection des François qui leur assignerent un canton où ils s'assemblerent & firent un petit peuple sous le titre de Colonie des Hurons. Les Ursulines signalerent leur charité & leur zele en cette rencontre, leur donnant une terre qu'elles avoient dans l'Isle d'Orleans afin de s'y retirer & de se mettre à couvert des courses de leurs ennemis qui les persecutoient encore afin de les exterminer entièrement, s'il eussent pû. Mais sur tout la Mere de l'Incarnation eut de grandes & de continuelles occasions d'exercer la sienne envers les pauvres fugitifs, ne pensant jour & nuit qu'aux moyens de les soulager dans leur extreme misere. Toutes ces bonnes Religieuses se portoient avec une sainte emulation à qui leur rendroit les devoirs de la charité Chrétienne, s'ôtant le pain de la bouche pour le leur donner, & se dépoüillant de leurs habits pour les couvrir. Mais celle qui seconda le plus nôtre Mere, fut ainsi qu'elle vient de dire, la Mere Marie de saint Joseph, dont je n'ay point parlé depuis son embarquement de Dieppe pour le Canada, & qui depuis ce temps-là a mené une vie si pure & pratiqué des vertus si Heroïques, que je ferois tort à sa memoire & à celle de la

Mere de l'Incarnation de les ensevelir dans le silence. J'en rapporteray donc icy quelques exemples reprenant le cours de sa vie où je l'avois laissée.

Il ne se peut dire avec combien de sagesse elle se comporta pendant toute la navigation, car encore qu'elle ne fût âgée que de vingt-trois ans; on ne remarqua néanmoins rien de bas & de pueril dans ses actions, dans ses gestes & dans ses paroles, mais on voioit reluire en toute sa conduite la maturité d'une vieilleffe consommée en grâce & en vertu. On ne la vit jamais trembler dans les dangers presque continuels qui se présenterent dans la traversée d'une si longue mer. Elle assuroit même ceux qui avoient le plus de peur, leur disant quelques paroles de devotion & les excitant à faire des prieres qu'elle commençoit elle-même avec une ferveur qui ravissoit tout le monde. Sur tout elle fit paroître sa generosité un jour que le naufrage & la mort sembloient inevitables. Ce fut dans cette horrible tempête dont j'ay parlé, causée par une glace la plus grande & la plus effroyable que l'Océan eût peut-être jamais portée: car elle ne parut pas plus émeüe que dans le temps de la bonace. Elle afferroit même par sa fermeté les cœurs qui trembloient le plus & faisoit revenir la couleur aux visages palles, employant le peu de vie qu'elle croyoit luy rester à remonter la soumission qu'il faut rendre aux ordres de la providence. Mais il plut à Dieu de renvoyer le calme à la mer, & cette jeune Amazone après avoir évité les tempêtes & porté constamment toutes les fatigues de la navigation, arriva enfin avec sa compagnie au pais tant désiré, pour passer delà au séjour de l'éternité, c'est à dire, dans le dessein de ne revoir jamais la France.

Se voyant donc dans le lieu qui devoit être pour jamais sa patrie, elle fit de nouvelles resolutions de mener une vie plus parfaite & plus sainte que jamais, Nôtre Seigneur de sa part seconda ses desseins & luy fit des faveurs si particulieres que celles dont il l'avoit comblée dans l'ancienne France n'en avoient été que les preludes & de bien petits essais. Un jour qu'elle étoit en oraison son ame luy fut représentée en vision sous la figure d'un Château admirablement beau & tres bien fortifié. Lorsqu'elle le consideroit Nôtre Seigneur se presenta à la porte tout éclatant de gloire & luy jettades regards si amoureux & si penetrans qu'elle fût morte de joye & d'amour, ainsi que témoigne la Mere de l'Incarnation qui a écrit cette relation, si Dieu n'eût soutenu la foiblesse dela nature par un puissant secours de sa grace. Cet Epoux des ames pures la voyant

dans l  
qu'elle  
grand  
dehor  
voulu  
le, ell  
jouir

Ce  
rieur.  
quand  
entra  
extrac  
tes pa  
faisoie  
été fa  
neanti  
être en  
plus qu

Ces  
reau, j  
du de  
miere  
ner de  
qu'elle  
ment  
plus da  
& tout  
firer da  
si regle  
cela ne  
Seigne  
d'état  
dable,  
pas cap  
qui ten

Elle  
lui par  
celle de  
quitter  
une m

dans le faiffement luy tendit la main comme pour luy faire signe qu'elle approchât, & la prenant par le bras, il luy dit avec une grande douceur : Ma fille, voila un beau Château, ayez soin du dehors, & je conserveray le dedans. Comme il se retiroit elle le voulut suivre, mais un crépe se mettant entre deux en forme de voile, elle conçut qu'il luy falloit reprendre le chemin de la foy & ne jouïr de ces lumieres extraordinaires qu'en passant.

Ce divin Sauveur luy parloit souvent de la sorte dans son interieur. Et une autrefois qu'on chantoit le *Credo* à la sainte Messe, quand le Chœur fut à ces paroles, *per quem omnia facta sunt*, elle entra dans une complaisance amoureuse, & dans une dilatation extraordinaire de son cœur de ce que toutes choses avoient été faites par son Epoux. Et comme cette complaisance & cette joye la faisoient quasi defaillir, il luy dit : Ouy, ma fille, toutes choses ont été faites par moy, mais je seray moy-même refait en toy. Elle s'aneantit entendant ces paroles qui luy signifioient qu'elle devoit être entierement transformée en celuy dans lequel elle vivoit déjà plus qu'en elle-même.

Cependant elle se ressouvenoit toujours que le Maître du Château, je veux dire de son ame, luy avoit recommandé d'avoir soin du dehors tandis qu'il garderoit le dedans. Elle crut donc que la premiere chose qui étoit à faire pour sa deffense, étoit de l'environner de fosses par une profonde humilité. Les pensées continuelles qu'elle avoit de la grandeur de Dieu luy donnoit un si bas sentiment d'elle-même qu'elle se perdoit quasi de veüe & ne se voyoit plus dans le monde que comme un atôme. Elle avoit tous les talens & toutes les belles qualitez de corps & d'esprit qu'on scauroit desirer dans une personne de son sexe, & l'usage qu'elle en faisoit étoit si réglé & si saint que l'on n'y pouvoit rien trouver à redire. Tout cela neanmoins ne lui élevoit point le cœur, & depuis que Nôtre Seigneur se fut montré à elle dans l'éclat de sa beauté elle fit si peu d'éstat d'elle-même & de tout ce qui la pouvoit rendre recommandable, que ceux qui connoissoient son interieur ne l'estimoient pas capable de vaine gloire ny d'aucun autre amour que de celuy qui tend à Dieu.

Elle ne pouvoit souffrir qu'on s'élevât pour sa naissance ny qu'on lui parlât de la sienne, ne reconnoissant point d'autre noblesse que celle de la vertu. Elle disoit que la Religion rend égaux ceux qui quittent le monde pour y servir Dieu, parce qu'elle donne à tous une même naissance, & qu'il n'y a que la vertu & le vice qui fassent

les nobles & les roturiers dans la Maison de Dieu. D'où vient qu'une personne luy ayant fait demander quelque éclaircissement touchant l'un de ses ancestres, elle fit réponse, qu'elle ne s'étoit jamais mise en peine des avantages que la nature lui avoit donnée en ses parens, mais que sa gloire étoit d'être fille de Dieu & de l'Eglise, & qu'elle mettoit tout son bonheur dans ce point.

Les graces surnaturelles & les communications familiares de Dieu avec son ame lui élevoient encore moins le cœur, sçachant bien qu'il y avoit moins du sien & que le tout venoit de sa pure liberalité. Elle tenoit ses faveurs si secretes que les personnes qui l'approchoient de plus près n'en avoient aucune connoissance, & elle-même en detournoit la veuë le plus qu'elle pouvoit de crainte que quelque éclair ne vint à l'ebloüir & à lui faire perdre la veuë de son propre neant.

Elle n'avoit pas moins d'amour pour les mépris & pour les humiliations, que d'aversion pour les louanges & pour tout ce qui la pouvoit élever. Les paroles qui tendoient à son abaissement lui étoient toutes precieuses: elle les recevoit non seulement avec égalité d'esprit, mais encore avec reconnoissance & action de grace, disant qu'elles tendoient à la verité, & qu'il n'y a personne qui ne doive être bien aise qu'on lui fasse connoître la verité. C'est pourquoy aussi elle avoit un amour tout particulier pour les personnes qui l'humilioient, elle les defendoit dans les rencontres, & leur rendoit tous les bons offices qui lui étoient possibles. Cette vertu étoit devenuë si forte en son ame que tous ceux avec qui elle conversoit y étoient innocemment trompez pensant qu'elle aimoit d'une affection trop humaine des personnes pour lesquelles elle avoit une antipathie naturelle.

C'est par ce même principe que l'obeïssance étoit une des vertus qu'elle aimoit le plus, parce qu'elle la consideroit comme la parfaite humiliation du propre esprit & de la propre volonté. Elle ne regardoit point la personne qui la gouvernoit, mais l'autorité que Dieu lui avoit donnée, en sorte qu'elle se fut assujetic à un enfant, & elle lui eut obey, si Dieu le lui eut donné pour conducteur. Un jour qu'on devoit proceder à l'élection d'une Superieure elle eut quelque sujet de craindre qu'on ne jettât les yeux sur elle pour remplir la place. Dans cette apprehension qui étoit assez bien fondée elle se jeta aux pieds de Nôtre Seigneur, & l'ayant disposé avec des instances extraordinaires à l'écouter, lui representa qu'il avoit passé toute sa vie dans la bassesse, qu'il avoit protesté que son Royaume n'étoit

pas d  
étoit  
que f  
elle p  
Puis  
honn  
je voi  
me ti  
Dieu  
mani  
pas p  
son a  
qu'el  
ecceur  
Super  
des p  
se tou  
ceux  
l'abry  
mais  
haute

De  
vers c  
toute  
tu ne  
effe  
Nôtr  
que se  
force  
donne  
lemen  
sensib  
état d  
que p  
Epou  
sa fair  
pesant  
que c  
langu  
tiens-

pas de ce monde, que le peuple même le voulant faire Roy il s'en étoit fuy sur les Montagnes; & le conjura de lui accorder la grace que sa vie eut du rapport à la sienne, & de la laisser dans un état où elle pût rendre un continuel hommage à sa Creche & à sa Croix. Puis elle ajouta: je fais vœu & vous promets, ô mon Dieu, de vous honorer en celle que vous aurez éluë: Je vous regarderay en elle, je vous aimeray en elle, je vous obeïray en elle, & en un mot elle mettiendra vôtre place en toutes choses. Sa priere fut si agreable à Dieu qu'elle fut exaucée, le sort étant tombé sur une autre en la maniere & pour les raisons que j'ay dit ailleurs. La Superieure ne fut pas plutôt éluë qu'elle l'alla trouver pour lui découvrir l'état de son ame & les voyes secretes que Dieu tenoit en sa conduite; ce qu'elle fit avec une candeur & une simplicité d'enfant qui ravit le cœur de cette nouvelle Mere. Elle gaignoit le cœur de ses autres Superieures avec le même charme; Ce qui faisoit quelquefois dire à des personnes qui voyoient qu'elle en étoit toujourns aimée, qu'elle se tournoit toujourns du côté des plus forts, qu'elle sçavoit gagner ceux qui commandoient, & que son industrie la mettoit toujourns à l'abry des tempêtes qui venoient d'enhaut, Elles disoient la verité; mais elles attribuoient à une bassesse d'esprit ce qui provenoit d'une haute generosité & d'une tres-sublime vertu.

De temps en temps Nôtre Seigneur redoubloit ses carresses envers cette fidèle Epouse; & une fois après luy avoir fait ressentir toutes les tendresses de son amour, il luy dit: Je veux que désormais tu ne vive plus que de foy, & de croix. Ces paroles eurent leur effet; car les quatre années de vie qui luy resterent depuis que Nôtre Seigneur luy eut préparé ce banquet amer, ne roulerent que sur ces deux principes. D'un côté elle eut besoin de toute la force de sa foy pour supporter les tenebres épaisses & les abandonnemens profonds où elle se trouva reduite presque continuellement, sans parler de ces autres peines interieures qui ne sont sensibles qu'aux personnes les plus spirituelles. Car elle portoit un état de souffrances interieures si cachées, si penetrantes & si vives que peu de personnes les pouvoient comprendre. Souvent cet Époux des ames souffrantes la chargeoit du poids de sa justice, de sa sainteté & de ses autres attributs, & cela par des impressions si pesantes, que toute sa vie étoit un martyre caché bien plus grand que celui qui paroïssoit au dehors. Un jour qu'elle étoit en ses langueurs interieures, elle dit à la Mere de l'Incarnation de qui je tiens cette Histoire: Je souffre infiniment, & si l'on me demandoit

qui me fait souffrir, je ne pourrois répondre autre chose sinon que c'est le Verbe Incarné, que c'est, dis-je, celui que j'aime qui me tourmente d'une manière inexplicable. Quelquefois elle avoit des oppressions de cœur si grandes, & des impressions des souffrances de JESUS-CHRIST si sensibles, qu'il lui sembloit endurer toutes les peines de sa passion & une mort plus dure que la mort même. Ensuite les desirs de mourir pour jouir de celui qu'elle avoit veu si beau & si ravissant, excitoient en son ame un nouveau genre de martyre, car son cœur se trouvoit embrasé d'un feu si cuisant & si douloureux qu'il ne se pouvoit éteindre que par la mort, & la mort la laissant vivre, son supplice ne trouvoit point de fin, & sa vie luy étoit plus insupportable que la mort.

Voilà les alimens amers de la foy; ceux de la Croix n'avoient pas plus de douceur. Elle fut attaquée tout ensemble d'un asma, d'une maladie de poumon, d'une oppression de poitrine & d'une toux continuelle qui la faisoit souffrir jour & nuit. Elle crachoit le sang, & tout son corps étoit tellement attaqué qu'elle ne se pouvoit mouvoir sans douleur. Avec tout cela la fièvre qui ne la quittoit point, excitoit dans ses entrailles une ardeur & une secheresse semblable à celle d'une fournaise, en sorte qu'étant proche de sa fin, elle avoua ingenuement à la Mere de l'Incarnation que depuis ces bienheureuses paroles (c'est ainsi qu'elle les appelloit) par lesquelles Nôtre Seigneur lui predict qu'elle ne vivroit plus que de foy & de Croix, elle n'avoit pas eu un moment de santé. Cependant on ne la voyoit jamais se plaindre, jamais elle ne demandoit de dispenses, elle ne s'absentoit jamais des exercices de la regularité. Si on la plaignoit, elle en avoit de la honte, si on lui vouloit rendre quelque petit service on lui faisoit de la confusion; si on lui vouloit donner du soulagement on lui imposoit une nouvelle Croix, & elle disoit que les autres avoient plus de besoin qu'elle d'être soulagées. Mais souvent elle étoit contrainte de céder à la douleur, & alors elle recevoit le secours qu'on lui donnoit avec tant d'humilité & de reconnoissance qu'il n'y en avoit aucune qui ne s'estimât heureuse de la servir. Elle s'étoit tellement naturalisée à ses douleurs que de simple amour qu'elle y avoit eu dans le commencement, se tourna enfin en complaisance. Elle se faisoit un faisceau de mirre de tous ses maux; & les enfermoit dans son sein comme des gages précieux de l'amour de son Epoux. Et parce que Nôtre Seigneur y apportoit quelquefois de l'adoucisement, elle recompensoit la perte qu'elle croyoit faire des peines de la providence par  
d'autres

d'au  
mor  
me  
les  
Je  
tion  
lum  
luy  
mes  
cert  
au  
pos  
me  
pou  
nois  
C  
pou  
Elle  
de  
pou  
& E  
voy  
pou  
les a  
lang  
Die  
de f  
ces  
ense  
mai  
perf  
nom  
la p  
ils l'  
que  
& le  
être  
une  
ne f  
du f

## DE L'INCARNATION.

547

d'autres volontaires : car elle avoit une merveilleuse adresse à se mortifier, & elle pratiquoit des penitences si rudes à son corps infirme & delicat, qu'elles l'eussent bien-tôt enlevée de ce monde, si ses Superieurs n'eussent prescrit des bornes à sa ferveur.

Je ne sçauois jamais rapporter tous les effets des communications divines dans son ame. Un jour le Pere eternal ajoûta à la lumiere de la foy un rayon de grace extraordinaire par lequel il luy fit voir la dignité infinie du present qu'il avoit fait aux hommes leur donnant son Fils dans le mystere de l'Incarnation. Après cette veüe, elle fut en de continuelles reconnoissances d'être venue au monde sous la loy de grace, pour l'avantage qu'elle avoit de posséder plus pleinement J. E. S. U. S. C. H. R. I. S. T. Elle avoit une extrême compassion des ames qui ignoroient ce grand tresor, & ne pouvoit cesser de déplorer la dureté de ceux qui en ayant la connoissance ne le vouloient pas aimer.

Cette lumiere divine a été le fondement du zele qu'elle a eu pour la conversion des ames, & sur tout de celles des Sauvages. Elle ne fut pas plûtôt arrivée en Canada, qui fut pour elle un país de conquête, pour les grands obstacles qu'il luy fallut vaincre pour y parvenir, qu'elle voulut apprendre les langues Algonguines & Huronnes, afin de pouvoir mettre ces ames égarées dans la voye de leur salut. La subtilité de son esprit & la soif de son cœur pour la conversion de ces peuples, firent qu'en peu de temps elle les apprit en perfection, & depuis ce temps-là elle les appelloit ses langues saintes, parce qu'elles ne luy servoient que pour benir Dieu & pour faire des Saints. Et en effet si tost qu'elle fut en état de se faire entendre, elle departit le pain de la parole de Dieu à ces pauvres peuples avec une ferveur toute Apostolique, & tout ensemble avec tant de grace & d'attrait, qu'elle fut aussi tôt la maitresse de leurs cœurs & de leurs esprits, en sorte qu'elle leur persuadoit tout ce qu'elle vouloit. Elle en éleva un tres-grand nombre depuis les premiers élemens du Christianisme jusques à la pratique des plus pures vertus de l'Evangile. Aussi de leur part ils l'aimoient & honoroient comme leur Mere spirituelle, en sorte que non seulement les femmes & les filles, mais encore les hommes & les petits garçons de ces deux peuples, s'adressoient à elle pour être consolez dans leurs peines : ils luy ouvroient leurs cœurs avec une confiance toute filiale, & ils ne s'en retournoient jamais qu'ils ne fussent soulagez, & qu'ils ne remportassent quelque étincelle du feu qui étoit sorti de son cœur avec ses paroles. Elle ne se con-

tentoit pas de donner à leurs ames le pain de la vie éternelle, elle leur donnoit encore les necessitez de la vie du corps, & comme la Mere de l'Incarnation vient de dire, elles les aidoint toutes deux des deux bras, c'est à dire, spirituellement par les instructions saintes qu'elles leur donnoient alternativement par semaine, & corporellement les nourrissant dans leur exil & dans leur extrême necessité. Outre les charitez ordinaires de la maison qui passioient par leurs mains, elles ne manquoient pas de faire tous les ans en France des questes particulieres auprès de leurs amis afin de répandre plus abondamment sur ces pauvres miserables les effets de leur charité. Mais puisque les vertus de la Mere Marie de saint Joseph me remettent au point d'où elles m'ont fait sortir, je veux dire à la charité que la Mere de l'Incarnation a eüe pour le prochain, je les interromps encore une fois pour reprendre mon principal dessein.

Je continuë donc d'écrire la charité de nôtre Mere & l'inclination qu'elle a eüe à la misericorde dès ses plus tendres années. Je ne parleray point néanmoins icy de la maniere qu'elle l'a pratiquée lorsqu'elle étoit encore dans le siecle. J'en ay déjà dit beaucoup de choses & l'occasion se presentera d'en dire encore davantage, en sorte que de ce que j'en ay dit & de ce que j'en diray, il sera facile de conclurre qu'il s'est trouvé peu de personnes qui l'ayent égalée dans cette divine vertu. Du siecle elle l'a portée dans la Religion, & quoi qu'il semble que cét état de solitude qui l'attachoit toute à Dieu, la dût dispenser de faire du bien au prochain, elle y a trouvé néanmoins mille occasions de luy donner des marques du tendre amour qu'elle avoit pour lui. Cét amour luy donnoit des pieds pour courir, ou plutôt des aïles pour voler aux besoins de ses Soeurs. Elle n'en voïoit jamais aucune trop chargée de travail qu'elle ne se joignit à elle pour la soulager. Sa joye étoit de s'accommoder pour accommoder les autres, comme lorsqu'elle étoit soumaitresse du Noviciat, où elle prenoit plaisir à souffrir les plus grands froids pour en garentir les Novices, les couvrant durant la nuit de ses couvertures & de ses habits, pendant qu'elle demouroit exposée aux rigueurs de l'hyver sans autre chaleur que celle de sa charité.

Dans un temps de contagion la peste ayant pris au Monastere de laquelle une jeune Novice fut frappée & mourut, l'on crut qu'il étoit necessaire de faire changer de lieu quelques Religieuses & particulièrement les Novices qui étoient plus capables de craindre le danger où toute la Communauté étoit exposée. A cét effet la

## DE L'INCARNATION.

549

Sœur de la Mere de l'Incarnation leur presta une fort belle maison qu'elle avoit à la campagne où elles se retirèrent. Nôtre Mere qui n'étoit encore que Novice y alla avec les autres, mais elle avoit bien d'autres pensées qu'à se divertir. Son divertissement étoit de pratiquer les œuvres de charité rendant à toutes des services incroyables. Sur-tout comme il étoit nécessaire de recréer ces jeunes filles pour leur faire perdre la pensée du peril où elles avoient été, elle trouvoit mille inventions pour les soulager & leur faire prendre les divertissemens qu'elle croyoit leur être nécessaires en cette rencontre. Et de crainte que les anciennes qui les accompagnoient ne les privassent de cette liberté comme contraire à la gravité de leur vocation, & à la vigueur de l'observance dans laquelle elles se devoient former, elle se chargea elle seule du poids de la regularité, dont elle sonnoit les exercices & y assistoit avec autant d'exactitude & de fidelité que si elle eût été dans le Monastere. Ainsi les anciennes demeuroient satisfaites, & voyant que rien ne manquoit aux exercices du plus rigoureux Noviciat, elles souffroient que ces innocentes filles prissent toutes les recreations honnestes que l'occasion leur presentoit.

On luy a veu pratiquer depuis des actions de charité tres-heroïques envers une fille, à laquelle il prenoit des accez & des convulsions si violentes, que personne n'en osoit approcher, & qui faisoit des cris si effroyables qu'on ne la pouvoit entendre sans fremir, en sorte qu'elle demouroit presque comme une personne abandonnée. La charité de la Mere de l'Incarnation lui fit croire que Dieu luy presentoit cette personne pour la servir. Elle en prit donc un soin tout particulier, luy portant elle-même toutes ses necessitez, & la retenant dans ses transports pour empêcher qu'ils n'éclataissent. Elle faisoit même tout ce qu'elle pouvoit pour cacher aux autres les accez violens de sa malade, & quand elle remarquoit qu'elle y alloit tomber en public, elle la prenoit entre ses bras, & sa charité lui donnoit assez de forces pour l'emporter dans un lieu plus secret.

Les effets de la charité sont merveilleux : car elle adoucit les plus grandes amertumes, & rend les fardeaux les plus pesans legers & faciles à porter, mais c'est en se chargeant de tout ce que les autres ont d'amer & de pesant. C'est pour cela que nôtre Mere étant Superieure se croioit obligée d'adoucir les peines & de soulager le travail de toutes ses Sœurs. Et en effet elle n'en perdoit aucune occasion. Toutes les Officieres ne manquoient jamais de la

trouver à leur secours, & elle les aidait si puissamment, qu'elle prenoit toujours pour elle ce qu'il y avoit de plus pénible dans le travail. Elle veilloit pour elles & travailloit durant leur repos : car elle les envoyoit coucher & prenoit le soin d'éteindre tous les feux, qui étoit le travail le plus pénible de la maison, parce que le froid étant extrême dans le Canada, on est obligé d'entretenir un tres-grand feu avec quantité de bûches aussi grosses que des arbres entiers; & il est nécessaire de l'éteindre le soir, à cause que les bâtimens étant de bois, ou de pierres revetuës de lambris, l'on seroit en des dangers continuels d'embrasement. Elle s'étoit donc réservée ce soin, qu'elle croyoit trop pénible pour les autres, car quand il lui falloit lever ces grosses bûches embrasées & être si long-temps parmy le feu, il sembloit qu'elle fût dans une fournaise ardente prête à être consummée.

Que ne faisoit-elle pas pour les domestiques ? Elle avoit pour eux un cœur & une tendresse de Mere, pourvoyant à leurs necessitez, & même à leurs commoditez avec un empressement digne de sa charité; & comme la femme de l'Écriture qui *ne craignoit point que ses domestiques fussent incommodés des froidures de la neige, parce qu'elle les avoit pourvus d'habits qui étoient à l'épreuve du froid,* Notre charitable Mere alloit prudemment au devant des peines & des incommoditez que les siens eussent pu souffrir, afin d'en détourner le cours & d'empêcher qu'ils n'en fussent attaquez. Sur tout sa charité éclatoit dans le soin qu'elle en avoit dans leurs maladies quelques dangereuses qu'elles fussent, car elle les servoit avec une promptitude merveilleuse, & regardant plus en eux la qualité de prochain & de frere que celle d'étranger & de serviteur, elle ne pouvoit souffrir que rien leur manquât de ce qui les pouvoit soulager.

Les François qui étoient tombez dans la pauvreté, ressentoient continuellement les effets de sa charité. Elle prenoit leurs filles dans le Seminaire, où elles étoient gratuitement élevées, nourries & entretenues de tout ce qui leur étoit nécessaire, de même que si elles eussent apporté de grosses pensions. Sa charité passoit bien plus avant, car quand ces filles étoient grandes & en âge d'être pourvues, elle leur donnoit tout ce qu'elle pouvoit pour les aider, & pour pauvre que fût le Monastere elle procuroit quelquefois auprès de la Communauté de grosses sommes d'argent afin de les pourvoir plus avantageusement. Quelquefois elle ne les recevoit pas dans le Monastere, n'en ayant pas le pouvoir, mais elle les

Prov. 31  
25.

sec  
du  
sib  
vri  
rec  
fil  
aut  
mif  
eux  
sec  
qui  
ma  
gée  
don  
mif  
il n  
des  
au  
la  
exe  
qu  
lén  
pou  
con  
des  
du f  
M  
vau  
sur  
din  
cce  
mer  
pou  
qua  
rem  
éto  
mai  
fût  
affa  
faic  
mor

secouroit en d'autres manieres, leur faisant donner leur nourriture, du linge & des habits. Mais parce que ses aumônes étoient trop visibles pour demeurer cachées, sa charité étoit ingénieuse à les couvrir à son égard afin qu'on ne luy en eût point d'obligation; elle recommandoit aux Religieuses qui les distribuoient de dire à ces filles & à leurs parens que ces aumônes leur venoient de quelque autre, comme de son Superieur, parce que c'étoit avec sa permission qu'elles le faisoient ou des bien-faïcteurs, parce que c'étoit eux qui donnoient le moyen de les faire. Elle entretenoit encore secretement de pauvres familles de François toutes entieres de ce qui leur étoit necessaire, sans quoy elles eussent été reduites à la mendicité; & elle avoit tant de crainte qu'elles ne fussent negligées, qu'elle s'informoit souvent de celles à qui elle en avoit donné le soin si elles étoient exactes à s'acquitter de cette commission. L'on a remarqué que pendant les années de sa Superiorité, il ne se passoit point de jour qu'elle ne fît une ou plusieurs fois des aumônes aux pauvres familles, aux unes d'une façon, aux autres d'une autre selon les necessitez où elles étoient; estimant que la meilleure journée eût été perduë en laquelle elle n'eût pas exercé la misericorde. Son cœur étoit insatiable dans ces pratiques de charité, & lorsqu'elle étoit entierement épuisée, & qu'elle n'y pouvoit plus satisfaire, elle s'adressoit aux personnes riches pour leur demander secours en faveur des pauvres, & comme l'on connoissoit son integrité, elle obtenoit ordinairement ce qu'elle desiroit, & de la sorte elle avoit quasi toujours de quoy donner ou du sien, ou de celui des personnes charitables.

Mais comme elle avoit plus particulièrement consacré ses travaux au service des Sauvages, c'étoit aussi plus particulièrement sur eux qu'elle ouvroit les entrailles de sa charité. Elle disoit ordinairement que les petites Sauvages étoient les delices de son cœur; Et elle faisoit bien voir par ses actions la verité de ses sentimens, car on ne pourra jamais dire ce qu'elle a fait & souffert pour elles. Son cœur & son Monastere étoient toujours ouverts quand elles se presentoient, & l'un & l'autre n'étoient jamais assez remplis quelque necessité que souffrit la Communauté. Elles étoient comme les prunelles de ses yeux, ne les pouvant quasi jamais perdre de veüe. Soit qu'elle fût Superieure ou qu'elle ne le fût pas; on la voyoit aller tous les matins au Seminaire, quelque affaire qu'elle eût, pour les nettoyer, peigner, habiller, ce qu'elle faisoit avec autant de joye & d'application que si elle n'eût été au monde que pour cela.

Sa charité n'étoit pas satisfaite de soulager la misere des pauvres & sur tout des Sauvages afin de les attirer à la Foy, ou de les y affermir s'ils étoient désja convertis : Elle excitoit encore ses Religieuses de leur faire tout le bien qu'il leur seroit possible : Et afin que ce sentiment de compassion demeurât à jamais dans le Monastere, elle étoit fort exacte à marquer dans ses livres & dans ceux des Officiers jusqu'aux moindres aumônes qu'on leur envoyoit de France en faveur de ces pauvres peuples, sans oublier le nom des personnes qui les faisoient, afin, disoit-elle, que celles qui viendront après nous soient d'un côté obligées de prier pour les Bien-faïcteurs, & d'ailleurs qu'elles soient portées à vôtre imitation à faire l'aumône aux pauvres.

L'amour qu'elle avoit pour ces peuples abandonnez étoit si grand qu'elle le laissa par Testament à ses Religieuses, comme la chose qui lui restoit la plus precieuse dans ce monde : car elle leur disoit encore un peu devant sa mort, que si elles conservoient cet amour pour les Sauvages Dieu les protegeroit toujours, & les favoriseroit en toutes choses d'une façon toute particuliere.

Le sein de sa charité n'étoit pas seulement ouvert à ses Religieuses & à ses domestiques, aux pauvres François & aux Sauvages, il recevoit encore toutes sortes de personnes de quelque qualité qu'elles fussent en leur donnant des conseils salutaires, Car comme l'on connoissoit son grand genie, & son adresse en toutes sortes d'affaires, soit qu'elles fussent selon Dieu ou selon le monde, elle étoit consultée de toutes parts : & parce que l'on étoit persuadé qu'elle conversoit sans cesse avec Dieu, & qu'elle ne disoit rien qu'elle ne fût éclairée de son esprit, on recevoit ses avis & ses décisions comme des oracles.

Son amour pour le prochain passoit encore plus avant, il ne l'obligeoit pas seulement de le servir & de le soulager dans les necessitez de son ame & de son corps, il la rendoit encore sensible à conserver son honneur & sa reputation : & les personnes qui avoient le plus d'habitude avec elle & qui connoissoient le mieux ses dispositions interieures, ont assuré que sa pratique continuelle étoit de parler toujours avec respect de ses Sœurs & de son prochain. Cela étoit si visible que pour fragile que soit la langue de l'homme, on ne lui a jamais entendu dire une seule parole au desavantage de qui que ce fût, non pas même de ceux qui l'avoient offensée, où qui lui avoient rendu de mauvais offices.

Enfin les Religieuses de Canada avec lesquelles elle a vécu, &

ent  
la r  
mo  
sans  
ver  
poim  
s'en  
poim  
poim  
l'ins  
tout  
Apô  
sinc  
vous  
V  
de l  
veu  
faci  
re c  
lera  
mise  
coeu  
faiso  
prov  
étoi  
soul  
re in  
mise

## DE L'INCARNATION.

551

entre les bras desquelles elle est morte parlant de sa charité dans la relation qu'elles ont envoyée de ses vertus, disent en peu de mots tout ce qui se peut dire de la charité la plus parfaite, disant qu'elle avoit toutes les qualitez que saint Paul desire en cette vertu, quand il dit : *La charité est patiente, elle est douce, elle n'est point envieuse, elle n'est point temeraire ny precipitée. La charité ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dedaigneuse, elle ne cherche point ses propres interests, elle ne se pique point, elle ne s'aigrit point, elle n'a point de mauvais soupçons : Elle ne se rejouit point de l'injustice, mais elle se reioüit de la verité : Elle tolere tout, elle croit tout, elle souffre tout.* Elles ajoutent encore à tout ce que ce grand Apôtre vient de dire, qu'elle étoit dans une tres-parfaite & tres-sincere disposition de garder ce conseil de Nôtre Seigneur : *Si l'on vous ôte votre tunique, donnez encore votre manteau.*

1. Cor.  
13. 4.

Math.  
5. 40.

Voila une description fidele de l'eminente charité de la Mere de l'Incarnation, & les qualitez rares avec lesquelles on luy a veu pratiquer cette vertu dans le nouveau monde. Il me seroit facile de donner des exemples de toutes, mais je me reserve à dire ce qu'il y a de plus admirable sur cette matiere quand je parleray de l'amour incomparable qu'elle avoit pour les œuvres de misericorde, me contentant de faire voir icy l'inclination de son cœur envers le prochain, & la promptitude avec laquelle elle faisoit du bien à tout le monde. Mais, ô conduite admirable de la providence ! Celle qui vient de faire tant de liberalitez, & qui étoit encore prête de se donner elle-même avec tous ses biens pour soulager son prochain, se va voir en peu de temps dans la derniere indigence, & dant un état d'avoir besoin du secours des plus miserables.



&

## C H A P I T R E   X V .

*I. Embrasement general de tout le Monastere des Ursulines. II. Qui dans cet accident, qui les reduisoit à une extrême pauvreté, firent paroître une admirable resignation & tranquillité d'esprit. III. Charité des Reverends Peres Jesuites en leur endroit. IV. Elles se retirent chez les Meres Hospitalieres, qui les recoivent avec une parfaite charité.*

**L**A visite de Nôtre Seigneur qui a fermé le precedent Chapitre, & qui fera l'ouverture de celui-cy, fut l'incendie de nôtre Monastere qui arriva sur la fin de l'année mil six cens cinquante en la manière que je vais dire. Une bonne Sœur Novice Convertie qui avoit charge de faire du pain, ayant fait ses levains dès le soir precedent, enferma du charbon allumé dans le paintrain de crainte qu'ils ne gelaissent, & le boucha si bien de toutes pars qu'il ne paroïssoit point qu'il y eût de feu: il n'y avoit qu'elle qui sçût ce qu'elle avoit fait, & comme ce n'étoit point la coûtume d'en user de la sorte, personne ne s'en fût jamais avisé. Cette pauvre fille qui avoit eu dessein de l'ôter avant que de se coucher, s'en oublia, de sorte que sur la minuit ce feu ayant pris au paintrain, qui comme tout le reste des cloïsons & des planchers étoient de bois de sapin, qui de soy attire le feu, embrasa incontinant toute la boulangerie & de la se communiqua aux caves qui n'étoient point voûtées, & où nous avions mis en reserve toutes nos provisions pour l'année tant celles que nous avions fait venir de France, comme lars, huiles, beurres, eau de vie pour les domestiques; que celles que nous avions faites sur le païs, comme poissons & autres. Le feu s'étant pris à tout cela il s'éleva aussi-tôt aux planchers qui étoient doubles & qui avoient de la terre entre deux, de sorte que si une des Maitresses des enfans n'eût été couchée en leur appartement, & si elle n'eût entendu le bruit & le petillement du feu, qui la fit aussi-tôt mettre en place, nous fussions toutes tombées dans le feu en moins de demie heure, car le feu perçoit désja, & le lieu commençoit à crouler & à fondre en bas. Elle éveilla les enfans qui étoient en assez grand nombre, & vint ensuite éveiller les Sœurs au dortoir, puis elle retourna à ses filles qu'elle eut bien de la peine à sauver quelque secours qu'on lui pût donner. Les Sœurs se sauverent à demi vêtues, n'ayant pas seulement eu le loisir pour

la

la plus  
fut de j  
vois en  
ma ma  
parceq  
mon o  
tant bi  
leurs C  
pery ;  
prises.  
peine  
la clo  
petuof  
m'avo  
Dorto  
bleme  
sortie j  
une bo  
qui n'e  
qui en  
solides  
à l'éca  
quille  
toyab  
ge ; A  
parce  
geoiet  
l'autre  
d'éton  
tentiv  
qu'il f  
amou  
& de  
honne  
Jesus  
passio  
mes n  
facile  
possib  
mais

la plupart de prendre leurs chaussures. Tout ce que je pus faire fut de jeter par la fenestre les papiers de la Communauté que j'avois en garde, & quelques petites cassettes qui se trouverent sous ma main; le peu de temps que j'employai à cela me sauva la vie, parceque je m'étois déjà mise en chemin pour monter au lieu de mon office afin de jeter quelques étoffes par la fenestre, me doutant bien que nos cheres Sœurs avoient laissé tous leurs habits en leurs Cellules pour se sauver, si je fusse allée en ce lieu là, j'y eusse pery; parce qu'en moins d'un *Miserere*, toutes les avenues furent prises. Je demeuray la dernière dans la maison entre deux feux où a peine fus-je sortie de ma Chambre, qui étoit sous le Clocher, que la cloche fondit, & comme je me sauvois le feu me suivoit avec impetuosité en nôtre Dortoir, je sortis comme quelques autres qui m'avoient devancée par la grille du Parloir qui étoit au bout du Dortoir, laquelle par bon-heur n'étant que de bois, fut favorablement rompue par ceux qui étoient venus à nôtre secours. Etant sortie je fus bien étonnée de voir le danger que nous avions couru, une bonne Sœur & moy, car tout étoit en feu, le long du toit, qui n'étoit que de planches de Sapin, comme toutes les charpentes qui en ce pais ne sont que de bois mols & gommeux, quoy qu'assez solides pour l'usage. Je trouvay nôtre pauvre Communauté un peu à l'écart sur la neige, avec une contenance aussi douce & tranquille que si rien ne fût arrivé, & regardant en priant Dieu ce pitoyable spectacle. Il y en avoit qui étoient pieds nuds sur la neige; Mais ce fut en cette nécessité que la charité se fit paroître, parce que celles qui avoient des chausses & des pantoufles partageoient pour chauffer leurs compagnes en leur donnant l'un ou l'autre. C'étoit un spectacle digne tout ensemble de compassion & d'étonnement, de sorte qu'une honneste personne qui regardoit attentivement les Sœurs & qui les voyoit si tranquilles, dit tout haut, qu'il falloit que nous fussions folles, ou que nous eussions un grand amour de Dieu, d'être sans émotion dans la perte de tous nos biens, & de nous voir en un moment reduites à rien sur la neige: Mais cet honneste homme ne scavoit pas la force de la grâce que nôtre bon Jesus répandoit dans nos cœurs. Tous nos amis pleuroient de compassion de nous voir reduites à cette extremité, car la lumiere des flâmes rendoit la nuit claire comme le jour, de sorte qu'ils pouvoient facilement voir l'état extérieur où nous étions. Ils firent tout leur possible pour nous secourir, & pour arrêter le cours de l'incendie, mais il n'étoit plus temps, parce que quand l'on s'en apperçut, il

II.

- III. n'y avoit dé-jà plus de remede. Le Reverend Pere Superieur & tous les Peres, Freres, & Domestiques mirent leur vie en hazard pour nôtre sujet, & un bon Frere entre autres voulant tirer quelque chose de la Sacristie, qui étoit au bout de la maison y pensa demeurer. Enfin nous fumes en une nuit reduites à la mendicité, & à la misericorde de nos amis, qui en cette occasion nous firent connoître par les effets qu'ils avoient la charité dans le cœur; sur tout les Reverends Peres de la Compagnie, qui se dépouillerent de tout ce qu'ils purent, pour nous tirer de cette extreme necessité: Ils nous conduisirent la nuit même de nôtre embrasement chez les Reverendes Meres Hospitalieres qui nous reçurent avec une grande charité en leur maison, où nous demeurames près d'un mois vivant avec elles comme si nous n'eussions fait qu'une même Communauté, & recevant d'elles en nos besoins les mêmes secours que si nous eussions été leurs propres Sœurs.
- IV.

## A D D I T I O N.

**I**L y avoit dix ans que la Mere de l'Incarnation s'étoit établie dans le Canada, & qu'elle y avoit fait bâtir le Monastere avec des peines & des incommoditez incroyables lorsque l'accident dont elle vient de parler arriva. Elle eût pû dire ce que l'Amante sacrée disoit de son Epoux celeste, *qu'il l'embrassoit de son bras droit, afin de la caresser, mais qu'il luy mettoit sur la tête sa main gauche.* qui est celle de l'adversité, afin de lui en faire ressentir la pesanteur; puisqu'il consuma quasi en un moment tout ce qu'elle avoit edifié en tant d'années avec tant de sueurs & de travaux. Elle vient de faire une assez belle peinture de cet effroyable embrasement, mais elle en parle encore plus au long dans une lettre qu'elle écrivit lorsque la playe étoit encore toute recente, & dont voicy la teneur: Vous avez veu par ma dernière que je n'ay pas été assez heureuse de mourir par la main des Hiroquois, mais qu'il s'en est peu fallu que je n'aye été brûlée & toutes mes Sœurs avec moy. Nous avons toutes passé par le feu, par un accident inopiné qui nous arriva le trentième de Decembre dernier & qui reduisit en cendre tout nôtre Monastere & tous nos biens temporels, nos personnes seules ayant été sauvées de cet horrible incendie par une providence de Dieu toute particuliere. Si tôt que les Sœurs furent éveillées, chacune se met en place; l'une court à la Cloche, l'autre se prepare à éteindre le feu. Moy au lieu de travailler je couru

A son  
fils en  
Sep: 26.  
1651.

droit  
fallo  
les é  
fit a  
sauve  
té,  
trou  
ges  
deme  
dans  
fallo  
troit  
ler,  
son  
trois  
fallu  
je pe  
fallu  
V  
j'allo  
marc  
men  
qui s  
tour  
& ce  
à nô  
meur  
reste  
trou  
effro  
toit  
mise  
avoi  
nudi  
avec  
chez  
vé.  
voie  
en f  
rieur

## DE L'INCARNATION.

557

droit à elles pour leur dire que le mal étoit sans remede , & qu'il falloit tout abandonner. Je voulus monter au lieu où j'avois mis les étoffes & les autres commoditez pour le Sœurs : Mais Dieu me fit alors oublier cette pensée pour me donner celle qui me vint de sauver les papiers qui regardent les affaires de nôtre Communauté, ce que je fis en les jettant par la fenêtre avec tout ce qui se trouva sous ma main excepté les choses qui servoient à mes usages particuliers que j'abandonnay volontairement au feu. J'étois demeurée toute seule pour executer ma premiere pensée ayant dans l'esprit que les Sœurs s'étoient sauvées toutes nuës , & qu'il falloit dequoy les couvrir. Je voulus donc y aller, mais le feu entroit de ja non seulement au Dortoir & au lieu où je voulois aller, où je fusse demeurée, mais encore au long du toit de la maison & aux Offices d'en-bas : Enfin j'étois entre deux feux , un troisiéme me suivoit comme un torrent, & pour me sauver il me fallut passer sous la Cloche, sous la fonte de laquelle qui couloit je pensay être ensevelie. J'évitay donc ces dangers, mais peu s'en fallut que je ne fusse étouffée de la fumée.

Voyant donc qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moy & que j'allois perir, je sortis faisant une inclination à mon Crucifix pour marque de mon abandon à sa providence, & de mon acquiescement à ses ordres. Lorsque je descendois, je rencontray le secours qui savoit le saint Sacrement & les meubles de la Sacristie. C'est tout ce que nous avons pû sauver de l'incendie, avec mon mattelas & ce qui me couvroit, que j'avois jetté par ma fenêtre pour servir à nôtre pauvre malade. J'avois aussi jetté mon habit, mais il demeura accroché aux grilles du Refectoir & fut brûlé comme tout le reste ; si bien que je demeuray nuë comme les autres que je fus trouver sur la neige où elles prioient Dieu en regardant cette effroyable fournaise avec des visages qui montroient que Dieu s'étoit emparé de leurs cœurs, tant elles étoient pacifiques & soumises à ses volonte dans le grand denument où sa Majesté nous avoit mises, nous privant de tous nos biens, & nous reduisant à la nudité d'un Job non sur un fumier, mais sur la neige ; & encore avec cette difference que nos amis nous consoloient & étoient touchés d'une extreme compassion, faveur dont le bon Job étoit privé. Tous ceux qui nous voyoient fondoient en larmes, & ne pouvoient comprendre comment on pouvoit porter un tel coup sans en faire paroître de la douleur par quelque demonstration extérieure. Vous n'eussiez pû voir sans pleurer Madame de la Peltrie qui

est si sensible au froid les pieds nus sur la neige n'ayant qu'une petite Tunique avec laquelle elle s'étoit sauvée, & nôtre cher malade la Mere Marie de saint Joseph exposée à la rigueur du froid & de la nuit. Nos petites Sauvages étoient aussi en chemise sur la neige, où elles penserent mourir de froid: quelques unes en ayant été fort malades. Leurs robes & tout leur petit équipage fut brûlé comme tout le reste, & pareillement tout ce que Madame de la Peltrie avoit de meubles en ce pais; ainsi la providence nous a toutes traitées également, n'ayant fait distinction de personne dans le dépoûillement où elle nous a reduites. La nuit étoit fort seraine, le Ciel bien étoillé, le froid tres-grand, mais sans vent. Au fort de l'incendie il s'en éleva un petit qui jetta les flammes du côté des Jardins & des champs, sans cela le fort, la maison de nos Reverends Peres, & les autres voisines eussent été en danger, tant il sortoit d'étincelles & de charbons ardans portez fort loin par la vehemence des flammes. Mais revenons à nos pauvres Sœurs. Nôtre bonne Mere de saint Athanase qui étoit encore pour lors dans la Charge ne nous voyant pas toutes au commencement souffroit des convulsions de mort en son esprit dans l'apprehension que quelques-unes ne fussent envelopées dans les flammes. Elle se jeta aux pieds de la sainte Vierge, & fit un vœu en son honneur afin qu'il plût à Dieu de nous conserver de l'incendie par les merites de sa tres-sainte Mere. Et en effet j'attribuë à un miracle que pas une de nous ny de nos Pensionnaires n'ait été consumée par un feu si prompt & si violent. Une femme Huronne tres-bonne Chrétienne ne s'étant pas éveillée si-tôt que les autres, & trouvant toutes les avenues prises, se jeta enfin par une fenêtré sur un chemin qui étoit dur comme de la glace. Nous la croyions morte, mais enfin elle revint à soy, Nôtre Seigneur nous la voulant conserver afin qu'il n'y en eût pas une de perduë de celles qui lui appartenoient. Enfin tout fut embrasé en moins d'une heure, & tout ce que nous possedions en ce monde d'habits, de vivres, de meubles & de choses semblables fut consumé en moins de deux heures. Dans le pitoyable état où nous étions, le Reverend Pere Superieur nous emmena dans sa Sale, & en chemin on donna par aumône deux ou trois paires de chaussures à quelques-unes de celles qui étoient nus pieds, Madame nôtre Fondatrice en étoit une, le Reverend Pere en donna aux autres; car de ce que nous étions il n'y en avoit que trois qui sortirent chaussées, parce qu'elles s'étoient ainsi couchées le soir. Les Reverendes Meres Hospitalieres ayant appris nôtre de-

faistre & entendu dire que l'on nous vouloit mener au fort nous envoyèrent prier d'aller loger avec elles, & comme c'étoit le lieu le plus propre pour des personnes de nôtre condition, les Reverends Peres nous y menerent dès la nuit même. Ces bonnes Meres qui sont étroitement unies avec nous, fondoient en larmes de nous voir en un si pitoyable état, & en étoient plus sensiblement touchées que nous-mêmes. Elles nous reçurent avec une affection incroyable, nous menant à leur Communauté comme si nous eussions été de leurs Sœurs, nous revêtant de leurs habits gris, & nous donnant du linge & les autres necessitez de la vie l'espace de trois semaines que nous demeurâmes en leur maison, & quand nous en sortîmes elles nous préterent encore pour plus de cinq cent livres de commoditez, tant pour nous que pour nos domestiques afin de pouvoir subsister, car n'ayant plus rien en ce monde nous avions besoin de tout. Le lendemain de cet incendie Monsieur le Gouverneur & le Reverend Pere Superieur nous menerent voir cette pitoyable mesure ou plutôt cette grande fournaise de laquelle on n'osoit encore approcher. Toutes les cheminées étoient tombées, les murs de refan abbatus, les murailles crevassées, & tout le reste dans la dernière desolation. De rebâtir sur ces ruines il n'y avoit nulle apparence, tout étant brûlé jusques aux fondemens: d'ailleurs nous n'avions rien pour l'entreprendre, le païs est pauvre & ne le peut faire, & tout le fonds de nôtre fondation ne suffiroit pour nous rebâtir.

On croyoit que nous ne penserions qu'à nôtre retour en France après une telle perte, & une si entiere impuissance de nous relever. Mais chacune de nous se sentoit si fortifiée dans sa vocation avec un si grand concours de graces qui nous faisoit acquiescer avec amour à toutes les volontez de Dieu sur nous, qu'aucune ne témoigna de l'inclination de retourner en son ancienne patrie; le païs d'ailleurs ayant besoin de nous pour l'instruction des filles tant Françoises que Sauvages. Mais enfin il n'y a que Dieu qui nous puisse rétablir dans l'état où nous sommes, c'est aussi sur sa seule providence que je me repose avec une profonde tranquillité. Helas! j'instruisois les filles & les femmes Sauvages par semaine avec la Mere Marie de saint Joseph, & ce m'étoit une consolation que je ne vous puis exprimer: Nous les secourions des deux mains selon le corps & selon l'esprit, & une nuit nous'a privées de tous ces biens. Que la main qui nous a frappées en soit éternellement benie.

Un coup si terrible de la toute puissante main de Dieu ayant

reduit en une nuit ces pauvres Religieuses à la dernière nécessité, elles furent justement conduites à l'Hôpital, où elles furent reçues, non seulement comme pauvres, mais encore comme amies & comme Sœurs par les Religieuses qui en avoient l'administration. Mais de crainte de fatiguer la charité de leurs bonnes hôtes, elles en sortirent trois semaines après pour se retirer dans un petit logis que Madame de la Peltrie avoit fait bâtir pour sa demeure, mais qu'elle leur avoit donné depuis pour y faire le Seminaire avec le temps. Ce fut là qu'elles souffrirent toutes les incommoditez qui accompagnent la pauvreté, étans logées extrêmement à l'étroit, & n'ayant ny meubles, ny vivres, ny habits ny rien de ce qui est nécessaire à la vie humaine. Mais ce fut là aussi qu'elles expérimentèrent l'affection des François, particulièrement des Reverends Pères de la Compagnie de Jesus, qui se priverent d'une partie de leurs commoditez afin de les soulager, partageant avec elles leurs étoffes & leurs provisions avec une charité digne de leur zele Apostolique. La compassion passa jusques aux pauvres, dont l'un leur offroit une serviette, l'autre une chemise, l'autre une poule, l'autre quelques œufs, & tout ce que leur pauvreté leur pouvoit permettre. Et à dire le vray, ce charitable empressement des habitans, particulièrement des pauvres, étoit après la consolation celeste, le plus puissant lenitif de leur misère : car elles étoient comblées d'une sainte joye de se voir si pauvres, qu'elles étoient obligées de recevoir l'aumône des pauvres mêmes. Mais quelques efforts que leurs amis pussent faire, cela n'étoit point capable de les retirer de mille nécessitez qu'il leur fallut souffrir. Cependant elles n'étoient qu'au commencement de l'année & le secours de la France ne devoit venir de plus de six mois après : & encore comme l'on ignoroit l'accident qui leur étoit arrivé, & le besoin qu'elles avoient de toutes choses, elles n'en pouvoient attendre que les commoditez ordinaires du vivre & du vêtir. Il sembloit que Dieu les voyant dans de si belles dispositions de souffrance & de resignation, prit plaisir à les faire souffrir encore davantage, leur faisant naître de nouvelles occasions de merite, & de faire croître ce grand amour qu'elles luy témoignoiënt dans leur extrême pauvreté : car il suscita tant d'obstacles à la navigation que les vaisseaux qu'on attendoit avec impatience arriverent extrêmement tard, & dans un temps auquel on ne les attendoit presque plus. Mais s'il afflige ses amis, il ne les abandonne jamais : & il fit voir le soin qu'il avoit de ses Epouses, d'une manière qu'on ne s'attendoit pas. Elles avoient une petite

Meta  
faire  
il les v  
trepri  
infati  
aussi  
ordin  
bled,  
soula  
Pou  
ne par  
un ac  
luy qu  
l'on n  
me, c  
presen

I. Les

M  
que m  
conv  
contr  
de tr  
de ce  
n'y e  
cause  
coup  
qui r  
nous  
quelc  
plus g  
veme  
intim  
nous  
grém

## DE L'INCARNATION.

561

Metairie qu'elles abandonnerent étant dans l'impuissance de la faire valoir. Leur Confesseur touché de douleur de la misere où il les voyoit, & de desir de les soulager de tout son possible, entreprit de la cultiver. Il y alla en personne, & avec une charité infatigable il y travailloit luy même comme un laboureur. Mais aussi Dieu benit tellement son travail, que cette terre qui rendoit ordinairement tres-peu, luy donna une si prodigieuse quantité de bled, de pois & d'orge, que ces saintes filles furent abondamment soulagées en ce qui regardoit la nourriture.

Pour revenir au particulier de la Mere de l'Incarnation, elle ne parle dans ce Chapitre que de ses dispositions exterieures dans un accident si accablant & si inopiné, mais elle va décrire en celuy qui suit celles de son interieur, desquelles je ne doute point que l'on ne soit surpris : parceque si l'on vouloit dépeindre la vertu même, on ne pourroit pas luy donner de plus beaux traits, ny la représenter par de plus vives couleurs.

### CHAPITRE XVI.

*I. Les excellentes dispositions de son interieur dans l'embrasement de son Monastere. II. Pressentimens remarquables de cet accident.*

**M**ES dispositions interieures dans l'accident de nôtre incendie furent que dés lors que je vis le mal sans remede, je crus que mes pechez en étoient la seule cause, & j'en avois une si forte conviction d'esprit qu'il eût été bien difficile de me persuader le contraire, c'est pourquoy en ce moment mon ame avec une grande tranquillité accepta ce châtiment, en criant misericorde à Dieu, de ce que toutes mes Sceurs en patiroient, & j'eusse bien voulu qu'il n'y eut eu que moy à souffrir la punition puisque j'étois seule la cause de ce qu'il exerçoit sa divine justice. Je voyois néanmoins ce coup comme le châtiment d'un bon pere, & d'un fidèle époux, qui nous visitant de la sorte dans l'Octave de sa sainte Nativité, nous vouloit mettre dans un entier dépouillement conforme en quelque façon à celuy de sa crèche. Mon ame n'eut jamais une plus grande paix qu'en cette occasion; je ne ressentis pas un mouvement de peine, de tristesse, ny d'inquietude; mais je me sentoï intimement unie à l'esprit & à la main qui permettoit & faisoit en nous cette circoncision : de sorte qu'étant en Dieu & dans l'agrément entier de l'effet présent, il n'eût pas été en mon pouvoir

I.

de rien faire que poussée & meüe par son divin esprit que j'expérimentois conduire mes pas & mon action. J'avois cette pensée en mon esprit que mes Sœurs & moy devions prendre cette perte universelle de nôtre Monastere & de ce qui étoit dedans, dans l'esprit des Saints, ayant une veüe interieure de ceux tant du vieil que du nouveau Testament, qui ayant l'esprit de componction s'accusoient eux-mêmes, & supportoient les peines temporelles que Dieu leur envoioit, en le benissant & chantant ses loüanges. Ainsi étant conduite & poussée par une amoureuse activité dans la possession d'une paix que je ne puis exprimer, mon esprit & mon cœur disoient sans cesse: Vous avez fait cela, mon chaste Epoux, vous en soyez beny; vous avez bien fait: Ah, que tout ce que vous avez fait est bien! mon contentement est que vous soyez content en ce que vous avez fait. Les benedictions que mon ame donnoit à Dieu en ce desastre étoient aussi frequentes que mes respirs, & il n'étoit pas en mon pouvoir de sortir de cette amoureuse activité, & de cette union de toute mon ame à la divine volonté. Tout le fond de mon ame nageoit par un amour de complaisance dans l'accomplissement de cette sainte & adorable volonté de Dieu sans rien examiner sinon de me complaire en ce que son dessein avoit été accompli par nôtre aneantissement, & sur tout à mon égard, parce que j'avois fait bâtir cette maison & souffert de grands travaux & de grandes contradictions pour la mettre en l'état où elle étoit. Or comme j'étois convaincuë que j'avois commis beaucoup d'imperfections, je me mettois du côté de la divine Justice lui rendant mes actions de graces & lui témoignant mes complaisances de tous les evenemens où elle vouloit m'aneantir pour se satisfaire, & particulièrement de celui que j'avois devant les yeux. Ainsi mon activité interieure ne pouvoit mettre fin à ses loüanges lesquelles bien qu'elles fussent dans une tres-intime familiarité avec cette suradmirable Majesté, procedoient néanmoins d'un cœur amoureuxment humilié; & j'avois l'esprit convaincu que toutes choses contribuoient à m'emporter de ce côté là, & que la Majesté divine avoit du dessein particulier en tout ce qui nous étoit arrivé dans cette disgrâce. Je ne veux pas omettre ce qui arriva à deux personnes de grande vertu, qui toutes deux eurent des pressentimens de ce qui nous devoit arriver: l'un par un instinct interieur qui lui faisoit ressentir l'affliction que nous aurions de voir nôtre Monastere brûlé, dispoit en lui-même, où il nous pourroit loger, & trouva tous les expediens pour nous soulager en tout ce qu'il lui étoit possible;

II.

ble  
ture  
L'a  
com  
cert  
qu'  
poir  
te,  
de l'  
faiso  
qui  
mê  
toco  
ce q  
cett  
men  
fir à  
divi

C  
autr  
nôtr  
prés  
emp  
seco  
étoi  
Dat  
d'esp  
nen  
une  
vois  
laiss  
ma  
l'on  
peu  
ses d  
que

## DE L'INCARNATION.

363

ble ; cette personne étoit à deux lieues de nous où il ne pouvoit naturellement ſçavoir ce qui ne lui pouvoit être dit que le lendemain. L'autre qui étoit affez proche de nôtre Monaftere, vid en esprit comme un cercle de lumiere qui entouroit nôtre maifon & dans cette lumiere il entendit des voix plaintives qui diſoient à quelqu'un : Helas, hélas n'y a-t-il pas moyen que cet accident n'arrive point ? Hé, n'y a-t-il point de remede ? L'on répondit à cette plainte, non, il n'y en a point, cela ſera, l'Arreſt en eſt donné. Il y a de l'apparence que c'étoit l'Ange executeur de la divine Juſtice qui faiſoit cette réponſe : Alors cette perſonne vid paroître une main qui faiſoit le ſigne ſur nôtre Monaftere ; & peu après & quaſi au même-temps, l'on vid paroître le feu ; & entendant la cloche du toquesin, & les cris qui appelloient au ſecours ; il vid la verité de ce qu'il venoit de penſer. Quand j'eus appris ce qui étoit arrivé à cette ſainte Ame, ce fut un nouvel aiguillon à mon cœur pour fomentier ſon amoureuſe activité & ſon état de victime, prenant plaisir à me voir toute conſommée & aneantie ſous le bon plaisir de la divine Juſtice.

## A D D I T I O N.

**C**onformement à ce qu'elle vient d'écrire elle dit dans un autre lieu : Je n'ay pas voulu vous dire ouvertement dans mon autre lettre, ce qui ſe paſſa dans mon interieur dans les momens de nôtre incendie. Je l'ay reſervé à celle-cy. Je vous diray donc qu'à près qu'humainement j'eus fait tout ce qui ſe pouvoit faire pour empêcher la perte totale de nôtre Monaftere, ſoit pour appeller du ſecours, ſoit pour travailler avec les autres, voyant que le mal étoit ſans remede, je fis un ſacrifice de tout à la divine providence. Dans toutes les courſes que je fis, j'avois une auſſi grande liberté d'eſprit, & une veuë auſſi tranquille à tout ce que je faiſois que ſ'il ne nous fût rien arrivé. Il me ſembloit que j'avois dans moy même une voix interieure qui me diſoit ce que je devois faire, où je devois aller, ce que je devois jeter par la fenêtre, & ce que je devois laiſſer perir par le feu. Je voulus jeter mon Crucifix qui étoit ſur ma table afin de le ſauver, mais je me ſentis arreſtée comme ſi l'on m'eut dit que cela étoit contre le reſpect, & qu'il importoit peu qu'il fût brûlé. Je vis en un moment le neant de toutes les choſes de la terre, & il me fut donné une grace de denuement ſi grande que je ne puis exprimer ſon effet ny de paroles ny par écrit.

Dans  
une let-  
tre à ſon  
ſis du  
mois de  
Septem-  
bre  
1651.

B b b b

Lorsque son ame étoit dans ces admirables dispositions d'amour & d'acquiescement aux volontez de Dieu, elle étoit encore dans la maison au milieu des feux & des flammes, c'est pourquoy elle continuë en cette sorte : Je fus ensuite me ranger avec mes Sœurs que je trouvay sur la neige, où ma paix interieure & l'entier aquiescement aux desseins de Dieu sur nous firent de grandes opérations dans mon cœur. C'étoit un concours de plaisirs correspondans au bon plaisir de Dieu. Je voyois que tous les tracas & toutes les suites de cet accident alloient tomber sur mes épaules, & qu'il me falloit disposer au travail plusque jamais. Tout moy-même étoit dans l'agrément de tous les travaux qui me pourroient arriver, & Dieu me donnoit une si forte vocation pour cela, que les peines qui se sont depuis rencontrées dans les occasions continuelles m'ont été legeres. Il me sembloit voler lorsque le travail étoit plus penible, tant l'abondance de la grace me possédoit. Voila le gros de mes dispositions, si le temps me le permettoit je vous en parlerois en detail, mais les navires vont partir. Quoy qu'il en soit nôtre incendie ne m'a pas été plus penible à supporter que je vous le viens de dire.

Voila les dispositions interieures de cette admirable Mere dans une rencontre capable d'ébranler les ames les plus fermes, & encore elle rémoigne que ce n'en est que le gros, & que si les vaisseaux qui levoient l'ancre pour partir lui eussent donné le temps elle en eût écrit le détail. O qu'il seroit à souhaiter que ce détail fût venu à nôtre connoissance : Car c'est principalement dans le particulier que la vertu paroît avec sa force & qu'elle fait voir ce qu'elle a de plus ravissant. Cependant il ne se peut voir une resignation plus heroique. Une personne qui auroit commencé à pratiquer la vertu auroit supporté cette perte, mais avec peine : une autre plus avancée s'y seroit resignée sans peine & avec facilité : Et une qui auroit été parfaite s'y seroit soumise non seulement avec facilité, mais encore avec joye. Il y a quelque chose de plus que tout cela dans cette incomparable Mere, car elle regardoit cet épouventable embrasement non seulement avec joye, mais encore avec complaisance qui est un repos & un épanouissement extraordinaire de l'ame dans la joye même, & comme elle rémoigne elle-même, son cœur nageoit dans le plaisir voyant l'execution du bon plaisir de Dieu. Si ceux qui voyant ses Sœurs sur la neige adorer en paix la volonté de Dieu dans son execution, disoient ou qu'elles étoient folles ou qu'elles avoient un grand amour de Dieu, que n'eussent ils pas dit s'ils eussent veu cet exeez de plaisir & de com-

## DE L'INCARNATION.

365

plaisance dans une adversité si extrême & qui lui devoit être plus sensible qu'à tout autre ?

Cette paix profonde & cette resignation intime étoient des effets de sa parfaite confiance en Dieu, de laquelle je dois parler icy, l'occasion-en étant si favorable ; car cette vertu Angelique l'attachoit si inviolablement aux volontez divines, qu'elle n'en eût pas voulu changer une seule, si elles eussent été en son pouvoir, quand il se fût agi de la possession du Paradis. Elle étoit accoutumée à toutes sortes d'évenemens, & elle demeuroit inébranlable à toutes sortes de perils. Pour passer du danger du feu à celui de l'eau, on a veu de quelle maniere elle se comporta durant la tempeste qu'elle souffrit lorsqu'elle passa dans la nouvelle France : Car toutes les personnes du vaisseau tremblant de peur & n'attendant rien moins que la mort, son esprit demeura aussi tranquille & aussi peu ému que si elle eût été en assurance sur la terre ferme. J'en ay rapporté l'Histoire ailleurs, je ne la repete point icy.

Sa confiance en Dieu étoit à l'épreuve de la fureur de tous les élémens : Car on ne pourra jamais expliquer la paix de son ame ny l'humble gravité de son maintien extérieur pendant ces tremblemens de terre effroyables dont je parleray plus bas. Encore qu'elle fût dans des hazards continuels d'être accablée sous les ruines des bâtimens, ou ensevelie dans quelque abîme, elle étoit néanmoins tellement affermie en Dieu qu'elle ne paroissoit pas plus étonnée dans les plus violentes tempestes que dans les temps les plus calmes. Mais plutôt comme elle étoit toujours devant sa divine Majesté dans un état de victime, elle regardoit ces mouvemens terribles comme des occasions favorables qui la devoient immoler. Et en effet elle s'offroit à Dieu en cet esprit pour la conservation de tout le peuple : Votre lettre, dit-elle dans une réponse à une Religieuse, m'a encore trouvée en ce monde, Dieu veuille que ce soit pour sa gloire : je suis sa victime, il m'immolera selon son bon plaisir : c'est ce que j'attends à tous momens.

Il en étoit de même dans les apprehensions publiques que la nouvelle Colonie avoit de ses ennemis. D'un côté les Anglois avoient dessein de se rendre les Maîtres de Quebec & d'en chasser les François, & ils croisoient déjà l'embouchure du Fleuve de saint Laurent pour empêcher le secours & prendre les vaisseaux qui se pourroient presenter. D'ailleurs les Hiroquois avoient jetté la terreur dans l'esprit de tous les habitans, ils étoient les maîtres de la campagne, ils faisoient mourir tous les François qu'ils pouvoient pren-

dre, par des supplices tres violens & tres cruels, ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient hors des forts, & ce qu'ils ne pouvoient emporter ils le consumoient par le feu, ils brûloient aussi les maisons qu'ils trouvoient seules & écartées; En un mot tout le monde étoit dans une telle frayeur qu'aucun ne pouvoit dire qu'il avoit un seul moment de sa vie assuré. Dans cette crainte publique nôtre Mere demeuroit aussi tranquille au milieu de ses ennemis que si elle eût été dans le Ciel parmy les Bienheureux. Elle ne trembloit point, elle ne pallissoit point quand on luy venoit dire que ces Barbares étoient à sa porte, mais embrasée du desir du martyre, elle souhaitoit avec ardeur que toute leur cruauté vint fondre sur elle, & elle s'offroit à Dieu en cette occasion, ainsi que dans l'autre dont je viens de parler, pour être seule immolée à sa Majesté afin que tout le peuple fût délivré du carnage. Voicy comme elle parle de cette persecution & tout ensemble des dispositions de son ame dans plusieurs lettres qu'elle m'a écrites pour me consoler dans la pensée que j'aurois plus de crainte pour elle qu'elle n'en avoit elle-même. Les Hiroquois ravagent tout proche d'icy, & l'on dit qu'ils s'arment en grand nombre contre nous. Mais n'ayez point de peur pour nous, car outre que nôtre maison est bonne, elle est encore sous la défense du fort. Mais ce n'est pas là où est nôtre confiance, Nôtre bon Jesus l'est toute entiere. Les Hiroquois craignent extrêmement les canons, ce qui fait qu'ils n'osent approcher des forts. C'est pourquoy les Habitans ont des redoutes en leurs maisons afin de se defendre avec de petites pieces.

Pour nous, nos armes sont la protection de Dieu, de la sainte Vierge & de nos bons Anges: & nous en experimentons sans cesse des protections qui n'appartiennent qu'à un Dieu fort & puissant. Priez-le pour nous tous, & pour moy particulierement, afin que je sois digne d'être un parfait holocauste à sa divine Majesté en la façon qu'elle jugera être à sa plus grande gloire. Elle dit dans une autre lettre: Nos Peres m'ont assuré dans l'experience qu'ils ont de la fureur des Hiroquois que si nous n'avons un prompt secours du côté de la France, ou si Dieu ne nous assiste extraordinairement, tout le pais est perdu. Ce n'est point une exageration, je vous dis le même dans mes petites connoissances: Et par là vous voyez qu'en attendant le secours nous sommes dans la pure providence de Dieu. Pour mon particulier je m'y trouve si bien, mon esprit & mon cœur y sont si contents, que je ne puis rien desirer davantage. Que s'il arrive l'an prochain qu'on vous porte les nouvelles de ma

mort, benissez-en Dieu, & offrez-luy pour moy le tres-saint sacrifice de la Messe; Procurez-moy encore les suffrages de vos amis. J'espere néanmoins que les persecutions que souffre nôtre nouvelle Eglise seront son exaltation, c'est pourquoy elles ne m'abbatent point le cœur, & à l'âge que j'ay j'étudié la langue Huronne, & je fais comme si rien ne devoit arriver. Toutes les affaires sont en branle, & on se fortifie puissamment, mais je croy que nôtre défense viendra de Dieu seul dans lequel nous avons mis nôtre confiance.

L'affection néanmoins qui l'attachoit au país & à ses fonctions parmi tant de dangers, n'étoit point un attachement dereglé, & la confiance qu'elle avoit en Dieu ne la rendoit point temeraire. Elle étoit parfaitement affermie dans l'esperance de la protection divine, mais pourtant elle étoit toujours preste de se soumettre aux avis & à la prudence des personnes sages & d'éviter les dernieres extremitez. D'où vient qu'elle dit ces paroles qui montrent la parfaite confiance qu'elle avoit en Dieu, mais qui font voir aussi qu'elle ne méprisoit point une prudente precaution: si nous avions connoissance des approches certaines de nôtre ennemy, vous nous reverriez cette année, & je ne voudrois jamais user de temerité pour m'arrêter icy. Si je voyois seulement sept ou huit familles Françoises retourner en France, quand même j'aurois eu revelation qu'il n'y auroit rien à craindre, je tiendrois mes veuës pour suspectes, & je les quitterois pour prendre mes Sœurs & moy le plus apparent & le plus seur. Mais ce qu'elle va dire est admirable pour montrer que la parfaite resignation n'est point contraire à la parfaite confiance, mais plutôt qu'elles sont toutes deux presque la même chose, puisque la confiance en Dieu n'est autre chose qu'un repos de l'ame dans la veuë de l'execution de ses volontez. Ce qui nous retient icy, c'est la fidelité que nous voulons rendre à Dieu dans nos vocations, par lesquelles il nous a si amoureusement appellées, jusques à ce que l'on nous signifie que sa sainte volonté se contente de nos petits services en ce país, & qu'il faut aller les luy rendre ailleurs. Voilà le seul point, & je sens ce me semble mon ame en cette disposition de quitter à chaque moment, si sa divine Majesté le veut. C'est là que je trouve ma paix & mon repos continuel. L'an passé une personne de merite qui ne sçavoit pas encore nôtre incendie, me convioit de moyenner mon retour en France, & disoit que l'on n'en seroit que bien edifié, que j'en serois quitte pour une petite confusion, qu'on en riroit un

*Lettre à  
son fils  
1. Se-  
ptembre  
1652.*

peu, mais que cela seroit bien-tôt oublié. Je vous confesse que cette proposition me sembla si éloignée de la generosité Chrétienne, & ces motifs si humains & si bas, que je ne luy fis point de réponse. Je ne doute point que dans l'esprit de plusieurs la chose n'arrivât ainsi; Mais si Dieu avoit permis que nous repassassions en France, j'y retournerois avec la même tranquillité que je suis venu icy, parceque l'obeissance qui m'a amenée me renvoyant; il me semble qu'en m'appuyant sur les ordres, je serois tres-bien appuyée. Et je me mettrois fort peu en peine des sentimens des hommes, qui sont bien souvent fort éloignés des jugemens de Dieu. Les Sauvages nous persecutent d'un côté, les Anglois nous menacent de l'autre. Pour moy si j'avois à craindre quelque ennemy, ce seroit ce dernier. Mais après tout mon esprit est content, appuyé sur la divine providence, aux desseins de laquelle tous les momens de ma vie sont consacrez: que je m'en aille ou que je demeure, pourveu que Dieu soit glorifié, il ne m'importe. Voila ma disposition en peu de mots. Aidez de vos prieres cette pauvre Eglise persecutée.

Elle n'avoit pas moins de resignation, d'abandonnement & de confiance en Dieu dans tous les événemens fâcheux qui luy arrivoient, si pourtant il luy en pouvoit arriver quelqu'un de fâcheux, car quoy qu'il luy pût arriver tout luy étoit égal. Quand on luy venoit dire que les vaisseaux qui apportotent de France les vivres, les étoffes & tout ce qui étoit nécessaire, tant pour la provision de sa Communauté que pour les aumônes des Sauvages, avoient été pris par les ennemis, ou qu'ils étoient peris dans la mer, il n'y avoit rien de si admirable que la façon avec laquelle elle recevoit ces sortes de nouvelles. Elle n'en étoit pas plus émue dans son interieur; & l'on ne voyoit sur son visage aucune marque de tristesse ou de chagrin, quoy que ces pertes jettassent la maison dans des necessitez extrêmes; parceque les vaisseaux n'allant qu'une fois l'année de France en Canada, quand ils avoient manqué une année il en falloit attendre deux: mais aussi resignée en ses pertes que Job l'étoit en les siennes, elle disoit comme luy dans une profonde

Job. 1.  
21.

soumission d'esprit: *Le Seigneur nous l'avoit donné, le Seigneur nous l'a ôté, que son saint nom soit beni.*

Son cœur ne se tenoit pas à une simple resignation dans ces sortes d'adversitez, mais ce qui est merveilleux, elle y ressentoit du plaisir & de la joye, parce qu'elle se voyoit abandonnée à la Providence de Dieu toute pure: & ce qui passe toute admiration, cette joye étoit si grande qu'elle en avoit du scrupule & se sentoit

obligé  
mé.ne  
de soy  
pensé  
omett  
ses ter  
route  
donne  
qu'il  
& je v  
pule:  
grand  
som-r  
point  
perte  
tre:  
l'air &  
ne le  
Elle  
qu'en  
écriv  
étoit  
Dieu  
nous  
fonne  
vons  
aucu  
franc  
plair  
etern  
Il  
des a  
étoit  
men  
haite  
qu'e  
qu'e  
chof  
perd  
lettr

obligée de la mortifier. Mais il faut écouter ce qu'elle en dit elle-même dans une lettre où elle parle ainsi : Ce que la nature ne peut de soy-même, Dieu le fait icy d'une façon qu'on n'auroit jamais pensé. Lorsque vous me demandez ce que j'endure & que je n'omette rien, ne croyez pas que je vous parle de la disette des choses temporelles, ny de la pauvreté du vivre, ny de la privation de toutes les choses qui peuvent consoler les sens, ny de ce qui peut donner de la peine. Non, tout cela est doux, & l'on n'y pense pas quoy qu'il arrive sans fin. Ce sont des voyes où l'on se trouve trop bien, & je vous en assure ; & si bien, que cela m'a souvent mise en scrupule : Voilà que l'on nous dit que le vaisseau qui apportoit la plus grande partie de nos provisions est perdu, avec tout cela nous sommes dans un aussi grand repos que si cela ne nous touchoit point. Et après tout, cela nous met dans une extrême disette, la perte montant à près de dix mille livres. Beni soit nôtre divin Maître : qu'à jamais il en soit infiniment beni. Il nourrit les oiseaux de l'air & les animaux de la terre, Nous laisseroit il mourir ? Non, je ne le croy pas.

Elle avoit raison de dire que ces pertes, qui étoient assez fréquentes, les jettoient dans des extrêmes disettes, car voicy ce qu'elle écrivit dans le temps qu'elle faisoit bâtir le Monastere, & qu'elle étoit obligée d'avoir une tres-grosse famille : Il semble que ce bon Dieu vueille triompher de nous en nous reduisant à l'extrémité pour nous relever de nouveau. Croyez-vous que pour cinquante personnes que nous sommes, y comprenant nos ouvriers, nous n'avons plus que de quoy faire trois fournées de pain, sans entendre aucunes nouvelles des vaisseaux qui nous apportent nôtre subsistance ? Je ne puis faire autrement que me réjoûir de tout ce qu'il plaira à cette bonté paternelle de faire : Qu'elle soit donc benie éternellement.

Il ne faut pas s'étonner si elle étoit si peu touchée des pertes & des adversitez qui luy arrivoient. La pensée qu'elle avoit qu'elle étoit toute à Dieu, & que Dieu étoit tout à elle, luy ôtoit tellement la veüe d'elle-même & de tout ce que la nature pouvoit souhaiter pour se soulager dans ses incommoditez, que quelque perte qu'elle fit, elle ne croioit rien perdre, & quelque incommodité qu'elle eût, elle ne s'estimoit jamais incommodée, ayant l'unique chose qu'elle desiroit, & que nul accident ne luy pouvoit faire perdre. C'est ce qu'elle témoigna à sa nièce, qui l'ayant pressée par lettre de luy dire ce qu'elle avoit besoin, afin de chercher les

*A son  
fils du  
1. Se-  
tembre  
1643.*

*Au mé-  
me let-  
tre du  
Septem-  
bre 1651.*

LA VIE DE LA MERE MARIE.

570

*Lettre  
de Se-  
pte mbr.  
1651.*

moyens de la soulager, elle luy répondit en cette sorte : Vous me pressiez de vous dire mes besoins. Je vous parle avec simplicité, je serois bien empêchée de vous le dire. Il est vray qu'ayant tout perdu par nôtre incendie, nous manquons de tout, & néanmoins il me semble que je n'ay besoin de rien. Je croy que c'est le repos d'esprit que j'experimente qui me rend aveugle en mes propres necessitez, quoy que je voye bien clair en celles du commun. Il faut avoüer que la Croix est une chose charmante, quand il plaist à nôtre divin Sauveur l'accompagner de la paix du cœur.

Voilà comme la confiance qu'elle avoit en Dieu la rendoit inébranlable pour ne pas dire insensible à toutes les pertes & à tous les accidens à qui l'on donne le nom d'adversité. Mais que diray-je de la maniere avec laquelle cette même confiance lui faisoit envisager la mort qui est le plus terrible de tous les accidens & la plus grande de toutes les pertes ? Elle vient de dire qu'elle avoit de la joye dans les privations que Dieu lui envoyoit, & que cette joye lui donnoit quelquefois du scrupule : Mais ce qu'elle va dire surprendra bien davantage ; car elle attendoit & regardoit la mort non seulement avec joye, mais encore dans un esprit de jubilation, c'est à dire, dans une joye excessive qui ne se pouvant contenir dans l'interieur, se manifestoit encore au dehors par des tressaillemens sensibles & par des demonstrations extraordinaires de satisfaction. Voicy donc ce qu'elle écrit dans une lettre : Pour moy j'ay toujours les affaires de la maison sur les bras, & je les porte par acquiescement aux ordres de Dieu ; car de moy-même, j'ay eu toute ma vie de l'aversion des choses temporelles, sur tout en ce país, où elles sont épineuses à un point qui ne se peut dire. Et néanmoins mon cœur & mon esprit trouvent leur paix dans les tracas de cette vie si remplie d'épines, & j'y trouve Dieu qui me soutient par sa miséricorde & qui ne me permet pas de vouloir autre chose que ce qu'il lui plaist de vouloir pour moy, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Par ce peu de paroles vous apprenez ma disposition, & que je suis toute à la bonté divine dans l'abandonnement continuel d'un esprit de sacrifice. Je ne sçay si ayant passé près de soixante & un an, il durera encore long temps. Les pensées que le terme approche me donnent de la joye, quoy que je la mortifie quand je m'en apperçois, afin de me tenir dans mon esprit de sacrifice, pour attendre ce coup final dans le dessein de Dieu, & non dans la jubilation, où mon esprit se voudroit emporter se voyant prest d'être délivré des liens de la vie humaine si basse, si terrestre, & si pleine de

*Dans  
une let-  
tre à son  
fils du  
17. Se-  
ptembre  
1660.*

pieges,

pieges  
lissent

Il n  
plus a  
neanm  
prit de  
regard  
excez  
craign  
la mit

C'et  
ans qu  
veux n  
tre de  
soume  
toute  
paix fu  
& port  
choses  
soit à  
dequo

Voit  
la mor  
temps  
inalter  
Car q  
toujou  
humeu  
pouvo  
croyan  
comm  
ceux d  
divine  
tranq  
avoit  
nemer  
que D  
paix d  
avec d  
huic d

## DE L'INCARNATION.

571.

pieges, quand il n'y auroit que ceux de la nature, qui plus ils vieillissent, plus ils sont subtils & à craindre.

Il n'y avoit donc rien d'affreux pour elle dans la mort, c'étoit le plus agreable objet qui se pût presenter à la veüe de son esprit : & néanmoins comme elle croyoit qu'il y avoit du défaut dans cet esprit de jubilation comme contraire à celui de victime qui ne devoit regarder que la volonté de Dieu toute pure, elle en mortifioit les excez & les saillies, afin de ne pas plus aimer la mort, qu'elle ne la craignoit. L'empire qu'elle avoit sur tous les mouvemens de son ame la mit bien-tôt dans une parfaite indifférence à la vie & à la mort.

C'est pourquoy elle dit dans une autre lettre : Il y a près de trois ans que je pense continuellement à la vie & à la mort, & si je ne veux ny ne puis vouloir ny vie ny mort, mais celui qui est le maître de la vie & de la mort, aux jugemens adorables duquel je me soumets pour faire tout ce que ses desseins ont ordonné de moy de toute éternité. Ce sentiment donne à mon ame & à mon cœur une paix substantielle qui est comme une nourriture qui me fait subsister & porter avec égalité d'esprit toutes sortes d'accidens, & toutes les choses qui arrivent tant generales que particulieres, soit à moy, soit à autrui dans ce bout du monde où l'on trouve abondamment dequoy pratiquer la patience & les autres vertus que je n'ay pas.

Voilà donc nôtre Mere dans une entière indifférence à la vie & à la mort sans craindre ou desirer l'une plus que l'autre. Mais il est temps de déclarer la cause ou plutôt le principe de cette profonde & inalterable tranquillité d'esprit dont elle jouïssoit continuellement. Car quelque accident qui lui arrivât on la voioit toujours contente, toujours égale, d'un même esprit, d'un même visage, d'une même humeur. Elle disoit quand on la mettoit sur cette matiere, qu'elle ne pouvoit comprendre comment une ame n'est pas toujours contente croyant & sçachant qu'elle a Dieu pour Pere. Et elle s'étonnoit comment on se peut plus aigrir dans les accidens fâcheux, que dans ceux qui sont favorables, puisque venant tous par l'ordre de la divine providence, ils nous doivent être également aimables. Cette tranquillité étoit à la verité un effet de la parfaite confiance qu'elle avoit en Dieu, de la main duquel elle recevoit toutes sortes d'évenemens avec une même soumission. Mais elle venoit encore de ce que Dieu lui avoit autrefois fait present du tresor inestimable de la paix d'une maniere extraordinaire, lorsque se presentant à son ame avec des charmes tout divins, il lui dit ces aimables paroles : *Pax huic domui.* J'ay rapporté ailleurs les circonstances de cette visite,

& je ne les repete point icy pour ne pas dire plusieurs fois une même chose.

J'ajoutéray seulement ce qu'elle dit à ce sujet dans sa premiere Relation. Ces paroles, dit-elle, eurent un tel effet, que jamais depuis je n'ay perdu un seul moment la paix interieure, quelques Croix & afflictions que j'aye eues. Rien ne peut empêcher le cœur de se conformer à son Dieu. J'ay quelquefois des peines extrêmes, & cependant je le voy en sa paix par une amoureuse conformité, ne voulant que ce que veut nôtre Seigneur qui tient son empire en cette place. Il n'y a rien d'heureux en cette vie comme la possession de cette paix: c'est une nourriture du Paradis & une vie de Dieu que je croy que nôtre Seigneur nous veut faire goûter dès ce monde pour un gage de celle dont nous jouïrons, quand nous serons délivrez de ce corps mortel.

Je pourrois encore ajouter plusieurs choses touchant cette paix, mais il me suffit d'en avoir découvert la source pour faire comprendre combien elle a pû être profonde. C'est pourquoy je reviens à l'embrasement du Monastere d'où je me suis un peu écarté pour parler de la resignation & de la confiance de cette admirable Mere.

## CHAPITRE XVII.

*I. L'on pense qu'après la ruine entiere du Monastere elle s'en doit retourner en France. II. A quoy elle montre une repugnance extreme. III. Les Religieuses par le conseil de leurs amis, prennent resolution de rebâtir leur Monastere. IV. Dont la conduite est commise à la Mere de l'Incarnation.*

**A** Prés le defastre qui nous étoit arrivé, plusieurs de nos amis crurent que nous serions decouragées & qu'inailliblement il nous faudroit repasser en France, n'ayant pas le moyen de rétablir nôtre Monastere, ny de nous relever d'une perte si entiere, puisque nous avions tout perdu. Pour mon particulier je ne pensois point à nôtre rétablissement, mais seulement à nous tenir en humilité dans le petit logis de Madame nôtre Fondatrice qu'elle nous avoit donné pour nôtre Seminaire, & qui étoit demeuré entier, parce qu'il étoit à un des bouts de nôtre closture & éloigné du Monastere d'environ cent pas. Là je pensois que par le moyen de quelques petis apantis nous pourrions faire nos fonctions, car de retourner

## DE L'INCARNATION.

573

en France à moins d'une volonté de Dieu toute reconnüe, j'y avois une aversion entiere, & quoy que je me visse fort reculée, j'avois un plus grand amour que jamais à ma vocation. Mes Sœurs pareillement n'avoient des pensées que pour suivre cette divine volonté; car c'étoit une chose ravissante de voir avec quelle paix & avec quelle douceur chacune portoit la Croix qu'il avoit plu à nôtre bon Seigneur & maître de nous envoyer, & ce fut en cette occasion que l'on vid paroître l'operation de la grace, laquelle neanmoins faisoit encore beaucoup plus au dedans, que ce qu'on en pouvoit remarquer à l'exterieur. Quoy que j'aye dit que je ne pensois point à nôtre retablissement, ny à recommencer un nouveau Monastere, j'avois neanmoins un instinct interieur qui me disoit que toute cette charge m'alloit tomber sur le dos, & qu'il me faudroit recommencer tout de nouveau, & j'en avois une apprehension naturelle que je n'osois declarer de crainte de m'opposer à la volonté de Dieu. Tous nos amis & sur tout le Reverend Pere Ragueneau Superieur de la Mission, les Peres de sa maison, & Monsieur Dailleboust Gouverneur de ce pais s'interessoit beaucoup en cette affaire, & après nous avoir donné tout le secours & toute la consolation qu'il leur fut possible, ils crurent qu'il ne falloit pas demeurer plus long-temps sans prendre une resolution & voir ce que nous aurions à faire pour nous-tirer du pitoyable état où nous estions. L'affaire ayant été meurement consultée, tous furent d'avis qu'il nous falloit rebâtir, & qu'à moins de cela il n'y avoit nulle apparence de pouvoir subsister en ce pais, ny d'y faire nos fonctions regulieres. Quant à l'execution & aux moyens, ils resolurent entre eux de nous prêter de l'argent pour commencer l'edifice si nous y voulions entendre, & de nous assister de leur secours & de leur credit. Après nous avoir proposé leur sentiment & fait des offres si charitables, ils nous dirent de conferer entre nous, & de voir si nos sentimens se trouveroient conformes aux leurs. L'affaire ayant donc été communiquée à nôtre Communauté par nôtre Reverende Mere, nous fûmes toutes dans un même sentiment, qu'il falloit faire un effort, & profiter de l'offre de nos amis pour relever nôtre Monastere sur ses memes fondemens qui étoient posez sur le roc, & qui après la visite des Experts furent trouvez capables de porter le bâtiment. La chose étant ainsi arrêtée, il fallut abatre les masures jusques au rez de chaussées lorsqu'il y eut moyen d'en abborder, car le feu se garda plus de trois semaines dans les ruines, & je fus chargée de tous ces soins autant interieurement du côté de Dieu,

III.

IV. qu'extérieurement de la part de l'obeïssance. Monsieur le Gouverneur en voulut lui-même faire le dessein, & comme Pere temporel de nôtre Communauté avoir la veuë sur le gros de l'entreprise, nous y assistant de ses conseils, non seulement par charité, mais encore par inclination, parce que lorsque nôtre accident arriva, il n'y avoit pas un mois que la Sœur de Madame sa femme avoit fait sa Profession Religieuse en nôtre Communauté. J'eus un mouvement particulier de prier le Reverend Pere Superieur de nous faire la charité de nous donner le Reverend Pere François le Mercier pour m'ayder dans toute cette entreprise aussi épineuse pour le païs, que difficile pour nôtre extrême pauvreté, n'ayant d'autre appuy pour tout ce grand dessein que la divine providence : Et nôtre Reverende Mere ayant aussi été dans le même sentiment, ce Reverend Pere qui n'a oublié ny obmis aucune occasion de nous obliger, m'accorda tres-volontiers le Pere que je lui demandois qui de son côté sentoit que Dieu lui donnoit de l'inclination & du desir de nous faire cette charité, laquelle il nous a toujourns continuée jusqu'à present, en sorte que nôtre maison, lui en sera eternellement obligée : Il est à present Superieur des Missions, & par consequent le nôtre.

## A D D I T I O N.

**L**A disette de toutes choses où les Religieuses avoient été reduites par l'embrasement de leur Monastere, donnoit à la Mere de l'Incarnation de frequentes occasions de pratiquer la patience ; ou plûtoft elle lui donnoit les moyens de continuer l'exercice de cette vertu qu'elle avoit pratiquée toute sa vie d'une maniere des plus heroïques. Sa vocation étoit la plus sublime & la plus sainte où une personne de son sexe puisse être élevée. C'est pourquoy aussi elle l'a engagée à tant de travaux, & mis sa patience à tant d'épreuves differentes que nôtre Seigneur eût pû dire d'elle ce qu'il dit de saint Paul à son disciple Ananias : *C'est un vase d'election que j'ay destiné pour porter mon nom jusques aux extremités de la terre : Mais je lui apprendray combien il faut souffrir pour la gloire de mon nom.*

Act. 9.  
15.

Je ne diray rien de la patience admirable avec laquelle elle supporta la perte de ses biens lorsqu'elle étoit encore engagée dans le mariage, ny de celle avec laquelle elle supporta depuis dans la maison de son frere les fatigues où elle s'étoit volontairement en-

gagé  
trava  
qu'o  
le boi  
en e  
la m  
mât d  
sa pa  
effet  
Mon  
dem  
com  
les y  
fici  
hom  
stice  
Fils  
pass  
E  
le m  
nada  
qu'e  
qu'i  
que  
que  
loig  
voic  
inte  
nair  
time  
geâ  
de l  
faic  
l'im  
van  
mé  
fiac  
E  
trav  
aux

gagée. Je parleray seulement de celle qu'elle a pratiquée dans les travaux de sa vocation Apostolique, qui lui ont été si continuels, qu'on pourroit dire d'elle ce que l'Ecriture dit du fils de Dieu, que *le bois c'est à dire, la Croix étoit son pain & sa nourriture journaliere.* Et <sup>Jerem.</sup> en effet il semble que Dieu ait pris plaisir à traiter sa servante de <sup>11. 19.</sup> la même maniere qu'il avoit fait son Fils unique. Car tout ainsi qu'il mit devant les yeux de cet adorable Sauveur tous les tourmens de sa passion afin qu'il les souffrît en esprit avant que de les endurer en effet, de même immédiatement avant que sa servante sortît de son Monastere de Tours pour executer sa vocation, il lui fit voir distinctement & par le menu les peines qu'elle devoit souffrir dans l'accomplissement des desseins où il l'alloit engager. Il lui mit devant les yeux les abandonnemens sensibles, les travaux du corps, les afflictions de l'esprit, le traverses des creatures, les averfions des hommes, les tentations des demons, les rigueurs mêmes de sa justice divine; Et de tous ces mets il lui fit par avance, comme à son Fils, un festin amer qui lui fut, s'il faut ainsi parler, comme une passion spirituelle.

Elle commença à ressentir la pesanteur de la main de Dieu dès le moment qu'elle entra dans le vaisseau qui la devoit porter en Canada, en sorte qu'il lui sembloit qu'elle se separât de lui à mesure qu'elle s'éloignoit de la France, ainsi que fit le Prophete Jonas lorsqu'il s'embarqua pour aller en Tarse: Mais avec cette difference, que c'étoit ce Prophete *qui fuioit de devant la face de Dieu*, au lieu <sup>Jonz 1.</sup> que c'étoit Dieu qui fuioit de devant la face de cette Mere, s'éloignant d'elle & pourtant demeurant en elle, en sorte qu'elle ne le voioit plus que de loing parmy les tenebres & ses abandonnemens interieurs. Car cet Epoux celeste retrancha bien ses caresses ordinaires, ses privautez, ses lumieres & ses autres communications intimes; mais il ne se cacha jamais si absolument qu'elle ne l'envisageât continuellement comme de coutume: Elle le voioit seulement de loin & comme dans une longue perspective, & c'étoit ce qui la faisoit souffrir de se voir comme dans une solitude affreuse & dans l'impuissance de se pouvoir approcher de lui. Je ne diray rien davantage de cet état affligeant, parce qu'elle en fait plus haut elle-même la description d'une maniere si ingenuë & en des termes si sinceres, qu'il ne se peut rien voir de plus touchant.

Etant arrivée en Canada son établissement ne fut point sans des travaux extrêmes qui eussent été capables de faire perdre cœur aux plus courageux. Ceux qui sçavent les peines & les contradi-

ctions qui se rencontrent dans la fondation d'un Ordre ou d'un Monastere dans un pais commode, & où l'on trouve facilement tout ce qui est necessaire à ce dessein, s'imagineront facilement celles qu'il a fallu supporter à nôtre Mere, quand elle s'est établie dans un pais nouveau, où il n'y avoit que des ronces & des épines, où tout étoit à defricher, où les choses les plus necessaires à la vie manquoient le plus souvent tout à fait. Voicy comme elle en parle dans une lettre: Vous demandez si j'ay eu de la peine dans nôtre établissement, Oüi, j'y en ay eu, & sans l'avoir experimenté, il seroit bien difficile de comprendre les grandes difficultez qui se rencontrent dans un établissement qui se fait dans un pais nouveau & tout barbare, loin de la France, dans un abandon à la divine providence si pur, qu'il ne se peut rien d'avantage. Et avec tout cela, l'on depend si absolument de la France, que sans son secours l'on n'y scauroit rien faire. Ajoutez à cela que quelque affaire pressée & importante que l'on ait, il faut attendre un an pour en avoir la resolution, & si on ne la peut executer dans le temps que les Navires sont en France, il en faut attendre deux. Les vaisseaux sont ils repartis, ceux à qui l'on commet les affaires, pensent aux leurs, & ainsi on ne peut presque jamais avoir de resolution nette. Et de plus on ne conçoit pas la pluspart de nos intentions. Pour tout dire en un mot la nature n'a nulle prise, & ne trouve rien surquoy s'appuyer. Ajoutez encore un nombre innombrable de difficultez particulieres & generales causées par le pais. Il faut vous avouer que j'ay tant souffert de Croix, qu'à moins d'une grace de Dieu fort extraordinaire, j'eusse succombé sous leur pesanteur. Au bout de tout cela la divine bonté a toujours fait réussir mes petites affaires, & celles-là même qui selon les apparences humaines devoient demeurer imparfaites tant pour le spirituel que pour le temporel. Et elle dit ailleurs conformement à ce qu'elle écrit icy: Nous avons tant souffert dans les commencemens, sur tout manque de logement, que l'on a tenu pour une chose extraordinaire que nous ne soyons toutes mortes, ou au moins que nous ne soyons pas devenues infirmes pour jamais. Car lorsque nous vinsmes en Canada, il n'y avoit pas six maisons en tout le pais, dont deux seulement étoient de pierres, les forts mêmes n'étant que de bois.

L'une de ses principales peines & qui fut la source d'une infinité d'autres fut l'extrême pauvreté où elle se trouva reduite: Car outre ce que j'ay remarqué ailleurs, que quand il fallut refaire le Contract de fondation, Madame de la Peltre fut contrainte de dimi-

*A son  
f's Let-  
tre du 3  
Octobre  
1645.*

*Au vic.  
me 7.  
Sept. El.  
1648.*

nre  
fon  
Co  
tell  
plu  
me  
ent  
na  
que  
der  
ces  
pris  
mo  
le p  
bie  
ten  
Fra  
ste  
esp  
me  
la  
red  
red  
Pe  
foi  
C'e  
per  
sal  
tre  
tie  
sou  
tre  
fa  
  
rit  
no  
&  
co  
qu  
lea

mer notablement ce que sa pieté luy vouloit faire donner, la personne qui s'étoit chargée de faire valloir le reste, assura si mal les Contracts & les promesses qui tenoient lieu de fonds, & negligea tellement le reste des affaires, que la fondation se trouva diminuée plus de la moitié. De plus, Dieu retira de ce monde quasi en même-temps deux ou trois personnes de condition & de pieté qui entretenoient presque tout le Seminaire. Et enfin lorsque son Monastere étoit dans une extrême nécessité & qu'elle attendoit quelque petit soulagement du côté de la France, Dieu permit pour une dernière épreuve, que le vaisseau qui portoit tout ce qui étoit nécessaire, tant pour le vivre que pour le vêtir, fit naufrage ou fut pris par les pirates; ce qui jetta la Mere & les filles dans des incommoditez incroyables, & où il n'y avoit point de remede. D'un côté le país n'étoit pas un lieu d'où elles pussent tirer des aumônes, mais bien où elles en devoient faire; & d'ailleurs il falloit encore attendre une autre année pour recevoir le secours ordinaire de la France. Tant d'accidens les uns sur les autres mirent le Monastere dans un état qui eût passé pour une dernière misere dans des esprits qui n'eussent pas reçu tous les ordres de la providence comme des effets de son plus tendre amour: Ce qui n'empêcha pas que la Mere de l'Incarnation qui devoit pourvoir à tout, ne se trouvât reduite à une telle extremité, qu'elle en écrivit à son ancien Directeur en ces termes: Je vous diray en confiance, mon tres-cher

*Lettre  
du 14.  
Aoust  
1647.*

Pere, que nous sommes tres-pauvres, & que nous avons bon besoin que la providence de Dieu travaille efficacement pour nous: C'est ce que je vous prie de lui recommander, & aussi à quelques personnes de consideration, si vous en rencontrez qui aiment le salut de nos Sauvages, lesquels sont sans cesse à nos grilles & à nôtre Seminaire, la rupture de la paix les amassant tous en ces quartiers. Nous sommes dans l'impuissance de les soulager, & de nous soulager nous mêmes, parce que Dieu nous a enlevé ceux qui entretenoient nôtre Seminaire, & c'est ce coup qui nous met dans sa pure providence.

Les Meres Ursulines de Paris eurent le moyen d'exercer leur charité en cette rencontre & elles l'exercerent en effet. Elles donnoient à la Mere de l'Incarnation tout ce qu'elle leur demandoit, & la prevenoient même bien souvent dans ses necessitez; Mais comme sa modestie ne lui permettoit pas d'être importune, & qu'elle ne vouloit pas fatiguer ses charitables Bien-faïtrices, elle ne leur declaroit pas jusques à quelle extremité elle étoit reduite; d'où

vient que leur charité étoit assez grande pour la faire un peu respirer, mais non pour la décharger de sa Croix qui demouroit toujours entiere.

Cette extrême pauvreté jointe aux travaux de l'établissement humilioit bien le cœur de cette genereuse Mere, mais elle ne l'abattoit pas. Dieu lui donnoit une patience capable de tout souffrir, & un courage que rien ne pouvoit ébranler & qui pouvoit tout vaincre. Elle gemissoit seulement de voir souffrir ses filles, & d'être dans l'impuissance de les soulager; mais elle se consoloit de les voir riches en patience & en regularité. Du reste, elle souffroit & surmontoit tout avec une generosité des plus heroïques, ainsi qu'elle écrivit au Pere dont je viens de parler qui s'étoit informé de ses dispositions interieures: il n'y a point de doute, dit-elle, que Dieu me punira severement, si je ne corresponds à ses graces tant passées que presentes. Vous vous plaignez, mon Reverend Pere que je ne vous en dis pas les effets. Je vous assure qu'il me semble que je ne fais rien qui vaille, & c'est le sujet pourquoy je n'osois pas vous en parler. Mais puisque vous le desirez, je vous diray, qu'il m'a fallu un grand courage pour porter toutes les Croix qui se sont presentées en nôtre établissement, & pour travailler à la perfection de nôtre union depuis qu'elle a été concludë. Dieu me l'a donné par sa misericorde, & nôtre Superieur y a mis ce que Dieu y vouloit pour sa perfection dans la pureté de l'Evangile. Je vous le repete. Il ne me seroit pas possible d'exprimer combien j'ay souffert; & quand je le pourrois faire, la charité que je dois à mon prochain ne m'en permet pas.

Elle témoigne par ces paroles, qu'elle a eu encore des traverses à soutenir l'union des deux Congregations, laquelle étoit indispensablement necessaire dans le mélange qui s'étoit fait des Religieuses, car étant sorties de diverses maisons & Congregations dans lesquelles il y avoit des reglemens differens, même dans des points essentiels, les unes faisant des vœux que les autres ne faisoient pas, il fut necessaire de regler les choses pour les unir toutes dans la paix & dans l'uniformité de vie. Sa patience fut donc mise à l'épreuve dans cette rencontre par des contradictions qui auroient été insupportables à une vertu moins forte que la sienne. La batterie fut si rude que quelques personnes Religieuses furent contraintes de quitter le Canada, parce qu'on ne pouvoit souffrir qu'elles appuiasent les sentimens de cette Mere qu'elles estimoient equitables. Mais si la charité qu'elle avoit pour le prochain ne lui

à pas permis de dire qui ont été les personnes qui l'ont exercée de la sorte, le devoir de la même charité m'oblige aussi de les ensevelir dans un silence éternel. Je dois néanmoins ce témoignage à ses Religieuses qu'elles n'ont point été la cause des peines de leur sainte Mere; leur union reciproque étant trop intime & leur charité trop sincere: Et d'ailleurs le Reverend Pere Jérôme Lallemand qui étoit alors leur Superieur, étoit un homme équitable & si en-

*Au mé-  
me let-  
tre du  
16. Se-  
tembre  
1646.*

nemy des divisions qu'il entretenoit une paix toute celeste dans cette nouvelle Communauté; Voicy comme nôtre Mere parle de lui: Nous sommes dans une union tres-profonde & dans une intelligence tres-parfaite, le Reverend Pere Lallemand Superieur des Missions y contribuë beaucoup par ses soins: Car c'est un homme tres-éloigné des partialitez, & qui ne sçait ce que c'est que de favoriser personne aux dépens de la justice & de la charité: En un mot c'est un esprit d'union & tout remply de l'esprit de Dieu.

Rome ne contribua pas peu à ses peines, car elle faisoit toutes les instances imaginables pour obtenir la confirmation de son établissement en Canada, comme aussi de l'union des deux Congregations & des nouveaux Statuts que la qualité du païs lui avoit obligé de faire; Mais quelques soins qu'elle employât pour en obtenir les bulles, elle n'en pouvoit venir à bout. Plusieurs années s'étant passées inutilement en ces poursuites, le saint Pere s'ouvrit enfin & témoigna qu'il vouloit bien les accorder, mais que les Ursulines étant sujettes aux Evêques, il ne pouvoit point les expedier, qu'il n'y en eût un en Canada pour les recevoir. Cette réponse affligea extremement nôtre Mere, & lui donna beaucoup de crainte, que son établissement & tout ce qui s'étoit fait ensuite, n'ayant pas toute la solidité qui lui étoit necessaire, quelque accident impreveu ne renversât tous ses desseins, & ne l'obligeât enfin de quitter le Paradis où elle étoit parvenue après tant de soupirs & avec tant de travaux.

L'une de ses plus pesantes Croix fut celle sous laquelle saint Paul témoignoit gemir davantage lorsqu'il faisoit le denombrement de ses travaux, sçavoir le soin qu'il prenoit de toutes les Eglises, & les persecutions que souffroient les fideles. Les Hiroquois qui étoient une nation puissante & des plus feroces de toute l'Amerique, ayant déclaré la guerre à la foy, & à tous les Chrétiens tant François que Sauvages, firent mourir un grand nombre des premiers, & persecuterent tellement les autres, qu'ils détruisirent entierement la nation des Hurons où l'on commençoit à former une Eglise. Le plus fort

de leur cruauté tomba sur plusieurs Peres de la Compagnie de JESUS qu'ils martyriserent ainsi que j'ay remarqué, par des tourmens des plus horribles que les Tirans ayent jamais fait souffrir aux anciens Martyrs. Et comme la pensée de leurs victoires leur enflait encore le courage, & qu'il n'y avoit plus de force dans le païs qui pût s'opposer à leurs entreprises, ils jettoient la terreur dans toutes les habitations Françoises, & ne menaçoient de rien moins le Canada que d'une generale desolation. La Mere de l'Incarnation dont l'unique desir étoit de faire regner le Verbe Incarné sur toutes les nations ne pouvoit jamais rencontrer un plus grand sujet de souffrance que de voir triompher si insolentement ses ennemis. Son cœur ressentoit tous ces coups & enduroit tous ces martyres : Car si le zele qu'elle avoit eu pour la propagation de cette nouvelle Eglise la faisoit mourir, comme j'ay remarqué ailleurs, que ne faisoit pas la douleur qu'elle recevoit de la voir à la veille de sa destruction ? Elle n'ignoroit pas que les jugemens de Dieu sont impenetrables, & qu'il se pouvoit faire qu'il avoit seulement dessein d'attirer à la foy ce petit nombre d'Elus qui avoit passé par le fer & par le feu, & d'aveugler tout le reste par la lumiere de l'Evangile sans les convertir. Elle sçavoit encore que quand même il eût voulu multiplier les fideles dans ce nouveau monde, le sang de ces premiers Chrétiens & sur tout de ces premiers Apôtres en devoit être la semence, qui par consequent devoit être répandue à terre. Cela néanmoins n'empêchoit pas qu'elle ne fût touchée au plus sensible de son cœur, apprenant l'extrême peril où cette nouvelle Eglise étoit reduite par les horribles massacres que ces Barbares faisoient des Chrétiens. Mais personne ne peut mieux exprimer les sentimens de son ame dans le temps de cette persecution, qu'elle même qui en parle en cette sorte : Encore que je ne vueille que ce que nôtre bon Dieu voudra ; cependant je vous confesse que voyant le Christianisme à deux doigts de sa perte, mon cœur souffroit une agonie que je ne puis exprimer : Et il faut avouer qu'il n'y a point de croix pareilles à celles qui procedent du desir de l'honneur & de la gloire de Dieu interessé pour le salut des ames.

*A son  
fils let.  
tre du  
22 Oct.  
1655.*

Elle étoit si penetrée de la douleur qu'elle ressentoit de voir que la Religion étoit en danger de perir en sa naissance, & d'être étouffée dans le Sang de ses premiers fideles, qu'elle pressoit incessamment le Ciel de détourner de son Eglise la colere qu'il y exerçoit avec tant de rigueur par les mains de ses ennemis, le conjurant de la vouloir toute répandre sur elle afin de donner la paix à tout le

## DE L'INCARNATION.

581

reste : La pensée, dit-elle, de ce que les Sauvages ont été avant que de connoître Dieu, & de ce qu'ils sont maintenant, me touche à un point que je ne vous puis dire ; & vous pouvez juger de là combien je souffre de voir la tyrannie que les barbares Hiroquois exercent sur eux. Ah, que je serois heureuse, si toute cette persécution se terminoit à moy ! Presentez ce mien desir à la tres-sainte Vierge, afin que le fils ne le rejette pas, luy étant offert par les mains de son aimable Mere.

*Au même.  
Lettre  
du 30.  
Aoust  
1639.*

Elle faisoit ses instances devant le Trône de Dieu avec tant de foy & tant de desir d'être, à l'imitation de saint Paul, la victime publique & l'anatheme pour tout le peuple, que la seule pensée qu'elle pouvoit être exaucée luy donnoit de la joye & luy fit dire ce qui suit : La pluspart des habitans n'ayant rien en France sont icy attachés par les biens qu'ils y ont acquis : mais pour nous, nous avons d'autres motifs par la misericorde de Dieu. Ce n'est point cela qui nous y retient, mais bien le residu de nos bons Chrétiens, avec lesquels nous nous estimerions heureuses de mourir un million de fois, s'il étoit possible ; ce sont là nos tresors, nos freres & nos enfans spirituels que nous cherissons plus que nos vies, & que tous les biens qui sont sous le Ciel. Réjoüissez-vous donc si nous mourons, & si l'on vous apprend que nôtre sang & nos cendres sont mêlées avec les leurs.

*Au même  
même lieu.*

Cette sorte de souffrance semblera peut-être legere à quelques uns ; mais ceux qui ont experimenté combien les peines de l'esprit sont insupportables, & sur tout celles qui viennent d'un amour qui souffre de ne pouvoir satisfaire au zele qu'il a pour l'objet aimé, se persuaderont facilement qu'il est difficile d'en trouver de plus affligeantes. Il est sans doute que la Vierge sacrée voyant mourir son Fils sur la Croix, a plus souffert que plusieurs Martyrs : C'est là l'espece des souffrances de nôtre Mere voyant souffrir son Epoux dans son Eglise & dans ses membres mystiques.

Mais je reviens à ses croix domestiques. Ce luy en fut une bien sensible de ce qu'après avoir eu beaucoup de peine à avoir des Religieuses de son Monastere de Tours, il y en eut une qui eut du dégoût de sa vocation & qui voulut s'en retourner. Elle beut néanmoins ce Calice pour amer qu'il fût, & même pour vaincre entierement sa peine, voyant qu'il n'y avoit plus de moyen de la retenir, elle la servit en son dessein en tout ce qui luy fut possible avec une generosité non pareille. Il est vray, disoit-elle, que ce m'est une affliction des plus sensibles que j'aye souffertes en ce país de croix, de perdre cette

chere Mere, tant pour son merite qu'à cause des consequences qui en peuvent arriver ; mais j'ay au moins cette consolation dans ma peine, qu'elle s'en retourne avec honneur, & qu'elle laisse en cette maison une bonne odeur de sa vertu. Pendant tout le temps qu'elle a été dans cette Communauté, elle s'est tres-bien comportée, & même à son depart elle a édifié tout le monde n'ayant rien fait en cette occasion qu'avec le conseil des Superieurs & des personnes sages. Je diray néanmoins, ajouta-t'elle, pour la consolation de celles qui restent, & pour les obliger à perseverer jusques à la mort dans la vocation où Nôtre Seigneur les a appellées, que lorsque cette chere Mere étoit ébranlée pour s'en retourner, une personne eut une vision, dans laquelle elle vid un grand cercle, au milieu duquel la tres-sainte Vierge étoit assise dans un Trône, tenant son petit Jesus entre ses bras. Toutes les Ursulines de cette maison étoient enfermées dans ce même cercle où elles environnoient cette Mere de bonté qui les tenoit en sa protection. L'une d'elles tâcha par plusieurs fois de rompre le cercle afin d'en sortir, & la sainte Vierge se levoit autant de fois de son Trône pour la retenir & pour refermer le cercle qui s'entr'ouvroit. Mais enfin cette fille rompit le cercle & s'en alla, étant pourtant toujours regardée, mais de loin, & comme par compassion de la Mere de Dieu. Pour moy, encore que Monseigneur l'Archevesque de Tours m'ait envoyé une obediencce pour m'en retourner, si je le desire, il n'y a rien ce me semble sous le ciel, qui soit capable de m'ébranler ny de me faire sortir de mon centre, c'est ainsi que j'appelle le Canada, si ce n'est pour travailler à l'union de nos Congregations de France, pour laquelle il n'y a rien que je ne voulusse faire ny souffrir.

Outre la perte de cette Mere, elle en perdit encore une autre qui tomba malade à la mort incontinent après l'embrasement du Monastere, lorsqu'elles étoient accablées de soins, de peines & de contradictions, parmi les Croix qui luy vinrent à la foule en ce temps-là, celle-cy luy fut des plus pesantes, quoy qu'absolument parlant elles luy fussent toutes legeres dans l'agrement avec lequel elle les recevoit de la main de Dieu. Ce qui l'affligeoit le plus, étoit de se voir dans l'impuissance de la soulager comme elle l'eût souhaitté, à cause de l'extrême misere où la Communauté étoit reduite. Non que rien luy manquât de ses necessitez, parceque la prudence & la charité de cette genereuse Mere luy faisoient trouver les moyens de l'assister, en sorte qu'elle ne l'eût pas mieux été en France dans la maison de ses parens. Mais sa peine étoit de la

voir  
mod  
dans  
cloît  
tous  
filles  
aimo  
qu'à  
son  
& so  
regu  
cont  
chaf  
ticip  
voir  
dans  
nôtr  
Je  
avec  
deux  
avoi  
pein  
exte  
adm  
dans  
ble,  
n'y a  
plus  
ne t  
qui t  
vert  
d'hu  
les se  
de se  
quo  
tant  
que  
les  
est  
& c

voir languir & agoniser dans un lieu où elle souffroit mille incommoditez faute de logement, toute la Communauté étant reduite dans une seule chambre fort étroite, qui seroit tout ensemble de cloître, de cuisine, de refectoir, de dortoir, d'infirmierie & de tous les offices & appartemens necessaires à une Communauté de filles. Cette Religieuse étoit la Mere Marie de saint Joseph qu'elle aimoit parfaitement, tant pour sa sainteté & son éminente vertu, qu'à cause qu'elle avoit été sa fidèle Compagne dans ses voyages, son secours dans ses travaux, sa consolation dans ses afflictions, & son esperance pour le soutien du Monastere & de l'observance reguliere. Elle la voyoit languir dans ses infirmités, & combattre contre la mort sans pouvoir vaincre ny être vaincuë. L'amour chaste & innocent qu'elle luy portoit, la faisoit entrer dans la participation de ses douleurs, & son ame souffroit une agonie de la voir ainsi agoniser. Mais je laisse encore une fois cette sainte fille dans l'exercice de sa patience, pour continuer le recit de celle de nôtre Mere.

Je ne parleray point de la patience heroïque & incomparable, avec laquelle elle a supporté la perte de son Monastere, & veu en deux heures de temps la destruction entiere de tout ce qu'elle avoit amassé en dix années. L'on en vient de voir une si belle peinture en ce que j'ay rapporté de ses dispositions interieures & exterieures qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter pour la rendre plus admirable. J'y ajoûteray neanmoins que dans cet accident & dans tous les autres, non seulement sa patience a été inébranlable, mais elle s'étoit encore tellement accoutumée à souffrir qu'il n'y avoit plus de peines, plus d'afflictions, plus de contradictions, plus de travaux que sa vertu ne changeât en plaisir & où son cœur ne trouvât de la consolation. C'est pourquoy elle dit ces paroles qui témoignent assez qu'il n'y avoit point d'épines qui ne se convertissent en roses, ny de Croix qui ne luy devinsent des sources d'huile & d'onction. Voilà comme le temps de la vie se passe dans les souffrances, & si nôtre bon Dieu n'y suppleoit par l'infusion de ses graces actuelles, qui pourroit y subsister? Je n'ay point dequoy me plaindre; j'ay plutôt dequoy le louer & le benir en chantant ses misericordes. Je vous assure qu'il me faut un courage plus que viril pour porter les croix qui naissent à monceaux, tant dans les affaires particulieres que dans les generales du país, où tout est plein d'épines sur lesquelles il faut marcher dans l'obscurité, & où les plus clair-voyans sont aveugles & dans des incertitudes

*A son  
fils du  
17. Se-  
ptembre  
1651.*

*Au mé-  
me.  
Lettre  
du 9.  
Septem-  
bre 1652.*

infinies. Avec tout cela mon esprit & mon cœur sont dans le calme, j'attends de moment en moment les ordres de sa providence, & l'obscurité qui se rencontre me fait voir plus clair que jamais dans ma vocation & me découvre des choses qui m'étoient inconnues ou incertaines lorsque Dieu me les donnoit avant que je vinssse en Canada. Nôtre bonne Mere Marie de saint Joseph étant au lit de la mort m'a predit que si j'ay souffert de grandes croix, il m'en reste encore de bien plus grandes à souffrir. Je les attends & les embrasse à mesure qu'elles se presentent. Et après tout nôtre cher Sauveur m'y fait experimenter que son joug est doux & son fardeau leger. Qu'il en soit beni eternellement, & d'avoir tant d'égard à mes foiblesses qu'il ait voulu boire toutes les amertumes, pour me laisser sur les monceaux de mes croix, comme sur des monceaux de roses.

Cette joye dans les afflictions étoit la marque d'une patience des plus consommées. Toutes les croix neanmoins dont j'ay parlé luy étoient exterieures, & son ennemy eût pû dire ce qu'il disoit de Job, qu'il n'y avoit rien de fort considerable en sa vertu, puisqu'elle ne souffroit rien en sa personne. C'est pourquoy, afin que sa patience fût exercée en toutes manieres, & qu'il ne manquât rien à sa couronne Dieu permit qu'elle fût attaquée d'une maladie des plus aiguës & des plus douloureuses que le corps humain soit capable de souffrir. Jamais sa vertu ne parût avec plus d'éclat que dans ses plus grandes douleurs. Bien loin de s'impatiser ou de desirer d'en être delivrée, elle en demandoit encore de plus grandes, & elle les desiroit avec tant d'ardeur, qu'elle craignoit qu'il n'y eût de l'amour propre à les trop souhaiter: car disoit-elle les souffrances ne sont que pour les grandes ames, aussi celles que j'endure ne sont rien.

Encore que ces grandes douleurs ne fussent pas continuelles, elle ne laissoit pas de donner de temps en temps des marques extraordinaires de sa patience & de sa douceur qui édifioient merveilleusement tout le monde. Un jour étant Infirmiere, elle voulut attacher une couverture à un certain lieu pour empêcher le vent qui incommodoit sa malade. Le siege sur lequel elle étoit montée manqua sous ses pieds, & elle demeura prise par un doigt à un clou à crochet. Le nerf en fut tellement offensé qu'en moins de rien toute la main & tout le bras devinrent extrêmement enflés avec une tres-grande inflammation. Elle souffroit tout cela avec patience, & même avec silence n'en parlant presque pas: &

quoy  
causâ  
pas de  
de soi  
tellem  
cequi  
la per  
douce  
euffen  
la jam  
le pre  
avou  
leur  
motif

En  
culier  
rites  
toute  
pas i  
autre  
qu'on  
sans  
la m  
sible  
fût.  
fin:  
elle  
ceur  
en d  
dont  
voit  
mée  
desir  
Ce  
de sa  
rouj  
mois  
rent  
tiens  
na d

quoy que la douleur luy fit perdre entierement le sommeil & luy causât d'autres incommoditez tres considerables, elle ne laissoit pas de suivre la regularité & de s'acquitter de son office avec autant de soin & d'exacritude que si elle n'eût eu aucun mal. Elle negligea tellement la playe que l'on fut sur le point de luy couper le doigt, ce qui la fit enfin resoudre de s'abandonner aux Chirurgiens qui ne la pensoient jamais qu'avec admiration voyant sa patience & sa douceur, car elle étoit aussi peu emeüe que si son bras & sa main eussent été le bras & la main d'un autre. Il luy arriva une autrefois à la jambe un mal quasi semblable, & dans celui-ci aussi bien que dans le precedent les Chirurgiens demeurèrent si surpris & fiedifiez, qu'ils avoüerent n'avoir jamais lû de livre ny entendu de predication qui leur eût donné une si belle idée de la patience, ny de si puissans motifs pour la pratiquer que l'exemple qu'ils venoient de voir.

En l'année mil six cens cinquante quatre Dieu prit plus particulierement plaisir à l'exercer & à luy voir faire des amas de merites dans une maladie, ou plutôt dans un assemblage & un tissu de toutes les maladies qu'il luy envoya & que je ne particulariseray pas icy parce que l'occasion se presentera d'en faire le detail une autrefois. L'on vid alors un des plus beaux spectacles de patience qu'on ait jamais admiré. On ne la pouvoit voir sans étonnement & sans une espece d'extase souffrir les douleurs les plus cruelles avec la même égalité d'esprit que si son corps eût été tout-à fait insensible. On ne la vid jamais se plaindre ny se rebuter de quoy que ce fût. Elle ne paroissoit point en souhaitter ny la diminution ny la fin : Et ce qui étoit le plus ravissant c'étoit la maniere avec laquelle elle souffroit ; Car elle enduroit en silence, avec paix, avec douceur, & même avec joye. La vie luy étoit en patience & la mort en desir ; mais desir parfaitement soumis aux volontez de Dieu, dont elle reconnoissoit & aimoit les ordres en tout ce qui luy arrivoit, particulierement sur la fin de sa vie qu'elle étoit si transformée en cette divine volonté, qu'on ne pouvoit remarquer un seul desir ny une inclination de la sienne propre.

Cette effroyable complication de maux lui dura jusques à la fin de sa vie, c'est à dire prés de huit ans, quoy qu'ils ne fussent pas toujours dans la même force : mais ils se renouvelerent quelques mois avant sa mort avec un surcroît de nouvelles infirmités qui mirent enfin le comble à ses douleurs & le terme à sa vie. Sa patience fut toujours égale, en sorte que le Chirurgien qui la gouverna dans sa dernière maladie en fut tellement touché ainsi qu'il a de-

claré depuis à une personne de confiance & de probité, qu'il changea entierement de vie, de sorte qu'encore qu'il fût auparavant un homme fort réglé, l'impression néanmoins de ce qu'il avoit veu luy fit faire en peu de temps de si grands progres en la vertu, qu'en six mois il fut trouvé meur pour le Ciel, & il mourut en effet dans une odeur de sainteté.

Ainsi la patience de cette genereuse Mere a été éprouvée comme celle de Job, par la perte de sa maison, de ses biens, de ses filles, & d'elle-même s'il faut ainsi parler. Il y a pourtant cette différence que quand Dieu abandonna ce saint homme à son ennemy pour le tenter, il borna l'effet de la tentation à son corps, mais il ne voulut pas qu'elle passât jusques à son ame. Mais les tentations de nôtre Mere ont passé bien plus avant, elles sont entrées jusques dans son interieur où elles exercerent sa patience durant plusieurs années en la maniere qu'elle l'a décrit. Je ne repeteray point les peines que son ame souffrit dans une si longue épreuve, ny les gemissemens que son cœur envoyoit sans cesse vers le Ciel; il ne se peut rien ajouter à ce qu'elle en a dit.

Il falloit bien que cette sorte d'épreuve fut difficile à supporter, puisqu'elle gemissoit sous son poids comme sous un fardeau d'une extrême pesanteur. D'où vient qu'une de ses Religieuses luy parlant de ses dispositions interieures, & luy disant que les Croix que nôtre Seigneur luy faisoit porter étoient extrêmement pesantes, elle luy dit pour la consoler: depuis que je suis en Canada il m'en a aussi fait porter de tres-grandes, mais étant un jour devant le tres-saint Sacrement, il me sembloit qu'une puissance Superieure me deshabilloit de toutes parts & m'ôtoit comme un habit de plomb qui faisoit toutes mes peines, & qu'en même-temps elle me revêtoit d'un nouvel habit dans lequel mes peines ne paroissent plus. Ainsi ne vous laissez point abbatre à celles que vous souffrez: Si vous êtes fidele, Dieu viendra au secours & vous consolera dans le moment qu'il sçait être le plus avantageux à sa gloire & à vôtre bien.

Sa patience a encore été exercée d'une maniere plus delicate que tout ce que je viens de dire, sçavoir par une secrette & intime conduite de Dieu sur son ame, par laquelle dès le moment qu'il l'a attirée à la vie interieure, il a continuellement retranché par des voyes secretes & penetrantes tout ce qu'il y avoit de propre dans son esprit, dans sa volonté, dans ses affections, dans ses inclinations, dans ses mouvemens, afin de la mettre dans cette pureté incomparable où il l'a enfin élevée. Elle n'a jamais rien expérimenté

de

de plus  
étoit c  
pureté  
secrete  
tierem  
pourqu  
lation  
pas qu  
ctions  
mais c  
nible:  
dans l  
ne vou  
tenez  
j'ay en  
Enfi  
n'ait c  
preuve  
elle s'  
part,  
ment  
me, o  
au fac  
lettre  
luy té  
souffr  
gues j  
bon J  
& que  
tant q  
parta  
qui m  
que n  
que n  
grace  
forte  
les co  
abon

## DE L'INCARNATION.

537

de plus pénible ny de plus crucifiant. Car outre que ce martyre étoit continuel & un ouvrage de la main d'un Dieu zélé pour la pureté, il s'agissoit de mourir entièrement à elle-même & aux plus secrètes inclinations de la nature, afin de passer dans un état entièrement deiforme en son fond & en toutes ses puissances. C'est pourquoy outre ce qu'elle en a écrit en divers endroits de sa relation elle dit dans une lettre : Quand je parle de Croix, ne pensez pas que je veuille parler des peines, des afflictions & des contradictions exterieures. Ce ne sont point ces choses là qui font souffrir ; mais c'est une certaine conduite de Dieu sur l'ame qui est plus pénible à la nature que ne sont les tortures & les gênes. Je vous vois dans l'impatience de sçavoir si j'ay tant souffert. Oûi, mon cœur ne vous peut rien celer ; mais je ne suis pas encore au bout. Obtenez moy la grace de tout supporter, ce sera en échange de ce que j'ay enduré pour vous.

*A son  
fils du 1  
Septem-  
bre 1643*

Enfin, il n'y a sorte de souffrance, par laquelle cette Mere n'ait été éprouvée dans la dernière rigueur. Et pour une dernière preuve de sa patience il suffit de dire qu'elle étoit la victime de Dieu, elle s'étoit offerte à luy en cette qualité, il l'avoit acceptée de sa part, elle s'en donnoit le nom par devotion, & elle en a parfaitement rempli le sens & les devoirs. Or quand on parle d'une victime, on entend une creature consacrée à la souffrance & destinée au sacrifice. Je finiray cette matiere en rapportant les paroles d'une lettre qu'elle a écrite à une Supérieure de Tours, par lesquelles elle luy témoigne qu'elle étoit toute destinée à la Croix, & que les souffrances étoient son partage : J'ay eû, dit-elle, de grandes fatigues jusques à présent, mais je suis destinée à la Croix. Priez nôtre bon JESUS qu'il me la fasse porter pour sa plus grande gloire, & que par ses travaux je sois vivifiée pour le suivre en ce monde tant qu'il luy plaira. Chere Mere, je vous le dis, les travaux sont mon partage, & j'y trouve ma paix. Rendez-en grâces pour moy à celui qui m'en a si amoureusement partagée. Assurez nos cheres Meres que nous ne sommes point abbatuës sous le bois de nos Croix, & que nôtre Seigneur ayant égard à nos foiblesses y a mêlé tant de grâces & de douceurs que le poids les emporte de ce côté-là, en sorte que nous ne changerions pas l'état de la souffrance pour toutes les consolations du monde, ny celui de la pauvreté pour toute son abondance.

*Du 3.  
Septem.  
1651.*

## CHAPITRE XVIII.

*I. Elle commence avec un grand courage à rebâtir le Monastere, comme une maison qui devoit appartenir à la tres-sainte Vierge. II. Grande & solide devotion des Religieuses envers cette auguste Reine du Ciel. III. Cette divine Mere par une grace toute extraordinaire accompagne par tout la Mere de l'Incarnation, & travaille avec elle à la construction de l'edifice. IV. Ses entretiens familiers avec la sainte Vierge. V. Revelation de cette Mere de bonté à une ame sainte, que ce seroit elle-même qui retabliroit le Monastere, & qu'elle en feroit son ouvrage. VI. Elle est remise dans la Charge de Superieure, où elle souffre de grandes traverses. VII. Et avec sa charité ordinaire, elle sevelit dans le silence les personnes qui en ont été la cause.*

- I.** Yant reconnu que Dieu se vouloit servir de moy au dessein de nôtre rétablissement, toute l'averfion que j'y avois eüe se dissipa de mon esprit, que je sentis tout rempli de courage & de force pour travailler jour & nuit à cet ouvrage, que je regardois appartenir à la tres-sainte Vierge nôtre tres-bonne Mere & Superieure. Je l'appelle ainsi parce que quelque temps avant nôtre incendie la Reverende Mere de saint Athanase nôtre Superieure avoit eü une forte inspiration de luy remettre la Charge entre les mains, & de la supplier de vouloir être nôtre premiere & principale Superieure, ce que nous avions fait avec grande solemnité, luy rendant nos hommages & la reconnoissant pour nôtre Superieure perpetuelle. Je la regardois donc en cette entreprise comme ma Directrice, & comme mon tout après Dieu: ainsi je n'eus pas plutôt commencé que je ressentis son assistance d'une maniere fort extraordinaire, qui est que je l'avois continuellement presente en tout ce que je faisois, & par tout où j'allois. Je ne la voyois pas des yeux du corps, mais en la maniere que le suradorable Verbe Incarné me fait l'honneur & la misericorde de se communiquer à moy, par union, amour & communication actuelle & continuelle; ce que je n'avois encore jamais experimenté au regard de la tres-sainte Vierge Mere de Dieu qu'en cette occasion, quoy que je luy eusse toujourns eu une grande devotion. Et meme outre cette union que j'avois avec elle dans mon interieur qui me faisoit luy parler avec une activité amoureuse, tres-simple & tres-forte au fond de mon ame comme à son tres-aimé fils, je la sentoissans la voir au-

prés  
venu  
com  
min  
vine  
lois  
trec  
de l'  
glise  
divin  
elle  
un n  
dans  
tion  
la m  
mais  
la de  
sain  
que  
de s  
nôt  
reve  
tre  
tres  
fille  
més  
cro  
qu'  
riv  
bon  
que  
fon  
mo  
la  
qu  
m'e  
ma  
au  
ne  
sec

près de moy, m'accompagnant par tout dans les allées & dans les venuës qu'il me falloit faire dans le bâtiment depuis qu'on eut commencé d'abattre les mafures jusques à la fin de l'edifice. Chemin faisant je m'entretenois avec elle & luy disois : allons ma divine Mere, allons voir vos ouvriers ; & selon les occurrences j'allois en haut, en bas sur les échafaudages sans aucune crainte l'entretenant toujourns de la sorte. Quelquefois je me sentoie inspirée de l'honorer par quelques-unes des Hymnes ou Antiennes de l'Eglise, & je suivois tous ces mouvemens : Je luy disois souvent : ma divine Mere gardez s'il vous plaist tous vos ouvriers ; & en effet elle les a si bien gardez que dans la construction du Monastere pas un n'a été blessé. Ma foiblesse avoit besoin de ce puissant secours dans toutes les fatigues qu'il m'a fallu supporter dans les dispositions que j'ay été obligée de faire, même avant que de commencer la maçonnerie ; trois bâtimens ne m'en auroient pas tant donné, mais j'y experimentois ce que nôtre Seigneur dit de son joug, par la douceur & suavité que je ressentois de la compagnie de la tres-sainte Mere. Depuis ce temps là j'ay sçeu par la communication que j'ay eue avec une personne fort chérie de Dieu, & qui reçoit de sa bonté des graces bien particulieres, que quelque temps après nôtre incendie, la sainte Vierge dans une vision intellectuelle luy revela & l'assura que c'étoit elle qui repareroit les ruines de nôtre maison, & qu'elle en auroit soin. Elle luy revela encore d'autres secrets pour lesquels, elle luy dit : Ne crois tu pas cela, ma fille ? Elle luy reparti : Oûi, je le croy. Elle luy demanda la même chose jusques à trois fois, & elle, pour preuve qu'elle croyoit cette divine Mere, le signa de son sang. Je n'ay sçeu cela qu'environ deux ans après, & elle ne sçait point ce qui m'est arrivé dans l'amoureux commerce dont il a plû à cette Mere de bonté de m'honorer. Je ne particularise point les autres secrets que cette divine Vierge revela à cette sainte ame, parce qu'ils ne font point à mon propos ; je le f'ray un jour si elle meurt devant moy, parce qu'elle m'a entierement communiqué les graces dont la divine Majesté l'a favorisée. Le mois de Juin mil six cens cinquante & un, je fus remise en la Charge de Superieure, ce qui m'engagea à de nouveaux soins & à porter de nouvelles Croix, mais bien plus pesantes que les premieres eû égard aux temps, & aux diverses circonstances qui m'ont bien fait ressentir leurs épinés, dans lesquelles je n'ay trouvé du soulagement que dans les secours de nôtre divine Mere & mediatrice auprès de son fils. Je

ne puis pour plusieurs raisons en produire les particularitez ; il suffit de dire que ce qui me faisoit de la peine, n'étoit point l'embaras de nos bâtimens ny l'inquietude des dettes qui ont suivy le rétablissement de nôtre Communauté, car la bonté divine y a donné une si grande benediction, que les personnes qui ont eu la connoissance de nos affaires, & qui sçavent juger des choses selon Dieu, disent qu'il y a eu du miracle, comparant ce qu'ils ont veu, à ce qu'ils voyent aujourd'huy. A Dieu, & à son bien-aimé Fils, & à la tres-sainte Vierge en soit l'honneur & la louange : Car si plusieurs bonnes ames nous ont assistées, ç'a été par leurs saintes inspirations, & ils sçauront bien les en recompenser au centuple dès cette vie, & leur donner la gloire eternelle en l'autre.

### ADDIT I O N.

**I**E me suis efforcé de donner au Chapitre precedent une juste idée de la patience heroïque de la Mere de l'Incarnation : Mais quelques efforts que j'aye pû faire, je suis contraint d'avouer que mes paroles n'ont pû égaler le merite de la chose. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que cette grande patience fut molle & qu'elle demeurât dans cette pusillanimité & bassesse de cœur qui accompagne assez souvent la pratique de cette vertu. Dieu luy avoit donné la patience & toutes les autres vertus dans un degré d'eminence qu'il seroit difficile d'égalier ; Mais sur tout il l'avoit avanta-gée d'une generosité & grandeur de courage qui peut être mise au nombre des plus rares de son sexe.

Quelle generosité ne fit-elle pas paroître lorsque par le commandement de Dieu, il luy fallut vaincre toutes les tendresses maternelles pour abandonner son fils dans le temps qu'elle luy étoit le plus nécessaire, & pour l'immoler à sa providence par une foy heroïque & semblable à celle d'Abraham ? Quelle force & quelle grandeur de courage ne luy a pas été nécessaire pour quitter son país, ses parens, ses connoissances & toutes les douceurs de la France, pour s'exposer aux perils de plus de mille lieues de mer & à la barbarie des hommes les plus sauvages qui fussent sous le Ciel : avec combien de cœur & de genereuse resolution ne s'est-elle pas comportée dans la conduite des grandes affaires qu'elle a eu à traiter de tout temps & avec toutes sortes de personnes ?

Elle entreprenoit avec une force d'esprit admirable les desseins qu'elle estimoit être à la gloire de Dieu, & les conduisoit à leur

perfo  
au tr  
roïtr  
cont  
trav  
ner r  
Q  
capa  
gene  
mon  
qu'e  
d'esp  
sans  
vais  
P  
mais  
reco  
mier  
Car  
ne le  
luy  
que  
T  
Car  
les c  
là ;  
mier  
trui  
pou  
pre  
pou  
con  
lant  
qui  
les  
avo  
C  
de r  
inc  
ten

## DE L'INCARNATION.

perfection avec une constance & une fermeté inébranlable, passant au travers des difficultez qui s'opposoient & ne faisant jamais paroître la moindre foiblesse de cœur pour grandes que fussent les contradictions. Ce n'est pas qu'elle fût insensible à la peine & au travail, mais sa generosité la faisoit passer par dessus, sans en donner même des marques exterieurement.

Quoy qu'il arrivât dans la poursuite de ses desseins, rien n'étoit capable de l'abatre ny de l'ébranler. S'ils ne réussissoient pas, sa generosité ne paroissoit pas moins à vaincre l'adversité qu'à surmonter les obstacles qui s'étoient presentez: Car quelque succès qu'eussent les affaires on la voioit toujours dans une même égalité d'esprit; toujours contente, toujours douce, toujours tranquille; sans empressement, sans inquietude & sans aucune marque de mauvaise humeur.

Pour desesperées que fussent les affaires, elle ne desespéroit jamais, & quand tout étoit renversé, elle étoit toujours prête de recommencer. Si l'issue n'en étoit pas plus favorable que la première fois, elle n'étoit pas moins contente que si tout eût réüssi: Car comme elle n'entreprendoit que des affaires de Dieu, & qu'elle ne les poursuivoit que pour sa gloire, les bons & les mauvais succès luy étoient égaux dans l'accomplissement de sa volonté dans laquelle seule elle étoit persuadée qu'il étoit glorifié.

Tout cela se remarque dans son établissement dans le Canada: Car elle eût besoin d'un courage plus que d'homme pour surmonter les obstacles infinis qui se presenterent tant en France qu'en ce pais là, soit de la part des demons, soit du côté des hommes, même des mieux intentionnez & des plus Saints. Tous ses travaux furent d'étruits quasi en un moment, & elle n'eut pas moins de generosité pour en souffrir la perte qu'elle avoit eu de courage à les entreprendre. Nonobstant cette disgrâce elle eut encore assez de cœur pour se rétablir & pour dissiper par sa constance des obstacles & des contradictions plus grandes encore que les premières: & en travaillant elle étoit disposée d'en souffrir une seconde fois la privation qui sembloit être toute proche, parce que c'étoit dans le temps que les Hiroquois faisoient le plus de ravage dans le pais, & qu'il n'y avoit rien d'assuré dans Québec ny dans tout le Canada.

Cette humble & genereuse Mere témoigne tout ce que je viens de rapporter dans une Lettre où elle dit: Ne pensez pas que nôtre incendie & toutes les incommoditez qui l'accompagnent m'abattent le cœur, non, lorsque j'ay commencé icy nôtre établissement,

*A son  
fils du  
17. Se-  
tembre  
1631.*

ç'a été sur l'appuy de la divine providence. Nous avions seulement de quoy vivre, & pour le reste, sçavoir pour nous bâtir, pour nous meubler, & pour aider nos pauvres Sauvages, elle nous l'avoit donné par les secrets ressorts de sa bonté. Ses soins ny ses tendresses ne sont pas racourcies, & je croy qu'elle m'aidera & fortifiera dans tous les travaux que je vas entreprendre, & en ceux qu'elle permettra m'arriver : Car de mon côté je vous assure que je suis une tres-imbecille créature, & c'est en cela que reluira davantage la magnificence de sa gloire.

Ces dernières paroles témoignent que sa générosité n'étoit pas une ambition ny une envie & une ardeur dereglée de paroître, puisqu'elle avoit qu'elle n'étoit d'elle-même qu'une tres-vile & tres-imbecille créature. Ce n'étoit pas non plus une vertu purement naturelle comme l'on en remarque dans les grands courages qui ne peuvent concevoir ny entreprendre que de grands desseins. Mais c'étoit une générosité naturelle élevée & fortifiée par l'esperance, ou plutôt par l'assurance du secours de Dieu, comme étoit celle de saint Paul, qui confessoit qu'il n'étoit rien, mais qui disoit en même-temps qu'il pouvoit tout par la vertu de celui qui le fortifioit. Aussi la générosité de cette Mere se portoit non seulement aux choses que la raison humaine luy faisoit voir comme possibles, mais encore à celles dont la providence de Dieu se rendoit la maîtresse & qu'elle faisoit paroître comme impossibles à la nature. Car elle avoit expérimenté mille fois que les affaires du Canada tant générales que particulières étoient d'un ordre tout différent de celles du commun, parce qu'encore que l'on les entreprit avec toute la prudence possible, on les voioit néanmoins réussir tout au contraire de ce que l'on s'étoit proposé; Dieu voulant montrer par cette conduite qu'il étoit le maître de son Eglise, & qu'encore qu'il se servit des hommes pour accomplir ses desseins, il n'appartenoit qu'à luy d'en jeter les fondemens.

Avec cette générosité donc plus surnaturelle qu'humaine nôtre courageuse Mere entreprit de relever son Monastere par le conseil des plus sages du Canada, mais contre le sentiment de toute la France, où la nouvelle de l'embrasement de son Monastere étant arrivée, on la sollicita de tout côtez de se servir de cette occasion pour retourner dans son Monastere de Tours. Je l'en pressay moy-même assez fortement, luy représentant qu'il y avoit de l'apparence que Dieu se contentoit des services qu'elle luy avoit rendus jusques alors, qu'il avoit assez déclaré sa vo-

lont  
fonna  
nou  
feu  
brû  
stru  
voic  
don  
je su  
rion  
ma  
traï  
sign  
je lu  
de l  
ay c  
mer  
mo  
re c  
dan  
un  
I  
app  
noir  
à ne  
ple  
ext  
vrie  
du  
vai  
lite  
de  
il f  
de  
ses  
sift  
ma  
sue  
vra

lonté par l'accident qui luy étoit arrivé, & qu'il n'y avoit per-  
 sonne qui ne crût que ce seroit une imprudence de se bâtir de  
 nouveau dans un temps auquel les Hiroquois mettoient tout à  
 feu & à sang & qui ne la menaçoient de rien moins que de la  
 brûler elle-même avec tous les édifices qu'elle auroit fait con-  
 struire. Je ne scay pas la réponse qu'elle fit aux autres, mais  
 voicy ce qu'elle m'écrivit : Je suis aussi assurée que Dieu m'a  
 donné la vocation pour travailler à nôtre rétablissement, que  
 je suis assurée que je mourray un jour, encore que nous igno-  
 rions ce que le pays deviendra. Je me sens aussi forte en  
 ma vocation que jamais, & néanmoins toute disposée à ma re-  
 traite en France toutesfois & quantes qu'il plaira à Dieu de me la  
 signifier par ceux qui me tiennent sa place. Et sur la demande que  
 je luy avois faite d'où venoit cette grande assurance qu'elle avoit  
 de la volonté de Dieu, elle me répondit : Quant à ce que je vous  
 ay dit que j'étois assurée de la volonté de Dieu en nôtre rétablisse-  
 ment, cela c'est fait par ses puissantes touches, & par ses divins  
 mouvemens qui m'emportoient si continuellement en cette affai-  
 re qu'il fallut obéir sans remise. Et j'y ay été encore confirmée  
 dans les suites, par sa continuelle assistance qui ne m'a pas manqué  
 un seul moment.

9. Se-  
 ptembre  
 1652.

La resolution étant donc prise de rebâtir le Monastere, elle s'y  
 appliqua avec une ferveur non pareille, & d'un courage qui don-  
 noit de l'admiration à tout le monde, elle commença elle-même  
 à nettoyer les fondemens sur lesquels il falloit rebâtir. A son exem-  
 ple les autres Religieuses se mirent à y travailler avec elle, leur  
 extrême pauvreté ne leur permettant pas de louer autant d'ou-  
 vriers qu'il étoit nécessaire. Plusieurs personnes de piété touchées  
 du zele de ces saintes Filles se joignirent à elle dans ce grand tra-  
 vail; de sorte qu'il n'y eût pas plus d'émulation parmi les Israë-  
 lites quand ils rebâtirent le Temple de Dieu après la captivité  
 de Babylone qu'il y en eût parmi ces ferventes Religieuses quand  
 il fallut relever leur Santuaire de ses ruines. Ainsi les fondemens  
 de cet édifice étant cimentez des sueurs de tant de chastes Epou-  
 ses de Jesus. Christ, peut-on douter de sa solidité & qu'il ne sub-  
 siste jusqu'à la fin des siècles, comme l'Eglise, qui ne pourra ja-  
 mais être renversée, parce qu'elle est cimentée du sang & des  
 sueurs de leur Epoux.

Ce fut encore toute autre chose dans la continuation de l'ou-  
 vrage. Pendant la nuit elle meditoit & dispoit ce qui étoit à

faire, & durant le jour elle étoit infatigable au travail. Elle marchoit sans crainte sur les échaffauts & sur les murs, & montoit dans des échelles fort hautes, & dans des lieux fort dangereux. Mais il n'y avoit point de danger pour elle, la sainte Vierge l'accompagnant par tout, non seulement d'une maniere intellectuelle, mais encore par une présence d'expérience & presque sensible. Tantôt elle conféroit avec cette mere de bonté de la maniere qu'elle vouloit que les choses fussent faites, car c'étoit son ouvrage, & c'étoit elle qui fournissoit les moyens de le conduire à sa perfection : tantôt elle s'entretenoit avec les ouvriers, leur assignant leur travail, les accompagnant par tout, les pressant & les encourageant à refaire la maison de Dieu, mais d'une maniere si douce, qu'ils travailloient autant par devotion, que pour leurs propres interests.

La main de Dieu parut evidemment dans l'execution de ce dessein, & il étoit tout visible que la sainte Vierge travailloit plus que nôtre Mere & que tous les ouvriers. Tous ceux qui voyoient le progres du bâtiment étoient ravis, & il n'y avoit personne qui ne crût qu'il y avoit du miracle. Il sembloit que les murs s'élevassent d'eux-mêmes, car quand on comparoit le travail des ouvriers avec l'ouvrage qui paroissoit, on voioit evidemment qu'il n'avoit pas été suffisant pour le produire. Et en effet les travaux avancerent avec tant de benediction, que quinze mois après l'incendie, les bâtimens furent en état de loger les Religieuses. Outre ce progres insensible des bâtimens que je ne doute point avoir épargné de grandes dépenses, la providence de la sainte Vierge parut encore d'une autre maniere, qui est que tout le reste s'est quasi fait sans qu'il en ait rien coûté, & l'on ne sçait comment. Voicy comme nôtre Mere explique les admirables providences de cette divine restauratrice: Vous êtes en peine de ce que je vous ay dit qu'il y a eu du miracle dans nôtre rétablissement. Il y en a eu en effet. Nous avons tout perdu, & nôtre incendie nous avoit mis à nud de toutes choses. Nous avons fait rebatir nôtre Monastere, nous sommes vétuës, nous sommes remeublées, & pour tout cela il nous a fallu faire pour plus de trente mille livres de dépenses. L'on nous a seulement prêté huit mille livres sur le pais, lesquelles n'en valent pas six de France. Nous n'avons eu que tres-peu d'aumônes dont une partie a servy à nous vêtir, & l'autre à acheter un peu de grain. De tout cela il ne nous reste que quatre mille livres à payer, encore la personne à qui nous les devons,

nous

En son  
supplé-  
ment.

nous donne le fonds après sa mort s'en réservant l'usufruit durant sa vie. Enfin il y a plus de vingt quatre mille livres de la pure providence. Car j'aurois de la peine à dire d'où cela est venu. Ce n'est pas de nôtre revenu ordinaire, car il n'est pas capable de nous entretenir en un païs comme celuy-cy, où il faut faire des frais immenses, & où l'on souffre des pertes continuelles, soit de peu, soit de beaucoup, en sorte que sans un miracle tout évident nous ne pourrions subsister, & nous n'aurions pû faire ce qui paroît depuis nôtre incendie.

J'ay rapporté ces choses peut-être trop en détail; Mais j'ay cru le devoir faire, parce qu'il n'y a rien qui montre davantage l'amoureuse providence de Dieu envers nôtre Mere, ny qui prouve plus efficacement que le dépouillement de toutes choses où il l'avoit reduite n'étoit qu'une épreuve de sa vertu qu'il vouloit relever par des faveurs plus magnifiques. Enfin cette genereuse Mere se comporta dans tous ces travaux avec une allegresse inconcevable, & elle ne se donna point de repos qu'elle n'eût mis le Monastere dans l'état où il se voit à present, c'est à dire une fois plus grand qu'il n'étoit la premiere fois, en sorte qu'on peut dire ce que l'écriture rapporte de la réedification du Temple de Salomon dont je viens de parler, que la gloire de cette seconde maison est plus grande que n'étoit celle de la premiere.

Mais à mesure que l'edifice avançoit à sa perfection, la Mere de saint Joseph que j'ay laissée au chapitre precedent dans les langueurs de plusieurs maladies mortelles approchoit de sa fin. Tous ses maux redoublerent, & ses douleurs l'épuiserent de telle sorte qu'on fut obligé de luy donner le saint Viatique & l'Extrême-Onction le quatrieme de Mars de l'année mil six cens cinquante-deux. Dieu néanmoins la laissa encore un mois dans le monde pour achever de faire son pugatoire par des peines des plus extremes tant de corps que d'esprit. Car il faut remarquer qu'encore que cette ame pure & innocente fût parfaitement disposée à faire & à souffrir tout ce qu'il plairoit à Dieu de luy ordonner, elle apprehendoit néanmoins naturellement trois choses, sçavoir une maladie qui exigeât des services fâcheux à la malade & incommodes à ses Infirmieres: une douleur excessive & trop aiguë, de peur que sa foiblesse ne fît faire naufrage à sa patience: Et un delaisement interieur semblable à ceux qu'elle avoit soufferts autrefois. Dieu permit qu'elle passât par ces trois épreuves afin qu'elle sortît de ce monde toute pure & en état de jouir de son

Epoux. Car outre ses maladies ordinaires dont j'ay parlé, elle devint tellement hydropique qu'on ne crut pas qu'il y eût de remède qu'en luy faisant des ouvertures aux jambes, pour faire écouler les eaux qui l'alloient suffoquer. La resolution en étant prise le Chirurgien luy fit des incisions si grandes & si profondes, qu'on voyoit la membrane de l'os. Dans une operation si douloureuse elle ne fit que s'écrier : Ah, mon Jesus ; puis s'appercevant de sa plainte quoy qu'elle fût fort innocente, Hélas, dit-elle, que je suis sensible, pardonnez-moy la mauvaise édification que je vous donne par mon impatience. Ce remède qui fut appliqué la semaine Sainte, n'eut autre effet que de luy faire tenir compagnie à son Sauveur dans le temps de ses souffrances, car elle n'en fut nullement soulagée, Je ne dis rien des douleurs qu'elle souffroit quand on pensoit les playes. Mais enfin ce Chirurgien voyant que la cancrene s'emparoit de ses jambes, appliqua un dernier appareil dans ces grandes ouvertures qui luy causa des douleurs si cuisantes, si aiguës & si continuelles, qu'on croioit à tous momens qu'elle allât expirer.

Les incommoditez du lieu où elle étoit furent le comble de ses peines, car le Monastere ayant été brûlé & réduit en cendres trois mois auparavant, les Religieuses étoient toutes logées dans une chambre assez petite qui leur servoit pour toutes leurs necessitez & où elles avoient leurs lits en forme de cabanes les uns sur les autres, comme on voit dans les boutiques de marchands ces rayons de planches où ils rangent leurs marchandises. Elle étoit couchée sur un de ces ais ou de ces rayons, où il ne se pouvoit faire qu'elle ne fût extrêmement incommodée par le bruit continu des petites écolieres par le chant & la psalmodie des Religieuses, & par le raisonnement que faisoit un plancher d'ais par les sandales de bois dont les Religieuses étoient obligées de se servir, le feu leur ayant consumé leurs chaussures ordinaires. Il ne se pouvoit, dis je, faire que toutes ces peines n'aigrissent beaucoup ses douleurs, sans parler de la fumée qui excitoit sans cesse le toux, & alteroit son poumon, ny de mille autres incommoditez qui se rencontrent dans les maisons de ceux qui ont tout perdu par un grand incendie.

Ces tourmens néanmoins ne luy sembloient rien en comparaison des angoisses & des abandonnemens interieurs qu'elle souffroit en son ame. Elle avoit assez souvent senti ces sortes de croix & de délaissemens, mais ce coup qui fut le dernier de ceux

que  
Il et  
son a  
& ce  
Ciel  
jama  
Dieu  
de se  
que  
Dieu  
nier  
de f  
cela  
qu'o  
& d  
toie  
tez  
que  
gieu  
renc  
Sœu  
nites  
la R  
je m  
tre  
je p  
tre  
prie  
voc  
Die  
son  
de  
Me  
tres  
& c  
bien  
Et j  
tes  
vou  
gae

que la Justice divine luy fit ressentir fut le plus violent de tous. Il est à croire qu'il la purifia jusques au vif, & qu'il emporta de son ame le reste de ses taches. Elle parloit de Dieu incessamment, & cependant il luy sembloit qu'elle ne croioit pas qu'il fût ny au Ciel ny en la terre. Elle l'aimoit du plus pur amour qu'elle eût jamais fait, & cependant elle ne connoissoit pas qu'elle aimoit, Dieu luy ayant ôté la vûë & la reflexion des operations saintes de son ame. En un mot, elle faisoit amoureuxment cette plainte que Nôtre-Seigneur fit à son pere dans la croix: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné?* C'étoit certes dans les derniers jours de sa vie qu'elle ne vivoit plus que de foy & de croix; de foy par ses délaissemens, & de croix par ses souffrances. Et cela étoit si peu connu de ceux à qui elle n'ouvroit pas son cœur, qu'on eût dit que son ame nageoit dans le baume des douceurs & des consolations celestes. Tous ses entretiens avec Dieu n'étoient que d'amour, de soumission & de resignation à ses volontez, elle ne parloit avec les personnes qui luy rendoient visite, que des biens de l'autre vie, des richesses de la pauvreté Religieuse, & de la fidelité que ceux qui y sont appellez doivent rendre à leur vocation. Ah! que je suis heureuse, disoit-elle à ses Sœurs, de mourir en un lieu pauvre, & d'être privée des petites delices de la France! Ecrivez, je vous prie, à Monsieur de la Rochelle, à mes parens & à nos cheres Meres de France, que je meurs tres contente de les avoir tous quittez pour l'amour de nôtre Seigneur. Ah! que je suis satisfaite d'avoir abandonné ce que je pouvois esperer dans le monde! Que mon ame est contente d'être venue en ces nouvelles terres: faites leur sçavoir, & je vous prie de n'y pas manquer, les grands biens que je ressens de ma vocation au païs des Sauvages. Elle ne se pouvoit lasser de benir Dieu de ces grandes graces; & elle disoit toutes ces choses dans son abandon interieur où elle jouïssoit de cette secreta & profonde paix qui n'exclud pas les souffrances. Puis s'adressant à la Mere de l'Incarnation, elle luy dit en particulier: Et vous, matres chere Mere; je vous suis infiniment obligée de tous vos soins & de la charité que vous avez euë pour moy depuis que j'ay le bien de vous connoître; je vous en remercie de tout mon cœur: Et je vous demande pardon de toutes les peines que je vous ay faites dans les premieres années que vous avez été ma Superieure, vous suppliant de vous ressouvenir qu'elle en a été la cause, & que dans mon cœur j'ay toujourns eu pour vous une profonde vene-

ration & un tres-sensible amour. Au reste vous avez beaucoup souffert depuis que vous êtes en Canada, mais j'ose vous predire que vous n'êtes pas au bout, & qu'il vous reste encore beaucoup davantage à souffrir.

Ces peines qu'elle avoit faites à la Mere de l'Incarnation & dont elle luy demandoit pardon, étoient mille petites traverses qu'elle luy avoit suscitées par l'ordre de ses Superieurs, qui voulant éprouver cette union continuelle qu'elle avoit avec Dieu & cette paix profonde & immuable qui la faisoit admirer en toutes sortes d'évenemens, s'étoient servis d'elle pour l'exercer. Ces peines étoient bien innocentes, mais elles ne laissoient pas d'être extrêmement sensibles à un cœur qui aimoit & qui étoit obligé d'agir contre l'inclination de son amour; C'est pourquoy elle en conservoit encore de la douleur à l'heure de sa mort, & ce sentiment la pressoit d'en faire satisfaction. Dieu qui a ses temps de consolation aussi bien que de rigueur, ne voulant pas que son Epouse passât de cette vie dans l'état de souffrances où il l'avoit reduite, luy donna trois jours avant sa mort un avant goût du Paradis. Ses peines interieures luy furent ôtées, & les douleurs de son corps apaisées, en sorte que ce n'étoit plus que joyes & delices dans son cœur. Alors elle prit l'occasion de dire au Reverend Pere Hierôme Lallemand qui étoit son Directeur depuis quelques années: Je sçay, mon Reverend Pere que nôtre Seigneur a promis à ceux qui quitteroient toutes choses pour le suivre le centuple dès cette vie, & la vie éternelle en l'autre. Pour le centuple dès cette vie, je confesse l'avoir reçu & j'en suis pleinement satisfaite; pour la vie éternelle, je l'attends bien-tôt de sa bonté.

Elle renouvela ses vœux, demanda pardon aux assistans, remercia le Reverend Pere Ragueneau Superieur des Missions, des grandes assistances qu'il avoit renduës à leur Maison depuis leur incendie, le suppliant de continuer ses bonnes volontez envers ses cheres Sœurs. Elle rendit ses actions de graces aux Medecins qui l'avoient assistée, les assurant que pour recompense de leurs peines elle prioit Dieu pour eux dans le Ciel. Et quoy qu'elle baissât de moment en moment, elle avoit néanmoins l'esprit si present & si libre, que parlant à ses Sœurs un peu devant sa mort elle les entretenoit de son enterrement & de ses circonstances comme si c'eût été un autre qui eût dû mourir: Comme vous êtes peu, leur disoit-elle, il ne faut pas que vous preniez la peine de me porter en terre; servez-vous des mains d'autres personnes: ce tra-

vail  
les c  
Relig  
l'aut  
se de  
s'env  
faiso  
Nos  
nous  
la tr  
Lo  
dans  
geme  
faiso  
refig  
conn  
son a  
mil s  
saint  
des E  
les de  
qu'au  
echa  
favo  
n'y e  
tres p  
titud  
fento  
de sa  
sa m  
Le  
dit v  
Relig  
qui a  
d'elle  
Pour  
saint  
avec  
cœur  
sur sc

vail vous empêcheroit de prier & de louer Dieu, & de bien garder les ceremonies que l'Eglise a ordonnées pour l'enterrement des Religieuses. Puis prenant les ceremonies de la sepulture l'une après l'autre, elle leur en expliquoit les mysteres avec une merveilleuse douceur & tranquillité. Lorsqu'on y pensoit le moins son esprit s'envoloit au Ciel d'où il revenoit remply de merveilles dont elle faisoit le recit. Surquoy la Mere de l'Incarnation dit ces paroles: Nos cœurs étoient frappez de deux fortes passions: La joye que nous avions de la voir dans ces hautes dispositions les dilatoit, & la tristesse de la perte que nous allions faire les resserroit.

Lorsqu'elle étoit dans des dispositions si edifiantes elle tomba dans l'agonie qui dura vingt-quatre heures, sans perdre ny le jugement ny la parole. Elle répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit: Elle formoit tous les actes d'amour, de soumission, & de resignation qu'on luy suggeroit, & même en expirant, elle fit connoître qu'elle étoit présente à soy & attentive au voyage, que son ame alloit faire. Enfin le quatrième jour d'Avril de l'année mil six cens cinquante deux, sur les huit heures du soir cette ame sainte sortit de ce monde pour aller vivre dans le Ciel de la vie des Bien-heureux. Son visage en mourant ( ce sont icy les paroles de la Mere de l'Incarnation ) parut si beau & si Angelique, qu'au lieu de nous donner de la douleur, nous fit ressentir un echantillon de sa gloire, par une onction interieure si douce & si savoureuse qu'elle remplit nos cœurs d'une joye toute celeste. Il n'y en eut pas une de nous qui n'experimentât l'effet d'une grace tres presente & fort extraordinaire, & qui n'eut comme une certitude que nous avions une fidele Avocate auprès de Dieu. On se sentoit porté à l'invoquer, & en l'invoquant on ressentoit l'effet de sa demande. Plusieurs personnes en ont eu l'experience après sa mort.

Le même soir & quasi à la même heure qu'elle expira, elle rendit visite à ses bonnes Meres de Tours. Il y avoit une excellente Religieuse Converse nommée Sœur Elizabeth de sainte Marthe, qui avoit été comme sa Mere nourrice, & qui avoit eu un soin d'elle tout particulier lorsqu'elle n'étoit encore que pensionnaire. Pour reconnaissance de tant de bons offices, la Mere Marie de saint Joseph avoit contracté une amitié particuliere & toute sainte avec cette bonne Sœur: & même afin de conserver cette union de cœurs & de volonteze dans la separation des corps, lorsqu'elle étoit sur son depart pour le Canada, elles firent une societé de biens

600 LA VIE DE LA MERE MARIE  
spirituels se rendant communs les merites qu'elles pourroient ac-  
querir devant Dieu par la pratique des bonnes œuvres. Or com-  
me les amitez des Saints sont sincerés, & qu'elles durent même  
après la mort, à peine eut-elle rendu l'esprit qu'elle apparut à  
Sœur Elizabeth & luy recommanda de se disposer à la suivre, afin  
que leurs ames qui avoient été si unies pendant leur vie ne fus-  
sent point separées en leur mort. Cette bonne Sœur se leva aussi-  
tôt, & quoy que ce fût une heure indûë elle alla trouver sa Supe-  
rieure, & luy dit que la Mere Marie de saint Joseph luy étoit ap-  
parue, qu'elle luy avoit commandé de se preparer à la mort, &  
qu'elle mourroit assurément en peu de jours. Ayant dit cela elle  
s'en retourna coucher & passa le reste de la nuit dans une gran-  
de paix. Au même moment que cette bien-heureuse defunte par-  
loit à Sœur Elizabeth, une autre Religieuse qui avoit receu de  
cette bonne Sœur les mêmes offices de charité que la Mere de  
saint Joseph & qui venoit de sortir de sa Cellule, eut le sentiment  
de cette vision, car se mettant sur sa couche elle eut une si forte  
impression que cette Sœur qu'elle venoit de quitter pleine de vie &  
de santé mourroit en peu de jours, qu'elle fut contrainte de se  
lever pour faire devant son Crucifix un acte de resignation parce  
qu'elle l'aimoit tendrement à cause de sa vertu. Le lendemain  
Sœur Elizabeth se trouvant à la recreation en compagnie de sept  
ou huit Religieuses elle leur imposa silence disant qu'elle avoit veu  
quelque chose de beau durant son sommeil. Alors voyant que les  
autres l'écoutoient attentivement, elle prit cette autre Religieuse  
dont je viens de parler par le bras & dit à la compagnie : si j'étois  
ma fille que voila, je croirois que ma fille de Canada seroit mor-  
te, & que je mourrois moy-même en peu de jours. Mais sans  
m'arrêter à ce qu'elle a dans l'esprit, j'ay veu cette nuit, ma Mere  
Marie de saint Joseph toute réplendissante de lumiere, avec une  
beauté ravissante & une majesté incomparable, laquelle me faisant  
signe de la main, m'a dit : Ma fille suivez-moy, il est temps de  
partir, & que nous soyons unies ensemble dans un même lieu. Cette  
troisième Religieuse ne dit rien de ce qui luy étoit arrivé durant la  
nuit voulant voir en silence quelle seroit l'issuë de cette vision. Le  
Jeudy suivant à la même heure quelle avoit eu l'impression de la  
mort prochaine de Sœur Elizabeth, cette devote Sœur fut saisie  
d'un mal de côté si violent, qu'elle fut obligée de rompre le silence  
de la nuit & d'appeller l'autre pour se faire soulager ; mais tout  
le soulagement qu'elle en peut recevoir fut inutile, parce qu'elle

DE L'INCARNATION.

610

mourut le dix-septième du même mois, n'ayant survécu que de treize jours la Mere Marie de saint Joseph, qu'elle suivit dans le Ciel selon l'ordre qu'elle luy en avoit donné de la part de Dieu.

Pendant que l'ame de cette bien heureuse defunte étoit à Tours, on se dispoisoit de faire les obsèques de son corps en Canada. Le Convoy ne se fit pas avec la pompe & la magnificence de l'Europe. Il se fit néanmoins avec tout ce qu'il y avoit d'honorable dans le pays, & avec les regrets tant des François que des Sauvages qui l'avoient chérie comme une grande servante de Dieu pendant sa vie, & qui l'honoroient comme une sainte après sa mort. Mais celle qui la regreta le plus, autant qu'elle étoit capable de tristesse & de regret, fut la Mere de l'Incarnation, qui declare ses sentimens en cette maniere: Il a plû à Nôtre-Seigneur nous faire encore ressentir cette année la pesanteur de sa main nous ayant enlevé nôtre chere Mere Marie de saint Joseph. C'étoit ma fidele compagne dans mes aventures & dans mes petits travaux, par où vous voyez que sa mort m'est une privation bien sensible. Mais il faut se soumettre à ses volontez, & plier le col sous les ordres de sa providence. Il n'y a point de privation ny de solitude où Dieu est.

*Dans  
une let-  
tre à  
son fils.  
1652.*

Il n'y avoit pas une heure que les obsèques étoient achevées qu'elle apparût encore à un homme remarquable pour sa qualité & pour sa vertu. Il s'en alloit à une lieuë de Quebec pour quelque action de charité envers le prochain, & lors qu'il fut proche de l'enclos du Monastere, elle se presenta à luy dans une grande majesté, & le visage tout éclatant de gloire. Elle ne luy dit rien de paroles, mais elle luy parla par des effets: Car de ses yeux qui étoient admirablement beaux sortoient deux rayons de lumiere, qui luy penetroient jusques au cœur, comme si elle luy eût voulu communiquer un rayon de la felicité dont elle jouïssoit; parce que son ame fut remplie en ce moment d'une consolation si abondante, & embrazée d'un amour de Dieu si vehement qu'il en pensa mourir sur la place, mais elle le soutenoit de crainte que la grace qu'elle luy faisoit ne passât jusques à cet excés. Elle l'accompagna jusques au lieu où sa charité le portoit, & à son retour, elle se representa à luy de la même maniere & en la même gloire que la premiere fois, & luy découvrit des secrets admirables, dont la Mere de l'Incarnation, de qui j'ay appris ce que j'écris, n'a pas jugé à propos de dire les particularitez.

Le lendemain la même personne ayant marché heureusement

sur le grand Fleuve de saint Laurent qui étoit glacé, pour aller dans l'Île d'Orléans, distante de Québec d'environ deux lieues; fut délivré d'un grand peril par le secours de cette bienheureuse Déesse. Après qu'il se fût acquité des services qu'il étoit allé rendre à la Colonie Huronne qui s'étoit retirée dans cette Ile apres la persecution des Hiroquois, il crut qu'il s'en retourneroit avec la même assurance qu'il y étoit allé. Mais il ne prenoit pas garde que le flux de la mer favorisé de la chaleur du Printemps avoit enlevé & rompu les glaces, en sorte qu'il n'y avoit plus qu'une petite croûte que le froid de la nuit avoit formée & qui faisoit paroître le Fleuve entierement pris comme auparavant. Il marche donc sur cette petite glace sans y faire reflexion, mais étant dés-ja assez avancé sur le Fleuve il entendit la voix de la Mere Marie de saint Joseph qui luy dit d'un ton assez ferme: Demeurez là, ne voyez vous pas le danger où vous êtes? Il s'arrêta aussi-tôt, & regardant autour de luy il se vid entourré d'eau des deux côtez, il perce cette petite glace avec son bâton pour voir s'il n'y en avoit point une autre plus ferme au dessous ce qui arrive quelquefois, sur laquelle il pût marcher en assurance, mais il ne trouva que des abymes & des glaçons détachés qui rouloient les uns sur les autres. Alors la crainte luy glaça le sang dans les veines, ne sçachant à quoy se résoudre. La voix néanmoins qui l'avoit si charitablement averti luy donnant de la confiance, il retourna sur ses pas, & quand il fut arrivé au bord il reconnut qu'il avoit marché un long espace de chemin sur l'eau comme sur la terre ferme. Il ne fut pas plutôt de retour qu'il alla faire le recit de cette merveille à la Mere de l'Incarnation, ayant encore l'esprit tout transporté de joye & de devotion, & il dit entre autres choses que dans le chemin qu'il fît partie sur l'eau partie sur les glaçons, il sentoit qu'une puissance extérieure & invisible le soulevoit pour empêcher qu'il n'enfonçât, & qu'il ne doutoit point que ce ne fût la Mere de saint Joseph qui luy avoit rendu cet office de charité dans une rencontre où il devoit infailliblement perir.

Depuis la precieuse mort de cette pure & innocente Vierge, beaucoup de personnes tant de la France que du Canada l'ont invoquée dans leurs necessitez tant spirituelles que corporelles, & ont déclaré qu'ils ont reçu de Dieu ce qu'ils avoient demandé par son intercession; mais comme ce n'est pas mon dessein de faire le détail de tout ce qui la touche, je passe legerement sur cette matiere.

Je diray

## DE L'INCARNATION.

603

Je diray néanmoins avant que de finir que douze ans après son decez l'Eglise du Monastere étant achevée, les Religieuses voulurent transporter son corps du lieu où il étoit dans un cimetiere qu'elles avoient fait faire sous le Chœur. Avant que d'en faire la translation, la Mere de l'Incarnation eut desir en le changeant de cercueil de voir en quel état il étoit: car encore que celui où il avoit été mis fût double, & que celui où il étoit immédiatement fût demeuré entier parce qu'il étoit de cedre, le second néanmoins dans lequel celui-cy étoit enfermé étoit déjà pourry. L'on jugea néanmoins à propos d'en faire l'ouverture en secret de crainte qu'il n'y eût de la corruption ou quelque autre chose qui pût causer de la frayeur aux jeunes Sœurs. Mais il en arriva tout autrement, car le corps étant découvert ne rendoit aucune mauvaise odeur, & bien loin de donner de la frayeur, celles qui étoient presentes furent remplies d'une joye & d'une consolation si grande qu'elles croioient être dans le Paradis. Les costes & les autres ossemens du corps étoient entiers & placez en leur lieu naturel. Il n'y avoit rien de pourry ny de corrompu, la chair étoit seulement fondue & coulée au fond du cercueil où elle s'étoit convertie dans une pâte toute blanche de l'épaisseur d'un doigt, en sorte que l'on eût dit qu'elle nageoit dans le lait. Il n'y avoit que la substance du cerveau & celle du cœur qui étoient demeurées entieres, Dieu n'ayant pas permis que le premier qui avoit été l'organe de tant de saintes pensées, ny que l'autre qui avoit conçu tant de bons desirs & fait tant d'actes d'amour fussent sujets aux loix du Sepulcre. Alors la Mere de saint Arhanase, qui étoit rentrée dans la charge, fit appeller toutes les Sœurs pour rendre à ces precieuses dépouilles les devoirs de leur charité & participer à la consolation de celles qui étoient déjà presentes. Aucune ne fut effrayée de voir & de toucher ce corps, non plus que la masse blanche ou chair consommée, comme on l'est ordinairement à la veüe des cadavres des morts; Au contraire toutes furent penetrées d'un sentiment d'amour & de devotion envers cette precieuse defunte, & c'étoit à qui baiseroit ses ossemens & luy rendoit les derniers devoirs de la pieté Chrétienne, Les ossemens étoient huileux & rendoient une odeur d'iris, tres-douce & tres-agreable. On se mit aussi-tôt à les laver, & les mains de celles qui luy rendoient ce pieux office, sentoient la même odeur. Après qu'on luy eut rendu toutes les marques d'honneur & de devotion qui luy étoient dues en cette rencontre, l'on referma le cercueil de Cedre qui s'étoit trouvé

G g g g

entier, & on le mit dans un autre tout neuf de bois commun, avec un écrit en parchemin qui fait mention de la naissance & des parens de cette grande Religieuse, de ses principales vertus & sur tout de son zele admirable pour la conversion des ames. Dans le service qui fut fait en cette occasion, le Reverend Pere Superieur des Missions fit une exhortation fort touchante sur la translation du corps, sur l'odeur de ses ossemens, sur la pâte blanche en laquelle sa chair étoit convertie, sur l'integrité de son cerveau & de son cœur, & principalement sur ses vertus heroïques. Ce precieux deposite fut mis en suite dans le caveau en un lieu commode, afin que si un jour par quelque renversement d'affaires les Religieuses étoient obligées de s'en retourner en France, elles le puissent facilement emporter avec elles.





# LA VIE DE LA MERE MARIE DE L'INCARNATION EN DIEU.

Où il est plus particulièrement parlé de son élévation  
dans la vie Mystique.

## LIVRE QUATRIEME.

### CHAPITRE I.

*I. Elle entre dans un nouvel état de victime. II. Dieu luy a communiqué la perfection contenuë dans le Sermon des huit beatitudes ; III. Ce qu'elle décrit avec une admirable modestie & humilité. IV. Des divers degrez de la pauvreté d'esprit.*



PRES avoir parlé de la construction de nôtre Monastere , je parleray de celle de mon interieur , & de l'état dans lequel nôtre Seigneur m'a conduite depuis que je suis rentrée dans la charge pour la seconde fois. C'est un état de victime continuel , mais plus spirituel & plus parfait qu'à l'ordinaire, qui en diverses manieres me consume par son esprit. Quoy qu'il soit assez difficile d'en parler , j'en diray néanmoins quelques particulari-

Gggg ij

- tez , & puisque l'obeïſſance m'y oblige je feray ce qui me ſera poſſible par l'aide du divin Eſprit qui ſans ceſſe me comble de ſes miſericordes. Et pour commencer j'oſeray dire que la bonté & la magnificence de mon divin Epoux m'a fait la grace de me communiquer les effets des divines paroles qu'il a dites dans ſon Sermon des huit beatitudes. Je ne preſume pas néanmoins que cela ſoit
- II. dans le degré de perfection qu'il les a communiquées à ces grands Saints qui ſe ſont dignement diſpoſez à recevoir ſes grandes graces , mais ſeulement ſelon qu'il luy a plû de dilater & diſpoſer mon ame , car j'attens tout de luy , & je tiens tout de luy ; de moy , je confeſſe que je ſuis le neant & l'impuiffance même capable de mettre des millions d'obſtacles à ſes ſignalées faveurs ; Le ſentiment que j'ay de moy dans la poſſeſſion de ſa divine familiarité , & de ſes magnifiques largeſſes dans mon ame , me tient au delà de l'étonnement ; car de verité je ſuis une grande pécherelle , qui commets des lâchetez ſans nombre , des puerilitez ſans fin & des foibleſſes ſans meſure. C'eſt ce qui eſt digne de grande admiration , qu'un Dieu qui a des milliers de millions d'ames qui l'aiment purement , vueille jeter les yeux ſur la dernière de ſes creatures , & luy donner une ſi grande part en ſon amour & une ſi excellente place dans ſon cœur. J'ay donc experimenter qu'il y a divers degrez en la vraye pauvreté d'eſprit. Lorsque nôtre Seigneur m'inspira la vocation à la vie Religieuſe ſa miſericorde m'en fit connoître le prix & la valeur en la façon que j'en ay pû cy-devant décrire quelques particularitez. Toute mon ame avoit une pente à cette éminente vertu que je voyois tenir le premier rang dans la vie ſublime du Fils de Dieu ; car j'étois perſuadée que toutes les autres vertus étoient renfermées en celle-là , & je voyois que ſon but n'étoit que le pur amour qui dans ſa ſimplicité ne regarde plus que Dieu ſeul. Mais je ne voyois pas encore en ce temps-là , ce que l'Eſprit de Dieu vouloit faire dans mon ame , & dans mon eſprit pour luy faire experimenter le ſubſtanciel de la véritable pauvreté d'eſprit ſpirituelle , comme il a fait depuis de temps en temps dans les changemens d'états intérieurs , par où il a plû à ſa divine Maieſté de me conduire , laquelle pour les réduire à l'unité fait aujourd'huy un véritable état de victime & de conſommation continuelle ſi épouvantable à la nature pour ſa ſubtilité , qu'il faudroit en avoir fait l'expérience pour croire juſques à quel point il réduit la creature en la plus noble portion d'elle-même. Je parle peut-être avec obſcurité , je m'en-
- IV.

tenc  
mill  
que  
vers  
pas  
ſubi  
vas  
exp  
l'am  
ſubi

C  
lens  
la p  
Pun  
nen  
cert  
van  
terr  
tion  
la g  
clin  
circ  
dan  
telle  
gile  
bon  
pre  
la p  
dre  
fiſt  
ver  
je r  
ne  
ces  
for

tends bien néanmoins, mais il ne m'est pas possible d'exprimer la milliême partie des divines impressions & des operations saintes que mon divin Epoux a faites en mon ame : & d'ailleurs les divers emplois auxquels il faut que je m'applique, ne me permettant pas de m'étendre bien au long, je me contente seulement de dire le substanciel de ce que l'esprit qui me conduit opere en moy. Je m'en vas faire néanmoins un petit discours dans le chapitre suivant pour expliquer en quelque façon ce que j'entends du dépouillement de l'ame, de l'état de victime, & de la vraye pauvreté spirituelle & substancielle.

## A D D I T I O N.

C Et état de victime où entre la Mere de l'Incarnation, & qu'elle portera jusques à la mort, est fondé sur deux excellens principes qui feront tout le sujet de ce Livre. Le premier est la pratique heroïque des maximes de l'Evangile, & le second est l'union intime & familiere avec Dieu. Ces deux principes contiennent la plus haute perfection où une ame puisse être élevée en cette vie, ainsi qu'il a plû à nôtre Seigneur de le reveler à sa servante, comme elle écrit elle-même dans un lettre dont voicy les termes. O qu'il est bon de ne souhaiter que cette sainte consommation & aneantissement qui fait que l'on n'a de la pente que pour la gloire de celuy qui seul est digne d'être : Quand on a cette inclination, l'on ne tient à gueres de choses en cette vie. Il y a deux circonstances où mon ame semble trouver son compte en attendant qu'elle ait le bonheur de se voir détachée de cette vie mortelle : En l'une elle se repaît de la pratique des maximes de l'Evangile ; en l'autre elle est dans la douce familiarité avec la Divine bonté, qui ensuite de ses divines touches permet à mon ame de prendre ses delices en elle, encore que je ne me voye que poussiere en la presence de sa Majesté. Sans ces deux aides, je ne puis comprendre comme on peut vivre en ce monde. La vie la plus sublime consiste donc en ces deux points, sçavoir en la pratique exteriere des vertus de l'Evangile, & en la familiarité interieure avec Dieu. Et je ne l'aurois jamais crû si je n'en étois assurée par une voye que je ne puis écrire sur ce papier.

*A son  
fils du 7  
Sep ebr.  
1648.*

Or la Mere de l'Incarnation a été si solidement établie sur ces deux fondemens qu'ils luy étoient devenus comme naturels, en sorte qu'il luy étoit aussi facile de les pratiquer que de respirer ; &

c'est pour cela qu'elle vient de dire qu'elle ne pouvoit comprendre comme l'on pouvoit vivre en ce monde sans ce double secours. Elle dit donc premierement que Dieu luy a fait la grace de luy donner la perfection contenuë dans le Sermon des huit beatitudes: Elle n'en parle pourtant qu'en general, mais il est juste que j'ajoute ce que je sçay de ses actions particulieres, puisque c'est ce qui doit davantage edifier.

Marth.  
18. 3.

La premiere des vertus qui composent les beatitudes Evangeliques, est la pauvreté d'esprit, laquelle se peut prendre en deux manieres: Premierement pour la pauvreté volontaire, soit qu'elle soit vouëe, comme elle l'est dans les Religieux, soit qu'elle ne le soit pas, comme elle l'a été dans plusieurs grands serviteurs de Dieu. Secondement pour une vertu qui fait que l'ame se dépoüille de son propre esprit, c'est à dire de ses propres lumieres & de sa propre conduite pour entrer dans cette enfance sainte, dont parloit le Fils de Dieu, quand il disoit à ses Apôtres: *Si vous ne devenez petits comme des enfans vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.* En ce sens la pauvreté d'esprit n'est autre que cette simplicité, Chrétienne qui passe pour folie dans l'esprit du monde, mais qui contient cette sagesse eminente que Dieu cache aux sages & aux prudens du siecle.

La Mere de l'Incarnation a donc possédé cette pauvreté d'esprit dans un degré tres-sublime, en quelque sens qu'on la prenne. Car pour la premiere on a veu ailleurs avec quelle dilatation de cœur elle a souffert la perte de ses biens comme elle a méprisé les occasions & les moyens qui se sont presentez de faire une honeste fortune dans le monde, afin de former sa vie sur les maximes & sur la vie du Fils de Dieu: La generosité même avec laquelle elle a fait vœu de pauvreté, étant encore dans le siecle & dans des circonstances qui rendent cette action des plus singulieres qui se voyent. Je n'en parleray point davantage pour ne pas dire deux fois la même chose. Je rapporteray seulement ce qu'elle écrit pour faire voir l'estime qu'elle faisoit de la pauvreté, & les complaisances qu'elle prenoit dans la privation des biens de la terre. Elle parle donc ainsi dans sa premiere relation: Je ne sçauois exprimer la nudité & pauvreté d'esprit où Dieu me mettoit. Il me sembloit que tout n'étoit rien, & de plus en plus je me sentoie dégagée des choses du monde. Je me voyois audessus de tout cela, estimant ma condition de pauvre plus heureuse que celle des plus grands de la terre, & il me sembloit qu'en Dieu je possédois plus que

## DE L'INCARNATION.

609

tout ce qui a l'être. Qui m'eût demandé que voulez-vous? J'eusse dit, je ne veux rien, Dieu est mon tout.

Ce fut encore toute autre chose depuis qu'elle fut Religieuse & qu'elle eut joint le vœu solennel au simple dont je viens de parler. Il ne se pouvoit rien voir de plus simple ny de plus pauvre dans ses meubles & dans ses habits, se contentant du pur nécessaire, encore prenoit-elle souvent plaisir d'en souffrir la privation, disant que la pauvreté étoit la livrée du grand Roy, de ce Roy, dis-je, qui a dit, que *les bestes des forêts avoient des fosses pour se retirer, & qu'il n'avoit aucun lieu où il pût reposer sa teste.* Sa chambre étoit plutôt le domicile de la pauvreté que le sien, car on la voyoit regner par tout, de quelque côté qu'on jettât la veüe. Quant à l'usage des choses, elle croyoit que c'étoit une espece de propriété & un défaut considerable. contre le vœu de pauvreté, que d'en disposer de son propre mouvement & en son nom. C'est pourquoy elle n'eût pas voulu donner une image ny autre chose pour petite qu'elle fût, sans la permission de sa Supérieure. L'on a remarqué que dans tous les temps qu'elle a exercé l'office de Depositaire, elle n'a jamais donné ny au dedans ny au dehors du Monastere la valeur d'un fol sans en avoir premièrement demandé la permission, non pas même dans la closture des comptes qu'elle regloit ou acquittoit avec diverses personnes où bien souvent l'on ne prend pas garde de si près quand il y va de peu de chose. Que si l'occasion l'obligeoit de donner quelque chose de semblable avant que d'en demander la permission, ce qui estoit tres-rare, elle ne manquoit pas d'en avertir la Supérieure incontinent après.

Luc, 9.  
58.

Quant à la simplicité que j'estime être la véritable pauvreté d'esprit que le Fils de Dieu a proposée pour la première des huit beatitudes, elle regnoit tellement dans son ame, qu'elle sembloit n'avoir ny jugement ny volonté se laissant conduire en aveugle par le jugement & la volonté d'autrui. Elle a aimé cet esprit de simplicité dès son enfance, Mais voicy plus particulièrement ce qu'elle dit de l'amour qu'elle avoit pour cette vertu, après qu'elle eût quitté le monde pour se faire Religieuse. A l'instant de mon entrée dans la Religion je sentis en mon ame une operation toute extraordinaire. Il me sembloit qu'on m'ôtât toutes les dispositions interieures que j'avois auparavant, me sentant remplie d'un nouvel esprit. Estant dans le siècle je courrois avec avidité à toutes sortes d'austeritez, & j'étois si remplie de cet esprit, que j'eusse

En sa  
premiere  
Relation.

cru desobeir à Dieu de ne pas suivre cét instinct. De plus, je communiois presque tous les jours, & je me mélois de beaucoup d'affaires qui regardoient la charité du prochain. Mais entrant en Religion je me sentis dépoüillée de tout cela comme n'ayant plus de vouloir ny de pouvoir sur moy même. Je me trouvois comme un enfant sans aucun sentiment des choses dont on me privoit, & j'étois revestue d'une si grande simplicité que j'eusse obey à un enfant. Et il me sembloit que je le devenois, ne me pouvant persuader autre chose de moy. Et en effet je n'eusse pû souffrir en moy le plus petit défaut, qu'on ne m'en eût corrigée, me semblant qu'autrement j'eusse passé pour hypocrite devant les hommes, & que je n'eusse pas été assez enfant devant Dieu.

Elle avoit en effet une simplicité d'enfant non seulement devant Dieu, comme elle vient de dire, mais encore devant les hommes, & elle s'étoit tellement dépoüillée de son propre esprit & de toute propre suffisance, qu'elle se soumettoit sans peine aux enfans mêmes. Entre plusieurs exemples que je pourrois rapporter en voicy un remarquable & digne d'une reflexion, d'autant plus singuliere qu'il est arrivé dans un temps qu'elle étoit consommée dans l'expérience de toutes choses. Dans un travail qui se faisoit, une de ses Novices prit la liberté de luy dire: Ma Mere ce n'est pas ainsi qu'il faut faire: A quoy cette humble Mere repartit doucement: Mon enfant, montrez-moy donc. Cette jeune fille eut assez de simplicité pour enseigner sa maitresse, & la maitresse eut assez d'humilité pour obeir à sa novice, & faire le travail en la maniere qu'elle luy marquoit: Car, disoit-elle, il importe peu qu'un travail soit fait d'une façon ou d'une autre; mais il importe beaucoup que nous soyons simples & pauvres d'esprit; afin que nous soyons du nombre de ces petits enfans à qui le Royaume des Cieux est promis.

C'est ainsi qu'elle joignoit l'exemple à ses paroles. Car dans tous les temps qu'elle a eu l'inspection sur les Novices soit en France, soit en Canada, elle a eu un soin tout particulier de leur inspirer cette vertu étant persuadée qu'elle est la porte de la perfection Evangelique, & qu'il n'est pas possible qu'une ame soit jamais bien remplie de l'esprit de Jesus-Christ, tant que la simplicité ne l'aura pas vidée de son esprit propre.

Elle avoit certes cette simplicité de colombe, que le Fils de Dieu recommande si fort à ses Disciples. Car quoy qu'elle fût douée d'une prudence tres-rare & d'une sagesse toute extraordinaire,

naire,  
deur  
Certe  
comm  
agir a  
toujo  
son ég  
tions  
pouvo  
que n  
simpl  
mond  
adion  
qu'on  
prend  
nulle  
Ell  
geliqu  
Novi  
& sup  
pareil  
agir a  
s'en é  
venoi  
temer  
marq  
Je reg  
appel  
qu'el  
conce  
n'ont  
l'exer  
bien  
C  
avec  
que  
donn  
elle  
dire  
sent

## DE L'INCARNATION. 211

naire, sa lumière néanmoins étoit accompagnée d'une certaine candeur qui la faisoit autant aimer que la sagesse la rendoit venerable. Cette simplicité luy faisoit croire facilement que les choses étoient comme on les disoit ne pouvant se persuader que personne eût voulu agir avec fourberie ou déguisement : dans cet esprit elle interpretoit toujours en bonne part tout ce que l'on disoit ou faisoit, sur tout à son égard. Elle étoit encore ennemie des soupçons, des interpretations sinistres, des jugemens temeraires, & de tous les sentimens qui pouvoient faire paroître les actions du prochain couvertes de quelque malignité. Son œil de colombe luy faisoit tout regarder avec simplicité & la sincerité de son cœur luy faisoit croire que tout le monde étoit sincere & simple comme elle. Que si les paroles ou les actions du prochain étoient évidemment contre la simplicité, & qu'on eût envie de la surprendre, elle ne disoit rien, mais elle prenoit plaisir à se laisser tromper quand les choses étoient de nulle ou de petite consequence.

Elle n'étoit pas moins remplie de l'esprit de la douceur Evangelique que de celui de la pauvreté d'esprit. Lors qu'elle fut ôtée du Noviciat pour prendre la direction des pensionnaires, elle traitoit & supportoit ces jeunes filles avec une douceur & une bonté incomparable, ce qui donna de l'étonnement à celles qui l'avoient veüe agir avec tant de zele à la tête des Novices. Quelques-unes qui s'en étonnoient le plus luy ayant demandé simplement, d'où luy venoit ce changement, & comment elle avoit pû passer si facilement d'une extrémité à une autre, elle leur fit cette réponse qui marque sa prudence toute divine, & sa douceur toute celeste : Je regardois les Novices, dit-elle, comme des filles raisonnables, appellées de Dieu à une vocation tres-haute & pleine de vertus qu'elles devoient pratiquer avec fidelité, & cela m'obligeoit de concourir avec zele à leur obligation : Mais pour ces enfans qui n'ont pas encore une raison bien éclairée, & qui ne sont pas dans l'exercice d'une grande vertu, il faut les supporter & les attirer à bien faire par la douceur & par les caresses.

Cette douceur luy faisoit supporter toutes sortes de personnes avec une bonté qui les ravissoit & elle ne sçavoit ce que c'étoit que de presser ou d'inquieter celles sur lesquelles Dieu luy avoit donné quelque autorité. Quand on luy en demandoit la raison, elle répondoit doucement : Je n'ay point tant de choses à leur dire ; je me contente seulement de prendre garde que toutes fassent leur devoir sans les inquieter ou gesner davantage. Elle n'aimoit

pas à faire de la honte & de la confusion aux personnes. Que si quelqu'une avoit fait quelque chose qui méritât d'être blâmée, elle avoit une industrie charitable pour luy en épargner la honte. Elle disoit quelquefois que des ouvrages étoient bien faits qui au jugement des autres ne l'étoient pas, & quand on luy demandoit comment elle pouvoit dire cela avec vérité, puisque le contraire étoit visible & qu'elle en pouvoit mieux juger qu'aucun autre, elle répondoit avec sa douceur ordinaire : vous n'avez pas de charité trouvant mal fait ce que cette personne a fait le mieux qu'elle a pû n'en sçachant pas davantage, il est bien fait pour son sçavoir, & c'est luy donner sujet de peine de la blâmer d'une chose qu'elle ne pouvoit pas mieux faire.

L'on n'a jamais veu une personne plus commode ny plus facile à contenter. Aussi y avoit il presse à qui l'aideroit dans ses travaux & dans ses ouvrages, qui étoient continuels d'une façon ou d'autre. Une Sœur qui a eul l'avantage & la consolation de l'aider quasi dans toutes ses dorures & ses peintures, & qui luy broyoit & dispoit ses couleurs, a assuré que dans le temps de plusieurs années qu'elle luy a rendu ce service, elle ne luy a jamais fait paroître le moindre signe de mécontentement ny de rebut, soit de paroles, soit de gestes, qu'elle ne luy a jamais témoigné en aucune manière im- prouver ce qu'elle faisoit : au contraire elle l'encourageoit avec des paroles pleines d'amour & de tendresse. Elle la faisoit même travailler avec elle pour luy apprendre ce qu'elle sçavoit, & après qu'elle avoit corrigé avec beaucoup de patience ses défauts qui étoient en assez grand nombre dans une apprentive, elle prenoit plaisir à faire voir son ouvrage à celles qui l'alloyent visiter leur disant : voyez cét ouvrage que ma Sœur a fait, elle est tout-à-fait adroite ; elle apprendra fort bien, pourveu qu'elle ait du courage. Et quoy qu'elle Sœur au lieu de l'avancer la detournât beaucoup, elle ne laissoit pas de luy montrer avec une douceur inexplicable & telle qu'il faudroit l'avoir veuë pour le croire. Que si cette jeune fille venoit à faire quelque faute, elle ne s'aigrissoit point contre elle, mais elle luy disoit seulement avec une douceur angelique, hé, mon enfant, à quoy pensez-vous, il ne faut pas faire ainsi, vous gâteriez tout ; mais je voy bien que vous y prendrez garde à l'avenir.

Son abord étoit doux & son visage un peu riant, & néanmoins sérieux, sur tout quand elle parloit de Dieu & des choses spirituelles. Jamais on ne l'a veuë en colere ny dans l'impatience, non pas

mét  
dan  
des  
sem  
don  
dou  
dio  
tra  
diti  
Mo  
tive  
emb  
tra  
don  
de  
nad  
cor  
plis

ses  
dou  
le d  
tren  
tion  
furu  
que  
ave  
peu  
cri  
aut  
de  
éto  
app  
mi  
de  
Un  
dir  
do  
mo  
fai

## DE L'INCARNATION.

613

même dans le siècle, quoy qu'elle fût presque continuellement dans des contradictions tres-pressantes, ce qui la faisoit admirer des personnes du monde qui ne sont pas accoûtumées de voir une semblable moderation. Aussi l'on peut dire que Dieu luy avoit donné dès cette vie la recompense qu'il a promise aux personnes douces & debonnaires, sçavoir la possession des cœurs & des affections de tout le monde. La diversité de ses emplois l'obligeoit de traiter quasi continuellement avec des personnes de toutes conditions & de toute humeur. Il luy a fallu faire bâtir & rebâtir le Monastere, défricher des terres, eriger des fermes, les faire cultiver, entreprendre des travaux de toutes manieres, veiller aux embarquemens & débarquemens, faire toutes sortes d'expéditions, traiter d'affaires avec les mattelots, & en tout cela Dieu luy avoit donné la grace & les talens pour contenter & gagner un chacun, de sorte que quand elle mourut il n'y eut personne dans le Canada qui ne fût sensiblement touché, & qui ne ressentit dans son cœur comme un vuide causé par la perte d'une chose qui le remplissoit tres-agreablement.

Après sa mort il y avoit plaisir à entendre parler les Religieuses des vertus qu'elles luy avoient vû pratiquer, sur tout de sa douceur incomparable. Une entre autres qui estoit passée avec elle de France en Canada, & qui l'avoit observéé durant plus de trente ans, disoit: depuis que j'ay connu ma Mere de l'Incarnation, j'ay toujours remarqué en elle un courage de lion, pour surmonter les difficultez qui se sont rencontrées dans les services que Dieu demandoit d'elle, & un esprit d'agneau dans la douceur avec laquelle elle a conversé avec le prochain: si bien que l'on peut dire qu'elle a parfaitement imité nôtre Seigneur que l'Ecriture dépeint tantôt comme lion, tantôt comme agneau. Une autre prenant la parole, dit: son exterieur étoit une parfaite image de son ame bienfaisante, & ses paroles toutes pleines de douceur étoient l'écho de son esprit d'agneau; de sorte qu'on eût pû luy appliquer ces paroles qui ont été dites à une autre Epouse: *Le miel & le lait sont cachez sous vôtre langue*, & vôtre bouche pleine de douceur ne profere que des paroles d'amour & de suavité. Une autre enfin comprit en peu de mots tout ce qui se pouvoit dire de la douceur ravissante de cette Mere, disant qu'elle étoit douce, affable, respectueuse, obligeante, prompte à servir tout le monde, aisée à contenter; qu'elle avoit des peines nompareilles à faire le moindre refus, & à causer la plus petite honte à qui que

Cantic.  
4. II.

ce fut, qu'elle parloit toujours en bonne part de tout le monde, ne se plaignant jamais de personne, excusant toujours les défauts & supportant les déplaisirs & les mortifications qu'on luy faisoit avec une bonté ravissante, En un mot qu'elle faisoit du bien à tous, & ne vouloit du mal à personne quelque sujet qu'elle en eût reçu.

Cette douceur luy tenoit toujours une compagnie tres fidelle, en sorte qu'elle n'étoit jamais surprise dans les occasions qui eussent été capables de l'émouvoir. Au contraire cette vertu Angélique ne paroïssoit jamais avec plus d'éclat, que quand elle étoit contrariée, qu'il luy falloit souffrir quelque confusion, & qu'on luy parloit rudement & d'une façon hautaine, car alors elle entroit dans une humble gravité, & l'on voyoit qu'une certaine douceur se répandoit sur son visage, qui faisoit connoître la paix profonde dont elle jouïssoit interieurement.

Mais quoyqu'elle eût un fonds de bonté qui ne se peut exprimer, sa douceur néanmoins n'avoit rien de lâche, & n'empêchoit point qu'elle n'eût cette faim & cette soif de la justice dont sont affamés & altérés ceux qui entrent davantage dans les intérêts de Dieu, car elle l'exerçoit vigoureusement quand il y alloit de sa gloire & de la sanctification des ames. Elle avoit son huile, mais elle y scevoit mêler le vin quand il y avoit quelque playe à medicamenter. Le respect de plusieurs personnes qui sont encore en vie m'ôte la liberté d'en donner beaucoup d'exemples. J'en rapporteray un néanmoins que celle à qui il est arrivé veut bien que lon sçache, puisque c'est elle qui m'en a donné le memoire. C'est une Religieuse à qui la Mere de l'Incarnation avoit donné un office & tout ensemble une Sœur pour luy ayder à en porter le fardeau; quelque temps après soit qu'elle jugeât que ce fardeau fut trop pesant pour celles qui le portoient ou autrement, elle jugea à propos d'y joindre une seconde aide. Mais la Religieuse dont je viens de parler, pria la Mere de ne la luy pas donner. La Mere persista dans son dessein, l'autre s'excusa encore plus fortement. Mais cette Mere ne pouvant souffrir cette opiniâtreté dans une ame dont elle desiroit la perfection avec autant de soif que de la sienne propre l'ôta à l'heure même de cet office, quoyqu'elle vid bien qu'elle la mortifieroit sensiblement.

La faim & la soif qu'elle avoit de la justice faisoit qu'elle ne pouvoit entendre qu'on parlât en mauvaise part de qui que ce fût. Cette même Religieuse s'étant trouvée dans une compagnie,

dit qu'elle connoissoit en France une famille qui ne donnoit la dixme à son Curé qu'au seize ou dix-huitième de tout ce qu'il luy devoit, & elle particularisa tellement les choses qu'elle déclara le nom de cette famille. La Mere de l'Incarnation se comporta dans cette rencontre d'une maniere qui fit voir également l'exactitude de sa justice, & sa prudence à corriger les défauts. Elle ne dit rien sur l'heure dans la pensée que la compagnie ne feroit pas de reflexion à ce qui auroit été dit, & qu'elle l'oublieroit comme un discours indifferant. Mais après elle prit cette Religieuse en particulier & luy fit une correction douce & charitable. Car, disoit-elle, si par la providence divine, cet homme que vous avez nommé ou quelqu'un de sa famille venoit en Canada, ou bien si quelqu'un de Canada retournoit en France, il se pourroit faire qu'il seroit connu de ceux qui n'ont que faire de sçavoir son peché.

Quelques Ursulines des deux Congregations de France ayant écrit à quelqu'un de Canada, qu'on ne croyoit pas qu'elles fussent fort utiles en ces nouvelles Terres, ny qu'elles y fissent des profits bien considerables, puisque les relations ne parloient presque jamais d'elles, celles qui avoient reçu les lettres se les communiquoient, elles en faisoient part aux autres & toutes ensemble dans l'entretien en parloient selon leurs sentimens. La Mere de l'Incarnation qui craignoit la consequence de ces discours, & qui voyoit bien qu'ils ne tendoient à rien moins qu'à leur donner du refroidissement dans leur vocation, leur imposa vigoureusement le silence, puis leur dit avec une douce gravité: Mes Meses, mes Sœurs, je vous prie ne parlons point de cela, laissons le monde dans le sentiment qu'il a touchant nos emplois: il nous doit suffire que nous travaillions en Dieu & pour Dieu, & du reste nous devons nous consoler & nous réjouir de ce que nôtre vie & nos œuvres sont cachées en luy.

Encore que son ame fût toujours recueillie avec Dieu, elle étoit néanmoins bien aise que les autres se divertissent innocemment aux temps destinez à la recreation, & elle-même quand elle s'y trouvoit faisoit paroître sur son visage & dans son humeur un certain rayon de la joye sainte & celeste dont elle jouissoit en son ame, afin de n'être point à charge à la compagnie par une gravité trop severe. Mais elle n'y pouvoit souffrir de railleries ny de discours qui blessassent la charité, ou qui fussent contraires à la sainteté de leur profession. Un jour une Sœur passant les bornes d'un honnête divertissement, se mit à contrefaire un Ecclesiastique &

à rire de ses actions, parce qu'il étoit exterieurement disgracié & peu adroit en ce qu'il faisoit. Mais cette zelée Superieure luy en imposa une penitence à l'heure même l'obligeant de s'accuser de sa faute devant toute la compagnie; & la recreation étant finie elle la prit encore en particulier pour luy faire comprendre l'énormité de cette action, laquelle outre que c'étoit une raillerie, une indecence, une action contre la charité, attaquoit encore une personne sacrée & dediée à l'Autel. Elle la corrigea publiquement pour faire justice d'une faute qui étoit publique, & elle la prit ensuite separement pour luy adoucir la rigueur de la correction. Car comme sa douceur n'avoit rien de lâche ny de mol, sa justice aussi n'avoit rien de trop rude ny de trop severe, mais elle tenoit ces deux vertus dans un admirable temperament. Lorsqu'il falloit empêcher le mal, & couper pied à quelque défaut, elle étoit remplie de generosité & de zele, mais au même temps qu'elle corrigeoit le mal, sa prudence imprimoit dans l'esprit & dans le cœur de celles qu'elle reprenoit l'estime & l'amour de sa personne, parce qu'elles étoient convaincuës qu'elle ne recherchoit que l'avancement de leur propre perfection.

La faim & la soif qu'elle avoit de la justice la jettoient quelquefois dans des transports qui ne sont pas imaginables quand elle voyoit ou pensoit que les hommes créez pour Dieu n'étoient pas si justes ny si saints qu'ils le devoient estre. Cela luy étoit plus sensible, lorsqu'elle étoit encore dans la maison de son frere, où elle se trouvoit souvent engagée dans des compagnies, qui ne s'entretenoient de rien moins que de Dieu & des moyens de faire leur salut. Elle se tenoit exterieurement avec eux dans la conversation pour ne point témoigner de mépris des personnes: mais son esprit étoit tout en elle-même pour gemir & soupirer en son cœur auprès de Dieu, ainsi qu'elle l'a écrit d'une maniere si touchante que je ne dois rien changer à ses paroles. Me trouvant, dit-elle, en compagnie je voyois tout le monde se donner du bon temps, & s'entretenir de choses frivoles; cela me touchoit vivement, & je m'en plaignois à notre Seigneur en cette sorte: Tout le monde vous oublie, mon Dieu, mais je m'en vais vous carresser pour eux. J'avois une si grande compassion de ce qu'on ne se mettoit pas en peine de penser en celuy qui nous est si present & de ce qu'on laissoit dans l'oubli cette divine Majesté que je ne le puis dire. Car laisser Dieu tout seul pour penser à rien, cela n'est-il pas sensible? Si j'eusse pû prendre en effet tous ces cœurs & toutes ces

## DE L'INCARNATION.

617

volontez , comme je le faisois d'affection , ils l'eussent bientôt aimé. Mais hélas , étant un rien comme je suis , ce que je pouvois faire étoit de les offrir à Dieu , afin qu'il les disposât à se donner à luy , & à quitter le neant pour le tout. Quoyque je pensasse qu'on laissoit ainsi nôtre Seigneur tout seul , je n'ignorois pas que sa divine Majesté ne fût contente éternellement en elle-même , n'ayant que faire de nos regards ny de nos affections pour le rendre plus heureux. Mais j'avois une veuë qu'il se plaît à ce que l'homme , qui est apres l'Ange le plus noble ouvrage de ses mains , le reconnoisse , l'aime & pense à luy comme à son unique bienfaiteur , & partant tous ces oublis & toutes ces méconnoissances m'étoient sensibles , & je voulois tâcher de satisfaire pour tous , & non seulement pour ceux de ma connoissance , mais aussi pour tous les infideles & pour tous les heretiques , qui ne l'aiment point du tout. J'avois en moy par affection toutes ces creatures , tous leurs cœurs , & tout l'amour qu'elles eussent pû avoir , & j'offrois tout cela à nôtre Seigneur , en le carressant d'une façon qui n'est connuë que de celui qui m'en donnoit la liberté.

Sa soif pour la justice étoit encore bien plus embrasée quand elle voyoit que les personnes au lieu de suivre les regles de la justice , marchotent dans les voyes de l'iniquité. Car pour la retenir elle avoit des inventions que la charité seule luy pouvoit faire trouver. Voicy comme elle explique les sentimens qu'elle avoit dans le cœur , & les industries dont elle se servoit pour établir le Royaume de la Justice parmi les hommes. L'offense faite contre cette divine bonté me touchoit si fort que quelquefois voyant une troupe d'hommes assemblez qui blasphemoient son nom , ou qui disoient des paroles sales , je m'allois mettre avec eux , afin qu'ils cessassent en me voyant , puisqu'ils étoient si miserables que d'oublier celui qui est présent à tout. Cela me touchoit fort de ce qu'ils se faisoient pour moy chetive creature , & de ce qu'ils ne le faisoient pas pour Dieu , Je prenois de là occasion de leur parler de ses jugemens & des peines dont il châtierà le pecheur , ce qui les rendoit si honteux qu'ils confessoient tout haut ce qu'ils avoient fait de mal en s'entr'accusant de leurs fautes.

Encore que son Directeur ne vid rien en son ame qui ne fût grand & heroïque , ce qu'il admiroit néanmoins le plus étoit le zele & l'industrie avec laquelle elle retiroit les personnes vicieuses de leur mauvaise vie pour les mettre dans la voye de leur salut. Cette prudence parût principalement dans la maison de son frere , où

elle maintenoit dans le devoir de Chrétien un grand nombre de valets grossiers & mal instruits. Elle les tenoit souples & exacts comme des Novices dans les regles de bien vivre qu'elle leur vouloit prescrire. Pendant le repas elle leur lisoit l'Écriture Sainte ou quelque autre Livre spirituel, qu'ils écoutoient avec une grande devotion. Il y en avoit à qui elle faisoit faire l'Oraison mentale, d'autres prenoient la discipline ; d'autres portoient la haire. Et lors qu'elle entra en Religion elle porta avec elle une de ces haïres qui étoit si rude & si épincuë, qu'elle faisoit fremir. Elle dit quelque chose de semblable dans le discours que je viens d'interrompre & qu'elle continuë en cette sorte. Quand ils étoient à table, c'étoit là qu'ils faisoient encore beaucoup de pechez : Et moy pour les en empêcher, j'allois manger avec eux. J'étois là toute seule avec douze ou quinze hommes, auxquels selon les occasions je parlois de Dieu, ou quand ils n'y étoient pas disposez, je leur disois quelque chose indifferente pour les recréer, aimant mieux en tout cela me captiver que de les voir offencer Dieu. Ils avoient coûtume de manger de la chair aux jours defendus lors qu'ils étoient en campagne y étans induits par les huguenots de la route du Poitou ; je leur fis si bien voir la qualité de cette faute qu'ils s'en corrigerent tous. L'un d'eux qui étoit huguenot s'en corrigea comme les autres & se fit Catholique, il se soumettoit à moy pour recevoir les instructions nécessaires, & quand il fut suffisamment disposé se le menay à Monsieur l'Official pour luy faire abjurer son heresie, & depuis il a toujours été bon Catholique. Je m'étonnois qu'il y eust encore des Turcs, des Infideles & tant de mauvais Chrétiens. Je faisois des souhaits de pouvoir crier si haut que tout le monde me pût entendre, & de luy dire qu'il aimât ce grand Dieu, ce Dieu d'amour. Je m'étonnois que tant d'hommes s'amussent à une chose si basse que d'aimer ou d'idolâtrer des bagatelles, & de ne point penser ny rendre leurs hommages à ce grand Tout, à qui toutes les creatures insensibles & sans raison obeïssent. Ce qui me bleffoit le cœur c'étoit de voir qu'il n'y avoit que la creature raisonnable qui vint à l'oublier & à être sans amour pour celuy qui n'est qu'amour. Cela me mettoit en jalousie & me faisoit crier à ce Dieu tout puissant: O Dieu vous êtes le Maître de tous, mais tous ne pensent pas à vous, lesquels, s'ils vous connoïssent, vous aimeroient beaucoup plus que moy à qui vous faites tant de misericordes, prenez les donc, ô mon grand Dieu, puisqu'ils seroient si propres pour vous : Montrez vous à eux, afin qu'ils vous aiment. Et pour ces cœurs qui sont si

miserables

mise  
leurs  
avez  
offer  
vous  
donc  
bien  
nelle  
pas  
& si  
Je  
que  
reté.  
pens  
sens  
afin  
ces p  
cord  
pour  
te pl  
que  
com  
de, r  
veng  
qu'il  
là qu  
bon  
Q  
en ce  
conso  
a un  
& qu  
grac  
larm  
prop  
ponc  
time  
pas  
& à  
Dan

DE L'INCARNATION.

613

miserables que de ne vous pas vouloir aimer, prenez-les malgré leurs resistances; qu'ils vous rendent ce libre arbitre que vous leur avez donné, afin qu'ils n'en abusent plus, l'employant ainsi à vous offenser & à vous méconnoître, ô mon grand Dieu! Mais hélas! vous voulez tout par amour; Mon Dieu, mon Dieu, touchez-les donc par vôtre pur & saint amour. Puis pensant au diable, j'étois bien aise de ce qu'il étoit diable; je veux dire de ce qu'il sera éternellement damné à cause de sa superbe & de sa malice, de n'avoir pas voulu reconnoître & aimer son Dieu, qui l'avoit créé si beau & si noble.

Je ne sçaurois jamais décrire avec combien d'ardeur elle desiroit que tout le monde marchât dans les voyes de la Justice & de la sainteté. Elle s'oubloit elle-même en sa propre perfection quand cette pensée luy venoit dans l'esprit, & il sembloit qu'elle desirât, au sens que saint Paul le desiroit, d'être anatheme pour les hommes, afin que tous fussent gagez à Dieu, c'est ce qu'elle témoigne par ces paroles: Dieu m'a fait de tres-grandes & tres-amples misericordes, & j'ay été infiniment éloignée d'y correspondre; c'est pourquoy je croy que la divine Majesté m'ayant préparé une haute place dans le Ciel, si je luy eusse été fidele, l'aura donnée à quelque ame plus correspondante, & peut-être à ma chere & fidele compagne la Mere Marie de saint Joseph. Ma privation est grande, mais elle est moindre que je ne merite. J'ayme la Justice qui venge les injures faites à Dieu, & je me glorifieray en cela même qu'il soit glorifié en ses Saints, même à mon exclusion. C'est de là que je possède la paix du cœur, qu'il y ait des ames selon son bon plaisir.

Dans  
une lettre  
à son  
fils.

Quant à la Beatitude des larmes, que nôtre Seigneur explique en ces termes: *Bien-heureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*, elle ne consiste pas précisément à pleurer, autrement il y a un tres-grand nombre de saints personnages qui ont l'esprit fort & qui ne peuvent jamais pleurer, lesquels seroient exclus de cette grace à laquelle JESUS-CHRIST invite tout le monde. Ce don de larmes n'est donc pas tant dans les yeux que dans le cœur; car à proprement parler, il n'est autre qu'un certain esprit de compunction qui picque le cœur incessamment, & y entretient un sentiment de douleur, dans la pensée qu'il y a quelque chose qui n'est pas tout-à-fait agreable à Dieu, ce qui le porte à la penitence, & à venger sur soy ce qu'il croit déplaire à sa divine Majesté. Dans le commun des hommes la veuë du peché est la cause de cet

esprit de componction & de larmes interieures, mais dans les Saints, les plus petites imperfections & les plus legeres impuretez suffisoient pour le faire pleurer & gemir, & pour leur faire entreprendre des penitences tres-rigoureuses, comme l'on a pû remarquer dans la Mere de l'Incarnation, qui en veüe des puerilitez de sa jeunesse & des imperfections interieures, dont les plus Saints ne peuvent être exempts en cette vie, sentoit en son cœur une douleur qu'elle ne pouvoit appaiser que par ces penitences effroyables & continuelles dont elle a parlé. Elle sçavoit bien que ces sortes d'imperfections en elles-mêmes n'étoient pas des crimes, mais les comparant avec la pureté infinie de Dieu, elles luy paroissoient si monstreuses & si horribles qu'il n'y avoit rien qu'elle n'entreprît pour les détruire, & pour punir la nature qui en étoit coupable. Je ne repeteray point icy ces grandes austeritez, mais j'y en ajoute- ray d'autres lesquelles pour être plus faciles à imiter, ne seront peut-être pas d'un moindre merite.

Comme l'esprit de componction luy pressoit le cœur incessamment & sans interruption, sa mortification étoit aussi perpetuelle & sans relâche. Cela s'est remarqué dans tout le cours de sa vie & de sa conduite : car pour ce qui regarde la mortification des passions, elle les avoit tellement humiliées & amorties, qu'elles sembloient n'avoir plus de mouvement qu'autant qu'elle leur en vouloit donner. Ce que je viens de dire de sa douceur & ce que j'ay rapporté de ses autres vertus dans une infinité de rencontres en sont des preuves convainquantes ; C'est pourquoy sans m'y arrêter davantage, je passe à la mortification exterieure des sens de laquelle on peut dire la même chose, puisqu'elle étoit morte à leurs inclinations ne s'en servant que pour le service de Dieu, ou pour un leger entretien de sa vie, ou pour des choses absolument necessaires.

Elle avoit tellement mortifié les appetits de la bouche, que sa vie étoit un jeûne continuel, & elle mangeoit si peu qu'à peine prenoit-elle suffisamment de la nourriture pour la soutenir. On ne la pouvoit voir manger sans être édifié, car elle étoit toujours égale dans ses repas : il sembloit qu'il y eût un esprit en elle qui la dirigeât, comme en effet il y en avoit un qui l'avertissoit quand il falloit cesser & qui l'arrestoit tout court, à quoy elle étoit tres prompte à obeir. Lors qu'elle étoit encore dans le siecle, pour ne se point montrer singuliere & incommode, elle prenoit la table de son frere & mangeoit des mêmes viandes que luy, mais c'étoit si sobremment pour la quantité, que l'on s'étonnoit comment elle pouvoit

## DE L'INCARNATION.

621

vivre, & entretenir les forces qui luy étoient nécessaires pour soutenir le travail auquel elle s'exposoit tout le jour & quelquefois toute la nuit. Et quant à la qualité elle méloit adroitement & sans qu'on s'en apperçût de l'absinthe pulverisé avec les viandes non seulement pour luy en ôter le goût, mais encore pour les rendre dégoûtantes & désagréables à la bouche par cette amertume. Elle ne se contentoit pas d'exercer cette mortification pendant le repas, elle la pratiquoit encore quasi tout le jour tenant de l'absinthe dans sa bouche afin de martyriser ce sentiment.

Par l'assiduité de cette mortification elle s'étoit tellement corrompue le sentiment du goût, que toutes les viandes luy étoient égales, & elle ne trouvoit pas plus de plaisir dans les plus douces, que dans les plus ameres. Un jour que l'on donnoit du melon à la Communauté avec du sel blanc pour le saler, sa Supérieure la voulant éprouver fit mettre du sucre sur son assiette. Elle le mangea comme si c'eust été du sel; Et après le repas la Supérieure luy ayant demandé si elle l'avoit trouvé bon, & si elle avoit bien remarqué que c'étoit du sucre & non du sel, elle répondit avec simplicité qu'elle le croyoit puisque on le disoit, mais qu'elle ne s'en étoit point apperçue. Le sens étant ainsi corrompu, elle prenoit tout indifferemment, & l'on n'a jamais pû sçavoir ce qu'elle aimoit & ce qu'elle n'aimoit pas, le bon & le mauvais luy étant une même chose. C'étoit par la seule nécessité de la nature & par l'aversion qu'elle avoit de la singularité qu'elle se mettoit à table, mais au fond ce luy étoit une peine quand elle se voyoit obligée de donner quelque soulagement à son corps.

Quant à l'odorat, elle ne laissoit passer aucune occasion de le mortifier qu'elle ne l'embrassât avec un plaisir extraordinaire de son ame. Quand elle rencontroit des charognes puantes & des cloaques infectes ou quelque autre semblable puanteur, elle y demouroit le plus qu'elle pouvoit avec autant de plaisir que les plus sensuels pourroient faire parmy les parfums les plus delicieux. Etant Soumaîtresse du Noviciat on luy commanda de passer pardevant une bête morte qui causoit une tres-grande infection, & de mener avec elle ses Novices, afin de leur apprendre comment il falloit mortifier leur odorat. Elle reçût ce commandement avec joye comme elle faisoit tous ceux où il y avoit à souffrir; & pour l'execution je ne sçai pas de quelle maniere ces jeunes filles se comporterent, mais pour elle, elle y passa & repassa tant de fois, prenant plaisir à respirer l'air corrompu, que l'on fût obligé de luy commander de se retirer.

Que diray-je de la mortification de la vûë? C'est principalement en ce point qu'elle faisoit voir qu'elle étoit morte aux creatures. Elle avoit toujours les yeux fermez, même aux recreations, sinon lorsqu'elle étoit obligée de travailler ou qu'elle ne se pouvoit dispenser de les ouvrir. Avant même qu'elle fût Religieuse il ne se pouvoit rien voir ny desirer de plus édifiant que sa modestie: car en la regardant il sembloit qu'on vid l'image de la vertu, ou plutôt que la vertu se fût rendue visible en sa personne. Quand elle marchoit par les ruës c'étoit avec une veuë basse, d'un pas réglé, & avec une humble gravité qui ravissoit tout le monde. Ceux qui étoient dans les maisons & dans les boutiques interrompoient leur travail pour la conduire des yeux, comme l'on fait les Princes & les Grands du monde, & quand il commençoient à la perdre de veuë, ils disoient comme par admiration & levant les yeux vers le Ciel: c'est Madame Martin. C'est ainsi qu'on l'appelloit alors du nom de son mary.

La vertu du silence étoit la fidele compagne de sa modestie: il étoit presque continuel, & si étroit que quand elle n'auroit eû que cette vertu, comme elle l'avoit dans un degré eminent, l'on peut dire qu'elle avoit mis le sceau à sa perfection, puisqu'il est écrit *que celui qui ne peche point par la langue est un homme parfait.* Son silence luy apprenoit à parler, car quand elle étoit obligée de le faire, elle ne disoit précisément que ce qui étoit nécessaire. Aussi est ce une des vertus qu'elle recommandoit le plus souvent à ses filles fortifiant ses paroles de l'autorité de l'Apôtre qui dit: *si quelqu'un s'estime Religieux & qu'il ne refrene point sa langue, il est trompeur, & sa Religion est vaine.*

Iacob.  
3. 2.

Iacob.  
1. 26.

Mais c'est principalement sur le toucher qui est un sens universel & étendu par tout le corps qu'elle a exercé les rigueurs de sa mortification: car c'est une chose effroyable de penser seulement aux penitences & aux austeritez qu'elle a pratiquées, sur tout dans les commencemens de la vie spirituelle. Parlant un jour de cette matiere avec une de ses Religieuses qui l'en interrogeoit, elle luy dit confidemment, & dans le secret, qu'à force des grandes macerations des haïres & des cilices, ses membres se trouverent enfin tout engourdis & comme demy morts.

Et quoy qu'on luy eût retranché ces austeritez excessives quand elle entra dans la Religion afin de la mettre dans la disposition commune de la Regle, & de ne luy rien souffrir de singulier sous prétexte d'une vie plus sainte; on luy permit néanmoins de retenir

que  
pra  
sou  
la f  
l'an  
enc  
ava  
mal  
moi  
dire  
ne se  
mais  
en e  
ame  
que  
dant  
Et s  
afin  
souff  
de so  
nût  
elle t  
que l  
tre o  
remp  
ligieu  
lager  
couc  
toujo  
ceint  
pouv  
leur.  
tion t  
d'arg  
point  
Seign  
I es m  
étoit  
une R  
du co

DE L'INCARNATION.

23

quelques unes de celles qui paroissent le moins & qu'elle pouvoit pratiquer sans crainte de tomber dans la singularité. Elle prenoit souvent la discipline avec des chaînes de fer, & quelquefois elle se la faisoit donner par une Religieuse de ses amies, qu'elle prioit pour l'amitié qu'elle luy portoit de ne la point épargner. Elle portoit encore une ceinture de fer avec des pointes qui luy entroient bien avant dans la chair, & ne la quittoit gueres que quand elle étoit malade: Elle ne se chauffoit pas plus l'Hyver que l'Esté: Elle dormoit si peu, & le sommeil qu'elle prenoit étoit si léger qu'on peut dire que sa vie a été une veille continuelle; ce n'est pas qu'elle ne se couchât & levât à l'heure ordinaire pour éviter la singularité, mais elle s'empêchoit de dormir dans le lit afin de faire oraison, & en effet quoy que son corps fût dans une posture de repos, son ame n'étoit pas moins dans le respect & dans l'attention à Dieu, que si elle eut été à genoux devant le tres-saint Sacrement. Pendant tout le temps qu'elle a été en France elle a couché sur la dure; Et si étant en Canada elle a été obligée d'user d'un petit mattelas afin de se conformer aux autres, le desir neanmoins qu'elle avoit de souffrir luy faisoit trouver des inventions pour n'en avoir pas plus de soulagement que si elle n'en eût point eu du tout. L'on reconnoît ce pieux artifice de la penitence dans une grande maladie où elle tomba: Car une Infirmiere étant allée faire son lit, elle trouva que la paille étoit fort remplie d'un côté & toute vuide d'un autre où même elle étoit picquée, afin que cet endroit ne se pût remplir. Il en étoit de même du mattelas en sorte que cette Religieuse a témoigné depuis qu'elle n'en recevoit pas plus de soulagement que si elle eût couché sur les ais. La dureté de cette couche luy étoit d'autant plus rude que son corps étoit presque toujours picqué ou de pointes, ou de haïres, ou de Cilices, ou de ceintures de fer, ou d'autres instrumens semblables, ainsi il ne se pouvoit faire que le poids de son corps ne luy causât bien de la douleur. Elle portoit sur tout un instrument de penitence & de devotion tout ensemble qu'elle ne quittoit jamais: c'étoit une Croix d'argent longue de quatre pouces, & armée d'épines & de cloux fort pointus, qu'elle portoit sur le dos en memoire de celle que nôtre Seigneur porta sur ses épaules lors qu'on le conduisoit au Calvaire. Les marques des pointes entroient bien avant dans la chair qui en étoit toute rouge & écorchée. Cette penitence fût découverte par une Religieuse qui luy rendant un petit service luy apperçut au tour du col un cordon qu'elle tira brusquement pour voir ce que c'étoit,

& elle reconnût que c'étoit cette croix. La Mere de l'Incarnation la mortifia fort d'avoir ainsi découvert son secret. L'autre néanmoins ne laissa pas de luy demander si elle pratiquoit souvent cette mortification: Et quoy qu'elle eût de la peine à luy répondre, néanmoins comme elle étoit fort condescendante & qu'elle avoit de la peine à refuser ce qu'on luy demandoit, elle dit se sentant pressée, que c'estoit Monsieur de Bernieres qui lui avoit donné cette croix lors qu'elle étoit encore en France, en échange d'une autre qu'elle avoit, & que depuis ce temps la elle l'avoit toujours portée sans la quitter.

Encore qu'elle fut si severe à elle-même, il ne faut pas s'imaginer qu'elle le fût envers les autres, pour lesquelles elle n'avoit que de la douceur & de la tendresse. C'est pourquoy elle faisoit les penitences dont je viens presentement de parler le plus secretement qu'elle pouvoit, premierement par humilité & pour en ôter la connoissance aux creatures, & de plus de crainte que ses Sœurs ne prissent delà occasion d'en faire de semblables. Mais il y en avoit de plus douces qu'elle se plaisoit de faire en public afin de leur donner exemple, comme de baiser les pieds de toutes les Religieuses; de se prosterner aux portes par où la Communauté devoit passer, afin de se faire fouler, autant qu'il étoit en elle, aux pieds de toutes; de faire plusieurs tours pendant le repas portant une longue & pesante croix sur ses épaules le poids de laquelle faisoit entrer profondement dans la chair celle d'argent qui étoit cachée; de prier un long espace de temps en presence de la Communauté devant la même croix, les bras étendus en forme d'un crucifié. Encore que ces penitences ne fussent pas des plus difficiles, elle les aimoit néanmoins, & conseilloit de les pratiquer; car disoit elle, outre qu'elles affligent la chair, elles humilient encore l'esprit, & qu'en les pratiquant avec un grand interieur, on merite quelquefois davantage que si l'on en faisoit de plus grandes & de plus penibles.

De la penitence qui la rendoit severe & impitoyable à elle-même, je passe à la misericorde qui la rendoit douce & charitable envers tout le monde.

Il sembloit qu'elle fût toute née pour les miserables, & que cette misericorde qui tient le cinquième rang entre les beatitudes Evangeliques fût venue de compagnie avec elle dans le monde. C'est à elle de dire de quelle maniere elle a été prevenüe des inclinations de la charité, & combien elle y a été fidele dès ses premieres années. Car elle n'avoit pas plus de huit ou neuf ans

qu  
J  
je n  
fuff  
gra  
ner  
gra  
pau  
ame  
fit u  
je n  
par  
tant  
rent  
tout  
teur  
que  
ne f  
vois  
vois  
que  
avec  
goû  
que  
I  
fider  
accu  
cés  
cert  
Ce f  
âge  
qu'e  
voit  
qu'e  
qui l  
pliqu  
supp  
les a  
des  
que

## DE L'INCARNATION.

625

quand elle fit ce qu'elle va rapporter.

J'aimois tant les pauvres, dit-elle, que c'étoient ceux-là avec qui je me plaisois le plus, ils me faisoient tant de compassion que je me fusse donnée moy-même pour eux. Cela me faisoit commettre de grandes imperfections, parce que tout ce que je leur pouvois donner du logis de mon Pere, je le donnois, & j'ay fait en cela de grandsexcez, mais je pensois bien faire. Cette affection pour les pauvres m'a toujours continué depuis, & je les aime encore d'un amour tres-tendre. Une fois en leur faveur nôtre Seigneur me fit une grande grace: car comme je portois l'aumône à plusieurs je me trouvai proche d'une charette que des hommes chargeoient par le derriere, & comme ils ne me voyoient pas, ma robe s'étant acrochée au timon, ils m'enleverent fort haut, & me laisserent tomber d'une grande roideur sur le pavé. Ils demeurèrent tout transis, croyant que je serois toute écrasée à cause de la hauteur des timons. Mais je n'eus aucun mal, & je crus sur l'heure que nôtre Seigneur m'avoit preservée à cause de ses pauvres. Je ne scaurois dire combien je les aimois, & le ressentiment que j'avois quand on leur refusoit la charité m'étoit fort sensible. J'avois le même sentiment pour les malades que je servois autant que mes forces se pouvoient étendre. Il ne m'ennuyoit jamais avec eux, & je mangeois quelquefois leurs restes sans aucun dégoût. Cela faisoit que ceux qui scavoient mon intention disoient que j'étois née pour faire la charité.

*En sa  
premiere  
relation.*

Il faut bien dire que les aumônes qu'elle faisoit étoient considerables puisqu'elle en eut du scrupule depuis, & qu'elle s'en accusoit comme y ayant commis de grands excés. Mais ces excés ne pouvoient être qu'agreables à celuy qui les inspiroit à cette enfant & qui les luy faisoit executer avec tant de charité. Ce fut encore toute autre chose quand elle fut plus avancée en âge: Car elle ne pouvoit voir une personne dans la recessité qu'elle ne fît son possible pour la secourir. Ce qu'elle ne pouvoit faire par elle-même, elle la faisoit faire par d'autres, & ce qu'elle & les autres ne pouvoient faire, elle s'adressoit à Dieu, qui luy donnoit les moyens de l'accomplir. Voicy comme elle explique sa charité envers les miserables, & la bonté de Dieu à suppléer à son impuissance quand elle n'avoit pas le moyen de les assister: Nôtre-Seigneur me pressoit sans cesse de luy faire des demandes: C'est que je luy parlois de tout, & quand je voyois que quelqu'un avoit besoin de quelque chose: je luy disois: Mon

*En sa  
premiere  
relation.*

Amour cette personne a besoin de cela, je vous prie qu'on le luy donne, il m'exauçoit, & je trouvois aussi-tôt ce qui faisoit besoin à ces pauvres. Un jour je me sentis toute craintive, n'osant luy demander les besoins de quelques personnes, il me dit interieurement demande, demande ne crains point. Cela m'assura si fort que je le pressois hardiment, & il m'exauçoit. L'argent de ma sœur fournissoit à tout, car elle étoit si charitable que c'étoit vrayement le refuge des pauvres pour lesquels elle ne me refusoit rien, ou si elle le faisoit c'étoit rarement.

Cet amour pour les pauvres qui avoit comme pris naissance avec elle, & qui s'étoit fortifié avec l'âge passa encore avec elle en Canada, où l'on peut dire avec vérité qu'elle a été leur mere, & un azile assuré dans leurs necessitez. Pour incommodé que fût son Monastere, elle ne vouloit point qu'on refusât l'aumône à aucun: & pour ne manquer aucune occasion de la faire, outre la charge des filles Sauvages qui étoient entretenues dans le Seminaire, elle avoit ordonné que l'on tint toujours à la cuisine de la \* Sagamité toute prête, afin qu'aucun Sauvage ne fût renvoyé sans recevoir sa pitance à quelque heure qu'il se présentât pour la demander; cette charité en attiroit plusieurs de l'un & l'autre sexe dans l'assurance qu'ils avoient de trouver leur repas au Monastere des Ursulines.

Matth.  
25. 35.

Elle sçavoit que celui qui a dit: *J'ay eu faim, & vous m'avez donné à manger*, a aussi dit: *J'ay été hôte & vous m'avez reçu*. C'est ce qui luy a fait pratiquer l'hospitalité autant que sa condition le luy a pû permettre. Les Hurons s'étant venu établir à Quebec, après que les Hiroquois les eurent chassés de leur pais, cette charitable Mere eut tant de compassion de leur exil & de leur extrême misere, qu'elle prit un grand nombre de leurs filles dans le Seminaire où elles avoient leur entretien & leur nourriture. Elle se chargea encore de nourrir une famille entiere de huit ou de neuf personnes, laquelle s'étoit établie proche le Monastere. Sa charité n'étant pas encore satisfaite elle faisoit entrer leurs femmes & leurs filles dans l'enclos du Monastere une fois la semaine, où après leur avoir enseigné les prieres & les exercices de Chrétien, elle leur distribuoit l'aumône, les servant elle même avec plus de joye & de promptitude que les Courtisans de l'Europe n'en ont à servir les Princes. Surquoy je ne laisseray pas passer une circonstance considerable qui a été remarquée par les Religieuses qui assistoient à ces actions de charité, sçavoir que

que le pain se multiplioit en ses mains à mesure qu'elle le distribuoit: cela étoit tout visible parce que n'ayant à chaque aumône que deux ou trois pains à donner à cinquante ou soixante personnes, il se trouvoit quetous en avoient de tres-bons morceaux. Elle s'en appercevoit bien elle-même, aussi disoit elle par fois en coupant ce pain : je pense que Dieu le fait multiplier en faveur de ces pauvres gens & pour les tirer de la necessité.

La nudité étant l'un des plus honteux effets du peché, elle croyoit aussi qu'undes plus excellēs actes de la charité est de couvrir les nuds, ainsi que nôtre Seigneur l'ordonne dans l'Evangile. Aussi ne negligeoit-elle point cette espece de misericorde non plus que les autres. Un peu avant que cette charitable Mere quittât la Superiorité, une pauvre femme alla trouver une Religieuse de sa connoissance pour luy demander quelque secours dans sa pauvreté : Celle-cy en avertit la Mere de l'Incarnation & la pria de la voir pour la consoler. Cette pieuse Mere qui avoit toujours aimé les pauvres & qui ne laissoit passer aucune occasion de leur parler & de leur donner de l'assistance, alla aussi tôt voir cette pauvre affligée qui luy representa sa misere. La charitable Superieure la fit assister en tout ce qu'elle pût, & après qu'elle eût reçu une bonne aumône, elle luy fit voir encore le grand besoin qu'elle avoit de chaussures à cause du grand froid qu'il faisoit. Alors sans se rebuter de tant de demandes faites coup sur coup elle s'abaisa sans dire mot, & tirant ses chaufsons de laines & ses chaufses, elle les luy donna ne se réservant que de petites chaufses de serge très-fine qui n'étoient pas suffisantes pour la garentir des froidures excessives sur tout dans sa vieillesse & dans ses infirmités.

Voicy une action qui fera voir dans un grand jour la bonté & tout ensemble la generosité de cette charitable Mere. Un Pere Jesuite étant allé visiter les petites filles Sauvages du Seminaire, elles se plainrent innocemment de ce qu'elles n'étoient point braves, & qu'on ne leur donnoit pas de belles robes neuves comme on faisoit aux filles Françoises. La nouvelle de ces plaintes ne fut donnée à nôtre bonne Mere que par divertissement, mais son cœur charitable & genereux ne la prit pas ainsi, car prenant aussi tôt une piece de belle serge rouge, elle tailla neuf ou dix robes, avec des mitaines de la même étoffe qu'elle leur donna, avec des chaufses & des souliers neufs, & pour une plus grande preuve de sa charité, elle fit elle-même la plupart de ces habits. Elle n'eut point d'égard que ces filles étant entrées toutes nuës dans le Seminaire, elles étoient

encore trop bien pour leur condition, & qu'étant nourries & entretenues par une pure charité elles se devoient contenter de ce qu'on leur donnoit : Mais son esprit s'éleva plus haut, & elle crut que ces petites innocentes n'étant dans le Monastere que pour recevoir en leurs cœurs les semences de la foy, il étoit d'une grande consequence qu'elles les reçussent avec plaisir, de crainte que le chagrin n'empêchât qu'elles n'y jettassent des racines assez profondes pour produire les fruits d'une vie pure & vrayment Chrétienne.

Sa charité n'avoit ny bornes ny mesures, & si son pouvoir à aider le prochain étoit quelquefois épuisé, son cœur ne l'étoit jamais. Il n'y avoit point de personnes affligées dont elle n'eût voulu souffrir l'affliction afin de les en délivrer. Mais elle avoit une compassion toute particuliere pour ceux qui étoient tombez dans la necessité par les accidens du feu qui arrivent souvent en Canada, où les maisons étans presque toutes de bois, sont fort sujettes à brûler à cause du grand feu qu'il y faut faire pour se garentir des froidures du païs. Elle se ressouvenoit qu'elle s'étoit trouvée toute nue avec ses filles sur la neige par un semblable accident, & l'expérience de sa propre misere luy rendoit sensible celle de tout le monde. Si donc elle étoit Superieure, elle aidoit ces sortes de misérables autant que son pouvoir se pouvoit étendre, & si elle ne l'étoit pas, elle étoit la premiere à solliciter la Communauté à leur donner des secours considerables. En un mot en ces rencontres ainsi qu'en toutes les autres, où elle étoit la Mère des pauvres pour les soulager, ou leur Avocate pour leur procurer du soulagement.

J'ay déjà touché que Dieu luy avoit donné des son enfance une inclination toute particuliere à soulager les malades, qu'elle ne s'ennuyoit jamais en leur compagnie & qu'elle mangeoit quelquefois leur restes par devotion. Les occasions d'exercer cette inclination charitable luy furent depuis fort avantageuses dans la maison de son frere, particulièrement au regard des valets qui tomboient quelquefois malades en si grand nombre, qu'il y en avoit des chambres toutes remplies. Elle vouloit être elle même l'Infirmiere de ces pauvres gens qu'elle n'abandonnoit ny jour ny nuit, de crainte qu'ils ne fussent negligez à cause de leur condition. Il n'y a mere qui ait tant de soin de ses enfans qu'elle en avoit de ces misérables, soit pour faire leurs lits, soit pour leur donner leur nourriture, soit enfin pour les nettoier : Car les actions les plus viles lui étoient les plus precieuses, & elle avoit une sainte jalousie que personne ny

mît la main, non pas même les dernières servantes du logis.

Voicy comme elle parle du soin qu'elle avoit des malades, outre ce qu'elle en a dit ailleurs, & de quelle maniere Dieu luy faisoit la grace d'en supporter les fatigues : Comme ces gens là étoient des personnes d'excez, ils avoient quelquefois des maladies furieuses qui leur faisoient perdre toute raison; Je les traittois & nettoyois comme des enfans. Il y avoit en cela bien à souffrir, mais je me sentoie interieurement portée à le faire, & je connoissois en mon ame que nôtre Seigneur vouloit que je prisse le soin de toutes les necessitez de mes prochains, de sorte que j'avois quelquefois tant d'actions de charité à faire que je m'en plaignois à luy même luy disant; prenez donc soin de moy, ô mon amour, puisque vous voulez que j'aye le soin de tant de choses: car bien loin que toutes ces actions me divertissent de la veuë des grandeurs de cette divine Majesté, qu'au contraire elles m'y plongeioient encore davantage.

*En sa  
premiere  
relation.*

Puis descendant aux actions particulieres, elle dit au même lieu: les pauvres & les malades étoient mes plus grands amis, & ce qui me contentoit le plus c'étoit de penser des playes. Il y eut un des serviteurs de mon frere, qui s'étoit emporté une partie du pied à une rouë de charrette, il avoit si fort negligé son mal qu'il en étoit tout noir & tout puant. La crainte qu'il avoit d'une cangrene dont on le menaçoit, & qu'en suite on ne luy coupât la jambe, luy faisoit apprehender de se mettre entre les mains du Chirurgien, & enfin resolument il ne voulut point s'y mettre, j'entrepris donc de le penser, & je commençay à luy couper toute cette mauvaise & puante chair. Je prenois un singulier plaisir à la sentir, & je demanday permission à mon Confesseur de baiser cette playe, mais il me le defendit, en sorte qu'il me fallût contenter d'en boire seulement l'odeur; ce que je continuay de faire jusques à la fin, car enfin ce pauvre homme guerit. J'étois bien aise qu'il se presentât de semblables occasions, mais ma sœur me defendit de m'y plus engager à cause des contagions qui étoient grandes, & aussi que mon frere en avoit du dégoût, parce que c'étoit moy qui luy prepa-roit son manger. Mais cela n'empéchoit pas que je ne trouvasse sans cesse à faire d'autres actions de charité, dans lesquelles je m'employois pour l'amour de nôtre Seigneur.

Encore qu'elle ne fût pas en état de visiter les prisonniers, qui est une autre espece de misericorde, elle en a fait néanmoins les œuvres, autant que sa condition de Religieuse le luy a pû permettre, dont voicy un exemple remarquable & assez touchant.

Les serviteurs du Monastere eurent quelque different avec les soldats de la garnison sans que les Religieuses en eussent aucune connoissance. Ces domestiques qui logeoient dans une maison séparée de la clôture d'environ cinquante pieds furent assiegez par leurs adversaires sur les dix heures du soir, & ne s'estimant pas assez forts pour leur resister corps à corps, ils se barricaderent, afin de se défendre de la maison par des redoutes. Ils le firent, & se voyant pressez, deux d'entre eux firent leurs décharges sur leurs ennemis, dont il y en eut un de tué sur la place. Les autres voyant celui cy mort à leurs pieds, craignant que le même sort ne leur arrivât s'ils insultoient davantage, allerent avertir leur Capitaine, & la Justice qui s'étoient saisis de tous, & les ayant mis en prison, les mirent dès le lendemain en liberté à la priere de la Mere de l'Incarnation, excepté les deux qui avoient tiré, qu'on retint en prison l'espace d'un mois. Pendant ce temps-là cette bonne Mere ne les pouvant visiter ny consoler en personne le faisoit par de frequentes lettres, rendant sa consolation effective par la bonne nourriture qu'elle leur envoyoit, d'autant que la Justice avoit obligé les Religieuses de les nourrir. Elle écrivit encore aux Juges, pour les prier de leur conserver leur bon droit, Mais le fort surmonta le foible, & ils furent condamnez l'un au fouët, l'autre au fouët & à la fleur de lys. Les esprits étoient tellement aigris qu'on ne doutoit nullement qu'ils n'eussent été condamnez à la mort, mais à la priere de la Mere de l'Incarnation la Sentence fut moderée. Quand elle sçut le jugement qui avoit été donné, elle leur écrivit avec toute la tendresse d'une mere pour les consoler, & pour leur apprendre avec quel esprit devant Dieu & devant les hommes ils devoient écouter leur Sentence & recevoir le châtement. Et à la fin elle leur mandoit : mes enfans, ne craignez point quand tout sera executé, venez nous revoir & nous servir, pourvû que vous ayez la crainte de Dieu, vous n'en ferez pas moins chers de nôtre Communauté & de moy en particulier. ils reçurent cette lettre qui les fortifia beaucoup par les motifs salutaires qu'ils y trouverent pour souffrir cette execution. Mais ils ne purent revenir au Monastere, parce que l'un fut condamné à servir le Roy un an, & l'autre dix. Elle les demanda neanmoins aux Juges pour les temps qu'ils ne seroient pas obligez de travailler aux ouvrages du Roy, ce qui luy fut accordé : & même la Sentence de celuy qui étoit condamné à dix années de servitude fut depuis moderée à cinq, pendant lesquelles il

## DE L'INCARNATION.

611

fut traité fort doucement à la sollicitation de cette charitable Mere, qui de son côté adoucissoit encore le reste de sa peine en toutes les manieres qui luy étoient possibles. Mais sa prudence ne fut pas moins admirable en cette rencontre que sa charité, & l'on reconnut evidemment qu'elle étoit toute remplie de l'esprit de Dieu. Car plusieurs personnes luy étant allé rendre visite pour la consoler sur cette affaire, & luy témoigner qu'il y avoit de l'injustice dans la Sentence, puisque l'insulte des soldats étant un véritable assassin, non seulement cette violence avoit été légitimement repoussée, mais elle devoit encore être punie en ceux qui l'avoient faite, elle leur fermoit aussi-tôt la bouche en leur disant, un cheveu de nôtre tête ne tombe pas sans l'ordre de la divine Providence, & rien de cette affaire n'est arrivé que par le même ressort, & nous devons tous prier les uns pour les autres, afin que nous ayons tous le bonheur d'être du nombre des Predestinez. Elle recommanda aussi fort expressement à toutes ses Religieuses de ne point parler autrement de cette affaire dans les rencontres, & de prier Dieu pour tous ceux qui y étoient intéressez tant Jugés que particuliers.

Ce qui luy arriva lorsqu'elle étoit encore dans le siècle est bien plus remarquable. Un honnête Bourgeois de Tours fut accusé d'un crime pour lequel il fut pris & enfermé dans un cachot de la prison. Le crime étoit si public, & en apparence si certain, qu'il fut abandonné de tout le monde, & les Juges travailloient déjà à son Procez. Il ne se peut dire combien la Mere de l'Incarnation prit cette affaire à cœur. Car comme elle étoit persuadée de l'innocence de l'accusé, elle étoit continuellement dans la prison pour le consoler & l'exhorter à la patience, ou en ville, afin de solliciter son élargissement. Le peuple étoit tellement prévenu que tout le monde luy vouloit mal de ce qu'elle sollicitoit pour luy, & par risée on l'appelloit la Recluse, parce qu'on la voyoit toujours dans la prison. Les Juges mêmes quelque estime qu'ils eussent pour sa vertu, ne purent s'empêcher de luy dire qu'ils s'étonnoient de ce que faisant profession de piété, elle se rendoit l'Avocate d'une si mauvaise cause. Mais quelque rebut qu'on luy fit elle ne cessa point de solliciter: enfin elle ouvrit si bien les yeux des Juges, qu'elle leur fit voir l'innocence du Prisonnier & elle ne le quitta point qu'elle ne l'eut entièrement mis en liberté.

Enfin Dieu luy avoit donné une grace toute particuliere pour

K k k k iij

consoler les personnes affligées : il ne falloit que l'entendre parler pour sentir ses ennuis se dissiper. La regardant même, le rayon de la consolation commençoit à s'élever dans l'esprit & à le soulager. Mais elle avoit principalement ce don au regard de celles qui avoient des tentations & des peines d'esprit : car pourveu qu'on eût recours à elle avec confiance l'on en ressentoit aussi-tôt du soulagement, & on ne la quittoit qu'avec un desir d'être fidele à Dieu dans les combats où l'on se trouvoit engagé par l'ordre de sa providence. Elle donnoit des conseils salutaires pour se comporter saintement & avec fruit dans ces recontres ; Et ce qui consolait le plus, c'est qu'elle avoit toujours des passages de l'Escriture Sainte propres aux dispositions des personnes qui s'adressoient à elle, & qui étoient comme autant de remedes qu'elle appliquoit aux playes interieures qu'on luy decouvroit. Mais la maniere avec laquelle elle en faisoit l'application étoit si douce & si pleine de charité, qu'elle eût été seule capable de soulager les maux les plus pressans & de consoler les cœurs les plus affligez. Nôtre Seigneur, leur disoit-elle, quelquefois nous enseigne qu'il faut prier & veiller ; Vous ne sçauriez donc mieux faire que de vous adresser à luy, en le priant de vous aider & de vous secourir : vous êtes à luy ; Dites-luy donc amoureusement mon Dieu secourez-moy ; sans vous je ne puis sortir victorieuse de ce combat : Où bien dites luy avec saint Pierre lors qu'il étoit en danger de faire naufrage : *Seigneur, sauvez nous, nous perissons.* Après cela prenez force & courage, & ne craignez rien ; étant secouruë d'un Dieu si puissant, tout l'enfer ne vous pourra nuire. C'est ainsi qu'elle animoit les personnes au combat & qu'elle les dispoit à la victoire. S'il arrivoit quelquefois que ses paroles n'eussent pas tout l'effet qu'elle eût bien desiré, elle s'adressoit à nôtre Seigneur & le prioit de les fortifier & de les consoler luy même, afin que si elle ne pouvoit les aider en une maniere elle les pût secourir en une autre. Mais il faut dire quelque chose de plus particulier. Une personne qui avoit l'amour & la crainte de Dieu dans le cœur se trouva un jour extrêmement pressée de tentations & de peines interieures, & ce qui augmentoit encore sa douleur, c'est qu'elle ne pouvoit se résoudre de se declarer à qui que ce fût. Et comme un ulcere caché empire toujours, sa peine augmentoit de jour en jour, & elle se sentoit de plus en plus dans l'impuissance d'ouvrir son cœur & de chercher le remede à son mal. Au bout de huit jours qu'elle eut souffert cette affliction d'esprit, elle se trouva changée tout à coup, & son cœur se sentit pressé

par une violence secrète d'aller trouver la Mere de l'Incarnation pour luy declarer sa peine. Elle fut aussi-tôt à sa chambre, où elle la trouva lisant le nouveau Testament, d'abord qu'elle parut la Mere ferma son Livre, & la regarda d'un visage fort serieux contre son ordinaire qui étoit d'accompagner son œillade d'un doux soupir. Elle demanda à cette personne ce qu'elle desiroit, mais comme elle ne luy répondoit que par des paroles entre-coupées de soupirs, elle jugea bien que sa douleur étoit extrême puisqu'elle l'empéchoit de parler. C'est pourquoy elle luy dit, vôtre-peine est grande, mais je l'ignore; prions Dieu ensemble afin qu'il nous éclaire. Ayant dit ces paroles, elle reposa sa tête sur sa main soutenue de son livre environ l'espace d'un *Pater* & d'un *Ave*, puis se relevant elle dit à cette affligée; hé bien, devez-vous avoir tant de peine à me découvrir telle & telle chose (particularisant les sujets de son affliction) quoy ne me connoissez-vous pas? allez mon enfant tout cela n'est rien, si vous voulez sortir de cet état faites cela & cela: Dieu vous aime & il vous veut sauver: soyez luy seulement fidele & prenez courage, car vous n'êtes pas au bout de vos peines, mais Dieu en tirera sa gloire; c'est pourquoy allez vous-en en paix devant le saint Sacrement vous abandonner à tout ce qu'il voudra faire de vous. A mesure que la charitable Mere parloit cette ame affligée sentoit diminuer ses peines, & elle ne sortit point de sa presence qu'elle n'en fut entierement quitte pour cette fois. Elle a déclaré depuis que le même luy étoit encore arrivé en plusieurs semblables rencontres, assurant qu'ellen'avoit point trouvé de remede à ses peines interieures plus present ny plus assuré que d'avoir recours à la Mere de l'Incarnation en qui elle avoit une tres-parfaite confiance, sur tout après qu'elle eût reconnu que Dieu luy avoit revelé les secrets les plus cachez de son cœur, & qu'elle l'eut disposée au combat, luy predisant par un esprit prophetique que ces peines devoient continuer. Ce qui est arrivé à celle-cy arrivoit aussi aux autres qui s'adressoient avec confiance à cette Mere; J'ay néanmoins voulu rapporter cet exemple, à cause des circonstances remarquables qui s'y rencontrent.

Mais ce qui est plus admirable est que quelque pressée & accablée d'affaires qu'elle fût (car elle a toujours fait toutes les affaires de la maison) lorsqu'on l'alloit trouver elle quittoit aussi-tôt ce qu'elle faisoit, même ses écritures pour pressées qu'elles fussent, & elle écoutoit les personnes avec autant de tranquillité & de douceur que si elle n'eût eu autre chose à faire qu'à les contenter, leur

donnant tout le temps qu'elles desiroient de parler & de dire leurs pensées. Si-tôt qu'une personne étoit sortie d'avec elle, elle contiuoit son travail comme si l'on ne l'eût point interrompue. Une autre survenant elle faisoit comme à la première, sans jamais faire paroître aucune marque de chagrin, ny donner aucun indice qu'elle fut importunée. Ainsi l'on étoit assuré de la trouver toujours disposée à écouter lorsqu'on luy vouloit parler, ce qui contenoit merveilleusement toutes les personnes qui s'adrescoient à elle pour avoir quelque consolation, même les personnes seculieres qui s'en retournoient toutes consolées quand elles luy avoient parlé.

J'ay paru peut-être un peu long à parler de la Beatitude de la misericorde, mais il y a tant de choses à dire sur ce sujet, & je laisse dans le silence tant d'exemples remarquables de cette vertu, que je puis assurer que j'ay encore été trop court. Celle de la pureté de cœur ne me fournit pas moins de matiere, & la crainte que j'ay de me trop étendre, m'obligera d'en parler avec la même sobriété. Quant à la pureté essentielle, qui consiste dans l'éloignement du péché, voicy ce qu'elle en dit dans une de ses meditations: je puis avoir commis beaucoup de mal que je ne connois pas, étant fautive & inconsiderée comme je suis. Mais quand je me compare avec le péché, cela m'est si horrible, que j'aimerois mieux mourir mille fois que de commettre un péché mortel, quand je devrois même perdre le Paradis: Et pour chose du monde je ne voudrois en commettre un Veniel. Cela n'empêche pas que je ne me voye tres-imparfaite, & que notre-Seigneur ne trouve beaucoup à redire en moy à cause du peu de fidelité que j'apporte à sa grace. Je me suis néanmoins abandonnée à son aimable jugement: je l'appelle aimable, parce que tout ce qui vient de sa part me plaît. J'ay pourtant pris la liberté de l'interroger de quelle maniere il me jugeroit; Et il m'a répondu non de paroles, mais par effet, remplissant mon ame des douceurs du Paradis, & me laissant dans un redoublement de paix, qui bannit toute la crainte de mon esprit.

Ces dernières paroles sont remarquables puis qu'elles montrent évidemment que Dieu ne l'a pas seulement assurée de sa gloire, mais encore qu'il luy en a donné des gages & un avant goût. D'où il faut tirer une preuve tres-sensible de son éminente pureté, puisque le jugement que Dieu en devoit faire est tout dans la douceur & dans la paix, & l'on a sujet de croire qu'il l'a ainsi traitée depuis.

Mais il y a une autre espece de pureté interieure plus subtile & plus delicate qui n'est propre qu'aux ames heroïques, laquelle consiste

co  
fec  
pa  
de  
qu  
te  
&  
ter  
le p  
tou  
tes  
qu  
eût  
tou  
obl  
mo  
éto  
ché  
seu  
bec  
un g  
ce &  
C  
rieu  
perf  
proc  
fait  
dom  
mon  
trad  
mén  
répa  
Qua  
man  
aussi  
plus  
son,  
defe  
une  
devi

## DE L'INCARNATION.

35

consiste dans un parfait dégagement des plus petits atômes d'imperfection. Ce que j'en ay dit dans un autre lieu où j'ay été obligé d'en parler à fond peut suffire; outre qu'il est évident que l'unique fin des desseins de Dieu sur cette grande ame, ainsi qu'on l'a pû remarquer jusques icy, & qu'on le verra encore plus clairement dans la suite, n'a été que de la dégager des plus petites poussieres de cette vie & d'en faire un vaisseau des plus purs où il se soit jamais plû d'habiter. Un Reverend Pere Jesuite qui l'a éprouvée autant qu'une ame le peut être, pour sçavoir si sa sainteté correspondoit à l'estime que tout le monde en avoit, dit un jour à quelques Religieuses que toutes les vertus de la Mere de l'Incarnation étoient grandes, mais qu'elle étoit incomparable en pureté & en humilité; & que s'il luy eût été permis de parler, il eût dit des choses qui étonneroient tout le monde; mais que la personne étant encore en vie, il étoit obligé de garder le silence. Ce Pere est mort avant elle, & par sa mort le monde se trouve privé de la connoissance de ces choses étonnantes que la prudence humaine l'avoit obligé de tenir cachées. Un autre Pere de la même compagnie, qui a été le Confesseur de la Mere de l'Incarnation, écrivant aux Ursulines de Quebec pour les consoler de sa mort, a pareillement fait en deux mots un grand éloge de sa vie, disant qu'elle a été un miroir d'innocence & un modele parfait & achevé de toutes les vertus.

Quant à la Beatitude de la paix qui fait meriter le titre glorieux d'enfant de Dieu à ceux qui la possèdent, il ne se peut voir une personne plus paisible en elle même, ny plus pacifique envers le prochain que la Mere de l'Incarnation. Depuis que Dieu luy eût fait present du tresor inestimable de la paix en luy disant, *pax huic domui*, ainsi que j'ay dit ailleurs, elle ne la pas perduë un seul moment, soit interieurement, soit exterieurement, quelque contradiction ou adversité qui luy soit arrivée. Possédant donc en elle-même la source de la paix & de la concorde, il luy étoit facile de la répandre sur les autres, & d'être pacifique envers tout le monde. Quand elle voyoit des personnes se battre ou se quereller, elle ne manquoit point de s'aller mettre au milieu pour les accorder, & aussi-tôt les armes leur toboient de la main, & ils n'avoient plus de paroles dans la bouche. Elle se trouva un jour dans une maison, où il y avoit une honneste femme qui tomba dans une espeece de desespoir, dans la crainte que son fils unique qui s'étoit trouvé dans une mauvaise occasion ne tombât entre les mains de la Justice. Elle devint toute furieuse, elle faisoit des cris épouvantables, elle avoit

les yeux étincelans comme des flambeaux, elle étendoit les bras, & faisoit des contorsions de corps comme une possédée, & je ne scay si elle ne l'étoit point, car elle invoquoit le diable sans cesse, & elle n'avoit quasi point d'autre parole en la bouche. Nôtre bonne Mere fut d'abord toute effrayée, & le fils unique de cette femme, qui étoit présent, l'étoit encore davantage. Elle voulut la rappeler en son bon sens par des paroles douces & affables, mais en vain. Dieu luy donna l'inspiration de l'embrasser ce qu'elle fit tres-étroitement, & au même instant elle devint tranquille comme un enfant. Estant revenuë à soy elle avoua que dans cet excès elle avoit eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardents qui l'épouventoient & luy causoient ces transports, mais qu'au même temps qu'elle l'eût embrassée tout se dissipa. Elle racontoit quelquefois elle-même par admiration ce qui luy étoit arrivé, & elle en conçût une telle affection pour sa Bien-faitrice, qu'elle ne pouvoit quasi la quitter ny la perdre de veuë.

Mais nôtre admirable Mere donna bien d'autres preuves de sa prudence & de son esprit pacifique dans la maison de son frere, où elle avoit une veuë universelle presque sur toutes ses affaires qui n'étoient pas petites, parce que c'étoit un homme qui à raison de son commerce étoit obligé d'avoir des Commis, & des serviteurs dans les principales villes du Royaume. On luy écrivoit souvent la mauvaise conduite qu'ils avoient dans leurs personnes, ou dans ses affaires, & parce qu'il ne scavoit ny lire ny écrire, il étoit obligé de se servir des yeux & de la main de la servante de Dieu. C'étoit dans ces occasions que sa charité industrieuse rendoit à son prochain mille bons offices, connoissant l'humeur peu modérée de son frere, lorsqu'elle luy lisoit les lettres fâcheuses qu'on luy écrivoit, elle passoit adroitement les paroles qui le pouvoient aigrir, y substituant en la place des termes si doux & si raisonnables qu'elle appaisoit ses plus violentes passions. Elle en usoit de même quand elle écrivoit les réponses qu'il luy dictoit, écrivant des choses douces & honnestes au lieu des emportemens & des paroles offensantes qu'il dictoit. Et c'étoit une chose admirable de voir la présence d'esprit qu'elle avoit à changer ainsi tant de fâcheuses expressions sans interrompre le sens du discours, & sans altrer la substance des choses qu'elle lisoit ou écrivoit. Mais il n'y a rien de plus adroit ny de plus industrieux que l'amour qui luy inspiroit les saintes adresses pour maintenir la paix. Car les serviteurs étant de retour au logis, au lieu qu'il sembloit qu'ils dussent être mal traitez & ressentir les

effe  
mau  
uns  
ce. s  
aux  
rita  
avoit  
corr  
C  
doit  
Car  
pour  
Maî  
disgr  
reme  
tant  
rien  
Et  
la br  
ple d  
fées d  
com  
dire a  
à red  
seph  
tez o  
Mere  
les au  
pensé  
autre  
sans  
s'étoi  
de re  
vou  
Mais  
sourc  
point  
bien  
possib  
La

## DE L'INCARNATION.

637  
effets de l'indignation de leur Maître qu'ils avoient méritée par leur mauvaise conduite, ils se trouvoient dans son amitié, sans que les uns & les autres sceussent de quelle maniere cette bonne intelligence s'étoit pû entretenir. Mais afin que cette paix ne fût pas funeste aux domestiques en les privant du bien de la correction, cette charitable mediatrice les avertissoit en particulier des fautes qu'ils avoient faites, leur donnant ensuite les avis necessaires pour s'en corriger à l'avenir.

Ce n'étoit pas seulement dans ces rencontres qu'elle leur rendoit ce bon office ? Les occasions en étoient presque continuelles. Car comme c'étoient des gens peu adroits pour la pluspart, & qui pour l'ordinaire n'avoient pas toutes les bonnes mœurs que leur Maître eût souhaité, ils ne tomboient que trop souvent dans sa disgrâce. Alors ils avoient recours à leur refuge ordinaire qui les remettoit aussi tôt en paix avec son frere, lequel d'ailleurs avoit tant d'amitié & de deférence pour elle qu'il ne luy pouvoit jamais rien refuser.

En un mot elle étoit une colombe pacifique qui portoit toujours la branche d'olive dans sa bouche. J'en donneray encore un exemple de plus de cent que j'omet. Quelques Religieuses étant passées de France en Canada porterent avec elles les articles d'union, comme ils avoient été signez des deux Congregations, il ne se peut dire avec combien de joye cette Mere les reçut, & n'y trouvant rien à redire, elle les signa la premiere avec la Mere Marie de saint Joseph sa compagne : il survint néanmoins quelques petites difficultez où les esprits ne se trouverent pas entierement d'accord. La Mere de l'Incarnation qui en cette affaire, non plus qu'en toutes les autres, ne regardoit aucun interest que celui de Dieu, dit ses pensées avec beaucoup de force & de netteté ; mais voyant que les autres ne se rendoient pas à son sentiment, elle se soumit au leur sans replique. Une Religieuse qui étoit de son avis voyant qu'elle s'étoit renduë avec si peu de resistance, luy dit avec quelque sorte de ressentiment : Hé quoy ma Mere, je pense que vous avez fait vœu d'obeïr à ces personnes là, & de faire tout ce qu'elles desirent. Mais cette Mere la regarda en souïrant, & tirant ces paroles de la source inépuisable de paix qu'elle avoit dans le cœur, non, je n'ay point fait vœu de leur obeïr, ny de faire ce qu'elles desirent, mais bien de contenter Dieu, & de faire pour son amour ce qui me sera possible pour entretenir la paix avec le prochain.

La dernière des Beatitudes Evangeliques est la patience dans

2. Ti.  
moth.  
3. 12.

les persecutions dont la Mere de l'Incarnation a été tres-riche-ment partagée. Elle n'auroit pas été une parfaite Epouse du Crucifié, si elle n'avoit eu part à ses contradictions, & si elle ne l'avoit imité dans sa patience. Car encore qu'elle fût d'un naturel doux & affable, qu'elle eût une inclination naturelle à faire du bien à tout le monde, & qu'elle n'ait jamais pû faire du mal à personne, ce luy étoit néanmoins assez de vouloir vivre Chrétiennement pour être persecutée par les ennemis de la pieté, puisque saint Paul nous assure que *Tous ceux qui suivent JESUS-CHRIST, & qui veulent vivre selon les regles de la pieté se doivent résoudre à souffrir persecution.* Elle commença d'estre persecutée lors qu'elle étoit encore dans le mariage, car Dieu permit qu'une certaine femme luy suscita & à son mari aussi toutes les persecutions & toutes les affaires dont elle se put aviser, & elle y réussit si bien qu'elle fut enfin l'instrument dont Dieu se servit pour les dépouiller de tous leurs biens. Nôtre bonne Mere porta avec patience son affliction comme venant de la main de la providence qui ne la vouloit riche que des biens de la grace. Elle fit bien davantage. Car comme cette beatitude suppose l'amour des ennemis, puisque ce ne seroit pas aimer parfaitement la persecution, que de ne pas aimer ceux qui la font, elle rendit depuis à cette femme des services qu'on ne peut attendre que des plus parfaits amis. Car enfin elle fut elle-même accablée sous la ruine, & tomba dans la fosse qu'elle avoit creusée, mais elle ne supporta pas sa disgrâce avec la même resignation que nôtre Mere avoit fait la sienne: elle la prit avec tant d'impatience & de chagrin, qu'elle s'abandonna au desespoir, ne cherchant que les occasions de se défaire. L'on en donna avis à la servante de Dieu, qui fit tous ses efforts pour l'empêcher, la suivant adroitement par tout & ne la perdant presque point de veuë. Enfin ayant sceu que cette personne étoit sortie la nuit de la ville pour executer son mauvais dessein, elle sortit de son logis à la même heure, & pour abreger son chemin elle marcha au milieu des tenebres sur une muraille fort longue & dangereuse où il y avoit des precipices des deux côtez. Il est à croire que la charité qui bannit toute crainte la conduisoit sans danger, puisque les hommes les plus hardis n'y passoient pendant le jour qu'avec apprehension. Aussi Dieu benit son travail & son zele, parce qu'elle fat si heureuse que d'arrêter cette ame qui s'alloit perdre.

Si sa patience a été si genereuse dans son commencement, elle

ne l'a  
aux  
faiso  
té &  
tout  
place  
casio  
El  
avoit  
vena  
qui r  
de la  
veno  
de la  
cette  
douc  
d'am  
ces re  
porto  
pour  
mod  
neste  
qui se  
créé d  
cette  
avoir  
mes à  
venge  
vice n  
toutes  
fant,  
ce fut  
persec  
ce mo  
par c  
muna  
été o  
ger d  
Il s  
Merc

## DE L'INCARNATION.

639

ne l'a pas moins été dans son progrez. Lorsqu'elle étoit Novice aux Ursulines, on l'a veüe souffrir mille petites malices que luy faisoit une jeune fille aussi Novice, mais toute remplie de vanité & de l'esprit du monde. Elle la méprisoit étrangement, sur tout à cause de sa qualité de femme, l'estimant indigne de tenir place parmi tant d'innocentes Vierges, & de là elle prenoit occasion de luy faire des insultes à tout propos.

Elle fit un jour contre elle un écriteau diffamant, dans lequel il y avoit des paroles outrageuses & moins honnestes qu'il n'étoit convenable à son sexe & à sa condition de Novice. Toutes les autres qui remarquoient fort bien cette petite persécution, en avoient de la douleur, & luy en faisoient des reproches, mais elle en devenoit plus animée, ne pouvant souffrir l'estime que l'on faisoit de la vertu & du mérite de celle qu'elle persécutoit. Cependant cette ame genereuse souffrit toutes ces insultes avec la même douceur qu'elle recevoit des autres des témoignages d'estime & d'amitié. Sa charité & sa prudence paroissoient également dans ces rencontres, car elle excusoit cette jeune Sœur, & se comportoit en son endroit comme si elle n'eût fait tout cela que pour rire & par divertissement, d'où vient qu'elle en faisoit modestement la première, disant d'une manière douce & honneste, que c'est estre de mauvaise-humeur de se fâcher de ce qui se fait par divertissement, & que la raison veut qu'on se recrée de ce qui se fait & dit par recreation. Peu de temps après cette jeune fille fut frappée de peste & en mourut, après avoir néanmoins changé de vie & pris des sentimens conformes à la sainteté de sa vocation. Il est à croire que Dieu voulut venger les injures faites à sa servante, parce que cette seule Novice mourut, & que nulle autre ne fut incommodée, quoyque toutes eussent touché & manié la peste par une innocence d'enfant, afin de luy en ôter la peur. Mais il est aussi veritable que ce fut par les prieres & en vertu de la patience de la Novice persécutée qu'il changea le cœur de l'autre, & qu'il la retira de ce monde dans des dispositions toutes religieuses, convertissant par ce moyen le châtiment en misericorde, parce que la Communauté qui ne se pouvoit résoudre à la recevoir à profession eût été obligée de la renvoyer dans le siecle où elle eût été en danger de se perdre.

Il seroit difficile de rapporter toutes les contradictions que nôtre Mere a eüe en Canada, & d'expliquer la patience avec laquelle

elle les a supportées. Il y avoit une famille incommodée à qui elle avoit souvent fait des charitez tres. considerables de vin, d'eau de vie, de sel, & de plusieurs autres choses necessaires à l'entretien de la maison, les enfans mêmes étoient entretenus pour rien dans le Seminaire. Il arriva un jour que le Pere de la famille envoya demander à la Mere de l'Incarnation quelque chose qu'elle ne luy put accorder. Il prit ce refus en si mauvaise part, qu'il luy en écrivit une lettre tres. offençante pour toute la Communauté, & encore plus pour elle en particulier. Il ne se contenta pas de cet outrage secret, il en parloit encore au dehors d'une maniere fort désavantageuse à la reputation du Monastere: Lorsque la charitable Mere lisoit cette lettre on remarqua qu'elle souïroit, ce qui donna envie à une de la compagnie de la voir: elle pressa tant la Mere qu'enfin elle la luy donna, mais elle se rendit en même temps Avocate de ce pauvre homme, l'excusant sur la necessité qui fait souvent dire & faire des choses qu'on ne voudroit pas: A l'heure même elle fit prier Dieu pour luy, ordonnant que s'il revenoit ou renvoyoit demander quelque chose, on ne manquât pas de l'en avertir afin qu'elle y pourveût: Et en effet l'autre renvoyant puis après demander ses besoins à l'ordinaire, elle les luy faisoit donner abondamment, à moins qu'on ne fut entierement dans l'impuissance de les y accorder: Et depuis revoyant cet homme, elle ne luy parla jamais de cette lettre ny des discours injurieux qu'il avoit tenus de la Communauté.

Il faut bien dire qu'elle a souffert des contradictions étranges, puisqu'après avoir fait le recit de ses tentations interieures qui sont les plus effroyables qu'une ame puisse souffrir, elle dit les paroles suivantes: Les mortifications que j'endurois de la part du prochain étoient bien autrement sensibles, mais je m'en tais, parce que j'ay touïjours cru que nôtre Seigneur les permettoit pour mon bien, & ainsi j'aimois d'un amour tendre & sincere ceux qui me les suscitoient. Elle témoigne que ses contradictions exterieures luy étoient plus sensibles que ses tentations, parce que les unes n'attaquoient que sa personne, & les autres traversoient les affaires de Dieu, qui luy étoient infiniment plus cheres que ses propres interests. Ce qui luy rendoit encore plus pesant le poids de ses persecutions c'étoit la qualité de ses persecuteurs qui étoient des personnes de pieté & de tres. haut merite, de qui même elle devoit attendre du support dans ses desseins, & de la consolation dans ses peines. Ce poids néanmoins pour accablant qu'il fût de soy-

*En sa  
premiere  
revela-  
tion.*

me  
ter  
tre  
les  
can  
gul  
qu  
les  
dis  
ce  
fin  
cer  
enc  
la p  
mer  
n'er  
qui  
ord  
ren  
pou  
M  
ses  
tra  
d'er  
ne  
Me  
tit,  
voy  
res  
vou  
mê  
dan  
dis  
ces  
n'er  
foit  
d'er  
m'a  
lem  
pas

même, étoit léger à sa patience qui étoit invincible à le supporter : d'où vient qu'elle ne parloit de ses persecuteurs qu'avec un tres-grand respect, & en des termes qui persuadoient assez qu'elle les tenoit pour ses meilleurs amis. Et il ne faut pas s'en étonner, car où elle prenoit les injures qu'on luy faisoit pour des graces singulieres, ou bien elle les oublioit entierement, ne permettant pas qu'on luy remit devant les yeux les occasions passées dans lesquelles elle avoit été offensée; elle tranchoit aussi-tôt la parole en disant avec une admirable douceur: je ne me souviens point de ce que vous me dites; de la sorte son cœur demouroit toujours sincere & sans aucun nuage de ressentiment ou d'averfion. C'est certes une grande perfection de souffrir les injures, une plus grande encore de n'en point avoir de ressentiment & de les pardonner: mais la perfection de la beatitude Evangelique, est de les oublier entierement, & de traiter ses persecuteurs de la même maniere que si l'on n'en avoit jamais été offensé. C'étoit la disposition de nôtre Mere qui aimoit ceux qui luy étoient contraires même plus que ses amis ordinaires, les prevenant d'une maniere toute Angelique, & leur rendant tous les bons offices que la charité la plus ingenieuse luy pouvoit inspirer.

Mais si elle étoit infatigable aux persecutions & aux injures, ses Religieuses qui n'ignoroient pas de quelle maniere elle étoit traitée, s'en lassèrent enfin, & commencerent à s'en plaindre. Une d'entre elles s'en entretenant avec une autre luy dit: Ma Mere ne voyez vous pas comme telles & telles personnes traitent nôtre Mere & avec quelle patience elle souffre tout cela: l'autre reparaît, vous admirez la patience de nôtre Mere en cela; vous ne voyez rien, elle en a bien enduré d'autres, & même en des matieres plus mortifiantes: Mais ce qui est plus admirable, remarquez si vous luy en entendrez parler, car elle n'en dit jamais rien. Cette même Religieuse ne pouvant comprendre cette grande douceur dans les contradictions s'adressoit quelquefois à elle-même & luy disoit: Mais, nôtre Mere, ne voyez-vous pas de quelle maniere ces personnes là vous traitent, en verité je m'étonne comme vous n'en avez point de ressentiment. A quoy cette genereuse Mere faisoit cette réponse toutes les fois qu'elle luy en parloit: je n'ay garde d'en avoir du ressentiment, car je ne me souviens point qu'elles m'ayent jamais fait de la peine ny de deplaisir. Je me souviens seulement qu'un jour étant chargée de beaucoup de dettes, & n'ayant pas le moyen de les acquiter, j'eus crainte de mécontenter ces

*Dans une lettre à sa Niece.* personnes là. Lors que j'étois en cette pensée, je reçus une lettre de France que je fus porter avant que de l'ouvrir aux pieds de la sainte Vierge, à qui j'avois souvent recommandé nos affaires & de qui j'attendois du secours, & je trouvay en cette lettre que la pieté de la Reine nous faisoit une aumône de deux mil livres, & de la sorte je fus délivrée de ma peine par la providence de la Mere de bonté.

Voilà la disposition de cœur où étoit cette bonne Mere dans les contradictions; car bien loin d'en être rebutée, & d'avoir de l'aversion de ceux qui luy faisoient de la peine, elle desiroit au contraire que ses persecutions s'accrussent, & que le nombre de ses persecuteurs se multipliât, ainsi qu'elle écrit dans une lettre en des termes si affectifs & si touchans qu'ils meritent d'être remarquez: *Piété à Dieu, dit-elle, & à sa bonté de me rendre digne d'être en bute à tout le monde: j'entends même du monde saint, parce que ses coups sont infiniment plus perçans que toutes les machines des pecheurs. Par le monde saint, elle entend les personnes de pieté dont elle dit que les persecutions sont plus sensibles que celles des méchans: car on ne s'étonne pas de voir les ennemis du bien traverser les desseins de Dieu, mais que des personnes saintes s'y opposent, c'est ce qui n'est pas facile à supporter.*

Mais enfin ceux qui luy étoient les plus contraires ne se purent empêcher d'admirer sa patience, & l'un d'eux dit hautement dans une rencontre, qu'il falloit avouer que la Mere de l'Incarnation avoit une bonté infinie & une patience de fer; car en effet l'exercice continuel de cette vertu, l'avoit tellement endurcie & rendue insensible à toutes sortes de contradictions, que les injures ne luy étoient plus injures, & ses ennemis ne luy étoient plus ennemis.



## CHAPITRE II.

*I. Elle commence un discours, qui est comme un abrégé de la vie mystique, & de tous les états intérieurs par où elle a passé jusqu'à présent; & par sa propre expérience elle explique les degrés de la parfaite pauvreté d'esprit. II. Premier degré, qui est la purgation de la partie sensitive de l'ame.*

**I**E diray donc que Dieu ayant créé l'ame raisonnable avec la liberté, & luy ayant donné des puissances pour operer son salut avec sa grace, & avec les autres secours qu'il a établis dans son Eglise; dès qu'elle vient à connoître sa dignité, & que par la lumiere de la grace elle decouvre efficacement la perfection à laquelle elle est appelée, & la sainteté dont elle est capable; si elle est fidele à cette premiere lumiere, & si elle correspond à cette grace par un mouvement continuel à son souverain bien, la divine bonté qui seule connoît la creature, & qui decouvre & penetre les plus intimes secrets de son esprit, fait fondre en elle des torrens de lumieres, de feu & de saintes ardeurs; & enfin il luy donne la clef de la science & la met en possession de ses tresors & de ses richesses.

Cette ame se voyant comblée & enrichie de la sorte, se promene dans ces pâturages gras & fertiles, dans ces parterres odoriferens, & dans ces cabinets delicieux qui luy ont été ouverts, où les puissances se delectent dans un goût de sagesse que je ne scaurois expliquer, non plus que les divins plaisirs, les repas savoureux, & la paix profonde qu'elle y reçoit. Les yvresses saintes qu'elle y pâtit luy font ensuite chanter un Epithalame ou cantique d'amour qui ne peut finir, que lorsque par de certaines pamoisons Dieu l'arreste pour la faire expirer en luy & pour l'abîmer de nouveau dans le torrent des voluptez divines.

Revenuë de cet excès ou extase, elle recommence son Cantique disant à celui, & par celui qui l'agit si puissamment: *Nous nous jouissons & sauterons d'aise, nous ressouvenant de vos mammelles qui sont plus douces & plus delicieuses que le vin; les justes & ceux qui ont le cœur droit n'ont de l'amour que pour vous.* Tout cela se dit & se passe sans aucune operation reflexie, mais par une adondance d'esprit où l'ame demeure passive, & qui forme en son entendement un sens & une intelligence qui la fait fondre d'amour: delà naissent

M m m m

644 LA VIE DE LA MERE MARIE  
les joyes & les larmes qui font également en elle un paradis, où elle jouit de Dieu dans une privauté tres-intime.

Cet état rejallit jusque dans les sens, & dans la partie sensitive de l'ame qui en est toute penetrée, de sorte qu'elle peut dire avec le Prophete: *Mon esprit & ma chair tressaillent de joye dans le Dieu vivant.*

Psal. 83.  
3.

Jusques icy il n'y a point eu de circoncision ny de retranchement dans cette vie interieure; il semble à l'ame qu'il n'y ait rien au dessus de la jouissance où elle se trouve & qu'elle soit établie pour toujours en cet état où elle est comblée des richesses immenses de l'Epoux, car pour ce qui regarde les mysteres de la foy elle les possède par une science causée & infuse par l'esprit qui la dirige, mais avec tant de certitude & si peu d'obscureté, qu'elle s'écrie: O mon Dieu, je n'ay plus la foy, & il semble que vous ayez tiré le rideau. Elle est dans ce sens & dans son experience appuyée sur son Bien-aimé toute regorgeante de delices, elle ne voit, ne goûte, & ne veut que luy: mais tandis qu'elle est ainsi abîmée elle ne voit pas ce qui luy va arriver, ny où l'esprit la va conduire.

Cant.  
L. 5.

II.

Ce divin Esprit qui est infiniment jaloux, qui en matiere de pureté interieure se montre toujours inexorable, & qui veut seul posséder une ame qu'il a marquée pour luy appartenir uniquement, commence à attaquer la partie sensitive & inferieure de l'ame, & à luy faire souffrir en diverses manieres des privations tres-rudes & tres-crucifiantes. La nature cependant qui a ses ruses & ses finesses, veut avoir son conte, elle a de la peine à quitter son fort, & à perdre la part qu'elle a dans les biens spirituels de l'ame, qu'elle a trouvez si à son goût, que tous les autres contentemens qu'elle avoit eus autrefois parmi les creatures, ne luy causoient plus que de la mortification & du dégoût. Ainsi ne pouvant plus participer aux delices de l'esprit, & se voyant sur le rien par la privation tant des plaisirs de la grace que de ceux de la nature, elle ne sçait à quoy se prendre: elle a des faillies, & fait des efforts pour conserver les biens de l'esprit, auxquels elle avoit coutume de prendre part, & dont elle tiroit sa vie & son soutien pour supporter courageusement toutes les peines & les fatigues où Dieu l'avoit engagée: Mais elle experimente que toutes ces delices luy sont déniées, que ses efforts sont vains, & que son partage doit estre la privation où elle se trouve.

J'ay dit que cette partie sensitive étoit sur le rien, & qu'elle

## DE L'INCARNATION.

245

avoit un entier dégoût des creatures, à cause qu'elle avoit été attirée par la douceur des biens de l'esprit, elle y retourneroit néanmoins bien viste, si par une vertu secrete elle n'étoit retenue *sous ces loix de l'esprit que l'homme animal ne peut comprendre*: mais cette vertu la réduit enfin comme au rang des morts, quoyqu'elle ne meure pas entierement, mais qu'elle demeure seulement blessée jusqu'à n'en pouvoir plus, afin de laisser la partie supérieure jouir en paix des biens qu'elle possède à son exclusion.

En cette mort, c'est ainsi que j'appelle la privation des delices spirituelles dans la partie inférieure, il y a plusieurs degrez, parce qu'il y a bien des coins & recoins, des tours & des détours, des ruses & des finesses dans la nature corrompue, qui à tous momens & en diverses manieres voudroit faire entrer les sens & les puissances sensitives dans le commerce, ou du moins dans l'imitation de l'esprit: Mais l'esprit de Dieu tranche & agit de telle sorte qu'il prive toutes ces puissances basses des mets de sa table Royale, qui ne sont point preparez pour elles, & c'est en ce point que l'on voit clairement la distinction de la partie inférieure d'avec la supérieure. Ce n'est là néanmoins que le premier pas pour entrer dans l'état de victime & dans la possession de la véritable pauvreté d'esprit.

### ADDITION.

**Q**Uand la Mere de l'Incarnation parle d'une ame, & qu'elle décrit les lumieres de la grace dont cette ame a été prevenuë, les tresors de la science dont elle a été enrichie, les douceurs de la contemplation dont elle a été saintement enyvree, & les transports de la charité qui l'ont si heureusement consommée en Dieu, elle veut parler d'elle même & des differens états de grace par où elle a passé depuis que Dieu a commencé de l'attirer à la vie spirituelle jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à cette éminente pureté dont elle commence de rapporter les degrez. Elle ne parle point de cette espece de pureté qui nettoye l'ame de tout peché, ny de celle qui en retranche les vices & les habitudes deregées, ny encore de celle qui en exclud les imperfections volontaires pour legeres qu'elles soient, ny enfin de celle qui rejette de l'esprit toutes les pensées qui ne sont pas tout-à-fait de Dieu, & de la volonté toutes les affections & les complaisances qui ne se teminent pas à sa gloire. Elle suppose tous ces degrez comme absolument necessaires

à l'ame qui aspire à la contemplation & à l'union parfaite. Car si ce que nôtre Seigneur dit dans l'Evangile est veritable, que celui qui a l'ame pure n'a pas de peine à contempler Dieu, il n'est pas moins assuré que l'ame où cette pureté ne se trouve pas, qui se laisse aller à des pechez quoy que legers, qui se laisse emporter à ses vices & à ses passions, qui commet facilement des imperfections volontaires, & qui entretient des pensées vaines & des affections de la terre, n'aura jamais une facile entrée dans l'oraison, ny une grande liberté de s'entretenir avec Dieu: S'il arrive quelquefois que Dieu se découvre plus particulièrement à son esprit, cela ne dure que des momens, parce que l'interieur n'étant pas bien pur, la veüe de la contemplation est aussi tôt troublée par les impuretez volontaires qu'elle y entretient. Il n'est pas possible de voir le Soleil tandis qu'il est couvert de nuages, ny de se regarder dans une fontaine tandis que l'eau en est troublée: Il n'est pas plus aisé de contempler Dieu tandis que l'esprit est couvert de nuages des pensées mondaines, ny de voir sa Majesté dans le fond de l'ame, tandis qu'elle est agitée par le mouvement de ses propres affections,

La Mere de l'Incarnation parle donc icy d'une pureté éminente & surnaturelle conforme aux états de contemplation dont elle va parler selon l'experience qu'elle en a eüe. Or elle marque cinq degrez de cette pureté, dont le premier étoit dans la partie sensitive. Il consistoit dans la privation des consolations & des delices non de la nature, car cela est trop grossier dans la contemplation surnaturelle, mais de la grace interieure & de la presence de Dieu en l'ame, lesquelles bien qu'elles fussent bonnes & innocentes, Dieu les luy donnant pour luy faciliter la pratique des vertus heroïques, & pour luy faire porter avec plaisir & allegresse, ainsi qu'elle dit, les travaux d'une vie active où il l'avoit engagée, ne laissoient pas de flatter la nature & d'attirer par fois les reflexions de la partie superieure, qui par consequent ne pouvoit posseder Dieu dans une souveraine pureté. La partie sensitive étant donc privée de toutes sortes de consolations, sçavoir de celles des creatures par une privation volontaire, & de celles de la grace par une privation passive, elle étoit comme morte & sur le rien: Car de même qu'un corps mort & encore plus un corps aneanti est incapable de tout plaisir, ainsi la partie inferieure de l'ame demeure par cette double privation sans joye, sans plaisir, sans consolation & par consequent dans l'impuissance de troubler la superieure.

re, qui cependant jouïssoit de Dieu dans une tres-haute pureté & tout ensemble des delices intellectuelles dont cette jouïssance est accompagnée.

Au reste quand je dis que ce premier degré de pureté étoit dans la partie sensitive, cela se doit plutôt entendre de la cause que du sujet : car la véritable pureté est dans la partie supérieure, & si l'on dit que la sensitive est pure, ce n'est pas qu'elle soit capable de cette pureté éminente qui est nécessaire à la contemplation surnaturelle; mais c'est qu'elle contribüe en quelque façon à la perfection de la supérieure en ce qu'elle ne luy communique rien qui la trouble, & que la privation de l'une est la cause de la pureté de l'autre.

## CHAPITRE II.

*I. Continuation du même discours. II. Second degré de la pureté d'esprit qui consiste dans la purgation de l'entendement. III. Troisième degré qui consiste dans la purgation de la volonté. IV. Connexion de l'entendement & de la memoire.*

**L**A nature étant ainsi aneantie premièrement par la penitence, & en second lieu par la privation des delices spirituelles qui la faisoient subsister, & qui la rendoient souple à tout ce que l'esprit demandoit d'elle, elle est humiliée à un point qui ne se peut dire, pendant que la partie supérieure est dans un contentement tres-véritable de se voir delivrée de ce qui empêchoit la parfaite & vraye pureté dans la jouïssance de son souverain bien; l'entendement possédant des lumieres, & la volonté des amours en la maniere ou plutôt par dessus la maniere dont je n'ay cy-devant parlé qu'en begayant.

Mais l'esprit de Dieu qui veut tout pour luy, voyant que l'entendement pour épuré qu'il soit, mêle encore quelque chose du sien & de son propre agir dans les operations divines, ce qui est une impureté & un défaut notable dans la pauvreté spirituelle, tout d'un coup usant de son pouvoir & de son autorité il l'arreste, en sorte qu'il est comme suspendu & rendu entierement incapable de ses operations propres & ordinaires, & qu'il n'estimoit pas être siennes à cause que leur simplicité les rendoit comme imperceptibles.

Alors la volonté, qui pour avoir été ravie en Dieu & qui par

ce moyen jouit de ses embrassemens, n'ayant plus besoin de l'entendement pour luy fournir dequoy fomentier son feu, mais plutôt cet entendement luy étant nuisible à cause de sa grande abondance & fécondité, elle demeure comme une Reine qui jouit de son divin Epoux dans des privautez dont les Seraphins pourroient mieux parler par leurs langues de feu que la creature par une langue de chair, incapable de porter l'expression d'une chose si haute & si sublime. Des années se passent de la sorte; mais ce divin Esprit, qui est la source inépuisable de toute pureté, veut encore triompher de la volonté, & bien que ce fât luy qui opereoit ces divines motions, & qui luy faisoit chanter son continuel épithalame, cette volonté néanmoins y mêlant encore de son propre agir, il ne le peut souffrir; de sorte qu'il veut comme jaloux de sa beauté en être le maistre absolu. Il la purifie donc de ce reste, & comme il est amour, il est vray de dire *Qu'il est fort comme la mort, & qu'il sa jalousie est dure comme l'enfer*, qui ne pardonne à personne; *ses lampes sont des feux & des flammes*, de maniere qu'il faut sans remission qu'elles consomment tout. Cette amoureuse activité, quoyque tres-delicat, qui dans les embrassemens de l'Epoux surpassoit toute douceur, & qui comme une chaine qui n'a point de bout lioit & concentroit la volonté dans son souverain bien, est donc arrêtée, & laisse cette puissance au rang de l'entendement & de la memoire, de laquelle je ne parle point, parce que ces deux dernieres puissances sont tellement unies en ce qui est du spirituel, que je n'en fais qu'un article.

Voilà donc l'état de la victime, où le Saint Esprit infiniment zelé pour la pureté des ames Epouses du Fils de Dieu les reduit, afin de les mettre dans l'état où il les veut pour prendre en elle ses delices, car cette couche est étroite, il faut luy ceder la place, afin que luy seul en soit le maistre, l'Epoux, & le paisible possesseur.

Cant. B  
8. 6.

IV.

#### A D D I T I O N.

**L**A pureté surnaturelle de l'entendement ne consiste pas seulement dans l'éloignement des pensées des choses du monde qui n'ont point de rapport à Dieu, & beaucoup moins de celles qui sont entièrement contraires au salut & à la perfection: Cette sorte de pureté est absolument nécessaire en quelque espece de contemplation que ce soit; car la veüe des objets celestes ne sera ja-

mais bien pure ny bien tranquille tandis que l'esprit entretiendra des especes des choses de la terre, qui sont des semences de distraction qui la peuvent troubler.

Mais la pureté dont il est icy parlé est quelque chose de plus subtil & de plus imperceptible qu'il n'est pas facile de connoître à ceux qui ne se sont pas exercez dans les voyes de l'esprit. Pour en avoir une parfaite intelligence, il est necessaire de remarquer qu'il y a deux sortes de contemplation, l'une naturelle, dans laquelle l'esprit se determine & s'applique de luy-même à un objet (supposé neanmoins le secours de la grace, sans laquelle on ne peut faire aucune bonne action) & qu'il le contemple dans le repos avec la lumiere de la sagesse que le Saint Esprit communique aux ames pures & contemplatives. L'autre est surnaturelle dans laquelle Dieu determine & applique luy même l'esprit aux veritez divines qu'il a dessein de luy manifester, le fortifiant outre la grace d'un don de sagesse extraordinaire, ou de celui de l'intelligence, ou de quelqu'autre lumiere encore plus sublime.

La Mere de l'Incarnation explique admirablement bien la difference de ces deux contemplations dans son supplément où elle dit ces paroles : L'ame a une experience & une certitude de foy que Dieu non seulement luy est present, mais encore qu'il habite en elle, qu'il y agit par son divin esprit, qui la meut & luy fait tenir le langage qu'il luy plaît. Et c'est une distinction tres-facile à faire, lorsque l'ame agit d'elle-même ou qu'elle est agie par l'esprit saint qui la gouverne. Quand elle agit par elle-même, elle a ses veuës & ses desseins, se proposant un sujet : mais la privauté dont je parle vient de cette source suprême, & l'ame qui en comparaison n'est qu'une goutte d'eau se perd en cette source n'ayant plus d'operation que par son mouvement.

Ce que cette Mere dit icy de la privauté de la contemplation se doit entendre de la contemplation même en laquelle Dieu agit & determine l'ame. Quelquefois il la prévient la determinant & l'appliquant à un objet lorsqu'elle y pense le moins, & avant qu'elle se soit déterminée & appliquée à un autre quelquefois aussi il attend qu'elle se soit occupée de l'objet qu'elle veut contempler, & alors il change les dispositions de son esprit, luy donnant par infusion les especes des objets qu'il luy veut représenter, ou les composant de celles qu'il y trouve déjà & qui y sont toujours entrées par la voye des sens. S'il se veut luy-même proposer à l'esprit pour être l'objet de la contemplation, ou il luy donne une espece sublime & lumineuse de son

*pureté*

être, ou bien il se propose immédiatement & sans espece ce qui arrive plus ordinairement dans le souverain degré de la contemplation surnaturelle, dont nôtre Mere parlera en son lieu. Alors il s'éleve dans l'esprit comme un Soleil qui l'éclaire, mais qui ne l'ébloûit pas, parce qu'il le fortifie d'une lumiere extraordinaire, plus sombre que n'est celle de la gloire, mais incomparablement plus claire & plus forte que ne sont celles de la foy & de la sagesse, & que ne sont les autres qu'il donne dans la contemplation ordinaire.

Ce n'est pas que la contemplation naturelle, ne puisse aussi en un sens être appelée surnaturelle, & qu'elle ne le soit en effet; tant à cause de la grace qui réleve toutes les bonnes œuvres au dessus de la nature, qu'à cause de la sagesse qui dirige l'entendement, & qui est un don surnaturel du S. Esprit: elle est néanmoins appelée naturelle, premierement parce que l'ame qui s'y applique d'elle-même, supposé la grace, est un principe naturel; & de plus, parce qu'elle contemple ses objets dans des especes naturelles, & qu'elle a puîsées naturellement des creatures. L'autre pourroit aussi en quelque façon être appelée naturelle, parce que son operation consiste en de veritables actes de l'entendement & de la volonté; mais on l'appelle surnaturelle, tant parce que son principe est surnaturel, sçavoir le saint Esprit qui previent l'ame, & qui la ravissant plutôt qu'il ne l'attire, l'applique à ce qu'il luy plaît; qu'à cause qu'il luy fait voir ses objets dans des especes surnaturelles ou en leur substance, comme sont celles qu'il luy donne par infusion; ou en la maniere de leur formation, comme sont celles qu'il compose surnaturellement de celles qui sont purement naturelles & acquises.

La premiere contemplation est encore appelée acquise, parce qu'en effet elle s'acquiert avec travail, & que l'on s'en forme l'habitude par l'assiduité à l'oraison commune, & par la fidelité aux lumieres que l'on y reçoit. Et la seconde est appelée infuse, parce qu'elle ne depend point de l'industrie humaine, & que c'est Dieu qui la donne immédiatement, ou pour recompense des travaux qu'on a soufferts dans la vie spirituelle, ou par un effet de sa pure liberalité.

Enfin l'oraison naturelle est appelée active, parce que l'ame agit d'elle-même, & qu'elle se porte à son objet avec choix, deliberation & reflexion. Et la surnaturelle est appelée passive, d'autant que l'ame s'y comporte passivement & selon qu'il plaît à Dieu de la determiner & de l'appliquer: non qu'elle n'agisse veritablement,

## DE L'INCARNATION.

651

le rayon de la contemplation & la fruition de l'amour étant de véritables actes humains, l'un de l'entendement, l'autre de la volonté; mais parce que ces actes sont si doux & si tranquilles, qu'il semble plutôt qu'elle les reçoive qu'elle ne les fait, & qu'elle soit plus agie qu'agissante: Outre qu'elle est effectivement toute passive à l'operation de Dieu qui l'applique aux lumieres qu'il luy donne, & aux objets qu'il luy presente. Et quand on dit qu'elle pâtit, ce n'est pas à dire qu'elle souffre quelque peine qui l'afflige, mais seulement qu'elle reçoit quelque chose qui la perfectionne, tout ainsi que l'on dit que l'air pâtit la lumiere, ou qu'il est passif à la lumiere, parce qu'il la reçoit pour en être éclairé & annobli.

Dans la necessité où je seray souvent jusqu'à la fin de cet ouvrage de parler de la contemplation passive & surnaturelle, j'ay cru être obligé de donner ces éclaircissemens avant que de passer outre, sans lesquels il seroit difficile de comprendre les dispositions de notre Mere, ny même d'entendre les termes dont elle se servira pour les expliquer. Cela a encore été necessaire pour declarer en quoy consiste la pauvreté ou pureté d'entendement, dont elle vient de parler, qui est le sujet principal qui m'a obligé de faire ces remarques. Il faut donc sçavoir que depuis que Dieu luy eut donné l'intelligence des écritures, des mysteres & des attributs divins, elle ne meditoit autre chose jour & nuit, & la plus petite des veritez de la foy étoit plus precieuse à son esprit, que tout ce qu'il y a de grand & de riche dans le monde. Mais parce que dans cette contemplation elle avoit ses veuës & ses desseins, & qu'elle se proposoit elle-même ses objets, Dieu qui ne vouloit rien en cette ame ny dans ses operations qui ne fût tout celeste & tout divin, se rendit entierement le Maître de son esprit. Il le priva de son propre agir le soumettant à son operation, & luy donnant la veuë des veritez divines quand il les luy vouloit reveler, ou de luy-même *quand* il vouloit se faire voir & posseder. De là vient qu'elle dit si souvent qu'elle ne faisoit que pâtir l'operation de Dieu, qu'elle étoit agie par l'esprit qui la conduisoit, qu'elle étoit toute passive aux motions de l'esprit interieur, qu'elle ne faisoit, que ce que Dieu luy faisoit faire, & qu'elle ne pouvoit faire autrement. Ainsi son entendement étant privé de son propre agir pour n'agir que par la motion de Dieu, il est entré dans un état deifique qui est le second degré de la pureté éminente & surnaturelle.

Il en étoit de même de la volonté, elle se portoit à Dieu avec tant de promptitude, & elle jouïssoit de sa presence avec tant de

N n n n

plaisir, qu'elle ne voyoit pas qu'il y eût un état plus élevé dans la vie spirituelle. Et en effet il étoit si dégagé qu'elle témoigne qu'elle n'avoit plus besoin de l'entendement pour luy fournir de la matiere afin d'entretenir son feu, mais plutôt que cette puissance luy étoit incommode & prejudiciable par son abondance, tout ainsi que la trop grande quantité d'huile ou de bois est quelquefois plus capable d'étouffer un feu que de l'entretenir. Par où elle semble résoudre une difficulté des plus considerables de la vie mystique, sçavoir si la volonté peut arriver à un tel degré d'amour que sa chaleur luy serve de lumiere, en sorte qu'elle n'ait plus besoin de celle de l'entendement. Car il y a des contemplatifs fort éclairés qui estiment que la volonté se peut passer de l'entendement & qu'elle s'en passe quelquefois en effet. Les autres au contraire raisonnant sur la subordination necessaire de ces deux puissances, assurent que cela est impossible, & que l'ame ne peut rien aimer par la volonté pour embrasée qu'elle soit qu'elle ne le voye par l'entendement. Quoy que nôtre Mere semble d'abord être du sentiment des premiers, elle penche néanmoins bien plus du côté des autres; mais en effet elle est du sentiment des deux partis; car elle ne retranche pas absolument la lumiere de l'entendement, mais seulement son abondance & sa fécondité comme prejudiciable aux operations de l'amour, & quand elle dit que sa volonté n'avoit plus besoin de l'entendement pour luy fournir dequoy fomentier son feu, elle dit indirectement qu'elle en avoit encore besoin pour autre chose, sçavoir pour luy découvrir son objet. Ainsi elle se soit judicieusement à mon avis, cette grande difficulté: car il est certain que la volonté peut aimer & jouir sans l'entendement, c'est à dire, sans ses raisonnemens, & sans les grandes découvertes qu'il fait dans la ferveur de l'esprit; Et il est encore veritable qu'elle ne pût aimer ny jouir sans l'entendement, c'est à dire, sans une lumiere simple & une simple pensée; car elle ne peut aimer un objet si elle ne le void, & elle ne le peut voir que par l'entendement qui est son œil. Mais parce que la simplicité de cette lumiere ou pensée est imperceptible au temps de la fruition & que l'activité de l'amour aveugle l'entendement à luy-même & ne luy permet pas de réfléchir sur son operation, l'on se persuade facilement que la volonté aime & jouit sans l'entendement: Tout ainsi que quand on s'applique avec ardeur à une lecture qu'on aime, on ne pense point du tout à la lumiere, & ce défaut de pensée & de reflexion feroit facilement dire que l'on n'en a point eu du tout, si la raison ne persuadoit le contraire.

V  
que  
man  
à D  
l'ent  
une  
n'en  
solat  
minu  
encc  
avec  
pre  
de l'  
il se  
dans  
que  
mou  
felic  
C  
relle  
ordr  
& q  
& p  
five  
ces  
temp  
ordr

## DE L'INCARNATION.

653

Voilà donc l'état où se trouvoit la volonté de nôtre Mere après que Dieu eut purifié son entendement & sa partie sensitive de la maniere éminente dont elle vient de parler. Son amour l'attachoit à Dieu d'une maniere si forte & si absoluë, qu'il sembloit que l'entendement ne fit plus rien : elle étoit ainsi qu'elle dit, comme une Reine à qui toutes les autres puissances servoient, mais qui n'en étoit point distraite la partie sensitive n'ayant plus de consolations, ny l'entendement de reflexions & de lumieres qui diminuassent la liberté de son amour. Mais parce qu'elle agissoit encore par elle-même & qu'elle méloit son operation propre avec celle de Dieu, Dieu la priva encore de son activité propre ou de son propre agir, la mettant par ce moyen au rang de l'entendement. C'est à dire dans un état entierement passif où il se l'unissoit de la maniere la plus pure, & se faisoit posséder dans une paix qui arrêtoit tous les efforts de son cœur : Tout ainsi que les êtres naturels érans unis à leurs centres n'ont plus de mouvement ny d'inclination, parce qu'ils y jouissent de leur félicité dans un parfait repos.

C'est là le troisiéme degré de la pureté éminente & surnaturelle : je l'appelle ainsi, car il faut remarquer qu'elle est du même ordre que l'état de contemplation dont nôtre Mere veut parler, & que comme cette contemplation est toute infuse, surnaturelle & passive ; ainsi cette pureté doit être infuse, surnaturelle & passive ; qu'il n'appartient qu'à Dieu de la mettre dans les puissances de l'ame ; & que ce seroit une temerité & une perte de temps de faire des efforts pour l'acquérir même avec la grace ordinaire.



## CHAPITRE IV.

*I. Elle continuë encore le même discours de la pauvreté spirituelle & substantielle. II. Combien il est penible à l'entendement & à la volonté d'estre privé de leur propre agir, sur tout dans les matieres saintes. III. C'est une ignorance & une erreur de croire que l'entendement soit dans la paresse ou dans l'oïveté, lorsqu'il est privé de son propre agir, pour estre passivement uni à Dieu. IV. Quatrième degré de la pauvreté d'esprit, qui consiste dans la purgation de l'inclination naturelle de l'ame à agir. V. Etat admirable de son interieur. VI. Cinquième degré, qui est la purgation de ce qui reste d'impur dans l'intime de l'ame à Dieu. VII. Perfection de la pureté ou pauvreté d'esprit. VIII. Combien il faut souffrir interieurement & exterieurement pour parvenir à cet état de perfection.*

- I.** EN suite de cette operation si crucifiante pour des puissances si nobles qu'arrive-t'il ? Pourroit-on croire qu'elles pussent demeurer ainsi fixes, arrêtées & comme au rang des morts ? Il n'est pas croyable combien ce retranchement leur est penible,
- II.** sur tout dans les solemnitez qui se font en l'Eglise, où l'on represente les mysteres adorables de nôtre redemption qui autrefois leur avoient été des mets tres-delicieux où elles prenoient goût & où elles se plaisoient extrêmement, à cause des lumieres que le Saint Esprit leur communiquoit sur chaque circonstance en particulier : & maintenant il ne leur est pas possible de s'y arreter, de sorte que l'ame qui est menée par ce chemin entre quelquefois en de grandes craintes, ayant de la peine à se persuader qu'elle soit dans le vray chemin, puisqu'elle ne peut s'arreter à ce qu'il y a de plus saint & de plus auguste dans l'Eglise.
- III.** Delà vient qu'elle se fait violence, pour retirer l'entendement de la paresse où elle pense qu'il soit tombé, mais en vain, car cette crainte n'est fondée que sur l'ignorance & sur l'imperfection : après plusieurs violences reiterées dans les occasions, elle experimente que ses puissances ayant comme perdu leur usage naturel par une voye surnaturelle, il n'y a rien à gagner à faire tant d'efforts. Cependant cette inclination naturelle de l'ame, pour agir
- IV.** par des puissances si nobles, meurt aussi bien que le reste en la maniere que l'esprit de Dieu qui conduit l'interieur le fait mourir, sçavoir par le même principe que j'ay dit qu'il est inexora-

ble en matiere de pureté, pour rendre une demeure libre de tout bruit au divin Epoux, qui prend ses delices dans la paix & dans le silence. La volonté donc ayant perdu son activité amoureuse, & même l'inclination de son propre aimer, l'ame dans sa simplicité & dans son centre demeure par un amour actuel dans les embrassemens du suradorable Verbe Incarné son Epoux. Cet état est un doux & amoureux respir qui ne finit point : c'est un commerce d'esprit à esprit, & d'esprit en esprit, qui fait dans l'ame ce que saint Paul experimentoit en soy. même lorsqu'il disoit : *JESUS-CHRIST est ma vie, & ma vie est Jesus-Christ ; ce n'est pas moy qui vit, c'est Jesus-Christ qui vit en moy.* Je ne puis m'expliquer plus clairement, & il semble qu'il faudroit le faire en cette communication de respir. Mais l'amour divin ne s'en tient pas là : cet esprit-censeur *qui a des lampes de feu & de flammes* veut encore consumer quelque chose dans ce respir où il trouve quelque reste de matiere que la puissance amatrice fournit. Il le consume donc, & voila le sacrifice de la victime, & enfin la vraye pureté d'esprit substancielle & spirituelle. Mais il est à remarquer qu'à proportion de ce qui se passe dans l'esprit pour retrancher tout ce qu'il y a d'impur selon cette voye spirituelle, Dieu permet qu'il arrive plusieurs Croix du dedans & du dehors, afin que ce que dit saint Paul soit entierement accompli : *Il les a rendus conformes à l'image de son Fils.* Je le repete, il faut passer par de grands travaux intérieurs & extérieurs, qui épouventeroient une ame, si on les luy faisoit voir avant que de les experimenter, & qui même luy feroient quitter le dessein de passer plus avant lorsqu'elle les experimente si une vertu secreete & fonciere ne la soutenoit : car il semble que les eaux des tribulations par où elle a passé & que tant de circoncisions spirituelles qu'elle a souffertes ayent éteint ce feu qui la consumoit si suavement en la partie superieure de l'ame lorsque ses puissances ont été privées de leurs usages propres, & qu'elle croyoit jouir de Dieu en pureté d'esprit. Et en effet, cette ame ne sçait où elle en est ; il s'est formé un nuage qui par une maniere d'obombration spirituelle luy a ôté la veuë & ( ce luy semble ) la part qu'elle possedoit dans son souverain bien le suradorable Verbe Incarné. Mais enfin ce divin Epoux ayant pitié d'elle fait fondre ce nuage, & luy fait experimenter ce que porte ce passage : *Voicy que ma tranchée est devenue un ruisseau abondant, & que mon fleuve est approché de la mer.* Car elle est plus féconde que jamais dans la

V.

Galat.  
2. 22.VI.  
Cant.  
8. 6.

VII.

VIII.

Rom. 8.  
29.Eccli.  
26. 44.

68 LA VIE DE LA MERE MARIE  
possession des biens du suradorable Verbe Incarné, & dans la  
jouissance de luy-même qui l'inonde & l'abîme en luy-même,  
d'une façon digne de ses magnificences & de ses largesses. J'ay  
cru être obligée de faire ce petit discours sur mes propres ex-  
periences, pour faire en quelque façon entendre ce que j'ay  
voulu dire de la pauvreté d'esprit spirituelle & substancielle, & de  
l'état de victime.

#### ADDITION.

**E**Ncore que dans l'oraison surnaturelle & passive, Dieu prive  
les puissances de leur propre agir, elles ne laissent pas de  
retenir leur inclination pour operer, tout ainsi qu'encore que l'on  
empêche les habitudes de produire leurs actions, elles conservent  
toujours leur inclination à agir. Mais Dieu qui se vouloit rendre  
entièrement le maître de sa servante & la mettre dans l'état d'une  
parfaite pureté où il la pût posséder & se faire reciproquement  
posséder sans aucune contradiction pour legere qu'elle fût de la  
part de la nature, purgea encore ses puissances de cette inclina-  
tion & de la sorte elle demeura entièrement passive à l'operation  
de Dieu & parfaitement libre, souple & soumise à ses motions.  
C'est le quatrième degré de la pauvreté d'esprit ou de la pauvreté  
spirituelle, dont elle fait mention en ce chapitre, & qui faisoit  
qu'elle jouïssoit de Dieu dans la paix & sans aucun trouble ou  
obstacle de la part de ses puissances.

Elle parle d'un cinquième degré bien plus subtil & plus deli-  
cat que tous les autres, sçavoir la purgation de ce qui restoit  
d'impur dans le respir qui la faisoit vivre en Dieu dans le cen-  
tre de son ame. Où il faut remarquer que dans ce chapitre aussi  
bien que dans les autres suivans, elle parle de divers degrez ou  
dispositions d'oraison dont les Mystiques n'ayant pas encore par-  
lé bien expressement, il n'est pas facile de trouver des termes  
propres & usitez pour les expliquer. Par cette disposition qui  
étoit un doux & amoureux respir, qui ne finissoit point & qui  
étoit un commerce ineffable d'esprit à esprit, & d'esprit en es-  
prit; il ne faut pas entendre la respiration ou le mouvement  
de l'entendement, & beaucoup moins celle du corps, mais celle  
du cœur, qui ayant converti en bouche la playe de l'amour respi-  
roit délicieusement dans son objet. Tandis que l'ouverture que

## DE L'INCARNATION.

857

L'amour luy avoit faite dans le cœur a été une playe, ses mouvemens ont été des soupirs poussez avec douleur, comme dans la contrition, ou des desirs soutenus par l'esperance, comme quand elle aspiroit avec tant d'ardeur à la jouissance. Mais depuis que cette playe a été comme convertie en bouche ses mouvemens n'ont plus été que des respirs doux & amoureux par lesquels elle attiroit l'Esprit de l'Epoux pour ne plus vivre que de sa vie. De sorte que comme le corps perdrait la vie naturelle si le poulmon cessoit de respirer l'air, ainsi son ame eût cessé de vivre, si elle eût cessé de respirer cet esprit saint. Elle a expliqué en peu de mots toute l'œconomie de cet amour sacré dans un Epithalame que j'ay rapporté plus haut, où elle dit, que Dieu avoit fait à son cœur une playe qui étoit soupirante, aspirante, & respirante. Elle avoit été soupirante par les sentimens profonds de la conception, elle avoit été aspirante par le mouvement de son cœur & pour me servir de son terme par la tendance au mariage & à la jouissance de l'Epoux; mais enfin elle devint respirante dans l'union parfaite & dans la jouissance actuelle.

Ce respir n'étoit pas simple, il étoit reciproque, parce que c'étoit un commerce d'esprit à esprit & d'esprit en esprit. Dieu respiroit en quelque façon en elle luy communiquant son esprit & sa vie, & elle respiroit en Dieu luy rendant l'esprit & la vie qu'elle recevoit de luy. Tout ainsi que si l'air que nous respirons étoit vivant & animé, en l'attirant en nous, nous vivrions de sa vie; & parce qu'en le respirant nous luy rendrions l'esprit de vie que nous recevons de luy, nôtre vie par le moyen de cette respiration seroit un commerce continuel d'esprit à esprit & d'esprit en esprit.

Cet état sublime n'étoit pas le baiser de la bouche dont il est parlé dans les Cantiques, c'étoit quelque chose de plus, & il le supposoit. C'étoit un baiser semblable à celui des colombes, qui en se baisant respirent mutuellement l'une dans l'autre recevant & rendant sans cesse par leur mutuelle respiration le même air & le même esprit.

Mais il faut voir de quelle maniere elle explique ailleurs une disposition si spirituelle & si subtile. Voicy ce qu'elle en dit en son supplément: Le respir doux & amoureux qui suit l'aneantissement des puissances (c'est-à-dire le propre agir des puissances) se doit entendre ainsi, sçavoir que comme nôtre vie naturelle se

soutient & se maintient par la respiration, sans laquelle il faudroit mourir, ainsi l'ame étant libre de l'operation de ses puissances, ne vit plus que de la vie de son Epoux sans quoy elle seroit reduite au neant, recevant sa vie de luy dans son intime union, & elle luy respirant la même vie qu'il luy influë, & c'est ce que j'appelle commerce d'esprit à esprit & d'esprit dans l'esprit. Je m'entends bien, mais je n'ay pas des paroles plus significatives pour m'expliquer: Je m'étendrois bien plus au long, mais je gênerois tout dans une matiere si delicate.

Ce sont là les paroles avec lesquelles elle tâche d'expliquer ce qu'elle experimentoit dans son union passive. Mais quelque éclaircissement que nous donnions à cette difficulté, & quelque lumiere qu'elle apporte elle même à une operation si subtile, le plus spirituel reste toujours à éclaircir, sçavoir quelle étoit cette vie que l'Epoux inspiroit à son ame, & que son ame respiroit à l'Epoux en sorte qu'il y avoit un commerce & un retour continuel d'esprit à esprit, & d'esprit en esprit. Cette vie si sublime, mais si cachée n'étoit autre qu'une mutuelle demonstration d'amour qui se faisoit dans le fond de l'ame, non par des actes formels, mais par voye de spiration & d'une maniere aussi simple & aussi subtile que la respiration se fait dans le corps. Dieu se presentoit continuellement à elle avec son amour & ses amabilitez, ainsi qu'elle dit ailleurs, c'étoit là le respir de Dieu à son ame: cet amour & ses amabilitez excitoient en son cœur le feu de l'amour divin qu'elle renvoyoit continuellement à son principe, & c'étoit le respir de son ame à Dieu. L'amour étoit donc l'esprit & la vie qu'elle recevoit de Dieu: Le retour de cet amour étoit son respir doux & amoureux: Et la mutuelle démonstration du même amour étoit le commerce continuel d'esprit à esprit & d'esprit en esprit.

Il faut pourtant remarquer qu'elle découvroit encore quelque reste de matiere dans ce respir reciproque d'esprit à esprit, & que la purgation de ce reste de matiere étoit le dernier degré de la pureté & la consommation de la victime. L'on peut dire que cette matiere, qui restoit à retrancher dans une operation si pure & si divine étoit quelque complaisance dans la possession de l'Epoux, ou quelque désir d'entretenir ce divin commerce. Mais quoy qu'on dise, il faut avouer qu'il est difficile de découvrir quelle étoit cette espece d'imperfection: car si dans cet état l'entendement & la volonté étoient privez de leur propre agir & même de leur propre inclination à agir en sorte que ces puissances n'agissoient que par la

motion

## DE L'INCARNATION.

659

motion de Dieu, qui les élevoit, qui les agissoit & qui les appliquoit comme il luy plaisoit, on ne peut douter que Dieu leur donnant la substance de l'action, il ne la leur donnât dans des circonstances les plus réglées, les plus pures, & les plus convenables à son dessein. Mais comme cette pureté infinie remarque des défauts dans les Anges, & que les Cieux mêmes ne sont pas purs en sa présence, aussi les ames saintes & deiformes qui ne voyent les choses que par les yeux de Dieu même, ainsi que faisoit nôtre Mere, découvrent facilement dans les actions les plus pures des impuretez qui nous sont imperceptibles.

Quoy qu'il en soit, ces restes d'atômes étant dissipés elle s'est trouvée dans la pureté d'esprit parfaite, spirituelle & comme substantielle, qui est le dernier effort que la grace fait faire à l'ame pour la rendre digne des plus intimes communications de Dieu, & la dernière disposition surnaturelle non seulement à la pureté de ce respir, mais encore à ces hauts états d'oraison dont elle parlera cy-après.

Au reste je ne doute point que l'on n'ait remarqué qu'elle confond icy l'état de victime avec celui de la parfaite pureté de cœur, & encore avec celui de la pauvreté spirituelle & substantielle, comme en effet ces trois états ou plutôt ces trois dispositions n'en sont qu'une dans l'état de l'oraison surnaturelle dont elle parle. Car il est évident que l'ame qui est dans un état de victime, est aussi dans un état de pureté, parce que dès le moment qu'une victime est destinée au sacrifice, elle est toute sainte & séparée de tout ce qu'il y a de terrestre d'impur, & de profane. Et elle est dans un état de pauvreté, parce qu'une victime n'a plus rien de propre, elle est anéantie à son propre estre, elle n'est plus à elle-même, elle est toute à Dieu. Il faut dire pareillement que l'ame qui est pure de cette pureté éminente dont il est icy parlé, est parfaitement pauvre, & il repugne qu'elle ne le soit pas, puisque si elle étoit encore attachée à quelque chose de propre, & qui ne fut pas Dieu, elle ne seroit pas pure : & elle est victime, parce qu'elle est toute à Dieu, & que comme elle n'a plus rien de la creature, la creature aussi n'a plus rien d'elle. Enfin il est encore vray de dire que l'ame qui est parfaitement pauvre est aussi parfaitement pure, parce qu'elle ne quitte ce qu'elle a de propre, que pour se purifier : Et elle est parfaitement victime, d'autant que sa pauvreté même n'est qu'une multiplication d'immolations & de sacrifices, par lesquels tout ce qu'il y a de naturel & de propre dans les sens, dans l'enten-

dement, dans la volonté, & même dans le respir surnaturel d'esprit à esprit, & d'esprit en esprit est immolé & aneanti devant la Majesté de Dieu. Il est donc veritable que l'état de victime est un état de pureté & de pauvreté, que l'état de pureté est un état de pauvreté & de victime, que l'état de pauvreté est un état de victime & de pureté. Et ainsi que la Mere de l'Incarnation a eu raison de les confondre parlant de son oraison passive & surnaturelle.

## CHAPITRE V.

*I. Elle est embrasée d'une charité toute extraordinaire par rapport à JESUS-CHRIST. II. Comme à son amour objectif. III. Son union parfaite avec le Pere & le saint-Esprit par le moyen du Fils. IV. Comment de la familiarité qu'elle avoit avec le Fils, elle passoit à la familiarité avec le Pere & le Saint Esprit. V. Son commerce continuel avec les Personnes de la tres sainte Trinité. VI. Description sublime de ce commerce, quoyqu'ineffable. VII. Explication excellente de ce passage: Je suis la vigne, & mon Pere est le vigneron.*

Joann.  
15. 1.

- I.** **L** ETAT où la divine bonté me tient aujourd'huy par rapport au passage que j'ay allegué sur la fin du Chapitre precedent, est une charité toute extraordinaire dans les voyes de l'esprit du suradorable Verbe Incarné, que j'experimente dans une grande pureté & certitude qu'il est l'amour objectif intimement uni, & unissant mon esprit au sien: je ressens *que tout ce qu'il a dit a esprit & vie en moy*, & sur tout mon ame experimente qu'étant dans l'intime union avec luy, elle y est de même avec le Pere éternel & avec le saint Esprit. Cette experience est fondée sur la verité & la certitude de ce que cet adorable Seigneur & maître disoit à ses Apôtres dans le dernier entretien qu'il eut avec eux, & dans l'oraison qu'il fit à Dieu son Pere, car répondant à saint Philippe, qui luy avoit demandé qu'il luy fît voir son Pere, il luy dit: *Philippe celuy qui me voit voit aussi mon Pere, comment dites-vous, montrez-nous votre Pere? Ne croyez vous pas que je suis en mon Pere, & que mon Pere est en moy?* Cette sorte d'union est tres-haute & tres-pure, & quoyque je parle icy du sacré Verbe Incarné, ce n'est pas que j'en aye une espeece imaginaire, mais tout se passe dans une pureté & simplicité spirituelle, où mon ame experimente que le Pere & le Verbe Incarné ne sont qu'une même chose avec leur Esprit adorable, sans qu'elle confonde leurs personalitez, & là elle porte les operations divines

Joann.  
16. 8.

du suradorable Verbe Incarné. Or ces motions, ces impressions, ces operations sont, que le même Esprit me fait parler tantôt au Pere Eternel, tantôt au Fils, & tantôt à luy meme sans que j'y fasse reflexion. Je me trouve disant au Pere : O Pere, au nom de vôtre tres-aimé Fils, je vous dis cela, & au Fils: mon bien-aimé, mon cher Epoux je vous demande que vôtre Testament soit accompli en moy: ou d'autres choses que ce divin Esprit me suggere, & j'ay une experience comme certaine, que c'est le saint Esprit qui me lie de la sorte au Pere & au Fils. Je me trouve aussi fort souvent que je luy dis à luy-même: Divin Esprit dirigez moy dans les voyes de mon divin Epoux. Je suis sans cesse dans ce divin commerce d'une maniere si delicate, si simple & si ravissante, qu'elle ne me peut permettre aucune expression: ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir; c'est un air si doux dans le centre de l'ame, où est la demeure de Dieu, que comme j'ay désja dit, je ne puis trouver de termes pour m'expliquer. Mes regards à cette suradorable Majesté portent avec eux ce que l'esprit me pousse à luy dire; & c'est par luy que je parle, car dans ce langage d'esprit-à-esprit, qui regarde ce commerce dont sa divine Majesté veut honorer ma bassesse, je ne puis rien absolument que par sa motion tres-simple. Si donc elle est si simple, comment ma langue ou ma plume diroit-elle ce que c'est, puisque mon esprit même a de la peine à le distinguer pour sa tres-grande simplicité & pureté, qui va même toujours de plus en plus au plus simple? Tout le temps de ma retraite des exercices spirituels d'où je sors, s'est passé de la sorte, & aujourd'huy ce qui a été imprimé dans mon esprit ç'a été ce discours de nôtre-Seigneur: *Je suis la vigne, & mon Pere est le vigneron, il retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moy, & il taillera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent encore davantage*: Ce passage me donnoit les raisons des divers états de purgation que j'ay rapporté cy-devant, & par où j'ay passé: Il me monroit l'importance qu'il y a d'être uni à nôtre divine vigne le suradorable Verbe Incarné, pour n'avoir de vie que par sa seve qui est son divin Esprit & il me faisoit voir enfin que c'est le haut point de la vie spirituelle & la consommation des Saints que de n'avoir plus de vie qu'en luy, par luy, & pour luy.

IV.

V.

VI.

VII.

Joann. 15. 1.

## A D D I T I O N

**L'**On a pû remarquer qu'elle a souvent dit dans le recit qu'elle a fait de ses dispositions interieures, qu'elle étoit intimement unie au Verbe Incarné, qu'elle l'avoit si present devant les yeux de son ame qu'elle ne le perdoit jamais de veuë, qu'elle s'entretenoit avec luy dans des privautez qui ne se trouvent qu'entre une épouse & un époux, & elle dit icy que cét homme Dieu étoit *l'amour objectif intimement uny & uniſſant son esprit au ſien* Mais elle ne s'étoit pas encore expliquée, de quelle maniere se faisoit *cette union si haute & si pure*, & si c'étoit par des impressions imaginaires, ou d'une maniere purement intellectuelle: Elle le fait icy disant, que tout se passoit dans une pureté & simplicité spirituelle. Mais parce qu'elle ne dit pas encore comment cét objet qui étoit corporel à cause de la nature humaine, se spiritualisoit en son esprit, je l'ay priée de s'expliquer davantage sur une matiere si importante dans l'oraison surnaturelle, ce qu'elle a fait dans son supplément, en ces termes, qui montrent assez l'œconomie de la grace dans son esprit, & la pureté toute spirituelle dans l'union de son ame avec son Epoux. C'a été une chose rare que j'ay eu des impressions imaginaires, & quand j'en ay eu, elles ont été incontinent changées en intellectuelles, c'est une experience que j'ay faite depuis que la divine bonté m'a fait l'honneur & la misericorde de m'appeller, ſçavoir depuis l'âge de dix neuf ans ou environ: Car au precedent c'étoient des mouvemens, des aspirations & des touches, mais qui étoient mêlées ainsi que je l'ay pû écrire. Il faut qu'une chose imaginaire ait un corps, afin qu'elle produise une espece, qui puisse tomber sous le sens; & lorsque j'ay eu des especes de cette sorte, elles ont été aussi-tôt aneanties par une abstraction d'esprit; de sorte que l'esprit étant demeuré purement patissant & jouissant, la chose a été renduë purement spirituelle & intellectuelle, portant une impression infiniment plus noble, & plus pure, & entierement dégagée de l'imagination. Voila la distinction des impressions imaginaires & intellectuelles. Quant à ce que vous me proposez au sujet du suradmirable Verbe Incarné, de ses entretiens familiers, & de ses paroles interieures; premierement il est veritable que ce mot, Verbe Incarné, suppose un corps en un sens, parce que le Verbe s'est fait homme; aussi dans les commencemens de ma conversion tout

ce qu  
tre R  
ensuit  
se est  
posé  
vous  
carne  
imag  
fait,  
ablon  
sonne  
autre  
pente  
d'esp  
hesite  
oper  
corre  
me r  
sens  
men  
causé  
ne M  
V  
rieur  
quel  
re d  
piete  
de q  
une  
nobi  
dans  
sonne  
jecti  
la g  
tout  
voye  
min  
& ſ  
pou  
Die

ce que ce divin Sauveur a fait & souffert dans le mystere de nôtre Redemption m'étoit present d'une maniere imaginaire. Mais ensuite comme vous l'avez pû remarquer dans mes écrits, la chose est devenuë toute autre; car il faut que vous sçachiez que supposé ce que je viens de dire, encore qu'en cette voye spirituelle vous m'ayez veu nommer en divers endroits le sacré Verbe Incarné, il ne se trouve néanmoins dans mon fond aucune espece imaginaire; que si par quelques passages de ce qu'il a dit, ou fait, ou souffert, il s'en forme quelqu'une, tout est incontinent absorbé dans ce fond, & je n'ay plus de souvenir que de sa personne divine & de son entretien. Il ne se passe pas un moment à autre chose qu'à me laisser conduire par son esprit & à suivre sa pente ou à pàtir son operation; & en cela il n'est point besoirt d'especes, parce que l'ame est si éclairée, qu'elle distingue sans hesiter, si c'est le Pere Eternel, ou le Fils, ou le saint Esprit qui opere en elle; Et il en est de même de ses attentions & de ses correspondances, je ne puis pas m'exprimer autrement, & je ne me mets point en peine de faire tant d'examens, mais plutôt j'y sens de l'averson crainte de curiosité: je laisse le tout au jugement de celuy qui me tient la place de Dieu, autrement je me causerois plusieurs distractions qui seroient desagreables à sa divine Majesté.

Voicy donc en peu de mots l'œconomie de son operation interieure, ou plutôt de l'operation de Dieu dans son interieur. Lors que quelque espece imaginaire se formoit dans son esprit soit par la lecture de quelque Histoire sainte, soit par la veuë de quelque objet de pieté, soit par le recit de quelque miracle, ou de quelque mystere, ou de quelque vertu de J. C. cette espece étoit aussi-tôt changée par une abstraction d'esprit en une autre intellectuelle infiniment plus noble laquelle néanmoins se perdoit encore & s'aneantissoit aussitôt dans son fond, en sorte qu'elle *n'avoit plus de souvenir que de la personne du Verbe qui étoit ce fond, & qui avoit toujours été son amour-objetif*, c'est à dire l'objet de son-amour, depuis qu'il luy avoit fait la grace & l'honneur de la prendre pour Epouse. Estant ainsi toute occupée de la seule personne du Verbe Incarné, elle ne voyoit plus ce qu'il avoit d'humain & de corporel que dans l'eminence de sa divinité, ou tout cela étant Dieu même, son esprit & son cœur étoient tellement degagez de tout ce qui étoit créé pour divin qu'il fût, qu'elle ne voyoit & n'aimoit plus rien que Dieu: Elle le voyoit & l'aimoit dans le même état où il étoit

lors qu'il la prit pour épouse, ſçavoir dans ſa perſonne dégagée de ſon humanité. Que ſi parlant du Verbe ſon Epoux, elle luy donne pour l'ordinaire le nom de Verbe Incarné, c'eſt ſeulement qu'elle voyoit dans cette Perſonne divine le rapport qu'il avoit au myſtere de l'Incarnation qu'elle ne voyoit pas dans les deux autres. Et d'autant que le Pere & le ſaint Eſprit ſont dans le Verbe. & qu'ils ſont une même choſe avec luy, de là vient qu'étant unie au Verbe, elle l'étoit auſſi au Pere & au ſaint Eſprit par le Verbe. Dans cette union tres-haute & tres-pure, elle diſtinguoit ſans heſiter ſi c'étoit le Pere, ou le Verbe, ou le ſaint Eſprit qui operoit en elle, & ou ſans confondre les perſonnalités, elle leur parloit, & entretenoit un divin commerce par la motion du ſaint Eſprit, tantôt avec le Pere, tantôt avec le Fils, tantôt avec l'Eſprit même qui la faiſoit parler.

Mais qu'elles ſont ces paroles dignes de la familiarité de Dieu? quel eſt ce nouveau commerce ſi divin qu'il fait parler l'ame aux Perſonnes divines comme un amy fait à ſes amis? Il faudroit certes l'avoir expérimenté pour le pouvoir dire, & encore cette ame éclairée qui en avoit une experience habituelle aſſure qu'il eſt ineffable. Dès le moment qu'elle eſt entrée dans l'alliance du Verbe Incarné, elle eſt auſſi entrée dans cette familiarité ſainte, mais comme ce commerce s'eſt ſubtilisé dans les temps, & qu'il s'eſt toujours élevé de plus en plus, ainſi qu'elle remarque, à ce qui eſt de plus ſimple & de plus pur, elle tâche d'en décrire icy la ſimplicité preſente par la comparaiſon & dans les termes d'un certain air qui paroît quelquefois ſur le viſage & dans le maintien des perſonnes, & qui ſans dire mot découvre les affections du cœur & les inclinations interieures de l'ame d'une maniere infiniment plus vive & plus touchante que ne ſçauroient faire les paroles les plus animées. C'eſt une certaine diſpoſition que l'on void & que l'on comprend aſſez, mais qu'il eſt difficile d'expliquer autrement, qu'en diſant, que c'eſt un certain air qui parle ſans dire mot. Quand vous jettez les yeux ſur un malade qui a de la peine à parler, il vous regarde d'un certain œil qui vous fait mieux comprendre l'excès de ſa douleur que ſ'il l'expliquoit de paroles: Quand un miſerable ſe preſente à vous ſans rien dire, il vous explique mieux ſa miſere & vous fait plus de pitié, qu'il ne feroit par toute l'éloquence de ſa bouche: Quand un homme apprend quelque nouvelle qu'il eſtime être avantageuſe pour ſes intereſts, ſon cœur paroît auſſi tôt ſur ſon viſage & la joye ſecrete de ſon ame ſe publie d'elle-même par l'air de ſes yeux, de ſa bouche, de ſes jouës & des autres par-

ties  
une  
por  
yeu  
role  
pou  
re l  
ave  
le ſa  
moi  
mai  
ſans  
elle  
me  
ſoie  
tou  
H  
div  
Air  
act  
ple  
en  
s'è  
de  
ſi ſi  
éta  
M  
be  
pa  
ſon  
ad  
ſim  
ſon  
qu  
ad  
me

ties de son visage. Et sans nous éloigner beaucoup de nôtre sujet, une Epouse fait mieux connoître à son Epoux l'amour qu'elle luy porte par une seule ocillade qu'elle jette sur ses yeux, & qui des yeux luy découle dans le cœur, qu'elle ne feroit par toutes les paroles qu'elle luy pourroit dire, & par toutes les caresses qu'elle luy pourroit faire. Ainsi encore que cette ame éminente parlât au Pere Eternel quand elle vouloit, qu'elle conversât familièrement avec le Verbe son Epoux, & qu'elle s'entretint intimement avec le saint Esprit, ce commerce néanmoins étoit si simple qu'elle témoigne que ce n'étoit pas un acte, que ce n'étoit pas même un respir, mais que c'étoit un air dans le centre de l'ame, par lequel sans effort, sans paroles, sans mouvement, mais comme par un simple signe, elle disoit aux Personnes divines tout ce qu'elle vouloit, & pour me servir de ses propres termes, par lequel ses seuls regards, disoient à cette suradorable Majesté avec une merveilleuse simplicité, tout ce que le saint Esprit dont elle étoit animée luy faisoit dire.

Il en étoit de même du côté de Dieu, parce que cette disposition divine étoit un commerce d'amour où tout doit être reciproque. Ainsi comme elle avoit en son ame un certain air par lequel sans acte, sans paroles, sans respir, mais d'une maniere encore plus simple & plus pure elle s'épanchoit toute en Dieu; de même elle voyoit en Dieu un certain air & une certaine disposition par laquelle Dieu s'épanchoit & se communiquoit en elle; & ce mutuel épanchement de pensée, d'amour, de sentimens, & d'inclinations, qui se faisoit si subtilement, fut la dernière disposition, & comme l'entrée de cet état admirable dont elle va parler au chapitre suivant.

Mais enfin le fond de la disposition présente étoit toujours le Verbe Incarné, qui étant son amour objectif l'occupoit incessamment par la motion de son Esprit. Et parce que le Pere & le saint Esprit sont indivisiblement unis dans le Verbe, de là vient que ce Verbe adorable luy étoit non seulement intimement uni, mais encore intimement unissant son ame au Pere Eternel & à son Esprit Saint, en sorte qu'elle leur disoit tout ce que son amour, ou plutôt tout ce que l'esprit de son amour luy faisoit dire non de paroles, non par actes, non par respirs, mais par un certain air dans le fond de l'ame plus vif & plus penetrant que tout cela.

## CHAPITRE VI.

*I. Disposition divine qui pour son excellence n'a point de nom, où elle se trouvoit apres les exercices du Chœur, & sur tout après la sainte Communion. II. Autre disposition qui moderoit l'activité de la première. III. Les effets admirables que cet état produisoit dans son ame. IV. Conclusion de tout ce qu'elle a écrit jusques icy. V. Le temps auquel elle a achevé d'écrire ce que dessus.*

- I** **I**l y a encore une autre disposition dans laquelle je me trouve, & qui est comme une suite de celle dont j'ay parlé au precedent Chapitre. Elle m'arrive le plus souvent quand je suis seule en nôtre chambre au retour de quelque exercice du Chœur, & sur tout de la sainte Communion. Je pâris une impression dans l'ame; (ce n'est pas que je conçoive que ce soit une impression, mais j'use de ce terme pour m'expliquer) c'est une chose si haute, si ravissante, & si divine; si simple, si pure & si élevée au dessus de ce qui peut tomber sous les sens & sous la parole que je ne la puis exprimer, sinon que je suis en Dieu, possédée de Dieu, & que Dieu m'auroit bientôt consumée par sa subtilité & par son efficacité amoureuse, si je n'étois soutenue par une autre impression objective qui succede à celle-là, & qui ne la détruit pas, mais qui modere sa grandeur & son excès, comme insupportable en cette vie; car sans le temperament de cette autre impression, qui a toujours son rapport au suradmirable Verbe Incarné, mon divin Epoux, je ne sçaurois subsister, mon ame n'ayant ny force ny vie qu'en luy, dans mon état foncier d'amour objectif jour & nuit, & à tous momens. Les effets que cet état cause en mon ame sont un aneantissement profond & une véritable & fonciere connoissance qu'elle est le neant & l'impuissance même: une basse estime d'elle-même, & de son propre agir, qu'elle voit toujours méle d'imperfection avec une entiere conviction d'esprit que cela est, ce qui la tient dans une grande humilité, quelque élevée qu'elle puisse estre: une crainte, sans inquietude neanmoins d'estre trompée dans les voyes de l'esprit & d'y prendre le faux pour le vray, & cette crainte sert pour l'esprit d'abnegation & pour celuy de componction, & encore pour conserver la paix, la paix, dis-je, qui vient de l'acquiescement aux peines, aux souffrances & aux croix qui luy arrivent

arriv  
men  
time  
enco  
incl  
doux  
a ét  
sans  
foit  
de l  
tr'eu  
men  
& le  
oub  
tiffa  
de la  
pren  
ble  
gran  
siti  
touj  
l'Eg  
enfin  
juge  
que  
tend  
don  
touj  
com  
nuel  
Jesu  
ses fa  
pass  
de s  
répo  
teté  
Je p  
se de  
serio  
ges,

## DE L'INCARNATION.

667

arrivent, & qu'elle reçoit de la main de Dieu comme des châtimens d'un bon pere qui corrige son enfant, lequel en suite du châtimement se va amoureuxment jetter dans son sein. Cet état opere encore une grande patience dans les adversitez : une pente & une inclination entiere à la paix & à la bonté envers tout le monde : un doux empressement interieur de bienveillance pour ceux de qui elle a été offensée, dont elle recherche les approches avec adresse & sans faire semblant de rien afin de les traiter d'amis, soit de paroles, soit par quelques services, soit enfin en d'autres manieres capables de leur gagner le cœur & de leur faire voir qu'elle n'a rien contr'eux : une aversion entiere à l'esprit d'indignation, & de ressentiment des injures qu'elle reçoit du prochain, en sorte que les fautes & les imperfections qu'elle commet ne proviennent que de quelque oubli ou de quelque mépris, & encore elles vont toujours s'aneantissant ; la nature ayant perdu sa force par les divines operations de la grace. Cet état luy donne encore une grande fidelité pour prendre les souffrances dans l'amour & dans l'union du surdorable Verbe Incarné par des écoulemens amoureux en luy : un grand amour à la vocation & à l'état où Dieu l'appelle : une disposition à tout faire & à tout entreprendre pour sa gloire : un amour toujours plus grand pour tout ce qui se fait & se pratique dans l'Eglise de Dieu en laquelle elle ne voit que pureté & sainteté : & enfin une entiere pente à se laisser conduire, & à soumettre son jugement à ceux qui tiennent la place de Dieu. Or il est à remarquer que l'esprit qui m'a si amoureuxment conduite, a toujours tendu à une même fin, & porté mon ame à la pratique des vertus dont j'ay parlé, & de plusieurs autres, dont je ne parle point, mais toujours pour me faire suivre l'Esprit de l'Evangile, à quoy dès le commencement mon ame a eu un attrait & une tendance continue, aspirant sans cesse à la parfaite possession de l'Esprit de Jesus-CHRIST. lequel y a donné la perfection qu'il luy a plû par ses saintes operations dans tous les états d'oraison par où il m'a fait passer, & par où il m'a conduite comme par la main, par l'excez de ses grandes & immenses misericordes. Si j'y avois fidelement répondu j'aurois bien fait d'autres progrès dans la voye de la sainteté ; mais mes infidelitez me font trembler & craindre avec sujet, Je prie le Dieu des bontez, mon surdorable Epoux, qu'il luy plaise de les noyer toutes dans son Sang precieux, & de me faire misericorde. Qu'il soit beny, loué, & glorifié eternellement des Anges, & des Saints que je prie de prier pour moy pour appaiser sa

IV.

P p p p

divine Justice. Je finis ces cahiers le quatrième jour d'Aoust mil six cens cinquante-quatre, après avoir fait les exercices spirituels.

### A D D I T I O N .

Cette disposition admirable qui n'a point de nom, & qui pour son excellence pourroit être appelée la perte de l'ame en Dieu, est l'une des plus divines que la Mere de l'Incarnation ait jamais expérimentées, & des plus sublimes à mon avis où une ame puisse être élevée en cette vie. C'étoit une jouissance reciproque, mais viagere, de Dieu & de l'ame, mais qui n'étoit pas tant active que passive du côté de l'ame puisque l'ame pâtissoit, & qu'elle étoit toute perduë en Dieu, toute possédée de Dieu, & quasi toute consommée en Dieu & de Dieu. Cette disposition étant une suite des precedentes, celles là nous peuvent aucunement servir pour entrer en la connoissance de celle-cy. Son union avec Dieu étoit parvenue jusqu'à ce degré de simplicité qu'elle ne luy parloit plus par des paroles formelles, mais par des respirs amoureux qui luy expliquoient parfaitement tout ce qu'elle avoit dans le cœur. Cette oraison s'étant encore simplifiée, elle luy parloit non de paroles ny par des actes, mais par un certain air ou disposition de l'ame, qui sans rien dire disoit tout, & qui dans une tres-parfaite simplicité, découvroit les plus intimes sentimens de son amour. Mais comme l'esprit qui la conduisoit la portoit incessamment, ainsi qu'elle dit elle-même, du simple au plus simple, & du pur au plus pur, & son oraison ne se pouvant plus simplifier davantage, elle ne parle plus à Dieu ny de paroles, ny par respirs, ny par cet air amoureux, mais par elle-même s'il faut ainsi parler, & en se laissant posséder toute à Dieu, comme une personne qui voulant dire à une autre ce qui est dans un livre, & ne le pouvant faire assez parfaitement à son gré, luy abandonne le livre afin qu'elle le lise elle-même.

Cette disposition n'étoit donc autre chose qu'une operation furnaturelle & suréminente, par laquelle Dieu pour une marque extraordinaire de son amour prit une veritable & réelle possession de son ame, aneantissant son être créé au sens & en la maniere que je vais dire, afin de s'unir à elle de la plus parfaite union, & de la faire subsister d'une maniere toute divine. Ou bien, ainsi que Dieu l'a déclaré depuis, c'étoit une parfaite possession par laquelle l'être de Dieu s'empara du sien comme pour l'aneantir, & la faire subsister par le sien propre : non qu'effectivement Dieu aneantît son être, où

qu'i  
si in  
perc  
prop  
Elle  
sanc  
renc  
prop  
puif  
I  
vira  
indi  
faire  
plus  
curi  
com  
prit  
le P  
de u  
C'e  
ne l  
corp  
le p  
l'am  
Il la  
qu'e  
fort  
rita  
te M  
ne f  
que  
C  
j'ay  
ché  
que  
ne f  
& i  
plus  
mir  
cert

qu'il la fit subsister par une hypostase divine; mais parce qu'elle étoit si intimement penetrée & possédée de Dieu, qu'elle se voyoit toute perduë à elle-même, & qu'elle avoit effectivement perdu l'usage propre de son être, de sa vie, de ses puissances & de sa subsistance. Elle avoit toujours le même être, la même vie, les mêmes puissances & la même subsistance; mais Dieu s'en étoit tellement rendu le Maître & il luy en avoit si absolument ôté l'usage & la propriété qu'il luy sembloit que c'étoit plutôt l'être, la vie, les puissances & la subsistance de Dieu que la sienne propre.

Pour expliquer une operation si subtile & si peu usitée je me serviray d'une comparaison assez propre, quoy qu'elle soit infiniment indigne d'un sujet si saint & si divin. Mais comme on ne peut mieux faire connoître la beauté de la lumiere, qui est la chose du monde la plus belle qu'en la comparant & en l'opposant à la nuit qui est l'obscurité & la laideur même, aussi je ne croy pas pouvoir mieux faire comprendre l'excellence de la possession que ce Dieu de lumiere prit de l'ame de nôtre Mere qu'en la comparant à la possession que le Prince des tenebres prend des corps. Car quand le Demon possède un corps il s'en rend tellement le maître qu'il en est comme l'ame. C'est luy qui fait parler la langue, qui fait regarder les yeux, qui donne le mouvement à tous les membres, en sorte qu'il semble que le corps n'ait de l'être, de la vie & de l'action que par l'esprit impur qui le possède. Il en étoit de même de Dieu en son ordre, au regard de l'ame qu'il avoit purifiée & renduë digne de ses plus grandes faveurs. Il la possédoit si intimement & d'une maniere si penetrante & si vive qu'elle se sentoit comme consumée & anéantie à elle-même. De sorte que si cette parole de saint Augustin s'est jamais trouvée véritable, que Dieu est l'ame de l'ame juste, c'est dans cette devote Mere; car étant si saintement possédée de Dieu, elle sembloit ne subsister que par son être divin, ne vivre que de sa vie, & n'operer que par son action.

C'est avec peine que je me suis servy de cette comparaison, mais j'ay cru que je ne pouvois mieux faire comprendre une chose si cachée & si rare, que par une autre plus connuë & qui tombe quelquefois sous nos sens. Il y a pourtant cette difference que le demon ne fait faire au corps dont il est le maître que des choses ridicules & indecentes: Mais Dieu ne portoit l'ame qu'il possédoit, qu'aux plus pures pratiques de l'Evangile, sçavoir à ces grandes & admirables vertus dont elle parle icy, & qu'elle dit être les effets de cette possession. Et quand le demon possède un corps la volonté

de la personne demeure liée & sans liberté au regard des postures qu'il luy fait faire & des paroles qu'il luy fait dire, en sorte que tout cela ne luy est point imputé à peché: Mais Dieu possédant l'ame perfectionnoit sa liberté quoy que sa volonté fût passive à l'operation divine, d'où vient que toutes les vertus qu'elle pratiquoit luy acqueroient de tres-grands merites.

Dieu possédant donc cette ame éminente, *non par une simple impression*, ainsi qu'elle declare, mais par une penetration tres-intime qu'elle experimentoit être *une chose si haute, si ravissante, & si divine qu'elle ne se peut expliquer*, elle ressenoit néanmoins en même temps, *qu'elle étoit si penetrante & si subtile, qu'elle l'eût bien-tôt consumée par sa subtilité & par son efficacité amoureuse, si elle n'eût été soutenue par une autre impression objective qui succedoit à celle là, & qui ne la détruisoit pas, mais qui en moderoit seulement la grandeur & l'excès comme insupportable en cette vie*: Parce que Dieu est un feu consumant & un esprit exterminateur qui ne peut faire alliance avec la creature sans la détruire, s'il ne l'élève par quelque qualité divine qui la fortifie, ou s'il ne s'abaisse luy-même en moderant l'éclat de sa Majesté & de sa puissance.

Cette impression objective *qui avoit toujours du rapport au sur-adorable Verbe Incarné*, étoit le Verbe même, qui comme Verbe, & sur tout comme Verbe Incarné, la fortifioit dans son fond & dans ses puissances d'une vertu secrete pour luy rendre supportable une operation de Dieu si subtile & si consommante: Ou bien il la fortifioit par une impression objective, *qui moderoit l'excès & la grandeur de la premiere* se mettant entre Dieu & l'ame, comme un objet que son état foncier luy avoit rendu familier, & faisant comme un entre-deux & un milieu, qui adoucissoit & rendoit non seulement supportable, *mais encore douce & ravissante* l'activité de Dieu: tout ainsi que si regardant le Soleil, qui naturellement nous devoit aveugler, il s'élevoit une legere & claire nuée entre luy & nous: Car alors nous regarderions avec plaisir la beauté du Soleil sans que ses rayons nous blessassent la veuë. C'est à peu près de la sorte qu'elle explique sa pensée dans son suplément par ces paroles avec lesquelles je finiray cette matiere difficile à comprendre & encore plus à expliquer à ceux à qui Dieu n'en a pas donné l'experience: Vous avez bien remarqué, dit-elle, que je dis dans le dernier chapitre, que je n'ay point de termes pour m'expliquer que ceux d'impression objective, d'amour objectif, &c. qui met le temperament à cette subtilité qui autrement me seroit insupportable.

## DE L'INCARNATION.

171

Je veux donc dire que j'experimente que c'est Dieu qui par sa tres-sabtile & tres-delicatè touche qu'il opere dans l'union de mon esprit avec le sien, m'auroit bien-tôt consumée sans un temperament qui se fait par une impression, laquelle me rend supportable cette operation: J'appelle cette impression objective, parce que c'est le suradorable Verbe Incarné qui est luy même l'objet qui pour s'accommoder à la bassesse & à la foiblesse de son sujet met ce temperament de crainte que le corps ne perde la vie. Il faut l'avoir experimenté ou par soy ou par d'autres, pour le bien entendre.

Je me suis un peu étendu sur cette matiere, tant parce qu'elle est de consequence, qu'à cause que c'est l'une des plus hautes dispositions où cette grande ame ait été élevée, & celle qui lui a été la plus frequente dans son état foncier & permanent le reste du temps qu'il a plu à la divine Majesté la laisser sur la terre, sçavoir l'espace de dix-huit ans entiers. Au temps qu'elle écrivoit cecy, cette disposition l'attachoit à Dieu principalement après les exercices du Chœur & sur tout après la sainte Communion, mais avec le temps elle luy devint si familiere qu'enfin elle luy étoit continuelle; ainsi que je remarqueray en son lieu. D'où il faut inferer combien ce reste de vie a été saint, & admirable aux Anges plus qu'aux hommes, puisqu'ils voyoient mieux qu'eux la beauté de son interieur, encore que les hommes eussent assez de preuves de sa sainteté cachée par les vertus toutes Chrétiennes & toutes Evangeliques dont il est icy parlé, & qui en étoient des effets éclatans & des témoignages infaillibles.

C'est icy qu'elle finit la relation de la conduite de Dieu sur elle; Je suppléeray au reste de sa vie par les lettres qu'elle m'a écrites chaque année dans lesquelles elle a continué à me donner une connoissance tres-sincere & tres-particuliere de ce qui s'est passé de plus secret dans son interieur. Que si l'on y trouve quelques repetitions, il faut se ressouvenir que ce sont des lettres qui n'ont point d'autres rapports les unes aux autres que celui que je leur donne, qu'elles ont été écrites en des temps interrompus par de longs intervalles, & qui n'ayant point été faites pour être mises en lumiere, mais pour répandre avec simplicité les secrets d'un cœur dans un autre cœur qu'elle consideroit comme le sien propre, l'on n'y doit pas rechercher toute la justesse qui se rencontre dans un livre bien étudié: Et de ma part je n'ay pas cru devoir retrancher ces sortes de repetitions les ayant jugées necessaires pour donner une plus parfaite connoissance de l'état interieur de celle qui les a écrites.

## CHAPITRE VII.

*I. Tremblement de terre épouvantable. II. Qu'elle croit être une punition du commerce des boissons. Et combien ce commerce est préjudiciable aux Sauvages. III. Disposition intérieure de la Mere de l'Incarnation durant le tremblement IV. Celle des Religieuses. V. Autres dispositions admirables du détachement du monde, de confiance en Dieu, de fermeté d'esprit, de charité, d'humilité. VI. Conversions arrivées par le tremblement de terre.*

*Lettre  
à s<sup>r</sup> fils  
du 12.  
Juillet  
1663.*

I.

**D**IEU m'a fait la grace de luy estre fidelle dans mon état de victime, dans une occasion où je me suis veü presque à tous momens sur le point de consommer mon sacrifice. C'est dans le temps des tremblemens de terre qui ont été si grands & si terribles en ce pays, que nous avons été longtems dans la creance que le monde alloit prendre fin, & nous eussions été confirmez dans cette pensée, si le tremblement eût été dans la France & dans l'Europe, comme il a été dans tous les lieux de l'Amérique d'où nous avons pû apprendre des nouvelles. Au même temps que Monseigneur nô-

II.

tre Evêque travailloit en France pour empêcher le commerce des boissons, & apporter le remede aux desordres que quelques François causoient parmi les Sauvages, Dieu faisoit éclater icy des effets extraordinaires de sa puissance pour convertir les coupables, comme en effet il a changé des ames toutes diaboliques, & mis en un meilleur état celles qui étoient déjà dans le bon chemin. J'ay été plus de deux mois qu'il ne se passoit jour que je ne me misse en

III.

disposition d'être engloutie toute vive dans quelque abîme, parce qu'on ne sçavoit pas quand, ny par où un tremblement de terre si violent feroit rupture. Comme ces secousses nous étoient inusitées, elles faisoient des impressions bien différentes sur nos esprits lors qu'elles arrivoient. Les unes sortoient dehors de crainte d'être en-

IV.

sevelies dans les ruines de la maison qu'elles voyoient branler comme si elle eut été de carte: les autres se retiroient devant le saint Sacrement, afin de mourir au pied de l'Autel, & de s'offrir en sacrifice à celui qui s'est immolé pour nous: une bonne Sœur Conversé entra une fois dans une apprehension si vive de la puissance souveraine de Dieu, qu'elle trembla une heure entière par tout le corps sans en pouvoir retenir l'agitation. Pour mon particulier, ma disposition étoit telle que je viens de dire: Je n'ay jamais experi-

me  
mê  
imp  
enf  
app  
dar  
ber  
mo  
êtr  
obl  
qui  
cha  
d'e  
ces  
pro  
des  
ces  
re,  
Mo  
fon  
au  
qui  
sola  
nir

L  
tri  
fon  
qu  
I  
mie  
qu  
agi  
cou  
fois  
de  
dir

## DE L'INCARNATION.

menté d'état qui m'ait mise en un si grand dépouillement de moy-même & de tout ce qui est au monde : j'avois dans mon esprit une impression de ces paroles du Fils : *La sagesse de Dieu est justifiée par ses enfans*, & tout ensemble une motion dans mon ame, qui me faisant approuver & aimer cette conduite de Dieu, me faisoit chanter dans ce même fond quelque chose de grand pour le louer & le benir de tout ce sien procedé. Je sentoie encore une pente de tout moy-même qui me portoit à m'offrir à sa divine Majesté pour être la victime pour tous les pechez des hommes qui l'avoient obligé de faire le châtimént que nous avions devant les yeux, & qui menaçoit tout le monde ; & pour cet effet je desirois d'être chargée de tous ces pechez comme s'ils m'eussent été propres afin d'en recevoir seule le châtimént : j'eusse voulu même que toutes ces abominations eussent paru aux yeux des hommes comme mes propres crimes : Tout moy-même étoit en cette pente & en ce desir sans pouvoir prendre d'autre disposition que de benir sans cesse le souverain pouvoir de sa divine Majesté sur toute la nature, & sur tous les cœurs quand il les veut ébranler : Les grosses Montagnes & tout ce grand fond de marbre dont ces contrées sont toutes composées ne luy sont que des pailles à mouvoir, & au même temps qu'il nous a épouvanté par la secousse des choses qui nous portent & qui nous environnent, nous avons eu la consolation de voir des cœurs inflexibles & endurcis s'amolir & devenir aussi souples que ces marbres aux temps de leurs mouvemens.

VI.

### ADDITION.

**L**E tremblement de terre dont elle parle en ce chapitre arriva à Quebec & dans une bonne partie de l'Amérique Septentrionale en l'année mil six cens soixante-trois & fut si grand dans son étendue, si long en sa durée, & si effroyable en ses effets, que nous ne trouvons rien dans les histoires qui en approche.

Il commença le cinquième Février sur les cinq heures & demie du soir, & dura en sa force jusques au mois de Juillet, quoy qu'il ne fût pas continuel, la terre néanmoins ne laissoit pas d'être agitée plusieurs fois le jour, & plusieurs fois la nuit, & chaque secousse duroit un demy quart d'heure, un quart d'heure, & quelquefois une demie heure. Plus de six mois après, la terre trembla encore de temps en temps, & quelque fois assez fort en sorte que l'on peut dire que son mouvement dura plus d'une année.

Dans le commencement des tremblemens une personne contemplative étant en oraison devant le tres saint Sacrement pour tâcher d'appaier la colere de Dieu, & s'offrir d'un grand cœur à sa divine Majesté pour victime afin qu'il luy plût de détourner les maux dont le peuple étoit menacé, elle fut saisie de fraieur comme aux approches de quelque chose de grand. Alors elle aperçut un personnage d'une Majesté redoutable & revêtu d'un habit tout couvert de cette devise: *Quis ut Deus?* Il tenoit en sa main gauche une balance, l'un des bassins de laquelle étoit plein de vapeurs, & l'autre d'écruteaux où elle lisoit ces paroles d'Isaye: *Loquere ad cor Ierusalem quoniam completa est malitia ejus, & dimissa est iniquitas illius.* Et dans sa main droite il avoit trois flèches au bout desquelles on voyoit ces trois mots: *Impiété, impureté, défaut de charité.* Cette personne voyant ces trois paroles redoubla sa priere, & au même-temps elle vid sortir de la bouche de l'Ange ces deux autres qui l'effraierent plus que tout le reste: *Deus non irridetur.* L'Ange commençant à se retirer, elle eut un grand desir qu'il attendit encore afin d'avoir le loisir d'appaier la colere de Dieu. Mais il disparut entierement & la vision cessa.

Jerem.  
40. 2.  
Galat.  
6. 7.

Tout cecy est tiré d'une lettre que la Mere de l'Incarnation écrivit alors à une Religieuse de Tours, & moy lui aiant ensuite demandé quelque éclaircissement touchant cette vision, elle ne jugea pas à propos de me mander quelle étoit cette personne contemplative à qui elle avoit été faite, parce qu'elle étoit encore en vie se contentant de dire, que ce n'étoit pas elle, & qu'elle ne meritoit pas d'avoir des revelations ny des visions.

Cependant le tremblement continua d'une épouventable maniere. Il agita plus de quatre cens lieuës de païs, Tadoussac, Quebec, Silleri, les trois Rivieres, Montreal, les Hiroquois, l'Acadie, la nouvelle Hollande, en ressentirent les secousses avec d'autant plus de violence, que le fond de ce païs, qui est presque tout de Marbre resistoit aux feux ou à l'air qui étoit renfermé dans le sein de la terre, & qui faisoit des efforts pour en sortir.

Les effets en ont été si terribles & si prodigieux qu'ils seroient incroyables, si on ne les avoit appris de personnes dignes de foy & d'une vie irréprochable. L'on a veu des Montagnes s'entrechoquer; d'autres se sont jettées dans le grand Fleuve de saint Laurent, & d'autres se sont enfoncées dans la terre & se sont mises à l'égal des Rivieres; d'autres se sont détachées de leurs fondemens & ont avancé plus de cent brasses dans le grand Fleuve portant

portant & retenant leurs arbres & leurs verdure. Les Montagnes des deux costez se sont perduës & égalées aux plaines voisines plus d'une lieue de long sur le Fleuve, & plus de douze arpens de profondeur dans les terres; Et un espace de plus de cent lieues tout rempli de Montagnes & de rochers s'est tellement aplany, qu'aujourd'huy l'on n'y void plus qu'une platte campagne aussi égale que si elle avoit été dressée à la herse.

L'on voit des Montagnes où il n'y en avoit jamais eu, & d'autres qui étoient d'une immense hauteur ne paroissent plus. Il en est de même des Rivieres; il y en avoit qui ont disparu, & l'on en void aujourd'huy où il n'y en avoit point auparavant. Les forests n'ont pas été exemptes de ces renversemens: l'on voyoit les arbres tomber à centaines; & si les autres ne sont pas tombez, ils se sont tellement battus que sur la fin des tremblemens à peine en est-il resté un d'entier; Ils se sont tellement choquez par les frequentes secouffes de la terre, qu'ils sont presque tous demeurés sans branches comme des mats de Navires, ou comme des arbres que l'on debite pour les mettre en œuvre. Il y a eu des forests entieres enfoncées dans les abîmes, en sorte que l'on ne voyoit plus que la cime de quelques arbres, & la terre a été tellement bouleversée en quelques endroits que les arbres étant tombez la pointe en bas les racines sont demeurées en haut toutes découvertes.

Je ne veux pas entreprendre de rapporter toutes les circonstances d'un tremblement si prodigieux, car il y en a de si surprenantes que l'on auroit de la peine à les croire. Voicy comme la Mere de l'Incarnation en parle dans une de ses lettres: Le troisieme de Février mil six cens soixante-trois, une femme sauvage tres-bonne Chrétienne & d'une vie fort innocente, étant couchée dans sa cabane, & neanmoins éveillée pendant que tous les autres dormoient, entendit une voix humaine fort distincte & articulée qui luy dit: dans deux jours il doit arriver des choses étonnantes & merveilleuses. Et le lendemain la même femme étant allée au bois avec sa sœur pour en couper & faire sa provision journaliere, entendit la même voix, qui lui dit distinctement: Ce sera demain entre cinq & six heures du soir que la terre sera agitée, & qu'elle tremblera d'une maniere qui étonnera tout le monde. Le rapport que cette femme fit à ceux de sa cabane de ce qu'elle avoit entendu fut pris comme un songe ou comme une chose indifferente à laquelle on ne fit pas de reflexion. Le temps fut cal-

me & sans orage tout ce jour là, & encore plus le jour suivant, jusques à cinq heures & demie du soir, qu'une autre personne d'une vertu tres-approuvée, & qui a de tres-grandes communications avec Dieu, sentit sa divine Majesté extrêmement irritée contre les pechez qui se commettoient dans le païs: Et au même temps elle apperçut quatre demons furieux & enragez aux quatre coins de Quebec, qui ébranloient la terre avec des efforts qui témoignent qu'ils eussent bien voulu tout renverser: mais elle vid au milieu d'eux un personnage d'une beauté ravissante & d'une Majesté admirable qui lâchoit de temps en temps la bride à leur fureur, & qui la retenoit quand elle étoit sur le point de tout perdre. Elle entendoit la voix de ces demons qui disoient: Il y a maintenant du monde bien effrayé: Nous voyons bien, nous voyons bien qu'il y aura beaucoup de conversions, mais cela durera peu, & nous trouverons bien le moyen de ramener le monde à nous: Cependant continuons à ébranler la terre, & faisons nôtre possible pour tout renverser. Cette vision n'étoit pas encore passée & le temps étoit encore calme & serein, lorsqu'on entendit de loin un bruit & bourdonnement épouvantable comme d'un grand nombre de carrosses qui sembloient rouler sur des pavez avec une vitesse étrange. Ce bruit n'eut pas plutôt reveillé l'attention, que l'on entendit sous la terre & sur la terre comme une confusion de flots & de vagues qui donnoient de l'horreur, & comme une grêle de pierres sur le toit des maisons, dans les greniers, dans les chambres, & par tout ailleurs, & il sembloit que les marbres dont le fond du païs est composé & nos maisons bâties s'allaient mettre en pieces pour nous écraser sous leurs ruines. Une poussiere épaisse voloit de tous côtez, les portes s'ouvroient d'elles-mêmes, les autres se fermoient, les cloches sonnoient toutes seules, & les clochers des Eglises aussi bien que nos maisons étoient agitez, comme des arbres quand il fait un grand vent, & tout cela dans une horrible confusion de meubles qui se renversoient, de pierres qui tomboient, de planchers qui se separoient, de murailles qui se fendoient, & d'animaux domestiques qui hurloient, dont les uns fortoient des maisons, les autres y entroient, & en un mot tout le monde étoit si effrayé qu'on s'estimoit être aux approches du jugement, puisque l'on en voyoit les signes.

Un accident si inopiné & dans un temps que les jeunes gens se dispoient à passer le carnaval, fut un coup de tonnerre qui mit la consternation dans tous les esprits: c'étoit à qui prendroit

la f  
tôt  
me  
rain  
les  
de  
pro  
bra  
cau  
che  
ven  
que  
que  
les  
& n  
V  
me  
gita  
tre  
tren  
& c  
qui  
affu  
rati  
tou  
la J  
tim  
cul  
def  
le v  
éch  
ces  
le p  
tes  
voi  
enr  
me  
per  
vio  
plo

## DE L'INCARNATION.

277

la fuite, & à qui sortiroit le premier dehors, où l'on crut aussitôt par le mouvement de la terre qui bondissoit sous nos pieds comme une chaloupe sur une Mer agitée, que c'étoit un feu souterrain qui alloit paroître. En même-temps les uns crioient au feu, les autres couroient à l'eau pour l'éteindre, les autres se faisoient de leurs armes pensant que ce fut une armée. Hiroquoise qui approchât. Il y en avoit qui tomboient en defaillance; plusieurs embrassoient les arbres qui se mêlant les uns dans les autres ne leur causoient pas moins d'horreur, ou bien ils se tenoient à des souches qui leur frapportoient l'estomach par la violence de leurs mouvemens. Les Sauvages étoient les plus interdits & se plaignoient que les arbres les avoient bien battus: Mais la plupart croyoient que ce fut la fin du monde, & dans cette creance ils couroient dans les Eglises pour avoir la consolation d'y perir après s'être confessez & mis en état de bien mourir.

Voila comme elle décrit les effets de cét effroyable tremblement de terre, & les dispositions de ceux qui en ressentoient l'agitation, & qui se voyoient à tout moment dans le hazard d'être ensevelis dans les abîmes. Et néanmoins pendant que les uns tremblent, que les autres pallissent, que les autres sechent de peur, & que tous sont dans une consternation aussi accablante que celle qui surprendra le monde à la fin des siècles, elle demeure ferme & assurée, & avec une présence d'esprit capable de donner de l'admiration aux Anges, elle s'offre à Dieu pour être seule la victime de tout le païs, & pour expier par sa mort les crimes qui avoient irrité la Justice de Dieu, & qui l'avoient obligée d'eclater par des châtimens si universels, si terribles & si inevitables. Elle avoit particulièrement en veüe le commerce des boissons, & le mépris des defenses que l'Eglise avoit faites de l'exercer. Ces boissons étoient le vin & l'eau de vie, que les François donnoient aux Sauvages en échange de leurs peaux de Castors: & ce trafic étoit si agreable à ces miserables qui n'étoient accoutumés à boire que de l'eau, qu'ils le preferoient à tout autre, & cependant si dommageable en toutes manieres à leurs corps & à leurs ames, que quand ils en beuvoient ils étoient aussitôt pris, & devenoient furieux & comme enragez. Ils couroient jour & nuit avec des épées ou d'autres armes, faisant fuir tous ceux qu'ils avoient à leur rencontre, sans que personne les osât empêcher; d'où s'ensuivoient des meurtres, des violences, & des impuretez horribles. Et ce qui étoit le plus déplorable, les hommes n'étoient pas seuls à commettre ces excez,

Qqqq ij

mais encore les femmes, les filles & les enfans mêmes, car parmy les Sauvages chacun est maistre dans la cabane, & suit impunément son inclination quand il s'agit de boire & de manger. L'Eglise donc voyant les conséquences pernicieuses de ce trafic, & voulant apporter un remede efficace à des scandales si publics après avoir tenté en vain toutes les voyes de la douceur & de la charité Chrétienne, fulmina enfin excommunication contre ceux qui donneroient de ces fortes de boissons aux Sauvages. Mais comme c'est le propre de la cupidité d'endurcir les cœurs, & de les rendre insensibles aux foudres de l'Eglise, aussi bien qu'aux jugemens de Dieu, ce dernier remede dont cette Mere commune a coûtume de se servir pour retenir ses enfans dans le devoir, n'eût pas plus d'effet que tous autres. C'est pour cela que la Mere de l'Incarnation voyant l'autorité de l'Eglise profanée avec tant de mépris, & ne croyant pas qu'il y eût d'autre cause des châtimens terribles dont le monde étoit menacé, s'offroit en sacrifice pour l'expiation de ces crimes. Et afin d'attirer sur elle seule la colere de Dieu, qui étoit prête de tomber sur tous les coupables, elle desiroit d'être chargée à l'imitation de son Epoux de tous leurs pechez comme s'ils luy eussent été propres, & par un surcroît d'humilité elle eût voulu que toutes ces abominationseussent paru aux yeux des hommes comme si elles luy eussent été propres & commises par elle-même.

## CHAPITRE VIII.

*I. Dieu la visite d'une tres-longue & tres-violente maladie. II. Et la dispose d'en souffrir les douleurs par une vision qu'elle eut de JESUS-CHRIST crucifié III. Les maladies luy viennent à la fois, & l'accablent de douleurs tres aigues. IV. Ses dispositions interieures dans ses maladies corporelles. V. Elle est abandonnée des Medecins, qui croient que cette maladie luy est envoyée par une providence toute particuliere. & seulement pour la faire souffrir. VI. L'affection que tout le pays luy témoigne en cette rencontre.*

*I.  
Lettre  
du 29.  
Juillet.  
1665. à  
son fils.*

**E**N l'année 1664. il plut à la divine bonté de me visiter d'une grande maladie, & de m'y disposer d'une maniere toute extraordinaire & toute aimable. J'en diray l'origine & les suites. Avant que de tomber je vis en songe nôtre Seigneur attaché à la croix tout vivant, mais tout couvert de playes dans tous les en-

droits de son corps. Il gemissoit d'une maniere tres-pitoyable étant porté par deux jeunes hommes, & j'avois une forte impression qu'il alloit chercher quelque ame fidele pour luy demander du soulagement dans ses extremes douleurs. Il me sembloit qu'une Dame se presentoit à luy pour cet effet, mais peu après elle luy tourna le dos & l'abandonna dans ses souffrances, & moy je le suivis le contemplant toujours dans ce pitoyable état & le regardant d'un œil de compassion, Je n'en vis pas davantage, mais mon mal arrivant là dessus, il me demeura dans l'esprit une impression si forte, & si vive de ce divin Sauveur crucifié, qu'il me sembloit l'avoir continuellement devant les yeux, mais qu'il ne me faisoit part que d'une partie de sa croix, quoyque mes douleurs fussent des plus violentes & des plus insupportables. Le mal commença par un flux hépatique & par un épanchement de bile par tous les membres jusques dans le fond des os, en sorte qu'il me sembloit qu'on me perçât par tout le corps depuis la teste jusqu'aux pieds. J'avois avec cela une fièvre continue & une colique qui ne me quittoit ny jour ny nuit, de sorte que si Dieu ne m'eût soutenuë, la patience me seroit échapée & j'aurois crié les hauts cris. L'on me donna les derniers Sacremens, quel'on pensa reïterer quelque temps après à cause d'une rechûte qui commença par un mal de côté comme une pleuresie, avec une colique nephretique & de grands vomissements accompagnez d'une retraction de nerfs qui m'agitoit tout le corps jusques à ses extremittez. Et pour faire un assemblage de tous les maux, comme je ne pouvois durer qu'en une posture dans le lit, il se forma des pierres dans les reins, qui me causoient d'étranges douleurs, sans que ceux qui me gouvernoient pensassent que ce fût un nouveau mal, jusqu'à ce qu'une retention d'urine le découvrit. Enfin je rendis une pierre grosse comme un œuf de pigeon, & ensuite un grand nombre de petites. L'on avoit resolu de me tirer cette pierre, mais entendant parler qu'on y vouloit mettre la main j'eus recours à la tres-sainte Vierge par un *Memorare*, que je dis avec foy, & au même instant cette pierre tomba d'elle-même & les autres ensuite. Cette longue maladie ne m'a point du tout ennuyée, & par la misericorde de nôtre bon Dieu je n'y ay ressenty aucun mouvement d'impatience, j'en dois toute la gloire à l'aimable compagnie de mon JESUS crucifié son divin Esprit ne me permettant pas de souhaitter un moment de relâche en mes souffrances, & me mettant dans une douceur qui me tenoit en la disposition de les endurer jusques au jour du jugement. Les re-

III.

IV.

V.

VI. medes ne seruoient qu'à aigrir mon mal & accroitre mes douleurs, ce qui fit résoudre les Medecins de me laisser entre les mains de Dieu, disant que tant de maladies jointes ensemble étoient extraordinaires, & que la providence de Dieu me les avoit envoyées purement pour me faire souffrir. Etant donc ainsi abandonnée des hommes, toutes les bonnes ames de tout le pais faisoient à Dieu des vœux & des neuvaines pour ma santé; l'on me pressoit de la demander avec elles, mais il ne me fut pas possible de le faire, ne voulant ny vie ny mort que dans le bon plaisir de Dieu. Monseigneur nôtre digne Evêque m'en pressoit aussi, & je luy repartis que j'étois dans l'impuissance de le faire. Ce tres bon & tres-charitable Prelat me fit l'honneur de me visiter plusieurs fois: Le Reverend Pere Lallemand me rendit toutes les Assistances d'un bon Pere: La Mere de saint Arhanase nôtre Assistante, quoy qu'elle fut chargée à mon défaut de toute la maison, voulut être mon Infirmiere: Et ny elle ny aucun de mes Sœurs, quoy qu'elles me veillassent jour & nuit avec des fatigues incroyables, ne fut par la misericorde de Dieu ny malade ny incommodée.

## A D D I T I O N

**I**L n'y a point de Croix plus saintes ny qui soient d'un plus grand merite que celles que Dieu nous impose de sa main. Celles que nous portons par nôtre propre choix luy sont toujourns agréables quand nous en souffrons les peines avec amour & devotion: mais il arrive souvent que la propre volonté avec laquelle nous les choisissons en diminuë le prix; & il est rare qu'elles soient si justes & si proportionnées à nos forces, que l'amour propre ne les prenne plus legeres que nous ne les pourrions porter, ou qu'une ferveur indiscrete ne nous charge audeffus de nôtre pouvoir. Mais il n'y a rien à craindre en celles qui nous arrivent par l'ordre de la providence. Nous sommes assurez qu'il n'y a point d'autre volonté que celle de Dieu, & comme il ne permet jamais que nous soions tentez audeffus de nos forces, ou il nous en envoie de legeres & proportionnées à nôtre foiblesse, ou s'il nous envoie de pesantes il nous donne en même-temps des forces pour les porter.

C'est donc une grace toute particuliere de Dieu envers les saints de leur envoie des maladies aussi cruelles que les martyres & les plus grands supplices, & il aimoit trop la Mere de l'Incarnation pour la priver de cétte faveur qui pouvoit donner un si grand accroissement

à sa patience & à ses autres vertus. Il luy a donc envoyé cette longue & rude maladie qui est la seconde qu'elle a eüe en Canada, & qu'on peut dire aussi avoir été la dernière de sa vie : car encore que le temps y eût apporté quelque soulagement, la foiblesse néanmoins & les incommoditez luy en sont restées jusques à la mort. On ne peut rien voir de plus edifiant que la maniere avec laquelle elle souffroit en même-temps tant de douleurs différentes; car il sembloit qu'elle fut insensible, & l'on n'eût jamais crû à voir sa contenance qu'elle eût eu le moindre mal. Elle vient de dire quelque chose de ses dispositions interieures en cét état de souffrances; elle en parlera encore au chapitre suivant, & moy-même en ay déjà donné quelque idée quand j'ay parlé de sa patience, c'est pourquoy pour instructive que soit la matiere je n'y feray pas davantage de reflexion.

## C H A P I T R E IX.

*I. L'union admirable de son esprit avec Dieu dans les plus violentes douleurs de sa maladie. II. Divers états de l'oraison surnaturelle qu'elle décrit selon l'expérience qu'elle en a eüe. III. Comme Dieu borne quelquefois la perfection des ames dans chacun de ces états. IV. Premier état, qui est l'oraison de quietude. V. Dispositions différentes de cet état.*

**P**endant tout le cours de ma maladie. La divine Majesté toujours aimable, & toujours pleine de bonté en mon endroit, m'a fait la grace & l'honneur de me tenir une aussi fidele compagnie dans mes souffrances, qu'au temps de ma santé dans les emplois & dans les affaires qu'elle desire de moy. Quand une ame se rend fidele à ses desseins il la conduit quelquefois dans un état où rien ne la peut distraire, où tout luy est égal, & où soit qu'il faille souffrir, soit qu'il faille agir, elle le fait avec une parfaite liberté des sens & de l'esprit sans perdre cette divine présence : J'ay dit, quelquefois; parce que selon ma foible expérience, j'ay remarqué dans l'oraison surnaturelle trois états qui se suivent, & qui ont leur perfection propre & particuliere. Il y a des ames qui ne passent pas plus avant que le premier; d'autres sont élevées jusques au second; & d'autres enfin parviennent heureusement au troisieme. Mais en chacun de ces états il y a divers degrez ou operations, où le saint Esprit les eleve selon qu'il luy plaist pour

*En la  
même  
lettre.*

I.

II.

III.

la plus grande gloire, & pour leur perfection particuliere, toujours avec des caresses qui n'appartiennent qu'à un Dieu d'une bonté infinie.

IV. Le premier état est l'oraison de quietude, où l'ame qui dans ses commencemens avoit coûtume de s'occuper à la consideration des mysteres, est élevée par un attrait surnaturel de la grace, en sorte qu'elle s'étonne elle-même de ce que sans aucun travail son entendement est emporté & éclairé dans les attributs divins, où il est si fortement attaché qu'il n'y a rien qui l'en puisse separer. Elle demeure dans ces illustrations sans qu'elle puisse operer d'elle-même, mais elle reçoit & pâtit les operations de Dieu, autant qu'il plaît à sa bonté d'agir en elle, & par elle. Après cela elle se trouve comme une éponge toute plongée dans ce grand ocean, où elle ne voit plus par distinction les perfection divines, mais toutes ces veuës distinctes sont suspenduës & arrêtées en elle, en sorte qu'elle ne sçait plus rien que Dieu en sa simplicité qui la tient attachée à ses divines mammelles. L'ame étant ainsi attachée à son Dieu comme au centre de son repos & de ses plaisirs, attire facilement à soy toutes ses puissances pour les faire reposer avec elle. D'où elle passe à un silence, où elle ne parle pas même à celui qui la tient captive, parce qu'il ne luy en donne ny la permission ny le pouvoir. Ensuite elle s'endort avec beaucoup de douceur & de suavité sur ces mammelles sacrées: Ses aspirations neanmoins ne reposent point, mais plutôt elles se fortifient tandis que tout le reste se repose, & elles allument dans son cœur un feu qui semble la vouloir consumer; d'où elle entre dans l'inaction; & demeure comme pâmée en celui qui la possède.

Cet état d'oraison, c'est à dire l'oraison de quietude, n'est pas si permanent dans ses commencemens, que l'ame ne change quelquefois pour retourner sur les mysteres du Fils de Dieu, ou sur les attributs divins; mais quelque retour qu'elle fasse, ses aspirations sont beaucoup plus relevées que par le passé, parce que les operations divines qu'elle a pâties dans sa quietude l'ont mise dans une grande privauté avec Dieu sans travail, sans effort, sans étude, mais seulement poussée par son divin Esprit. Si elle est fidele dans la pratique des vertus que Dieu demande d'elle, elle passera outre & entrera plus avant dans le divin commerce avec son bien-aimé. Cette oraison de quietude dure tant qu'il plaît à celui qui agit l'ame, & dans la suite de cet état il la fera passer par diverses operations qui feront en elle un

fond

fond  
ne le  
contL  
stiqu  
trois  
meur  
que  
sition  
états  
en t  
& le  
où l'  
plâL  
ranc  
qu'il  
est t  
dans  
rer a  
com  
parfD  
rable  
quel  
corp  
prin  
Dieu  
facil  
qui  
le c  
soit  
les p  
con  
son

L

fond qui la rendra ſçavante en la ſcience des Saints, quoy qu'elle ne les puiſſe diſtinguer par paroles, & qu'il lui ſoit difficile de rendre conte de ce qui ſe paſſe en elle.

## ADDITION.

**L**A Mere de l'Incarnation ne parle icy que de la contemplation paſſive & ſurnaturelle dans laquelle bien que les Myſtiques reconnoiſſent pluſieurs eſpeces, elle les reduit neanmoins à trois, diſtinguant judicieuſement celles dans lesquelles l'ame demeure unie à Dieu par état, de celles par lesquelles on ne fait que paſſer, & qu'elle eſtime être plutôôt des operations ou des diſpoſitions différentes d'un même état, que de véritables eſpeces & des états différens. Elle diſtingue donc la contemplation ſurnaturelle en trois états, qui ſont l'oraïſon de quietude, l'oraïſon d'union, & le mariage myſtique; & chaque état en diverſes diſpoſitions, où l'ame qui n'eſt pas tant active que paſſive ſe trouve ſelon qu'il plaît à Dieu de l'élever.

L'Oraiſon de quietude eſt un état dans lequel l'ame ſur l'aſſurance, ou plutôôt ſur l'expérience qu'elle a, qu'elle eſt avec Dieu, qu'il la void continuellement, qu'il l'aime, qu'il la protege, qu'il eſt touſjours preſt de l'écouter & de lui faire du bien, demeure dans un parfait repos & dans une entiere ſacieté ſans rien deſirer autre choſe que ſa préſence & le repos qu'elle trouve en luy, comme dans ſon centre, & comme dans le bien qui ſeul remplit parfaitement tous ſes deſirs.

De ce repos découle comme une propriété qui luy eſt inſéparable, une douceur & ſuavité digne de la préſence de Dieu, laquelle après avoir embaumé toute l'ame deſcend juſques dans le corps où il dilate le cœur d'une délectation toute ſainte, qui eſt le principe des vertus heroïques: car comme les conſolations que Dieu donne dans l'oraïſon ordinaire ſont des ſecours qui rendent facile la pratique des vertus communes, ainſi la joye & la ſuavité qui découlent de la préſence de Dieu dans l'ame, & de l'ame dans le cœur, porte celuy qui la reſſent à tout entreprendre pour Dieu, ſoit qu'il faille agir, ſoit qu'il faille ſouffrir, & tant s'en faut que les peines, les ſouffrances, & la mort même le retienne qu'au contraire c'eſt dans ces occasions qu'il deſire ſignaler l'ardeur de ſon amour.

L'oraïſon de quietude eſt donc un état paſſif où la volonté

R r r r

après les travaux de la penitence, & la pratique des plus solides vertus, après une longue recherche de celuy qu'elle aime par les efforts de l'entendement, & par des desirs souvent reïterez, le trouve enfin & se repose en luy, où toute rassasiée des douceurs de sa presence elle ne desire plus rien. Ainsi cette oraison est appellée de quietude, non que les puissances soient suspenduës & dans l'abstraction, parce qu'elles demeurent parfaitement libres, au moins dans les commencemens, mais parce que l'ame se repose en Dieu comme dans le centre où elle avoit aspiré & où elle trouve l'accomplissement de ses desirs.

Les dispositions que nôtre Mere a experimentées en cette oraison de quietude, & auxquelles elle donne le nom d'operation, sont le recueillement des puissances, le silence interieur, le sommeil spirituel & l'inaction. Le recueillement est une disposition de l'ame par laquelle toutes les puissances interieures se retirent & se rallient dans l'interieur pour se joindre à la volonté, & se concentrer avec elle en Dieu: les sens mêmes exterieurs semblent les suivre, sinon pour participer à leurs delices, au moins afin de ne les point troubler. Cette retraite de toutes les puissances se fait en un moment & sans peine, & c'est ce qui la distingue du recueillement actif & ordinaire qui se fait peu à peu & avec quelque sorte de travail, l'ame faisant des efforts pour chasser les fantômes qui la dissipent, & pour fermer les sens, qui s'ouvrent à la distraction. Aussi quand elles sortent de cette réunion, & qu'elles semblent se separer pour vacquer à leurs propres operations, elles se trouvent remplies d'une grace toute particuliere, & les sens exterieurs trouvant même du dégoût dans les objets sensibles, sont toujours prests à se fermer, quand les puissances interieures sont attirées dans ce sacré recueillement.

Le silence interieur est une disposition dans laquelle l'ame est entretenue passivement & par l'operation de Dieu, en sorte qu'elle ne peut parler ny à Dieu, ny à elle même. Et au lieu que dans la contemplation ordinaire tout parle, le cœur par ses desirs, la memoire par ses pensées, l'entendement par ses reflexions, l'imagination par ses especes: dans cette disposition au contraire tout garde le silence, la langue du cœur demeure liée, & ne peut plus declarer ses desirs: les pensées de la memoire cessent, & il ne luy reste plus qu'un simple souvenir de Dieu: l'entendement n'a plus de reflexion ny de raisonnemens, & il demeure suspendu dans une admiration, qui est ou un commencement d'extase, ou une extase.

toute formée : l'imagination enfin demeure liée & comme captive sans pouvoir former ny ses images ny ses especes, qu'elle apperçoit être inutiles dans un état où il n'y a rien qui ne soit de Dieu. Dans ce silence Dieu parle quelquefois & l'ame écoute, quelquefois aussi il garde le silence, & pour lors l'ame se contente d'estre en sa presence, de le regarder d'une simple veüe, & de sçavoir qu'il voit ses pensées & ses desirs, sans qu'il soit necessaire de les luy declarer.

Elle met pour troisieme disposition de l'oraison de quietude, le sommeil spirituel & mystique; dans lequel l'ame étant toute rassasiée de Dieu, & toute enyvrée des plaisirs de sa quietude se repose amoureusement sur son sein, comme un enfant qui s'endort sur la mammelle de sa mere après s'être remply & enyvré de son lait. Nôtre Mere a experimenté que dans cette disposition les puissances sont encore moins libres que dans le silence, parce que dans le silence, l'entendement a encore la liberté de regarder Dieu, quoy qu'il ne le regarde que d'une veüe tres-simple. Mais dans ce sommeil mystique tout est entierement arrêté, & il n'y a plus que le cœur qui veille, & qui a toujours son mouvement vers son objet: car comme dans le sommeil ordinaire le cœur ne cesse point de se mouvoir, encore que toutes les puissances soient comme mortes, & ensevelies dans le sommeil; ainsi dans ce sommeil surnaturel l'amour ne dort point, il veille toujours, & quoy que les operations de l'entendement & des autres puissances soient suspenduës, l'ame peut toujours dire avec verité: *Je dors, mais mon* Cant.  
s. 2.  
*surveille.*

L'inaction dont parle nôtre Mere, qui est une suspension generale de toutes les puissances, est la disposition la plus tranquile de l'oraison de quietude, parce que dans les autres, pour retenuës que soient les puissances, le cœur a toujours quelque liberté & conserve quelque mouvement; mais en celuy-cy il devient captif comme tout le reste. Cette suspension vient de ce que l'ame par un excès d'amour, ( si pourtant l'amour qui ne souffre point de mesure peut excéder ) & par un desir insatiable de posséder Dieu parfaitement, & d'être parfaitement possédée de luy, se sent impuissante de l'aimer & de le posséder autant qu'elle desire; & entrant en suite comme dans un saint desespoir de pouvoir satisfaire à l'insatiabilité de son desir, elle se jette, elle s'abîme, elle se perd en luy, comme un homme qui ne pouvant comprendre la grandeur infinie de l'océan, se jette dedans afin que l'océan le com-

prenne. Aussi nôtre Mere donne à cette inaction, le nom de pâmoison ; car comme la pâmoison est une effusion du corps & de toutes ses puissances, qui fait que la personne pâmée demeure comme sans vie & sans mouvement ; ainsi par cette inaction l'ame se repand en Dieu, dans lequel elle se tient sans vouloir ny pouvoir agir. De la sorte elle trouve le remede à l'insatiabilité de son amour & de ses desirs, en ce que ne luy en pouvant donner assez de preuves par ses mouvemens, elle ne croit pas luy en pouvoir donner de plus grandes qu'en luy abandonnant ses puissances qui en sont la source, & toute elle-même qui en est le fond.

## CHAPITRE X.

*I. Second état de l'oraison surnaturelle, qui est l'oraison d'union. II. En cet état la volonté ti nt l'empire sur l'entendement. III. Les dispositions différentes de l'oraison d'union.*

**L**E second état de l'oraison surnaturelle est l'oraison d'union, dans laquelle Dieu après avoir enyvré l'ame des douceurs de l'oraison de quietude, *l'enferme dans les celliers de ses vins, pour introduire en elle la parfaite charité.* En cet état la volonté tient l'empire sur l'entendement qui est tout étonné & tout ravy des richesses qu'il voit en elle ; Et il y a ainsi qu'au precedent, divers degrez qui rendent l'ame un même Esprit avec Dieu. Ce sont des touches, des paroles interieures, des caresses ; d'où naissent les extases, les ravissemens, les visions intellectuelles, & d'autres graces tres-sublimes qui se peuvent mieux experimenter que dire, parce que les sens n'y ont point de part, l'ame ny faisant que pâtir & souffrir ce que le saint Esprit opere en elle. Quoy que le sens ne peine pas en cet état comme il faisoit dans les occupations interieures qui precedent l'oraison de quietude, l'on n'y est pas néanmoins entierement libre ; parce que s'il arrive que l'ame veuille parler au dehors de ce qu'elle experimente en l'interieur, l'esprit qui la tient occupée, l'absorbe en sorte que les paroles luy manquent & les sens mêmes se perdent quelquefois. Il se fait encore un divin commerce entre Dieu & l'ame par une union la plus intime qui se puisse imaginer, ce Dieu d'amour voulant être seul le maître absolu de l'ame qu'il possède & qu'il luy plaît de caresser & d'honorer de la sorte, & ne pouvant souffrir que rien prenne part à cette jouissance. Si la personne a de grandes occupations

exterieures , elle y travaille sans cesser de patir ce que Dieu fait en elle , cela même la soulage , parce que les sens étant divertis & occupez , l'ame en est plus libre. D'autres fois les affaires temporelles & la vie même luy sont extrêmement penibles à cause du commerce qu'elles l'obligent d'avoir avec les creatures ; elle s'en plaint à son bien-aimé , se servant des paroles de l'Epouse sacrée : *Fuyons, mon bien-aimé, allons à l'écart.* Ce sont des plaintes amoureuses qui gagnent le cœur de l'Epoux pour faire à son Epouse de nouvelles caresses qui ne se peuvent exprimer , & il semble qu'il la confirme dans ses graces les plus excellentes , & que les paroles qu'il a autrefois dites à ses Apôtres soient accomplies en elle , comme en effet elles le sont au fond de l'ame : *Si quelqu'un m'aime, je l'aimeray, & mon Pere, l'aimera, nous viendrons à luy, & ferons en luy nôtre demeure.* L'ame dis je experimente cette verité , d'où naist le troisième état d'oraison , qui est le mariage spirituel & mystique.

Cant.

7. II.

Ioann.

14. 23.

## A D D I T I O N.

**L**E second état de la contemplation surnaturelle , est l'oraison d'union par laquelle l'ame se trouve dans son fond intimement unie à Dieu. Ce n'est pas que l'oraison de quietude dont elle a parlé , & que le mariage mystique dont elle parlera plus bas ne soient aussi des especes d'union , mais il y a cette difference que le premier état est une union commencée , ce second est une union formée , & le troisième une union consommée.

Par cette union intime il ne faut pas simplement entendre l'union substancielle de Dieu avec l'ame , non plus que celle qui se fait par la grace, l'une étant commune à toutes les creatures , & l'autre à tous les Justes. Mais il faut entendre cette union sublime & deifiante , qui se fait par l'application des puissances superieures à Dieu , & qui n'est autre qu'un don extraordinaire , même dans l'ordre surnaturel , par lequel Dieu se fait voir & aimer dans le plus intime de l'ame : Car dans l'oraison de quietude elle se voit plus en Dieu qu'elle ne voit Dieu en elle. Mais dans l'oraison d'union elle voit plus Dieu en elle , qu'elle ne se voit en Dieu.

Dans cette oraison l'ame n'agit pas tant qu'en celle de quietude , dans celle-là elle agit un peu , dans cellecy elle est toute passive : dans l'une elle fait quelque chose pour avoir la presence de Dieu , comme une personne qui ouvre la bouche , & qui respire l'air pour attirer en soy un esprit de vie , dans l'autre elle trouve

Dieu tout present, comme une personne qui demeureroit immobile & dans laquelle sans qu'elle respirât, l'air entreroit par une simple penetration, pour rafraichir son interieur, afin de la faire vivre. D'où l'on peut inferer que cet état a sa quietude aussi bien que le precedent, mais il y a cette difference, que la quietude precedente vient d'une satieté de la volonté qui ne desire rien que Dieu, & le repos qu'elle prend en luy, & celle cy vient d'une inaction furnaturelle de toutes les puissances qui agissent moins & sont plus agies que dans l'oraison de quietude. De là vient que dans cette oraison les puissances ne sont pas tout à fait si libres qu'en celle de quietude, encore qu'elles le soient absolument.

La Mere de l'Incarnation a experimenté plusieurs degrez, ou plutôt plusieurs dispositions en cet état d'oraison aussi bien qu'en celui de quietude. Ceux qu'elle marque icy sont les touchés divines, les paroles interieures, les caresses, les extases, les ravissements, les visions intellectuelles, & encore d'autres qu'elle ne nomme point. Et d'autant qu'elle ne les explique pas, j'en feray une legere description, afin de donner quelque connoissance de ces dispositions.

Les touches de Dieu sont de certaines graces sublimes & extraordinaires avec lesquelles il excite l'ame & imprime à la volonté d'une maniere forte, mais pourtant tres douce un mouvement & impulsion qui la porte à Dieu, & qui fait qu'elle le goûte comme son souverain bien. Encore que ces touches divines excitent directement la volonté, leur effet neanmoins communique indirectement à l'entendement dont il purifie la veüe & augmente le rayon de la sagesse, en sorte que ce qu'il connoissoit de Dieu luy paroist dans un jour incomparablement plus clair & plus lumineux. Et c'est pourquoy aussi nôtre Mere remarque qu'en cet état d'oraison la volonté tient l'empire sur l'entendement, car au lieu que dans la costemplation ordinaire c'est l'entendement qui éclaire la volonté, icy c'est la volonté qui éclaire en sa façon l'entendement. Ces touches celestes arrivent sans effort, sans étude, sans consideration, & même sans avertence & sans attente du côté de l'ame. Aussi est-ce de cette operation que les Mystiques veulent parler, quand ils disent après saint Denis, que l'ame pâtit les choses divines, car soit dans la motion de la volonté qui en est le propre effet, soit dans l'illustration de l'entendement qui en est une simple suite, l'ame ne fait rien de sa part que de suivre passivement l'operation de Dieu.

## DE L'INCARNATION.

689

Pour les paroles interieures personne n'en peut mieux expliquer la nature & les effets que nôtre Mere qui en avoit une parfaite & presque continuelle experience : car c'est en cette maniere que Dieu luy parloit interieurement , qu'il luy decouvroit les choses à venir , qu'il luy declaroit les desseins qu'il avoit sur elle , & qu'il luy marquoit même de quelle maniere elle les devoit executer : de telle sorte qu'elle avoit dans le fond de son interieur comme un oracle sacré qui étant interrogé donnoit, aussi-tôt une réponse claire & assurée. Voicy ce qu'elle en dit dans son Supplément : La parole interieure se dit subitement dans le fond de l'ame & porte en un moment son effet. Elle ne laisse aucun lieu de douter ny même d'hesiter que c'est Dieu qui parle dans l'ame , mais elle se la rend soûmise avec tout ce qui est dans la creature ; & la chose arrive infailliblement comme elle a été signifiée. Cette parole interieure est semblable au langage de l'esprit : ce n'est pas une simple inspiration qui excite l'ame , ni un son qui frappe l'oreille du corps, ni aucune chose qui se fasse par actes ou avec succession , mais c'est comme une impression claire & distincte qui se fait tout d'un coup dans l'esprit ; & quoy qu'elle dise des choses qui ne se pourroient exprimer au dehors que par une longue suite de paroles sensibles , l'ame l'entend & la distingue bien , & elle sçait assurément qui est celui qui luy a parlé , de sorte qu'elle experimente la verité de ce que dit nôtre Seigneur : *mes brebis entendent ma voix.*

Cette explication de la parole interieure est si claire & si solide que je n'y puis rien adjoûter , parce qu'elle dit en peu de mots tout ce que les plus éclairez Mystiques en ont écrit en de plus longs traittez. Je diray seulement ce que nôtre Mere n'a pas touché bien expressement , que l'on distingue deux sortes de paroles interieures ; Les unes sont imaginaires & se forment immédiatement dans l'imagination , car au lieu que quand une personne nous parle , ses paroles frappent premierement l'oreille , puis elle passent dans l'imagination , d'où enfin elles portent dans l'esprit le sens & la verité qu'elles contiennent : Dieu au contraire parle directement à l'imagination disposant les formes des paroles dont elle est dès-ja remplie , ou luy en imprimant de nouvelles , ce qui se fait d'une maniere bien plus prompte que quand les paroles passent par les sens , l'imagination se trouvant imprimée quasi tout d'un coup. Les autres sont intellectuelles que Dieu ou un Ange de sa part profere à l'esprit sans qu'elles passent par les sens ni par l'imagination. Elles se disent encore bien plus promptement que

les imaginaires, parce qu'elles ne sont autre chose qu'une lumière spirituelle qui s'éleve subitement dans l'esprit; & qui découvre la vérité que Dieu veut faire connoître. Or ce sont proprement ces paroles intellectuelles que nôtre Mere vient d'expliquer & qui sont semblables au Verbe de l'entendement qu'elle appelle le langage de l'esprit.

Mais je viens à l'extase qui arrive lorsque l'ame est si fortement & pourtant si doucement attachée à Dieu ou aux choses divines, qu'elle semble être sortie d'elle-même & avoir entièrement abandonné le corps; parce qu'il tombe dans une telle impuissance qu'il n'a plus la liberté ny l'usage des sens: Il ne voit point les objets qui luy sont presens; pour grand que soit le bruit, il ne l'entend point; il ne sent point les coups qu'on luy donne, & qui dans un autre temps luy auroient causé bien de la douleur, & il en est de même de tous les autres sens.

L'extase est donc une élévation & tout ensemble une application de l'ame à Dieu ou aux choses divines avec une abstraction des sens, mais avec cet ordre que l'objet attire & occupe premièrement l'ame, laquelle ayant abandonné les sens ils demeurent dans l'abstraction & dans l'impuissance d'agir. Cette application est quelquefois si forte qu'elle va jusqu'au ravissement; car le ravissement & l'extase ne different que du plus ou du moins; ils ont le même objet, ils viennent des mêmes principes, & ils causent la même abstraction dans les sens, mais l'extase n'est qu'un simple excez & une douce sortie de l'ame hors d'elle-même pour se lier à son objet, au lieu que le ravissement est un excez violent & une sortie qui se fait avec tant d'effort que le corps s'éleve quelquefois de terre pour suivre l'impetuosité de l'esprit.

Ces dispositions surnaturelles ont de grandes suites, mais mon dessein n'est pas de rapporter tout ce qui s'en peut dire. Je pretens seulement donner une legere connoissance de ce que nôtre Mere en a expérimenté, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'elle a renfermé dans une seule parole. Elle y joint les visions intellectuelles sans parler des imaginaires, car comme elle a remarqué ailleurs, il étoit rare qu'elle en eût de cette nature, & quand elle en avoit, ce qui étoit corporel & figuré se subtilisoit aussi-tôt, & d'imaginaire il devenoit intellectuel, & par consequent beaucoup plus noble, puisque les objets y étoient representez d'une maniere plus spirituelle & plus pure, & qui approche davantage de celle de la gloire.

Cette vision intellectuelle, qui luy étoit si familiere, est une  
claire

claire & manifeste representation des choses divines, ou des veritez celestes, que Dieu fait à l'esprit ou par luy-même, ou par le ministère des Anges, y formant une espece surnaturelle qu'il tire immédiatement de ses tresors, ou se servant de celles qui ont tiré leur origine des sens, en les disposant de telle sorte qu'elles en font une qui puisse représenter les choses qu'il veut reveler. Cette espece admirable n'a rien de terrestre, de corporel ny de figuré, parce que c'est une representation lumineuse, ou plutôt une lumiere toute pure qui porte la ressemblance de Dieu ou des choses revelées.

C'est avec une semblable espece que la Mere de l'Incarnation avoit continuellement la veüe de Dieu & que le Verbe Incarné l'honoroit incessamment de sa presence. C'est encore de la sorte que la sainte Vierge l'accompagnoit par tout, & qu'elle dirigeoit ses travaux dans la construction de son Monastere après son incendie. Quelquefois cette lumiere divine croît d'une telle maniere qu'elle fait voir les objets quasi intuitivement & à découvert; Alors elle ravit l'esprit & suspend l'usage des sens, & c'est de la sorte que nôtre Mere a veu dans ces ravissements merueilleux dont j'ay parlé, l'unité de l'essence de Dieu, la distinction & les proprietés des Personnes divines, & la subordination des Anges avec leurs operations tant dans les ordres inferieurs que dans les hommes.

J'ay dit que Dieu forme dans l'entendement l'espece des choses qu'il veut reveler ou par le ministère des Anges, ou immédiatement par luy-même. Dans sa conduite ordinaire il se sert du ministère des Anges, afin de conserver sa dignité de premier être: Mais ce qui est remarquable en la Mere de l'Incarnation, c'est que par une rare prerogative il l'éclairoit immédiatement, & prenoit par luy-même le soin de sa conduite, ainsi qu'il a eu la bonté de luy reveler. C'est là le principe de son eminente pureté, car cette grande lumiere dont son esprit étoit continuellement éclairé luy faisoit découvrir les plus imperceptibles atômes d'impureté & d'imperfection, que la presence de son objet luy faisoit éviter avec une fidelité incomparable. C'est encore le fondement de son admirable sainteté, parce que cette même lumiere luy faisoit voir si distinctement ce qu'il falloit faire & toutes les circonstances avec lesquelles il le falloit faire pour être plus agreable à Dieu, qu'elle n'en laissoit passer aucune occasion. De la sorte elle a accompli avec tant d'exactitude le vœu qu'elle avoit fait de faire & de souffrir toujours ce qu'elle connoitroit être le plus parfait, qu'elle a déclaré qu'elle ne croyoit pas y avoir jamais manqué.

## CHAPITRE XI.

- I. *Troisième état de l'oraison passive, qui est le mariage mystique.*  
 II. *Tout est libre en cet état.* III. *Lequel est fixe & permanent.*  
 IV. *Dispositions de cet état.* V. *Elle souffroit d'une manière toute divine.* VI. *Humble reflexion.*

- I. **L**E troisième & le plus sublime état d'oraison est le mariage,  
 II. dans lequel les sens sont tellement libres, que la personne qui y est parvenuë, peut agir sans distraction dans les emplois où sa condition l'engage. Il luy faut néanmoins avoir un grand courage, parce que la nature demeure denuée de tout secours sensible du côté de l'ame, Dieu s'étant tellement emparé d'elle qu'il est comme le fond de sa substance. Ce qui se passe est si subtil & si divin  
 III. que l'on n'en peut parler comme il faut: C'est un état permanent, où l'ame demeure calme & tranquille en sorte que rien ne la peut distraire: Ses souspirs & ses respirs sont à son bien aimé, dans un état épuré de tout mélange, autant qu'il le peut être en cette vie, & par ces mêmes respirs elle luy parle sans peine de ses mysteres  
 IV. & de tout ce qu'elle veut. Il luy est impossible, de faire les meditations & les reflexions ordinaires, parce qu'elle voit les choses d'un simple regard, & c'est ce qui fait sa felicité dans laquelle elle peut dire: *Ma demeure est dans la paix.* Elle experimente ce que c'est que la veritable pauvreté d'esprit, ne pouvant vouloir que ce que la divine volonté veut en elle. Une chose la fait gemir, de se voir en cette vie sujette à l'imperfection, & d'être obligée de porter une nature si corruptible, encore que ce soit ce qui la fonde dans l'humilité. Je reviens au sujet qui m'a fait faire cette longue  
 V. digression, & je dis que quand une ame est parvenuë à ce dernier état, ny l'action, ny les souffrances ne la peuvent distraire ou separer de son bien aimé; & s'il faut souffrir les douleurs de la maladie, elle est comme élevée au dessus du corps, & les endure comme si ce corps étoit separé d'elle-même, ou comme s'il appartenoit à un  
 VI. autre. Je ne sçay si ce que je viens d'écrire est bien à propos, tant à cause de mon ignorance, que pour ma tres-grande foiblesse qui ne me permet pas de faire une application forte & serieuse à quoy que ce soit.

## ADDITION.

**L**E dernier état d'oraison, qui est aussi le plus noble & le plus sublime est le mariage spirituel & mystique. L'on reconnoît trois sortes de mariages spirituels dans la vie surnaturelle ; Le premier se contracte par la grace, par le moyen de laquelle Dieu embrasse l'ame des bras de la charité & la rend féconde en bonnes œuvres par ses lumières & par ses inspirations. Le second se fait par la charité parfaite & consommée, où l'ame est passivement élevée à une union actuelle & continuelle à Dieu par l'entendement, & par la volonté, avec des démonstrations mutuelles d'amour qui ne finissent point : J'ay dit passivement, pour montrer qu'il n'est pas libre, non pas même aux Saints, de s'élever d'eux-mêmes à cet état, & qu'on peut avoir une habitude parfaite de charité autant qu'on la peut avoir en cette vie, sans parvenir à cette union actuelle, qui est l'essentiel du mariage ; mais que c'est une grace particulière de l'Époux qui donne entrée à qui il luy plaît dans cette sainte & intime confidence. Le troisième mariage se célèbre par quelque marque ou cérémonie particulière, soit sensible, comme quand nôtre Seigneur Épousa sainte Catherine en luy mettant une bague au doigt, & sainte Gertrude en luy en donnant sept, soit intellectuelle comme quand il a pris sainte Thérèse pour Épouse luy mettant un de ses cloux dans le cœur pour gage de son amour, & la Mere de l'Incarnation, la prenant pour Épouse en la présence du Pere Eternel & du saint Esprit dans cet admirable ravissement dont j'ay parlé ailleurs.

Le Mariage dont il est icy parlé n'est point le premier, parce qu'il est commun à tous les justes ; ny le troisième parce qu'il est rare & propre à peu de personnes : Mais c'est le second qui, comme je viens de dire est une union perpetuelle & consommée dans le fond de l'ame, où Dieu qui y reside comme dans son trône & dans le lieu de ses delices, après l'avoir purifiée des plus petits atômes d'imperfection, & ornée de toutes les vertus & des plus excellens dons de la grace, la possède enfin, & se fait posséder par état d'une maniere toute divine, & dans des joyes toutes saintes en attendant celles de l'Eternité où se fait la dernière consommation du mariage. Cette union admirable se fait par une lumière surnaturelle bien élevée au-dessus de celle de la sagesse ; mais qui est bien au-dessous de celle de la gloire, à la faveur de laquelle

l'âme void Dieu & les choses divines intuitivement, & d'un simple regard, ou dans luy même ou dans des especes convenables à cet état. Cette veüe de Dieu est accompagnée d'un amour actuel qui est rarement interrompu, & d'une familiarité semblable à celle de Moïse lorsqu'il parloit à Dieu face à face sur la Montagne.

Cette union sainte & ineffable, n'admet plus d'extases, de ravissements, ny d'autres semblables opérations qui lient la liberté des sens; ou si elle en admet cela est rare, parce que les objets qui autrefois ravissoient l'esprit y deviennent familiers, & par conséquent ils ne causent plus d'admiration ny de ravissement. L'ame est élevée au-dessus de tout cela, & étant devenuë plus capable par cette élévation qu'elle n'étoit par ses opérations précédentes y void avec liberté & sans perdre l'usage des sens extérieurs, ce qu'elle ne pouvoit voir auparavant sans ravissement & sans extase: car elle demeure toujours libre pour faire extérieurement ce qu'elle veut & ce que Dieu demande d'elle: Elle converse, elle parle, elle écoute, elle travaille, elle écrit, elle étudie, elle conduit les affaires temporelles, elle endure des tentations, elle souffre des maladies; & comme tout cela n'empêche point l'opération intime, aussi cette opération n'empêche point l'application au dehors, mais plutôt l'objet sublime qui l'occupe intérieurement est comme un flambeau qui l'éclaire, qui la dirige, qui luy fait voir ce qu'il faut dire & ce qu'il faut faire, & de quelle maniere il le faut faire & dire pour être dans l'ordre.

Voilà le tres-haut & tres-sublime état de contemplation que la Mere de l'Incarnation explique en ce chapitre selon l'expérience qu'elle en avoit, car si l'on se donne la peine de faire une reveüe sur tout ce qui a été dit jusques icy on reconnoitra facilement que c'est l'état foncier & permanent de son oraison dont elle parle si souvent, & dans lequel d'une veüe simple, claire, tranquille, & uniforme elle voyoit Dieu & luy parloit dans une familiarité qui n'est pas commune & qui passoit jusqu'à des privautés & des caresses qui ne peuvent être qu'entre une Epouse & un Epoux. C'est encore la raison pourquoy les ravissements & les extases qui luy étoient si frequens dans les commencemens, luy sont devenus si rares dans la suite de sa vie; car cet état l'élevoit au-dessus de toute extase & de tout ravissement, & elle y voyoit dans la paix & avec liberté, ce qu'elle n'avoit veu autrefois que dans l'abstraction. Que si j'ay dit ailleurs que les dernieres années de sa vie sembloient être une continuelle extase, ce

n'étoit pas tant une véritable extase, puisqu'elle ne perdoit pas le sentiment, qu'une application plus forte à son objet, & un degagement plus entier des creatures pour se disposer à aller jouir de Dieu dans le Ciel.

Cette union néanmoins qui fait le mariage mystique, n'est point si uniforme, qu'elle n'ait ses operations & ses dispositions différentes aussi bien que les autres espèces d'oraison. Ces dispositions sont celles qu'elle a expliquées plus haut, dont la première est le respir doux & amoureux d'esprit en esprit & d'esprit à esprit, par lequel l'Époux & l'Épouse ont une même vie par la communication d'un même esprit. Le second est l'air intime dans le fond de l'ame par lequel l'Épouse se donne toute à l'Époux en se faisant seulement voir, & comme par un simple signe, mais tres-fécond en pensées & en affections: Et le troisième est la perte entière de l'Épouse dans l'Époux, non qu'elle perde son être, mais parce que cet être est tellement revêtu de celui de l'Époux qu'il semble n'être plus, & pour me servir des termes de notre Mere, *Dieu s'empare tellement de l'ame qu'il semble être le fond de sa substance.*

Mais enfin dans cette union, dans cette alliance, dans ce mariage, il ne faut rien s'imaginer de bas, de matériel, ny de sensible: Je l'ay souvent dit, & je ne le puis trop repeter, afin de satisfaire ceux qui entendant parler de mariage, d'époux, d'amour, de privauté, de caresses, disent que ce sont là des dévotions de femmes, qui n'ont du fondement ny de la solidité que dans un temperament sanguin qui a de l'inclination à aimer. Ce sentiment ne peut venir que d'un défaut d'expérience: car il est certain que cet état est le plus solide & le plus fort de toute la vie spirituelle, étant élevé au-dessus de toutes les sensibilités & même au-dessus des raisonnemens, parce qu'il est entièrement fondé, ou sur la foy obscure, ou sur la foy éclairée par la sagesse ou par quelque autre lumière surnaturelle. Ce n'est pas que ceux à qui Dieu donne l'entrée dans cet état ne ressentent des joyes & des consolations tres-sensibles dans la pratique des vertus; ce qui vient d'une habitude parfaite jointe à une abondance de graces qui decoulent de ce mariage sacré; outre que l'ame est ravie de donner extérieurement des marques effectives de son amour à celui qu'elle caresse au dedans comme son époux: mais pour le mariage, il n'y a rien de sensible, & tout se passe dans le fond & dans le plus spirituel de l'ame.

## C H A P I T R E X I I .

*I. Elle montre par son experience, en tierce personne neanmoins, qu'il ne se fait point fixer à un état d'oraison II. Des changemens d'oraison par où Dieu conduit l'ame qui luy est fidele. III. Etat foncier où il n'y a plus de changement. IV. Pour affermie que l'ame soit en cet état foncier, elle ne se doit point estimer impeccable. V. Rapport excellent de cet état foncier avec celui des Bienheureux. VI. La maniere admirable, & en quelque façon passive avec laquelle elle traittoit les affaires temporelles. VII. Le repos central & immuable de son ame en Dieu.*

*Lettre  
du 22.  
Septem-  
bre 1666  
à son  
fils.*

**S** E L O N les petites lumieres que la bonté divine me donne dans la communication fonciere par laquelle elle me fait l'honneur & la grace de me lier avec elle, je voy clairement, ce me semble, qu'en matiere d'oraison l'ame ne doit point prescrire de bornes à l'esprit de grace qui la conduit, à moins d'une revelation particuliere & bien averée; parce qu'en quelque état d'oraison qu'elle soit, si elle correspond avec fidelité aux mouvemens interieurs de cet Esprit saint, elle entrera de plus en plus en de nouvelles communications avec la Sageffe eternelle, laquelle est un abyfme sans fond qui ne dit jamais, *c'est assez*, aux ames qu'elle possède. J'avouëray bien une chose que j'ay experimenté estre veritable, que dans le cours de la vie interieure, il y a des états où l'ame souffre de saintes inquietudes & des impatiences amoureuses, quoy qu'il luy semble être dans la jouissance de son unique bien: Il la fait jouir, puis il se retire pour la faire courir après luy: Ce sont des jeux de cette adorable Sageffe, & ces divins états ne finissent point jusques à ce qu'elle-même ayant purifié par ses feux & par ces flâmes sacrées, l'ame dans laquelle elle se plaist d'habiter, elle la possède enfin parfaitement dans son fond. Il ne se trouve plus là d'inquietudes, plus d'efforts, plus de desirs, mais une paix profonde, qui par experience est inalterable; non que l'on devienne impeccable, car ce seroit une illusion de le presumer, mais l'on jouit de la liberté des enfans de Dieu avec une douceur & tranquillité ineffable. Les embarras des affaires, les persecutions des hommes, les vexations des Demons, les distractions des creatures, les croix, les peines, les maladies, ny quoy que ce soit ne scauroient troubler ny inquieter ce fond qui est la demeure de Dieu, & je croy qu'il n'y a que le peché & l'imperfection volontaire qui

## DE L'INCARNATION.

697

le puissent faire. Mais comme dans le Ciel, outre la gloire essentielle, Dieu fait goûter aux Bienheureux des joyes & des felicités accidentelles pour faire éclater en eux sa magnificence divine, ainsi dans ces ames cheries où il fait sa demeure en terre, outre cette possession fonciere qu'il leur donne de luy-même, il leur fait quelquefois sentir un épanchement de joye, qui est comme un avant-goût de l'état des Bienheureux. Mais il y a bien de la difference entre cet état foncier & cet autre accidentel, parce que ce dernier est sujet au changement & à l'alteration, au lieu que le premier concentre de plus en plus l'ame dans son Dieu pour luy faire trouver un parfait repos dans une parfaite jouissance. Ces ames ainsi avancées ont trouvé leur fin en jouissant dans leur fond de celui qu'elles aiment, & ce qu'elles pâtissent extraordinairement hors de ce fond n'est qu'un excés de sa magnifique bonté, quoy qu'il arrive elles sont contentes en elles mêmes, & ne veulent rien que dans sa tres-sainte & suradorable volonté. Si elles se trouvent engagées dans des affaires temporelles, il ne leur est pas besoin de faire tant de reflexions pour trouver des raisons convenables à celle dont il s'agit, parce que celui qui les dirige interieurement leur met en un moment dans la pensée ce qui est à dire ou à faire : la façon même avec laquelle elles prennent & envisagent les choses fait voir en elles la droiture & la direction de l'esprit de Dieu, ce n'est pas qu'elles ne se sentent enclinées & qu'elles ne se portent à demander conseil à ceux qui les gouvernent & les dirigent sur la terre, parce que Dieu qui veut que nous nous déffions de nous-mêmes nous soumettant à ses serviteurs, se plaît à cette soumission, & veut que nous en usions de la sorte. Jusques à ce que l'ame soit parvenue à cet état, elle doit toujours courir après les embrassemens de son Bien-aimé, qui l'arrêtera au temps de son ordonnance, & la conduira par son Esprit saint en tout ce que sa divine Majesté voudra d'elle. Voila en peu de mots la disposition où il plaît à la divine bonté de me mettre, à quoy j'ajoutéray qu'étant devenuë extrêmement foible par mes grandes maladies qui ont duré deux ans entiers, pendant lesquels je me suis tres-mal acquitté de ma charge, je souhaite le repos & ma déposition, avec tranquillité néanmoins, l'esprit qui me fait la grace de me diriger, ne me permettant pas de rien vouloir que dans la conduite de ses adorables desseins sur moy.

V.

VI.

VII.

## A D D I T I O N

**L**A Mere de l'Incarnation a si souvent parlé de son état foncier & permanent que je ne puis differer davantage d'en donner icy une parfaite connoissance. Cet état foncier est le point le plus remarquable de sa vie, & je ne connois rien de plus rare ny de plus admirable dans toute la vie spirituelle. C'estoit une union actuelle & continuelle de son ame avec Dieu, qui avoit pris son origine d'un amour extraordinaire, & cet amour ayant attiré tout l'esprit, son ame demeura toujours depuis dans la presence continuelle de sa divine Majesté. Elle n'avoit que vingt ans lors que nôtre Seigneur l'attira dans cette grace, & depuis ce temps-là son union n'a pas été interrompue d'un seul moment. Elle a eu des tentations des plus violentes dont une ame puisse être affligée, elle a souffert des maladies des plus aiguës qu'un corps puisse souffrir, & tout cela n'a point été capable de la distraire. Lors qu'elle étoit dans le siecle, elle fut pour un temps engagée dans la conversation avec le monde autant qu'on le peut être, elle eût à traiter des affaires des plus capables de distraire & de dissiper un esprit, & dans ces occasions si contraires au recueillement, elle ne perdoit jamais la presence de Dieu & son cœur ne cessoit point de luy parler. Tant de soins extérieurs soulageoient son application intérieure au lieu de la troubler, & ils étoient comme ces objets extérieurs qui amusent les sens tandis que l'esprit demeure occupé à quelque chose de sérieux & de solide.

Etant Religieuse le repos de cette vie retirée favorisa beaucoup l'attention de son esprit, & dans cet état, ny les tentations, ny la diversité des exercices, ny la multitude des emplois, ny l'application qu'il luy falloit avoir aux ouvrages de main, ne la separoient jamais de son principal objet: Voicy ce qu'elle en dit dans la premiere relation de sa vie: Pour ce qui est de l'union avec Dieu, parmy toutes mes croix, lors qu'au plus fort de mes souffrances je vais par la maison ou que je me promene au Jardin par obeissance, je sens mon cœur pressé par de continuels élans d'amour vifs & embrasés, & quelquefois il semble que ce cœur doive s'élancer & comme sortir de son lieu pour se perdre en celuy qui est toute sa vie. Et quoy que la partie inférieure pâtisse beaucoup, la supérieure se sent plus vigoureuse & plus capable d'agir dans une plus grande pureté & délicatesse, parce qu'elle n'est embrouillée d'aucune chose

chose qui l'empêche, & qu'elle n'envoie rien aux sens, mais qu'elle retient tout dans son fond. Quand je suis au Refectoir la lecture arreste les sens, & cela fait que je suis dans une continuelle attention à Dieu, & je ne me souviens point de l'avoir perduë pour peu que ce soit. Dans une occasion néanmoins il m'arriva un trouble si subit dans l'imagination, qu'il sembloit me vouloir faire perdre pour un bien peu de temps cette attention; Je m'en appercevois aussi-tôt, & le trouble s'appaisoit: il recommençoit, mais je retournois dans mon union: durant tout un repas, je fus en cette peine de me remettre sans cesse avec Dieu de qui ce trouble me divertissoit. A la recreation quoy que je me recrée avec mes Sœurs, mon cœur néanmoins n'en est pas moins attentif. Quand je suis à nôtre ouvrage, qui est la chose la plus capable de distraire que j'aye encore eu à faire à cause de la grande attention qu'il y faut avoir, je ne sens pas cette occupation interieure par maniere d'élans forts & ardens comme quand je vais par la maison, mais je sens mon cœur doucement attentif & aspirant à Dieu, & quelquefois je prens garde que cela est plus frequent que je ne fais de points d'aiguille; car comme j'ay dit je le trouve toujourns attentif, même quand je suis au plus fort de mes croix qui ne font rien contre mon attention à cette divine Majesté, mais plutôt elles m'excitent & poussent à luy parler encore davantage selon les besoins où je me trouve. Assistant au Chœur à la psalmodie, pendant qu'un côté recite son verset, je me familiarise à nôtre Seigneur touchant le sens de ce qui se dit, ou bien je suis l'occupation qu'il me donne; & quand nôtre côté recite le sien, je passe de l'acte interieur à cet exterieur, & ainsi l'un correspondant à l'autre, je ne sors point d'avec cette divine Majesté: Je ne sens pas tant néanmoins la familiarité avec nôtre Seigneur à cause de l'application à la voix, que quand l'autre Chœur recite; mon esprit pourtant n'y est pas moins: En l'un j'ay la liberté de parler interieurement, & en l'autre il faut que la voix agisse, & cela fait que je sens moins ce qui se passe au dedans. Quand le sens des Pseaumes ou des autres choses que nous chantons au Chœur m'est découvert, ce m'est un contentement que je ne sçauois dire, car je me sens transportée en toutes manieres, c'est à dire interieurement & exterieurement, d'un esprit d'allegresse semblable à celui de David lors qu'il fautoit devant l'Arche d'alliance: cela m'arrive plus particulièrement aux Laudes, où toutes choses sont conviées l'une après l'autre à louer

Dieu ; & j'ay des souhaits que mon esprit s'écoule tout entier en ces divines louanges. Quand je suis fortement attachée à mes croix, je ne sens pas ces mouvemens de joye, mais seulement une simple attention à Dieu, à qui je parle de mes souffrances suivant même les choses que nous recitons, qui se rencontrent quelquefois tout à propos avec ce que je souffre, tant pour la conformité qu'il faut avoir à sa divine volonté, que pour en tirer des forces en veüe de ses saintes promesses ; enfin j'y trouve de la nourriture pour toutes choses. J'ay souvent des distractions dans l'imagination particulièrement quand je suis dans la croix ; car étant alors toute retirée au fond de l'ame, m'entretenant avec Dieu en la maniere que j'ay dit, avec une grande simplicité & sans aucun sentiment, l'imagination ne se pouvant repaître des choses spirituelles, court d'un côté & d'autre, rappelant divers objets pour s'entretenir : cela m'importune beaucoup, quoy qu'il n'ait pas la force de me détacher de l'union avec Dieu qui emporte le dessus. Je me trouve quelquefois portée par ces distractions à regarder ou à avoir attention à quelques objets dont on m'a fait le recit : il semble même que la volonté y veuille pancher ; mais cette force interieure sans que j'y fasse rien de ma part, que de me laisser conduire, me fait tout oublier pour n'entendre qu'à Dieu seul : m'en ressouvénant puis après je suis toute honteuse de ce qu'il sembloit que ma volonté avoit tant soit peu panché du côté de la distraction : car quoy que ces objets soient bons, je ressens un grand reproche interieur d'avoir eu envie d'adhérer à une curiosité. En cela je reconnois le grand amour que nôtre Seigneur me porte de me faire ainsi oublier ces choses pour me cacher toute en luy. Comme je ne suis pas toujours dans une même disposition, il renouvelle en mon ame la grace de l'union d'amour, ainsi que je l'ay décrite, mais toujours moins sensible & plus retirée au dedans : Plus encore à la sainte Communion où je ressens de tres grandes graces ; ma familiarité y augmente de même, & enfin je luy parle là de tout comme à mon grand amy qui sçait que mon cœur est tout à luy & qu'il ne respire que pour luy.

Voila comme rien n'étoit capable de distraire, cette grande ame & que quoy qu'elle fit, quoy qu'il luy arrivât, elle se trouvoit toujours unie à Dieu dans son fond permanent. Il faudroit certes avoir la plume & l'éloquence d'un esprit celeste pour écrire & parler dignement de cette union interieure avec Dieu. La grace

## DE L'INCARNATION.

701

dont son ame étoit remplie dans cette continuelle communication réjallissoit jusques sur son visage, & luy donnoit une telle majesté qu'elle sembloit plutôt une personne ravie en extase, & qui habitoit dans le Ciel, qu'une creature mortelle & sujette aux loix de la nature. Aussi n'y avoit-il qu'à la regarder pour être excité à la devotion & au recueillement. Plus on la consideroit, plus on l'admiroit comme une chose rare, & qu'on eût jugée impossible, si la veüe n'eût détrompé l'esprit. On ne pouvoit penser sans étonnement à son grand & presque continuel silence, non plus qu'à la brièveté de ses entretiens, quand elle étoit obligée de parler, & il étoit aisé de voir que c'étoit la presence de Dieu qui la retenoit interieurement, & qui ne luy permettoit pas de se répandre au dehors que dans la necessité.

Si l'oraison est une élévation & une union de l'ame à Dieu, on peut dire sans rien exagerer que toute sa vie a été une oraison continuelle. Ce n'est pas que dans l'oraison actuelle cette union ne fut beaucoup plus forte, car quand elle l'avoit une fois commencée, son ame n'estoit plus en elle-même, elle étoit toute en Dieu, & elle n'entendoit plus rien de ce qu'on pouvoit dire ou faire de bruit, dans le lieu où elle étoit, de sorte même que quand l'heure de l'oraison étoit passée, l'on avoit bien de la peine à luy faire entendre qu'il falloit finir. Aussi dans l'oraison elle paroissoit dans la ferveur d'un Seraphin, & il n'y avoit point d'ame si froide & si insensible, qui ne fût échauffée, voyant seulement le feu qui paroissoit sur son visage. J'ay souvent fait des reflexions pour sçavoir quelle a été sa vertu dominante, & le caractère particulier de sa grace, & je les ay trouvées si égales, & dans un degré si éminent, qu'il m'a été difficile de distinguer celle qui l'emporte au-dessus des autres : mais tout considéré, il me semble qu'il n'y a rien de si admirable en sa vie que cette grace d'union. J'avoüe qu'il ne paroît pas qu'elle ait fait des miracles, aussi ne me suis-je pas mis en peine d'en faire la recherche, ces sortes de graces n'étant pas celles qui édifient davantage le lecteur, & si j'ay fait mention de quelques actions miraculeuses, je les ay touchées si légèrement qu'à peine y fera-t-on de la reflexion. Mais certes je ne voy rien de plus miraculeux qu'une personne chargée d'une chair fragile & sujette aux égaremens d'une imagination volage, conserve la presence & la veüe de Dieu toute sa vie sans se distraire dans les emplois, dans les travaux, dans les affaires, dans la conversation, dans les tentations, dans les maladies le jour, la nuit.

*Conservation*

en tous lieux. Il semble que cela n'appartient qu'aux esprits Ange-  
liques dont parle le Fils de Dieu, quand il dit, que les Anges quoy  
qu'occupez à la conduite des hommes & à la conversion de l'Uni-  
vers ne laissent pas de voir continuellement la face du Pere Ce-  
leste. C'étoit pourtant la grace de la Mere de l'Incarnation & elle  
avoit un si grand desir que ses Religieuses la suivissent dans cette  
voye, qu'elle avoit coûtume de leur dire qu'elle s'étonnoit com-  
ment une ame peut se repandre dans les creatures, ayant en foy la  
Divinité avec laquelle elle peut s'entretenir sans cesse, & trouver  
dans cet entretien des consolations infiniment plus grandes &  
plus pures que ne seroient toutes celles de la terre ramassées en-  
semble.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que cette occupation conti-  
nuelle l'empêchât de se bien acquiter de ses fonctions exterieures  
& de satisfaire aux emplois que Dieu luy avoit commis. Car com-  
me les emplois exterieurs n'interrompoient point l'union interieure,  
aussi l'union interieure, n'empêchoit, point les emplois exterieurs.  
Jamais Marthe & Marie ne furent mieux d'accord en qui que ce fut,  
& la contemplation de l'une ne mettoit aucun empêchement à l'a-  
ction de l'autre. On ne la vid jamais sortir de son recueillement,  
quelques dissipans que fussent ses travaux; mais aussi pour profond  
que fût son recueillement ce qu'elle faisoit au dehors étoit dans la  
derniere perfection. C'est ce qui la fait admirer de ceux qui obser-  
voient sa conduite, & les Reverends Peres Jesuites qui la connois-  
soient plus particulièrement voulant expliquer cette double appli-  
cation au dedans & au dehors, disoient qu'il sembloit qu'elle eût  
deux ames, dont l'une étoit aussi presente & aussi unie & aussi attra-  
chée à Dieu que si elle n'eut rien eu à faire qu'à contempler; & l'autre  
avec laquelle elle s'appliquoit avec autant d'attention aux affai-  
res qu'elle traitoit, & y réussissoit avec autant de succez que si elle  
s'y fut occupée toute entiere. C'est pour cela que le Reverend Pere  
Lallemand luy disoit que rien n'étant capable de la distraire de son  
occupation interieure, elle ne devoit point refuir les emplois exte-  
rieurs ny les affaires qui pourroient contribuer à la gloire de Dieu,  
parce qu'étant toujourns unie à Dieu, elle ne pourroit rien perdre, &  
que d'ailleurs travaillant exterieurement pour Dieu elle gagneroit  
beaucoup pour elle & pour le prochain. Aussi quoy qu'elle desirât  
avec un sentiment profond d'humilité d'être déchargée de sa Supe-  
riorité, & de tous les emplois qui la pouvoient dissiper, elle le desiroit  
neanmoins avec paix ainsi qu'elle vient de dire & dans une parfaite

indifference d'être déchargée ou de ne l'être pas.

Cette union ou présence de Dieu étoit respectueuse & familiere toute ensemble, mais la familiarité l'emportoit par dessus le respect, & caufoit ces privautez & ces hardiesses saintes, dont elle a si souvent parlé dans ses écrits : & dont elle parle encore plus particulièrement dans une lettre où elle dit les paroles suivantes qui confirment tout ce que je viens de dire : L'union de l'entendement & de la volonté est un attrait de Dieu qui produit tout ensemble son effet de lumiere & d'amour qui met l'ame en des privautez avec Dieu qui sont inexplicables ; ensuite desquelles il demeure des effets tres-precieux dans l'ame, spécialement une facilité continuelle à traiter avec sa divine Majesté familièrement en quelques affaires où l'on se puisse recontrer, ce qui se fait sans peiner la nature, laquelle plutôt y trouve son soulagement. Il reste encore un état de paix actuelle, qui est une reflexion favorable à laquelle les sens n'ont point de part. Le cœur est toujours vigoureux, & jamais dans l'abatement quand il faut traiter avec Dieu ; & lors que par des entretiens avec les creatures il est interrompu, son inaction est un repos & une attention à celui de qui il se sent possédé & qui n'empêche point le commerce du dehors, pourveu qu'il soit dans l'ordre de l'obéissance ou de la charité.

Jusques icy sont les paroles de cette seraphique Mere, par lesquelles elle nous apprend que son union étoit un attrait de Dieu, c'est à dire que son ame étoit passive, & que c'étoit Dieu qui l'attiroit ou la ravissoit : que cet attrait étoit tout ensemble dans l'entendement par une lumiere surnaturelle que Dieu luy donnoit, & dans la volonté par le lien de l'amour qui l'attachoit à Dieu, que cet amour excitoit des privautés qui ne se peuvent expliquer : que ces privautez donnoient une facilité à traiter continuellement avec Dieu : que cet entretien n'empêchoit point le commerce du dehors : que ce commerce du dehors n'affoiblissoit point la communication de l'interieur : & que ce double entretien ne fatiguoit point la nature comme la partageant à divers objets, mais plustôt qu'il la soulageoit, dilatant son ame en Dieu d'une façon merveilleuse, car tout ce qu'elle faisoit au dehors elle le faisoit en Dieu, tout ce qu'elle voyoit elle le voyoit en Dieu, tout ce qu'elle disoit elle le disoit en Dieu ; & quant aux personnes, soit qu'elles fussent presentes ou éloignées, elle ne les regardoit qu'en Dieu, ainsi qu'elle écrit elle-même : Aimons & servons nôtre maître nôtre exemplaire & nôtre tout, Je vous voy en luy, cherchez

*A son  
fils le  
tre du  
22. Oc-  
tobre.  
1659.*

*Lettre à  
son fils  
le 2. Août  
1644.*

moy en luy, & nous nous trouverons ensemble. De la sorte soit qu'elle fût recueillie dans son interieur, soit que l'obeissance ou la charité l'obligeât à se répandre au dehors, elle ne sortoit jamais de Dieu, & son cœur étoit toujours uni au centre de son amour.

*Lettre  
du  
1647.*

Elle dit quasi la même chose dans une lettre qu'elle écrit au même, & où elle parle ainsi : le trait par où cette divine bonté me tire, est son amoureuse familiarité & privauté, avec une lumière intellectuelle, qui m'emporte dans cette privauté sans pouvoir contraindre mon esprit à d'autre occupation interieure qu'à celle où me porte cette même lumière, soit en ce qui regarde les attributs divins, soit dans les verités de l'Ecriture Sainte de l'ancien & Nouveau Testament, soit en ce qui regarde le souverain domaine du Fils de Dieu, l'amplification de son Royaume par la conversion des ames, ses divines maximes, &c. en sorte que ce trait n'emporte par tout dans mes actions tant exterieures qu'interieures. Quand je dis que je ne me puis appliquer à d'autres occupations, j'entends pour m'y arrester, car hors les occupations qui tiennent tout mon esprit, c'est à dire où ma liberté m'est ôtée par la liaison où le tient cette suraimable bonté de mon divin Epoux, je luy dis ce que je veux selon les occurrences dans mes exercices corporels des affaires exterieures & en toute autre occasion, car il me fait l'honneur de sa continuelle presence familiere ; Vous n'aviez qu'un an ce me semble, lorsqu'il commença de m'attirer en cette façon d'oraison laquelle neanmoins a eu divers états, où il m'est arrivé des choses particulieres selon les desseins que Dieu a eus sur moy tous pleins d'amour & de misericorde, eu égard à ma tres-grande vilité, bassesse, rusticité & à ma negligence à correspondre aux faveurs de sa bonté infinie qui m'a fait des graces, dont j'ay arrêté le cours un nombre innombrable de fois, ce qui a beaucoup empêché mon avancement dans la sainteté, de laquelle sans mentir je n'ay pas une trace.

Ce qu'elle vient de dire s'accorde avec ce qu'elle a remarqué dans le texte de ce chapitre qu'une ame ne se doit jamais fixer d'elle-même à quelque degré que ce soit d'oraison, mais qu'elle se doit laisser conduire à l'esprit de Dieu qui l'éleva toujours selon sa fidelité jusques au degré où il a dessein de l'arrester. Car elle remarque icy qu'encore que Dieu l'eût attirée dès sa jeunesse à une union continuelle qu'elle appelle son état foncier & permanent, cette union neanmoins a eu des dispositions differentes qui se sont succedées les unes aux autres, tendans, toujours à un plus haut degré de pureté & de perfection.

Nô  
ment  
où ce  
mit da  
qui ne  
la sui  
auster  
buste  
semb  
nes ce  
rigeo  
pelle  
donn  
auqu  
cesse  
mon  
une r  
Pe  
une  
natio  
te T  
la av  
eût  
merit  
res :  
plus  
fut a  
nou  
nom  
faire  
ta en  
beau  
com  
men  
Nar  
les se  
le ét  
que  
mes  
Ang

## DE L'INCARNATION.

705

Nôtre-Seigneur luy donna entrée dans cette union au moment qu'il la lava dans son sang précieux. La premiere disposition où cette union la porta, fut un esprit de componction qu'elle luy mit dans le cœur, où elle excita pour un temps une source de larmes qui ne tarissoit point. De cette disposition elle passa à une autre qui la suit naturellement, sçavoir à l'amour & à la pratique d'une vie austere, qui auroit été capable d'abbattre les corps les plus robustes. Ces austerités furent suivies d'un désir ardent & tout ensemble effectif d'imiter Nôtre-Seigneur dans la pratique des bonnes œuvres & des vertus les plus heroïques. L'Esprit saint qui la dirigeoit la fit passer ensuite par les degres de cet amour que l'on appelle violent & extatique. Ce fut dans cette disposition qu'il luy donna le sentiment & le désir d'un mariage éminent & tout divin, auquel il avoit dessein de l'élever. Et ce désir l'y faisoit aspirer sans cesse avec des paroles toutes de feu : Quand se fera ce mariage, ô mon grand Dieu ? quand s'achevera cette alliance, qui me fera une même chose avec vous pour le temps & pour l'éternité ?

Pendant qu'elle soupiroit de la sorte nôtre Seigneur luy donna une sublime intelligence des mysteres, sur tout de celuy de l'Incarnation du Verbe, puis des attributs divins, ensuite de la tres-sainte Trinité, enfin des Ordres de la Hierarchie Celeste, & tout cela avec tant de clarté, qu'elle craignoit que l'evidence ne luy en eût ôté la foy, ou du moins qu'elle ne luy en eut fait perdre le merite, ce qui luy faisoit dire souvent dans l'extés de ses lumieres : Qu'est ceci, ô mon grand Dieu, il me semble que je n'ay plus la foy ? Ce fut en cette disposition que le désir du mariage fut accompli, le Verbe Incarné l'épousant d'une maniere toute nouvelle ; & en ce même temps elle commença à luy donner le nom d'Epoux, & à prendre celui d'Epouse, ce qu'elle n'avoit osé faire jusques alors. En suite de cette alliance le Verbe divin la traita en Epouse, luy donnant la clef de ses tresors : il luy enseigna beaucoup de choses par la voye des paroles interieures, & luy communiqua une sublime intelligence des écritures, principalement de celles qui parlent de son souverain domaine sur toutes les Nations D'où s'ensuivit le zele merveilleux qu'elle eut depuis de les soumettre à son empire, & de mourir pour leur salut. Lors qu'elle étoit actuellement occupée dans l'exercice de ce zele Apostolique, nôtre Seigneur la consumma dans la perfection des maximes de l'Evangile ; & enfin après l'avoir renduë pure comme un Ange, & luy avoir donné les plus précieux ornemens de sa grace,

il l'arrêta dans cet état sublime d'union dont il a été parlé au chapitre precedent, & qui étant tout dans la jouissance n'étoit plus sujet au changement, comme elle témoigne dans le texte de celui-cy.

Ce n'est pas que ce dernier état d'union fut different de l'autre, car ils étoient le même dans la substance & dans le fond. L'un & l'autre étoit une lumiere intellectuelle, par laquelle elle voyoit Dieu & les choses divines en Dieu, d'un simple regard, & avec plus de clarté & de certitude que nous ne voyons les objets sensibles en plein midy. Cette veuë étoit accompagnée d'un amour actuel & perpetuel, & d'une privauté qui luy faisoit dire ce qu'elle vouloit. Mais il y avoit cette difference accidentelle entre ces deux unions, que la premiere, quoy que permanente en sa substance & en son fond changeoit exterieurement à cause des differens effets qu'elle produisoit en son ame, qui sont ceux que je viens de rapporter; & l'autre étoit toute dans la jouissance, appliquant l'ame entiere à son objet: Outre que dans la premiere union la diversité & la succession de ces états ne permettoit pas que le rayon de la contemplation fût si clair, si tranquille, & si uniforme que dans la seconde, qui n'avoit plus qu'une simple veuë & qui étoit toute dans le repos. De là vient que dans ses écrits elle met quelquefois de la difference entre ces deux unions, & quelquefois elle n'y en met point: mais de quelque maniere qu'elle en parle, il est certain que ce n'étoit qu'une même union qui faisoit son état foncier dont elle parle si souvent. Cet état a toujours été permanent dans son substancial, & dans son solide; & si dans les commencemens il a changé exterieurement à cause des effets differens qu'il operoit, il est demeuré enfin permanent en toutes manieres. C'est l'état dont elle parle en ce chapitre, *dans lequel l'ame ne change plus, où il n'y a plus d'efforts ny de desirs, & où l'on jouit d'une paix profonde & inalterable.* Ce sont ses propres paroles.

Mais quoy que cette paix fut profonde & que le rayon de la contemplation fût tres-simple, son objet ne laissoit pas de se faire voir & posséder en diverses manieres, tantôt comme Roy, tantôt comme Juge: Et elle de sa part se comportoit à son égard selon la maniere qu'il se faisoit voir & toujours dans une privauté innocente, mais qui étoit passive & qui venoit plus de Dieu que de celle qui luy parloit. Elle luy parloit même de ses desseins & de ses affaires temporelles & elle voyoit en luy comme dans un plein jour ce qu'elle devoit entreprendre & de quelle maniere elle le de-

voit

voit  
blin  
Die  
tout  
poin  
vem  
tum  
ce  
un p  
man  
priv  
role  
cert  
hab  
meu  
tout  
faut  
Die  
sou  
Juge  
man  
dans  
son  
ritue  
toij  
par  
V  
état  
elle  
five  
chap  
si de  
sonn  
moir  
& se  
dans  
pres  
que d  
mar  
se m

## DE L'INCARNATION.

707

voit executer. Tout cela ne troubioit point la paix de cet état sublime, & ne divisoit point son esprit: car voyant tout en Dieu, Dieu étoit toujours son unique objet; & elle de sa part voyoit tout en luy d'un simple regard; & quand elle luy parloit ce n'étoit point par des paroles formelles, mais par des simples signes & mouvemens de cœur, & de la même maniere que les Anges ont coutume de parler, par une simple ouverture de sa volonté. C'est ce qu'elle expliquera plus bas, & cependant je rapporteray icy un passage de son supplément, où elle explique d'une admirable maniere tout ce que je viens de dire; Voicy comme elle parle: La privauté avec nôtre Seigneur a quelque chose de plus que la parole interieure. L'ame a une certitude de foy & une experience certaine que non seulement Dieu luy est present, mais encore qu'il habite en elle & qu'il y agit par son saint & divin Esprit, qui la meut & luy fait tenir le langage qu'il luy plaît: car elle se perd toute en luy & n'a plus d'operation que par son mouvement. Et il faut remarquer que dans cet état de privauté, l'ame agit avec Dieu suivant ce que Dieu fait pour lors en elle, soit en qualité de souveraine Majesté, soit en qualité d'Epoux, soit en qualité de Juge des vivans & des morts, & enfin selon l'état par lequel il se manifeste à elle. Mais il y a un certain état foncier & permanent dans lequel l'état d'Epouse prévaut à tout. Et quoy que l'ame voye son état d'Epouse, & qu'elle voye en même temps d'une façon spirituelle les souveraines qualitez de son Epoux, la privauté marche toujours d'une même maniere, elle a toujours le rang d'Epouse par tout.

Voilà comme la Mere de l'Incarnation se comportoit en son état d'Epouse, & de quelle nature étoit la privauté avec laquelle elle parloit à son Epoux. C'étoit encore dans cette privauté passive que se passoit ces jeux dont elle parle dans le texte de ce chapitre, mais elle les touche fort legerement, ces matieres étant si delicates & si cachées aux yeux du monde qu'il y a peu de personnes qui soient capables d'en entendre parler. Il n'y a rien néanmoins de plus réel ny de plus veritable, car ce sont ces jeux saints & sérieux dont parle celuy là même qui s'y exerce quand il dit, dans la sagesse: *Je prens tous les jours mes divertissemens, jouant en sa presence, jouant dans le monde: & je n'ay point de plus grandes delices, que de me recréer avec les enfans des hommes.* L'Epoux ainsi qu'elle remarque, se cache & se fait voir; mais soit qu'il se cache, soit qu'il se montre, c'est toujours par amour, & c'est en cela qu'est le

Vuuu

jeu. L'ame de son côté prend aussi ses revanches, & avec la pri-  
vauté dont je viens de parler, elle luy rend de semblables dé-  
monstrations d'amour. J'ay trouvé beaucoup de choses de ce  
commerce mystique dans ses écrits, mais je n'en diray rien da-  
vantage, parce que les esprits foibles ne font pas pour l'ordina-  
re un bon usage de ces matieres spirituelles, & les forts qui n'en  
ont pas l'experience, s'en moquent & n'en font pas d'état.

### CHAPITRE XIII.

*Et Elle continuë à décrire les suites de sa maladie. II. Son amour ar-  
dent pour les souffrances. III. La disposition de son corps dans ses in-  
firmitez. IV. Celle de son ame. V. Elle est continuée en charge non-  
obstant ses maladies. VI. Son courage heroïque, & ses travaux ex-  
cessifs dans son extreme foiblesse. VII. Son zele merveilleux pour la  
salut des ames, & pour mettre son Monastere en état de les servir  
dans toute la posterité.*

I.  
Deux  
du 29.  
Juillet  
du 18.  
du 19  
Octobre  
1667.  
à son  
fil.

II.

III.

**M**A disposition est bonne & mon état présent tres-aimable,  
puisque la croix est le plaisir & les delices de Jesus. Je ne me  
puis remettre de ma longue maladie, qui a des suites tres-douleurou-  
ses & tres-penibles, quoy que la nature se soit apprivoisée aux souf-  
frances, & familiarisée avec la douleur. Du côté de l'esprit j'y ressens  
de l'attachement, & j'ay peur que mes lâchetes n'obligent la divine  
bonté de me les ôter ou du moins de les moderer. Cette croix m'est  
si aimable, que de mon côté je l'aimerois mieux que toutes les deli-  
ces du monde, & même que celles que je pourrois prendre innocem-  
ment & sans offenser Dieu & la vertu. Le fond de mon mal est  
toujours un flux hepaticque lequel au temps que j'écris cecy, me  
fait souffrir depuis trois ans & plus. Je souffre encore de grandes  
coliques causées par une humeur de bile qui se répand par tout le  
corps. L'on dit que les personnes qui ont tant de bile sont coleres;  
je ne le suis pas, & mon cœur ne peut porter d'aigreur. J'avois  
avec toutes mes autres maladies un abcez dans la teste qui me cau-  
soit des douleurs que l'on ne se peut imaginer, en sorte que j'en étois  
demeurée sourde d'une oreille; & ce mal m'incommodoit & me  
faisoit plus de peine que tous les autres, à cause de la communica-  
tion que j'étois obligée d'avoir tant avec mes Soeurs qu'avec les  
personnes du dehors. Mais enfin cet abcez s'est crevé & vuïdé par  
une oreille, & de la sorte la divine bonté m'a rendu l'ouïe aussi

## DE L'INCARNATION.

709

libre qu'auparavant. Tant de maux si violens & si continuel m'ont reduite à un tel excès de foiblesse, que je ne me puis tenir à genoux le quart d'une Messe, encore faut il que je sois appuyée. Cette foiblesse, outre la douleur qui m'épuise, vient de ce que je prens si peu de nourriture que cela n'est pas suffisant pour soutenir l'effort de ce mal. Nôtre Seigneur neanmoins m'a fait la grace de jeûner le Carême; mais depuis Pasques mon mal a augmenté en sorte que je ne puis jeûner les jeûnes de regle, & à peine puis-je satisfaire à ceux de l'Eglise, parce que ce que je prens de nourriture en un jour, n'est pas le quart d'un de mes repas ordinaires, quoy que tres-sobres, & encore c'est avec des dégoûts étranges, parce que la bile qui se répand dans tous les membres me monte jusqu'à la bouche, où elle entretient une amertume continuelle, qui fait que tout ce que je prens m'est comme de l'absinthe qui me donne une continuelle memoire du fiel de la Passion de nôtre Seigneur. C'est ce qui me rend aimable & me fait cherir mon état, comme émané de l'amoureuse bonté de ce cher Sauveur qui m'a daigné avantager de cette grace. En un mot, je suis dans un état continuel de souffrances, & dans des douleurs qui par leur longue habitude me sont devenuës comme naturelles. Avec tout cela je ne puis mourir, & d'ailleurs aucun remede ne me peut soulager dans mon mal, au contraire une dragme du Rubarbe me met à l'extremité & jusqu'à n'en pouvoir plus, d'où l'on conclut que Dieu veut que je souffre, & j'en ay l'esprit si convaincu, que de moy-même je ne voudrois pas guerir pour tous les tresors de la terre. Je souhaitterois seulement qu'on ne s'en apperceût point, mais l'on ne peut cacher cette sorte de mal en toutes ses circonstances. J'étois d'une constitution fort saine & robuste, & l'on dit que c'est le trop grand travail qui m'a gâté la santé, & qui a jetté les humeurs dans le dereglement; mais je dis, & il est plus veritable, que c'est la bonté de Dieu qui m'a envoyé ces maladies, comme un gage tres-precieux de son amour, dont je la remercie de tout mon cœur. Me voyant reduite à cet état, j'estimois que l'on me donneroit du repos & que l'on mettroit la charge sur des épaules plus fortes que les miennes, qui panchent si fort vers la terre, mais Dieu a permis que ce fardeau soit encore tombé sur moy. J'ay été continuée dans la Charge de Superieure, & la Mere de saint Athanase en celle d'Assistante, & elle l'est bien en mon endroit, parce qu'elle me soulage beaucoup; & qu'elle a pour moy des soins qui ne sont pas imaginables. Dans l'incommodité habituelle de mon mal, je devois

IV

V.

VI.

Vuu ij

toûjours être au lit & dans l'inaction ; cependant je ne m'arreste pas un moment : Je suis la premiere levée & la derniere couchée : il est rare que je prenne quelque repos : J'assiste à toutes les observances : depuis trois mois j'écris continuellement des lettres : Je dispose toutes nos affaires pour la France : Je mets ordre à toutes celles de Canada, qui ne sont pas moins épineuses que le pais : Enfin je fais ma Charge par la misericorde de Dieu.

Lettre  
du 9.  
Aoust  
1668.  
A son  
frs.  
VII.

Et d'autant que la divine Majesté par un coup ineffable de son amour, nous a attirées en ce pais pour travailler au salut des ames des Sauvages, j'ay toûjours cette fin devant les yeux, & desirant d'être utile à ces nobles creatures rachetées du Sang precieux de mon Epoux non seulement pendant ma vie, mais encore après ma mort, je fais mon possible pour mettre nos jeunes Sœurs en état de les pouvoir instruire. Mon occupation pendant les matinées de l'Hyver, est de leur apprendre les langues, qui pour être barbares leurs sont difficiles & épineuses : Les unes vont jusques à sçavoir les preceptes, les autres à faire les parties ; mais quand il leur faut apprendre par cœur un grand nombre de mots, ce leur sont des épines. Et comme je crains que ces difficultez ne les rebutent avec le temps, je me suis resoluë de laisser avant ma mort le plus d'écrits qu'il me sera possible. Depuis le commencement du Carême dernier jusques à la Feste de l'Ascension j'ay écrit un gros livre Algonquin de choses Saintes tirées de l'Histoire Sacrée, avec un Dictionnaire & un Catechisme Hiroquois que l'on estime un tresor. L'année derniere j'écrivis un gros Dictionnaire Algonquin à l'Alphabet François, outre un autre que j'ay déja à l'Alphabet Sauvage. Jedis tout cela pour faire voir que la bonté divine me donne des forces dans mon extrême foiblesse pour laisser à mes Sœurs de quoy travailler à son saint service pour le salut des ames, lorsqu'il luy plaira de leur en envoyer : Mais après que nous aurons fait tout ce qui nous aura été possible, nous devons croire que nous sommes des servantes inutiles ; & moy en particulier, qui ne suis qu'un petit grain de sable au fond de l'edifice de cette nouvelle Eglise.

LUC 17.  
10.

#### A D D I T I O N

**E**Ncore que cette ame genereuse fût dans une parfaite soumission aux volontez de Dieu touchant l'issuë de sa maladie, & comme elle dit elle-même, qu'elle ne voulat ny vie ny mort, mais seulement le Dieu de la mort & de la vie ; elle avoit nean-

## DE L'INCARNATION.

moins une joye toute particuliere dans ses infirmités, non seulement parce qu'elle étoit dans un état de souffrances, & qu'elle se voyoit actuellement attachée à la croix & sur la couche de l'Epoux, mais encore parce qu'elle se croyoit à la veille de sa mort, & que quelque resignation qu'elle eût aux ordres de la divine providence, ses maladies la configneroient enfin entre les bras de celui qu'elle desiroit uniquement: C'est pourquoy elle étoit toujours en état de partir, & mettoit tous les ordres possibles non seulement aux affaires de son Monastere, mais encore à celles de son ame tant pour se tenir presté, & comme parle le fils de Dieu, pour avoir toujours sa lampe allumée & pleine d'huile, que pour prevenir & dissiper les empêchemens qui l'eussent pû retarder dans la voye du Ciel au sortir de cette vie.

Mais je ne puis mieux exprimer les sentimens de son cœur sur ce point, qu'en rapportant une lettre dans laquelle elle fait voir la joye avec laquelle elle se dispoisoit à faire un voyage si important, la crainte avec laquelle elle pensoit aux Jugemens de Dieu, l'humilité profonde à se juger elle-même digne des plus grands supplices, & le soin qu'elle apportoit à se procurer du secours pour le temps auquel elle sçavoit que l'ame ne peut plus rien faire pour elle-même; l'on y verra sur tout les hauts sentimens de sa Religion en la confiance parfaite qu'elle avoit dans la vertu du saint sacrifice de l'Autel, & dans les suffrages de l'Eglise, lorsque cette Colombe gemit pour ses enfans quand ils sortent de cette vie dans l'esperance de leur salut.

Par l'amitié sincere que j'ay pour vous & par celle que vous avez pour moy, je vous recommande que quand vous aurez appris la nouvelle de ma mort, vous me procuriez le plus de Messes qu'il vous sera possible, des Reverends Peres de vôtre sainte Congregation; J'attens cette grace de leur bonté & de la vôtre, non que j'aye des pressentimens de ma mort, mais parce qu'une personne de mon âge peut raisonnablement croire qu'elle n'est pas fort éloignée, outre que les grandes maladies qui ne font que de me quitter & qui me prennent encore de temps en temps, me doivent servir d'Horloge pour m'avertir de me tenir presté, pour aller bien-tôt rendre compte à la divine Majesté de toute ma vie, & sur tout du mauvais usage que j'ay fait de ses grandes graces, auxquelles j'ay si mal correspondu, que je brûleray long-temps dans le Purgatoire, si la divine misericorde ne me soulage par les suffrages de l'Eglise. Il me semble que je suis bien riche de vous avoir & en vous tous vos bons Peres; C'est pourquoy je m'attens que

*Lettre  
du 30.  
Octobre  
1667.  
A son  
fils.*

vous y penserez serieusement, afin que par vos sacrifices & par les leurs je puisse bien-tôt aller jouir de celuy que mon cœur & mon ame veulent aimer & benir eternellement, Ah ! que nous serons contens quand nous nous verrons dans-cet employ ! Il y a environ quarante ans que sa divine Majesté me fit la grace de signifier à mon ame qu'elle vouloit que deormais je le loüasse comme les Anges & les Saints le loüent dans le Ciel, & sa bonté me mit en état de le faire, d'où il s'est ensuivy de tres-grandes & tres-magnifiques faveurs, mais il n'y a point de doute que je n'y aye mêlé de mon propre par mes imperfections & par mes égaremens ; ce qui fait que je luy dis incessamment ce verset du Psalmiste : *Delicta quis intelligit ?*

*Pfal. 18. ab occultis meis munda me.* Non que je n'aye de grands defauts connus & manifestes, mais j'en ay un nombre innombrable de secrets & de cachez, & pour tout cela, comme aussi pour toutes les fautes que j'ay commises dans la vie spirituelle par mon infidelité & peu de correspondance à ses adorables desseins, je seray rigoureusement punie, si vous ne vous ressouvenez au saint Autel de-m'en obtenir la remission par vos saints sacrifices. La pureté que Dieu demande d'une ame, à laquelle il fait l'honneur de donner accès auprès de sa divine Majesté par une continuelle union, est d'une grandeur inestimable, & c'est l'estime que j'en fais qui me fait craindre, quoy que dans cette crainte mon ame possède une paix que je ne vous puis exprimer. Obtenez-moy encore que cette paix soit veritable, parce que dans la vie spirituelle il y a quantité de fausses paix, & je laisse au Jugement de Dieu de quelle nature est celle que je possède. Lorsque j'ay pris la plume pour commencer cette lettre, je n'avois pas la premiere pensée de vous entretenir de tout cela, mais nôtre bon Dieu m'en a donné le mouvement, pour avoir recours à vous pour la seureté des affaires de mon ame, sa bonté me donnant une grande confiance dans les sacrez tresors de son Eglise, riche du Sang precieux de son Fils nôtre divin Epoux & suradorable Sauveur.

## C H A P I T R E X I V .

*I. Son oraison simple, qu'elle appelle pour sa grande pureté, une oraison de respir. II. Dieu la rétablit dans sa première santé. III. Sa resignation profonde à la volonté de Dieu pour la vie & pour la mort. IV. Combien la seule pensée qu'elle peut pecher l'humilie, & luy donne de la crainte. V. L'amour & la confiance la relevent & dissipent cette apprehension. VI. Sa confiance filiale en la protection de la tres-sainte Vierge.*

Lettre  
du 16.  
Octobre  
1662. à  
son fils.

**I**E n'ay plus de paroles aux pieds de la divine Majesté. Mes oraisons ne sont autres que ces mots : Mon Dieu, mon Dieu, foyez beni, ô mon Dieu. Mes jours & mes nuits se passent ainsi, & j'espère que sa bonté me fera expirer en ces mots, & qu'elle me fera mourir comme elle me fait vivre. J'ay dit, en ces mots : Je diray mieux en ces respirs, qui ne me permettent pas de faire aucun acte, & je ne sçay comme il faut dire quand il est question de parler des choses aussi nuës & aussi simples que celles-cy, qui consomment mon ame dans son souverain & unique bien, dans son simple & unique tout. Me voyant sujette à tant d'infirmité, je croyois selon le cours des choses naturelles qu'elles me consumeroient, & qu'elles se termineroient que par la mort : l'amour qui est plus fort que la mort y a mis fin, & par la misericorde de Dieu, me voila à peu près dans la santé que j'avois avant une si longue maladie, sans sçavoir combien elle pourra durer. Il ne m'importe pourveu que la tres-sainte volonté de Dieu soit faite, mais je ne croy pas que ma fin soit bien éloignée étant parvenue à la soixante & dixième année de mon âge : mes momens & mes jours sont entre les mains de cèluy qui me fait vivre, & tout m'est égal pourvu qu'ils se passent tous selon son bon plaisir, & ses adorables desseins sur moy. Dieu ne m'a jamais conduite par un esprit de crainte, mais par cèluy de l'amour & de la confiance. Quand je pense neanmoins que je suis pecheresse, & que par le malheur de cette condition je puis tomber en tel état que je serois privée de l'amitié de mon Dieu, je suis humiliée au delà de ce qui se peut imaginer, & je me sens saisie d'une crainte que ce malheur ne m'arrive. Si cette crainte étoit de durée, je ne pourrois ny vivre ny subsister, parce qu'elle regarde la separation d'un Dieu d'amour & de bonté, dont j'ay reçu plus de graces & de misericordes qu'il

I.

II.

III.

IV.

- V. n'y a de grains de sable dans la mer. Mais la confiance par un seul regard dissipe cette crainte, & me détournant la veüe d'un objet si funeste me fait abandonner entre les bras de mon celeste Epoux,
- VII. pour y prendre mon repos Je me sens encore puissamment fortifiée de la protection de la tres-sainte Vierge, qui est nôtre divine Superieure, par le choix special & le vœu solemnel que nôtre Communauté en a fait depuis plusieurs années. Cette tres-divine Mere nous assiste sensiblement, elle nous donne un secours continuel dans nos besoins, elle nous conserve comme la prunelle de son œil, C'est elle qui soutient nôtre famille d'une maniere secrete, mais efficace; c'est elle qui fait toutes nos affaires; c'est elle qui nous a relevées de nôtre incendie & d'une infinité d'autres accidens sous le poids desquels nous devions naturellement être accablez. Qui puis-je craindre sous les aîles d'une si puissante & si aimable protectrice?

## A D D I T I O N.

**N**OSTRE Mere a dit ailleurs que son union fonciere & permanente la mettoit dans un commerce continuel avec Dieu, & qu'elle ne se pouvoit empêcher de luy parler, excepté lors qu'elle étoit actuellement occupée à des affaires exterieures, qui demandoient une application particuliere; car alors son recueillement se reduisoit à une simple veüe & à une douce attention à son objet, qui luy étoit comme un flambeau qui luy donnoit de la lumiere, & la dirigeoit dans l'execution de ses emplois. Mais quoyque dans son commerce intime elle ne dit rien à Dieu que ces paroles: Mon Dieu, mon Dieu, mon grand Dieu, il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne signifiasent que ce qu'elles indiquent à l'esprit, en frappant l'oreille ou la veüe. C'étoient des paroles fécondes, qui outre leur propre signification disoient encore ce que le Saint Esprit luy vouloit faire dire: De sorte que quand elle vouloit prier quelque personne, ou recommander à nôtre Seigneur le progres de l'Eglise & des Missions, ou louer ses grandeurs & ses bontez; ou enfin luy représenter quelque chose qui regardoit sa gloire & son service, elle ne faisoit que dire avec amour: Mon Dieu, mon grand Dieu. Mais au même temps tout ce qu'elle avoit dans le cœur s'enfermoit dans cette parole; & ainsi en disant: Mon Dieu, elle disoit tout ce qu'elle vouloit & tout ce qu'elle avoit dans le cœur.

La maniere avec laquelle elle disoit les choses étoit encore plus simple que les choses mêmes. Car elle ne les disoit pas d'une maniere articulée au dehors, ny même par une parole proferée dans l'esprit, mais par un simple respir, qui n'étoit autre chose qu'un mouvement de cœur doux & amoureux qui se portoit à Dieu. Il étoit simple, mais pourtant tres fecond, parce qu'il contenoit toutes les prieres qu'elle vouloit faire, & toutes les paroles qu'elle vouloit dire: il étoit doux, mais pourtant tres-efficace, parce qu'il avoit toujurs son effet, étant l'un de ces gemissemens inexplicables par lesquels le saint Esprit prie dans les cœurs où il habite.

Voila l'oraison de respir de nôtre devote Mere, qui d'abord semble être la même que le sommeil mystique, à cause de son repos & de sa simplicité, mais il y a bien de la difference: car dans le sommeil toutes les puissances sont liées, & il n'y a que la seule volonté qui veille, mais dans cette oraison de respir toutes les puissances étoient libres, le rayon de l'entendement n'étant point interrompu, & le respir ou mouvement de la volonté ayant toujours son poids vers son objet. Il n'y avoit même aucune suspension ou abstraction dans les sens extérieurs dont elle usoit à l'ordinaire sans gêne ny contrainte. Et de plus dans le sommeil mystique toutes les puissances ne sont liées que pour donner plus de liberté & plus de force à la volonté qui aime par des actes formels & fervens: Mais dans cette autre oraison la volonté aimoit, & témoignoit son amour, non par des actes, mais par des respirs tres simples & tres doux, & pourtant tres feconds & tres-forts.

C'étoit l'état d'oraison où étoit la Mere de l'Incarnation lors qu'elle écrivoit les dispositions dont elle parle en ce chapitre, de parler continuellement à Dieu, mais d'une maniere si simple & si pure, que toutes ses prieres & ses paroles étoient renfermées dans un respir & un mouvement de cœur. Mais quoy qu'elle fût élevée à un si haut degré de pureté, & que l'experience qu'elle avoit de l'amour que Dieu avoit pour elle & de celuy qu'elle avoit pour Dieu, luy donnât une confiance qui passoit jusques à la familiarité, elle ne laissoit pas de sentir le grand contrepoids des ames saintes, sçavoir qu'étant encore sur la terre elle pouvoit pecher & perdre en un moment toutes les graces qu'elle avoit amassées en tant d'années & par tant de travaux. Encore que les Saints ne voyent pas toujours l'état de leur sainteté, & que leur humilité cache souvent à leurs propres yeux l'excellence de leur merite, ils ont néanmoins de certaines experiences qui ne leur permet-

rent pas de douter que Dieu ouvre sur eux les tresors de sa grace. L'attrait qu'ils ont pour l'oraison, la facilité avec laquelle ils pratiquent les vertus heroïques, le détachement où ils sont de toutes les creatures, l'amour qu'ils ont pour la penitence & pour la pratique de maximes de l'Évangile sont autant de preuves de son amour & de leur avancement dans ses voyes. Mais aussi parce qu'il ne faut qu'un sentiment d'orgueil ou de vaine complaisance en eux-mêmes, pour les faire tomber de cet état de lumiere aussi lourdement que Lucifer; Dieu par un effet tout particulier de son amour leur donne ce contrepoids salutaire qui les affermit dans l'humilité, & dans la defiance de leur propre foiblesse. Car quand ils viennent à penser. *qu'ils sont encore dans une condition sujete au péché, qu'ils peuvent être privez de l'amitié de Dieu, qu'ils peuvent être separez d'un Dieu d'amour & de bonté, de qui ils ont receu plus de graces & de misericordes qu'il n'y a de grains de sable dans la mer, ils sont humiliez au delà de ce qui se peut imaginer, & se sentent saisis d'une apprehension si vive que ce malheur ne leur arrive, que si cette crainte duroit long-temps, ils ne pourroient ny vivre ny subsister.* J'ay donné le nom de contrepoids à cette reflexion, parce qu'elle est contrebalancée par la confiance & par l'amour qui enfin l'emportent, & par un simple regard dissipent toute crainte pour se reposer en Dieu. De la sorte la crainte & l'amour font un temperament qui tient l'ame en assurance; la crainte luy donnant une defiance d'elle-même qui ne luy permet pas de s'élever, & l'amour la relevant par une confiance en Dieu, qui l'empêche de tomber dans l'abattement & dans le manque de courage. La Mere de l'Incarnation apprend donc par sa doctrine & par son exemple, que les ames les plus élevées dans les voyes de Dieu doivent faire reflexion que tout est incertain en cette vie, pour entrer ensuite dans cette sainte crainte, & dans ce tremblement salutaire, avec lequel le Prince des Apôtres nous ordonne de travailler à nôtre salut. Elles doivent se ressouvenir qu'elles sont des vases tres-riches & tres-precieux, mais des vases de Cristal qui reçoivent un principe de fragilité si naturel & si inseparable, qu'il ne leur faut qu'un petit choc, ou tomber une seule fois, pour se briser en pieces & se causer une perte irreparable.

## CHAPITRE XV.

*I. Combien elle étoit humble en elle-même & petite à ses yeux. II. Elle décrit plus clairement qu'elle n'a encore fait le fond de son oraison. III. Laquelle est toute fondée sur la foy. IV. Et indépendante des sens & du raisonnement de l'esprit. V. Ses différentes dispositions ou especes d'oraison dans cet état foncier & permanent. VI. Communication admirable de Dieu à son ame. VII. Marque assurée qu'elle est conduite de l'esprit de Dieu.*

**I**E me voy remplie de tant d'infidelitez & de miseres, & j'en suis si souvent aneantie devant Dieu, & si petite à mes yeux (pour ce dernier il m'est continuel) que je ne sçay comment y apporter le remede, parce que je voy mes imperfections dans une obscurité qui n'a point d'entrée ny d'issuë. Me voila à la fin de ma vie, & je ne fais rien digne d'une ame qui doit bien tôt paroître devant son Juge. Cependant toute imparfaite que je suis, & pour aneantie que je sois en sa presence, je me voy par état perduë dans sa divine Majesté, qui depuis plusieurs années me tient avec elle dans un commerce, dans une liaison, dans une union, & dans une privauté que je ne puis expliquer. C'est une espece de pauvreté d'esprit, qui ne me permet pas même de m'entretenir avec les Anges, ny des delices des Bien-heureux, ny des mysteres de nôtre foy : Je veux quelquefois me distraire moy-même de mon fond, pour m'y arrêter & m'égayer dans leurs beautés, comme dans des choses qui me plaisent beaucoup ; mais aussitôt je les oublie, & l'esprit qui me conduit me remet plus intimement dans mon fond, où je me pers dans celuy qui me plaît plus que toutes choses. J'y voy ses amabilitez, sa Majesté, ses grandeurs, ses pouvoirs sans aucun acte de raisonnement ou de recherche, mais en un moment qui dure toujours. Je veux dire ce que je ne puis exprimer, & ne le pouvant exprimer, je ne sçay si je le dis comme il faut. L'ame porte en ce fond des tresors immenses, & qui n'ont point de bornes : Il n'y a rien de materiel, mais une foy toute nuë & toute pure, qui dit des choses infinies. L'imagination qui n'a aucune part à cet état, cherche à se repaître, & voltige çà & là pour trouver sa nourriture ; mais cela ne fait rien à ce fond, elle n'y peut arriver, & son operation se dissipe : Ce sont pourtant des attaques, qui pour être foibles & passageres, ne

- laissent pas d'être importunes, & des sujets de patience & d'humiliation. Dans cet état les sens, soit intérieurs, soit extérieurs n'ont point de part, non plus que le discours de l'entendement : toutes leurs opérations sont perduës dans ce fond, où la foy fait tout voir independemment des puissances ; tout dis-jé est absorbé dans ce fond où Dieu même agit, & où son divin Esprit opere. L'on n'a nulle peine en cette disposition intérieure, de suivre les exercices de la Communauté ; les affaires temporelles ne nuisent point, parce qu'on les fait en paix & tranquillité. Il y a près de cinquante ans que Dieu me tient en cet état : quoy que dans les temps il y ait eu en cet état foncier & permanent, des dispositions plus simples & plus internes où l'on est plus délivré du sens, & où la pureté de l'esprit est plus grande. Pour le présent il me seroit difficile de m'étendre beaucoup pour rendre compte de mon oraison & de ma disposition intérieure, parce que ce que Dieu me donne est si simple & si degagé des sens, qu'en deux ou trois mots j'ay tout dit. Cy devant je ne pouvois faire autre chose dans mon oraison, sinon de dire dans ce fond intérieur par forme de respir : Mon Dieu, mon Dieu, mon grand
- IV. Dieu, ma vie, mon tout, mon amour, ma gloire. Aujourd'huy je dis bien la même chose, ou plutôt, je respire de même : mais de plus, mon ame proferant ces paroles tres-simples & ces respirs tres-intimes, experimente la plenitude de leur signification : & ce que je fais dans mon oraison actuelle, je le fais tout le jour, à mon coucher, à mon lever, & par tout ailleurs, Ce qui fait que je ne puis entreprendre des exercices par methode, tout s'en allant à la conduite intérieure de Dieu sur moy. Je prens seulement un petit quart d'heure le soir, pour presenter le cœur du Fils de Dieu à son Pere pour cette nouvelle Eglise, pour les ouvriers de l'Evangile, & pour mes amis, ce qui se fait par des aspirations courtes & simples. La Psalmodie qui est un exercice réglé ne m'incommode point, mais plutôt elle me soulage. Je suis & pratique encore sans peine les autres exercices de la Regularité, & tant s'en faut que mon occupation intérieure m'en détourne, qu'au contraire, il me semble que tout mon intérieur se porte à les garder parfaitement.
- V. VI. VII.

## A D D I T I O N.

C E que la Mere de l'Incarnation dit au commencement de ce Chapitre, confirme en peu de mots ce que j'ay dit plus au long en divers endroits, de l'union admirable de son ame avec Dieu. Mais elle n'avoit point encore parlé de la recompense temporelle, que Dieu luy avoit donnée pour l'extreme pauvreté d'esprit qu'il avoit exigée d'elle, jusqu'à luy ôter la propriété de son estre, de ses puissances, & de ses operations. Car s'il est fidele à donner le centuple à ceux qui par une pauvreté Evangelique, mais pourtant assez commune, quittent toutes choses pour le suivre, que ne luy devoit-il pas donner pour un denuement aussi prodigieux qu'étoit celuy-là ? Elle dit icy, *que c'étoient des tresors immenses, & qui n'avoient point de bornes.* Et en effet elle possédoit Dieu dans une clarté ineffable qui étoit un effet naturel de cette pauvreté ou pureté d'esprit, puisque la beatitude de la pureté c'est de voir Dieu : & pour la desappropriation d'elle-même, de ses puissances & de ses operations, il s'étoit rendu, ainsi qu'elle a dit ailleurs, comme le fond de sa substance & de son estre. Il l'avoit veritablement traitée comme un Epoux fait son Epouse, ne se donnant pas seulement à elle, mais encore luy donnant une communication de ses biens qui ne seroit pas croyable si elle ne l'avoit experimentée, & que nous aurions de la peine à décrire si elle ne l'avoit elle-même expliquée dans une de ses meditations où elle parle ainsi : Mon ame regardoit la hauteur de ce grand dépouillement, & y acquiesçoit, s'estimant plus glorieuse dans cette nudité & desappropriation que dans la possession du Ciel. Et le plus grand secret est que par cette grande nudité & pauvreté, elle est toute divisée par la participation qu'elle a avec Dieu, si elle est belle, c'est de la beauté de Dieu, si elle est bonne, c'est de la bonté de Dieu, si elle est juste, c'est de la justice de Dieu. Elle se soucie peu qu'on la louë, ou qu'on l'estime, parce que celuy qui habite en elle, luy fait connoître qu'elle & tout ce qu'elle a luy appartient, D'autant plus qu'elle est en Dieu, d'autant plus elle voit qu'elle n'est rien, & c'est en cela qu'elle met sa gloire. Tout ce qui la fait craindre, c'est d'estre refractaire, & que se regardant en sa beauté, elle ne tombe dans l'idolatrie d'elle-même, & que par ce moyen la porte ne soit ouverte à ses ennemis qui souilleroient ce temple, & luy raviroient

sa gloire, sa beauté & ses richesses.

Une autre plume que la sienne n'eut pû écrire la beauté ny les richesses de son ame : Car elle nous apprend que Dieu n'est pas moins juste que fidele en ses promesses, & que si sa pauvreté a été extreme & son détachement des creatures entier & absolu, elle ne pouvoit recevoir un centuple plus abondant & plus proportionné, que d'être riche des richesses de Dieu, & de recevoir tout pour tout. Mais ce que je trouve le plus admirable dans ce passage que je viens de rapporter, c'est ce que j'ay admiré au chapitre précédent, qu'encore que Dieu honorât sa pauvreté au point qu'elle le vient de dire, elle donnoit de son côté un contrepois à cet honneur, se tenant dans l'humilité & dans la crainte de déchoir de cet état par une vaine complaisance en elle-même, faisant allusion au premier Ange qui se perdit dans la contemplation de sa beauté & de ses richesses. Mais je viens à sa disposition presente.

Il ne se peut dire combien cette ame fidelle étoit avancée dans les voyes de la grace, ny jusqu'à quel point d'élevation le Saint Esprit, qui l'avoit toujours conduite comme par la main, l'avoit fait monter. Les dispositions où elle avoit été autrefois, étoient que dans son état foncier & permanent où elle étoit intimement unie au Verbe Incarné, & par le Verbe au Pere & au Saint Esprit : Cet Esprit saint la faisoit parler tantôt au Pere, tantôt à luy-même, & la mettoit dans un commerce tout divin avec ces trois Personnes adorables d'une manière tres delicate, tres-simple, & tres-forte; de sorte qu'étant plus agie qu'agissante (ce sont ses paroles) & sans qu'elle y fit reflexion elle se trouvoit disant au Pere Eternel : O Pere au nom de vôtre Fils, je vous dis cela; Et au Fils, mon bien-aimé, mon cher Epoux, je vous demande que vôtre Testament soit accompli en moy : Et au Saint Esprit : Divin Esprit conduisez moy dans les voyes de mon divin Epoux. Elle disoit tout cela non par des paroles formelles, mais ainsi qu'elle a remarqué tantôt par des respirs tres-simples & pourtant tres-expressifs, tantôt par un air amoureux dans le centre de son ame, tantôt par une perte entiere de son ame, & de ses conceptions en Dieu.

Ces dispositions ont été suivies d'une autre qui étoit encore plus pure & plus simple dans son acte : Car elle étoit si occupée de Dieu, qu'elle ne pouvoit plus dire autre chose sinon : Mon Dieu, mon grand Dieu, ma vie, mon tout, mon amour,

*tantôt au Fils,*

ma gloire. La façon avec laquelle elle les disoit, n'étoit pas moins, pure que les paroles mêmes, car elle les proferoit, ou plutôt elle les respiroit au fond de l'ame comme les premières.

De cette disposition elle est entrée dans une autre, qui est celle dont elle parle icy, & qui est comme une suite de cette autre, dans laquelle Dieu avoit pris une véritable & réelle possession de son ame : car quand elle proferoit ces paroles : Mon Dieu, mon grand Dieu & les autres, Dieu, dont elle étoit si intimement & si saintement possédée, luy faisoit experimenter la plénitude de leur signification par son efficacité vive & penetrante. C'est à dire, que quand elle proferoit, ou plutôt qu'elle respiroit ce mot, Mon Dieu, Dieu dans sa possession luy faisoit ressentir qu'il étoit pleinement Dieu pour elle, & elle connoissoit experimentalement ce que Dieu est, & ce qu'il fait dans une creature, à qui il se donne absolument : Quand elle disoit, mon grand Dieu, elle ressentait avec plénitude les effets de la grandeur, de la puissance, de l'infinité, de l'immensité, & de la Majesté de Dieu en elle : Quand elle disoit, ma Vie, elle connoissoit sensiblement, & par effet que Dieu étoit sa vie & son être, & que sans luy elle n'étoit que defaillance & que neant : Quand elle disoit, mon Tout, toutes les creatures s'aneantissoient à ses puissances, & elle sentoit qu'il ne restoit plus que Dieu pour elle : Quand elle disoit, mon Amour, elle voyoit que Dieu s'emparoit de son cœur pour être l'unique objet de ses amours, & elle avoit une experience sensible de ce qu'il fait dans une ame qu'il aime, & dont il est uniquement aimé : Enfin quand elle disoit, ma Gloire, elle experimenteroit parfaitement ce que c'est que d'avoir en soy l'unique objet de la gloire & de la félicité des Saints, cet objet la glorifiant & beatifiant déjà par l'esperance & par des joyes anticipées du Paradis. Ainsi ces paroles, mon Dieu, mon grand Dieu, & les autres qu'elle proferoit, & respiroit dans son état central & permanent, étoient des paroles pratiques & operantes qui signifioient ce qu'elles disoient, & qui faisoient ce qu'elles signifioient. Cette éminente disposition étoit différente de celle dont elle étoit une suite, en ce que dans celle-là Dieu prenoit une parfaite & entière possession de son ame ; dans celle-cy au contraire Dieu se faisoit posséder, & donnoit à son ame une connoissance experimentale qu'il étoit Dieu, & grand Dieu, qu'il étoit vie, qu'il étoit Tout, qu'il étoit amour, qu'il étoit gloire. Aussi cette façon de posséder Dieu, & d'être possédé de luy est une des plus hautes où elle ait été élevée, & peut-être la plus su-

blime où une ame le puisse être en cette vie à moins de posséder Dieu sans voile, & à face découverte. C'est pourquoy encore que le saint Esprit, qui l'avoit toujours conduite, l'élevât continuellement à ce qu'il y avoit de plus parfait dans la voye des Saints, & qu'elle obeît à tous ses mouvemens avec une fidélité infatigable, qui surpassé tout ce qui se peut dire, il l'a néanmoins laissée en ce degré jusques à la mort, en attendant que celui qui l'avoit possédée, & qui s'étoit fait posséder en tant de manieres, la retirât du monde pour la faire entrer dans une jouissance consommée. Aussi cette disposition divine luy étoit devenuë comme naturelle, & ces respirs intimes & amoureux étoient comme les respirations de sa vie corporelle, qui ne finissoient point; Car ce qu'elle faisoit dans son oraison actuelle elle le faisoit tout le jour, à son coucher, à son lever, & par tout ailleurs: Et elle dit en un autre endroit, que ses jours & ses nuits se passoient de la sorte, que son occupation continuelle étoit en ces mots, ou plutôt en ces respirs, & qu'elle esperoit que Dieu la feroit mourir, ainsi qu'il la faisoit vivre, ce qui est arrivé comme nous l'allons voir en peu de temps.

## CHAPITRE XVI.

*I. De quelle maniere elle commençoit son oraison. II. Quelle étoit son oraison actuelle. III. Transports d'amour capables de donner la mort si Dieu n'eut soutenu le corps. IV. Ivresse sainte de l'amour. V. Les privautés qu'elle avoit avec Dieu ne luy faisoient point perdre l'humilité ny la veüe de son neant. VI. Importunités, mais vaines, de l'imagination, son operation, étant toute audessus des sens & des phantômes. VII. Nouveaux liens de l'amour.*

- I.** **M**ON état present est que quelque sujet d'oraison que je puisse prendre, & quoy que j'en aye lû ou entendu lire quelqu'un avec toute l'attention possible, je l'oublie aussi-tôt. Ce n'est pas qu'au commencement de mon oraison, je ne puisse envisager, & que je n'envisage en effet le mystere, mais d'une veüe toute simple, car je suis dans l'impuissance de mediter; mais je me trouve en un moment, sans que j'y fasse reflexion, dans mon fond ordinaire, où mon ame contemple Dieu, dans lequel elle est: Je luy parle selon le mouvement qu'il me donne, & cette grande privauté ne me permet pas de le contempler sans luy parler,

*Lettre  
du 28.  
Octobre  
1671.*

## D E L'INCARNATION.

parler, & en ce parler de suivre son attrait. Si l'attrait est de la grandeur & ensemble que je voye mon neant, mon ame luy parle conformement à cela. (Je ne sçay si ce sont ces sortes d'actes qu'on nomme Anagogiques, car je ne m'arreste point à ces distinctions.) S'il est de son souverain domaine tout de même : s'il est de ses amabilitéz, & de ee qu'en soy il n'est qu'amour, mes paroles sont comme à mon Epoux, & il n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres ; cet amour n'est jamais oisif, & mon cœur ne peut respirer que cela. J'ay dit, que les respirs qui me font vivre sont de mon Epoux, ce qui me consume de telle sorte par intervalles, que si la misericorde n'accommodoit la grace à la nature, j'y succomberois, & cette vie me feroit mourir, quey que rien de tout cela ne tombe dans les sens, ny ne m'empêche de faire mes fonctions regulieres. Je m'apperçois quelquefois & je ne sçay si d'autres le remarquent, que marchant par la maison, je vais chancelant, c'est que mon esprit pâtit un transport qui me consume. Je ne fais presque point d'actes dans ces occasions, parce que cet amour consumant ne me le permet pas. D'autres fois mon ame a le dessus, & elle parle à son Epoux un langage d'amour que luy seul luy peut faire produire ; mais quelque privauté qu'il me permette, je n'oublie point mon neant, & c'est une abîme dans une autre abyme qui n'a point de fond. En ces rencontres je ne puis me tenir à genoux sans être appuyée, car bien que mes sens soient libres, je suis foible néanmoins, & ma foiblesse m'en empêche : que si je me veux forcer pour ne me point asseoir ou appuyer, le corps qui souffre & est inquiet me cause une distraction qui m'oblige de faire l'un ou l'autre, & pour lors je reviens dans le calme. Comme rien de materiel ne se trouve en cette occupation interieure, parfois mon imagination me travaille par des bagatelles, qui n'ayant point de fondement, s'en vont comme elles viennent, J'en ai dit la raison ailleurs, sçavoir que comme elle n'a point de part à ce qui se passe au dedans, elle cherche dequoy entretenir son activité naturelle & inconstante, mais cela ne fait rien à mon fond qui demeure inalterable. En d'autres occasions, je porte un état crucifiant ; Mon ame contemple Dieu qui cependant semble se plaire à me rendre captive : je voudrois l'embrasser & traiter avec luy à mon ordinaire, mais il me tient comme une personne liée, & dans mes liens je voy qu'il m'aime, mais pourtant je ne le puis embrasser. Ah : que c'est un grand tourment ; mon ame y acquiesce néanmoins, parce qu'il ne m'est pas

III.

IV.

V.

VI.

VII.

possible de vouloir un autre état, que celui où sa divine Majesté me veut : je regarde celui cy comme un état de purgation, ou comme un Purgatoire, car je ne le puis nommer autrement, cela étant passé, je me trouve à mon ordinaire.

#### A D D I T I O N.

**L**A Mere de l'Incarnation donne icy un exemple & tout ensemble une instruction d'une grande importance à ceux qui font profession d'oraison, & particulièrement à ceux que Dieu élève à la contemplation passive. Il y avoit plus de cinquante ans que Dieu s'étoit rendu le maître de son ame, en sorte qu'elle ne pouvoit que pâtre dans l'oraison : & néanmoins toute consommée qu'elle étoit en cet exercice, & quelque experience qu'elle eût qu'elle n'y agissoit point d'elle-même, elle ne laissoit pas de disposer son ame par quelque sujet qu'elle lisoit ou entendoit lire. Elle enseigne par-là que quelque attrait qu'une ame puisse avoir dans l'oraison passive & surnaturelle, elle ne doit point négliger les préparations de l'oraison commune. Et la raison en est si évidente qu'elle doit convaincre tout esprit : car comme l'oraison surnaturelle est un don de la pure liberalité de Dieu, & que l'on n'est point assuré s'il continuera son attrait surnaturel, il faut que l'ame se mette dans les dispositions de l'oraison ordinaire, & qu'elle agisse par sa propre industrie, jusques à ce que Dieu se rende le maître de ses puissances pour les conduire où il luy plaira.



## CHAPITRE XVII.

*I. Dernière maladie de la Mere de l'Incarnation. II. Sa patience heroïque dans ses douleurs, & son desir insatiable de souffrir. III. Elle assure dès le commencement de sa maladie qu'elle en doit mourir. IV. Elle reçoit les derniers sacremens dans des sentimens Angeliques, & avec une joye toute celeste. V. Son Directeur luy commande de demander sa santé à nôtre Seigneur. VI. Elle obeit & se porte mieux. VII. Elle rentre dans son premier état d'infirmité. VIII. Et de patience. IX. Avec quelle joye elle receut la nouvelle qu'il luy falloit mourir. X. Elle se dispose à la mort. XI. Belle instruction pour les personnes Religieuses.*

**C**E n'est plus la Mere de l'Incarnation qui parle ; la mort qui impose le silence aux plus grands Saints, luy va fermer la bouche, & la mettre dans un état, qui ne luy permettra plus de nous donner davantage de connoissance des grands tresors que Dieu avoit renfermez dans son ame, & dont nous ne connoîtrons jamais bien le prix que dans l'éternité. Il est temps que cette grande servante de Dieu, qui a porté depuis tant d'années un état continuel de victime en son ame & en son corps, se dispose au sacrifice, & que le feu de son amour, qui luy eût si souvent donné la mort, comme l'on a peu remarquer au chapitre precedent, & en plusieurs autres de cette Histoire, si Dieu comme par un miracle, n'en eût empêché l'exécution, agisse avec liberté & dans toute sa force pour la consumer. Dieu néanmoins n'a pas voulu que l'amour seul ait separé son ame de son corps ; cette mort auroit été trop douce pour une Epouse de JESUS-CHRIST toute devoüée à la Croix ; Il y a voulu joindre la souffrance, afin qu'elle mourut, à l'imitation de son Epoux, d'amour & de douleur tout ensemble. Cette longue & effroyable maladie qu'elle avoit eüe il y avoit huit ans, luy avoit laissé deux infirmités considerables, qui faisoient que sa vie étoit une perpetuelle langueur, mais que son courage surmontoit pour assister à tous les exercices de la regularité avec autant d'exactitude que la plus fervente Novice eût pû faire dans une santé parfaite ; La premiere étoit une amertume à la bouche qui luy rendoit les viandes si difficiles à prendre, qu'elle ne mangeoit plus que par un principe de vertu : l'autre étoit une foiblesse dans les côtes, qui faisoit que son corps

n'avoit quasi plus de soutien, & qui provenoit, à ce que l'on croyoit, d'une humeur bilieuse qui s'étoit attachée à ces parties. Ces deux infirmités que le temps avoit rendues habituelles, se joignirent à d'autres nouvelles pour luy donner la mort: Elle fut entierement arrêtée la nuit du quinze au seizième de Janvier de l'année mil six cens soixante douze par un débordement de cerveau sur la poitrine qui la pensa étouffer: Cette premiere attaque fut suivie d'une seconde, qui fut un vomissement extraordinaire qui dura l'espace de vingt-quatre heures, sans que l'on pût y apporter de remede: à celle-cy succeda une oppression étouffante qui ne pouvoit recevoir de soulagement: puis une douleur de tête continuelle des plus violentes qui se puissent souffrir, & qui luy causoit une insomnie perpetuelle: de plus, cette bile qui depuis si long-temps s'étoit attachée aux parties que je viens de dire, se répandit par tout le corps pour porter le feu dans tous les membres, & le rendit aussi pesant que s'il eût été de plomb, en sorte que deux ou trois personnes des plus fortes avoient de la peine à le remuer, & quand elles le faisoient, c'étoit avec un redoublement universel de toutes les douleurs de la malade. Quoy que cette humeur brûlante se fut ainsi répandue par tout le corps, la source neanmoins n'en fut pas tarie; parce qu'il se forma au même lieu deux grosses enflures qui étoient comme les sources de toutes ses douleurs. Tout cela étoit accompagné d'une fièvre tres-violente qui rendoit tous les remedes inutiles, & ne menaçoit de rien moins que de la consumer en peu d'heures.

Voilà les parties dont nôtre Seigneur composa la croix sur laquelle sa servante devoit expirer: J'avoüe que si on la considere seulement en elle-même, l'esprit s'en peut figurer de plus pesantes, & le corps en souffrir de plus douloureuses; mais quand l'on sçaura ce que je diray cy-après, que cette Mere souffroit plus dans son interieur que dans son corps, & que Dieu qui en vouloit faire une digne Epouse de son Fils à sa mort; aussi-bien que pendant sa vie, avoit retranché de la partie inferieure tous les secours qui y pouvoient apporter de l'adoucisement, afin de l'abandonner à un état de pure souffrance, l'on avoüera qu'il est difficile d'en souffrir de plus sensibles & de plus aigues: Tout ainsi que les Tyrans ont bien inventé des supplices plus cruels & plus atroces que n'ont été ceux du Fils de Dieu, si on les considere seulement en leur apparence extérieure, mais si l'on y joint les délaissemens interieurs & son abandonnement aux souffrances toutes pures, il ne s'en est

## DE L'INCARNATION

jamais veu de si effroyables , puisque la seule pensée qu'il en eut, fut capable de luy en faire suer le sang. 727

Ce fut alors que l'on vid éclater dans nôtre Mere une vertu des plus épurées ; car elle souffroit toutes ses douleurs avec une douceur & une resignation qui donnoient tout ensemble de la devotion & de l'étonnement , en sorte que ceux qui la connoissoient , & qui avoient la liberté d'entrer dans le Monastere ; l'alloient visiter comme un sujet d'admiration ; & pour être édifiées par un si bel exemple de patience : ses paroles , ses regards , ses gestes , son maintien ne faisoient paroître aucun signe d'impatience ou de chagrin , mais plutôt la serenité de son visage étoit une marque de celle de son cœur , & un effet de la joye qu'elle avoit dans la pointe de son esprit de voir la nature entierement abbatuë & crucifiée avec JESUS-CHRIST : Elle s'en réjouissoit avec luy dans son union ordinaire ; & pour témoigner combien elle s'estimoit honorée de ce bonheur , elle preneit plaisir de dire ces paroles de l'Apôtre : *Christo confixa sum cruci* : C'est maintenant que j'ay l'honneur d'estre attachée à la Croix avec JESUS-CHRIST. Et tant s'en faut qu'elle desirât d'être délivrée de cet état de souffrances , ou qu'elle y procurât du soulagement ; qu'au contraire si elle eût eu la liberté de choisir , elle ne l'eût pas voulu changer pour tous les empires de la terre , & elle souhaittoit d'y demeurer jusques au jour du jugement , si c'eût été la volonté de Dieu. II.

Mais quelque desir qu'elle eût de souffrir plus long temps & de porter si loin le terme de ses douleurs , elle crut dès le premier jour de sa maladie qu'elle en mourroit , & elle le disoit à ceux qui luy rendoient visite. Une Religieuse , qui étoit pour lors en Canada l'unique qui restoit de son Monastere de Tours , l'entendant parler avec tant d'assurance & voyant qu'elle alloit perdre celle dont Dieu se servoit pour la consoler dans ses peines interieures , elle luy dit avec un grand sentiment de douleur : Quoy , ma Mere voulez vous vous en aller sans moy ? A quoy elle repartit avec une douceur ravissante : Ne vous affligez pas , mon enfant , Dieu sera toujours vôtre pere , & quand je seray devant sa Majesté je ne vous y oublieray pas , & quoyque absente je ne laisseray pas d'estre avec vous. Cependant le mal croissoit toujours , mais avec tant de violence qu'au cinquième jour de sa maladie les Medecins jugerent qu'il n'y avoit plus rien à esperer , & qu'il luy falloit donner ses derniers Sacremens. On luy III.

Y y y iij

IV.

porta le saint Viatique à une heure après midy toute la Communauté étant plongée dans une abîme d'amertume : elle seule étoit dans une joye indicible de s'unir à Dieu dans ce divin Sacrement, & dans l'esperance de le posséder bientôt à découvert. Le lendemain elle reçut l'Extreme-Onction avec de nouvelles joyes qui ressembloient déjà celles du Paradis. Elle demanda pardon à Monsieur de Bernieres son Superieur, au Reverend Pere Lallemand son Directeur, & par eux à Monseigneur de Petrée, qui étoit lors en France, où son zele l'avoit porté pour solliciter l'érection d'un Evêché en titre dans le Canada : puis se tournant vers sa Superieure & la Communauté, elle les remercia de leurs charitez en son endroit & leur demanda mille excuses de toutes les peines qu'elle leur en avoit données dans sa maladie. Peu de temps après, on luy vint dire que la petite fille d'un des premiers Chrétiens Algonquins venoit d'estre présentée au Seminaire pour estre instruite : Elle la voulut voir, & luy fit mille caresses, puis prenant cette occasion, elle dit des merveilles aux Religieuses, pour les exciter à l'estime de leur vocation & à l'amour des petites Sauvages qu'elle appelloit les delices de son cœur. Toutes les Pensionnaires Françoises, & les Seminaristes Sauvages luy furent ensuite présentées pour recevoir sa benediction, qu'elle leur donna avec une bonté & une tendresse singuliere, particulièrement aux petites Sauvages dont elle avoit toujours regardé la conversion comme la fin de ces travaux. Toutes ses paroles étoient autant de fleches qui pénétoient les cœurs de ceux qui l'écoutoient, & sur tout des Religieuses qui voyant qu'elle prenoit congé d'elles, eurent recours à la priere, pour conjurer le Ciel de la laisser encore sur la terre : Elles firent des vœux, & n'épargnerent point les mortifications ny les penitences, pour obtenir le recouvrement de sa santé, & la prolongation de sa vie. Elle avoit de la peine de voir qu'on s'empressât de la sorte pour la retenir dans le monde, où elle s'estimoit inutile : Le Reverend Pere Lallemand néanmoins luy commanda de se joindre à la Compagnie pour demander à Dieu sa santé. Ce commandement luy donna un peu à penser, car d'un côté elle étoit ravie de se voir à la fin de sa course, & d'ailleurs elle étoit pressée par l'obeïssance qu'elle avoit toujours préférée à toute autre vertu & à tout autre interest : C'est pourquoy elle fit une réponse en general qui ne disoit rien de precis, & qui la déterminoit également à tous les deux ; sçavoir, qu'elle croyoit en devoir mourir, mais que si

## DE L'INCARNATION.

729

c'étoit la volonté de Dieu elle étoit aussi contente de vivre que de mourir, & même d'aller aux Enfers si c'étoit pour sa plus grande gloire. Le Pere remarqua bien que ce n'étoit pas là ce qu'on desiroit d'elle, c'est pourquoy il luy dit : Tout cela est bon, ma Mere, mais vous vous devez mettre de nôtre côté, & faire tout vôtre possible pour vous conserver à cette Communauté, qui vous souhaite, & qui croit avoir encore besoin de vous. A ces paroles elle prefera l'obeïssance à ses desirs, & fermant les yeux à ses propres interets, quoy qu'il y allât du retardement de la gloire éternelle, qui étoit dé-jà toute proche, elle pria avec la Compagnie, & forma sa priere en ces termes, qui sont quasi les mêmes que proféra saint Martin dans une semblable rencontre : Monseigneur & mon Dieu, si vous jugez que je sois encore nécessaire à cette petite Communauté, je ne refuse point la peine ny le travail, que vôtre sainte volonté soit faite. Dieu eut égard aux larmes de tant de vertueuses filles, & à la priere d'une si sainte Mere : Elle commença à se-mieux porter, & peu de temps après les Medecins qui l'avoient abandonnée, la jugerent hors de peril, & estimerent une merveille de la voir en convalescence. L'on chante le *Te Deum*, au Chœur pour rendre graces à celui qui l'avoit renduë, & qui seul la pouvoit conserver : Elle assista à la ceremonie, & de là en avant elle se fortifia peu à peu, en sorte qu'elle alloit par le Monastere par le secours de deux petits bâtons, & à l'admiration des Medecins qui ont souvent déclaré depuis qu'elle ne vivoit plus que par miracle. Comme la tristesse de sa maladie avoit été universelle dans le país, la joye aussi de cette convalescence, ne demeura pas enfermée dans le Monastere, Elle se repandit par toute la Ville, où chacun voulut contribuer selon son possible à son parfait rétablissement, les personnes de qualité luy envoyoit les mets les plus delicats de leur table, & envoyoit exprés leurs gens à la chasse pour prendre quelque piece de gibier qui pût luy donner de l'appetit & des forces. Quoy qu'elle en témoignât toute la reconnoissance qu'on peut attendre d'un naturel honeste & d'une vertu consommée, elle avoit néanmoins une extrême confusion de voir un si grand empressement pour rétablir une santé dont elle faisoit si peu d'état, & qu'elle estimoit si peu utile dans le monde ; outre que toutes les viandes luy étoient égales, parce que si-tôt qu'elles étoient dans sa bouche, elles prenoient toutes le même goût, contractant l'a-mertume qui luy étoit restée de la maladie qu'elle avoit eüe, il y

VII.

avoit huit ans, & qui luy donnoit une aversion égale de toute sorte de nourriture. Pendant tout le Carême elle se porta assez bien, en sorte qu'elle assista le jour des Rameaux à la cérémonie; & eut la consolation d'en recevoir un de la main du Prêtre pour reverer avec l'Eglise le triomphe du Fils de Dieu. Elle assista encore le Vendredi Saint à la Passion & à l'adoration de la Croix, à laquelle elle alloit s'attacher afin d'y mourir avec son Sauveur. Car encore qu'elle semblât se porter beaucoup mieux qu'à l'ordinaire & qu'elle donnât esperance du parfait recouvrement de sa santé, Dieu néanmoins qui avoit resolu dès le commencement de sa maladie de couronner ses grands travaux, & qui ne luy avoit donné ce petit intervalle de santé que pour consoler tant d'ames innocentes qui la luy avoient demandée avec tant d'instance, commanda aux douleurs auxquelles il avoit de mandé cette petite trêve de se refaisir de son corps, & de faire leur office. Dès le même jour elle fut obligée de témoigner à sa Superieure que les deux enflures qu'elle avoit sur les deux côtes & qui luy avoient causé beaucoup d'incommodité tout le temps de sa convalescence, luy causoient des douleurs extraordinaires; & aussi tôt cette charitable Mere qui ne la perdoit de veüe & qui cherchoit tous les moyens possibles de la conserver, la fit visiter au plus expérimenté Chirurgien du pais, qui jugea que les abcez étoient formez, & qu'il falloit de nécessité en faire l'ouverture. Le lendemain à six heures du matin l'operation fut faite par deux ouvertures de quatre doigts de long, & de profondeur jusques à l'os, & le soir il les fallut encore beaucoup accroître. De vouloir décrire les douleurs que luy causerent ces deux playes, cela ne se peut que par ceux qui en ont expérimenté de semblables. Elle a dit dans un autre lieu que Dieu luy faisoit la grace de souffrir les douleurs de ses grandes maladies avec la même paix & égalité d'esprit, que si elles eussent été dans un autre corps que le sien. Elle fit paroître cette même tranquillité d'esprit dans cette operation, qu'elle souffrit avec une patience admirable, sans dire une seule parole de plainte, ny faire paroître aucun mouvement d'impatience, non plus que si son ame eût été entierement séparée de son corps, mais plutôt celles qui l'assistôient remarquoient un nouveau lustre dans sa douceur, dans sa patience, dans son humilité, dans sa charité; & comme c'est particulièrement dans l'occasion que la vertu se fait paroître, toutes ses vertus que l'on avoit admirées pendant sa vie, sembloient croître & recevoir un nouvel éclat à mesure que ses ma-

ladies

*Donné*

VII.

VIII

lad  
Un  
deu  
mer  
y n  
eau  
mo  
ma  
nar  
sion  
Ab  
fié  
de  
de  
pat  
jou  
hur  
soi  
Qu  
vifi  
elle  
elle  
ref  
en  
ait  
Ep  
to  
fix  
la  
fâ  
vo  
av  
ce  
re  
gr  
ell  
lo  
to  
&  
ta

## DE L'INCARNATION.

751

ladies multiplioient, & qu'elles luy cauſoient de nouvelles peines. Une fois néanmoins que le Chirurgien la pensoit, ce qu'il faisoit deux fois le jour avec un renouvellement de toutes ses douleurs, mettant les fers & les mains dans ses playes pour les nettoyer, & y mettant ensuite de gros pelôttons de charpis trempés dans des eaux caustiques & picquantes, elle ne put s'empêcher de tremousser tant soit peu par l'excez de la douleur qu'elle ressentit mais elle s'apperceût aussi tôt de ce tremoussement & le prenant pour un défaut ou pour une lâcheté, elle s'en fit confusion devant Dieu & devant ceux qui étoient présens en disant: Ah bon Dieu! que je suis impatiente. Elle fut beaucoup fortifiée dans ses souffrances par la sainte Communion qu'elle receut de deux en deux jours, & ce secours joint à la grande habitude de vertu qu'elle avoit acquise les luy faisoit supporter avec une patience qui édifioit tout le monde. Le Chirurgien disoit toujours que la playe étoit belle, & en voye de se guerir, mais au huitième jour de l'operation voyant que la malade s'affoiblissoit notablement, il dit qu'il n'y avoit plus de guerison à esperer. Quand on luy en porta la nouvelle, son cœur répandit sur son visage une serenité extraordinaire, qui fit assez paroître combien elle luy étoit agreable. Dès ce moment jusques au dernier soupir elle ne se comporta plus comme une personne de la terre: tout le reste de sa vie fut une douce & presque continuelle extase, & elle entra plus profondement que jamais en elle-même afin de mourir, ainsi qu'elle l'avoit predit & esperé, dans l'union intime avec son Epoux. Elle parloit peu & seulement dans la necessité; elle avoit toujours la veüe modestement baissée ou tournée vers son crucifix qu'elle tenoit en sa main; enfin elle commençoit à mener sur la terre la vie d'une ame bienheureuse: Elle n'étoit pourtant point fâcheuse ny incommodé à ceux qui s'approchoient d'elle, & qui luy vouloient parler, mais elle leur répondoit quoy qu'en peu de mots, avec une douceur & affabilité Angelique. Lors qu'elle étoit dans cette abstraction, sa Superieure qui étoit toujours à son côté la fit ressouvenir qu'elle laissoit dans le monde un fils qui étoit fort éloigné d'elle, & que si elle vouloit luy recommander quelque chose, elle pouvoit se servir d'elle pour luy faire sçavoir ses dernieres volontez. A ces paroles la nature qui n'oublie jamais ses sentimens, sur tout quand ils sont santifiés par ceux de la grace, elle s'attendrit, & dans cette tendresse elle luy dit qu'elle étoit contente de l'état où il étoit, & qu'elle la prioit seulement de luy faire sçavoir

Z z z z

qu'elle l'emportoit en son cœur dans le Paradis , où elle solliciteroit fortement sa parfaite sanctification. Après cela cette charitable Superieure toute penetrée de douleur de voir qu'elle alloit perdre une si chere Mere , ne pût s'empêcher de luy faire un amoureux reproche , que c'étoit elle-même qui s'étoit reduite à cet état , & qui remplissoit de douleur toute la maison , pour avoir toujours voulu suivre la Communauté dans le vivre , quoy qu'il fut contraire à sa santé , & défendu qu'on luy servist rien de particulier , sans avoir égard à son âge , à sa foiblesse & à ses grandes infirmités , car en effet elle étoit tombée en cette dernière maladie pour avoir mangé d'une viande qui luy étoit tout à fait contraire & qui luy avoit été servie indifferemment comme aux autres. Elle fit à cela une réponse d'une grande instruction & d'un bel exemple à ceux qui font profession de vivre en Communauté : Quand je ne suis point malade , dit-elle , il faut que je vive comme les saines : Ma santé & ma vie sont de peu d'importance , mais il m'importe beaucoup , & c'est ma grande affaire , d'obéir à la divine Majesté , & de suivre les loix de l'état où elle m'a appelée. Et pour confirmer une doctrine si importante , elle découvrit ensuite un secret qu'elle avoit tenu caché jusqu'alors : Quand je vins en Canada Dieu me fit connoître que son bon plaisir étoit que j'y vécusse à l'Apostolique , & que je mangeasse , ainsi qu'il est dit dans l'Evangile , de tout ce que l'on me presenteroit des viandes communes , & qu'en tout le reste j'évitasse la singularité : C'est une loy que j'ay toujours eue depuis devant les yeux de mon esprit , & de laquelle je n'ay pû me départir pour peu que ce fût.

Cette réponse faite si à propos montre les veritables principes de religion qu'elle avoit dans le cœur & qui étoient les regles de sa conduite : Elle apprend encore à toutes les personnes Religieuses , qu'elles ne doivent pas facilement s'écarter des loix de leur condition ny de celles de la vie commune , quand même leur santé en devroit estre en quelque façon interessée.

I. L.  
ti  
so  
V  
su  
V

IL  
le  
vien  
nure  
les c  
delle  
une  
qui  
amo  
des  
qui  
avo  
gloi  
& un  
vert  
un v  
au p  
ce q  
la n  
que  
suffi  
brill  
seul  
été  
heu  
mai  
lade  
le f  
hun  
té c

## CHAPITRE XVIII.

*I. La mort de Madame de la Peltrie. II. Abbregé de ses vertus. III. Continuation de la maladie de la Mere de l'Incarnation. IV. Son zélé consommé pour le salut des ames, & particulièrement des Sauvages. V. Son agonie avec ses circonstances. VI. Son heureuse mort avec ses suites VII. L'estime & le sentiment qu'on avoit de sa sainteté. VIII. Ses qualitez naturelles de corps & d'esprit.*

**L**y avoit trois mois que Madame de la Peltrie étoit morte, lorsque la Mere de l'Incarnation tomba dans la maladie dont je viens de parler. Dés le moment que ces deux grandes ames se con-  
I.  
 nurent, elles entrèrent dans une liaison si étroite, que la mort ne les devoit point separer: Elles furent depuis si unies de cœurs, de desseins, de sentimens, & de pratiques, que si elles n'avoient pas une même ame, elles étoient au moins animées du même esprit qui santifie les Saints. Aussi Dieu qui les avoit ainsi unies en son amour, qui les avoit remplies du même zele pour la conversion des Sauvages, qui les avoit fait passer de compagnie en Canada, qui les y avoit fait pratiquer les mêmes vertus, & qui enfin les y avoit enrichies des mêmes merites, les a voulu attirer à sa gloire en même temps, afin de leur donner une même couronne, & une même recompense. Je ne veux pas entreprendre de parler des vertus de cette genereuse Fondatrice, ny décrire une vie qui merite  
II.  
 un volume entier: En attendant que quelqu'un rende ce service au public, ceux qui desirent en avoir une legere idée, pourront voir ce que les Reverends Peres Jesuites en ont écrit dans la Relation de la nouvelle France, des années 1671. & 1672; Je viens de dire que sa vie a été fort semblable à celle de nôtre Mere, & cela suffira pour persuader aux siecles à venir, qu'elle a été une des plus brillantes lumieres de l'Eglise naissante du Canada. Mon dessein est seulement de ne point separer à la mort deux personnes qui ont été si saintement unies pendant leur vie, & qui le sont encore plus heureusement dans le Ciel. Cette Dame, illustre par sa naissance, mais beaucoup plus considerable par ses propres vertus, tomba malade le douzième de Novembre 1671. d'une pleuresie qui l'emporta le septième jour. Pendant sa maladie, toutes ses vertus que son humilité avoit tenu cachées pendant sa vie, & qui n'avoient éclaté que comme à la dérobée, mais pourtant qui s'étoient assez fait

connoître pour se faire admirer, parurent en toute leur force & en tout leur éclat, sur tout son amour pour la pauvreté ; car afin de mourir pauvre à l'imitation de nôtre Seigneur, elle pria celles qui l'assistoient d'ôter de sa chambre tout ce qui ne respiroit pas l'odeur de cette vertu : Il y avoit proche de son lit une table couverte des douceurs dont l'on fait ordinairement provision pour recréer les malades, mais voyant que ces fortes de soulagemens n'étoient point convenables aux pauvres, & que ces douceurs ne s'accordoient point avec le fiel de son bon Maître ; elle voulut qu'on retirât tout cela de devant ses yeux. Cette vertu parut bien davantage dans son Testament ; parce que les Officiers de la Justice qui furent appelez pour faire l'Inventaire de ses biens & de tout ce qui luy pouvoit appartenir, trouverent si peu de choses qu'ils furent également surpris & édifiez de voir une si grande pauvreté, sur tout dans ses habits & dans tout ce qui servoit à son usage particulier. Ce qu'elle avoit de plus précieux & qu'elle estimoit le moins, étoit son cœur, qu'elle donna par Testament aux Reverends Peres Jesuites pour marque de l'affection qu'elle avoit toujours eüe pour leur Compagnie, & en reconnoissance des peines qu'ils avoient prises de tout temps à la diriger tant dans l'ancienne France, que dans la nouvelle. Après avoir témoigné une sainte indignation contre ce cœur, qu'elle disoit avoir été si ingrat, & si infidele à son Createur, elle recommanda qu'il fut enfermé dans une petite quaisse de bois non rabotée, & seulement enveloppé dans de la terre mêlée avec de la chaux vive, afin qu'il fut plutôt consumé, voulant qu'il fut porté en cet état chez les Reverends Peres, pour être enterré sous le marche-pied de l'Autel, où repose le tres-saint Sacrement. Sa charité luy fit trouver cette invention afin qu'il fut consumé & aneanty en forme d'holocauste au pied de l'Autel devant la divine Majesté. Son corps demeura en la possession de ses Religieuses qui en usèrent d'une maniere bien opposée aux sentimens de son humilité ; car n'estimant pas pouvoir assez reconnoître les bien-faits d'une si bonne Fondatrice, elles luy procurerent & luy rendirent elles-mêmes des honneurs qu'elle n'eût peut-être pas eus si elle fut morte dans l'éclat de sa premiere condition, Dieu ayant voulu montrer en la personne de cette illustre Dame, qu'il ne recompense pas seulement les bonnes œuvres dans le Ciel, mais encore qu'il donne dans ce monde le centuple des biens & des honneurs que l'on abandonne pour son amour. Dieu ayant donc appelé à soy Madame de la Péltrie, la Mere de l'Incarnation sa compagne insépara-

ble ne devoit pas differer long-temps à la suivre. Je l'ay laissée dans l'exercice de ses souffrances, que j'ay conduites jusqu'au vingt-neuf III.  
 Avril, qui étoit un Vendredy auquel sa santé & sa vie étant entièrement desespérées, on luy donna une seconde fois le saint Viatique & l'Extrême-Onction, ce petit intervalle de santé qu'elle avoit eue ayant été suffisant pour faire croire que sa rechute étoit une seconde maladie. Elle receut ces deux Sacremens avec une parfaite presence d'esprit, mais non pas avec les mêmes empressements, ny avec les mêmes ardeurs de s'aller unir à Dieu que la première fois; mais comme l'obeissance l'avoit obligée de demander sa santé à celuy qui seul la pouvoit donner, & que par sa priere elle n'avoit demandé ny vie ny mort, mais seulement l'accomplissement de la volonté de Dieu, elle demeura jusqu'à la fin dans cette indifférence comme une victime qui attend en patience l'exécution du sacrifice. Les petites Sauvages étant le plus agreable objet de ses yeux & de son cœur, elle les voulut voir souvent pendant sa maladie, & à chaque fois elle leur donnoit sa benediction avec des tendresses de Mere, qui montroient assez qu'elle les portoit toutes dans son cœur. Aussi étoit-ce pour elles & pour toutes les nations de cette vaste Amerique qu'elle souffroit la Croix à laquelle nôtre Seigneur l'avoit attachée, parce que son zele tout de feu n'étant pas satisfait d'avoir consumé sa vie & ses travaux pour leur salut, & ayant souvent demandé à Dieu qu'il luy plût luy faire la grace de luy donner pour Purgatoire après sa mort, d'aller exciter toutes ces Nations barbares à embrasser la foy, & d'accompagner les Missionnaires pour les animer à travailler à leur conversion, sa divine Majesté luy fit sçavoir, que ce ne seroit point là son Purgatoire, mais bien d'achever de vivre comme une victime pour la conversion & le salut de tous ces peuples. Et en effet, les derniers quinze jours de sa vie, elle offroit continuellement à Dieu ses douleurs, sa vie, & sa mort pour un sujet qui luy étoit si à cœur, desirant si c'eust été sa volonté, souffrir ce Purgatoire jusqu'au jour du Jugement, puisqu'il étoit agreable à sa divine Majesté: de sorte que les Religieuses qui étoient ravies de la voir souffrir de si bonne grace, la priant quelquefois de leur faire part des merites qu'elle gaignoit par ses souffrances, elle leur répondit avec une douceur toute Angélique: Tout est pour les Sauvages, je n'ay plus rien à moy, & je ne puis plus disposer de rien. Les autres qui ne sçavoient pas ce qui s'étoit passé entre Dieu & elle touchant cet état de victime & de sacrifice, voyoient dans son extérieur la disposition de son ame,

& se disoient avec admiration les unes aux autres : voila veritablement une victime , sur laquelle Dieu agit sans contredit , & comme il plaît à sa divine Majesté. Se sentant à l'extremité elle voulut encore voir ses petites Sauvages pour leur dire le dernier adieu & leur donner sa dernière benédiction : puis sur le midy du Samedi qui étoit le dernier d'Avril elle entra dans l'agonie , si pourtant il y a de l'agonie où il n'y a point de combat , & où l'ame est parfaitement d'accord avec la vie & avec la mort. Aussi ne remarquait-on aucune agitation ou mouvement qui fit paroître qu'elle eut du desir de l'une , ou de la crainte de l'autre. Elle perdit néanmoins l'ouïe & la parole , mais son esprit demeura toujours à foy , & il étoit aisé de voir à son extérieur que son ame étoit dans une profonde union avec Dieu : car on la vid encore en cet état porter d'une main tremblante son Crucifix à la bouche , & une autrefois le Reverend Pere Lallemand le voulant prendre pour le luy faire baiser , elle le tint si ferme qu'il fut contraint de luy en faire baiser un autre. Une heure avant sa mort , elle versa trois ou quatre grosses larmes : Dieu seul , qui étoit le maître de son intérieur , sçait de qu'elle source elles procedoient. Un peu après elle ouvrit doucement les yeux qu'elle avoit tenu fermés depuis quelques heures , comme pour dire le dernier adieu à ses cheres Sœurs & à toute la compagnie , puis elle les referma pour ne les plus ouvrir à la terre ny aux creatures. Enfin sur les six heures du soir , chargée d'années & de merites , sans faire aucune violence , & jettant seulement deux petits soupirs , elle rendit sa belle ame entre les bras de celui après lequel elle avoit soupiré toute sa vie ; & quitta la terre pour aller consommer dans le Ciel ce mariage sacré qui l'avoit tenuë si long-temps & si saintement unie au Verbe Eternel. Elle mourût avec une joye qui demeura peinte sur son visage ; car si-tôt qu'elle eût expiré , on y vid reluire une certaine majesté , qui ne ressembloit plus une personne de la terre , & tout ensemble une beauté si ravissante , qu'il sembloit que son ame communiquât déja à son corps un rayon de sa gloire. Les Religieuses voyant une beauté si extraordinaire , ne sçavoient à quoy se résoudre ; car d'un côté elles étoient sensiblement affligées de la perte d'une si bonne Mere , & d'ailleurs elles se sentoient merveilleusement consolées , de voir des marques si sensibles qu'elles avoient dans le Ciel une Mere , qui leur serviroit d'avocate auprès de Dieu , & qui seroit en état de leur donner de plus puissans secours qu'elle n'avoit jamais fait dans sa vie mortelle.

## DE L'INCARNATION.

737

Toutes les playes & les maladies dont j'ay parlé, luy avoient été sans doute des croix bien douloureuses, mais après sa mort, l'on apprit bien des choses que l'on avoit ignorées; parce que celles qui l'ensevelirent trouverent presque tout son corps ulceré & écorché jusques aux os, & elle avoit souffert tout cela sans se plaindre & sans en parler. Pendant qu'on l'ensevelissoit, chacune se saisit de ce qu'elle put de ce qui avoit servy à ses usages, en sorte que ses Livres, ses Chapellets, ses Medailles, ses Tuniques, & choses semblables furent aussi-tôt enlevées & conservées comme de précieuses Reliques. Quand il n'y eut plus rien à prendre l'estime que l'on avoit de sa sainteté étoit si grande, que c'étoit à qui luy feroit toucher ou tenir ses croix, ses medailles, ses chapellets, en sorte que jusques à ce qu'elle fut mise en terre, elle en recevoit toujours de nouveaux à mesure qu'on luy ôtoit les autres. Monsieur le Gouverneur, Monsieur l'Intendant & toutes les personnes de qualité voulurent honorer ses obsèques de leur présence, pour témoigner l'estime qu'ils faisoient de son merite; & comme elle étoit chérie & honorée de tout le monde: Il y eut peu de personnes qui ne luy rendissent ce dernier témoignage de leur affection. Le Reverend Pere Lallemand qui avoit plus de connoissance que tout autre de ses vertus & des actions heroïques de sa vie fit son éloge funebre en deux actions differentes, une seule n'ayant pû suffire pour dire tout ce qu'il y avoit de remarquable & d'édifiant. Sa Niece qui étoit en France la vid en songe étenduë sur un drap au milieu d'une Chapelle ardante, & quand elle eut reconnu que c'étoit sa Tante, elle entendit une voix qui luy dit: elle est morte. Cette voix sembloit venir de fort loin, & comme d'une personne qui étoit hors d'haleine, mais en effet elle étoit si proche, qu'elle sentit l'haleine & la chaleur de la bouche qui luy parloit, & en fut éveillée. A son reveil ce spectacle qui luy devoit naturellement causer de la frayeur ou de la tristesse, remplit son ame d'une consolation qui monroit assez qu'il n'y avoit rien de funeste en cette mort. Elle raconta le même jour ce qu'elle avoit veu aux autres Religieuses, qui prirent cela pour un songe sans fondement, mais par les premiers vaisseaux qui arriverent de Canada, elles reconnurent que c'étoit une vérité. La cérémonie de ses obsèques étant achevée, l'on descendit le corps dans le caveau où est le cimetiere des Religieuses, mais il y fut peu de temps, parce que la foule du peuple étant écoulée, lorsqu'on fermoit le cercueil pour le mettre en terre, Monsieur de Bernieres Superieur, le Reverend Pere Lallemand Directeur, &

VII.

toutes les personnes qui prenoient quelque interest à la memoire de la deffunte, crurent qu'il ne falloit pas ensevelir ce petit rayon de majesté que Dieu faisoit éclater sur son visage, sans en retenir quelque vestige sur la terre. Ils commandèrent donc que le corps fût retiré du caveau afin d'en faire tirer le pourtrait, ce qui fut fait le lendemain assez heureusement, son visage s'étant toujours conservé dans le même éclat, quoy qu'elle fut morte, il y avoit déjà quarante heures. On la renferma en suite dans sa biere avec une plaque d'étain, sur laquelle étoit gravée cette Epitaphe concertée entre le Pere Lallemand & la Superieure: Icy gît la Reverende Mere Marie Guyard, dite de l'Incarnation, premiere Superieure de ce Monastere, decedée le dernier d'Avril 1672, âgée de soixante-douze ans, six mois, & de Profession quarante ans, six mois, Religieuse Professe venue de Tours, priez pour son ame.

La nouvelle de sa mort étant passée en France, elle y est en singuliere veneration, en sorte que de plusieurs endroits l'on envoie des commissions à Quebec pour faire des vœux & des neuvaines à son Tombeau. Et l'on a particulièrement remarqué que les personnes tentées reçoivent des secours particuliers par son intercession, Dieu voulant en cette maniere recompenser sur la terre la fidelité de sa servante dans les tentations effroyables qu'elle y a souffertes pendant sa vie.

Cette venerable Mere étoit d'une belle taille pour son sexe; d'un port grave & majestueux, mais qui ne ressenoit point le faste, étant moderé par une douceur humble & modeste. Elle étoit assez belle de visage en sa jeunesse, & avant que ses penitences & ses travaux y eussent causé de l'alteration, & même en sa vieillesse, l'on y remarquoit encore une proportion de parties qui faisoit assez voir ce qu'elle avoit été autrefois. Cette beauté néanmoins n'avoit rien de mol, mais l'on remarquoit sur son visage le caractère du grand courage qu'elle a fait paroître dans les occasions pour tout entreprendre & tout souffrir ce qu'elle reconnoissoit être à la gloire de Dieu & au salut des ames. Son courage étoit accompagné de force, étant d'un bon temperament & d'une constitution de corps forte & vigoureuse, propre à supporter les grands travaux que Dieu demandoit de son service. Elle étoit d'une humeur agreable, & quoy que la presence de Dieu continuelle luy imprimât un sentiment de gravité & de retenue qui ressenoit je ne sçay quoy de celeste, il ne se pouvoit voir néanmoins une personne plus commode & plus accorte.

## DE L'INCARNATION.

79

Ses qualitez d'esprit l'emportoient encore pardeffus celles du corps, l'on en peut assez juger par ses propres écrits, encore qu'elle n'y ait recherché que la simplicité: Elle étoit capable de tout, & elle avoit une intelligence admirable des arts Liberaux, & même des mechainiques, sans parler des ouvrages de main dont les personnes de son sexe sont capables. Ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit la force & la solidité de son jugement qui luy faisoit voir les choses avec tant d'évidence & de certitude qu'elle ne se trompoit quasi jamais dans ses sentimens: Et il ne s'en faut pas étonner, car outre cet avantage que la nature luy avoit donné, Dieu à qui elle étoit continuellement unie, étoit comme un flambeau qui marchoit devant son esprit, & à la faveur duquel elle se conduisoit dans les affaires exterieures, en sorte qu'elle voyoit tout ensemble & les affaires & la lumiere qui les luy faisoit voir. Soit qu'il luy fallut donner des avis, soit qu'elle s'appliquât à quelque ouvrage, soit qu'il s'agît de quelque direction, soit enfin qu'il fallut entreprendre l'exécution de quelque dessein pour le service de Dieu, cette lumiere ne l'abandonnoit jamais. Mais quelques lumieres qu'elle eût, elle n'entreprendoit jamais rien temerairement & à la legere: soit que sa raison luy suggerât qu'il fallut faire quelque chose pour Dieu, soit que Dieu même le luy commandât, ce qu'il faisoit souvent par des paroles interieures proferées dans l'union intime, elle les soumettoit à l'examen de son Directeur & de ses Superieurs, & quand elle avoit leur approbation, elle en poursuivoit l'exécution genereusement, sans s'abatre ou s'étonner pour les obstacles qui s'y pouvoient opposer. Que si elle étoit traversée par des puissances auxquelles elle ne put resister, elle demouroit dans une parfaite tranquillité d'esprit, sans passer outre, & le vouloir emporter avec temerité, & aussi sans abandonner l'ouvrage de Dieu, se confiant que celuy qui luy en avoit inspiré le dessein, prendroit le temps pour luy en faire continuer l'exécution. Et en effet cette grande confiance obligeoit Dieu de faire connoître sa volonté par des rencontres inopinées, qui forçoient ceux qui luy étoient le plus contraires, de la laisser travailler avec toute liberté.

Je ne me veux pas étandre davantage sur les talens naturels de cette grande servante de Dieu, non plus que sur ses graces interieures: Ce que l'on en a lû dans la suite de cet ouvrage en peut former une idée plus grande & plus juste que tout ce que j'en sçaurois dire. Je ne puis néanmoins me dispenser de rapporter icy les sentimens que plusieurs personnes de merite & d'une probité re-

A a a a

connu ont eu de sa sainteté ; C'est ce que je feray au chapitre suivant après que j'auray conclu celuy cy en conjurant ceux qui liront cette histoire d'offrir à Dieu leurs sacrifices ou leurs prieres en action de grace de tant de faveurs extraordinaires dont il l'a enrichie, & sur tout de tant de graces & de vertus heroïques avec lesquelles il luy a fait meriter la couronne qu'il y a lieu de croire qu'elle possède dans le Ciel.

## CHAPITRE XIX.

*I. Les sentimens publics de la sainteté de la Mere de l'Incarnation. II. Ceux de sa Superieure. III. De ses Religieuses. IV. De Madame de la Peltrie. V. De son Directeur. VI. Et de plusieurs personnes de merite.*

**I.** Les honneurs Funebres que tout le monde luy a rendus avec tant d'émulation, & les empressements avec lesquels chacun a voulu avoir quelque chose qu'elle eut touché ou qui eut servy à ses usages, sont autant de témoignages publics des sentimens que l'on avoit de ses merites & de sa sainteté. Mais je dois en rapporter icy de plus particuliers, sur tout ceux des Religieuses avec lesquelles elle a vécu, & entre les bras desquelles elle est morte. Sa Superieure qui étoit une Religieuse sage & éclairée, & qui étoit quasi continuellement proche d'elle, tant pour luy rendre des offices de charité dans ses infirmités, que pour se remplir de sa conduite & de son esprit, parlera au nom de toutes dans une lettre qu'elle m'a écrite pour ma consolation, & que je rapporteray icy pour la consolation & pour l'exemple de ceux qui la voudront lire.

**II.**  
Lettre  
du 8.  
Jouff  
1672.

Je croy que vôtre Reverence attend que je luy mande les circonstances & les particularitez de l'heureuse fin de nôtre Reve. de & unique Mere; Je le ferois nonobstant l'incomparable affliction que j'ay de sa perte, & la multitude des affaires où je suis engagée par sa mort, si la Mere de nôtre Dame sa chere Compagne ne l'avoit déjà fait, & si je ne craignois de renouveler les douleurs que vous a causé la mort d'une personne qui vous étoit si chere. J'aime mieux vous entretenir, mon Reverend Pere, mais brièvement, si je puis, sur les vertus heroïques de nôtre tres-aimée Mere. Celle que j'ay le plus admirée, a été son incomparable fidelité à la grace, sur tout à celle de sa vocation au Canada: Elle a été, comme vôtre Reverence scait, fort extraordinaire; elle

envisageoit particulièrement le salut des pauvres Sauvages, & c'est à quoy elle a travaillé de toute son affection & avec un zélé constant jusques au dernier soupir de sa vie. C'est ce qui l'a portée à se donner la peine d'apprendre leurs langues en perfection, & de les enseigner à toutes celles qui les pouvoient apprendre, afin d'instruire les filles Sauvages. C'est encore ce qui luy a fait entreprendre avec tant de travail l'établissement du spirituel & du temporel de ce Monastere, de le faire bâtir, & rebâtir après son incendie, & d'eriger un Seminaire où ces ames abandonnées aussi bien que les Françoises pussent être receuës & élevées à la pieté. Quelque pauvreté que nous eussions, elle n'a jamais refusé, ny souffert qu'on refusât l'entrée de nôtre maison à aucunes filles Sauvages, soit grandes, soit petites, quoy que nous n'eussions aucune pension ou aumône pour leur entretien: lorsqu'elle étoit au lit de la mort, ayant appris qu'il s'en presentoit une, elle me pria encore de la recevoir, bien que nous en fussions chargées d'un grand nombre, & encore de pauvres petites Françoises. En un mot elle étoit infatigable pour procurer leur bonheur eternal, & celui de tous les Sauvages de ces contrées; elle les avoit toujourns dans la pensée & dans le cœur; & elle nous a fort recommandé en mourant de faire tout ce que nous pourrions pour eux. Sa charité n'a pas été bornée à eux seuls, elle étoit si grande & si large qu'elle embrassoit toutes les ames rachetées du précieux Sang de JESUS-CHRIST; Vous le sçavez mon Reverend Pere, puisque vous êtes celui à qui elle a le plus communiqué par écrit ses sentimens interieurs; elle en parloit rarement, mais ses actions nous les faisoient bien connoître. Elle étoit douce, affable, respectueuse, obligeante, prompte à servir tout le monde, aisée à contenter; qui avoit des peines nempareilles à donner le moindre refus, ou à faire la moindre confusion à qui que ce fût; qui parloit toujours en bien de tout le monde, & ne se plaignoit jamais de personne; qui excusoit & supportoit les defauts du prochain & les torts & mortifications qu'on luy faisoit avec une debonnaïreté ravissante; qui en un mot faisoit du bien à tous, & ne sçavoit ce que c'étoit que faire du mal, quelque sujet qu'elle en eût. Je ne pense pas qu'on puisse voir une personne plus patiente en toutes sortes de souffrances pour longues & penibles qu'elles pussent être. Les huit dernieres années de sa vie ont été tissues de tres-frequentes infirmités & de tres-grandes douleurs corporelles, dans lesquelles on ne l'a veüe ny se plaindre ny se rebuter de quoy que ce

fut, & elle ne paroiffoit pas en fouhaitter ny la diminution ny la fin. Elle enduroit en silence avec paix & douceur, & même avec joye. La vie luy étoit en patience & la mort en defir, mais defir foûmis parfaitement aux volontez de Dieu, qu'elle voyoit & aimoit en tout ce qui luy arrivoit, & fur la fin elle paroiffoit toute transformée en cette divine volonté, & n'en avoit point d'autre. En fuitte de cette difpofition fon refpect & fon obeiffance aux perfonnes qui avoient quelque degré de Superiorité fur elle, étoit tout-à fait admirable: Il ne paroiffoit pas qu'elle eût jamais commandé, mais qu'elle eût toujours obey, tant elle avoit de facilité à fe foûmettre, même à fes inferieurs, ce qui a été d'une merveilleufe édification à toute nôtre Communauté. Son recueillement étoit Angelique & fon maintien exterieur raviffant aux perfonnes qui y prenoient garde. L'on admiroit avec étonnement fon grand & prefque continuel silence, & la brieveré de fes entretiens quand elle étoit obligée de parler; il étoit bien aisé de voir que c'étoient des effets de l'actuelle prefence qu'elle avoit de Dieu dans fon interieur: cette prefence étoit continuelle, autant qu'elle le peut eftre en cette vie; les affaires temporelles ne l'interrompoient nullement, la nuit étoit pourtant le temps de fes délicieux entretiens avec la Divine Majesté, dormant peu, & d'un sommeil tres-leger & fort interrompu, & elle ne s'en levoit pas plus tard, pendant même ses infirmités, ne manquant point de fe trouver avec la Communauté à l'oraifon de quatre heures auffi bien l'Hyver que l'Été. Le refte des austeritez de la Regle luy étoit en finguliere recommandation, & nonobstant ses incommoditez elle ne pouvoit souffrir qu'on luy en donnât des dispenses, à moins qu'elle ne fût reduite à ne pouvoir sortir du lit, car pour lors elle faisoit tout ce qu'on vouloit, & prenoit tout ce qu'on luy prefentoit. Une des choses que j'ay le plus admirées en elle, ç'a été fon exacte fidelité & parfaite foûmiffion à tout ce qu'elle connoiffoit que Dieu demandoit d'elle, elle ne regardoit & n'aimoit que cela, tout le refte luy étoit indifferent: auffi voyoit-elle de même ceil fa sainte volonté en tout ce qui luy arrivoit d'agréable & de fâcheux, & cela luy faisoit conferver une égalité d'esprit & d'humeur tout-à-fait admirable en tout evenement, étant toujours la même, toujours douce, toujours tranquille, fans aucun empreflement ny mauvaife humeur. Les dernieres années de fa precieufe vie, elle ne fe pouvoit plus porter fans un grand befoin aux affaires exterieures tant à caufe de fa foibleffe & de

ses infirmités  
 abstraite  
 plus d'  
 difoit  
 fante  
 toit a  
 non p  
 mante  
 pour  
 terre  
 fer, ca  
 que n  
 Surto  
 tre Fo  
 ç'a di  
 ter fat  
 tre ch  
 pour  
 étoit  
 luy p  
 peine  
 Je ne  
 de ch  
 noiffa  
 toute  
 voit  
 fa fut  
 que  
 mité  
 les g  
 trava  
 toit e  
 gloir  
 sée à  
 denc  
 faire  
 nôtre  
 nom  
 gneu  
 cord

## DE L'INCARNATION.

743

ses infirmités corporelles, que principalement à raison de son abstraction & continuel ravissement en Dieu: Elle n'avoit presque plus d'attention à tout ce que l'on faisoit, ny à tout ce que l'on disoit, sinon par petits momens. Son ouïe étoit devenuë fort pesante, & cela luy caufoit parfois de la mortification qu'elle portoit avec une douceur & debonnaireté qui ne se peut exprimer, non plus que sa bonté & simplicité qui étoit tout-à-fait charmante, & qui provenoit assurément d'une vertu consommée; c'est pourquoy nous ne pouvions pas la retenir plus long-temps sur la terre, quelques instances que nous fissions au Ciel de nous la laisser, car sa personne nous étoit si chere si precieuse & si necessaire, que nous ne pensions pas être en état de nous en pouvoir passer. Sur tout sa mort arrivant conjointement avec celle de Madame nôtre Fondatrice, ç'a été la plus grande perte que nous pussions faire; ç'a dis-je, été une perte irreparable que nous ne pouvons supporter sans des graces toutes particulieres de nôtre Seigneur: Car nôtre chere & toute aimable Mere avoit un amour incomparable pour le bien & l'avancement de cette Maison, & comme elle en étoit la veritable Mere, elle pensoit sans cesse à luy faire ou à luy procurer tout l'avantage qu'elle pouvoit, sans épargner ses peines ny ses soins,

Je ne vous dis rien, mon R. Pere, de son humilité, dont il y a tant de choses à dire: elle étoit extrêmement bien fondée dans la connoissance de son neant, & dans l'amour de sa propre abjection, toutes ses actions en portoient un veritable témoignage, on ne pouvoit remarquer en elle un seul trait de presumption ny d'estime de sa suffisance. Mais ce qui étoit ravissant en cette aimable Mere, est que son humilité étoit accompagnée d'une tres-grande magnanimité; car elle ne redoutoit ny refuyoit aucune difficulté dans les grandes actions où la divine Providence l'engageoit, elle travailloit infatigablement à toutes les affaires que Dieu luy mettoit en main; elle étoit toujours preste à faire davantage pour sa gloire, & pour accomplir ses saintes volontez, & toujours disposée à ne rien faire si c'étoit son bon plaisir. Sa discretion ou prudence étoit tout-à-fait surnaturelle & divine dans les grandes affaires qu'elle a eues en main, & qu'elle a conduites selon l'esprit de nôtre Seigneur, avec douceur & fermeté, & avec une dexterité nompareille. Sa simplicité étoit admirable & telle que nôtre Seigneur la demande en ses Disciples, c'est à dire d'un tres-bon accord avec sa prudence, & elle avoit cet avantage, qu'elle la ren-

doit extrêmement agreable & aimable , sur tout dans les dernières années de sa sainte vie. Je n'aurois jamais fait si je voulois décrire ce qui étoit remarquable dans les vertus de nôtre tres-chere & unique Mere ; Vôtre Reverence en sçait quelque chose , & des graces extraordinaires dont toute sa vie a été prevenuë & accompagnée ; nous en avons beaucoup veu de nos yeux , quoyque ce soit peu en comparaison de ce qui se passoit en son interieur aux yeux de Dieu seulement , car elle en parloit très-peu même à ses Supérieurs , & comme l'on étoit bien assuré que Dieu la conduisoit, on la laissoit agir sans vouloir entrer dans ces faveurs. Enfin une si sainte vie n'a pû être terminée que par une tres-precieuse mort : Elle l'a attenduë long-temps avec ardeur, & pourtant avec soumission à la volonté de Dieu , & quand elle s'est présentée, elle la receuë de sa main avec une satisfaction parfaite, en sorte que toutes les personnes qui l'ont vûë pendant sa dernière maladie ont été si ravies & si charmées du contentement qu'elle avoit d'aller à Dieu , qu'elle ne nous a laissé aucun doute que le saint Esprit ne luy eut donné une assurance interieure de sa felicité prochaine. Et nous l'avons nous-mêmes , autant qu'on la peut avoir en ce monde, du bonheur d'une personne qui a vécu saintement comme elle a fait. C'est ce qui nous doit le plus consoler ; ce qui n'empêche pas pourtant que nous ne ressentions bien fort nôtre incomparable perte : pour moy je n'y ose penser , de peur de la trop regretter, j'aime mieux me soumettre à l'aveugle à la volonté de Dieu, qui a voulu nous ôter ce puissant appuy & mon unique consolation en terre , & me resoudre à vivre désormais sans autre satisfaction de faire & souffrir tout ce qu'il luy plaira de m'ordonner. Je vous supplie d'agréer cet esclavage de cette chere Mere, tel que nous l'avons tiré de son col après sa mort ; c'est un petit présent que je vous fais & que j'ay eu bien de la peine à conserver, car chacun m'a enlevé de force ce qui a appartenu à nôtre precieuse Défunte que l'on honore comme une grande Sainte, ou pour ne vous point choquer comme une grande servante de Dieu.

Ces dernières paroles m'obligent de faire icy une petite reflexion sur ce que cette sage Religieuse semble n'avoir donné qu'avec scrupule le nom de sainte à sa chere Défunte, d'où vient que par une espece de retractation elle luy donne aussi-tôt celuy de grande servante de Dieu. Il est vray qu'il n'appartient qu'au Vicair de JESUS-CHRIST, de donner aux défunts le nom de saint

par une declaration solennelle & autentique que l'on appelle canonization, & que nul autre n'a le pouvoir de les declarer tels, ny même de les dépeindre avec des couronnes, guirlandes, rayons, ou autres marques de gloire qui puissent attirer la veneration publique des fideles. Mais cela n'empêche pas que quand on écrit ou parle d'eux on ne leur donne quelquefois ce titre, non pour les declarer saints, & pour leur faire rendre des honneurs publics, mais pour marquer seulement une vertu extraordinaire & une vie qui passe le commun. En ce sens je n'ay fait nulle difficulté de laisser les termes de sainte & de sainteté qui se font rencontrez dans les témoignages que je vais produire, ny de m'en servir moy-même en quelques rencontres : & je suis bien aise que l'occasion se soit présentée de faire cette remarque pour prevenir les esprits delicats & ne point offenser ceux qui n'auroient peut estre pas fait cette distinction.

La lettre que je viens de rapporter donne une assez belle idée quoyque generale seulement de la vie éminente de la Mere de l'Incarnation. Neanmonins afin d'y ajoûter encore quelques traits je mettray icy quelques fragmens de lettres écrites par la même Superieure à des personnes de merite sur le sujet de sa mort. Voicy comme elle parle au R. P. Ragueneau Jesuite pour se consoler avec luy d'une perte dont elle étoit sensiblement touchée : Mon R. Pere, Dieu continuant ses visites sur nôtre Communauté affligée a redoublé nôtre douleur appellant à soy nôtre chere & toute aimable Mere Marie de l'Incarnation premiere Superieure de ce Monastere en ce bout du monde. Sa mort a plongé nôtre Communauté dans la derniere douleur, nous laissant pour toute consolation le desir de travailler fortement à l'imiter, pour acquerir les plus belles vertus, qu'elle possedoit avec tant d'éminence qu'il seroit difficile de l'égalier, sur tout sa generosité étoit audessus du commun, ayant surmonté genereusement toutes les difficultez qui se sont rencontrées en l'établissement de nôtre Ordre en ce pais Sauvage, & tout cela avec une paix & douceur inalterable dans tous les plus fâcheux accidents. Son esprit d'oraison & son union continuelle avec Dieu n'étoit pas moins admirable, & l'on voyoit rejallir je ne sçay quoy de divin sur son visage qui imprimoit du respect & de la veneration pour une ame que l'on voyoit estre si occupée en Dieu & de Dieu. Cette belle ame parloit peu si ce n'étoit des matieres spirituelles, car pour lors elle estoit eloquente & disoit des merveilles. Elle disoit sou-

vent à ses Novices, car elle avoit actuellement le soin du Noviciat quand elle est morte, qu'elle s'étonnoit comment une ame religieuse qui a la divinité au dedans d'elle-même peut s'amuser à chercher sa satisfaction par l'épanchement dans les creatures. Son exactitude à toutes les observances regulieres, n'étoit pas moins surprenante, s'y rangeant aussi exactement qu'eût pu faire la plus fervente Novice. Son humilité luy faisoit remarquer les plus petits actes de ses Sœurs, d'où elle prenoit occasion de se confondre, ne s'estimant pas digne d'estre en leur compagnie, tant elle s'estimoit mauvaise. Sa patience étoit heroïque, ainsi qu'il a bien paru dans le cours de sa vie, mais sur tout à sa mort, que l'on peut bien qualifier du nom de martyr, tant pour l'excez des douleurs qu'elle a souffertes les trois derniers mois de sa sainte vie que pour l'intention pour laquelle elle les souffroit, qui n'étoit autre que l'amplification de la foy par la conversion des Barbares de ces contrées. Le zele de la gloire de Dieu n'étoit nullement diminué en elle avec le temps, mais plutôt il s'étoit tellement accru, que c'étoit comme une fournaise qui la consumoit. Ce fut ce même zele qui luy fit entreprendre cet Hyver nonobstant son âge de faire leçon tous les jours des langues Sauvages, afin que cette science s'immortalisât dans cette Maison, pour l'instruction des filles de cette grande Amerique. Son zele pour la decoration des Autels n'étoit pas moins admirable: Elle n'épargnoit point sa peine pour contribuer quelque chose à la gloire du Temple de Dieu: Nôtre Eglise en fera une marque eternelle, car elle a fait toutes les peintures & les dorures dont le retable est enrichi, & cela nonobstant les autres emplois considerables qu'elle a toujours eus en cette Maison, y ayant été dix-huit ans Superieure, douze ans Depositaire, deux ans Assistante, & enfin Maîtresse des Novices, n'ayant été secondée en tous ces ouvrages, que par quelque jeunes filles du païs, qui n'avoient aucune science de ces choses, & par conséquent qui ne la pouvoient guere soulager. Elle n'avoit pas borné son zele à nôtre Eglise seule, car il y en a peu en ce païs, dont elle n'ait augmenté la beauté par quelque piece de son travail: Sur tout elle avoit un amour particulier pour travailler aux ornemens des Missionnaires, pour lesquels elle a toujours conservé une estime tres-particuliere & un desir veritable de leur rendre service.

Ce que cette digne Superieure a écrit à toutes celles des autres Monasteres de son Ordre, leur demandant les suffrages ordinaires pour

pour cette precieuse Defunte n'est pas moins touchant , & je prierois les personnes spirituelles d'une satisfaction considerable , si j'en voulois étouffer la memoire. Ma Reverende Mere nous avons un tres grand sujet d'adorer avec soumission la conduite de la divine Majesté sur nôtre petite Communauté , particulièrement depuis l'Automne dernier qu'elle nous a obligées de luy faire le Sacrifice des deux personnes les plus cheres & les plus precieuses que nous eussions en ce monde. La premiere est Madame de la Peltrie nôtre tres-honorée Fondatrice qui deceda saintement le 18. Novembre 1671. âgée de soixante neuf ans , dont elle en avoit passé trente deux en ce Pays. L'autre est nôtre Reverende , tres-aimable , & tres-aimée Mere Marie Guyard , dite de l'Incarnation , qui mourut le dernier d'Avril 1672. Elle étoit âgée de soixante douze ans six mois. Elle avoit trente neuf ans de profession , dont elle avoit passé les six premiers à Tours , d'où elle étoit professe , & où nos Reverendes Meres la donnerent à nôtre tres-vertueuse Fondatrice pour venir établir cette Maison en 1639 La divine Majesté voulant appeller à foy sa fidele servante pour luy donner la recompense dûë à ses merites , & à la fidele correspondance avec laquelle elle avoit fait profiter les talens dont elle l'avoit tres-liberalement avantaagée , elle tomba malade le seizième de Janvier & mourut le dernier d'Avril après avoir été fortement attachée à la croix , dont elle faisoit une telle estime qu'elle n'eût pas voulu changer son état souffrant pour tous les Empires de la Terre. Et il ne falloit pas s'étonner de la voir dans ces sentimens , puisque sa mort étoit le fidele écho de sa tres-sainte vie , qu'elle avoit passée dans une pratique continuelle & genereuse des plus heroïques vertus , sur tout de la generosité & magnanimité qui luy a fait meriter à juste titre la qualité de femme forte. Sa modestie étoit Angelique , son humilité & sa simplicité sans exemple , accompagnée d'une sagesse & prudence qui ne tenoit rien de l'humain. Et quoy qu'elle eut été dix-huit ans Superieure à diverses reprises , & la premiere de cette Maison avec une entiere satisfaction du dedans & du dehors , toutefois elle étoit la plus soumise , la plus obeïssante , la plus dépendante de la Maison , & elle me rendoit compte de son interieur avec la même sincerité qu'auroit pu faire la derniere Novice. Son exactitude & regularité pour toutes nos saintes Regles n'avoit rien de pareil , quoyque depuis plusieurs années elle fût tres-infirmes à raison d'un flux hepaticque qu'elle avoit porté

plus de cinq ans, elle ne laissoit pas de suivre entierement le commun avec une ferveur, qui animoit toute nôtre Communauté. Je passe sous silence les excessives penitences & mortifications, les jeûnes, les veilles, les disciplines, les ceintures, les haïres & les cilices que nôtre chere Défunte a pratiquées depuis son enfance jusques à sa venuë en ce Pays, où elle les quitta par l'ordre que nôtre Seigneur luy en donna. Je ne parleray point pareillement de ses communications & unions intimes avec sa divine Majesté, de ses revelations, visions, extases, ravissémens, & des veuës qu'elle a voit de nosmysteres qui tenoient de l'évidence. Pour tout dire en un mot, un docte & scavant Personnage, qui a eu long-temps la conduite de cette ame, disoit qu'elle peut estre appelée une seconde sainte Therese, ou plutôt la Therese du Canada. Je laisse à parler plus en détail de ses graces gratuites à quelque personne plus intelligente que moy, que la divine Providence suscitera pour mettre au jour la vie pleine de merveilles de ceté aimable Mere, la brieveté d'une lettre ne me permet pas d'en dire davantage. Elle étoit fort industrieuse en toute sorte d'ouvrages, & n'ignoroit rien de tout ce que l'on peut souhaiter dans une personne de son sexe, soit pour la broderie qu'elle scavoit en perfection, soit pour la dorure & pour la peinture. Elle n'étoit pas même ignorante de l'architecture, ny de la sculpture, ayant elle-même enseigné & stilé les ouvriers qui ont fait le retable de nôtre Eglise, les redressant quand ils s'éloignoient des regles de leur art. Et en tout cela elle a toujours infatigablement travaillé pour la decoration de l'Eglise & de Autels, sans que ces grands emplois & occupations l'ayent pû obliger à prendre du repos, ayant pour sa devise ordinaire: BRIEVETE' DE TRAVAIL, ETERNITE' DE REPOS. Tant de rares vertus & excellentes qualitez qui ont éclaté en cette chere Defunte nous donnent grand sujet de croire qu'elle est hautement placée dans la gloire, mais comme les jugemens de Dieu sont infiniment élevez au dessus des nôtres. Je vous supplie, ma tres-chere Mere de luy accorder au plutôt les suffrages ordinaires, & pour comble de faveur de nous faire la grace de ne pas oublier devant Dieu nôtre Communauté affligée.

III. Je ne me veux pas étendre à parler en particulier des sentimens de toutes les Religieuses de son Monastere, lesquelles quand elles m'en ont écrit n'ont pû trouver des termes assez forts pour exprimer l'idée qu'elles avoient conceuë de leur sainte Mere. Elles disent que c'étoit une femme incomparable en force & en cou-

DE L'INCARNATION.

749

rage, une Superieure admirable en sagesse, une Mere immense en bonté & en charité, & qu'elle avoit un zele d'Apôtre, un cœur tout de feu, une ame toute d'or, une vertu toute consommée. Je ne passerai pas néanmoins sous silence le témoignage de la Mere Marie de saint Joseph, qui a été sa premiere compagne en Canada, & des vertus de laquelle j'ay parlé avec eloge en plusieurs endroits de cette histoire. Voicy ce qu'elle écrivit quelque temps avant sa mort: Nôtre commune Mere fait tous les jours de merveilleux progres dans une solide vertu, & dans le parfait détachement de tout ce qui n'est pas Dieu: Elle conserve dans son cœur à l'imitation de la sainte Vierge, tout ce que Dieu opere en elle, & elle ne le produit au dehors que par les beaux exemples de vertu qu'elle nous donne, & nous nous trouvons bien honorées d'estre sous sa conduite. Elle a néanmoins quitté la charge de Superieure à son grand contentement & à nôtre grand regret, mais il en a fallu venir là, nos regles ne nous permettant pas de tenir plus de six ans de suite une même personne en superiorité. Mais ce qui nous console, c'est que sa presence & son conseil serviront beaucoup pour l'avancement de cette petite Communauté, qui luy a des obligations infinies des bons commencemens qu'elle luy a donnez, & du bel ordre qu'elle y a établi, tant pour le spirituel que pour le temporel. Elle est trop sage, & sa conduite trop au dessus du commun pour avoir pû faire autrement; ce que je vous dis dans la verité, & non point par des flatteries qui doivent être bannies d'entre les personnes religieuses, & sur tout de ceux que la charité rend une même chose en J E S U S- C H R I S T, qui voit avec quelle sincerité je parle. Elle a été malade à l'extremité d'une colique nephretique: sa vertu, qui luy fait toujours aussi bonne compagnie dans la maladie que dans la santé, se fit admirer pour lors par l'exercice de sa patience, dans sa resignation aux volontez de Dieu, & de son obeïssance à celles qui la traittoient. Voila le sentiment d'une ame que j'estime des plus pures & des plus innocentes qui fussent pour lors dans le monde; mais je passe à d'autres témoignages.

J'ay dès ja remarqué que Madame de la Peltrie & la Mere de l'Incarnation n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, & il ne faut point douter que dans une liaison si sainte elles ne se communiquassent avec une grande confiance les graces qu'elles recevoient de Dieu. Madame de la Peltrie étoit donc toute remplie par communication des graces de cette Mere, comme cette Mere l'étoit de celles

IV.

de Madame de la Peltrie, voicy ce qu'elle dit: Je vous puis assurer que N. S. continuë toujourns à faire beaucoup de graces à nôtre rtes-aimée Mere Marie de l'Incarnation, & que c'est une benediction toute particuliere de l'avoir en cette petite Maison, laquelle par son exemple & par ses paroles augmente tous les jours en vertu & en sainteté. Elle a tant de charité pour nous, qu'elle daigne bien prendre la peine de nous faire tous les jours des conférences, & de nous enseigner le chemin de la perfection, & je seray bien responsable à nôtre bon Dieu, si je ne mets en pratique ses bons avis, & ses saintes instructions. O que je vous estime heureux d'appartenir à une personne si sainte & si fidèle aux mouvemens de la grace: Et moy, que je me tiens obligée à cette aimable providence de m'avoir jointe & unie à une si grande servante de Dieu. Je m'estime tres-avagée d'estre en sa sainte compagnie, que je chers & honore parfaitement, la paix & l'union regnent avantageusement parmi nous; croyez aussi bien que moy que c'est sa vertu & sa sainteté qui nous obtiennent de Dieu des graces si particulieres. Si je la survis, je vous promets de vous mander bien des merveilles de sa vie, lesquelles vous feront bien rendre graces à la divine Majesté des faveurs speciales qu'elle opere dans son ame, qui est assurément une ame d'élite, & precieuse à Dieu. Cependant je reconnois par la vôtre que vous avez un grand desir de sçavoir quelque chose de ses vertus. Elle vous écrit l'an passé bien au long toute sa vie, & toutes les graces extraordinaires qu'elle nôtre Seigneur luy a faites, & après avoir veu tant de merveilles & de graces si eminentes, vous voulez que je vous en dise: Je vous puis assurer que vous en sçavez plus que moy en une maniere, mais dans une autre je croy en sçavoir plus que vous, puisque ce ne sont point ces dons & ces graces, qui ne sont point dans le commun, comme les visions & les revelations qui font meriter & acquerir une plus grande gloire, mais bien la pratique des exemples de nôtre bon Sauveur; c'est aussi ce que je prise le plus dans nôtre chere Mere, puisqu'elle s'y rend si fidele. Et puisque vous le desirez je vous en diray quelque chose par avance pour vôtre consolation. Elle a un grand amour pour les personnes qui luy font du déplaisir, elle leur rend beaucoup de services, & elle les supporte avec amour & charité. Elle est dans un grand détachement de tout ce qui n'est point Dieu. Elle vit dans un grand abandon à sa Providence en tous les accidens & afflictions qui luy arrivent en ce bout du monde: vous la voyez toujourns dans

une soumission, toujours dans une paix & tranquillité de cœur inébranlable, toujours dans une présence de Dieu continuelle, que les grandes affaires & les tracas qui se rencontrent d'ordinaire en cette nouvelle Eglise, ne luy ôtent point, que voulez-vous davantage ? Si j'avois la dixme des vertus, ah que je m'estimerois heureuse ! Sur tout je le repete, elle est éminente en l'amour qu'elle porte à ses ennemis, n'ayant que de la douceur & de la bienveillance pour ceux qui luy font de la peine & du déplaisir. Priez nôtre Seigneur qu'il me donne une semblable vertu, aimez-le pour moy, adorez-le pour moy, benissez-le pour moy, loüez-le pour moy, qui vous suis tout de cœur dans le cœur de JESUS.

Cette vertueuse Dame m'avoit fait une grande promesse de m'envoyer de riches Memoires de la vie de nôtre Mere, si elle eut survécu ; mais Dieu l'ayant appelée la premiere, j'ay été privé de ce grand secours, sa Providence ne voulant peut-être pas que nous en sçussions davantage en ce monde que ce que j'ay dit jusques icy.

Je n'ajoutéray plus qu'un mot de la Mere Françoisé de Briant, dite de S Bernard, qui a été la premiere supérieure & la premiere dépositaire des graces que Dieu luy a communiquées dans la Religion. Je vous estime heureux, dit-elle, de luy estre ce que vous êtes. Certainement je la puis appeller sainte, puis qu'elle a si bonne part à la croix de nôtre Seigneur, & tant d'amour pour les souffrances, que je vous avoué qu'elle me ravit de la façon qu'elle m'en parle, plus je la goûte, plus je l'admire, & ce que je puis dire, c'est une ame toute de grace : C'est une personne toute extraordinaire dont le zele a fait voir à nos jours ce qui ne s'étoit jamais veu aux siècles passez. Elle est la premiere de nôtre sexe qui a passé les mers pour annoncer l'Evangile aux peuples Barbares de l'Amérique. Priez pour elle pendant qu'elle combat, afin que vôtre repos fasse fructifier son travail. Je fais grand état de ses prieres & de son amitié, car s'il m'est permis de parler, je l'estime autant éclairée que personne de ce siècle.

Ce témoignage est succinct, mais il dit beaucoup en peu de paroles, & j'en fais d'autant plus d'état, qu'il est d'une personne qui sçait fort bien juger des choses, & qui ayant encore les pre-

V.

## 752 LA VIE DE LA MERE MARIE

celuy du R. Pere Jerôme Lallemant qui a presque toujours été son Directeur dans le Canada, & qui parle ainsi : Je commence mes premieres écritures de cette année pour la France par cette lettre que j'adresse à vôtre Reverence, & qui contiennent les deux principales nouvelles particulieres du Pays; sçavoir la mort des deux plus illustres personnes en leur genre qui y fussent, de Madame de la Peltrie Fondatrice du Monastere des Ursulines de Quebec, & de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, toutes deux saintes comme leur vie l'avoit été. Dieu n'a pas permis que celles qu'il avoit unies & choisies pour un même dessein pendant leur vie depuis plus de trente deux ans en ce Pays, fussent longtemps séparées dans le lieu de leur recompense. La maladie de cette Dame qui étoit une pleuresie, ne dura que sept jours : Celle de la Mere de l'Incarnation a duré trois mois & demy, Dieu l'ayant ainsi voulu, pour donner à ses filles un long exemple d'une belle mort, comme elle leur en avoit donné d'une belle vie l'espace de plus de trente deux ans. Apres qu'elle eut receu le saint Viatique & l'Extrême-Onction, elle se porta mieux, & peut estre qu'en vertu de ces Sacremens Dieu eut agreable de luy prolonger quelque temps la vie, de sorte qu'elle parut hors de danger, elle se leva vint au chœur pour les Messes & les Communions, ce qui fit que retombant dans un nouveau danger de mort, on ne fit point de difficulté de les reiterer. Elle communia plusieurs fois pendant sa maladie, & c'étoient comme autant de festins d'adieu que nôtre Seigneur residant au saint Sacrement luy faisoit avant que de la recevoir à decouvert dans son paradis, où je ne sçauois douter qu'elle n'ait été receüe avec joye & applaudissement. Elle a souffert les douleurs de sa maladie avec une patience & constance qui passoit le commun, & qui a tiré l'admiration de ceux & de celles qui l'assistoyent. Son fond d'union avec nôtre Seigneur étoit inalterable, & son état de victime devant Dieu, qu'elle portoit ordinairement, eut lors son effet, se témoignant toute prête à vivre & à mourir, souffrir tout & autant qu'il plairoit à sa divine Majesté. Son visage après sa mort & pendant tout son Service parut si agreable & si devot, si plein de douceur & de majesté, que Monsieur le Gouverneur & Monsieur l'Intendant qui assisterent à ses obseques, & sur tout Messieurs les Ecclesiastiques ne purent se tenir de presser qu'on en fit le portrait. Si Monseigneur l'Evêque eût été icy, il ne l'eût point abandonnée pendant sa maladie, tant il faisoit état de sa personne, à son défaut Monsieur de

Bernieres son grand Vicaire & Superieur du Monastere, luy a rendu tout ce qu'on peut attendre d'un bon Pasteur, & nôtre Compagnie les témoignages de respect & d'affection qui étoient dûs à son merite. Au reste la memoire de la Défunte sera à jamais en benediction dans ces contrées ; & pour mon particulier j'ay beaucoup de confiance en ses prieres, & j'espere qu'elle m'aidera mieux à bien mourir que je n'ay fait à son égard : Je luy ay été en tout & par tout un serviteur inutile, me contentant d'estre l'observateur des ouvrages du saint Esprit en elle, sans m'ingerer d'aucune chose, la voyant en si bonne main de crainte de tout gêter.

Je ne doute point que l'on n'ayt fait reflexion, sur le sentiment que j'ay rapporté d'un grand Personnage, qui disoit que nôtre Mere est une seconde sainte Therese, & qu'on la peut appeller la sainte Therese du nouveau Monde. C'est aussi le sentiment de Monsieur de Bernieres, oncle de celuy dont je viens de parler, qui étoit en son temps un homme incomparable dans la vie spirituelle, & quoyqu'il y eût peu de personnes éminentes en oraison qui n'eussent communiqué avec luy pour avoir ou sa direction ou son approbation dans cet exercice, je luy ay neanmoins entendu dire qu'il n'avoit jamais veu de personnes élevées au point où étoit la Mere de l'Incarnation. Et un Abbé regulier de France d'un tres-haut merite & d'une singuliere probité ayant veu quelque chose de ce qu'elle a écrit, disoit qu'il ne croyoit pas qu'il y eût eu dans ce siecle une ame plus éclairée ny plus solidement établie dans la vertu. Je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter les sentimens avantageux des personnes qui ont connu cette grande servante de Dieu. Ils la comparent tantôt à une sainte Thecle, dans le zele de la foy & de la conversion des infideles ; tantôt à une sainte Monique, dans les travaux où elle s'est exposée pour gagner à Dieu un fils qui étoit dans l'égarement, tantôt à une sainte Catherine de Sienne, dans l'échange de son cœur avec celui de JESUS-CHRIST, ou plutôt dans l'enchâssement de son cœur en celui de ce divin Sauveur, tantôt à une sainte Leudivige dans son état de victime & d'abandonnement aux souffrances, tantôt à une sainte Gertrude, dans sa conversation familiere & continuelle avec Dieu, encore qu'il n'y ait rien eu de corporel ny de sensible dans cette familiarité, & tantôt à une sainte Therese dans son oraison eminente & surnaturelle : de sorte qu'on peut dire que par une prerogative singuliere, Dieu a renfermé dans sa servante, ce qu'il avoit donné de plus singulier à ses plus cheres & plus fideles Epouses.

## CHAPITRE XX.

*I. Revelation de l'état glorieux de la Mere de l'Incarnation. II. Et que Dieu luy a fait la grace de ne point passer par le feu du Purgatoire. III. Des tresors de graces & de vertus dont son ame étoit enrichie. IV. Sur tout de son pur état de souffrance. V. Dont la seule veüe fit fremir la personne à qui Dieu en donna la connoissance. VI. Avis remarquable de nôtre Seigneur sur ce sujet VII. Effets de ceste revelation dans l'ame à qui elle a été faite. VIII. Conclusion de tout l'Ouvrage.*

**I.** **E**N C O R E qu'il ne faille point d'autres preuves de la beatitude & de la gloire de la Mere de l'Incarnation, que la vie sainte qu'elle a menée sur la terre, Dieu néanmoins a bien voulu pour nôtre consolation nous en donner connoissance par des voyes extraordinaires. Une Religieuse d'un Monastere de France, qui ne desire pas que son nom paroisse icy, & qui avoit beaucoup de respect & de veneration pour nôtre Mere, à cause des avis salutaires qu'elle avoit recus d'elle en sa jeunesse, ayant appris que Dieu l'avoit retirée de ce monde, luy voulut rendre tous les témoignages d'affection & de reconnoissance qu'elle luy croyoit devoir en cette rencontre, qui est la dernière & l'unique en laquelle les morts ont besoin du secours des vivans. Elle fit auprès de Dieu tout ce que sa devotion luy put suggerer pour luy procurer le repos du Ciel, supposé qu'elle n'en jouït pas encore. Lors qu'elle se preparoit à recevoir la sainte Communion pour sa chere Defunte, elle entra dans une douce extase dans laquelle Dieu luy fit voir que cette ame qui luy avoit toujours été si precieuse, jouïssoit du bonheur de la Gloire, & qu'en se séparant de son corps elle étoit allée droit au Ciel sans passer par le feu du Purgatoire. Il luy fit encore connoître d'une maniere spirituelle & en un moment la beauté ravissante de cette ame, & tout ensemble les principaux fondemens de sa vie interieure & cachée, sçavoir son parfait aneantissement à elle-même & à toutes choses, son union continuelle avec Dieu dans un degré qui surpasse tout ce qui se peut dire, son état perpetuel de victime tant dans son interieur que dans son exterieur; ses abandonnemens interieurs, par lesquels Dieu la faisoit une image de JESUS CHRIST abandonné sur la croix, la perte entiere d'elle-même en Dieu, par laquelle elle sembloit ne plus subsister que par l'estre de Dieu même

## DE L'INCARNATION.

755

me ; son zele infatigable pour le salut des ames , qui luy faisoit oublier le sien propre pour n'agir & souffrir que pour celuy des Sauvages ; & beaucoup d'autres semblables principes de sa vie heroi- que dont cette Religieuse n'avoit point encore entendu parler , & qu'elle ne pouvoit sçavoir que par une voye surnaturelle. Ensuite de cette lumiere qui luy mettoit devant les yeux un modele si accompli de toutes les vertus , Dieu luy fit voir comment elle le devoit imiter en ce qu'elle avoit à faire pour sa propre perfection ; & enfin il luy commanda , comme il fit autrefois à saint Jean , d'écrire ce qui luy avoit été revelé dans cette vision. Estant revenuë à soy , elle obeit au commandement de Dieu , & après avoir écrit sur un papier ce qu'elle put des merveilles qui luy avoient été représentées elle le porta à sa Superieure qui me l'a envoyé. Mais puisque cet écrit est tombé entre mes mains , je le mettray icy dans sa simplicité pour l'édification du lecteur : Car encore que les ames élevées ne puissent jamais exprimer entierement les merveilles qui leur sont communiquées dans les momens de leur elevation ; ce qui leur en reste neanmoins ressent toujours l'odeur & l'onction du Paradis , quelques simples que soient les paroles , il y a sous cette simplicité je ne sçay quoy de grand qui surpasse l'expression de ceux qui n'en ont point l'experience. Voicy donc comme cette vertueuse fille décrit sa vision faisant parler une tierce personne : **V I V E J E S U S.** Une personne ayant appris la mort de la Reverende Mere de l'Incarnation , le jour d'après qui étoit le jour de saint André elle se disposa à communier pour le repos de son ame , offrant à Dieu tous les saints sacrifices qui se celebrent alors en toute la Chrétienté , afin qu'ils luy fussent appliquez. Elle offrit ensuite au Pere Eternel tous les merites de la vie & conversation de J. C. demandant par son aimable cœur , qu'il plût à cette divine Majesté la faire jouir de la gloire , si elle n'en jouïssoit pas. A cela il luy fut montré d'une maniere evidente que cette ame avoit joui de la Gloire dès la sortie de ce monde , ce qui l'étonna , & sur cet étonnement on luy fit voir d'une maniere fort spirituelle comment elle n'avoit point été dans le Purgatoire. Cette connoissance étoit admirable , & d'autant plus qu'en peu de temps , elle con- nut quantité de choses touchant cette venerable Mere entre au- tres qu'elle s'étoit tellement aneantie & écoulée en Dieu , qu'elle n'avoit plus de reflexion sur elle-même en aucune maniere , non plus que si elle n'eût plus eu d'estre , parce que son être étoit l'être divin qui s'étoit emparé du sien par **J E S U S - C H R I S T** son

C c c c c

II

III.

- divin Epoux , auquel elle s'étoit si étroitement unie , qu'il avoit fait d'elle pendant sa vie & à sa mort tout ce qu'il avoit voulu : qu'il avoit glorifié son Pere par elle comme par une pure victime. Que pour le regard de la partie inferieure de son ame , elle avoit été dans le dernier abandon & délaissement ; par lequel abandon
- IV. il en avoit fait une vive image & representation de sa passion & de ses agonies , sans que cette ame fit autre chose dans cet état de pure souffrance que de glorifier Dieu selon sa divine volonté pour la conversion des pauvres Sauvages. Qu'elle étoit presté de demeurer en état de pure souffrance aussi longtemps qu'il plairoit à sa divine Majesté sans qu'elle pensât à s'appliquer ses peines , soit pour sa propre purgation , soit pour une plus grande ou plus prompte jouissance de la gloire , parce qu'elle s'étoit tellement oubliée elle-même par le zele de la gloire de Dieu & de son pur amour , qu'elle ne pensoit ny à Paradis ny à Enfer , mais seulement à le laisser agir par la force de son divin amour & de sa divine Justice pour la gloire & le salut des ames. Ces peines furent manifestées à cette personne , si clairement & avec tant d'impression que toute sa nature , en fremit , ressentant dans sa partie sensible une peine indécible qui la penetra d'une douleur ou angoisse de cœur , comme si elle eut été mise à la gêne , ce qui luy donna une peine tres-grande à respirer durant trois jours qu'elle demeura en cet état. Cecy se passa pendant la sainte Messe , durant laquelle elle fondoit en larmes , étant dans un état d'union tres-intime avec Dieu. Après la
- VI. sainte Communion nôtre Seigneur luy dit les paroles suivantes : Ceux qui s'oublient d'eux-mêmes & de leurs interets propres pour mon amour & pour ma gloire , je ne les oublieray jamais , & je ne me laisseray jamais surmonter par ma creature. Si cette ame que tu as veüe tant souffrir s'est abandonnée , tu vois que j'en ay pris le soin , & qu'elle me glorifiera eternellement. Ensuite cette
- VII. Personne recut de fortes impressions des choses qui regardent sa propre perfection avec un mouvement pressant d'écrire les choses susdites selon qu'elle l'a pû faire ; car elle ne peut pas exprimer tout ce qu'elle a conceu sur ce sujet , la chose s'étant passée dans le plus intime d'elle-même , sans faire autre chose que d'y souffrir ou pâtir l'operation de l'esprit qui éclairoit le sien. Ensuite de cette union & impression , elle s'est trouvée dans des dispositions fort particulières qui operent leurs effets en elle proportionement à ce qu'elle vient de marquer.
- VIII Jusques icy sont les paroles de l'écrit qui m'a été mis en main,

lesq  
ble  
par  
les  
ces  
vée  
don  
ont  
par  
roit  
de

✠

P  
I  
faire  
Fon  
fois  
fera  
Libr  
conf  
de  
ainfi

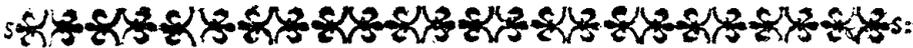
cette

L  
Cha  
cata  
Le  
M  
Co  
M  
Vol  
I  
dans  
L  
pre  
Pa  
F  
Ex  
Co  
Pr  
L  
L

R  
mat

lesquelles nous assurent à la verité de la gloire de nôtre venerable Mere, mais elles ne nous disent pas quelle place elle occupe parmi les Bienheureux. S'il est permis de juger de sa gloire par les vertus qu'elle a pratiquées, & de sa recompense par les services qu'elle a rendus à Dieu; l'on ne peut douter qu'elle ne soit élevée à un tres-haut degré, & que sa recompense ne luy ait été donnée à la mesure des plus grands Saints, puisque ses services ont été si grands & si continuels, qu'on peut bien luy appliquer ces paroles du Prophete, *que tous ses jours ont été remplis*, & qu'il seroit difficile de trouver un moment en sa vie qui ait été vuide de merite.

F I N.



## EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 20. d'Aoust 1676. Signé D E N I S. Il est permis à L O U I S B I L L A I N E Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, *La Vie de la Mere de l'Incarnation* Fondatrice des Urselines de la Nouvelle France, en tel volume, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de quinze années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, sans le consentement dudit Exposéant pendant ledit temps, à peine de quinze cens Livres d'amande, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interets, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette ville de Paris. Signé T H I B E R Y, Scindic.

Achevé d'Imprimer, le 15 Octobre 1676.

## Livres François de devotion à l'usage de l'Ordre.

*L'Année Benedictine, contenant les Vies des Ss. de l'Ordre de saint Benoist, pour tous les jours de l'Année.* Chaque jour contient deux ou trois Vies, écrites avec beaucoup de netteté, & imprimées en fort beau caractère in quarto en 7. Volumes.

Les Chroniques de l'Ordre de saint Benoist, tome 1. 3. 4. 5. 6. & 7. fol.

Meditations sur les Fêtes de l'Année par D. Philippe François, 8.

Considerations en forme de Meditations sur la Regle de saint Benoist par le d. S

Meditations Chreffiennes sur tous les Evangiles, les Mysteres & les Fêtes principales de l'Année, 4. 2, Volumes 1669.

Meditations pour les Novices, & pour les Jeunes Profez, & pour toutes personnes qui sont encore dans la vie Purgative, par le R. P. Bougis R. B.

Les Oeuvres spirituels, & la Vie de sainte Gertrude, nouvelle traduction, avec son Office propre en Latin & en François.

Paraphrase sur le livre de Job en vers François avec le Latin à côté par Dom Gacien de Morillon. 8.

Paraphrase sur l'Ecclesiastique du même 12. Sur Tobie 12.

Exercices spirituels pour les Superieurs nouvelle edition augmentée par Dom Joachim Contar, Rel. Ben.

Conferences ou Exhortations Monastiques pour les Dimanches & principales Fêtes de l'Année, 4

Pratique de la Regle de saint Benoist, 4

L'Explication des Pseaumes de David, tirés des saints PP. & Interpretez par le R. P. D. Joseph Mege 8.

Les Constitutions du Val-de-Grace.

Plusieurs autres Livres tant François que Latins, concernant ledit Ordre de saint Benoist, & toutes autres matieres, se trouveront dans la même Boutique, au second pillier de la Grand-Salle du Palais. 1676.

ABBREGE' DE LA VIE DE LA VENERABLE MERE. MARIE  
de l'Incarnation en forme de Table.

*Livre premier, Contenant sa vie dans l'état seculier.*

<b>S</b> A naissance à Tours.	page 3
Dieu l'a prevenü dès son enfance d'une maniere extraordinaire.	1
Il luy communique le don d'Oraison dès les premieres années de sa jeunesse.	7
Sa grande inclination pour la vertu & pour la pratique des bonnes œuvres.	2
Il permet qu'elle soit engagée dans le Mariage contre son inclination.	7
Sa vie exemplaire en cet état.	14
Son inclination pour le frequent usage des Sacremens ; & les grands secours qu'elle en recevoit.	12
Désir famelique d'entendre la parole de Dieu.	17
Les effets admirables de cette parole sainte dans son ame.	<i>la mesme</i>
Les hauts sentimens que Dieu luy donnoit des ceremonies de l'Eglise.	21
Elle demeure veuve deux ans apres son Mariage.	23
La Foy qu'elle avoit dans les paroles de l'Ecriture sainte luy faisoit surmonter les peines de sa viduité.	<i>la mesme.</i>
N. S. la détache entierement des creatures la lavant dans son precieux Sang.	26
Elle se retire dans la solitude, où elle fait de merveilleux progresz dans l'Oraison & dans le mépris du monde, & d'elle-même.	30
Ses austeritez corporelles.	28. 48. 62. 63.
Sa vie exemplaire dans son état de veuve.	32
Elle sort de sa retraite pour pratiquer les exercices de la vie active dans une servitude volontaire.	37. 55
Elle fait vœu d'une perpetuelle Chasteté.	39
Sa maniere d'Oraison.	37. 40
Son ame aspireroit sans cesse à la possession de l'esprit de J. C.	41. 42. 58. 72
Nôtre Seigneur la favorise de sa presence continuelle.	44. 73
Pureté admirable où Dieu l'éleve.	44. 69. 93. 94. 445. 456
Elle s'éleve à Dieu par la voye des creatures.	47
Dieu luy donne une connoissance infuse de la nature des choses.	47
Le saint Esprit la fait aspirer à la qualité d'Epouse.	49. 52. 61. 86. 87
Son amour excellent pour JESUS. CHRIST.	53. 57
Dieu luy découvre les tresors cachez dans les conseils Evangeliques.	57
Elle fait vœu de pauvreté & d'obeissance d'une maniere tresdifficile à observer.	59
Nôtre Seigneur par une faveur speciale luy donne la paix qu'elle n'a jamais perdue depuis.	61
Diverses tentations que Nôtre Seigneur a permis luy arriver.	66. 68
Familiarité respectueuse envers Dieu.	70. 115. 471. 660
N. S. par une grace particuliere prend son cœur & l'enchasse dans le sien.	70. 71
Dieu luy donne une connoissance éminente du mystere de l'Incarnation.	73.
<i>Et suivantes.</i>	
Sa vocation à l'état Religieux.	57. 73. 355
Elle portoit toujours un visage doux & agreable nonobstant ses grandes penitences.	73

T A B L E.

Dieu dans un ravissement luy donne une connoissance sublime du myſtere de la tres-sainte Trinite.	77
Dieu la diſpoſe à un Mariage ſpirituel & myſtique.	92
Amours ſaints & ſpirituels.	92. 113. 117. 136
Elle reçoit une connoiffance tres-vive des attributs divins.	99. 10
Second raviffement dans la Trinite, où le Verbe la prend pour Epouſe.	105. 107
Les embraslemens ſacrez du Verbe & de l'amour, & ce que c'eſt.	111
Communauté de biens enſuite du Mariage.	120. 719
Son zele pour le ſalut des ames.	111. 235
Sa charité envers les malades.	112
Deſir ardent pour la ſainte Cōmunion, & les effets du Sacrement en ſon ame.	123
Amour Extratique.	112
Epithalame d'Amour.	118
Martyre de l'Amour.	129. & ſuivantes.
Elle ſe plaint à N. S. de ce qu'il tarde tant à la retirer du monde dans la Religion. 155. Il luy promet d'accomplir ſes deſirs.	la meſme.
Etabliſſement des Uſulines à Tours. 162. Dieu la preſſe de ſ'y retirer. 163.	
Elle y eſt receuë 176. Maniere de ſa reception.	178

**LA VIE DE LA MERE DE L'INCARNATION DANS  
ſon état de Religieuſe au Monaſtere de Tours.**

L I V R E S E C O N D.

<b>E</b> lle quitte ſans repugnance ſes auſteritez pour ſe conformer à l'uſage de la Communauté.	180. 183
Sa vie exemplaire dans le Noviciat.	183
Tentation preſſante de la part de ſon fils.	181. 185
Troifieme raviffement dans la tres-sainte Trinite.	194. 196
Difference de ce raviffement & des deux autres.	195
Dieu luy donne l'intelligence des Ecritures & de la Langue Latine; le don de la Sageſſe & celui de la parole.	198. 201. 234
Elle reçoit l'habit de Novice.	201
N. Seigneur permet qu'elle ſoit tentée de diverſes manieres pour éprouver ſa fidelité. 204. & ſuivantes. 210. 224. Fidelité merveilleuſe dans ſes tentations. 205.	
Elle fait Profeſſion. 215. 2. 8. Inſtructions ſaintes que N. S. luy donne pour la conduite de ſa vie en ce nouvel état.	la meſme.
On luy commande d'écrire la conduite de Dieu ſur ſon ame.	221
Les diſpoſitions de ſon eſprit touchant ce commandement.	222
Elle eſt conſeillée de ne plus faire de lecture que dans l'Ecriture Sainte.	228
Viſion prophetique de ſa future Miſſion dans le Canada.	229. 232
Dieu la délivre de ſes tentations en un moment.	230
Diſpoſitions admirables de ſon interieur apres ſes tentations.	231
Elle eſt chargée de l'inſtruction des Novices & des jeunes Profeſſes.	234
Dons merveilleux de la ſcience & de la parole.	la meſme.
Nonobſtant ces dons, elle aimoit le ſilence, & ſes paroles étoient courtes & ſententieuſes. 236. 742. Abbregé de ſes ſentences.	237

T A B L E.

Abbrégé de la vie de quelques unes de ses Disciples. De la Mere Marie de la Nativité. 242. De la Mere Angelique de la Conception.	275.
De Sœur Perrine de sainte Claire. 291. Commencement de celle de la Mere Marie de saint Joseph.	298
Dieu remplit la Mere de l'Incarnation d'un esprit Apostolique.	300
Il luy fait voir en esprit le Canada, & luy commande d'y aller.	309
Commencement de la vie de Madame de la Peltrie.	311
Dieu se rend le Maître de la volonté de la Mere de l'Incarnation, d'une maniere extraordinaire.	317. 319
Il la presse d'exécuter sa vocation pour le Canada. 223. A cet effet, elle la declare à son Directeur. 325. Qui l'éprouve en beaucoup de manieres. 331. Et qui y donne son approbation.	341
Continuation de la vie de Madame de la Peltrie. 350. 356. Elle cherche les moyens d'accomplir son Vœu pour le Canada.	<i>La mesme.</i>
Elle fait connoissance & amitié avec la Mere de l'Incarnation. 356. Elle le prefere à tout autre. 358. Elle va à Tours pour la demander. 360. Elle luy est accordée. 365.	
Empressement des Religieuses à qui accompagneroit la Mere de l'Incarnation.	
Continuation de la vie de la Mere Marie de saint Joseph. 368. Le sort tombe sur elle pour accompagner la Mere de l'Incarnation.	370
Mission de la Mere de l'Incarnation. 377. Elle part de Tours pour Paris.	377
La Reine la desire voir & luy fait beaucoup d'accueil.	378
Les Ursulines de Dieppe luy donnent une troisieme Religieuse.	379
Son embarquement pour le Canada. 385. Dispositions admirables de son ame en cette occasion.	<i>La mesme.</i>
Eloge de Monsieur de Bernieres.	389

LA VIE DE LA MERE DE L'INCARNATION DANS  
*les Missions du Canada.*

LIVRE TROISIEME.

<b>D</b> ispositions interieures de la Mere de l'Incarnation pendant son voyage sur mer. 392. Tempeste effroyable. 393. 396.	
Paix admirable de son ame durant la tempeste.	393
Son amour pour la pudicité.	397
Action remarquable en arrivant à Quebec.	400
Joye publique à son arrivée.	399
Elle commence à faire les fonctions de son Ordre.	400
Elle étudie la langue des Sauvages.	401
Sa sagesse éminente dans la Superiorité.	403
Pauvreté de vie & richesse de regularité dans les Religieuses.	408. 413
Incommoditez extremes dans son établissement, & sa patience à les supporter.	408
Le Monastere est bâti.	410
Union des Religieuses venus de diverses Congregations.	410
Dieu l'éprouve une seconde fois par de longues & violentes tentations.	415.
428. 431. 443. 464. 470.	

T A B L E.

Les tentations pour violentes qu'elles fussent ue troubloient point la paix fon- ciere de son ame.	413
Son éminente pureté. 416. & suivantes. 428. 445.	
Gemissemens profonds & humble cõfession des principaux pechez de sa vie.	432
Son innocence ou pureté de vie.	435
La veritable cause de ses peines étoit le salut de deux ames.	432. 436. 445
Zele heroïque pour le salut des Ames.	437. 709. 735
Ses tentations diminuent. 443. La cause de cette diminution.	445
Doctrine remarquable touchant la revolte des passions dans les ames par- faites.	457
Son amour & son assiduité aux observances de la Regle.	459
Sa fidelité inviolable dans les tentations.	467. 444
Elle travaille à de nouvelles Constitutions conformes aux necessitez du pais.	465
Dieu se sert d'un moyen extraordinaire pour l'instruire dans la revolte de ses passions.	467
Elle fait le Vœu sublime & heroïque de faire & de souffrir toujours ce qui est le plus parfait. 470. Explication de ce Vœu	473
Elle ajoute à ce Vœu une nouvelle perfection.	478
Connoissance éminente des mysteres de la foy.	472
Elle est entierement délivrée en un moment de ses tentations.	480
La cause de cette délivrance.	483
Sa grace singuliere pour l'obeissance. pag. 471. 481. 488. & suivantes.	
Augmentation de graces & de vertus dans les tentations.	496. 498
Esprit de componction.	496
Sa tres-profonde humilité. 498 & suivantes. 41. 43	
Son amour pour les maximes de l'Evangile. 515. 517. Elle en tiroit sa force dans toutes ses peines. 497. C'estoit le fondement solide de ses pratiques, & de ses devotions.	459. 517
Elle croissoit continuellement de grace en grace, & de vertu en vertu.	515
Sa tendre, mais solide devotion envers Nõtre Seigneur, la sainte Vierge, les Saints Anges, Saint Joseph, &c.	519. & suivantes.
Elle est parvenuë à la perfection de la vertu, qui est de la pratiquer, non seule- ment sans peine; mais encore avec plaisir.	537
Vie éminente & Apostolique des RR. Peres Jesuites dans le Canada.	539
Persecution des Hiroquois contre les Chrestiens Hurons.	537
Marryre de quelques Peres Jesuites.	la mesme & 541
Elle étudie la langue Huronne pour instruire les refugiez de cette nation	538
Continuation de la vie de la Mere Marie de saint Joseph.	541
Charité excellëte de la Mere de l'Incarnatiõ envers le prochain. 538. 548. & sui- vantes.	
Embrasement du Monastere, 554. Courage de la Mere de l'Incarnation dans cet accident. 555. 557. Dispositions admirables de son interieur.	561
Sa parfaite confiance en Dieu.	565. & suivantes.
Elle fait rebâtir le Monastere. 573. Sa patience invincible.	574
Devotion des Religieuses envers la sainte Vierge.	588
La Mere de l'Incarnation est assistée de la sainte Vierge en la construction du Monastere d'une maniere extraordinaire.	588. 594
Generosité heroïque de la Mere de l'Incarnation.	590. & suivantes.
Continuation de la vie de la Mere Marie de S. Joseph. 595. Son heureuse mort.	

T A B L E.

*La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation en Dieu. Livre quatrième.*

<b>E</b> lle entre dans un nouvel état de Victime.	605. 607
Dieu luy donne dans un degré tres éminent les graces & les vertus contenuës dans les huit beatitudes.	606
Sa simplicité ou enfance Chrétienne.	609
Sa douceur incomparable. 611.	614
Le don de larmes & de componction. 619, 432. 495. Mortification des sens. 620. & suivantes. Son silence.	622. 636
Son inclination à la misericorde, & son amour pour les pauvres, 624. 548. Vétir les nuds. 627. Avoir soin des malades. <i>La mesme.</i> Visiter & delivrer les prisonniers. 629. Consoler les affligez. 631.	635
Sa pureté de cœur. 634	638
Sa patience dans les persecutions.	644. & suivantes.
Abbrégé de la vie mystique sur son experience.	647. 647.
Degré de la parfaite pauvreté ou pureté d'esprit. Premier degré 644. Second degré. 647	655. 655.
Troisième degré. <i>la mesme.</i> Quatrième degré. 654. Cinquième degré. 655. Perfection de la pureté ou pauvreté d'esprit.	660. 668
Différence de la contemplation active & de la contemplation passive.	660
Sa charité éminente & consommée.	660
Son commerce familier & continuel avec les personnes divines.	660
Disposition éminente de l'Oraison passive ou surnaturelle. Première disposition, à qui elle donne le nom de Respir. 655. 656. Autre disposition qu'elle appelle l'Air intime. 661. 664.	666. 668
Troisième disposition, qui pour son excellence n'a point de nom.	672. & suivantes.
Tremblement de terre épouvantable. 672. & suivantes.	672. 677. 727.
Dispositions admirables de la M. de l'Incarnation durant le tremblement. 672. 677. 727.	708
Dieu l'afflige d'une longue maladie. 678. A laquelle il la dispose par une vision de Nôtre Seigneur. 679. Autre maladie.	679. 681. 708
Dispositions ravissantes de son interieur dans ses maladies.	681
Divers états de l'Oraison surnaturelle & passive selon son experience.	682. 683.
Comme Dieu borne quelquefois la perfection des ames dans chacun de ces états. <i>la mesme.</i>	682. 683.
Premier état, qui est l'Oraison de quietude.	682. 684. & suivantes.
Dispositions différentes de cét état; le recueillement des puissances, le silence interieur, le sommeil spirituel, l'inaction.	686. 687
Second état de l'Oraison surnaturelle; l'Oraison d'union.	686. 688. & suivantes.
Dispositions différentes de cét état; les touches divines, les paroles interieures, les caresses, les extases, les ravissemens, les visions intellectuelles.	692. 693
Troisième & suprême état de l'Oraison surnaturelle; le Mariage mystique. 692. 693	692. 693
Sa nature & ses effets.	695
Dispositions de cét état; le Respir doux & amoureux, l'Air intime, la perte de l'ame en Dieu.	695
Etat foncier & permanent de la Mere Marie de l'Incarnation, qui est l'union intime, accompagnée de familiarité & de privauté. 708. & suivantes. 717. 557. 662. 722.	713. 714. 717. & suivantes.
La pureté & simplicité de son Oraison.	722
De quelle maniere elle commençoit son oraison.	723
Liens d'Amour. 723. Yvresse sainte de l'Amour divin.	723
Transports d'Amour capables de donner la mort.	732
Belle instruction pour les personnes Religieuses.	731
De quelle joye elle recut la nouvelle qu'il luy falloit mourir.	731
Elle se dispose à la mort.	<i>la mesme.</i>
La mort de Madame de la Peltrie. 733. Abbrégé de ses vertus.	<i>la mesme.</i>
Continuation de la maladie de la Mere de l'Incarnation.	735
Son agonie avec ses circonstances.	736
Sa precieuse mort avec ses suites.	<i>la mesme.</i>
Ses talens naturels de corps & d'esprit.	718
Sentimens publics & particuliers de sa sainteté.	740. & suivantes.
Revelation de sa gloire.	754

P  
 Par  
 pag.  
 ôtez  
 le ic  
 von  
 list  
 pag.  
 entr  
 que  
 674  
 702  
 que  
 au-

*Fautes survenues en l'impression.*

**P**age 3. ligne 22. ôtez douceur. page 42. ligne 24. pouffoit lisez pensoit. pag. 57. l. 16. vint lisez devint. pag. 67 l. 13. qu'elle vit lisez qu'elle ne vit. p. 75. lig. penultième Par lisez Car. pag. 96. lig. 15. voulant lisez voulois. pag. 118. lig. 36. faisoit lisez le falloit. pag. 124. lig. 23. ôtez vous. pag. 161. lig. 1. carressa, lisez calma. pag. 180 lig. dernière & de ôtez de. pag. 189. lig. 16. sortoit lisez sort. pag. 272. lig. 10. ny le iour lisez ny l'heure ny le iour. pag. 278. lig. 10 qui ajoutez étoit. pag. 289. l. 25. ôtez rencontres p. 336. lig. 15. le pouvons lisez. ne les pouvons. pag. 346. lig. 37 laquelle lisez lequel. pag. 355. lig. 27. dessein lisez resolu. pag. 360. lig. 17. fût lisez tout. pag. 373. lign. 16. d'apporter lisez de porter. pag. 394. lig. 14. l'écriis lisez j'en vis. & lig. 32. formoit lisez fermoit. pag. 410. lig. 11. entrant, lisez dans. pag. 529 ligne 25. à qui lisez que. pag. 540. lig. 9. Jacques lisez loques. pag. 651. ligne 30 luy-même, ajoutez quand. pag. 659 lig. 12. ôtez comme. page 674. lig. 28. Vadouffac lisez Tadouffac. pag. 684 ligne 31. entretenué, lisez retenué p. 702. lig. 3. conversion lisez conservation. pag. 714. lig. 31. prier quelque lisez prier pour quelque. pag. 719. lig. 28. divisée lisez di vinisée. pag. 720. lig. 23. après Pere ajoutez tantôt au Fils. pag. 730. ligne. 14. demandé lisez donné.